MAGASIN

PITTORESQUE

4me ANNÉE.

1836

J.JACKSON Sc.

LE MAGASIN PITTORESQUE

LE MAGASIN
PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS LA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

MM. EURYALE CAZEAUX ET ÉDOUARD CHARTON.

QUATRIÈME ANNÉE.

1836.

Prix du volume broché. . . 6 fr. »
relié. . . . 7 50

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

PARIS.
PRIX :
Pour un an, 6 francs. — Pour six mois, 3 francs.

DEPARTEMENTS.
Franco PAR LA POSTE.
Pour un an, 7 fr. 50. — Pour six mois, 3 fr. 80.

PARIS,
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
RUE JACOB, N° 30,
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.

M DCCC XXXVI.

31 décembre 1836

Les préfaces des trois premiers volumes ont répondu à diverses questions sur l'origine, sur le caractère, et sur le but de notre recueil. Cette fois nous nous bornerons à ajouter une explication particulière du plan de rédaction que nous avons adopté.

Chaque nouveau volume du *Magasin Pittoresque* est conçu et rédigé de manière à offrir un ensemble varié d'articles qui peuvent être lus isolément, mais aussi de manière à compléter les volumes qui précèdent, et à préparer ceux qui doivent suivre.

De là une triple division naturelle dans le choix et la distribution des sujets; on peut distinguer en effet :

1° Les sujets qui achèvent des séries commencées dans les livraisons des années antérieures, ou qui continuent ces séries;

2° Les sujets qui annoncent et ouvrent de nouvelles séries;

3° Et les sujets qui, n'étant susceptibles d'aucun développement étendu et ne se rattachant directement à aucune série générale et continue d'études ou de recherches, sont disséminés, sans lien apparent, dans les cinquante-deux livraisons d'une même année.

Nous comprenons dans cette troisième division les articles et les gravures qui ont pour but spécial de conserver la mémoire d'œuvres, d'événemens, de découvertes, appartenant par leur date ou par leur caractère de circonstance à l'année elle même.

Telles sont, par exemple, dans le cours de ce volume (1836) les vignettes et les notices relatives aux sujets suivans :

Nécrologie : Ampère, Rouget de Lisle, etc. — *Biographie contemporaine* : Youssouf, Randjit-Sing, la princesse Sumro, etc. — *Industrie* : Travaux du premier chemin de fer à Paris, travaux pour la délivrance de Dufavel, etc. — *Histoire naturelle* : les acquisitions nouvelles du Muséum d'histoire naturelle, fossiles, animaux, etc. — *Architecture* : l'incendie de la cathédrale de Chartres, l'édifice du quai d'Orsay, l'Arc-de-l'Étoile, etc. — *Peinture et sculpture* : un choix des œuvres les plus remarquées au salon de 1836, etc.

C'est ainsi que se forme peu à peu, au sein même des cinq ou six cents articles de chaque volume du *Magasin Pittoresque*, une sorte de Mémorial annuel, auquel notre intention est de donner toute l'importance que comporte la nature de l'ouvrage.

Au reste, cette règle de notre développement (dont nous parlons ici pour prévenir les craintes de ceux qui croiraient voir, soit des répétitions, soit des symptômes d'aridité ou de confusion finale) est déjà connue des lecteurs qui auront comparé avec quelque attention nos tables méthodiques. Il ne leur aura pas échappé que dans le labyrinthe où nous aimons à nous égarer avec eux, nous avons toujours suivi un fil protecteur.

Nous espérons aussi que l'on aura remarqué ce que notre rédaction a gagné, sans sortir de ses humbles attributions, en force et en portée dans le cours de 1836. Aux excellens esprits qui se sont associés de plus en plus intimement à notre œuvre, avec un désintéressement si absolu d'amour-propre, nous adressons ici nos remercîmens sincères. Tant vaudront les ouvriers, tant vaudra toujours la mine: ses veines fécondes s'ouvrent d'elles-mêmes au travail; il n'y a qu'à prendre de la peine. Comme le fabuliste a dit du champ du laboureur, c'est *le fonds* qui manque le moins.

MAGASIN PITTORESQUE,

A DEUX SOUS PAR LIVRAISON.

PREMIERE LIVRAISON. — 1836.

HISTOIRE DU ROYAUME DE LAHOR.

RANDJIT-SINGH.



(Portrait de Randjit-Singh, roi de Lahor, d'après une miniature de Djevanram, natif de Delhi.)

La contrée de l'Inde que l'on nomme le *Pendjab* est entourée par les cinq fleuves Djhilum, Tchenab, Bhiah, Ravi et Set'edj, qui se réunissent ensuite pour se jeter dans l'Indus. Le mot Pendjab lui-même consacre la rencontre de ces delimitations naturelles : en langue persane, *pendj* signifie cinq (comme nous avons dejà eu occasion de l'indiquer en cherchant l'étymologie du mot *punch* (1834, p. 115), et *ab* signifie eau.

Conquis jadis par les phalanges d'Alexandre-le-Grand, exposé depuis le onzième siècle de notre ère aux invasions continuelles des conquérans musulmans, ce pays était encore partagé, il y a quarante ans, entre plusieurs chefs de la nation sikhe. De nos jours, on a vu s'y constituer un nouveau royaume. C'est la politique de Randjit-Singh qui l'a fondé; le courage et les talens de quelques uns de nos compatriotes ont étendu et consolident ses conquêtes. Cette dernière circonstance, d'abord révélée par de vagues récits, a naturellement éveillé en France un haut intérêt sur cette révolution lointaine. Les lettres de Victor Jacquemont, et les notes récemment recueillies par divers journaux, depuis l'arrivée du général Allard à Paris, ont encore excité plus vivement la curiosité publique sans la satisfaire entièrement. Nous avons donc pensé que l'on aimerait à trouver ici une esquisse historique des évènemens contemporains dont le Pendjab a été le théâtre. Mais il importe, pour les résumer avec clarté, de jeter en commençant un coup d'œil rapide sur quelques faits anciennement accomplis.

Vers la fin du quinzième siècle de notre ère, un Indou, nommé Nanek-Chah, sut attirer autour de lui, par ses vertus et son éloquence, un grand nombre de disciples auxquels il enseigna l'unité de Dieu, la pratique du bien, la paix et la tolérance envers tous les cultes. Ses préceptes ont été recueillis dans le livre intitulé *Adi-Granth* (le premier livre). Vénéré comme pontife de cette foi nouvelle, il choisit avant de mourir pour hériter de son autorité un de ses disciples à l'exclusion de ses propres enfans. Cette religion semblait solidement établie : toutefois les persécutions que les successeurs de Nanek eurent à subir de la part des Musulmans amenèrent peu à peu quelques modifications dans le dogme. Gourou-Govind-Singh, dixième chef spirituel des Sikhes (vers la fin du dix-septième siècle), persuada à ses sectaires que les maximes pacifiques de leur

premier législateur compromettaient leur existence : il leur fit jurer une haine éternelle aux Musulmans. Bientôt une partie du peuple tolérant des Sikhes se transforma en peuple guerrier; les combattans prirent le nom de siggh (lions), tandis que les cultivateurs conservèrent simplement le nom de sikhs (disciples). En opposition aux usages des autres Indiens, les Sikhes, dans l'origine, n'admirent point la distinction de castes, ou du moins ne consacrèrent aucun privilége. Gourou Govind autorisa l'usage de la viande de tous les animaux, excepté celle de la vache, précepte que les Sikhes observent encore scrupuleusement; il prescrivit en outre à tous les Sikhes de se servir des mots : *succès et victoire à Gourou*, comme d'une formule de salutation et de mot de ralliement. Les anciens préceptes interdisaient toute adoration des idoles : Gourou-Govind chercha seulement à diviniser d'une manière sensible le courage, en attribuant quelques unes de ses inspirations patriotiques à une déesse du courage, Dourga-Bhavani. Les cérémonies des Sikhes consistent encore aujourd'hui en prières très simples adressées au Créateur, et en ablutions dont ils vont s'acquitter avec ferveur dans la ville d'Amritsar, leur cité sainte. Amritsar (bassin de l'immortalité) prend son nom d'un bassin de 140 pas carrés; au centre s'élève un temple où sont conservés les livres sacrés de Nanek et de Gourou-Govind, dont la garde est confiée aux prêtres appelés akalis (immortels). Les prêtres forment aujourd'hui un ordre à part, et sont parvenus à se faire redouter par un fanatisme sauvage. Randjit-Singh, malgré sa puissance actuelle, n'oserait lui-même braver leur ressentiment.

Le caractère distinctif actuel de la nation sikhe résulte de la nature de son gouvernement, tel qu'il a été institué par Gourou-Govind. Tous les chefs sikhes étaient jadis complètement indépendans les uns des autres; ils ne reconnaissaient pour suprématie que celle du *Kholsa*, ou Esprit du gouvernement invisible, principe sacré de l'État devant lequel s'inclinait tout le peuple. Dans les circonstances graves d'où dépendait le salut de la nation, tous les chefs politiques se réunissaient, à l'appel du chef des Akalis, à Amritsar, et y formaient le *Gourou-Mata*, ou congrès, dont les résolutions étaient acceptées comme lois. Cette fédération des Sikhes fut brisée par les empereurs mogols. Gourou-Govind perdit lui-même la vie dans cette guerre d'extermination. Dispersés, au commencement du dernier siècle, dans les montagnes, les Sikhes reparurent dans le Pendjab, peu de temps après les conquêtes de Nadir-Chah, et parvinrent à s'y établir et à guerroyer contre les troupes de l'empire mogol entièrement déchu de son ancienne puissance.

C'est à l'époque de ces guerres que paraissent pour la première fois, sur la scène politique, les ancêtres de Randjit-Singh; le plus ancien d'entre eux, dont la mémoire ait été conservée, était un simple zemindar (fermier), nommé Deson, qui ne possédait que trois charrues et un puits; Nadh-Singh, son fils, embrassa la religion sikhe : le fils de ce dernier, nommé Tcharat-Singh, prospera et parvint à établir un serdari ou commandement, composé de 2 500 chevaux. Maha-Singh, fils de Tcharat-Singh, accrut encore cette fortune, et s'acquit une grande considération par quelques brillans faits d'armes. Il mourut en 1792, laissant son fils Randjit-Singh, âgé alors de douze ans, sous la tutelle de sa mère. Sada-Kounvar, sa belle-mère, exerçait aussi une grande influence sur les affaires : Randjit-Singh a dû, aux intrigues et à l'habileté de cette femme supérieure, plus d'un succès notable dans ses entreprises. Elle le soutint long-temps de son crédit et de ses conseils, jusqu'au jour où, dans son avidité insatiable, le monarque sikhe ayant voulu la dépouiller de son apanage, elle se brouilla avec lui, et depuis elle ne voulut jamais entendre parler d'aucun accommodement, ni racheter, au prix même d'une feinte réconciliation, sa liberté dont elle fut privée.

L'éducation de Randjit-Singh a été très négligée; adonné entièrement aux plaisirs et aux divertissemens de la campagne, il ne voulut apprendre à lire ou à écrire dans aucune langue. Une terrible maladie lui fit perdre un œil, et affaiblit long-temps ses forces. Mais parvenu à l'âge de dix-sept ans, son caractère parut changer, il saisit lui-même les rênes du gouvernement; il exila le premier ministre, et l'on assure qu'il fit empoisonner sa mère : son père Maha-Singh avait aussi commis le crime du parricide.

Le premier pas ambitieux de Randjit se trahit par ses entreprises sur la ville de Lahor, capitale du Pendjab. Les Afghans qui s'en étaient emparés en 1797, et qui avaient forcé les Sikhes à se retirer dans le Nord, ayant été appelés à l'ouest de l'Indus, Randjit-Singh sollicita, par l'entremise de Sada-Kounvar, la cession de Lahor moyennant quelques services qu'il s'engageait à rendre au chef des Afghans; celui-ci consentit, laissant seulement à Randjit le soin d'expulser trois autres chefs sikhes établis à Lahor. Randjit se créa un parti parmi les musulmans de la ville, s'introduisit dans la place par surprise, et fit valoir avec succès l'investiture qu'il avait obtenue des Afghans. Il a conservé depuis 1800 cette conquête, et y a établi le siége de son gouvernement. Les quatre années suivantes furent employées en expéditions contre les chefs sikhes : chacune d'elles fut marquée par quelque nouvelle conquête de forts, de villes, ou de tributs en argent; une excursion pleine de succès à l'est de l'Indus lui valut surtout de grands avantages matériels.

La prudence de Randjit dans ses relations avec des chefs de moindre importance fut mise à une sérieuse épreuve à l'époque de la guerre des Anglais contre le chef mahratte Holkar. Ce dernier, en se retirant devant les forces anglaises dans le Pendjab, s'efforça d'entraîner les Sikhes dans ses intérêts; Randjit-Singh sut habilement éviter ces propositions d'alliance, sans toutefois rompre les rapports d'amitié qui l'unissaient au chef mahratte, et cette sage conduite engagea les Anglais à lui garantir la possession tranquille de ses états. Plus tard, au contraire, quelques chefs sikhes, établis entre le Setledj et le Djumna, alarmés sur les intentions de Randjit, ayant voulu s'assurer la protection anglaise, Randjit sut les attirer à Lahor, et leur témoigna des marques si touchantes d'intérêt, qu'il parvint à calmer momentanément leurs craintes. Peu de temps après il n'en continua pas moins à étendre ses possessions à l'est du Setledj; alors les chefs sikhes implorèrent définitivement les secours des Anglais, qui, bien que peu nombreux, s'avancèrent vers le Setledj. Randjit-Singh en fit d'abord peu de cas; mais un engagement qui eut lieu par hasard entre les Akalis et un détachement anglais, et où les premiers avaient été mis en déroute malgré la supériorité de leur nombre, diminua la confiance de Randjit-Singh. Il renonça à lutter contre la discipline des troupes européennes, et s'empressa de conclure un traité dans lequel il promit d'arrêter le progrès de ses conquêtes à l'est du Setledj. Depuis cette époque (1809) l'harmonie la plus parfaite a toujours régné entre les Anglais et le souverain de Lahor, qui sut bien ouvrir d'autres champs à son ambition.

De 1810 à 1814, Randjit-Singh soumit à son autorité quelques chefs musulmans dans les montagnes qui séparent le Pendjab du Cachemir. Tout en se déclarant ami et allié des Afghans, il les dépouilla de deux villes importantes, Attok et Moultan; en 1818 il passa l'Indus, et se rendit maître de la ville de Pichaver, sans en tirer d'abord autre chose que de fortes sommes d'argent. Après cet exploit, il retourna à Lahor pour faire les préparatifs d'une invasion dans le Cachemir, qu'il convoitait depuis bien des années; il avait été obligé d'ajourner ce projet en 1814, après une rencontre désastreuse avec les Afghans. Plus heureux en 1818 et 1819, il soumit toute cette superbe vallée, et, en témoignage de sa joie, il fit illuminer les villes de Lahor et d'Amritsar pendant trois nuits.

En 1823, Randjit assura sa puissance à Pichaver; il donna

cette ville à un chef musulman, à titre de fief relevant de la cour de Lahor.

On vit peu d'activité dans l'armée sikhe durant les quatre années suivantes : la santé de Randjit-Singh était affaiblie par une vie désordonnée ; mais s'il guerroyait peu, il continuait à rançonner ses amis, ses parens et ses alliés, de manière à grossir prodigieusement son trésor.

Un événement important de l'année 1827 rappela les Sikhes sous les armes : un fanatique, nommé Seïd-Ahmed, qui avait fait le pèlerinage de la Mecque, et avait vu l'Inde musulmane, se prit à jouer le rôle de prophète à son retour dans les montagnes de l'Afghanistan. Il se déclara inspiré et chargé de venger la foi musulmane en exterminant les Sikhes. Bientôt il rassembla des forces innombrables contre Randjit-Singh, mais celui-ci le prévint ; ses troupes disciplinées à l'européenne défirent les hordes irrégulières de Seïd-Ahmed. En vain le prophète tenta deux fois encore le sort des armes. Deux fois repoussé, il fut tué en 1831. Dans une de ces expéditions, Randjit-Singh conduisit lui-même ses troupes.

A partir de cette époque, le souverain de Lahor s'occupa surtout de consolider son pouvoir. Il s'appliqua à maintenir en crainte les chefs tributaires, et il redoubla d'adresse et de circonspection dans ses relations avec la puissance anglaise. Il se fait un continuel échange de présens et de marques d'honneurs, entre Randjit-Sing, le roi d'Angleterre et la compagnie des Indes. Au roi de Lahor on envoie de superbes chevaux et des carrosses, et on obtient de lui en retour les châles moelleux du Cachemir, des bijoux de grand prix, et, ce qu'il ne faut pas oublier, la libre exploration de l'Indus. Le prince indou et l'ex-gouverneur de l'Inde, lord Bentink, se donnaient les accolades les plus amicales du monde ; et la *glorieuse entrée* du noble lord à Roupour, en 1831, a eu un retentissement extraordinaire en Asie. Il faut avouer, du reste, que Randjit-Singh, soit par intérêt, soit par vanité, se montre également plein d'affection et d'égard pour tous les Européens, que les hasards des voyages, ou l'amour de la science, conduisent dans son empire. Robes d'honneur, bourses de roupies, firmans, saufs-conduits, tissus précieux, pleuvent à l'envi sur quiconque sait captiver le monarque sikhe par le récit de nos découvertes, des progrès de nos arts et de nos sciences. Sa curiosité pour les merveilles de notre civilisation est extrême, et c'est cette passion du vieux roi qui a valu à Victor Jacquemont des châles, des khylats et une vingtaine de mille francs, comme ce jeune homme, que pleure la science, le raconte lui-même avec tant d'esprit dans ses lettres.

Il a fallu certainement quelque génie à Randjit-Singh pour s'élever avec des moyens si bornés à une telle puissance, et l'on doit une certaine admiration à son talent diplomatique ; mais en même temps il est difficile de se défendre d'un sentiment de dégoût à la pensée de plusieurs actes de sa vie que ternissent singulièrement son avidité, son astuce et ses passions déréglées, scandaleusement affichées aux yeux de son peuple. Voici du reste en quels termes nous le dépeint Victor Jacquemont : « Ce roi modèle n'est pas un petit » saint, il s'en faut ; il n'a ni foi ni loi lorsque son intérêt ne » lui commande pas d'être fidèle et d'être juste, mais il n'est » pas cruel. A de très grands criminels il fait couper le nez » et les oreilles, un poignet, mais jamais ne prend la vie. » Il a pour les chevaux une passion qui va jusqu'à la folie ; » il a fait les guerres les plus meurtrières pour saisir dans » un état voisin un cheval qu'on refusait de lui donner ou » de lui vendre. Il est d'une bravoure extrême, qualité assez » rare parmi les princes de l'Orient ; et, quoiqu'il ait tou» jours réussi dans ses entreprises militaires, c'est par des » traités et des négociations perfides que, de simple gentil» homme de campagne, il est devenu le roi absolu de tout » le Pendjab et de Cachemir. » Pour achever ce tableau qui est loin de présenter sous un jour favorable la probité de Randjit-Singh, on peut citer quelques exemples de cupidité qui lui firent fouler aux pieds tous les devoirs de l'hospitalité.

Chah-Chodja, prince afghan, dépouillé de ses États par son frère Chah-Mahmoud, s'était réfugié dans les montagnes de Cachemir. Randjit-Singh lui laissa entrevoir l'espoir de ses secours, et l'engagea à venir à Lahor. Or, Chah-Chodja, avant de s'éloigner de son pays, était parvenu à sauver plusieurs bijoux précieux, et entre autres le fameux diamant nommé *kohi nour* (la montagne de la lumière), qui, d'abord enlevé de Delhi par Nadir-Chah, était passé après sa mort au grand-père de Chah-Chodja. Randjit-Singh envoya demander ce bijou avec instance à son hôte ; mais il essuya un refus. Alors Randjit fit placer une garde autour de la maison de l'exilé, et lui interdit toute communication extérieure. Ces mesures demeurant encore infructueuses, il mit en usage tant d'insultes, de calomnies, de menaces de toute espèce, que Chah-Chodja, fatigué à la fois de ces procédés et effrayé, remit à Randjit-Singh le diamant, ainsi qu'un grand nombre d'autres pierreries.

En 1818, les troupes sikhes, ayant pris la ville de Moultan, revinrent chargées d'un butin considérable, qu'ils se préparaient déjà à partager à leurs familles lorsque Randjit-Singh publia l'ordre à tout soldat de restituer au Trésor sa part du pillage ; l'ordre fut aussitôt exécuté. C'est par de semblables moyens que la cassette de Randjit-Singh s'est peu à peu si bien remplie, et que sa personne est si splendidement entretenue de riches ornemens, de perles et de pierres précieuses. Quant aux revenus des pays soumis à sa domination, ils s'élèvent, d'après les calculs faits par les voyageurs anglais, à 25,809,500 roupies, dont chacune vaut plus de 2 fr. 50 cent. (environ 70,099,000 fr.). Il faut observer en outre que le roi exploite plusieurs branches d'industrie pour son compte, et qu'il est grand monopoleur. Le chiffre de l'armée (infanterie et cavalerie) est porté à 82,014, et le nombre des canons à 376, dont 100 pour la guerre extérieure et le reste pour la défense des places. Des forces militaires, aussi nombreuses et aussi bien organisées au milieu de populations incultes, semblent promettre une existence durable au royaume sikhe ; cependant on a quelque raison de douter que cet État, œuvre d'une politique de circonstance, sans racines nationales, sans esprit patriotique, sans mission jusqu'ici intelligible ou intelligente, survive à son fondateur. Déjà l'héritier est généralement considéré comme incapable de supporter le fardeau du pouvoir. Tant d'autres empires de l'Asie ont surgi tout d'un coup, ont grandi à vue d'œil, et ont disparu aussitôt que la main qui leur avait donné l'existence et la gloire s'est retirée ou a été glacée par la mort ! La nature du gouvernement, l'état moral et intellectuel des peuples du Pendjab n'autorise que trop ces prévisions, et nous en avons trouvé plus d'une justification dans l'ouvrage publié, il y a un an, à Calcutta par M. Princep, sous le titre de *Origine of the Sikh power in the Panjab*, et dont la traduction française doit paraître incessamment.

Nous avons dit comment l'intérêt public avait principalement été excité sur l'histoire de cet empire par l'influence que quelques Français y ont exercée. Randjit-Singh avait toujours desiré donner à ses troupes une organisation européenne ; il avait même accueilli plusieurs fois des étrangers dans son armée, surtout ceux d'entre les Anglais qui avaient abandonné le service de la Compagnie des Indes. Un jour de l'année 1822, deux Européens se présentèrent au derbar (palais) de Randjit-Singh, comme attirés par la renommée du souverain de Lahor. C'étaient deux officiers de l'armée française, l'un M. Ventura, Italien de naissance, l'autre M. Allard. Tous deux avaient quitté la France après le désastre de Waterloo et après avoir échappé presque miraculeusement aux réactions royalistes du Midi, où succomba leur chef le maréchal Brune ; ils avaient déjà servi

en Perse; mais peu satisfaits de leur condition, ils s'étaient rendus par le Candahar et le Caboul à Lahor. Randjit les accueillit avec bienveillance; cependant il les invita d'abord à lui adresser une demande écrite dans leur langue maternelle. Il envoya ensuite cette pétition à son agent, à Loudiana, pour avoir la traduction. Voici en quels termes la lettre était conçue :

A S. M. le Roi,

« Sire ! les bontés dont V. M. nous a comblés depuis notre » arrivée en cette capitale sont innombrables. Elles correspondent à la haute idée que nous nous étions faite de l'excellence de son bon cœur ; et la renommée qui a porté jusqu'à nous le nom du roi de Lahor n'a rien dit en comparaison de ce que nous voyons. Tout ce qui entoure V. M. » est grand et digne d'un souverain qui aspire à l'immortalité. Sire ! la première fois que nous avons eu l'honneur d'être présentés à V. M., nous lui avons exposé le » motif de notre voyage; la réponse qu'elle a daigné nous » faire nous tranquillise, mais elle nous laisse dans l'incertitude sur l'avenir. C'est pour ce motif que nous avons eu » l'honneur de faire, il y a quelques jours, une adresse à » V. M. pour savoir si notre arrivée dans ses Etats lui était » agréable, et si nous pouvions lui être de quelque utilité » par nos connaissances dans la guerre, acquises, comme » officiers, sous les ordres immédiats du grand Napoleon » Bonaparte, souverain de la France. V. M. ne nous a pas » tirés de l'incertitude, puisque nous n'avons pas encore reçu » d'ordre de sa part. Nous avons donc renouvelé notre demande en langue française d'après le conseil de Nouroud-» din-Saheb, qui nous fait croire qu'un employé auprès de » votre auguste personnage connait notre langue. Dans notre incertitude, nous supplions V. M. de daigner nous » faire transmettre ses ordres que nous suivrons toujours » avec la plus grande ponctualité. Nous avons l'honneur » d'être avec le plus profond respect, sire, de V. M., les très



(Portrait d'Allard, ancien aide-de-camp du maréchal Brune, généralissime dans les armées du roi de Lahor.)

» humbles, très obéissans serviteurs, Ventura, Allard.
» — Lahor, 1er avril 1822.

Assuré de leur qualité de Français, Randjit-Singh n'hésita point à admettre les deux officiers dans les rangs de son armée; il les chargea d'abord d'enseigner aux troupes de sa capitale le maniement des armes suivant la manière européenne. M. Allard, qui avait été capitaine de cavalerie dans la garde impériale, reçut plus tard l'ordre de former un corps de dragons équipés à la française. Son habileté lui concilia la confiance de Randjit-Singh, qui le combla de faveurs et l'employa aux missions les plus importantes; son grade actuel dans l'armée sikhe répond à celui de général commandant un corps séparé. Le général Allard fit prendre aux troupes sikhes les trois couleurs. « Le drapeau du général Allard, écrivait V. Jacquemont en 1831, a fait fortune » en ce pays-ci. Il y a huit ans que M. Allard l'a fait adopter » aux armées qu'il commande, mais les sikhes sont de bonnes » gens qui n'y entendent pas finesse; Randjit sait seulement » que c'était le drapeau de Bonaparte, auquel il aime à se » persuader qu'il ressemble. »

Le général Ventura, capitaine d'infanterie sous l'empire, obtint aussi un commandement dans l'armée sikhe ; il a servi Randjit-Singh dans plusieurs entreprises d'une haute gravité. Ce fut lui, par exemple, qui conserva la possession menacée de la ville de Pichaver au monarque sikhe, et qui obtint pour lui le superbe cheval Leili, condition *sine quâ non* des négociations; ce fut encore lui qui, peu de temps après, battit complètement Seid-Ahmed. Le lieutenant Bornes, auteur du célèbre voyage dans le Bokhara, et M. Princep, parlent encore d'un troisième Français, M. Court, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, aujourd'hui commandant d'un corps d'infanterie et d'artillerie sur l'Indus. Ils ont su tous trois, par leur conduite noble et sage, se concilier l'estime et la confiance de Randjit-Singh, et mériter en même temps les témoignages les plus flatteurs des

Européens qui ont visité ces contrées. Victor Jaquemont n'a pas assez d'éloges pour l'empressement plein d'affection du général Allard à faire lever les obstacles que pouvaient rencontrer ses désirs, à s'informer de tous ses besoins, à disposer favorablement en sa faveur l'esprit du prince sikhe. « Que deviendra le général Allard ? écrivait Jacquemont avec une incertitude qui tient d'un triste pressentiment ; peut-être ne retournera-t-il jamais en France, peut-être y reviendra-t-il avant moi. » Et le général Allard en effet est revenu avant le pauvre jeune homme, qui ne reviendra jamais. Il s'est séparé pour quelque temps de Randjit-Sing ; il est encore en France ; en la quittant, il y laissera du moins ses enfans, afin qu'ils reçoivent l'éducation libérale, dont lui-même cherche à répandre quelques bienfaits dans l'Orient. Une ordonnance royale a été rendue pour lui conserver sa qualité de Français. En voici le texte :

« Louis-Philippe, roi des Français, etc. Voulant donner au sieur Allard, généralissime des armées du roi de Lahor, un témoignage de notre satisfaction royale, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Le sieur Allard (Jean-François), né en France, à Saint-Tropez, département du Var, le 9 mars 1785, ancien aide-de-camp du maréchal Brune, ex-capitaine de l'ex-garde impériale, est autorisé à continuer à prendre du service dans les armées du roi de Lahor, sans perdre la qualité et les droits de Français, à la charge par lui, sous la garantie des lois et de son honneur, de ne jamais porter les armes contre la France pour quelque cause que ce puisse être. Donné à Paris le 15 décembre 1835. — LOUIS-PHILIPPE »

ÉGLISE NOTRE DAME DE PARIS.

(Voyez 1833, les bas-reliefs du grand portail, page 84, et la façade, page 356.)

Depuis la démolition de l'archevêché, rien ne voile ou ne dépare, du côté soit de l'est, soit du nord-est et du sud-est, la magnificence extérieure de Notre-Dame. Peu de monumens gothiques, dans toute l'Europe, s'offrent à l'admiration dans un isolement plus favorable. La vue du nord, que nous avons choisie, a l'avantage de représenter à la fois autant de parties de l'édifice que peut en embrasser un seul coup d'œil, et il y apparaît assez de chaque chose importante pour qu'il soit facile de tout deviner.



(Notre-Dame de Paris. — Vue prise du côté du nord.)

Le portail que l'on découvre à droite dans la demi-teinte ne diffère du portail méridional que par le détail des ornemens. Il a été construit vers 1313, sous le règne de Philippe-le-Bel, avec une part des richesses confisquées aux Templiers dont ce prince avait supprimé l'ordre.

La petite porte, plus rapprochée du premier plan, se nomme la *Porte Rouge* ; c'était par elle que, pendant la nuit, les chanoines passaient du cloître dans l'église. Au fond du cadre ogive, on a sculpté à droite la figure de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et à gauche celle de Marguerite de Bussière son épouse.

Le chevet, c'est-à-dire toute cette partie postérieure de l'église construite en demi sphère, et appelée également *apsis*, *absis* ou *abside*, est d'une richesse et d'une variété d'architecture qui sont toujours un nouveau sujet d'étonnement pour le regard. Afin de conserver de notre mieux l'effet général, nous nous sommes attachés à représenter d'une manière distincte et avec le plus d'étendue possible le triple étage de galeries, et l'habile et élégante disposition des arcs-boutans et des contre-forts surmontés de pyramides et de clochetons. Ce n'était pas l'un des mérites les moins curieux des anciens architectes que de savoir donner ainsi le caractère d'ornemens à ces moyens de résistance à la poussée des murailles, et de déguiser si ingénieusement, par la légèreté de tous ces jets de pierre, la massive structure du corps de l'édifice.

Si vous êtes fiers de votre ville, Parisiens, conduisez l'étranger autour de Notre-Dame ; vous l'y verrez plus émerveillé que devant les majestueuses colonnades du Louvre

du Panthéon, de la Bourse et de la Madeleine. De la Méditerranée aux royaumes du Nord, de Rome à Saint-Pétersbourg, il ne manque pas de belles imitations de l'art grec, et partout ces imitations émeuvent comme des souvenirs du grand peuple qui n'est plus; mais les peuples vivans ne peuvent se caractériser par ces reflets, par ces décalques de pierre : ils ne sauraient s'enorgueillir avec raison que des œuvres qui leur ont été spontanément inspirées. Chacun d'eux ne vaut que par les productions de sa propre individualité. On n'est jamais beau d'une beauté empruntée : être naturel, être soi, c'est la première condition; une véritable originalité a toujours une beauté qui se vérifie par l'observation de l'harmonie générale. Londres ne s'exprime point par Saint-Paul, mais par la Bourse et par l'abbaye de Westminster. Ce qui donne au vieux Paris sa physionomie historique, ce n'est ni la Bourse ni la Madeleine, mais Notre-Dame et l'Hôtel-de-Ville; l'autre Paris est encore trop jeune pour avoir aucun monument qui le représente.

ÉTUDES CHRONOLOGIQUES.

DÉCOUVERTES, INVENTIONS, ÉVÉNEMENS REMARQUABLES DANS LES ARTS ET LES SCIENCES

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

(Dans la 44e livraison de 1855, nous disions, à propos de l'article intitulé LA SEMAINE, supprimé en 1854, que, « d'après la demande d'un grand nombre de Souscripteurs, « nous avions résolu de continuer en 1856 cette série interrompue d'*Etudes chronologiques*, sauf à en modifier la « forme sous différens rapports. » Nous tenons aujourd'hui notre promesse; de fréquens articles de *Souvenirs historiques*, analogues à celui qui suit, seront insérés dans notre recueil, et nous espérons que leur forme, tout en satisfaisant aux désirs des Abonnés qui réclamaient la Semaine, ne méritera pas les reproches des Abonnés qui la condamnaient, et contentera toutes les exigences.)

1402. Jean de Béthencourt, gentilhomme normand, seigneur de Grainville-la-Teinturière, au pays de Caux, aborde aux îles Canaries; il s'y établit en conquérant avec l'autorisation du roi de Castille, qui lui accorde la seigneurie de cet archipel et le droit de battre monnaie. La relation de cette intéressante expédition a été écrite par deux prêtres de la suite de Béthencourt. C'est à eux que nous empruntons la date de 1402; plusieurs auteurs donnent celle de 1417. — Les îles Canaries, découvertes dès 1395, étaient connues des anciens sous le nom d'*Iles fortunées*; les Arabes en faisaient un séjour de merveilles.

1411. Jean Eyk trouve, dit-on, à Bruges le secret de la peinture à l'huile, en observant que l'huile de lin ou de noix mêlée avec les couleurs formait un corps sec et solide. Cependant, plusieurs écrivains prétendent que ce genre de peinture était depuis long-temps en usage à Constantinople. — L'un de ses tableaux, exécuté par ce procédé, représentait l'agneau de l'Apocalypse; il contenait 300 figures de 12 à 14 pouces de hauteur; on l'a vu exposé au Musée de Paris.

1419. Deux gentilshommes portugais, envoyés par le prince Henri, abordent à l'île de Madère, à 150 lieues de la côte d'Afrique. Elle était couverte de bois; de là son nom *Madeira* (bois). Le feu y fut mis, et dura sept ans. En 1445, on y apporta des ceps de vigne de Chypre.

On fait remonter à cette époque le premier emploi des cartes plates dans la navigation.

1423. Date d'une des plus vieilles estampes sur bois, représentant saint Christophe. (1834, p. 401.)

1430. Tables astronomiques de Ulug-Beg. Ce prince, petit-fils de Tamerlan, avait fait ériger à Samarkande un observatoire qu'il dirigeait lui-même.

1433. Antonio de Messine propage en Italie l'art de peindre à l'huile.

1440. Guttemberg et Mentel perfectionnent ensemble, à Strasbourg, le grossier procédé d'imprimerie par les caractères mobiles en bois, inventé, à ce que prétendent les Hollandais, par Laurent Coster de Harlem, en 1437.

Il n'y a pas encore de solution définitive pour les questions suivantes : Quel a été l'inventeur de l'imprimerie? Où et quand cet art a-t il pris naissance? Quel a été son premier produit? D'après l'histoire de l'imprimerie par M. Capelle, on peut conclure que cet art a été perfectionné à Mayence par Guttemberg, associé à Fust, orfèvre; et que Schœffer, gendre de Fust, a inventé l'art de fondre les caractères (1834, p. 224.)

1446. Les Portugais arrivent au *Cap-Vert*, ainsi nommé des arbres qui le couvrent, ou de l'espèce d'herbes marines qui, après un long calme, tapissent la mer.

1448. Naissance de Laurent de Médicis. (1833, p. 105, 152.) On peut placer dans le milieu du quinzième siècle, le premier développement de la puissance des Médicis et de leur influence sur les arts, qui se prolonge jusqu'au milieu du siècle suivant.

1452. Maso Finiguerra, orfèvre de Florence, invente l'art d'imprimer des estampes sur les planches de métal gravées en creux. Il fut sans doute guidé par l'exemple des graveurs sur bois, qui obtenaient des épreuves en papier sur des planches gravées en relief. — Vasari avait fixé la date de cette découverte en 1460.

1453. *Fin de l'empire d'Orient*, 1058 ans après sa séparation d'avec l'empire d'Occident. — Prise de Constantinople par les Turcs, sous la conduite de Mahomet II. Le résultat immédiat de cet événement, qui a eu sur l'Europe une si grande influence, fut la renaissance des lettres en Italie, où refluèrent et furent accueillis par les Médicis les savans de l'empire Grec. — Mahomet II fit gratter toutes les peintures de Sainte-Sophie.

1456. Apparition de notre comète de 1835, nommée plus tard comète de Halley. (1835, p. 88.)

1461. Les Portugais peuplent les îles *Açores*, découvertes déjà depuis plusieurs années. Ce nom provient du grand nombre d'oiseaux de proie, éperviers ou milans (*açor*), qu'on y aperçut lors de la découverte.

1464. Au mois de juin, Louis XI fonde l'établissement des postes.

1470. Sous Louis XI, Guillaume Fichet et Jean de La Pierre, docteurs en théologie, font venir de Mayence à Paris Ulric Gering, Martin Krantz et Michel Friburger, ouvriers de Fust; ils forment leur premier établissement au collége de la Sorbonne.

Vers la même époque, l'imprimerie s'introduit dans les différentes villes d'Europe; on voit s'établir Westphale à Louvain, Ulric Zell à Cologne, Blaauw à Amsterdam, Corselis à Londres, Jean à Venise, Mathias Moravus à Naples, Cenninus à Florence, Sweinheim, Pannartz et Ulric Han à Rome.

1472. Première édition de la Divine comédie du Dante.

1480. Établissement de manufactures de soieries à Tours sous le règne de Louis XI.

1480. On attribue à Achmet-Pacha la construction des premiers bastions : il les aurait inventés pour remplacer les anciennes tours insuffisantes contre l'artillerie.

1486. Deux vaisseaux et un aviso, sous la conduite de Barthélemy Diaz, partent avec l'intention de doubler l'Afrique au sud, pour atteindre le royaume dont ils nomment le souverain *Prêtre Jean*. Ils atteignent en effet et dépassent la pointe méridionale de l'Afrique. A son retour, Diaz, racontant à Jean II les tempêtes qui l'avaient assailli pour doubler ce cap jusqu'alors inconnu : Ce sera, dit-il, le cap *des Tem-*

pêtes. — Non, que ce soit plutôt le *cap de Bonne-Espérance*, répliqua le roi.

1487. Au siége de Sarzanella, les Génois essaient, mais sans succès, de charger avec la poudre les mines d'explosion. Ce moyen ne paraît avoir réussi qu'en 1501 contre les Français enfermés au château de l'OEuf à Naples.

1492. *Découverte de l'Amérique.* — Dans la nuit du 11 au 12 octobre, Christophe Colomb découvre l'île de San-Salvador. (1835, p. 298-310.)

1492. Le 7 novembre, un aérolithe, du poids de 250 livres, tombe auprès de l'empereur Maximilien à Ensisheim, en Alsace; il le regarde comme un ordre du ciel, qui lui prescrit une croisade contre les Turcs. — Cet aérolithe fait partie des collections du Muséum de Paris.

1494. Lucas de Burgo, cordelier, publie à Venise le premier livre qui ait été imprimé sur la science algébrique.

1497. On attribue au Vénitien Cabot, navigant par ordre du gouvernement anglais, la découverte du continent de l'Amérique septentrionale. (1835, p. 299.)

1495 à 1498. Première édition des œuvres d'Aristote, texte grec, donnée à Venise par Alde Manuce, en 5 vol. in-fol.

1498. Le 20 mai, Vasco de Gama aborde à Calicut, aux Indes orientales. C'est de Calicut qu'est expédié en Europe le premier vaisseau chargé des produits du pays. Ainsi sont couronnées les recherches glorieuses des Portugais sur les côtes d'Afrique et la persévérance de leurs rois. Les richesses de l'Asie et celles de l'Amérique vont affluer en Europe.— La fin de ce siècle marque une ère nouvelle dans les destinées du monde.

1499-1500. Ianez Pinson, Espagnol, et Alvarez Cabral, Portugais, abordent séparément au Brésil.

EFFETS DE LA MUSIQUE
SUR LES ANIMAUX.

Chacun sait que les chiens hurlent en entendant la musique, et beaucoup de gens croient que chez eux ces hurlemens sont, comme chez nous les larmes en pareil cas, l'effet d'une émotion portée au plus haut degré, et qui se manifeste par les mêmes signes que la douleur; d'autres qui, au contraire, voient seulement dans leurs cris l'indice d'une véritable douleur, supposent que le son des instrumens agit sur eux à peu près comme sur nous le cri de la scie du tailleur de pierre ou le bruit aigu de la lime sur une lame d'acier. Les premiers, à l'appui de leur opinion, content deux ou trois histoires de chiens qui, après avoir assisté le matin à la parade, allaient le soir terminer leur journée à l'Opéra. On en cite un à Rome, qui, disait-on, était connu dans toute la ville sous le nom d'*il cane harmonico*. On en a vu un autre à Paris; mais les deux histoires se ressemblent tellement qu'on peut sans trop de scepticisme n'y voir que deux versions un peu différentes d'un même fait. Or, si la chose n'a été observée que sur un seul animal, il se peut qu'elle soit beaucoup moins concluante qu'on ne l'a dit. Peut-être le chien appartenait-il à un musicien qui jouait le matin pour le régiment et le soir pour le théâtre. On dit à la vérité que l'animal n'avait point de maître, mais s'en est-on bien informé? Peut-être avait-il seulement la discrétion de ne s'en point approcher tant qu'il le voyait occupé. Au reste, en supposant même qu'il fût parfaitement libre, rien ne prouve que ce fût la musique, plutôt que la réunion des musiciens, qui l'attirait. Cette objection paraîtra peut-être d'abord une pure chicane; mais le fait que je vais rappeler prouvera, je l'espère, qu'elle n'est pas sans quelque fondement.

Dans notre malheureuse campagne de Russie, un soldat appartenant au corps des vélites avait un chien barbet qui le suivait depuis plusieurs années. Ce soldat fut tué quelques jours avant la grande déroute, et son chien continua à marcher avec le régiment, mais sans vouloir s'attacher à aucun homme en particulier. Bientôt le désordre devint général, et tous les corps furent dispersés; le chien suivait toujours la marche de l'armée, se rattachant toujours à quelque groupe où il apercevait des vélites. Si une nouvelle bande où ces soldats étaient en plus grande proportion venait à passer, il quittait la première pour s'attacher à celle-là, conservant ainsi une indépendance qu'il payait chèrement, puisque, ne s'étant attaché à personne, personne ne prenait soin de lui. Il traversa toute l'Allemagne, une partie de la France; et arriva, toujours en suivant l'uniforme des vélites, jusqu'en Italie où il mourut d'épuisement sur le bord d'un grand chemin.

En supposant vrai ce qu'on raconte du *cane harmonico*, et faisant la part de l'exagération qui se mêle toujours sans qu'on s'en doute au récit d'un fait extraordinaire, il n'y aurait point d'invraisemblance à supposer que le chien avait appartenu à un musicien, et que partout où il voyait réunis des gens munis d'instrumens de musique, il allait vers eux, comme l'autre allait vers les soldats qui portaient l'uniforme de vélite.

On a prétendu que les éléphans étaient très sensibles à la musique, et on a fait à ce sujet une expérience qui semblait d'abord très concluante. Lorsqu'après la conquête de Hollande on amena à Paris deux éléphans, mâle et femelle, qui avaient fait partie de la Ménagerie du stathouder, on eut l'idée de leur donner un concert peu de jours après leur arrivée. Ils parurent en effet fort agités, et on crut même que, suivant qu'on variait les airs, le ton ou la mesure, les sentimens qu'ils éprouvaient étaient très différens. Tous les détails de l'expérience furent consignés par M. Toscan, alors bibliothécaire au Muséum, dans un des numéros de la décade philosophique; et il semblait presque, à la manière dont il présentait les choses, que, pour bien juger du mérite d'un morceau de musique, il n'y avait rien de mieux à faire que de le soumettre à un jury d'éléphans. Cependant, après l'impression de la note, l'expérience fut répétée à diverses reprises, et elle eut de tout autres résultats; nos deux grosses bêtes ne parurent prêter aucune attention à tous les airs qu'on leur joua, et on finit par bien constater que ce qu'on avait pris d'abord pour un effet de la musique n'était que le résultat du plaisir qu'ils éprouvaient en se voyant pour la première fois réunis; depuis leur départ, en effet, ils étaient restés séparés, et ce fut seulement lorsque le concert commença qu'on ouvrit les barrières qui divisaient leurs deux loges.

En somme, on n'a absolument aucun fait qui prouve que la musique fasse éprouver du plaisir aux animaux; quelques essais faits par des voyageurs sembleraient même démontrer que dans l'espèce humaine les sauvages y sont absolument insensibles; mais il ne faut pas oublier que, pour goûter les produits d'un art quelconque, il faut toujours que les sens aient reçu une sorte d'éducation préalable. Ainsi, parce qu'un habitant de la Nouvelle-Hollande n'aura fait aucune différence entre une suite de sons discordans et le plus beau morceau de Mozart, on ne sera pas en droit d'en conclure que toute la race des Papous est inhabile à sentir les charmes de la musique. Pour moi, je pense que des enfans de ces sauvages élevés parmi nous pourraient bien avoir l'oreille musicale. Je ne prétends pas dire que cette race soit égale à la nôtre en intelligence; je suis persuadé au contraire qu'elle lui est sous ce rapport fort inférieure, mais les facultés intellectuelles sont bien distinctes du sentiment musical, et elles peuvent être réduites presqu'à rien, en même temps que celui-ci sera très développé. (Voir 1835, p. 405, l'Idiote musicienne.)

PATINER.

Nager est un plaisir qui a peu de vague: l'eau est comme un vaste lit ondoyant que le nageur embrasse, qu'il foule et

refoule, où il se plonge, se plie et se replie tour à tour avec mollesse et vigueur.

Au contraire, pour avoir une idée du plaisir de patiner, il faut presque se reporter aux imaginations de nos songes les plus insaisissables. Quelle volupté lorsque parfois nous rêvons que nos pieds ont quitté la terre, que nous sommes doucement soulevés comme par des ailes invisibles, et que nous fendons l'air sans que rien nous arrête et nous rappelle l'imperfection et l'impuissance de nos mouvemens! C'est à peu près là ce qu'éprouve le patineur: à peine il tient au sol par l'étroit tranchant du fer dont ses pieds sont armés; il ne marche pas, il ne court pas, il glisse, il sillonne, il effleure en se jouant ce miroir uni qui fléchit parfois légèrement sous lui; une ligne blanchâtre imperceptible, un murmure âpre et rapide comme un sifflement sous l'oiseau dans les branches, voilà tout ce qui marque et trahit son passage.

On ne saurait imaginer à quelle agilité et à quelle adresse parviennent certains patineurs.

Nous avons vu un Suédois tracer d'un seul pied sur la glace, avec la rapidité de l'éclair, des portraits d'une pureté de contours extraordinaire sinon d'une ressemblance frappante.

On nous assure avoir vu, sur un large bassin, une jeune dame accepter le défi d'une correspondance au patin, et en quelques minutes une demande et une réponse furent tracées avec une élégance de forme digne d'une main qui écrirait avec le diamant sur une vitre.

L'exercice du patin est très commun dans les villes d'Allemagne.

Goethe, dans ses Mémoires, raconte qu'à Francfort, sa ville natale, il patinait souvent avec ses amis et faisait de longues courses sur la glace.

« C'est à notre admiration pour Klopstock, dit l'auteur de *Faust*, que nous devions le goût de cet exercice à la fois amusant et salutaire. Nous savions qu'il l'aimait passionnément, et ses odes nous en donnaient la certitude. Un matin où une belle gelée nous promettait beaucoup de plaisir, je m'écriai comme lui, en m'élançant hors du lit :

> Animé par cette vivacité joyeuse que fait naître le sentiment de la santé, j'ai déjà parcouru au loin ce brillant cristal qui couvre le rivage.
>
> Comme un beau jour d'hiver qui commence répand sur la mer une clarté paisible! Comme elle est brillante, cette glace que la nuit a répandue sur les eaux!



(Patineurs hollandais, d'après Isaac Ostade, au Musée du Louvre.)

» Certes, continue Goethe, c'est à juste titre que Klopstock a recommandé cet emploi de nos forces, qui nous remet en rapport avec l'heureuse activité de l'enfance, excite la jeunesse à déployer sa souplesse et son agilité, et tend à reculer l'âge de l'inertie. Nous nous livrions à ce plaisir avec passion. Un jour entier passé à courir sur la glace ne nous suffisait pas; nous prolongions notre exercice fort avant dans la nuit. Car si les autres efforts trop long-temps continués fatiguent le corps, celui-ci au contraire semble lui donner plus d'élan et de force.

» La lune sortant du sein des nuages et répandant sa douce lumière sur de vastes prairies converties en champs de glace, l'air de la nuit s'avançant vers nous en murmurant pendant notre course, quelquefois les éclats de la glace semblables au bruit du tonnerre lorsqu'elle craquait en s'enfonçant dans les eaux qui cédaient à son poids, les retentissemens singuliers de nos mouvemens précipités; tout nous retraçait la majesté sauvage des scènes d'Ossian.

» Nous déclamions tour à tour une ode de Klopstock; et quand nous nous réunissions au crépuscule, nous faisions résonner dans l'air les louanges du poète dont le génie avait encouragé nos plaisirs.

» Comme des adolescens dont les facultés intellectuelles ont déjà fait de grands progrès, oublient tout pour les plus simples jeux de l'enfance dès qu'ils en ont une fois repris le goût, nous semblions dans nos ébats perdre entièrement de vue les objets plus sérieux qui réclamaient notre attention. Ce furent cependant cet exercice, cet abandon à des mouvemens sans but, qui réveillèrent en moi des besoins plus nobles trop long-temps assoupis, et je dus à ces heures qui semblaient perdues le développement plus rapide de mes projets poétiques. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

LES ECUREUILS DE TERRE.

L'ÉCUREUIL SUISSE OU DE MOSCOVIE



(Ecureuil suisse, ou de Moscovie.)

Dans l'ordre des rongeurs il n'est pas de groupe plus remarquable que celui des écureuils. La science les comprenait tous, il y a encore peu de temps, dans le grand genre *sciurus* de Linné: ils forment aujourd'hui une petite famille sous le nom de *sciuriens*.

L'écureuil ordinaire d'Europe, le type de la famille, se recommande à l'observation par la gentillesse de ses formes et par une adresse et une activité extrêmes. Bien d'autres que les enfans se plaisent à voir les gambades, les sauts de ce petit citoyen des bois, sa nidification arburéenne sous un petit toit de mousse, son agilité à fuir devant le chasseur, et son heureuse insouciance en captivité, pourvu qu'on lui offre les moyens de courir, ne fût-ce que sur place dans une petite cage tournante.

Le groupe des écureuils se distingue par la longueur générale du poil, surtout à la queue, qui, dans plusieurs genres, est distique, c'est-à-dire que les poils s'en vont de droite et de gauche laissant en dessus et en dessous un long sillon dénudé. La plupart des écureuils, tous ceux à queue distique, sont arboréens; ceux du groupe dont nous allons parler, les tamias et les spermophyles ou écureuils de terre, n'ont la queue ni aussi longue ni distique; ils diffèrent essentiellement par les habitudes; leur pelage est plus court, et ils ont des *abajoues* pour porter leur provision au magasin souterrain qu'ils se creusent

Le nom de *tamias*, qui veut dire en grec *intendant économe*, fut appliqué, par le zoologiste Ray, à une espèce américaine; l'écureuil à bande, spermophyle strié des zoologues français, est rangé au nombre des sciuriens spermophyles ou mangeurs de graines, par Fréd. Cuvier. Il est très semblable à l'espèce connue sous le nom d'écureuil strié de Moscovie. Au nord des Etats-Unis, le tamias à bandes se nomme *kackée;* les Hurons le nommaient *ohihoïn*.

L'écureuil que l'on a représenté dans cette gravure, au pied d'un tronc d'arbre, près de pénétrer dans son terrier, c'est le spermophyle de Moscovie ou l'écureuil suisse à neuf bandes (ces neuf rayures rappelant les pourpoints rayés de différentes couleurs des lansquenets suisses). Admise d'après Buffon, cette désignation n'est pas bien exacte, et il vaudrait encore mieux l'appeler écureuil à raie blanche; il ne porte, en effet, sur sa robe, le long des flancs, qu'une rayure bien blanche encadrée de noir; et ce sont seulement les rayures du fond de couleur un peu jaunâtre qui forment neuf bandes.

Pallas, excellent observateur, tout à la fois le Daubenton et le Buffon de la Russie, a ainsi décrit les habitudes de ce petit animal: « Ces écureuils font leurs terriers dans les endroits boisés, là où la terre se relève en légers monticules, ou près des racines de grands arbres; mais jamais, à l'instar des écureuils ordinaires, ils ne bâtissent leurs nids sur l'enfourchement des branches, bien que, si on les poursuit, ils puissent aussi chercher un asile sur les arbres. Leur terrier a plusieurs issues, et ils y réservent plusieurs chambres pour emmagasiner leurs provisions. L'écureuil de terre se rapproche des hamsters et des autres spermophyles par les poches buccales; sa tête est plus allongée que dans l'écureuil rouge; les oreilles sont arrondies et ne portent pas de pinceau; le poil est arrangé en rond autour de la queue, et l'animal la porte souvent retroussée; le corps a plus d'épaisseur, et est porté sur des jambes plus courtes; le pelage

est plus court et moins doux; les habitudes sont aussi plus diurnes, et dans l'hiver il ne tombe pas dans l'engourdissement; son éducation domestique est beaucoup plus difficile; ce qui est vrai en général pour les divers animaux dont la vie est souterraine. »

LA VALLÉE DE ROLAND.

Entre le col d'Ibagnella et les sommets de Burgnette, au-delà des dernières limites de la France, s'étend, sur le versant espagnol, non loin de quelques cabanes à demi ruinées, un bassin stérile et inculte.

Ce bassin, auquel on ne parvient qu'à travers la rude et sombre vallée de Baygory, travaillée en tous sens si activement par l'industrie minéralogique, est assis verticalement au-dessus de la plaine des Aldudes, à une effrayante hauteur.

Quand j'atteignis son enceinte après des fatigues inouïes, et quand mes regards, en se portant sur ce paysage de pierres qui justifie tristement le *speciosa deserti* de l'Ecriture, n'eurent plus où se reposer que l'ophite verdâtre et le calcaire des montagnes, — alors une profonde méditation me saisit le cœur.

Ce lieu sinistre, emprisonné par une muraille naturelle qui semble vouloir en interdire l'accès, *c'est la vallée de Roland*. On dirait que, depuis le jour de Roncevaux, cette plaine néfaste est en proie à l'anathème et à la malédiction, tant le désert s'y est établi, tant le silence et la solitude y règnent. Là, en effet, au milieu de toutes ces roches semblables à des sépulcres blanchis, la nature est morne et sans mouvement. Pas un bruit d'herbe qui croît, pas un chant d'oiseau qui s'égare, pas un cri d'insecte qui meurt. Rien! rien que le soleil qui brûle, et les lichens qui rongent les rochers comme les vers font d'un cadavre. Puis, au milieu de cette grande ruine, l'œil du voyageur distingue, ainsi que partout où il y a des douleurs à consoler, une simple croix élevée par des pasteurs.

Cet indicateur des tombeaux chrétiens vous dit assez que *c'est là!...*

Je me hasardai vers le centre de cette région. En marchant dans ces espaces qui retentirent jadis d'un grand choc d'armes, et dont s'emparèrent successivement l'histoire, la poésie, la religion, à cette fin d'y célébrer les funérailles d'un vaillant, je heurtai du pied un monticule : c'est la tombe des douze pairs!

Plus loin, voici le château d'Atlant, voici la massue de Roland, et autour de ces objets, les débris de l'arrière-garde qu'ils ne devaient plus protéger.

Aujourd'hui, le pâtre, dès l'ouverture du printemps, chasse ses troupeaux sur tout cela, et à cet endroit qui a retenti du cor des preux, la chèvre brame en appelant ses petits!

Je sortis vite du sein de ces royaumes vides et de cette affreuse nudité; j'avais l'âme pleine d'ennui.

(*Extrait d'un voyage inédit aux Pyrénées françaises.*)

— Il existe à la Bibliothèque royale un manuscrit d'environ 8,000 vers, qui n'a jamais été publié. Il est intitulé: *li Romans de Roncisvals*. Comme nous parlons ici du lieu où mourut le héros principal de ce poème du treizième siècle, nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur en citant quelques vers, sans rien changer à l'orthographe ni à la langue.

Charl'es li rois à la barbe griffaigne (*intrépide*),
Six ans tost plenz a este en Espaigne,
Conquis la terre jusqu'à la mer altaigne (*haute*),
Fors Saragoce au chief d'une montaigne.
Li puissans rois à la barbe meslée
Vers douce France a sa grande ost (*camp*) tournée.
Haut sont li poiz (*les passages*) et le val ténébror.
François passerent le jor à grant dolor.
De quatre lieues oysiez la rumor,
Car por Espaigne a laissié son nevor (*neveu*)...
Beaux est li jor, clère est la matinée,
Li solaus liève qui abat la rousée;
Li oisels cantent parmi cele ramée.
Li arceveique a la messe canté.
Li cont Rollanz l'a de cuer escoutée;
D'une once d'or l'a li cont honorée...
Rollanz voit bien sa mort va approchant,
Print Durandart et le bon Olyfant
(*Son épée Durandal et son bon cor*).
Devers Espaigne s'en va tout un pendant,
Dessous un pin foillu et verdoyant.
Quand voit Rollanz que la mort l'entrepreud
Tint Durandart al point d'or et d'argent,
Fiert (*frappe*) en la pierre, botte pié et estent, etc.

La montre de Napoléon. — L'empereur avait encore à Sainte-Hélène la montre qu'il avait portée dans ses campagnes d'Italie et d'Egypte; elle était recouverte, des deux côtés, d'une boîte d'or avec le chiffre B. — Il se plaignait qu'elle n'allait pas ou allait mal; on avait tenté vainement de la lui faire raccommoder. Un jour, en en considérant une que le général Bertrand venait de recevoir du Cap, il lui dit: « Je la garde et vous donne la mienne : elle ne va pas en ce moment; mais elle a sonné *deux heures* sur le plateau de Rivoli, quand j'ordonnai les opérations de la journée. »

SAVONAROLE.

AGONIE DE LAURENT DE MÉDICIS. — UN MOINE DOMINICAIN LUI REFUSE L'ABSOLUTION. — NAISSANCE ET VOCATION DE JÉROME SAVONAROLE. — SES IDÉES DE RÉFORME RELIGIEUSE ET POLITIQUE. — IL ENTRAINE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE A S'ALLIER AVEC CHARLES VIII. — SON DISCOURS AU ROI DE FRANCE. — IL EST EXCOMMUNIÉ PAR LE PAPE ALEXANDRE VI. — ÉPREUVE DU BUCHER. — IL EST BRULÉ A FLORENCE.

Laurent de Médicis, frappé d'un mal violent et inconnu, expirait dans sa magnifique villa de Careggi, à trois milles de Florence, entouré de ses amis, parmi lesquels figuraient Politien et Pic de la Mirandole; il s'entretenait avec eux de livres et de philosophie, quand on annonça l'arrivée du moine dominicain appelé pour le confesser et lui donner l'absolution. Le moine commença par demander à Laurent s'il avait une foi entière dans la miséricorde de Dieu, et le mourant déclara la sentir dans son cœur; s'il était prêt à restituer tout le bien qu'il avait illégitimement acquis, et Laurent, après quelque hésitation, se déclara disposé à la faire; enfin, s'il rétablirait la liberté florentine et le gouvernement populaire de la république; mais Laurent refusa décidément de se soumettre à cette troisième condition, et le moine se retira sans lui avoir donné l'absolution.

Ce moine était Jérôme-François Savonarole; il était d'une illustre famille originaire de Padoue, mais appelée à Ferrare par le marquis Nicolas d'Este. Il naquit dans cette dernière ville, le 21 septembre 1452, de Nicolas Savonarole et d'Annalena Bonaccorsi de Mantoue. Distingué de bonne heure dans ses études, qui avaient eu surtout la théologie pour objet, il se déroba à sa famille à l'âge de 23 ans, et s'enfuit dans le cloître des religieux dominicains de Bologne; il y fit profession le 25 avril 1475, avec une ferveur religieuse, une humilité et un désir de pénitence qui ne se démentirent jamais. Bientôt ses supérieurs, reconnaissant les talens distingués du jeune dominicain, le destinèrent à donner des leçons de philosophie. Savonarole, appelé ainsi à parler en public, avait à lutter contre les défauts de son organe, faible et dur en même temps, contre la mauvaise grâce de sa déclamation, et contre l'abattement de ses forces physiques, épuisées par une abstinence trop sévère. On ne prévoyait guère alors le pouvoir que son éloquence devait bientôt acquérir sur un plus nombreux auditoire. La force du talent et celle de la volonté triomphèrent de tous ces ob-

stacles : Savonarole acquit dans la retraite les avantages que la nature paraissait lui avoir refusés. Ceux qui avaient été choqués de sa récitation en 1482, purent à peine le reconnaître, lorsqu'en 1489 ils l'entendirent moduler à son gré une voix harmonieuse et forte, et la soutenir par une déclamation noble, imposante et gracieuse.

C'est dans l'année 1483 que Savonarole sentit en lui-même cette impulsion secrète et prophétique qui le désignait comme réformateur de l'Église. En 1489, il se rendit à pied à Florence, et fixa sa résidence dans le couvent de son ordre, bâti sous l'invocation de saint Marc : c'était là qu'il devait, pendant huit ans, continuer à prêcher la réforme, jusqu'au moment où il fut livré au supplice. Savonarole s'attaquait aux mœurs et non pas à la foi ; il croyait la discipline de l'Église corrompue, mais il ne se permit jamais d'élever un doute sur les dogmes qu'elle professait, ou de les soumettre à l'examen. La hardiesse de son esprit, qui s'était arrêté devant l'autorité de l'Église, avait cependant mesuré avec moins de respect les autorités temporelles. Il regardait comme un bien mal acquis, et qu'on ne pouvait conserver sans renoncer à son salut, le pouvoir qu'un prince avait usurpé en s'élevant dans le sein d'une république. C'est pourquoi nous le voyons refuser l'absolution à Laurent de Médicis.

Après la mort de cet illustre chef de la république de Florence, Savonarole fit l'opposition la plus violente contre son successeur Pierre, l'aîné des trois fils de Laurent. Tous les jours, du haut de la chaire de Sainte-Marie del Fiore, Jérôme Savonarole ébranlait un nombreux auditoire par la peinture des prophéties où il annonçait la ruine future de Florence. Il parlait au peuple, au nom du ciel, des calamités qui le menaçaient ; il le suppliait de se convertir, et de rejeter le joug qui pesait sur lui. Déjà les citoyens de Florence témoignaient par la modestie de leurs habits, de leurs discours, de leur contenance, qu'ils avaient embrassé la réforme de Savonarole ; déjà les femmes avaient renoncé à leur parure : le changement de mœurs était frappant dans toute la ville, et il était facile de prévoir que l'instruction politique du prédicateur ne ferait pas moins d'impression sur ses auditeurs que son instruction morale.

En 1494, la folle expédition de Charles VIII en Italie, pour la conquête de la couronne de Naples, vint réaliser toutes les prophéties menaçantes de Savonarole. Cet héritier de Louis XI, aussi imprévoyant, aussi aventureux, aussi enthousiaste de brillans faits d'armes, que son père était prudent calculateur, uniquement préoccupé des intérêts positifs, traversait toute l'Italie en triomphateur, grâce aux divisions des puissances italiennes. Pierre de Médicis, malgré les sentimens des Florentins excités par Jérôme Savonarole, s'était allié avec les ennemis de la France ; mais à l'approche de Charles VIII vainqueur, il accourut, tremblant, livrer sa patrie au roi de France. Le peuple de Florence, à la voix de Savonarole, se souleva contre l'autorité de Pierre, décréta sa déchéance, et envoya à Charles VIII une ambassade solennelle, afin de traiter, au nom de la république ; le moine dominicain était à la tête de cette députation, chargé de porter la parole. Admis devant Charles VIII, le père Savonarole s'adressa au monarque victorieux avec ce ton d'autorité qu'il était accoutumé à prendre vis-à-vis du peuple de Florence. Ce n'était point le député d'une république qui parlait à un roi, c'était l'envoyé de Dieu, celui qui avait prophétisé la venue des Français ; il disait :

« Viens, viens donc avec confiance, viens joyeux et » triomphant ; car celui qui t'envoie est celui même qui, » pour notre salut, triompha sur le bois de la Croix. Cependant, écoute mes paroles, ô roi très chrétien ! et grave-» les dans ton cœur. Le serviteur de Dieu, auquel ces choses » ont été révélées de la part de Dieu, t'avertit, toi qui as été » envoyé par sa majesté divine, qu'à son exemple tu aies à » faire miséricorde en tous lieux, mais surtout dans sa ville » de Florence, dans laquelle, bien qu'il y ait beaucoup de » péchés, il conserve aussi beaucoup de serviteurs fidèles. » A cause d'eux, tu dois épargner la ville pour qu'ils prient » pour toi et te secondent dans tes expéditions. Le serviteur » inutile qui te parle t'avertit encore au nom de Dieu, et » t'exhorte à défendre de tout ton pouvoir l'innocence, les » veuves, les pupilles, les malheureux, et surtout la pudeur des épouses du Christ qui sont dans les monastères. » Enfin, pour la troisième fois, le serviteur de Dieu t'exhorte à pardonner les offenses. Si tu te crois offensé par » le peuple florentin, ou par tout autre peuple, pardonne-» leur, car ils ont péché par ignorance, ne sachant pas que » tu étais l'envoyé de Dieu. Rappelle-toi ton Sauveur, qui, » suspendu sur la croix, pardonna à ses meurtriers. Si tu » fais toutes ces choses, ô roi ! Dieu étendra ton royaume » temporel ; il te donnera en tous lieux la victoire, et finalement, il t'admettra dans son royaume éternel des » cieux. »

Ce discours ne parut à Charles VIII qu'un sermon chrétien, il l'écouta avec beaucoup de distraction ; la réputation de Savonarole était à peine parvenue jusqu'à ses oreilles, il ne vit en lui qu'un bon religieux.

L'expédition de Charles VIII fut suivie de revers aussi rapides que l'avaient été ses triomphes. L'expulsion des Français rendit toute leur puissance aux princes italiens, et leur première pensée fut de se venger de l'alliance des Florentins avec la France. Le pape Alexandre VI saisit cette occasion de se venger de Savonarole. Le moine avait souvent dénoncé toutes les infamies de la vie privée de ce pape. Les ennemis de Savonarole, se sentant sûrs de l'appui de Rome, osèrent l'attaquer publiquement, dans sa propre église, d'une manière grossière. Comme il venait pour prêcher, le jour de l'Ascension, il trouva sa chaire occupée par un âne empaillé.

La seigneurie florentine, depuis qu'elle se sentait abandonnée par le roi de France, ménageait beaucoup plus la cour de Rome ; Savonarole ayant été excommunié par Alexandre VI, et un nouveau bref ayant ordonné à la seigneurie de lui imposer silence, le moine reçut ordre de cesser de prêcher. Il prit, en effet, congé de son auditoire par un discours éloquent et hardi ; mais ce silence ne suffisait pas aux ennemis de Savonarole. Une étrange proposition, qui montre les mœurs et l'exaltation religieuse de cette époque, lui fut adressée par un moine franciscain. Celui-ci offrait, pour prouver la fausseté de ses doctrines, de traverser avec le père Jérôme les flammes d'un bûcher. Savonarole s'étant refusé à cette proposition, un de ses plus ardens disciples, frère Dominique Buonvicini de Percia, déclara aussitôt qu'il était prêt à subir l'épreuve du feu. Les détails de ce singulier tournoi ayant été réglés, le temps et le lieu furent fixés au 7 avril 1498, et à la place du palais.

Un échafaud de cinq pieds de hauteur, de dix pieds de largeur, de quatre-vingts pieds de longueur, avait été dressé au milieu de la place ; il était couvert de terre et de briques crue, pour le préserver de la violence du feu. Sur cet échafaud on avait élevé deux piles de grosses pièces de bois, entremêlées de fagots et de bruyères faciles à enflammer. Un passage de deux pieds de large était réservé dans toute la longueur de ce bûcher, entre les deux rangées de combustibles, qui avaient chacune quatre pieds d'épaisseur ; la vue seule en était effrayante. Les deux moines devaient traverser dans toute sa longueur le bûcher enflammé. Une foule immense de la ville et des pays voisins était accourue pour assister à cet horrible spectacle. Au moment de commencer l'épreuve, des disputes s'élevèrent entre les franciscains et les dominicains, au sujet de l'hostie que portait le frère de ce dernier ordre, pour traverser le bûcher. Ces explications s'étant prolongées, il survint une pluie violente qui baigna le bûcher et les spectateurs. La seigneurie fut obligée de congédier l'assemblée.

Il faut se transporter au milieu des mœurs sauvages de ce temps pour comprendre quels furent le désappointement et la fureur de ce peuple qui se voyait privé du spectacle de ce supplice comme d'une fête. Les ennemis de Savonarole profitèrent de cette exaspération pour se porter, le lendemain, au couvent de Saint-Marc, et s'emparer du moine. Il fut emprisonné, puis jugé par la seigneurie de Florence, auprès de laquelle Alexandre VI envoya deux juges ecclésiastiques pour assister à l'instruction. La torture fut donnée au moine à plusieurs reprises. Comme il était d'une très faible constitution et d'une grande irritation de nerfs, il ne put supporter ces atroces douleurs, et il avoua que ses prophéties n'étaient que de simples conjectures. Mais aussitôt que la torture eut cessé, il se rétracta. Enfin, Jérôme Savonarole fut condamné comme hérétique schismatique, persécuteur de l'Eglise et séducteur des peuples. Le 25 mai 1498, un nouveau bûcher fut élevé sur cette même place où son ami avait dû entrer volontairement dans le feu. Les trois religieux, Savonarole, Dominique Bonvicini, et Silvestro Maruffi, après avoir été dégradés par les juges ecclésiastiques, y furent attachés autour d'un pieu. Lorsque l'évêque Pagagnotti leur déclara qu'il les séparait de l'Eglise, Savonarole répondit seulement ces mots : *de la militante*, donnant à entendre qu'il entrait dès lors dans l'Eglise triomphante. Il ne dit rien de plus. Le feu fut mis au bûcher par l'un de ses ennemis, qui prévint l'office de bourreau. Ainsi mourut, entre ses deux disciples, le père Jérôme Savonarole, à l'âge de 45 ans et 8 mois.

Le couvent de Saint-Marc, habité par Jérôme Savonarole, existe encore à Florence. On y montre la cellule dans laquelle cet ennemi des Médicis s'enfermait, toutes les fois que Laurent, dont la famille avait fondé le couvent, venait le visiter.

ALPHABET GROTESQUE.

PAR LE MAITRE DE 1466.

L'alphabet grotesque, dont nous publions ici deux lettres, a été incomplétement décrit par Heinecken. Ce savant l'attribue à Martin Schongaüer, mais il est maintenant reconnu que cette précieuse collection, considérée comme le premier essai d'illustration pour la typographie naissante, est due au *maître anonyme dit de 1466*.



(Lettre C de l'alphabet grotesque.)

M. Duchesne aîné, conservateur du cabinet des estampes, auteur de l'*Essai sur les Nielles* et du *Voyage d'un Iconophile*, nous a permis de puiser les détails qui suivent dans les matériaux du catalogue raisonné de l'*OEuvre complète du maître de 1466*. Ces matériaux qu'il s'occupe depuis long-temps à coordonner, et qui excitent si vivement l'impatience des amateurs d'estampes, sont remplis de faits extrêmement curieux, et détruiront plus d'une erreur

Heinecken s'appuie, pour attribuer l'alphabet à Schongaüer, sur la marque M†S que portent les épreuves de M. le duc de Buckingham ; mais il n'a pas vu que ce sont des empreintes d'une estampille moderne, et qu'elles sont les seules qui portent ce chiffre. Bartsch a décrit aussi l'alphabet, mais ses descriptions sont très courtes, très incomplètes : elles n'embrassent que 16 pièces. De plus, elles ne sont pas classées dans l'ordre naturel ; l'auteur s'est

souvent mépris sur la valeur de certaines lettres. Enfin, il en a abandonné quelques unes comme indéchiffrables, et, d'ailleurs, il n'a pas connu les lettres C, D, F, I, L, S et Y.

M. Ottley, de Londres, a décrit dans son ouvrage sur les gravures anciennes quelques unes de ces lettres, et M. Brulliot de Bruxelles les a toutes publiées dans son Dictionnaire des Monogrammes. La description de M. Duchesne seule est sans lacune.

Le cabinet de Munich possède la collection la plus complète de l'alphabet; il en a 25 pièces; la bibliothèque de Paris en possède 22; M. le duc de Buckingham en avait 17; et M. Francis Douce, de Kensington, 15.

Les épreuves de la bibliothèque du Roi sont d'une conservation parfaite.

Cet alphabet étant gothique, on ne doit pas y chercher la forme des lettres capitales : les têtes et les queues surpassent à peine le corps de la lettre, et on reconnaît, dans la bizarrerie des figures, les angles qui se trouvaient alors dans l'écriture.

Voici la description des lettres C et X que nous reproduisons ici.

Lettre C. — A gauche, la Vierge, les mains jointes : le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, a le bec placé près l'oreille droite de la Vierge. Sur sa tête est une couronne que semble poser une figure planant dans l'air; c'est peut-être une personnification de Dieu le Père; sous les pieds de la Vierge est le dragon, emblème du péché.

Lettre X. — Cette lettre est composée de quatre musiciens; les deux d'en haut jouent, l'un du tympanon, l'autre de la cornemuse; le troisième sonne de la corne à bouquin, et le quatrième, au bas à droite, tient une clochette de chaque main. — Nous ajoutons pour exemple les descriptions de trois autres lettres d'un dessin compliqué.



(Lettre X de l'alphabet grotesque.)

La *lettre A* représente, à gauche, un homme assis à terre, ayant entre les jambes un petit chien qui lui mord le jarret; il semble vouloir saisir avec ses deux mains les pattes d'un oiseau de proie qui lui pince le crâne avec son bec. Dans le haut est un lion tenant dans sa gueule la queue d'un adive, qui enfonce ses griffes dans la cuisse d'une biche, et la tient suspendue, tandis qu'un oiseau de proie la saisit à la gorge tout en volant. La queue du lion en se recourbant forme le haut de la lettre A, tandis que l'oiseau de proie et l'homme assis en forment la panse.

La *lettre B* se compose ainsi : à droite est une femme vue de dos. Sa robe est garnie de fourrures coupées par morceaux; elle tient dans la main droite une espèce de cornet, et de l'autre un oiseau qui se becquette avec un autre oiseau perché sur la tête de cette femme. A sa suite est un homme portant un grand oiseau de proie sur ses épaules :

entre les jambes duquel est un chien de chasse, jappant après un petit bichon qui suit la dame. La tête du B est formée par les deux oiseaux qui se becquetient, et surpasse de très peu le corps de la lettre, comme c'est l'usage dans les lettres gothiques.

Lettre D : à gauche, un jeune homme, dont un ange soutient la tête, est à genoux sur la croupe d'un animal chimérique, qui paraît courir, mais dont la queue est entortillée de manière à lier ensemble une des pattes de derrière avec une de devant. A droite est la figure de saint Jean-Baptiste, ayant une auréole autour de la tête; il est vêtu d'un manteau et d'une tunique par-dessous laquelle on aperçoit une robe de fourrure; de la main gauche, il tient un livre sur lequel est couché un agneau qu'il montre avec l'index de la main droite; en haut sont deux aigles, dont un est perché sur les ailes de l'ange. La tête de la lettre est formée par les deux oiseaux et très courte, ainsi que dans la lettre B.

FOIRE DE SAINT-DENIS.

C'étaient les fêtes religieuses qui donnaient naissance aux foires dans le moyen âge. La fête d'un saint attirait un grand concours de monde à la chapelle qui lui était consacrée, et on en profitait pour établir un marché (*mercatum*) autour de cette chapelle. C'est ainsi que Dagobert institua, en 629, la foire de Saint-Denis, qui devint si fameuse par la suite, et qui a lieu maintenant le 11 janvier, le 24 février et le 9 octobre. Elle commençait seulement, autrefois, le jour de la fête de Saint-Denis, et durait quatre semaines, afin, dit Dagobert, que les marchands de la Lombardie, de l'Espagne, de la Provence et des autres contrées, même ceux qui venaient d'outre-mer, pussent y assister.

Par le même diplôme qui établit cette foire, Dagobert autorise l'abbaye de Saint-Denis à percevoir tous les péages à son profit; et au sujet de cette concession, il énumère quinze espèces différentes de péages, qui sont assez curieux pour être cités :

1° *Theloneos* ou *telonos*, tribut qu'on prélevait au rivage sur les marchandises marines.

2° *Navigios*, droit de passage des vaisseaux.

3° *Portaticos*, droit qu'on payait aux portes de la ville.

4° *Pontaticos*, droits de ponts.

5° *Rivaticos*, droits de rivage.

6° *Rotaticos*, droits à payer pour les chars qui roulaient lentement.

7° *Vultaticos* pour *volutaticos*, droits pour les chars qui roulaient avec rapidité.

8° *Themonaticos*, droits pour les timons des chars.

9° *Chespetaticos* ou *cespitaticos*, droits pour le gazon que paissaient les bestiaux le long des routes.

10° *Pulveraticos*, droits pour la poussière qu'on soulevait dans les routes.

11° *Foraticos*, droits sur le prix du vin qui était vendu dans les boutiques et les cabarets.

12° *Mestaticos* pour *mutaticos*, droits perçus lorsqu'une propriété passait d'une personne à une autre.

13° *Laudaticos*, on n'a pas une notion précise de cette espèce de péage; on le voit constamment mentionné au nombre des péages dont sont exemptés les navires des monastères : c'est, d'après du Cange (*Glossarium medii avi*), tout ce que nous en savons.

14° *Saumaticos*, droits pour les charges que les bêtes de somme portaient sur leur dos.

15° *Salutaticos*, droits sur le sel.

Après cette longue énumération, le diplôme ajoute encore que tous les autres péages qu'il n'indique pas, mais qu'on est dans l'habitude de recevoir, seront aussi prélevés au profit de l'abbaye de Saint-Denis.

Il était défendu, sous peine d'une amende au profit de l'abbaye, de faire le commerce ailleurs dans les environs de Paris, pendant tout le temps que durait la foire. On y faisait de grandes ventes de vin, de miel et de garance; mais les principales marchandises étaient des objets venus du Levant. Les Germains étaient très passionnés pour le luxe. Attila avait des brodeuses sous sa tente, et les rois des Francs avaient des orfèvres dans leur palais. Tout le monde sait que saint Éloi était l'orfèvre de Dagobert. Charlemagne fut obligé de rendre de longs capitulaires pour réprimer le luxe; il détermina quels étaient les vêtemens qu'on devait porter, et le maximum de leur prix. Deux peuples orientaux vendaient seuls les objets de luxe, c'étaient les Syriens, qui formaient une puissante association à Paris, et les Juifs; mais ceux-ci faisaient encore un autre commerce qui les rendait odieux : ils venaient vendre à saint-Denis des esclaves qu'ils avaient achetés dans des pays lointains, et acheter des enfans qu'ils allaient vendre ailleurs. La régente Bathilde, qui d'esclave était devenue reine, et qui a été canonisée, défendit aux Juifs de faire le commerce des enfans.

DÉTAILS STATISTIQUES SUR LA HOUILLE.

(Voir 1835, p. 308.)

Il y a aujourd'hui 500 mines de houille exploitées en France. Elles occupent 15,000 ouvriers, et produisent 17,000,000 quintaux métriques de combustible, valant sur les lieux d'extraction 16 500 000 francs (le quintal métrique est de 100 kilogrammes ou 200 livres). Ces mines sont situées dans trente-trois départemens.

Les deux principaux centres d'exploitation sont : Saint-Étienne (Loire), Valenciennes (Nord). Le premier fournit annuellement 5,500,000, et le second 5 000 000 quintaux métriques de combustible. Chacun de ces centres d'exploitation comprend un assez grand nombre de mines.

La compagnie dite d'Anzin, près Valenciennes, est de beaucoup la plus puissante de toutes celles formées en France pour l'exploitation des mines et usines; c'est une société anonyme dont le capital est d'environ 28,800,000 francs; elle extrait les neuf dixièmes du charbon fourni par le département du Nord.

Aux environs de Saint Étienne, les mines sont très divisées, et la concurrence réduit beaucoup les bénéfices des exploitans. Aussi, malgré la différence de l'extraction, le total de ces bénéfices est-il à peine le tiers de ceux faits par la compagnie d'Anzin.

Après les départemens de la Loire et du Nord, viennent, selon leur importance, les départemens suivans : Saône-et-Loire (environs d'Autun), le Gard (environs d'Alais), Aveyron (près Aubin ou Decazeville), la Haute Loire, la Nièvre, le Calvados, la Haute-Saône, les Bouches-du-Rhône, la Loire-Inférieure, l'Hérault, le Tarn, le Puy-de-Dôme, Maine-et-Loire, l'Allier, le Rhône, l'Ardèche, le Pas-de-Calais, l'Isère, la Sarthe, Vaucluse, Mayenne, les Hautes-Alpes, la Creuse, les Basses-Alpes, la Corrèze, le Haut-Rhin, la Dordogne, l'Aude, le Cantal, le Bas-Rhin et la Moselle.

En 1817, on n'exploitait que 8,500 000 quintaux métriques de houille : c'est la moitié de ce qu'on extrait aujourd'hui. Chaque année il y a une augmentation rapide par suite du développement de l'industrie.

Outre le produit de ses mines, la France consomme 4 500,000 quintaux métriques de houille tirés de l'Angleterre, de la Belgique et de la Prusse.

Saint-Étienne fournit de la houille aux départemens qui avoisinent la Méditerranée, et même au-delà de Toulouse.

Il en envoie jusqu'à Paris, où il arrive également un peu de charbon de Valenciennes ; ces dernières mines fournissent principalement à la consommation du Nord. Sur les bords de l'Océan le combustible est très cher, on y importe un peu de houille anglaise, malgré les droits. Les houillères de Mons envoient du combustible dans le nord de la France, et même jusqu'à Paris. Enfin, les houillères de Sarrebruck approvisionnent le nord-est de la France.

Après le plaisir de posséder des livres, il n'y en a guère de plus doux que celui d'en parler, et de communiquer au public ces innocentes richesses de la pensée qu'on acquiert dans la culture des lettres.

CH. NODIER. *Mélanges tirés d'une petite biblioth.*

Anciennes épithètes données au vin. — On appelait *vin d'asne*, celui qui faisait dormir ; *vin bastard*, du vin mêlé d'eau ; *vin de Brétigny*, du vin vert ; *vin de cerf*, celui qui fait pleurer ; *vin de congié*, celui qu'on donnait à quelqu'un en le congédiant ; *vin de couchier*, celui que les nouveaux mariés donnaient aux gens de la noce ; *vin de Saint-Jean*, un vin très capiteux ; *vin de Lyon*, celui qui rend querelleur ; *vin de Nazareth*, celui qui ressort par le nez ; *vin de pie*, celui qui fait caqueter ; *vin poireau*, du cidre ; *vin de porc*, celui qu'on restitue ; *vin de renard*, celui qui rend subtil ; *vin de singe*, celui qui met en joie ; *vin de teinte*, un gros vin qui servait à en colorer d'autre.

LE VOL CHEZ LES ARABES BÉDOUINS.

Dans les déserts de l'Arabie et du nord de l'Afrique, on rencontre des tribus nomades qui campent sous des tentes, là où se trouvent pour leurs troupeaux un peu d'eau et quelques herbages : ce sont les Bédouins, dont le nom ne signifie ni un peuple ni une race, mais seulement *habitans du désert*.

Le désert est semblable à la mer : la surface en est mouvante et fugitive : tantôt elle se déchire, se divise et s'étale sous les caresses d'une douce brise, et tantôt sous les coups de la tempête, elle s'ondule en collines qu'un jour voit croître et s'abaisser. Les pas de mille chameaux s'y effacent derrière la caravane, comme s'apaisent à la suite du vaisseau les tourbillons écumeux du sillage. Le sable laisse-t-il naître un peu de verdure? La tribu s'y fixe librement quelques heures pour profiter de ce don du ciel, de même que le pêcheur arrête à volonté sa barque pour exploiter une mer poissonneuse. Le désert appartient à tous comme la mer; la mer a fait le marin; le désert a fait le nomade ou le bédouin. Mais la mer rapproche les peuples et les unit, le désert les sépare et les confine; la mer abrège les distances, le désert les augmente ; la mer est le rendez-vous de cent peuples qui s'y prêtent aide et secours, le désert n'est exploité que par des corsaires. Le chameau, ce merveilleux véhicule destiné à être l'élément civilisateur entre les frontières du désert, comme le navire le fut entre les contrées baignées des eaux, le chameau n'est qu'un instrument de vol, de rapine et de brigandage ! Grand Dieu ! quel abus de tes dons !

Qui dit Bédouin dit voleur : le vol fait partie intégrante de son existence; le vol c'est pour lui un métier qui a ses profits, une chevalerie pleine d'aventures épiques, un art riche de poésie; c'est un jeu varié de chances et d'incidens, un besoin de son imagination romanesque, un aliment de sa curiosité avide de soudaines émotions : c'est enfin un principe de conduite qui a ses règles strictes et ses lois, c'est un honneur, c'est une vertu.

L'attaque des caravanes et le pillage des voyageurs ne sont que des faits secondaires dans le système général de déprédation des Bédouins. Si le vol n'était qu'une industrie, peut-être pourraient-ils en limiter l'exploitation à ces branches productives; mais devenu par la transmission héréditaire du sang, par le climat, l'éducation et l'habitude, un fait culminant dans la vie, il a fallu que le vol atteignit un plus haut degré d'universalité, et présentât en quelque sorte un mode de commerce ou d'échange ; aussi est-il passé en proverbe que la main droite d'un Bédouin cherche à voler sa main gauche, et que sa main gauche cherche à voler sa droite. Les tribus se pillent l'une l'autre sans pudeur et sans miséricorde, deployant dans l'organisation fort habile de leurs luttes mutuelles une adresse et une activité bien autrement redoutables que dans l'attaque des caravanes et des voyageurs : *Corsaires contre corsaires doivent faire prudemment leurs affaires.*

Lorsqu'un Bédouin veut courir une aventure, il emmène une douzaine d'amis, et tous se couvrent de vieux haillons pour tâcher de dissimuler leur rang et d'échapper ainsi aux frais d'une trop forte rançon. Mais cette ruse est généralement déjouée ; car en vérité celui qui a une propriété assez importante pour être menacée de hautes attaques, la considère comme un appât où pourront venir se faire capturer des amateurs maladroits. Le voleur pris au piége, on s'occupe de découvrir sa véritable fortune, et on ne le lâche pas sans lui soutirer une rançon proportionnelle.

Nos douze voleurs se mettent donc en campagne, munis chacun d'un peu de farine, de sel, et d'une petite outre pleine d'eau; avec ces légères provisions, ils s'écartent parfois à huit journées de marche de leur camp. Arrivés sur le soir auprès de la tribu dont ils se proposent de s'approprier les richesses, trois des plus alertes sont dépêchés vers les tentes, où ils n'arrivent qu'à minuit. Tout dort, la scène va s'ouvrir ; chacun des trois acteurs a son rôle, dont il prend dès lors le nom. L'un d'eux, le *mostambeh*, se glisse derrière une tente et s'efforce d'attirer l'attention des dogues de garde; bientôt assailli, il prend la course, ayant sur ses talons les chiens, qu'il entraîne à une grande distance. Alors le second acteur apparaît, c'est le *hharami* ; il coupe les cordes qui tiennent les jambes des chameaux attachées et les fait lever : un chameau sans fardeau peut se lever et cheminer sans causer le plus léger bruit ; le *hharami* emmène un de ces animaux hors du camp, et les autres suivent d'eux-mêmes. Pendant cette opération, l'autre aventurier ; le *kayde*, se tient à la porte de la tente avec une masse pour assommer le premier qui sortirait; le vol consommé, il va rejoindre son camarade. A quelque distance du camp, chacun d'eux saisit par la queue un des plus vigoureux chameaux et le tire de toutes ses forces; à cette manœuvre la bête prend le galop, entraînant avec elle l'Arabe, les autres suivent au même train et arrivent à l'endroit où attend le reste de la troupe. On se hâte alors de porter secours au *mostambeh*, et l'on regagne le camp de départ à marches forcées de jour et de nuit. — C'est un bon tour joué au propriétaire des chameaux, qui parfois se voit au réveil filouté de cinquante chameaux sans que le repos de sa nuit ait été troublé, sans qu'un mauvais songe l'ait agité : les voleurs y ont mis des procédés.

Si par aventure un des compagnons était pris, il serait soumis à un traitement fort singulier, dont l'usage est une preuve entre mille autres de cette sorte de loi conventionnelle qui plane sur toutes les nations et les protége contre elles-mêmes et contre la destruction générale que devraient souvent amener leurs habitudes anti-sociales. D'après une des coutumes invariables du désert, si l'homme en danger sous la puissance d'un Arabe parvient à toucher une autre personne, ou même quelque objet inanimé tenu par celle-ci ; si seulement il est assez adroit pour se mettre indirectement en contact avec elle en lui jetant une pierre, voire en lui lançant un crachat, et qu'en même temps il s'écrie : ***Je suis ton***

protégé! le voilà désormais en sûreté; la personne touchée est forcée d'accorder la protection demandée.

On conçoit que le prisonnier est resserré d'autant plus étroitement que le capteur a plus d'intérêt à le priver du bénéfice de cette loi conservatrice. Entre les deux c'est un assaut perpétuel de ruses. Chaque matin l'Arabe de la tente s'efforce d'obtenir de son larron une renonciation au droit de protection; si les caresses ne suffisent pas, il a recours aux coups. Mais comme cette renonciation n'est plus valide après le jour où elle a été faite, il faut recommencer chaque matin la même formalité, qui se répète encore pour chaque individu nouveau dont les habitans de la tente reçoivent par occasion la visite.

L'Arabe, devant garder son prisonnier dans la tente qu'il habite, est forcé de prendre des précautions extraordinaires pour parer au droit de protection : ainsi il creuse une fosse de deux pieds de profondeur, et y dépose le larron les mains liées, les pieds enchaînés au sol, les cheveux noués de droite et de gauche à des piquets; de gros bâtons chargés de lourds fardeaux sont placés en travers sur la fosse, et ne laissent apercevoir qu'une petite partie de la figure du pauvre diable encagé, à qui, pour surcroît de gêne, on ne délivre de nourriture que juste ce qu'il faut pour l'empêcher de mourir de faim.

Malgré cette dure position, on voit des Bédouins persévérer six mois dans le refus de déclarer leur nom, surtout s'ils appartiennent à de riches familles. Il est rare qu'avant ce terme la patience du possesseur ne soit épuisée; car il est mis lui-même à la torture par la surveillance qu'il doit exercer dans sa tente : ainsi, par exemple, si l'un de ses enfans les plus jeunes s'approchait du prisonnier et lui donnait un peu de son pain, la liberté du voleur devrait suivre immédiatement. Ce n'est pas tout, il faut se garer des crachats; quoi-



(Arabes Bédouins, d'après une gravure du voyage de M. Léon Delaborde.)

que le captif ait la tête fixée par les liens de ses cheveux, il est fort exercé à diriger un crachat à longue distance au travers des trous de sa cage. D'ailleurs les rigueurs de la prison ne tardent point à mettre en danger la vie du patient qui les supporte, et, dans les croyances du désert, le sang de l'homme qui succombe ainsi retombe sur la tête du geôlier. Hélas! cette croyance n'existe qu'au désert.

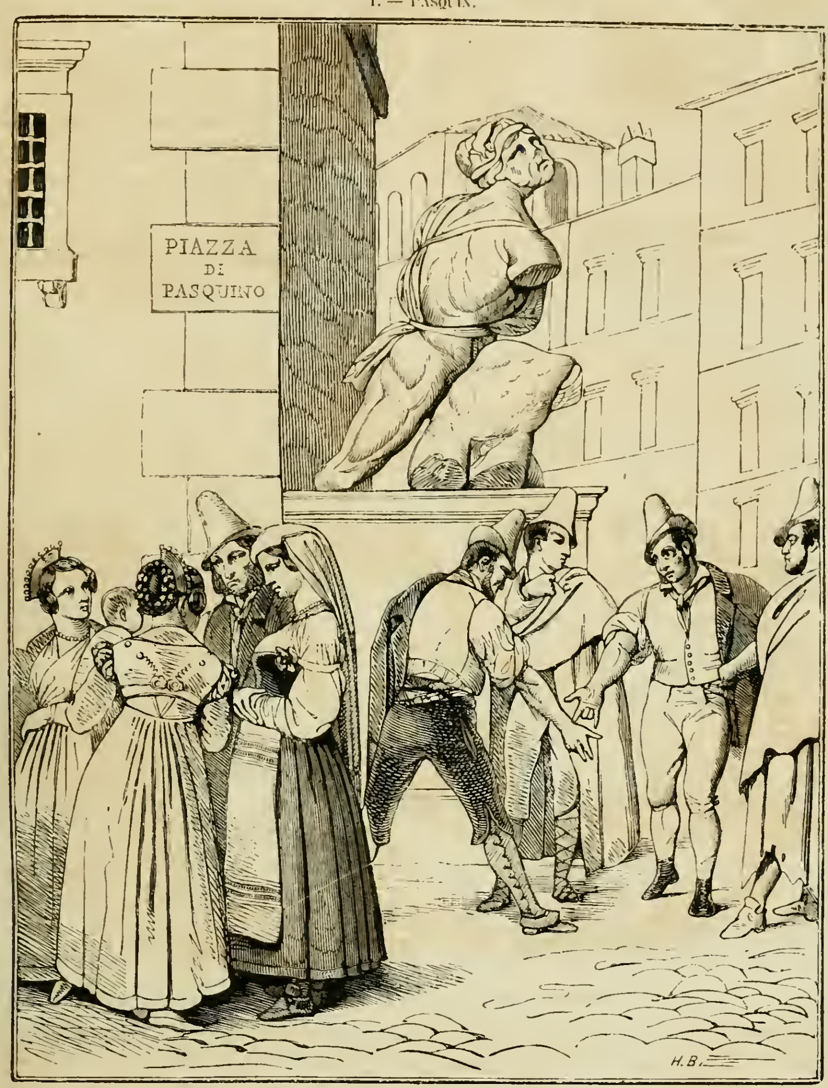
Pendant cette captivité, les amis du détenu emploient tous leurs efforts pour sa délivrance. Force, finesse, ruses, prières, menaces, tout est mis en jeu; dans cette lutte, les Arabes font preuve d'une habileté merveilleuse, déploient une richesse inouïe d'inventions subtiles et ingénieuses. Un des tours les plus ordinaires est celui-ci : une femme, la mère ou la sœur du captif, arrive par hasard à la tribu comme égarée, et demande l'hospitalité : l'hospitalité est la vertu conservatrice chez les peuples qui n'en ont presque pas d'autre. Après avoir découvert la tente où son fils est enfermé, elle s'y introduit sous un prétexte quelconque, ou y pénètre durant la nuit avec un peloton de fil. Un bout de ce fil est placé dans la bouche du prisonnier, et la femme, sortant, déroule son peloton jusqu'à une tente voisine; là elle frappe, le maître sort, et l'autre bout du fil appliqué sur sa poitrine le met en contact avec le détenu : *Celui-là est sous ta protection!* s'écrie la femme. Aussitôt l'Arabe se rend à son devoir : il va trouver son voisin, qui, délivrant lui-même le prisonnier de ses fers, le tire de sa fosse et lui sert un bon repas, après quoi il lui donne la liberté.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

STATUES SATIRIQUES DE ROME.

I. — Pasquin.



(Statue de Pasquin, à Rome.— Italiens jouant à la *morra* *.)

Dans Rome vivait un tailleur jeune, habile et en réputation, appelé *maestro Pasquino*, qui tenait boutique dans le Parione. Pasquino habillait bon nomb.e de gens de cour; il employait beaucoup de garçons, et parlait librement avec eux de tout ce qui se passait dans la ville. Ils jetaient sans c ainte le blâme sur les faits et gestes du pape, des cardinaux, des prélats et de tous les seigneurs. Comme ces épigrammes sortaient de bouches plébéiennes et étaient exprimées en termes vulgaires, la cour en tenait peu de compte, et il ne venait à l'idée de personne de tirer vengeance de discours partis de si bas. Toutes les fois donc qu'un seigneur, un docteur ou quelque autre personne considérable racontait une anecdote injurieuse pour un homme puissant, Pasquino et ses garçons étaient indiqués comme les auteurs de la nouvelle scandaleuse, et servaient ainsi de bouclier contre la haine et la vengeance de l'offensé. Dès lors il devint en usage, et pour ainsi dire proverbial, d'attribuer à *maestro Pasquino* toutes les satires et les épigrammes qu'il plut à chacun de publier sur les mesures impolitiques ou peu populaires de la cour,

* En France la *mourre*. Deux joueurs, se montrant le poing, étendent tout-à-coup ensemble un certain nombre de doigts, et en même temps, avec une même rapidité, prononcent un nombre de 1 à 10. Celui qui a pressenti et dit le total des doigts des deux mains levées à la fois gagne un point de la partie.

ainsi que sur les vices des prélats et des ministres. Mais Pasquino mourut, et avec lui tomba le rideau qui depuis longtemps cachait aux yeux de la police pontificale la critique prudente des Romains; toutefois ce ne fut que momentanément. Devant la boutique du caustique tailleur se trouvait une pierre qui, dans les saisons pluvieuses, servait de pont aux pratiques de Pasquino pour traverser le ruisseau qui coulait devant sa porte. Des ouvriers qui aplanissaient la rue du Parione enlevèrent cette pierre, et il se trouva qu'elle formait le dos d'une statue antique de marbre, en partie mutilée. Ils la relevèrent et l'adossèrent au palais Pamphili, situé en face de la boutique, et le peuple tout d'abord lui donna le nom de Pasquino. Les courtisans et les poètes ne laissèrent pas échapper cette occasion de voiler encore leurs satires sous ce nom consacré : ils donnèrent à la statue le caractère fin et mordant du tailleur, et lui attribuèrent toutes les plaisanteries qu'ils voulurent publier. Ils conservèrent à ces pamphlets le style des gens sans éducation, et respectèrent le vocabulaire plébéien de Pasquino, sans renoncer aux traits fins et spirituels; et bientôt Pasquino fut couvert journellement de mille *concetti*, qui prirent depuis le nom de *pasquinades*.

Ce récit naïf est emprunté à un vieil écrivain italien, S. Ant. Barotti. Ce fut en effet au milieu du seizième siècle que l'on découvrit la statue de Pasquin, à l'une des entrées de la place Navonne, l'ancien amphithéâtre d'Alexandre Sévère, celui où se célébraient les fêtes agonales. Son apparition ouvrit aux antiquaires un vaste champ de discussion : les uns y virent un gladiateur combattant, d'autres une représentation d'Hercule, d'autres un Ajax, et quelques uns un Patrocle soutenant un Ménélas, parce qu'à côté de cette statue on avait découvert un torse qui semblait y avoir été autrefois réuni *.

La statue de Pasquin commença à être appréciée, sous le rapport de l'art, par les artistes du seizième siècle. Sa réputation ne fit que s'accroître pendant le dix-septième siècle; Le Bernin ne craignait pas de la placer au-dessus des plus célèbres restes de l'antiquité, et de la préférer au Laocoon et au torse du Belvédère. On raconte même à ce sujet qu'un seigneur allemand lui ayant demandé quelle était à son avis la plus belle statue de Rome, Le Bernin répondit sans hésiter que c'était le Pasquin, réponse qui étonna tellement l'étranger qu'il se crut insulté, et on ajoute que peu s'en fallut que les deux interlocuteurs n'en vinssent aux mains.

Jusqu'en 1791, ce torse mutilé, que Lorenzi Scoti appelait plaisamment le fils de Momus et de la Satire, resta appuyé au palais Pamphili, qui fit alors place aux constructions du palais Orsini, lequel, à son tour, perdit son nom pour prendre le nom plus populaire de palais Pasquin.

Pasquin a eu plus d'une fois l'honneur d'être célébré par les poëtes. Voici quelques vers adressés à ce dernier représentant de la liberté de Rome par le célèbre Jean-Michel Silos :

« O Pasquin! toi que Rome cite avec orgueil au nombre » de ses chefs-d'œuvre. Il était grand artiste, celui qui t'a » créé! Mais l'envie, conjurée avec le temps barbare, » s'efforce de te salir de son venin : le vulgaire, leur com- » plice, rit de tes blessures, et te flétrit du nom de bouffon » du Forum. C'est un crime, Romains! Pour te venger, » Pasquin, aiguise ta langue, et déchire-les de tes satires. »

Pasquin n'a pas toujours été l'expression de la critique et de la satire; souvent on s'est servi de ce moyen éloquent de publicité dans des occasions où la ville témoignait avec un noble orgueil de la part qu'elle prenait aux événemens glorieux pour l'État. Dans ces circonstances (et cela se fit plus tard dans des intentions plus malignes), on habillait Pasquin d'un costume particulier, suivant les paroles qu'on lui faisait dire, ou suivant l'événement du jour. Le premier exemple connu de ces transformations de Pasquin en hérant de l'allégresse publique date de 1571. Cette année, Pie V avait formé, avec la république de Venise et l'Empire, une croisade contre les Turcs, qui s'avançaient en Esclavonie et menaçaient la chrétienté. Les armées des trois puissances furent placées sous le commandement d'André Doria, de don Juan d'Autriche et de Marc-Antoine Colonna. Cette croisade eut un plein succès, et se termina par la glorieuse bataille de Lépante, gagnée le 7 octobre 1571. Deux mois après, Colonna revint en triomphateur à Rome, et l'on voulut que Pasquin prît part à la fête publique. On le coiffa d'un morion, dont le cimier était un dragon, qui indiquait en même temps, dit un annaliste contemporain, non seulement la prudence et le courage du parti pontifical, mais encore la force de la ligue et l'importance de la victoire. Il portait dans la main droite une épée menaçante, et de la gauche, il soutenait la tête sanglante de Sélim II; une grande blessure que cette tête avait au front « exprimait que » l'empereur des Turcs venait de recevoir un coup mortel, » et que, par la vertu de la même épée, il devait bientôt » succomber; car on devait profiter de la faiblesse de cet » ennemi de Dieu pour l'accabler. »

Lorsque les papes prenaient solennellement possession du Saint-Siége, et que sortant en grande pompe du Vatican, ils suivaient la rue Pontificia et passaient auprès de la statue, on transformait Pasquin en diverses figures symboliques, et on l'accoutrait souvent de la manière la plus bizarre, selon les circonstances. Ainsi le 13 décembre 1590, au moment où Grégoire XIV se rendait à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, on vit Pasquin restauré et remis à neuf, ayant recouvré le nez et les bras, et coiffé d'un heaume doré; il tenait de la main droite une épée nue, et de la gauche des balances, une corne d'abondance et trois pains. Ces attributs exprimaient ce que les Romains espèrent toujours trouver à l'avénement d'un nouveau pontife, c'est-à-dire l'abondance et la justice. Les trois pains n'étaient point ici une superfétation de la corne d'abondance, ils avaient trait à une circonstance toute particulière. Rome était alors dans une disette affreuse, et pour solenniser le jour de son élévation au trône pontifical, Grégoire XIV avait fait remplir à ses frais les places publiques de pain que l'on vendait au peuple à un tiers au-dessous du prix.

En 1644, au sortir du conclave dont le résultat fut l'élection d'Innocent X, Pasquin, la couronne en tête, portant une longue barbe, et un trident dans la main droite, apparut en Neptune, porté sur une conque, traîné par deux chevaux marins. Cette composition allégorique était complétée par un écusson aux armes de la famille Pamphili (d'où le pape tirait son origine), soutenu par deux anges, mélange incohérent des représentations du paganisme avec le catholicisme, mais dont l'Italie présente tant d'exemples dans des monumens durables et d'un ordre plus sérieux. Aux pieds de la statue était attachée une inscription en vers où l'on célébrait la gloire que s'était acquise Innocent X avant son avénement au pontificat. Ce fut un sujet d'étonnement pour les Romains de voir Pasquin, jusqu'alors satirique et mordant, louanger et caresser le pouvoir.

L'empereur Charles-Quint, après avoir solennellement promis de donner Éléonore d'Autriche, sa sœur, en mariage au connétable de Bourbon, la lui refusa. Le connétable retourna alors dans le Milanais où il fit faire aux troupes qu'il commandait quelques manœuvres : on supposa qu'il avait l'intention de trahir le prince, comme il avait trahi le roi de France, son légitime souverain. En souvenir de ce fait,

* Cette seconde statue avait été achetée 500 écus romains par Cosme de Médicis, qui se trouvait à Rome en 1569 pour y recevoir la couronne ducale. Elle fut long-temps placée, à Florence, en face d'une statue trouvée à la même époque auprès du mausolée d'Auguste.

lorsqu'en 1527 il revint auprès de l'empereur, et que celui-ci, rassuré sur ses bonnes dispositions à son égard, lui donna le commandement d'une armée en Allemagne, on fit une pasquinade contre le connétable. On avait représenté, au moyen de deux figures, l'empereur donnant des lettres-patentes à Charles de Bourbon; derrière était Pasquin, qui du doigt faisait signe à l'empereur, et lui disait : *Carlo, avventite bene!* Charles, prenez bien garde!

Sixte V, ce pape célèbre, ne pouvait manquer d'exciter la verve des libellistes de Rome; aussi a-t-on recueilli grand nombre de pasquinades sur les évènemens de son pontificat. Nous rapporterons ici celles qui nous ont paru les plus intéressantes.

On venait d'ordonner un nouveau jeûne : Marforio, autre statue satirique dont nous parlerons, demanda à Pasquin en l'honneur de quel saint on voulait l'établir. — C'est en l'honneur du nouvel impôt, répondit Pasquin; le peuple n'ayant plus de quoi manger, le conseil suprême veut lui faire faire de nécessité vertu.

On sait que Sixte V orna Rome d'un grand nombre de fontaines, parmi lesquelles nous citerons la fontaine de Monte-Cavallo, et la fontaine Felice, qui porte son nom. Pasquin parodia le titre de Pontifex Maximus, placé dans les inscriptions de ces fontaines, et en fit : *Fontifex Maximus* (grand faiseur de fontaines).

Un Suisse de la garde papale ayant donné, au milieu de l'église de Saint-Pierre, un coup de hallebarde à un gentilhomme espagnol, l'hidalgo se vengea en le frappant de son lourd bâton de pèlerin. Le Suisse mourut des suites de cette blessure; le pape fit savoir au gouverneur de Rome qu'il entendait que justice fût faite avant qu'il ne se mît à table, et on prétend qu'il ajouta que, ce jour-là, il voulait dîner de bonne heure. L'ambassadeur d'Espagne et quatre cardinaux allèrent supplier le pape, non pas d'accorder la vie à l'homicide, mais de lui faire trancher la tête, attendu sa qualité de gentilhomme. Sixte leur répondit : Il sera pendu; mais si la honte que le genre de son supplice fera rejaillir sur sa maison peut être diminuée par l'honneur de ma présence, je daignerai assister à son exécution. En effet, il fit planter le gibet sous ses fenêtres, et ne quitta la place qu'après la mort du condamné. Se tournant alors vers les gens de sa maison : Qu'on m'apporte à manger, s'écria-t-il, cet acte de justice m'a mis en appétit. Et en sortant de table, il dit : Dieu soit loué pour le grand appétit avec lequel j'ai dîné.

Le lendemain, Marforio demandait à Pasquin où il allait ainsi, chargé de chaînes, de haches, de gibets, de cordes et de roues. — Je porte, répondait Pasquin, un ragoût pour exciter l'appétit du Saint Père.

Sixte V avait, comme on sait, commencé sa carrière dans l'ordre des cordeliers. Un chapitre de cet ordre s'étant assemblé sous son règne, il voulut bien y paraître, mangea au réfectoire, et but avec ses anciens confrères à la santé des enfans de saint François. A l'issue du chapitre, Sixte ordonna que deux jours après les cordeliers se rendissent au Vatican, pour lui baiser les pieds et lui demander chacun une grâce : la joie des cordeliers ne peut s'exprimer. La jalousie tourmenta les autres moines, et passa même jusqu'aux cardinaux, qui n'étaient rien moins qu'accablés des bienfaits du pape. Aussi, Pasquin dit ce jour-là, que, sous le règne du grand pape, il valait mieux être cordelier que cardinal.

Au jour marqué, Sixte V parut sur son trône; un moine brouillon et querelleur lui demanda un bref d'excommunication contre tous ceux qui dispiteraient contre lui. Un autre demanda qu'on lui donnât deux cellules dans son couvent, où il fût indépendant du supérieur, de la règle, et même du pape. La folie des moines n'eut point de bornes : plusieurs demandèrent des pensions, des abbayes, des évêchés, et jusqu'au chapeau de cardinal. Un grand nombre se borna à prier le pape de leur permettre de quitter le couvent. Enfin, parmi les derniers supplians, parut un vieux frère, qui avait été cuisinier du couvent des Saints-Apôtres, où Sixte V l'avait connu. Il rappela au Saint-Père la disette d'eau dont le couvent souffrait, et le pria d'y établir une fontaine. Tous les moines, au nombre de six cents, ayant défilé, le pape les fit tous assembler, et après une sévère allocution, où il leur reprocha la folie et l'ambition de leurs demandes, il les congédia tous, honteux comme on peut l'imaginer. Le frère cuisinier fut le seul qu'il appela, pour le remercier de l'avoir fait songer à quelque chose d'utile. Peu de temps après, la fontaine fut établie, et Sixte V acquit ainsi un nouveau droit au titre de *Fontifex Maximus*. Ceux qui avaient porté envie aux cordeliers virent alors que le pape n'avait voulu que s'égayer à leurs dépens. Chacun applaudit : Pasquin lui-même changea de langage, et dit que, s'il fallait essuyer des mortifications, il valait encore mieux les recevoir sous la pourpre que sous la bure.

La sévérité de Sixte V lui avait souvent attiré des satires mordantes de Pasquin; il ne songea à en tirer vengeance que dans une occasion où sa sœur Camilla Peretti fut insultée. Un matin, Pasquin avait paru vêtu d'une chemise extrêmement sale; Marforio lui ayant demandé la raison de cette malpropreté, Pasquin répondit : C'est que je n'ai plus de blanchisseuse depuis que le pape a fait une princesse de la mienne. On disait alors à Rome que tel avait été l'état de la sœur du pape avant l'élévation de son frère. Sixte V, ayant fait des recherches inutiles pour découvrir l'auteur de cette épigramme, lui promit la vie et mille pistoles, s'il se faisait connaître lui-même, le menaçant en même temps du gibet s'il était dénoncé par un autre. Le coupable se laissa imprudemment tenter par l'appât de l'argent, et vint faire sa confession au pontife et demander le prix de son aveu. Sixte, révolté de cette impudence, répondit : Vous aurez la vie et la récompense; mais nous nous réservons le droit de vous faire couper les poings et percer la langue, pour vous empêcher une autre fois d'avoir tant d'esprit; menace qui fut exécutée sur-le-champ. Cette anecdote a servi de fond à un roman français dont le titre est le *Mutilé*.

Après la mort de Clément IX, tous les gens de bien désignèrent le cardinal de Bonne (dont on avait italianisé le nom en *Bona*) pour son successeur, ce qui donna lieu à cette pasquinade : « *Papa Bona sarebbe un solecismo*, un pape *Bonne* serait un solécisme. »

Le père Daugières répondit à Pasquin par cette mauvaise épigramme :

> La grammaire à l'Eglise obéit sans retour.
> Pape et *Bonne* pourront s'allier quelque jour.
> Qu'un solécisme vain aujourd'hui ne vous frappe;
> Le pape serait *Bon* si *de Bonne* était pape.

Les plaisanteries et les satires de Pasquin avaient d'abord fait rire. Un intérêt plus vif s'y attacha, lorsqu'elles entraînèrent pour leurs auteurs des conséquences funestes. Mais la crainte qu'inspira la sévérité de Sixte ferma la bouche aux critiques. Le pape Adrien VI conçut depuis le projet de détruire le terrible anonyme. Il donna ordre qu'on précipitât la bavarde statue dans le Tibre, en disant : Quoi! dans une ville où l'on fait bien fermer la bouche aux hommes, je ne pourrais pas trouver le secret de faire taire un morceau de marbre! Un de ses courtisans le détourna adroitement de ce projet, en lui tenant le discours suivant : Si l'on noyait Pasquin, il se ferait entendre plus haut que les grenouilles du fond de leurs marais; et si on le brûlait, les poètes, nation naturellement portée à médire, s'assembleraient, tous les ans, dans le lieu du supplice de leur patron, pour y célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui lui aurait fait son procès.

Toutefois, la statue de Pasquin devint taciturne, et ne parla plus que dans les interrègnes. C'est depuis que les

choses sont devenues elles-mêmes leurs propres satires, a dit un autre Romain. De nos jours, on ne fait plus de pasquinades que pendant la tenue des conclaves.

On ma ni bat me khom. — Les prêtres mongols, de la religion de Boudha, prétendent que ces paroles sont douées d'un pouvoir mystérieux et surnaturel, qu'elles exemptent les fidèles des peines de la vie future, accroissent le nombre de leurs vertus, et les rapprochent de la perfection divine. Tout sectateur de Boudha répète cette formule aussi souvent qu'il peut, en se livrant à des méditations pieuses. Les voyageurs rapportent que le ton adopté pour la réciter ressemble au son d'une contre-basse ou au bourdonnement des abeilles : on l'accompagne ordinairement de profonds soupirs. Elle est écrite partout, sur la toile, sur le papier, sur le bois, sur la pierre, dans les temples, dans les iourtes, et sur le bord des chemins. — Si l'on demande aux boudhistes d'expliquer le sens de cette formule, ils répondent qu'il faudrait écrire des volumes pour en expliquer le sens. D'après Klaproth, cette exclamation, qui n'est autre chose que la corruption des quatre mots hindous suivans, *Om man'i padma houm*, signifie *Oh! précieux lotus!!!!*

Voyage de Timkoski.

FRAGMENT D'UN POÈME SUR NAPOLÉON,

Par M. Edgar Quinet.

Jusqu'à l'heure où nous livrons à l'impression ces pages, un seul recueil a encore publié quelques extraits du poëme sur Napoléon.

Les strophes suivantes, dont nous devons la communication à l'amitié du poète, ravivent les impressions de douleur profonde qu'ont laissées dans la mémoire de tout Français les malheurs de l'invasion et la chute de l'Empire.

L'AIGUILLON.

Ah! France! as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon?

Dis, France, m'entends-tu? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut pour toucher tes oreilles?
Quel mot faut-il donc dire, ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon? O vierge des combats!
Habille-toi de fer qui jamais ne se rouille!
Relève ton armure, et non pas ta quenouille.

Si ton clairon se tait, enfle plus haut ta voix!
Si ton épée est courte, agrandis tes exploits!
Si ta barque se rompt, que ton espoir surnage!
Si ta muraille est basse, exhausse ton courage!
Si ton glaive s'émousse, aiguise ta fureur!
Si son tranchant se perd, combats avec le cœur

Sinon, tu sentiras comme il est homicide
L'aiguillon de la honte; et comme elle est aride,
Quand le vainqueur a soif, la coupe du vaincu.
Tu sauras à ton tour, comme son cœur est nu;
Et quand on l'a courbée, un jour, sous la tempête,
Ce qu'il faut de longs jours pour redresser la tête.

Sinon, tu sentiras combien le lit est dur
Où le vaincu s'endort, combien son ciel obscur;
Tu verras de quel or est faite sa couronne;
S'il est doux de semer quand un autre moissonne;
S'il est doux de plier des genoux asservis,
Et de baiser les mains qui tuèrent nos fils?

Paris, monstre sans bras, sans yeux et sans oreilles,
Ne sauras-tu jamais, comme un essaim d'abeilles
Que gronder en ta ruche, et composer ton miel
De paroles sans suc, de mensonge et de fiel?
Ne sauras-tu jamais, courtisane, à ton âge
Que diviser ton cœur et farder ton visage?

Te verra-t-on toujours, en ton chemin banal,
Sans amour caresser et le bien et le mal,
Et le pour et le contre, et le rien pour tout dire?
Toujours tuer tes fils! ériger pour détruire.
Quand on cherche du fer, apporter les discours,
Et toi-même en leur source empoisonner tes jours.

Dis, France, m'entends-tu? comme au jour de frimaire
Ton ciel est sombre et lourd et ta vallée amère.
Où donc as-tu planté l'arbre de fructidor?
Où donc as-tu semé l'épi de messidor?
Les petits des oiseaux, en ton sillon immense,
Ont-ils déraciné le germe et la semence?

Où sont tes fils aînés, cheveux longs, et pieds nus
Mendians immortels, sous des noms inconnus,
Que partout l'on a vus affamés de batailles,
Être en quête partout de promptes funérailles?
Ceux-là, mal avisés, ne savaient pas encor
Ce qu'on peut acheter avec un denier d'or.

Ils n'avaient point au cou de riches broderies,
Ni tant de beaux rubans, de nobles armoiries,
Et des jougs argentés ne courbaient pas leurs fronts;
Non, ils n'étaient point ducs, ni comtes, ni barons,
Ni pages, ni valets, de leurs propres caprices;
Ils n'avaient sur leurs seins rien que leurs cicatrices.

Non, ils ne savaient pas dormir sur le duvet
Quand sonnait le clairon, ni trahir un secret,
Ni mentir au soleil, ni renier leur ombre,
Ni regarder du bord un empire qui sombre,
Ni vendre leur parole, en prose comme en vers,
Ni demander merci de l'immense univers.

Mais, sitôt que le jour commençait à paraître,
Sans pain et sans souliers, et sans guide et sans maître,
On les voyait courir, le front haut et serein,
Aux Alpes, au Thabor, sur le Nil et le Rhin;
Et, comme un Océan que harcelle un fantôme,
Balayer devant eux le sable d'un royaume.

Ah! France, as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon

CHAMBRE DES REPRÉSENTANS A WASHINGTON.

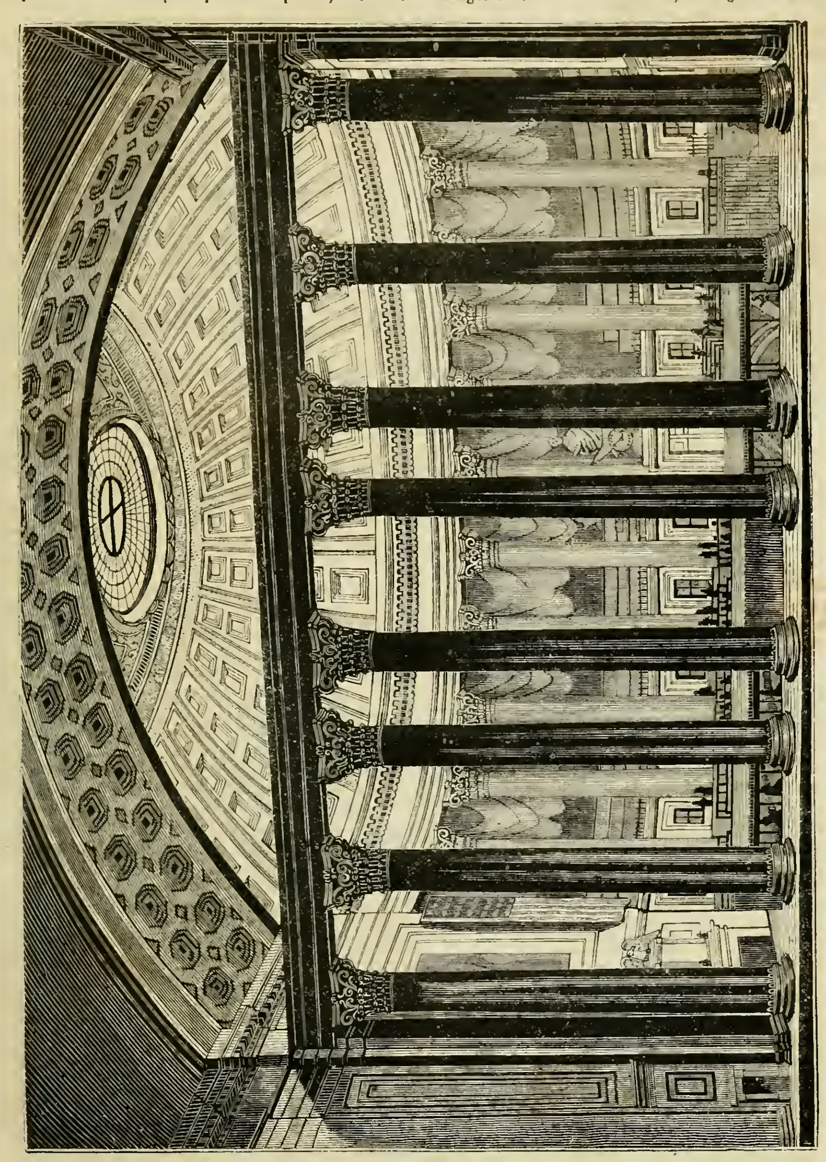
Nous avons déjà parlé de la ville de Washington dans notre année 1835, et nous avons reproduit la vue générale du Capitole de cette cité; nous donnons aujourd'hui un dessin de l'intérieur de la chambre des représentans.

C'est une magnifique salle de forme semi-circulaire, large de plus de quatre vingts pieds, et haute de près de quarante, dont le dôme est supporté par vingt-six colonnes que relient des festons de damas rouge. — La galerie publique, élevée de dix-huit pieds au-dessus du parquet de la chambre, règne tout autour derrière les colonnes. Le président est assis au centre, et à son fauteuil viennent aboutir les sept passages qui séparent les bancs destinés aux représentans. — Chaque membre a sa place marquée : il est confortablement établi sur un excellent fauteuil garni d'étoffe, ayant un pupitre et un tiroir.

Les dames ne peuvent se placer que dans les galeries; mais les étrangers qui ont leurs entrées peuvent s'installer à leur aise dans de larges sofas disposés contre les bases des colonnes, ou même derrière le fauteuil du président, parmi les ambassadeurs ou personnages de marque; c'est-

aussi dans cette partie de la salle que l'on a ménagé la place des sténographes de journaux.

Les membres parlent ordinairement de leur place même; dès qu'un d'eux se lève pour prendre la parole, une sorte de petit page accourt et pose un verre d'eau sur son pupitre. Le service de la chambre est ainsi fait par deux petits garçons gentiment habillés, qui transportent les messages d'un membre à un autre, et se glissent adroitement entre les pupitres sans causer le moindre embarras ni le plus léger bruit.



(Chambre des représentans des États-Unis, à Washington.)

Cette salle, si heureusement partagée sous l'aspect de la beauté et de la décoration, si soigneusement installée pour la commodité de ceux qui y siégent, est affligée d'un bien grave défaut, on n'y peut entendre les orateurs qu'avec le plus pénible travail d'attention. « Je m'en plaignis à l'un des » membres, dit le capitaine Basil Hall; il me répondit que » pour la première fois on avait sacrifié l'utile à l'agréable; » vous avouerez, ajouta-t-il plaisamment, que ce n'est pas » un défaut commun en Amérique. »

Une fort mauvaise langue, celle de mistriss Trollope, critique la posture parfois un peu hasardée de quelques membres, qui, selon une habitude particulièrement commode aux

Américains, posent leurs pieds sur les pupitres, au niveau ou même au-dessus du niveau de leur tête, et se dandinent avec aisé. Toutefois l'ordre le plus parfait règne dans la salle. Point de cris tumultueux, point d'interruptions; chacun peut dire ce que bon lui semble, et aussi long-temps qu'il lui plaît de parler, il parlera. Seulement, si son éloquence n'est pas prisée on ne l'écoute pas, et dans ce cas on profite de la mauvaise construction de la salle, les mots se perdant au vide des colonnes et se confondant avec les échos du dôme sans gêner, dans leurs conversations ou leur lecture, les membre inattentifs.

La longueur des discours est devenue proverbiale. On y débite des volumes entiers : ce serait intolérable en France, mais cela est admis en Amérique. Il n'est pas rare de lire dans les journaux des nouvelles comme celle-ci : « Hier, à » la Chambre des représentans, M. T...... a occupé l'as- » semblée pendant toute la séance par la continuation de » son brillant discours sur la question indienne; il conservera » la parole demain. On pense qu'il terminera vendredi. Vu » la multitude des affaires, la réplique de M. X.... ne com- » mencera que le mardi suivant : on s'attend à ce qu'elle » occupera la fin de la semaine. »

On a attribué ces interminables discours à ce que chaque membre les fait plutôt pour être imprimés et distribués à ses commettans que pour le congrès; mais on doit, à notre avis, les regarder comme une nécessité de la forme politique des Etats-Unis. « La discussion générale du congrès, dit M. Michel » Chevalier dans ses Lettres sur l'Amérique, n'a pas d'autre » objet que d'ouvrir devant le pays une enquête large et » publique qui permette à tous et à chacun de se faire une » opinion. »

« Cette discussion des chambres soulève celle d'une presse innombrable, celle des vingt-quatre législatures particulières composées chacune de deux chambres, celles de Meetings dans les villes et villages. C'est un échange prodigieusement animé d'argumens de tout calibre et de tout aloi, de résolutions contradictoires, mêlé d'applaudissemens et de sifflets, d'expressions hyperboliques et d'injures brutales. Un étranger qui se trouve brusquement transporté au milieu de ce fracas est déconcerté, stupéfait; il lui semble assister au *tohu-bohu* définitif, à la fin du monde, ou au moins à la dislocation générale de l'Union. Mais toujours à travers ces épais nuages, du sein de cette confusion, il s'échappe des traits de lumière, des éclairs que le bon sens du peuple saisit avidement et qui illuminent le congrès. C'est la réalisation du *forum* sur une échelle gigantesque, du forum avec sa cohue, ses criailleries, ses pasquinades, mais aussi avec son bon sens et ses lueurs de génie natif et inculte, c'est un assemblage qui dans ses détails est çà et là prosaïque, repoussant, mais qui, dans son ensemble et sa masse, est imposant comme l'Océan soulevé. »

MEMORIAL SECULAIRE
DE L'AN 1836.
(Première partie.)

36. — C'est la dernière année du règne de Tibère; les excès de ce prince, dans l'île de Caprée, ouvrent tristement la longue série de crimes et de vices qui, à quelques exceptions près, entachent de honte la suite des empereurs romains. — Pendant ce temps, les Apôtres se séparent après avoir rédigé leur symbole : nous assistons au premier acte décisif de leur mission.

136. — Le siècle des Antonins mérite d'attirer les regards du philosophe et de l'historien. Trajan, par ses armes, avait poussé la domination romaine aux limites les plus éloignées qu'elle pouvait désormais atteindre. Adrien, son successeur, adopte une politique nouvelle; abandonnant le système des conquêtes, il cherche à faire une unité, un tout de ces mille nations réunies sous la force du glaive.

— En 136, Adrien est de retour à Rome, après treize ans de voyages. Il a visité toutes les parties de son empire, marchant à pied, le plus souvent la tête découverte. Empereur, il a inspecté toutes ses provinces; artiste, il a marqué partout son passage par des monumens; et maintenant le voilà, à l'âge de soixante ans, retiré à Tibur pour édifier ce palais, grand comme une ville, où devaient être reproduits tous les monumens célèbres de l'empire. Mais la mort qui le frappera dans deux ans ne lui permettra pas d'achever cet immense dépôt de ses souvenirs.



(Adrien, empereur romain, d'après une médaille antique.)

Les Alains, en cette année, attaquent les frontières; le gouverneur de Cappadoce les contient.

236. — Troubles dans l'empire; symptômes de dissolution. — Les Gordien, père et fils, s'emparent du gouvernement de Carthage, et détachent les Romains de Maximin, empereur depuis un an; ils règnent eux-mêmes deux mois, et sont ensuite mis à mort. Le sénat, ennemi de Maximin, Goth d'origine, choisit alors Balbin et Pupien, qui régneront un an, et que leurs soldats feront mourir. Pendant ce temps, Maximin et son fils étant au siége d'Aquilée, périssent massacrés par leurs soldats. — Le règne des soldats a commencé! Du jour où la pensée d'envahissement universel, dictée par Romulus, a cessé de présider aux destinées de sa ville, ce qui était la nourriture et la vie de la nation a tourné en poison et doit lui donner la mort.

En 236, les Goths s'emparent de la Thrace et de la Mœsie; deux ans auparavant, les Germains ont passé le Rhin et le Danube; il y avait plus de cinquante ans que déjà Héliogabale avait accordé un subside aux Goths pour se délivrer de leurs attaques. Où êtes-vous, Camille et Marius?

Le christianisme, qui subit depuis un an sa *sixième persécution*, est livré aux disputes religieuses qui accompagnent le laborieux enfantement du dogme.

336. — Le centre du monde Romain a changé de place; depuis huit ans il est à Byzance. Constantin, comprenant que le vieil Occident perd ses forces et ne pourra supporter long-temps sans éclater la pression des barbares qui pèsent de tous parts, va jeter en Orient les fondemens d'un nouvel empire qui durera plus de mille ans. — Son règne marque une des époques brillantes dans les annales humaines; le christianisme reçoit une position officielle dans l'empire; c'est lui qui convoqua le premier concile général à Nicée, pour discuter les principes d'Arius, ce célèbre sectaire, qui meurt subitement en cette année 335; un an après, Constantin mourra aussi.

436. — Voici les Barbares! Les Visigoths sont au midi des Gaules et dans l'Espagne qu'ils partagent avec les Suèves; les Vandales en Afrique, sous Genseric; les Francs en-deçà du

Rhin, sous Clodion; les Bourguignons dans l'est des Gaules. La Grande-Bretagne est évacuée par les Romains, devenus incapables de s'y maintenir. Alaric a mis le pied dans Rome. On achète le repos d'Attila par un tribut annuel de 700 livres d'or.

En cette année meurt Nestorius, sa langue étant, disent ses adversaires, rongée par les vers. Il soutenait la doctrine qu'il existe deux personnes en Jésus-Christ.

Valentinien III règne en Occident, et Théodose-le-Jeune en Orient.

536. — L'attention est fixée sur Justinien, empereur à Constantinople, et sur ses généraux, Bélisaire et Narsès. Depuis deux ans, l'empereur a publié le code qui immortalise son nom, et l'année prochaine, Bélisaire, conquérant de l'Afrique, entrera dans Rome, où depuis un demi-siècle logent des Ostrogoths. Justinien veut arracher l'Occident aux Barbares; glorieux mais vain projet qui n'aura d'importance que par l'habileté personnelle des généraux.

636. — Que Constantinople, au contraire, songe à se défendre! auprès d'elle s'est levé Mahomet dont la pensée règnera un jour dans cette magnifique basilique, Sainte-Sophie, bâtie avec tant d'orgueil par Justinien, pour être la rivale du temple de Salomon. Déjà, en cette année Omar, deuxième calife d'Orient, s'empare de Jerusalem, qui a tendra jusqu'en 1099 sa délivrance de Godefroy de Bouillon.

736. — Arrivons à la France : les Sarrasins, maîtres de l'Espagne, y sont déjà venus il y a quatre ans, et ont appris, sous les coups de Charles-Martel, que chez les Francs était la limite de leurs conquêtes. — En cette année, le dernier des rois fainéans, Thierry, meurt, et Charles Martel continue à régner, sans toutefois prendre le titre de roi.

Léon l'Isaurien, empereur d'Orient, fait mettre à exécution son édit contre les images

---

Être marqué à l'A. — Ce proverbe tire son origine des lettres qui servent à distinguer sur les diverses pièces les villes de France où l'on bat monnaie (1835, p. 360). La lettre A désigne la monnaie de Paris, dont les produits étaient en général estimés de bon aloi.

Dictionnaire des Proverbes et Jurons.

LE POISSON EMPEREUR

OU L'ESPADON.

Le mot espadon vient de l'italien *spada*, *espada* par corruption, c'est-à-dire *épée*. L'armure de la mâchoire supérieure de ce poisson, qui se rattache par beaucoup de caractères aux scombéroïdes ou maquereaux, lui a valu le nom de poisson-épée dans toutes les langues; c'est le *pisce spada* des Siciliens, le *sword-fish* des Anglais, etc. On le nomme aussi l'empereur, parce que, dit-on, comme les Césars, il porte l'épée.

Les écailles du poisson-épée ou de l'espadon sont infiniment petites, de sorte que la peau, brillante de reflets métalliques, paraît entièrement nue. Il a des carènes sur les côtés de la queue, une nageoire caudale bilobée et très énergique, et une dorsale relevée en quille de nacelle, fort haute, et pouvant servir à la fois, pour ainsi dire, de voile et de quille, selon que le poisson est sous l'eau ou en effleure la surface.

Le prolongement du bec des espadons en forme d'épée ou de broche aplatie, qui termine leur mâchoire supérieure, est pour eux une machine de guerre puissante, et à l'aide de laquelle ils peuvent attaquer les plus grands animaux marins; la bouche manque de dents, la membrane branchiotège a huit rayons, et le corps est arrondi. On ne connaît qu'une espèce dans le genre espadon ou xipsicas de Cuvier, c'est l'espadon commun; il atteint jusqu'à cinq pieds de long, et sa grosseur est environ celle d'un jeune garçon de 16 ans.— On le trouve fréquemment dans la Méditerranée, surtout dans les parages de la Sicile : aussi les Anglais l'ont-ils nommé *the sicilian sword fish.*

La pêche de ce poisson est un des plus agréables divertissemens que l'on puisse prendre sur les côtes de Sicile, dans le canal qui sépare la Calabre de la Sicile, Messine de Reggio, le tourbillon de Charybde du roc homérique de Scylla.

La côte de Sicile se courbe depuis le phare de Charybde jusque dans le port de Messine, en un arc de cercle rentrant; ses collines verdoyantes s'élèvent en amphithéâtre les unes sur les autres; au bord de la mer de magnifiques agaves ou aloès aux feuilles en glaives donnent au paysage l'aspect africain; au second plan, les orangers, les limoniers, les bergamottiers encombrent les jardins, et portent à la fois des fleurs, des fruits verts, et des fruits qui vont tomber de maturité. — Plus haut, les pampres verts de la vigne se contournent élégamment sur les casins blanchis, et ne laissent apercevoir entre eux et le ciel que les gracieuses campanilles des monastères.

Jusqu'à Scylla, la côte calabroise de Reggio peut avoir quatre à cinq lieues de longueur. Son aspect est heurté et sévère; les monts et non plus les collines, s'accumulent, reflètent une teinte améthyste, non par ce qui les recouvre, mais parce que la lumière s'y décompose dans un air pur. — Autour de Reggio, ville tant de fois détruite par les volcans, et si célèbre par la station de l'apôtre saint Paul, il y a aussi des jardins d'orangers qui remplissent l'air d'une odeur balsamique. Nous avons admiré, en assistant à la pêche de l'espadon, ces beautés de la côte de Sicile. Nous étions sept Français dans une petite barque, et sept Français nés à Paris; savoir, mes deux compagnons de voyage, MM. Lefèvre et Bibron, et quatre peintres ou architectes de l'école de Rome, entre autres M. Perrot peintre de paysage, l'architecte de l'expédition de Morée, M. Blouet, etc., etc. Nous devions profiter du courant qui chaque matin s'établit en diagonale de Messine à Reggio. Aussitôt que nous l'eûmes atteint, les marins siciliens carguèrent la voile, mirent les rames dans la barque, et se croisèrent les bras.



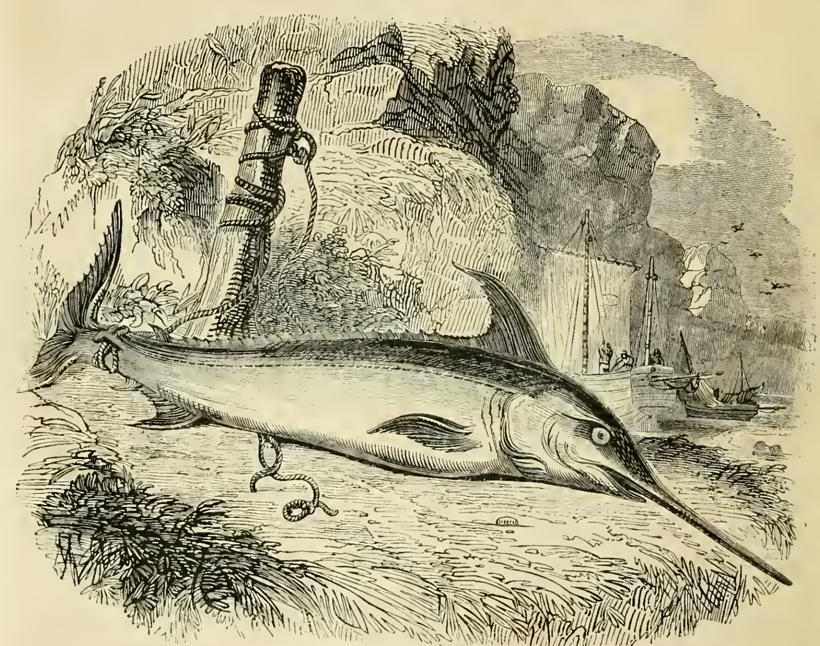
(Les coups que l'espadon porte sous l'eau contre les navires sont assez forts pour en percer les bordages. Voici le dessin d'une broche que l'on trouva ainsi brisée dans la carène d'un vaisseau.)

Nous avancions cependant avec rapidité au travers du détroit, sur une mer doucement agitée par une sorte de bouillonnement, semblable à celui de l'eau dans un vase d'airain, mais sans secousse aucune. Après deux heures de la

plus heureuse navigation, nous arrivâmes à Reggio, où nos paysagistes et architectes se mirent à dessiner, nous à herboriser, tandis que la *pasta*, faite du *faro*, ce grain calabrois si riche en gluten, s'amollissait dans l'eau chaude. — Après un déjeuner agréable, nous reprimes notre barque; mais comme cette fois la navigation n'était plus favorisée par le courant, nos mariniers louèrent un bœuf, qui, au moyen d'un grelin de plus de cent pieds, nous traîna avec une rapidité que n'eût pas égalée celle d'un cheval au trot. Ceci explique les attelages rapides de zébus employés aux Indes.

Entre Reggio et Scilla, nous vîmes une troupe de gens à cheval : c'étaient des *Campieri* armés jusqu'aux dents, le fusil en travers, la ceinture garnie de cartouches, qui escortaient un voyageur à cheval, pour le défendre des brigands que, certes, ils pouvaient représenter eux-mêmes à merveille. Pour nous, déjà en repos, nous avions abordé une grande barque à l'ancre, et une douzaine de nacelles cinglant dans toutes les directions. Nous étions arrivés sur le théâtre de la pêche.

Une grande barque est à l'ancre, un mât sans voile est dressé dessus, et porte un baril pour hunier. C'est dans cette guérite qu'un jeune mousse est placé pour crier aux barques que les espadons s'approchent. — A son signal, elles se réunissent en cercle, et lorsque les espadons viennent à la surface se jouer avec des bonds prodigieux, des harponneurs habiles lui lancent un javelot portant un brin de *fil carret*, de manière à pouvoir ramener la victime à bord. Bien des harpons sont lancés contre le véloce espadon, bien des coups sont perdus; mais si un pêcheur habile frappe droit le poisson, alors un cri de joie s'élève dans toute la flottille. Lorsque le *pesce spada* fut arrimé dans une barque, nos rameurs se dirent avec satisfaction : *Ah che reddii pescioũ, compar! Ah quel beau poisson, compère!* — Nous prîmes congé d'eux, et allâmes voir le rocher de Scylla, rongé à sa



(Le poisson Empereur, ou Espadon.

base par les flots dévorans qui, pour Homère et Virgile, étaient des chiens aboyans; mais comme la mer, ce jour-là, était calme, les chiens homériques sommeillaient, et nous ne vîmes qu'un haut rocher commandé par un petit fortin, jadis défendu sous l'empire contre les Anglais par le colonel Martin, que nous saluions l'autre jour comme un des vieux débris de nos gloires, et le père d'un de nos bons amis. Nous profitâmes du courant descendant ou du soir pour rentrer à Messine, où les pêcheurs messinois nous avaient précédés, portant en triomphe leur victime, couronnée de pampres verts, et criant par la ville : *Ah che reddii piscioũ; a che reddii spada e quistou*, pour inviter les gourmets à venir au *Mercatello della marina* prendre part à la vente de l'animal, qui se débite en tranches et au poids, comme chez nous le saumon au morceau. Nous voulûmes aussi avoir notre part à ces dépouilles opimes, et la locandière de l'*Albergo dei Fiori* nous fit accommoder une large tranche du monstrueux espadon, dont la chair nous parut, bien qu'un peu sèche, se rapprocher par le goût du plus excellent veau.

L'ancien évêque de Senlis, M. de Roquelaure, mort plus que nonagénaire, aimait à répéter ces jolis vers de Maucroix, l'ami de La Fontaine :

Chaque jour est un bien que du ciel je reçois,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi
Et celui de demain n'appartient à personne.

Bureaux d'abonnement et de vente
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

INSURRECTION DANS LE TYROL EN 1809.

ANDRÉAS HOFER.



(Vue d'un paysage du Tyrol. — Voir une description de l'aspect du Tyrol, 1835, p. 297.)

Après de nombreuses défaites, la maison d'Autriche avait consenti au démembrement de ses Etats et à l'abandon de ses plus belles provinces : le traité de Presbourg, en 1806, avait assuré le Tyrol à la Bavière (voir 1835, p. 46). Mais ce sacrifice, dans son espérance, ne devait être que temporaire; et, certaine de l'attachement héréditaire des Tyroliens, elle s'appliqua, par de sourdes menées, à envenimer leurs ressentimens contre de nouveaux maîtres; à attiser leurs haines, et à préparer l'incendie avec assez d'art pour que la moindre étincelle pût l'allumer. La politique de l'Autriche fut merveilleusement secondée à cet égard par les fautes du gouvernement bavarois. Celui-ci, au lieu d'éviter soigneusement,

comme l'avait fait l'Autriche, de blesser la vanité nationale qui est extrême; au lieu de respecter les vieilles coutumes et de ne lever que des taxes fort modérées, écrasa, au contraire, sous le poids des impôts, ce peuple qui n'en avait jamais payé que de très légers, et heurta ses préjugés les plus chers. Il prohiba les jeux et les spectacles religieux; défendit, sous peine de fortes amendes, des pèlerinages consacrés depuis un temps immémorial; démolit des églises qui étaient en grande vénération; enfin, détruisit les monumens nationaux et rasa ce vieux château de *Tyrol* qui avait donné son nom au pays. Ces blessures faites à leur foi nationale, ces outrages à la mémoire de leurs ancêtres, exaspérèrent les Tyroliens. Dès ce moment, ils n'eurent plus qu'une pensée, celle de briser le joug de la Bavière; et un homme obscur, se dévouant tout entier à cette entreprise patriotique, devint l'instrument le plus actif de la grande insurrection qui, dans la guerre de 1809, éclata derrière l'armée française.

Andréas Hofer, né en 1765 au bourg de Saint-Léonard, dans le Passeyer-Thal, exerçait le métier d'aubergiste lorsque la première guerre éclata. A la tête d'un corps de partisans, il se distingua par quelques actions d'éclat, et ne mit bas les armes qu'à la paix de Presbourg. Ses mœurs irréprochables, son intégrité, son éloquence champêtre, une sorte de puissante bonhomie, de précédens exploits, et peut-être aussi sa figure singulière l'avaient mis en grand renom dans tout le pays. « Il avait, disent les Tyroliens, la taille d'un géant, les formes d'un Hercule, les yeux d'un ange et la barbe d'un saint. » Dans l'Inn-Thall, le Winschgau, le Sal-Thal, à Botzen et dans presque tout le Tyrol, chaque maison possède l'image d'un homme d'une taille herculéenne. Sa barbe, d'un noir magnifique, descend jusqu'à la ceinture, et donne à sa tête quelque chose d'oriental; un chapeau à larges bords, décoré de l'image d'une sainte Vierge et ombragé d'un noir panache, couvre sa tête; son justaucorps rouge, sa veste brune, sa culotte noire, ses bretelles vertes brodées et jointes sur la poitrine par une bande carrée, rappellent le costume des paysans tyroliens; mais à ce costume sont joints quelques attributs militaires: un long sabre pend au côté, de grands pistolets sont fixés à la ceinture. Cette image, c'est le portrait d'Andréas Hofer, que depuis sa mort on révère dans ces vallées comme un saint et un martyr.

En 1807 et 1808, l'Autriche entretint des intelligences secrètes avec Hofer, qui, nommé commandant en chef du Passeyer-Thal, se tint prêt à lever au premier signal l'étendard de l'insurrection. Les paroles dont il se servit pour y préparer ses compatriotes méritent d'être conservées. « Quand vous avez fait un saint de bois, vous ne pouvez » aller à Vienne pour le vendre: êtes-vous libres? — Vous êtes » Tyroliens, ou du moins vos pères le disaient, et l'on veut » que vous vous appeliez Bavarois, et l'on a rasé notre vieux » château de Tyrol! Etes-vous contens? — Vous récoltez » trois épis de maïs, et on vous en demande deux: êtes-vous » heureux? — Mais il y a une Providence et des anges, et » quand nous voudrons nous venger, on nous aidera; on » me l'a dit! »

La nuit du 10 avril 1809 avait été choisie par les conjurés pour l'exécution du complot. Pendant tout le jour qui la précéda, on vit des poutres et des planches, sur lesquelles on avait attaché de petits drapeaux, flotter sur l'Inn et les autres rivières du pays, et l'eau des torrens fut couverte de sciure de bois. Par ces différens signaux, les habitans des montagnes annonçaient à ceux de la plaine et de la vallée qu'ils étaient prêts, et que de leur côté ils prissent les armes. A la nuit, des torches coururent sur les points les plus élevés du pays. A cette subite illumination des montagnes, les villages répondirent par de grands feux. Partout sonnait le tocsin, partout les citoyens s'armaient: les prêtres, le crucifix à la main, animaient les recrues improvisées. Avant le lever du soleil, montagnards et paysans de la plaine et des vallées inférieures, se trouvaient tous aux lieux de rassemblemens convenus. Dès le début de l'insurrection, tous les détachemens bavarois furent ou désarmés ou passés au fil de l'épée.

Hofer fut long-temps victorieux et fit preuve d'une grande intrépidité. A l'attaque du pont d'Inspruck, il voit ses compagnons hésiter: il remet son sabre dans le fourreau, croise les bras, et s'élançant au premier rang: « Enfans, s'écrie-» t-il, en avant! Saint Georges et ma barbe vous serviront » de bouclier! » On se jette à sa suite en colonne serrée, et bientôt le pont est traversé et la ville prise.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de cette guerre des montagnes; nous nous bornerons à en citer les épisodes les plus remarquables.

Après la reprise d'Inspruck par les troupes françaises, sous le commandement du duc de Dantzick, les insurgés tyroliens se replièrent sur le Brenner, au pied duquel ils résolurent d'attendre de pied ferme un corps de Baravois qui les poursuivaient. Hofer était à leur tête, et avait pour lieutenans Eisnacker, Specbacker et le capucin Haspingher, dit Barberousse. Ces rustiques généraux surent habilement tirer alors parti du caractère industrieux de leurs soldats. On manquait d'artillerie; ce sont les charpentiers qui se chargent d'en fournir. Pendant toute une nuit, ils abattent d'énormes sapins, les taillent, leur donnent la forme de canons, les peignent grossièrement et les placent sur des retranchemens. Pour imiter les détonations de l'artillerie, les mineurs creusent les rochers et remplissent de poudre de profondes excavations, ou bien ils attachent ensemble des carabines de fortes dimensions. Ces batteries d'un nouveau genre inquiètent l'ennemi et suffisent pour le tenir à distance.

Dans une autre partie de la montagne, les Bavarois s'étaient engagés dans un défilé resserré. Un vieillard de plus de quatre-vingts ans, posté sur un des rochers qui bordaient la route, faisait un feu non interrompu, et chaque coup de sa carabine portait la mort dans les rangs ennemis. Quelques voltigeurs bavarois ayant tourné le rocher, le vieillard les aperçoit à quelques pas de distance, pousse un grand cri, fait feu sur le plus rapproché de ses adversaires et l'étend roide mort à ses pieds; puis jetant sa carabine, et s'élançant sur le soldat qui suivait celui qu'il venait de tuer, il se cramponne à son corps, l'étreint dans ses bras avec une vigueur inimaginable, et l'entraînant sur le bord du rocher à pic, invoque le nom de Dieu, et se précipite avec lui dans l'abîme!

A quelques pas de là, une voix crie, de derrière un rocher: « Etienne, Etienne, faut-il lâcher tout? » Et, d'un bois placé sur la pente opposée, une autre voix répond: « Non, pas encore. » L'avant-garde bavaroise, forte de quatre mille hommes, continue à s'avancer. Un nouveau cri se fait entendre: « Etienne, tout est-il prêt? » Un oui se fait entendre, et aussitôt une voix forte s'écrie avec le ton du commandement: « Eh bien! au nom du Père, du Fils et du » Saint-Esprit, lâchez les cordages. » A l'instant même un craquement horrible se fait entendre vers le sommet de la montagne; c'étaient des quartiers de rochers, dont le prodigieux amas, entassé sur quelques mélèzes gigantesques, n'était arrêté, sur le penchant du précipice et au-dessus de la route, que par quelques cordes qui le maintenaient en équilibre. Un éboulement terrible a lieu, et les deux tiers des soldats bavarois périssent écrasés.

Cette victoire des Tyroliens amena pendant quelque temps un retour de fortune. Les Bavarois se retirèrent devant eux, et Inspruck retomba en leur pouvoir. Bientôt la défaite des armées autrichiennes à Wagram laissa les insurgés tyroliens abandonnés à leurs seules ressources. Tous prirent la résolution désespérée de lutter jusqu'à la dernière extrémité. « Vous ne savez pas vivre Bavarois, eh bien! soyons Tyro-» liens jusqu'à la mort! » disait Hofer à ses soldats. C'est

dans ce moment que, maître à Inspruck, et délaissé par l'Autriche, ce chef se vit investi d'une sorte de dictature, et pendant quelques semaines fut roi et roi absolu de tout le Tyrol. La paix de Vienne ne tarda pas à livrer de nouveau le Tyrol à la Bavière. Cependant la guerre de montagne continua avec plus de furie que jamais. Traqué de poste en poste, de rochers en rochers, réduit à se cacher comme une bête fauve dans l'épaisseur des forêts, Hofer, séparé à la fin de la plupart de ses partisans, congédia le peu d'amis fidèles qui combattaient encore avec lui, les ajournant à une époque plus heureuse : « Car un jour nous serons les maîtres, » leur disait-il en les quittant. Il disparut, et sa tête fut mise à prix. Réfugié au milieu de rochers presque inaccessibles, il fut prévenu que son asile était découvert; mais il s'opiniâtra à ne pas le quitter. « Je veux voir, dit il, s'il y a vraiment un traître dans le Tyrol. » On l'engagea au moins à couper sa barbe qui pouvait le faire reconnaître. « Couper ma » barbe! jamais! Un soldat n'ôte pas son uniforme la veille » d'une bataille : ma barbe ne tombera qu'avec moi. »

Le 8 janvier 1810, un détachement nombreux de soldats français cerna son asile et s'empara de sa personne. Conduit sur-le-champ à Bolsano, il fut transféré dans les prisons de Mantoue, où un conseil de guerre le condamna à être fusillé dans les vingt-quatre heures. Il écouta sa sentence sans montrer la moindre émotion. Sa mort fut héroïque comme sa vie. Le jour fatal arrivé, sur les dix heures du matin, Hofer entend battre la générale. « Voici ma dernière marche, s'é» crie-t-il. Israël, à tes tentes! » Accompagné jusqu'au lieu du supplice par quelques prisonniers tyroliens laissés libres dans la citadelle, dont les uns poussaient des cris et des sanglots, et les autres marquaient assez hautement un vif désir de vengeance : « Silence! Pitié pour vous et pour moi, dit-il » en leur faisant signe de la main. L'occasion viendra. Je vais » mourir; mais, je puis vous l'annoncer, le Tyrol ne mourra » pas avec moi.» Ils lui demandent à genoux sa bénédiction; Hofer la leur donne. Arrivés sur le bastion de la porte Césena, les soldats se formèrent en un carré, au milieu duquel il se plaça. Puis il se tourna une dernière fois du côté des montagnes du Tyrol, qu'il salua, embrassa son confesseur Manifesti, et lui donna un petit crucifix d'argent et une médaille de saint Georges qu'il portait toujours sur lui. Comme un tambour s'approchait pour lui bander les yeux, Hofer le repoussa doucement. On lui crie de mettre le genou en terre : « Jamais! jamais! Je me suis toujours tenu debout » devant Dieu; je lui rendrai debout l'âme qu'il m'a donnée... » Ne me manque pas, ajoute-t-il d'une voix ferme en s'a» dressant à un soldat auquel il jette quelques pièces de » monnaie. Feu! » Les coups partent; il tombe sur le côté et fait un mouvement violent comme pour se relever. Il n'était pas mort; un coup de merci l'acheva. On lui rendit ensuite les mêmes honneurs qu'à un officier-général, et le corps du patriote tyrolien fut porté à sa dernière demeure sur les épaules des grenadiers français. L'Autriche depuis a fait une pension à sa veuve, doté sa fille, et accordé des titres de noblesse à son fils. Un monument a été élevé en son honneur sur la montagne où il avait trouvé un asile, et la demeure qui portait son nom servit de maison des invalides à seize pauvres choisis de préférence parmi ses anciens compagnons d'armes.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. CHAMFORT.

— Voici une assez jolie inscription pour une Madone protectrice des marins. Elle est de Chiabrera, qui la fit pour satisfaire ceux qui la voulaient en latin et ceux qui la voulaient en italien; la sienne est à la fois *latine* et *italienne*, ce qui est assez curieux et prouve l'analogie des deux langues :

In mare irato, in rapida procella,
Invoco te, nostra benigna stella.

LOGE DE RAPHAEL.

Lorsque le Bramante mourut, le palais du Vatican, dont il avait donné les dessins, n'était pas encore achevé. Léon X, impatient de voir terminer ce monument destiné, dès l'origine, à être lié aux constructions de la basilique de Saint-Pierre, chargea Raphaël de la partie du palais connue depuis sous le nom de Cour des Loges. Raphaël accepta avec joie cette offre qui lui permettait de développer à l'aise, dans une voie nouvelle, sa science et son génie.

Il exécuta d'abord en bois le modèle de cette grande construction. Il imagina d'élever trois étages ou rangs de galeries superposées les unes aux autres, les deux étages inférieurs étant formés par des arcades ornées de pilastres, et l'étage supérieur soutenu par des colonnes surmontées d'architraves de bois; l'ensemble devait présenter la figure d'un carré auquel manquerait un côté. Raphaël ne fit achever que le côté qui est embelli par la suite de ses compositions célèbres; les deux autres furent ajoutés postérieurement, d'après ses dessins, sous les règnes de Grégoire XIII et de Sixte V.

La galerie qui a pris le nom de *Loge de Raphaël* est située dans une des ailes du second étage. Cette *Loggia*, dont nous donnons une vue perspective, est distribuée en autant de petites voûtes qu'on y compte d'arcades. Ces voûtes, au nombre de treize, ornées chacune de quatre peintures à fresque, représentent des faits tirés de l'Ancien ou du Nouveau-Testament, et forment l'admirable suite connue sous le nom de *Bible de Raphaël*.

C'est évidemment par extension qu'on a attribué à la main du maître par excellence toutes ces peintures; car il est facile d'y reconnaître la manière de plusieurs artistes, bien que dans toutes on retrouve le même style de composition, la même sagesse, la même sévérité de dessin et enfin l'inspiration dominante de Raphaël.

Pour indiquer comment il comprenait la peinture d'ornement, il exécuta lui-même le premier tableau qui représente la création du monde; ses élèves se partagèrent le reste.

Jules Romain en composa un grand nombre; Jean François Penni, dit *il Fattore*, fit les tableaux qui retracent l'histoire d'Abraham et d'Isaac. Pellegrino da Modena se chargea des faits qui ont trait à Jacob. Raphaël del Colle entreprit l'histoire de Moïse. Puis Bartholomeo Ramenghi, surnommé *Bagna-Cavallo*, et Pierino Buonacorti, connu plus communément sous le nom de *Perrino del Vaga*, exécutèrent les parties tirées du Nouveau Testament. Enfin, Jean d'Udine fut chargé de la partie de peinture exécutée sur les montants des pilastres placés entre les fenêtres et en face de ces mêmes montants. On ne saurait concevoir trop d'admiration pour ces gracieuses arabesques et pour ces stucs délicats dont Raphaël déroba à l'antiquité le secret et le beau style; car, malgré l'indépendance de son génie, il n'a pas dédaigné, et avec raison, de copier les restes de peintures grecques découvertes de son temps aux thermes de Titus, et dont Pompei offre maintenant de si beaux modèles.

Toutes ces peintures exposées pendant trois siècles aux intempéries de l'air durent nécessairement souffrir beaucoup et s'altérer; aussi presque toutes sont-elles en grande partie ruinées, et surtout les arabesques de Jean d'Udine. Ce fut pour éviter une destruction totale que le gouvernement impérial, lorsque Rome fit partie d'un département français, fit clore de fenêtres toute la galerie dit *Loge de Raphaël*.

Vasari, qui avait vu les arabesques dans un bel état de conservation, dit « qu'il était aussi impossible d'imaginer

« que de faire quelque chose de plus beau. » Lanzi raconte dans son *Histoire de la Peinture en Italie*, qu'un domestique du palais, cherchant partout un tapis pour l'étendre sur le passage du pape, alla se heurter la main contre une peinture représentant une tapisserie, tant l'imitation était parfaite. Si cette anecdote peut paraître une contrefaçon de l'histoire du tableau d'Apelles représentant des fruits que des oiseaux vinrent béqueter, elle prouve du



(Loge de Raphaël au Vatican.)

moins en quelle réputation étaient les tableaux dont nous parlons, alors qu'ils étaient pleins de vie, puisqu'on ne craignait pas d'exagérer la louange jusqu'à l'invraisemblabie.

Le directeur de l'académie de France à Rome, M. Ingres, fait en ce moment copier dans l'intérêt de l'art, par un jeune artiste plein de talent, M. Comairas, les peintures de la Loge les mieux conservées.



LE RANZ DES VACHES.

Andante.

Lé z'ar-mail-li dei co--lom--bet---té dé bon ma--tin sé san lé--ha

Ha ah! ha! ah! Liau-ha! Liau-ba! por a-ri--a

Allegro. Vi-ni-dé to--tè, bllantz'é nai--ré rodz'et mo-tai--lé dzgouven et o---tro, dé--zo on

tscha-oò ï--o vo z'a--rco, dé--zo on trein--blo ï--ò ïe treint--zo

Andante. Liau-ba! Liau-ba! por a--ri--a Liau-ba! Liau--ba! por-a-ri-a.

PAROLES. TRADUCTION.

(*N. B.* Le refrain *Ha ah! Ha ah!* se répète à la fin de chaque couplet de deux vers.)

Lé z' armailli dei Colombetté
Dé bon matin sé san lécha :
Ha ah! ha ah!
Liauba! liauba! por aria.
Vinidé toté,
Bllantz' ét nairé
Rodz ét motailé,
Dzjouven et otro,
Dézo on tschâuo
Jo vo z' ario,
Dézo un treinbllo
Jo ïe treintzo,
Liauba! liauba! por aria. *Bis.*

Kan san végniu ai bassé z' ivoué,
D' né sein lo pi k' l' an pu passa.

Pouré Pierro, ké fain-no ice?
No n' no sein pas oin einreinblla

Té fo alla frappâ la porta,
A la porta dé l'eincoura.

Ké volliai-vo ké ïe lai diesso,
A noutron bravo l'eincoura?

Ké fo ké no diess' ouna messa,
Por k' no pucheiu lai z' passa.

L' é z' alla fierre à la porta,
E l' a dè d' ains' à l'eincoura :

Fo ké vo no diess' ouna messa,
Por ké no lai pucheiu passa.

Les bergers des Colombettes
De bon matin se sont levés.
Ha ah! ha ah!
Vaches! vaches! pour (vous) traire
Venez toutes,
Blanches et noires,
Rouges et étoilées (marquées au front),
Jeunes et autres
Sous un chêne,
Où je (vous) trais,
Sous un tremble,
Où je tranche (le lait),
Vaches! vaches! pour (vous) traire.

Quand sont venus aux basses eaux,
Nullement ils n'ont pu passer.

Pauvre Pierre, que faisons-nous ici?
Nous ne nous sommes pas mal empêtrés.

(Il) te faut aller frapper à la porte,
A la porte du curé.

Que voulez-vous que je lui dise,
A notre brave curé?

Qu' (il) faut qu' (il) nous dise une messe,
Pour que nous puissions là y passer.

Il est allé frapper à la porte,
Et il a dit ainsi au curé :

(Il) faut que vous nous disiez une messe,
Pour que nous puissions y passer.

L'eincouraï lai ïa fai responsa: Pouro fraré, s' te vau passa,	Le curé lui a fait réponse: Pauvre frere, si tu veux passer,
Té fo mé bailli' na motétta; Ma né té fo pa l'écrama.	(Il) te faut me donner un petit fromage, Mais (il) ne te faut pas l'écrémer.
Reintorna t' ein, mon pouro Pierro, Déri por vo' n *Ave Maria.*	Retourne-t'en, mon pauvre Pierre, (Je) dirai pour vous un *Ave Maria.*
. . . .	. . . .
Prau beia, prau pri ïe vo sohetto Ma vigni mé sovein trova.	Assez bien, assez fromage je vous souhaite, Mais venez me souvent trouver.
Pierro revein ai bassé z' ivoue, Et to lo drai l'on pu passa.	Pierre revint aux basses eaux, Et tout de suite ils ont pu passer.
L'an mé lo co à la tzaudaira, Ké n'aviau pa à mi aria.	Ils ont mis la présure à la chaudière Qu'ils n'avaient pas à moitié trait.

Notes explicatives de quelques mots.

Armailli, vacher, chef de chalet.

Liauba, nom d'amitié des vaches, quand on veut les flatter, les caresser.

Motaila, épithète donnée à celles qui portent une tache blanche au front.

Aria, traire, verbe neutre. *Trentzi*, faire cailler le lait.

Ivoué, eau. dans les differens cantons *ivué, igue, égoue, aigue.*

De ne sein lo pi, mot à mot, *sans le pied*, pour dire *en aucune façon.*

Fierre, tomber, aboutir à.

Motetta, diminutif de *mota*, grand fromage gras.

Pri, fromage sortant de la forme, avant d'être salé.

Galéza, feminin de *galé*, joli, avenant.

Mola, caresser, aiguiser, chatouiller.

Co, présure, acide pour faire coaguler le lait. Il y en a un autre appelé *azi.*

Sonaillira, *sonneuse*, qui porte une clochette au cou.

Il y a quelques élisions et phoniques de la dernière lettre des mots, et on ajoute aussi le z' pour adoucir les hiatus.

Nous venons de donner dans toute sa pureté primitive le ranz des vaches, « cet air si chéri des Suisses, dit Jean-» Jacques, qu'il fut defendu, sous peine de mort, de le jouer » dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, » deserter ou mourir, ceux qui l'entendaient, tant il excitait » en eux l'ardent désir de revoir leur pays! »

Rousseau en transcrivit un arrangé a sa manière. — C'est celui dont notre compositeur Grétry s'est servi dans l'ouverture de Guillaume Tell, et qu'Adam a mis dans sa méthode à l'usage du Conservatoire; mais ce n'est pas, à beaucoup près, le véritable ranz que nous avons reproduit tel que nous l'avons entendu en Suisse. Il ne doit pas être chanté en mesure; ce serait lui ôter sa simplicité, le dénaturer. Ce n'est qu'une mélodie sans gêne, sans art, et dont un rhythme trop regulier dérangerait l'effet. D'ailleurs, ses sons se prolongeant dans l'espace, on ne saurait déterminer le temps nécessaire pour qu'ils arrivent d'une montagne à l'autre.

Ranz dans le patois de la Suisse romane signifie: suite d'objets qui vont à la file. — *Rank* en celtique, *reihen* en allemand, ont la même signification. *Ranz* des vaches, c'est donc: *marche des vaches.* — Comme en anglais: *sailor's rant*, marche du matelot. On l'appelle en allemand *kühreihen.*—L'air, qui est fort ancien, se jouait sur le alp-horn, sorte de trompe ou de cor. Les paroles sont plus modernes; elles varient d'un canton à l'autre, mais le fond est le même.

Ce sont des bergers qui conduisent à la montagne un nombreux troupeau. Un torrent les arrête tout court. Le chef des pâtres députe l'un d'eux au curé de la paroisse, avec lequel il entre en conférence, et dont il obtient les prières sous condition. Après le dialogue, le député retourne au troupeau. — Les vaches passent l'eau sans accidens, et l'efficacité de la bénédiction du curé est telle, qu'arrivé au chalet, la chaudière est pleine avant d'avoir trait la moitié du troupeau.

Au reste, ce n'est pas dans un salon qu'il faudrait entendre le *ranz des vaches.*— C'est aux lieux où il a été composé, sur le sommet des Alpes, à la porte d'un chalet de Gruyères, aux bords des lacs de Lioson ou de Brettaye, au milieu d'un troupeau qui l'anime et qui le suit, avec les accompagnemens de la nature, le fracas d'un torrent, ou le bruissement des sapins qui sert de basse continue, avec la voix de l'écho qui le répète et le prolonge. Il a surtout quelque chose de mystérieux et de solennel lorsqu'il est exécuté sur les flancs de l'Alpe opposée, de nuit, sans qu'on aperçoive les chanteurs ou les instrumens, et que le silence absolu de l'heure et du lieu est rompu brusquement par ces modulations simples, tristes et presque sauvages.

DU CHAUFFAGE DES APPARTEMENS

CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES.

Détails historiques. — Chez les Orientaux, chez les Grecs et les Romains, qui vivaient les uns et les autres sous un ciel brûlant, dans une atmosphère chaude et sèche, on ne trouve que des procédés de chauffage fort imparfaits. Souvent on plaçait au centre des habitations un foyer dont la fumée sortait par une ouverture pratiquee au toit, après avoir parcouru et par conséquent noirci l'appartement. On prétend même que l'une des principales pièces des habitations romaines avait tiré de cet usage le nom d'*atrium*, dérivé d'*ater*, noir. Ce mode de chauffage n'est plus employé aujourd'hui que dans les huttes grossières de quelques peuplades sauvages.

D'autres fois on brûlait dans des foyers portatifs des combustibles qui ne donnaient point de fumée, ou qui en donnaient une agréablement odorante. Dans la première classe il faut ranger le charbon de bois, et dans la seconde les parfums et les bois odoriferans. Tel est le moyen qu'on emploie encore dans les parties les plus chaudes de l'Espagne et de l'Italie pour tempérer les froids courts, mais assez vifs, de l'hiver. Il offre non seulement des inconvéniens, mais encore des dangers fort graves. On sait que des personnes ont été souvent asphyxiées pour s'en être servi sans prendre les précautions convenables. Nous rappellerons ici que cet usage a été encore propagé par le préjugé assez généralement répandu, mais évidemment erroné, que la combustion de la braise ne produit pas les mêmes effets que celle du charbon.

Les foyers dont nous venons de parler étaient les seuls que les anciens admissent dans leurs temples. Ils les employaient tantôt à bruler des parfums, comme cela se pratique encore dans les églises, tantôt à d'autres usages religieux. Les foyers, qui n'étaient pas placés dans un courant d'air fort actif, étaient très exposés à s'éteindre, et c'est ce qui explique les soins continuels que les prêtresses de Vesta étaient obligées de donner au feu sacré.

Il paraît que dans les commencemens de l'empire romain, on imagina de chauffer les palais par des fours placés dans des caves. Plus tard, on pratiqua dans les murs des tuyaux qui étaient destinés à porter la chaleur dans les étages supérieurs, et qui ont probablement donné l'idée des tuyaux de cheminée. Nous n'avons pas besoin de dire que ces appareils étaient plutôt des calorifères que des cheminées, et qu'ils ne remplissaient le but auquel ils étaient destinés que très imparfaitement et à l'aide d'une énorme consommation de combustible.

La construction des véritables cheminées ne date guère que de la fin du treizième siècle, et on n'a commencé à s'en servir que dans le courant du quatorzième. A cette époque, la famille était pleinement reconstituée, et le monde revenait peu à peu à des goûts pacifiques, à des habitudes d'intérieur. — L'hiver était la saison de l'année où le guerrier quittait les camps, où le marchand retournait au logis, où le laboureur abandonnait les champs pour la cabane. Le foyer domestique devint un centre naturel de réunion; c'est là que dans les manoirs seigneuriaux le chef s'asseyait, entouré de sa nombreuse famille et de ses principaux serviteurs, pour entendre son chapelain lire les histoires des temps passés, et son page chanter des ballades guerrières ou des romances; c'est là que le bourgeois contait, pendant la longue veillée, ses voyages et ses périls. L'architecte dut dès lors donner à la cheminée une forme appropriée à sa destination; il la fit large et haute pour que la famille du maître pût s'y asseoir tout entière.

Du reste, cette vaste cheminée chauffait mal. La largeur du tuyau était telle que chaque coup de vent renvoyait dans la chambre des bouffées de fumée, et la grande ouverture du foyer donnait lieu à une immense consommation d'air : cet air, enlevé à chaque instant à l'appartement, y rentrait par les fentes des portes en faisant entendre ce sifflement sinistre si bien connu de ceux qui aiment les contes effrayans de la veillée et de ceux qui appréhendent les vents coulis. Il faisait vaciller la lumière des lampes et couvrait le sol d'une atmosphère froide dans laquelle étaient sans cesse plongés les pieds des habitans du salon.

Mais bientôt la civilisation revêtit un autre aspect. Au sentiment de la famille vint s'ajouter le besoin des jouissances individuelles, à la sévérité des habitudes du moyen âge succéda la grâce des mœurs élégantes, à la vie d'action de nos pères cette vie d'études solitaires, qui fut l'un des caractères du siècle passé. Alors tout changea : la vie du salon fit place à celle de la chambre à coucher, du cabinet ou du boudoir. La cheminée devint petite et élégante; on en fit un meuble devant lequel on vivait seul, on réfléchissait seul, on travaillait seul; on fit des pelles et des pincettes élégantes, faciles à manier, à l'aide desquelles la plus gracieuse des petites maîtresses put tisonner sans noircir ses blanches mains; on fit des chenets dorés sur lesquels elle put appuyer les pieds sans salir ses souliers de satin. Les trophées d'armes disparurent des panneaux, et on leur substitua une glace. Enfin, on couronna les cheminées par une tablette de marbre sur laquelle on posa une pendule, des flambeaux, des fleurs, des écrins, toutes choses dont on connaît aujourd'hui si bien l'usage et le prix.

Quant à ceux qui ne s'approchent d'une cheminée que pour se chauffer, on inventa pour eux les poêles et les calorifères. J'ignore par qui fut inventé le poêle, je n'ai jamais demandé dans quel pays il a pris naissance. Je sais toutefois que l'usage en est bientôt devenu général en Allemagne, en Prusse, en Autriche, patrie de l'ordre et de l'économie. Mais la Grande-Bretagne, si amie du confortable, la France, aux habitudes délicates et élégantes, ont relégué le poêle dans les bureaux et surtout les salles d'auberges.

Quant aux calorifères, c'est un appareil tout-à-fait *administratif*, qui sert à chauffer non pas un appartement, mais un système d'appartement. Il se compose d'un foyer de chaleur qui peut n'être dans aucune des pièces qu'on veut chauffer : de ce foyer partent des courans d'air chaud, de vapeur ou d'eau bouillante, qui circulent à l'aide des tuyaux de distribution dans tous les appartemens.

Construction des cheminées. — Nous croyons utile d'indiquer les moyens à employer pour construire une bonne cheminée. Il faut remplir deux conditions essentielles : donner une dimension convenable aux tuyaux, et une bonne forme au foyer.

Tuyaux. — Pour bien concevoir de quelle importance il est que les tuyaux de cheminées ne soient ni trop larges ni trop étroits, il faut savoir comment s'opère la combustion dans les foyers, et c'est ce qu'il est facile d'expliquer en peu de mots.

Lorsqu'un foyer est en ignition dans un appartement, l'air froid que l'appartement renferme est successivement appelé sur le foyer. Là, une partie sert à alimenter la combustion et se transforme en gaz acide carbonique, l'autre ne fait que s'échauffer. Le gaz acide carbonique, l'air échauffé et la fumée produite, devenus très légers par suite de leur échauffement, passent dans le tuyau de la cheminée, et de là s'échappent dans l'atmosphère.

Or, si le tuyau de la cheminée est trop étroit, tous les gaz n'ont pas une libre issue, et ils sont forcés de se répandre dans la chambre : alors *il fume!* Si, au contraire, le tuyau est trop large, les gaz, ayant un très grand débouché, passent très lentement, et n'acquièrent qu'une vitesse très faible. Dès lors les moindres coups de vent suffisent pour les arrêter et les renvoyer dans l'appartement : *il fume* aussi bien que par un tuyau étroit.

Dans les tuyaux qui ont une forme carrée ou rectangulaire, il se passe un autre phénomène fort curieux : c'est que la vitesse vers le milieu du tuyau est fort grande ; mais elle est très faible vers les angles, parce qu'il s'y opère un frottement considérable. En conséquence il y a toujours un courant d'air chaud ascendant vers le centre du tuyau; mais les moindres variations de l'atmosphère repoussent le courant d'air chaud qui s'élève le long des angles, et y déterminent un contre courant d'air froid descendant qui reflue dans l'appartement : et *il fume* encore !

Pour toutes ces raisons, il est convenable de ne faire les tuyaux de cheminée ni trop étroits ni trop larges.

Les ordonnances de 1712 et de 1723 voulaient qu'on leur donnât 3 pieds de largeur sur 10 pouces de profondeur. Ces dimensions sont excessives, car l'expérience a démontré que le dixième était tout-à-fait suffisant.

Lorsqu'on va habiter un appartement dont les tuyaux de cheminée ont ces énormes dimensions, on doit, si on tient à faire disparaître les coups de fumée, en rétrécir les deux orifices jusqu'à ce qu'ils n'aient que la dimension que nous venons d'indiquer; on obtiendrait ainsi à peu près le même résultat que si l'on rétrécissait le tuyau dans toute sa longueur.

On fera bien de donner aux tuyaux une forme circulaire pour éviter les angles qui donnent lieu à des contre-courans d'air froid.

Les ordonnances de police de 1712 et de 1723, que nous avons déjà citées, veulent que les tuyaux des cheminées soient construits en briques avec des fantons en fer. Cette règle est fort sage, et c'est à tort qu'on a long-temps essayé à Paris de s'y soustraire et de remplacer les revêtemens de briques par un enduit de plâtre. On moule aujourd'hui à Paris des briques spécialement destinées à la construction des cheminées.

Voilà, en résumé, ce qu'on peut dire sur la forme des tuyaux. — Parlons maintenant de la construction des foyers.

Foyer. — Rumford est le premier qui l'ait amélioré d'une manière notable; ses recherches le conduisirent : 1° à rétrécir l'orifice de communication avec le tuyau; 2° à diminuer

la hauteur, la largeur et la profondeur du foyer ; 3° à le terminer latéralement par des murs inclinés.

Ce que nous avons dit plus haut doit faire concevoir l'importance du rétrécissement de l'orifice du foyer ; mais Rumfort laissa un perfectionnement à faire. Les circonstances de la combustion n'étant pas les mêmes pendant toute sa durée, il est nécessaire, lorsqu'on veut la régler d'une manière convenable, de pouvoir à volonté augmenter ou diminuer l'orifice ; on y parvient aujourd'hui en se servant d'une plaque mobile, qu'on fait tourner à l'aide d'une crémaillère autour de son arête inférieure.

Quant aux autres améliorations dues à Rumfort, il est évident qu'en diminuant la hauteur et la largeur du foyer, il rend moindre aussi la quantité d'air appelée dans la cheminée, et que son alimentation devient plus facile. En diminuant la profondeur, il rapproche le centre de la combustion de l'appartement, et augmente l'amplitude du rayonnement. Enfin en le terminant latéralement par des murs inclinés, il facilite la réflexion des rayons de chaleur. Nous ferons observer à cette occasion que, pour que cette réflexion soit la plus grande possible, il convient de recouvrir les parois des murs inclinés de carreaux en poterie blanche et vernie.

PASSION DE HENRI IV POUR LE JEU.

MAISONS DE JEU SOUS SON RÈGNE.

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.
FRÉDÉRIC II.

« Nous faisons le plus plaisant carnaval du monde, écrivait, en 1567, un des premiers magistrats de Bordeaux à un de ses amis. Le prince de Béarn a prié les dames de se masquer et de donner bal tour à tour. Il aime le jeu et la bonne chère. Quand l'argent lui manque, il a l'adresse d'en trouver, et d'une manière toute nouvelle et toute obligeante ; il envoie à ceux qu'il croit de ses amis une promesse écrite et signée de lui. Jugez s'il y a maison où il soit refusé. On tient à beaucoup d'honneur d'avoir un billet de ce prince, et chacun lui prête avec joie, parce qu'il y a deux astrologues ici qui assurent que leur art est faux, ou que ce prince sera un jour un des plus grands rois de l'Europe. » (*Mémoires du duc de Nevers*.)

Henri avait alors treize ans. L'amour du jeu le posséda par la suite à un tel point, que Sully se plaint, dans ses Mémoires, des dépenses excessives qui en résultaient, et nous apprend que ses remontrances à cet égard étaient fréquentes ; le roi en était quitte pour des promesses d'amendement. Toutefois il craignait tellement les gronderies du grand-maître, que plus d'une fois il retarda le paiement de ses dettes de jeu pour ne pas les lui avouer sur-le-champ.

Henri IV jouait même en public : il écrivit un jour à Sully pour lui demander 9,000 livres qu'il avait perdues à la foire Saint-Germain, en bijoux et bagatelles, lui mandant que les marchands *le tenaient aux chausses* pour cette somme.

Cette passion de Henri IV porta aux mœurs une funeste atteinte : le souverain révoqua en quelque sorte, par son exemple, les lois anciennes qui défendaient le jeu, et ses grandes qualités mêmes aggravèrent le mal en rendant moins honteuse une passion qu'elles entourèrent de leur prestige.

Les courtisans ne se firent pas faute d'imiter le maître ; la ville imita la cour, et il s'ouvrit sous son règne un grand nombre de tripots publics, ridiculement décorés du nom d'académies de jeu. « Presque tous, grands et petits, nobles et marchands, dit L'Estoile, ne parlaient que de jouer des pistoles avec tant de fureur, qu'il semblait que mille pistoles fussent moins que n'était un sou du temps de François Ier, et ce fut la cause de tant de banqueroutes que l'on vit dans ce temps-là. »

Suivant le même auteur on comptait à Paris, sur la fin du règne de Henri IV, quarante-sept brelans autorisés, dont les principaux magistrats retiraient chacun une pistole par jour. Ces repaires furent supprimés au commencement du règne de Louis XIII ; les anciennes lois contre le jeu se réveillèrent pour un temps, et il fut même ajouté à leur rigueur (1835, p. 67).

LA PIERRE DU GÉNÉRAL,

DANS L'ÎLE DE CALYPSO.

L'île de Gozo, près de Malte, paraît être celle que les anciens supposaient avoir été habitée par la déesse Calypso ; c'est une opinion soutenue par Pomponius Mela et par Callimacus. Les Grecs appelaient cette île *Gaulos*, et les Romains *Gaulum* ; sous la domination de ce dernier peuple elle était ville municipale. On présume que le nom de Gozo lui a été donné par les Espagnols : dans leur langue, ce mot signifie *plaisir*.

Peut-être Malte, Gozo et Comino ne formaient dans l'origine des temps qu'une seule et même île.

C'est à Gozo que L. Mazzara a étudié, en 1827, les vestiges d'un temple qu'il croit antédiluvien, et que les habitans appellent *Tour des Géants*. Cet édifice immense est composé de masses informes, de rochers entassés les uns sur les autres ; mais, à l'intérieur et à l'extérieur, ses parois ont été revêtues de pierres taillées. On remarque quelques sculptures grossières, des niches et des autels.



(La Pierre du Général.)

On appelle *Pierre du Général* un rocher qui se trouve à l'extrémité de l'île. Les habitans ont imaginé un moyen aussi ingénieux qu'intrépide pour passer sur cette roche, où l'on trouve en abondance le champignon que Pline désigne sous le nom de *fungus melitensis* ; ils se servent à cet effet d'une double corde qui soutient une espèce de caisse roulante.

... Heureusement que le nombre des hommes auxquels il faut se repentir d'avoir fait du bien n'est pas grand. Quoi qu'en disent les misanthropes, les ingrats et les pervers font une exception dans l'espèce humaine.

Bulletin de la grande armée. — 12 juillet 1807.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

LES LÉMURIENS.

LE MAKI A FRAISE OU LE VARI.



(Le Maki à fraise.)

Dans la grande île de Madagascar, séparée de l'Afrique par le canal de Mozambique, on trouve des variétés d'animaux qui diffèrent, à plusieurs égards, des espèces nourries par le continent.

L'Afrique a ses singes, et n'a pas les véritables lémuriens; Madagascar a ses lémuriens et n'a pas de singes. Les espèces renfermées dans le genre *lémur* reçoivent les noms de mococos, de makis proprement dits, de varis, de mongous, et de indris ou chats de Madagascar. Quadrumanes par les quatre extrémités, et surtout admirablement conformés pour la vie arboréenne, ils sont encore nommés, avec plus de justesse, *singes à museau de renard*, par allusion, d'une part à leur caractère de quadrumanes, et, d'autre part, à leur physionomie aux yeux un peu jetés de côté, et au museau pointu, rappelant assez bien le museau oblong et effilé d'un renard.

Les formes des lémuriens, bien qu'ils soient quadrumanes, diffèrent de celles des singes; et quoiqu'ils aient sensiblement les quatre pouces bien développés et apposables, et le premier doigt du pied de derrière armé d'un ongle pointu et relevé, tous les autres ongles sont plats. Leur pelage est laineux, ce qui semblerait étrange sous ce ciel brûlant, si nous ne savions qu'un épais vêtement préserve du chaud comme du froid; c'est ainsi que le lourd manteau dont les Bédouins et les Espagnols s'enveloppent les garantit pendant le jour de l'action directe de la lumière solaire, de même qu'il les tient la nuit à l'abri de l'humidité et du froid.

La partie antérieure des membres chez les lémuriens est courte, la postérieure est longue et plus grêle, ce qui leur donne le caractère d'animaux sauteurs. Le corps, effilé, se plie sur lui-même, et alors il a l'apparence de celui d'un chat qui se ramasse. La tête est souvent entourée d'une fraise de poils plus laineux et plus longs, et se termine en museau très fin. Les yeux larges, bien ouverts, sont parfaitement appropriés aux besoins d'une vie nocturne. Les dents ne sont pas celles des singes: il y a six incisives en haut, et quatre en bas; elles sont en outre inclinées.

En examinant la tête desséchée d'un lémurien, on y trouve une grande différence avec celle d'un singe; celle du lémurien se rapproche de la tête du chien, du renard, celle du singe se rapproche plus de l'homme et de l'homme enfant.

Dans leurs forêts natives, les lémuriens vivent en troupes: avec leurs voix fortes, mais sourdes, ils remplissent l'air de concerts discordans. Habitant dans le plus épais du fourré, à peine peut-on apercevoir leur troupe, tant leurs habitudes sont fuyardes, et tant l'instabilité de leurs poses est extrême. Sauvages, défians, ils fuient l'homme, ne l'attaquent pas, il est vrai, mais savent se défendre contre lui avec une grande obstination: pris jeunes au contraire, ils s'habituent bien aux douceurs comme aux peines de la captivité, et l'on dit que les habitans du pays parviennent à les faire servir à la chasse des oiseaux.

L'agilité des lémuriens est surprenante; ils traversent une forêt de branche en branche sans jamais descendre. C'est pendant la nuit ou le crépuscule qu'ils se livrent ordinairement à leurs gambades, et le jour ils se tiennent blottis au fond de leurs retraites creusées dans les troncs pourris des vieux arbres. Ces habitudes nocturnes rendent parfaitement raison de l'utilité de leur fourrure. Fruits, reptiles, insectes, petits oiseaux et œufs, font la nourriture de ces rôdeurs. Lorsqu'ils sont en captivité, on les voit s'é-

lancer le long des meubles d'une fenêtre à l'autre, et ils choisissent pour dormir le haut d'une armoire, d'un buffet; ils cherchent ou semblent toujours chercher une demeure élevée.

On voit souvent à Paris le mococo: de petits garçons le tiennent à la chaîne ou le laissent, à l'aide d'une longue corde, courir de balcons en balcons; il est gracieux, mais trop turbulent, et d'une odeur infecte. Le maki à fraise que nous figurons est moins delié dans ses formes, moins svelte; il est seulement un peu plus gros qu'un chat ordinaire; il a ordinairement le fond du poil roux, avec une belle collerette blanche d'où la tête semble sortir comme d'un boa de peau de cygne.

Un voyageur du Muséum, M. Goudot, est actuellement à Madagascar; acclimaté à ce climat dévorateur, il pourra rapporter de nouvelles espèces de lémuriens, et donner de nouveaux renseignemens sur les mœurs de ces pseudo-singes.

La mer aussi bien que l'air est chose libre et commune à tous, et une nation particulière n'y peut prétendre droit à l'exclusion des autres, sans violer les droits de la nature et de l'usage public.

La reine Elisabeth à l'ambassadeur d'Espagne.

CIRQUES NATURELS
DE GAVARNIE ET DE HÉAS.
(France.)

Au fond des Hautes-Pyrénées, sur la dernière limite qui sépare l'Espagne de la France, et au pied même du Mont-Perdu, ce rival du Mont-Blanc, il existe deux cirques naturels formés jadis par les ondes diluviales. Ces gigantesques bassins, imposans comme tout ce qui fut produit par le grand cataclysme auquel ils durent naissance, offrent au voyageur et à l'artiste un spectacle sublime. Qu'on s'imagine, par exemple, celui de Gavarnie, enceinte en forme de cuve ou de marmite, ainsi que disent les gens du pays, qui l'appellent la *Grande Oule* (OLLA), dont les parois, en se déroulant sur un axe immense orné de dix sept arcades, présentent une arène de plus de trois mille mètres de circuit. L'intérieur pourrait contenir à la fois un million d'hommes. Le fond de cet amphithéâtre est tapissé de neiges centenaires, sur lesquelles la pervenche balance ses petites corolles bleues; des torrens, qui semblent tomber du ciel, mugissent en passant sous des ponts de glaces éternelles, dont les arches, formées par le hasard, s'ouvrent comme autant de gouffres, et au-dessus de tout cela, le soleil, cherchant à dissiper les vapeurs qui l'enveloppent comme un réseau, convertit le brouillard en une sorte de fluide d'or.

La première fois qu'on se trouve au centre de cet immense amphithéâtre contemporain de tous les âges, il est impossible de ne pas rester stupéfait de la petitesse de l'homme et de la grandeur de la nature. A quels modules rapporter en effet les dimensions de ces tours du Marboré qu'environnent tant de môles géans, destinés en apparence, comme autant de caryatides, à soutenir la voûte céleste? Ici, la *Brèche-de-Roland* surplombe le spectateur de 2,850 pieds; là, le pic du *Taillon* élève sa tête énorme à 5,984 pieds; plus loin celui de la cascade et le *Cylindre* s'élèvent environ au double de cette hauteur. Toutes ces masses, qui écrasent l'homme, rendent plus présente à son esprit l'idée de Dieu.

Mais ce qui frappe le plus, comme objet de curiosité, c'est sans contredit la *grande cascade*. Cette chute d'eau est à l'angle gauche du cirque. Echappée des glaciers de la *Frazona* qui communiquent avec l'infranchissable Mont-Perdu, elle s'élance de 1,266 pieds (à peu près quatre fois la hauteur du Panthéon de Paris), et de cette effroyable élévation elle se précipite en nappe au fond du cirque, couvrant l'enceinte d'une pluie fine. Lorsque le soleil parvenu au zénith embrase la cascade de tous ses feux, la vue devient féerique. A ce moment ce n'est plus de l'onde; c'est une colonne lumineuse, c'est un prisme. Une multitude d'arcs-en ciel qui se croisent en font un nuage d'or et de pourpre: vous diriez une longue traînée de phosphore.

L'OULE de Héas n'est ni moins merveilleuse, ni moins grandiose. En effet, une multitude d'accidens pittoresques et terribles en rendent l'aspect encore plus singulier. D'abord en arrivant par la route de Gèdres, le voyageur s'engage au milieu de montagnes ruinées qui s'égrainent et jonchent de leurs sommets écroulés ce sol aride, autrefois un vallon. Ce spectacle de désolation qui se continue près d'une lieue, se nomme le *chaos de Héas*, et rien ne ressemble plus en effet au désordre primitif de la nature.

Au sortir de l'étroit sentier qui court à travers ces débris, vous apercevez tout à coup, posée au milieu de la route, et vous barrant le passage, une énorme roche qu'on appelle dans le pays le *caillou de l'Arayé* (caillou arraché), et sur lequel la sainte Vierge s'assit, dit la tradition, lorsqu'elle visita les montagnes. C'est pourquoi jamais un guide ne passe là sans emporter pour sa famille (afin de la préserver des maladies) une parcelle du rocher.

Quand vous avez tourné cet obstacle, vous voyez se développer devant vous l'arène immense de Héas. Imaginez un vaste croissant dont les deux extrémités sont écartées de plus de deux lieues. D'un côté (vers la droite), se dresse le *port* ou passage de la CANAU, qui communique avec l'Espagne, et de l'autre une roche tronquée, à laquelle on a donné le nom de *Tour des Aiguillons*. Au point le plus élevé de la courbe, le *pic du Trumouse* fait étinceler un vaste glacier comme une couronne, et dirige vers le ciel ses déchirures et ses aiguilles de neige. A ses pieds, la tour de *Lieusaube*, épouvantable monolithe, élève son front à 10,710 pieds au-dessus de l'Océan, et vers la gauche les *deux Sœurs*, charmans obélisques naturels de 150 pieds de haut sur 30 de circonférence, se regardent face à face, placés à quelques pas seulement l'un de l'autre. Au milieu de cette aire immense, sur les gradins de laquelle s'assieraient, sans être gênés, *dix millions* de spectateurs, un petit lac dans lequel se précipite, du sommet de l'enceinte, la belle cascade de *Noverde*, s'épanouit auprès de l'humble chapelle byzantine dédiée à la *Mère des Douleurs*.

A certaines époques de l'année, de grandes troupes de paysans bigorrais, composées quelquefois de plusieurs milliers d'individus, viennent en pèlerinage à Héas, s'agenouiller devant la chapelle de la Vierge. Quand cette foule d'hommes est rassemblée au centre de cette plaine géante, qui seule pourrait donner une idée de l'espace et de l'infini, le peu de bruissement qui s'échappe du sein de cette multitude fait bien mieux ressortir la solitude, le silence et la grandeur de cette Josaphat.

C'est surtout du cirque de Gavarnie et de celui de Héas qu'on pourrait dire que « la contemplation des royaumes » vides (*inania regna*) est un enseignement plus fort que » celui qu'étaient aux yeux des hommes les ruines des palais » et des cités. »

Une autre merveille de ce lieu consiste dans les ponts de neige, sous chacun desquels les cascades qui embellissent le cirque se sont creusé une issue. Le plus remarquable d'entre eux se trouve précisément placé au centre du fer-à-cheval formé par les murailles de cette vaste arène. La calotte de glace qui le forme peut avoir 100 pieds de large sur 40 de hauteur à son ouverture, et plus de 600 de longueur. En pénétrant sous ce dôme polaire sur lequel pèsent les ans, on est surpris de la force et de l'art des merveilleuses cintrées qui le soutiennent, mais ce qui étonne et confond surtout, dans ce palais de l'hiver, ce sont les accidens singuliers qu'offrent ses parois. Des stalactites pendent le long des murailles comme des glaives au repos. De longues mèches cristallisées s'avancent horizontalement semblables à des candelabres garnis de

cierges, ou courent au-dessus de vos têtes en affectant les structures les plus bizarres. Aucune des œuvres sorties de la main de l'homme ne saurait donner une idée du cirque de Gavarnie, qu'on pourrait appeler un chef-d'œuvre du hasard, s'il était permis d'attribuer quoi que ce soit au hasard.

Mot du Dante. — Lorsque les Scagliari de Vérone commencèrent à se lasser de leur illustre protégé Dante, qu'ils avaient attiré à leur petite cour, un de ces princes lui demanda au milieu de son cercle pourquoi un bouffon divertissant était préféré par les grands à des hommes tels que lui. Dante répliqua : « La sympathie et la ressemblance produisent l'amitié et la préférence. » On conçoit que le poëte fut bientôt banni de la cour des Scagliari. (Voir la notice sur le Dante, 1833, page 271.)

DE LA MACHINE A VAPEUR LOCOMOTIVE.

PREMIER CHEMIN DE FER DE PARIS.

Parmi les sept sages de la Grèce, les uns disaient que l'eau était l'origine de toute chose; d'autres soutenaient que c'était le feu. S'ils revenaient au monde, ils seraient bien surpris de trouver qu'ils avaient presque raison les uns aussi bien que les autres, car il est peu de merveilles que ne puissent réaliser l'eau et le feu convenablement associés. Qu'est-ce, en effet, que la vapeur, sinon une association de l'eau avec le principe du feu, ou, comme disent les savans, avec le calorique?

Les machines à vapeur, qui travaillent pour l'homme et qu'un habile mécanicien manie, si puissantes qu'elles soient, comme un enfant sa toupie, nous permettront un jour de créer des ouvrages qui feront pâlir les gigantesques constructions des Egyptiens eux-mêmes. Combien d'années n'a-t-il pas fallu pour achever les pyramides, ces monumens qui bravent les âges? Combien de milliers d'hommes ont sué sang et eau pour en élever les pierres d'assise en assise? Eh bien! l'on a calculé que les seules machines à vapeur de l'Angleterre, mises en action par trente mille hommes, extrairaient la même quantité de pierres des carrières, et les élèveraient à la même hauteur que la grande pyramide dans le court espace de temps de 18 heures.

Jusqu'à ces derniers temps, les machines à vapeur étaient à poste fixe. Les Anglais ont imaginé d'en faire qui marchent ou plutôt qui galopent aussi vite que les chevaux de course dans le Champ-de-Mars. C'est par là qu'ils ont rendu les chemins de fer si intéressans et si utiles. Au moyen de ces machines à vapeur, qu'on appelle *locomotives* (1834, Construction des chemins de fer, pages 27 et 61), l'on peut sans se gêner faire douze lieues à l'heure. Si donc nous avions un chemin de fer du Havre à Marseille, on partirait, en été, du Havre à 4 heures du matin; avant 9 heures on serait à Paris; à 6 heures du soir on serait à Lyon pour dîner, et l'on irait coucher à Marseille. Et même M. Stephenson, qui a fait le célèbre chemin de fer de Liverpool à Manchester, dit qu'il ne sera content que lorsqu'on ira en deux ou trois heures de Londres à Liverpool. La distance est de 80 lieues.

Magellan et Cook ont été bien fiers de faire le tour du monde. De leur temps, c'était une affaire d'un an au moins, sans compter les détours. Le tour du monde n'est pourtant que de dix mille lieues. Si l'on pouvait faire le voyage en chemin de fer, et qu'on allât nuit et jour comme font les navires, ce ne serait plus qu'une affaire de six semaines. Avec les chemins de fer, il ne faudra guère plus de vingt-quatre heures pour aller à Berlin; en soixante heures on sera à Saint-Pétersbourg. Un collégien, à qui les médecins auront recommandé de changer d'air pendant les vacances, partira de Paris le 1er septembre, ira respirer l'air de Coblentz, de Varsovie, de Moscou, poussera, s'il lui plaît, jusqu'en Sibérie, entrera en Chine, se reposera huit jours à Pékin, reviendra par Astrakan, Constantinople et Vienne, s'arrêtera un jour ou deux dans chaque capitale, et sera de retour, avant la rentrée des classes, au 15 octobre. Décidément, quand ce temps sera venu, chacun aura le droit de se plaindre, comme Alexandre, de ce que le monde est trop petit.

Comme une seule locomotive peut tirer un train de 300 pieds de long, tout bourgeois aisé pourra avoir, ce qu'avait l'impératrice Catherine, une voiture avec chambre à coucher et salon, en miniature bien entendu. Un voyage n'est aujourd'hui qu'une corvée, alors ce sera un plaisir; car sur les chemins de fer les cahots sont inconnus : on peut y lire et écrire. Aussi quelle affluence il y aura de tous les points du globe sur notre capitale! car Paris est le centre des arts et des sciences, la capitale de l'univers. Les Parisiens ne trouveront plus de place à l'Opéra, parce qu'il sera encombré d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands et d'Italiens, venus se distraire un instant. Paris n'aura pas assez d'hôtels pour loger les étrangers, pas assez de restaurateurs pour les nourrir. Orléans et Rouen en deviendront des faubourgs de Paris. On s'invitera au bal de Paris à Bruxelles, comme aujourd'hui de Paris à Saint-Denis. Et quel temps ce sera pour la bonne chère! les pâtés de Strasbourg et de Périgueux arriveront encore chauds sur les tables des gastronomes. Un amateur pourra commander une truite saumonée à Genève, un roastbeef à Londres, une tranche de veau glacé à Archangel, un macaroni à Naples, un dessert des fruits sucrés d'Andalousie, et tout cela lui arrivera frais et à point, et à bon marché, ce qui vaut mieux encore.

L'Angleterre a maintenant cent lieues de chemin de fer terminées, et cent soixante lieues en construction. L'Amérique en a trois ou quatre fois autant. Nous sommes en arrière de nos rivaux; car, sur notre vaste territoire, nous en comptons cinquante lieues à peine (1834, page 62). Mais on espère que, quand les capitalistes parisiens auront vu le succès du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, qui s'exécute aujourd'hui avec activité, ils se disputeront les entreprises des chemins de fer qui doivent sillonner le sol de la France.

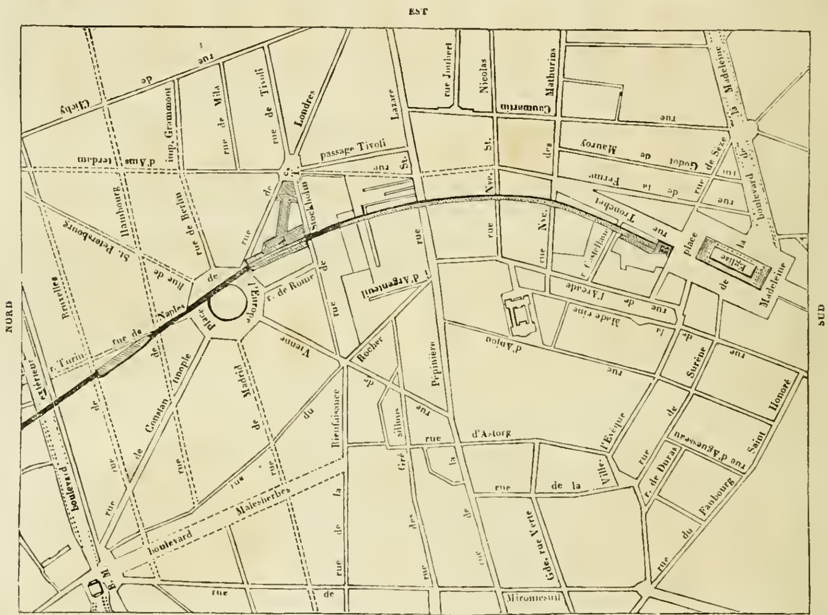
Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain doit avoir cinq lieues de long. (Voir le *tracé* à la page suivante.) Il doit entrer dans Paris du côté de Tivoli par trois souterrains spacieux et voûtés. Il sera organisé de manière à transporter, sans encombrement, 30,000 voyageurs dans l'espace de douze heures.

Dans l'origine, la compagnie voulait terminer le chemin de fer entre le carrefour de Tivoli et la place de l'Europe. On objecta que ce serait trop loin du centre de Paris, que le chemin de fer se trouvait à cet endroit au fond d'un fossé. La compagnie, jalouse de satisfaire l'intérêt public, et résolue de ne pas rester en arrière des Anglais, qui ont conduit le chemin de fer de Londres à Greenwich jusqu'au pont de Londres à travers cinquante rues, se résigna à dépenser deux millions de plus pour continuer le chemin jusqu'à la Madeleine. Il y arrivera par des arcades élégantes qui le tiendront élevé de 20 pieds au-dessus du sol, ce qui permettra de l'aborder avec la plus grande facilité. Il traversera les rues Castellane, Neuve-des-Mathurins, Saint-Nicolas et Saint-Lazare, sur des jolies arcades en fonte, et se terminera sur la place de la Madeleine par une construction monumentale. Par là le chemin de fer sera sous la main de tout Paris. La place de la Madeleine est le point où viennent aboutir les principales lignes d'Omnibus; elle est en quelque sorte le confluent des trois grandes artères qui coupent Paris de l'est à l'ouest, les boulevards, la rue Saint-Honoré et les quais; elle est en communication, par une ligne droite, avec la Poste, la Banque et le Palais-Royal, au moyen des rues Neuve-des-Petits-Champs, des Capucines et de Sèze; avec la Bourse, par la rue Neuve-Saint-Augustin et le boulevard; avec les Tuileries, soit par la

rue de Rivoli, soit par la rue Saint-Honoré; avec la Chambre des Députés et le faubourg Saint-Germain, par le pont et la place de la Concorde; les quatre ministères de la rive gauche de la Seine sont à sa proximité par cette dernière voie; sur la rive droite, les ministères de la Justice, des Finances, de la Marine, des Affaires Etrangères, n'en sont pas distans de cinq minutes de marche.

Dans tout autre pays du monde, et surtout en Angleterre ou aux Etats-Unis, les habitans du quartier eussent tous accueilli avec reconnaissance l'idée de faire passer le chemin de fer à leur porte. Faute d'expérience, on est moins avancé à Paris; il s'est trouvé quelques propriétaires, en petit nombre il est vrai, qui réclament contre ce qui doit faire la richesse du quartier, par l'accroissement de valeur des propriétés, par l'affluence des voyageurs qui y seront amenés. (Voir l'Enquête sur les chemins de fer, 1835, page 215.)

Nous tenons d'une personne qui vient de visiter l'Amérique, que les habitans d'une petite ville de Pensylvanie, appelée Lancaster, ont consenti à payer plus de trois cent mille francs pour que le chemin de fer qui va de Philadelphie à Colombia passât par le cœur de leur ville. Serait-on à Paris moins clairvoyant qu'à Lancaster? De quoi aurait-on peur? de la fumée? mais il est constant que le coke, avec lequel on chauffe les locomotives, ne donne pas de fumée; du bruit? mais on s'accorde à dire qu'une locomotive, allant sur un chemin de fer, ne fait pas la moitié autant de bruit qu'un fiacre roulant sur le pavé; des explosions? mais depuis qu'il y a des locomotives, pas une seule n'a éclaté! Maintenant, que l'expérience de nos voisins a fait justice de toutes ces objections, rien sans doute n'empêchera de réaliser ce qui est l'intérêt du quartier, de tout Paris, et des propriétaires eux-mêmes. Si le chemin de fer ne devait pas aboutir au boulevard, mieux vaudrait ne pas l'entre-



(Tracé du chemin de fer dans Paris.)

prendre, et continuer à se faire secouer pendant plus de deux heures dans des voitures de Paris à Saint-Germain.

La machine à vapeur, particulièrement sous la forme de locomotive, doit changer la face du monde. Pour que la locomotive soit appelée à métamorphoser le continent, il faut qu'elle ait obtenu droit de cité à Paris. Où peut-elle être plus dignement intronisée que sur la portion la plus magnifique du boulevard?

TRACÉ DU CHEMIN DE FER DE PARIS A SAINT-GERMAIN.

Le chemin concédé par une loi en date du 9 juillet 1835 a un développement de 19,200 mètres environ.

Tracé dans Paris. — Il commence dans Paris, par une gare de 500 mètres de long destinée au service des voyageurs. Cette gare a son origine à un beau bâtiment faisant l'angle de la rue Tronchet et de la place de la Madeleine, à côté du marché neuf de la Madeleine. Le chemin de fer est parallèle à la rue Tronchet et au marché. Il passe dans la rue Castellane à 50 mètres du trottoir de la rue Tronchet, et se dirige vers la rue Neuve-des-Mathurins, qu'il traverse à côté de la grande maison qui forme l'angle de cette rue et de la rue Tronchet. De l'autre côté de la rue, le chemin occupe l'espace aujourd'hui couvert par un hôtel portant, sur cette rue, le n° 66; il arrive à la rue Saint-Nicolas; il rencontre une maison de peu d'importance, et arrive à la rue Saint-Lazare, en traversant les chantiers, portant sur la rue Saint-Lazare le n° 99. De l'autre côté de la rue, il occupe le terrain de la maison n° 128, traverse l'impasse Bony dans la partie parallèle à la rue Saint-Lazare, et le terrain occupé par des hangars, portant les n°s 11 et 18.

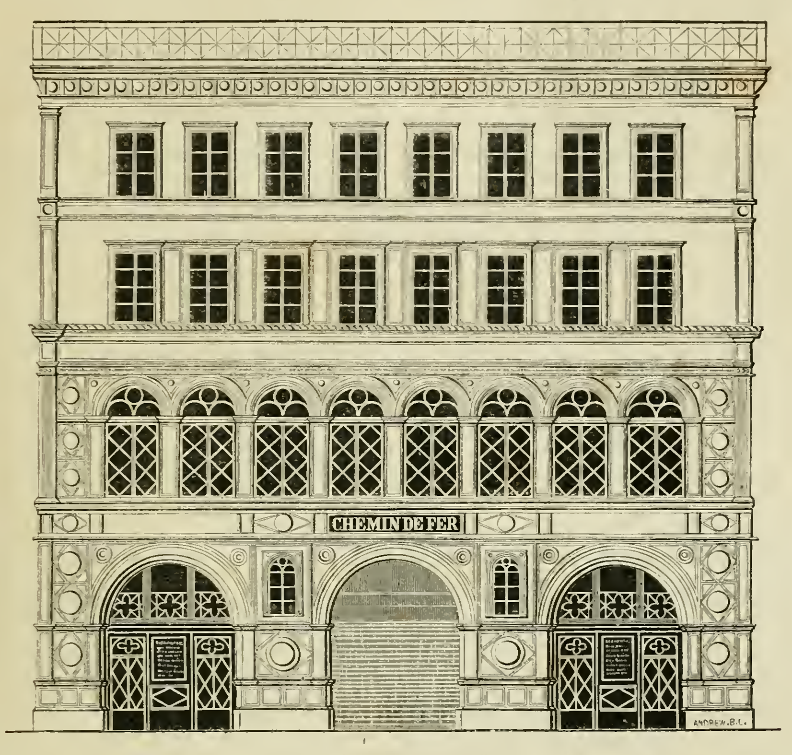
Sur tout ce développement, le chemin de fer est à 20 pieds au-dessus du niveau du sol; il est établi sur des arcades; les traverses des rues s'opèrent au moyen de ponts légers et hardis en fonte et à jour, qui formeront pour toutes ces rues une remarquable décoration.

Au-dessous du viaduct formé par les arcades, des voûtes

d'arrête permettront de donner passage à des voitures de toute espèce, afin que les voyageurs puissent, en descendant du chemin de fer, monter à couvert dans leurs équipages ou dans des omnibus qui communiqueront avec tous les points de Paris. L'espace sous le chemin sera assez vaste pour permettre en outre d'y établir de nombreuses boutiques, et pour mettre en rapport la rue Saint-Lazare avec la place de la Madeleine par une galerie couverte, praticable en tout temps et éclairée le soir par le gaz.

La gare qui commence à la place de la Madeleine et finit à la rue Saint-Lazare, a généralement trois voies principales en fer. Entre la rue Castellane et la rue des Mathurins, où s'opèrera principalement l'arrivée des voyageurs, il y a six voies. Entre la rue Saint-Nicolas et la rue Saint Lazare, il y en a quatre; les voyageurs peuvent descendre rue Saint-Lazare, rue Saint-Nicolas, rue des Mathurins et rue Castellane. De vastes dégagemens leur sont partout ménagés; le départ des voyageurs s'opèrera sur la partie comprise entre la rue Castellane et la place de la Madeleine.

Après avoir traversé l'impasse Bouy et une propriété ad-



(Façade de l'entrée du chemin de fer de Saint-Germain sur la place de la Madeleine, d'après les dessins de la compagnie.)

jacente, le chemin entre en souterrain sur une longueur de 98 mètres; le souterrain se termine après la traversée de la rue de Stockholm. Entre cette rue et la place d'Europe, une vaste tranchée est pratiquée dans le double but : 1° d'assurer une place suffisante pour la mise en feu, l'alimentation d'eau et de charbon des machines locomotives et leur stationnement ainsi que celui des voitures; 2° de constituer un large quai où s'arrêteront les marchandises venant de Saint-Germain ; une rampe d'accès est ouverte jusqu'à la place de Tivoli pour l'écoulement des marchandises dans Paris.

Le chemin de fer passe sur la place d'Europe en souterrain. Le développement de cette partie de souterrain est de 264 mètres. Le chemin est ensuite en tranchée jusqu'à l'aqueduc de Ceinture, qui est voisin du mur d'enceinte, et où se trouvera un troisième souterrain d'une longueur de 405 mètres, et qui conduira jusques au delà de la rue de la Paix dans les Batignoles, en passant sous le boulevard extérieur, sous les rues des Dames et de la Paix. A 20 mètres de cette rue, le chemin de fer rentre en tranchée. Les rues Saint-Charles et d'Orléans sont traversées au moyen de ponts, qui sont établis au niveau des rues et sous lesquels passe le chemin.

Tracé hors Paris. — Dans le prolongement de la rue Cardinet, on trouve un autre pont qui établit la communication du chemin de Mousseaux à Clichy interrompue par le chemin de fer, et qui assure le développement de la rue Cardinet dans l'avenir. Ce pont passe au-dessus du chemin de fer.

Immédiatement après le pont, est établie une gare de 250 mètres de long et de 100 mètres de large, destinée à recevoir en stationnement les marchandises arrivant de Saint-Germain, et qui viendront près de Paris attendre les besoins de la consommation. Cet établissement est du plus haut intérêt pour la commune des Batignoles, où il créera un vaste marché de combustibles et autres matières premières.

Le chemin de fer continue ensuite en remblais et en ligne droite jusqu'à la traversée de la Seine à Asnières, à 120

mètres en amont du pont déjà construit dans ce lieu. Le pont du chemin de fer doit avoir cinq arches de 30 mètres chacune.

Dans la traversée de la commune de Clichy, une gare est établie pour les voyageurs et les marchandises. Il en est de même dans la commune d'Asnières.

Le grand alignement qui vient des Batignoles se prolonge dans les communes d'Asnières sur 500 mètres environ; une courbe de 2,000 mètres de rayon et d'un développement de 2,365 mètres commence ensuite et s'étend jusqu'au milieu de la gare de Colombes sur la commune de ce nom.

Là commence un alignement qui s'étend jusqu'à la commune de Rueil, en traversant toute celle de Nanterre, où est établie, près de la porte aux Vaches, une gare pour les voyageurs.

Une courbe de même rayon que la précédente raccorde le grand alignement avec celui du bois de Vésinet, et dans son développement rencontre deux bras de la Seine, séparés par l'île du Chiard. Deux ponts sont établis pour cette double traversée: celui du bras de Marly a trois arches de 28 mètres chacune; celui du bras de Croissy a trois arches de 30 mètres chacune.

A l'entrée du bois de Vésinet, la courbe se raccorde à l'alignement qui va jusqu'au Pec, faubourg de Saint-Germain, à côté du pont qui vient d'être construit sur la Seine, et qui, par une route neuve tracée dans la situation la plus pittoresque, met en communication la ville de Saint-Germain avec son port.

Sur la gauche du pont sera établie une vaste gare pour le départ et l'arrivée des voyageurs; et sur la droite, parallèlement au bras du Canada, il y aura aussi une gare de déchargement pour les marchandises venant de l'Oise et de la Seine.

Travaux d'art. — Après avoir donné l'aperçu sommaire du tracé, donnons celui des travaux d'art du chemin de fer.

Longueur des arcades dans Paris.	615 mètr.
Hauteur moyenne de ces arcades.	7 mètr.
Longueur des trois parties souterraines.	760 mètr.
Nombre des ponts sur la Seine.	3
Nombre de leurs arches.	11
Nombre des ponceaux sur routes royales et départementales, y compris ceux des rues dans Paris et dans les Batignoles.	14
Nombre des ponceaux sur les chemins vicinaux. . .	12
Nombre des passages de niveau.	4

Les trois grandes courbes du chemin de fer, celle des Batignoles, celle de Colombes, et celle de Nanterre, sont de niveau et ont 2,000 mètres de rayon. Les trois grands alignemens des Batignoles à Asnières, de Colombes à Rueil et de Chatou au Pec, ont leurs pentes et contrepentes réglées à un millimètre par mètre. Les ingénieurs ont calculé que l'effort de traction, nécessaire pour gravir ces pentes, est égal à celui qui est nécessaire pour parcourir des courbes de 2,000 mètres de rayon et de niveau. Ainsi les machines locomotives auront partout à faire le même effort de traction. A l'entrée dans Paris, le rayon des courbes est diminué à 900 et à 800 mètres; cette disposition, commandée par la localité, aura l'avantage d'amortir la rapidité du mouvement des machines à leur arrivée.

La concession a été accordée à une époque trop avancée de l'année (9 juillet 1835) pour que beaucoup de travaux aient pu être entrepris; cependant la fondation des trois ponts sur Seine a été en reprise; celle du pont d'Asnières est achevée à l'exception d'une pile, celle des ponts de Marly et de Croissy est très avancée. En outre, des tranchées considérables ont été ouvertes dans Paris pour le passage du souterrain près de l'aqueduc de Ceinture, et hors Paris, pour le remblai du chemin de fer entre les ponts de Croissy et de Marly. Au moment où nous écrivons (janvier), la compagnie occupe 700 hommes.

On espère que le chemin sera ouvert à la fin de cette année ou au commencement de l'autre.

Transports, tarifs, voyageurs. — Les communications entre Saint-Germain et Paris sont très actives: les marchés de Saint-Germain et de Poissy entretiennent un mouvement régulier de voyageurs; les transports, par terre et par eau, des marchandises qui remontent de Rouen et de toute la Normandie, sont importans.

Le prix des places dans les voitures actuelles est de 1 fr. 80 c. en *moyenne* par voyageur.

D'après le cahier des charges, le prix *maximum*, pour les voyageurs transportés sur le chemin de fer, sera de 30 c. (6 sous) par lieue, c'est-à-dire 1 fr. 50 c. pour la route entière de Paris à Saint-Germain.

Le trajet s'effectue aujourd'hui en deux heures, et deux heures et un quart; par le chemin de fer il s'effectuera en une demi-heure.

Les marchandises qui remontent la Seine sont obligées, pour arriver à Paris, de décrire un circuit de 14 lieues, de traverser douze ponts et plusieurs pertuis très dangereux; cette navigation, difficile en toute saison et impossible pendant les basses et hautes eaux, s'opère moyennement en trois ou six jours et pour 3 à 4 fr. par tonneau, selon l'état du fleuve. Le transport par terre coûte 5 à 6 fr.

La durée du trajet par le chemin de fer sera, à toute époque, de trois quarts d'heure, et les marchandises seront constamment à l'abri des avaries et des dangers attachés au transport par eau. Le tarif du chemin est de 1 fr. 50 au *minimum*, et 3 fr. au *maximum*: prix moyen, 2 fr. 25 c. par tonneau.

Voici le détail du tarif par lieue de 4,000^{m}.

Charbon de terre, par tonneau de 1,000 kilogrammes.	32 cent.
Marchandises, 1re classe: moellons, chaux, matériaux, fumier, etc.	48
— 2e classe: grains, farines, bois, fonte, fer, plomb.	56
— 3e classe: boissons, huiles, cotons, denrées colon.	64

Ce tarif, nonobstant la cherté relative du fer et du charbon à Paris, est moins élevé que ceux des principaux chemins établis en France et à l'étranger.

Le trajet s'effectuera moyennement à raison de 10 lieues à l'heure; mais la vitesse des machines locomotives pourra être portée à 12 lieues à l'heure.

Dans les temps ordinaires, on ira de la place de la Madeleine:

Aux Batignoles, en.	3 minutes.
A Clichy.	6
A Asnières.	8
A Colombes.	12
A Nanterre.	18
A Chatou.	23
Au port de Saint-Germain. . . .	demi-heure.

Chaque machine locomotive pourra traîner 10 voitures, portant ensemble jusqu'à 400 voyageurs.

MEMORIAL SECULAIRE
DE L'AN 1836.

(Suite. — Voir page 22.)

836. Dans le siècle qui vient de s'écouler, l'Occident a vu s'accomplir de grands évènemens: Charlemagne a constitué en Italie l'existence temporelle des papes; il a relevé en Germanie l'empire d'Occident; l'heptarchie saxonne, en Angleterre, a été réunie en une seule monarchie par Egbert, élevé à la cour de l'empereur français. Mais, en cette année 836, il ne se passe rien de remarquable. Egbert est sur la fin de son règne; dans quatre ans, Louis-le-Débonnaire finira ses jours à Ingelheim, près Mayence et l'empire d'Occident sera séparé du royaume de France.

936. Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, meurt après dix-sept ans de règne; son fils, Othon-le-Grand, lui succède par élection. Othon-le-Grand débarrassa l'Occident des Huns et des Hongrois, qui ne cessaient d'y venir exercer de cruelles dévastations; il songea à renouveler l'empire de Charlemagne, et se fit couronner empereur par le pape. Sous son règne, on découvrit les riches mines du Hartz.

Raoul, roi de France, meurt cette année à Auxerre; Louis IV d'Outremer lui succède.

1036. Mort de Canut-le-Grand, roi d'Angleterre, de Danemarck et de Norwége; c'est le deuxième roi de la race danoise en Angleterre, et le seul des quatre rois de cette race qui mérite l'attention. D'abord cruel pour affermir son autorité, il changea plus tard de conduite et opéra une sorte de fusion du nouvel élément danois avec l'ancien élément saxon. On rapporte que ce fut lui qui, pour donner une leçon aux flatteurs qui exagéraient son pouvoir, fit porter son trône au bord de la mer, et intimer aux flots la vaine défense de monter jusqu'à ses pieds.

1136. Cette année n'offre aucun fait particulièrement remarquable. — En France, nous sommes à la fin du règne de Louis-le-Gros; et nous pouvons pressentir par la politique de ce prince celle que les rois ses successeurs emploieront contre les barons leurs vassaux. Les communes en profitent pour préparer leur affranchissement. — En Angleterre, la race masculine de Guillaume-le-Conquérant a déjà fini depuis un an; elle ne datait que de 1066. Actuellement règne Étienne, comte de Boulogne.

1236. Prise de Cordoue sur les Maures, par Ferdinand III, dit le *Saint*, cousin de saint Louis. Cordoue comptait plus de 300,000 habitans; sa chute marque la déchéance de la puissance maure.

Consignons ici les noms des principaux souverains d'Europe pendant cette année: en France, saint Louis; en Angleterre, Henri III; en Aragon, Jacques le-Conquérant; en Allemagne, Frédéric II; à Constantinople, le Français Baudouin II.

1336. Naissance de Tamerlan, cet effroyable héros qui fit couler des fleuves de sang (1833, p. 255). — Édouard III d'Angleterre, père du *Prince Noir*, commence les hostilités contre la France, en soutenant la révolte des Flamands. Il se prétendait roi de France, comme petit-fils, par sa mère, de Philippe-le-Bel. Ce siècle a été funeste pour notre patrie; les Anglais la tiendront envahie.

1436. Les Français reprennent Paris, où les Anglais avaient fait couronner Henri VI. Depuis cinq ans, Jeanne d'Arc n'était plus, mais son saint dévouement et son douloureux martyre avaient ranimé l'énergie de la nation. Noble fille du ciel! ô Jeanne! protége la France; la génération qui te suit continuera ta mission, et verra le sol de la patrie libre du joug étranger.

1536. Charles-Quint, revenant de Tunis, envahit la Provence; mais il échoue devant Marseille, dont il fait le siége en personne.

Le dauphin de France, fils de François Ier, meurt empoisonné à Valence.

Anne Boleyn, femme du barbare Henri VIII, roi d'Angleterre, a la tête tranchée par ordre de ce prince.

Soliman II, surnommé *le Grand*, rentre en Europe après ses conquêtes en Perse; il met à mort le plus habile de ses généraux, le célèbre Ibrahim.

1636. En cette année, *le Cid*, de Corneille, est représenté pour la première fois.

Les principaux souverains régnans sont: Louis XIII en France; Charles Ier en Angleterre; Philippe IV en Espagne; Ferdinand II en Allemagne; Christine, âgée de dix ans, en Suède; Amurath IV en Turquie; en Russie, Michel Fœdorowitch, fondateur de la dynastie actuellement regnante des Romanoff; en Pologne, Ladislas, qui, deux fois, marcha sur Moscou, fit trembler le czar sur son trône mal affermi, et deux fois lui donna généreusement la paix.

1736. Le roi Stanislas fait son abdication du royaume de Pologne le 28 janvier. — Guerre entre la Russie et la Turquie; plusieurs places de Crimée vont tomber au pouvoir des Russes.

Marie-Thérèse d'Autriche, héritière de l'empereur Charles VI, en vertu de la pragmatique-sanction, épouse François Ier, duc de Lorraine, qui devient par ce mariage la tige de la nouvelle maison d'Autriche, nommée *Autriche-Lorraine*.

Le prince Eugène meurt à Vienne, âgé de 71 ans; il était petit-neveu du cardinal Mazarin.

Théodore, baron de Neuhoff, né à Metz, passe en Corse, reçoit le titre de roi, mais ne peut résister long-temps, et perd la couronne à la fin de l'année. On l'a appelé *le roi d'été*.

En Perse, Thamas-Koulikan est proclamé roi, et prend le nom de Shah-Nadir (*prince victorieux*).

LOUIS XIV.

SA DEVISE. — BALLETS SOUS SON RÈGNE.

Ce fut en 1662 qu'un antiquaire nommé d'Ouvrier, imagina cette célèbre devise de Louis XIV, dont le *corps* est: le soleil dardant ses rayons sur le globe du monde, et l'*âme*: *nec pluribus impar*. Cette devise, dont on ne peut donner une bonne explication parce qu'elle peut être interprétée de mille manières différentes, ne faisait que continuer les cent autres devises faites pour Louis XIV, et où se retrouve presque toujours le soleil. Lorsqu'il vint au monde, on ne vit en France, et dans toutes les cours où résidaient nos ambassadeurs, que ballets et réjouissances. Partout, d'un commun accord, on avait choisi, pour emblème de ce *Dieudonné*, comme l'on disait alors, l'image du soleil. La rencontre de sa naissance avec le jour que les anciens consacraient à ce dieu, et qu'on a depuis nommé dimanche, *jour du Seigneur* (dies dominica), donna l'idée d'une médaille qui représentait un enfant dans le char du soleil, et dont la légende était: ORTUS SOLIS GALLICI (naissance du soleil français); autour étaient les signes du zodiaque dans la position où ils se trouvaient le 5 septembre 1638.

Jean-Baptiste Morin, professeur royal de mathématiques en l'Université de Paris, *tira la nativité* de l'enfant, et la présenta au cardinal de Richelieu. Campanella, dominicain réfugié en France pour éviter les censures de l'inquisition contre un nouveau système de philosophie qui s'écartait de la doctrine d'Aristote, poussa l'adulation jusqu'à publier qu'au moment précis de la naissance du dauphin, le soleil, son emblème, s'était rapproché de la terre de cinquante cinq mille lieues. L'Université refuta cette opinion.

Le feu d'artifice tiré devant l'Hôtel-de-Ville de Paris, aux frais des bourgeois, avait pour sujet: *le soleil naissant*. Cet emblème fut placé sur presque tous les monumens du règne de Louis XIV, et il se retrouve sur le médaillon dont le dessin accompagne cet article. Le roi y est représenté dans l'éclat de la jeunesse; ses cheveux flottent sur ses épaules; il est coiffé d'un casque dont le cimier est le soleil dans son char.

Dans presque tous les ballets, dans les carrousels, dans les vers de Benserade, de Voiture, et de tous les beaux esprits, Louis XIV est toujours comparé à *l'astre du jour*.

Dans le *ballet royal de la Nuit*, *divisé en quatre parties ou veilles*, *dansé par sa majesté en 1653*, Louis XIV, qui avait alors quinze ans, fit le personnage du soleil naissant; Benserade, auteur des vers récités dans presque tous les ballets, mit ceux-ci dans la bouche du roi:

> Sur la cime des monts commençant d'éclairer,
> Je commence déjà de me faire admirer.
> Je ne suis guère avant dans ma vaste carrière;
> Je viens rendre aux objets la forme et la couleur;

Et qui ne voudrait pas avouer ma lumière
Sentira ma chaleur.

Déjà seul je conduis mes chevaux lumineux,
Qui trainent la splendeur et l'éclat après eux.
Une divine main m'en a remis les rênes;
Une grande déesse a soutenu mes droits.
Nous avons même gloire : elle est l'astre des reines,
Je suis l'ASTRE DES ROIS.

Dans le *ballet royal d'Hercule amoureux*, *donné par leurs majestés en* 1662, on remarque l'entrée du soleil et des douze heures du jour, où, bien entendu, le roi représentait le soleil :

Cet Astre à son Auteur ne ressemble pas mal,
Et si l'on ne craignait de passer pour impie
L'on pourrait adorer cette belle copie,
Tant elle approche près de son original.

Ses rayons ont de lui le nuage écarté;
Et quiconque à présent ne voit point son visage,
S'en prend mal à propos au prétendu nuage,
Au lieu d'en accuser l'excès de sa clarté.

N'est-on pas trop heureux qu'il fasse son métier,
Dans ce char lumineux où rien que lui n'a place,
Mené si sûrement et de si bonne grâce,
Par un si difficile et si rude sentier?



(Louis XIV en costume de ballet, d'apres un médaillon)

Les plus célèbres ballets, dont Benserade fit les vers, et ou dansa le roi, sont :

Le Ballet de Cassandre, dansé par le roi âgé de treize ans, au Palais-Cardinal, en 1651 ; le Ballet de la Nuit, en 1653 ; les Noces de Pelée et de Thétis, en 1654; les Proverbes, (même année); les Bien-Venus, donné à Compiègne en 1655, aux noces de la duchesse de Modène ; le Ballet de la Revente des habits du Ballet, donné le lendemain du précédent; le Ballet royal des Plaisirs, en 1655; Psyché, ou de la puissance de l'Amour, en 1656; l'Amour malade, en 1657 ; Alcidiane, en 1658; la Raillerie, en 1659 ; les Saisons, à Fontainebleau, en 1661 ; le Ballet royal de l'Impatience, en 1661 ; Hercule amoureux, en 1662 ; les Noces de Village, au château de Vincennes, en 1663; les Arts, en 1663; les Amours déguisés, en 1664 ; la Naissance de Vénus, en 1665 : les Muses, en 1666; le Carnaval, en 1668; Flore, en 1669 ; enfin, celui du Triomphe de l'Amour, à Saint-Germain-en-Laye, dansé devant le roi en 1681.

Parmi toutes ces fêtes, les plus célèbres furent le grand carrousel de 1662, les fêtes de 1664 à Versailles, connues sous le nom de *Plaisirs de l'Ile Enchantée*, et le carrousel des galans Maures, de 1686. Nous consacrerons aux carrousels un article particulier.

Plaisirs de l'Ile Enchantée. — Au commencement de mai 1664, Louis XIV donna à Versailles des fêtes divisées en sept journées, et qui resteront surtout célèbres par la part qu'y prit Molière. Toute la cour se rendit le 5 mai à Versailles, où le roi traita plus de six cents personnes.

Gaspard Vigarani, architecte modenais, fut chargé de la construction des bâtimens de bois, sous lesquels on brava le vent qui s'éleva le premier jour. Le duc de Noailles fut nommé juge des courses, et le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre, fut nommé maréchal-de-camp, et chargé de décider le lieu fictif, le sujet de la fête et des ballets. Il choisit le PALAIS D'ALCINE, ce qui donna lieu au titre de *Paisirs de l'Ile Enchantée.*

Le roi, représentant Roger, parut le premier, précédé de pages et de timbaliers richement vêtus; il montait un cheval superbe dont le harnais couleur de feu, comme toute la livrée royale, éclatait d'or, d'argent et de pierreries; il était armé à la grecque comme tous ceux de *sa quadrille*, et portait une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamans; son casque était orné d'une profusion de grandes plumes couleur de feu; enfin, selon un écrivain contemporain, jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'avait mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Le juge du camp, sous le nom d'Oger-le-Danois, portait les couleurs de feu et noir sous une broderie d'argent; le maréchal-de-camp, sous le nom de Guidon-le-Sauvage, portait une cuirasse de toile d'argent, qui était écaillée d'or ainsi que ses bas de soie; son casque était orné d'un dragon. Les plus grands seigneurs de la cour suivaient avec des costumes analogues à ceux que nous avons décrits; le marquis de La Vallière, frère de la duchesse, représentait Zerbi; le duc de Guise, conquérant de Naples, Aquilant-le-Noir, etc.

La course de bague ne commença qu'après l'audition de vers récités par les quatre Siècles. Le roi se distingua par son adresse dans cet exercice, dont le prix demeura au marquis de La Vallière; la reine mère décerna ce prix, qui consistait en une épée d'or enrichie de diamans, et des boucles de baudrier.

A la nuit, les Saisons, à cheval, suivies de quarante-huit personnes, portèrent de grands bassins pour la collation : le Printemps, monté sur un cheval d'Espagne; l'Été, sur un éléphant; l'Automne, sur un chameau, et l'Hiver, représenté par Béjart, sur un ours. Le second jour fut la continuation des fêtes : on feignit que Roger et ses chevaliers, amenés sur leur île flottante, près des côtes de France, par la fée Alcine, donnaient à la reine le spectacle d'une comédie; cette comédie fut la *princesse d'Elide* de Molière, jouée ce jour-là pour la première fois. L'illustre écrivain remplit, dans le prologue, le rôle de Lysiscas, et sa femme, mademoiselle de Molière, celui de la princesse. La pièce des *Fâcheux* fit les frais de la cinquième journée; le sixième jour, le roi fit jouer les trois premiers actes du *Tartufe*, qui n'était pas encore terminé; et enfin la comédie du *Mariage forcé* termina la septième et dernière journée.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30

AREC.

DÉTAILS SUR LE BÉTEL.



Palmier arec. *Areca catheru*, Linné.

Ce palmier s'élève jusqu'à une hauteur de 12 à 15 mètres, sur une tige dont le contour est au-dessous de 8 décimètres, en sorte que le diamètre de cette mince colonne n'est guère que le soixantième de son élévation. Elle ne résisterait point aux ouragans des régions équatoriales, si sa racine ne s'enfonçait pas très profondément et si son bois était moins dur; on le fend cependant sans peine dans le sens de sa longueur, mais il faut de très bons tranchans pour le couper perpendiculairement aux fibres. Les feuilles, réunies au nombre de sept ou huit, divisées comme celles de tous les palmiers, longues d'environ 5 mètres sur une largeur de 2 mètres et demi tout au plus, recourbées et pendantes à leur extrémité, terminent avec assez d'élégance cette haute colonne, dont elles forment le chapiteau. Lorsque les jeunes feuilles, toutes renfermées dans une enveloppe commune, se disposent à en sortir, elles forment ce qu'on nomme le *chou du palmier*, aliment recherché par les Indiens, et même par les Européens établis dans ces contrées.

Les fleurs femelles de l'arec sont aussi renfermées dans une enveloppe commune, ainsi que les fruits qui leur succèdent. Ces fruits, assez nombreux, sont réunis en une grappe volumineuse que l'on nomme *régime* dans les colonies françaises; leur grosseur est à peu près celle d'un œuf de poule, et ils prennent en mûrissant une belle couleur orangée. Ce n'est qu'au bout de six mois qu'ils atteignent une maturité complète, mais on en cueille quelques uns avant cette époque, lorsque la pulpe intérieure est encore molle; cette substance, que les Indiens nomment *pinang*, est alors d'une saveur agréable, rafraîchissante, recherchée surtout durant les grandes chaleurs. Heureusement pour les amateurs de pinang, une plantation d'arecs donne des fruits en tout temps, et souvent un même palmier porte trois *régimes*, dont l'un est encore en fleurs tandis que le plus ancien est tout-à-fait mûr.

A mesure que la maturité fait des progrès, le pinang se convertit en filasse blanchâtre, qui enveloppe une semence de la grosseur d'une noix muscade : c'est l'arec, l'un des trois ingrédiens qui composent le bétel; les deux autres sont la chaux et le bétel, sorte de poivre d'une saveur aussi brûlante que celle du poivre employé dans les cuisines.

L'arec est extrêmement acerbe, et l'on sait quelle impression produit une pincée de chaux mise sur la langue : comment donc la réunion de ces trois substances, l'arec, la chaux et le bétel, peut-elle plaire au goût? Pour répondre à cette question, il ne faudrait rien moins que tout le savoir du chimiste réuni à celui du physiologiste gastronome, sans compter de nouvelles recherches, des analyses très délicates. En attendant que la science ait fait à cet égard ce qui est de son ressort, le règne du bétel peut compter sur une longue durée aux Indes Orientales, où sa puissance est encore plus

étendue que celle du tabac dans notre Europe. Les deux sexes lui sont également soumis; il influe sur les usages, sur les relations de société; on l'offre aux personnes dont on reçoit la visite, et les médecins ont établi sa bonne renommée en donnant l'exemple à ceux qui craindraient d'en contracter l'habitude. En effet, il paraît certain que l'usage de ce masticatoire fortifie l'estomac et donne à l'haleine une douceur fort agréable; mais ces avantages sont affaiblis par quelques inconvéniens; l'émail des dents perd sa blancheur, sa substance est attaquée par la chaux, et les dents tombent ordinairement avant que la vieillesse se manifeste dans les autres parties du corps. Le bétel indien ne peut être comparé à celui dont les femmes turques font usage: ce dernier masticatoire n'est pas moins salutaire que le bétel sans causer aucune des altérations que l'on reproche très justement à l'autre. Ajoutons que la mastication du bétel produit d'abord un effet déplaisant à la bouche et aux yeux; une salivation très abondante et colorée en rouge doit être rejetée jusqu'à ce que sa couleur ait disparu. Malgré ce préliminaire un peu rebutant, les Indiennes font une grande consommation de bétel, parce qu'elles lui attribuent le vermillon de leurs lèvres et de leurs joues, charme dont le mérite n'est que peu diminué par la couleur brune de leur peau.

Le masticatoire indien ne peut être préparé qu'avec de l'arec et du bétel récemment cueillis; on le sert ordinairement sur des feuilles de bétel, et un luxe plus recherché laisse aux consommateurs le soin de faire eux-mêmes suivant leur goût le mélange des trois ingrédiens: on place devant eux sur la même feuille, à côté de ces matières, une paire de ciseaux de forme particulière pour couper l'arec. Lorsque ce fruit vieillit, il devient trop dur pour qu'on puisse le mâcher; on en fait alors une autre préparation: on le pulvérise, on le fait infuser dans de l'eau de rose sans addition de chaux, on diminue la dose de bétel, et le cachou remplace ce qui aurait complété la proportion ordinaire de cette substance. Le mélange, exposé au soleil, est soumis à la dessiccation, et dans cet état on peut le conserver durant un temps illimité. Cette préparation vient jusqu'en Europe, où elle est débitée sous le nom de *cachou*, quoique l'arec et le bétel en composent la plus grande partie.

Les noms savans ou vulgaires imposés à ce palmier devaient être abandonnés pour s'en tenir à celui d'*arec*. C'est mal à propos qu'un naturaliste hollandais l'a nommé *pinang*, puisque la substance désignée par ce nom n'est qu'une partie du fruit avant sa maturité; serait-il convenable de donner à notre noyer l'étrange dénomination de *cerneau*, à cause de l'usage que l'on fait de son fruit au moment où la pulpe des noix commence à se consolider dans la coquille? Les Anglais appellent l'arec *noix de bétel*, et l'arbre qui le produit *betel-nut tree* (arbre à noix de bétel): l'erreur est manifeste; car l'alliance entre l'arec et le bétel, entre un palmier et un poivrier, ne se fait que sur les tables, et non dans la nature, qui seule devrait être consultée par les naturalistes lorsqu'il s'agit de nomenclature et de descriptions.

STATUES SATIRIQUES DE ROME.

(Voir Pasquin, p. 17.)

II. — Marforio, Facchino, Babuino, l'abbé Luigi, madama Lucrezia.

Marforio, le provocateur, le compère, le complice de Pasquin, a été, ainsi que lui, l'objet de nombreuses discussions parmi les antiquaires. Est-ce un Jupiter vainqueur, Neptune, l'Océan, Vertumne, le Rhin ou le Danube? le Tibre ou le Tigre, comme on l'a successivement supposé? C'est ce que nous ne déciderons pas. Disons seulement que son nom populaire de Marforio lui a été donné parce qu'il a été trouvé dans le voisinage du Forum de Mars. C'est vers le commencement du seizième siècle que cette statue fut découverte auprès de l'arc de Septime-Sévère, pendant une fouille qu'on faisait dans le Forum. On décorait alors la place Navone, et on voulut y transporter ce superbe morceau pour orner une des trois fontaines qu'on devait y placer. A peine arrivé à l'église Saint-Marc, on changea d'avis, et on imagina de le placer sur le Capitole, en face des prisons Mamertines. Cette idée fut adoptée, et depuis, Marforio est toujours resté dans cet emplacement favorable.

Le mérite du Marforio, comme ouvrage d'art, n'est pas plus contestable que celui du Pasquin. Pour appuyer cette assertion, il suffirait de l'avis de Vasari, ce célèbre artiste écrivain qui peut être placé au rang des meilleurs critiques en pareille matière; il dit positivement que le Marforio peut rivaliser avec les statues du Tibre et du Nil du Belvédère, ainsi qu'avec les fameux géans de Monte Cavallo. A cette opinion, nous pouvons joindre celle de Frédéric Zuccaro, l'auteur des célèbres mosaïques de Saint Marc à Venise; dans ses Lettres sur l'Art, Zuccaro cite Marforio comme un modèle de perfection et de grandeur. On a fait, en 1550, un sonnet sur Marforio, digne de trouver place ici, quoiqu'il soit conçu dans un style moins élevé que les vers sur Pasquin. En voici la traduction:

« Cet homme que vous voyez là-bas est un noble citoyen de Rome. Il naquit avec cette grande barbe et (ne croyez pas que je veuille vous tromper) couvert de ces vêtemens. Le jour de sa naissance, il était absolument de la même taille qu'aujourd'hui. Jamais il n'a ni bu ni mangé, et depuis douze cents ans à peu près qu'il existe, jamais il ne s'est plaint d'aucun des désagrémens de ce monde. Couchant sur la dure et exposé sans cesse au vent, au soleil et à la pluie, il n'a jamais eu mal aux dents, et n'a jamais été atteint de la moindre maladie. Tranquille, grave, franc et candide, peu parleur, il a fait et bien fait beaucoup d'actions très remarquables. Eh bien! voyez les traîtres! ils lui ont fait l'indignité de le baptiser Marforio.» (Ce mot, dans la langue italienne, a une signification injurieuse.)

Vasari raconte dans son Histoire de la Peinture, à propos du sculpteur Baccio Bandinelli, une historiette dont Marforio est pour ainsi dire le héros.

Baccio Bandinelli, encore enfant, allait souvent prendre ses repas chez un peintre resté obscur, nommé Girolamo del Buda, qui demeurait sur la place des Pulinari. C'était l'hiver; il était tombé pendant la nuit une grande quantité de neige qu'on avait balayée au milieu de la place. Girolamo ayant remarqué cette neige, dit en plaisantant à son jeune protégé: « Baccio, si cette neige était aussi bien un beau bloc de marbre, n'en pourrait-on pas faire sortir un beau géant comme le Marforio du Capitole?— Certes si, répondit l'enfant, et cela est si vrai, que je veux faire comme si c'était un bloc de marbre. » Il s'entoure étroitement de son manteau, enfonce ses mains dans la neige, et bientôt Baccio voit naître sous ses mains un Marforio couché, de huit coudées de long, ouvrage imparfait sans doute, mais qui annonçait déjà le talent de ce grand sculpteur.

Les conférences entre Pasquin et Marforio eurent, sur la conduite des princes italiens et des grands seigneurs de Rome, une influence beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine communément. Si elles ne les empêchèrent pas toujours de mal agir, du moins la crainte de cette critique si publique dut-elle les arrêter quelquefois. Dans l'ouvrage de monsignor Sabba di Castiglione, intitulé: *Ricordi nei quali si ragioni delle materie che si ricercano a un vero gentiluomo*, nous lisons ce conseil adressé aux princes du temps: « Efforcez-vous d'être vertueux et honnêtes pour fermer la bouche à ces deux vieux Romains, venus anciennement de Carrare: messire Pasquin et messire Marforio. »

Par convention populaire, Pasquin et Marforio étaient supposés représenter, celui-ci la noblesse, celui-là la bourgeoisie. Pour compléter la représentation des diverses classes de la société romaine, on leur adjoignit un troisième interlocuteur dont la mission était de parler pour le peuple.

Parmi les nombreuses statues qui décorent les places et les rues de Rome, on en trouva facilement une qui pût remplir dignement ce nouveau personnage; ce fut une figure placée dans le Corso, près l'église Saint-Marcello, représentant un portefaix (*un facchino*); il tenait dans ses mains un baril d'où s'échappait de l'eau qui tombait dans une coquille artistement travaillée. Cette statue, due au ciseau d'un sculpteur du quinzième siècle, bien que d'un travail assez médiocre, a cependant été célébrée par un poëte italien dans des vers dont voici la traduction : « Avec quelle grâce, aimable *facchino*, tu nous offres tes eaux fraîches et limpides pour apaiser notre soif! Cependant une chose m'étonne : comment, plein de vie comme tu le sembles, ne bois-tu jamais de cette eau? Mais que dis-je? sans doute tu préfères la liqueur de Bacchus à la source la plus limpide. »

Le nombre des libellistes augmenta : trois interlocuteurs ne suffirent plus; un quatrième arriva, puis un cinquième, puis enfin un sixième. La cour dut craindre un instant que la conversation des statues ne devînt générale, et que tous les monumens de Rome ne s'avisassent de parler, ce qui eût produit une terrible cacophonie de satires; mais heureusement pour elle, le nombre de ceux qui osaient faire de l'opposition était limité. Nous dirons en quelques mots ce qu'étaient ces trois nouveaux interlocuteurs, généralement peu connus.

Le premier, *Babuino*, est une vieille statue de satyre placée dans la rue qui s'étend de la place d'Espagne à la place du Peuple, et qui, de cette fontaine, a pris le nom de rue *del Babuino*. Cette figure, ou ce qu'elle est mutilée de tous côtés, est tellement barbouillée de rouge et de noir par les *monelli* (gamins) de Rome, qu'elle ressemble plus à un singe qu'à autre chose; c'est ce qui lui a fait donner le sobriquet sous lequel on la connaît. Dans les annales de la cour de Rome, on conte une assez plaisante méprise d'un cardinal à propos de cette statue. Le cardinal Deza, grand amateur de médailles, qui passait pour connaisseur, acheta, chez un marchand de Rome, une pièce qu'il prit pour un saint Jérôme, à la longue barbe que portait la figure gravée sur la médaille. Triomphant, il porte sa médaille à la cour, et montre son saint Jérôme, au-dessus de la tête duquel un autre cardinal aperçut des cornes de satyre : c'était Babuino; erreur qui fit cruellement bafouer le prétendu connaisseur.

Le deuxième interlocuteur de ce second ordre est *l'abbé Luigi*, nom donné par le peuple à une statue grossière placée sous une niche dans une petite rue qui aboutit à Saint-André della Valle.

Le troisième enfin est *madama Lucrezia*, statue antique de femme, d'une taille colossale, placée sur une base moderne devant la porte de l'église Saint-Marc. Madame Lucrezia, toujours fardée, c'est-à-dire barbouillée de rouge par les *monelli*, était supposée recevoir les hommages des deux vieux Romains, Pasquin et Marforio, qui souvent voulaient bien quitter leur gravité de représentans de l'ancienne Rome pour lui faire la cour, et *cancaner* avec elle sur les histoires scandaleuses de la ville. Un auteur italien, qui parle assez plaisamment de cette prétendue critique, ajoute : « On serait même tenté de croire que la coquette n'est pas insensible à leurs galanteries; car, l'an 1701, le 25 avril, jour de saint Marc, et fête de Pasquin, on a vu *madama Lucrezia* coiffée d'un riche bonnet, et les épaules couvertes d'un fichu dans le dernier goût. »

Détails sur la gravure représentant une épée d'espadon fixée dans une coque de navire, page 23. — En 1818, dit M. Scoresby, il arriva à Liverpool un navire, *le Kitty*, capitaine Hodson, de retour d'un voyage à la côte d'Afrique. Ce navire ayant été placé dans le bassin pour quelques réparations, on découvrit avec étonnement qu'il était percé vers la proue par un corps dur de la consistance d'un os. Ce corps, qui, suivant toute apparence, était un fragment de l'épée d'un xiphias ou *espadon*, avait traversé le bâtiment dans un point où l'épaisseur de la membrure et des planches formées de bon chêne était de 12 pouces. La partie où l'épée s'était rompue se voyait à l'extérieur; quant à l'autre extrémité on l'apercevait au-dessous du pont : un charpentier l'ayant prise pour une cheville, la frappa de son maillet et brisa la pointe. Le fragment qu'il avait amassé lui paraissant curieux, il en parla à MM. J. et R. Fischer, constructeurs et propriétaires du bâtiment, qui firent extraire le restant de cet os avec précaution. Le point où il avait pénétré était distant de la proue horizontalement, de 2 à 4 pieds au-dessous de la ligne de flottaison. Il paraît d'après cela que le navire se mouvant avec une grande vitesse avait choqué un *espadon* qui marchait en sens contraire, et que l'épée, après avoir pénétré dans le bois, s'était rompue. Quoique le choc ait dû être très fort, personne dans l'équipage ne le remarqua. Le navire aurait pu être mis en danger si l'os n'était pas resté dans l'ouverture qu'il avait faite.

L'épée avait percé une des feuilles de cuivre dont le bâtiment était doublé; une planche de chêne de 2 pouces et demi d'épaisseur, un madrier de 7 pouces et demi, et enfin une autre planche également de chêne et épaisse de 2 pouces et demi. La longueur du fragment osseux était de 15 pouces, le plus grand diamètre de 2 pouces et demi. Le poids était d'une livre et deux onces; dans l'intérieur de l'os on remarquait quatre canaux anguleux qui s'étendaient presque jusqu'à la pointe.

— On cite des exemples de censure antérieurs à l'invention de l'imprimerie. Le Traité d'Abeilard sur la Trinité fut brûlé au concile de Soissons, en 1121, parce que l'auteur en avait laissé prendre des copies sans que le pape ou l'Église l'eussent approuvé.

ACTION DESTRUCTIVE DE L'OCÉAN.

Tandis que les lacs avec leurs nappes azurées et tranquilles se contentent de baigner et de rafraîchir leurs rivages, l'Océan, au contraire, avec ses vagues puissantes, attaque et déchire continuellement les îles et les portions de continent qui sont à portée de ses coups. C'est un infatigable ennemi qui redemande incessamment à la terre la place qu'elle occupe, qui étend chaque jour ses frontières par de nouvelles conquêtes, et qui finit par causer à la surface du globe des modifications considérables. Si chaque jour nous voyons les fleuves et les plus médiocres torrens miner la campagne qu'ils arrosent et se ronger un nouveau lit, nous pouvons nous imaginer ce que doit être la force d'érosion de la mer, surtout dans les lieux où la violence des courans causés par les marées, vient encore s'ajouter à la violence naturelle des grandes eaux soulevées par les vents. Ses lames frappent sans relâche, avec des détonations pareilles au fracas de l'artillerie, le pied des escarpemens qui les dominent, et, comme une batterie de brèche, elle enlève d'énormes quartiers de ces remparts destinés à protéger les continens contre sa tendance fatale à l'agrandissement.

La rapidité du courant produit par les marées augmente vivement quand il y a quelque obstacle qui s'oppose au libre passage des eaux. Alors elles s'accumulent avec une vitesse prodigieuse, et ne trouvant pas un passage assez large pour leur écoulement, elles se forcent d'en faire un. Les côtes de la Manche en offrent de fréquens exemples, tant en France qu'en Angleterre, et les nombreuses déchirures qu'elles présentent sont autant de preuves des victoires de l'Océan. Le principal obstacle au libre mouvement de la marée dans ce canal, est cet enfoncement dans lequel sont placées les îles de Jersey et de Guernesey, et les

flots qui les accompagnent, surtout du côté de la France. La mer montante, étant gênée dans sa tendance vers la côte, s'échappe à travers les passes qui existent entre les ochers, avec une rapidité dont les plus fougueux torrens donnent à peine l'idée. Le niveau des eaux près de Jersey s'élève de quarante-cinq pieds en six heures, et il est aisé de se faire une idée de la force qui est employée à élever une pareille masse d'eau à une telle hauteur. Les rochers, à force d'être battus par les flots, se laissent engloutir; les îles se laissent entailler, se creusent, et à la fin se divisent en une multitude d'îlots et de roches éparses.

L'Océan du Nord présente dans son activité de destruction des phénomènes plus frappans encore que ceux de la Manche. Dans ces contrées inhospitalières et sauvages, entièrement ouvertes aux grandes brises qui arrivent du large, les scènes les plus gigantesques de dévastation s'accomplissent journellement, et surtout durant les tempêtes d'hiver. Entre les Orcades et les îles Shetland, la marée acquiert la plus grande force que l'on connaisse. Le courant, dans le détroit de Pentland, possède une vitesse moyenne de neuf milles marins par heure, et dans les passes étroites, il en prend une bien autrement extraordinaire. Lorsque les vents le secondent, il redouble d'intensité, et lorsque les vents, au contraire, tendent à s'opposer à sa marche, les vagues s'élèvent avec une incroyable puissance, et se vengent avec fureur sur les roches qu'elles rencontrent de ces entraves à leur marche. Nous avons fait représenter, pour donner aux yeux une image des déchiremens énormes produits dans ces parages, une vue d'un groupe de rochers situé dans les îles Shetland, au sud d'Hillswick. Cette vue, tirée du Voyage du docteur



(Action destructive de l'Océan. — Vue d'un groupe de rochers battus par les flots, dans les îles Shetland.)

Hibbert dans ces contrées, est d'autant plus frappante qu'il est évident que ces immenses roches, que l'on pourrait comparer à des flèches de cathédrale, sont incapables de résister bien long-temps encore à l'action des vagues qui les attaquent. Jadis ces membres disloqués étaient unis et formaient une seule île, couverte d'habitans peut-être; aujourd'hui la mer a enlevé tout le terrain qui existait entre eux; il ne reste plus qu'une ruine, et, pour ainsi dire, un squelette de pierre qui, à son tour, finira par se briser et aller s'ensevelir dans les abîmes profonds de l'Océan. L'île d'Hillswick, située à peu de distance de ces roches sauvages, peut y contempler chaque jour l'histoire de la destinée qui l'attend; chaque jour elle entend l'Océan qui mugit autour d'elle, et la réclame comme une proie qui lui est due; chaque jour les rochers qui bordent ses rivages s'ébranlent, se corrodent, se fissurent, et laissent tomber dans les flots leurs débris emportés pièce à pièce. Ce qui se passe pour l'île d'Hillswick, à l'égard de ces grêles rochers qui s'élèvent autour d'elle, et dont notre gravure représente la physionomie générale, se passe également pour des îles plus étendues. Laissons marcher le temps, et l'Océan les réduira à une si piteuse figure, que les oiseaux de la mer trouveront à peine assez de place sur leurs cimes dégarnies pour y loger leurs nids et les mettre en sûreté contre les menaces du flot continuant à leur pied son éternelle guerre. Mais ces débris que l'Océan arrache d'un côté, il les accumule d'un autre. Si les anciennes terres s'effacent, de nouvelles terres reparaissent et les remplacent. Les continens, comme nous l'avons dit ailleurs (1835, p. 115), ne sont pas quelque chose de fixe, lorsque l'on considère l'immensité du temps. De même que ces bancs de sable ambulans qui, dans le cours d'une année, voyagent d'un point à l'autre dans le courant des fleuves, les continens s'amoindrissent d'un côté, s'agrandissent d'un autre, et sont, ainsi que l'Océan à la surface du globe, dans un jeu éternel

MAISON DE LORRAINE-GUISE.

Montrer en une page la série des principaux membres de cette maison, l'une des plus fécondes en personnages historiques; aider quelques uns de nos lecteurs à distinguer entre eux les Guise, ces homonymes illustres de nos annales, tel est le double objet de ce tableau généalogique et biographique.

|| Claude et son frère Jean, cardinal de Lorraine, né en 1498, mort comme lui en 1550, eurent un grand crédit sous François Ier; mais les enfans du Claude devinrent si puissans sous les quatre règnes suivans que leur pouvoir balança, éclipsa même l'autorité royale. — Sans eux le calvinisme eût sans doute triomphé en France.

|| Balzac cite ce mot de la maréchale de Retz : « Ils avaient si bonne mine, ces princes lorrains, qu'auprès d'eux les autres princes paraissaient peuple. »

Claude de Lorraine, premier duc de Guise, né en 1496, mort en 1550.

Antoinette de Bourbon, fille du bisaïeul de Henri IV, mariée avec Claude en 1513.

Le mariage de Claude et d'Antoinette fut une des premières causes de la puissance des Guise. Claude était fils de René II, duc de Lorraine, vainqueur de Charles-le-Téméraire (1834, p. 82); eut pour part héréditaire les grands biens que René possédait en France, et son comté de Guise fut érigé en duché-pairie par François Ier. Claude fut couvert de blessures à la bataille de Marignan; défit les Anglais devant Hesdin, conquit le duché de Luxembourg, etc.; sa gloire militaire commença la grande popularité du nom de Guise. De son mariage avec Antoinette il eut douze enfans dont les plus célèbres furent :

|| Sous les cinq derniers Valois, deux princes lorrains, l'un homme de guerre et l'autre cardinal, formèrent une sorte de duumvirat permanent : *sous François Ier*, Claude et Jean; *sous Henri II*, les mêmes; après eux François et Charles; *sous François II*, les mêmes; *sous Charles IX*, les mêmes; Henri après la mort de François; *sous Henri III*, Henri et Charles; Louis après la mort de Charles. Cette double position dans l'armée et dans l'Eglise était bien favorable pour exercer une grande influence sur l'esprit des peuples.

François, duc de Guise grand homme d'Etat, l'un des plus illustres capitaines des temps modernes; défendit Metz contre cent mille hommes, força Charles-Quint d'en lever le siége, et préserva ainsi la France de l'invasion. Après la défaite de St-Quentin il fut rappelé d'Italie, et à son approche l'ennemi qui menaçait Paris se retira précipitamment. — Prit Calais, dernier point de l'occupation anglaise, etc. — Réprima le tumulte d'Amboise; commença par les plus signalés succès les guerres religieuses allumées à Vassy; prit Rouen, gagna la bat. de Dreux. Mort en 1563, âgé de 44 ans, assass. par Poltrot devant Orléans qu'il assiégeait. Régna de fait avec le cardinal de Lorraine.

Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, sacra Henri II, François II et Charles IX; profond politique; persécuteur implacable des protestans; s'efforça constamment de neutraliser les mesures tolérantes de L'Hospital (1835, p. 394); conçut le projet de la Ligue. Né en 1525, il mourut en décembre 1574.

Claude, duc d'Aumale, épousa la fille de Diane de Poitiers. Né en 1526, tué en 1573, devant La Rochelle.

Charles, duc d'Aumale, commandant de Paris sous la Ligue; combattit à Arques et à Ivry; mort septuagénaire, en 1631.

Claude, dit le chevalier d'Aumale; toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris; tué en 1591, en attaquant Saint-Denis.

Louis I, card. de Guise, archev. de Sens; eut beaucoup de part aux affaires du temps. « On l'appeloit, dit l'Estoile, le cardinal des bouteilles, parce qu'il les aimoit fort. » Né en 1527, m. en 1578

François, gr.-prieur, général des galères. Né en 1534, m. en 1563, à la suite de la bataille de Dreux.

René, marquis d'Elbeuf, gén. des gal. Né en 1536, m. en 1566. Un de ses desc., Emm.-Maurice, découvrit Herculanum.

Marie, femme de Jacques V, roi d'Ecosse, née en 1515, morte en 1560; fut régente d'Ecosse pour Marie Stuart sa fille.

Marie Stuart, reine d'Ecosse, épousa François Dauphin, depuis François II. Née en 1542, décapitée en l'année 1587, veuv. du roi de France, de lord Darnley et du comte Bothwell.

Henri I, duc de Guise, *le Balafré*, doué de grands talens militaires et d'une bravoure héroïque; exécuta le projet de la Ligue. L'ambition ne fut pas le seul mobile de sa conduite politique : il voulut venger son père sur les protestans, surtout sur Coligny, que (bien à tort suiv. les meill. hist.) il croyait complice de Poltrot. A Jarnac, il se précipitait sur les rangs ennemis, où il espérait joindre l'amiral pour le combattre corps à corps; mais ce fut moins noblem. qu'il satisfit son désir de vengeance : il présida à l'assass. de Coligny lors du mass. de la St-Barthélemy, dont il fut un des directeurs; fut lui-même assass. à Blois, le 23 déc. 1588, âgé de 38 ans (1835, p. 169). Sans ce coup d'état, il eut peut-être été roi de France.

Charles, duc de Mayenne, chef de la Ligue après la mort de ses frères. Sa personne et ses actes politiques sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'étendre cette note.

Louis II, card. de Guise, archev de Reims, chef de la Ligue avec H. de Guise. Arrêté au signal donné par les cris de son frère assassiné, fut tué lui-même le lendemain, à l'âge de 33 ans. Le conseil décida que le roi n'avait rien fait s'il ne se défaisait du cardinal comme du duc.

|| Les Guise, pour faciliter l'usurpation qu'ils méditaient, fabriquèrent une généalogie qui les faisait descendre de la dynastie carlovingienne.

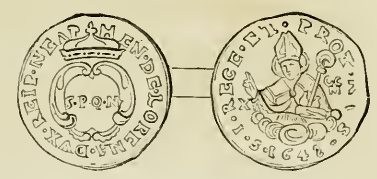
Charles, duc de Guise, né en 1571, mort en 1640 en Italie où il s'était retiré, Richelieu l'ayant contraint de sortir de France. Après la mort de Charles X (1835, p. 374), la Ligue avait voulu en faire roi.

Henri II, duc de Guise, né en 1614, mort en 1664, fut sur le point d'être roi de Naples.

(Voy. ci-contre.)

Louis III, cardinal de Guise, archevêque de Reims. Issu d'une lignée de héros, eut une vocation plus guerrière que religieuse. Louis XIII le fit arrêter sur le terrain au moment où il allait se battre en duel avec le duc de Nevers. Quelques mois après, il suivit le roi en Poitou, et se distingua entre les plus braves. Né en 1575, il mourut en 1621.

|| Henri II de Guise. — En lui se termina cette destinée presque royale qui fut comme l'héritage de quatre générations successives, ainsi qu'on le peut voir d'un coup d'œil sur cette page. Un Guise ne pouvait plus aspirer à la couronne de France, la mais. de Bourbon ayant vaincu celle de Lorraine : la fortune offrit le trône de Naples à l'ambition du petit-fils du Balafré. Les Napolit. le demandèrent pour chef après la revolte excitée par le pêcheur d'Amalfi; monté sur une simple felouque, il traversa la flotte de don Juan. et pénétra dans Naples en nov. 1647. Il fut nommé généraliss. et défenseur de la liberté; on frappa monnaie à son nom.



(*Henricus de Lorenâ, dux reipublicæ neapolitanæ. Sancte Januari, rege et protege nos.* — Une autre pièce représente une grappe de raisin et porte cette devise : *Læti ficat*, pour rappeler que l'insurrection commença dans le marché aux fruits, et pour faire allusion à la joie que le peuple éprouva d'avoir brisé le joug espagnol.)

Mais au bout de quelques mois la ville fut livrée aux Espagnols; Henri ne la put reprendre, et tomba aux mains de ses ennemis après s'être battu comme un lion. Ayant recouvré sa liberté dont il avait été privé plusieurs années, il tenta, avec l'appui d'une flotte française, de reconquérir le royaume de Naples, sur lequel, indépendamment du vœu populaire, il pouvait élever des prétentions du chef de René d'Anjou, marié, en 1420, avec Isabelle de Lorraine. Mais il échoua dans son entreprise, et vint alors se fixer en France, où Louis XIV le fit grand-chambellan. Au carrousel donné en 1662 sur l'emplacement nommé depuis *place du Carrousel*, le duc de Guise était chef des sauvages américains, et le grand Condé chef des Turcs; en les voyant on disait : « Voilà les héros de la fable et de l'histoire. » Toute la vie de ce Guise fut digne en effet d'un héros fabuleux. Il avait été archevêque de Reims.

Pirogue du Sénégal; Yolofs. — La longueur ordinaire de la pirogue du Sénégal est de 20 à 25 pieds au plus, sur 3 de largeur; elle est formée d'un seul arbre, creusée en grande partie au feu, et achevée par les naturels au moyen d'instrumens tranchans.

Les Yolofs, à l'embouchure du fleuve du Sénégal, sont les conducteurs de ces frêles nacelles. Confinés sur les bords de la mer dans un pays inculte, la pêche est une de leurs plus grandes ressources. Les pirogues qu'ils creusent sont rondes en dessous comme l'était l'arbre primitif, et par conséquent extrêmement *volages* sur l'eau. Aussi les Noirs ont-ils bien soin de ne se mettre que trois ou quatre dans chaque embarcation, et de s'y placer bien au milieu, sous peine de la voir chavirer à chaque instant. Une pagaye, espèce de rame à manche très court et à pelle large, leur sert pour faire avancer et gouverner leur petit bateau. Rarement ils se servent de voile; ils en déploient cependant quelquefois par un beau temps. Ces voiles sont en pagne ou en nattes fines qu'ils cousent ensemble.

L'arrière des pirogues yolofes est très relevé au-dessus de l'eau, et l'avant extrêmement pointu. Parfois leurs bords ne sont pas assez hauts au-dessus du niveau de la mer, et alors, surtout quand ils veulent mettre à la voile, ils cousent sur les côtes une planche qui s'étend jusque sur l'avant et s'y arrête brusquement auprès du mât; elle empêche l'eau d'entrer dans la pirogue quand celle-ci prend un peu d'inclinaison sous la pression du vent.

Les Yolofs se sont toujours montrés nos amis depuis notre première entrée dans leur pays. Ils font, au moyen de leurs bateaux, le petit commerce entre Gorée et la Grande Terre, qui n'en est éloignée que d'une lieue; ils passent également la barre redoutable du fleuve avec la plus grande facilité, et vont à Saint-Louis prendre, en échange de leurs poissons ou autres produits de la mer, des étoffes et des vivres.

Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue et que boit le soleil;
Puis l'oubli vient au cœur comme aux yeux le sommeil.

ALFRED DE MUSSET.

LA BÉTIQUE.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un » ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du » fleuve, qui se jette dans le Grand Océan, assez près des » colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, » rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis » d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé » les délices de l'âge d'or. » (*Télémaque*, livre VIII.) Ce tableau d'une vie rustique et toute sentimentale, innocente, heureuse, reposée, sous un ciel toujours égal, au sein de la nature, bonne et riante mère qui allaitait et endormait les hommes jusqu'à leur mort, sans trouble ni fatigue de leur part, tout ce charmant tableau que Fénelon nous a fait de la Bétique est bien connu de nos plus jeunes lecteurs, et de notre temps, si jeune qu'on soit, on sait bien aussi que c'est un rêve. Toutefois, ce n'est point au hasard et sans raison que Fénelon, cet homme qui avait une connaissance si profonde, un sentiment si pur et si vif de l'antiquité, a choisi la Bétique pour y placer son rêve de paradis terrestre. Les Grecs et les Romains, avant lui, s'étaient fait une image embellie de cette contrée, qui d'ailleurs, vue de près, est encore belle. Mon dessein est de dire en peu de mots ce qu'était la Bétique, et comment elle apparaissait aux peuples de Grèce et d'Italie qui la voyaient dans le lointain.

La *Bétique* est l'ancien nom de cette partie méridionale de l'Espagne qui, formant la transition entre l'Europe et l'Afrique, tient de l'une et de l'autre pour le climat, le paysage, les fruits du sol. C'est le bassin du *Bætis* ou Guadalquivir, contenu entre la Méditerranée, la Sierra-Morena, l'*Anas* ou Guadiana et l'Océan. On l'appelle aujourd'hui Andalousie, nom qui évoque aussi de douces images de bonheur champêtre. Aux plus anciens temps dont l'histoire ait gardé quelque souvenir, la Bétique, ainsi que le reste de l'Ibérie ou ancienne Espagne, avait pour habitans un grand nombre de petites nations ou tribus qui appartenaient pour la plupart à une même race, les *Ibères*. Les principales entre celles qui occupaient la Bétique, étaient les Bastules et les Turdétans; c'est pourquoi, du nom de ceux-ci, les Grecs ont appelé la contrée entière Turdétanie.

La civilisation, avec les Phéniciens, aborda de bonne heure dans la Bétique. Déjà au douzième ou treizième siècle avant Jésus-Christ, au temps où se passaient les vieux récits de la Bible, et bien avant l'âge où commence toute histoire dans notre Occident, la navigation de Phénicie, sous le patronage d'Hercule, son dieu, que les poètes grecs ont transformé en un héros de leur pays, explorait la Méditerranée, échelonnant ses colonies dans les îles et sur les rivages alors incultes et barbares du continent européen. A une époque fort ancienne, mais que nous ne saurions déterminer, les marchands phéniciens, ou, comme disaient les poètes, l'Hercule de Phénicie découvrit donc le fameux détroit par où la Méditerranée communique à l'Océan, et les banderoles phéniciennes ne tardèrent pas à flotter sur le roc de Gibraltar et les côtes de l'Ibérie. Cette découverte fut pour la Phénicie ce qu'a été depuis pour l'Espagne la conquête du Pérou. L'or abondait dans ces contrées : les rivières y charriaient avec leur sable des paillettes d'or : souvent même, dit la tradition, l'or se rencontrait en blocs presque purs dans le limon des fleuves ou à fleur de terre sur la montagne. De nombreuses colonies phéniciennes s'y établirent donc pour l'exploitation des mines, entre autres la puissante Gades (Cadix), dont la fondation remonte au douzième siècle avant Jésus-Christ. Ces colonies florissaient là, à l'extrémité du monde, inconnues; car les Phéniciens gardaient soigneusement le secret de leur riche découverte, et nul peuple n'était alors si hardi que de s'aventurer en de si lointaines navigations. Pourtant le nom de *Tartessus*, *Tarsis* ou *Tarchisch*, sous lequel les Phéniciens désignaient vaguement la terre de l'ouest, devint célèbre dans l'Orient. C'est là cette ville de Tarsis dont parle Isaïe, et dont la richesse est comparée à celle d'Ophir, dans quelques endroits des livres saints. Mais était-ce une ville de Bétique, ou le fleuve Bétis, ou la contrée entière que les Phéniciens appelaient ainsi? On n'en sait rien : les Grecs eux-mêmes l'ont ignoré, et ils emploient tour à tour en ces divers sens le nom de *Tartessus*.

Quelle était la condition de ces *bienheureuses* tribus de la Bétique, avant la descente des Phéniciens? et quelle fut-elle après?

L'état primitif des Ibères ne nous est connu que par des traditions vagues et embellies, mais il est aisé de l'imaginer. Leur existence, à l'âge reculé où nous remontons, était toute sauvage et brutale : c'était la méchante enfance de l'homme avec une plus grande force musculaire. Sans se soucier de leur communauté de langue et d'origine, ils vivaient, de tribu à tribu, dans une guerre incessante, acharnée, impitoyable. Un objet de parure, un arc, un cheval, une pièce de gibier, et par-dessus tout la mort de leur ennemi, tels étaient les seules joies qu'ils pussent apprécier. Ainsi l'or qui se trouvait chez eux abondamment leur servait tout au plus, comme servent le bois, la pierre, les plus vils métaux, à se fabriquer des ustensiles grossiers; ou bien, par cet instinct de parure qui est si puissant chez les sauvages, ils s'en faisaient des joyaux, des colliers, des pendans d'oreilles. Tels étaient les habitans de la Bétique à l'arrivée des Phéniciens : hormis qu'ils vivaient en tribus ou grandes familles, et que naturellement ils portaient le front en regard du ciel, leur innocence et leur bonheur ne valaient guère mieux que

ceux des loups et des ours de la montagne. Mais, après l'invasion des Phéniciens à Tartessus, tout change : adieu l'indépendance farouche, ou si l'on veut, l'innocente et heureuse vie des premiers temps. Les indigènes apprennent à leurs dépens ce que vaut l'or : vaincus après de longs combats, et asservis par les hommes civilisés, contraints d'exploiter leurs mines au profit des marchands de Tyr et de Sidon, les Ibères de l'Andalousie éprouvent maintenant tous les maux dont ils doivent un jour, eux aussi, accabler les Indiens de l'Amérique. C'est ainsi qu'ils font, sous leurs maîtres durs et cupides, le rude apprentissage de la civilisation. Ne les plaignons point trop ; cette même civilisation qui les frappe, les délivrera.

Les Grecs en ce temps-là sortaient à peine de cet âge à demi barbare que l'on nomme temps héroïques. Ce nom vague de Tartessus, accompagné de récits non moins vagues, pénétra de bonne heure chez eux et ouvrit à leur imagination un champ illimité. Ils se mirent donc à rêver du pays lointain, comme on fait quand on est jeune. Là, se disaient-ils, le monde finissait; là, Hercule, le robuste héros, ayant disjoint les monts Calpé et Abyla (Gibraltar et Ceuta), qui autrefois ne faisaient qu'un mont, n'avait plus trouvé devant lui que l'Océan désert et infranchissable. Dans leur poétique rêverie, ils transformaient les rocs de Ceuta et de Gibraltar en deux colonnes gigantesques, deux bornes où Hercule avait inscrit qu'au-delà il n'y avait rien. D'ailleurs, les vagues et les marées monstrueuses de l'Océan irrité s'engouffrant dans le détroit avec un fracas épouvantable, rejetaient au loin ou brisaient tout navigateur qui s'exposait à franchir les fatales bornes. Voilà du moins ce que les poètes grecs disaient dans leurs chants et le peuple dans ses récits; mais déjà, à l'insu des Grecs, l'Hercule phénicien, passant le détroit, naviguait dans l'Océan.

Ce qu'on savait de la terre que baigne le détroit n'était pas moins mystérieux et saisissant. Sur la côte ibérienne, *près des eaux intarissables du Tartessus, dont le lit est d'argent*, comme dit Stésichore, ou bien dans la verte Erythie et à Gadès, petites îles à peine détachées du continent, s'engraissaient les magnifiques troupeaux de bœufs que de l'Asie lointaine Hercule vint ravir : c'étaient les troupeaux de ce Géryon au triple corps, roi de Tartessus, que tua Hercule. Tartessus était pour les Hellènes le seuil de l'Atlantide, de ce monde occidental qu'a rêvé Platon et bien d'autres avant lui; c'était l'inconnu ; c'était le beau ; c'était plus encore, c'était la demeure des bienheureux. Les Grecs, en effet, amoureux de la terre, croyaient qu'après la mort ils habiteraient un pays, un recoin inaccessible de cette même terre où nous vivons, qui serait plus beau que l'Hellade, et où l'homme vivrait immortel, sans les infirmités de la matière. C'était là tout leur paradis : or, pour y placer un tel paradis, quel endroit plus beau que Tartessus, et plus mystérieux ? Ainsi les Champs-Élysées que, dans les poëmes homériques, Protée révèle à Ménélas, ces champs *aux extrémités de la terre*, où règne le blond Rhadamanthe, où la vie est douce et heureuse, où, une fois parvenus, les hommes ne connaissent plus ni neige, ni pluie, ni frimas, mais s'épanouissent à la douce haleine des zéphirs qui soufflent sans relâche de l'Océan ; ce jardin des Hespérides où mûrissent les pommes d'or ; cette ville de Saturne que Pindare décrit, où croissent dans les prairies, sur les arbres, au bord des ruisseaux, mille fleurs d'or, que les bienheureux tressent en guirlandes et en diadèmes pour en parer leur sein et leur tête brillante, c'est Tartessus.

En effet, les Hellènes plaçaient leurs Champs-Élysées dans l'Hespérie, c'est-à-dire la terre de l'ouest; *Hesper*, *vesper*, d'où notre mot *vespres*, signifie *le soir*, l'*étoile du soir*, le *couchant* : c'est pourquoi Pluton, dieu des morts, s'appelait aussi *le dieu du couchant*. Or, cette Hespérie, ce jardin des Hespérides, où étaient les Champs-Élysées, reculait à mesure que la science et la navigation helléniques se portaient en avant. Une fois déjà le nom d'Hespérie, ainsi que la demeure des bienheureux, s'étaient retirés de l'Italie, trop connue, dans la Bétique; mais au sixième siècle avant Jésus-Christ, vers le temps de Cyrus, voilà qu'un navire grec osa toucher aux côtes de Bétique, et dès lors la demeure des bienheureux s'envola plus loin, dans les Iles Fortunées, aujourd'hui les Canaries. C'était la route d'Amérique, où plus tard les Espagnols ont cherché long-temps le merveilleux pays d'*El Dorado*, comme si la demeure des bienheureux, chassée des Canaries, s'était, sous ce nom d'*El Dorado*, enfuie et cachée en Amérique !

La Bétique, les établissements phéniciens de la côte, les riches mines d'or et d'argent de l'intérieur et leur exploitation, tout cela désormais était connu. Toutefois pour long-temps encore la Bétique resta une terre de merveilles où la rêverie poétique avait un vaste champ. Des légendes nouvelles (celles-ci fondées sur un trop léger aperçu du pays), ou le vague récit des indigènes, se substituèrent aux légendes mortes et allèrent s'amplifiant. Ainsi les Hellènes contaient qu'après le règne des dieux et des Titans, le plus ancien roi de Tartessus fut Gargoris, qui enseigna le premier à recueillir le miel. Gargoris eut de sa fille un petit-fils qu'il voulut faire mourir. Il le coucha dans un étroit sentier où devaient passer les taureaux; il l'exposa aux chiens affamés et aux sangliers; il le fit jeter à la mer : c'est en vain. A l'aspect de l'enfant, les taureaux, les chiens, les sangliers se détournent; la vague de l'Océan le saisit, l'enveloppe dans ses replis, et le porte doucement sur le rivage, où une biche vient l'allaiter. Il grandit, et court long-temps les montagnes, mêlé aux cerfs et leur égal en vélocité; mais, dans la suite, un chasseur l'ayant pris dans ses lacs, il fut reconnu et pardonné. Habis, ainsi s'appelait le jeune enfant, devint un roi puissant et civilisateur : c'est lui qui enseigna dans la Bétique l'art de dompter les bœufs et d'ensemencer les champs.

Déjà les armées romaines avaient pénétré en Ibérie, et les fables merveilleuses ne cessaient point de circuler en Grèce et dans le monde romain. Tantôt l'on disait que les rapides cavales de Lusitanie n'avaient d'autre époux que les vents; tantôt, le feu s'étant mis aux forêts sur les montagnes, au dire des habitans du pays, l'or et l'argent fondus avaient coulé par torrens dans les ravins. Ou bien c'était le soleil dont chaque soir, du haut du rivage occidental, on voyait l'orbe grandir, grandir à tel point, disait-on, qu'il avait cent fois sa grandeur accoutumée; puis on l'entendait se plonger dans la mer en sifflant, comme un fer rouge qui s'éteint, et au jour le plus éclatant la nuit noire succédait sans crépuscule. Cette croyance était si généralement répandue, cent trente ans avant Jésus-Christ, que le philosophe Posidonius alla passer trente jours et trente nuits sur le mont Calpé, pour s'assurer de la non-existence du phénomène. Telle était la vie antique avec la crédulité de son âge et ses rares et difficiles communications ! Comme je l'ai dit plus haut, le prestige de ce monde occidental dura long-temps. Et lors même que la Bétique, devenue province romaine, fut le mieux connue, elle continua d'être une terre d'élite, où le monde romain, déjà las, plaçait sa chimère de repos et d'un bonheur tout matériel. On parlait avec admiration et envie de ses collines parfumées, de ses vallées bocagères et verdoyantes, où des forêts, maintenant abattues, entretenaient la fraîcheur et l'abondance des eaux; où se récoltaient abondamment le blé, l'olive, le miel et les vins exquis; où paissaient en magnifiques troupeaux, les bœufs, les chevaux de race agile, les moutons à la chair odorante et à la fine laine. Pline trouve à cette nature un éclat indéfinissable. Strabon vante surtout les rives et les flots du Bætis pour la richesse des cultures et les ombrages. Abondance de gibier dans les forêts; abondance de poissons dans les rivières, surtout à leur embouchure, point d'animaux malfaisans, si ce n'est les lapins que l'on prenait au furet. L'Espagne, dit Justin, n'est ni brûlée comme l'Afrique d'un soleil ardent,

ni tourmentée comme la Gaule de vents continuels. Une douce chaleur y pénètre les campagnes qu'humectent des pluies douces et opportunes : de là vient leur fertilité Les fleuves, d'un cours noble et lent, y roulent de l'or avec leur gravier. Aucune exhalaison de marais n'y altère la salubrité du ciel que purifient régulièrement tous les jours les brises de mer.

On oubl ait le vent de *Solano*, sec et brûlant, et les sauterelles dévastatrices. Mais telle est en effet la belle et féconde nature de l'Andalousie, que le tableau qui précède semblera peu exagéré. Tyr, Carthage, les Romains, s'approvisionnèrent tour à tour des produits de son sol. Au temps de l'empereur Auguste, quantité de grands navires, descendant le Bœtis, transportaient sans relâche au port d'Ostie, voisin de Rome, ou à Dicéarchie, les viandes salées qui le disputaient en célébrité à celles du Pont; le blé, le vin, la cire et le miel, le thon nourri (si l'on en croit les anciens) de glands, qui des montagnes roulaient dans la mer, et les fines étoffes de fabrique phéniciene. On trouvait aussi en Bétique le fer et le vermillon; mais ce que les Phéniciens, les Carthaginois, et, après eux, les Romains, cherchaient là surtout, c'étaient les mines d'or et d'argent, les plus riches peut-être du monde connu. Les habitans avaient appris des Phéniciens ou des Carthaginois l'art de creuser à une grande profondeur des conduits tortueux où ils suivaient les filons d'argent. et s'ils rencontraient des eaux souterraines, ils savaient les dessécher. Au temps d'Auguste, il y avait encore parmi eux tel particulier qui retirait d'une mine d'argent un talent cuboïque, à peu près la valeur de 6,481 livres tournois tous les trois jours. Le lavage de l'or mêlé au sable des rivières passait aussi pour profitable, et beaucoup de gens s'y employaient.

Cependant à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire vers le temps de Jésus-Christ, où en sont les sauvages de la Bétique? Nous les avons laissés, il y a mille ans, sous le joug des Phéniciens; plus tard, les Carthaginois, maîtres de la mer, sont venus à leur tour les conquérir et les exploiter; aujourd'hui, élevés au rang de province romaine, ils sont à demi Romains, et dans moins d'un siècle, ils enverront à Rome pour y briller, leurs poètes et leurs philosophes, *Lucain*, les deux *Sénèque*. Depuis long-temps les vainqueurs phéniciens ou carthaginois se sont fondus avec eux; et de cette fusion il est résulté un peuple nouveau, doux, poli et civilisé. C'est ce même peuple qui dans la suite inventera le fandango. Il a déjà la parole sonore et l'orgueilleuse emphase qui aujourd'hui distinguent particulièrement les Andalous. Du reste, il a complétement oublié son antique barbarie, son antique insouciance de l'or, son antique félicité, et il se vante, lui qui a appris à lire sous le fouet des Phéniciens, de posséder une législation en vers, des poèmes, toute une histoire écrite, qui, à partir de l'ère chrétienne, remontent à six mille ans!

BERCEAUX CANADIENS.



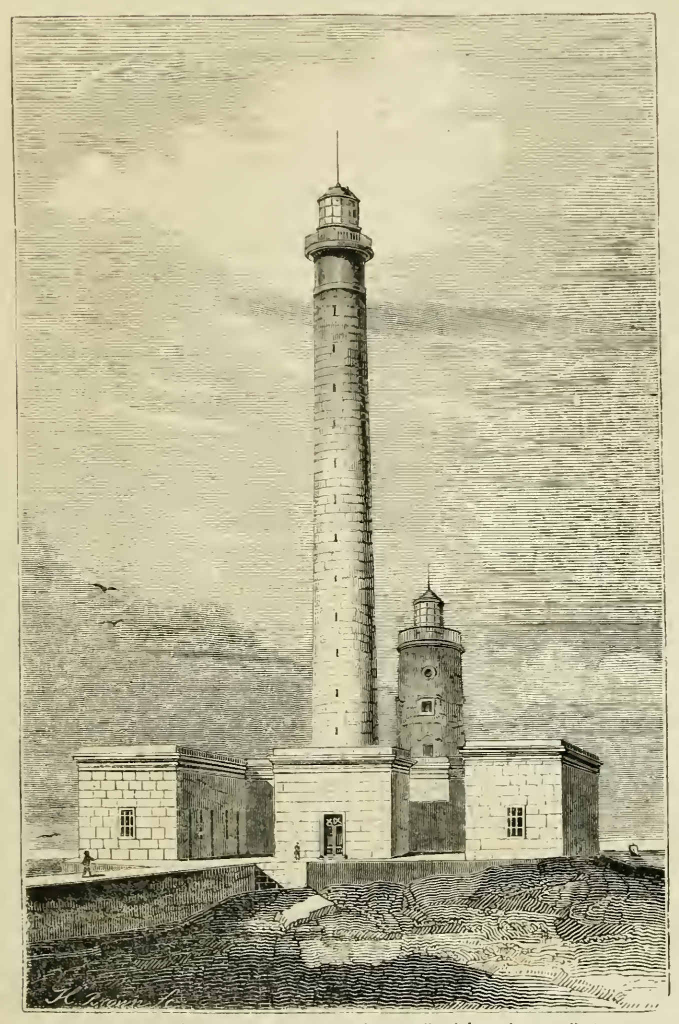
(Jeunes enfans du Canada dans leurs berceaux.)

Obligées de porter leurs enfans dans de longues courses, les femmes canadiennes les emmaillotent d'abord dans un petit berceau où ils ne peuvent remuer ni bras ni jambes; elles emboîtent ensuite ce berceau dans une sorte de hotte élevée dont elles se passent les courroies autour des épaules, et ainsi chargées elles cheminent lestement sans embarras ni souci. Le bambin a le dos appuyé contre sa mère; sa figure est au grand air, et ses yeux sont distraits sans cesse par l'aspect de la campagne. Aux stations, la hotte est détachée et posée contre un arbre, contre une pierre, ou accrochée à une branche. Les mères mettent la plus grande coquetterie à bien décorer leur *panier à poupon* : les matériaux en sont artistement tressés et les courroies soigneusement travaillées. C'est à la fois, en effet, une parure pour elles et une parure pour leur enfant; manteau, robe, douillette, tout est remplacé par le panier. — Dans nos campagnes aussi on emmaillotte sans miséricorde les nouveau-nés avec force langes, lisières et épingles, dans un panier long qu'on accroche à un fort clou fiché dans la muraille, hors de la portée des chats, des chiens ou autres animaux, après quoi on va aux champs Ce n'est point gai pour le pauvre petit, qui ne fait qu'un cri depuis le matin jusqu'à midi, heure où la mère revient du travail pour dîner. Peut-être serait-il aussi bien de prendre modèle sur les Canadiennes, et d'emporter souvent avec soi son poupon au grand air.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

PHARE DE BARFLEUR département de la Manche



(Vue du nouveau et de l'ancien phare de Barfleur. — Le nouveau phare est allumé depuis le 1er avril 1835; il porte un feu dont les éclipses se succèdent de demi-minute en demi-minute; sa portée est de sept lieues. L'ancien phare, de 27 mètres de hauteur, doit être démoli et transporté sur un autre point de la côte.)

L'institution des phares remonte aux temps les plus reculés, et on trouve dans les anciens historiens de nombreuses mentions d'édifices de ce genre. Le plus célèbre, entre tous ceux de l'antiquité, était celui que Ptolomée-Philadelphe avait fait élever dans l'île de *Pharos*, près d'Alexandrie. Il passait pour une des sept merveilles du monde, et l'admiration publique a consacré son nom. Il présentait un grand nombre d'étages élevés en retrait les uns sur les autres, et décorés chacun d'une galerie intérieure; il renfermait plusieurs centaines de salles et une multitude d'escaliers dont quelques uns étaient si larges et si peu inclinés, que des bêtes de somme pouvaient les gravir facilement; il avait enfin mille coudées de hauteur, s'il faut toutefois en croire les écrivains arabes, ce qui n'est pas toujours très prudent. C'était presque, on le voit, une réalisation de la tour de Babel. Malheureusement des tremblemens de terre l'ont détruit peu à peu, et il n'en reste plus de vestiges.

Les phares construits par les Romains dans les diverses parties de leur vaste empire ont aussi complétement disparu. Celui d'Ostie, qui passait pour être le plus grand de tous, avait été élevé sous le règne de Claude, et était, au dire de Suétone, une imitation de la merveille d'Alexandrie. En France, on voyait encore au commencement du dix-septième siècle, auprès de Boulogne, un phare de construction romaine; il était octogone, et se composait de douze étages avec autant de galeries supportées par de beaux entablemens. Il avait environ soixante pieds de diamètre à sa base.

On voit, d'après ce court exposé, que les phares étaient

chez les anciens des monumens d'une extrême importance sous le rapport de l'art, et que l'architecture était appelée à y déployer tout le luxe et toutes les ressources dont elle pouvait disposer.

Mais alors, la navigation étant moins étendue que de nos jours et ses besoins étant moins connus, les phares étaient moins nombreux, et, on peut le dire, mal répartis. On ne s'en servait que pour signaler les principaux ports, tandis que rien, pendant la nuit, n'indiquait aux navigateurs les passages dangereux ou les points qu'il leur importait le plus de connaître pour rectifier leur marche. Les phares étaient plutô des monumens d'utilité locale que d'utilité générale; aujourd'hui leur rôle est changé. D'après le programme que la savante commission, chargée de tout ce qui concerne l'éclairage de nos côtes, a publié, il y a quelques années, les principaux phares doivent signaler les caps qui comprennent entre eux les grandes anfractuosités qu'on observe en jetant les yeux sur la carte de France; d'autres phares moins importans, placés dans ces anfractuosités, doivent indiquer les points singuliers que la navigation peut avoir intérêt à reconnaître; enfin de plus faibles encore marqueront les entrées des petites baies, des rivières ou des ports. Ainsi, en règle générale : phare du premier ordre pour indiquer au navigateur venant du large l'approche des côtes; phare du deuxième ordre pour lui faire connaître la disposition particulière de la grande baie dans laquelle il doit se diriger; phare du troisième ou quatrième ordre (feu de port) pour le guider vers le petit bassin, but de son voyage.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du mode d'éclairage et du système adopté pour que les navigateurs puissent à l'inspection d'un feu reconnaître leur position (1834, p. 285). Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Aujourd'hui, nous ne voulons nous occuper que de la construction des phares, et ce que nous venons de dire sur leur répartition n'a eu pour but que d'expliquer et de légitimer, au moins en partie, les changemens qu'a éprouvés leur architecture. Placés autrefois dans de grandes villes, ces édifices devaient naturellement porter l'empreinte de la puissance et de la richesse des cités qui les avaient fait élever. Ils réclamaient une décoration architectonique au même titre que tous les grands édifices situés au milieu des habitations des hommes. Maintenant appelés à signaler les principales saillies de nos côtes, ils sont par cela même éloignés, pour la plupart, de tout centre de population. Ils n'ont plus de villes à décorer; ce ne sont plus que des monumens d'utilité publique, ce mot *utilité* étant pris dans une acception purement matérielle. Rien n'invite donc à y déployer ce luxe d'ornemens que l'on regarde souvent comme indispensable à l'architecture. Qu'ils présentent de belles lignes, d'heureuses proportions, que leur construction, simple et solide, soit clairement accusée, voilà tout ce qu'on doit en attendre, voilà les seules ressources que le constructeur ait à sa disposition pour satisfaire aux exigences de l'esthétique. Le *beau* dans ces monumens, plus que dans tous autres, ne peut être que la manifestation extérieure du *bien*. Les phares ne sont plus des œuvres de luxe, mais ils peuvent encore être des œuvres d'art.

Sans doute, en s'imposant d'aussi sévères conditions, il est plus difficile de plaire que lorsqu'on peut appeler la sculpture à son aide; car un brillant vêtement peut dissimuler bien des imperfections. Aussi la critique s'est-elle exercée amplement sur quelques uns des phares qui ont été élevés dans ces dernières années. Nous ne dirons pas qu'elle a été injuste, mais elle aurait dû, ce nous semble, tenir compte des difficultés du problème, et distinguer soigneusement le principe qui était bon, des applications qui quelquefois ont pu être vicieuses. Au reste, le public n'a pas toujours approuvé la critique, car les masses l'impressionnent en général plus vivement que les détails; la vue d'un grand travail accompli par la main des hommes le séduit plus que l'harmonie des formes; en un mot, il comprend plus aisément la partie matérielle de l'architecture que son côté intellectuel ou moral, et plusieurs de nos phares, par leur grande hauteur et leur construction monumentale, ont captivé l'admiration de tous ceux qui les ont vus.

Parmi ces derniers, l'un des plus remarquables est sans contredit le phare de Barfleur, bâti sur la pointe de Gatteville. Il est destiné à signaler l'extrémité ouest de la grande baie dans laquelle vient se jeter la Seine, et il a été construit en remplacement d'un ancien phare dont la hauteur était insuffisante et qui s'aperçoit sur le second plan de notre dessin. Il s'élève en forme de colonne au-dessus d'un soubassement rectangulaire, dans lequel est pratiquée l'entrée de l'escalier circulaire qui conduit jusqu'au sommet. Sa hauteur est de 70 mètres au-dessus du rocher granitique sur lequel reposent les fondations. Au pied du phare, mais sans y être réunis, sont disposés les logemens des gardiens et les divers magasins nécessaires au service.

Cet édifice, entièrement construit en granit, a été exécuté avec le plus grand soin, et peut rivaliser avec ce que les anciens ont produit de mieux en fait de construction. La promptitude avec laquelle il a été élevé et la simplicité des moyens employés pour mettre en place les blocs volumineux qui le forment, ne sont pas moins dignes de remarque. Les travaux n'ont duré que cinq ans; commencés en 1829, ils étaient terminés en 1835, et ils avaient été exécutés sans le secours d'aucun de ces échafaudages montant depuis le sol dont nos architectes ont l'habitude d'entourer à si grands frais la plupart des édifices qu'ils construisent. L'échafaud posait sur la construction même, et s'élevait en même temps qu'elle; il consistait en un plancher porté sur le mur d'enveloppe par quatre fortes vis; une ouverture ménagée au milieu de ce plancher, et au-dessus de laquelle était une poulie soutenue par quatre montans, donnait passage aux pierres qui s'élevaient par le creux de la tour; ces pierres étaient suspendues à un fort cordage double qui passait dans la gorge de la poulie, redescendait, et s'enroulait au pied de l'édifice sur un treuil mis en communication avec un manége mu par des chevaux. Au-dessus des quatre montans on avait fixé une plate-forme sur laquelle étaient accrochés seize tirans en fer se rattachant à autant d'échasses placées à l'extérieur, qui supportaient deux étages de planchers : c'était là ce qui formait l'échafaudage intérieur nécessaire à la pose des pierres. Enfin, au-dessus de la plate-forme s'élevait un petit arbre sur lequel tournait une grue qui permettait de saisir les pierres au moment où elles étaient arrivées au niveau du plancher pour les transporter immédiatement dans l'emplacement qui leur était destiné.

On voit par cette description que les planchers extérieurs et intérieurs, la poulie et la grue, étaient tous liés, et ne reposaient que sur les quatre fortes vis fixées au plancher principal, et on conçoit aisément qu'en agissant sur ces vis, on ait pu faire monter tout le système d'une assise sur l'autre jusqu'à la fin de la construction.

Cet intéressant travail a été conçu et dirigé par M. de Larue, ingénieur des ponts-et-chaussées, qui a prouvé non seulement de l'habileté, mais encore un grand dévouement; car, pour en surveiller l'exécution, il a dû se condamner à vivre pendant cinq ans dans un pénible isolement. Au reste, de pareils exemples de dévouement ne sont pas rares de nos jours, et nous aurons occasion d'en citer plusieurs autres lorsque nous entretiendrons nos lecteurs des grands travaux qui s'exécutent sur divers points de notre territoire.

Autrefois des hommes fatigués du monde se retiraient dans la solitude et cherchaient par d'austères privations à apaiser la colère de Dieu, et à préparer à l'humanité un meilleur avenir : ils étaient bénis de tous, et l'Église les sanctifiait. Aujourd'hui de jeunes hommes, après avoir conquis par de longues études une honorable position, quittent les plaisirs, et vont chercher dans le désert une vie de solitude

et de privations. Proclamons donc aussi leurs noms, et arrachons au moins à l'oubli ceux qui ont bien mérité de nous.

MEURTRE DE GALEAS SFORZA,

DUC DE MILAN.

26 décembre 1476.

Trois jeunes gens, Olgiati, Lampugnani et Visconti (le dernier était prêtre), avaient résolu de mettre à mort Galeas Sforza. Leur première conférence eut lieu dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise. Ils s'exercèrent à l'escrime avec des poignards pour acquérir plus d'agilité. Ils se rassemblèrent pour la dernière fois la veille du jour de Saint-Etienne, désigné pour l'exécution : ils se firent leurs adieux, comme ne devant plus se revoir; ils avaient arrêté l'heure, le rôle de chacun, et tous les détails de l'exécution. Le lendemain de grand matin ils se rendirent au temple de saint Etienne, le conjurèrent de leur pardonner s'ils souillaient de sang son autel, puisque ce sang devait accomplir la délivrance de la patrie. Ils assistèrent au service de la messe, célébré par l'archiprêtre de cette basilique, chez lequel ils se retirèrent après. Les conjurés étaient dans cette maison près du feu (car un froid violent les avait fait sortir de l'église), lorsque le tumulte de la foule les avertit de l'approche de Galeas Sforza. C'était le lendemain de Noël, 26 décembre 1476.

Galeas, qui semblait retenu par des pressentimens, ne s'était déterminé qu'avec peine à sortir de son palais. Il marchait cependant au milieu du cortége, entre l'ambassadeur de Ferrare et celui de Mantoue. Jean-André Lampugnani s'avança au-devant de lui, dans l'intérieur même de l'église, jusqu'à la pierre des Innocens; de la main et de la voix il écartait la foule. Il mit un genou en terre devant Galeas, comme s'il eût voulu lui présenter une requête, et en même temps, de sa main droite, qui tenait un court poignard caché dans sa manche, il le frappa au ventre de bas en haut; Olgiati, au même instant, le frappa à la gorge et à la poitrine; Visconti, à l'épaule et au milieu du dos. Sforza tomba dans les bras des deux ambassadeurs qui marchaient à ses côtés, en criant : « Ah! Dieu. » Ces coups avaient été si prompts, que ces ambassadeurs ignoraient encore ce qui s'était passé. Au moment où le duc fut frappé, un violent tumulte s'éleva dans le temple : plusieurs tirèrent leurs épées; les uns fuyaient, d'autres accouraient. Personne ne connaissait encore ni le nombre ni les projets des conjurés; mais les gardes et les courtisans qui avaient reconnu les meurtriers s'élancèrent à leur poursuite. Lampugnani, en voulant sortir de l'église, se jeta dans un groupe de vieilles femmes qui étaient à genoux; ses éperons s'engagèrent dans leurs vêtemens, il tomba, et un écuyer maure de Galeas l'atteignit et le tua. Visconti fut arrêté un peu plus tard, et massacré de même par les gardes. Olgiati sortit de l'église et gagna sa maison; mais son père ne voulut pas le recevoir et lui ferma les portes. Un ami lui donna une retraite, où il ne fut pas long-temps en sûreté. Il était, dit-il lui-même, sur le point d'en sortir et d'appeler le peuple de Milan à une liberté qu'il ne connaissait plus, lorsqu'il entendit les vociférations de la populace qui traînait dans la boue le corps déchiré de son ami Lampugnani : glacé d'horreur et perdant courage, il attendit le moment fatal où il fut découvert.

On le soumit à une effroyable torture; et ce fut le corps déchiré, les os rompus et disloqués, qu'il dicta cette relation circonstanciée de sa conspiration, qu'on lui demandait et qui nous a été conservée. (Voyez *Confessio Hieronymi Olgiati morientis, apud Ripamontium historia mediol.*, l. VI, p. 649.) Il termina ainsi sa confession :

« A présent, sainte mère de notre Sauveur, et vous, ô princesse Bonne (c'était la veuve de Galeas), je vous implore pour que votre clémence et votre bonté pourvoient au salut de mon âme. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on laisse à ce corps misérable assez de vigueur pour que je puisse confesser mes péchés suivant les rites de l'église, et subir ensuite mon sort. »

Olgiati était âgé de vingt-deux ans; après la torture il fut condamné à être tenaillé et coupé vivant en morceaux. Au milieu de ces atroces douleurs, le prêtre qui l'assistait l'exhortait à se repentir : « Je sais, répondit Olgiati, que j'ai mérité par toutes les fautes de ma vie ces tourmens, et de plus grands encore si mon faible corps pouvait les supporter. Mais quant à l'action pour laquelle je meurs, c'est elle qui soulage et repose ma conscience : loin de croire que j'ai par elle mérité ma peine, c'est en elle que je me confie pour espérer que le juge suprême me pardonnera mes autres péchés. Ce n'est point une cupidité coupable qui m'a porté à cette action, c'est le seul désir d'affranchir mon cher pays d'un tyran que nous ne pouvions plus supporter. Si je devais dix fois revivre pour périr dix fois dans les mêmes tourmens, je n'en consacrerais pas moins tout ce que j'ai de sang et de forces à un si noble but. »

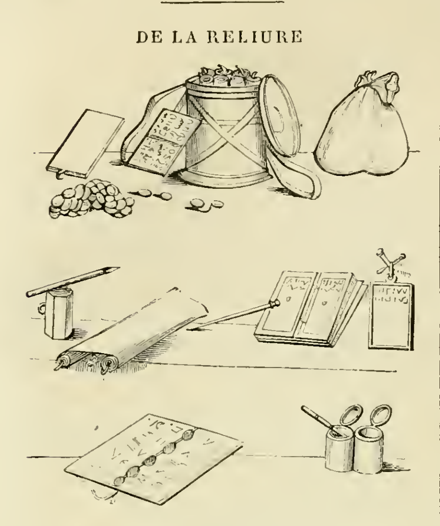
Le bourreau, en lui arrachant la peau de dessus la poitrine, lui arracha un cri; mais il le comprima aussitôt. « Cette mort est dure, dit-il en latin; mais la gloire en est éternelle! » Ce furent les derniers mots de cette victime du fanatisme politique.

Etablissement du premier kaffeenaus *(café) à Vienne.* — Pendant le mémorable siége de la capitale autrichienne par les Turcs, un Polonais (1834, p. 154) nommé Georges-François Kulcycki, animé du désir de combattre partout les ennemis du Christ, était entré au service de l'Autriche, alors amie et alliée de la Pologne. La position des assiégés était désespérante; cernés de tous les côtés, ils n'avaient aucune communication avec l'armée qui devait leur porter secours, et il ne se rencontrait personne qui osât traverser le camp des assiégeans pour avertir les généraux autrichiens de la situation précaire de la capitale. Au milieu de la perplexité générale, Kulcycki se dévoua. Déguisé en Turc, il passe en bravant mille dangers à travers l'armée des infidèles, et bientôt une fusée lancée en l'air apprend aux habitans de Vienne que déjà la moitié de la mission de ce hardi émissaire est accomplie. Après s'être assuré que l'armée impériale n'attend pour livrer la bataille décisive que l'arrivée de l'armée auxiliaire polonaise, Kulcycki repasse le camp turc sous le même déguisement, et apporte cette heureuse nouvelle aux Viennois. Le roi de Pologne, Jean Sobieski, ne se fit pas attendre, et aussitôt arrivé, il livra la bataille, battit les hordes innombrables des Turcs, délivra Vienne, et sauva ainsi l'empire autrichien d'une chute certaine. Kulcycki fut appelé devant l'empereur, qui lui demanda quelle récompense il préférerait obtenir pour les services qu'il avait rendus. Kulcycki demanda simplement la permission d'établir un *koffeehaus* (café), pour y débiter le café dont il avait fait, après la bataille, une ample provision dans le camp turc.

Cette permission lui fut accordée, et il ouvrit, le 7 août 1683, le premier café de Vienne. Le conseil municipal, en commémoration du dévouement de Kulcycki, ordonna que son buste serait placé dans tous les cafés qu'on établirait dans la suite, et il prescrivit même de célébrer chaque année, par une cérémonie particulière, l'anniversaire du premier établissement. — Aujourd'hui, les temps sont bien changés : la Pologne, jadis libératrice de l'Autriche, est maintenant opprimée par elle, et cependant, quoique l'ordonnance du conseil municipal ne soit plus obligatoire pour personne, les Viennois, amateurs de la liqueur orientale,

gardent fidèlement le souvenir du fondateur du premier café de leur ville.

DE LA RELIURE



Manuscrits, tablettes, écritoires, plumes, stylets découverts à Pompéi.

La reliure, que beaucoup de gens regardent uniquement comme un art tout-à-fait secondaire, et que les amateurs de livres considèrent avec raison comme une portion très importante de la *bibliophilie*, n'a pas encore eu chez nous ses historiens. Aucun indice sur l'origine, la marche, les progrès ou la décroissance de cet art, si digne d'éveiller l'attention par lui-même d'abord, et ensuite dans ces derniers temps, par les grands maîtres qu'il a produits, ne se trouve consigné dans les ouvrages bibliographiques où l'on serait le plus tenté de croire qu'on devrait en rencontrer. Il est vrai que M. de Gauffremont a écrit jadis un *Traité sur la Reliure;* que M. Jauglon s'est essayé dans le même genre; que MM. Peignot et Nodier ont composé, l'un une brochure, et l'autre quelques articles touchant le sujet qui nous occupe; mais, outre que ces écrits ne contiennent que des détails, des critiques ou des conseils techniques, et que la matière n'y a pas été assez creusée, assez approfondie, quelques uns des opuscules dont nous parlons sont devenus si rares que nos bibliothèques publiques elles-mêmes ne peuvent pas les offrir à ceux qui vont les y demander. Nous croyons donc qu'on verra ici avec intérêt quelques détails, non sur la manière dont on s'y prend pour relier les livres, mais sur les différentes phases de succès ou de stagnation, d'illustration ou de recul que cet art a eu à subir.

Chez les anciens, où les manuscrits ne se composaient point de papier, l'art de la reliure n'existait pas. On concevra facilement ceci en se reportant au temps et aux usages. De fait, lorsque l'on écrivait sur de la peau de poisson, sur du linge, sur des feuilles, sur des écorces, sur de l'ivoire, sur de la pierre, sur des métaux *, etc., il est tout simple qu'on ne songeât pas à *relier* ces matières; tout au plus pouvait-on penser à en plier quelques unes, à joindre ensemble les plus malléables, ou à les assembler après les avoir taillées dans la même forme. Pour plusieurs d'entre elles d'ailleurs, le besoin de conservation auquel nous avons dû l'invention de la reliure moderne ne se faisait pas sentir. Qu'avaient à craindre du froissement ou des vers les tablettes d'or, d'argent, de bronze? Quant à celles qui se composaient de cire, matière par sa nature sujette à détérioration, il est probable que ce fut pour elles, dont la forme extérieure se rapprochait de celles de nos pages, qu'on commença à imaginer un mode de conservation assez ressemblant à notre reliure. Les tablettes de cire, en effet, que nous possédons encore, offrent à peu près l'apparence de nos volumes in-octavo, et la cire non seulement y est appliquée sur un fond de bois, mais dans quelques unes se trouve garantie des deux côtés par une couverture de même espèce.

Plus tard, lorsqu'on en vint à faire presque exclusivement usage du parchemin, on inventa pour cette nouvelle matière les *libri plicatilles* et les *volumina*, noms qui indiquent très bien la forme qu'on donnait aux manuscrits. Le *volumen*, ainsi appelé *a volvendo*, fut surtout ce dont on se servit le plus alors, puisqu'on roulait le parchemin, ou le linge, ou le papyrus, ainsi que font encore nos marchands d'images dans la campagne, autour d'un cylindre en bois garni de pointes ou de globes aux deux bouts. Ce terme est très faux, aujourd'hui que nos livres sont carrés ou oblongs; mais ainsi s'établissent les anomalies: le nom est resté, et la chose a presque complétement disparu.

Lire ce que, durant la longue période du moyen âge, était l'art de la reliure ou celui qui en tenait lieu, serait chose fort difficile: il ne nous est parvenu à ce sujet aucune lumière, aucun renseignement. Tout au plus savons-nous qu'au neuvième et dixième siècles, grâce probablement à

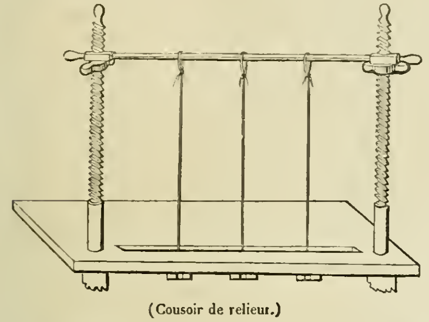


Un atelier de relieur au moyen âge.

l'impulsion que donnèrent aux lettres et à tout ce qui se rattachait aux études Charlemagne et les princes de sa race, tout au plus, dis-je, savons-nous qu'à cette époque la

* Comment, par exemple, aurait-on pu essayer de relier le singulier livre dont il est question dans l'anecdote qui suit? — Pétrarque allait presque toujours vêtu d'une veste de cuir passé, sur laquelle il écrivait, aussitôt qu'elles lui arrivaient, ses pensées et ses poésies. Cette veste pleine de ratures existait encore en 1527, et était conservée et respectée comme un monument précieux de littérature par les célèbres Jacques Sadolet, Jean Casa et Louis Bucatello.

decoration extérieure des manuscrits était poussée à un grand point. On enserrait le parchemin entre deux tablettes de bois, et sur ces tablettes on incrustait des dyptiques en ivoire, des pierres précieuses ou des fermoirs d'argent. La Bibliothèque Royale est fort riche en ce genre, et celle du Louvre renferme, couvert en velours rouge, le fameux livre d'heures, écrit en lettres dorées et tracées sur parchemin couleur de pourpre, qui fut donné à la ville de Toulouse par Charlemagne, ce Napoleon des temps anciens, lorsqu'il se rendait en Espagne, et que la ville offrit à Napoleon, ce Charlemagne des temps modernes, lorsqu'il revenait vainqueur de Madrid. Celui qui écrit ces lignes a vu pourtant dans une bibliothèque particulière, celle de M. Motteley, l'un de nos bibliophiles les plus instruits et les plus zélés, une *reliure* de ce genre, si l'on peut appeler cela ainsi, encore plus ancienne : c'est un Nouveau-Testament du huitième siècle, garni de bois, couvert de satin noir, et admirablement conservé.



(Cousoir de relieur.)

Selon nous, ce ne fut guère qu'à l'époque de l'invention du papier de chiffons, et de son usage assez répandu, que dut prendre naissance la reliure moderne, c'est-à-dire vers le commencement du quatorzième siècle, ou tout au plus vers la fin du treizième (1280). Depuis ce temps jusqu'au seizième siècle, aucun nom d'artiste ne surnage, et cependant les reliures sont nombreuses; mais toutes restent anonymes. En général, la reliure, ainsi que l'ornement extérieur et l'illustration intérieure des manuscrits, suit, quant à son plus ou moins de grâce, quant au goût bon ou mauvais qu'elle dénote, le genre qui domine dans l'écriture, et même pourrait-on ajouter, sans un trop grand paradoxe, dans les autres arts contemporains; car presque toujours tout s'harmonise. Ainsi, au quinzième siècle, la reliure, comme l'architecture, comme les lettres ornées des manuscrits, est remplie de fioritures apprêtées que n'offre pas au même point l'époque antérieure, et l'on ne retrouve plus aucune marque de la belle simplicité qui régnait encore dans les arts au commencement du quatorzième siècle.

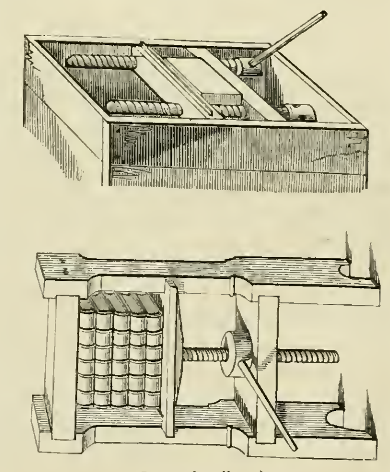
Les plus belles reliures du quinzième siècle n'appartiennent pas à la France. Ce sont, à notre avis celles de la fameuse bibliothèque que forma à Bude le célèbre Mathias Corvin, et qu'il éleva au nombre de 50.000 volumes. On les connaît très peu chez nous. La plupart, ou du moins une grande partie, des chefs-d'œuvre de ce genre, rassemblés par ce grand roi, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Munich.

Le seizième siècle, c'est-à-dire l'époque de la renaissance, est sans contredit chez nous le temps où l'art de la reliure parvint à son apogée. Il y a toute une période de ce siècle, celle qui commence à François Ier et finit avec Henri III, en passant par Henri II, François II et Charles IX, qui n'offre pour ainsi dire à notre admiration que des chefs-d'œuvre. Louis XII avant, et Henri IV après, firent bien aussi; mais les livres qui leur appartinrent, et qui nous sont parvenus, confirment notre idée sur l'accord du progrès ou du recul simultané dans les arts. La reliure de ces monarques suffirait à montrer que l'un devance et que l'autre suit la belle époque de la renaissance.

Nos bibliothèques publiques sont richement fournies de reliures de François Ier et des princes ou princesses de sa maison; mais il serait difficile d'y en rencontrer d'aussi belles que celle des *Heures* de Marguerite de Savoie, possédée par le bibliophile que nous avons déjà nommé, et surtout que celle de l'Histoire de Langey du Bellay, aux armes de Catherine de Médicis, portant les insignes du veuvage, avec une couverture sur laquelle sont peintes des larmes, au milieu desquelles se distingue cette devise : *Ardorem extincta testantur vivere flamma.*

A cette époque, ce ne furent pas seulement les princes qui eurent de belles bibliothèques et le goût des magnifiques reliures; les particuliers et les dames de la cour imitèrent cette passion : c'est ainsi que Diane de Poitiers, le trésorier Grollier, qui fit imprimer lui-même à Venise, en 1522, le livre de Budé, *de Asse;* le président de Thou, père du malheureux ami de Cinq-Mars; M. d'Urfé, et plusieurs autres, employèrent à l'achat et à l'embellissement de leurs livres des sommes considérables. Vigneul-Marville, dans ses Mémoires, dit que le célèbre amateur Grollier (que le bibliophile anglais Dibdin, dans son Voyage en France, a pris pour un relieur) avait pour vingt mille écus de reliures, et ce qui nous en reste prouve que ces reliures étaient vraiment admirables. Les artistes anonymes auxquels nous les devons, inspirés par l'élan general de leur époque, brodaient sur le maroquin de merveilleux arabesques.

Le dix-septième siècle, à l'exception de quelques reliures de Ruette, libraire et relieur de Louis XIV, que l'on suppose avoir exécuté les magnifiques reliures du chancelier Séguier, reste complètement stationnaire d'abord, et décroît ensuite



(Presses de relieur.)

promptement. Rien de si simple : les financiers, qui ne savaient pas lire, se souciaient peu que les ouvrages qu'ils achetaient fussent bien ou mal reliés, puisqu'ils ne les ouvraient jamais; et du moment que La Bruyère eut appele les grandes bibliothèques des *tanneries*, il fut permis d'avoir des livres brochés. Le dix-huitième siècle offrit dans cet art, qui avait déjà produit Enguerrand, Boyer, Desseuille, Padeloup, Gascon, Derôme, Chameau et quelques autres maîtres, plusieurs hommes d'un grand talent. Les premiers sont

Boyet et Ponchartrain, que Martin dans un catalogue appelle le *célèbre*; puis, sur la fin, Simier père, dont le nom est si dignement soutenu par son fils; Purgold, Vaugelles et Bauzonnet. A ce siècle, je ne rattacherai pas Thouvenin qui vient de mourir; laissons en effet dans le silence les premières années de cet artiste, qui fut si grand; mais dont le talent se développa si lentement pour se manifester dans ses œuvres dernières. Jamais la reliure n'a été portée à un plus haut point de perfection; jamais d'une chose industrielle on n'a fait plus complètement un art. L'homme même le plus indifférent qui contemple une reliure de Thouvenin, ne peut s'empêcher d'y reconnaître du génie.

Depuis la mort de Thouvenin, plusieurs noms que le sien éclipsait totalement, ont commencé à surgir avec éclat. M. Keller est parvenu, dans ses *Quatre Évangiles*, dont la reliure est une imitation de celle du Poitiers, édition *princeps* des Alde, appartenant à M. Motteley, à conquérir le suffrage des amateurs, et le premier prix obtenu pour ce travail à l'exposition de l'industrie n'en a été que la juste récompense. MM. Bauzonnet, dont le goût peut rivaliser avec celui de Lewis que nous opposent sans cesse les Anglais; Thompson qui joint à l'art du relieur des connaissances profondes; Muller et Lesné, témoignent que la reliure n'est pas descendue tout entière, ainsi qu'on s'est trop hâté de l'écrire, dans le tombeau de Thouvenin. M. Lesne, qui a inventé un nouvel endossement fort ingénieux, et qu'il serait bon de voir adopter, a composé un poëme sur la reliure, dont le but a été de fixer *mnémoniquement* les principes fondamentaux de son art.

Nous dirons en finissant que la reliure française nous paraît aujourd'hui en progrès; mais qu'elle est loin, ce nous semble, d'être parvenue à la perfection, surtout pour les choses qui concernent l'ornement. Les artistes du seizième siècle, sous ce rapport, sont encore de beaucoup au-dessus des nôtres.

LE CARNAVAL.

« On sait, ou du moins on doit savoir, que dans tous les pays de foi catholique, quelques semaines avant le Mardi-Gras, les gens se donnent tout leur soûl de divertissement, et achètent le repentir avant de se faire dévots. Quel que soit leur rang, grands ou petits, ils se prennent tous à jouer du violon, à banqueter, à danser, à boire, à se masquer. — Dès que la nuit couvre le ciel d'un sombre manteau (et le plus sombre est le meilleur), l'infatigable gaieté se balance sur la pointe du pied, jouant et riant avec tous les galans qui s'empressent autour d'elle, et alors, il y a des chansons, des refrains, des fredons, des clameurs, des guitares, des sons et des tapages de toute nature. Et il y a aussi de splendides et fantastiques costumes, des masques de tous les siècles et de tous les pays, grecs, romains, jankee doodles (fat du genre commun), et indoue.

» Cette fête est nommée le *Carnaval*, ce qui, bien expliqué, semble vouloir dire *adieu à la chair!* Et ce nom convient parfaitement à la chose, car pendant le carême on ne vit que de poissons frais et salés. Mais pourquoi se prépare-t-on au carême par tant de bombances? C'est ce que je ne puis dire, quoique je croie deviner que ce doit être à peu près par les mêmes motifs que nous aimons à vider un verre avec nos amis, lorsque nous les quittons, au moment d'entrer dans la diligence ou dans le paquebot. C'est donc ainsi que l'on dit adieu aux dîners où domine la viande, aux mets solides, aux ragoûts fortement épicés, pour vivre pendant quarante jours de poissons mal assaisonnés, attendu que l'on n'a pas de bonnes sauces dans ces pays.

» Or, de tous les lieux de la terre où le Carnaval était jadis le plus amusant, et le plus célèbre pour ses danses et ses chants, par ses bals et ses sérénades, par ses mascarades, ses grimaces, et ses mystères, Venise était au premier rang. »

C'est à peu près en ces termes que lord Byron commence *Beppo*, histoire vénitienne, l'un de ses chefs-d'œuvre. Mais, Venise « cette fille des mers » qu'il a tant aimée, n'a plus que de tristes et pauvres plaisirs. Pour décrire un carnaval italien dans toute sa gloire, nous devons quitter ici Byron, et chercher à Rome un autre guide.

Et quel autre guide plus digne se présentera à nous que Goëthe, cet autre grand poète de notre siècle? Il a écrit un charmant petit ouvrage qui n'a jamais été traduit en français, et qui a pour titre : *le Carnaval romain* (*romanische Carnaval*). C'est à ce texte allemand que nous empruntons les détails suivans, en y ajoutant çà et là quelques souvenirs plus nouveaux que plus d'un ami souffle à notre oreille.

Carnaval de Rome. — Les mascarades du *Corso* et les courses de chevaux libres font la gloire et l'éclat du Carnaval de Rome*.

Pendant les huit jours qui précèdent le carême, le *Corso* offre le spectacle le plus divertissant et le plus animé que l'imagination puisse concevoir.

Vers midi, une cloche donne le signal des mascarades. Les ouvriers qui étaient occupés à aplanir le sol de la rue et à le réparer avec de petites pierres de basalte, interrompent leurs travaux. Des gardes à cheval sont placés en sentinelle à l'entrée de chacune des rues adjacentes. Le peuple accourt en foule.

La longueur du *Corso*, depuis la *porta del Popolo* jusqu'au palais Vénitien, peut être de 3 500 pas. Dans toute cette étendue, les balcons et les fenêtres sont de chaque côté ornés de riches tentures. Les trottoirs, larges de six à huit pieds, sont garnis d'échafaudages et de siéges : les loueurs crient incessamment : *Luoghi! luoghi padroni! luoghi nobili! luoghi avanti!* Les dames, les cavaliers, ont bientôt envahi toutes les places. Les masques, les équipages, le peuple, se disputent l'espace de douze à quatorze pieds qui sépare les deux trottoirs.

Le *Corso* n'est plus alors une rue, c'est une immense galerie, c'est une salle de fête. Les murailles tapissées, le nombre immense des chaises, la beauté des parures, la joie répandue sur les visages, tout permet cette illusion, et rarement le beau ciel qui éclaire cette scène magique rappelle que l'on est sans toit.

Masques. — Si nombreux que soient les originaux groupés et mêlés par l'artiste dans notre gravure, ils ne peuvent donner une idée suffisante de l'infinie variété des masques.

Un avocat marche à pas rapides, plaide, gesticule, déclame, interpelle les dames aux fenêtres, menace les passans de procès, raconte des causes comiques, poursuit effrontément certains individus, et lit tout haut la liste de leurs dettes, ou révèle leurs aventures les plus secrètes; sa volubilité de débit est incroyable; mais s'il vient à rencontrer parmi les masques le costume d'un confrère, alors sa verve et sa folie sont au comble, et le pavé de Corso se change bientôt en un tribunal ridicule.

Le personnage du *Quacquero* est l'un des plus communs : ce masque est habillé selon les modes françaises des quinzième et seizième siècles. Son pourpoint et ses culottes sont de soie ou de velours, son gilet est brodé d'or. Il est ventru, il est joufflu; ses yeux sont si petits qu'on les voit à peine; sa perruque est tout hérissée de petites queues et de boucles. C'est à peu près la figure du *buffo caricato* des opéras comiques : il est sot et fat; on le voit sans cesse sauter légèrement sur le bout du pied; il se sert de grands anneaux noirs sans verres en guise de lorgnon, et semble regarder avec une curiosité avide dans les voitures et aux balcons; il fait de grandes révérences bien raides en poussant

* Nous avons décrit le Corso et les courses des chevaux libres dans le premier article de notre deuxième volume (année 1834).

des cris inarticulés, très perçans, et liés entre eux par la consonnance *brrrr*. — *Hi brrrr! Zi brrrr!* tel est le signal que plus de cent Quacqueri se donnent entre eux, et que l'on entend du bout du Corso à l'autre. Ils sont les plus bruyans de la fête après les enfans, qui soufflent tous à l'envi dans des cornes marines.

Des troupes de jeunes gens, sous les habits de fêtes des femmes du peuple, égaient les passans de propos joyeux ou simulent des querelles.

Les jeunes filles sont aussi en assez grand nombre parmi les masques. La plupart, à défaut d'argent pour louer des costumes, appellent à leur aide les inventions de la coquetterie et se travestissent fort astiquement à peu de frais. Par exemple, veulent-elles se déguiser en mendiantes, une belle chevelure, un masque blanc, un petit pot de terre attaché à un ruban de couleur, un bâton ou un chapeau de paille à la main, c'est assez pour leur rôle : elles se promènent humblement sous les fenêtres, d'où tombent, au lieu d'aumônes, des bonbons, des noix, et mille jolies babioles.

D'autres se composent adroitement une toilette originale de leurs plus simples atours, et elles se promènent seules sans autres armes offensives et défensives, qu'un petit balai de fleur de roseau qu'elles passent méchamment sous le nez de ceux qui sont sans masques. Malheur à qui tombe au milieu de quatre ou cinq de ces jeunes filles! Autant vaudrait être berné sur la couverture du pauvre Sancho; car se défendre sérieusement contre leurs agaceries serait chose dangereuse; les masques sont inviolables, et la garde a ordre de les soutenir.

On retrouve les vêtemens ordinaires de tous les états dans la foule des masques. Des palefreniers, avec de larges brosses en main, frottent le dos des passans; des voiturins offrent leurs services avec l'empressement et le charlatanisme ordinaires.

Les déguisemens les plus agréables sont ceux de filles de la campagne, de villageoises de Frascati; ceux de pêcheurs et de bateliers napolitains, de sbirres et de Grecs.

Les personnes du théâtre jouent aussi leurs rôles; et l'on entend répéter les scènes connues de Brighella, de Tartaglia, du docteur, du pantalone, et du fameux capitan espagnol. Quelques individus apparaissent çà et là enveloppés dans de riches tapis ou dans de vastes draps blancs attachés au-dessus de leur tête, et ils sautent subitement à pieds joints ou semblent glisser rapidement comme des fantômes.

Des magiciens ouvrent et feuillettent de grands livres de chiffres en flattant ironiquement la passion du peuple pour la loterie. — Un homme à double masque marche en tous sens, de sorte que l'on ignore toujours le côté véritable de son visage.

De laids personnages traînant de longues redingotes, le front orné de plumes colossales, s'arrêtent un genou en terre, ou s'asseient pour crayonner sur de vastes portefeuilles. Ce sont les caricatures des peintres qui abondent toute l'année dans les rues de Rome.

Plus d'un masque satirique sans nom, sans tradition, né d'une saillie, frappe par l'étrangeté de son invention. Une espèce de géant, par exemple, porte sur sa tête, au lieu de chapeau, une cage dans laquelle des oiseaux habillés en dames et en abbés gazouillent en frappant les barreaux de leurs becs.

Enfin, s'il est impossible de mentionner tous les acteurs de cette folle comédie, du moins ne sera-t-il pas permis d'oublier Polichinelle qui est aussi commun que le Quacquero.

A un certain instant, on voit apparaître Polichinelle-roi; il agite un sceptre; il fait retentir l'air d'un bredouillement de Jupiter. Aussitôt tous les polichinelles épars de bredouiller, d'accourir, de l'entourer et de le porter en triomphe sur une balançoire. Mais la véritable patrie de Polichinelle est Naples, de même que Venise est celle d'Arlequin. Une année où l'on jouait à Naples, sur le théâtre populaire de San Carlino, une farce intitulée *le Novanta-nove disgrazie di Policinello* (les quatre-vingt-dix-neuf infortunes de Polichinelle), une curieuse procession de Polichinelles se fit remarquer pendant le carnaval : M. et madame Polichinelle se promenaient suivis de quatre-vingt-dix-neuf petits Polichinelles, leurs fils et leurs filles, échelonnés en tailles décroissantes. Papa Polichinelle secouait la tête et s'écriait, dans son langage étrange : *Ecco, ecco quà le vere Novanta-nove disgrazie di Policinello!* (voilà, voilà vraiment les quatre-vingt-dix-neuf infortunes de Polichinelle).

Les équipages. — Le Corso ne semble offrir déjà qu'un espace bien étroit pour la multitude des masques et des curieux : cependant les équipages en envahissent presque la moitié. Le long de chacun des deux trottoirs règne une file de voiture : la garde à cheval du pape va et vient en tous sens pour maintenir l'ordre; et au milieu de la rue, entre les deux files, à travers le flanc de la foule des mascarades, le gouverneur, le sénateur et les ambassadeurs ont le privilége de se promener en carrosse, ainsi que leurs cortéges de nobles et de domestiques. Sous le ventre des chevaux, sous les voitures, entre les roues, partout se presse avec une insouciance et témérité le peuple à chaque instant refoulé. Les cris, les rires, les disputes, le son des instrumens barbares, les hennissemens, se mêlent, se confondent à briser les oreilles.

Vers la fin du carnaval, les équipages rivalisent de luxe : ils sont découverts. Les dames sont ordinairement placées au milieu sur des siéges élevés de manière à laisser admirer leur beauté et le goût élégant de leurs costumes; les cavaliers occupent les coins un peu au-dessous d'elles. Derrière, les valets sont déguisés; le cocher lui-même est ordinairement travesti en femme, et près de lui un petit chien barbet, orné de faveurs roses ou bleues, fait résonner son collier de grelots.

Confetti. — Au-dessus de la foule, sur les voitures, sur les trottoirs, sur les balcons, on voit presque sans cesse une grêle de petites dragées que les masques envoient aux spectateurs et que les spectateurs leur renvoient. Autrefois c'étaient des dragées fines et exquises. Mais l'usage de ces libéralités étant devenu trop général, et ces libéralités surtout étant devenues des perfidies, on ne se sert plus aujourd'hui que de petites boules de craie ou de plâtre, auxquelles on continue, seulement par extension, à donner le nom de *confetti*.

Les dames, assises sur les trottoirs, ont près d'elles des corbeilles argentées et dorées, des sacs ornés ou des mouchoirs pleins de ces munitions. C'est devant le palais Ruspoli que se placent de préférence les plus jolies femmes; aussi les équipages et la foule font en cet endroit de fréquentes stations : la guerre y est toujours vivement engagée; les *confetti* volent de toutes parts; mais plus d'un masque jaloux jette trop violemment une poignée de dragées contre un beau visage; et plus d'une querelle sérieuse trouble la gaieté générale.

Les abbés surtout ont lieu de redouter les *confetti*; sur leur habillement noir, chaque balle marque un point blanc, et après quelques pas, ils sont ponctués des pieds à la tête : un peu plus loin, ils sont tout entiers d'une blancheur de neige.

Les enfans sont continuellement occupés à ramasser à terre les *confetti*; mais c'est en vain : la foule les écrase, et souvent le lendemain matin, toute la rue est couverte d'une longue couche de poussière blanche. La fureur de ces décharges de dragées de plâtre est encore plus grande à Naples. « *Corpo di Bacco!* disait le duc de.... en montrant la rue de Tolède toute pavée à blanc, *c'è stato quest' oggi un consumo di confetti magnifico! questo sì si chiama carnevale!* » (par le corps de Bacchus! il y a eu aujourd'hui une magnifique consommation de confetti! voilà ce qu'on peut appeler un carnaval!).

Dans cette ville, le vieux roi Ferdinand se postait toujours à une fenêtre de l'hôtel de la princesse Partanna, et, puisant à pleines mains dans deux sacs gigantesques dressés à ses côtés, il jetait force *confetti*, qui étaient du reste d'excellente qualité. Il visait particulièrement ses vieux courtisans, ses généraux à perruque poudrée, il les assaillait avec impétuosité dans leurs voitures, jusqu'à les obliger de fuir au grand trot, et il s'écriait avec joie : *O! vi là, cè l'oggio dato! l'aggio suonato!* Regardez, je lui en ai donné! je l'ai servi de la bonne manière!



Vue du *Corso*, à Rome, pendant le Carnaval.

Moccoli. — Au soir du dernier jour, le Corso offre un spectacle féerique. Une petite lumière paraît au loin, puis une seconde, une troisième; bientôt il y en a vingt, cent, mille : on dirait un incendie qui se propage dans la foule. Des lanternes de papier sont accrochées en festons aux fenêtres, aux voitures; chaque piéton a une bougie allumée : *Sia ammazzato chi non porta moccolo!* (mort à qui ne porte pas de bougie!) crie chacun en soufflant sur les bougies de ses voisins, en défendant la sienne ou en la rallumant. D'un balcon élevé, la rue est un foyer où il y a une guerre d'étincelles. Enfin un moment vient où tout s'éteint : la foule se retire; ses bruits, ses derniers murmures s'apaisent. Le carnaval est fini, le règne sévère du carême commence

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

LE CHATEAU-NEUF, A NAPLES.



Vue du Château-Neuf, à Naples.

L'an 1266, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, venait de conquérir le royaume de Naples sur le roi Manfred. Il ne voulait pas habiter la forteresse de Capoue bâtie par les Normands, parce qu'elle était construite sur un trop petit modèle, ou plutôt encore parce qu'il lui était nécessaire de surveiller les mouvemens qu'on aurait pu exécuter contre lui dans le port de Naples. C'est pourquoi il ordonna de construire une forteresse dont le pied plongerait dans la mer, et qui servirait à la fois de défense contre les princes qu'il avait détrônés et contre ses nouveaux sujets.

Cette forteresse est connue sous le nom de Château-Neuf, qu'il ne faut pas confondre avec celui de château de l'OEuf. Sur l'emplacement choisi pour l'exécution de ce plan, s'élevaient une église et un monastère dédiés tous deux à la sainte Vierge, et en la possession des moines de l'ordre de Saint-Dominique. Le roi, craignant de froisser les idées religieuses des Napolitains, donna aux Dominicains, pour les indemniser de la perte de leur couvent, l'ancienne citadelle de la ville, située dans la rue Alvina, et fit bâtir, pour être jointe au couvent, l'église connue sous le nom de Santa-Maria-Nuova.

Quel est l'architecte du Château-Neuf? Jules-César Capaccio, qui a traité de l'histoire de Naples et de ses monumens, croit que c'est Jean Pisano.

Ce que l'on remarque d'abord, ce sont les cinq tours qui terminent les angles, et qui avaient toutes reçu des noms particuliers. La première s'appelle Bibirella, à cause de son voisinage de la mer dont elle semble boire les eaux; la deuxième, à cause du même voisinage de la mer, a pris le nom grec Talasso; la troisième se nomme Torre Aurea, parce qu'elle renferma pendant long-temps les trésors royaux. Les deux autres ont perdu leur nom.

Pendant les règnes qui suivirent le règne de Charles d'Anjou, le Château-Neuf servit aux princes de résidence royale, et fut témoin des tragiques évènemens qui signalèrent les règnes de Jeanne Ire et Jeanne II. Toutefois aucune adjonction n'y avait été faite jusqu'au règne d'Alphonse d'Aragon, qui le rebâtit presque entièrement, et en l'honneur duquel fut élevé l'arc de triomphe placé entre les deux tours qui regardent la ville, et l'une des œuvres les plus remarquables du quinzième siècle.

Alphonse, vainqueur du roi René (1442), s'était emparé de toutes les Abruzzes, et était entré dans Naples, où il avait été reçu à bras ouverts. Pour le fêter d'une manière digne de lui, et rendre à jamais mémorable son avènement au trône, les Napolitains lui avaient préparé les honneurs du triomphe. On avait abattu le pan de mur situé entre les deux tours sans nom du Château-Neuf, et Alphonse, monté sur un char doré, couvert de pourpre, traîné par quatre chevaux blancs, ferrés d'or et retenus par des freins d'or, escorté par vingt chevaliers, avait pris pompeusement possession de son palais. Après ces solennités, au lieu de relever le mur qui avait été abattu pour livrer passage au cortége, on résolut d'élever sur la même place un arc de triomphe dont on confia la construction à un des plus habiles artistes de l'époque, si l'on en juge par la perfection du travail.

Vasari attribue cette œuvre à Giuliano da Majano: cette opinion semble la plus probable; voici les termes dans lesquels il l'exprime: « Giuliano fit aussi pour le roi Alphonse, alors duc de Calabre, des sculptures dans la grande salle du château de Naples: il sculpta aussi en dehors et en dedans le dessus de la porte de cette salle qu'il orna elle-même de bas-reliefs. Ce fut cet artiste qui donna à la porte du château la forme d'arc de triomphe, et qui la décora ensuite des représentations des victoires du roi Alphonse. Cet arc de triomphe est d'ordre corinthien et est orné d'un nombre

infini de figures. » Capaccio réfute l'opinion de Vasari en donnant pour auteur de cette œuvre un certain Pietro di Martino, Milanais; il appuie cette assertion sur la lecture qu'il fit d'une inscription tumulaire en l'honneur de Pietro, dans laquelle il est dit qu'il avait reçu du roi Alphonse le titre de chevalier, pour l'*activité avec laquelle l'arc avait été élevé.*

Toutefois, la description des sept villes d'Italie, de Girolamo Pico Fonticulano, énonce que parmi les sculpteurs qui travaillèrent à cet arc on peut citer un certain Silvestre Aquilaro.

Sous Frédéric, fils d'Alfonse, on agrandit encore le château; on donna à l'arc de triomphe une porte de bronze couverte de bas-reliefs, sur lesquels on grava en vers latins l'histoire de ce prince.

En 1571, sous don Juan d'Autriche, le Château-Neuf était dans sa plus grande splendeur.

En 1654, Philippe, roi d'Espagne, y entretenait pour les plaisirs de la cour un nombre considérable de musiciens, qui, tous les soirs, se faisaient entendre de la *Loggia* placée du côté de la mer.

De nos jours, ce titre de Château-Neuf paraît si peu convenable, appliqué à une si vieille forteresse, qu'on se contente de l'appeler *le Château;* la place située devant le château s'appelle Pargo del Castello.

LE BASSIN DE SAINT-FEREOL.

En l'année 1604, naquit à Béziers un enfant dont la famille, d'origine italienne, ruinée par les longues dissensions gibelines, s'était refugiée en France.

Cet enfant que la nature avait fait, pour ainsi dire, géomètre à douze ans comme Pascal, avait appris les mathématiques tout seul; à quinze ans, il méditait en silence un grand projet qui devait, disait-il, l'illustrer; à vingt ans, prenant pour son compte l'idée conçue par les Romains, fécondée par Charlemagne, et devant laquelle reculèrent Henri IV et François Ier, il se rendait à Versailles à pied, faute d'argent, et confiait son secret au grand Colbert.

Ce secret n'était rien moins que le projet de la jonction des deux mers, à travers cent cinquante lieues de pays.

« Mais, disait le ministre, comment réussirez-vous, jeune » homme? Les particuliers ne voudront pas céder leurs terres; les États refuseront d'autoriser les dépenses et d'engager les provinces. Le roi lui-même sera effrayé de tout » l'argent qu'il y aurait à jeter là! C'est un projet de génie, » que le vôtre, monsieur; mais il aura de la peine à s'effectuer.

» — Monseigneur, répondait le jeune homme, ce projet-» là, voyez vous, c'est le rêve de toute ma vie. Il faut que » je l'exécute ou que je meure à la tâche. Je sens là (et il » posait le doigt sur son front) que je lèverai tous les obstacles. Ayez seulement la bonté d'en parler au roi, monseigneur; vous pouvez tout sur son esprit, et l'esprit du roi » comme le vôtre aime les grandes choses. Qu'est-ce que » cela vous coûtera? un mot, et la France sera dotée d'un » travail devant lequel s'abaisseront les pyramides d'Égypte; » ou bien j'irai végéter dans quelque province, à bâtir des » maisons.

« — Dites des palais, monsieur, reprit Colbert en se retirant; car si sa majesté rejette votre dessein, nous vous attachons dès ce moment, en qualité d'architecte, aux bâtisses de Versailles, dans lesquels il y aura aussi de quoi » s'illustrer, car sa majesté désire en faire une chose grande » et nationale. Adieu, monsieur. »

Deux mois après (il en faut un peu plus maintenant pour approuver la construction d'un égoût), parut une ordonnance de Louis XIV, autorisant le sieur Riquety, dit Riquet, à commencer, à l'imitation du canal de Briare, achevé en 1642 par trente-trois seigneurs le tracé d'un canal qui porterait le nom de *Canal du Midi*, et à prendre à cet effet *tout le sable, mortier*, etc., etc., dont il aurait besoin, dans les terres où devait passer le canal. Cette ordonnance eut pour effet, au bout de quatorze ans, de donner un creusé de 257,715 mètres de longueur, auquel avaient été consacrés, durant ce temps, le travail de onze mille ouvriers par jour, et somme toute, dix-sept millions de dépense, qui, au taux actuel de la monnaie, en vaudraient plus de trente-quatre. Ce n'est pas tout. Cent ponts avaient été jetés sur le canal, dont la profondeur était de neuf pieds, la largeur de quarante, et qui contenait sept cent quarante-sept mille toises cubes d'eau.

Je récapitulais ainsi toutes les phases de ce prodigieux travail, en me dirigeant de Castelnaudary vers le bassin de Saint-Feréol, situé au sein des montagnes, à plus d'un jour de marche de la grande route.

Enfin, j'arrivai à cet immense réservoir creusé entre deux monts, dans le lit même du Laudon.

Il est impossible de se figurer quelque chose où le génie de l'homme ait été porté plus loin. « Vous êtes étonné, disait » Riquet, de la grandeur de vos étangs, et cependant ils » sont dans vos plaines où ils existent d'eux-mêmes. Eh bien! » moi, je les mettrai au faîte des montagnes, et non seulement je les agrandirai, mais lorsqu'ils n'existeront pas, » je les creuserai de main d'homme. »

Or, Riquet a exécuté ces choses.

Le bassin de Saint-Féréol, qui reçoit toutes les eaux de la Montagne-Noire, a douze cents toises de long sur cinq cents de large, c'est-à-dire deux lieues de tour. Il est emprisonné dans une chaussée de granit de trente-six toises d'épaisseur, et de deux cents d'élévation. Le fond lui-même est de granit. Il contient 8,950,000 mètres cubes d'eau. Que feraient ici des réflexions? ces mesures parlent.

Je suis descendu par une voûte à laquelle sont adaptés des robinets pour les temps de sécheresse, jusqu'au fond du réservoir. Nous nous promenâmes long-temps dans cette cité souterraine, tenant à la main, moi, une torche de résine, mon guide une poêle remplie de goudron.

C'est vraiment quelque chose d'étrange, que deux hommes bizarrement éclairés, errans dans le silence et la nuit de ces cachots, avec cent soixante pieds d'eau sur la tête.

Riquet est mort à soixante-seize ans, laissant à sa famille, pour toute fortune, deux millions de dettes; à son pays, un de ces travaux qui ont fait de Louis XIV, Louis-le-Grand; et à l'histoire, une de ces renommées que le plus grand nombre connaît à peine, mais que l'homme qui pense met au-dessus de plus d'un empereur et d'un roi.

LES SUNNITES ET LES CHIITES.

Indépendamment d'un grand nombre de sectes que l'Islamisme a vu se former dans son sein, il y en a deux principales dont l'origine remonte aux premiers temps de sa fondation, et qui n'ont cessé de le diviser jusqu'à ce moment; la secte des *sunni* (sunnites) et celle des *chii* (chiites). Le premier de ces deux mots vient de *sunne*, tradition; le second de *chia*, qui veut dire scission, schisme.

Voici quelques détails à ce sujet.

Mahomet mourut sans avoir nettement et positivement établi l'ordre de succession au pontificat. L'attachement que ses sectateurs semblaient témoigner à sa race aurait pu faire croire que cette dignité du khalifat (ou lieutenance du Prophète) serait dévolue à Ali qui était le disciple chéri, le compagnon éprouvé, l'ami le plus affectionné de Mahomet, et à qui celui-ci avait donné en mariage sa fille unique Fatimé (voyez 1835, p. 587). Cependant après la mort de Mahomet, Ali négligea de faire valoir ses droits contre Abou-bekr qui fut reconnu khalife; il céda aussi à la violence

d'Omar et aux intrigues qui, après la mort de celui-ci, élevèrent au khalifat Osman.

Enfin, ayant succédé à ce dernier, il périt assassiné par un fanatique, laissant deux fils, Hassan et Hussein, que lui avait donnés Fatimé. Les dynasties des *Ommiades* et des *Abbassides* s'emparant successivement du pouvoir au préjudice de la race d'Ali, persécutèrent ses adhérens, c'est-à-dire les *Chiites*.

Il en résulta pour ceux-ci une sorte d'isolement politique qui les tenait en dehors des affaires, pendant que l'Islamisme poursuivait le cours de son développement religieux. Aussi rejettent-ils les dispositions et les rites établis par les docteurs mahométans attachés aux intérêts des princes adversaires de la race d'Ali.

Le point principal de différence entre les Sunnites et les Chiis consiste en ce que les premiers exigent et reconnaissent l'existence d'un *imam* ou pontife suprême, tandis que les derniers prétendent que Mehdi, douzième imam issu de la lignée d'Ali ayant disparu il y a plusieurs centaines d'années du milieu des croyans, reste caché dans une grotte, d'où il doit sortir un jour pour amener le triomphe de la race légitime, et rappeler l'Islamisme à sa pureté. Pour les Turcs qui sont sunnites, le sultan ottoman est également chef temporel et spirituel, et tient ce dernier titre en vertu d'une cession faite par un cherif de la Mecque au sultan Selim I. Les Persans, qui sont tous chiites sans reconnaître l'existence de l'imam, adoptaient pour légitime la dynastie de Sefis (Sofis), fondée en 1501 par le Chah Ismaïl qui se disait être issu de la famille d'Ali. Depuis l'époque où cette dynastie fut éteinte et renversée en 1754 par Nadir Chah, les Persans se soumettent à leurs gouvernans comme à un pouvoir de fait, et portent une haine implacable aux sunnites.

Pendant que ces derniers récitent dans leurs prières les noms des quatre premiers khalifes sans en excepter Ali, les chiites ne font jamais mention que de ce dernier.

Ils n'ont pas encore de nos jours cessé de manifester leur haine par des malédictions, surtout contre Omar, qui, par la vigueur de son caractère et la sagesse de son administration, avait le plus contribué à écarter du khalifat la famille de Mahomet.

ANCIENS COMPTES.

(Quinzième et seizième siècles.)

Il n'est pas sans intérêt, à quelques égards, d'étudier les dépenses, soit particulières, soit publiques, des quinzième et seizième siècles. Elles font connaître non seulement le prix des denrées de ces temps reculés, mais elles en révèlent aussi les usages et les mœurs, et servent de point de comparaison entre le luxe actuel et celui de nos devanciers. Voici d'anciens comptes que nous avons trouvés dans de vieilles chroniques suisses, et qui seront peut être de quelque prix pour ceux qui aiment ce genre de recherches.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et père de ce Charles-le-Téméraire qui fut le plus mortel ennemi des Suisses, vint à Soleure en 1453. La ville le défraya, lui et sa suite nombreuse, durant trois jours entiers. Nous reproduisons l'état des dépenses faites à cette occasion, tel que nous le transmet Hauffner dans une chronique écrite en allemand.

	l.	s.	d.		f.	c.
Viande de bœuf	28	05	»	=	31	07
Pain	18	10	»		20	35
Vin	46	12	8		51	30
Poisson	33	»	»		35	20
Flambeaux de cire	10	02	»		11	11
Pâtisserie	71	»	»		78	10
Menus plats (*in variis*)	10	»	»		11	»
30 messes pour la conservation du duc	1	10	»		1	65
Frais d'écurie pour ses chevaux et ceux de tous ses gens	53	14	»		59	27
(La livre vaut 1 f. 10 c. environ.)	253	13	8	=	279	05

Cette réception fut cependant si brillante pour l'époque, que le duc, avant de partir, fit ses remerciemens au conseil de Soleure, et les réitéra à une députation des principaux magistrats qui l'accompagna à cheval jusqu'à Neufchâtel.

Les 27 et 28 février 1544, les nobles de Notenstein traitèrent à Saint-Gall tous leurs parens et amis; savoir, quatorze hommes la plupart mariés, quinze femmes ou veuves, et huit demoiselles : en tout trente-sept convives, sans compter neuf domestiques. Le total des dépenses gastronomiques de ces deux jours ne s'éleva qu'à la somme de 31 flor. 9 s. 1 den. et demi, ce qui, en mettant le florin à 15 batz, fait de notre monnaie 74 fr. 83 cent.

Kessler nous a conservé quelques fragmens de la carte des repas dressée par le noble Ambroise Ayg.

	fl.	s.	d.		fr.	c.
Deux chevreuils	1	16	02	=	4	06
Deux veaux	1	06	10		5	12
Carpe	»	»	14		»	09
Cent gangfish (*salmo lavaretus*)	»	13	05		1	65
Quatre livres et une tête de veau	»	02	06		»	29
Chandelles	»	01	17		»	21
Une mesure bon cidre	»	»	05		»	05
Très bon vin	»	»	14		»	09
Vin commun	»	09	10		1	19
Vinaigre	»	»	07		»	05
Vin rouge	»	»	16		»	10
Deux poules	»	02	06		»	30
Un chapon	»	05	»		»	65
Une grive	»	»	05		»	02
Deux livres de lard	»	02	02		»	28

Voici enfin une note de dépenses de l'année 1568. Elle est écrite de la main d'un certain Ziègles de Zurich, qui épousa cette année-là Barbara Baumann, issue comme lui d'une famille des plus notables de la ville.

Outre un trousseau convenable, l'épouse eut une dot de 100 écus au soleil. — L'époux reçut de son père 300 écus avec l'épée de bataille et l'armure complète; il possédait de plus 32 écus qu'il avait gagnés en quatre ans de voyage.

	₤.	creutz.		fr.	c.
La robe de noces de l'épouse, en velours	28	»	=	67	20
Un double anneau nuptial en or	8	»		19	20
Deux couteaux garnis en argent	9	»		21	60
Une bourse de velours avec boutons en or	7	»		16	80
Un manteau pour l'époux	10	»		24	»
Un habit de velours	12	»		28	80
Un gilet de damas cramoisi	9	»		21	60
Une culotte cramoisie	7	»		16	80
Deux bonnets	1	33		3	80
Trois paires de souliers	1	»		2	40
Une culotte noire	3	»		7	20
Dîner et souper de noces des deux familles	9	»		21	60
Musique du bal de noces	»	24		»	96
Pour la salle du bal	»	12		»	48
A Maurice le fol et à sa femme, pour divertir la noce, une culotte valant	2	»		4	80
SUMMA	107	07	=	257	24

Sur l'arec, page 41. — On nous écrit, à l'occasion de notre article sur l'arec, que ce palmier, originaire des Indes Orientales, a été transporté aux Antilles, et probablement sur le continent américain; mais on doute qu'il y fasse une aussi haute fortune que dans son pays natal. Comme les colons européens ont commencé par manger ce fruit seul, sans l'associer au bétel et à la chaux, ils l'ont trouvé fort mauvais, et de plus les médecins lui ont fait des reproches encore plus graves : il *appauvrit* le sang, disent-ils, et dispose aux maladies causées par cette affection. Il faudrait donc imiter tout-à-fait les Indiens, se mettre à mâcher le bétel, ou renoncer au fruit de l'arec, et alors ce beau palmier ne serait plus qu'un arbre d'ornement : dans ce cas il mériterait encore des soins qui sans doute ne lui seront pas refusés; car il produit un effet très agréable lorsqu'il est associé à d'autres arbres que ceux de la famille des palmiers.

LE PATER NOSTER.

DESSINS DE FLAXMAN, GRAVÉS PAR A. RÉVEIL.



1. Notre Père qui êtes aux cieux,

2. Que votre nom soit sanctifié;



3. Que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux.



4. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien:



5. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés;



6. Ne nous laissez pas succomber à la tentation;



7. Et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Aucune explication n'accompagne ces esquisses dans l'œuvre de Flaxman; ce grand artiste, déjà connu de nos lecteurs (1833, pages 135 et 324), a sans doute pensé que son idée poetique de figurer aux yeux les paroles si simples de la plus parfaite de toutes les prières, serait plutôt altérée qu'éclairée par un commentaire. Il appartient donc à chacun d'interpréter ces phrases animées, suivant son esprit et suivant son cœur; il nous semble seulement que, sans trop s'exposer, on pourrait indiquer, comme titres des gravures dans leur ordre naturel, ces mots : LA PRIÈRE, L'ADORATION, LA BÉATITUDE, LA PROVIDENCE, LA RÉCONCILIATION, LA GRACE, et LA RÉDEMPTION.

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1484.

Le 30 août 1483, Charles VIII, âgé de treize ans et deux mois, hérita de la couronne; il était roi majeur puisqu'il avait quatorze ans commencés, mais cette fiction légale* laissait le pouvoir à la personne qui gouvernerait l'enfance du fils de Louis XI. Le feu roi avait confié ce soin à sa fille Anne, femme de Pierre de Bourbon-Beaujeu. Toutefois le duc d'Orléans, qui depuis fut Louis XII, et Jean, duc de Bourbon, l'aîné de sa branche, disputaient l'un et l'autre à madame

* Ordonn. de Charles V, 1374. — La constitution de 91 et le sénatus-consulte de 1804 avaient fixé à dix-huit ans *accomplis* la majorité du chef de l'Etat: la charte ne contient pas de disposition à cet égard.

de Beaujeu une position qu'elle n'était pas disposée à céder. La nécessité d'une médiation entre les princes détermina la convocation des États Généraux.

Les députés se réunirent dans la ville de Tours en janvier 1484 *; ils avaient été élus par des assemblées où les trois ordres paraissent avoir voté en commun; eux-mêmes, après s'être divisés en six bureaux, votèrent par têtes et non par ordres; leurs discours et le cahier de leurs plaintes font connaître la situation politique et morale du pays au sortir du règne de Louis XI, et sont un glorieux monument des protestations de la vieille France contre la monarchie absolue dont ce roi, suivant une expression de M. de Chateaubriand, venait de faire l'essai sur le cadavre palpitant de la féodalité.

Comines et les autres écrivains du temps, craignant sans doute d'offenser le pouvoir royal en présentant cette assemblée au grand jour, la mentionnent à peine; mais un de ses membres, Jehan Masselin, official de l'archevêque de Rouen, député du baillage de cette ville, en a fait une relation latine, dont la Bibliothèque du Roi possède le manuscrit.

Nous essaierons de donner à nos lecteurs une idée de l'esprit qui anima cette assemblée nationale du quinzième siècle, dans laquelle furent proclamés des principes qui triomphèrent en 1789 avec l'énergie produite par une compression de trois cents années.

La question du gouvernement de l'État fut discutée l'une des premières. Quelques députés ayant avancé que la loi attribuait la régence aux princes du sang, un député bourguignon, Philippe Pot, seigneur de la Roche, se leva, et, d'une place qui dominait l'assemblée : — « De quelle loi parlez-vous? » dit-il; qui l'a faite? qui l'a publiée? vous ne l'avez lue nulle » part. Mais, direz-vous, l'État resterait donc sans chef durant » une minorité. Non, certes; les États Généraux délibèrent » alors, et, sans exercer eux-mêmes le pouvoir, le confient » aux plus dignes. Lorsque Philippe de Valois et Édouard III » combattaient pour le trône, ils se soumirent à l'arbitrage » des États qui prononcèrent en faveur de Philippe; lorsque » le roi Jean fut prisonnier des Anglais, les États ne confé» rèrent pas immédiatement la régence au dauphin Charles, » quoiqu'il eût plus de vingt ans; ce fut deux ans plus tard » que, de leur consentement, il fut régent; lorsque Char» les VI hérita du trône, ce furent les États qui pourvurent » à la régence : c'est un fait dont il reste des témoins.

» Ne savez-vous pas que la chose publique est la chose du » peuple; que les rois la tiennent du peuple; que ceux qui » l'ont possédée de toute autre manière que de son consen» tement ont été réputés tyrans et usurpateurs du bien d'au» trui? — Or j'appelle peuple, non le menu peuple ou les » autres sujets du royaume, mais les hommes de tous les » états : je pense donc que le nom d'États-Généraux com» prend les princes eux-mêmes, et n'exclut aucun de ceux » qui habitent le royaume. (Traduit de Masselin.) »

Les députés, sans se prononcer explicitement sur cette question qui fut vivement débattue, décidèrent que le roi gouvernerait lui même d'après les délibérations de son conseil qui s'adjoindrait douze membres des États; ils laissèrent à Madame la direction de la personne du roi : c'était lui confier le pouvoir.

Voyons maintenant avec quelle énergie les députés manifestèrent, dans leur cahier, leurs sympathies pour les souffrances du peuple :

« Quant au menu peuple, on ne sçauroit imaginer les per» secutions, povreté et misères qu'il a souffert et souffre en » maintes manières. Les gens de guerre sont souldoyez pour » le deffendement de oppression, et ce sont ceulx qui plus » l'oppressent. Il fault que le povre laboureur paye et soul» doye ceulx qui le batent, le deslogent de sa maison, le font » coucher à terre, lui ostent sa substance.

» L'homme de guerre ne se contentera pas des biens qu'il » trouvera en l'ostel du laboureur, ains le contraindra à gros » coups de baston et de voulgue à aller querir du vin en la » ville, du pain blanc, du poisson, espicerie, et aultres » choses excessives; et se n'estoit Dieu qui conseille les po» vres et leur donne pacience, ils cherroient en desespoir.

» Qui eust jamais pensé ne imaginé veoir ainsy traicter ce » povre peuple jadis nommé Françoys! Maintenant le pouvons » appeller peuple de pire condition que le serf, car un serf est » nourry, et ce peuple a esté assommé de charges importa» bles. Aucuns s'en sont fuiz et retraicts en Angleterre, Bre» taigne et ailleurs, et les aultres morts de faim à innumérable » nombre; aultres par désespoir ont tué femmes et enfans et » eulx-mesmes, voyant qu'ilz n'avoient de quoy vivre. Plu» sieurs, par faulte de bestes, sont contrainctz à labourer » la charue au col; d'aultres labourent de nuyt, pour crainte » d'estre de jour appréhendez pour les tailles *. »

Les États demandèrent, entre autres réformes, que les pensions faites aux seigneurs fussent supprimées ou fort réduites, « car n'est point à doubter que au payement d'i» celles y a aucunes foys telle pièce de monnoie partie de la » bourse d'ung laboureur duquel les enfans mendient aux » huys de ceulx qui ont les pensions, et souvent les chiens » sont nourris du pain acheté des deniers du povre labou» reur; » — que la vénalité des places de juges fût proscrite, et qu'il fût pourvu aux vacances dans les tribunaux par la voie des élections comme avant Louis XI ** : « souvent, » quand aucune office vacquoit, on bailloit la lettre de don » en blanc à facteurs pour y mettre le nom de celuy qui le » plus en offroit *** ; » — qu'il ne fût jamais nommé de commissaires ni juges extraordinaires : « au temps passé quant » ung homme estoit accusé, il estoit pendu; il estoit appré» hendé, et transporté hors de sa justice ordinaire entre les » mains du prévost des maréchaulz ou d'aucuns commissaires » quis et trouvez à poste : *semble aux Estatz que telles ma» nières d'accusations sinistres doivent cesser*; » — que nul ne pût tenir plus d'un office royal, et que nul ne pût être privé de son office *sans cause raisonnable*, « aultrement seroit » plus agu et inventif à trouver exactions et pratiques, pour » ce qu'il seroit tousjours en doubte de perdre son office; » — « que le cours de la marchandise fût entretenu franchement » et libéralement par tout le royaulme, et qu'il fut loisible à » tous marchans de pouvoir marchander tant hors le royaulme » que dedens, par terre et par mer. »

Un des orateurs qui parlèrent avec le plus de talent et de fermeté, fut Jehan Masselin **** : « Sire, dit-il dans une des » dernières séances, au nom de l'assemblée qui l'avait élu pour » orateur; sire, nous désirons que nos travaux ne restent pas » stériles, et que l'on n'élude pas l'application des mesures indi» quées par nous dans l'intérêt de tous. Quelle honte en effet » pour la France si notre réunion solennelle n'avait pour ré» sultat que de nous avoir fait assister à un vain spectacle!

» On nous a accusés de vouloir *rogner les ongles du roi » et lui compter les morceaux*; déplorable médisance! Le

* 1483, dans les anciens auteurs, l'année civile commençant alors à Pâques. Ce fut par un édit de 1563 (l'Hospital, chancelier), que le commencement de l'année fut fixé au 1er janvier. Cette réforme se réalisa à compter du 1er janvier 1564, qui devint ainsi le premier jour de l'an 1565.

* Voir la malheureuse condition du peuple des campagnes au seizième siècle, 1834, p. 342.

** L'ord. de 1560 renouvela le droit d'élection (1835, p. 395). On le trouve encore exercé par le parlement de Paris à la date du 27 mars 1584, sous Henri III.

*** Ainsi François Ier, qui vendit ouvertement les offices de judicature et les multiplia pour en faire ressource, ne fut pas, comme on l'a dit souvent, le premier roi de France sous lequel le droit de rendre la justice ait été mis aux enchères. — Le régime de la vénalité se trouve en germe dans la législation de saint Louis; le roi affermait alors certaines charges entraînant juridiction, et les titulaires pouvaient céder leurs droits.

**** « Masselin, après avoir fait preuve aux États de Tours d'un » esprit éminemment propre aux affaires, rentra dans l'obscurité. » (Biogr. univ.)

» roi nous avait ordonné de signaler avec liberté et courage » tous les maux de la nation; avocats de la cause populaire, » nous avons parlé avec l'énergie de loyaux défenseurs, mais » sans nous écarter des convenances. Nous pensons nous » être montrés bons citoyens et sujets fidèles en stipulant » pour les intérêts du pays, qui sont aussi les intérêts du roi.» (Traduit de Masselin.)

Le 7 mars, le chancelier Guillaume de Rochefort, après avoir fait le plus pompeux éloge des travaux de l'assemblée, prononça ces mots : « Sire, avouez-vous ce que j'ai dit en » votre nom? — *Je l'avoue*, » répondit le roi.

Les députés se séparèrent le 14 mars; depuis plusieurs jours, comme pour les congédier, on avait démeublé la salle de l'évêché où ils tenaient leurs séances. Peu après on publia les réponses faites à leur cahier, dont la plupart des articles furent admis, mais par une vaine formule de consentement et sans être convertis en ordonnances du royaume. Douze membres des États ne furent pas adjoints au conseil royal, comme Charles VIII l'avait accordé. Les États avaient voté leur réunion de deux années en deux années *pour le bien et réformation du royaulme*, « n'entendant point que doresen» avant on mette sus aucune somme de deniers sans les » appeler, et que ce soit de leur vouloir. » Le roi avait répondu qu'il était *content* que les États se tinssent *dedens deux ans prouchains* : il régna quinze années sans les assembler de nouveau.

Regrettons que chacune de nos anciennes assemblées nationales n'ait pas eu un Jehan Masselin pour témoigner, comme le député rouennais de 1484, du courage civil de nos pères, de leur éloquence à défendre les intérêts et les droits du pays, de l'esprit politique contre lequel la royauté eut à ruser et qu'elle dut réduire à l'impuissance avant de pouvoir dire : l'État, c'est moi.

— Il revient souvent en mémoire à l'un de nos bons et vieux amis ce beau vers de Ducis :

Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!

C'est la traduction presque littérale de ces deux vers de Goldsmith :

Man wants but little here below
Nor wants that little long.

La vie de l'armée. — L'armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité. On y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées. Les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée, les fils du grand seigneur ne soupçonneraient pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie. ALFRED DE VIGNY.

ALEXANDRE VOLTA.

PILE DE VOLTA.

Alexandre Volta, le célèbre inventeur de l'appareil électrique nommé *pile*, naquit à Côme, dans le Milanais, le 18 février 1745, de Philippe Volta et de Madeleine de Conti Yuzaghi. Dès les premières études qu'il fit sous la surveillance paternelle dans sa ville natale, on remarqua chez lui de brillantes dispositions : à dix ans il composa un poëme latin, où étaient décrites les découvertes des plus célèbres physiciens du temps. A dix-huit ans il correspondait avec l'abbé Nollet sur les questions les plus délicates de la physique.

Volta commença à se faire connaître dans l'Italie par deux mémoires qu'il publia sur l'électricité; ces premières recherches furent encouragées par l'autorité du pays, qui le nomma régent de l'École royale de Côme, et bientôt professeur de physique; il avait alors vingt-sept ans.

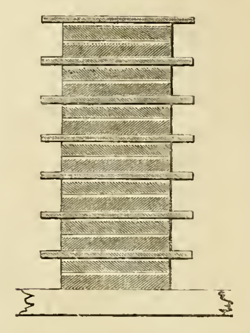
Jusqu'en 1790 les travaux de Volta, secondés par une sagacité pénétrante et un grand talent d'observation, éclairèrent une foule de questions de physique et de chimie, et dotèrent ces sciences de plusieurs instrumens très précieux même encore aujourd'hui. Nous citerons particulièrement son *condensateur* électrique et son *eudiomètre*, appareil indispensable au chimiste pour les analyses des gaz.

En 1790, une ère nouvelle s'ouvrit pour la carrière de Volta; ce fut à cette époque qu'il entreprit la longue série de travaux qui ont servi à fonder son plus beau titre de gloire en l'amenant à la découverte de la *pile*. L'occasion de ce résultat si important fut un léger rhume dont une dame bolonaise fut attaquée. Galvani, médecin de Bologne, ayant ordonné à cette dame un bouillon aux grenouilles, le fit préparer chez lui par sa cuisinière. Quelques uns de ces animaux, déjà dépouillés, gisaient sur une table, lorsqu'on déchargea au loin une machine électrique; on vit alors que leurs muscles, tout à l'heure inanimés, se contractaient violemment. Galvani, frappé de cette observation, chercha à l'expliquer en variant ses expériences de mille manières. Il découvrit ainsi que les muscles d'une grenouille, décapitée même depuis fort long-temps, éprouvent de très vives contractions sans l'intervention d'aucune électricité étrangère quand on interpose une lame métallique, ou mieux encore deux lames de métaux dissemblables entre un muscle et un nerf.

Ce fait, qui comprenait celui d'abord observé, fixa l'attention de l'Europe entière. Galvani crut en fournir l'explication en comparant le corps des animaux à l'instrument électrique nommé *bouteille de Leyde*. Volta, qui avait d'abord adopté les idées de Galvani, ne tarda point à les combattre à la suite d'expériences scrupuleuses qu'il entreprit. Alors il s'éleva entre lui et les galvanistes une discussion qui dura plusieurs années. Mais les idées du physicien de Côme sortirent victorieuses de cette longue lutte, et l'on admit désormais avec lui que le contact des métaux dissemblables engendre de l'électricité; que cette électricité, traversant le corps d'une grenouille morte lorsqu'on touche à la fois les muscles et les nerfs avec un arc métallique formé de deux parties différentes lui communique des mouvemens convulsifs. Nous devons ajouter ici que le système de Volta fondé sur le contact des métaux est aujourd'hui fortement ébranlé par les découvertes dont les sciences se sont enrichies depuis trente ans, et qui tendaient à attribuer les phénomènes électriques à l'action chimique. Quoi qu'il en soit, au commencement de l'année 1800, cet illustre physicien imagina de former une longue colonne, une *pile*, en plaçant successivement les unes au-dessus des autres des rondelles de cuivre, de zinc et de drap mouillé, toujours dans ce même ordre : cuivre, zinc, drap. Cette masse, en apparence inerte, cet assemblage bizarre, cette pile de tant de couples de métaux dissemblables, séparés par un peu de liquide, est, dit M. Arago, dans son intéressant éloge de Volta, le plus merveilleux instrument que les hommes aient jamais inventé, sans en excepter le télescope et la machine à vapeur. En effet, la multitude variée de faits qu'il engendre, les découvertes dont il a été la source, celles qu'il fécondera certainement encore, sont loin de rendre cette opinion exagérée.

Pour ne pas passer trop rapidement sur un sujet de cette importance, nous citerons ici quelques faits capitaux. Nous observerons d'abord que les deux extrémités de la pile portent le nom de *pôles*; à chacun de ces pôles on adapte des fils métalliques qui servent à porter où l'on veut les électricités qui s'y dégagent. En touchant avec ces fils des animaux, tels que des lapins asphyxiés depuis plus d'une demi heure, on les ramène à la vie. Des paralytiques ont été guéris de la même manière, mais il faut dire que cette guérison a eu

peu de durée, et que jusqu'à présent les cures obtenues par les moyens électriques ont été seulement passagères. L'action de la pile a été essayée sur des corps récemment suppliciés, et sa puissance s'est manifestée alors avec un caractère effrayant : les muscles de la tête éprouvaient de si effroyables



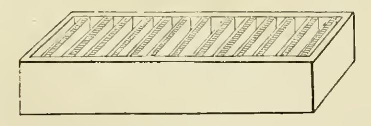
(Pile à colonne de Volta. — Les rondelles de drap sont les plus saillantes; elles séparent chaque couple zinc-cuivre.)

convulsions, que les spectateurs fuyaient épouvantés; le tronc de la victime se soulevait en partie; ses mains s'agitaient, elles frappaient les objets voisins, elles soulevaient des poids de quelques livres. Les muscles pectoraux imitaient les mouvemens respiratoires, en un mot le cadavre paraissait ranimé.

Les phénomènes physiques et chimiques développés par la pile sont, quant à présent, d'une importance bien supérieure, comme féconds en résultats utiles, aux phénomènes physiologiques dont nous venons de parler. Ainsi la nouvelle branche de physique appelée électro-dynamique, due principalement aux beaux travaux de M. Ampère, est fondée tout entière sur la pile. C'est avec le secours de la pile que Davy, par exemple, découvrit, en 1807, le métal nommé potassium, dont l'analyse chimique tire un si grand parti.

Ces détails, quoique bien imparfaits, pourront cependant donner une idée de la puissance de l'instrument dû au génie de Volta.

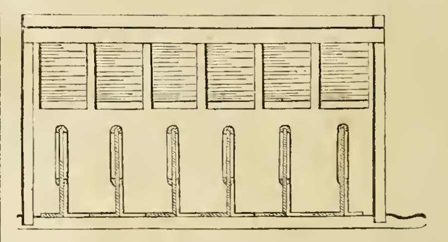
Après la conquête définitive de l'Italie, Bonaparte invita Volta à venir répéter ses belles expériences devant l'Institut à Paris; l'illustre physicien s'empressa de satisfaire le premier consul. Une commission nombreuse assista aux expériences de Volta, et rendit compte en présence de Bonaparte



(Pile à auges. — Les élémens cuivre et zinc, soudés ensemble, sont séparés par des cases remplies d'eau acidulée.)

des phénomènes dont elle avait été témoin. Celui-ci, toujours grand dans ses actions, proposa de décerner au physicien italien une médaille en or, destinée à consacrer la reconnaissance des savans français; elle fut votée par acclamations malgré les usages et les règlemens académiques. Le même jour Volta reçut deux mille écus pour les frais de route. Son génie produisit une telle impression sur l'esprit du grand capitaine, qu'il en fut comblé d'honneurs. On le vit successivement décoré des croix de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer; nommé membre de la consulte italienne; élevé à la dignité de comte et à celle de sénateur du royaume Lombard. Avant qu'il eût reçu déjà tous ces titres, les diverses académies de l'Europe avaient appelé Volta dans leur sein. Quand l'Institut italien se présentait au palais de l'empereur et roi, si Volta, par hasard, ne se trouvait pas sur les premiers rangs, les brusques questions : « Où est Volta? Serait-il malade? Pourquoi n'est-il pas venu? » montraient, dit M. Arago, avec trop d'évidence peut-être, qu'aux yeux du souverain les autres membres, malgré tout leur savoir, n'étaient que de simples satellites de l'inventeur de la pile.

Nous avons dit au commencement de cet article que Volta avait été nommé professeur de physique à l'école royale de Côme; il conserva cette chaire jusqu'en 1779. A cette époque l'administrateur général de Lombardie, le comte de Firmian, établit une chaire de physique à l'école de Pavie, et appela Volta à la remplir. Pendant de longues années une multitude de jeunes gens de tous les pays vinrent y écouter les leçons de l'illustre professeur. Ce fut en 1804 seulement que Volta songea à prendre sa retraite. Lorsque Napoléon en fut informé, il s'y opposa. « Je ne saurais consentir, » disait-il, à la retraite de Volta. Si ses fonctions de professeur le fatiguent, il faut les réduire. Qu'il n'ait, si l'on veut, » qu'une leçon à faire par an; mais l'université de Pavie » serait frappée au cœur le jour où je permettrais qu'un nom » aussi illustre disparût de la liste de ses membres; d'ailleurs,



(Pile de Wollaston. — On fait plonger les couples zinc et cuivre attachés à une traverse dans des vases remplis d'eau acidulée. On peut les retirer à volonté, ce qui permet de les économiser; car l'eau acidulée ronge le cuivre et surtout le zinc.)

» ajouta-t-il, un bon général doit mourir au champ d'honneur. » Volta céda, et durant quelques années encore la jeunesse italienne put jouir de ses admirables leçons. En 1819 il quitta définitivement la charge dont il était revêtu dans l'université du Tésin, et se retira dans sa ville natale. A partir de cette époque, toutes ses relations avec le monde scientifique cessèrent. A peine recevait-il quelques uns des nombreux voyageurs qui, attirés par sa grande renommée, allaient lui présenter leurs hommages. A partir de 1821 sa vive intelligence était presque éteinte; le nom même de la pile ne l'émouvait plus. En 1823 une légère attaque d'apoplexie amena de graves symptômes; les prompts secours de la médecine parvinrent à les dissiper. Au commencement du mois de mars, en 1826, le vénérable vieillard fut atteint d'une fièvre qui, en peu de jours, anéantit le reste de ses forces. Le 5 de ce même mois, il s'éteignit sans douleur; il était alors âgé de quatre-vingt-deux ans et quinze jours.

ERRATUM. — *Tableau de la maison de Lorraine-Guise*, page 45. Les exigences typographiques ayant nécessité au dernier moment la suppression d'une ligne dans la note relative à Marie Stuart, le lieu où la sentence de mort fut proclamée (Londres) est indiqué, dans un certain nombre de livraisons, pour celui où cette sentence reçut son exécution (le château fort de Fotheringay, dans le comté de Northampton).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET rue du Colombier, 30.

LA HUPPE.



(La Huppe, *Upupa.*)

Est-ce à l'ornement de sa tête, à ces plumes relevées en demi-cercle, d'une belle couleur rousse bordée de noir, que cet oiseau doit le nom qu'il porte dans notre langue? Suivant Buffon, il faudrait chercher l'origine de ce nom dans le mot latin *upupa* dont tous les idiomes dérivés de la langue latine ont aussi tiré le nom vulgaire qu'ils donnent au même oiseau. Dans quelques unes de nos provinces on a conservé l'ancienne dénomination de *puput*, que l'on pourrait, à la rigueur, considérer aussi comme une modification du mot latin, mais qui est, dit-on, l'expression du dégoût causé par la fétidité du nid de la huppe et de ses petits. Ailleurs, la huppe est nommée *boubou*, imitation du cri du mâle au temps de ses amours. Mais laissons aux érudits le soin de terminer ces recherches relatives aux mots, et passons aux choses.

La huppe est un oiseau répandu sur l'ancien continent, et qui se fait remarquer partout, même dans les contrées où des espèces, beaucoup mieux traitées par la nature, réunissent la beauté des formes à la magnificence du plumage. Dans notre pays, la huppe est certainement un bel oiseau, quoiqu'on ne puisse la comparer au loriot, au martin-pêcheur, au rollier, etc. Outre la double rangée de plumes mobiles qu'elle porte sur sa tête, et qu'elle élève ou abaisse à volonté, des taches distribuées avec symétrie sur son cou, ses ailes et sa queue forment une parure qui plaît aux yeux. Ses couleurs ne sont pas éclatantes; le gris et le roux y dominent et ne s'allient qu'au noir et au blanc. Dans cette espèce comme dans tous les oiseaux, le mâle a obtenu les avantages de la beauté, si l'homme est pris pour juge; les couleurs de la huppe femelle sont plus ternes, mais distribuées de la même manière; en sorte que les deux sexes ne sont bien distingués l'un de l'autre que lorsqu'on les voit tous les deux à la fois.

Cet oiseau ne peut subsister en tout temps que dans les

pays chauds. Au nord de l'ancien continent, il ne fait que des visites durant la belle saison, et disparaît avant le retour des frimas. Cependant il s'avance jusqu'aux hautes latitudes; on le voit en Sibérie, en Suède, et jusqu'en Laponie. Il supporte moins bien que le perroquet les froids médiocres du milieu de l'Europe; en sorte que les individus réduits à l'état de captivité ne résistent que très rarement à nos hivers. La huppe est donc un oiseau de passage pour l'Europe presque tout entière et pour une portion considérable de l'Asie; au lieu que l'Afrique conserve cet hôte en toutes saisons, et reçoit en hiver une grande partie des bandes chassées du nord.

Mais comment des oiseaux de même espèce peuvent-ils se partager de la sorte en deux parties dont les habitudes sont tout-à-fait différentes? l'une est sédentaire et même casanière, et l'autre entreprend annuellement de longs voyages. De plus, cette population émigrante va chercher au loin des asiles solitaires; elle n'approche point des cités; elle semble fuir les approches de l'homme: celle qui n'a pas quitté le pays s'établit sans répugnance dans les grandes villes dont le tumulte ne l'effraie point. Faudrait-il donc reconnaître parmi les huppes une portion de l'espèce dont la *civilisation* a commencé, tandis que tout le reste a persisté dans l'état sauvage? Mais en soumettant à l'épreuve de la domesticité quelques individus de l'une et de l'autre portion, on leur a trouvé les mêmes dispositions et la même humeur, peu de regrets de la liberté perdue, point d'efforts pour la recouvrer. Cependant la mort terminerait bientôt leur esclavage, si on n'avait pas la précaution de les traiter avec douceur; il faut que leur cage ne soit pas une prison, mais seulement un lieu de repos durant la nuit, et d'asile lorsqu'ils sont effrayés ou poursuivis par quelque ennemi. Il convient même de leur accorder la permission de faire quelques sorties; on assure qu'ils n'en profitent jamais pour retourner dans leur solitude. Surtout qu'on ne s'offense point des marques de prédilection qu'ils prodiguent à quelques personnes qui ont mérité plus spécialement ces témoignages de gratitude: il paraît que le caprice n'a point de part à ces préférences, et que l'objet le plus chéri est toujours un bienfaiteur.

On raconte qu'un de ces oiseaux ayant été pris, une dame fut chargée de la garde du prisonnier, et parvint, par des soins recherchés, à rendre sa captivité moins pénible; ces soins furent récompensés par un attachement affectueux. Lorsque l'oiseau se trouvait seul avec sa maîtresse, il était toujours près d'elle, sur ses bras ou sur son épaule, faisant entendre, dans ces occasions seulement, un gazouillement sentimental. Si quelque visiteur importun venait troubler ce tête à tête, l'oiseau se réfugiait sur le ciel de lit de sa maîtresse, et du haut de cette forteresse, dressant sa huppe sur sa tête, il exprimait fortement sa colère. Quoique la fenêtre de la chambre qu'il habitait restât souvent ouverte, il ne fit jamais aucune tentative d'évasion. Après quelques mois de cette servitude devenue tout-à-fait volontaire, l'oiseau, subitement effrayé dans un moment où sa maîtresse était absente, s'envola par la fenêtre, et ne revint point: au bout de quelques jours, on apprit qu'en passant au-dessus d'un couvent de religieuses, il avait aperçu une fenêtre ouverte; qu'il s'était réfugié dans une chambre où il ne trouva qu'une nouvelle captivité; et comme ses hôtesses ne surent point lui offrir des alimens qui lui convinssent, le pauvre animal mourut de faim.

Joignons à cette narration celle d'un observateur allemand, lequel s'était chargé de l'éducation de deux jeunes huppes prises dans un nid, et qui n'avaient point contracté les habitudes de la vie sauvage. C'étaient un mâle et une femelle, remarquables l'un et l'autre par une affectueuse reconnaissance et une docilité qui semblait guidée par l'intelligence. Dès que le couple ailé voyait arriver son bienfaiteur avec une jatte de lait, des cris de joie annonçaient cette bonne nouvelle; après avoir béqueté la crème dont ils étaient fort avides, les jeunes oiseaux grimpaient d'abord sur les bras, puis sur les épaules, et enfin sur la tête de ce maître complaisant qui savait faire cesser le jeu lorsqu'il durait trop long-temps; un geste, un mot, suffisaient pour renvoyer les deux importuns à leur cage; un autre mot, un autre geste, les rappelaient.

Une confiance mutuelle étant ainsi établie, l'instituteur put faire des observations sur cette espèce d'oiseau, il vit comment les huppes dépècent les gros insectes dont elles se nourrissent, rassemblent et pelotonnent les morceaux pour les avaler, jettent en l'air ces sortes de pilules jusqu'à ce qu'elles tombent à l'entrée de leur gosier, ce qui exige quelquefois un assez grand nombre de projections consécutives. Le jeune couple transporté au milieu d'un champ vit des corbeaux et des pigeons, animaux inconnus qui lui parurent autant d'ennemis formidables; sur-le-champ les deux huppes intimidées se déguisent; leurs ailes déployées d'une certaine façon et jetées sur leur tête, leur donne, dit l'observateur, l'apparence d'une guenille que l'on n'aurait pas daigné ramasser. Cependant les pauvres oiseaux ont eu soin de ménager une ouverture par laquelle ils épient ce qui se passe au-dehors. Dès que l'ennemi s'est éloigné, ils reprennent leur forme, et leurs cris joyeux annoncent le retour de la sécurité.

Ces deux oiseaux auraient sans doute donné lieu à beaucoup d'autres observations instructives, si leur maître avait pu les conserver; mais ils périrent l'un et l'autre en peu de temps. La femelle s'était habituée à traîner assez long-temps ses alimens pelotonnés avant de les jeter en l'air pour les avaler; elle les chargeait ainsi des balayures de la cage, de petites plumes et autres matières que son estomac ne pouvait digérer: il se forma une pelote de la grosseur d'une noix, qui obstrua l'entrée des alimens, et qui entraîna promptement la mort de l'oiseau. Le mâle fut victime des précautions que son maître avait prises pour le garantir du froid pendant l'hiver; la chaleur d'un poêle dessécha tellement son bec, cette matière cornée devint si cassante, qu'un choc assez léger suffit pour la briser en effet, et l'animal ainsi mutilé fut aussi condamné à mourir de faim.

On assure que les huppes, conservées assez long-temps dans l'état de domesticité, deviennent omnivores, et s'accommodent de tous les alimens à l'usage de l'homme, pourvu que l'on y ajoute quelques insectes. Dans l'état sauvage, ces oiseaux ne sont pas des hôtes dispendieux; ils fondent leur subsistance sur des insectes voraces et destructeurs, et ils n'épargnent pas les hannetons. Les nids sont construits d'une manière très désavantageuse; ce sont des sacs très hauts par rapport à leur diamètre, cachés dans un arbre creux ou dans une fente de rocher. Les petits, au nombre de quatre ou cinq et quelquefois sept, ne peuvent s'élever jusqu'aux bords de ce sac pour se débarrasser de leurs excrémens et du superflu de nourriture animale que le père et la mère ne cessent de leur apporter. Ces matières entassées et corrompues exhalent une odeur infecte dont les petits sont imprégnés lorsqu'ils sortent de ce cloaque.

Il serait difficile de retrouver aujourd'hui les voies qui conduisirent autrefois les médecins à la découverte des propriétés merveilleuses attribuées à la chair et aux autres parties de la huppe. Ouvrez un ancien formulaire, vous y verrez l'indication du cœur de cet oiseau comme spécifique contre les points de côté; vous apprendrez que sa langue, tenue en contact avec la tête, vient puissamment au secours de la mémoire; que sa peau guérit les migraines les plus opiniâtres. Voulez-vous goûter les illusions de rêves étranges et prolongés? frottez-vous les tempes avec du sang de huppe, et couchez-vous promptement. Enfin, si l'aile droite de l'un de ces oiseaux, jointe à une dent choisie suivant un procédé que la formule indique, est placée au chevet d'un homme endormi, le sommeil durera jusqu'à ce que l'on ait éloigné le talisman. Le grave docteur auquel nous sommes redevables de ces recettes exprime quelque doute sur l'efficacité

de la dernière; mais il croit fermement à toutes les autres. Heureusement la médecine de notre temps n'est plus aussi crédule.

De la colère. — Dès que Socrate s'apercevait de quelque émotion extraordinaire dont son âme était agitée, et qu'il était prêt à éclater contre quelques uns de ses amis, il adoucissait le ton de sa voix, il prêtait à son visage un air riant; la douceur et la bonté étaient peintes dans ses yeux, et par de si généreux efforts, il reprimait les premiers mouvemens de l'impérieuse passion qui allait le surmonter.

Lorsqu'on est porté à la colère, il faut en observer attentivement les effets dans ceux qui se livrent à la même passion.

Si j'avais un domestique intelligent, je serais charmé, lorsqu'il me voit entrer en colère, qu'il me présentât un miroir où je ne pusse me voir sans avoir honte de moi-même.

Nous pouvons passer pour méchans, pour médisans, pour sots, à cause de quelques paroles que la colère nous aura arrachées, et que peut-être nous désavouerons lorsque nous serons rendus à nous-mêmes.

Savoir se taire lorsqu'on est en colère, c'est ce que l'on a de mieux à faire; car si l'on a quelque défaut ou quelque secret important à garder, on s'expose à le dévoiler sans le vouloir.

Plus une âme lâche succombe aisément à la douleur et s'en laisse comme accabler, plus la colère où elle s'abandonne est violente; est-il une plus grande preuve de faiblesse? Et voilà pourquoi la colère est bien plus vive et plus ardente dans les femmes que dans les hommes, dans les malades que dans ceux qui jouissent d'une parfaite santé, dans les vieillards que dans les jeunes gens, et enfin dans les malheureux que dans ceux à qui la fortune ne laisse rien à désirer. Un avare se courroucera contre son intendant, un friand contre son cuisinier, un jaloux contre sa femme, etc. C'est donc dans la faiblesse et dans l'imbécillité de notre âme que se trouve la cause de la colère.

Les amis de l'orateur Satyrus lui bouchèrent les oreilles avec de la cire pour qu'il ne s'emportât pas aux injures de son adversaire. *Extrait de* PLUTARQUE.

LA CHAUMIERE DE ROMULUS.



(Chaumière des Latins aborigènes.)

« C'est le berceau de Rome, l'habitation de Remus et de » Romulus, au temps où ces fils adoptifs de Faustule vivaient » comme des bergers. On garde avec une sorte d'orgueil » cette chaumière, que les fondateurs de Rome construisi- » rent de leurs mains et qui porte leur nom; on la vénère » comme un lieu saint, et des gardiens spéciaux veillent à sa » conservation. Depuis sept siècles on perpétue son existence, » en la réparant de manière à lui conserver toujours la même » forme et la même figure. Rome veut qu'on voie d'où elle » elle est partie pour arriver à l'empire du monde. »

Telles sont les paroles que prononce sur le Capitole, à l'extrémité de la roche Sacrée, en montrant une pauvre cabane, l'un des personnages du savant ouvrage de M. L.-Charles Dezobry intitulé: *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère.*

L'existence de cette chaumière vénérée et pieusement entretenue jusqu'aux derniers temps de la gloire de Rome, est en effet attestée par un grand nombre d'auteurs. Mais quelle était sa forme? Cette question curieuse et intéressante surtout pour l'histoire philosophique de l'architecture, semble avoir reçu, dans le cours des dernières années, une solution satisfaisante. Dans le voisinage d'Albe, sous les couches épaisses de lave du mont Albano, on a découvert des urnes cinéraires sur lesquelles sont représentées des scènes de la vie antique des premiers latins, et notamment des chaumières. Or la mémoire des hommes ne sachant fixer l'époque reculée des dernières éruptions du mont Albano, la simplicité agreste des chaumières représentées par les artistes de ces temps antiques ouvre un libre champ aux conjectures. Nous donnons une représentation fidèle de l'un des dessins de ces vases.

RÉCEPTION D'UN DOCTEUR EN MÉDECINE
DE LA FACULTÉ DE MONTPELLIER.

Notre époque se distingue, entre autres choses, par un éloignement marqué pour les cérémonies et les formalités. Aussi les voit-on disparaître une à une sous les coups du ridicule ou de l'irrévérentieuse indifférence du temps.

Quelques personnes, çà et là, essaient de lutter contre le torrent qui roule dans l'abîme de l'oubli les traditions antiques; mais c'est en vain.

Cette lutte se retrouve au sein de la faculté de médecine de Montpellier. Elle est partagée en deux fractions; l'une tient aux anciennes doctrines et aux vieilles coutumes de cette académie, l'autre (en grande partie recrutée dans la capitale) veut à la fois changer la forme et le fond, renverser les doctrines médicales et le cérémonial de l'école. L'influence des réformateurs a grandi surtout depuis peu, et nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de décrire, avant que toute trace en disparaisse, le cérémonial en vigueur, il y a quelques années encore, pour la réception des docteurs en médecine de cette faculté. Notre description doit donc être regardée comme datée d'une dizaine d'années.

Après quatre années d'études, l'élève passe cinq examens qui embrassent tout le cycle des connaissances exigées pour le doctorat.

On assure à ce sujet que jadis, lorsque le candidat n'avait pas subi l'épreuve d'une manière satisfaisante, le professeur chargé de lui annoncer qu'il était *caudé*, c'est-à-dire renvoyé à un temps plus ou moins long, lui disait en forme de consolation: *Et noster ipse Lazarus Rivierus bis caudatus fuit* (notre grand docteur Lazare Rivière a bien été caudé deux fois!). C'est au cinquième examen que les candidats revêtent la fameuse robe de Rabelais, qu'on prétend avoir appartenu à ce joyeux curé, qui fut, comme on sait, docteur en médecine de la faculté de Montpellier. Malheureusement cette vénérable relique n'a pas souffert des seules injures du temps; la dévotion des élèves les portait presque toujours à couper un lambeau du précieux vêtement. Il a dû, à ce qu'il paraît, être renouvelé plus d'une fois, semblable au couteau de Jeannot, toujours le même, quoiqu'il eût changé trois fois de lame et deux fois de manche.

Après le cinquième examen vient la thèse, épreuve décisive qui doit être soutenue devant un aréopage de professeurs présidé par l'un d'entre eux. Elle est censurée en manuscrit par le président, livrée à l'impression et distribuée aux juges deux jours avant celui où elle sera soutenue.

Le candidat, en frac noir, est introduit dans une vaste salle

appelée *Hippocratis sacrum* (sanctuaire d'Hippocrate). Au fond, s'élève une chaire surmontée du buste du père de la médecine. A l'un des côtés et plus bas, est le banc où siègent les juges en toque et robe rouge doublée d'hermine. Ils discutent pendant une heure environ avec le candidat, en prenant pour texte les propositions qu'il a avancées. Puis celui-ci sort de la salle, et les juges se retirent dans une autre pièce pour délibérer. A leur rentrée, le président dit au postulant :

« Au nom de la faculté de médecine de Montpellier, je » proclame M. N.... docteur en médecine de la même fa- » culté; » ou bien : « Au nom de la faculté, etc... la thèse de » M. N..... est rejetée. » S'il est admis, le récipiendaire sort encore pour revêtir une robe noire doublée d'écarlate, et rentre précédé du massier. — On lui présente la formule du serment, qu'il prête à haute voix et en ces termes :

« En présence des maîtres de cette école, de mes chers » camarades et de l'effigie d'Hippocrate, je promets, je jure » au nom de l'Etre-Suprême d'être fidèle aux lois de l'hon- » neur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je » donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai ja- » mais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans » l'intérieur des maisons, mes yeux n'y verront pas ce qui » s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, » et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à » favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers » mes maîtres, je rendrai à leurs enfans l'instruction que » j'ai reçue de leurs pères. »

Le récipiendaire est ensuite invité à monter en chaire avec le président, qui lui adresse ces paroles :

« Monsieur, après avoir parcouru honorablement votre » carrière académique, il est juste que vous soyez décoré » des insignes de votre nouvelle dignité. » (Il lui met la to que sur la tête, et lui passe au doigt une bague d'or.) « Voilà les œuvres d'Hippocrate (il les prend des mains du » massier et les lui montre), que vous devez sans cesse mé- » diter. — Asseyez-vous dans cette chaire (le candidat » obéit), où je vous donne le droit d'enseigner et d'expliquer » la médecine; recevez cet embrassement fraternel (il » donne l'accolade), et rendez grâce à ceux à qui vous les » devez. » Le nouveau docteur ôte sa toque, s'incline, et se retire pour recevoir les félicitations qui l'attendent à la sortie de la salle.

Tel était le rite en usage, il y a quelques années; plusieurs parties en ont été supprimées comme inutiles. La suppression de ce qu'il peut y avoir de futile dans les formes n'est certainement point à regretter; mais il faut bien se garder d'en conclure que les cérémonies soient toujours vaines. Quand elles sont sagement et progressivement appropriées aux temps, aux mœurs, aux connaissances humaines, elles ont une profonde influence, elles contribuent à graver dans la mémoire d'un récipiendaire, par exemple, le souvenir de ses sentimens au jour où il a été élu, et elles accroissent son respect pour les obligations qu'il a contractées envers la société.

La forêt Neuve et les enfans du roi. — Sur l'article de la chasse, Guillaume-le-Conquérant était intraitable. D'après une de ses lois, on crevait les yeux à l'homme qui avait tué un lièvre. A son arrivée en Angleterre, il contraignit ses sujets d'abandonner aux bêtes fauves un espace de trente milles carrés où il détruisit les habitations et les églises, et qu'on nomma *la forêt Neuve*.

Or dans cette forêt périrent, à la chasse, trois enfans de Guillaume : deux tués par des cerfs, le troisième par une flèche.

Du nombre de ces chasseurs, fut le roi Guillaume *le Roux*. Ce chef de l'Angleterre allait recevoir du jeune duc d'Aquitaine Guillaume IX, la Guienne et le comté de Poitiers, en garantie de quelque argent qu'il lui avait prêté; vassal du roi de France, il allait devenir sur le continent plus puissant que son suzerain, lorsqu'une flèche décochée contre un cerf par Tyrrel, gentilhomme français, rencontre un arbre et ricoche sur le roi dont elle perce le cœur.

Les Anglais attribuèrent ces accidens à l'intervention de la justice divine, qui fit servir à la punition des violences du conquérant, les plaisirs même pour lesquels il avait commis tant d'injustices.

LES CAPITALES DE LA RUSSIE.

NOVGOROD. — KIEV. — VLADIMIR. — MOSCOU. — SAINT-PÉTERSBOURG.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la Russie ont remarqué que cette contrée avait eu successivement cinq capi tales; nous allons les passer en revue.

NOVGOROD.

Novgorod-Véliki, ou Novgorod-la-Grande, est située entre Saint-Pétersbourg et Moscou, à 57 lieues de la première ville et à 112 de la seconde. Ce fut, dans les anciens temps, la plus importante ville du Nord par sa population, son commerce et la puissance de ses armes. *Qui peut*, disaient ses voisins, *qui peut résister à Dieu et à la grande Novgorod?*

On la suppose fondée au cinquième siècle par les Slaves. République au neuvième siècle, elle appela des bords de la Baltique le varègue Rurick, pour mettre fin aux dissensions intestines qui la déchiraient. De là date l'établissement de la maison de Rurick, dont les descendans se répandirent suc cessivement dans toute la Russie.

Abandonnée peu de temps après la mort du chef Varègue, pour Kiev, elle continua à se maintenir en république, avec des gouverneurs d'une autorité limitée; plus tard lorsque le système des apanages se trouva suffisamment établi par la force et par l'opinion, elle fut donnée à un membre de la famille régnante; mais elle sut toujours conserver ses droits, son organisation républicaine et ses libertés contre les princes ses gouverneurs immédiats, et contre le grand-duc de Kiev, suzerain-général de toutes les Russies.

En 1164 elle entra dans la Ligue anséatique pour se soustraire à l'autorité suzeraine.

Lors des irruptions des Tatares, elle était trop loin placée dans le Nord pour subir immédiatement leur joug. Batu-Khan s'en approcha toutefois jusqu'à 100 verstes (50 lieues); mais, effrayé par les marécages et les forêts qui l'environnaient, il s'arrêta. Ainsi cette ville fut préservée de ces horribles ravages où, selon les paroles des annalistes, « les vivans enviaient aux morts la tranquillité des tom- » beaux. »

Néanmoins les possesseurs apanagés de Novgorod, après la prise de Kiev, se rendirent eux-mêmes à l'obéissance que commandait Batu; ce chef tatare, semblable à un suzerain, prononçait, à chaque décès d'un prince russe, sur le successeur, sous peine de déchéance contre celui qui aurait osé se couronner d'un apanage sans son consentement.

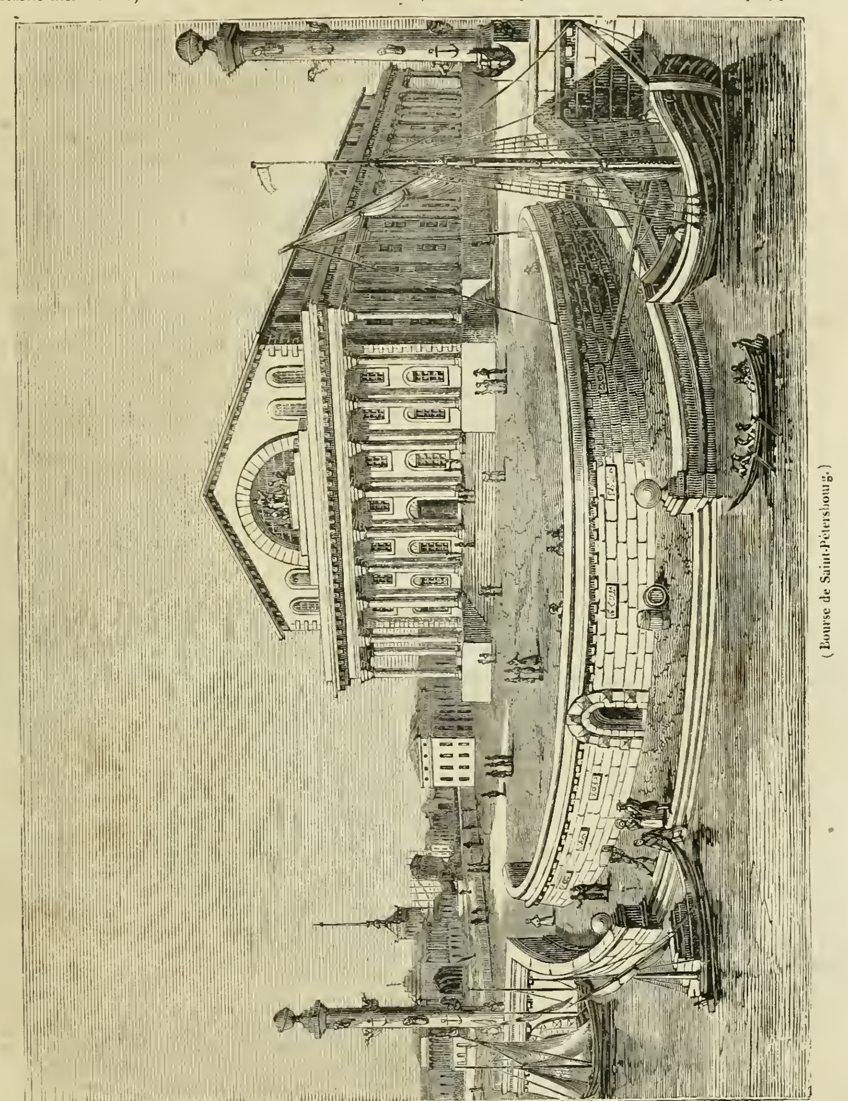
Novgorod prépondérante dans le Nord comme une seconde capitale, avait 400,000 habitans, et possédait les premiers comptoirs des villes anséatiques, lorsqu'en 1471, sous Ivan-le-Superbe, que nous retrouverons en parlant de Moscou, elle fut attaquée par la ruse et la force : vaincue, dépouillée de ses libertés, distraite de ses relations avec les villes anséatiques, elle tomba dans une parfaite nullité. Les citoyens les plus riches et les plus marquans furent transportés à Moscou et dans d'autres villes; on leur enleva la cloche *éternelle*, qu'un préjugé populaire faisait regarder comme le Palladium de leur liberté. Un siècle après, à l'occasion d'une longue révolte (1569-1578) elle fut prise, brûlée, et presque entièrement détruite. Elle se rétablit peu à peu

par le commerce; mais pillée en 1611 par les Suédois, elle reçut le coup de grâce. D'ailleurs depuis l'érection de Saint-Pétersbourg elle a dû renoncer pour toujours aux prétentions qu'elle pouvait élever auparavant comme la principale ville du Nord.

KIEV

Kiev, sur les bords du *Dnepr* (Dniéper), est située dans la Russie méridionale, sous les 50° 27' de latitude. Selon les écrivains polonais, elle paraît avoir été fondée par les Slaves, en même temps que Novgorod, vers le cinquième siècle. Peu de temps après l'établissement de Rurick dans le nord, elle tomba sous la possession d'Oskold, guerrier varègue d'un haut renom.

Dès les premiers successeurs de Rurick, elle devint, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à cause de sa position méridionale, la résidence des *grands princes* dont plusieurs fois les armes imposèrent un tribut à Constantinople, proie magnifique dès lors comme aujourd'hui, convoitée ardemment par les nations du Nord.



(Bourse de Saint-Pétersbourg.)

Trois siècles après son élévation au rang de capitale, en 1150, nous trouvons en Russie soixante et onze princes,

tous issus de la maison de Rurick, et tous reconnaissant le souverain de Kiev comme leur *grand-duc* ou leur *grand-prince*. Ce n'était point un système politique habilement organisé comme celui de l'Europe occidentale; c'était une déférence moitié forcée, moitié instinctive que des princes du même sang, unis par un même intérêt contre leurs voisins, rendaient au membre le plus puissant de leur famille, au descendant le plus direct du fondateur de la puissance varègue.

On remarque à Kiev une colonne de vingt pieds d'élévation, reposant sur un piédestal quadrangulaire, supportée par un massif en pierres dont l'intérieur voûté est orné de tableaux; au milieu est une fontaine d'où jaillit une eau ferrugineuse réputée pure et sainte. Ce monument, situé à côté du puits où fut baptisé Vladimir Ier à la fin du dixième siècle, est destiné à conserver le souvenir de la conversion de la nation. Vladimir embrassa en effet le christianisme avec ses sujets à l'occasion de son mariage avec Anne, sœur des empereurs de Constantinople. On l'appelle Vladimir *le Grand*, Vladimir *le Saint*; il était monté sur le trône par l'assassinat de son frère et de ses deux neveux.

Kiev était devenue une ville somptueuse d'un luxe inouï: elle était appelée par les Grecs la *Capoue*, la Constantinople du Nord; comme Constantinople, elle avait une porte d'or lorsque l'incendie de 1124 y consuma, dit-on, six cents églises.

A la fin du douzième siècle, la puissance commença à se transporter au souverain de l'apanage de Vladimir. Il y eut conjointement des *grands-ducs* à Kiev, et des *grands ducs* à Vladimir. La lutte s'établit entre ces deux villes comme jadis entre Novgorod et Kiev, jusqu'à ce qu'enfin cette dernière capitale, sans cesse attaquée au-dehors par les peuplades tatares et turques, déchirée au-dedans par les factions rivales, finit par abandonner complètement la prépondérance à Vladimir.

En 1239, Kiev tomba au pouvoir de Batu-Khan; et courbée pendant quatre-vingts ans sous le joug immédiat des Tartares, elle fut définitivement rayée du rang de capitale.

Kiev compte aujourd'hui 30,000 habitans. On aperçoit de très loin ses coupoles dorées et brillantes étinceler à l'horizon; mais, parvenu dans l'enceinte de ses murs, on ne voit que des masures et des baraques.

On remarque dans la vieille ville la riche et magnifique cathédrale de Sainte-Sophie. Les flancs de la montagne sur laquelle est construite la ville haute, renferment les catacombes creusées par saint Antoine et par douze de ses disciples. On y vient en pèlerinage honorer, aux fêtes de la Pentecôte, les corps de soixante-treize saints qui y sont conservés.

VLADIMIR.

Vladimir, la quatrième des capitales de la Russie, a été la moins considérable de toutes; et aujourd'hui encore elle est peu importante, à cause de sa trop grande proximité de Moscou (40 lieues à l'est). Elle ne compte guère plus de 5,000 habitans. Cette ville commença à lutter de puissance contre Kiev sous André Ier Bogolioubski (1157-1175), lorsque ce prince de Souzdal y transféra sa résidence et prit le titre de *grand-prince*, en même temps qu'Iasislaf III le prenait aussi à Kiev. André fit sans cesse la guerre à Kiev et à Novgorod; et peu de temps après lui Vladimir devint la métropole, titre qu'elle conserva 170 ans pour le céder ensuite à Moscou.

MOSCOU.

Moscou est véritablement la capitale de la Russie; située au centre de la partie européenne de l'empire, entre la mer Noire et la Baltique, la Caspienne et l'océan Glacial arctique; à 700 lieues de Paris et à 174 de Saint-Pétersbourg, par 55° 46' de latit. et 35° 13' de longit. — Elle est traversée par la *Moskwa*, cette rivière célèbre dans nos annales guerrières pour avoir donné son nom à la grande et sanglante bataille du 7 septembre 1812, où le maréchal Ney conquit son titre de prince. — Sa population d'été s'élève à 250,000 habitans, et l'hiver en voit arriver dans ses murs 150,000 autres; cette différence s'explique par le retour des seigneurs et de leur nombreuse suite, qui vont passer la belle saison dans la campagne. — Le climat y est fort sain, contrairement à Saint-Pétersbourg. Il y a plus de 10,000 maisons, dont les quatre cinquièmes sont rebâtis depuis l'incendie de 1812.

Nous avons déjà parlé du Kremlin et de ses grosses cloches (1833, p. 153, et 1835, p. 160); nous avons déjà, à cette occasion, appelé l'attention de nos lecteurs sur le double caractère européen et asiatique que présente Moscou. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet; nous y ajouterons seulement quelques notes historiques.

La fondation de Moscou remonte à l'an 1147; c'était alors un bourg palissadé, que *Iourii Vladimirovitch* enleva à son possesseur. Dans les premiers temps, elle ne fut qu'une place d'armes ou un rendez-vous militaire, et dépendait de la principauté de Vladimir. En 1238 elle fut saccagée par Batu-Khan, petit-fils de Tchinguis-Khan et conquérant de la Russie, dont nous avons eu occasion de parler dans la relation du voyage de Rubruquis (1834, p. 66). Ravagée de nouveau et ses habitans traînés en esclavage en 1293 par les troupes du khan Nogaï, elle ne commença à prendre de l'importance qu'au commencement du quatorzième siècle: devenue alors capitale commune des grands-duchés de Moscou et de Vladimir, elle fut accordée par le grand-khan Uzbeck à Ivan Ier Daniloviteh, surnommé *Kalita* ou *la Bourse*, parce qu'il portait toujours avec lui une gibecière à argent avec laquelle il faisait des aumônes aux pauvres d'une main, tandis que de l'autre main il la remplissait sans scrupule aux dépens de ceux dont les richesses le rendaient jaloux.

Le règne de ce prince (1328-1340), correspondant à celui de Philippe de Valois, doit rester dans la mémoire de nos lecteurs; à lui l'unité monarchique commence à se montrer. Les boyards viennent se grouper autour de sa puissance; le chef de la religion transfère le siége métropolitain de Vladimir à Moscou; le grand-khan, dont il était l'obséquieux courtisan, décide qu'à l'avenir les princes de Moscou recevraient l'investiture de la souveraineté générale de préférence à ceux des autres principautés. Enfin, depuis lui jusqu'à l'extinction de la maison royale de Rurick en 1598, l'ordre de succession s'est maintenu directement de père en fils, au lieu de passer d'abord aux frères du grand-duc expiré: la coutume était alors de préférer pour la succession de la couronne tous les princes du même degré aux princes du degré suivant.

Moscou devint en grandeur et en richesses l'égale de Novgorod sous Ivan III (1462-1505), surnommé le *superbe*, qui délivra sa patrie du joug des Tatars. Sous son règne des artistes grecs réfugiés en Italie vinrent embellir sa capitale de constructions en pierre dont quelques unes subsistent encore. Moscou vit alors pour la première fois des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du pape, du grand Turc, du roi de Pologne, de celui de Danemark et de la république de Venise.

Cette capitale est sans doute de toutes celles d'Europe, celle qui a le plus souvent été la proie du feu: rappelons ici l'incendie de 1812, funeste catastrophe qui marque le terme de nos triomphes.

Les Russes sont si profondément frappés de ce grand fait de leurs annales et de son immense résultat, qu'ils le prennent dans le cours de leur conversation comme une sorte d'ère à laquelle ils rapportent les évènemens de l'histoire contemporaine. *C'était*, disent-ils, *dix ans avant*..., *trois ans après l'entrée des Français à Moscou et l'incendie de la ville*. — Nous devons faire remarquer à nos lecteurs que le gros de la nation russe nous attribue encore aujourd'hui cet acte sauvage qui, dans le siècle où nous vivons, méri-

terait aux conquérans d'être effacés du rang des nations européennes, s'il n'avait été commis par les chefs du peuple vaincu lui-même, dans le paroxisme le plus exalté, le plus excusable, je dirais le plus admirable du patriotisme et du sentiment de révolte contre l'étranger dominateur.

Sans doute le gouvernement a intérêt à conserver cette croyance chez ses paysans; peut être aussi ses paysans ne seraient-ils pas assez larges d'esprit pour comprendre la nécessité de ce sacrifice, l'urgence de ce sacrilége envers la ville sainte. Et en effet ces immenses holocaustes, dont les annales de toutes les nations offrent quelques rares exemples, répugnent trop au cœur et à l'humanité pour être universellement absous avant que les siècles n'aient éteint les croyances blessées et consolé les douleurs privées.

DESCRIPTION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(1833, p. 129; 1835, p. 292.)

Saint-Pétersbourg est à près de 500 lieues de Paris, par 59° 56' de latitude, et 27° 58' de longitude orientale. C'est la plus grande ville d'Europe après Moscou et Londres: son enceinte a 8 lieues et demie de circonférence. Cependant une partie de sa surface est encore couverte de marais et de bois; et sa population moindre que la moitié de celle de Paris, ne suffit point pour animer ses quais immenses, ses vastes rues décorées de palais, d'édifices et d'églises. On ne peut mieux comparer la physionomie de l'intérieur de la ville qu'à celle de notre faubourg Saint-Germain ou de Versailles: c'est une monotonie désespérante. Point de boutiques pour en vivifier les larges trottoirs; car les marchands sont relégués dans les caves, placés au premier étage, ou confinés dans un vaste bazar. Les flâneurs de Paris ou de Peking y périraient promptement d'ennui.

Le sol formé de marais desséchés, où l'on rencontre l'eau à sept, trois et même deux pieds de profondeur, est parfaitement plat et bas. Non seulement l'enceinte de la ville renferme plusieurs bras de la Neva qui déterminent des îles de différentes grandeurs, mais encore de nombreux cours d'eau y circulent, et le plus magnifique quartier situé sur la rive gauche du fleuve est partagé par trois principaux canaux sur lesquels s'en embranchent d'autres de moindre importance. Toutes ces coupures ont été pratiquées pour l'assainissement et le desséchement du terrain fangeux; la culture a aussi considérablement amélioré le climat; néanmoins l'humidité est extrême au printemps et dans l'automne; il tombe alors un déluge de pluies; et un brouillard impénétrable et malsain pèse sur la ville.

De jolis ponts en fer établissent les communications d'un bord des canaux à l'autre, mais entre les rives de la Neva ce sont quatre ponts de bateaux. Lorsque la glace commence à se former, en novembre, on les enlève de crainte qu'ils ne soient emportés, et dès lors les communications sont interrompues jusqu'à ce que la rivière soit entièrement prise et permette le passage: cette gênante interruption peut durer plusieurs jours; il y en a une semblable au moment de la débâcle en avril.

A l'époque des grands froids il n'est pas rare de voir des loups affamés visiter quelques quartiers de Saint-Pétersbourg; en 1821 il en arriva une troupe nombreuse. — Le thermomètre centigrade descend quelquefois jusqu'à 50 et 56 degrés; mais il se tient ordinairement vers 20. La saison d'hiver est la plus agréable pour les habitans de Saint-Pétersbourg. « Chacun soupire après la neige, dit Muller, après le moment où la Néva gèle et où l'on peut librement glisser sur la glace. L'air pur et clair soulage alors le malade; l'homme bien portant se croit rajeuni; il contemple avec transport les vibrations dorées de cet air brillant et serein.

« En juin et en juillet, les nuits sont presque aussi claires que le jour; aussi les consacre-t-on au même usage que les jours mêmes dont on ne peut supporter la chaleur. A une heure ou deux de la nuit, dans les deux jardins d'été, sur les boulevards, dans la rue de Newsky, tout est plein de promeneurs des deux sexes et du premier rang; les équipages roulent et se croisent, tout le monde est en activité: on se reconnaît même de loin; souvent on s'assied sur un banc pour y lire les journaux. Vers quatre ou cinq heures du matin on se souhaite bonne nuit et tout demeure vide et tranquille.

Signalons en quelques mots les principaux monumens de Saint-Pétersbourg. — Le *palais d'Hiver* fut bâti au milieu du siècle dernier par un Italien. Là réside l'hiver la famille impériale; on assure que les travaux de desséchement qu'il a fallu exécuter sur les terrains marécageux qu'il occupe ont coûté la vie à plusieurs milliers d'ouvriers.

L'Ermitage est dû à Catherine II. Cette princesse y venait chaque jour s'isoler quelques heures au milieu de personnes intimes; on y admire une nombreuse suite de tableaux dont la collection de la Malmaison, achetée en 1815, forme le fond principal; c'est là que se trouvent aussi les bibliothèques de Voltaire, de Galiani et de Diderot.

L'Amirauté ou l'Arsenal, est un immense parallélogramme qui renferme des chantiers de construction pour huit ou dix vaisseaux, une fonderie et de nombreux magasins. On a conservé dans l'arsenal le canon de vingt-un pieds de long, fondu sous le règne d'Ivan Vassilievitch, enlevé par Charles XII en 1703, et qu'un particulier parvint à voler à ce conquérant pour le rendre à Pierre-le Grand; dérober un canon de 17,000 livres n'est pas l'affaire d'un larron ordinaire! aussi celui-ci fut il honoré d'une statue équestre. A l'une des murailles est suspendu le drapeau des strélitz, représentant l'Enfer et le Paradis: dans l'Enfer sont tous les étrangers, les strélitz seuls sont en Paradis. On conçoit que Pierre-le-Grand ne devait point s'accorder avec ces farouches Moscovites, lui qui n'importa la civilisation chez les siens qu'à l'aide des étrangers.

Parmi les nombreux temples dont Saint-Pétersbourg est rempli, le plus magnifique est la *cathédrale de Notre-Dame de Kasan*, soutenue et ornée, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par d'innombrables colonnes de granit d'un seul bloc. Elle a été construite sur le modèle réduit de Saint-Pierre de Rome, et avec les modifications qu'exige le culte grec.

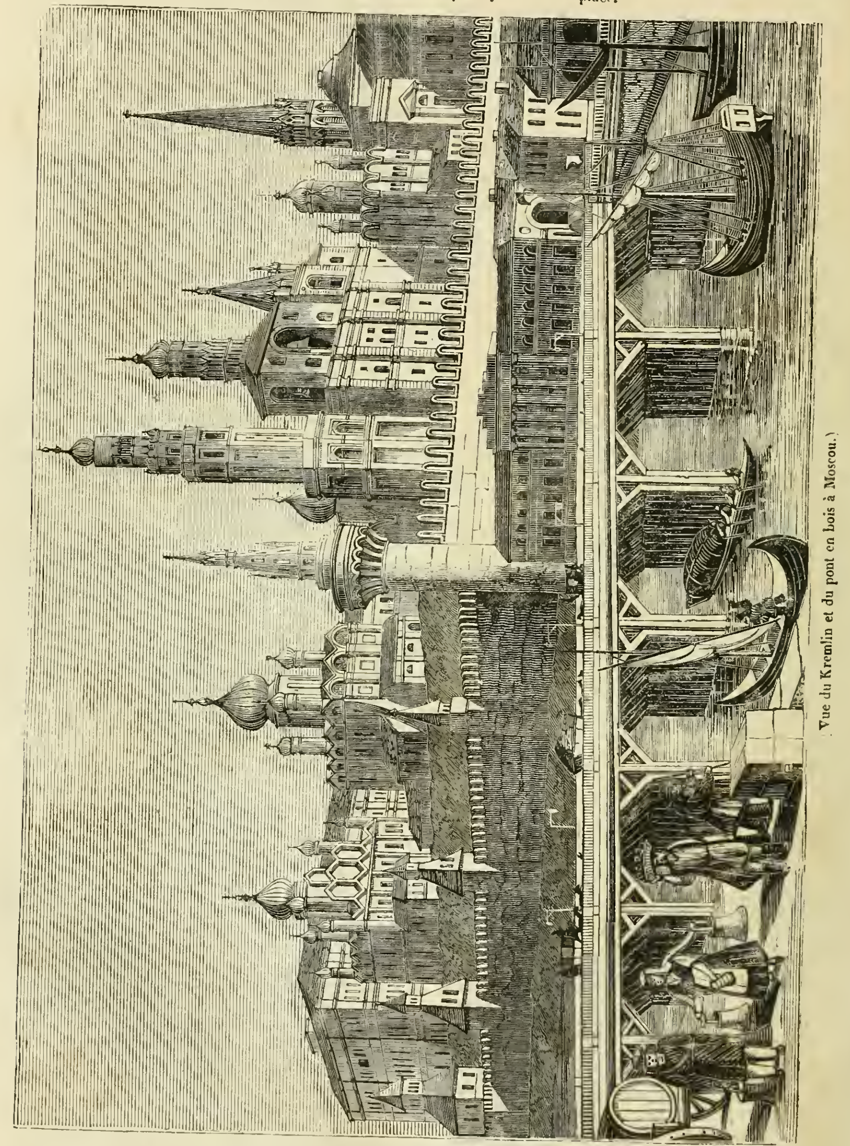
La *bourse* n'est ouverte au commerce que depuis le 15 juin 1816, mais elle est terminée depuis 1811. Construite sur les plans de M. Tomon, architecte français, elle décore pompeusement un des points où se réunissent deux branches de la Néva.

La *bibliothèque* fut établie par Catherine II. Le premier fonds en a été fourni par les livres du collége des Jésuites de Varsovie; ces 200 mille volumes recueillis avec le plus grand soin pendant 45 ans de travaux par un évêque de Kiev, tombèrent au pouvoir de Souwarow et furent apportés à Saint-Pétersbourg en 1795. Un grand nombre d'in-folios furent mutilés par les Cosaques, qui, les trouvant parfois trop longs pour entrer dans les caisses, les taillaient avec leurs sabres à la grandeur convenable, sans plus de cérémonie que s'ils eussent eu affaire à des planches. — En 1805, la bibliothèque impériale fut augmentée de celle de M. Dombrowski, riche diplomate, qui, pendant 26 ans passés hors de la Russie, se livra à la bibliomanie la plus intrépide. A l'époque de la révolution française, où la destruction des couvens et des châteaux ouvrit un champ libre à ses conquêtes, il acquit à vil prix les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient à la Bastille, et dans la bibliothèque de Saint Germain, riche alors de plus de quatre-vingt mille manuscrits.

En 1703, une chétive maison de campagne appartenant à un Suédois, et quelques cabanes de pêcheurs, se distinguaient à peine au milieu des marais que couvre aujourd'hui la capitale de toutes les Russies. En cette année, la forteresse de Nienchatz, au bord de la Néva, tombe au pouvoir de Pierre, et Pierre se décide aussitôt à bâtir une ville. Ce n'était

pas tant encore pour le commerce de la Baltique que pour servir de poste avancé contre les Suédois : le tzar n'en regardait pas la possession comme définitive. Mais Charles XII donne trop aux destins, et sur le champ de bataille de Pultava, le jour même de la victoire, Pierre écrit à son amiral : *C'est aujourd'hui que, par la grâce de Dieu, j'ai véritablement posé la pierre angulaire des fondemens de Pétersbourg.* Bientôt, en effet, Moscou dut céder à la ville à peine tracée le siége de l'empire.

Cette translation ne se fit pas sans obstacles : aujourd'hui même on n'oserait prononcer que Pétersbourg demeurera vraiment la capitale. Mais l'exposé de la lutte des deux cités qui devrait terminer cet article demande trop de détails pour y trouver sa place.



(Vue du Kremlin et du pont en bois à Moscou.)

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue du Colombier, n° 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, n° 30.

SALON DE 1836. — SCULPTURE.

STATUE DU SIRE DE JOINVILLE, PAR M. BRA.



(Salon de 1836; Sculpture. — Statue du sire de Joinville, par M. Bra.)

Cette statue, dont le modèle en plâtre est exposé sous le numéro 1872, a été commandée à M. Bra, et est destinee au musée de Versailles.

Il n'existe aucun portrait du sire de Joinville : M. Bra a fait revivre sa physionomie morale et historique, et l'a figuré selon son double caractère de guerrier et d'écrivain. Sur ses traits respirent un mélange de douceur et de fierté, une aptitude égale à l'action et à la pensée. Il porte l'épée qui a combattu les infidèles ; il porte la plume qui a écrit l'*Histoire de saint Loys, IX du nom, roy de France.*

C'est un des caractères les plus remarquables du talent sérieux de M. Bra, que le respect studieux pour la tradition, joint à la volonté de l'expliquer et de l'éclairer. On sent dans cette statue comme dans ses autres ouvrages, entre autres *Ulysse*, le *Régent* et *Benjamin Constant*, que pour lui l'art est un moyen, dont le but est le plus élevé où tendent tous les désirs, toutes les recherches, tous les travaux de l'homme, quelle que soit la direction imprimée à sa vie. Mais dans la sculpture, plus encore que dans les autres arts, un talent sévère peut être long-temps moins populaire qu'un talent moins philosophique, servi par une exécution plus riche et plus brillante.

Joinville fut attaché, pendant son enfance, à Thibaut IV, comte de Champagne A seize ans, il épousa Alix de Grand-

Pré, aussi jeune et aussi peu fortunée que lui. En 1245, lorsque la croisade fut publiée, il engagea ses biens, laissa à sa mère Béatrix, à son épouse et à deux petits enfans, à peine 1200 livres de rente, et partit ayant à sa solde dix chevaliers. Arrivé à l'île de Chypre, rendez-vous général des croisés, il n'avait plus d'argent pour payer ses chevaliers, et il fut obligé de prier Louis de les prendre à sa solde. Depuis ce moment, Joinville s'unit d'une amitié intime avec le roi.

« Cette union, dit M. Petitot, rappelle, sous plus d'un rapport, celle de Henri IV et de Sully; elle en diffère cependant en ce que c'était Joinville qui paraissait doué de cet enjouement plein d'agrément et de liberté avec lequel nous aimons à nous représenter le Béarnais, et que Louis montrait, au contraire, cette gravité et cette sagesse profondes qui caractérisaient le ministre de Henri. »

Joinville combattit les infidèles avec un courage remarquable. Il partagea en Égypte la captivité de son maître, et il le suivit en Syrie. De retour en France, il eut toute la confiance du roi. En 1255, il fut chargé de la négociation du mariage d'Isabelle, fille de saint Louis, avec le jeune Thibaut V, roi de Navarre, qui venait de succéder à son père Thibaut IV.

Depuis cette époque jusqu'à la deuxième croisade de saint Louis, il vécut tour à tour à Paris et en Champagne. Louis l'admettait à sa table, le chargeait de recevoir les requêtes à la porte du palais, et le faisait asseoir souvent près de lui lorsqu'il rendait justice à ses vassaux sous les arbres du bois de Vincennes.

En 1268, le roi partit à une nouvelle croisade: Joinville, malade et marié depuis peu en secondes noces à Alix de Gautier, fille du sire de Tisnel, s'excusa de partir sur ce que ses vassaux avaient trop souffert de la première expédition.

Sous Philippe-le-Bel, successeur de saint Louis, Joinville se joignit contre la couronne aux mécontens qu'avait excités dans le royaume un système injuste d'impôts.

En 1315, Louis-le-Hutin ayant sommé toute la noblesse de le joindre dans la ville d'Arras pour aller combattre les Flamands, Joinville répondit à cet appel quoique âgé de plus de quatre-vingt-douze ans.

Ce fut à la sollicitation de Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, et mère de Louis-le-Hutin, qu'il composa ses célèbres *Mémoires*.

La date la plus vraisemblable de sa mort est 1319; il devait avoir alors quatre-vingt-quinze ans.

Dans le quinzième siècle, la maison de Joinville s'allia, par les femmes, à la maison de Guise.

Au tome XX des *Mémoires des Inscriptions*, M. Levesque de La Ravalière porte le jugement suivant sur Joinville:

« Également estimé des gens de lettres, des militaires et des ecclésiastiques, il mérita la réputation qui lui survit depuis tant de siècles. Il fut grand et robuste de corps; il eut l'esprit vif, l'humeur gaie, enjouée, l'âme et les sentimens élevés. Il apprit de saint Louis, avec qui il avait demeuré six ans dans la Terre-Sainte, à aimer la vertu et à fuir le vice; il fit de ce principe la règle de sa conduite. Moins courtisan du saint roi qu'admirateur sincère de ses vertus et attaché à sa personne, il le respecta et l'honora véritablement sans le flatter dans ses humeurs et ses petits défauts, comme on le voit en quelques endroits de son histoire. Joinville à un siége, à une bataille bravait la mort; l'honneur et le devoir le rendaient intrépide. A d'autres occasions où il n'était pas soutenu par de grands mouvemens, ce n'était plus le même homme. Les Sarrasins, dont il était prisonnier, menacent de le faire mourir; il se voit au moment de périr; la frayeur le trouble si fort, qu'il ne sait ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Tel est l'homme faible ou courageux à l'occasion.

» Joinville haïssait trop le mensonge et les bassesses pour savoir plier. Après qu'il eut perdu saint Louis, il préféra de vivre en grand seigneur à sa terre, au vain honneur d'être confondu à la cour; et par cette raison il rechercha avec moins d'empressement l'amitié des rois successeurs de saint Louis; il se tint avec eux dans les bornes du devoir. Par un hasard fort rare, il en vit régner six: Louis VIII, Louis IX, Philippe III, Philippe IV, Louis X et Philippe V. A leur avènement à la couronne, il ne s'empressa point, tandis qu'il fut en faveur, de demander des grâces, du bien, des dignités. Content de son rang et de sa fortune, il conserva la place de ses ancêtres, et il n'augmenta son domaine que par ses deux mariages. Il transmit à sa postérité et aux hommes que l'ambition et l'amour des richesses n'aveuglent pas, des préceptes à suivre et un exemple à imiter. Il ne fut pas sans défauts; je ne dois pas le dissimuler. Il était peu touché de la religion dans sa jeunesse; il aima le vin. Saint Louis le corrigea de son incrédulité et de l'ivrognerie. Il passa à une autre extrémité pour la religion; il devint crédule et superstitieux: les contradictions, les refus de ce qu'il demandait l'aigrissaient; il s'emportait aisément. Homme enfin, il eut des vertus et des défauts, et comme les vertus furent en plus grand nombre que les défauts, il mérita d'être mis au rang des grands hommes. »

Peut-être M. de La Ravalière, dans ce jugement, a trop mesuré Joinville à la taille des hommes vulgaires. Il le représente incrédule et presque débauché dans sa jeunesse; dévot, au contraire, jusqu'à l'exagération, intolérant et colère dans sa vieillesse. Ce n'est point là le résultat que donne une étude plus grave et plus attentive. Quelques anecdotes biographiques recueillies et comparées semblent montrer que Joinville, dans sa longue existence, participa des caractères de deux sociétés dont l'une mourait de son temps, et l'autre commençait à naître. Il avait les qualités de naïveté, d'abandon, de bonne foi, qui ont fait de saint Louis l'un des types les plus précieux et les plus purs du moyen âge; mais il avait aussi en lui un germe de cette méfiance pour l'autorité trop exclusivement abandonnée aux faiblesses humaines qui a engendré depuis des doctrines si hardies de dignité individuelle. C'est du moins ce qui peut le mieux faire comprendre sa conduite réservée ou hostile vis-à-vis les successeurs de saint Louis, et la nature de sa piété qui n'excluait pas toujours une certaine prudence presque injurieuse pour le clergé. C'est ainsi qu'il bâtit une église à ses frais, mais qu'ayant prêté 50 livres au doyen des chanoines de Saint-Laurent de sa ville, il exigea d'eux pour gages du prêt, qu'ils lui donnassent des chasubles, des aubes, une étole, un fanon, une tunique, une dalmatique, deux bras d'argent où il y avait des reliques de saint Georges et de saint Chrysostôme. — Quelquefois il suffit d'un seul trait pour livrer le secret un caractère.

DÉTAILS HISTORIQUES ET TECHNIQUES
SUR LA SCULPTURE.

La sculpture est peut-être de tous les arts celui dont l'appréciation est le plus difficile, et aujourd'hui le moins populaire.

Parmi les causes nombreuses auxquelles il faut attribuer le discrédit dans lequel la sculpture est tombée, la plus matérielle et la plus saisissable consiste dans les frais énormes qu'entraîne l'exécution d'une statue, d'un groupe, ou d'un bas-relief.

Les parties technique et historique de la sculpture sont généralement peu connues; nous donnerons ici quelques détails sur cet art difficile, et nous indiquerons quelques uns de ses procédés, afin de mettre le public dans le secret des avances considérables que le sculpteur est obligé de faire, avances dans lesquelles il doit rentrer, et qui ne lui font souvent trouver, dans une somme qui paraît exorbitante, qu'un salaire très modéré.

L'antériorité de la plastique sur la peinture est aujourd'hui démontrée, comme il l'est aussi que les premiers ouvrages

de sculpture furent exécutés en bois. Les plus anciennes idoles de la Grèce étaient faites de cette matière. Le cèdre, le cyprès, l'ebene, furent les premiers materiaux affectés à cet usage. Quant aux premiers outils, ils dûrent ressembler à peu près à ceux que nous employons aujourd'hui, de même que nos scies ressemblent sans doute à celle qui fut, dit-on, inventée par Dédale.

Les premieres statues de bois furent évidemment *polychrômes*, c'est-à-dire colorées au naturel, comme l'indique tout ce qui nous reste de la statuaire des époques hiératiques de l'art. La logique conduit à cette assertion, confirmée d'ailleurs par des récentes découvertes. Les premiers essais de l'art dûrent s'attacher à représenter la nature sous son double aspect, la forme et la couleur. Ce n'est que par une immense ellipse que l'imagination de l'homme parvient à faire abstraction de l'une ou de l'autre de ces deux conditions de la réalité.

Ces statues auraient été de grandeur naturelle si elles eussent représenté des hommes; destinées à offrir l'image des dieux, elles dûrent être colossales, conformément à l'idée primitive qui porte l'homme à figurer la grandeur morale, par la grandeur matérielle.

Un art qui est en général aujourd'hui un métier, et qui dans l'antiquité et dans le moyen âge fut poussé à un haut degré de perfection, la *céramique*, en général contemporaine des premiers essais de la sculpture, dut guider les premiers statuaires de la Grèce dans une voie nouvelle. Exposées à une prompte détérioration, malgré les couleurs et le vernis dont elles étaient revêtues, les statues de bois furent promptement remplacées par des statues de terre cuite.

Ce fut un pas immense. La *plastique* proprement dite fut créée. D'ouvrier qu'il était, le sculpteur devint artiste; l'emploi de la glaise, en lui facilitant les corrections, le conduisit promptement à une imitation plus exacte. Le modèle put être rapidement reproduit par des moyens mathématiques, tels que la division des différentes parties de l'ensemble que les élèves exécutaient en divers métaux, et rassemblaient sous la direction du maître, qui mettait ensuite la dernière main à son œuvre.

Les premières statues de métal furent exécutées au *repoussé*, procédé qui consiste à donner, au moyen du marteau, à une lame de métal plus ou moins épaisse, la forme du modèle qu'on se propose d'imiter.

L'invention de la *fonte* appartient à la même époque, et dérive également de la céramique.

Ce dernier procédé fut appliqué aux statues de dimensions ordinaires. Mais les statues colossales, telles que celle de l'Apollon du port de Rhodes qui passait pour une des sept merveilles du monde, furent exécutées au repoussé. Les statues colossales des empereurs romains, dont il nous reste quelques vestiges, furent de même construites par parties.

Avant d'exposer les deux principaux modes de fonte, et les procédés employés par la sculpture en marbre dont l'usage ne se répandit qu'en dernier lieu, nous mentionnerons la statuaire *chrysèléphantine* sur laquelle M. Quatremère de Quincy a donné de curieux détails, qui ont été répétés par le *Magasin Pittoresque* dans la 55[e] livraison de 1854.

Ce genre de sculpture appartient aux plus beaux temps de la Grèce. L'emploi des matières les plus précieuses, telles que l'or, l'ivoire, les pierreries, était devenu d'un usage général. Quand Phidias mourut, la partie matérielle de la sculpture ne devait plus faire un pas; tous les moyens mécaniques que nous connaissons aujourd'hui étaient déjà fixés; l'orfèvrerie, la glyptique et la numismatique, ces trois branches de la sculpture, étaient aussi avancées que la sculpture elle-même, comme il est facile d'en juger par les émaux, par les camées et par les médailles qui nous restent.

SCULPTURE EN MARBRE.

Lorsqu'un sculpteur veut exécuter une statue en marbre, il commence par modeler, soit en terre, soit en cire, une ou plusieurs esquisses de petite dimension; il exécute ensuite un modèle plus grand et plus fini, dont il étudie les diverses parties d'après nature, et qu'il fait ensuite mouler et tirer en plâtre. Ce deuxième modèle lui sert à en faire un troisième, auquel il donne les dimensions que doit avoir son œuvre, et qu'il fait immédiatement mouler en plâtre pour éviter le retrait de la terre. Pour déterminer la base du bloc de marbre, il fait placer un lit sous la plinthe du bloc, et ce lit lui sert de point de départ pour diriger toutes ses mesures et tirer toutes ses lignes. Alors il donne sur le bloc les premiers coups de crayon; puis il le fait *épanneller*, c'est-à-dire dégrossir. Le bloc et le modèle sont, à cet effet, élevés à la même hauteur, sur deux *selles* plus ou moins rapprochées l'une de l'autre. Les parties les plus saillantes du modèle sont ensuite indiquées sur le bloc par des points et par des lignes qui déterminent la quantité de marbre qui doit être enlevée. Ces points sont ensuite creusés au moyen du foret jusqu'à la profondeur indiquée.

Le bloc étant épannellé et assez dégrossi pour que l'on puisse reconnaître la forme générale de la statue, elle passe aux mains du praticien. On donne le nom de praticiens à des sculpteurs qui ont une grande pratique du marbre, et qui, familiarisés avec la mise aux points, avancent assez le travail des statues pour qu'il ne reste au statuaire que peu de marbre à enlever afin de perfectionner son travail par des finesses de détail. Il est des praticiens auxquels, pour avoir une réputation parmi les sculpteurs, il ne manque que les moyens de se produire, et qui pourraient rivaliser avec ceux qui les emploient; Puget avait commencé par être praticien.

On comprend, d'après les indications que nous venons de donner, que l'opération la plus importante dans l'exécution d'une statue de marbre est la mise aux points, qui se poursuit et devient plus minutieuse jusqu'à l'achèvement presque complet de la statue. Cette opération, toute mathématique, vient d'être singulièrement abrégée et simplifiée par un de nos meilleurs graveurs en médailles, inventeur d'une machine à mettre aux points qui paraît l'emporter sur tous les procédés mécaniques employés jusqu'à ce jour.

Il serait superflu d'indiquer la marche que l'on suit dans l'emploi des instrumens : plus le travail avance, plus on a recours aux ciseaux les plus fins et les plus délicats, aux râpes les plus douces. Si l'on veut polir ou lustrer quelques parties du marbre, on le fait au moyen du plomb, de la potée d'étain et du tripoli, d'une peau de daim et de la paume de la main, en ayant soin de ne pas émousser, amollir ou arrondir par le frottement les finesses de l'ouvrage. On voit, par le détail des procédés employés pour exécuter une statue en marbre, que ce n'est que peu à peu qu'on la tire du bloc, et presque sans danger, d'autant plus qu'on a le soin de ménager des tenons dans le marbre pour soutenir les parties les plus délicates, telles que les bras, les doigts; et on ne les enlève que lorsque la statue est sur le point d'être terminée.

De ces détails, que nous avons fort abrégés, il doit résulter pour chacun cette conviction, que nous n'aurons jamais de la sculpture à bon marché.

C'est ce qui sera plus amplement démontré dans un second article, où nous donnerons quelques détails sur la fonte des statues.

HISTOIRE MERVEILLEUSE
D'UN CHIEN BANDJARRA.
(Tradition indienne.)

Bandjarra est le nom d'une peuplade que l'on rencontre quoiqu'elle soit peu nombreuse, dans toutes les parties de l'Inde, parce qu'elle est naturellement de goût nomade, et que d'ailleurs elle s'adonne principalement au commerce de blé, qui l'oblige à se transporter incessamment d'un endroit à un autre. Les ressources d'un Bandjarra sont très bornées

et la construction de sa demeure temporaire très simple; c'est au milieu des forêts, généralement sur une hauteur, qu'un Bandjarra choisit quelques pieds carrés de terrain et fixe son séjour pendant une partie de l'année : des sacs remplis de blé et recouverts de peaux forment les murs de sa maison, d'autres peaux suspendues sur les branches, en guise de toit, la défendent à demi contre les intempéries du ciel : sous cette tente sont assemblés les bœufs, qui sont l'une des premières richesses d'un Bandjarra; au dehors veille sans cesse le chien, son compagnon fidèle. — La race du chien des Bandjarra ne se fait remarquer par aucune beauté extérieure, mais il serait difficile d'en trouver une qui fût douée de plus de courage, d'instinct, et surtout d'attachement à ses maîtres. Les Indiens racontent en témoignage de cet éloge un fait si étrange, qu'il faudrait pour le croire une foi bien robuste dans les traditions populaires.

Un Bandjarra, du nom de Dabi, s'était trouvé un jour dans la nécessité de contracter un emprunt de 1,000 roupies pour entreprendre un voyage de spéculation; tous ceux à qui il s'était adressé, se fiant peu à sa parole, lui avaient refusé cette somme. Dabi avait un chien, nommé Bheirou, qu'il chérissait au-delà de toute expression : après avoir long-temps hésité, il imagina d'offrir son chien pour gage; ses démarches furent d'abord infructueuses, mais à la fin il trouva un riche négociant, nommé Dhyaram, qui accepta cette condition. Dabi promit d'être de retour avant une année; il dit adieu à Bheirou, en lui enjoignant par gestes de rester fidèle pendant tout ce temps à son nouveau maître. Plus d'une année s'écoule; point de nouvelles de Dabi. Le négociant commence à croire qu'il a été pris pour dupe, et accuse sa propre crédulité, lorsque, pendant une nuit obscure, l'aboiement de Bheirou retentit tout-à-coup dans la maison. Dhyaram s'éveille. Une bande de voleurs armés tentait de s'introduire. Avant que Dhyaram ait le temps et la présence d'esprit de se préparer à les repousser, Bheirou est déjà aux prises avec deux d'entre eux : il les happe, il les renverse, il les déchire; un troisième s'avance et va frapper Dhyaram, mais il est saisi au cou par le chien, et tué par le maître. Le sort de ces trois brigands découragea leurs compagnons, et ils prirent la fuite. Dhyaram, sauvé par le courage encore plus que par la vigilance de Bheirou, voulut lui témoigner sa gratitude par toutes sortes de caresses, et regardant sa créance comme acquittée avec usure, il chercha à faire entendre au pauvre animal qu'il n'était plus otage, et qu'il pouvait, s'il lui plaisait, rejoindre son maître. Bheirou (et c'est là le merveilleux de l'anecdote indienne), Bheirou secoua la tête tristement pour faire entendre que les simples paroles de Dhyaram ne lui serviraient pas d'excuse auprès de Dabi; mais à la fin Dhyaram parvint à le convaincre, et après de touchantes caresses d'adieux, il lui fit prendre le chemin par lequel devait arriver Dabi. Or Dabi, qui avait été retenu par ses affaires au-delà du terme fixé, se hâtait de réunir l'argent nécessaire pour solder sa dette à quelques lieues de distance de la maison de son créancier: tout-à-coup il aperçoit Bheirou, seul, accourant au devant de lui; il pâlit, il croit que le chien a quitté furtivement la maison de Dhyaram, et vient ainsi de compromettre sa parole; la colère le saisit, et insensible aux caresses du chien, il le frappe de son sabre et le tue. Mais bientôt quelle est sa douleur! Au cou du fidèle Bheirou, il découvre la quittance des 1,000 roupies que le négociant y avait attachée, et une lettre où était décrit le courageux dévouement du fidèle serviteur. Dabi, inconsolable, voulut du moins racheter son erreur en consacrant les 1,000 roupies à l'élévation d'un beau monument sur la place même où cette scène sanglante avait eu lieu.

Le peuple des environs montre encore aujourd'hui aux voyageurs ce monument nommé Koukarri Gaon, et croit que la terre ramassée sur le tombeau de Bheirou a la vertu de guérir les morsures des chiens enragés.

LA JAMAIQUE.

KINGSTON. — TREMBLEMENT DE TERRE DE 1692.

La Jamaïque, située à une trentaine de lieues de Saint-Domingue, et à la même distance de Cuba, est, après ces deux îles, la plus considérable des Antilles. Longue de 60 lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur de 20, elle présente une superficie de 830 lieues carrées. Sa population d'environ 400,000 âmes, parmi laquelle on compte 30 à 35 mille blancs, tient en culture dans les trois comtés (*Middlesex, Surrey, Cornwall*) plus de 800 mille hectares. M. Colquhoun estimait en 1812 à 275 ou 280 millions les produits annuels de la colonie, y compris les bestiaux, fruits, etc. Cependant des estimations récentes (1834) s'arrêtent à 212 millions. Quant à la valeur totale des propriétés, on la porte à un milliard et demi.

1,400 navires montés par 15,000 marins et du port de 250 mille tonneaux, suffisent à peine aux relations commerciales. On a calculé que le produit net des droits perçus par l'Angleterre sur les marchandises de la colonie s'était élevé en 1831 à plus de 85 millions. Ces simples renseignemens montrent de quelle importance est la Jamaïque pour le commerce et la navigation de l'Angleterre.

La canne à sucre y date de 1660; on y cultive en outre de l'indigo, du coton, et surtout du café. Son rhum est célèbre en tout l'univers. Le bois d'acajou et de campêche, le citronnier, le bois de fer, enrichissent les magnifiques forêts dont les flancs des *montagnes Bleues* sont couverts.

Cette chaîne de montagnes, qui traverse l'île dans sa longueur, élève quelques uns de ses sommets à plus de 1,200 toises. Là habitent *les marrons*, population mixte de noirs et de créoles, provenant des indigènes primitifs qui détruisirent les Espagnols.

La Jamaïque fut découverte par Christophe Colomb, à son second voyage, sur le matin du troisième jour de mai en l'an 1494. Elle était alors considérablement peuplée d'Indiens dont les nombreux canots opposèrent d'abord quelque résistance au débarquement des Espagnols. L'amiral prit possession de l'île au nom de son souverain, devant les habitans tout étonnés et curieux de la solennité! Gens simples de cœur! Cette cérémonie constitue un droit parmi les nations civilisées, et en vertu de ce droit si singulièrement établi vous serez poursuivis à mort et détruits : avant un demi-siècle, la race ambitieuse des Européens demeurera seule sur cette terre fertile qui a nourri vos ancêtres et qui semble promettre encore de nourrir vos enfans!

A son quatrième voyage, Colomb fit naufrage sur la Jamaïque, et y passa plus d'une année dans les souffrances, tourmenté à la fois par sa situation et par les mauvais procédés du gouverneur d'Hispaniola, Ovando, jaloux de la gloire du grand homme.

Le premier établissement européen fut installé en 1509 par don Juan d'Esquimel, au nom de Diégo Colomb, fils de Christophe. La douceur, la bonté de ce gouverneur, et la sage direction qu'il donna à la culture des terres, ont été maintes fois le sujet des éloges des chroniqueurs. Mais malheureusement son règne fut court, et ses successeurs ne lui ressemblèrent pas.

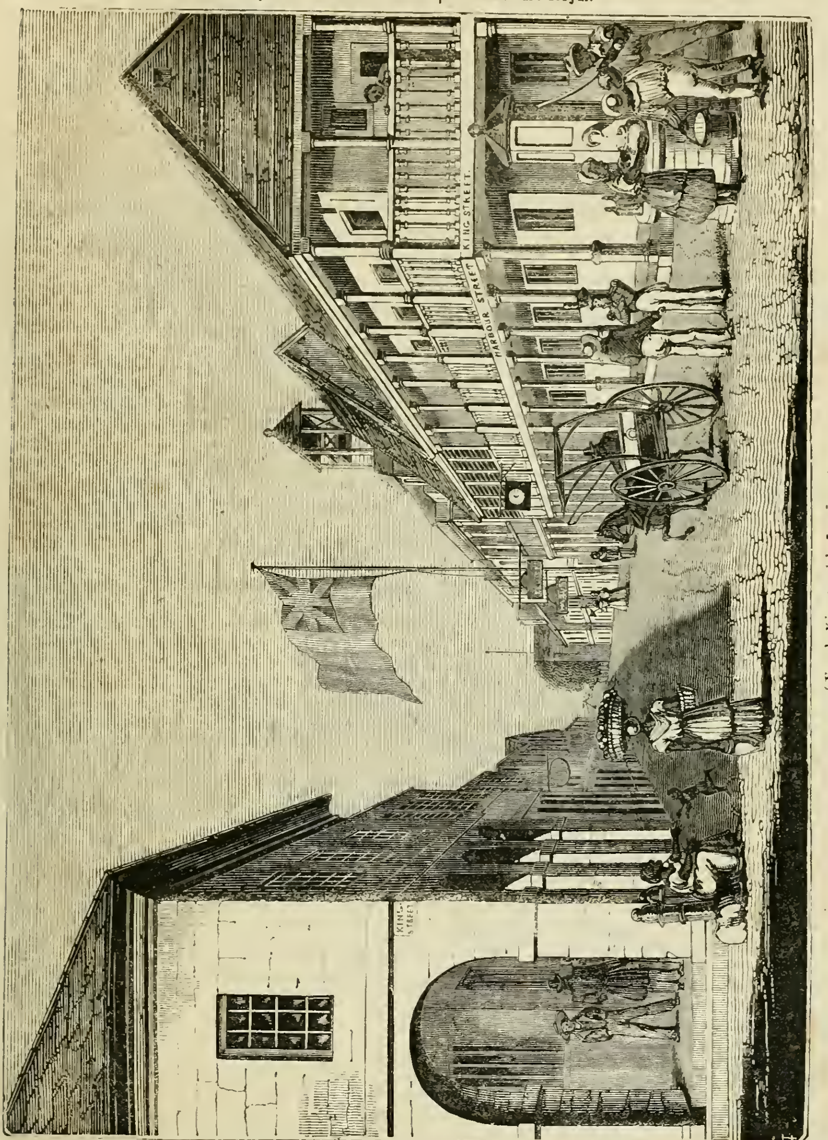
Les Espagnols se maintinrent dans l'île durant une période de 146 ans; mais ils furent inquiétés sur la fin de leur domination par les Anglais, qui, en 1655, sous le protectorat de Cromwell, arrivèrent en force et s'emparèrent définitivement de la colonie.

Après la paix avec l'Espagne, l'île devint le rendez-vous des pirates, corsaires, boucaniers du Nouveau-Monde, qui y trouvaient protection auprès du gouverneur, et venaient y verser à flots les produits de leurs innombrables rapines

La capitale de la Jamaïque et le siége du gouvernement est *Spanish Town*, fondée en 1520, par Diégo Colomb. Mais la place la plus importante est Kingston, située à 4 lieues et

demie de la capitale. Cette ville doit à son excellent port d'être l'un des grands entrepôts commerciaux des Antilles: elle est bâtie en amphithéâtre sur la pente peu sensible d'une montagne; les rues commerçantes sont ornées d'une galerie couverte où les promeneurs sont à l'abri du soleil.

Kingston n'est érigée en cité que depuis 1802, quoiqu'elle ait été fondée en 1693, après le tremblement de terre qui détruisit Port-Royal.



(Vue de Kingston à la Jamaïque.)

C'était à Port-Royal que les boucaniers avaient étalé leurs injustes trésors, et insulté la Providence du spectacle de leurs joies criminelles. Port-Royal devait expier les crimes des hôtes dépravés qu'il avait accueillis à sa honte : ses rives que tant d'orgies avaient scandalisées sont descendues dans les flots, engouffrant avec elles trois milliers d'habitans.

Au 7 juin 1692 à l'heure de midi, le gouverneur étant à son conseil, les habitans dans une parfaite sécurité s'abandonnaient aux plus douces espérances en contemplant le riche butin récemment débarqué et accumulé sur le rivage, lorsque tout-à-coup un horrible rugissement leur arrive des montagnes. La mer au même instant envahit ses limites habituelles et couvre de plus de 20 pieds d'eau les quais encombrés de marchandises. En quelques endroits la terre ouverte engloutit

les édifices renversés; en d'autres il se fait brusquement des fissures étroites et peu profondes qui saisissent les habitans et les écrasent en se resserrant aussitôt. — La frégate anglaise, *the Swan*, fut portée sur la ville, et naviguant périlleusement au-dessus des édifices écroulés parvint à sauver un assez grand nombre de victimes.

Ainsi disparut en quelques instans cette ville renommée, alors peut-être l'un des points du globe où se trouvaient le plus de richesses accumulées. Deux cents maisons et le château fort demeurèrent comme témoins du désastre. Aujourd'hui encore, dans les temps clairs et lorsque la mer est belle, on peut distinguer sur le fond des ruines d'édifices. — Toute l'île éprouva aussi une violente secousse; et la configuration des montagnes, la forme des vallées, le cours des rivières éprouvèrent de considérables changemens.

L'échiquier de Louis XIII. — Ce roi, ennemi des jeux de hasard qu'il ne souffrit point à la cour, avait pour les échecs un goût tellement prononcé, qu'il y jouait même en carrosse. Les pièces, garnies à leurs pieds d'aiguilles, se fichaient dans un échiquier rembourré de manière que le mouvement ne pouvait les faire tomber.

L'ESCURIAL.

SA FONDATION. — COUR DES ROIS. — CLOITRES. — RÉFECTOIRE. — SALLE DES CAPITULAIRES. — SACRISTIE. — CHAPELLE. — PANTHÉON. — BIBLIOTHÈQUE. — SALLE DES BATAILLES. — APPARTEMENS ROYAUX. — JARDINS — CASA DEL PRINCIPE.

Le couvent de l'Escurial est situé à sept lieues de Madrid, près de la route qui conduit au château royal de la Granja (1835, p. 198). Les Espagnols, avec l'emphase qui les caractérise, l'ont appelé la huitième merveille du monde; plus froids dans leur admiration, les voyageurs étrangers ne lui ont pas conservé cette ambitieuse qualification, mais ils n'ont pu taire leur étonnement à la vue de cet édifice si remarquable. Le lecteur en lira ici sans doute avec intérêt une description, d'autant plus que toutes celles données jusqu'à ce jour sont plus ou moins inexactes, soit par la date de leur publication déjà fort ancienne, soit par la difficulté qu'éprouvent presque toujours les étrangers d'obtenir le facile accès du couvent, et d'en visiter quelques parties que les religieux cachent parfois aux regards des curieux.

La route qui y conduit en sortant de Madrid côtoie d'abord le Menzanarès jusqu'au Prado, maison de plaisance où les rois d'Espagne vont passer ordinairement les deux derniers mois de l'année; jusque là c'est une superbe promenade; mais elle débouche ensuite dans une plaine aride, inculte et sablonneuse, passe par les villages ruinés de Rosas et de Galapagar, et conduit en droite ligne à l'Escurial, que l'on ne perd presque jamais de vue depuis le point de départ.

Alors au pied de la montagne du Guadarrama, qui sépare de ce côté la Vieille-Castille de la Nouvelle, vous voyez s'élever devant vous l'immense couvent avec sa forme bizarre, son architecture imposante, sa teinte sombre, ses mille fenêtres et ses tours massives.

On n'ignore pas que c'est pour accomplir un vœu fait à la bataille de Saint-Quentin, journée fatale aux armes françaises, que Philippe II, moins brave que superstitieux, jeta les fondations de ce monastère où devait s'étaler une magnificence inouïe. La bataille s'était donnée le 9 août 1557: Philippe le mit sous l'invocation de saint Laurent, patron de ce jour; et Jean-Baptiste de Tolède, architecte fameux, à qui la direction en fut confiée, eut ordre de lui donner la forme du gril sur lequel le saint avait été martyrisé. En effet, au moyen de tours qui flanquent chacun des angles du couvent, de cours intérieures, et d'un corps de logis en saillie, il réussit complètement à figurer les pieds, les barreaux et le manche d'un gril colossal. Souvent, se dérobant aux soins de ses vastes royaumes, Philippe II venait inspecter lui-même ces travaux; il se plaçait alors sur le faîte du Guadarrama, appelé encore aujourd'hui *silla de Felipe segundo* (siége de Philippe II), d'où son regard pouvait embrasser l'ensemble des travaux : il encourageait les ouvriers de la voix et du geste, et voyait son œuvre gigantesque grandir trop lentement au gré de ses désirs. Pendant vingt ans plusieurs milliers d'ouvriers et d'artistes y furent incessamment employés, et d'innombrables millions y furent enfouis. A peine était-il terminé que son fondateur mourut, et y fut inhumé.

La façade principale du monastère, placée vis-à-vis du Guadarrama, en est beaucoup trop rapprochée, ce qui détruit en partie l'effet; elle a 600 pieds de largeur; à droite et à gauche s'élèvent deux tours de 160 pieds d'élévation; trois portes immenses, enrichies de colonnes d'un ordre sévère, donnent entrée dans la cour des Rois, ainsi nommée à cause de plusieurs statues qui s'y trouvent, et que l'on doit au ciseau des plus habiles artistes.

A l'intérieur du couvent on remarque d'abord les deux cloîtres. Ce sont deux vastes promenoirs formant les quatre côtés d'une grande cour, d'où ils reçoivent la lumière au travers d'un double rang de portiques ornés de pilastres et de colonnettes accouplées; leurs murs sont enrichis de peintures à fresque admirablement conservées, surtout celles du cloître supérieur. Elles sont de Barocci, de Carvajal, de l'Espagnolet, de Luc Jordan et du Titien : l'une d'elles représente la bataille de Saint-Quentin; Philippe II y est figuré au moment où, désespérant de la victoire, il formule le vœu qui donna lieu à la fondation du couvent.

Au milieu de la cour formée par les quatre côtés du cloître s'élève, à la hauteur de 60 pieds, une superbe fontaine surchargée d'une foule de statues, de colonnes et d'ornemens de tous genres en agate, en porphyre et en bronze, et jetant dans de belles coupes en marbre précieux une eau limpide et abondante, qui retombe en nappes d'étage en étage jusque dans un vaste bassin circulaire.

On traverse le réfectoire, qui est d'une dimension peu ordinaire, pour entrer dans les salles où le chapitre tient ses séances; on y trouve les précieux restes d'une collection de tableaux, qui passait pour la plus riche d'Espagne il y a trente ans, mais que l'invasion étrangère a singulièrement diminuée. On peut cependant y admirer encore des tableaux de l'Espagnolet, de Murillo, de Van Dyck, de Véronèse, d'Annibal Carrache, de Corrège, de Rubens, de Guido Reni, du Titien, de Raphaël. Puis vient la sacristie où les yeux sont éblouis par le nombre et la richesse des objets dont elle est encombrée; il faut surtout y remarquer un groupe en marbre blanc, représentant Jésus-Christ montant au ciel soutenu par deux anges; plusieurs tableaux des grands maîtres que nous venons de nommer; plusieurs reliquaires, châsses, calices et saint-sacremens, enrichis de pierres précieuses.

On monte à la chapelle par un escalier en marbre blanc; sa façade extérieure est formée d'immenses arcades, soutenues par des pilastres et des colonnes, lesquelles sont surmontées des statues de plusieurs rois d'Israël et de celle de saint Laurent. Le maître-autel est d'un aspect imposant; mais on l'a tellement encombré d'ornemens en marbre, en bronze et en bois doré, de fleurs, de chandeliers, de reliques et de statues, qu'on l'a rendu lourd et massif. Deux rangs de stalles en chêne richement sculptées règnent dans le pourtour du chœur, que partage une superbe grille en bronze doré. Parmi les mausolées, nous citerons particulièrement ceux de Charles-Quint et de Philippe II; ils sont représentés couverts du manteau impérial, entourés de leur famille et implorant à genoux la miséricorde du

ciel. Ces statues d'un très bon effet sont de Pompée Leoni et de Leoni son fils. La description de cette chapelle seule nous ferait involontairement outrepasser les bornes de cet article, si nous voulions énumérer toutes les richesses qu'elle contient en statues, tableaux, peintures à fresques, ornemens divers.

On descend au Panthéon par une petite porte pratiquée dans un des angles du maître autel. Cet ossuaire royal est de forme octogone, chacune de ses faces contient quatre tombeaux en marbre noir, soutenus par des griffes de lion en bronze, et portant pour seule inscription le nom de celui dont ils contiennent les dépouilles mortelles. Une lampe suspendue au plafond jette sur cet asile de mort sa clarté douteuse et sépulcrale.

Pour se rendre à la bibliothèque, on trouve plusieurs grands corridors où viennent aboutir un grand nombre de petites portes en chêne, artistement sculptées; ce sont les cellules des religieux : un lit, une table, quelques chaises, un crucifix, composent tout leur ameublement.

La bibliothèque contenait autrefois une collection sans pareille de livres rares, et de manuscrits latins, grecs, arabes, indous, chinois. Le feu en a dévoré une grande partie. On pourrait sans doute puiser dans ce qui reste des documens précieux; mais ses gardiens exercent sur ce trésor une vigilance tellement active et jalouse, que les livres tournés à l'envers ne présentent aux regards curieux des visiteurs désappointés que leur tranche dorée.

Il nous reste à parler de la partie de l'édifice que Philippe II s'était réservée : en venant de la bibliothèque, on y arrive par la salle des Batailles, large de 30 pieds sur une longueur de près de 209. Elle a reçu ce nom des peintures à fresques dont ses murs sont décorés, et qui représentent l'histoire des guerres que les Espagnols eurent à soutenir contre les Maures jusqu'à l'entière expulsion de ces derniers des contrées sur lesquelles ils avaient régné par droit de conquête pendant cinq cents ans.

Les appartemens royaux offrent un singulier mélange de luxe et d'indigence; c'est à la fois Philippe II et sa magnificence, Ferdinand VII et sa misère. Partout des tentures à franges d'or en lambeaux, des meubles vermoulus, des tapis usés, des peintures fanées et vieillies; on y cherche vainement ce qui constitue chez nous le confortable, ce qui donne tant de charme à la vie intérieure et intime. C'est un triste séjour bien propre à servir de lieu de pénitence. C'est dans cette intention seule que Ferdinand VII venait y passer chaque année les mois de septembre et d'octobre, afin de se livrer sans contrainte aux pratiques les plus austères de la religion. Les princes, ses frères, *obligés* de suivre le roi dans tous ses voyages, cherchaient à s'y distraire de leur mieux : ils chassaient beaucoup, don Carlos par passion, et don Francisco dans le seul but de tuer le temps; ils se voyaient rarement et seulement aux heures du repas, qui se prenaient toujours chez le roi. Dès neuf heures du soir chacun était rentré dans son appartement, et l'on n'entendait plus que la marche pesante des patrouilles qui veillaient à la sûreté de la famille royale.

Le petit parc que l'on a ménagé sous les fenêtres de ces appartemens n'a de remarquable que quelques statues estimées.

Il ne nous reste plus à parler que de la Casa del Principe, qui se trouve vers le milieu du grand pont. C'est un pavillon de chétive apparence, entouré d'un parterre et d'un verger mal entretenus, et qu'on pourrait appeler une maison de surprise; car on ne lui donne un aspect triste et repoussant que pour rendre l'étonnement plus grand lorsqu'en y pénétrant on est ébloui, transporté par tout ce que le luxe, l'art et le goût peuvent enfanter de plus séduisant; rien n'y manque : marbre, agate, porphyre, meubles délicats et élégans, tableaux et peintures merveilleuses. Le roi Joseph se plaisait à entretenir ce petit séjour enchanteur.

Autour du couvent un grand village s'est insensiblement formé. Il porte l'empreinte de la misère; on ne le dirait là que pour faire ombre au tableau.

Les révérends pères de l'Escurial possèdent dans les environs du monastère plusieurs maisons de campagne, fermes et métairies, dans lesquelles ils vont alternativement passer la belle saison. Les revenus de ces terres, ainsi que celui du couvent, peuvent être évalués à trois millions au moins, malgré plus d'un prêt forcé au gouvernement pour acheter sa protection.

Caprices de la mer. — Vers 1672, les Anglais étant en guerre avec la Hollande, une de leurs flottes parut en vue de Schevelinges, petit village voisin de La Haye et situé sur la côte. La marée était basse, mais l'amiral reconnut qu'au premier flot il pourrait prendre terre avec ses troupes, et il était sûr de ne point éprouver de résistance. On n'avait d'espérance que dans le prompt retour de l'amiral hollandais Ruyter; mais le temps se passait, Ruyter n'arrivait pas, la flotte anglaise s'avançait avec la marée, lorsqu'à la grande surprise de tous, la mer, ayant crû pendant deux à trois heures, s'arrêta au lieu de continuer, et un reflux rapide reporta les Anglais en pleine mer. Avant qu'ils eussent pu revenir vers la côte Ruyter parut et sauva le pays.

Un événement tout contraire favorisa Nelson en 1801, lorsque l'élévation extraordinaire de la mer le porta presque sur les batteries qui devaient protéger Copenhague; jamais, de mémoire d'homme, en Danemarck, on n'avait vu les eaux s'élever à un tel degré de hauteur que le jour où commença la première attaque.

RICIN.

Cette plante est originaire d'Afrique, où elle forme un arbre de sept à huit mètres de hauteur et d'une assez longue durée. Transportée sous le climat du milieu de l'Europe, elle fructifie dès la première année, et le temps qui s'écoule entre le semis et la récolte des graines mûres n'excède point la durée ordinaire de la végétation dans nos contrées. Plusieurs autres plantes des pays chauds et d'une fructification précoce et rapide, ont pu s'habituer de même à notre sol; c'est ainsi que l'Amérique nous a donné la capucine, l'Afrique une nouvelle espèce de pervenche, l'Asie la primevère de la Chine, etc. Mais ces migrations des plantes en des régions plus froides que leur pays natal, ne sont nullement à leur avantage.

En Afrique, aux Indes et dans les contrées de l'Amérique où le ricin a été transporté, on tire de ses semences une huile pour l'éclairage, et que la médecine emploie comme remède. On dit même que les Chinois savent la rendre propre aux usages de leurs tables en la faisant bouillir avec du sucre et une petite dose d'alun; mais quoique ce peuple nous ait enseigné plusieurs arts dans lesquels nous l'avons promptement surpassé, il est peu vraisemblable que nos gastronomes profitent jamais des leçons qu'ils pourraient en recevoir. Dans tous les pays où le ricin devient un arbre, il donne une récolte abondante, et ses semences contiennent plus d'huile que celles de la plupart des autres plantes oléagineuses. Dans les provinces méridionales de la France, et à plus forte raison dans les parties de l'Europe encore plus méridionale, cette culture peut être profitable; mais en s'avançant vers le nord, le ricin *palme de Christ* n'est plus qu'une plante d'ornement. Elle figure assez bien dans les grands jardins, où elle atteint plus de deux mètres de hauteur, et déploie ses larges feuilles dont quelques unes ont plus de six décimètres (environ deux pieds) de diamètre. Toute la plante est d'un glauque brunâtre qui

contraste agréablement avec la verdure dont on a soin de la rapprocher. Les fleurs ne contribuent guère à cette décoration; cependant leurs longs panicules, à l'extrémité de la tige et des rameaux, font un effet assez pittoresque

En France, à l'exception des provinces méridionales, il est nécessaire de hâter la végétation des ricins en les semant sur couche chaude pour les mettre en place lorsque les froids ne sont plus à craindre. On prolonge ainsi pour ces plantes



(Ricin *Palma Christi*)

la durée de la saison chaude, et les graines ont le temps d'arriver à une maturité complète. Ces graines sont lisses, luisantes, agréablement rayées.

Après avoir considéré cette acquisition des jardins par rapport à l'horticulture, voyons-la comme botaniste. Les ricins forment un genre de la monœcie monadelphie de Linné, de la famille des tithymaloïdes, très féconde en poisons dont aucun de ses genres ne semble exempt. Comme l'huile de ricin est purgative, les semences de cette plante ne devraient être mangées qu'avec précaution et en petite quantité, quand même elles plairaient au goût. On ne compte, dans ce genre, que trois espèces assez distinctes, soit par leurs feuilles, soit par leurs fruits. L'espèce africaine est la plus belle, et c'est celle que l'on a transportée en Europe. Ses feuilles sont palmées, et ses fruits chargés extérieurement de pointes beaucoup moins dures que celles de la coque des marrons d'Inde. On en a trouvé, dit-on, une quatrième espèce dans l'Océanie; mais, comme ses fleurs sont dioïques, elle ne peut être maintenue dans ce genre dont le premier caractère est la monœcie.

On a représenté le ricin tel qu'il croît aux Indes-Orientales, où sa hauteur est encore plus grande qu'en Afrique. Quoique sa tige soit très grêle, comme le bois est dur et souple autant que celui des bambous, l'arbre résiste très bien aux ouragans des contrées équatoriales.

Les Anglais donnent le nom d'*huile de castor* (castor oil) à l'huile de ricin; cette dénomination ne peut être sans quelques inconvéniens.

La conscience morale est une faculté vraiment primitive; c'est une manière particulière de sentir qui correspond à la bonté morale des actions, comme le goût est une manière de sentir qui correspond à la beauté. BROWN.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30

LE VAISSEAU *LE VENGEUR*.



(Salon de 1836. — Peinture. — Episode du vaisseau *le Vengeur*, par M. Eug. Le Poittevin. — Matelots tombant dans la mer avec un mât dont on distingue la hune.)

SÉANCE DE LA CONVENTION. — RAPPORT DE BARÈRE SUR LE NAUFRAGE DU VENGEUR. — DÉCRET DE LA CONVENTION. — ODE DE LEBRUN SUR LE VENGEUR.

Le naufrage du vaisseau *le Vengeur* est un de plus célèbres épisodes de l'histoire de la révolution française. M. Eugène Le Poittevin, l'un des premiers d'entre nos peintres de marine, a choisi cet évènement pour sujet d'un tableau exposé cette année au salon. La grandeur de la toile et le nombre infini des personnages qui, sur le pont du vaisseau, attendent la mort avec héroïsme, ne nous permettaient pas de traduire l'ensemble en gravure sur bois; nous avons voulu du moins emprunter au peintre une scène épisodique qui se recommande par l'élégance du dessin et par la vérité des mouvemens. — Quant au récit de la perte du *Vengeur*, on ne saurait en offrir aucun plus pittoresque et plus animé que le rapport fait par Barère dans une séance de la Convention nationale; nous avons scrupuleusement conservé le style du temps.

Séance du 21 messidor, an II.

Extrait du rapport de Barère, au nom du comité de salut public.

« Citoyens, le comité m'a chargé de faire connaître à la Convention des traits sublimes qui ne peuvent être ignorés ni d'elle, ni du peuple français.

» Depuis que la mer est devenue un champ de carnage, et que les flots ont été ensanglantés par la guerre, les annales de l'Europe n'avaient pas fait mention d'un combat aussi opiniâtre, d'une valeur aussi soutenue, et d'une action aussi meurtrière que celle du 13 prairial, lorsque notre escadre sauva le convoi américain. Les armées navales de la république française et de la monarchie anglicane étaient en presence depuis long-temps, et le combat le plus terrible venait

d'être livré le 15 prairial. Le feu le plus vif, la fureur la plus légitime de la part des Français, augmentaient les horreurs et le péril de cette journée. Trois vaisseaux anglais étaient coulés bas, quelques vaisseaux français étaient désemparés; la canonnade ennemie avait entr'ouvert un de ces vaisseaux, et réunissait la double horreur d'un naufrage certain et d'un combat à mort.

» Mais ce vaisseau était monté par des hommes qui avaient reçu cette intrépidité d'âme qui fait braver le danger, et l'amour de la patrie qui fait mépriser la mort. Une sorte de philosophie guerrière avait saisi tout l'équipage; les vaisseaux anglais cernaient le vaisseau de la république, et voulaient que l'équipage se rendît : l'artillerie tonne sur *le Vengeur!* des mâts rompus, des voiles déchirées, des membrures de ce vaisseau couvrent la mer.

» Misérables esclaves de Pitt et de George, est-ce que vous pensez que des Français républicains se remettront entre des mains perfides, et transigeront avec des ennemis aussi vils que vous? Non, ne l'espérez pas; la république les contemple, ils sauront vaincre ou mourir pour elle. Plusieurs heures de combat n'ont pas épuisé leur courage; ils combattent encore; l'ennemi reçoit leurs derniers boulets, et le vaisseau fait eau de toutes parts.

» Que deviendront nos braves frères? Ils doivent ou tomber dans les mains de la tyrannie, ou s'engloutir au fond des mers. Ne craignons rien pour leur gloire, les républicains qui montent le vaisseau sont encore plus grands dans l'infortune que dans les succès.

» Une résolution ferme a succédé à la chaleur du combat : imaginez le vaisseau *le Vengeur* percé de coups de canon, s'entr'ouvrant de toutes parts, et cerné de tigres et de léopards anglais; un équipage composé de blessés et de mourans, luttant contre les flots et les canons : tout-à-coup le tumulte du combat, l'effroi du danger, les cris de la douleur des blessés cessent; tous montent ou sont portés sur le pont. Tous les pavillons, toutes les flammes sont arborées; les cris de *vive la République! vive la Liberté et la France!* se font entendre de tous côtés; c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique, plutôt que le moment terrible d'un naufrage. Un instant ils ont dû délibérer sur leur sort. Mais non, citoyens, nos frères ne délibèrent plus; ils voient l'Anglais et la Patrie, ils aimeront mieux s'engloutir que de la déshonorer par une capitulation; ils ne balancent point, leurs derniers vœux sont pour la liberté et la république; ils disparaissent. » (Un mouvement unanime d'admiration se manifeste dans la salle; des applaudissemens et des cris de *vive la République!* expriment l'émotion vive et profonde dont l'assemblée est pénétrée; les acclamations des tribunes se mêlent à celles des représentans.)

Sur la proposition de Barère, la Convention rend le décret suivant :

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de salut public, décrète :

» Art. 1. Une forme du vaisseau de ligne *le Vengeur* sera suspendue à la voûte du Panthéon, et les noms des braves républicains composant l'équipage de ce vaisseau seront inscrits sur la colonne du Panthéon.

» Art. 2. A cet effet, les agens maritimes des ports de Brest et de Rochefort enverront sans délai à la Convention nationale le rôle d'équipage du vaisseau *le Vengeur*.

» Art. 3. Le vaisseau à trois ponts qui est en construction dans le bassin couvert de Brest portera le nom du *Vengeur*. Le commissaire de la marine donnera les ordres les plus prompts pour accélérer la construction de ce vaisseau.

» Art. 4. La Convention nationale appelle les artistes, peintres, sculpteurs et poëtes à concourir pour transmettre à la postérité le trait sublime du dévouement républicain des citoyens formant l'équipage du *Vengeur*. Il sera décerné dans une fête nationale des récompenses aux peintres et aux poëtes qui auront le plus dignement célébré la gloire de ces républicains. »

Les poëtes répondirent à l'appel de la Convention. Lebrun composa sur *le Vengeur* une de ses belles odes, dont nous citons les dernières strophes :

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans.
Voyez-les défier et la Vague et la Foudre
Sous des mâts rompus et brûlans.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur Courage indompté.
Sous le Flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la Liberté?

Ce cri!... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la Mort et par les Flots jaloux.
Sans cesse il reviendra répété par ma lyre.
Siècles! il planera sur vous!

Et vous! héros de Salamine!
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux!

LES ANIMAUX DANS LA LUNE.

« Vous ne savez pas qu'on vient de découvrir des animaux dans la lune! — Quelle plaisanterie! Et quel est donc l'auteur de cette découverte qui vous met tant en émoi? Je crains bien qu'elle ne vous soit venue par le canal du *Messager Boiteux* ou de quelque autre véridique compagnon du grand Matthieu Laensberg. — Pas du tout; et c'est moi qui, à mon tour, vais vous faire la leçon. Vous savez que le grand astronome Herschell, dont vous n'êtes pas habitué, je crois, à révoquer en doute l'autorité, est parti pour le cap de Bonne-Espérance, afin d'y faire des observations scientifiques sur les astres; eh bien! ma nouvelle dont il vous plaît tant de vous divertir, est simplement le résultat de ses derniers rapports sur ses travaux, rapports qui viennent de parvenir tout à l'heure en Europe. »

A ce dernier discours, que répliquera l'interlocuteur sensé qui se refuse à ajouter foi aveuglement et à la légère à une nouveauté aussi considérable que celle de la découverte des habitans de la lune? Il demandera sans doute quelle est la société savante qui a reçu ces communications d'Herschell; on lui répondra que cela a été publié dans les journaux, que la presse tout entière en a retenti, qu'un livre où tout est relaté avec une exactitude scientifique est en vente, affiché sur tous les murs de Paris, annoncé partout. A cela que dire? On ne peut guère croire qu'il soit permis, de nos jours, de mentir si effrontément en plein soleil, de commettre la fourberie la plus odieuse en se targuant avec impudence du nom d'un astronome absent, pour faire circuler sous sa responsabilité d'insignes faussetés; enfin il semble que si une telle imposture pouvait se produire, ce serait le devoir de la presse tout entière de se liguer contre elle, afin de l'étouffer et d'en préserver le public. Après tout, il est bien probable que ce globe immense de la lune, situé à tant de milliers de lieues de notre terre, n'a pas été créé dans le seul but de nous jeter, durant la nuit, un peu de lumière : si la Providence n'avait pas eu d'autre but, elle ne l'aurait pas fait si vaste et ne l'aurait pas tant éloigné. Par le perfectionnement de nos moyens d'optique, il n'est pas absurde de supposer que nous parviendrons un jour à observer en détail la surface de cette planète, et à découvrir s'il s'y trouve des êtres organisés; déjà, avec les grandes lunettes astronomiques qui sont en usage dans les observatoires, on y distingue fort nettement de simples rochers : M. Herschell, sous le ciel d'Afrique, aidé de bons instrumens, serait-il parvenu à reconnaître des indices, tels que des villes, ou de grandes murailles, ou des champs réguliers, qui attesteraient l'existence d'habitans lunaires? Cela n'est pas impossible, et la chose mérite d'être examinée.

Procurons-nous donc le livre où sont consignées ces découvertes, et jetons-y du moins les yeux. Puisque ce livre présente en apparence un caractère scientifique, sachons d'abord comment M. Herschell a pu résoudre le grand problème d'optique qui s'est opposé jusqu'ici à ce que nous examinions les astres à notre aise. — Plus la lunette ou le télescope dont on se sert grossit les objets, plus aussi ces objets deviennent obscurs : cela se conçoit aisément; car si l'on obtient une image de la lune six mille fois plus grande, par exemple, que cette planète ne nous paraît à la vue simple, comme il n'y aura toujours sur cette image que la quantité de lumière qui nous est envoyée par la lune, l'image sera six mille fois moins brillante que l'astre, c'est-à-dire qu'elle sera tellement vague qu'on aura beaucoup de peine à avoir une perception exacte de ses détails. La question n'est donc pas tant d'obtenir une lunette qui grossisse beaucoup, que de trouver un moyen qui nous permette de bien voir avec une lumière excessivement faible, c'est-à-dire presque dans l'obscurité. — Voici, suivant le prétendu correspondant d'Herschell, la manière dont cet astronome s'y est pris pour remédier à cet inconvénient capital. Au lieu de considérer directement avec les yeux, comme les astronomes avaient eu la simplicité de le faire jusqu'ici, l'image produite par le télescope, il la considère à l'aide d'un microscope éclairé par une lampe très vive, qui jette sur cette image toute la lumière désirable, et la rend par conséquent aussi facile à discerner, jusque dans ses moindres détails, malgré son énorme amplification, que les objets éclairés ici-bas par le soleil en plein midi. Ici, pour ceux qui ont la moindre notion de physique, il n'y a plus à douter, et l'imposture se trahit : si l'auteur de la prétendue correspondance a quelques notions de physique, on voit qu'il a calculé que la plupart de ses lecteurs, grâce aux défauts de l'éducation publique, en étaient entièrement privés. Qu'il nous suffise de dire que pour que sa lampe oxi-hydrogène, comme il la nomme, produisît quelque effet, il faudrait qu'elle servît à éclairer, non pas l'image, mais la lune elle-même. Son procédé est exactement le même que s'il voulait faire, à l'aide d'une lumière, sur une figure réfléchie dans une glace, une modification qui n'aurait pas lieu sur la figure elle-même, comme d'éclairer en plein la figure réfléchie tandis que la figure naturelle serait dans l'ombre. C'est la même prétention que de vouloir faire une image qui soit fidèle, et qui cependant soit différente de ce qu'elle représente; c'est une absurdité palpable et qui se détruit par elle-même.

Maintenant, si nous abordons le détail des prétendues découvertes, nous trouverons ample confirmation de ce que les ridicules billevesées du commencement ne nous ont que trop bien montré. Il n'y a même plus, pour ainsi dire, aucune prétention au sérieux; ce sont tout simplement de lourdes et fantastiques promenades dans la lune. Il y a plus de plaisir et de poésie dans une soirée de lanterne magique que dans toute cette galerie de prétendus tableaux télescopiques. Le fabricant de ces fabuleuses descriptions n'a pas eu besoin de se mettre en grands frais d'imagination pour les écrire; et il n'était pas nécessaire de savoir qu'elles nous étaient venues du cap de Bonne-Espérance par le chemin de New-York (ce qui n'est pas, il faut en convenir, le plus direct), pour y sentir la présence de la touche légère de l'esprit américain. Il y a une prédilection si marquée pour les bisons lunaires, qu'il est impossible que l'auteur n'ait pas pour ces animaux cette espèce d'affection d'instinct qui naît par l'habitude de voir souvent les mêmes êtres : il y a des bisons de toutes sortes; on trouve de page en page de petits bisons portant des casquettes à visière, pour se préserver du soleil; de grands bisons habitant dans de grandes prairies comme celles de l'Amérique du Nord; enfin les plus charmans bisons du monde. Après cela, des ours armés de cornes, ce qui est en histoire naturelle le contre-sens le plus grand qu'on puisse imaginer; des castors à deux pattes et sans queue; de paisibles moutons domestiques; des volées de faisans et d'oiseaux de marais; et enfin, pour couronner toutes ces belles imaginations, des gens à figure humaine, couverts sur tout le corps de poils roux, et portant sur le dos des ailes de chauve-souris. Voilà, avec une multitude de descriptions de paysages où les saphirs, les émeraudes, et toutes les pierres précieuses figurent avec une abondance faite pour exciter tous les avares désirs, le fond de ce ridicule ouvrage dont l'audacieuse impudence a seule pu faire le succès.

De pareilles mystifications méritent d'être sévèrement condamnées. D'abord, rien n'est plus respectable que le public, et rien n'est plus misérable que d'oser, sous le voile de l'anonyme, se montrer effronté envers lui. De plus, il est évident que tout le monde ne peut être au courant des sciences, et que chaque homme ne saurait prétendre juger par lui-même de la certitude de toutes les découvertes; cependant l'intelligence se soutient parce qu'il y a une foi unanime dans toutes les classes pour les savans; ne nous faisons donc pas un jeu de cette admirable confiance dans l'autorité des gens instruits. Quand on aura à publier une découverte réelle sous le nom de M. Herschell, qui voudrait répondre que ceux qui auront été victimes du mensonge ne s'en vengeront pas en refusant la vérité? La *puissance* de la presse qui est une des plus utiles à la société, se déconsidère chaque fois qu'elle prête la main à l'erreur. Une fausse nouvelle est comme une lettre anonyme mise à la poste pour le public; il n'y a jamais de générosité dans le mensonge, mais surtout dans le mensonge qui se cache et qui rit lâchement de sa propre impudence. Si le spirituel correspondant du journal de New-York, qui a senti dans son imagination des ailes assez vives et assez légères pour aller voyager dans les pays de la lune, a voulu absolument faire connaître au monde ses curieuses rêveries, que n'a-t-il fait comme Swift et comme Cyrano de Bergerac, qui, sans tromper personne, dans un esprit plein de sagesse, et sans abuser de l'autorité d'aucun nom, ont publié de charmans voyages dans cette blanche planète, notre plus proche voisine? Nous regrettons, nous l'avouons, qu'il se soit trouvé parmi nos compatriotes un écrivain assez confiant pour prendre au sérieux la mystification américaine, et en donner avec une hâte, digne d'éloges en toute autre circonstance, une traduction authentique au public.

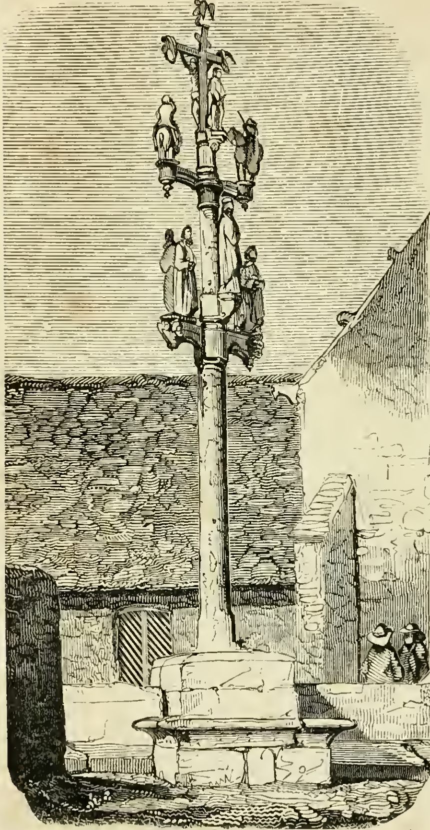
LE LÉONAIS.

SON ASPECT. — SES MONUMENS *.

Le Léonais, qui comprend, à peu d'exception près, tout le territoire renfermé dans les arrondissemens de Morlaix et de Brest, forme la plus riche partie du Finistère. C'est là que l'on trouve ces belles campagnes à luxuriantes végétations, ces vallées mousseuses, festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage, ces mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière, tous ces oasis de fleurs et d'ombrages où point l'aiguille brodée d'une cloche de granit, ou la tête penchée d'un calvaire. Nulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Léonais, moins sauvages que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays de Tréguier, et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures; ils en offrent comme un résumé poétique. Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'éblouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'hu-

* Ce passage est extrait des *Derniers Bretons*, ouvrage estimé de M. Emile Souvestre, l'un de nos collaborateurs. Nous lui devons, entre autres articles, en 1834, *l'Honnête enfant fait l'honnête homme*, p. 54; *Feux de la Saint-Jean en Basse-Bretagne*, 71; *Esprit d'ordre*, 125; *l'Instruction et l'Éducation*, 131; *Marchés de louages et fiançailles*, 135; *Récolte du varech*, 210, *Luttes*, 247.

mide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénite et qu'aiment les habitans du paradis. Ses villes mêmes conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal; c'est Saint-Pol-de-Léon, qui se dessine de loin sous ses clochers aériens, comme une grande cité du moyen âge; ville-monastère où vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfans en prière au seuil des églises, et de pauvres cloarecs, aux longs cheveux, apprenant tout



(Croix et sculptures en granit, à Pencran, près Landernau.)

haut, sur les chemins, leurs leçons latines; c'est Lesneven, triste bourgade semée de couvens demi-ruinés, et où la vie toute monacale se partage également entre les offices et les digestions; c'est Landerneau, charmant village allemand, avec ses maisonnettes blanches, ses parterres à grilles vertes, et ses fabriques cachées dans les arbres; c'est Roscoff, enfin, vaillant petit port qui s'avance vers l'Angleterre, comme pour la défier; relâche de corsaires et de flibustiers qui fleurit sous la protection de sainte Barbe.

Je ne dis rien de Brest, car c'est une colonie maritime, qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme, c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli, chez lequel le caractère marin a effacé toutes les autres nuances nationales.

Mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins ce calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel, et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monumens religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la restauration, on songea à relever les croix de carrefours qui avaient été abattues en 1793, et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne faudrait pas moins de 1,500,000 francs pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère! — Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers dans cette somme.

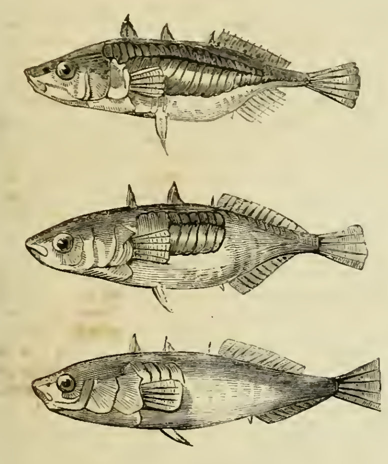
On conçoit, d'après cela, combien la contrée dont nous parlons a dû souffrir depuis trente ans, ainsi que toute notre province, du vandalisme qui a fait porter le marteau sur nos vieux monumens. La Bretagne était restée long-temps à l'abri de cet esprit de destruction qui souffle comme un ouragan sur l'ancienne France. Vieille druidesse baptisée par saint Pol, elle avait gardé ses *dolmens* et ses *menhirs*, près de ses mille chapelles à Marie. Le temps et les révolutions avaient en vain passé rudement la main sur sa tête et déchiré son antique pourpre; la vieille pauvresse se drapait encore dans ses haillons de croyances et de coutumes, et s'entourait de ses ruines comme des débris d'une riche parure. Mais son tour est enfin venu, et, elle aussi, il faudra qu'elle passe à la refonte, pour recevoir une empreinte nouvelle. En attendant, des mains barbares s'acharnent sur ses monumens, les dépècent et les dégradent. Ainsi, sans parler du *monastère de Saint-Matthieu*, défiguré par ce phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire, et qui se montre maintenant au-dessus de l'abbaye comme un laid et noir cyclope; sans parler de *Landevenec*, cette chartreuse des lettres bretonnes que l'on a démolie pour en avoir les pierres et en construire une halle; de cette tour de *Carhaix*, si massivement majestueuse, et qui, ébrêchée par la foudre, a été achevée par les ingénieurs; de cette admirable ruine de *Trémazan*, qu'on laisse crouler sous les dégradations des paysans et les orages de mer; de ce sanctuaire druidique de la presqu'île de *Kermorvan* que l'on a fait sauter à la mine pour construire des étables; que dire de cette belle cathédrale de *Saint-Pol-de-Léon* que vous avez vue naguère si sombre et si majestueuse, avec ses ogives de kersanton verdâtre qui la faisaient ressembler à une construction de bronze, et qui, maintenant, passée au lait de chaux, blanche et inondée de lumière, papillote comme la salle d'une guinguette? que dire de l'église de *Folgoat*, où l'on a peint à l'huile les prodigieuses sculptures qui brodaient les autels, et abattu le balcon gracieux qui entourait le toit dans toute son étendue? que dire du beau cloître lombard de *Daoulas*, dont les colonnettes brisées ont été transformées en bornes pour les chemins, et dont les frontons servent à faire des margelles de puits ou d'abreuvoirs? que dire, enfin, du reliquaire de *Pleyben*, maçonné et recrépi, et dans lequel siége aujourd'hui l'école primaire du village? — Quant aux chapelles, aux coins de carrefours, aux niches de madones, à tous les monumens isolés, il ne faut plus y penser; à peine s'il en reste quelques débris comme souvenirs. Depuis vingt ans, ils sont la proie des mendians étrangers, des colporteurs et des maquignons. — On pourrait dire, sans exagération, que dans certains endroits, nos routes sont empierrées avec des saints: c'est un *macadamisage* complet de têtes, de corps et de membres de statues chrétiennes.

LES ÉPINOCHES.

Les épinoches sont les plus petits de nos poissons d'eau douce, et ce sont aussi à peu près les plus communs. Les noms qu'ils portent en français et ceux qu'on leur donne dans presque toutes les langues de l'Europe, rappellent un des traits les plus saillans de leur organisation, c'est-à-dire la présence des épines dont leur dos est armé et de celles qui leur tiennent lieu de nageoires ventrales.

Il se trouve des épinoches partout où il y a quelque ruisseau, quelque mare ou quelque flaque d'eau, et dans tous les pays de l'Europe. Gessner à la vérité, disait qu'il n'y en a point en Suisse; mais on sait aujourd'hui que c'est une erreur.

A certaines époques ces poissons qui, comme il vient d'être dit, sont toujours assez communs, apparaissent en troupes innombrables. Pennant dit que cela a lieu de sept en sept ans dans les marais de Lincoln; qu'alors, ils remontent la rivière de Welland en colonnes épaisses, et qu'on en prend aux environs de Spalding, ville située sur cette rivière, des quantités si considérables qu'on les répand sur les terres en



(Trois variétés d'Épinoches.)

guise de fumier. Il raconte qu'à une de ces époques un pauvre homme qui en recueillait pour les vendre aux laboureurs, gagna jusqu'à cent sous dans une journée, quoiqu'il ne prît qu'un sou par boisseau d'épinoches.

Ces apparitions subites et innombrables ont fait croire que les inondations successives enlèvent les épinoches à la surface des marais pour les accumuler dans quelques cavités souterraines, d'où ils sont obligés de sortir quand leur nombre y devient excessif. L'existence de poissons habitans des cours d'eau souterraine est prouvée par plusieurs observations directes, et ainsi on a vu il y a peu de temps à Rouen, de petites anguilles vivantes rejetées avec l'eau d'un puits artésien qu'on venait d'ouvrir. On sait de même que dans la partie tropicale des Andes, il y a de petits poissons qui vivent dans de profondes cavernes creusées sur les flancs des volcans, et qui apparaissent tout-à-coup quand les éboulemens produits par quelque nouvelle éruption mettent en liberté l'eau emprisonnée, et la déversent sur la pente des montagnes. Cependant, pour ce qui concerne les épinoches, peut-être serait-il plus simple de penser qu'en certaines années les circonstances deviennent particulièrement favorables à leur multiplication comme cela a lieu pour les lemmings ou rats de Norwège, pour les campagnols et autres petits animaux qui apparaissent à l'improviste pour dévaster les campagnes.

Cette extrême multiplication est du reste toujours fort étonnante, car les œufs des épinoches sont proportionnellement très gros et par conséquent ne peuvent être très nombreux. Il est vrai d'un autre côté que la manière dont ce poisson est armé, fait que, malgré sa petite taille, il n'a guère à redouter les attaques des autres. — Ils sont lestes, agiles. Backer assure les avoir vus sauter verticalement à plus d'un pied hors de l'eau, et il ajoute, que dans une direction oblique leurs sauts sont encore plus considérables lorsqu'ils ont à franchir une chute d'eau. Leur voracité est excessive, et l'auteur que nous venons de citer a vu un épinoche dévorer en cinq heures de temps, soixante-quatorze poissons naissans dont chacun était long de trois lignes. Aussi aucun poisson ne fait-il plus de tort aux étangs que les épinoches, et il est d'autant plus fâcheux de les voir s'y introduire qu'il est très difficile de les en extirper.

Cuvier, dont la belle histoire des poissons nous fournit une partie des traits que nous venons de rapporter, dit qu'on trouve en France deux sortes d'épinoches à trois rayons. Les unes revêtues tout du long de bandes écailleuses, les autres qui n'en ont que dans la région pectorale: pour tout le reste, ces poissons se ressemblent tellement qu'il est difficile de déterminer si ce sont réellement deux espèces distinctes ou seulement deux variétés. Ce qui peut augmenter l'embarras, c'est qu'on trouve des individus qui tiennent le milieu entre les deux autres, comme on peut le voir dans les trois figures que nous donnons ici.

L'épinoche est de forme assez agréable, et comme il a d'ailleurs beaucoup de vivacité dans les mouvemens, quelques personnes ont voulu en conserver dans les mêmes bocaux où elles nourrissaient des poissons dorés; mais ces derniers, quoique beaucoup plus gros, ne tardaient pas à s'apercevoir qu'on leur avait donné de fâcheux voisins; ils se voyaient continuellement poursuivis et finissaient presque toujours par être éventrés. Même envers les individus de leur propre espèce, les épinoches montrent peu de sociabilité. Un observateur qui paraît avoir étudié avec beaucoup de soin et de persévérance les mœurs de ces petits animaux, a donné sur leurs combats des détails très curieux, qui auraient toutefois besoin d'être vérifiés, car comme il n'a pas jugé convenable de faire connaître son nom, on ne sait quel est le degré de confiance qu'il peut inspirer.

Nous reproduirons ici son récit sans y rien changer; mais aussi sans nous rendre garans de sa parfaite exactitude: « Ayant à différentes reprises conservé plusieurs de ces petits poissons pendant le printemps et une partie de l'été, j'ai pu faire sur leurs habitudes des observations suivies et dont les résultats me paraissent assez curieux. Le vaisseau dans lequel je les tiens d'ordinaire est une auge de bois de trois pieds de longueur, deux de largeur et autant de profondeur. Lorsqu'ils y sont mis pour la première fois, et pendant un jour ou deux, on les voit nager en troupe comme pour faire une reconnaissance de leur nouvelle habitation. Bientôt dans le nombre il s'en trouve un qui prétend s'ériger en maître de l'auge, et si quelque autre essaie de s'opposer à sa domination il en résulte aussitôt un combat furieux. Les deux adversaires tournent rapidement l'un autour de l'autre essayant de se mordre (et leur bouche est très bien garnie de dents), ou plus souvent encore de se percer de leur aiguillon latéral, qui dans ces circonstances est toujours tendu en travers. J'ai vu de ces batailles durer plusieurs minutes avant que la victoire se décidât; mais quand enfin l'un des combattans se sentant le plus faible commence à fuir, il est aussitôt poursuivi par l'autre avec un incroyable acharnement, et cette chasse ne cesse que quand les forces de tous les deux sont complétement épuisées. A partir de ce moment il s'opère dans le vainqueur un changement des plus remarquables. Sa robe, qui était d'un vert sale et tache-

tre, se pare de brillantes couleurs. Le ventre, la gorge et la mâchoire inférieure prennent une belle teinte cramoisie, et le dos devient vert clair ou couleur de crème.

» J'ai vu quelquefois trois ou quatre parages de la cuve occupés par autant de ces petits tyrans, qui gardaient leur territoire avec une telle vigilance que la moindre apparence d'envahissement de la part d'un autre poisson amenait inévitablement un combat. L'épinoche, comme presque tous les autres animaux ne se bat jamais mieux que sur son propre terrain; aussi, dans presque tous les cas, celui qui a commis l'invasion a le dessous; si pourtant il est vainqueur, il ajoute à son ancien domaine le domaine du vaincu. Celui-ci, prend aussitôt des manières et un extérieur conformes à sa nouvelle fortune, ses mouvemens ont perdu presque toute leur vivacité, et sur sa robe, le pourpre, le vert brillant, ont fait place à une teinte olivâtre et tachée. Au reste, cette humble apparence ne suffit pas pour calmer la colère du vainqueur, qui encore assez long-temps après s'acharne à sa poursuite.

» Il est presque superflu de faire remarquer que ces habitudes ne se remarquent que chez les mâles; les femelles sont toutes d'un naturel pacifique, presque toutes sont remarquables par une apparence d'embonpoint qui tient peut-être seulement à la quantité d'œufs dont leur corps est rempli; d'ailleurs à aucune époque de leur vie elles n'offrent ces couleurs brillantes dont les mâles, comme il vient d'être dit, se parent dans la saison des amours et des combats.

» Les morsures que se font ces rivaux terribles entraînent quelquefois dans le blessé la perte de la queue; non que cette partie soit séparée d'un seul coup, mais parce que la gangrène est souvent la suite de blessures en cet endroit. Celles que font les épines sont peut-être plus dangereuses encore, et j'ai vu dans ces batailles un des deux adversaires ouvrir largement le ventre de son rival qui tombait aussitôt au fond de la cuve et mourait bientôt après.

» Ce qui est étrange, c'est qu'au moment de mourir le blessé reprend les couleurs que la défaite lui avait fait perdre; toutefois ces couleurs n'ont pas tout-à-fait le même éclat ni la même netteté qu'auparavant.

» On remarque quelquefois parmi les épinoches des individus de couleur noire; ceux-là, comme on peut s'y attendre, n'offrent pas des changemens bien marqués dans leur extérieur selon leurs diverses fortunes. Cependant, dans le moment du combat le noir de leur robe est peut-être un peu plus foncé. Ces nègres, en général, sont plus querelleurs que les autres, ou du moins combattent avec plus d'opiniâtreté.»

ÉPHÉMÉRIDES
DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES DE 1814 *.

9 janvier. *Combats de Rambervillers* (Vosges). — Victor faisait retraite, depuis Strasbourg, devant l'armée alliée qui avait envahi le territoire; à Rambervillers, une division de cavalerie ennemie qui le suivait de trop près est culbutée et poursuivie pendant deux lieues.

11 janvier. *Combats d'Hoogstraten* (à huit lieues au nord-est d'Anvers). — Une armée anglo-prussienne venait d'entrer en Hollande; les soldats étrangers, à la solde de France, chargés de défendre le pays sous les ordres de Molitor, avaient fait défection. A Hoogstraten, la division Roguet, attaquée par le général Bulow, soutient le combat toute la journée; mais menacée par le nombre, elle se retire.

12 janvier. *Combat d'Epinal et de Saint-Dié* (Vosges).— Dans cette journée, Victor cherche à ralentir l'offensive de l'ennemi; mais reconnaissant l'impossibilité de se maintenir dans les Vosges sans être débordé par les alliés, il continue sa retraite, et va joindre Ney à Nancy.

* Pour suivre avec intérêt et profit les détails de cet article, il est utile d'avoir une carte de France sous les yeux.

16 janvier. *Combat de Molins del Rey* (Espagne; Catalogne). — Attaque infructueuse de quinze mille Anglo-Espagnols contre les avant-postes de Suchet.

20 janvier. *Reddition de Toul* (Meurthe). — La ville, presque sans garnison, se rend à la division russe du général Lieven.

22 janvier. — Le général Hugo, commandant la garnison de Thionville (Moselle), fait une sortie qui dégage la place.

24 janvier. *Combat de Bar-sur-Aube* (Aube). — L'armée austro-russe du prince Schwartzemberg, qui avait franchi le Rhin le 21 décembre 1813, en violant la neutralité de la Suisse, arrivait en Champagne pour y faire sa jonction avec l'armée dite de *Silésie*, commandée par Blücher, qui avait passé le Rhin le 1er janvier entre Coblentz et Manheim. Mortier, à la tête d'un corps dix fois moins nombreux que celui de Schwartzemberg, reculait lentement: attaqué à Bar-sur-Aube, il force les Austro-Russes à la retraite avec une perte de quinze cents hommes; mais trop faible en nombre devant les forces supérieures des alliés, il se retire sur Troyes.

27 janvier. *Combat de Saint-Dizier* (Haute-Marne, à quinze lieues de Châlons). — Le 26, Napoléon était arrivé à Châlons; le 27, il entre à Saint-Dizier, éclairé par sa cavalerie qui mène battant les partis ennemis.

29 janvier. *Bataille de Brienne* (Aube). — L'armée prussienne délogée du château, les Russes chassés de la ville, Blücher sur le point d'être pris, annoncent la présence de Napoléon. Le 30, au matin, les Prussiens sont en pleine retraite vers Bar-sur-Aube.—Néanmoins le combat avait été acharné; quatre mille hommes, le vingtième des forces de Napoléon, étaient restés sur le champ de bataille, et la jonction s'était effectuée à Bar-sur-Aube, entre Blücher et Schwartzemberg; c'est-à-dire entre l'armée de *Silésie* et l'armée *austro russe*.

Disons un mot de ce fait important. Lorsque Napoléon quitta Paris, l'ennemi n'en étant plus qu'à quarante-cinq lieues, il voulait *couper* l'armée de Blücher qui ayant dépassé la Lorraine s'avançait sur Troie, et se placer entre cet ennemi et Schwartzemberg, qui, descendait des Vosges en poussant le corps de vieille garde commandé par Mortier. Ainsi, il empêchait la jonction à Troyes des deux grandes armées qui arrivaient par le nord est et le sud-est, et les maintenant séparées par son audacieuse position, il les aurait battues l'une après l'autre. En jetant un coup d'œil sur la carte de France, le lecteur verra que l'armée de Blücher, déjà trop avancée, ne fut point *coupée*, mais au contraire présenta sa tête à Brienne aux coups de Napoléon; et qu'alors l'échec du 29 n'eut d'autre issue que de la faire reculer jusqu'à Bar-sur-Aube, où était arrivée l'armée autrichienne. Ainsi la jonction de toutes les forces autrichiennes, russes et prussiennes, s'était faite en avant de Troyes, et une masse de plus de 200 mille hommes faisait front à la petite armée de Napoléon.

1er février. *Bataille de la Rothière* (à deux lieues au sud de Brienne). — Blücher, appuyé, comme nous venons de le voir, sur la grande armée austro-russe, attaque avec 106 mille hommes, Napoléon, qui le suivait avec 56 mille. Les résultats nous sont cruels; nous perdons six mille hommes et 54 canons. Mais nos positions ne sont point forcées; notre retraite est calme et en impose à Blücher, qui, avec un peu de talent et d'audace, eût vraisemblablement isolé et détruit le corps d'armée français.

2 février. *Combat de Ronay*. — A la suite de la journée précédente, les Bavarois s'étaient chargés d'envelopper Marmont, demeuré sur la rive droite de l'Aube, et qui se retirait péniblement après avoir protégé la retraite de l'armée sur la rive gauche. Marmont les trouve donc barrant le passage de la Voire, à Ronay; il met l'épée à la main; ses soldats croisent la baïonnette, et on passe sur le ventre des 25 mille Bavarois.

4 février. *Combat de Saint Thiébault.* — Napoléon, retiré à Troyes, après la bataille de la Rothière, fait éclairer la route de Bar-sur-Seine par les dragons du général Briche, et une division de la garde impériale qui mènent battant les Autrichiens, à cinq lieues de Troyes.

Le même jour, Macdonald abandonne Châlons-sur-Marne au corps prussien du général York.

8 février. *Bataille du Mincio.* — Pendant que la France était envahie du nord à l'est, 80 mille Autrichiens descendaient en Italie contre le prince Eugène; et Murat, trahissant, les soutenait par une armée napolitaine. — Au Mincio, les Autrichiens sont battus et reculent.

9 février. *Combat de La Ferté-sous-Jouarre* (à 16 lieues de Paris). — Pendant que Napoléon maintient le gros des alliés devant Troyes, le général prussien York pousse de front Macdonald de l'est à l'ouest, et Sacken, commandant une division de l'armée de Blücher, arrive du sud pour lui couper la retraite. Mais les Français étaient déjà à La Ferté-sous-Jouarre pour recevoir les Russes, qui sont repoussés avec perte.

Le même jour, Avesnes (département du Nord) dénuée de garnison, ouvre ses portes au Russe Wintzingerode. C'était la seule place forte qui, dans cette direction, fermât la route de Paris.

10 février. *Combat de Champaubert* (environ 18 lieues au nord de Troyes). — Les nouvelles de la retraite de Macdonald étaient arrivées à Napoléon; le corps de Sacken avait, il est vrai, été repoussé, mais l'armée de Silésie arrivait contre le maréchal; car les alliés réunis en avant de Troyes par suite de la bataille de la Rothière, avaient divisé de nouveau leurs forces, et Blücher avait filé vers le nord pour couper la retraite à Macdonald.

Napoléon abandonne aussitôt Troyes, se retire derrière la Seine, laisse vingt mille hommes avec Oudinot et Victor pour défendre les ponts contre la grande armée austro-russe de Schwartzemberg, et avec vingt-cinq mille hommes marche sur la Marne : les ennemis s'étaient maladroitement divisés, et il retrouvait son plan de campagne primitif.

A l'aide d'une carte, le lecteur verra bien les suites de cette expédition. Blücher avait son quartier-général à *Vertus*; la division Alsusiew était à Champaubert, à l'ouest; les divisions de Sacken et d'York, rappelées vitement en arrière à la nouvelle de l'arrivée de Napoléon, se rendaient à Montmirail : la première arrivant de La Ferté-sous-Jouarre à l'ouest, la deuxième de Château-Thierry au nord.

Alsusiew reçoit les premiers coups de Napoléon, qui avait marché jour et nuit par de mauvais chemins. Il est battu à plate couture et fait prisonnier; on lui prend 21 canons sur 24. C'était le prélude des journées du 11, du 12 et du 14.

11 février. *Combat de Montmirail.* — L'armée de Silésie était coupée par le centre; Marmont demeure auprès de Champaubert pour observer l'imprévoyant Blücher, toujours tranquille à son quartier-général de Vertus. — Napoléon atteint alors Montmirail, rendez-vous de Sacken et d'York, avant la jonction de ces généraux; il va au-devant de Sacken, le met en déroute, après l'avoir en partie détruit. Sacken profite de la nuit pour rapprocher ses débris du corps de York, qui arrive de Château-Thierry, où nous les verrons bientôt battre tous deux.

Le même jour, la grande armée austro-russe cherche à forcer la Seine à Nogent. Bourmont, logé dans la ville, les repousse et leur tue 1800 hommes; mais apprenant que les Bavarois ont traversé la rivière à Bray, les Français font retraite.

12 février. *Combats des Cacquerets et de Château-Thierry.* — Napoléon poursuit le développement de son expédition (voir 10 et 11 février), et fait éprouver des pertes énormes aux deux corps réunis de Sacken et d'York, qui se sauvent par Château-Thierry, dont ils coupent le pont après avoir saccagé la ville, comme si elle eût été prise d'assaut. Ils effectuent leur fuite vers l'est pour rentrer sous la protection du gros de l'armée de Silésie; et Napoléon revient sur ses pas pour battre Blücher comme il a battu ses lieutenans.

Le même jour, le corps du prince de Wurtemberg, arrêté douze jours devant Sens par le colonel Allix et une poignée de braves, entre dans la place, dont les faibles et irrégulières fortifications ne permettaient pas une plus longue défense.

14 février. *Combat de Vauchamp* (entre Champaubert et Montmirail). — Blücher n'entendant plus parler de ses trois divisions Alsusiew, Sacken et York, s'était décidé à quitter Vertus pour savoir quelques nouvelles. Au lieu d'Alsusiew, il trouve Marmont qui se replie lentement. Mais voilà que Napoléon, prévenu, était redescendu à Montmirail : le combat commence dans la journée, et Blücher écrasé, plusieurs fois enveloppé, ne se sauve qu'à la faveur de la nuit.

En cinq jours, Napoléon, avec Ney, Marmont, Mortier, Grouchy, avait écrasé les divers corps de l'armée de Silésie; tué ou pris 52 mille hommes, enlevé 67 pièces de canon, et n'avait perdu que trois mille soldats. — Mais l'armée austro-russe gagne sur la Seine; il faut que l'empereur y retourne pour la traiter comme l'armée de Silésie.

(*La suite à un prochain numéro*).

Orgueil féodal — Henri II, fils du comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet, et l'un des plus illustres rois de l'Angleterre, faisait couronner à Westminster son fils aîné. Par tendresse paternelle, il voulut le servir le jour du couronnement : « Vous conviendrez, dit-il au jeune prince après les cérémonies, que jamais roi ne fut plus royalement servi que vous. » — Le prince se tournant du côté de ses courtisans : « Le fils d'un comte peut bien servir le fils d'un roi. »

LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS.

(1833, page 400.)

Vers la fin du treizième siècle (1270-1280), les différentes sections enseignantes de l'Université, qui ne datait elle même que de 1250, furent classées dans un ordre plus méthodique qu'auparavant. Les diverses Facultés se séparèrent en compagnies distinctes et indépendantes les unes des autres, mais rattachées toutes à l'Université leur mère commune, et cette dernière les associa à ses privilèges. De cette époque seulement la Faculté de médecine parut naître; elle prit un sceau particulier (une verge surmontée d'une masse d'argent), commença à tenir des registres, et eut des statuts à elle, statuts confirmés en 1331 par Philippe de Valois.

Les premiers registres, connus sous le nom de Commentaires (*Commentarii*), sont perdus pour nous, et le plus ancien de ceux qui nous restent date de 1395. Alors la totalité des médecins de Paris s'élevait à trente-un, sans compter toutefois les licenciés et les chirurgiens. Les maîtres régens étaient presque tous gens d'église, et parmi les médecins ecclésiastiques de ces temps plusieurs arrivèrent aux plus hautes dignités. On cite, entre les papes, Gerbert, Pierre d'Espagne, Sylvestre II, Jean XXI; et parmi les évêques, Guillaume d'Aurillac, Nicolas Fervelam, P. Bechebien. Alors la Faculté n'avait point d'écoles : jusqu'en 1505, où, d'après Rolan, elle entra en possession des premières qui furent construites pour elle; les grandes réunions des régens avaient lieu dans l'église des Mathurins ou à Notre-Dame. Les actes se passaient dans la maison des maîtres; plusieurs enseignaient chez eux. Quant aux leçons journalières que faisaient les bacheliers, elles avaient lieu dans le quartier Saint-Jacques, et particulièrement dans une de ces rues sombres, étroites, humides, avoisinant la place Maubert, la rue du Fouare en un mot, qui garde encore aujourd'hui

le nom qu'elle portait alors, parce que la paille en été et le foin en hiver s'y trouvaient en abondance pour servir de litière aux élèves réunis ou plutôt couchés et entassés dans des salles basses : des fils des rois et des princes y venaient écouter et apprendre. La Faculté de médecine n'avait pas à elle seule la possession des salles de la rue du Fouare, la Faculté des arts y était aussi établie.

En 1454, Jacques Desparts, chanoine de l'église de Paris et premier médecin de Charles VII, convoqua la Faculté au bénitier de Notre-Dame. Là, après avoir fait sentir la nécessité d'établir des écoles plus convenables, il proposa divers moyens; mais la guerre contre les Anglais ajourna l'exécution du projet, et plus tard le manque d'argent devint un obstacle non moins puissant. Alors Jacques Desparts fit don à la Faculté de 300 écus d'or (3,450 livres) et d'une bonne partie de ses meubles et de ses manuscrits pour opérer cette construction, qui fut commencée en 1427 au bourg de la Bûcherie, et terminée en 1511 par une chapelle qui se trouvait à l'entrée de la porte principale et où elle fit célébrer ses offices, la plupart des docteurs remplissant dans l'origine les fonctions de chantres, et la messe de saint Luc étant chaque année chantée en grande musique. A l'égard de Jacques Desparts, la Faculté ne crut mieux faire, pour lui prouver sa reconnaissance, que de lui assurer, de son vivant même, un *Obit vigil* et messe à chaque anniversaire de sa mort.

Ainsi commença la Faculté de médecine. Elle tira de l'immense bibliothèque de Cordoue des traductions d'Hippocrate et de Galien dont elle fit usage. Elle recueillit les préceptes diététiques de l'école de Salerne, et s'attacha à commenter les médecins arabes. En 1395, le nombre des ouvrages qu'elle possédait s'élevait à huit ou neuf; mais le plus précieux de tous, *le plus beau et le plus singulier joyau* de la Faculté, ainsi qu'elle le disait dans sa lettre à Louis XI, était le *totum continens Rhazès* en deux petits volumes. Louis XI, en effet, ayant désiré faire transcrire cet auteur pour le mettre dans sa bibliothèque, députa, en 1471, le président de la Cour des comptes, Jean Ladriesse, vers la Faculté de médecine, pour lui demander à emprunter son Rhazès. A cette nouvelle, la Faculté s'émut beaucoup : elle tint mainte assemblée au bénitier de Notre-Dame pour savoir à quoi s'arrêter. Elle se décida à ne prêter son Rhazès que sous bonne caution; savoir : douze marcs de vaisselle d'argent et un billet de mille écus d'or qu'un riche bourgeois, nommé Malingre, souscrivit pour le roi en cette occasion. La Faculté profitant de cette circonstance, après avoir fait connaître au roi les petites conditions qu'elle avait mises au prêt du joyau, lui faisait part du désir qu'elle avait de *faire école et très belle librairie pour exhausser et élever la science de médecine*, et lui donnait à entendre qu'une subvention ne serait pas inutile.

Mais bientôt la découverte de l'imprimerie donna à la médecine, comme à toutes les connaissances humaines, un nouvel essor, et dès lors commença pour la Falculté une ère féconde en savantes recherches et en travaux importans.

LE PAUVRE PEINTRE.



Cette scène grotesque a été gravée au dix-septième siècle, d'après un tableau d'André Both, frère du célèbre paysagiste de ce nom. On lit au bas de la gravure ces mauvais vers, que le peintre est supposé adresser à sa femme :

> Que te sert de crier! je fais ce que je puis.
> Mon art est excellent, mais il n'a pas la vogue
> Artisan, médecin, avocat, astrologue,
> S'ils n'ont quelque bonheur, sont pis que je ne suis.
> Jusqu'au plus grand milord, dis-moi, vieille importune,
> Faut-il pas tous danser le branle de fortune?

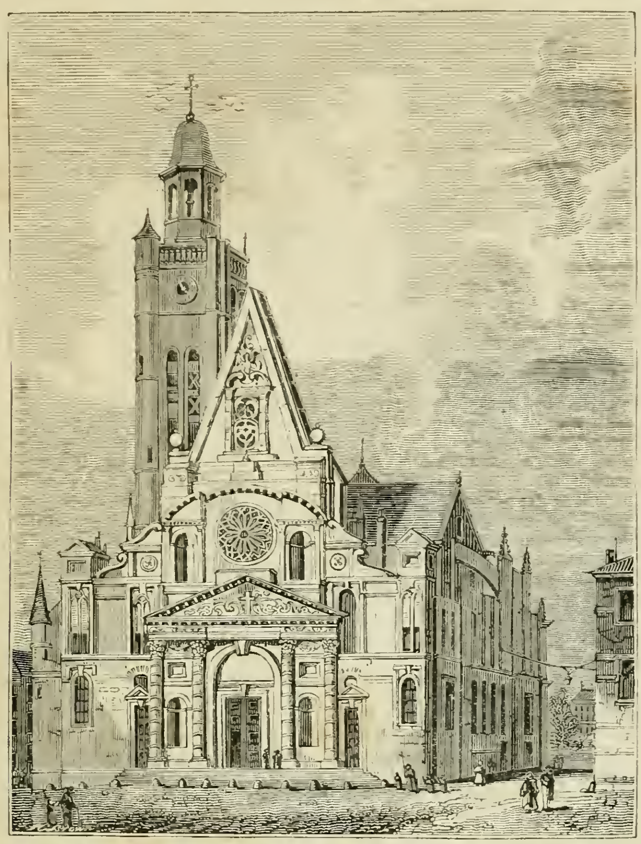
L'idée de l'artiste est aussi celle qui a inspiré à Hogarth son *Grenier du poëte* (1835, p. 217); mais la composition d'Hogarth est tout un drame, celle d'André Both n'est qu'une caricature.

Bureaux d'abonnement et de vente, rue du Colombier, n° 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, n° 30.

SAINT-ÉTIENNE DU MONT,

PORTAIL. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE.



(Vue de Saint-Etienne du Mont.)

L'église de Saint-Etienne du Mont n'était, dans l'origine, qu'une chapelle nommée la *Chapelle du Mont*. Peu à peu, le nombre des fidèles augmentant, la chapelle devint église : et c'est déjà le titre dont la décorent les historiens, en nous apprenant qu'en juillet 1221 elle fut frappée du tonnerre qui tomba aussi le même jour sur Notre-Dame. Après cet accident, l'édifice fut reconstruit avec l'autorisation du pape Honorius III, et érigé en église paroissiale; mais toutefois sous la dépendance absolue de l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui conserva presque toujours le droit de pourvoir à sa cure. L'agrandissement de la chapelle du Mont était, au reste, devenu inévitable : le roi Philippe-Auguste venait d'entourer Paris d'une ceinture de murailles et de fossés du côté de l'Université; et par cette mesure, les terrains environnans, qui jusque là n'étaient que faubourgs, se trouvèrent compris dans la ville; au lieu de vignes dont ils étaient couverts en partie, ils le furent bientôt de maisons.

En 1491, la population s'accroissant toujours, les marguilliers de Saint-Etienne du Mont demandèrent à l'abbé de Sainte-Geneviève quelques toises de terrain et quelques vieux bâtimens voisins pour agrandir encore leur église. Ils demandèrent aussi l'autorisation d'élever leur clocher et d'avoir quatre cloches, ainsi qu'une porte particulière. Ces demandes furent en partie satisfaites : l'église fut augmentée, les cloches accordées, et le clocher élevé, mais à la condition de n'avoir jamais, dit l'acte, ni *flesche*, ni *éguille*. C'est peut-être à cette prescription que nous devons la construction de la campanille et de la tour du clocher que l'on voit encore; tour et campanille tout à la fois gracieuses et singulières dans leur forme. Quant à la porte particulière, cette espèce de consécration d'indépendance, de manumission, lui fut encore refusée; et les fidèles de Saint-Etienne du Mont furent obligés, pour se rendre à cette église, de passer par celle de Sainte-Geneviève jusqu'à l'an 1517, époque où la première fut presque entièrement reconstruite. Alors seulement on lui permit d'avoir son entrée particulière. Toutefois, ce ne fut qu'en 1626 que l'église fut *dédiée*, ainsi que nous l'apprend l'inscription lapidaire gravée en or sur des tables de marbre noir, scellées dans le mur, et que l'on peut voir encore aujourd'hui à l'entrée de l'église, près de l'escalier de la tour, à main gauche.

Voici cette inscription : « Le dimanche de la Sexsacesime » xvme febvrier 1626 dv pontificat de N^{re} St-Père le pape » Vrbain VIIIe et dv regne dv roy Lovis le ivste XIIIe, ceste » eglise et m^{e} autel dicelle ont esté consacrée et dediez à » l'honneur de Diev et de la Vierge Marie, sovbz l'invoca- » tion dv premier martyr St Estienne, par reverendissime » messire Iehan-François de Gondy, archevesqve de Paris,

» ce reqverant religieuse personne frere Martin Citolle, re-
» ligievx de l'abbaye Ste-Genevieve, et cvre de ladite eglise,
» nobles hommes Mr.Ms Michel Ferrand, conseiller dv roy
» en sa covrt de parlement sr de Beavfor et Anthoine Char-
» bonnier segrétre de Sa Maies é François Presleseigle,
» maraut drappier, et Claude Quartier, maraut et Ms Appore
» bourgois de Paris, margrrs, et l'anniversaire de la Dedicace
» transferee par le rect seigre, archevesqve, au premier diman-
» che de ivillet, avec concession d indvlgences. »

Malgré les replâtrages qui ont déparé l'extérieur de cette église; malgré les entailles et les dégradations qu'on lui a fait subir pour y pratiquer des châssis, des cabinets et des baraques; malgré les badigeonnages dont on a impitoyablement savonné l'intérieur; malgré les raccords plus ou moins disparates qui la défigurent; enfin, malgré ses vitraux blancs, Saint-Étienne du Mont est encore un des morceaux les plus gracieux que nous possédions de l'architecture religieuse de nos aïeux. Le portail est justement admiré pour l'élégance et la richesse de sa composition originale, quoique mélangée. En 1610, Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, qui contribua par ses libéralités à son érection, en posa la première pierre sur laquelle furent gravées ses armes avec une inscription commémorative. La princesse paya cet honneur en versant une somme de 3,000 livres, qui fut employée à la construction.

Le corps de l'église atteste la dernière période ogivale. On remarque au rond-point de la croix un ornement qui caractérise le temps où il a été construit; on en trouve des exemples contemporains dans plusieurs églises de Paris. C'est une espèce de dais ou quille festonnée, qui descend à plusieurs fois de la voûte, et qui, suspendue ainsi sur les têtes à une si grande élévation, étonne et émerveille le regard. Nous avons déjà représenté le Jube (1834, p. 41), chef-d'œuvre de Biart, dont l'effet est si imposant, et le serait bien plus encore, si l'on avait respecté cette teinte sombre et vénérable que la vetusté imprime au monument, et surtout si l'on avait pu conserver le fond resplendissant que formaient les anciens vitraux, et sur lequel se détacherait merveilleusement le *Christ injurié* de l'ambon. La date de son achèvement est de 1600. Le buffet d'orgues et la chaire de bois sculpté sont également célèbres. C'est de cette dernière que parle Sauval (*Antiquités de Paris*, tome I, liv. IV), lorsqu'il dit: « La chaire est faite d'une manière galante et asses belle: ce Samson la porte bien. » On voit dans une chapelle un groupe de terre cuite, attribué à Germain Pilon, mort en 1590, et représentant le Christ au tombeau. Ce groupe est d'un très grand effet par lui-même, mais on sent qu'il est mal exposé. L'église de Saint-Étienne du Mont a survécu à son antique suzeraine l'abbaye de Sainte-Geneviève, et le culte de cette sainte, qui, en 1805, y a été transféré avec la pierre qui lui a servi de tombeau, attire encore tous les ans, des campagnes environnantes, une affluence assez considérable. On y voit aussi les pierres tumulaires de Winslow, de Boileau et de Blaise Pascal. Parmi les anciennes peintures qui la décorent, nous citerons les deux grands tableaux qui se trouvent à droite et à gauche du chœur. L'un a été peint par Detroy fils; l'autre passe pour un des meilleurs ouvrages de M. Largillière, qui s'y est peint lui-même avec le fameux Santeuil. Ces deux tableaux proviennent de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Parmi les modernes, nous rappellerons les jolies compositions de MM. Caminade et Schnetz, qui tapissent, en manière de fresque, une chapelle, évidemment moderne, située au chevet de l'église. Les anciens vitraux qui ornent encore quelques croisées sont de toute beauté; ils joignent à l'éclat et à la vivacité métalliques des plus belles couleurs l'élégance et la somptuosité des costumes du temps de François Ier, et la grâce italienne qui accompagne le goût de cette époque. Entre autres sujets, l'on remarque la parabole du *pressoir* que l'on peut voir encore aux vitraux de la chapelle de la sainte. Cet ouvrage est de Nicolas Pinaigrier, qui l'a pris sur une composition jadis exécutée pour l'église de Saint-Hilaire de Chartres, par le fameux Robert Pinaigrier, son grand-père. Presque tous les vitraux qui décorent cette église offrent la représentation de mythes, de traditions, de légendes, offrant des détails pleins d'intérêt sur les mœurs et les opinions de nos pères.

Le plaisir que cause à l'âme la connaissance de la vérité est tel, qu'il semble que la vie de l'homme, que l'être même de l'homme soit en quelque façon attaché à ce plaisir. De là vient que nous n'envisageons rien de plus triste dans la mort que cette ignorance absolue où les athées nous supposent ensevelis; de là vient que le récit même des événemens les plus tristes ne sert souvent qu'à piquer davantage la curiosité; un tel récit nous fait verser des larmes, et nous prions ceux qui l'ont commencé de ne pas nous priver du plaisir d'entendre la fin.

PLUTARQUE.

DANSES PROVENÇALES.

UN TRAIN.—LA FALANDOULO.—LA DANSE DES OLIVETTES.

Dans la belle saison, chaque bourg, chaque village, chaque hameau de Provence a son jour de fête, son *train*. Plusieurs jours à l'avance, une vingtaine de jeunes tambourins vêtus de blanc, leurs chapeaux et leurs instrumens ornés de rubans de mille couleurs, parcourent les villes en proclamant le nom de l'endroit dont la fête doit arriver le dimanche suivant, et ce jour venu, on voit une foule de curieux et de danseurs à pied, à cheval et en voiture, courir avec une avidité sans cesse renaissante vers le bienheureux village où l'on dansera. Il est impossible de se figurer ces réunions où se mêlent et se coudoient le riche et le pauvre, la villageoise et la dame parée de tout ce que l'élégance et la mode peuvent enfanter de plus séduisant, tous animés d'une joie commune et délivrés de tout ce que l'étiquette entraîne avec elle de gêne, de raideur et d'ennui. La salle de bal, dressée sur la place publique, est décorée, sinon toujours avec goût, du moins avec une certaine recherche; les fleurs et le feuillage y sont surtout prodigués. En acquittant le prix de la contredanse, chaque cavalier reçoit en échange un paquet d'épingles qu'il s'empresse d'offrir à sa danseuse, et celle-ci ne doit pas le refuser

Outre ces réunions d'été, les Provençaux n'ont garde de laisser échapper toute autre occasion de se divertir et de donner un libre cours à la gaieté de leur caractère. La vente des troupeaux, la moisson, les vendanges, la récolte des fruits secs et la cueillette des olives, servent de sujets ou bien plutôt de prétextes à des réunions presque continuelles. Les fêtes sont ordinairement terminées par la bruyante *falandoulo*. A un signal donné, les tambourins jouent un air vif et pressé: aussitôt tout ce qu'il y a de danseurs et de danseuses dans le bal se réunissent et forment une longue chaîne. Un habile conducteur se place en tête et conduit le reste de la bande dans mille détours; tantôt levant les bras, il oblige toute cette foule dansante à passer dessous; et tantôt, par un retour subit, il prend brusquement la chaîne en queue, il la traverse malgré les efforts des danseurs qui, liés par les mouchoirs qui enveloppent leurs mains, ne doivent pas se laisser séparer; cette lutte provoque à chaque instant les explosions d'un rire de bon aloi. — On croit que cette danse fut importée en Provence par les Phocéens, qui, long-temps avant notre ère, vinrent fonder la colonie de Marseille. Il est certain qu'elle se retrouve en Grèce et particulièrement dans quelques-unes des îles de l'Archipel.

A l'époque de la récolte des olives, l'une des productions les plus précieuses du pays, toutes les communes sont dans l'usage de se réunir successivement et de célébrer des jeux

et des fêtes dont on ne peut guère expliquer aujourd'hui l'origine et la singularité. Une vingtaine de jeunes gens costumés à la romaine, le casque en tête et le glaive au poing, marchent sur deux files, précédés de nombreux tambourins et de quatre personnages qui représentent un roi, un prince, un hérant et un arlequin. La musique joue tantôt un air vif et léger, et tantôt une marche grave et solennelle, selon les évolutions que le hérant fait avec sa canne, tandis que l'arlequin le contrefait de la manière la plus bizarre et la plus grotesque; puis on s'arrête, et les danseurs en frappant leurs armes en cadence simulent un combat. Le roi et le prince en viennent aussi aux mains, et se battent avec la plus grande impétuosité jusqu'à ce que les guerriers, satisfaits de la valeur et du courage de leurs chefs, battent des mains, poussent des cris de joie, éclatent en rires immodérés et recommencent leur marche et leur danse qu'interrompt bientôt un combat nouveau.

Les Provençaux ont encore plusieurs danses travesties qui offrent plus d'une analogie avec celle-ci, telles que *leis bouffets* et *leis fielones*.

Courte harangue.—Lorsque le petit-fils de Louis XIV se rendait en Espagne pour y recevoir la couronne dont le testament de Charles II le déclarait héritier, il fut harangué, sur sa route, de toutes façons et par une infinité de gens de province dont la plupart étaient peu favorisés de la nature sous le rapport du talent oratoire. Ce ne fut pas la moindre corvée de son voyage que d'entendre balbutier, hésiter, et de voir pâlir, se troubler, rester court, tant de bonnes gens dont cette mésaventure devait attrister tout le reste de la vie. Mais en passant à Chartres, le prince fut reçu par l'abbé Gastelier, dont le compliment fut assez approuvé. On prétend qu'il s'exprima ainsi :

« Sire, j'ai entendu dire que les longues harangues étaient souvent incommodes et ennuyeuses; Votre Majesté me permettra de lui en faire une très courte. » Et le curé se mit alors à chanter :

Les bons bourgeois de Chartres et ceux de Montlhéry,
Mènent tous grande joie de vous trouver ici;
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don don,
Cent ans et par-delà,
La la,
Règne dedans l'Espagne!

LE COMBATTANT.

Cette espèce d'oiseaux appartient au genre nommé *tringa* par les ornithologistes modernes, et ses habitudes querelleuses lui ont fait donner le nom spécifique de *tringa pugnax*, traduit en français par celui de *combattant*. Les *tringæ* ont de nombreuses analogies avec les vanneaux, et ces deux genres sont attribués à la même famille. Pour le milieu et le nord de l'Europe, ce sont des oiseaux de passage : arrivés au printemps, ils vont reprendre leurs stations d'hiver aussitôt que notre climat ne leur convient plus, ou qu'ils se sentent menacés d'une disette prochaine; ils ne laissent en arrière qu'un très petit nombre de traîneurs, dont quelques uns supportent assez bien le froid des hivers modérés, surtout en Angleterre et dans les îles, où les variations de température sont moins grandes que sur le continent.

Les combattans offrent le singulier contraste d'habitudes sociales et d'égoïsme poussé jusqu'à l'excès; ils sont d'une humeur toujours disposée à l'attaque, et qui s'accommode cependant aux circonstances les plus diverses, et peut supporter même la perte de la liberté après en avoir joui long-temps. D'autres singularités rendent cette espèce très remarquable. Le mâle se revêt au printemps d'une parure avec laquelle il est représenté dans notre gravure, p. 92, et que l'on a comparée au bouclier d'un guerrier, quoiqu'une telle armure laisse à découvert la tête et le cou qu'elle surmonte inutilement par-derrière, et qu'elle ne puisse garantir efficacement aucune partie du corps. Ce n'est qu'un luxe passager, un plumage superposé à celui qui couvre l'oiseau durant toutes les saisons, avec lequel il ne craint point de se présenter au combat; car aucune paix durable ne peut être établie entre des animaux d'un instinct aussi querelleur. D'ailleurs les femelles, dont les inclinations guerrières ne sont pas moins fortes, moins tenaces que celles des mâles, ne sont plastronnées en aucune saison, ce qui n'empêche point qu'elles soient toujours prêtes, soit pour l'attaque, soit pour la défense. On attribue cet ornement printanier à une surabondance de vie qui se manifeste au-dehors, non seulement par la production de ces plumes éphémères, mais par une multitude d'excroissances charnues dont la tête et le cou se chargent en même temps, et qui disparaissent à la même époque.

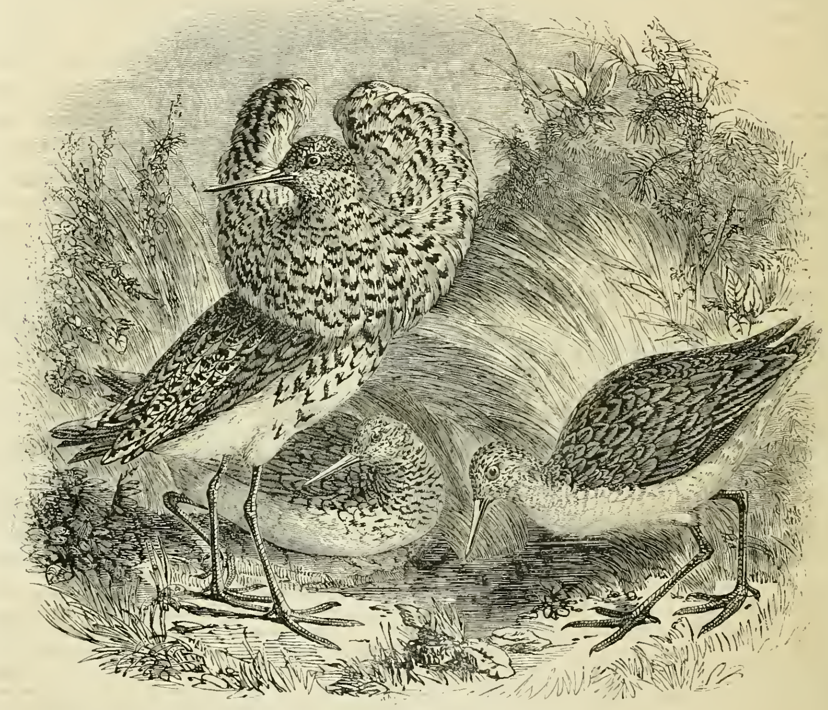
Dans quelques autres espèces d'oiseaux, les mâles sont également assujettis à une mue printanière provenant de la même cause, mais leur parure nuptiale est soumise à une régularité qu'on ne trouve point dans celle des combattans; pour ceux-ci il semble que tout soit anomalie, irrégularité, contraste. Quelques uns portent un plastron tout blanc; d'autres l'ont d'un noir à reflets violets et brillans, avec un mélange de brun roux; on en voit aussi dont la couleur dominante est un gris de cendre, avec des taches de brun, de blanc, de violet, etc. Quoique l'on soit tenté de regarder ces variations comme purement individuelles, il reste à constater qu'elles le sont en effet, et ne dépendent point de l'âge, de mues qui viennent successivement dans un ordre constant. Quoi qu'il en soit, les chasseurs affirment qu'il est presque impossible, au printemps, de trouver deux mâles de cette espèce qui se ressemblent exactement quant aux couleurs, à leurs nuances et à leur distribution. Durant les trois autres saisons, les deux sexes ne peuvent être distingués l'un de l'autre que par la taille; les femelles sont un peu plus petites que les mâles.

On manque d'observations sur les voyages des combattans en automne et à la fin de l'hiver, du nord au sud et du sud au nord. On les voit arriver sur les côtes de la Manche au mois d'avril; leurs bandes les plus nombreuses préfèrent la Grande-Bretagne au continent; mais il paraît que ces émigrans ailés se plaisent encore mieux dans les contrées plus septentrionales où de vastes marais leur offrent une nourriture plus abondante. Leur subsistance est principalement fondée sur les vers et les larves d'insectes, et les marais livrent cette sorte de proie beaucoup plus facilement que les terres sèches et compactes. En France, c'est dans les départemens de la Somme et du Nord que les combattans viennent se délasser de leur voyage sur mer; sans faire un long séjour sur la côte, comme d'autres espèces du même genre, ils se hâtent d'arriver, sous la conduite de chefs expérimentés, aux lieux où ils pourront faire leur établissement jusqu'au retour vers les pays chauds. Après la prise de possession du territoire occupé par une bande, les mâles procèdent au partage, et le feu de la guerre est allumé. Chacun de ces seigneurs suzerains veut occuper le castel le plus élevé; une butte de quelques pieds de hauteur au-dessus de la surface du marais est un poste que des prétendans égaux en droits se disputent jusqu'à ce que la victoire l'ait adjugé. Pendant ces premières escarmouches, les femelles se sont tenues à l'écart.

La ponte est de quatre à cinq œufs un peu plus gros que ceux du vanneau, auxquels ils ressemblent par la couleur et par la forme, et très bons à manger, disent les gourmets. Le nid où ils sont déposés n'est autre chose qu'un creux de quelques pouces de profondeur, fait dans une touffe d'herbes ou dans des mousses et des broussailles. L'incubation dure trois semaines, et dès que les petits sont éclos,

ils cherchent eux-mêmes leur nourriture sous la conduite et la protection de la mère. Ces oiseaux passent une grande partie de la nuit à cette occupation indispensable, en sorte qu'à la fin du jour les combats cessent, sauf à recommencer le lendemain. C'est pendant la fraîcheur de la nuit que les vers sortent de terre, et qu'une infinité de petits animaux quittant leurs cachettes pour aller chercher leur pâture, deviennent celle d'espèces plus fortes et plus voraces. Ainsi les combattans, occupés la nuit de la recherche de leurs alimens, et livrés pendant le jour à d'interminables querelles, poursuivent leur carrière prodigieusement active, et ne jouissent que très rarement du repos. Cependant, un travail aussi excessif ne les accable point; la croissance des jeunes individus n'est pas arrêtée, tous les développemens ont lieu, suivant l'ordre naturel, comme dans les espèces qui consacrent la nuit au repos et le jour à leurs diverses occupations. Il paraît que les combattans éprouvent le besoin d'une activité plus long-temps soutenue, presque continuelle. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le redoublement de pétulance, d'humeur querelleuse et guerroyante que l'on remarque dans ces oiseaux lorsqu'ils sont confinés dans une basse-cour, nourris abondamment sans prendre la peine de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Dans l'état de captivité, ils s'accommodent fort bien d'alimens tout-à-fait nouveaux pour eux, tels que du pain, du laitage, des farineux ramollis par la cuisson, etc. Ils acquièrent promptement par ce régime un embonpoint dont les *Apicius* de la Grande-Bretagne connaissent tout le prix. Des spéculateurs anglais ont mis à profit cette fantaisie de l'opulence; ils se procurent une ample provision de combattans pris au filet, et les vendent aux amateurs après les avoir engraissés par ce moyen très prompt et très



(Combattans mâle et femelle.)

économique. Les grives furent autrefois, en Italie, le sujet de spéculations analogues pour les tables somptueuses des anciens Romains. Pour que les combattans profitent autant qu'il est possible de la nourriture qu'on leur donne, il faut les isoler; car dès qu'ils sont réunis, un repas à partager est un sujet de querelles et de coups de bec; une place plus commode qu'une autre, un gazon, quelque objet de convoitise d'un seul excite sur-le-champ celle de plusieurs autres, de toute la bande, et la mêlée n'a plus même de spectateur qui demeure oisif. Dans tous ces conflits, on ne distingue point les femelles des mâles, ni pour le courage, ni pour l'opiniâtreté.

Comment concilier ces mauvaises qualités avec d'autres qui semblent les exclure? Il est certain qu'en dépit de leur nom bien justifié par leur humeur, les combattans ne cherchent pas à s'isoler, qu'ils volent et voyagent en troupes, que la vue de l'un de leurs semblables suffit pour les attirer, quand même on ne leur présenterait qu'une fausse image, suivant la pratique des oiseleurs.

En considérant les combattans sous l'aspect très vulgaire de *gibier*, on trouve les avis partagés; et comme il est question de goût, personne n'a tort. En Angleterre, en Hollande, en Allemagne, le combattant est mis sur la même ligne que le vanneau, et ce n'est pas une faible louange, d'après le proverbe relatif à ce dernier. A Paris, on en fait beaucoup moins de cas, peut-être parce qu'il y est trop rare, ou qu'il y vient dans une saison peu favorable.

Une forte tête. — Une des fortes têtes de Paris est une servante rue des Boucheries, où le repas ne coûte que vingt-six sous. Elle doit donner à chacun le potage, le bouilli, l'entrée, le rôti, l'entremets, le dessert; et sans se tromper, reconnaître celui qui voudrait escamoter un plat. Elle doit avoir une idée nette de l'extra, c'est-à-dire de la roquille que tel ajoute à sa chopine, et ne rien oublier de ceux qui changent l'entrée ou l'entremets en rôti, ce qui fait un excédant.

Eh bien! cette merveilleuse créature se souvient de tout ce qu'on a pris, de tout ce qu'on lui a demandé; toutes les assiettes se gravent dans sa mémoire; elle sait encore que tel a pris demi-bouteille ou demi-setier. La voix hypocrite ne l'égarera point; elle n'est point distraite par les louanges qu'on lui adresse.

Elle sert cent dix personnes; elle a donné six cents assiettes, cinq cents plats, autant de pains, de cuillères, de fourchettes, de bouteilles et de serviettes; elle ne s'est point trompée. Eh! n'est-ce point là un tête newtonienne?

Elle est partout; non seulement elle sert les plats, mais elle les appelle encore et les applique juste à la personne qui les a demandés. Elle ne vous regarde point; elle a distingué le son de votre voix; elle sait ensuite que tel mâche vite et tel autre lentement: c'est un phénomène curieux pour la justesse de la mémoire, pour l'agilité des jambes, pour le sang-froid et la rapidité du service: l'ensemble du couvert sort de ses poches; une bouteille de vin saute par-dessus votre tête et vient se placer dans un étroit espace; car on n'a point là de franches coudées.

Elle reconnaît celui qui est venu dîner il y a six mois, et la place où il était, et l'habit qu'il portait. Elle sait enlever le couvert au moment précis, et bien hardi serait celui qui voudrait le filouter, elle aurait lu son intention dans ses yeux: elle devine à la tournure que tel va mettre dans sa poche la pomme de dessert, au lieu de la manger ou de la laisser.

Elle assiste au paiement; c'est là qu'elle est en état de vous dire: *Vous avez pris cela de plus*; et il n'y a rien à répliquer; la tricherie serait promptement démasquée. Elle réclame ses *deux sous*: si vous ne les lui donnez pas, votre physionomie avare demeurera gravée dans son cerveau.

MERCIER, *Tableau de Paris.*

L'utilité et la vertu sont tellement liées, qu'il n'est peut-être pas une seule action généralement reconnue pour vertueuse, que tous les hommes ne doivent imiter dans l'intérêt commun en des circonstances semblables. BROWN.

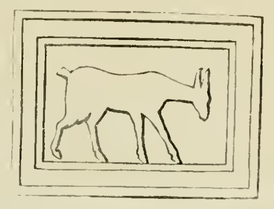
BOUTIQUES ET ENSEIGNES

CHEZ LES ANCIENS ROMAINS.

Une de nos gravures de l'année 1835, p. 300, représente une cuisine publique que l'on voit encore dans une rue de Pompei. Voici, sur les boutiques des petits marchands romains, quelques nouveaux détails empruntés à un savant ouvrage déjà cité dans ce recueil: *Rome au siècle d'Auguste.*

A Rome, on trouvait des boutiques et des tavernes dans toutes les rues; mais principalement sur les places publiques et sous les portiques. Les marchands étaient parqués et classés par espèces d'industries. — Au *Forum romanum*, c'étaient les banquiers. Dans *Tuscus Vicus* et dans le *Vélabre*, c'étaient les marchands d'étoffes de soie, les confiseurs, les *crustularii*, les parfumeurs, et les *pigmentaires*, débitans de drogues, telles que la ciguë, la salamandre, l'aconit, les chevilles de pin, la bupreste, la mandragore, etc. — Dans *Argitèle*, c'étaient les fabricans de chaussures; dans le portique d'Agrippa, ceux de riches habits; dans la voie *Sacrée*, les fournisseurs de toutes les brillantes bagatelles que l'on offrait en présens aux femmes: des osselets d'ivoire, des tablettes à écrire, des coffrets de bois précieux, des dés, des tables à jouer, et mille autres colifichets.

De tous côtés, mais principalement aux environs des théâtres, des cirques, des bains, et en général de tous les lieux de réunions publiques, on voyait des marchands de vins, des débitans d'alimens cuits, des *salmentarii*, vendeurs de porc salé, et des *botularii*, marchands de boudins.



(Bas-relief antique servant d'enseigne à une boutique de crémier.)

Chaque marchand, pour attirer les regards sur sa taverne et la faire mieux connaître, y plaçait, comme aujourd'hui, une enseigne composée, pour l'ordinaire, d'un tableau grossièrement peint avec de la cire rouge, et représentant quelque combat, quelque figure hideuse, ou ses marchandises elles-mêmes. Nous reproduisons deux enseignes que l'on a découvertes à Pompei. On y voit aussi, dans l'île des Bains, à la porte d'un maître d'armes, ou professeur de gladiateurs (1835, p. 350), une peinture représentant deux combattans. Un maître d'école avait pour enseigne un enfant recevant le fouet.



(Deux hommes portant une amphore. — Peinture antique servant d'enseigne à un marchand de vins.)

Les marchands de vins étalaient des piles de bouteilles enchaînées; les bouchers suspendaient leur viande en dehors, et lorsque c'était de la chèvre, ils la paraient avec quelques petits rameaux de myrte pour indiquer que l'animal avait été élevé dans un pâturage planté de cet arbuste, et que la chair en serait plus tendre. Les marchands d'alimens cuits plaçaient des morceaux de truie, des foies, des œufs, et en général tous les mets qu'ils débitaient, dans des vases de terre pleins d'eau, où, par un effet d'optique assez simple, ils paraissaient plus gros qu'ils n'étaient en effet.

DÉTAILS HISTORIQUES ET TECHNIQUES

SUR LA SCULPTURE.

(Deuxième article. — Voir page 74.)

Le cuivre, soit qu'il reste dans sa pureté, soit qu'étant allié à l'étain et au zinc dans différentes proportions, il reçoive le nom de bronze ou d'airain, est un des métaux qu'offrent le plus abondamment diverses contrées du globe. C'est aussi l'un des plus faciles à tirer de la mine et à fondre. Souvent, il se présente presque à la surface de la terre ou à peu de profondeur, avec son aspect métallique. Il faut, au contraire, avoir des connaissances spéciales pour distinguer ou deviner sous l'enveloppe qui les recèle, la plupart des autres métaux. On est obligé de les soumettre

à diverses opérations pour les obtenir purs, après les avoir séparés des autres minéraux avec lesquels ils sont combinés. On a dû découvrir le cuivre dans les premiers siècles, et l'on ne fut pas long-temps sans doute à lui reconnaître les qualités précieuses qui le rendent de la plus grande utilité pour les arts. Aussi, de tous les métaux, fut-il le plus anciennement et le plus généralement employé dans les usages habituels de la vie, dans les arts de la paix et dans ceux de la guerre. Il en est souvent question dans les livres saints, dans Homère et dans Hésiode. C'était dans les ornemens de leurs temples et dans la statuaire que les anciens trouvaient le plus bel emploi de ce métal, que sa solidité, sa fusibilité et la manière dont il pénètre le moule, rendent éminemment propre à la fonte des statues.

Nous ne parlerons donc point des statues d'or, d'argent et de fer, dont il est question dans quelques écrivains de l'antiquité; et, sans nous arrêter à décrire des procédés de fonte aujourd'hui inusités, ou à former des conjectures sur ceux dont Pline déplorait la perte devant les colosses de Zénodore, nous donnerons quelques détails sur la fonte qui s'opère au moyen du moule de *potée* ou à *cire perdue*, et sur le moulage au sable.

Le moule de potée s'obtient par des couches de potée appliquées au moyen du pinceau sur le modèle en cire. (On comprend que la couche de cire qui recouvre le noyau de ce modèle n'a d'autre épaisseur que celle que l'on veut donner au métal.) La potée se compose d'une terre sablonneuse que fournit Fontenay-aux-Roses, et de crottin de cheval qu'on fait fermenter et pourrir. Ces substances bien mêlées, séchées, réduites en poussière et passées au tamis de soie, forment un terreau gras auquel on donne le degré de liquidité qui convient à l'emploi qu'on en veut faire; on y ajoute ensuite de la bourre de veau très fine qui fait prendre de la consistance et du maintien à la potée. Ce mélange peut résister au plus grand feu, ce que ne ferait pas le plâtre. Lorsque le moule de potée est bien sec, on le débarrasse, au moyen de la chaleur, de la cire qu'il renferme entre ses parois intérieures et le noyau du modèle sur lequel il a été établi; on le renforce en l'entourant de bandes de fer, de chaînes très fortes et d'un revêtement de plâtre et de terre. Puis on recouvre de terre à four toute cette masse, en ménageant dans le haut des cheminées pour le passage de la fumée, et des évents pour la circulation de l'air sans laquelle le chauffage ne saurait avoir lieu. Sept jours et sept nuits d'un feu soutenu suffisent ensuite à la cuisson du moule. Le moule est alors descendu dans la fosse que l'on comble, tout en y ménageant des évents et les jets par lesquels le métal en fusion doit pénétrer dans le moule. Ces jets aboutissent au fond de l'*écheno*, espèce de bassin qui, après avoir pris au feu le degré de solidité convenable, reçoit le métal en fusion.

C'est ici que commence un véritable drame pour le statuaire et pour les spectateurs; car, si bien prises que puissent paraître les précautions dont nous venons d'indiquer quelques unes, toutes les chances de succès ne sont pas garanties. L'imprudence d'un ouvrier, l'étourderie d'un apprenti, peuvent faire manquer toute l'opération.

Lorsque le métal est sur le point d'arriver au degré de liquidité désiré, et que les dernières charges sont faites, on balaie avec soin l'*écheno*. Le maître fondeur enlève l'un après l'autre les bouchons et les tampons des jets, et les referme soigneusement au moyen de barres de fer appelées *quenouillettes*. On assigne des numéros à ces tiges de fer; chacune est confiée à un ouvrier qui doit l'enlever au signal qui lui en sera donné. D'autres ouvriers sont chargés d'ouvrir les évents, et de les allumer pour attirer l'air du moule et y faire monter la matière dans toutes les parties.

L'opération d'une grande fonte demande des hommes intelligens, braves, et qui ne se troublent pas au milieu des torrens de matière embrasée dont ils sont entourés; il faut qu'ils puissent résister à une excessive chaleur et à l'éclat éblouissant du métal en fusion. Pour s'en garantir jusqu'à un certain point, ils ont de grands chapeaux rabattus sur le côté, et ils garnissent leurs bras et leurs mains de larges manches terminées en mitaines de grosse toile mouillée et frottée de terre. Lorsque la fusion du métal est au degré convenable, on fait la dernière charge de zinc et de plomb qui fondent en un instant. Tout est prêt alors pour couler; les ouvriers sont à leur poste; il règne un grand silence. Le maître fondeur, muni d'une forte barre de fer suspendue vers le milieu par une chaîne, enfonce d'un coup violent le tampon du fourneau; le métal sort avec violence comme un torrent de lave, et remplit l'*écheno*. On enlève les *quenouillettes*; on allume les évents; le bronze coule et descend dans le moule; une vapeur ardente, des flammes bleues et vertes s'échappent en sifflant des évents qui rejettent le métal en gerbes de feu; les trop-pleins se remplissent, et la statue est coulée.

On ne peut la retirer du moule que lorsque le tout est refroidi, ce qui demande plusieurs jours. Il s'agit ensuite de briser le noyau, de vider l'intérieur de la statue, et de la dégager de ses armatures en ne conservant que celles qui sont nécessaires pour sa mise en place. Ce travail est assez long; mais il n'offre ni intérêt, ni difficultés.

Le moulage au sable s'opère non pas comme celui que nous venons de décrire sur un modèle de cire; mais sur un modèle de plâtre qui est la répétition du modèle de cire ou de glaise terminé par le statuaire. Ce moulage ne se fait que par parties qui sont rassemblées ensuite soit par des soudures, soit à froid, par des queues d'aronde. La fonte au sable offre peut-être un grand avantage : si une pièce considérable vient mal, en en coulant une nouvelle, il est plus aisé de réparer ce dommage, que d'enlever et de remplacer dans une statue fondue d'un seul jet les parties qui n'ont pas réussi à la fonte; cette opération est difficile et dangereuse pour les portions saines de la statue.

Dans le moulage au sable, de même que dans le moulage à cire perdue, on commence par le bas de la statue; mais le moule, établi sur une plate-forme solide, n'est descendu dans la fosse que pièce à pièce, et lorsqu'il est entièrement terminé. Pour mouler, on se sert d'un sable particulier, gras, et entre les grains duquel la moindre pression détermine une forte adhérence. L'application de ce sable sur le modèle suffit pour le moulage. Les parties du moule sont rassemblées et élevées par assises les unes sur les autres, dans la fosse où est établi le fourneau de cuisson. On le remplit alors de sable qu'on repousse fortement pour qu'il prenne l'empreinte du moule; mais cependant de manière à n'en pas altérer le creux. Le sable battu sert pour la masse du noyau, et l'on se contente de le revêtir à l'extérieur d'une couche de deux pouces d'épaisseur en sable frotté. En construisant le noyau, on dispose dans sa masse, pour lui donner du soutien, une armature garnie de hérissons qui retiennent le sable dont on a soin de ne pas trop fouler la couche supérieure. Le moule est ensuite démonté pour dévêtir le noyau. A mesure qu'on enlève les pièces à coups de maillet, et le plus également possible, on refoule la première couche; ce refoulage fait prendre du retrait au noyau; la mesure de cette diminution sera celle du vide qui doit régner entre le noyau et le creux du moule, et déterminera l'épaisseur du métal. En procédant ainsi par assises, on termine tout le noyau qu'on renferme dans le moule. Quand l'opération en est à ce point, après avoir pris les moyens convenables pour donner à cette masse la solidité nécessaire, on l'enterre et on la fait sécher à un feu doux; le moule et le noyau acquièrent alors la dureté qu'on veut leur donner, et l'on procède à la fonte par les moyens que nous avons indiqués dans la première partie de cet article.

SALON DE 1836. — SCULPTURE.

EUDORE ET CYMODOCÉE,

GROUPE EN PLATRE, PAR M. MERCIER.

Un jeune sculpteur, élève de M. Ingres, a exposé un groupe en plâtre représentant la dernière scène du poëme des *Martyrs*, par Chateaubriand. On remarque surtout de la grâce dans la forme et l'attitude de la jeune martyre Cymodocée, fille de Démodocus, prêtre du temple d'Homère, convertie au christianisme par son amour pour Eudore, fils de Lasthènes. On relira sans doute avec intérêt le fragment du chant XXIV qui a inspiré M. Mercier.

Le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur leur tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageaient un hippopotame et des crocodiles; 500 lions, 40 éléphans, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs, non moins féroces, essuyaient çà et là leurs bras ensanglantés (voyez 1835, p. 329).

Les prétoriens chargés de conduire les confesseurs au martyre assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi dans une troupe valeureuse on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthènes.

« Me voici, dit Eudore; que voulez-vous? — Sors pour mourir, s'écria le gardien. — Pour vivre », répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère....

Le peuple et les prétoriens impatiens appellent le fils de Lasthènes à grands cris. « Allons, » dit le martyr.

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot.... Le centurion de la garde le pousse rudement, et lui dit :

« Tu te fais bien attendre. — Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attache sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots : EUDORE CHRÉTIEN.

Le peuple le chargeait d'opprobres... On lui lançait des pierres on jetait sous ses pieds des débris de vases et des cailloux. Il s'avançait lentement du Capitole à l'amphithéâtre en suivant la voie Sacrée... A la porte de l'arène, les gladiateurs, selon l'usage, voulurent le revêtir d'une robe des prêtres de Cybèle : « Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. » Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissemens furieux prolongés depuis le faîte jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce; le peuple lui-même tremble d'épouvante : le martyr seul n'est point effrayé. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre; il tourne son espoir et son cœur uniquement vers le ciel.

L'empereur n'était point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avait pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces; le peuple y consent dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé de son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant Cymodocée est sortie furtivement, au lever du jour, de la maison de son père, et, revêtue de la robe du martyre, elle s'est élancée au milieu de Rome pour y chercher l'amphithéâtre. La foule, répandue dans les rues, la reconnaissant à son costume pour une chrétienne, la conduit au supplice avec des hurlemens de joie.

Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte. Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien.

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur; il aurait voulu la repousser; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin, il s'écrie en versant un torrent de larmes :

« O Cymodocée! que venez-vous faire ici? Dieu! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir! quel charme ou quel malheur vous a conduit sur ce champ de carnage! Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrais-je vous voir mourir?

« Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père » et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil; je viens demander votre grâce à Galérius ou partager votre mort... »

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'inclina respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis long-temps elle attendait le combat; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts : « Les bêtes! qu'on lâche les bêtes! les impies aux bêtes! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée; mille voix étouffent sa voix : « Qu'on donne le signal! les bêtes! les chrétiens aux bêtes! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires (1835, p. 329 et suiv.) traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée un combat à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. — Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus long-temps que vous que je suis chrétien; je pourrai mieux supporter la douleur; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. La trompette sonne pour la seconde fois. — On entend gémir les portes de fer de la caverne du tigre : le gladiateur l'avait ouverte. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel. — La trompette sonna pour la troisième fois. — Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène. Un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie : « Ah! sauvez-moi. »

ET ELLE SE JETTE DANS LES BRAS D'EUDORE, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine; il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant les doigts dans les flancs du fils de Lasthènes, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête

sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure aux bras de son époux. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait rompu le cou d'ivoire de la fille d'Homere. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les grâces. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures.



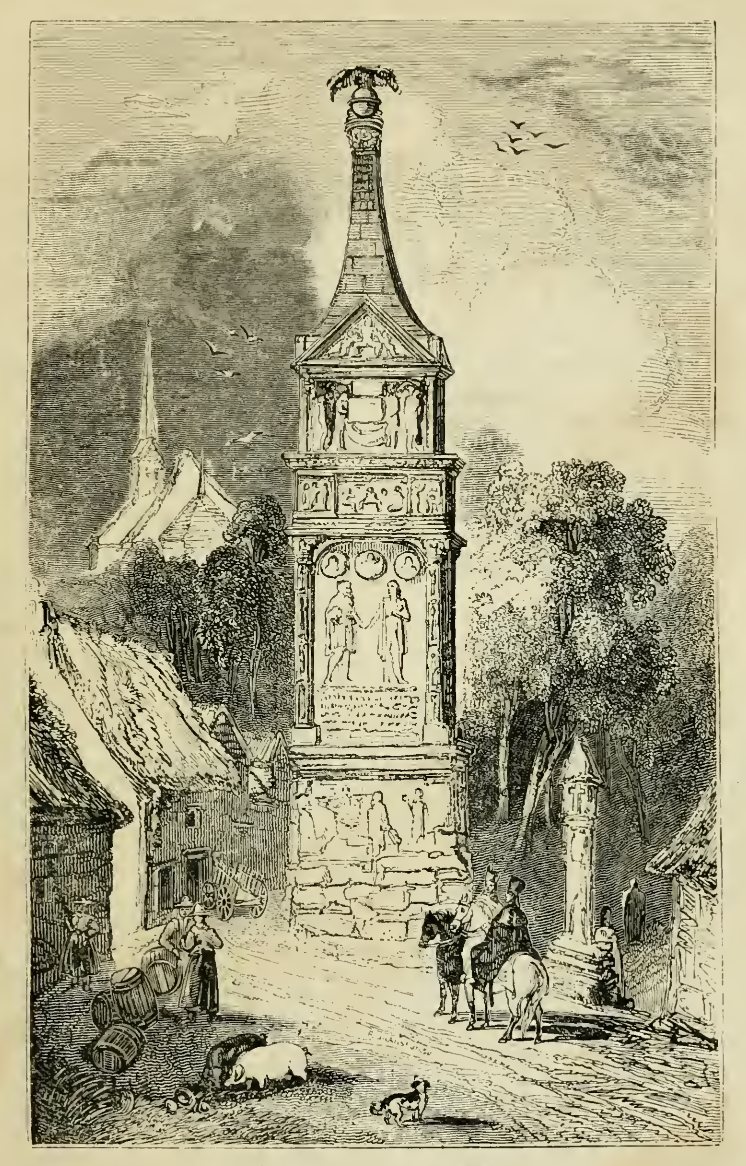
(Salon de 1836 ; Sculpture. — Eudore et Cymodocée, groupe en plâtre, par M. Mercier.)

AH ! SAUVEZ-MOI ! — ET ELLE SE JETTE DANS LES BRAS D'EUDORE.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

MONUMENT ROMAIN A IGEL, EN PRUSSE.



(Monument romain à Igel, en Prusse.)

Igel est un petit village de Prusse, situé près de Trèves, sur la route de Luxembourg. Le monument romain que nous représentons ici l'a rendu célèbre parmi les antiquaires. Le monument est une sorte de tour quadrangulaire, terminée dans sa partie supérieure en pyramide, et surmontée d'un globe terrestre sur lequel un aigle semble prendre son essor. Ausone dit que, semblable au phare de Memphis, il surpasse tout autre édifice en hauteur : si c'est réellement de la tour d'Igel qu'Ausone veut parler, c'est une licence poétique; la hauteur est d'environ 65 pieds, et la largeur de 14. Dans une lettre publiée en 1814 et adressée à notre célèbre chimiste Vauquelin, on lit qu'un Génie aux ailes déployées est à genoux sur le globe. L'auteur de la lettre a été induit en erreur. Il est constant que la tête de l'aigle fut emportée par un boulet de canon en 1675, lors d'un engagement où le maréchal de Créqui éprouva un échec dans la plaine de Trèves.

Quelques savans attribuent au monument d'Igel un caractère et une destination funéraires; d'autres supposent qu'il fut élevé pour célébrer ou la naissance de Caligula, ou le mariage de Constance Chlore avec l'impératrice Hélène. Cette dernière conjecture expliquerait le bas-relief exposé de face dans la gravure, et où l'on voit un homme et une femme dont les mains sont unies. On remarque aussi un repas de famille, des attributs de commerce, un berger Pâris, et des figures de génie se livrant à la danse et à divers jeux.—Une inscription fruste, restaurée par la science, et citée par Maltebrun, vient au contraire à l'appui de la première opinion, et semble indiquer que cette tour a été élevée par deux membres de la famille des *Secundini*, à la mémoire de Secundinus Secorus, riche marchand, fondateur d'Igel, et qui vivait vers la fin du quatrième siècle.

Goethe a écrit quelques lignes sur cette tour: suivant lui, près de l'aigle se trouve un serpent

---

Salaire des ouvriers en Danemark. — Quoique le dimanche même, en Danemark, soit consacré au travail presque autant que les autres jours, le salaire d'un ouvrier ne s'y élève pas, en général, à plus de 360 francs par an; les femmes ne gagnent qu'environ 8 sous par jour. Le travail de toute une famille, composée du père, de la mère et de trois ou quatre enfans, ne produit guère plus qu'il ne faut pour acheter du pain de riz, du fromage à la pie, du beurre, de mauvais café, du tabac, et des liqueurs spiritueuses de qualité inférieure. Un tisserand, par exemple, gagne par semaine de 9 à 15 francs.

LAMBERT LICORS,

TROUVÈRE FAMEUX DU DOUZIÈME SIÈCLE.

L'Alexandriade.

Lambert Licors (ou Lecourt, suivant la nouvelle orthographe), clerc et hérault fatiste sous Philippe-Auguste, est, parmi les vieux poëtes français, un de ceux sur lesquels on a le plus écrit dans les quatorzième et quinzième siècles. Cependant on n'est pas encore entièrement d'accord sur le lieu de sa naissance et même sur son prénom. Les uns invoquent ces vers que l'on trouve ordinairement dans le principal de ses ouvrages :

La verté de l'histoir' si comm' li roi la fit,
Un clers * de Chateaudun Lambert Licors l'escrit,
Qui de latin la trest et en roman la mit.

D'après cette autorité, ils soutiennent qu'il est né à Châteaudun vers 1125, et prétendent que son père tirait son nom de la commune de *Lécourt*, située près de la ville de Langres en Champagne. D'autres, se fondant sur une lettre écrite par le menestrel lui-même à Bernard de Cluni, et dans laquelle il désigne Abeilard comme son compatriote, font naître Licors à Nantes vers 1140, et disent que le nom patronymique qui lui fut donné provenait du manoir de *Lescourt* qui se trouvait près de la ville de Lamballe.

L'auteur de l'*Histoire abrégée de la vie des Français*, imprimée en 1824, chez Saintin, et quelques écrivains qui l'ont précédé, donnent à Licors (qu'on a aussi traduit par le Petit) le prénom de Guillaume. Cependant, on s'accorde généralement aujourd'hui à considérer *Lambert* comme son véritable nom de baptême. C'est son père, qui avait été professeur de scolastique à Nantes, qui s'appelait *Guillaume*. Guillaume Lecourt, en quittant la Bretagne, alla s'établir à Châteaudun. Est-ce dans cette dernière ville que Licors vint au monde, ou faut-il supposer qu'il aurait quitté Nantes si jeune, que le peu de jours qu'il y aurait vécu n'auraient été comptés pour rien par ses contemporains? c'est ce qui reste incertain.

Lambert Lecourt est auteur du poëme de l'*Alexandriade*, d'un poëme latin intitulé *Rirus*, et de quelques pièces fugitives comme *le Vieux Refrain français*; on lui a attribué une histoire versifiée de la bataille des Trente, à laquelle aurait aussi travaillé Jehan le Motelec. Le roman d'*Alexandre*, dont Legrand d'Aussy a donné une notice détaillée mais infidèle, n'a jamais été imprimé dans son entier. Il se trouve à la Bibliothèque du Roi qui possède plusieurs leçons différentes de cette grande épopée. Voir les numéros 7190, 7190¹, 7190², 7190AB, 7190³, 7190⁴, 7596, 7989, 7990, 6987, folio 164; du fonds de l'abbaye de Saint-Germain, n° 7635; de celui de Cangé, 7498; de Saint-Victor, 894; et enfin du fonds de M. le duc de La Vallière, 141, 2703 in-folio, et 2704 in-4°.

Le premier poëme, ou au moins le premier poëme important, où l'on a fait usage des vers de douze syllabes, est l'*Alexandriade*; ce qui a fait donner à ces vers le nom de vers *alexandrins*. On pourrait encore supposer que les vers de douze pieds ont tiré leur nom de celui d'un collaborateur de Licors, Alexandre de Bernay, s'il n'était bien démontré aujourd'hui que cet Alexandre de Bernay n'est que le copiste et le continuateur de l'*Alexandriade*.

Pasquier, Ménage et Moreri avaient considéré Alexandre de Bernay (dit aussi Alexandre de Paris) comme le principal auteur de l'*Alexandriade*, et par conséquent comme l'inventeur du vers alexandrin. L'évêque de La Ravaillère, dans sa notice sur ce poëme, est un des premiers qui ait relevé cette erreur.

« Avant de parler du roman d'Alexandre, disent les » membres de l'Institut, continuateurs de l'Histoire litté» raire de la France des bénédictins de Saint-Maur, édition » de 1820, tome XV, page 160, nous allons rapporter les » noms des écrivains et les titres des ouvrages qui ont fait » mention de ce fameux poëme; car il paraît qu'il fut » commencé par Lambert Licors, c'est-à-dire Lecourt, né à » Châteaudun.»

Lecourt véritablement fut le principal auteur du poëme, Alexandre n'en fut que l'éditeur ou le restaurateur; il le dit lui-même dans cet endroit du roman :

Alexandre nos dit qui de Bernay fut nez
Et de Paris r'efit ses sermons appelez,
Qui cy a les siens vers o les Lambert ietez.

Ainsi, si c'est dans cette composition qu'on a vu pour la première fois des vers alexandrins ou de douze syllabes, c'est à Licors qu'il faut attribuer l'honneur de l'invention. C'est lui qui avait eu la première idée de l'ouvrage, et l'avait commencé; Alexandre n'avait fait que copier la première partie, et terminer, modifier ou restaurer les deux dernières branches. La mort d'Alexandre a été aussi retouchée et traitée par Pierre de Saint-Cloot, qui paraît même avoir travaillé à cette intéressante production de notre littérature primitive avant Alexandre de Bernay.

La première partie du poëme héroïque d'Alexandre-le-Grand, qui forme souvent deux subdivisions, comprend « la chevalerie le grandiement, la première geste d'Alissandre et les fucores do Gadres (siége de Cadix)»; la seconde partie, qui forme ordinairement deux branches, «comprend l'eslection des douze pers pour ordonner la milice, la bataille des Grecs contre la gent du roi Nicolas, la poursuite d'Alissandre encontre Daire (Darius) et Sor Poron parmi Inde; le combat de Beauclinel et l'affaire d'Astarot; les siraines

* Dans une vieille chronique on lit : *Un clers armoricain.* — *Clers*, c'est-à-dire homme de lettres ou de longue robe; car c'est ainsi, dit Fauchet, qu'il faut interpréter le nom de clers que se donne Licors. On regardait, dit Capefigue, Charles V comme un grand clerc en droit civil et canon; or un grand clerc, dans une époque de cléricature et de parlement, était évidemment le roi de son siècle.

qu'Alissandre trouva en lian; l'arrivée dans la forêt où les fames conversaient: la marche d'Alissandre pour aller en Babylone; le testament ou la mort d'Alissandre. »

La continuation ou la suite de l'*Alexandriade*, qui forme plusieurs branches ou sections, renferme 1° la vengeance d'Alexandre par Jehan, le Nivelais ou le Venelais d'Arras, et Guillaume de Saint-Cloud, qui ne semble être autre que Pierre de Saint-Cloot; 2° les vœux du paon auxquels ont travaillé Guy de Cambray et Jehan Brisbarre; 3° le restor du paon, section qui se confond souvent avec la précédente, attribué à Jehan de Motelec, Simon Le Clerc de Boulogne et Jacques de Longuyon.

L'*Alexandriade* est un cadre ingénieux dans lequel les poëtes ont fait entrer une partie des faits relatifs à ce qui se passa à la fin du règne de Louis VII, et au commencement de celui de Philippe-Auguste. On y remarque des allusions flatteuses sur les évènemens du règne de ces deux princes. Les premières parties dûrent paraître de 1180 à 1210. Le poëme est très bien écrit pour le temps où il parut; il renferme un assez grand nombre de vers harmonieux et pleins de sens; les descriptions en sont animées, les récits naturels; mais ces beautés ne se rencontrent en général que dans la première partie, le style des continuateurs est souvent lâche et languissant. Ce roman poétique eut un grand succès à Paris. Toutes les personnes de la cour et les gens de lettres l'avaient appris par cœur, et les plus beaux passages étaient fréquemment récités dans les salons de la capitale et dans les cercles littéraires. On sait d'ailleurs qu'à cette époque où l'on s'occupait plus à confier les poésies à la mémoire qu'à les faire imprimer, les ménestrels allaient de manoirs en châteaux, débitant aux notables assemblés leurs lais amoureux ou allégoriques, leurs traditions versifiées des différens âges.

Le poëme paraît imité de l'histoire de Quinte-Curce, de la vie du conquérant macédonien attribuée à Calisthène, et de l'Alexandrine de Gauthier de l'Isle-Chatillon. C'est à tort que s'appuyant sur le vers cité plus haut : *Qui du latin la trest* (c'est-à-dire la tira), on a prétendu que l'*Alexandriade* n'était que la traduction d'une composition latine; l'expression indique seulement que le sujet d'Alexandre-le-Grand est tiré des historiens latins; mais il suffit de lire les chants du vieux troubadour pour reconnaître que le plus grand nombre des descriptions qu'il renferme est pris dans notre histoire, dans nos coutumes, dans nos mœurs.

Le roman d'Alexandre-le-Grand fut traduit en italien et en espagnol, à une époque assez rapprochée de sa composition, et il fut mis en prose par un écrivain nommé Jehan Fauquelin qui florissait vers le commencement du quinzième siècle. Cette version est imprimée sous ce titre : *Histoire du roi Alexandre-le-Grand, jadis roi et seigneur de tot le monde, et des grandes prouesses qu'il a faictz en son temps. Paris, Jehan Boufons, in-4° Goth S^s. D^{te}.*

Souvent les vers de Lambert Licors présentent de jolies pensées agréablement exprimées, telles que ceux-ci :

N'est pas roi qui se fause et sa rezon dément...
Miex vaut amis en voie que en borse denier..
Pire est riche mauvais que pauvres honourez, etc.

Un vieillard devant les savans assemblés de Babylone, finit ainsi son discours :

Fé le mieulx que tu peuz, molt est corte la vie.

Ce vers devint la devise des descendans de Lambert Lecourt qui habitèrent la Bretagne et la Normandie; et pendant nos guerres civiles, Trmagor Lecourt l'avait donné comme signe de ralliement à toute la brigade de partisans qu'il commandait.

Enseigne vivante. — Je rencontrai un jour, dans une des rues de Boston, une tortue qui marchait devant la porte d'un restaurant, et portait sur son dos cette malheureuse inscription : « *Tortue à manger en soupe, demain, à table d'hôte.* » Plus d'un étranger s'arrêtait pour considérer, avec un avant-goût du repas, cette pauvre victime que la nature avait si puissamment protégée contre tous ses ennemis, excepté contre le coutelas du cuisinier.

Voyage en Amérique.

PEINTRES GRECS ET ROMAINS.

TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES DES PEINTRES DES TROIS GRANDES ÉCOLES IONIQUE, SICYONIENNE ET ATTIQUE.

Polygnote de Thasos peignit un guerrier avec son bouclier; il peignit de plus le temple de Delphes, et le Portique d'Athènes en concurrence avec Milon.

Apollodore d'Athènes. Un Prêtre en adoration; Ajax tout enflammé des feux de la foudre.

Zeuxis. Une Alcmène; un dieu Pan; une Pénélope; un Jupiter assis sur son trône et entouré des Dieux qui sont debout; Hercule enfant, étouffant deux serpens, en présence d'Amphitryon et d'Alcmène qui pâlit d'effroi; Junon Sacinienne; le tableau des Raisins; une Hélène et un Marsyas.

Parrhasius. Le Rideau; le Peuple d'Athènes personnifié; le Thésée; Méléagre; Hercule et Persée; le Grand-prêtre de Cybèle; une Nourrice crétoise avec son enfant; un Philoctète; un Dieu Bacchus; deux Enfans accompagnés de la Vertu; un Pontife assisté d'un jeune garçon qui tient une boîte d'encens, et qui a une couronne de fleurs sur la tête; un Coureur armé courant dans la lice; un autre Coureur armé déposant ses armes à la fin de la course; un Enée; un Achille; un Agamemnon; un Ulysse; un Ajax disputant à Ulysse l'armure d'Achille.

Timanthe. Sacrifice d'Iphigénie; Polyphème endormi, dont de petits satyres mesurent le pouce avec un thyrse.

Pamphyle. Un Combat devant la ville de Phlius; une Victoire des Athéniens; Ulysse dans son vaisseau.

Echion. Un Bacchus; la Tragédie et la Comédie personnifiées; une Sémiramis; une vieille qui porte deux lampes devant une nouvelle mariée.

Apelles. Campaspe nue, sous les traits de Vénus Anadyomène; le roi Antigone; Alexandre tenant un foudre; la Pompe de Mégabyse, pontife de Diane; Clitus partant pour la guerre, et prenant son casque des mains de son écuyer; un Habron, ou homme efféminé; un Ménandre, roi de Carie; un Ancée; un Gorgosthein le Tragédien; les Dioscures; Alexandre et la Victoire; Bellone enchaînée au char d'Alexandre; un Héros nu; un Cheval; un Néoptolème combattant à cheval contre les Perses; Archéloüs avec sa femme et sa fille; Antigonus armé; Diane dansant avec de jeunes filles; les trois tableaux connus sous le nom de l'Eclair, du Tonnerre, et de la Foudre.

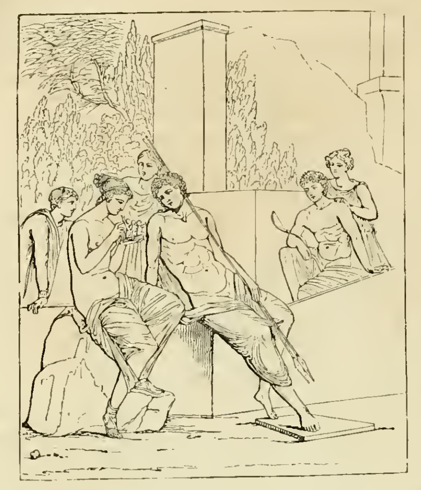
Aristide de Thèbes. Une Ville prise d'assaut, et pour sujet une Mère blessée et mourante; Bataille contre les Perses; des Quadriges en course; un Suppliant; des Chasseurs avec leur gibier; le portrait du peintre Léontion; Biblis; Bacchus et Ariane; un Tragédien accompagné d'un jeune garçon; un Vieillard qui montre à un enfant à jouer de la lyre; un Malade.

Protogène. Le Lialyssus; un Satyre mourant d'amour; un Cydippe; un Tlépolème; un Philisque méditant; un Athlète; le Roi Antigonus; la Mere d'Aristote; un Alexandre; un Pan.

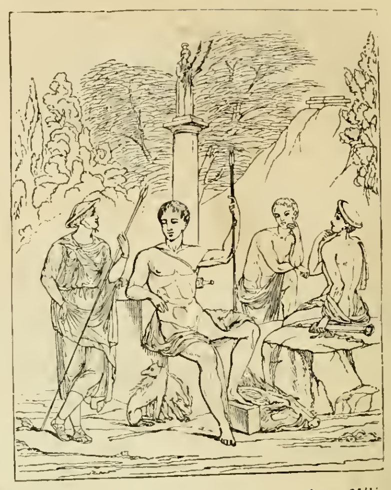
Asclépiodore. Les Douze grands Dieux.

Nicomaque. L'Enlèvement de Proserpine; une Victoire s'élevant dans les airs sur un char; un Ulysse et un Apollon; une Diane; une Cybèle assise sur un lion; des Bacchantes et des Satyres; la Scylla.

Philoxène d'Erétrie. La Bataille d'Alexandre contre Darius; trois Silènes.



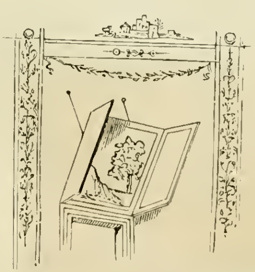
(Peinture ancienne très estimée tirée de la maison du poète tragique, à Pompéi. — Léda montre à Tyndare ses trois enfans, Hélène, Castor et Pollux.)



(Méléagre et Atalante. — La tête du sanglier tué par Méléagre est à ses pieds; Atalante est debout. — On voit maintenant cette peinture antique au *Museum Borbonicum*, à Naples.)



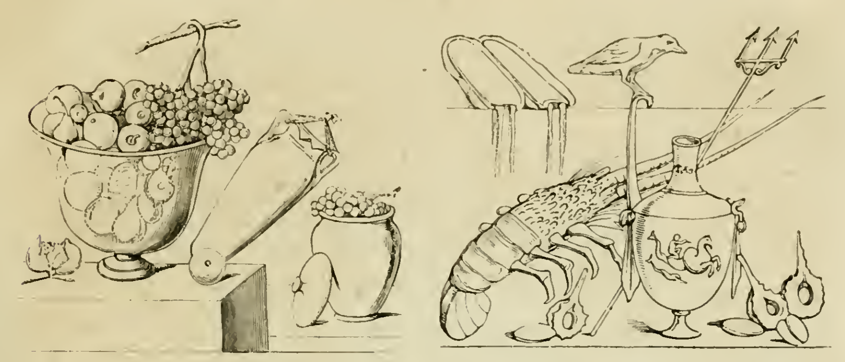
(Scène de buveurs, peinte dans un thermopolium ou cabaret de Pompéi. — Les capuchons de deux personnages ressemblent aux capotes que portent encore aujourd'hui les matelots et les pecheurs italiens.)



(Peinture de la maison de Salluste, représentant la manière ordinaire de suspendre un tableau à une muraille.)



(Sujet tiré de l'Odyssée.— Ulysse tire son épée contre Circé pour venger ses compagnons.— L'auréole qui entoure la tête de Circé était nommée par les anciens *nimbus*. « C'est, dit Servius, le » fluide lumineux qui entoure les têtes des dieux. »)



(Peintures de fruits et d'animaux tirées des murailles du Panthéon de Pompéi.)



(Peinture de paysage et de genre trouvée dans la maison du poëte tragique, à Pompéi.— Intérieur d'une ferme. On a supposé que le peintre avait voulu représenter la découverte et l'adoption d'Œdipe par le berger de Polybe.)



(Figures grotesques tirées d'une peinture de Pompei.)



(Atelier grotesque d'un peintre ancien. — On remarque un élève qui prépare des couleurs dans un vase placé sur des charbons : il les mêle sans doute avec l'huile et la poix punique. — Cette peinture a été trouvée dans la *casa Carolina.*)

Peinture encaustique.

Pausanias de Sicyone. L'Hémérésios, ou l'Enfant; Glycère assise et couronnée de fleurs; une Hécatombe.

Euphranor. Un Combat équestre; les Douze Dieux; Thésée; un Ulysse contrefaisant l'insensé; un Guerrier remettant son epée dans le fourreau.

Cydias. Les Argonautes.

Antidotas. Le Champion armé du bouclier; le Lutteur; le Joueur de flûte.

Nicias Athénien. Une Forêt; Némée personnifiée; un Bacchus; l'Hyacinthe; une Diane; le Tombeau de Mégabyze; la Nécromancie d'Homère; Calypso; Io et Andromède; Alexandre; Calypso assise.

Athénion. Un Phylarque l'historien; un Syngénicon; une Assemblee de famille; un Achille déguisé en fille; un Palefrenier avec un cheval.

Limonaque de Byzance. Ajax; Médée; Oreste; Iphigénie en Tauride; un Lécythion, ou Maître à voltiger; une Famille noble; une Gorgone.

Aristolaüs. Un Epaminondas; un Périclès; une Médée; la Vertu; Thésée; le Peuple athénien personnifié; une Hécatombe.

Socrate. Les Filles d'Esculape, Hygie, Eglé, Panacée, Laso; OEnos, ou le Cordier fainéant.

Antiphile. L'Enfant soufflant le feu; les Fileuses au fuseau; la Chasse du roi Ptolémée; le Satyre aux aguets.

Aristophon. Ancée blessé par le sanglier de Calydon; un tableau allégorique de Priam et d'Ulysse.

Artémon. Danaë et les Corsaires; la Reine Stratonice; Hercule et Déjanire; Hercule au mont OEta; Laomédon.

Parmi les femmes grecques qui se sont livrées à la peinture, on nomme *Timarète*, fille de *Mycon*, peintre athénien; elle fit un tableau de *Diane* à Ephèse. — *Irène*, fille du peintre Cratinus : elle avait peint une figure de femme que l'on voyait à Eleusis. — *Aristarète*, fille et élève de Neareus : elle avait peint un Esculape. — *Lara*, de Cyrique, renommee pour sa manière rapide de travailler. Elle peignait sur ivoire au pinceau ; elle réussissait parfaitement aux portraits de femme : elle fit le sien au miroir.

PEINTRES ROMAINS

On admet généralement que ce fut la Grèce qui donna l'art du dessin à l'Italie. Cependant les peintures des vases et des tombes étrusques, découvertes en si grand nombre, prouvent que l'art avait déjà été en honneur en Italie dans les temps anciens.

Les premiers peintres grecs qui vinrent en Italie y furent amenés, dit-on, par Demaratus, père de Tarquin l'Ancien. Quoi qu'il en soit, l'influence exercée par l'Etrurie pendant le règne des Tarquin est hors de doute.

Vers l'an 450 après la fondation de Rome, et environ 300 ans avant notre ère, *Fabius* peignit le temple de *Salus*, sur le mont Quirinal. On lui donna le surnom de *Pictor* (le peintre), et l'on croit que ce titre lui fut assigné comme un ridicule.

Cicéron dit, dans le premier livre des *Tusculanes* : « Croirons-nous que si l'on eût fait un titre de gloire à » Fabius, homme d'une famille illustre, de s'être livré à la » peinture, il ne se serait pas élevé parmi nous un grand nom» bre de Polyclètes et de Parrhasius? L'honneur nourrit les » arts; tout le monde est excité par la gloire à s'y exercer; » mais ils languissent chez tous les peuples qui les dédai» gnent. »

Marcus Valérius Messala fut le premier qui, sur l'une des murailles latérales de la *Curia hostilia*, fit placer un tableau où était le combat dans lequel il avait defait, en Sicile, les Carthaginois et le roi Hiéron, l'an de la fondation de Rome 490.

Lucius Scipion plaça dans le Capitole un tableau représentant sa victoire en Asie; et Scipion Æmilien ne put contenir son dépit en voyant les tableaux que Lucius Hostilius Mancinus, qui était entré le premier d'assaut dans Carthage, fit placer dans le Forum, et qu'il prenait plaisir à expliquer au public, montrant à chacun le site de Carthage, les assauts donnés à la ville, et les diverses particularités du siége.

Le poète *Pacuvius*, environ 150 ans après, peignit le temple d'Hercule dans le *forum boarium* (marché aux bœufs).

Turpilius, chevalier romain, est ensuite le premier peintre marquant que l'on cite. Il fit de beaux ouvrages à Vérone; Pline raconte qu'il peignait de la main gauche.

Jules-César avait une belle galerie, et il enrichit plusieurs temples de peintures. De son temps, *Timomachus* de Byzance peignit un *Ajax* et *Médée*, que César acheta pour 80 talens.

Sous le règne d'Auguste, *Marcus Ludius* acquit une grande célébrité comme peintre de vues, de marines, de paysages, qu'il enrichissait de figures. Il peignait sur les murs des maisons de campagne, des portiques, des bois sacrés, des forêts, des collines, des fleuves, des rivages. Il y représentait des gens qui s'y promenaient, d'autres qui naviguaient, d'autres qui, sur des ânes ou des voitures, se rendaient à leurs maisons de campagne. Il peignait aussi des ports de mer. Ses inventions étaient fines et agréables. Ayant peint un temple chez les Ardéates, on l'honora du droit de bourgeoisie et d'une inscription à sa gloire, qu'on mit au bas de la peinture.

Arellius fut célèbre à Rome peu de temps après Auguste.

Amulius, peintre sous Néron, est connu par sa gravité exagérée. Il ne quittait jamais la toge lors même qu'il travaillait. On cite de lui une Minerve. Néron fit faire son portrait sur toile; il avait 120 pieds. Cette idee paraît singulièrement barbare.

Antistius Labeo, préteur et même proconsul de la province Narbonnaise, était peintre, mais de peu de talent Il mourut sous Vespasien.

Cornélius Pinus et *Accius Priscus* ont peint, sous le règne de ce même peintre, le temple de la Vertu et de l'Honneur.

Les tableaux les plus remarquables dont Rome et les maisons des Latins étaient ornés, étaient dus aux pinceaux d'artistes etrangers. Ce fut surtout après la victoire de Lucius Mummius sur les Achéens, en 619, que la vogue des tableaux grecs commença à Rome. Parmi le butin exposé en vente à Corinthe, il s'était trouvé un tableau du dieu Bacchus, de la main d'Aristides; le roi Attale le poussa à l'enchère jusqu'à la somme de 600,000 sesterces. Mais Mummius le fit emporter et le déposa à Rome dans le temple de Cérès. Les Romains sentaient alors si peu le prix de la peinture, qu'à la prise de Corinthe les tableaux furent jetés confusément par terre, et les soldats s'en servaient comme de tables pour jouer aux dés.

Aimer les hommes, immoler l'erreur.

SAINT AUGUSTIN.

— *Cui bono?* Ces mots étaient souvent employés à Rome dans les débats judiciaires. Leur sens direct était : *à qui le crime a-t-il profité?* C'était ce qu'on appelait « la maxime Cassienne, » parce que Cassius l'avait inventée ou s'en était servi avec succès. Cicéron en fait usage dans son plaidoyer pour Milon Dans le langage philosophique moderne *cui bono* est traduit par *à quoi bon?* C'est un axiome fréquent dans les discussions des épicuriens et des quiétistes. On pourrait écrire un ouvrage intéressant sur ces transformations historiques des formules inventées par les philosophes, les juristes, ou consacrées par les peuples.

FABRICATION DES MONNAIES.

BALANCIER POUR LA FABRICATION DES MONNAIES DES MÉDAILLES, ETC.

Les monnaies, qu'on ne distinguait pas autrefois des médailles, se coulaient anciennement en *lentilles*. Au moyen d'une pince, on les plaçait, rougies au feu, entre deux coins de bronze très durs, gravés au touret, et enchâssés dans une enveloppe de fer, sur laquelle on frappait, avec le marteau, pour donner l'empreinte aux pièces.

Sous les trois premières races de nos rois, jusqu'au règne de Louis XIII, le même mode de fabrication continua à quelques modifications près, telles que l'usage d'employer des coins d'acier au lieu des coins de bronze; de les graver au burin et non au touret; d'aplanir le métal, ou de le réduire en feuilles, au lieu de le couler en lentilles; de tailler les pièces au ciseau ou à la cisoire, pour les arrondir avec plus ou moins de soin et pour leur donner à peu près le même poids.

La fabrication, du reste fort imparfaite, était d'une telle simplicité, et exigeait si peu d'appareil, que les rois avaient une monnaie particulière dans leurs palais ou leurs châteaux, et pouvaient facilement la faire transporter à leur suite, pour fabriquer des espèces dans chaque ville où ils s'arrêtaient pendant leurs voyages.

L'invention du balancier eut lieu sous le règne de Henri II, et il existe des monnaies de cette époque qui ont le type et la perfection des belles médailles.

On employa aussi à leur fabrication le laminoir, qu'on appelait *moulin*, et le coupoir, qui ressemble beaucoup au balancier, et qu'il faut distinguer du simple emporte-pièce ou ciseau circulaire, bien plus ancien et à l'usage des arts les moins avancés.

« Combien d'obstacles, dit Le Blanc dans son *Traité historique des monnaies*, n'éprouva pas l'établissement du balancier! Non seulement les ouvriers, mais encore la Cour même des monnaies, n'oublièrent rien pour le faire rejeter. Tout ce que la cabale et la malice peuvent inventer fut mis en usage pour faire échouer les desseins de M. Briot, tailleur-général des monnaies, le plus habile homme en son art qui fut alors en Europe.

» En vain fit-il constater, par des épreuves authentiques, qu'au moyen du *laminoir*, du *coupoir* et du *balancier*, on pouvait fabriquer les espèces avec moins de temps et de dépense que par la voie du *marteau*; la cabale de ses ennemis prévalut et sa proposition fut rejetée. Le chagrin qu'il eut de trouver si peu de protection en France, l'obligea de passer en Angleterre, où l'on ne manqua pas de se servir utilement de ses machines, pour obtenir les plus belles monnaies du monde. »

On continua, jusque sous Louis XIII, à fabriquer les espèces au marteau dans la plupart des monnaies de France. « Nous serions encore privés, ajoute Le Blanc, de la merveilleuse découverte du balancier, sans le chancelier Séguier, qui, passant par-dessus toutes les chicanes des ouvriers et les arrêts de la Cour des monnaies obtenus contre Briot, en fit rendre d'autres pour la fabrication des louis d'or par ses procédés. »

Une déclaration de Louis XIII, du 30 mars 1640, porte ce qui suit: « Attendu que la rondeur et la beauté des monnaies peut contribuer à empêcher qu'elles ne soient altérées et rognées, et que la fabrication au *moulin*, dès long-temps établie en notre château du Louvre, rend les espèces beaucoup plus parfaites qu'elles ne le sont dans nos monnaies ordinaires, nous en avons fait renouveler l'usage, par notre déclaration du 21 décembre dernier. Nous avons ordonné que toutes les espèces légères des pays étrangers, qui ont cours dans ce royaume, seront converties en espèces d'or, nommées *louis*. Il en sera pareillement fabriqué, en notre monnaie au *marteau*, lorsque les ouvriers en pourront battre avec la même perfection qu'elles le sont au *moulin*. »

Ceux qui faisaient métier d'altérer les monnaies s'attachèrent à celles d'argent, qui, en peu de temps, furent étrangement défigurées.

La mesure prise pour les louis d'or fut appliquée, à la fin de 1641, aux monnaies d'argent; enfin, en 1645, au commencement du règne de Louis XIV, la fabrication au marteau fut interdite.

Le célèbre Varin, sous Louis XIII et sous la minorité de Louis XIV, avait gravé les coins. Jamais les monnaies ne furent aussi belles ni aussi bien exécutées que sous l'intendance de cet habile homme; elles avaient l'avantage, sur celles des Grecs et des Romains, qu'il n'était pas possible d'en altérer le poids, sans qu'il y parût, à cause du grenetis dont la circonférence était ornée et de leur parfaite rondeur.

Le coupoir et le balancier ont aussi rendu de grands services à plusieurs autres arts qu'à la fabrication des monnaies et médailles. Ces précieux instrumens étaient néanmoins restés presque stationnaires, comme la plupart de ceux qui servaient à la fabrication des espèces, lorsque Napoléon proposa, pour le perfectionnement des machines monétaires, un prix de 15,000 fr., que remportèrent MM. Gengembre et Saulnier; mais jugeant sans doute lui-même que cette récompense était au-dessous de sa munificence et du succès obtenu, il fit acheter 25,000 francs la machine-modèle de MM. Gengembre et Saulnier, nomma l'un inspecteur des ateliers monétaires pour y faire établir les machines perfectionnées, et l'autre, pour les construire, mécanicien des monnaies. Il fit exécuter, en peu de temps, pour plus de 500,000 francs de nouveaux balanciers, qu'il envoya dans chacun des ateliers de France et des pays réunis

Pour donner une idée suffisamment exacte du balancier monétaire à l'état de perfection où il est arrivé, il faut distinguer:

1° La manière dont se produit la force de percussion qui donne à la pièce, d'un même coup, l'empreinte sur ses deux surfaces et sur la tranche. Nous désignerons cette opération par le mot *frappage;*

2° Le mécanisme qui place entre les deux coins le flan ou disque de métal destiné à recevoir l'empreinte, et chasse la pièce qui vient d'être frappée; nous le désignerons par le mot *poseur;*

3° Les moyens employés pour dégager, à l'aide du coin inférieur, la pièce qui vient d'être marquée de la virole dans laquelle elle a reçu l'empreinte, et abaisser le coin pour qu'un autre flan remplace le premier dans la virole; nous les indiquerons sous le titre de *dévirolage*.

Frappage. — La barre BB, de trois mètres de long (ou balancier dont toute la machine a emprunté son nom), est armée, à ses deux extrémités, de boules pesant chacune 75 kilogr. Un ouvrier de chaque côté pousse avec force des deux mains la boule C que tirent en même temps cinq autres ouvriers, au moyen des cordes fixées à l'anneau de la boule.

Ce puissant levier, mû ainsi par douze hommes, fait tourner, dans son écrou de bronze E traversant toute la partie supérieure du balancier, la vis-maîtresse VV dont le prolongement descend dans la boîte coulante en M.

Cette boîte est enchâssée dans un chariot, lequel glisse dans des coulisses ou rainures encastrées sur chaque face intérieure des montans du balancier, et qu'on peut régler au moyen des vis de rappel et de pression dont on aperçoit les têtes en dehors des montans.

Sur le fond intérieur de la boîte coulante, formé d'un fort diaphragme ou tampon en acier, s'exerce la percussion de l'extrémité ou nez de la vis-maîtresse; percussion qui se communique au coin supérieur et au coin inférieur entre lesquels est placé le flan à marquer.

Lorsqu'il ne s'agit que de donner successivement l'empreinte à des pièces, par exemple à des médailles, en dé-

plaçant chaque fois le coin supérieur qui n'est pas fixé à la boîte coulante, le mécanisme du balancier se borne à peu près à celui que nous venons d'indiquer; mais le monnayage courant des espèces demande une grande rapidité et a exigé l'addition de plusieurs pièces accessoires, délicates et ingénieuses.

Le coin supérieur, au lieu d'être mobile, se fixe en dessous de la boîte coulante M par quatre vis traversant son cercle inférieur et servant à centrer ce coin avec exactitude et à le maintenir solidement.

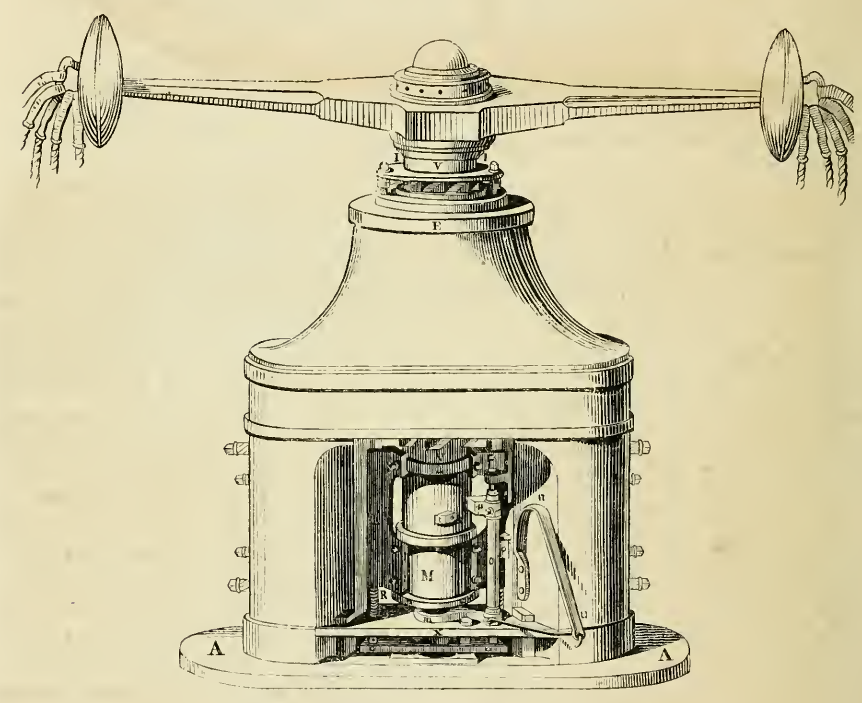
Le coin inférieur est supporté au moyen d'un empâtement sur la semelle OO évidée à son centre pour que le dessous du coin repose immédiatement, au moment de la percussion, sur la rotule.

La rotule en acier plane en dessus pour recevoir le coin convexe en dessous, afin de rouler facilement dans un tampon d'acier concave qui est noyé dans la partie inférieure ou *sol* AA du balancier. — Tout cet ensemble est combiné de manière à obtenir que l'effort s'exerce constamment suivant une ligne perpendiculaire passant par les axes de la vis-maîtresse, de la boîte coulante des coins supérieur et inférieur, de la rotule et du tampon dans lequel elle est logée.

Les ressorts spirales R servent à faire monter la boîte coulante, avec le coin supérieur, dans leur position primitive.

Poseur. — Au bas de l'arbre du poseur est fixée la main en fer *m*, laquelle reçoit, dans le vide circulaire pratiqué vers son extrémité, le flan de métal à frapper, le conduit entre les deux coins, et chasse en même temps devant elle la pièce déjà frappée.

Cet arbre a deux mouvemens distincts: — 1° de rotation



(Le balancier pour la fabrication des monnaies, des médailles, etc.)

sur son axe; la came *t*, adhérente au prolongement de la vis-maîtresse, venant à porter contre la palette P dont est garnie la tête de l'arbre, le fait tourner avec la main de fer *m* qui va déposer le flan à monnayer sur le coin inférieur. Le ressort à col de cygne *uu*, qui tient à la main par un crochet, la ramène en dehors au point d'où elle était partie lorsqu'on y avait déposé le flan; — 2° de va et vient, de bas en haut, opéré par le passage d'une came ou mentonnet dont l'arbre est muni, sur un petit plan incliné fixé lui-même au côté droit du montant du balancier. Au moyen de ce plan incliné, la main est soulevée par l'arbre, afin qu'avant de revenir elle puisse passer au-dessus du flan qu'elle vient de déposer sur le coin inférieur, sans le ramener avec elle.

Dévirolage. — Du collier de dévirolage *ii* partent deux baguettes *io-io* qui traversent le corps du balancier, les côtés du chariot et les ressorts spirales, et vont s'attacher à la semelle aux points *oo*. Elles servent à la soulever avec le coin inférieur dont le collet dégage le flan monnayé de la virole dans laquelle il a reçu l'empreinte. Cette virole est embrassée elle-même par un collier d'acier, lequel est noyé dans l'épaisseur de la tablette *x* composée de deux pièces qui se joignent exactement lorsqu'on y a placé le collier, la virole et le coin inférieur

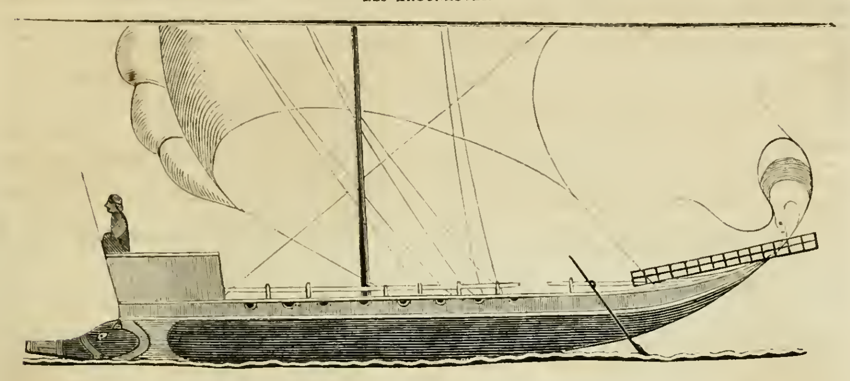
Deux simples crans pratiqués à la partie supérieure de deux des filets de la vis-maîtresse, suffisent pour faire monter et descendre le collier de dévirolage, les baguettes et la semelle, de la quantité nécessaire, soit au soulèvement du coin inférieur dans la virole pour en dégager le flan, soit à son abaissement pour qu'un nouveau flan puisse s'y loger et y recevoir l'empreinte des coins.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE[1]
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

DE LA GÉOGRAPHIE ENSEIGNÉE PAR LES VOYAGEURS.

LES ARGONAUTES.



(Vaisseau antique, d'après une patère de la collection de feu M. Durand. — Ce vaisseau faisait partie d'un sujet représentant Ulysse et les sirènes.)

Parmi les différentes sciences qui ont pour objet la connaissance de la nature, il en est une sur laquelle presque toutes les autres ont fréquemment besoin de s'appuyer, c'est la géographie; entre toutes les sciences de même ordre, c'est celle dont l'utilité est la plus généralement reconnue, et cependant, par une bizarrerie qui semble inexplicable, c'est celle à laquelle on reste le plus souvent étranger. Ce n'est pas qu'elle ne fasse partie du programme de l'enseignement, mais il semblerait qu'elle n'y figure que pour la forme, et comme ce n'est ordinairement qu'après avoir terminé leurs études de collége que les jeunes gens commencent à en bien sentir l'importance, presque tous se contentent, en avançant en âge, de déplorer leur ignorance sur ce point, sans se mettre en devoir de réparer le temps perdu.

La jeunesse, chacun le sait, est le vrai temps pour acquérir toutes les connaissances dans lesquelles la mémoire a plus à travailler que le jugement, et la géographie étant tout-à-fait dans ce cas, il est clair que c'est dès l'enfance qu'on doit commencer à s'en occuper. Il faut donc aviser à quelque moyen propre à vaincre la tiédeur que montrent, en général, les élèves pour cette étude, tiédeur qui finit souvent par gagner le maître lui-même; car on se lasse bientôt de prêcher à des sourds.

Dans l'enseignement de la géographie, le professeur est privé d'un grand avantage qu'on a dans l'enseignement de presque toutes les autres sciences naturelles, celui de parler à la fois aux yeux et à l'esprit de l'élève. Le zoologiste montre ses animaux, le botaniste ses plantes, le minéralogiste ses cristaux à mesure qu'il les décrit. Que peut montrer à chaque leçon le géographe? une feuille de papier couverte de lignes bizarres, dont la vue ne peut en aucune manière réveiller l'attention de l'élève ou piquer sa curiosité. Un moyen infaillible de l'intéresser serait de le mettre successivement en présence des objets qu'on veut lui faire connaître. C'est aussi ce que l'on a proposé, et je me souviens d'avoir entendu exposer devant une nombreuse assemblée le plan d'un collége nomade dont les élèves iraient étudier sur les lieux mêmes les principales merveilles de la nature et de l'art, entendre au sommet de l'Etna une leçon sur les volcans, et à Ghizé une dissertation sur la structure et la destination des pyramides. L'auteur du projet parlait-il sérieusement? j'avoue que j'ai quelque peine à le croire. Voyons cependant s'il n'y aurait pas moyen d'atteindre à moins de frais le but qu'il se proposait.

Chacun de nous, s'il a seulement une fois perdu de vue le clocher de sa paroisse, reconnaîtra, en y réfléchissant un peu, que le souvenir des différens lieux qu'il a visités se rattache en son esprit à celui des incidens dont ces lieux ont été pour lui le théâtre. Le voyageur à pied n'oublie pas le ruisseau où il s'est désaltéré après une longue marche par un jour brûlant d'été, le village qu'il a aperçu de si loin dans la plaine et qu'il n'avait pas encore atteint à nuit close, l'auberge où son bâton de pèlerin et ses souliers poudreux lui ont valu de la part de l'hôte une si froide réception; il se souvient de telle montagne par la peine qu'il a eue à en gravir la pente, et de telle rivière par le bain involontaire qu'il a pris en voulant la traverser à gué.

Le voyageur cependant n'est pas le seul qui doive s'instruire par cette excursion; le récit qu'il en fera une fois de retour au logis, initiera ses amis à la géographie du canton parcouru; de sorte que s'il avait visité le monde entier, la famille ferait avec lui un cours complet de géographie.

Le résultat, on le sent bien, serait encore le même, si, au lieu de suivre un seul voyageur à la surface du globe, on prenait pour chaque pays un nouveau guide auquel on s'intéressât également. Or, on s'intéresse bien vite à un homme qu'on a vu surmonter successivement, par son courage ou sa persévérance, de nombreux obstacles dont chacun semblait devoir l'arrêter. Nous avons tous, dans notre enfance, été amis de Robinson, et nous deviendrions aussi aisément amis de Cook et de Mungo-Park.

Il n'est presque aucune personne, de quelque âge ou de quelque condition qu'on la voudra supposer, qui ne puisse prendre plaisir à la lecture des voyages, si l'on sait choisir convenablement ceux qu'on placera d'abord entre ses mains; mais pour qu'elle retire de cette lecture quelque chose de plus qu'un simple divertissement, il sera nécessaire qu'elle suive sur la carte les progrès du voyageur. C'est un petit travail qu'il faut faire et auquel on doit savoir se résigner, puisque c'est une condition de notre nature de ne pouvoir rien acquérir sans quelque peine; ce travail d'ailleurs n'est ni continu, ni fatigant.

Il sera encore nécessaire pour mettre de l'ordre dans les idées, d'en mettre dans les lectures; l'ordre qui paraît le mieux convenir pour soutenir constamment l'intérêt est celui suivant lequel les différentes découvertes ont été faites. Nous avons reçu des Romains une partie de nos connaissances géographiques, et ceux-ci, à leur tour, avaient eu les Grecs pour instructeurs. C'est donc par les découvertes des Grecs qu'il convient de commencer, et les premières qui se pré-

sement à nous avec quelque degré de certitude, sont celles qui résultent de la célèbre expédition des *Argonautes.*

Quand je dis que ces découvertes offrent un certain degré d'authenticité, je suis loin de prétendre qu'il soit facile d'y distinguer le faux du vrai : au contraire, il en faut écarter non seulement une foule de circonstances évidemment fabuleuses, mais encore beaucoup de celles qui paraissent vraisemblables. En effet, les plus anciennes relations de cette expédition n'ayant été écrites que bien des siècles plus tard, il était naturel que l'on rapportât au voyage de Jason beaucoup de notions géographiques obtenues par d'autres navigations dans le Pont-Euxin, navigations d'une époque plus récente, mais qui avaient moins excité l'attention, et dont le souvenir s'était plus tôt perdu.

Jason, au reste, n'est pas le premier Grec qui ait conduit dans la mer Noire une expédition guerrière, et nous voyons même dans son histoire, telle que les poëtes nous l'ont faite, que le but du voyage était de rapporter de la Colchide la toison d'or, qu'un autre Grec, Phryxus, y avait laissée environ un siècle auparavant.

A cette époque, il arrivait fréquemment que de jeunes chefs, ne se sentant pas en état de résister à un adversaire plus puissant qui leur disputait l'autorité, et ne consentant pas non plus à s'y soumettre, prenaient le parti de quitter le pays, soit pour toujours, soit dans l'espoir d'y revenir. C'était quelquefois l'héritier du trône qu'un parent ambitieux avait dépouillé pendant sa minorité, ou que persécutait une belle-mère jalouse d'assurer à ses propres enfans l'héritage royal, et abusant de l'empire qu'elle avait pris sur son vieil époux. Le dernier cas, dit-on, était celui de Phryxus; le premier était celui de Jason.

Quelquefois aussi il arrivait que quelque grand personnage qui s'était rendu involontairement coupable, soit d'un meurtre, soit d'une profanation, croyait ne plus pouvoir demeurer parmi ses concitoyens, et se condamnait lui-même à l'exil. Dans ces différentes circonstances, le chef ne partait pas seul, et il trouvait d'ordinaire un certain nombre de compagnons prêts à s'associer à sa fortune, à partager ses dangers ou sa gloire.

De pareilles expéditions ne quittaient jamais le sol natal sans que l'oracle eût été consulté et leur eût indiqué la direction qu'elles devaient suivre. Or, soit qu'il s'agît d'une éternelle séparation ou d'un départ avec l'espoir du retour, de la fondation d'une colonie ou d'une excursion qui eût simplement le pillage pour objet, l'oracle indiquait presque toujours à ces guerriers la route par laquelle venaient le plus souvent les ennemis. Dans le dernier cas, le résultat était de retarder les invasions armées de ces peuples en allant les chercher dans leurs ports, détruisant leurs vaisseaux et enlevant leurs richesses; dans l'autre, on établissait près de leurs frontières, ou même sur leur territoire, des avant-postes qui contribuaient plus efficacement encore à protéger la mère-patrie. L'expédition quelquefois participait de ce double caractère, et c'est ce qu'on peut remarquer dans celle qui eut Jason pour chef.

Jason, fils d'Eson, roi de Colchos en Thessalie, avait été dépouillé de l'héritage paternel par son oncle Pélias; devenu grand, et déjà célèbre par sa vaillance; mais ne se sentant pas encore en état de lutter avec avantage contre l'usurpateur, il résolut de s'éloigner pour un temps, en s'engageant dans quelque entreprise qui augmentât sa réputation, et donnât au parti qu'il avait dans son pays le temps de se fortifier. Il n'eut pas de peine à trouver des compagnons, et non seulement de la Thessalie, mais de toutes les parties de la Grèce, il vint se joindre à lui des hommes déjà connus par de brillans faits d'armes. L'historien Clidemus, dont Plutarque nous a conservé le témoignage, dit que le but principal de l'expédition était la destruction des brigands qui infestaient les mers. D'autres nous représentent les Argonautes comme étant plutôt des pirates partant avec la ferme intention de piller toutes les villes qui ne seraient pas grecques, ou au moins d'origine grecque. Rien n'empêche de supposer que le voyage n'eût ce double but, il faut même lui en reconnaître un troisième; la flotte en effet portait assez de guerriers pour pouvoir, sans trop s'affaiblir, en déposer en différens points de la rive méridionale de la mer Noire, et, long-temps, plusieurs des colonies grecques établies sur cette côte se vantèrent d'avoir Jason pour fondateur.

Quoi qu'il en soit, cette flotte qui se composait de vaisseaux beaucoup plus grands que ceux qu'on avait coutume de construire alors (voyez la vignette placée en tête de cet article), partit d'un port de Thessalie, et, se dirigeant vers le nord-est, elle toucha à Lemnos, aujourd'hui Stalimène; puis, au lieu de voguer directement vers les Dardanelles, elle redescendit au nord, et vint aborder aux côtes de l'Asie-Mineure. Les Argonautes eurent, à ce qu'il paraît, plusieurs rencontres avec les habitans de ces rivages; car dès lors ils s'écartèrent peu de la terre jusqu'au moment où ils gagnèrent le détroit, et entrèrent dans la mer de Marmara.

Là commençait une région que les Grecs connaissaient beaucoup moins, et dont plusieurs récits effrayans leur rendaient l'approche redoutable. Les courans qui portent vers quelque pointe du détroit Byzantin (canal de Constantinople), avaient mis en danger plusieurs navigateurs. On parlait de barques qui, malgré les efforts des rameurs, s'étaient approchées des rochers du rivage; on avait cru, ou du moins on avait dit, que c'étaient les rochers qui s'approchaient des bateaux et venaient les briser. Les Argonautes échappèrent à ce danger, en se conformant à des instructions qu'ils avaient reçues de quelques Grecs établis dans l'Asie-Mineure; longeant le rivage méridional de la mer Noire, ils arrivèrent enfin dans la Colchide, qui était le but de leur voyage.

Qu'ils aient été reçus en ce pays comme des hôtes très suspects, cela n'a rien que de croyable. Le roi Ætes, ayant su de Jason le motif qui l'amenait, promit de lui rendre la toison d'or, mais voulut auparavant l'employer à des entreprises où il pensait le voir succomber. C'est ce qui s'est fait maintes fois en pareille occasion, et tout récemment encore dans le voyage de Denham en Afrique : le chef du Bornou, observant avec inquiétude l'amour du pillage qui perçait chez les Arabes que le dey de Tripoli avait donnés pour escorte au voyageur anglais, les engagea dans une expédition contre les Felatahs, où ils furent battus, comme il l'avait espéré. Si, par malheur, ils avaient eu l'avantage, il est probable qu'au retour le Bornou aurait eu à souffrir de leur insolence, et qu'ils n'auraient pas quitté le pays sans en enlever quelques dépouilles. Les compagnons de Jason, plus heureux, emportèrent le trésor qu'ils convoitaient, et le chef emmena Médée, la fille du roi Ætes; cette dernière partie de l'aventure n'a rien que de conforme aux mœurs du temps et même à celles d'époques beaucoup plus rapprochées de nous.

On a fort disputé pour savoir ce qu'il fallait entendre par cette fameuse *toison d'or*, objet du voyage des Argonautes, ou du moins fruit de leur expédition : la conjecture la plus raisonnable est que cette partie de l'histoire ne repose que sur une équivoque, sur un mot mal interprété. Il est probable qu'il s'agissait d'un trésor indiqué aux Grecs par quelque aventurier phénicien, qui les guida dans cette entreprise avec l'espoir d'avoir sa part du butin : le pilote de la flotte, Ancée, était en effet un Phénicien; or, dans la langue phénicienne, le mot trésor se dit *malon*, et il aura été confondu plus tard avec le mot grec *mallon*, qui signifie une toison.

Il est probable que les Argonautes revinrent par une route peu différente de celle qu'ils avaient d'abord suivie; mais les poëtes qui prirent cette expédition pour sujet de leurs chants, lui ont fait suivre un tout autre chemin. Il est vrai qu'ils ne s'occupèrent de ce sujet qu'à une époque fort

postérieure, et lorsque la tradition s'était déjà presque effacée pour cette portion du voyage, laquelle n'avait donné lieu à aucune fondation durable. Jaloux de faire parade de leurs connaissances géographiques, ils mirent à contribution les récits des navigateurs, qui depuis avaient fréquenté, non seulement la mer Noire, mais encore la Méditerranée et même l'entrée de l'Océan.

Nous avons parlé autrefois, en faisant l'histoire du lynx, d'anciennes communications qui avaient lieu entre les bords de la mer du Nord, ou de la mer Baltique, et les pays situés plus au sud; quelques uns des produits, comme nous l'avons dit, arrivaient au fond du golfe Adriatique, où venaient les chercher les marchands grecs; une autre portion, à ce qu'il semble, se dirigeant un peu plus à l'est, était embarquée sur le Danube, et arrivait ainsi jusque dans la mer Noire. Le voyage se faisait en grande partie par eau; on imagina qu'il n'était nulle part interrompu, et qu'il y avait une communication directe entre les deux mers. C'est donc cette route que font prendre à Jason plusieurs des poètes qui ont chanté l'expédition des Argonautes, et ils ramènent la flotte par les colonnes d'Hercule, par le détroit de Gibraltar. Cette partie du récit est, comme on le voit, toute d'invention; mais elle n'est pas sans intérêt, en ce qu'elle montre jusqu'à un certain point quel était l'état des connaissances géographiques, dans la Grèce, à l'époque où ont été composés les poèmes dont il est ici question.

ABAISSEMENT DE LA COTE OCCIDENTALE
DU GROENLAND.

On a depuis long-temps remarqué le gonflement singulier de la croûte terrestre qui élève constamment le fond de la mer Baltique, et produit en apparence l'effet d'un abaissement des eaux de cette mer. Ce curieux phénomène a été le sujet d'un article du *Magasin* (1833, p. 378), et nous n'avons pas à y revenir en ce moment. Mais nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant connaître un phénomène analogue, et toutefois d'un ordre inverse, qui se passe actuellement sur les côtes du Groenland; il vient d'être récemment constaté par le docteur Pingel, de Copenhague, dans un voyage qu'il a fait dans ces terres du Nord. Le Groenland, ou du moins la côte occidentale de cette île, est actuellement en train de s'enfoncer dans la mer; de telle sorte que, si ce mouvement continuait encore pendant quelques siècles, ce grand pays finirait par cesser d'exister, et par faire lacune sur les cartes de la géographie future.

Les premières observations, qui ont conduit à supposer cet abaissement, remontent à l'année 1777. On remarqua dans une baie, nommée Igalliko, une petite île rocheuse, distante de la terre d'une portée de canon, qui dans les grandes marées était entièrement submergée, et qui cependant portait les murs d'une maison de 52 pieds de long et de 30 pieds de largeur. Il est bien évident qu'à l'époque où cette maison avait été construite, l'île était assez élevée au-dessus du niveau de la mer pour ne pas être sujette à ses envahissemens périodiques. Depuis ce temps, l'île n'a pas cessé de s'enfoncer dans la mer, et aujourd'hui, elle est à peu près complètement submergée.

En 1776, à l'entrée de cette même baie, les Danois avaient fondé la colonie de Julianahab. Leur magasin, situé près du rocher nommé le *Château*, n'est à sec aujourd'hui que dans les basses marées. La colonie de Frederikshaab a été long-temps habitée par les Groenlandais; aujourd'hui, toutes les traces de leur séjour se réduisent à une masse de ruines, sur lesquelles s'étend chaque jour le flot de la haute mer. On a été obligé d'abandonner depuis peu le groupe d'îles nommé Fellunartalik (62e lat. N.); la mer commençait à les couvrir durant les hautes marées. Au village de Fiskenoss (63° lat. N.), les frères Moraves ont fondé, en 1758, un établissement connu sous le nom de Lichtenfeld; depuis cette époque, le rivage de la mer n'a pas cessé de s'abaisser continuellement, et ils l'ont constaté d'une manière très précise. Au nord-est de la colonie-mère Godthaab, à 64° de latitude, on voit un village, nommé Vildmansnay, qui a été habité au commencement du dix-huitième siècle, et qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand la mer se retire. A 65° de latitude, le même fait existe encore; et bien que l'on ne sache pas ce qui se passe dans les parties les plus septentrionales du Groenland, on est certain que cet abaissement graduel a lieu jusqu'au Disco-bay, c'est-à-dire jusque sous le 69e degré de latitude.

C'est ainsi que la nature arrive aux plus étonnantes révolutions par des mouvemens à peine sensibles, et dont les résultats ne sont appréciables que lorsqu'ils se sont accumulés pendant un grand nombre d'années. Les révolutions lentes et continues sont bien plus dans ses habitudes que les révolutions brusques et violentes. Pour abaisser les pays habités par les hommes au-dessous de l'Océan, pour en élever de nouveaux au-dessus, elle n'a pas besoin d'appeler les cataclysmes à son aide. Il lui suffit de déployer une petite force, mais continue, et de laisser faire le temps.

LE CHAR DE LA FIANCÉE
EN ALLEMAGNE.

Anciennement en Allemagne, dans les cérémonies nuptiales, on conduisait la fiancée à son futur époux, avec le trousseau qu'elle apportait en mariage, dans un char qu'on appelait le *char de la fiancée*. Cette cérémonie était accompagnée, surtout dans la Hesse, de cérémonies singulières, qu'un vieil auteur décrit dans les termes suivans:

Le char a la forme de ceux des moissonneurs; il est vaste, pourvu de marche pieds, attelé de quatre à six chevaux, et orné de bandes de papier doré. Il est surmonté de deux grands arcs de triomphe, couverts de fleurs et de branches de sapin. Cinq personnes peuvent s'y asseoir de front.

C'est de la maison du futur mari que le char sort, pour aller chercher la fiancée: un banc placé sur le devant est occupé par les musiciens, quelquefois aussi par la marraine (*gode*), qui doit donner courage à la jeune fille, et par les demoiselles d'honneur.

Arrivées au terme de la course, les demoiselles d'honneur descendent silencieusement, sont introduites dans la chambre de la jeune fille et y prennent part à un déjeûner (le *imbs* ou *inbiss*) où elles boivent de la bière et du vin chaud. Pendant ce temps, les musiciens jouent des airs gais et animés. Au contraire, après le déjeûner, ils chantent quelque ballade langoureuse, dont le sujet est ordinairement religieux; puis ils quittent, avec toutes les personnes présentes, l'appartement, où la fiancée reste seule. Elle se retire derrière le foyer. Alors, la marraine, qui doit la présenter à son époux, entre dans la maison, et fait entendre trois fois ces paroles:

« Nous vous saluons, grands et petits rassemblés! Nous » venons vous apprendre ceci: Amenez-nous la jeune fian- » cée, votre fille; nous lui avons bâti une maison, afin » qu'elle y demeure sa vie durant. Kyrie eleison! »

Ensuite les demoiselles d'honneur remontent sur le char avec les musiciens. Elles ont la tête nue: les rubans et le romarin se mêlent à leurs tresses blondes. A ce moment, les voix et les instrumens exécutent un chant religieux qui commence ainsi: « Ce que Dieu fait est bien fait. » Après une légère pause, on reprend et on chante:

« La fiancée est dans la maison. Pourquoi tarde-t-elle à » paraître?... »

Un des chevaliers d'honneur place un siége sur la droite du char; il est bientôt suivi d'un autre portant la quenouille de la fiancée.

On a coutume de faire cette quenouille le dimanche qui précède le mariage: c'est un présent des amies de la fiancée.

Elle est ornée de rubans, garnie de fin lin auquel on donne la forme d'une cloche. Au sommet, est fixé un énorme bouquet, d'où pendent douze fuseaux peints.

La marraine de la fiancée sort de la maison, portant le voile nuptial, et monte sur le char. La fiancée elle-même vient alors, accompagnée de son père ou de son parrain. Quant au siége reservé à la fiancée, il s'appelle le *siége libre*, et doit avoir été fait exprès pour la cérémonie. Tout étant disposé, le parrain s'adresse aux musiciens en ces termes :

« Que vos instrumens retentissent et fassent entendre de » nouveaux airs! Placez à votre bouche le cornet à bouquin, » et louez Dieu à toutes les heures! » Et aussitôt les musiciens de souffler de leur mieux dans leurs instrumens, tandis que le char roule, suivi quelquefois de plusieurs autres charges des objets qui lui appartiennent. Mais cette marche solennelle est soudainement troublée. Des chevaliers d'honneur et de jeunes garçons à cheval, armés de torches, cherchent à brûler la quenouille dans le char : on lutte pour la protéger contre leurs atteintes. Plus anciennement les mêmes cavaliers cherchaient à enlever et dépouiller la fiancée, et de part et d'autre on se distribuait de sérieuses gourmades.

Les chants et les instrumens égaient le trajet jusqu'à l'endroit où l'époux, entouré d'amis et de chevaliers d'honneur, vient recevoir la fiancée. Là, une des demoiselles d'honneur prend un fuseau, et forme, sans interruption, trois fils avec le lin de la quenouille; elle les met sur le fuseau qu'elle jette derrière elle; un parent à cheval fait trois fois le tour du char; un autre qui avait été envoyé auprès de la fiancée s'avance vers le *futur*, et lui récite un long discours, mêlé de citations de la Bible, dans lequel il raconte, entre autres choses, l'histoire du jeune Tobie. Puis les chevaliers d'honneur viennent complimenter la fiancée, et le char se dirige vers la maison conjugale, salué par de joyeuses acclamations. A la porte, le fiancé descend de cheval, tandis que les musiciens jouent un air religieux auquel se mêlent des voix de femmes; il va chercher un siége et le dépose à la droite du char, pour aider la fiancée à descendre; et, après quelques instans, ayant tous deux échangé contre des vêtemens plus simples leurs vêtemens de fêtes, leurs rubans et leurs couronnes, ils se rendent avec les musiciens et les autres personnes de la noce à l'église, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale.

ARCHITECTURE ROMANE.

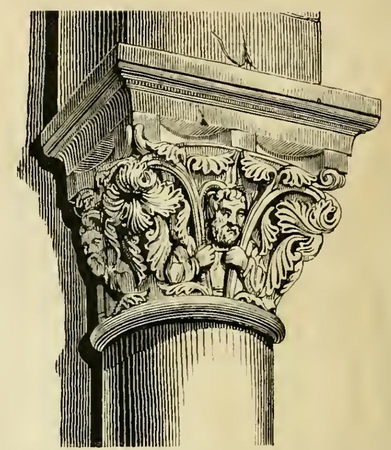
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Les monumens élevés sur notre sol postérieurement à la domination romaine conservèrent long-temps les principaux caractères de l'art romain; cependant il s'y introduisit des différences essentielles par suite de nouvelles dispositions que commandait le culte nouveau. Ces différences augmentant insensiblement en raison des progrès du christianisme, l'art finit par dépouiller presque entièrement la forme antique pour revêtir celle de ces immenses basiliques que nous voyons sur tous les points de la France.

L'histoire des différentes modifications de l'art moderne occupe l'espace de onze siècles environ. Nous nous occuperons ici seulement de la première période, comprise entre le cinquième siècle et le treizième.

La dénomination d'*architecture romane* s'applique à tout ce qui a été fait dans cette première période; ce nom, adopté assez généralement aujourd'hui, a été proposé par M. de Gerville en remplacement de ceux de *lombarde*, *saxonne*, *normande*, *gothique ancienne*, etc., qui impliquaient une idée complètement fausse, et semblaient attribuer à une seule contrée une architecture qui se retrouve à la fois dans beaucoup d'autres.

Mais l'architecture romane doit elle-même se diviser en plusieurs époques qui correspondent à des modifications essentielles du même style. Ainsi tous les monumens élevés du cinquième au onzième siècle offraient de grandes analogies avec l'architecture romaine abâtardie; il existe encore en France plusieurs monumens ou fractions de monumens de cette période : l'église Saint-Jean de Poitiers, la crypte de Saint-Gervais à Rouen, Saint-Eusèbe près de Saumur, l'église de Savenières près d'Angers, l'église de la Basse-



(Architecture du douzième siècle. — Chapiteau de l'abside de l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris.)

OEuvre à Beauvais, et beaucoup d'autres encore. Dans toutes on retrouve l'arc plein-cintre et la brique entremêlée dans la construction.

Du onzième au douzième siècle, l'architecture prit un caractère différent : elle se perfectionna et s'enrichit de l'imi-

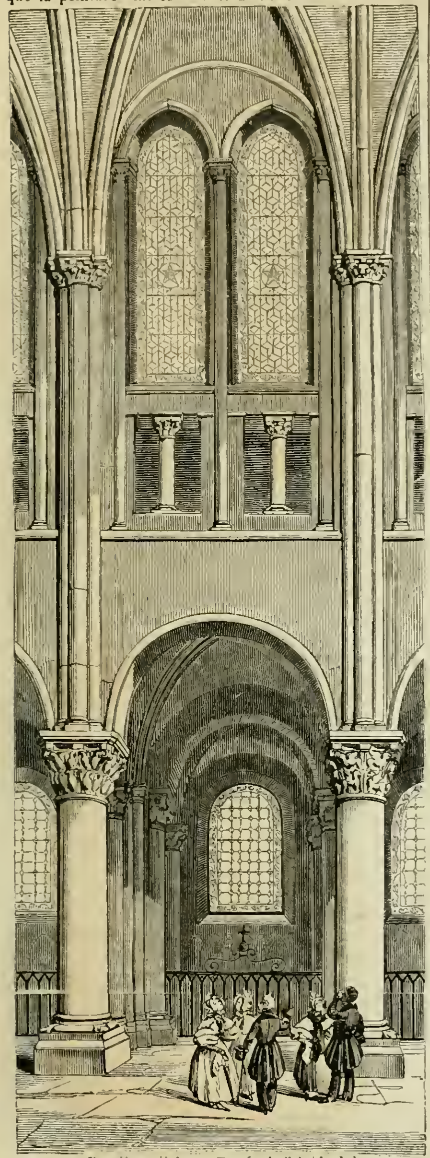


(Douzième siècle. — Petite galerie de l'abside de Saint-Germain-des-Prés.)

tation du style byzantin, résumé tout entier dans la basilique de Sainte-Sophie à Constantinople.

Ce nouvel élément importé d'Orient contribua beaucoup à modifier l'architecture romane; c'est alors que cet art, d'abord lourd et grossier, acquit de l'élégance et de la finesse : les statues furent revêtues de riches étoffes chargées

de festons dont la richesse et le goût trahissaient l'origine étrangère; l'ornementation monumentale se ressentit nécessairement de ces innovations; enfin ce fut sans doute alors que la peinture vint contribuer à la décoration des monumens, dont un peu plus tard elle fut un des principaux embellissemens.



(Douzième siècle. — Travée de l'abside de) Saint-Germain-des-Prés.)

Enfin, dans le douzième siècle, l'architecture romane parvenue à un haut degré de perfection, s'enrichit encore d'une nouvelle forme; c'est à cette époque que l'ogive fut substituée au plein-cintre dans les voûtes et les arcades.

Le dessin que nous donnons d'une travée du chœur de Saint-Germain-des-Prés à Paris, offre un exemple de la transition qui s'est opérée au douzième siècle; en effet, on y voit l'arcade plein-cintre dans le bas et l'ogive dans les croisées jumelles au-dessus.

La sculpture des chapiteaux est remarquable par la variété et la finesse des formes.

Quant aux opinions sur l'origine de l'ogive, il y en a tant et de si différentes qu'il est difficile d'opter; cependant celle de M. Boisséré parait très raisonnable : selon lui, l'élévation que prirent les édifices vers le onzième siècle produisit un resserrement dans les arcades, et un changement sensible dans le rapport de la largeur et de la hauteur; et les cintres, ainsi surchargés, prirent enfin la forme ogivale. L'abside de l'église de Saint-Germain-des-Prés vient à l'appui de cette opinion; il est évident que c'est le resserrement occasionné par la forme demi-circulaire de l'extrémité du chœur qui a nécessité la forme ogivale des arcades.

On est encore loin toutefois de s'accorder sur l'origine de l'ogive, de cette courbe qui devient un des principaux élémens de l'architecture des siècles suivans.

ÉPHÉMÉRIDES
DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES DE 1814.

(Voir p. 86.)

Nous avons terminé la première partie de ces éphémérides par les glorieuses journées où Blücher et ses généraux, battus l'un après l'autre, furent mis en déroute. Pour cette fois, Paris fut délivré de l'armée de *Silésie*; mais Paris était plus que jamais menacé par la grande armée du prince de Schwartzemberg. Oudinot et Victor, reculant pied à pied, avaient été poussés en deçà de la Seine jusqu'à Guignes, petite ville située à 9 lieues de la capitale; les Parisiens s'alarmaient à la vue des gros équipages qui, dans leur mouvement de retraite, atteignaient déjà Charenton; il fallait donc quitter la Marne et *courir* vers la Seine.

17 février. *Combat de Mormant et de Valjouan.* — Ce fut une course en effet. Napoleon retourne à l'ouest jusqu'à Meaux, et de là redescend sur Guignes droit au sud. — On fait trente lieues en deux jours; l'artillerie au train de poste, les soldats en doublant les étapes sur des charrettes amenées par des paysans. Une heure de retard, et la route eût été coupée; car depuis le matin on se battait dans les plaines de Guignes pour conserver le chemin par lequel Napoléon avait promis d'arriver! — Il paraît; quelques heures après les alliés en fuite ont perdu 6,000 hommes et 14 pièces de canon.

Le même jour, *combat à Montmirail.* — Marmont en déloge Diebitsch, qui s'y était déjà installé. On avait beau battre ces colonnes étrangères, elles se recrutaient sans cesse de troupes fraîches : quelques uns de nos grenadiers avaient-ils tourné les talons, des nuées d'ennemis s'abattaient sur la place où brûlaient encore les feux du bivouac français. — Le même jour aussi, Montmeillan est repris par une division du maréchal Augereau, qui tenait en échec, vers le Rhône, le corps autrichien du comte Bubna.

18 février. *Combat de Montereau.* — Informé de la mésaventure de son avant-garde, Schwartzemberg replie promptement son armée derrière la Seine, gardant toutefois les trois passages de Nogent, Bray et Montereau. — Montereau aurait été pris dès la veille sans la lenteur de Victor, de Victor infatigable autrefois! Napoléon, irrité, lui ôte le commandement en chef, sur le champ de bataille, et le donne au général Gérard. — En cette journée, les Wurtembergeois, qui gardaient le passage, sont jetés de l'autre côté de la Seine sans avoir le temps de faire sauter les ponts, après avoir perdu huit mille hommes. Le général Château y fut blessé à mort; le général Pajol s'y couvrit d'honneur, et le géné-

ral en chef Gérard justifia merveilleusement le choix subit de l'empereur.

22 février. *Combat de Méry* (à cinq lieues au nord-est de Troyes). — Après le combat de Montereau, Napoléon remonte le cours de la Seine pour aller chasser de Troyes les souverains alliés, ses fourriers entrent à Méry-sur-Seine pour préparer le logement impérial; mais par l'autre côté de la ville une avant garde ennemie entre aussi; celle-là ne fuit plus; elle résiste obstinément; elle résiste tout le jour, elle résiste une partie de la nuit.—Quel est donc ce corps d'armée?—ce sont les Prussiens; c'est Blücher en personne, qui, fort inquiet de Schwartzemberg, était descendu au sud à son secours. Toutefois il ne tarde pas à disparaître; et comme on n'en entend plus parler, on continue la poursuite des Autrichiens.

25 février. *Nous rentrons dans Troyes.* — Napoléon espérait que les alliés, tous réunis à Troyes, attendraient une bataille; mais non; ils sont prudens: leur arrière-garde, culbutée à Fontvannes, se sauve dans la ville. La brèche était déjà faite lorsqu'un parlementaire vient annoncer que la place serait évacuée pendant la nuit.

26 février. *Deuxième combat de Bar-sur-Aube.*—Schwartzemberg rétrogradant derrière l'Aube, poursuivi par le général Gérard, avait laissé une division autrichienne au pont de Dolencourt; la division Duhesme, baïonnette en avant, emporte le pont, et poussant les Autrichiens au pas de charge, entre avec eux à Bar-sur-Aube.

27 février. *Troisième combat de Bar-sur-Aube.* — Napoléon n'est plus aux trousses des Austro-Russes; il se retourne contre Blücher. Aussitôt, Schwartzemberg lance 50 mille hommes sur 15 mille Français presque sans artillerie. Il nous fallut bien finir par céder le champ de bataille et reculer de trois lieues.

Arrêtons-nous ici un moment, et envisageons l'état des choses. Le succès de Napoléon contre la grande armée de Schwartzemberg avait donné aux souverains alliés une telle panique, qu'ils s'étaient mis en pleine retraite; leur quartier-général rétrogradait jusqu'à Colombey (huit lieues au sud-ouest de Nancy); la garde russe était en marche sur Langres, Lichtenstein vers Dijon. L'empereur de Russie, qui, la veille du combat de Montereau, avait couché à Bray, à vingt lieues de Paris, en était déjà à plus de 60 lieues; il couchait à Chaumont, département de la Haute-Marne; les routes des Vosges se couvraient de voitures qui se dirigeaient sur le Rhin.—Napoléon comptait en outre sur Augereau et sur les renforts d'Italie. Les levées en masse du Dauphiné avaient déjà dégagé à elles seules la Savoie, rejeté l'Autrichien Bubna sur Genève; aidées des renforts d'Italie, que ne feront-elles pas? Augereau peut donc leur laisser le soin de maintenir les Autrichiens en respect, et remonter, lui, dans les Vosges pour prendre Schwartzemberg à revers, soulever les paysans, brûler les convois et couper la retraite.—Le succès était incontestable; mais la niaise trahison de Murat se prolongeant, ne permettait plus à l'Italie de se découvrir, et l'armée d'Augereau demeurait trop faible pour prendre une supériorité décisive. Toutefois ce maréchal commençait à se rendre redoutable sur les derrières de l'armée d'envahissement: les négociations se continuaient entre l'empereur et les alliés; on pouvait espérer amener les ennemis à des concessions très fortes, en profitant des doubles succès obtenus contre l'armée de Silésie et contre celle des Austro-Russes, lorsqu'on apprit tout-à-coup que Blücher était aux portes de Meaux.

27 février. *Combat de Meaux.* — Déjà le faubourg de Cornillon était occupé; Marmont se hâte; vif combat; on débusque les Russes des maisons où ils s'étaient logés.—Nous verrons plus bas à quel plan d'opération se rattache cette affaire.

Le même jour a lieu la *bataille d'Orthez* entre le maréchal Soult et le duc de Wellington. Soult disputait le terrain pied à pied devant des forces triples des siennes. Après avoir pris, pour suppléer au nombre, des dispositions qui manquèrent par la faute d'un officier supérieur, il reçut le choc et le soutint jusqu'à ce que, menacé d'être tourné, il dut ordonner la retraite qui s'effectua avec calme.

28 février. *Combat du gué de Trêmes.*— Auprès de Meaux, l'avant garde de Mortier ramène, l'épée aux reins, la cavalerie du Prussien Kleist jusqu'à Lizi-sur-l'Ourcq, où le quartier-général du maréchal remplace celui du corps ennemi.

En ce même jour, le général d'artillerie, commandant La Fère, remet cette place, sans se défendre, au général Prussien Bulow.

1er mars. *Combat de Lizi.*— Blücher ayant passé la Marne à La Ferté-sous-Jouarre, attaque, d'un côté, Mortier et Marmont, postés derrière l'Ourcq, pendant que Sacken, d'un autre côté, les occupait par de fausses démonstrations devant Lizi; mais la ruse ne réussit pas; ils sont tous vigoureusement repoussés.

2 mars. *Reddition de Soissons.* — Ce fut un douloureux évènement! Sans la faiblesse du général commandant la ville, toute l'armée de Blücher était perdue, et cette perte pouvait changer tous les résultats de la campagne.

Donnons quelques détails à ce sujet.

Nous avons vu Blücher repoussé à Méry-sur-Seine le 22 février; on crut que, peu encouragé par la déroute de la grande armée autro-russe, le général prussien continuerait lui-même le mouvement rétrograde que Champaubert, Montmirail, Vauchamp avaient déterminé; mais Napoléon calculait sans compter ces perpétuelles recrues qui renouvelaient chaque jour par trois soldats, le soldat qui la veille avait succombé. Sans cesse renforcé par des corps d'armée nouveaux, et voyant que l'empereur poursuivant Schwartzemberg s'éloignait de Paris en raison même du recul des souverains alliés, Blücher conçoit le projet de remonter vivement vers Champaubert et de pousser les maréchaux Marmont et Mortier, qui observaient avec très peu de monde le gros de l'armée de Silésie: d'ailleurs il devait être soutenu par la jonction des généraux Woronzow et Bulow qui arrivaient du côté de Soissons.

Nous avons déjà dit que le 27 on avait chassé les Russes de Meaux; que le 26, Napoléon était promptement reparti au secours de ses deux maréchaux du nord. Le 1er mars il arrive sur les hauteurs de La Ferté-sous-Jouarre. Mais que voit il? Blücher, qui, prévenu à temps, se sauvait lestement de l'autre côté de la Marne dont il avait fait sauter les ponts.—Il faut vingt-quatre heures pour rétablir le passage à La Ferté. On enrage d'impatience en voyant les équipages ennemis embourbés dans les chemins par un temps affreux. Dans la nuit du 2 au 3 mars, nos troupes traversent enfin la Marne; mais la gelée est survenue, l'ennemi a des ailes pour fuir. Cependant Mortier et Marmont dans l'est, Napoléon par derrière, à droite le cours de l'Aisne, en face Soissons, que fera le général Blücher? il lui faudra, comme à Schwartau, dans la guerre de 1806, mettre bas les armes en rase campagne.... En ce moment les portes de Soissons s'ouvrent devant l'armée prussienne, étourdie de ce bonheur inespéré!

Si Soissons eût seulement tenu trois jours!

Le 2 mars, le commandant avait capitulé sans combattre devant les généraux Bulow et Woronzow. A peine la garnison fut-elle hors des faubourgs que les têtes de colonnes de Blücher y arrivaient dans le plus grand désordre.

Le même jour, on se battait à Bar-sur-Seine; et, en Italie, le général Grenier enlevait Parme aux troupes de Murat.

(*La fin à une autre livraison*).

Origine du mot Huguenot. — « Pourquoi donc appelait-on les protestans des *Huguenots?* Cette question se reproduisant fréquemment à l'occasion du nouvel opéra de Meyer-Beer, nous y répondons par les détails suivans.

Les partisans de la liberté à Genève, s'étant fait admettre parmi les confédérés suisses, se nommèrent Eignots ou Huguenots (du mot allemand *eidgenossen*; confédérés, et de *Hugues*, nom du citoyen qui avait négocié l'alliance avec les cantons). — Le terme de Huguenot s'introduisit en France, et, vers le règne de François II, commença l'usage de l'appliquer aux calvinistes, coreligionnaires des Genevois.

D'anciens auteurs, notamment Pasquier et Guy Coquille, ont donné à ce mot de vaines origines. On lit dans les Recherches de Pasquier que Huguenot dérive de *Huguet*, nom d'un lutin que l'on honorait du titre de roi, et qui, disait-on, courait les rues de Tours pendant la nuit, comme les premiers protestans qui allaient de nuit à leurs assemblés. Suivant Coquille, on appelait ainsi les calvinistes parce qu'ils soutenaient les droits des descendans de *Hugues* Capet contre les Guises, qui se disaient fils de Charlemagne.

Le père Maimbourg, dans son Histoire de la Réforme, paraît être le premier auteur français qui ait donné la véritable origine du nom.

Voltaire a adopté l'opinion de Maimbourg sans citer l'autorité du jésuite dont les ouvrages lui ont été plusieurs fois d'un grand secours.

Sismondi donne la même origine en expliquant, avec citation d'autorité, la transformation d'*Eignots* en *Huguenots*.

Mausolée de Maximilien Ier dans la cathédrale d'Inspruck (Tyrol, 1835, page 297). — Ce vaste monument occupe la place principale de la nef de l'église. Au milieu d'autres morceaux de sculpture s'élève un sarcophage de marbre blanc et noir, haut de six pieds et long de trente, surmonté par une statue en bronze de l'empereur agenouillé, le visage tourné vers l'autel. Le sarcophage porte une inscription en lettres d'or gravées sur du marbre noir; mais sa beauté consiste surtout dans les bas reliefs, qui, sculptés en marbre de Carrare le plus beau, couvrent les côtés du monument, et sont séparés l'un de l'autre par un pilastre en marbre noir. Il y en a en tout vingt-quatre qui représentent les principaux événemens de la vie de Maximilien : son mariage avec la fille de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, son couronnement comme roi de Rome à Aix-la-Chapelle, son combat avec les Vénitiens, sa victoire sur les Turcs en Croatie, ses siéges et ses traités d'alliance.

Autour de ce magnifique mausolée se tiennent, comme pour veiller sur le monarque endormi, vingt-huit statues en bronze, de rois, de reines, de princes, de princesses et de guerriers revêtus d'armures. Ces statues sont plus que de grandeur naturelle et ont environ sept pieds. Elles représentent, pour la plupart, les héros qui excitaient l'admiration ou possédaient l'amitié de Maximilien. Parmi eux, on remarque Clovis Ier, roi de France; Théodoric, roi des Ostrogoths; le roi Arthur d'Angleterre; Godefroi de Bouillon-le-Croisé, roi de Jérusalem; quelques uns des premiers comtes de Hapsburg, ancêtres de Maximilien et des empereurs qui régnaient alors en Autriche; Marie de Bourgogne, la première femme de Maximilien; l'archiduchesse Marguerite, sa fille; Jeanne, épouse de Philippe Ier d'Espagne, et Léonora, princesse de Portugal. L'aspect de cet admirable monument est des plus saisissans et des plus solennels, et il serait difficile de décrire l'effet que produisent ces figures colossales de guerriers armés de pied en cap, de princes avec leurs couronnes et leurs manteaux royaux, de femmes dans leurs riches vêtemens de cour.

Les bas-reliefs sculptés sur toutes les faces du monument sont des chefs-d'œuvre. Les nombreux personnages qu'ils représentent dans les costumes de l'époque sont admirablement groupés, tandis que les vues des villes ou des châteaux sont rendues avec un rare bonheur : ce sont de vrais paysages en marbre. A l'exception de quatre qui ont été exécutés par une main moins habile, tous les bas-reliefs passent pour l'œuvre du ciseau d'Alexandre Colin, né à Malines en Belgique, qui termina cet important travail vers le milieu du seizième siècle. Une d'elles, la statue de Théodoric, porte le millésime de 1513. Une tradition populaire assure que l'empereur Maximilien lui-même a le premier conçu l'idée de ce grand monument, et qu'il a désigné, peu de temps avant sa mort, la place même que sa statue devait occuper dans le groupe.

Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

MADAME GEOFFRIN.

Privilége accordé en 1560 aux plaideurs nobles. — L'article 43 de l'ordonnance d'Orléans défendit aux juges de prendre des plaideurs aucun présent, quelque petit qu'il fût, de peur qu'ils ne fissent incliner la balance de la justice; mais cet article exceptait de la prohibition la venaison ou le gibier pris dans les forêts et sur les terres des princes ou seigneurs qui les donnaient. — Dix-neuf ans plus tard, ce curieux privilége fut implicitement aboli par l'article 104 de l'ordonnance de Blois, qui défendit aux juges de rien accepter des parties.

L'ordonnance d'Orléans avait renouvelé, mais seulement en faveur de la noblesse, une loi romaine qui permettait aux magistrats des provinces d'accepter des provisions de table, pourvu qu'il n'y en eût que pour quelques jours (*ff. l.* 18, *de off. præsidis*). Cette loi avait été abrogée par Constantin : sous son règne, tout plaideur était tenu de faire serment, la main sur l'Évangile, qu'il n'avait rien donné ni promis aux juges (nov. 124, c. 1).

LE DAMAN.

(Hyrax.)

Cet animal n'a pas moins occupé les naturalistes que certaines espèces beaucoup plus nombreuses et plus importantes; on n'a pas encore assigné définitivement le rang qui lui convient dans la classification zoologique. En effet, tandis que d'assez nombreuses analogies le rapprochent des pachydermes, il s'en éloigne par d'autres caractères tranchés et décisifs; essaie-t-on de l'introduire dans l'immense famille des rongeurs à cause de sa ressemblance avec plusieurs espèces qui y sont légitimement admises? d'autres obstacles lui en ferment l'entrée sans laisser un espoir prochain de les surmonter. Bornons-nous donc, pour le moment, au résumé des observations dont ce petit quadrupède a été l'objet.

Le daman est confiné dans quelques régions montagneuses de l'ancien continent. Les plaines lui offriraient rarement un domicile permanent où il pût trouver le repos et la sécurité; il lui faut de profondes crevasses de rochers, ou tout au moins les cavités de gros arbres, qui le mettent à couvert du mauvais temps et des poursuites de ses ennemis. Avec cette humeur et ces besoins, on ne conçoit pas comment il a pu se répandre depuis la Syrie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ni pourquoi ses migrations ne se sont pas étendues vers l'orient, où il eût trouvé des régions plus accessibles que les déserts arides et les sables de l'Afrique. Comme la zoologie du Taurus est encore peu connue, on ne peut assurer que le daman n'existe point dans cette grande chaîne; et si l'exploration des montagnes du Thibet y fait découvrir cet animal, on doit s'attendre à le trouver depuis l'Himalaya jusqu'au

Liban, dernière station où les naturalistes l'aient observé. Il paraît certain que cet habitant de l'ancien monde n'a point passé dans le nouveau : l'Amérique ne nous offre aucune espèce que l'on puisse associer à celle du daman.

Le daman est un peu plus gros que le lapin de garenne, et lui ressemble assez par les proportions générales, mais non par la physionomie : en effet, une tête raccourcie, de petits yeux, de longues moustaches bien fournies, des oreilles à peine saillantes, arrondies, garnies de poils en dedans comme en dehors, composent une face et un profil qui ne peuvent être comparés à la tête du lapin vue sous les mêmes aspects. Il faut joindre à ces différences la couleur brune du daman, tout-à-fait inusitée dans les nombreuses variétés du lapin; l'absence totale de queue, et la structure singulière des pieds de derrière : ils sont terminés par trois doigts, dont celui du milieu porte un ongle prolongé, large et creusé par-dessous, tandis que les deux latéraux, ainsi que ceux du pied de devant, ne sont nullement saillans, en sorte que l'animal ne peut creuser la terre pour s'y loger, comme le lapin, la marmote, le blaireau, et même quelques oiseaux. Cependant les colons hollandais du cap de Bonne-Espérance l'avaient nommé *blaireau des rochers*, parce qu'il se loge dans les fissures des roches feuilletées qui forment en grande partie la *montagne de la Table*, peu éloignée de la ville du Cap. Buffon, trompé par des notions incomplètes sur les habitudes de ce prétendu blaireau, l'avait décrit sous le nom de *marmote du Cap*, quoiqu'il n'ait ni les facultés, ni les mœurs, ni le sommeil de la marmote. Plus tard, l'illustre naturaliste mieux informé rectifia ses premières erreurs, et réunit dans un *supplément* tout ce que l'on savait alors sur l'histoire naturelle du daman. Malheureusement, il est assez difficile de l'observer dans ses montagnes où il se soustrait facilement aux regards des curieux en se réfugiant dans sa retraite. Timide, silencieux, ami de la solitude, aucun animal n'est plus décidément inoffensif; des feuilles et des plantes sauvages sont ses mets de prédilection, et même dans l'état de captivité il les préfère au pain, à tout ce que l'art du cuisinier prépare pour notre gourmandise. Lorsqu'il a été pris très jeune, avant qu'il ait joui des délices de la liberté, il s'apprivoise aisément, et devient un captif agréable à son maître : il est propre, caressant, donne quelques témoignages de reconnaissance et d'attachement; il mériterait et récompenserait les soins de l'homme autant que l'agouti de la Guyane, et certainement beaucoup mieux que le cochon-d'Inde.



(Le Daman ou Hyrax.)

Il est sans doute inutile de réfuter les mauvais raisonnemens qui ont fait mettre le daman au nombre des *pachydermes*, en l'associant au rhinocéros, à l'hippopotame, au sanglier, au porc-épic, et il faut cependant convenir que ses dents représentent à peu près, en miniature, celles du rhinocéros. Il n'a donc point le caractère essentiel des *rongeurs*, dont les dents ont une disposition et une structure qui a déterminé les habitudes communes et caractéristiques des animaux de cette classe.

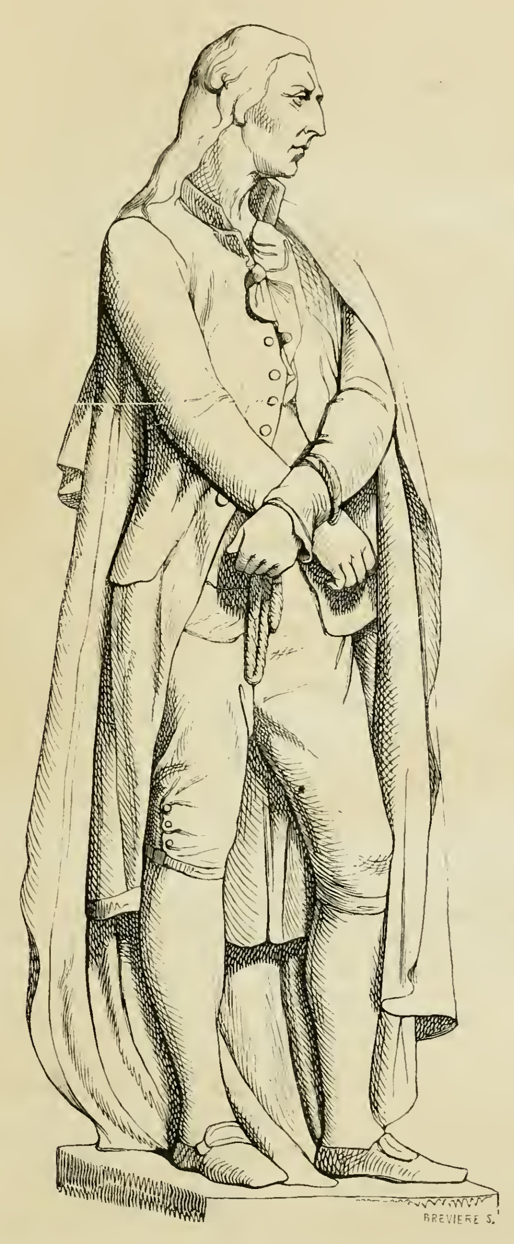
Le quadrupède dont il s'agit n'a pas été mieux nommé par les habitans des lieux où il vit que classé par les naturalistes. En Syrie, on le nomme *daman israel*, ce qui signifie, dit-on, *agneau d'Israël*. Au cap de Bonne-Espérance, comme nous l'avons déjà dit, cet agneau de Syrie est un *blaireau des rochers*. Ces inconséquences font voir que les recherches n'ont pas été poussées assez loin, et qu'il faut les continuer.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

SALON DE 1836. — SCULPTURE.

BAILLY.



(Salon de 1836; sculpture. — Bailly marchant au supplice, statue en marbre, par M. Jaley.)

On remarquait au salon de 1833 une petite statue de marbre représentant la Prière; c'était une délicieuse figure de jeune fille pleine de grâce et de ferveur.

Le même sculpteur, M. Jaley, a exposé cette année un *Paria méditant sur la réprobation de sa caste*; un *Mirabeau à la tribune*; un *Bailly marchant au supplice.*

Cette dernière statue est une de celles qui ont particulièrement fixé notre intérêt dans l'exposition des galeries du Louvre.

C'est dans ces galeries que naquit, il y a un siècle (en 1736), Sylvain Bailly, fils du garde des tableaux; il aurait sans doute succédé au même emploi, si un goût décidé pour les sciences exactes ne l'eût poussé dans cette autre carrière.

Ses premières études, dirigées par son père, peintre assez distingué et auteur de quelques ouvrages dramatiques, avaient eu pour objet les arts du dessin et la poésie : il quitta les uns, parce qu'il se sentait pour eux une médiocre aptitude; et l'autre sur l'avis du comédien La Noue, qui lui promettait peu de succès en ce genre, bien qu'il eût composé, dès l'âge de seize ans, deux tragédies, *Clotaire* et *Iphigénie en Tauride.* Néanmoins le mérite littéraire de ses œuvres scientifiques, et ses éloges de Charles V, de Molière, de Corneille et de Gresset, lui ouvrirent dans la suite (en 1784) les portes de l'Académie française. Il y occupa le fauteuil du comte de Tressan.

A cette époque, Bailly faisait déjà partie depuis très longtemps de l'Académie des sciences, où il avait remplacé, à l'âge de vingt-sept ans, son ancien professeur, l'astronome La Caille.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres se l'associa également : triple honneur dont Fontenelle seul avait joui avant lui.

Les travaux de science et d'érudition qui valurent à Bailly ces distinctions et qui fondèrent sa juste célébrité, sont :

Les éloges du voyageur Cook, de Leibnitz et de La Caille;

Des *Observations* sur la lune et sur les étoiles zodiacales; la *Théorie des satellites de Jupiter ;*

Mais surtout l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, à laquelle servit de complément l'*Histoire de l'astronomie indienne et orientale.*

Bailly, dans ce grand ouvrage, attribuait la création des sciences et des arts à un peuple ancien, originaire des hauts plateaux de la Tartarie, et qui, suivant ses conjectures, aurait disparu du globe en laissant l'héritage de ses traditions aux Chinois, d'où elles auraient passé successivement dans les Indes, dans la Chaldée et dans la Grèce. Il avait dédié son travail à Voltaire, centre de tout le mouvement intellectuel de cette époque; mais Voltaire, qui avait toujours placé dans l'Inde le berceau des connaissances humaines, prit la plume pour adresser à l'auteur quelques objections fondées sur l'étude de la philosophie des brames. Bailly crut devoir appuyer son opinion par des recherches historiques auxquelles il donna le titre de *Lettres sur l'origine des sciences*, et de *Lettres sur l'Atlantide de Platon.* Voltaire étant mort dans l'intervalle, il en fit hommage à sa mémoire. Ces *Lettres* ne se distinguent pas moins par l'élégance du style que par une profonde érudition; elles furent comparées aux *Lettres persanes* de Montesquieu, c'est dire la haute opinion que le public en conçut. Mais elles faillirent attirer un réquisitoire sur l'auteur, accusé d'avoir substitué sa cosmogonie à celle de Moïse : il eut quelque peine à détourner l'orage.

Cependant le temps approchait d'orages bien plus sérieux.

Jusqu'à la révolution française, on avait vu dans Bailly un savant laborieux, et, ce qui vaut mieux encore, un savant mettant la science au service de l'humanité. Son excellent Rapport sur les hôpitaux de Paris en est la preuve. Il habitait Chaillot, Chaillot où le sort avait amené un autre savant, modeste et simple comme lui, doué comme lui d'un sincère amour du bien; mais Franklin, après avoir été l'un des fondateurs de la liberté dans sa patrie, mourut comblé de gloire et d'universelles bénédictions, tandis que Bailly était réservé à de tristes destinées. Parvenu au sommet de la hiérarchie scientifique, il devait occuper aussi celui de la hiérarchie politique pour tomber ensuite victime de passions auxquelles son caractère le rendait complètement étranger.

Bailly, en effet, n'était point un de ces hommes qui excitent et dominent l'action des autres hommes; c'était une âme généreuse et calme, ouverte par la méditation aux idées libérales, qui se trouvait à son aise dans le mouvement réformateur, sans éprouver un vif besoin de l'accélérer par son impulsion. Il n'était pas cependant dépourvu d'enthousiasme : écoutons-le parler des premières réunions de citoyens, où l'on s'occupa des élections aux États-Généraux : « Quand je me trouvai au milieu de l'assemblée du district, dit-il, *je crus respirer un air nouveau.*

» Je suis un exemple bien sûr qu'on peut parvenir à tout et aux premiers honneurs sans intrigues. Ceci soit dit pour la consolation des honnêtes gens, et pour l'encouragement de la jeunesse à suivre le droit chemin. » C'est ainsi que s'exprime Bailly dans ses *Mémoires*, et il avait droit de le faire. Le choix libre et toujours spontané de ses concitoyens l'éleva successivement aux positions les plus enviées; il fut nommé le premier électeur de son district, le premier député de Paris aux États-Généraux, le premier président de l'Assemblée constituante, le premier maire de la capitale. L'immense popularité d'un tel homme fut une gloire pour le pays, car elle se fonda uniquement sur la confiance en sa sagesse et sur l'estime de ses vertus.

C'est Bailly qui présida les députés du peuple, lorsque, trouvant fermée la salle de leurs réunions, ils allèrent au Jeu de paume prêter le serment de ne point se séparer sans avoir donné une constitution à la France.

Le lendemain de la prise de la Bastille, les Parisiens rassemblés à l'Hôtel-de-Ville lui conférèrent par un vote unanime l'administration de la cité, en même temps qu'à Lafayette le commandement de la milice nationale.

Bailly se montra dans ce nouveau poste tel qu'on l'avait connu, ferme, modéré, plein d'humanité. Mais homme de la bourgeoisie bien plus qu'homme du peuple, il crut la révolution accomplie dès que le tiers-état n'eut plus à souffrir des priviléges d'une caste supérieure; peu passionné naturellement, il ne comprit pas l'irritation excitée chez des âmes plus jeunes par les résistances opiniâtres et les manœuvres perfides des ennemis de la révolution; il prit pour une turbulence criminelle l'expression des impatiences qu'il ne pouvait partager, et se fit contre elle l'exécuteur de lois inflexibles. Le sang coula au Champ-de-Mars, dans un conflit déplorable entre les citoyens et la force armée aux ordres de l'autorité municipale, et dans ce sang s'éteignit toute la popularité de ceux qui l'avaient versé. Jamais confiance plus entière ne fut suivie de haines plus profondes : c'était le ressentiment d'une amitié trompée.

De ce moment Bailly ne vit plus dans les regards du peuple qui l'entourait que le reproche et la menace; il ne rencontra plus que des obstacles dans l'exercice de ses fonctions, qu'il se hâta de résigner; il s'éloigna même de la capitale, et se retira à Nantes chez un ami : ce n'est point qu'il se crût coupable; il le prouva en répondant à ceux qui le pressaient de passer en Angleterre : « L'homme qui s'est vu chargé d'une grande administration doit, quelque danger qui le menace, rester pour rendre compte de sa conduite. »

Mais il ne savait pas que la vengeance ne juge point les intentions, qu'elle condamne les actes. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, Bailly fut envoyé à l'échafaud que le peuple de Paris dressa lui-même dans le Champ-de-Mars, comme en signe d'expiation.

La fermeté de la victime ne se démentit pas un instant pendant une agonie de plusieurs heures, au milieu des malédictions, des outrages et des coups de cette population dont elle avait été l'idole. Une pluie glaciale pénétrait tous

ses membres : « Tu trembles, Bailly! » lui dit avec ironie l'un de ses bourreaux. — « Mon ami, c'est de froid! » Telle fut sa réponse.

Ainsi périt Sylvain Bailly, le 12 novembre 1793, à l'âge de 57 ans; sa carrière politique avait été de 51 mois. Il périt pour n'avoir pas été assez jeune, pour n'avoir pu suivre la marche d'une génération ardente et enthousiaste. Sa mort fut une des plus lamentables scènes de nos troubles politiques.

M. Jaley a idéalisé son modèle autant que l'artiste a droit de le faire, sans altérer la ressemblance. C'est bien la haute taille de Bailly; ce sont bien ses traits austères sans dureté; c'est bien l'expression de calme douloureux qui devait y reposer, lorsqu'il s'écriait : « Que m'importe de vivre quand je vois tout ce qui se passe? Autant mourir ici qu'ailleurs. »

Mais pourquoi M. Jaley, au lieu de nous montrer Bailly traîné au supplice les mains liées, ne l'a-t-il pas fait voir au Jeu de paume, reflétant sur son visage le noble enthousiasme qui éclatait autour de lui? Ce programme aurait-il été imposé au statuaire par les hommes qui voudraient affaiblir notre respect pour nos pères en nous présentant sans cesse la révolution dans ses excès, le peuple dans ses mauvais jours?

Après les événemens de juillet, les artistes demandèrent à choisir des sujets dans les grands actes de la révolution française : il fut répondu que leur vœu serait exaucé, mais sous cette condition qu'ils ne peindraient point la révolution triomphante, sans lui donner pour pendant le spectacle des fureurs populaires. C'est ce qui nous a valu la toile sanglante du meurtre de Féraud, pour distraire de l'impression que pourrait produire Mirabeau apostrophant M. de Brèze. Est-ce aussi pour cela que le Mirabeau tribun, de M. Jaley, n'a pu se montrer sans être accompagné d'un Bailly supplicié?

Nous qui sommes pénétrés de reconnaissance pour les bienfaits de cette grande époque, et d'admiration pour les sentimens généreux qu'elle a excités, nous croyons que la mission des arts est surtout de leur rendre la vie, au lieu de réveiller des souvenirs de violence et d'erreur. C'est pourquoi nous n'allons point dans les galeries du Louvre sans nous arrêter long-temps devant le tableau où M. Léon Cogniet a peint nos jeunes gardes nationales de 1792 partant pour la frontière si pleins d'ardeur, d'espoir et de gaieté.

Sur les qualités particulières à quelques peintres de l'antiquité. — Extrait d'une lettre du Poussin à M. de Chanteloup.

De Rome, le 27 juin 1655.

... L'histoire nous fait voir que chacun des peintres de l'antiquité a excellé en quelque partie : d'où l'on peut conclure qu'aucun ne les a possédées toutes dans la perfection. Car, pour ne parler ni de Polygnote, ni d'Aglaophon, qui ont été si long-temps célèbres pour leur couleur, si l'on en vient à l'époque où la peinture fut le plus florissante, ce qui est, je crois, depuis les temps de Philippe jusqu'à ceux des successeurs d'Alexandre, on y trouve toujours que chaque peintre possède à un haut degré une vertu qui le distingue: Protogène, la diligence et la curiosité; Pamphile et Melanthe, la raison; Antiphile, la facilité; Théon de Samos, l'imagination; enfin Apelles, le naturel et la grâce qui l'ont rendu si célèbre. Une semblable différence se trouvait dans les œuvres de la sculpture : Calon et Hegésias firent leurs statues plus dures et plus semblables aux toscanes; Calamide les fit moins rigides, et Miron plus molles encore; dans Polyclète se trouvent la diligence et la beauté plus que dans tous les autres : et cependant, quoique la plupart lui attribuassent la palme, il y en eut qui, pour lui ôter quelque chose, pensèrent que la gravité lui manquait, et que s'il donnait à la forme humaine une beauté surnaturelle, il ne pouvait arriver à représenter la majesté des Dieux ni même la dignité des vieillards; enfin les parties qui manquaient à Polyclète, on les attribua à Phidias et à Alcamène. La même chose se rencontre dans ceux qui ont été en réputation depuis trois cent cinquante ans, et je crois que qui l'examinera bien trouvera que j'y ai aussi ma part. (Voyez, sur le Poussin, 1833, p. 56.)

L'ETANG DE THAU.

(Hérault.)

L'étang de Thau, qui fait partie d'une suite d'étangs situés le long de la mer Méditerranée, offre, dans un espace très resserré, un grand nombre de phénomènes naturels qui le rendent remarquable entre tous les autres.

Il est situé dans le département de l'Hérault. Sa longueur est de cinq à six lieues du S.-O. au N.-E., et sa plus grande largeur de deux lieues. Il reçoit au S.-O. le canal du Midi, création colossale due au génie de Riquet (voyez 1836, page 58). Il communique au N. E. à l'étang de Maguelonne, et au midi au golfe de Lion. Remarquons, en passant, que c'est par erreur qu'on dit *golfe de Lyon*, ce qui ferait supposer que cette baie doit son nom à la seconde ville du royaume. Le vrai nom était *golfe du Lion*, ou *Léon*, appellation allégorique, pour exprimer la violence des tempêtes qui le bouleversent trop souvent *.

L'eau de l'étang est salée, en général, presque au même degré que celle de la mer; mais on y trouve un abîme, nommé *Avisse*, qui lance une énorme masse d'eau fraîche et douce; et cela, avec une force telle, qu'elle ne se mêle pas aux eaux salées, et s'élève au-dessus de leur niveau. La température en est aussi différente de celle de l'étang, en sorte que l'hiver, lorsque l'étang gèle, ce qui est assez rare, on remarque autour de l'abîme un espace circulaire qui ne gèle pas.

Il y a un autre gouffre sur la rive de Balaruc, qui présente des phénomènes différens du premier. Celui-ci est situé, non pas au fond, mais au niveau des eaux, au pied d'un rocher. Il en sort pendant sept mois de l'année un ruisseau qui se perd dans l'étang, et pendant la même période, l'eau jaillit de toutes parts dans une prairie voisine, et alimente l'étang de Thau; mais au retour de la belle saison, vers le milieu d'avril, ces sources tarissent, et l'étang, coulant à son tour, rend abondamment à la prairie et au gouffre, pendant cinq mois, ce qu'il en a reçu pendant sept. De cette alternative vient le nom d'Enversacq (*Inversa aqua*) qu'a reçu le gouffre. On l'appelle aussi dans le pays *Fontaine d'Alezieux*.

On a donné plusieurs explications à ce phénomène. Selon les uns, la fontaine d'Alézieux serait alimentée par l'étang de Frontignan, qui touche celui de Thau; parce que cette source coule surtout par les gros temps, alors que le niveau de l'étang de Thau est plus bas que celui de l'étang de Frontignan; et quand celui-ci est redescendu à son niveau ordinaire, l'étang verserait à son tour ses eaux dans le gouffre. L'abîme serait donc rempli tour à tour par l'étang qui a le plus d'eau. D'autres admettent l'existence de ruisseaux périodiques, ou même de communications souterraines du gouffre et de la prairie avec l'Hérault, qui se perd sous terre, et qui, dans l'été, n'aurait plus rien à fournir à ces infiltrations.

Au milieu de l'étang est une roche vive, appelée *Roquerol*, autour de laquelle l'eau est très profonde et dangereuse quand il fait quelque vent. Elle est isolée comme un obélisque, et tapissée de mollusques vivans, moules, lé-

* Mare Leonis ideo sic nuncupatur, quod est semper asperum, fluctuosum et crudele. (Guillaume de Nangis, *Vie de saint Louis*.)

pas, oursins, glands de mer, tous adhérant avec ténacité au roc. C'est à l'aide d'un cercle de fer dentelé, assujetti à un long manche et garni en dessous d'un filet en forme de bourse, que les pêcheurs les détachent et s'en emparent. C'est un aliment habituel pour les pauvres gens de Cette et des environs.

L'étang est très peuplé; on remarque, parmi les animaux qui y vivent le spéronne cendré, crustacé d'une belle couleur rose orangé; l'astynée verdâtre, polype qui s'attache aux pierres; le porcellion rude et la méduse à rosette. — Les poissons sont aussi fort nombreux. Ils ont tous un goût prononcé, qu'on appelle *goût de marée* dans le pays, et qui les distingue tout-à-fait des poissons de mer. Enfin, à de certaines époques, l'étang est couvert d'oiseaux aquatiques dont la chasse se fait en grand, par plus de trois cents batelets, portant chacun deux ou trois hommes.

C'st au bord de l'étang de Thau qu'est situé le village de Balaruc, célèbre par ses eaux minérales. La source jaillit à quatre pieds au-dessous de l'étang : l'eau est salée et conserve à l'air extérieur 34 à 36 degrés de chaleur (Réaumur). En été, elle dépasse 40 degrés. Ce n'est d'ailleurs ni la température de la mer, ni celle de l'étang, qui influe sur la chaleur de la source; mais on a remarqué qu'elle est plus abondante quand l'étang coule dans le goufre d'Enversacq. Les thermes attirent plus de monde d'année en année, car à leur efficacité bien reconnue, ils joignent l'avantage tout récent d'offrir, dans un vaste et bel établissement, toutes les ressources qui en peuvent rendre le séjour commode et agréable. Une traversée d'une heure suffit pour conduire les baigneurs à Cette, où les bains de mer font aussi affluer de nombreux malades ou amateurs. Un bateau à vapeur sillonne aussi journellement l'étang, en touchant aux principaux points du rivage.

Nul doute que la formation de l'étang de Thau et de ceux qui l'avoisinent ne soit due à la mer, dont il n'est séparé que par une étroite langue de terre, sur laquelle sont bâtis le port et la ville de Cette.

On fit en 1775 une découverte remarquable, celle de deux sources semblables à celle de Balaruc, et situées sur la montagne de Cette, qui en est séparée par l'étang. Ces deux courans d'eaux minérales partiraient donc d'un point central situé au-dessous de l'étang, et sans doute la matière qui les échauffe et le canal qui les joint sont situés à une très grande profondeur.

Nous sommes loin d'avoir épuisé tout ce qu'il y a de curieux à dire sur l'étang de Thau; encore nous sommes-nous scrupuleusement renfermés dans son enceinte. Les environs offrent une foule de points intéressans à traiter : c'est Frontignan et ses vins délicieux; Agde, bâtie de laves, les marais salans de Bagnols; le fort Brescou, nid d'aigle, bâti sur une île basaltique; le cratère éteint de Saint-Loup; celui de Saint-Thibéry : enfin, une foule de curiosités, resserrées dans quelques lieues.

Il avait du bon sens, le reste vient ensuite.

LA FONTAINE.

SALON DE 1836.—PEINTURE.

EPISODE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE,

PAR CHARLET.

Charlet a été long-temps dans l'art du dessin un représentant des souvenirs populaires de la France; il a su sentir et reproduire avec originalité les sentimens, les regrets, le langage et l'allure du peuple, soit dans les camps et au milieu des villes conquises, soit après la paix, au milieu des travaux des champs et de la ville. Sa caricature n'est jamais une satire amère, c'est une observation vraie et plaisante de mœurs qui amusent, sans montrer la dégradation de l'homme. Le comique de Charlet est naïf et bon; il cherche plutôt à égayer par le contraste, l'allure et le langage de certaines situations et de certains personnages, que par le plaisir d'étaler les vices et les ridicules haïssables. C'est pourquoi en excitant le sourire, il fait aimer cependant ceux qu'il met en scène, tous ces *grognards*, ces *enfans de troupe*, ces *gamins* qu'il a crayonnés et fait parler avec une originalité si piquante. Dans les caricatures de Charlet, la forme légère, comique ou grotesque, cachait presque toujours un sentiment sérieux, l'amour de la patrie, de la liberté, des sympathies pour notre gloire militaire; c'est cette inspiration grave et sévère qui nous explique comment le crayon de Charlet peut aujourd'hui agrandir son cadre, s'élever dans une sphère plus haute, et atteindre au tableau historique. Dans le lointain où se plongent, chaque jour davantage, les événemens et les hommes immortels de la révolution et de l'empire, on comprend qu'ils doivent prendre de plus en plus pour les générations qui s'élèvent l'allure sévère, grandiose, épique; voilà pourquoi la caricature de Charlet ne serait plus la forme qui conviendrait à l'imagination contemporaine. Or, le talent, quand il est vrai et noblement inspiré, sait se renouveler et s'agrandir au moment où on le suppose épuisé et sans avenir.

Dans l'*Episode de la campagne de Russie*, vous reconnaissez toujours Charlet, celui dont le spirituel crayon nous a conservé tous les types de la grande armée; mais ici Charlet a délaissé la forme grotesque pour prendre la forme historique. Il ne s'agit plus de crayonner quelques esquisses lithographiques, il faut couvrir une vaste toile de couleurs, harmoniser des teintes, grouper des personnages, accuser des lignes et des formes, achever un ciel et une terre. Pour réaliser cette œuvre, il faut oublier son passé, vingt années d'habitude, vingt années d'une pratique qui, malgré sa verve et son esprit, n'était pas celle d'un peintre; il faut donc, à un âge déjà mûr, se faire une éducation nouvelle, une manière toute nouvelle. Pensez un peu quel courage, quelle persévérance, quelle conviction d'artiste demande un semblable projet! A la vue de cet *Episode de la campagne de Russie*, le premier tableau à l'huile de Charlet, il est impossible de ne pas s'étonner des rares qualités d'artiste de celui qui, du premier coup, est arrivé à cette hauteur. Charlet a toujours été son maître à lui-même; il n'a encore consulté, cette fois, que son talent natif; dans la nouvelle carrière où il a voulu s'élancer, et il a été vrai, dramatique, historien.

Une colonne de blessés, harcelée par des Cosaques, repousse leur attaque; les masses de nos soldats sont groupées dans un désert de neige; pressés, entassés les uns contre les autres, défigurés par la fatigue, la misère, le froid, la faim, leurs blessures, ils ne se soutiennent, pour ainsi dire, que par le poids des uns des autres, pouvant à peine porter leurs armes dans leurs mains glacées, et cependant, fiers encore, menaçans, ils s'avancent, présentant avec impassibilité aux Cosaques leurs cadavres déjà à moitié ensevelis dans la neige. La nature entière déploie toute sa furie glaciale contre nos soldats. Le ciel est gris et lourd, les nuages sont épais, serrés, surbaissés, comme pour s'abattre de tout leur poids sur notre armée et l'écraser. A l'horizon, ce ciel de glace se confond avec une terre de glace, inondée d'une neige dure, pressée, amoncelée, voilant le sol, les inégalités du terrain, enveloppant les arbres, les débris de caissons, d'armures, de bagages abandonnés, étalant avec perfidie sa pure blancheur, et s'entassant impitoyablement contre ces masses humaines à demi pétrifiées, comme pour leur faire là, bien loin des champs de la patrie, un immense, un immortel sépulcre.

Cette scène est d'une désolation affreuse; en la regardant long-temps, vous êtes douloureusement saisi de cette froide et implacable fatalité qui accable ces innombrables victimes d'une ambition sublime. Le ciel, la terre et la neige sont

d'une exécution irréprochable, dignes du pinceau le plus exercé. On pourrait reprendre aux figures du premier plan, les seules visibles, un peu d'exagération; elles rappellent peut-être trop les types des anciens dessins de l'auteur; nous n'aimons pas non plus ces juifs qui se désolent de ne pouvoir emporter leur or; cet épisode n'était nullement nécessaire dans ce drame lugubre; toute l'action doit être concentrée sur le martyre de nos soldats. — Ces critiques sont fort peu importantes, et ne nuisent pas à notre admiration pour l'ensemble de cette belle composition.



(Salon de 1836; Peinture. — Un groupe du tableau de Charlet. — Campagne de Russie.)

Charlet s'est ouvert une nouvelle et magnifique carrière; ce début atteste que de nombreux succès l'attendent encore, et nous ne saurions trop l'encourager à persévérer. C'est avec joie que nous apprenons que l'auteur de l'*Episode de la campagne de Russie* prépare pour la prochaine exposition un autre tableau emprunté aux souvenirs historiques des guerres de la révolution. Avec l'inspiration grave et profondément sentie qui caractérise Charlet, nous pouvons attendre une belle page qui nous fera revivre ces temps d'un mémorable héroïsme.

QUELQUES EXTRAITS DU

TRAITÉ DE LA PEINTURE,

PAR LÉONARD DE VINCI.

(Voyez, sur la vie et les ouvrages de Vinci, 1834, p. 243.)

Division de la peinture.

La peinture se divise en deux parties principales :

La première est le dessin, c'est-à-dire le simple trait ou le contour qui termine les corps et leurs parties, et qui en marque la figure ;

La seconde est le coloris, qui comprend les couleurs que renferme le contour des corps.

Division du dessin.

Le dessin se divise aussi en deux parties qui sont :

1° La proportion des parties entre elles par rapport au tout qu'elles doivent former ;

2° L'attitude qui doit être propre au sujet, et convenir à l'attention et aux sentimens qu'on suppose dans la figure qu'on représente.

De la proportion des membres. — Il faut observer trois choses dans les proportions : la justesse, la convenance, et le mouvement.

La justesse comprend la mesure exacte des parties considérées par rapport les unes aux autres, et au tout qu'elles composent.

Par la convenance on entend le caractère propre des personnages, selon leur âge, leur état et leur condition ; en sorte que dans une même figure on ne voie point en même temps des membres d'un jeune homme et d'un vieillard, ni dans un homme ceux d'une femme ; qu'un beau corps n'ait que de belles parties.

Enfin le mouvement (qui n'est autre chose qui l'attitude et l'expression des sentimens de l'âme) demande dans chaque figure une disposition qui exprime ce qu'elle fait, et la manière dont elle le doit faire ; car il faut bien remarquer qu'un vieillard ne doit point faire paraître autant de vivacité qu'un jeune homme, ni tant de force qu'un homme robuste ; que les femmes n'ont pas le même air que les hommes ; qu'enfin les mouvemens d'un corps doivent faire voir ce qu'il y a de force ou de délicatesse.

De l'attitude. — Toutes les figures d'un tableau doivent être dans une attitude convenable au sujet qu'elles représentent, de sorte qu'en les voyant on puisse connaître ce qu'elles pensent et ce qu'elles veulent dire. Pour imaginer sans peine ces attitudes convenables, il n'y a qu'à considérer, par exemple, attentivement les gestes que font les muets lorsqu'ils expriment leurs pensées par les mouvemens des yeux, des mains et de tout le corps*... Il faut qu'un peintre, de quelque école qu'il soit, considère attentivement la qualité de ceux qui parlent, et la nature de la chose dont il s'agit.

Quelques règles pour juger un tableau.

Pour juger un tableau, il faut considérer entre autres choses :

Le choix du sujet.

Si, dans l'ordonnance ou la disposition des figures, il paraisse qu'elles sont accommodées au sujet et à la représentation de l'histoire que le peintre a traitée.

Si les figures sont attentives au sujet pour lequel elles se trouvent là, et si elles ont une attitude et une expression convenables à ce qu'elles font.

Si les figures ont un relief conforme au lieu où elles sont, et à la lumière qu'elles reçoivent. Les ombres ne doivent pas être les mêmes aux extrémités et au milieu des groupes ; car il y a bien de la différence entre des objets qui sont environnés d'ombre et des objets qui n'en ont que d'un côté. Les figures qui sont dans le milieu d'un groupe sont environnées d'ombre de tous côtés ; car du côté de la lumière, les figures qui sont entre elles et la lumière leur envoient de l'ombre, mais les figures qui sont aux extrémités des groupes ne sont dans l'ombre que d'un côté, car de l'autre elles reçoivent la lumière. C'est au centre des figures qui composent une histoire que se trouve la plus grande obscurité ; la lumière n'y peut pénétrer, le plus grand jour est ailleurs, et il répand sa clarté sur les autres parties du tableau.

Du jugement qu'un peintre fait de ses ouvrages et de ceux des autres.

Un peintre qui n'a presque point de doutes dans les études qu'il fait n'avance guère dans son art. Quand tout lui paraît aisé, c'est une marque infaillible que l'ouvrier est peu habile, et que l'ouvrage est au-dessus de sa portée...

Quand les connaissances d'un peintre ne vont pas au-delà de son ouvrage, c'est un mauvais signe pour le peintre ; et quand l'ouvrage surpasse les connaissances et les lumières de l'ouvrier, comme il arrive à ceux qui s'étonnent d'avoir si bien réussi dans l'exécution de leur dessin, c'est encore pis ; mais lorsque les lumières d'un peintre vont au-delà de son ouvrage, et qu'il n'est pas content de lui-même, c'est une très bonne marque, et un jeune peintre, qui a ce rare talent d'esprit, deviendra sans doute un excellent ouvrier. Il est possible qu'il fasse peu d'ouvrage, mais ils seront excellens, et, comme on dit, ils attireront.

Un peintre doit être universel, et ne point se borner à une chose.

Si un peintre n'aime également toutes les parties de la peinture, il ne pourra jamais être universel : par exemple, si quelqu'un ne se plaît point aux paysages, s'il croit que c'est trop peu de chose pour mériter qu'on s'y applique, il sera toujours au-dessous des grands peintres. — Ce n'est pas être fort habile homme que de ne réussir qu'à une seule chose, comme à bien faire le nu, à peindre une tête ou les draperies, à représenter des animaux, ou des paysages, ou d'autres choses particulières ; car il n'y a pas d'esprit si grossier qui ne puisse avec le temps, en s'appliquant à une seule chose et la mettant continuellement en pratique, venir à bout de la bien faire. — L'esprit d'un peintre doit agir continuellement, et faire autant de raisonnemens et de réflexions qu'il rencontre de figures et d'objets dignes d'être remarqués ; il doit même s'arrêter pour les voir mieux, et les considérer avec plus d'attention, et ensuite former des règles générales de ce qu'il a remarqué sur les lumières et les ombres, le lieu et les circonstances où sont les objets. Mais il ne doit s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait dans chaque chose.

De ceux qui s'adonnent à la pratique avant d'avoir appris la théorie.

Étudiez premièrement la théorie avant d'en venir à la pratique qui est un effet de la science. Un peintre doit étudier avec ordre et avec méthode.

Ceux qui s'abandonnent à une pratique prompte et légère avant d'avoir appris la théorie ou l'art de finir leurs figures, ressemblent à des matelots qui se mettent en mer sur un vaisseau qui n'a ni gouvernail, ni boussole : ils ne savent quelle route ils doivent tenir. La pratique doit toujours être fondée sur une bonne théorie.

Qu'il est utile de repasser durant la nuit dans son esprit les choses que l'on a étudiées.

J'ai éprouvé qu'il est fort utile, lorsqu'on est au lit, dans le silence de la nuit, de rappeler les idées des choses qu'on a étudiées et dessinées, de retracer les contours des figures qui demandent plus de réflexion et d'application ; par ce

* Il est clair que Léonard de Vinci n'entend pas parler des signes de convention enseignés aux muets.

moyen on rend les images des objets plus vives, on fortifie et on conserve plus long-temps l'impression qu'elles ont faite.

Une tempête

Si vous voulez bien représenter une tempête, considérez attentivement ses effets. Lorsque le vent soufle sur la mer ou sur la terre, il enlève tout ce qui n'est pas fortement attaché à quelque chose, il l'agite confusément et l'emporte. Ainsi, pour bien peindre une tempête, vous représenterez les nuages entrecoupés emportés avec impétuosité par le vent du côté où il souffle, l'air tout rempli de tourbillons d'une poussière sablonneuse qui s'élève du rivage, des feuilles et même des branches d'arbre enlevées par la violence et la fureur du vent, la campagne tout en désordre par une agitation universelle de tout ce qui s'y rencontre, des corps légers et susceptibles de mouvement répandus confusément dans l'air, les herbes couchées, quelques arbres arrachés ou renversés, les autres se laissant aller au gré du vent, les branches ou rompues ou courbées contre leur situation naturelle, les feuilles toutes repliées de différentes manières et sans ordre; enfin des hommes qui se trouvent dans la campagne, les uns seront renversés et embarrassés dans leurs manteaux, couverts de poussière et méconnaissables; les autres qui sont demeurés debout paraîtront derrière quelque arbre, et l'embrasseront de peur que l'orage ne les entraîne; quelques autres se couvrant les yeux de leurs mains, pour n'être point aveuglés de la poussière, seront courbés contre terre, avec des draperies volantes et agitées d'une manière irrégulière, ou emportées par le vent. — Si la tempête se fait sentir sur mer, il faut que les vagues qui s'entre-choquent la couvrent d'écume, et que le vent en remplisse l'air comme d'une neige épaisse; que dans les vaisseaux qui seront au milieu des flots, on y voie quelques matelots tenant quelques bouts de cordes rompues, des voiles brisées, étrangement agitées, quelques mâts rompus et renversés sur le vaisseau tout délabré au milieu des vagues, des hommes criant se prendre à ce qui leur reste du débris de ce vaisseau. On pourra feindre aussi dans l'air des nuages emportés avec impétuosité par les vents, arrêtés et repoussés par les sommets des hautes montagnes, se replier sur eux-mêmes, et les environner, comme si c'étaient des vagues rompues contre des écueils; le jour obscurci par d'épaisses ténèbres, et l'air tout rempli de pluie et de gros nuages

Une bataille.

Vous peindrez premièrement la fumée de l'artillerie, mêlée confusément dans l'air avec la poussière que font les chevaux des combattans, et vous exprimerez ainsi ce mélange confus. Quoique la poussière s'élève facilement en l'air, elle retombe naturellement; vous la peindrez d'une teinte fort légère, et presque semblable à celle de l'air: la fumée qui se mêle avec l'air et la poussière étant montée à une certaine hauteur, elle paraîtra comme des nuages obscurs. Dans la partie la plus élevée, on discernera plus claire la fumée que la poussière, et la fumée paraîtra d'une couleur un peu azurée et bleuâtre; mais la poussière conservera son coloris naturel du côté du jour: ce mélange d'air, de fumée et de poussière, sera beaucoup plus clair sur le haut que vers le bas. Plus les combattans seront enfoncés dans ce nuage épais, moins on les pourra discerner, et moins encore on distinguera la différence de leurs lumières d'avec leurs ombres. Vous peindrez d'un rouge de feu les visages, les personnes, l'air, les armes, et tout ce qui se trouvera aux environs, et cette rougeur diminuera à mesure qu'elle s'éloignera de son principe, et enfin elle se perdra tout-à-fait. Les figures qui seront dans le lointain, entre vous et la lumière, paraîtront obscures sur un champ clair, et leurs jambes seront moins distinctes et moins visibles, parce que près de terre la poussière est plus épaisse et plus grossière. Si vous représentez hors de la mêlée quelques cavaliers courant, faites élever, entre eux et derrière eux, de petits nuages de poussière. Que l'air paraisse rempli de traînées de feu semblables à des éclairs; que de ces espèces d'éclairs que la poudre forme en s'enflammant, les uns tirent en haut, que les autres retombent en bas; que quelques uns soient portés en ligne droite, et que les balles des armes à feu laissent après elles une traînée de fumée. Vous ferez aussi les figures sur le devant couvertes de poudre sur les yeux, sur le visage, sur les cils des yeux, et sur toutes les autres parties sujettes à retenir la poussière. Vous ferez voir les vainqueurs courant, ayant les cheveux épars, agités au gré du vent, aussi bien que leurs draperies, le visage ridé, les sourcils enflés et approchés l'un de l'autre. Si vous représentez quelqu'un tombé à terre, qu'on le remarque à la trace qui paraît sur la poussière ensanglantée; et tout autour sur la fange détrempée, on verra les pas des hommes et des chevaux qui y ont passé. Vous ferez encore voir quelques chevaux entraînant et déchirant misérablement leur maître mort, attaché par les étriers, ensanglantant tout le chemin par où il passe. Les vaincus, mis en déroute, auront le visage pâle, le sourcil haut, le front tout ridé, les narines retirées en arc, et replissées depuis la pointe du nez jusqu'auprès de l'œil, la bouche béante et les lèvres retroussées, découvrant les dents et les desserrant comme pour crier bien haut. Que quelqu'un, tombé par terre et blessé, tienne une main sur ses yeux effarés, le dedans tourné vers l'ennemi et se soutienne de l'autre comme pour se relever; vous en ferez d'autres fuyant et criant à pleine tête. Le champ de bataille sera couvert d'armes de toutes sortes sous les pieds des combattans, de boucliers, de lances, d'épées rompues, et d'autres semblables choses; entre les morts on en verra quelques uns demi-couverts de poussière et d'armes rompues, et quelques autres tout couverts et presque enterrés; la poussière et le terrain détrempés de sang feront une fange rouge; des ruisseaux de sang, sortant des corps, couleront parmi la poussière; on en verra d'autres, en mourant, grincer les dents, rouler les yeux, serrer les poings, et faire diverses contorsions du corps, des bras et des jambes. On pourrait feindre quelqu'un désarmé et terrassé par son ennemi, se défendre encore avec les dents et les ongles; on pourra représenter quelque cheval échappé, courant au travers des ennemis, les crins épars et flottant au vent, faire des ruades, et un grand désordre parmi eux: on y verra quelque malheureux estropié, tombé par terre, se couvrir de son bouclier, et son ennemi, courbé sur lui, s'efforçant de lui ôter la vie. On pourrait encore voir quelque troupe d'hommes couchés pêle-mêle sous un cheval mort; et quelques uns des vainqueurs, sortant du combat et de la presse, s'essuyer avec les mains les yeux offusqués de la poussière, et les joues toutes barbouillées de la fange qui s'était faite de leur sueur et des larmes que la poussière leur a fait couler des yeux. Vous verrez les escadrons venant au secours, pleins d'une espérance mêlée de circonspection, se faisant ombre sur les yeux avec la main, pour discerner mieux les ennemis dans la mêlée et au travers de la poussière, et être attentifs au commandement du capitaine, et le capitaine, courant et montrant le lieu où il faut aller: on y pourra feindre quelque fleuve, et dedans des cavaliers, faisant voler l'eau tout autour d'eux et blanchir d'écume tout le chemin par où ils passent: il ne faut rien voir dans tout le champ de bataille qui ne soit rempli de sang et d'un horrible carnage

SALON DE 1836. — SCULPTURE.

UN BÉNITIER,

PAR M. ANTONIN MOINE.

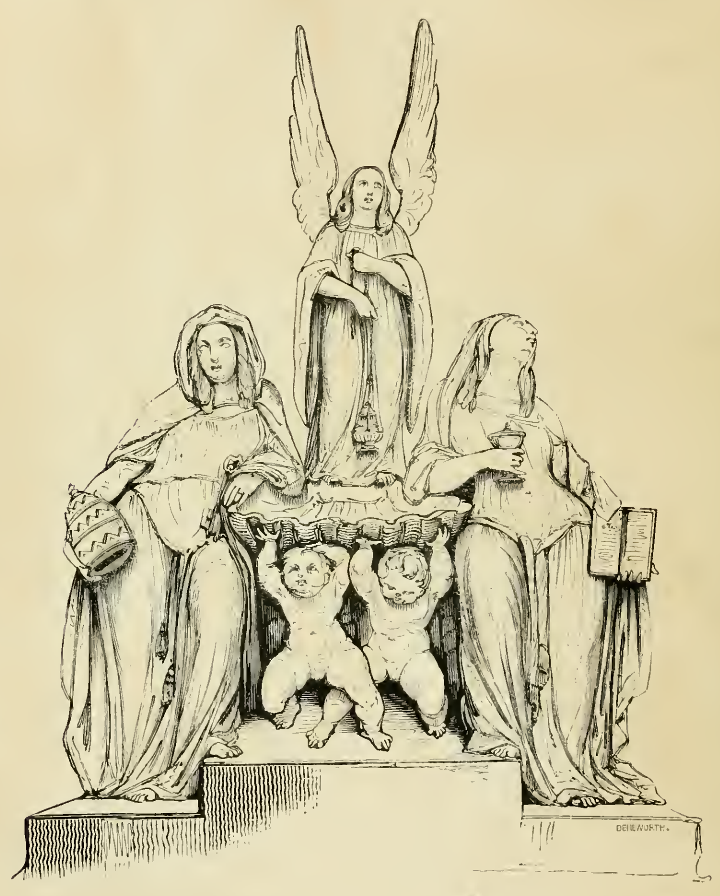
Dans notre premier volume, p. 48, nous avons publié un groupe de M. Antonin Moine, que l'on a vu au salon de

1833 : *un Lutin tourmentant un dragon*. Cet artiste a exposé cette année un ouvrage d'une plus haute importance que tous ceux qu'il avait jusqu'ici soumis au jugement public : c'est un modèle d'un des bénitiers qui doivent décorer l'église neuve de la Madeleine, et que M. le ministre de l'intérieur doit faire exécuter en bronze. M. Moine n'a pas eu le temps de faire mouler tout son bénitier, et le plâtre du Musée n'offre qu'un bloc informe au-dessous de la coquille; mais nous avons obtenu de la complaisance de l'artiste un dessin complet de son travail.

Deux figures de sept pieds de hauteur sont appuyées contre une coquille; la coquille est supportée par deux enfans; un ange, tenant un encensoir à la main, est placée entre les deux grandes figures, au-dessus de la coquille; cet ange a trois pieds et demi de hauteur.

La figure qui se trouve à gauche représente l'Eglise, l'autre la Foi.

L'Eglise tient dans sa main droite la tiare papale, dans sa main gauche les clefs de saint Pierre et l'étole. Son attitude est calme, douce et penchée; ses traits sont purs, mais souffrans d'une affliction religieuse, d'une sollicitude maternelle; ce n'est pas l'Eglise triomphante, l'Eglise lançant



(Salon de 1836; Sculpture. — Un Bénitier, destiné à l'église de la Madeleine, par M. Antonin Moine.)

du Vatican les foudres de l'excommunication jusque sur les têtes couronnées, mais l'Eglise militante, affligée de l'indifférence qui règne dans les cœurs.

La Foi tient dans sa main droite le saint ciboire, et dans sa gauche un Evangile sur lequel on lit ce mot *Credo*. L'artiste a voulu exprimer la passion, les désirs, les extases, que la dévotion fait germer dans une âme mystique. Il a voulu montrer cette femme aux yeux élevés, aux lèvres entrouvertes, oubliant la terre, pour reporter toutes ses pensées vers le ciel.

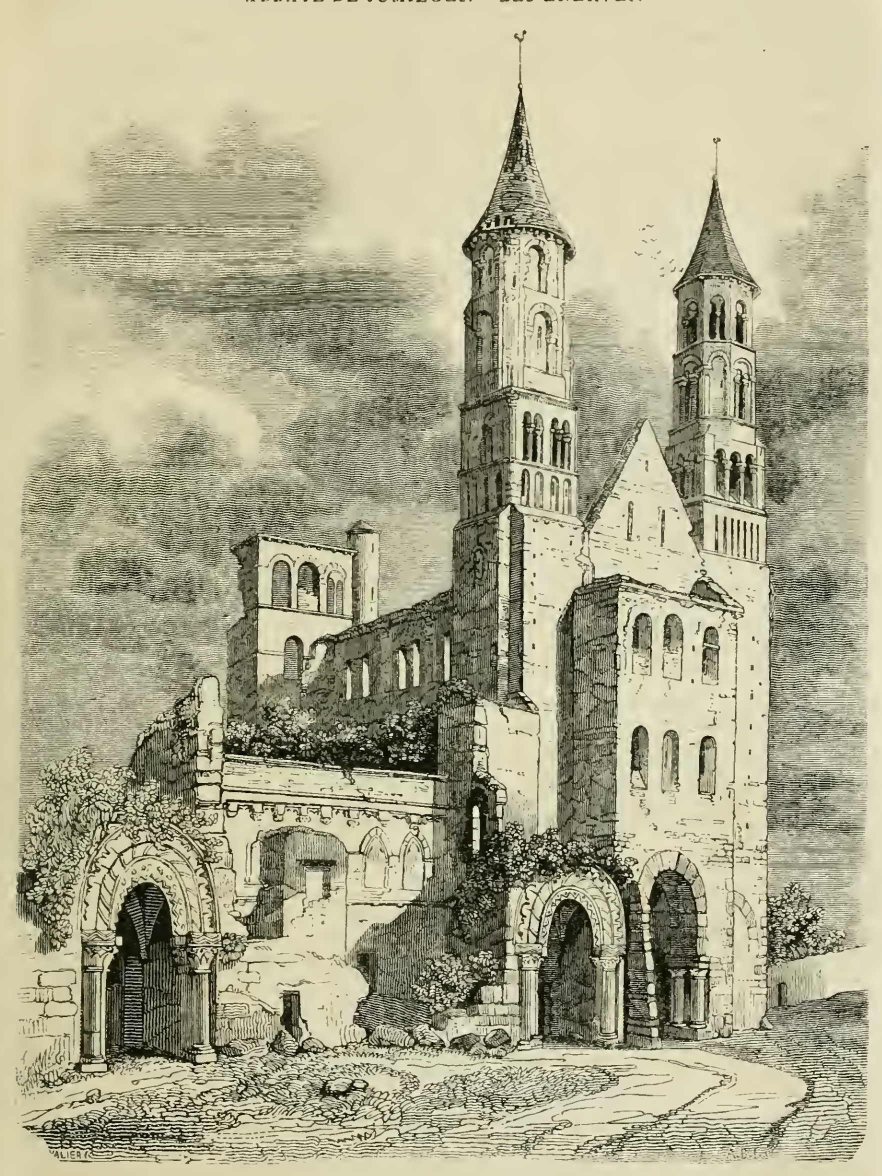
L'ange du milieu rappelle la grâce et la simplicité de l'art du moyen âge. Dans l'intention de l'artiste, cet ange veille et bénit ceux qui viennent puiser l'eau dans la coquille consacrée, enfans, femmes ou vieillards.

M. Antonin Moine doit exposer son second bénitier à la prochaine exposition.

Bureaux d'abonnement et de vente,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

ABBAYE DE JUMIÈGES. — LES ÉNERVÉS.



(Vue de l'ancienne abbaye de Jumièges.)

Une ancienne tradition rapporte qu'au septième siècle, et sous la première race de nos rois, deux des fils de Clovis II, s'étant révoltés contre leur père, furent saisis et condamnés à la mort; mais comme le roi et la reine Bathilde sa femme, hésitaient à faire périr sous leurs yeux leurs enfans, ils voulurent changer le genre du supplice; alors, dit une vieille chronique, « la royne Bathilde, inspirée de l'esprit de » Dieu, qui ne pouvoit laisser un tel excez impuni, aimant » mieux que ses enfans fussent chastiez en leur corps que » d'estre réservez aux supplices éternels, par une sévérité » pitoyable, et pour satisfaire aucunement à la justice di» vine, les déclara inhabiles de succéder à la couronne. Et » d'autant que la force et puissance corporelle qui leur avoit » servi pour s'eslever contre leur père consiste aux nerfz, » ordonna qu'ils seroient couppez aux bras, et ainsi renduz » impotents, les fit mettre dans une petite nacelle ou bateau,

» avec vivres sur la rivière de Seine, sans gouvernail ou aviron, assistez seulement d'un serviteur pour leur administrer leurs nécessitez, remettant le tout à la Providence et miséricorde de Dieu, soubs la conduite duquel ce bateau devalla tant sur la rivière de Seine qu'il parvint en Normandie, et s'arresta au rivage d'un monastère appelé des anciens *Jumièges.* »

C'était là que, depuis quelques années, un saint personnage nommé Philibert, retiré dans une presqu'île de la Seine entre l'ancienne ville de Rothomagus (Rouen) et les bords de la mer, passait ses jours dans la prière; quelques moines s'étaient joints à lui, et ils avaient élevé, vers 640, un monastère en ce lieu que le roi Dagobert leur avait abandonné.

Saint Philibert recueillit les deux petits-fils de son bienfaiteur Dagobert dans le monastère de Jumièges, où l'on croit que tous deux prirent l'habit de moine et firent profession: on montre encore aujourd'hui les restes du tombeau qui renfermait les corps des *énervés*: l'abbaye de Jumièges devint bientôt célèbre par les bienfaits des rois. Les Normands, dans leurs courses aventureuses, la ravagèrent plusieurs fois, et la détruisirent même en 840; mais l'abbaye se releva de ses ruines par les soins d'un duc de Normandie qui lui fit de riches présens, et l'entoura de ces vastes forêts, où le second duc de Normandie, Guillaume-Longue-Epée, aimait tant à venir chasser.

Plus tard, Jumièges compta au nombre des plus célèbres abbayes. Les moines ne s'occupaient pas seulement de la prière et de la culture de leur jardin; ils aidaient à conserver comme un dépôt précieux, parmi une population ignorante, la faible tradition des sciences et des lettres à cette époque; ils transcrivaient laborieusement les livres des anciens qui composaient leur *librairie*, ou ils en composaient eux-mêmes de nouveaux, pour transmettre à la postérité les choses qui arrivaient de leur temps. C'est ainsi qu'un moine de cette abbaye nous a laissé une histoire des ducs de Normandie, dont l'auteur est connu sous le nom de Guillaume de Jumièges.

Au quinzième siècle, Charles VII, dans la guerre longue et terrible qu'il eut à soutenir contre les Anglais, vint y chercher un asile, et quelques années plus tard, Agnès Sorel y trouva un tombeau.

Vers la fin du siècle dernier, avant la révolution, c'était encore une abbaye riche et florissante, jouissant de 40,000 livres de rente, avec un abbé commendataire qui présentait à trente-huit cures.

Aujourd'hui, la péninsule de Jumièges est tout-à-fait plane, et ne présente à l'œil que la triste uniformité d'une plaine marécageuse. Chaque année ajoute au désordre et à la ruine de cette antique fondation. Les forêts qui couvraient autrefois le sol aux alentours du monastère s'y sont converties en tourbe, sans que la forme des arbres se soit sensiblement altérée; on y reconnaît encore l'aulne, le bouleau, le coudrier et jusqu'à ses fruits ovales que supporte une coupe élégante.

L'entrée qui conduit au cloître est la plus riche partie de l'édifice. Elle précède la salle des gardes de Charles VII: maintenant, c'est moins un cloître qu'une vaste cour, où de tous les côtés l'œil n'aperçoit que ruines; à peine retrouve-t-on çà et là, dans les angles des bâtimens, des restes de sculptures et de tableaux, qui, gravés sur les murs, réfléchissaient comme un miroir, aux yeux des spectateurs charmés, l'histoire animée et vivante des scènes dont ces glorieux édifices avaient été les muets témoins.

La tangue. — On donne ce nom à un sable dont on fait grand usage sur les côtes des départemens du Calvados et de la Manche pour les besoins de l'agriculture. En l'examinant attentivement, on reconnaît qu'il résulte de quelques débris de roches granitiques ou schisteuses, d'une grande quantité de quartz réduit à une ténuité extrême, et d'une infinité de fragmens microscopiques provenant de coquilles. Sa formation paraît due au mélange du dépôt des rivières avec les débris animaux conservés dans le sein de la mer.

L'extraction et le transport de cette tangue donne lieu à un mouvement considérable; ainsi, par exemple, dans la seule baie du Mont-Saint-Michel, on en enlève annuellement 50 mille charretées, dont quelques unes vont jusqu'à 10 et 12 lieues dans l'intérieur entretenir la fécondité des terres. C'est principalement au sel qu'il contient que cet engrais doit ses qualités; quelquefois on pourrait même en retirer d'assez grandes quantités; aussi la douane en surveille-t-elle l'emploi. En certaines localités, dans le pays avranchin entre autres, on recueille avec des racloirs la partie la plus superficielle de la tangue, et on en extrait du sel, appelé *sel ignifère.* Autrefois la majeure partie du département de la Manche était approvisionnée par ces établissemens, qui sont presque ruinés aujourd'hui, tant à cause des abondantes salines de l'Est, qu'à cause des procédés defectueux employés dans leurs manipulations.

SIÉGE ET CAPITULATION DE DANTZICK, 1813 — 1814,

Par un témoin oculaire.

Les malades, les fuyards, les blessés de la grande armée, commencèrent à encombrer la ville de Dantzick dès les premiers jours du mois de décembre 1812; leur nombre alla toujours en grossissant jusqu'au 1er janvier 1813, époque de l'arrivée des régimens français et napolitains qui venaient de l'Allemagne, et des débris de la grande armée qui avaient soutenu la retraite de Moscou.

Les Cosaques qui poursuivaient ces derniers s'arrêtèrent devant Dantzick, tracèrent un camp, creusèrent des tanières sur lesquelles on posa des toits en planches; ils allumèrent des feux dans les campagnes d'alentour.

Notre garnison se composait alors d'environ trente mille hommes valides qu'on arma et qu'on équipa de nouveau, d'un essaim devorant d'employés aux vivres et comptables, de chirurgiens, de vivandiers, de cantiniers, et de six à sept mille malades qu'une épidémie nous enleva en moins de trois mois. La contagion se répandit aussi dans la bourgeoisie. On jetait de tous côtés des cadavres dans les canaux; les convois des morts de qualité s'embarrassaient dans les carrefours, et tandis qu'à leur suite les trombones s'enflaient de sons funèbres, les chiens des malheureux qu'on avait jetés aux voiries remplissaient la ville de longs hurlemens.

Rapp, cependant, parcourait les rues suivi d'un train magnifique, semait quelque argent, encourageait le soldat, le Napolitain surtout que devorait le souffle de l'aquilon, et le Polonais qui aime à se battre en plaine et qu'étonnait l'aspect des casemates et des herses.

On prodiguait les trésors recueillis dans les cendres de Moscou; de toutes parts flottaient les riches fourrures du Nord et les etoffes de l'Orient. La nuit, le long des fenêtres éblouissantes de l'eclat des bougies, tourbillonnaient sans relâche, au son des flûtes et des cors, de longues files de valseurs et de valseuses au teint de rose, tandis que les cafés regorgeaient de jeunes gens qui, ne respirant que la guerre et le plaisir, se réjouissaient au bruit du canon et à l'immense clarté des incendies.

Vers le mois d'avril, nous chassâmes de la ville une populace affamée dont les besoins commençaient à devenir inquiétans; elle remplissait l'air de cris lamentables, et, repoussée par les Russes qui voulaient la refouler dans nos murs, elle errait en proie à toutes les misères sur les ilots formés autour de nos remparts par les débordemens de la Vistule, regrettant sans doute l'ombrage des beaux marron-

niers qui croissent entre les perrons dont la ville est remplie, et qui, se déployant avec leurs bouquets de fleurs comme de grands éventails, donnent à la plupart des rues un charme inexprimable.

Nous tuâmes environ quinze mille hommes à l'ennemi; douze mille des nôtres mordirent la poussière; les faubourgs extérieurs, naguère si florissans, furent démolis et rasés. Bientôt, nous vîmes s'élever sur leurs ruines fumantes, et sur les hauteurs que nous avions été forcés d'abandonner, les tentes de paille des Tartares que devançaient les flots toujours émus d'une foule de combattans habillés de vert. Nous avions mangé nos chevaux, et on allait chercher, parmi les débris des magasins écroulés, les miettes de biscuit mêlées de sable qu'on nous envoyait aux avant-postes.

Cependant, nos Polonais harassés murmuraient; les Bavarois, rappelés par leur gouvernement, avaient quitté nos murs; le général napolitain Pépé voyait dans leurs casernes ornées de madones et remplies d'ordures tomber ses inutiles soldats, comme s'ils eussent été frappés de la peste. Les Toscans découragés chantaient au soleil, en versant des torrens de larmes, les airs de leur harmonieuse patrie, et les officiers saxons incorporés dans le bataillon du roi de Rome, fatigués de monter la garde aux portes et dans les couloirs du théâtre, n'imprimaient plus aux pointes cirées de leurs moustaches les formes élégantes qui leur avaient gagné les bonnes grâces des dames.

Enfin, de fâcheuses nouvelles venues de France par les Pays-Bas nous firent comprendre combien était vaine l'espérance que nous conservions encore d'être secourus. Nous reconnûmes que de plus longs efforts seraient superflus; en conséquence, nous ouvrîmes nos portes aux petites charrettes d'écorce du Kan-Blanc *, et nous capitulâmes. L'ennemi devait nous laisser nos armes et nous conduire aux bords du Rhin; mais la capitulation fut violée: on nous désarma, nous fûmes faits prisonniers, et on ne nous laissa que le choix de la province où nous devions passer le temps de notre captivité. Nous désignâmes l'Ukraine, et le 2 janvier 1814, à midi, nous défilâmes devant le vieux prince de Wurtemberg, auquel des joues flasques et pâles donnaient l'air d'un fantôme. Rapp, vêtu d'une riche pelisse de velours vert doublée de zibeline, se tenait à cheval à ses côtés. Derrière eux caracolaient des figures triangulaires surmontées de plumes de coq; il gelait à pierre fendre, et le soleil faisait étinceler du feu des diamans les flocons de neige glacée, répandus, comme les nœuds d'un réseau, sur la coupole immobile des pins.

Ainsi tomba la ville de Dantzick; elle offrait, avant le siége, tous les signes de la richesse et de la prospérité. De magnifiques faubourgs, traversés par des canaux revêtus de talus de pierre, fleurissaient à l'ombre de ses remparts. C'était un lieu de gain et de mouvement, de loisir et de couronnes de roses. Nous en avions agrandi l'enceinte en y construisant des forts qu'on avait plantés d'arbres et ornés d'escaliers de marbre. Les façades des maisons, presque toutes peintes en fresque et garnies de fenêtres immenses, brillaient comme des serres pleines d'hyacinthes et de tubéreuses; car les habitans aiment ces fleurs par-dessus tout. Quand nous nous en éloignâmes, sa population réduite de moitié ne s'élevait plus qu'à 20,000 âmes; le commerce, le luxe, la joie avaient disparu, et toutes les maisons, et tous les monumens publics, à l'exception de la Cathédrale, de l'Hôtel-de-Ville et des deux Musées de peinture et curiosités, avaient été endommagés ou par les flammes des incendies ou par les projectiles des assiégeans.

Quand la tête de l'armée prisonnière, dont un major russe avait pris le commandement, eut dépassé de quelques pas le gros de l'armée ennemie, deux Cosaques irréguliers vinrent se placer l'un à droite et l'autre à gauche de notre colonne, puis deux autres et ainsi de suite de dix en dix pas. Ces Cosaques perchés sur des chevaux de rebut, le visage ombragé de cheveux blonds groupés en épis et durs comme du chaume, poussaient des cris de joie, et se couronnaient de rejetons de sapin en guise de laurier, tandis que notre colonne se déroulait dans la plaine, comme un long ruban nuancé de mille couleurs....

* Les Tartares appellent ainsi l'empereur de Russie.

Bonjour, monsieur. — Les inflexions donnent la vie aux paroles; c'est une musique expressive sans laquelle le discours deviendrait monotone et presque inintelligible. Lorsque *bonjour, monsieur*, est dit dans le sens qu'on lui donne le plus habituellement, ce n'est qu'une simple formule de politesse; mais ces deux mots peuvent comporter d'autres intentions que les inflexions savent parfaitement exprimer. — Un homme qui pense avoir à se plaindre d'un autre, lui dit: *Bonjour, monsieur*, avec une inflexion incisive ou sèche, ou dure, ou audacieuse. Une tierce personne, en écoutant, serait frappée du ton qui l'accompagne; car c'est le propre des inflexions justes, elles s'expliquent d'elles-mêmes. — Si, au contraire, un homme se rend témoignage de ses torts envers un autre, il dira: *Bonjour, monsieur*, avec très peu d'inflexion, et ce ton monotone prouve son embarras. — Un homme qui en retrouve un autre après quelques années d'absence, appuiera davantage sur ces deux mots, en élevant la voix comme par exclamation: *Bonjour, monsieur!* — Un autre qui rencontre un homme qu'il sait être échappé à quelque grand danger, dira: *Bonjour, monsieur*, avec un plaisir mêlé d'attendrissement. Les inflexions en pareil cas sont plaintives et caressantes. — Je n'en finirais point si je voulais énumérer les inflexions représentant les différens sentimens dont ces deux mots seuls sont susceptibles... Peu de personnes se font une idée de l'influence que peuvent avoir les inflexions sur l'esprit et le cœur.

Le pouvoir des inflexions paraissait infaillible au célèbre acteur Baron; il en avait si bien le secret, qu'il prétendait faire pleurer par des accens tendres et tristes, appliqués à des paroles gaies et même comiques. On l'a vu, plus d'une fois, essayer avec succès de pareilles épreuves; par exemple, en récitant les paroles si connues de la chanson: *Si le roi m'avait donné Paris sa grand' ville,....* il ne manquait jamais son effet, et l'attendrissement des spectateurs allait, dit-on, jusqu'aux larmes.

Études sur l'art théâtral.

BERTRAND INIGO,

ROMANCE ESPAGNOLE DU HUITIÈME SIÈCLE.

(La scène se passe dans un groupe de fuyards.)

Lorsque nous partîmes pour aller combattre les Infidèles, nous convînmes par serment que celui qui mourrait dans la bataille serait rapporté dans le camp chrétien pour y être enterré dans une terre consacrée.

Et comme les Barbares eurent l'avantage, au milieu de la sanglante mêlée nous perdîmes don Inign, quoiqu'il fût invincible.

Sept fois de suite on tira au sort, parmi les fuyards, à qui l'irait chercher, et sept fois de suite le sort tomba sur le bon vieux et vénérable guerrier son père.

Les trois premières fois ce fut l'effet du hasard, les quatre dernières ce fut l'effet de la trahison: trahison inutile, car il ne serait pas resté.

Il détourne les rênes de son cheval, sans que personne veuille le suivre, emporté par la douleur, il apostrophe ainsi ses compagnons:

« Bien! retournez dans vos foyers, Chrétiens, pour lesquels » vivre infâmes, c'est vivre. Je n'ai eu peur du danger qu'une seule » fois, et c'est lorsque j'y ai vu mon fils.

» Je ne retourne pas au milieu des ennemis à cause de mon serment ou du sort que vous avez faussé; pour m'y reconduire, il suffit de l'amour et de la vengeance.

» Puisque, ménager de son honneur, mon fils ne se souvint pas de son vieux père, je veux, en retournant à la plaine de Xérès, lui montrer que son père ne l'a pas oublié.

» Et vous, lâches! si les promesses et les sermens ont du poids sur vous, ne croyez pas qu'en m'envoyant à la mort vous ayez échappé au trépas qui vous attend.

» Que l'on jette vite une seconde fois les dés, et que l'on tire au sort pour savoir qui viendra me chercher; car je ne vais pas pour ramener le corps de mon fils, mais seulement pour le venger et pour mourir.

QUELQUES UNS DES INSTRUMENS DE MUSIQUE LES PLUS USITÉS CHEZ LES ANCIENS.

Flûte. — La flûte était connue en Asie avant de l'être en Europe. Homère ne fait mention des flûtes que deux fois dans l'Iliade; dans l'Odyssée, où il n'est question que de l'Europe, il n'en parle aucunement. Ce fut dans la Béotie ou à Thèbes que l'on fit d'abord usage de la flûte phrygienne. Outre la flûte simple, on avait la flûte double, dont l'une, appelée *sinistra*, était dans la main gauche et servait à jouer le dessus; et l'autre, appelée *dextra*, était dans la main droite et servait à jouer le dessous et à accompagner l'autre. Un certain Sacadas, d'Argos, en jouant de la flûte, emporta pendant plusieurs pythiades les plus vifs applaudissemens: il en résulta que le nombre des amateurs de cet instrument augmenta de plus en plus dans les républiques de la Grèce, et surtout à Thèbes. Pour accompagner les chants des premières tragédies on préféra la flûte à la lyre. Dans les temps reculés, il entrait dans l'éducation des jeunes Athéniens bien élevés d'apprendre à jouer de la flûte. Mais plus tard les joueurs de flûte, qui étaient pour la plupart natifs de Thèbes et d'un orgueil excessif, devinrent ridicules. On a conservé les noms d'un grand nombre de joueurs de flûte célèbres. *Antigénides* accompagnait le poète Philonenus lorsqu'il chantait ses poésies, et fut professeur d'Alcibiade. Il dit un jour en public, à un de ses élèves trop peu goûté suivant lui : « Une autre fois tu joueras » pour moi et pour les Muses. » *Théodorus*, le père de l'orateur Socrate, était facteur de flûtes, et cet état lui avait procuré, selon Plutarque, une fortune assez considérable pour donner à ses enfans une très bonne éducation, et pour pouvoir salarier, dans les cérémonies religieuses, un chœur de chanteurs au nom de sa tribu. *Timothéus*, de Thèbes, joua un jour sur la flûte le *Nome Orthien* avec un tel art, qu'Alexandre-le-Grand, transporté d'une ardeur guerrière, se précipita en pleurant sur ses armes. Un élève de ce Timothéus expira d'émotion la première fois qu'il se fit entendre en public; il s'appelait *Harmonides*. *Bacchis*, *Boa*, *Galatée*, *Glaucé*, *Lamia*, *Néméada*, étaient des joueuses de flûte renommées. *Evius*, de Chalcis en Eubée, joua de la flûte à la cérémonie du mariage d'Alexandre-le-Grand.— *Diodorus*, musicien favori de Néron, augmenta le nombre des trous de l'instrument. Un bas-relief, publié par Visconti, prouve que les anciens connaissaient la flûte traversière. Les Romains tiraient leurs joueurs de flûte de l'Étrurie.



(Musicien jouant de la double flûte, d'après une peinture altérée de Pompeï *.)



(Peintures tirées d'une arabesque de la maison dite du Chirurgien, à Pompeï, rue d'Herculanum, n° 16.)



(Peinture antique de Pompeï.)

* On a déjà vu une femme jouant de la double flûte dans une Répétition dramatique (1835, p. 269), et des musiciens jouant de divers instrumens, cymbales, tambour de basque, etc. (même année, p. 272.)

On appelait *phorbeion* chez les Grecs, et *capistrum* chez les Romains, l'espèce de bandage de cuir que les musiciens plaçaient sur leur bouche, et qui était percé à l'endroit où passait l'anche de la flûte. Le *phorbeion* ou *capistrum* empêchait les joues et les lèvres de souffrir en s'enflant, et mettait le musicien à même de mieux gouverner son haleine.

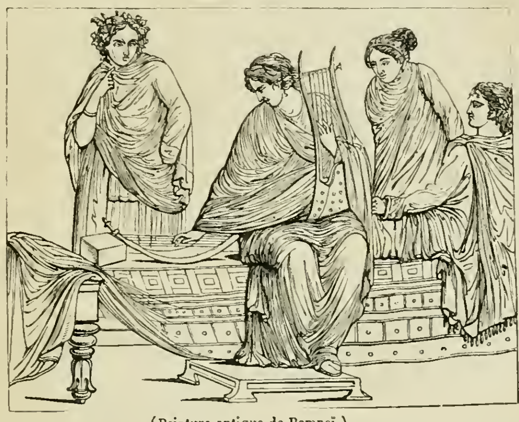
On trouve dans les lois des Douze Tables, instituées l'an 502 de Rome, que le maître des funérailles pouvait y employer dix joueurs de flûte. Au rapport d'Horace, Lucius fut le premier qui, vers l'an 510, inventa à Rome une comédie, qui ne consistait alors qu'à réciter des vers sur le théâtre et à être accompagné par des joueurs de flûte, puis ensuite par des joueurs d'instrumens à cordes. Sous le consulat d'Emilius, l'an de Rome 560, la musique parut avec plus d'éclat, et fut introduite dans les festins : on accorda alors des priviléges aux musiciens de tous les pays qui viendraient s'établir à Rome.

Syrinx. — Flûte de pan, composée de sept tuyaux de grandeur inégale. On voit souvent la syrinx figurée, sur les monumens, dans la main des faunes, des satyres, ou de personnes rustiques; c'est un des emblèmes de la vie pastorale.

Harpe. — L'instrument triangulaire que les anciens appelaient *trigone*, et que quelques auteurs croient être le même que la *sambuca*, correspond à la harpe moderne. La harpe d'ivoire à sept cordes était propre aux Grecs qui la négligèrent, mais les Romains la conservèrent long temps dans les sacrifices.

Lyre. — Cet instrument avait différens noms : *lyra*, *phorminx*, *chelys*, *barbiton*, *cithara*. — *Phorminx* était un nom générique : il s'appliquait aussi à de grandes lyres qu'on portait sur le dos. — Le nombre des cordes de la lyre a beaucoup varié : celle d'Olympus et de Therpandre n'en avait que trois. La lyre à sept cordes était la plus usitée. Simonide y ajouta une huitième corde. La lyre d'Apollon d'Herculanum en a neuf.

La lyre se touchait avec les doigts ou avec un petit instrument d'ivoire appelé *pecten*, *plectron* ou *plectrum*. Il était plus habile de toucher la lyre sans plectrum. On en jouait aussi quelquefois avec les deux mains, ce qui s'appelait pincer en dedans et en dehors (*intus et foris canere*). Les Scythes, pour jouer du *pentachorde*, instrument à cinq cordes, se servaient d'une mâchoire de chien au lieu du *plectrum*. La matière des montans et de la table jouait



(Peinture antique de Pompeï.)

des lyres était de cornes d'animaux, de bois de chêne, d'écaille de tortue, etc.

L'usage de la lyre l'emporta à la fin sur celui de la flûte ; quelquefois ces deux instrumens s'accompagnaient l'un l'autre. Les noms d'*Orphée*, *Plinus*, *Amphion*, *Arion* et *Démodocus*, joueurs de lyre, ont été transmis à la postérité comme des noms d'artistes de génie. Il ne faut pas oublier que les dons de la composition musicale et de l'invention se confondaient dans les mêmes artistes, qui, au reste, chantaient en même temps, et souvent leurs propres poésies. Tous les Grecs apprenaient la musique, et à la fin ou au commencement des repas, on chantait des chansons appelées scholies. On passait la lyre de main en main, et chacun chantait à son tour une strophe en s'accompagnant; la lyre ayant, dans une semblable occasion, passé à Thémistocle qui ne put s'en servir, on jugea qu'il n'avait pas d'éducation. Le mot *amousikos*, sans musique, signifiait un homme sans goût, sans éducation, comme on dit parmi nous un homme sans lettres, illettré.

Les joueurs de lyre se nommaient *lyristes*, *citharistes* ; les femmes *psaltriai*.

Cithare. — Petite lyre qui a été aussi appelée *chélys* : on en pinçait les cordes avec les doigts, sans employer le *plectrum*. On appelait *cithariste* le joueur de lyre qui ne s'accompagnait pas de la voix, et *citharœde*, celui qui ne de la lyre qu'en chantant. Les citharœdes disputaient les couronnes dans les jeux pythiens et delphiens. La tunique de ces musiciens descendait jusqu'au talon comme celle des femmes : ils paraissaient aussi sur le théâtre avec des chaussures de femme. Leur coiffure était très recherchée, et ils portaient, contre l'usage ordinaire, des cheveux longs et bouclés, ceints d'une couronne de laurier ou même d'or.

CARROUSEL DE 1662.

(Voir page 39.)

Voici les détails que l'on trouve sur ce carrousel dans un livre intitulé : *Courses de Testes et de Bagues faites par le roi et les princes et seigneurs de sa cour en l'année 1662.* Ce livre, imprimé en 1670 avec un texte de Perrault, offre une suite très remarquable de gravures coloriées représentant toute la suite de la fête.

On exécuta une espèce de ballet, dans lequel figurèrent, successivement ou ensemble, des Romains sous la conduite du roi, des Persans dont le chef était Monsieur, frère unique du roi, des Turcs commandés par le prince de Condé, des Indiens par le duc d'Enghien, enfin des Sauvages de l'Amérique sous les ordres du duc de Guise.

Chaque nation formait une quadrille composée d'un chef

et de dix chevaliers, suivis de leurs officiers et équipages. C'était le roi qui lui-même avait déterminé l'ordre de la fête avec un Italien nommé Vigarani.

La place Royale, qui sous Louis XIII avait été le théâtre d'une fête semblable, ayant été jugée trop petite pour celle-ci, on choisit comme plus favorable la place située devant les Tuileries; depuis ce jour, elle a gardé le nom de *place du Carrousel*. On forma un camp de quarante-cinq toises en carré, fermé de doubles barrières. A douze pieds de la dernière barrière furent dressés des échafauds qui environnaient tout le camp, et cet espace fut réservé pour y ranger tous les chevaux de main, et les mettre hors d'état de nuire. Les échafauds formaient un amphithéâtre capable de contenir 15,000 personnes assises. C'était un carré qui se terminait, du côté par où l'on entrait, en un demi-cercle dans lequel se devait placer *la* quadrille du roi, qui, de cette sorte, se trouvait au milieu de la lice, vis-à-vis de l'échafaud des reines; les quatre coins de l'amphithéâtre étaient destinés aux quatre autres quadrilles. Au milieu de la façade des Tuileries, qui était aussi le milieu de l'amphithéâtre, était élevé le grand échafaudage pour les reines et les princesses de la cour. L'architecture de cette construction se terminait par un fronton dans lequel, sur une table de marbre noir, on lisait une inscription latine écrite en lettres d'or : le roi y était désigné par les noms d'*empereur des Français, admiration et terreur de tous les peuples, bonheur des nations*, etc.

Le 5 juin, jour fixé pour la fête, étant arrivé, le roi se rendit avec sa quadrille dans l'hôtel de Vendôme, où il s'habilla, ainsi que les autres chefs et seigneurs qui arrivèrent tous successivement au rendez-vous.

De leur côté les reines, accompagnées de la reine d'Angleterre et de toutes les princesses de la cour, accompagnées des maréchaux d'Estrées, du Plessis, Villeroy et d'Aumont, vinrent prendre place à l'endroit qui leur avait été destiné, et la fête commença.

Les quadrilles se présentèrent sur le lieu de la fête dans l'ordre suivant :

D'abord le maréchal duc de Grammont, nommé maréchal-de-camp-général de la fête, avec sa suite, qui se composait d'un timbalier, de deux trompettes, un écuyer, six pages et huit chevaux de main conduits chacun par deux palefreniers, puis deux autres timbaliers, quatre trompettes et dix estafiers.

Venait après le comte de Noailles en qualité de maréchal-de-camp de la quadrille du roi, il était suivi d'un cortége semblable à celui du duc de Grammont, et à ses côtés marchaient deux aides-de-camp. Tous ceux que nous venons de citer étaient vêtus à la romaine.

On vit ensuite apparaître, le maréchal de-camp de la quadrille de Monsieur, avec une suite habillée à la façon des Persans. Puis les maréchaux-de-camp de monsieur le Prince, de M. le duc d'Enghien et de M. le duc de Guise, avec leurs cortéges habillés en Turcs, en Indiens et en Sauvages.

Lorsque cette avant-garde fut entrée dans l'amphithéâtre, et eut fait sa comparse devant les reines, le maréchal-de-camp-général visita les barrières et les têtes, reconnut le terrain, puis envoya avertir le roi que tout était prêt pour le recevoir. Il distribua les postes des quadrilles à leurs maréchaux-de-camp respectifs, et retourna au-devant du roi.

Comme nous ne pouvons donner les détails des habits de chaque quadrille, nous dirons seulement quelles étaient les couleurs des quadrilles. Les couleurs feu et noir étaient celles de la première quadrille vêtue à la romaine; l'incarnat et le blanc étaient les couleurs de la deuxième, vêtue à la persane; le bleu et le noir celles de la troisième, vêtue à la turque; la couleur de chair et le jaune étaient celles de la quatrième, vêtue à l'indienne; le vert et le blanc, celles de la cinquième, vêtue à l'américaine; ceux-ci ajoutaient aussi à leur costume des peaux d'animaux sauvages de toutes sortes.

La quadrille du roi arriva la première. Voici l'ordre dans lequel elle se présenta : un timbalier et deux trompettes précédaient le sieur de Massignai, écuyer ordinaire du roi, qui marchait suivi de vingt chevaux de main, conduits chacun par deux palefreniers; le sieur Lanoue, écuyer de la grande écurie du roi, suivi de vingt-quatre pages portant tous des javelines et conduits par deux écuyers. Le sieur de Givry, écuyer de la petite écurie, à la tête de cinquante chevaux de main du roi, menés comme les précédens; trois timbaliers, huit trompettes, et cinquante valets de pied habillés en licteurs avec des faisceaux d'or. Enfin, deux écuyers de la grande écurie fermaient le cortége, le premier portant la lance de sa majesté, l'autre sa devise, qui était un soleil perçant les nuages avec ces mots: *Ut vidi, vici.*

Puis venait le comte de Noailles.

Le roi marchait suivi de quatre écuyers et des aventuriers de sa quadrille, parmi lesquels se trouvaient les comtes de Vivonne, d'Aignan, le duc de Navaille, les comtes d'Armagnac, de Lude, etc., tous vêtus à la romaine. La quadrille était fermée par un écuyer portant l'épée du roi, quarante estafiers, et vingt pages portant les lances et les écus des chevaliers. Après avoir fait sa comparse devant les reines, la quadrille alla se poster dans le demi-cercle à l'extrémité du carré, et le roi prit place au milieu.

Arrivèrent ensuite successivement les quatre autres quadrilles avec une suite semblable à celle du roi, mais vêtue toutefois de costumes différens. Dans la cinquième quadrille, celle des Sauvages d'Amérique, on se permit quelques plaisanteries de costumes assez divertissantes. Ainsi certain nombre de palefreniers fut habillé en satyres, des timbaliers en tritons, des pages en bacchantes, et des vingt-quatre estafiers, douze furent habillés en ours, et les douze autres chargés de les conduire étaient habillés en esclaves maures, et portaient des singes sur leurs épaules.

Après que toutes les quadrilles eurent salué les reines, chacune fut prendre sa place dans l'attente du signal des courses.

Le maréchal-de-camp-général fit alors fermer les barrières, poser les têtes et lire les lois du camp.

Voici quelles étaient ces lois

« Chaque quadrille courra quarante-quatre courses, et celle qui emportera le plus grand nombre de têtes aura l'avantage sur les autres. Mais, afin de ne pas faire tort à l'adresse des chevaliers des autres quadrilles, en cas qu'il y en ait un ou plusieurs qui aient plus ou égal nombre de têtes que ceux de la quadrille victorieuse, ils pourront repasser dans ladite quadrille, et auront le choix ou de faire courre les chevaliers sur leurs mêmes courses, ou de s'éprouver une seconde fois contre eux. Et celui qui demeurera supérieur par le plus grand nombre de têtes gagnera le prix.

» Le chevalier qui en courant laissera tomber le casque, l'épée ou le dard, qui perdra l'étrier, ou dont le cheval tombera, perdra toutes ses courses. Et parce qu'on court la bague ou les têtes et qu'on ne galope pas, toute course faite de galop sera comptée pour rien.

» La demi-volte achevée, le trot étant de mauvaise grâce, le chevalier prendra la course.

» Et comme il est impossible, la course ayant lieu des deux côtés, que les juges du camp puissent aisément voir les têtes qu'on remporte, il faut que chacun d'eux choisisse une barrière pour en prendre le soin, et qu'il y établisse un gentilhomme auquel sera donnée la liste des quadrilles, et les noms des chevaliers qui les composent; il tiendra et écrira le compte exact des têtes qui auront été remportées.

» Il est aussi à propos que ce gentilhomme ne parte point de la barrière, et qu'il y en ait un autre auprès de lui, lequel il enverrait lorsque les courses des chevaliers seront fournies, pour porter aux juges du camp les noms des chevaliers et le nombre des têtes remportées. Et ainsi les juges du camp donneront le prix à celui qui l'aura le mieux mérité? »

Ce jour-là les chevaliers coururent les têtes, toute la jour-

née, et celui qui sortit vainqueur de la fête fut le marquis de Bellefond, chevalier de la quadrille de Monsieur. Le prix qu'il reçut des mains de la reine fut une boîte garnie de diamans renfermant le portrait du roi.

Le lendemain les chevaliers revenus dans le même ordre sur le terrain des jeux, coururent les bagues, et le comte de Sault, aventurier de la quadrille du prince de Condé, remporta le prix de la course.

SAINTE GENEVIÈVE,

PATRONE DE PARIS.

La légende est la forme primitive la plus naïvement poétique par laquelle l'imagination des peuples exprime leurs souvenirs, leurs joies et leurs misères, le récit des évènemens extraordinaires de leur histoire, la vie des personnages dont le nom se rattache aux traditions les plus populaires de la religion et de la patrie. Il y a des légendes universelles, des légendes nationales, et des légendes locales. Les premières sont inspirées par des faits communs à toute la chrétienté, comme ceux de la vie de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, de la fuite de la Sainte-Famille en Egypte; comme ceux de la légende du saint Graal, dont nous avons parlé dans un de nos précédens numéros. Les légendes nationales sont celles, par exemple, du roi *Arthur* pour la Grande-Bretagne, du *Cid* pour l'Espagne, des *Niebelungen* pour l'Allemagne, de *Jeanne d'Arc* pour la France. Il n'est pas de ville et même de village qui n'aient leur légende locale, l'histoire merveilleuse du saint qui les a fondés ou délivrés de quelque grande calamité.

Au milieu de notre siècle, dans le sein duquel l'inspiration poétique semble sommeiller, la légende locale survit au milieu d'une grande partie des populations : à Paris même la légende religieuse s'est conservée dans certaines classes, et le nom d'une pauvre bergère de Nanterre, qui vivait au commencement du sixième siècle, est encore populaire plus que bien des gloires contemporaines.

Sainte Geneviève est née, vers l'an 422, dans le village de Nanterre, situé à 2 lieues de Paris. Son père était berger; il se nommait Sévère, et sa mère Gérence. La tradition raconte qu'elle avait sept ans, lorsque saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pelage dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre; les deux saints évêques y furent à peine arrivés, qu'ils se virent environnés d'une grande multitude de peuple qui demandait leur bénédiction. Geneviève se trouva dans la foule avec ses parens; saint Germain la distingua à la ferveur de sa piété, à la douceur angélique de ses traits, et la légende ajoute que l'esprit de Dieu communiqua à l'évêque une lumière subite qui lui révéla la mission de la jeune fille. Il la fit approcher avec ses parens. Geneviève lui ayant dit qu'elle voulait se vouer au célibat, il lui donna sa bénédiction pour la consacrer à Dieu, puis il l'emmena à l'église, accompagné de tout le peuple qui s'était assemblé autour de lui. Durant le chant des psaumes et des prières, il eut la main étendue sur sa tête; il la retint encore pendant le repas, et ne la renvoya qu'après avoir fait promettre à son père qu'il la lui ramènerait le lendemain avant son départ.

Sévère et Gérence se rendirent chez le saint avec leur fille à l'heure marquée. Il demanda à Geneviève si elle se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à Dieu : « Oui, répon» dit-elle, je m'en souviens, et j'espère y être fidèle, avec le » secours de la Grâce. » L'évêque lui donna une médaille de cuivre où était gravée la figure de la croix, en lui recommandant de la porter toujours à son cou, afin de se rappeler sans cesse la consécration qu'elle venait de faire à Dieu de sa personne.

Depuis ce temps-là, Geneviève se regarda comme séquestrée du commerce du monde, et malgré son extrême jeunesse, elle n'eut plus d'ardeur que pour les exercices de la piété chrétienne. Elle ne s'estimait jamais plus heureuse que quand elle pouvait aller à l'église. La légende rapporte à ce sujet le fait suivant : Gérence allant un jour à l'église ne voulut point y mener sa fille avec elle. Geneviève, pénétrée de douleur, la conjura avec larmes de lui permettre de l'accompagner. Toutes ses instances furent inutiles, et elle reçut même un soufflet de sa mère impatientée. Dieu punit aussitôt ce trait de vivacité, en privant Gérence de l'usage de la vue; mais il permit ensuite qu'elle fût guérie en se frottant deux ou trois fois les yeux avec de l'eau que sa fille avait tirée au puits, et sur laquelle elle avait fait le signe de la croix. C'est là l'origine de la dévotion populaire au puits de Nanterre, dont l'eau, selon la tradition du pays, bénie par sainte Geneviève, possède le don de guérir les maladies.

Lorsque Geneviève eut perdu son père et sa mère, elle se retira à Paris chez une dame qui était sa marraine; elle menait la vie la plus austère; aux exercices de la mortification, elle joignait une inviolable pureté, une humilité profonde, une foi vive, une charité ardente, une onction dans la prière qui lui faisait répandre des larmes abondantes. Sa grande sainteté lui suscita des ennemis qui parvinrent à la faire passer dans le peuple pour visionnaire, mais son innocence ne tarda pas à être reconnue. Attila, roi des Huns, était entré en France avec une armée formidable, ravageant tout ce qui se rencontrait sur son passage. La multitude des légendes qui se rapportent à cette époque peut faire juger de l'impression que ce terrible évènement laissa dans la mémoire des peuples. Le bruit de sa marche répandit bientôt l'alarme dans Paris; les habitans, qui ne se crurent pas en sûreté dans leur ville, résolurent de l'abandonner. Geneviève, exaltée par le danger de sa patrie, remplie de confiance en Dieu, annonça que l'ennemi s'éloignerait, si les Parisiens avaient recours aux jeûnes, aux prières et aux veilles. Les Huns changèrent en effet l'ordre de leur marche, Paris fut sauvé, et de là commença pour Geneviève une vénération qui ne fit que s'accroître de jour en jour.

Plus tard, Paris étant assiégé par Childéric, les assiégés étaient menacés de la famine; Geneviève se mit à la tête de ceux que l'on avait envoyés chercher des vivres, les accompagna jusqu'à Arcis-sur-Aube ou jusqu'à Troyes, et leur procura un heureux retour, malgré les dangers auxquels ils avaient été exposés de la part des ennemis. Après la prise de la ville, Childéric, quoique païen, rendit hommage à sa vertu, et fit, à sa prière, plusieurs actes de clémence. Il fut imité par Clovis son fils, qui accorda la liberté aux prisonniers, toutes les fois que la sainte intercéda pour eux.

Après une vie de quatre-vingt-neuf ans, passée dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, sainte Geneviève mourut le 3 janvier 512, cinq semaines après Clovis, le premier de nos rois chrétiens.

A toutes les époques de notre histoire, la mémoire de la patrone de Paris a été extrêmement populaire. En 1129, sous Louis le-Gros, une cruelle maladie, appelée *des ardens*, causait d'horribles ravages; malgré les remèdes et les prières publiques, le fléau persistait toujours, et dans l'espoir de l'arrêter on fit une procession solennelle où l'on porta la châsse de sainte Geneviève à la cathédrale. C'est depuis ce temps-là que, dans les calamités publiques, cette même cérémonie était constamment renouvelée.

Après la lecture de cette légende, on s'associera plus aisément peut être à l'inspiration de M. Etex. Ce jeune sculpteur dont nous avons déjà publié le *Caïn* (1833, p. 117), les *trophées de l'Arc de l'Etoile* (1835, p. 33), et les *Médicis* (1835, p. 105), nous paraît avoir rendu avec bonheur, surtout par la simplicité de la pose, et par les mouvemens de la tête et de la taille, la pensée d'innocente piété qu'inspirent les récits populaires.



(Salon de 1836; Sculpture. — Statue de sainte Geneviève, patrone de Paris, par M. Etex.)

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

LES TETRAS.



(Le grand Tétras ou Coq de bruyères, *Tetrao urugallus.*)

Les tétras forment une division de l'ordre des *gallinacés;* ils se plaisent au milieu des neiges et des frimas, et recherchent les hautes latitudes ou le voisinage des glaces perpétuelles dans les montagnes. Quelques ornithologistes y distinguent trois genres, les *tétras* proprement dits, ou *coqs de bruyères*, les *gélinotes*, et les *lagopèdes.* Tous ces oiseaux fournissent au luxe des mets de haute distinction. Les tétras rivalisent avec les paons et les faisans, et ne sont pas moins recommandés par la beauté de leur plumage que par la saveur exquise de leur chair; la parure des gélinotes est moins brillante, mais certains gourmets placent ce gibier au-dessus des perdrix. Quant aux lagopèdes, leur renommée fait moins de bruit.

Les tétras ont, comme les paons, la faculté de relever les plumes de leur queue et de *faire la roue.* Ils se nourrissent principalement de boutons, de jeunes pousses et de feuilles d'arbres; durant la belle saison, ils joignent à ces alimens des insectes et les baies que produisent les pays froids; mais ces ressources leur manquent bientôt, en sorte que pendant près de neuf mois ils sont réduits à la nourriture d'hiver. Les amateurs de ce gibier n'y perdent rien, car certaines baies, celles du genièvre particulièrement, donnent à la chair de quelques espèces une saveur déplaisante, et toutes les espèces deviennent plus ou moins nuisibles lorsqu'elles ont tiré leur subsistance des fruits de plantes vénéneuses. Ainsi, que les gourmets soient avertis et qu'ils se tiennent sur leurs gardes; sous ce plumage qui leur promet des jouissances qu'ils recherchent avec tant d'empressement, se cache peut-être un piége très dangereux; qu'ils craignent d'acheter à très haut prix un mauvais repas ou une maladie. Les accidens ne sont pas rares dans le nord de l'Amérique; mais en France on n'a jamais observé qu'ils missent en péril la santé de ceux qui en mangent. En hiver, lorsque les tétras vivent dans de vastes forêts de pins et de sapins, et se nourrissent presque uniquement aux dépens de ces arbres, ils contractent une odeur de résine qui ne plaît pas à tout le monde.

On voit par ce qui précède que les tétras doivent être organisés pour les climats froids, et pour se tenir sur les branches des arbres et même sur de petits rameaux; la nature y a pourvu. L'oiseau, dépouillé de ses plumes, paraît extrêmement petit en comparaison du volume qu'il a sous son enveloppe. Ses pieds sont aussi garnis de plumes jusqu'aux ongles, en sorte que les ornithologistes ont classé les tétras parmi les *plumipèdes:* les ongles satisfont parfaitement au besoin qu'ont ces oiseaux assez pesans de se percher et de se cramponner fortement jusque sur les rameaux des arbres pour en arracher avec leur bec les boutons et les jeunes pousses. Cependant ils vont chercher à terre les lieux de repos qu'un si grand nombre d'autres oiseaux placent sur les arbres; en hiver même ils se blottissent quelquefois dans la neige plutôt que de passer la nuit sur un arbre: ce que l'instinct leur suggère leur est conseillé par la raison, car ils trouvent réellement sous la neige une température plus supportable que celle de l'air libre, surtout dans les contrées du nord; ils y sont à l'abri des vents glacés, principale cause du refroidissement des corps qui transpirent. En été, d'autres causes les retiennent à terre pendant la nuit et même une grande partie du jour; la femelle y place son nid, et la jeune famille s'y exerce sous la surveillance et la direction de la mère jusqu'à ce qu'elle puisse faire usage de ses ailes. La terre fournit alors la nourriture de ces petites bandes errantes; les insectes abondent, les baies mûrissent successivement, les arbres ne sont plus mis à contribution.

La fin de l'hiver est, pour les tétras, la saison des amours;

les mâles commencent alors leurs combats, et les plus forts s'attribuent des cantons où les rivaux qu'ils ont vaincus n'osent plus se montrer. Alors, le nouveau sultan fait choix d'un arbre pour son trône, et rassemble son sérail; son règne est très court, et dès que la ponte est finie et que l'incubation commence, le monarque quitte ordinairement ses États, et va s'établir un peu plus loin. Le temps qu'il vient de passer est celui des plus grands dangers qui le menacent; ses cris d'appel sont très sonores, et le chasseur en profite pour l'approcher même sans précaution, car en ce moment l'oiseau est tombé dans une sorte d'ivresse qui l'empêche de voir et d'entendre. Comme dans les gallinacées domestiques et en général dans les espèces polygames, les femelles sont chargées seules de l'éducation des poussins et du soin de leur conservation; elles s'en acquittent avec courage et persévérance, même au-delà du temps où cette tutelle est nécessaire. Les tétras volent alors dans leurs forêts en petites troupes où les mâles ne sont pas encore distingués par le plumage de leur sexe, et ressemblent aux femelles. Dans les Vosges, ces jeunes oiseaux sont connus sous le nom de *grianots*.

Avec leurs ailes courtes et leur poids assez considérable, les tétras ne peuvent s'élever fort haut, ni soutenir un vol prolongé; mais ils franchissent de petites distances avec une grande rapidité. Comme ils sont inquiets et vigilans, les chasseurs ont recours aux moyens de déception enseignés dans les traités sur la chasse aux oiseaux; un individu empaillé ou grossièrement contrefait suffit ordinairement pour inspirer une dangereuse sécurité. En France, on nomme *belrane* le simulacre dont on se sert pour rassurer les tétras ou pour les attirer dans les piéges qu'on leur a tendus.

Le genre des tétras proprement dits comprend quatre espèces dont l'une est reléguée jusqu'aux limites de la terre habitable; on la trouve à l'île Melville, en Islande, en Laponie, etc.; c'est le tétras des rochers (*tetrao rupestris*). Une autre espèce qui n'est pas encore assez bien connue, et qui paraît confinée en Suède, a été le sujet de quelques discussions entre les ornithologistes. Les deux autres espèces se rapprochent des pays où la nature est moins sévère et la population plus condensée; celles-ci sont à la fois les plus grandes, les plus belles, les plus intéressantes à tous égards. C'est principalement à ces oiseaux que l'on a donné le nom de *coq de bruyères*, et les deux espèces ne sont distinguées l'une de l'autre, dans notre langue, que par les épithètes *grand* et *petit*, quoique des différences plus importantes que celles de la taille, tirées de la forme, de la couleur, des mœurs, etc., eussent encore mieux établi cette distinction. Le grand coq de bruyères (*tetrao urogallus*) est celui qu'on voit représenté p. 129 : les mâles atteignent quelquefois le poids de quatorze livres; les femelles excèdent rarement celui de huit livres. Cet oiseau très sauvage, ennemi de toute contrainte, difficile sur le choix de ses alimens, ne viendra peut-être jamais peupler les basses-cours dont il serait un ornement, encore plus que le coq domestique; aucune des tentatives que l'on a faites pour changer ses habitudes n'ont eu de succès. On réussira plus sûrement avec le petit coq de bruyères (*tetrao tetrix*), oiseau d'une forme très élégante, et remarquable par sa queue fourchue, son plumage d'un noir à reflets d'émeraude et d'opale; mais c'est un gibier peu estimé des véritables connaisseurs, et qui serait peut-être dédaigné s'il devenait aussi commun en France qu'en Pologne, où l'on en prend quelquefois plusieurs centaines dans une seule chasse.

De la mémoire. — S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuse mémoire, c'est parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent embrasser et mettre en ordre tous leurs souvenirs, parce qu'on présume que leur esprit, ouvert à toute sorte d'impressions, est vide, et ne se charge de tant d'idées empruntées qu'autant qu'il en a peu de propres; mais l'expérience a contredit ces conjectures par de grands exemples, et tout ce qu'on peut en conclure avec raison est qu'il faut avoir de la mémoire dans la proportion de son esprit, sans quoi on se trouve nécessairement dans un de ces deux vices : le défaut ou l'excès.

VAUVENARGUES, *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

TENTATIVE DE LORD NAPIER

POUR PÉNÉTRER EN CHINE.

En 1834, lord Napier fut chargé par le gouvernement anglais de se rendre en Chine, pour y régler les affaires commerciales de sa nation, et rechercher les moyens d'y rendre le commerce anglais plus actif.

Il arriva à Macao dans le mois de juillet 1834. Les étrangers qui veulent se rendre de Macao à Canton ne le peuvent qu'après y avoir obtenu un passeport; ce passeport n'est accordé qu'à ceux qui viennent dans un but commercial et sans autre caractère que celui de négociant; arrivés à Canton il leur faut s'arrêter dans les factoreries étrangères, situées hors de la ville. Les réclamations que l'ont veut faire valoir auprès des autorités ne parviennent que par l'entremise de la corporation des marchands, chargée de veiller à l'exécution des lois commerciales.

Lord Napier ne tenant aucun compte de ces usages, ou plutôt voulant soustraire les affaires de sa nation au patronage de la corporation, résolut de traiter directement avec le gouvernement de Canton. Il se dirigea donc, sans requête préalable, vers cette ville dans un canot, pendant que les deux frégates *Andromaque* et *Imogène* croisaient dans les environs : son entrée dans le port, effectuée en dépit des représentations des marchands, et surtout la présence des deux bâtimens de guerre dans le voisinage, éveillèrent les craintes des autorités. Le lendemain de son arrivée devant Canton, lord Napier écrivit au gouverneur une lettre où il lui annonçait l'objet de sa mission; la lettre présentée aux portes de la ville ne fut point reçue, le gouverneur alléguant pour cause de ce refus les lois qui défendaient d'entrer en correspondance avec les *barbares* (c'est ainsi qu'ils appellent les étrangers), et il rappela en outre que toutes les réclamations devaient se faire sous forme d'humble requête, et être présentées par l'entremise de la corporation des marchands. Lord Napier refusant de son côté de se soumettre à ces dispositions, le gouverneur adressa auxdits marchands quatre ordres consécutifs, où il leur enjoignait de forcer le chef barbare à se retirer à Macao, et d'y attendre les ordres ultérieurs. Le magistrat chinois insistait dans ses circulaires sur la nécessité de faire respecter les lois du *céleste empire, de cet empire qui étend sa suprématie sur dix mille royaumes*: il traitait lord Napier d'*insensé*, d'*obstiné*, de *stupide*, et menaçait, dans le cas où celui-ci persisterait dans son aveuglement, d'interrompre toutes les transactions commerciales.

Ces menaces et l'intervention de la corporation des marchands n'ayant produit aucun effet, le commerce fut suspendu le 2 septembre 1834, les commis chinois se retirèrent des factoreries anglaises, et toute fourniture de vivres à lord Napier fut complétement interdite.

Quelques jours après, le 7 septembre, lord Napier fit entrer les deux frégates dans la rivière de Canton. Les Chinois, qui s'attendaient déjà à cette démarche et s'étaient préparés pour résister, firent feu de leurs bateaux et des forts situés sur les deux bords de la rivière. Les Anglais parvinrent cependant à s'avancer dans la rivière jusqu'à l'île de Tigre. Le 9 septembre, les Chinois, ayant pris courage et accru leurs moyens de défense, renouvelèrent la canonnade contre les

frégates qui poursuivaient leur route dans la rivière, et leur firent éprouver quelques pertes en hommes : les frégates ripostèrent vigoureusement et causèrent de grands dégâts dans les forts chinois, mais elles furent obligées de s'arrêter devant la seconde barre qui fermait l'entrée de la ville.

La situation des deux frégates pouvait devenir critique. Lord Napier, qui se trouvait en dehors du théâtre de la collision, ne jugeant pas à propos de pousser les choses au-delà de ce qui était fait, prévint le gouverneur qu'il était décidé à se retirer pour ne pas compromettre par une résistance prolongée les intérêts de sa nation. Les autorités chinoises saisirent cette occasion de sortir d'embarras, et ils consentirent à reprendre le commerce, pourvu que lord Napier avant de se retirer lui-même donnât ordre aux deux frégates de quitter la position qu'elles occupaient à proximité de la ville. Lord Napier ayant donné cet ordre, les deux frégates furent escortées par un grand nombre de batelets remplis d'hommes du peuple qui n'épargnèrent point les cris insultans et les railleries sur cette retraite.

La santé de lord Napier chancelante depuis quelques jours se ressentit de toutes ces contrariétés, et surtout de la conduite des Chinois pendant la retraite; il ne survécut que peu de temps à cet échec, et mourut le 11 octobre à Macao.

Il est curieux de lire les ordres, les exhortations et les circulaires des autorités chinoises, adressés à l'occasion de ces faits, à la corporation des marchands. Le gouverneur y répète sans cesse que la compassion seule pour le sort de tant de gens faisant à travers l'Océan un voyage lointain pour gagner leur vie, lui fait différer le châtiment que mérite la conduite d'un *barbare*, agissant évidemment contre la volonté de son roi, qui jusqu'ici s'était toujours montré empressé à obéir aux lois de l'empire céleste. Le rapport du gouverneur de la province de Canton, soumis à l'empereur de Chine sur son conflit avec les Anglais, rapporte la victoire et la déconfiture des barbares. Mais l'empereur fut loin de trouver satisfaisante la conduite des autorités, et par un édit daté de Pékin, il ôta au gouverneur de la province de Canton la dignité de gardien du prince héréditaire de la Chine, ainsi que la plume de paon, insigne de sa dignité. Le commandant des forces navales fut également destitué. Le monarque trouve *ridicule* et *détestable* (ce sont ses propres expressions) qu'on n'ait pas su faire plus prompte justice des deux frégates, comme si, dit-il, les forts construits à l'entrée de la rivière n'y étaient que pour faire figure.

Dévoner une âme honnête au remords est le plus grand des crimes. MADEMOISELLE CLAIRON.

NOTICE SUR LES CARTES ET TAROTS.

I. — DES CARTES A JOUER.

Il règne une grande incertitude sur la découverte du jeu ingénieux des cartes, qui, comme le dit l'abbé Bullet (*Recherches historiques sur les cartes à jouer*, page 1), *fait une partie si considérable de nos mœurs*. Non seulement il serait impossible de citer les noms de ceux qui inventèrent les cartes et les différens jeux auxquels on les adapta, mais on ne saurait même préciser la date de leur apparition, ni le pays où elles ont pris naissance. Ce n'est pourtant pas qu'il manque d'écrivains qui se soient occupés de ce sujet, et seulement parmi ceux dont les travaux ont dû être consultés pour cette notice, on peut citer, pour la France, les noms des Pères Ménestrier et Daniel, l'abbé Bullet, de Court de Gebelin et l'abbé Rive; pour l'Italie, l'abbé Bettinelli; pour l'Allemagne, le baron de Heinecken, Breitkopf et Jansen; enfin pour l'Angleterre, MM. Ottley et Singer.

En France l'opinion la plus répandue sur l'origine des cartes à jouer, est qu'elles ont été inventées pour distraire Charles VI : c'est une erreur. Le Père Ménestrier a le premier donné cours à cette version dans sa Dissertation sur les cartes à jouer, insérée dans le 2e volume de la *Bibliothèque curieuse et instructive*, etc. (Trévoux, 1704). Mais les expressions du document sur lequel il appuie cette assertion, sont au contraire, ce nous semble, des preuves incontestables que les cartes étaient alors déjà connues. Ce document, trouvé à la chambre des comptes, est l'extrait du compte de Charles Poupart (ou Charbot Poupart, comme l'appelle Monstrelet), argentier de Charles VI, dans lequel on lit : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour » trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs » devises, pour porter devers le seigneur Roi pour son esba» tement; — *cinquante-six sols parisis**. » (environ soixante francs de notre monnaie.) Il semble bien évident que si, sous Charles VI, on énonçait simplement le travail de Gringonneur par ces mots *trois jeux de cartes*, sans aucune explication, c'est que les cartes étaient déjà fort connues. Ni Froissart, qui donne le détail de tous les divertissemens que l'on fit prendre au roi pendant sa convalescence, ni le journal de *Le Laboureur* ne parlent des cartes. Et certes, si ce passe-temps avait été inventé exprès pour lui, ces écrivains n'auraient vraisemblablement pas manqué de le mentionner. D'ailleurs voici une démonstration concluante : c'est le *fac simile* d'une miniature du manuscrit de la traduction de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, par Raoul de Presles, qui le termina en 1375.



(Cette miniature représente des personnages de distinction du règne de Charles V debout autour d'une table ronde et jouant aux cartes **.)

L'abbé Bullet, il est vrai, cite dans sa Dissertation sur les cartes une ordonnance de Charles V, datée 1369, qui, suivant ce savant, prouve que les cartes n'étaient pas encore connues. Voici le passage sur lequel il s'appuie : « Avons » deffendu et deffendons par ces présentes, tous geux, de » dez, de tables, de palmes, de quilles, de palet, de boules, » billes, et tous autres tels geux qui ne cheent point (ne sont » point propres) à exercer, ne habiliter nos diz subgez a fait » et usaige d'armes, etc., etc. » — Assurément, dit Bullet,

** Nous donnons (pages 132 et 133) deux de ces cartes, dont dix-sept sont conservées au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale.

* Nous devons cette miniature à l'obligeance de M. le comte H. de Viel-Castel, qui nous l'a communiquée, ainsi que d'autres documens qu'il avait réunis sur les cartes. Le manuscrit d'où on a tiré la miniature, achevé en 1375, avait été commencé en 1371.

dans ce dénombrement on n'aurait pas omis les cartes, si elles avaient été connues. — Mais nous ne pouvons partager cette opinion. Les cartes, quoique connues sous Charles V, n'étaient pas encore répandues comme elles le furent plus tard; et l'on put se contenter de comprendre ce jeu, alors peu dangereux, puisqu'il était nouveau, et seulement à la portée des gens riches (1834, page 405), sous ces expressions générales : *et tous autres tels geux qui ne cheent point*, etc., etc. Au reste, on trouvera dans la suite de cet article plusieurs faits qui viendront ajouter une nouvelle force à ce que nous avançons ici.

Il nous paraît démontré que l'origine des cartes date de plus haut que de l'an 1392, époque à laquelle le roi Charles VI fut frappé d'aliénation mentale. Mais s'il nous a été facile de détruire l'ancien préjugé, il nous sera plus difficile de fixer le lieu et la date de cette invention; car nous ne trouvons plus



(La Lune, — figure du jeu de cartes fait pour Charles VI par Jacquemin Gringonneur.)

de textes clairs et précis pour nous éclairer au milieu du dédale de faits, relatifs à notre sujet, épars dans les historiens.

En remontant vers l'antiquité, et en parcourant tous les ouvrages dans lesquels il pouvait être parlé des jeux des anciens, on ne trouve pas la moindre mention du jeu de cartes.

Ovide, qui cite les différens jeux qu'une jeune Romaine doit savoir, et nomme les osselets, les dés, le trictrac, etc., ne dit pas un mot qui puisse se rapporter au jeu de cartes. De plus, on sait que sur les peintures des vases, et sur les mosaïques qui donnent des renseignemens si précis et si détaillés sur les usages des anciens, on n'a trouvé aucune trace des cartes. En redescendant vers les temps chrétiens, nous trouvons un curieux ouvrage, qui a été cité comme favorable à l'opinion de ceux qui assignent aux cartes une origine antique; c'est le *Traité des spectacles et des jeux de hasard*, d'un Père de l'Eglise du troisième siècle, saint Cyprien, évêque de Carthage, mort en 258. Mais nous pouvons assurer que dans le dénombrement des jeux contenus dans ce traité, il ne se rencontre pas un mot qui puisse directement ou indirectement s'appliquer aux cartes.

Le premier monument écrit pouvant servir à constater

l'existence des cartes date du treizième siècle; c'est un article du chapitre XXXVIII des canons du synode de Worcester. Encore est-il sujet à controverse, et bien que le savant Ducange ait pensé comme nous que le jeu de cartes pouvait bien être indiqué par les mots *ludos de rege et regina* (jeu du roi et de la reine), nous ne donnons notre opinion que comme hypothétique, et nous citerons le passage lui-même pour laisser à chacun le moyen de former la sienne :

« Nous défendons aussi aux clercs d'assister aux jeux déshonnêtes ou aux bals, de jouer aux dés et à tous jeux de hasard, et de permettre qu'on joue devant eux aux *jeux du roi et de la reine*, ni qu'on soulève des beliers ou qu'on lutte publiquement. » (*Prohibemus etiam clericis, ne intersint ludis inhonestis, vel choreis, vel ludant ad aleas vel taxillos, nec sustineant* LUDOS FIERI DE REGE ET REGINA, *nec arietes levari, nec palestras fieri.*)



(La Justice, — figure du jeu de cartes fait pour Charles VI par Jacquemin Gringonneur.)

Toutefois, même en supposant avec Ducange que ce passage fasse véritablement allusion au jeu de cartes, il ne nous donnerait pas encore la date de l'invention de ce jeu; car pour qu'on le défendît dans un concile, il fallait qu'il fût déjà répandu dans le peuple depuis un certain laps de temps. Cependant comme aucun des conciles antérieurs, qui presque tous proscrivent les jeux de dés et autres jeux de hasard, ne parlent pas du jeu de cartes, on doit supposer qu'il n'est pas de beaucoup antérieur au treizième siècle, et qu'il a pu paraître vers le milieu du douzième. Tiraboschi, dans son Histoire de la littérature italienne cite un passage d'un manuscrit de Pipozzo di Sandro (de 1299), dans lequel le jeu de cartes est désigné en termes clairs et précis. Dans les *Lettere Pittoriche* se trouve une note du baron de Heinecken, dans laquelle est cité un passage du *Jeu d'or* (Das gulden spiel), livre imprimé à Augsbourg en 1472, où il est dit que le jeu de cartes a commencé à être connu en Allemagne vers 1300.

Dans le manuscrit du roman de *Renard le contrefait*, commencé en 1328 et fini en 1341, on trouve au folio 95 les vers suivans, qui ajoutent aux preuves que nous avons déjà données de l'existence du jeu de cartes en France avant le règne de Charles VI :

Si comme fols et folles sont,
Qui pour gaigner. . . . . . .
Jouent aux dés, aux CARTES, aux tables,
Qui à Dieu ne sont délectables.

L'abbé Rive, dans ses *Etrennes aux Joueurs*, cite les statuts de l'ordre de chevalerie de la Bande (della Vanda), qu'institua en 1332 Alphonse, roi de Castille, par lesquels il est défendu aux chevaliers de jouer aux cartes et aux dés : *Commandoit leur ordre que nul chevalier de la Bande osast jouer argent à cartes ou dez.* Tels sont les termes de la traduction faite en 1512, par le seigneur de Guttery, des epîtres de Guevare, où il est question de cet ordre de chevalerie qui n'existe plus depuis long-temps. Un autre fait assez intéressant pour l'histoire des cartes, c'est un passage de la chronique de Jehan de Saintré, dans lequel on voit qu'il dut le commencement de la faveur dont il jouit à la cour de Charles V au soin qu'il eut de s'abstenir de jouer aux cartes. Jehan de Saintré, qui avait treize ans lorsqu'il fut présenté au roi en qualité de page, devint écuyer tranchant en 1367; c'est alors que le gouverneur des pages dit : « Advisez, mes enfants, n'est ce pas belle chose de bien faire » et d'estre doulx, humble et paisible, et à chascun gra- » cieux. Veez cy vostre compaignon, qui pour estre tel a » acquis la grace du roy et de la royne, et vous qui estes » noyseux, *joueux de cartes* et de des, et suivez deshonestes » gens, tavernes et cabarets, etc., etc. »

En 1387 Jean Ier, roi de Castille, defend les cartes et les dés. En 1394, Ferdinand Ier, aussi roi de Castille, renouvelle cette prohibition.

Au quatorzième siècle, on appelait les cartes *naïbi* en espagnol et en italien; voici les termes de la chronique de Giovanni Morelli, 1392, à propos d'un édit au sujet des jeux de hasard : « Non givocare a zara, nè ad altro givoco di dadi, » fa de' givochi che usano i fanciulli; agli aciossi, alla trot- » tola, a' ferri, a' *naïbi*, etc. »

Ce jeu a été défendu à diverses époques et en presque tous les pays, tantôt par les autorités civiles, tantôt par les conciles et les évêques; on ferait un volume avec les passages de ces défenses; nous ne mentionnerons que l'ordonnance du prévôt des marchands de Paris, du 22 janvier 1397, qui fait défense aux gens de métier de jouer les jours ouvrables à la paume, à la boule, aux dés, aux cartes et aux quilles; et celui de Charles IX, du mois de mars 1577, qui défend aux cabaretiers de souffrir qu'on joue aux dés ou aux cartes dans leurs maisons.

Nous avons déterminé l'époque à laquelle nous croyons pouvoir placer l'invention des cartes : quant au pays où elles ont pris naissance, nous nous contenterons de dire qu'on a attribué cet honneur à la fois aux Chinois, aux Egyptiens, aux Arabes, aux Indiens, aux Allemands, aux Espagnols, aux Français et aux Italiens. Aucune des opinions émises ne nous paraît appuyée de raisons suffisamment solides.

Dans un autre article nous examinerons les anciens procédés de la fabrication des cartes; nous parlerons des diverses explications qu'on a données des personnages représentés sur les cartes, et enfin des tarots, cartes usitées dans presque toute l'Europe, mais dont en France les Franc-Comtois et les tireurs de cartes font seuls encore usage.

Il sacro Catino. — En 1797, les soldats français enlevèrent au trésor de Gênes un très grand vase d'émeraude qui jadis était échu aux Génois à la prise d'Almeria, et que l'on appelait *il sacro Catino*. On le transporta à Paris, et on le déposa à la Bibliothèque nationale.

Les citoyens de Gênes avaient une grande vénération pour ce vase d'un prix inestimable à leurs yeux. Insensiblement les traditions qui établissaient que ce vase avait été conquis à Almeria s'étaient effacées, et la croyance publique était qu'il avait servi aux noces de Cana, et qu'il avait été apporté d'Orient en Europe pendant les croisades. Souvent, dans ses momens de détresse, la république génoise avait trouvé à emprunter sur ce dépôt sacré de fortes sommes. Or, quand ce fameux vase d'émeraude fut tombé en la possession des Français, les bijoutiers et les marchands de pierres précieuses s'empressèrent de venir l'examiner : il était de forme ovale, et avait environ dix pouces de longueur, cinq de large et cinq de profondeur. Après un examen attentif, les marchands et les connaisseurs déclarèrent unanimement que ce vase n'était qu'un *vase en verre de bouteille*.

DE LA COUR DE CASSATION.

Dans les affaires importantes, civiles, criminelles, politiques, ou de délits de presse, etc., on parle souvent des jugemens de la Cour de cassation. Cependant beaucoup de personnes n'ont pas une idée juste et précise de la nature de cette Cour, de ses attributions, de ses arrêts et de leurs effets.

On sait qu'autrefois, loin d'avoir toutes la même jurisprudence, nos provinces reconnaissaient pour lois, les unes le droit romain, les autres des coutumes diverses.

Lorsqu'on songea à donner à la France une législation uniforme, on sentit l'avantage de créer une juridiction suprême chargée de conserver l'unité de cette législation, de ramener à son véritable sens les tribunaux qui s'en écarteraient, et de maintenir chacun d'eux dans le cercle d'attributions qui leur était tracé.

La Cour de cassation, créée par la loi du 1er décembre 1790, développée depuis par différentes autres lois, reçut cette importante mission.

Cette Cour n'est point chargée de connaître de l'interprétation des actes, de l'appréciation des circonstances; en un mot, de tous les faits particuliers à chaque affaire. Elle est même, hors quelques cas exceptionnels, incompétente et sans pouvoir à cet égard. Mais on peut déférer à sa haute justice tous les jugemens dans lesquels on croit que la loi a été violée, mal interprétée, ou que les cours ou tribunaux ont excédé leurs pouvoirs. Lors même que les parties gardent le silence, le procureur-général près la Cour de cassation a le droit de se pourvoir en cassation et de demander l'annulation de ces jugemens ou arrêts, dans l'intérêt seul de la loi.

La Cour de cassation se divise en trois sections : 1° section des requêtes; 2° section civile; 3° section criminelle.

Dans toutes les matières civiles, lorsqu'on se pourvoit contre un jugement ou un arrêt, le pourvoi est d'abord porté devant la section des requêtes. Si la demande paraît non recevable ou évidemment mal fondée, elle est rejetée, et l'arrêt attaqué devient irrévocable. Si la demande paraît, au contraire, recevable et bien fondée, la *requête est admise*, et l'affaire portée devant la section civile.

La section civile examine l'affaire à fond; toutes les parties sont admises à plaider. Si l'arrêt attaqué est jugé ne contenir ni violation de la loi, ni excès de pouvoir, la Cour *rejette*, et l'arrêt est maintenu. Dans le cas contraire, la Cour déclare *casser* l'arrêt qui reste comme non avenu, et elle renvoie devant d'autres juges pour être statué plus régulièrement, toutefois sans statuer elle-même.

On voit, par ce que nous venons de dire, que la section des requêtes n'est en quelque sorte qu'un bureau préparatoire d'admission, et que la Cour de cassation réside presque tout entière dans la section civile. On voit également que les arrêts de rejet ont bien moins de force que les arrêts de cassation, puisqu'ils indiquent seulement que la loi n'a pas été violée, mais non qu'il a été bien jugé.

Comme les affaires criminelles, correctionnelles et de police demandent une prompte expédition, elles sont portées directement, et sans passer à la section des requêtes, devant la section criminelle. Cette section, selon qu'il y a lieu,

rejette le pourvoi et maintient la décision attaquée, ou casse cette décision et renvoie en même temps devant un nouveau tribunal.

Telles sont les principales attributions de la Cour de cassation, qui en font reellement une Cour suprême et régulatrice. Elle connaît encore des demandes en règlement de juges, lorsque deux tribunaux sont simultanément saisis d'un même différend, ou qu'ils ont refusé de connaître d'un procès; des demandes en renvoi d'un tribunal à un autre pour cause de sûreté publique ou pour suspicion légitime; des prises à partie contre les Cours royales ou une de leurs sections; de la revision des arrêts criminels devenus définitifs, lorsque deux accusés ont été condamnés pour le même crime commis par un seul individu, ou lorsque les témoins qui ont fait prononcer la condamnation sont convaincus de faux témoignage, ou que la personne qu'on croyait assassinée paraît exister en un autre lieu; enfin, des accusations de forfaitures ou crimes plus graves contre un tribunal entier, ou un ou plusieurs magistrats d'une Cour royale. La Cour de cassation a aussi le droit de censure et de discipline sur tous les membres de l'ordre judiciaire; elle peut, pour causes graves, les suspendre de leurs fonctions et les mander près du ministre de la justice pour rendre compte de leur conduite. Ce pouvoir censorial, institué pour la dignité de la magistrature, veille à ce que la considération et le respect qu'elle doit toujours mériter et qui lui sont dus, ne soient pas altérés, non seulement par des prévarications, mais même encore par des faits que reprouveraient les bonnes mœurs. Il embrasse donc la vie privée comme la vie publique des magistrats.

La juridiction de la Cour de cassation s'étend sur la France et les colonies, sur toutes les cours et tous les tribunaux, sauf un petit nombre d'exceptions et sauf la justice administrative qui ressortit au Conseil-d'Etat.

La Cour de cassation siége à Paris; elle se compose de quarante-neuf membres nommés à vie et inamovibles, y compris un premier président et trois présidens; le parquet est formé d'un procureur-général et de six avocats-généraux.

Chaque section ne peut juger qu'au nombre de onze membres au moins; et en cas de partage d'avis, on appelle pour le vider cinq conseillers.

Il est établi près de la Cour de cassation un nombre fixe d'avocats qui y remplissent aussi les fonctions attribuées aux avoués devant les tribunaux ordinaires, et qui ont exclusivement le droit d'y postuler et d'y plaider. Néanmoins les parties peuvent toujours se défendre elles-mêmes, verbalement et par écrit, et, dans les affaires criminelles, faire proposer leur défense par qui elles jugent à propos. Les avocats en cassation sont nommés par le roi sur la présentation de la Cour.

Le grand Condé et le cabaleur. — On sait que devant la place de Lérida, dont la tranchée avait été ouverte violons en tête, la fortune avait trahi le grand Condé.

Un soir, Condé, irrité d'entendre siffler le Tartufe, s'écria, en désignant le coupable: Qu'on prenne cet homme! — On ne me prend pas, je m'appelle *Lérida!* s'écria à son tour, avec une impitoyable présence d'esprit, celui qui usait si mal à propos du droit de siffler.

Bergerac devant le tribunal des oiseaux du soleil. (Voir Voyage dans la lune, 1834 p. 238 et 250.) — ... Les juges alors s'approchèrent pour venir aux opinions, mais on s'aperçut que le ciel se couvrait et paraissait chargé; cela fit lever l'assemblée. Je m'imaginais que l'apparence du mauvais temps les y avait conviés, quand l'avocat-général me vint dire, par ordre de la cour, qu'on ne me jugerait point ce jour-là, que jamais on ne vidait un procès criminel lorsque le ciel n'était pas serein, parce qu'ils craignaient que la mauvaise température de l'air n'altérât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des juges, et que le chagrin dont l'humeur des oiseaux se charge durant la pluie ne dégorgeât sur la cause....

... Ma pie se présenta pour plaider, mais il lui fut impossible de le faire, à cause qu'ayant été nourrie parmi les hommes, il était à craindre qu'elle n'apportât à ma cause un esprit prévenu : car la cour des oiseaux ne souffre point qu'un avocat, qui s'intéresse davantage pour un client que pour l'autre, soit ouï, à moins qu'il puisse justifier que cette inclination procède du bon droit de la partie.

CYRANO BERGERAC, *Histoire des état et empire du soleil.*

SIÉGE DE BEAUVAIS.

JEANNE HACHETTE. — LES CLEFS DE LA VILLE ET LE FOU DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

L'histoire de la lutte qui s'établit au quinzième siècle entre le roi Louis XI de cauteleuse mémoire et l'un de ses plus puissans vassaux, Charles-le-Téméraire, est aussi curieuse qu'étrange; elle n'est pas seulement remarquable par l'importance de ses résultats, mais encore par le caractère des deux champions. L'un combattant à armes courtoises, franchement, en soldat, s'exposant, dans la fougue de son courage intrépide, comme le dernier de ses hommes d'armes, incapable de dissimuler sa haine, ses projets et ses désirs de vengeance; l'autre, au contraire, diplomate adroit, possédant à merveille l'art de dissimuler ses plus profondes pensées, soupçonneux, pusillanime et cruel, préférant aux chances meurtrières du combat un moyen plus sûr et plus prompt de se défaire d'un ennemi, et n'épargnant pas le sang lorsqu'il pouvait en le répandant accroître sa fortune ou sa puissance. « Le corps d'un ennemi mort, disait-il quelquefois, sent toujours bon; » et malheur à qui se fiant à sa parole royale, ou à ses traîtreuses promesses, voyait se lever derrière lui le pont des fossés de Plessis-lès-Tours.

Mais la profonde diplomatie de ce prince ne le mit pas toujours à l'abri des dangers, et sans le dévouement d'une femme qui le protégea de son courage et de son épée, on ne sait où se serait arrêtée l'audacieuse fortune de Charles de Bourgogne.

Cette femme était Jeanne Hachette.

Le duc de Bourgogne, après avoir envahi et ravagé la Picardie, se jeta tout-à-coup sur Beauvais à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette ville était sans garnison, défendue par des fortifications en mauvais état et des murailles d'une médiocre hauteur; ses faubourgs tombèrent sans obstacle aux mains des Bourguignons. C'en était fait de la ville elle-même si les habitans, soit par attachement pour leur roi, soit par haine de l'étranger, ou soit plutôt dans la crainte de perdre sous un nouveau maître leurs libertés, franchises et priviléges, ne se fussent excités l'un l'autre à se défendre vigoureusement; ils s'armèrent à la hâte, et naguère artisans inoffensifs et citoyens paisibles, ils acceptèrent hardiment la lutte inégale contre des troupes nombreuses, bien armées, disciplinées, et aguerries par les fatigues et les combats. Les femmes et les enfans secondèrent puissamment leurs maris et leurs pères; ils dépavèrent les rues, et firent pleuvoir incessamment sur les assiégeans une grêle de pierres et de quartiers de rochers. Plusieurs femmes, plus audacieuses encore, prirent des armes, montèrent sur les remparts, et s'illustrèrent par des prodiges d'audace et de valeur. Une d'elles s'y fit surtout remarquer; c'était Jeanne Lainé, plus connue sous le nom de Jeanne Hachette. Cette femme digne des siècles de Rome et de la Grèce, et inspirée peut-être par l'exemple de l'héroïne d'Orléans, monta sur la brèche, arracha le drapeau bourguignon qu'on y voulait arborer, et précipita le soldat qui le portait du haut des murailles dans les fossés. Le duc Charles surpris d'une résistance aussi opi-

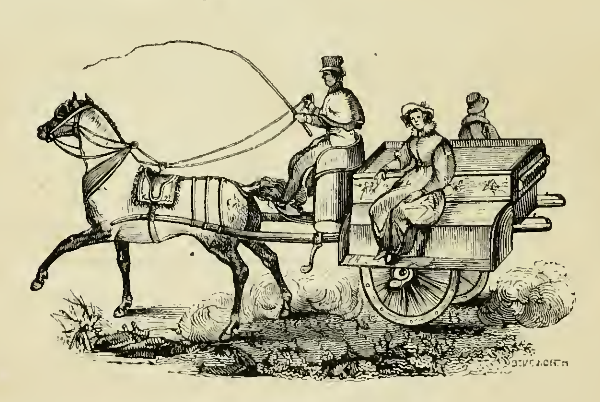
niâtre ordonna la retraite, et à quelques jours de là Beauvais n'eut plus qu'à ouvrir ses portes aux troupes du roi Louis XI, qui avançaient pour la dégager.

C'est en commémoration de la conduite des femmes de Beauvais en cette circonstance et pour en perpétuer le souvenir, que Louis XI institua pour le 14 octobre une procession annuelle. Voici les termes de l'édit constitutif :

« ..... Et non seulement les hommes, mais pareillement » les femmes et filles de ladicte ville, voyant l'année derniere » passée au devant d'icelle ville l'armée illicite et effrenée » multitude des Bourguignons, noz rebelles et désobéissants » subjects, par fourme de siege et hostillité, garnis de grosse » artillerie, et les très oultrageux présomptueux et impétueux » assaulx et batterie de muraille qu'ilz y firent et répéterent » par plusieurs foiz et journées, cuidant la gaingner et soubz- » mettre à leur obéissance. Invoction par elles dévotement » faicte au nom de Dieu nostre benoist créateur, et des mé- » rites et intercessions de madame saincte Agadresme, en » l'aide et deffense de ladicte ville, de laquelle le très glo- » rieux corps et reliquaire y reposant fut lors porté en pro- « cession solempnelle par le clergié d'icelle ville, se rendirent » lors aux crenaux et à la deffense de ladicte ville, et elles » en très grand audace, constance et vertu de force large- » ment, oultre existimation du sexe feminin, mirent la main » à la besoingne à l'imitation des hommes, et leur furent en » aide tellement que lesdicts Bourguignons finalement furent » reboutez et se despartirent tout honteusement de andevant » de ladicte ville, et qu'elle demoura et est conservée en » nostre obéissance. — Ordonne qu'une procession soict cé- » lébrée tous les ans aux dépens de nostre recepte et domanie » de ladicte ville, et ordonnons qu'icelles femmes aillent » d'ores en avant en la procession et incontinent après le » clergié et précédant les hommes icelui jour; et en oultre » que toutes les femmes et filles qui sont deprésent et seront » ci après en ladicte ville, se puissent à chacune d'elle à tou- » siours le jour et solempnité de leurs nosces et toutes au- » trefois que bon leur semblera, parer vestir et aourner de » tels vestemens, atours, parremens, joyaulx et aournements » que bon leur semblera (parures et ornemens que les fem- » mes nobles pouvaient seules porter alors), et dont elles » pourront recouvrer sans que pour raison de ce elles, ne » aulcune d'elles ne puissent estre aulcunement notées, re- » primées ou blasmées pour raison de quelque état ou con- » dition qu'elles soient, ne aultrement. » Jeanne Lainé eut une large part dans la munificence royale; elle fut, en raison de *sa grande valeur et courage*, mariée à Collin Pillon, et le roi, par un édit du mois de février 1473, voulut que ledit Collin Pillon et Jeanne sa femme demeurassent toute leur vie durant francs, quittes et exempts de toutes tailles, qui étaient et seraient dorénavant mises et imposées en son royaume, quelque part qu'ils fissent leur *demourance* en ledict royaume.

Un chroniqueur bourguignon, contemporain de Charles-le-Téméraire, rapporte qu'à quelque temps de là ce prince étalait aux yeux des seigneurs de sa cour et de quelques princes étrangers les trophées de ses victoires sur Louis XI; puis montrant de nombreuses pièces d'artillerie : Messieurs, s'écria-t-il, voilà les clefs des villes de France! Le fou du duc de Bourgogne qui suivait partout son maître même à la guerre, et qui grâce à son titre de bouffon pouvait se permettre impunément les saillies les plus vives, fit lors quelques pas en se penchant et fixant la terre avec la plus grande attention. — Que cherches-tu? lui dit son maître. — Les clefs de la ville de Beauvais, répondit le fou.

OMNIBUS IRLANDAIS.



(L'Omnibus irlandais, *the Jaunting car.*)

Le *jaunting car** est un moyen de transport particulier à l'Irlande. L'Anglais ou l'Ecossais qui visite pour la première fois Dublin ou Kingstown, ne peut à l'aspect de cette étrange voiture qui circule dans les rues ou transporte les habitans aux villages voisins, réprimer un signe d'étonnement ou même de raillerie. La construction du *jaunting car* n'est cependant pas mal imaginée. Les roues fixées sous les bancs qui les recouvrent à demi ne rejettent ni boue, ni poussière. La surface large et creuse de quelques pouces réservée au milieu entre les deux bancs, reçoit les paquets, le bagage des voyageurs qui peuvent ainsi les surveiller eux-mêmes, et les prendre à leur gré, sans être obligés de suppléer ou maudire les lentes recherches du conducteur. Les siéges sont commodes : rien ne gêne la vue. Et souvent l'un de ces côtés, ornés des belles jeunes filles de « la verte Irlande » offre aux passans un tableau charmant. Les riches propriétaires se servent de voitures de même forme, dont l'élégance et le luxe laissent naturellement bien loin derrière elles les voitures communes de louage.

* *Car*, charriot, voiture; *jaunting*, errant çà et là, vagabond.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

SALON DE 1836. — PEINTURE.

SACRIFICE DE LA FILLE DE JEPHTÉ,

PAR M. LEHMANN.



(Salon de 1836; Peinture. — La fille de Jephté, par M. Lehmann.)

Un des élèves distingués de Ingres, M. Lehmann, dont le *Tobie* avait été remarqué au dernier salon, a exposé cette année un tableau représentant le *Sacrifice de la fille de Jephté*. On reproche à ses têtes et à ses mains quelqu'affectation de longueur; mais on s'accorde généralement à louer la simplicité harmonieuse de la composition et le calme douloureux des poses. C'est au reste un tableau difficile à bien juger : ceux qui ne sont pas étrangers à l'étude et à l'histoire de la peinture sérieuse, tiennent compte à M. Lehmann de ses intentions, en regrettant toutefois que son inspiration générale ait cru devoir remonter à des écoles si lointaines. Le sujet, qui offre des rapports remarquables avec le *Sacrifice d'Iphigénie*, est emprunté à ce passage du livre des *Juges* :

« Jephté, choisi pour être chef d'Israel, passa dans les terres des enfans d'Ammon pour les combattre; et le Seigneur les livra entre ses mains. — Il prit et ravagea vingt-cinq villes depuis Azoër jusqu'à Mennith, et jusqu'à Abel qui est planté de vignes. Les enfans d'Ammon perdirent, dans cette défaite, un grand nombre d'hommes, et ils furent désolés par les enfans d'Israel. — Mais, lorsque Jephté revenait de Maspha dans sa maison, sa fille, qui était unique, vint au-devant de lui en dansant au son des tambours. — Jephté l'ayant vue, déchira ses vêtemens, et dit : Ah, malheureux que je suis! ma fille, vous m'avez trompé, et vous vous êtes trompée vous-même; car j'ai fait un vœu au Seigneur de lui offrir ce qui se présenterait à moi, et je ne puis faire autre chose que ce que j'ai promis. — Sa fille lui répondit : Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis, après la grâce

que vous avez reçue de prendre vengeance de vos ennemis, et d'en remporter une si grande victoire. — Accordez-moi seulement, ajouta-t-elle, la prière que je vous fais : laissez-moi aller, pendant deux mois, sur les montagnes, afin que je pleure avec mes compagnes. — Jephté lui répondit : Allez ; — et il la laissa libre pendant ces deux mois. Elle allait donc avec ses compagnes et ses amies, et elle pleurait sur les montagnes. — Après les deux mois, elle revint trouver son père, et il accomplit ce qu'il avait voué à l'égard de sa fille. — De là, vint la coutume qui s'est toujours depuis observée en Israel, que toutes les filles d'Israel s'assemblent, une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad, pendant quatre jours. »

LES POEMES DU TASSE,

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE ET GALILÉE. — RENAUD. — LA JÉRUSALEM CONQUISE. — LES SEPT JOURNÉES.

De tous les poëmes héroïques écrits dans d'autres langues que la nôtre, le plus connu en France est la *Jérusalem délivrée*. Toutes les différentes traductions qui en ont été faites ont tellement popularisé l'action, la marche, les idées et les belles proportions de ce poëme, qu'il est connu de ceux mêmes à qui la langue dont il est un des chefs-d'œuvre est étrangère.

Quand la *Jérusalem* fut publiée, le *Roland furieux* de l'Arioste jouissait de la réputation la plus haute et la plus unanime; aussi, malgré le soin que le Tasse avait pris de suivre une route entièrement opposée à celle de l'Arioste, ses ennemis l'accusèrent d'avoir eu la présomption de lutter contre lui. Les accusations et les attaques les plus vives contre l'auteur de la *Jérusalem* furent commencées par l'académie de la Crusca, qui venait de s'établir à Florence (1582). Il s'engagea une polémique très acerbe, dans laquelle le Tasse vint se défendre par une apologie, sous forme de dialogue, dont la modération et l'esprit contribuèrent à lui gagner tous les suffrages. Parmi les critiques les plus exagérés de la *Jérusalem*, se distingua un jeune homme qui ne prévoyait sans doute encore ni sa future célébrité, ni ses malheurs : c'est le grand Galilée. Professeur de mathématiques, à 26 ans, dans l'université de Pise, il ne négligeait point les études littéraires qui avaient eu ses premières affections; il aimait beaucoup les vers et en faisait lui-même; il était surtout passionné pour l'Arioste, et l'on assure qu'il le savait par cœur tout entier. En 1590, Galilée écrivit une critique extrêmement vive de la *Jérusalem*; cet opuscule n'a été retrouvé que vers la fin du dernier siècle, et imprimé pour la première fois en 1773. Les reproches du jeune professeur s'adressent également au style, aux inventions, à la conduite et aux caractères du poëme. L'exagération de la critique atteste la prodigieuse prédilection du savant pour l'Arioste; il dit : « Je reste quelquefois tout étourdi en voyant les sottes choses que ce poëte se met à décrire. » Et ailleurs : « Il m'a toujours paru que ce poëte était mesquin, pauvre, misérable, au-delà de toute expression, tandis que l'Arioste est riche, magnifique et admirable. »

« Eh ! signor Tasso, s'écrie-t-il, vous n'y entendez rien ; vous barbouillerez beaucoup de papier, et ne ferez jamais que de la bouillie pour les chats. » A propos du miroir que Renaud portait afin qu'Armide pût toujours contempler ses traits, Galilée se livre à cette plaisanterie, que nous ne rappellerions pas, si elle n'était de Galilée : « J'aurais bien du plaisir à voir paraître sur la scène un amoureux avec un miroir pendu à sa ceinture, qui lui battrait sur les genoux quand il marcherait sur le théâtre. »

Nous citons toutes ces critiques, parce qu'elles servent à faire connaître l'esprit du temps, et montrent que le Tasse fut soumis à cette loi, à laquelle Galilée lui-même n'a pas échappé, de voir le génie méconnu par ses contemporains.

Au reste, le Tasse rencontra des défenseurs aussi enthousiastes et aussi exagérés que ses ennemis. En France, le sort de la *Jérusalem* fut d'abord en quelque sorte plus heureux qu'en Italie. Quoiqu'elle n'y fût connue encore que par de mauvaises traductions, elle excita beaucoup d'admiration. On la mit bientôt de pair avec l'*Iliade* et l'*Enéide*; et, vers le milieu du dix-septième siècle, il devint enfin de bon air de la mettre au-dessus. C'est contre cet engouement que Boileau voulut réagir par ces vers :

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,
A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Les défauts qui méritent le plus d'être repris dans la *Jérusalem* sont l'abus de l'allégorie, des longueurs et des minuties dans un grand nombre de descriptions, des subtilités sentimentales et des jeux de mots qui ont leur excuse dans l'époque où vivait le poëte. « Mais, dit M. Ginguené, dans son excellente Histoire littéraire d'Italie, le choix du sujet de la *Jérusalem*, le plan, les caractères, l'intérêt soutenu et gradué, les épisodes, les combats, les enchantemens, l'élévation des pensées, l'éloquence des discours, le style toujours poétique et animé (car celui du Tasse est affecté, précieux, exagéré, si l'on veut, jamais prosaïque ni languissant); toutes ces qualités réunies contribuent à maintenir ce poëme dans le rang qui lui a été assigné. »

Nous avons dit dans la vie du Tasse (1834, p. 205) qu'il composa, en faisant son droit, à l'âge de dix-huit ans, un poëme épique. Le héros de ce poëme en douze chants, qui fut achevé en dix mois, est Renaud, fils d'Aymon, et cousin de Roland. Son amour pour la belle Clarice, sœur d'Yvon, roi de Gascogne, ses premiers faits d'armes entrepris pour l'obtenir, les obstacles qui les séparent, et enfin leur union, en sont le sujet, le nœud et le dénouement. L'action se passe du temps de Charlemagne.

Le style de cette première production épique est peu formé, plus simple, moins affecté, mais aussi bien moins poétique que ne le devint ensuite celui du Tasse. Il y a cependant déjà de l'harmonie, un heureux tour de phrase, une bonne construction de l'octave, de l'éloquence dans les discours, de l'abondance dans les descriptions, les comparaisons et les images.

Le Tasse fut toujours très mécontent de sa *Jérusalem délivrée*, et il avait formé le projet de la refaire ; c'est ce qu'il exécuta dans sa *Jérusalem conquise*. Nous allons indiquer les principales différences qui existent entre ce poëme et le premier.

Le changement qu'on aperçoit d'abord est celui de l'invocation ; elle n'est plus adressée à la muse immortelle de l'Hélicon, mais aux intelligences célestes et à leur chef. Renaud a disparu de l'armée des croisés ; il est remplacé par le jeune Richard, fils de l'un de ces Guiscards de Normandie qui avaient régné à Naples. Pour expliquer cette modification, il faut savoir que Renaud avait été choisi comme l'une des tiges de la maison d'Este; or, le Tasse se vengea de l'indigne traitement qu'il avait subi de cette maison, en retranchant de son poëme l'un des ancêtres dont elle se glorifiait. Dans le second chant, l'épisode d'Olinde et de Sophronie a été retranché; ce morceau avait été généralement critiqué comme un hors-d'œuvre, et de plus, Sophronie était l'image de la princesse Léonore d'Este, pour laquelle le Tasse était bien guéri de sa passion. Le nom d'Herminie a été changé en celui de Nicée. Tout l'épisode d'Armide est le même, moins le dénouement, dans lequel le Tasse a supprimé la magie dont l'enchanteresse fait usage pour se délivrer des chevaliers. Les chants XVII et XVIII ont été remplacés par une action toute nouvelle, c'est l'attaque de la flotte des croisés :

le poëte s'y est montré digne de lui-même. Cette addition corrige un défaut reproché à la *Jérusalem délivrée*, où il est trop peu question de cette flotte, partie si importante des forces de l'armée chrétienne. On voudrait pouvoir transporter ce combat d'une *Jérusalem* dans l'autre; elle est presque perdue dans la seconde, ce serait dans la première une grande beauté de plus. On voudrait aussi conserver presque entière la vision de Godefroy, au XXe chant; la peinture de l'antique Sion et de la Jérusalem nouvelle; Dieu sur son trône et dans sa gloire, les anges et les saints, les chants et les louanges; la prédiction faite à Godefroy, par son père, sur les événemens futurs, sur les révolutions des petits et des grands empires.

C'est dans ce dernier morceau que se trouvait un passage sur la suprématie absolue des papes. En 1595, une édition ayant été donnée à Paris de la *Jérusalem conquise*, elle fut condamnée et supprimée par un arrêt du parlement. Les motifs sont les vers de ce passage, condamné, suivant l'expression de l'arrêt, comme *contenant des idées contraires à l'autorité du roi et au bien du royaume, et comme attentatoires à l'honneur du feu roi Henri III et du roi régnant Henri IV.*

On ne doit pas s'étonner si la *Jérusalem conquise*, où de grandes beautés de la première ont été conservées, où il y en a beaucoup de nouvelles, obtint toutes les préférences de son auteur, et si, lorsqu'elle parut, elle eut pour elle d'assez nombreux suffrages; mais il faut s'étonner encore moins qu'on lui préfère la *Jérusalem délivrée* avec toutes ses imperfections.

Quelques lueurs du génie du Tasse brillent encore dans le poëme des *Sept Journées*. Voici à quelle occasion il l'entreprit : Il était à Naples chez le marquis Manso, son ami, auquel nous devons une intéressante biographie du poëte. La mère du marquis était très dévote; le Tasse très religieux. Ses entretiens avec cette dame roulaient sur des sujets de piété : la science, la chaleur et l'onction qu'il y mettait, la charmaient. Elle l'engagea enfin à traiter en vers quelque grand sujet de cette espèce, et il choisit la création du monde. Il en fit les deux premiers livres au sein de cette retraite délicieuse, dans un état de santé supportable, et en entier repos d'esprit. Les cinq derniers, au contraire, furent faits ou plutôt ébauchés à Rome, vers les derniers temps de sa vie, lorsque le travail n'était plus qu'une distraction à ses souffrances; c'est la cause très naturelle de la différence qu'on aperçoit entre le style de ces deux premiers chants et celui des autres. Ce poëme n'est et ne pouvait être qu'une paraphrase du premier chapitre de la *Genèse*, pour les six jours de la création, et de la première partie du second chapitre, pour le septième jour, qui est le jour du repos.

Le Tasse a rencontré dans son sujet l'inconvénient de descriptions qui sont nécessairement très nombreuses, trop continues, et qui ne laissent au poëte d'autre relâche que des digressions et des discussions théologiques, philosophiques et morales. Il est cependant à regretter que le Tasse n'ait pu conduire ce poëme entier au point où il avait porté les deux premiers livres. Il s'y trouve des morceaux d'une grande beauté et d'une certaine majesté de style singulièrement adaptée à son sujet.

M. Ginguené a fait sur les *Sept Journées* un rapprochement assez curieux avec la première *Semaine*, poëme français de du Bartas, qui a été très célèbre dans son temps, et qui est maintenant plongé dans le plus profond oubli. Le plan de la *Semaine* est le même que celui des *Sept Journées*. Il est probable que l'ouvrage de du Bartas a donné au Tasse l'idée du sien. La *Semaine* parut pour la première fois, en France, vers 1580. Les éditions se succédèrent ensuite rapidement. Le Tasse savait très bien le français, et ce ne fut environ que douze ans après qu'il commença ses *Sept Journées*. Bien plus, la *Semaine* de du Bartas fut traduite en vers italiens, et cette traduction, qui eut du succès, fut publiée en 1592, l'année même où le Tasse conçut l'idée de son poëme, et en composa les deux premiers livres.

Outre les poëmes dont nous venons de parler, le Tasse a laissé un grand nombre de lettres intéressantes dont nous avons donné des fragmens dans sa vie, des sonnets très populaires en Italie, et des dialogues philosophiques inspirés de Platon.

FABRICATION DES VERROTERIES,

A VENISE.

Les verreries de Venise sont fort anciennes; c'est de leurs fourneaux que sortirent les premiers miroirs. Long-temps Venise exploita seule ce genre d'industrie; une grande quantité de manufactures de glaces se sont depuis élevées dans tous les pays, et leurs produits, devenus supérieurs à ceux de Venise, ont anéanti pour cette ville cette source de richesse. Mais Venise est demeurée en possession, sans partage, d'une autre branche de commerce dont peu de personnes soupçonnent l'importance; je veux parler de la fabrication des petites perles communes, connues sous les noms de *collane, rasades* ou *rocailles*. Il s'en fait des exportations considérables, destinées surtout à l'Afrique et aux parties de l'Amérique où se trouvent encore des nations non civilisées.

Les verreries ne sont pas dans Venise même, mais dans l'île de Murano, située à environ une demi-lieue; là se trouvent d'immenses établissemens qui opèrent sur des capitaux de plusieurs millions.

La disposition des fourneaux et des creusets est la même que dans les verreries de France, et les matières premières sont la soude, la potasse, et un sable siliceux qu'on trouve en abondance sur la côte la plus voisine de Venise. Les matières colorantes sont toutes empruntées au règne minéral, et tellement variées que l'on confectionne des perles de plus de deux cents nuances différentes.

Voici les procédés employés pour la fabrication des perles. Lorsque la matière est en fusion, un ouvrier trempe dans le creuset l'extrémité d'un tube de fer d'environ cinq pieds de long, appelé *canne*, et le rapporte chargé d'une certaine masse de pâte, au milieu de laquelle, à l'aide d'un instrument de fer, il pratique une large ouverture.

Un second ouvrier applique contre ce trou une autre canne garnie aussi d'un peu de verre en fusion, et tous deux s'éloignent l'un de l'autre en reculant avec toute la rapidité que ce genre de course peut leur permettre. La pâte s'étend et finit par n'être plus qu'un tube percé d'un bout à l'autre, et plus ou moins gros, selon la distance qu'ont parcourue les ouvriers avant le refroidissement de la matière. Ils filent ainsi quelquefois des tubes forés de la grosseur d'un cheveu, et de plus de cent pieds de long. Ces tubes prennent eux-mêmes le nom de *canons*. On les casse par morceaux d'environ deux pieds, et on les livre à l'ouvrier *margaritaire*.

Une seule manufacture de Murano, celle de M. Bigaglia, réunit à la verrerie proprement dite les ateliers de *margaritaires*. Tous les autres ateliers de ce genre sont à Venise, où l'on transporte la *canne* dans des caisses.

Le *margaritaire*, à l'aide d'une sorte de hache-paille, coupe la canne par petits morceaux dont la longueur égale le diamètre. Les morceaux tombent dans un baquet plein d'une poussière de charbon et d'argile infusible, qui, s'introduisant dans les trous de la perle, doit s'opposer à ce qu'ils se remplissent, lorsque, pour arrondir et abattre les angles, on lui fait subir une seconde fois l'action du feu. Pour cette seconde opération, les perles mêlées avec une certaine quantité de poussière destinée à les empêcher de se lier entre elles par la fusion, sont placées dans un cylindre de fer de forme ovale hermétiquement fermé; à l'aide d'une manivelle on les tourne sur le feu jusqu'à ce que le récipient soit rouge. Les

perles, légèrement ramollies, perdent leurs aspérités, et lorsqu'on les retire, il ne reste plus qu'à les laver et à les appareiller selon leur grosseur, ce qui se pratique en les faisant passer successivement par plusieurs cribles percés de trous d'un diamètre différent. On les donne alors à des ouvrières qui les enfilent par rangs de six à sept pouces, et telle est la rapidité avec laquelle elles exécutent ce travail, qu'on ne leur paie que six à sept centimes par masse de cent vingt rangs. Le prix de la masse de perles varie de vingt à cinquante centimes.

On fabrique aussi à Venise les perles dites *alla lume* (à la lumière). Les ouvriers en grand nombre qui exercent cette industrie portent le nom de *perlaires*. Ils travaillent chez eux avec la lampe d'émailleur. Les cannes qu'ils emploient ne sont pas percées, et c'est en enroulant la canne fondue à la lampe, autour d'une baguette d'acier, qu'ils exécutent leurs perles, qui sont plus grosses, plus solides et plus chères que les simples *rasades*.

En Bohême, dans le cercle de Bunzlau, aux environs de la petite ville de Reichenberg, on fabrique aussi une grande quantité de perles de verre taillées à facettes, mais dont le commerce est bien moins important que celui de Venise. Les couleurs, peu variées, se réduisent à sept ou huit nuances, et les procédés, étant beaucoup plus compliqués, rendent les produits de ces manufactures bien plus chers et moins répandus. Le grand village de Gablontz, sans aucune importance il y a quelques années, est aujourd'hui le centre de ce commerce.

LA CORNE A BOIRE D'ATTILA

A JASZ-BERENY, EN HONGRIE.

Le nom d'Attila est lié à des souvenirs tellement sanguinaires, qu'aucun historien n'ose le mentionner sans le stigmatiser du surnom de *fléau des nations*. Une destruction affreuse marquait partout les traces de ce terrible guerrier, toujours actif, toujours traînant à sa suite des hordes innombrables de barbares, que grossissaient à chaque pas sur leur passage tous les hommes avides de butin et de sang. Rien ne pouvait résister à la force envahissante de ces formidables avalanches. C'est ainsi que, dans un très court espace de temps, Attila donna à la Pannonie une extension immense; qu'il recula ses frontières du sud-est jusqu'à Nissa en Bulgarie; et que, pressant de ce côté l'empire d'Orient humilié, il le soumit à un tribut. Après avoir conquis la Hongrie et assassiné son frère Bléda, le conquérant assujettit les peuples Vendo-Slaves, et étendit sa domination jusqu'à la mer Baltique.

La soif des conquêtes le poussait toujours en avant; ce fut en vain cependant qu'il tenta de s'établir dans l'Europe occidentale : la Gaule lui opposa une vigoureuse résistance. Bientôt après le passage du Rhin, il perdit la bataille de Châlons en 452, où il fut complètement battu par Aëtius, et obligé de se retirer en Italie. Là, il reçut la mort de la main d'une femme de l'Allemanie, qui voulut venger sur lui les malheurs de sa patrie. Hidilka, fille d'un prince allemand vaincu, forcée de devenir l'épouse d'Attila, l'assassina la première nuit de ses noces. Ainsi périt ce capitaine extraordinaire en 453, âgé seulement de trente-six ans.

Dans ses dernières années, devenu la terreur des nations et le roi des rois, il était ivre d'orgueil. Petit de taille, il prenait les allures d'un homme d'une stature colossale, et jetait sans cesse autour de lui des regards superbes; ses yeux étaient dans un mouvement perpétuel. Si l'on en croit les historiens, tout en aimant la guerre, il aurait évité les dangers personnels, et en faisant combattre les autres il n'aurait jamais combattu lui-même. Mais les jugemens de ses biographes peuvent être soupçonnés de partialité : pour commander des masses si considérables et si hétérogènes, pour les maintenir en obéissance, il fallait nécessairement être doué d'une volonté forte, et avoir des qualités supérieures.

Pendant son séjour en Hongrie, Attila tenait une cour brillante et somptueuse dans un château fortifié, situé sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de Jasz-Bereny. C'est là qu'on a trouvé, en fouillant la terre, une corne que les antiquaires ont désignée comme étant *la corne servant de coupe à boire à Attila*. Cette œuvre d'art vandale, dont notre gravure est une fidèle image, est précieusement conservée dans le musée de la ville.

La corne était dans ces temps le symbole de la force, de la puissance et de la vigueur du caractère (v. 1835, p. 375); on s'en servait avec de certaines observances religieuses dans les palais des rois, aux sacrifices et aux banquets. Chez les



(Corne a boire d'Attila.)

peuples du Nord, en vidant la corne pleine de liqueur, on portait des toasts à la santé des divinités, et, après l'introduction du christianisme, à la santé des saints; seulement à cette dernière époque, il fallait purifier d'abord la corne en faisant sur elle le signe de la croix.

L'usage de la corne fut répandu en Germanie par les Anglo-Saxons. Le roi Mercier Witlas légua par testament la corne de sa table à des moines, sous la condition qu'ils s'en serviraient pour boire dans les grandes solennités; et le vin qu'ils buvaient en ces occasions fut appelé *cornua*. La déno-

mination allemande du mois de février *hornung*, semble tirer son origine du mot *horn* (corne) : c'est partout le mois des réjouissances de table et des libations les plus copieuses.

Cinq ou six cabinets de curiosités en Europe possèdent des cornes vandales semblables à celle d'Attila, et ornées des figures analogues; mais jusqu'à ce jour un seul savant a tenté d'en expliquer le sens, c'est M. J. Hammer, orientaliste distingué, et auteur de l'*Histoire de l'Empire ottoman*.

« Il est très probable, dit M. Hammer, que cette corne » servait de coupe à boire à Attila lui-même; mais n'eût- » elle appartenu qu'à l'un de ses généraux, ou même à un » autre souverain des Huns, elle n'en resterait pas moins » très remarquable par la singularité de son travail qui porte » le caractère de l'époque, et rappelle dans ses ornemens l'art » et les coutumes d'Orient.—Le premier rang de figures re- » présente une chasse, et le dernier une danse et des tours de » force et d'adresse. — La figure que l'on voit auprès du dan- » seur avec les épées ressemble beaucoup, par son costume » oriental, à un bostandgi turc; je crois qu'elle représente » plutôt un homme qu'une femme. — Les centaures que l'on » voit dans le second rang et les griffons du troisième ont aussi » le caractère oriental. — Les petits cercles avec les manches



(Développement de la corne à boire d'Attila.)

» et marqués de quatre points, dans les mains des hommes, » paraissent imiter les massues. — Les centaures échangent » la hache de la guerre contre le rameau de la paix; ce sym- » bole est plus facile à distinguer dans le groupe à droite, » car dans celui de gauche la hache n'est pas tracée distinc- » tement : peut-être en gravant la main a-t-on voulu ex- » primer *la main de justice* (ou de fidélité). — Enfin la tente » de laquelle sort un cheval, paraît indiquer la présence du » prince ou son écuyer. — Les figures du rang qui sert de » bordure me semblent être de pures fantaisies d'artistes; les » raisins, fraîchement cueillis, font peut-être allusion à la » fertilité d'un pays de vignobles; mais le nœud qui se trouve » auprès des grappes dans le troisième rang, aussi bien que » les cordons en volutes et en zigzags des derniers, semblent » uniquement placés comme enjolivemens. »

Les vieux courtisans. — Quel triste spectacle qu'un vieux courtisan qui a passé de longues années dans l'habitude

d'étouffer tous ses sentimens, de dissimuler ses opinions, d'attendre le souffle d'un prince pour respirer et son signe pour se mouvoir! De tels hommes finissent par gâter le plus beau de tous les sentimens, le respect pour l'âge avancé, quand on les voit courbés par l'habitude des révérences, ridés par les faux sourires, pâles d'ennui encore plus que de vieillesse, et se tenant debout des heures entières sur leurs jambes tremblantes dans ces salons-antichambres où s'asseoir à quatre-vingts ans paraîtrait presque une révolte.

MADAME DE STAEL.

LES NIEBELUNGEN.

(Premier article.)

C'est l'épopée des anciens Germains, c'est l'Iliade du Nord, Iliade faite comme celle d'Homère à l'aide de divers morceaux et à différentes époques. On ignore encore aujourd'hui le nom du poète et la date précise de cette œuvre populaire. Il est à peu près démontré cependant que le fait primitif auquel elle se rattache remonte à 430-440, et que la rédaction actuelle date de la fin du douzième siècle. On l'a tour à tour attribuée à Wolfram d'Eschenbach, à Conrad de Wurtzbourg. On s'est demandé ensuite si cette épopée était l'œuvre d'un seul poète ou de plusieurs. Jean de Müller et Schlegel ont soutenu la première opinion; Lachmann et Grimm, la seconde. Mais sur l'une et sur l'autre question les hypothèses se sont amassées sans amener aucune solution définitive. Il existe en Allemagne six manuscrits complets et plusieurs fragmens étendus du poëme des *Niebelungen*, et cependant il resta long-temps oublié ou ignoré. On le trouve cité pour la première fois au seizième siècle dans l'histoire de la ville de Lorch, et au dix-septième dans un ouvrage de Lazius. Bodmer en publia la dernière partie en 1757. Trente ans après, Christophe Müller le publia en entier, et Van der Hagen en a donné, en 1810, une édition très belle et très correcte. Depuis ce temps, il a été réimprimé, commenté, traduit en allemand moderne, différentes fois. Les philologues allemands ont beaucoup disserté sur l'étymologie du mot *Niebelungen*. Les uns le confondent avec *Gibelins*; d'autres ont décomposé le mot, et en ont fait *Nebel jung* (enfant du nuage). Cette dernière hypothèse paraît assez rationnelle.

Une chose singulière, c'est que ce poëme qui intéresse à un si haut point la nation allemande ait été pendant quatre à cinq siècles complétement oublié. On ne peut expliquer un tel oubli que par le peu de prix que l'Allemagne attacha pendant long-temps à l'étude de ses monumens, tandis qu'elle accueillait avec ardeur tout ce qui lui venait des étrangers. Dans ce poëme, tout est allemand : les faits historiques qui lui servent de base, les mœurs, les caractères, les noms de lieux et les héros. C'est le vaillant Dietrich de Berne et son compagnon Hildebrand chantés aussi par le *Heldenbuch*, c'est Attila (Etzel) le roi des Huns, et Siegfried, l'Achille des contrées septentrionales, et le valeureux Hagen, non moins expérimenté et plus intrépide qu'Ulysse. L'ouvrage est divisé en deux parties; la première va jusqu'à la mort de Siegfried; la seconde, qu'on appelle *la Plainte* ou *la Vengeance de Chriemhild*, embrasse toute l'histoire du mariage de cette reine et le dénouement sanglant de ce drame passionné.

Autrefois, à Worms, dans le royaume de Bourgogne, vivait une jeune fille renommée pour sa beauté autant que pour ses vertus. C'était Chriemhild, la sœur du roi Günther, l'enfant bien-aimée de la noble Uta. Elle avait trois frères, tous trois célèbres par leur vaillance, et autour d'eux se groupait une foule de héros : Troneg, Hagen, et Rumolt, et Dankwart.

Dans le même temps, le peuple des Pays-Bas voyait avec orgueil grandir Siegfried, son jeune prince, le fils du roi Sigismond. C'était un noble jeune homme plein de force et de courage; dès son enfance, le cliquetis des glaives le faisait tressaillir, et quand il fut en âge de porter les armes, toute sa joie fut de lutter dans les tournois. Auprès de lui se rassemblaient tous les chevaliers de son pays et des pays voisins, et la lice s'ouvrait, et l'on faisait assaut de coups d'épée; mais Siegfried était toujours le plus vaillant et le plus fort. A la fin du combat, on lui décernait le prix de la victoire; ses vieux parens le regardaient avec orgueil, et les femmes avec envie. Tout jeune, il avait tué les fils du roi des Niebelungen et leur avait enlevé leur trésor. Il avait vaincu le puissant nain Alberich, et lui avait pris le casque magique à l'aide duquel il se rendait invisible. Puis il avait dompté le dragon de la montagne, et, en se baignant dans le sang du monstre, il était devenu invulnérable.

Cependant Siegfried entend parler de Chriemhild, et il veut aller la voir. Il annonce son voyage à son père, et toutes les jeunes filles mettent la main à l'œuvre pour lui préparer des vêtemens, et tous les forgerons travaillent à lui fabriquer des armes. Le jour du départ arrive. Siegfried s'en va, comme un roi, avec des chevaux richement harnachés et des armures étincelantes. Une foule de guerriers le suivent. Tous portent des vêtemens en or, des ceintures en soie, des casques brillans et de larges boucliers. Ils ont à la main une longue lance, et la pointe de leurs épées tombe sur leurs éperons. Après sept jours de marche, ils arrivent à Worms. Hagen qui les voit venir raconte leur histoire au roi; puis Siegfried s'avance fièrement en face de Günther, et demande à jouer contre lui, l'épée à la main, le royaume des Pays-Bas et celui de Bourgogne. Mais on apaise son impétuosité, on l'accueille avec tous les égards qui lui sont dus, et les fêtes et les joûtes guerrières se succèdent sans interruption; chaque jour Siegfried se jette dans une nouvelle lice, et chaque jour se distingue par de nouveaux actes de valeur. A la cour de Günther, tout le monde vante son courage et sa beauté. Les jeunes filles de Worms, en le voyant passer, se demandaient avec surprise qui il était; mais celle dont il eût voulu obtenir un regard il ne l'avait pas encore vue. Il pensait à elle sans cesse, et sans cesse la cherchait en vain. Cependant elle le voyait; assise à sa fenêtre, elle l'observait dans ces luttes, dans ces combats, sans être aperçue, et, sans se l'avouer à elle même, elle partageait l'admiration que Siegfried inspirait aux femmes et aux guerriers.

Une guerre éclate entre le royaume de Bourgogne et la Saxe; Siegfried se joint à Günther, s'élance avec ardeur sur le champ de bataille, écrase les ennemis, et fait prisonnier le roi saxon et son frère. C'est au retour de cette glorieuse expédition qu'il lui est permis de contempler pour la première fois celle qu'il aime depuis si long-temps sans l'avoir jamais vue. Günther lui-même ordonne à sa sœur de paraître à la cour; « il veut que celle qui n'a jamais salué aucun chevalier vienne saluer Siegfried. » La jeune fille s'avance avec un vêtement étincelant de pierreries. Elle apparaît, dit le poëme, au milieu des autres femmes comme la lune au milieu des nuages; les vieux guerriers se pressent autour d'elle, et s'écrient qu'ils n'ont jamais rien vu de plus beau. Elle s'approche du héros, et son visage se couvre d'une douce rougeur. « Soyez le bien-venu, dit-elle, Siegfried, » noble chevalier. » Il s'incline devant elle, et tous deux se regardent avec amour.

Dès ce moment, Siegfried est enchaîné à la cour de Bourgogne, car chaque jour il aperçoit celle qu'il aime. Günther entend parler d'une reine puissante d'*Island* (vraisemblablement l'Yssel), dont l'on vante à la fois la force héroïque et la beauté. Il devient amoureux d'elle, comme Siegfried est devenu amoureux de Chriemhild, d'après les récits qu'on lui a faits. Il veut aller la demander en mariage, et pour déterminer Siegfried à l'accompagner dans ce voyage, il lui promet la main de sa sœur. Les deux guerriers font leurs préparatifs, et c'est Chriemhild elle-même

qui dispose pour leurs vêtemens la soie d'Arabie blanche comme la neige, l'hermine et les pierres précieuses. Ils emmènent avec eux le vaillant Hagen et quelques autres hommes d'un courage éprouvé, et s'embarquent sur le Rhin.

Cette reine qu'ils vont voir, c'est Brunhild. Elle a la force du géant, l'ardeur du guerrier. Quiconque aspire à l'épouser doit lutter avec elle, et dans ce rude combat il engage sa vie; s'il est vaincu, la farouche reine lui fait trancher la tête. Déjà plus d'un homme renommé pour son intrépidité, plus d'un chevalier illustre, a tenté cette redoutable épreuve, et tous ont été vaincus; car personne ne lance une pierre aussi loin que Brunhild, et ne manie une lance aussi lourde. Günther ne peut échapper aux cruelles conditions que d'autres ont acceptées avant lui. On présente à la reine son bouclier, sa lance que dix hommes portent à peine, et à la vue de cette armure gigantesque, le malheureux roi de Bourgogne se regarde comme vaincu, et regrette d'avoir quitté son beau royaume. Mais Siegfried est là qui l'encourage et lui promet son appui. Siegfried prend son casque qui le rend invisible et lui donne la force de douze hommes; il se place derrière le bouclier de Günther; il soutient les coups effroyables que Brunhild lui porte, il lance au-delà du but la lourde pierre qu'on lui présente, et pour la première fois de sa vie Brunhild est la plus faible. Günther la ramène en triomphe dans son pays, et le mariage est conclu. De son côté, le héros des Pays-Bas épouse sa bien-aimée, et l'emmène chez son père.

Quelque temps se passe; Gunther envoie un messager à Siegfried et à sa femme pour les prier de venir le voir. Les deux jeunes époux acceptent; ils amènent avec eux Sigismond le vieux roi, et arrivent à Worms. Le roi et Brunehild et toute la cour de Bourgogne s'en vont à la rencontre des nobles hôtes. La ville retentit de cris de joie. Le peuple s'assemble dans les rues au son des flûtes et des trompettes, et dans le palais de Gunther douze cents chevaliers s'asseyent à la même table. Mais pendant que toutes ces fêtes se succèdent, les deux reines sont souvent seules ensemble, et dans une de ces heures d'isolement il s'élève entre elles une querelle qui forme le nœud du poëme et en prépare le dénouement. Toutes deux sont fières de leur mari, toutes deux réclament le droit de préséance, Brunehild parce qu'elle regarde Siegfried comme le vassal de Gunther, et Chriemhild parce qu'elle connaît l'histoire secrète du casque magique. Un jour, en se rendant à l'église, toutes deux se disputent avec violence le pas. Chriemhild, blessée des paroles de dédain que lui adresse sa rivale, lui raconte comment elle a été vaincue par Siegfried, tandis qu'elle croyait lutter seulement avec Gunther. A cette révélation inattendue, l'orgueilleuse reine s'éloigne avec colère. La haine lui est entrée dans le cœur; la soif de la vengeance la domine, elle ne pardonnera plus. Elle s'en va racontant, avec des yeux pleins de larmes, son humiliation aux chevaliers qui l'entourent, et le vaillant Hagen jure de la venger. Dès ce moment la nature du poëme est toute changée. Il avait l'allure noble et galante, il devient sombre et farouche; un crêpe de deuil le recouvre, et des taches de sang le marquent à chaque page. La malheureuse Chriemhild trahit elle-même, dans son amour, le secret de Siegfried, et devient un instrument de mort entre les mains de ses ennemis. Une nouvelle guerre venait de se déclarer entre Gunther et le roi des Saxons; Siegfried voulait y prendre part, et sa femme, inquiète pour lui, appelle Hagen en qui elle a confiance, Hagen qui doit le trahir, et lui dit : « Oh! veillez sur celui que j'aime! protégez-le; car il n'est pas, comme on le croit, entièrement » invulnérable. Quand il se baigna dans le sang du dragon » qui devait mettre son corps à l'abri de toute blessure, une » large feuille de peuplier lui tomba entre les deux épaules, » et à l'endroit où cette feuille est tombée la pointe de la » lance peut se frayer un passage. » Hagen lui répond avec des assurances perfides de dévouement, et la pauvre Chriemhild, trompée par ces protestations, s'écrie : « Écoutez, je » ferai sur son vêtement une croix à l'endroit où il est vul- » nérable; prenez-y garde. » Et elle emploie cette fatale précaution, et Hagen la trahit.

Bonaparte, Alexandre empereur de Russie, Talma. — Bonaparte, devenu premier consul, continuait à recevoir familièrement Talma dont il avait été l'ami. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il lui dit un jour : *Talma! je vais te faire jouer devant un parterre de rois.* Bientôt, en effet, Napoléon part pour Erfurt : un détachement du Théâtre français l'avait précédé; une grange fut arrangée en salle de spectacle; il y avait deux fauteuils en avant : l'un pour Napoléon, l'autre pour Alexandre; des chaises garnies pour les rois; des banquettes pour les grands-ducs et princes souverains. Lorsque Talma dit ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

l'autocrate se tourna vers Napoléon, prit sa main, et s'inclina devant lui.

JERSEY

A quatre ou cinq lieues de la France, dans l'intérieur de l'angle que forment nos côtes de Normandie et de Bretagne, tout-à-fait sous nos yeux, à l'entrée de nos ports, sont quatre îles qui ne sont point françaises, et dont cependant les habitans parlent le français de l'ancienne Normandie, et en observent les lois, les coutumes et les usages.

Le voyageur qui visite ces îles se croit revenu aux jours de la féodalité. Il y trouve des fiefs, des chemins du roi, des vavasseurs, des prévôts, des sergentés, le sénéchal et le bailli.

Si près de nous, comment se fait-il que ces îles soient demeurées au pouvoir de nos anciens rivaux? Comment se fait-il que dans l'espace de huit siècles marqués par tant de révolutions, leurs heureux habitans n'aient éprouvé dans leur organisation sociale, dans leur langage, que des changemens presque insensibles?

Ce sont des questions pour lesquelles eux-mêmes ne trouvent de réponse que dans l'intervention directe de la Providence divine.

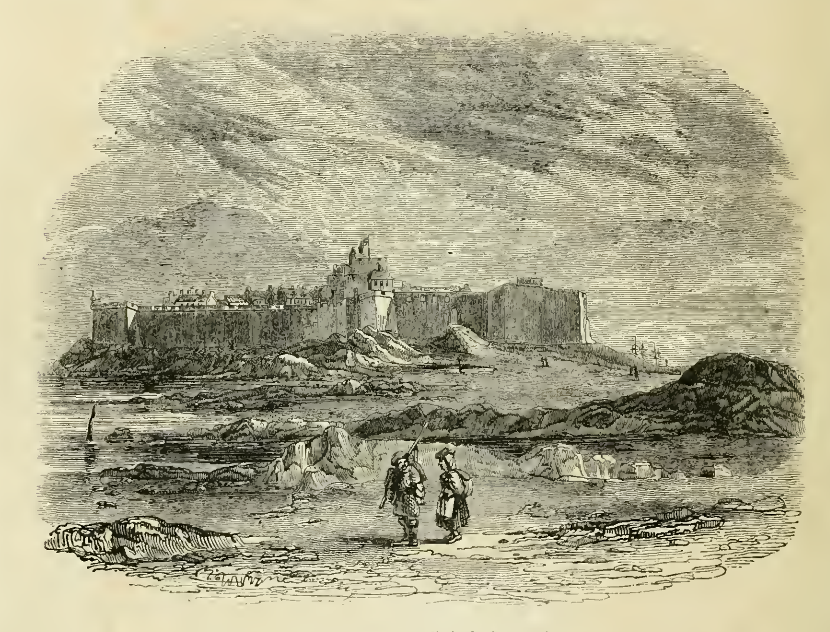
« Si jamais, s'écrie dans notre langue un de leurs auteurs, la puissante protection de Dieu s'est signalée en faveur d'un peuple, c'est en la nôtre, ayant daigné nous délivrer, pendant un si grand nombre de siècles, de la tyrannie d'un pouvoir qui a fait trembler les divers peuples de l'Europe. Que de conquêtes la France a faites jusqu'à ce jour! que de batailles livrées, que de victoires remportées! Elle a regagné la Normandie, le Maine, et d'autres provinces qui faisaient partie de l'ancien et légitime patrimoine de nos rois; elle a porté la guerre au centre de l'Italie, elle a converti les plaines fertiles des Pays-Bas en un théâtre presque permanent de guerre et de carnage; l'épée à la main, elle s'est ouverte un passage au travers des vastes forêts de l'Allemagne : et cependant cette nation belliqueuse a été repoussée toutes les fois qu'elle a fait quelque tentative d'invasion sur nos bords; comme si le petit bras de mer qui la sépare de nos côtes était destiné dans la sagesse du Très-Haut à arrêter le cours des conquêtes de l'ambition. »

Ce passage montre assez combien les habitans des îles normandes redoutent d'être réunis à la France. Cela se conçoit parfaitement. Ils ont gardé une partie des priviléges féodaux qui existent encore dans l'Angleterre et que notre révolution a détruits. Ils jouissent en outre de quelques droits particuliers que leur a accordés le gouvernement anglais jaloux de maintenir leur attachement et leur fidélité par des bienfaits; car, en vérité, si le bon vouloir de cette

petite nation eût été jamais en faveur de la France, l'Angleterre ne l'eût point conservée sous son patronage. — D'un autre côté les habitans sentent bien qu'ils auront meilleur marché du gouvernement anglais éloigné d'eux que de la France leur voisine. Ils peuvent, par suite de cet éloignement, jouir de lois, d'usages et de coutumes particulières, sans blesser l'unité d'organisation de la métropole; tandis que, s'ils étaient au pouvoir de la France pendant quelques années, il leur faudrait courber la tête sous son unité administrative, recevoir ses magistrats et son code, s'enrôler dans ses armées, en un mot suivre une fortune semblable à celle de la Corse.

La tradition et l'histoire justifient aussi leur aversion contre la domination française. Ces îles rapportent au roi d'Angleterre l'obéissance et la foi qu'elles devaient jadis au duc de Normandie, dont le descendant féodal le plus direct est ce même roi d'Angleterre : si la Normandie est à la France, c'est que la France l'a prise, et l'a rendue française de proche en proche; mais, de fait, quand Guillaume eut ajouté la couronne royale à sa couronne de duc, ceux qui s'appelaient alors rois de France n'avaient d'autre droit à s'emparer de la Normandie que le droit de la convenance géographique et du voisinage, droit qui a bien quelque légitimité sans doute, et que la force, le temps, le succès et l'adhésion générale ont consacré, mais qu'ont pu décliner Jersey, Guernesey, Aurigny et Serk; car ces localités, placées en tant qu'îles dans une position exceptionnelle, ont pu résister à la fois à l'influence du voisinage des rois de France et à la force de leurs armes.

L'île de Jersey est la plus importante de ces possessions anglaises; elle est à 5 lieues de notre côte et à 30 de la côte d'Angleterre; longue d'environ 4 lieues et large de 2, elle présente une superficie de 8 lieues carrées. Fertile, magnifiquement cultivée, et baignée par une mer poissonneuse qu'exploitent des milliers de pêcheurs, elle jouit encore d'une franchise de taxes qui lui assure une nombreuse population.



(Vue du château d'Elisabeth, à Jersey.)

Jersey est le centre d'une contrebande très active. Comme les objets de consommation n'y paient que de très faibles droits, le sucre s'y vend 10 sous, le café 20 sous; le tabac y arrive aussi à fort bon marché.

Par les mauvaises nuits sombres, pluvieuses et venteuses, des chaloupes viennent sur la côte de France, et coulent dans la mer, auprès des rochers, des quantités considérables de tabac avec une petite bouée qui surnage entre deux eaux. Les douaniers n'ont pu les apercevoir. La nuit suivante, les associés habitant la côte de France vont repêcher la marchandise dont ils connaissent la position.

Les Jersiais font aussi la contrebande avec l'Angleterre pour le thé. Le thé qui arrive en Angleterre et qui est destiné à l'exportation n'y payant pas de droits, les contrebandiers le font acheter dans les entrepôts et porter en France, à Cherbourg, par exemple, où il entre aussi en entrepôt réel pour réexportation et ne paie pas de droits; de France on l'introduit facilement en fraude à Jersey, et là on le nationalise pour le reporter en Angleterre comme thé anglais ayant déjà satisfait au fisc.

Les habitans des îles anglaises viennent dans la portion de mer qui nous appartient emporter nos huîtres en fraude; car nos huîtrières sont plus abondantes que celles dont ils ont la possession. Quand on les prend, on les garde quelques mois en prison. Pour faire la police nous entretenons plusieurs sloops de guerre; il faut pour ce service d'excellens marcheurs, car c'est une lutte de vitesse.

Le château Elisabeth, dont nous donnons une vue, fut commencé sous le règne de cette princesse. Sa situation le rend presque imprenable, et fait en grande partie la sûreté de Jersey.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

PEINTRES ÉTRANGERS CONTEMPORAINS. — CORNELIUS.



(Une scène du poëme des Niebelungen, par Cornelius. — Voyez la notice sur Cornelius, page 147.)

LES NIEBELUNGEN.

(Deuxième article. — Voyez page 142.)

La mort de Siegfried est résolue. Hagen n'attend plus que l'occasion favorable d'exécuter son sanguinaire projet; il la trouve dans une partie de chasse. Siegfried est dans cette chasse, comme partout, l'homme fort, l'homme intrépide. Il s'élance en tête de ses compagnons, poursuit les bêtes féroces, massacre les loups, les lions, les bufles, les sangliers; puis il atteint un ours gigantesque à la course, le dompte, l'attache à sa selle, et le ramène au milieu de ses compagnons, qui s'étaient rassemblés pour faire les apprêts du dîner. En descendant de cheval, Siegfried détache les liens de l'ours, qui s'élance aussitôt pour reprendre le chemin de la forêt, éventre les chiens, renverse les vases préparés pour le repas, et répand autour de lui l'effroi et la consternation.

Siegfried l'atteint de nouveau et le tue (voyez la gravure). Après ces exploits de chasse, on se met à table. Tout a été disposé avec luxe pour ce repas champêtre; mais le rusé Hagen a eu soin qu'on n'apportât pas de vin, et quand Siegfried se plaint d'avoir soif : « Je connais près d'ici, lui dit-il, une fontaine limpide et rafraîchissante à laquelle nous serons fiers d'avoir recours; voulez-vous voir qui de nous deux y arrivera le premier? » Les deux guerriers se mettent à courir. Le roi Gunther les suit, et quand Siegfried se penche pour boire, Hagen s'approche de lui par derrière, et lui enfonce sa lance entre les deux épaules.

On rapporte à Worms le cadavre sanglant de Siegfried, et l'on dit à Chriemhild que son époux a été tué par des voleurs; mais la malheureuse femme ne s'y trompe pas : « C'est Hagen, s'écrie-t-elle, qui l'a tué, et Gunther l'a voulu. » Dès ce moment cette âme pleine de candeur et d'amour ne se nourrit que de colère et de ressentiment; elle dévoue toute sa vie à la vengeance, et devient l'implacable Némésis de tous ceux qu'elle a aimés jadis. La haine mortelle qu'elle éprouve pour Hagen s'accroît encore par une injustice que lui fait subir le meurtrier de son mari. Elle envoie chercher au pays des Nibelungen le trésor qui a appartenu à Siegfried, et veut le distribuer à ses amis; mais Hagen s'en empare.

Treize années se passent, pendant lesquelles Chriemhild vit toute seule, dans les larmes et la prière, éloignée de la cour, absente de toutes les fêtes, et n'adressant la parole ni à Gunther, ni à Hagen. Le roi des Huns, Etzel (Attila), l'envoie demander en mariage, et d'abord elle résiste à toutes les offres brillantes qui lui sont faites. Elle veut pleurer Siegfried jusqu'à sa mort, et ne plus appartenir à personne; mais quand Rüdiger, l'envoyé d'Etzel, lui dit qu'il se dévoue à elle, qu'il la servira dans tous ses désirs, un rayon de joie traverse cette âme oppressée de douleur; l'espoir de la vengeance lui sourit. Elle accepte la proposition de mariage qu'on lui adresse, et part pour le pays des Huns.

Là, comme à Worms, sa vie est morne et silencieuse. Ni l'aspect d'un nouveau pays, ni l'amour d'Etzel, ni les hommages qui l'entourent ne peuvent la distraire des regrets qu'elle éprouve. Elle pleure sous son diadème comme sous ses habits de veuve, et le bonheur même d'être mère ne l'arrache pas à ses sombres pensées. Pendant sept ans, elle se souvient du mal qu'on lui a fait, elle songe aux moyens de se venger; puis enfin, elle prie Etzel d'inviter Gunther et ses chevaliers à venir le voir, mais avant que le messager parte, elle le tire à l'écart, et lui recommande de dire à la cour de Worms qu'elle a cessé d'être triste, et ne pense plus à la mort de Siegfried.

Quand les envoyés d'Etzel arrivent à la cour de Gunther, le prudent Hagen voudrait qu'on n'acceptât pas leur invitation, car il se défie encore de la haine de Chriemhild; mais l'avis de tous les chevaliers l'emporte sur le sien, et comme on semble l'accuser d'avoir peur, il est le premier à se mettre en route. Ce voyage est triste comme une procession funèbre. Les Bourguignons s'en vont à une fête, mais à une fête sanglante; ils marchent sous un ciel sombre, et la contrée qu'ils traversent présente partout un aspect de deuil et de dévastation. Dès l'heure du départ, la mère de Gunther lui révèle ses songes pénibles, ses sinistres pressentimens. Les nymphes des eaux que Hagen rencontre au bord du fleuve et qu'il interroge, lui font d'effrayantes prédictions. Le Danube est débordé, le batelier refuse son service. Hagen le tue, prend la rame, et fait lui-même passer l'eau à neuf mille hommes en un jour. A peine arrivés de l'autre côté du fleuve, ils sont obligés de combattre contre Gelfrate, et de se frayer une route, l'épée à la main. La seule joie qu'ils éprouvent pendant ce long voyage, c'est lorsqu'ils s'arrêtent sous le toit hospitalier du margrave Rüdiger, lorsque Gieselher, le frère de Gunther, épouse la fille du margrave, que les fêtes de noces les éblouissent, et que Volker, le barde héroïque, quitte son épée pour prendre la lyre, et chante à la table du riche Rüdiger des chants de bonheur et d'amour. Mais bientôt il faut partir. Les malheureux Bourguignons, poussés par la fatalité, se dirigent vers la forteresse d'Attila, et Rüdiger les accompagne. Là, ils apprennent que Chriemhild pleure encore son premier époux. Ils rencontrent Dietrich qui les prévient de se tenir sur leurs gardes, et le froid accueil de la reine et les reproches qu'elle adresse à Hagen les avertissent assez du danger qu'ils courent. Chriemhild les engage à quitter leurs armes; mais Hagen s'y refuse, bien décidé à vendre chèrement sa vie si on ose l'attaquer.

Le soir, tandis que les chevaliers épuisés de fatigues dorment tous dans une vaste salle, Hagen et Volker veillent à la porte. Chriemhild envoie des émissaires pour tuer ses ennemis, mais ils reculent d'effroi en voyant l'attitude ferme des deux guerriers. Le lendemain tous les hommes d'armes de Bourgogne, de Danemarck et du pays des Huns passent à cheval devant le palais d'Etzel. La lice s'ouvre, ils se partagent en deux camps, et commencent une joûte chevaleresque. Mais bientôt l'impétueux Volker s'ennuie de ce combat simulé: « Vengeons-nous de ceux qui nous haïssent, » dit-il; et se précipitant contre un des principaux chevaliers d'Etzel, il le perce de sa lance, et le renverse mort à ses pieds. A l'instant la bataille s'engage; le glaive est tiré du fourreau, les hommes des deux partis fondent avec acharnement l'un sur l'autre, et le sang inonde la terre. Etzel s'interpose entre les combattans, et ne parvient qu'avec peine à calmer leur furie. Mais Hagen a juré de braver la puissance du roi des Huns, et le soir quand Etzel fait amener son jeune fils et le présente à ses hôtes, en les priant de l'aimer, le Bourguignon regarde l'enfant d'un air de mépris, et le tue. Dès lors la guerre est déclarée; mais Etzel n'est pas dans ce poëme l'homme au bras de fer, le fléau de Dieu, comme l'histoire nous le représente; il est patient et résigné; il regarde ses chevaliers combattre et ne se jette pas au milieu de la mêlée; il reçoit une injure sanglante de Hagen, et laisse son épée dans le fourreau. C'est Chriemhild qui le remplace; c'est elle qui souffle dans le cœur de ceux qui l'entourent le feu de la colère, et cherche à toute heure le moyen de se venger. A force d'instances et de promesses, elle décide Blodel à attaquer ses ennemis; mais Blodel est vaincu. Le combat se renouvelle après sa mort, et les Bourguignons tuent sept mille hommes. Alors Chriemhild fait fermer les portes de la forteresse, et l'on met le feu aux quatre coins de la salle où les Bourguignons se sont retirés. Les malheureux voient les flammes bondir autour d'eux, ils se couvrent de leurs boucliers pour se préserver des tisons embrasés qui tombent de tous côtés, et, dans la soif qui les tourmente, boivent le sang de leurs ennemis. Cependant le feu s'éteint, la salle était voûtée, et les héros sont sauvés. A cette nouvelle, Chriemhild est saisie de douleur, car elle désespère de vaincre ses ennemis. Mais elle tente encore un dernier effort ; elle engage le margrave Rüdiger à lui prêter son secours, et le preux chevalier s'y refuse ; il a reçu les Bourguignons à sa table, il a donné sa fille en mariage à Gieselher, il est lié à tous ces héros par les lois de l'hospitalité et l'estime qu'il éprouve pour leur courage. Alors la reine lui rappelle la promesse de dévoûment qu'il lui fit un jour quand il alla la demander en mariage au nom d'Etzel, et le noble margrave, sommé de tenir sa parole, ne peut plus résister. Il prend ses armes, rassemble ses chevaliers, et marche au-devant de Hagen. Ici se présente une de ces scènes de générosité que l'on admire toujours dans les romans de chevalerie. Hagen se plaint de n'avoir plus qu'un bouclier brisé, et Rüdiger lui donne le sien. Les deux guerriers se regardent avec tristesse, se disent un dernier adieu, puis le margrave se précipite tête baissée au milieu des ennemis, et meurt en héros. Le combat se prolonge plus terrible, plus sanglant que jamais. Des deux côtés le glaive fait sa moisson; les guerriers meurent l'un après l'autre, les rangs s'éclaircissent,

tombent, disparaissent. Ce n'est plus le combat de deux partis chevaleresques, c'est la lutte de deux peuples qui se disputent la souveraineté et s'écrasent. Nul doute que cet effroyable récit ne soit fondé sur un fait historique, peut-être, comme le pense J. de Müller, sur le souvenir de cette bataille livrée en 436, et dans laquelle le roi Gonthahar périt avec 20,000 hommes.

A la fin de ce combat, que le poëme dépeint avec une sauvage énergie, tout est mort; il ne reste que Gunther et Hagen, baignés dans leur sang jusqu'aux genoux. Dietrich les engage à se rendre, en leur jurant sur l'honneur de les protéger, de les reconduire dans leur pays; et comme ils ne veulent pas y consentir, il les attaque l'un après l'autre, les prend de vive force, et les livre à Chriemhild, en lui recommandant de ne leur faire aucun mal. Mais le sentiment de la vengeance la domine; elle s'y abandonne avec volupté. Par ses ordres on coupe la tête à son frère, et elle coupe elle-même celle de Hagen. Quand Dietrich apprend ce double meurtre, il tire son épée et égorge Chriemhild. Puis le héros et Etzel pleurent leurs compagnons et leurs amis morts dans la mêlée. Ainsi finit le poëme.

CORNELIUS, PEINTRE ALLEMAND CONTEMPORAIN.

La gravure placée en tête de cet article, et qui représente une des scènes de la partie de chasse dans laquelle Siegfried fut tué, est empruntée aux cartons que Cornelius a composés sur le poëme des Niebelungen. Cornelius est l'un des peintres les plus célèbres de l'Allemagne. Il naquit à Dusseldorf, en 1783, et fit ses premières études d'art sous la direction d'un peintre de l'ancienne école, nommé Langer, qui employa tout son pouvoir à combattre les dispositions romantiques de son jeune élève, et maudit plus d'une fois sa hardiesse de style et ses écarts d'imagination. Après ces premières leçons si méthodiques et si régulières, Cornelius s'en alla en Italie, et se forma lui-même par l'étude des anciens maîtres. Avec le génie naturel dont il était doué, et la persévérance qu'il mit dans ses travaux, il se distingua bientôt entre tous ses rivaux, et s'acquit une assez grande réputation. Tout jeune encore, il fut appelé à diriger l'école de peinture de Dusseldorf, cette école qui est devenue pour l'Allemagne une pépinière de tant de jeunes et beaux talens. En 1819, Cornelius travaillait à peindre dans la Villa Massimi différentes scènes de la *Divina Commedia*, lorsqu'il reçut la visite du roi de Bavière, qui l'invita à venir travailler au musée qu'il faisait construire. Cornelius dessina à Rome même la plus grande partie des cartons que le roi lui demandait, et vint ensuite les peindre à fresque. Le sujet de ces compositions est tiré des mythes héroïques chantés par Homère et Hésiode. C'est un travail d'une nature grandiose, conçu avec une riche et puissante imagination, et exécuté avec une rare fermeté. Outre les cartons des Niebelungen, qui sont appréciés de tous les connaisseurs, Cornelius a encore composé de très beaux cartons pour le *Faust* de Goëthe, et divers dessins que l'on recherche beaucoup en Allemagne. Les critiques reprochent à Cornelius de manquer quelquefois de couleur et de négliger son dessin, mais chacun s'accorde à reconnaître tout ce qu'il y a de chaleur, d'énergie et de traits caractéristiques dans ses tableaux. Depuis 1824, Cornelius est directeur de l'académie de peinture de Munich. Il est en Allemagne le chef d'une école qui a tenté de régénérer l'art, en lui donnant plus de hardiesse dans la pensée, plus de liberté, de mouvement, et les efforts de cette école ont été déjà souvent couronnés de succès.

HISTOIRE DE LA STÉNOGRAPHIE.

(Premier article.)

Quelle date faut-il assigner à la sténographie et quel peuple peut en revendiquer l'invention?

On a voulu induire du psaume 45, cité par Kopp, *linguâ meâ calamus scribæ velociter scribentis* (la plume de l'écrivain écrivant plus vite que ma parole), que du temps de David on était parvenu à suivre la parole en écrivant. Mais Kopp, qui attribue à la suppression des voyelles la vitesse de l'écriture à laquelle il est fait allusion dans ce psaume, ne dit pas si cette écriture était universellement pratiquée, ou si elle ne l'était que par un petit nombre de personnes.

Quoi qu'il en soit, il est généralement reconnu que les prêtres avaient une écriture secrète à laquelle Rabbi-Nathan a donné le nom de *notariacon*, du mot latin *notarius*, et qui consistait à n'écrire que la lettre initiale ou la lettre finale du mot. On rapprochait ensuite ces initiales ou ces finales, et il résultait de ce rapprochement des membres de phrases d'autant plus difficiles à deviner que l'on pouvait à volonté placer les lettres suivant tel ou tel ordre. Une telle écriture, bien qu'infiniment rapide, n'a sans doute rien de commun avec la sténographie proprement dite, mais elle est une preuve du besoin que l'on a éprouvé dans tous les temps d'écrire aussi vite que l'on parle.

L'opinion que la sténographie a été connue des anciens Égyptiens nous paraît hasardée, car les hiéroglyphes, de même que les signes hiératiques ou démotiques dont se servaient les prêtres de l'Égypte pour la transcription de leurs livres sacrés, sont loin par leur nombre et par leurs contours compliqués de répondre à la simplicité et à la brièveté des caractères sténographiques.

Sans connaître d'une manière précise les procédés *séméiographiques* ou *oxygraphiques* des Grecs, ni l'époque à laquelle ils commencèrent à être mis en usage, nous savons qu'il y eut en Grèce des séméiographes ou oxygraphes habiles. Qu'il y en ait eu antérieurement à Xénophon, ou, comme le prétend Diogène Laërce, que Xénophon ait été le premier de tous, cela importe peu; toujours est-il constant que c'est à l'aide de la séméiographie que quelques uns des discours de Socrate ont été recueillis et transmis jusqu'à nous.

Il ne nous reste plus aujourd'hui que deux monumens de cette écriture, dont l'un est à la bibliothèque du Vatican, l'autre à la bibliothèque de Paris. Le premier contient les œuvres de Denis l'Aréopagite, le second la rhétorique d'Hermogènes et quelques morceaux détachés.

D'Athènes, la séméiographie passa à Rome, et y devint, du temps et par l'influence de Cicéron, non seulement un art à la mode, mais une profession aussi avantageuse qu'honorable. Tiron, affranchi de Cicéron, et qui sut mériter par la suite toute la confiance et toute l'amitié de son maître, fut le plus célèbre des *notarii* romains. Il paraîtrait cependant que la sténographie était bien loin alors d'avoir le degré de perfection qu'elle a atteint depuis cinquante ans. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que le jour où Caton devait s'élever avec énergie contre les mesures que César avait proposées pour renverser la conjuration de Catilina, Cicéron, afin de ne laisser perdre aucune des paroles qui sortiraient de la bouche de ce grand homme, eut soin de placer des *notaires* ou sténographes dans différens endroits du sénat, et c'est à ces sténographes que nous devons le discours de Caton, le seul que nous ayons de lui.

Telle était l'importance que Cicéron attribuait à la sténographie, que, bien qu'il fût sténographe lui-même, il ne pouvait pas se passer un seul jour de Tiron, soit pour ses improvisations, soit pour son travail de cabinet.

« J'aurais cru, mon cher Tiron, lui disait-il dans une de ses lettres, pouvoir me passer de vous plus facilement; mais, en vérité, cela m'est impossible. Ménagez votre santé, et soyez persuadé que quelque importans que soient les services dont je vous ai obligation, le plus signalé que vous puissiez me rendre, c'est de vous bien porter. »

Si nous avions besoin d'autres témoignages pour prouver l'importance que les Romains attachaient à l'art des *nota*[illegible]

nous pourrions citer Ovide et Prudence, dont le premier nous apprend que Jules-César écrivait en caractères sténographiques, et le second que saint Cassien, qui vivait sous l'empire de Dèce et de Valérien, était maître de sténographie, et qu'ayant été condamné à mort pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, il fut livré à ses élèves qui le tuèrent à coups de stylets. On cite aussi Varron, que l'histoire ne comprend pas parmi les abréviateurs, mais qui, vraisemblablement, n'a pas écrit en écriture ordinaire les 490 volumes qu'il avait laissés.

Cependant les notes tironiennes, ainsi appelées du nom de Tiron, bien que Tiron n'en ait pas été l'inventeur, étaient, comme nous l'avons déjà fait pressentir, très imparfaites dans l'origine. Deux causes principales concouraient à cette imperfection : premièrement, les lettres de l'alphabet sténographique de Tiron, ayant beaucoup d'analogie avec les lettres de l'alphabet vulgaire, étaient trop compliquées par les jambages inutiles dont elles étaient surchargées, pour être facilement tracées; secondement, Tiron les avait empruntées à la méthode grecque de Xénophon, et cette méthode, appropriée à la langue latine, était d'autant plus défectueuse, qu'au lieu de refondre le système de Xénophon, Tiron s'était contenté de faire un tableau de onze cents mots qu'il écrivait arbitrairement.

Rendue plus prompte plutôt que perfectionnée par Persanius et Aquila qui créèrent d'autres signes, la méthode de Tiron se propagea rapidement. Auguste ne dédaigna pas de l'apprendre et s'y rendit fort habile. Il n'en fallait pas davantage pour faire triompher l'art des préjugés que pouvaient lui opposer l'ignorance et la paresse. Encouragée par Mécène et par tout ce qu'il y avait alors de plus illustre à Rome, la sténographie y devint bientôt à la mode et se répandit promptement dans toutes les classes de la société. En peu d'années, on compta jusqu'à 300 écoles où l'on enseignait les notes tironiennes.

Nous ne serions pas éloignés de croire que cette écriture abréviative n'ait puissamment contribué à multiplier les nombreux et excellens ouvrages qui rendront le siècle d'Auguste à jamais illustre.

Ce qui semble accréditer cette opinion, c'est qu'il y eut peu d'hommes célèbres à cette époque par leurs talens ou par les fonctions qu'ils remplissaient, qui n'eussent des secrétaires sténographes. Tout le monde sait qu'à une autre époque, Pline-le-Jeune associa constamment des *notaires* à ses travaux, et qu'il n'entreprit jamais un voyage sans être accompagné d'un secrétaire capable de suivre la parole en écrivant.

Parmi les notaires qui ont modifié les notes de Tiron, il en est deux qui ont spécialement mérité d'être cités, ce sont Sénèque-le-Rhéteur, qui porta à cinq mille le nombre des mots arbitrairement écrits, et saint Cyprien, qui en ajouta huit mille autres.

Une question se présente ici : les notes tironiennes que l'on voit portées à 13 mille dans les derniers temps, consistaient-elles uniquement dans un vocabulaire de mots abrégés, ou étaient-elles soumises à des règles fixes? La première thèse qui a été soutenue ne nous paraît pas admissible, car si la sténographie romaine, rendue déjà si difficile par cette surcharge de moyens exceptionnels, eût été privée d'un alphabet régulier et de principes certains, Auguste, Mécène, Titus et une foule d'autres personnages marquans qui prenaient plaisir à défier en vitesse les notaires les plus exercés, n'auraient peut-être pas eu la constance de s'y rendre habiles. C'est tout au plus si, avec l'organisation la plus heureuse, Tiron lui-même eût réussi à faire usage de cet imbroglio. En tout cas, ses disciples n'y seraient jamais parvenus, ou plutôt Tiron n'eût pas eu de disciples.

La suite au prochain mois.

CATHÉDRALE DE LAON.

(Aisne.)

La cathédrale de Laon, dont notre gravure représente la façade principale, est un précieux monument de l'architecture religieuse de nos ancêtres. Son triple portail qui rappelle celui de Reims, ses rosaces élégantes et hardies, enrichies de vitraux de la plus grande beauté, ses deux tours légères, habilement évidées, et dont l'une s'élevait jadis à 300 pieds au-dessus du sol, la recommandent à l'attention des artistes et des antiquaires. On ne sait pas précisément l'époque à laquelle elle fut construite; mais il est certain qu'elle fut incendiée au commencement du douzième siècle par les Laonnais révoltés contre leur évêque, qui, après avoir sanctionné leur droit de commune, avait ensuite rompu ses sermens. Elle ne tarda pas toutefois à être reconstruite, grâces aux dons volontaires que le chapitre recueillit de la manière suivante : on tira de la cathédrale des reliques qui y étaient conservées, et on les porta en grande pompe dans les pays environnans, même jusqu'en Angleterre, et les habitans des contrées visitées s'empressèrent d'apporter leurs offrandes en paiement des prospérités que ces reliques devaient attirer sur eux.

C'est encore à un don de cette nature que l'on attribue l'origine d'une énorme côte de baleine qui fut long-temps conservée à la porte de la cathédrale, suspendue à son grand portail, et que le peuple avait coutume d'appeler l'*os qui pend*. Cette côte fut enlevée dans les troubles de la révolution, époque à laquelle on détruisit la tour septentrionale dont nous avons parlé.

En 1832, on a démoli la *tour de Louis d'Outremer* pour agrandir un marché.

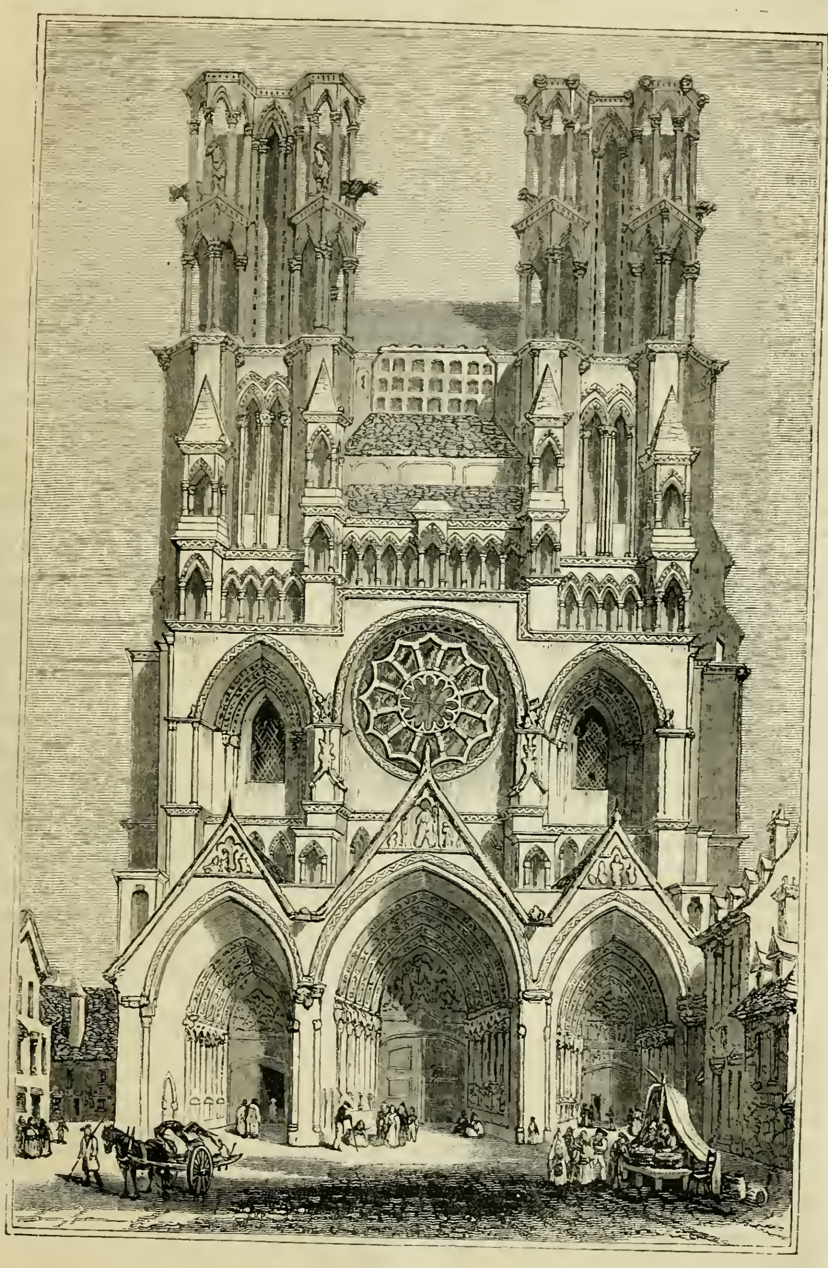
La ville de Laon que l'on a supposée, mais à tort vraisemblablement, être l'ancienne *Bibrax* de César, a joué un rôle très important dans l'histoire de France, et ses destinées furent presque continuellement mêlées aux destinées générales de notre patrie. Bâtie sur une éminence et près de la frontière, au milieu d'une plaine d'où elle peut être aperçue de fort loin, elle a toujours été par sa position même une place importante. S'il faut en croire l'historien Devismes, elle comptait déjà deux siècles d'existence, lorsqu'en 407 elle subit un siége en forme contre les Alains, les Suèves et les Vandales, qui finirent par la ravager. Elle fut aussi assiégée par Attila, qui échoua devant ses murs, défendus par Aétius et Théodoric. Bientôt après saint Rémy, évêque de Reims, qui était Laonnais, invita ses compatriotes à se soumettre à Clovis; et en l'an 500, avec l'autorisation d'un concile provincial, il érigea la petite division de Thierasche, où se trouvait la ville, en diocèse dont Laon fut le chef-lieu. Il dota lui-même l'évêché et le chapitre de son propre bien, et lui conféra le domaine d'*Anisy*, qui valut à ses évêques le titre de comtes. C'est ainsi que s'explique la réunion des deux pouvoirs spirituel et temporel que l'on remarque dans l'histoire de ce diocèse.

Le séjour de Laon était fort affectionné de nos rois de la deuxième race, qui en firent leur capitale. C'est là que vint se retirer Louis d'Outremer, peu après son élection à la royauté : il fit construire la tour dont nous avons parlé.

L'histoire de la ville de Laon, pendant les douzième et treizième siècles, est remplie par les guerres de la commune. Les habitans eurent à subir une lutte des plus longues et des plus pénibles pour le maintien d'une constitution de commune analogue à celle de Beauvais (1834, page 254). Ils furent tantôt secourus tantôt accablés par les rois de la troisième race, qui leur vendirent souvent leur appui, mais qui souvent aussi, au mépris de leurs propres antécédens et de ceux de leurs prédécesseurs, cédèrent aux conseils et surtout aux libéralités des évêques et princes de Laon. Enfin le droit de commune fut confisqué au profit du pouvoir royal. Philippe de Va-

lois, en 1332, supprima la constitution et nomma un prevôt royal chargé de se nommer quatre ou six conseillers. Toutefois ce prevôt devait être assisté, pour l'administration, de six fonctionnaires élus tous les trois ans par le peuple.

Lorsque Philippe-Auguste reduisit à douze le nombre des pairs de France, jusqu'alors illimité comme celui des hauts



(Vue de la cathédrale de Laon.)

barons, l'évêque de Laon fut l'un de ces douze pairs, dont six étaient laïques et six ecclésiastiques; il portait la sainte ampoule au sacre des rois, et cette dignité lui fut conservée jusqu'en 1793.

Au temps des troubles fâcheux qui suivirent la captivité du roi Jean, Robert Le Coq, député de Laon dont il était aussi évêque, se rendit célèbre par les séditions qu'il fomenta dans la capitale, et dont le dauphin faillit à être la victime. Ensuite il retourna dans son évêché qu'il voulut livrer à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; mais repoussé par les habitans et privé de son siége, il se retira à la suite de ce prince qui lui fit donner l'évêché de Calahorre dans le royaume d'Arragon.

En 1418, Laon tomba au pouvoir de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, ligué avec Isabeau de Bavière, et fut en proie aux plus affreux désordres. Son vénérable évêque, Jean de Roucy, fut impitoyablement massacré dans sa prison par la populace révoltée, qui fit partager le même sort à 2 archevêques, 6 évêques, et quantité de personnages les plus recommandables. L'année suivante, la ville fut livrée aux Anglais; mais en 1429, lorsque Charles VII, sous la conduite de Jeanne d'Arc, vint se faire sacrer à Reims au travers des provinces occupées par l'étranger, Laon suivit l'exemple de plusieurs autres villes, chassa la garnison anglaise, et ouvrit ses portes au roi de France.

En 1544, ce fut près de Laon que fut signé, et à Laon que fut d'abord publié le traité de Crépy, qui mit fin à la rivalité de François Ier et de Charles V. En 1560, la religion réformée s'acquit parmi les Laonnais de nombreux partisans, et la guerre civile ne tarda pas à éclater entre les protestans et les catholiques, comme dans la plupart des villes de France.

Laon envoya, pour député aux états-généraux qui se tinrent à Blois, sous Henri III, en 1576, Bodin, auteur fameux par son érudition. Il y parla en faveur des idées populaires, et mérita d'être nommé par excellence l'*orateur des états*.

En 1589, la ville de Laon suivit le parti des ligueurs. Elle y déploya une ardeur qui ne fit que s'accroître à la suite de l'assassinat du duc de Guise (voy. 1835, p. 169).

Henri IV, en 1590, assiégea vainement cette ville fidèle au parti de la ligue, qui avait alors pour chef le duc de Mayenne; mais après la reddition de Paris, Laon ne tarda pas à capituler. Lors des troubles de la minorité de Louis XIII, après l'emprisonnement du prince de Condé, cette place tomba au pouvoir du duc de Vendôme, l'un des mécontens; et plus tard, la politique anti féodale, mais hautaine et despotique, du cardinal de Richelieu, rencontra dans cette ville une vigoureuse résistance. — En 1668, Laon, qui devait subir toute espèce de fléaux, fut désolé par une peste et une famine affreuses qui donnèrent occasion de se signaler au dévouement de son évêque César d'Estrées.

Dans notre siècle, Laon eut sa part des malheurs de la France (Voyez la colonne suivante; Éphémérides, 9-10-11 mars). Laon est aujourd'hui le chef-lieu du département de l'Aisne, et est située à 52 lieues N.-E. de Paris. Sa population est de 8,400 habitans.

ÉPHÉMÉRIDES

DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES DE 1814.

(Troisième et dernier article, voir pages 86 et 109.)

3 mars. *Combat sur la Barce.* — Pendant que Napoléon se portait sur la Marne, l'armée austro-russe avait repris l'offensive contre les maréchaux Macdonald et Oudinot, laissés sur l'Aube: 100,000 hommes en attaquèrent 25,000, et ne purent les entamer; mais une plus longue résistance devenant impossible, les corps français se replièrent sur Troyes pendant la nuit, et, le lendemain 4, évacuèrent la ville.

5 mars. *Combat de Reims.* — Reims est repris par le général Corbineau.

7 mars. *Bataille de Craone.* — Après la reddition inattendue de Soissons (2 mars), Blücher avait pu se réunir aux généraux Bulow, Woronzow et Wintzingerode; ses forces montaient à 100,000 hommes. Napoléon disposait de 35,000; il conçoit le projet d'arriver avant son adversaire à Laon, et de couper ainsi à l'armée de Silésie ses communications avec la Belgique. Blücher, mieux préparé, concentre aussitôt tous ses corps sur le plateau de Craone, en avant de Laon, à 5 lieues dans le S.-E. de cette ville. — La bataille a lieu, et l'ennemi est forcé à la retraite; mais plus de 6,000 des nôtres furent mis hors de combat. Ce fut une victoire sans résultat.

8 mars. *Mémorable surprise de Berg-op-Zoom.* — 2,000 Anglais sont faits prisonniers, et 2,400 sont tués.

9-10-11 mars. *Bataille de Laon.* — Napoléon, croyant l'armée de Blücher engagée dans un mouvement décousu, espérait lui enlever Laon par une attaque brusquée; mais au contraire il s'y heurta contre cet adversaire disposant de toutes ses forces, et posté avantageusement sur la montagne inexpugnable de Laon. Pendant trois jours les attaques se succédèrent; mais Blücher ne fut point entamé, et conserva ses positions. Il fallut se retirer; c'était une perte de temps de trois jours, et surtout une défaite morale; car l'ennemi avait osé nous attendre.

12 mars. *Surprise de Reims.* — Le comte de Saint-Priest, émigré français, commandant un corps russe, se rend maître de la ville.

Combat de Viella. — Mouvement offensif du maréchal Soult contre le duc de Wellington, afin de forcer ce dernier à rappeler lord Beresford, parti pour Bordeaux. Vain espoir! le même jour, celui-ci, appelé par les royalistes, entre dans la ville, et fait éclater l'insurrection fomentée en secret par le maire en faveur des Bourbons.

13 mars. *Reprise de Reims.* — Napoléon, après la bataille de Laon, revint sur Reims, et y rentra après avoir pris 5,000 hommes, 11 canons et 100 chariots de munitions.

15 mars. *Attaque de Compiègne* par une colonne prussienne, infanterie, cavalerie et artillerie; une simple muraille en ruines défend la ville, cependant l'ennemi est contraint à la retraite. — Au 1er avril, nouvelle attaque par 8,000 Prussiens soutenus de 28 pièces d'artillerie; même résultat obtenu par 900 gardes nationaux de Bretagne et 200 voltigeurs de la garde.

16 mars. *Belle résistance d'Épernay*, ville ouverte et défendue seulement par ses habitans et 60 gardes nationaux.

19 mars. *Combat de Plancy et de Méry.* — Napoléon, après avoir acculé Blücher à la montagne de Laon, était revenu sur la grande armée austro-russe qui avait passé la Seine. On se bat à Plancy, on se bat à Méry; l'ennemi fait retraite.

Le même jour, à Maubourguet, le général Berton, commandant l'arrière-garde de l'armée des Pyrénées, met en déroute la cavalerie hanovrienne du général Fanne qui le poursuivait.

20 mars. *Bataille d'Arcis-sur-Aube.* — Le prince de Schwartzemberg, ayant appris l'approche de Napoléon, concentre, pour l'arrêter, 100,000 hommes aux environs d'Arcis-sur-Aube; il le supposait, d'après le résultat des journées de Laon, poursuivi par Blücher; mais, pendant qu'il mûrissait ses plans, Napoléon avait passé la Marne, et repliait sur l'Aube les avant-postes de l'armée austro-russe.

Au premier choc, Schwartzemberg songe à reculer sur la Rothière (voir 2 février); mais, changeant d'avis, de crainte d'avoir sa gauche coupée, il revient sur Arcis. Ce double mouvement trompe Napoléon, qui, croyant son adversaire en pleine retraite, se jette sur lui avec 16,000 hommes. Ici se renouvellent les scènes de la bataille de Laon: des prodiges de courage, des succès partiels, des traits miraculeux d'audace et de bonheur; mais qu'espérer de la valeur contre des forces décuples? Le 20 et le 21, Napoléon se heurte contre des masses énormes, et ne peut les entamer. Là,

comme à Laon, l'ennemi s'estima heureux d'avoir conservé ses positions; et, tandis que les alliés auraient dû, après ces deux affaires, écraser le faible corps d'armée qui les avait imprudemment attaqués, ils n'osèrent seulement pas inquiéter sa retraite.

Toutefois les destins de Napoléon se fixaient; ce troisième acte du drame de sa défense finissait sans résultat. Au commencement de la campagne, il battait ses ennemis à plate couture, et les mettait en pleine déroute partout où il se montrait; mais maintenant, les innombrables renforts accourus de toute l'Europe forment arc-boutant derrière les avant-gardes; près d'un million de soldats ont envahi nos frontières; Murat a trahi; les forteresses d'Allemagne conservent toujours nos meilleures troupes; et, ce qui est décisif, les intrigues se croisent dans le sein de la France; les généraux, les hommes d'État, n'ont plus ni foi dans l'étoile du chef, ni bon vouloir pour sa fortune.

Acculé entre deux masses inexpugnables qu'il entamait vainement depuis trois mois, et qui depuis trois mois revenaient sans cesse à la charge après s'être retirées, Napoléon, reconnaissant qu'il ne peut plus lutter de front avec l'armée austro-russe, découvre Paris, et se jette sur les derrières de Schwartzemberg, pour le forcer à quitter la Seine, espérant que les armées alliées vont le suivre dans ce mouvement.

Même jour. *Combat de Limonest.* — Augereau est forcé d'évacuer Lyon pendant la nuit, et de se retirer sur l'Isère.

25 mars. *Double combat de la Fère Champenoise.* — Mortier et Marmont, allant joindre Napoléon à Saint-Dizier, tombent dans le gros des armées alliées, sont mis en déroute, et forcés de se replier sur Paris. — En ce moment, une dizaine de mille hommes de gardes nationaux, se rendaient aussi à la Fère-Champenoise. Ils sont écrasés par 40,000 hommes après un combat acharné.

26 mars. *Deuxième combat de Saint-Dizier.* — Napoléon y bat le corps de Wintzingerode; mais il apprend alors qu'il est dupe des alliés: ceux-ci ont intercepté ses dépêches, et, instruits de ses plans, ont porté toutes leurs forces sur Paris, pendant que pour lui donner le change, ils le font suivre par un fort parti de cavalerie. Il se décide aussitôt à revenir sur Paris par Vandeuvre, Troyes, Sens et Fontainebleau.

Le même jour, le général Maison, digne défenseur de la Belgique, reprend Gand, et parvient à se mettre en communication avec Anvers, si glorieusement défendu par l'illustre Carnot.

30 mars. *Bataille de Paris.* — Quelques débris des armées, quelques milliers d'hommes de la garde nationale parisienne commandés par le maréchal Mortier osent faire tête à plus de 150 mille hommes qui les enveloppent de toutes parts.

Cependant il manquait une direction et des chefs, non point au courage des combattans, mais aux esprits; la trahison était déjà décidée chez quelques hauts diplomates; l'indécision planait sur tous, et pendant ce temps Napoléon, dont la présence eût valu six armées, Napoléon était trop loin; on n'avait plus de nouvelles.

Le roi Joseph donne pouvoir pour capituler et quitte Paris. Le 31, à six heures du matin, l'ennemi est reçu.

10 avril. *Bataille de Toulouse.* — La triste et douloureuse défection de Marmont, maréchal de l'empire et duc de Raguse, avait donné le coup de grâce au lion: Napoléon avait abdiqué dès le 5; toutefois Soult défendait le midi de la France, et opposait aux cent mille hommes de Wellington vingt à vingt-cinq mille soldats qui se repliaient lentement sans être entamés; il s'arrêta à Toulouse, et là, ce maréchal, surnommé par Napoléon le premier manœuvrier de l'armée, termina dignement, par une bataille sanglante et glorieuse, la sanglante et glorieuse histoire des guerres de la révolution et de l'empire.

LE QUINCAJOU.

Le quincajou appartient exclusivement à l'Amérique: on prétend même qu'il est confiné dans la partie de ce continent comprise entre les deux tropiques, mais cette opinion n'est pas encore fondée sur des observations assez nombreuses et décisives. Quoique ce quadrupède ne soit probablement pas très rare, sa manière de vivre le soustrait aux recherches du chasseur et du naturaliste. Son séjour de prédilection est l'intérieur des forêts, les fourrés impénétrables; immobile pendant tout le jour, il ne se met en mouvement qu'au retour des ténèbres, et dès que le jour paraît, il se hâte de choisir une retraite où il puisse attendre avec sécurité le moment de reprendre ses courses nocturnes. Durant ce temps d'activité il est beaucoup plus sur les arbres qu'à terre, et peut rester ainsi très long-temps hors de la portée des observateurs. Il n'est donc pas étonnant que Buffon l'ait méconnu, et que plusieurs naturalistes l'aient rapproché du *carcajou*, autre quadrupède du même continent qui grimpe aussi sur les arbres, mais qui fréquente les pays froids, et chasse pendant le jour, attaque de grands animaux, et terrasse même, dit-on, l'élan d'Amérique (orignal). Quoique le quincajou soit carnassier, il ne fonde sa subsistance que sur de petites proies, et ne dédaigne point les grenouilles, et même des insectes. D'ailleurs, il est beaucoup plus petit que le carcajou, et n'excède pas beaucoup la grandeur du chat sauvage, bien que son corps soit plus épais, et que ses membres paraissent généralement plus robustes. On assure cependant qu'il attaque dans les forêts d'assez grands animaux, qu'il les surprend en s'élançant sur leur cou du haut des arbres, où il se tient en embuscade, et qu'il se plaît à sucer le sang de ses victimes: cette habitude, qui est celle du carcajou et du glouton, a peut-être été attribuée par erreur au quincajou, l'un des carnivores les moins redoutables, et qui, même dans l'état de liberté, associe volontiers des alimens végétaux à la nourriture animale que ses chasses lui procurent.

La structure et les mœurs de ce quadrupède en font un être à part, et justifient les naturalistes qui en ont fait un genre distinct sous le nom de *cercoleptes*: il se sert de sa queue avec adresse pour s'accrocher aux branches et amener à lui les corps qui ne sont pas trop lourds; il est aussi pourvu d'une langue extensible au-dehors comme celle de la girafe, et encore plus mobile, plus *prenante*, avec laquelle il sait enlacer sa proie, fouiller dans les arbres creux, dérober le miel des abeilles sauvages, etc. Ajoutons que ses pattes de devant sont propres à tenir ce qu'il ronge, à la manière des écureuils dont il a quelques habitudes. En considérant cette réunion de facultés et d'organes, il semble que la nature a traité le quincajou avec une extrême faveur; mais ses yeux ne peuvent supporter l'éclat du jour; la lumière les blesse encore lorsque la prunelle est tellement contractée qu'elle ne paraît plus que comme un point noir; il est donc réduit à se tenir dans une retraite obscure, tandis que tous les animaux qui ne sont pas *lucifuges* se livrent à leurs occupations, et prennent leurs ébats en attendant le repos de la nuit. Les quincajoux occupent parmi les quadrupèdes la place assignée aux hiboux parmi les oiseaux, mais ils ne méritent point qu'on les compare à l'oiseau de Minerve; tout ce que l'on sait sur leur manière de vivre dans les forêts les assimile aux carnassiers du dernier ordre, sans courage, sans générosité, sans prévoyance; exterminant en pure perte des animaux qu'ils n'emportent point pour les manger. Sa tête courte et grosse pour sa taille, ses yeux petits et sombres, lui donnent un air de férocité dont on ne peut le justifier entièrement, car il pourrait se contenter d'une nourriture végétale, et même la chair n'est pas l'aliment qu'il préfère à tous les autres. Sa passion pour le miel est si forte que les abeilles sauvages n'ont pas d'ennemi plus redoutable. On peut le comparer, à cet égard, au blaireau du cap de Bonne-Espérance, autre dévastateur de ruches.

Les missionnaires espagnols, peu instruits en histoire naturelle, et qui ont pris le quincajou pour un ours de petite taille, l'ont nommé *ours du miel*. La destruction d'une prodigieuse quantité de nids d'oiseaux doit aussi lui être imputée, et l'on pense bien que la couveuse n'est pas épargnée lorsqu'elle se laisse surprendre sur ses œufs.

On n'a pu observer jusqu'à présent qu'un très petit nombre d'individus amenés en Europe. On en vit deux autrefois en France; l'un faisait partie d'une ménagerie ambulante, et son maître le montrait au public comme *un animal inconnu des naturalistes*; les interruptions qui troublaient son repos durant tout le jour aigrirent son humeur qui était fort douce avant qu'il fût soumis à la contrainte des représentations publiques; l'irritation allant toujours croissant, sa vie fut très courte. L'autre individu amené en France y fut beaucoup mieux traité et vécut plus long-temps : son maître le laissait vaguer à son gré pendant la nuit, et le jour il le retrouvait dans sa cage, roulé et comme pelotonné dans un enfoncement pratiqué exprès pour lui servir de retraite où il pût dormir jusqu'à la nuit. Quoique cet animal fût tout à-fait apprivoisé, il n'obéissait qu'à son maître, et ne suivait aucune autre personne. Toutes les boissons lui convenaient; le café, le laitage, le vin même, paraissaient lui plaire autant que l'eau; il s'enivrait de temps en temps avec de l'eau-de-vie, pourvu que l'on y eût mis une forte dose de sucre, et chacune de ces débauches était suivie d'une maladie de quelques jours. Il recherchait les odeurs avec avidité s'accommodait également bien de tous les mets qu'on lui offrait sans paraître en préférer aucun, si ce n'est le sucre et les alimens sucrés; il abusait quelquefois de la liberté qu'on lui laissait, et se jetait sur la volaille qu'il mordait jusqu'au sang et mettait à mort sans essayer jamais de dépécer sa victime pour la manger. Dans une basse-cour, les canards étaient plus exposés à ses attaques, et provoquaient,



(Le Quincajou.)

plus que toute autre espèce emplumée, son appétit sanguinaire, quoiqu'il n'osât les poursuivre dans l'eau.

Les observations les plus récentes sur le quincajou sont dues à la Société zoologique de Londres. Un individu de cette espèce a vécu sept ans dans la ménagerie de cette Société. Il était d'une humeur très sociable, et se conciliait promptement les bonnes grâces de ceux dont il recevait les visites. Quoiqu'il dormît le plus qu'il pouvait pendant le jour, il ne se fâchait point lorsqu'on l'éveillait, excepté le matin; durant l'après-midi, le besoin de repos était moins impérieux; il sortait volontiers de sa cage, et venait recevoir les présens qu'on ne manquait pas de lui apporter, se prêtant aux agaceries des personnes qu'il connaissait; on voyait alors avec intérêt les manœuvres de sa queue, et surtout la souplesse des mouvemens de sa langue dont il se servait avec une étonnante dextérité pour approcher de lui et porter à sa bouche les alimens dont on venait de le pourvoir. Avide de caresses, il les provoquait par des morsures inoffensives. Mais c'était la nuit qui donnait à ses facultés naturelles le plus haut degré d'énergie; son activité devenait alors prodigieuse; toujours en mouvement, examinant chaque objet, montant et descendant en un clin d'œil au moyen de sa queue. Toujours gai, alerte, se prêtant de bonne grâce à toutes les plaisanteries comme s'il eût compris le rôle qu'il devait y jouer; c'était réellement un animal fort divertissant. Dès l'aube, le besoin de repos se faisait sentir, les jeux et les courses cessaient, et la cage revoyait son habitant au lieu destiné pour le sommeil du jour.

La fourrure du quincajou est lustrée, d'une couleur de noisette pâle. Cet animal tombe trop rarement entre les mains des chasseurs pour que ses dépouilles soient un objet de spéculation.

Bureaux d'abonnement et de vente,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

CARTES ET TAROTS.

(Deuxième article.—Voyez page 131.)

UN ANCIEN JEU DE CARTES ALLEMAND



(Roi de Lapin, ou de Quadrupède.)



(Dame de Lapin, ou de Quadrupède.)



(Valet de Clochette, ou de Fleur.)



(Valet de Perroquet, ou d'Oiseau.)



(As de Lapin, ou de Quadrupède.)



(Neuf de Perroquet, ou d'Oiseau.)

Etymologie du mot CARTE; *Fabrication.*—Les cartes, bien qu'elles tirent leur nom du mot latin *charta* que l'on traduit vulgairement par papier, n'ont pas été faites de cette matière dans leur origine; ce mot (charta) ne signifie réellement pas *papier*; notre *papier* n'était pas connu des anciens; il semble avoir signifié toute petite feuille plate, unie et mince, de quelque matière quelle fût. Pline-le-Jeune, pour désigner une *plaque de plomb*, se sert de l'expression *charta plumbea*. Le nom de *cartes* (chartæ) pouvait donc s'appliquer parfaitement aux petits morceaux de parchemins sur lesquels ont dû être figurées les premières cartes. A l'époque où nous avons fait remonter l'apparition des cartes, le papier de chiffon était extrêmement rare en Europe; ce n'est qu'au douzième siècle qu'on peut en faire remonter la découverte; Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, est le premier qui en ait parlé; dans son Traité contre les juifs, il dit que les livres sont faits de peaux d'animaux ou de *papier de chiffon* (*ex rasuris veterum pannorum compacti*). Sous Charles VII, le linge était encore si rare, que la reine seule possédait deux chemises de fil.

Chaque carte fut dessinée et peinte à la main jusqu'au commencement du quinzième siècle.

Vers ce temps, on découvrit en Allemagne un procédé plus simple, plus expéditif, et surtout beaucoup plus économique. On fit des moules avec lesquels on reproduisait en nombre infini chaque modèle. Le commerce des cartes était devenu alors une branche d'industrie si importante, que les ouvriers qui fabriquaient ces moules formèrent un corps de métiers sous le nom de *formschneider* (tailleurs de moules). Après avoir tiré des épreuves du moule en bois, on les remettait aux ouvriers (*briefmaker*, *peintres de cartes*) qui les enluminaient à la main au moyen de patrons découpés. Ces *briefmaker* faisaient aussi un corps de métier. Les tailleurs de moules n'étaient que de pauvres ouvriers sans instruction; ils ne donnaient aucune ombre à leurs figures, ou quand ils voulaient l'indiquer, leurs mains inhabiles traçaient une taille aussi forte que celle du contour lui-même. Cependant des essais informes de ces artisans naquit un art nouveau, la gravure sur bois*, qui, parvenue aujourd'hui au plus haut degré de perfection, contribue puissamment à la diffusion des connaissances. C'est avec des moules faits par les *formschneiders* que furent exécutées les figures de l'*Apocalypse*, le premier livre connu qui ait été orné d'illustrations sur bois (voyez *Heinecken*, *Idée générale d'une collection d'estampes*, p. 334 et suivantes). On peut voir la figure et l'opération d'un tailleur de formes, ainsi que celle d'un peintre de cartes, dans un ouvrage allemand, intitulé: *Description de tous les états*, *de tous les arts et de tous les métiers*, par Jean le Saxon, 1524, et dans un autre ouvrage imprimé en latin sous le titre de *Panoplia omnium mechanicarum artium*, par Schopper, Francfort, 1508, in-12. Cette gravure est encore reproduite dans l'ouvrage sur les cartes publié en Angleterre, par M. Singer, en 1816.

Lorsque, vers 1470, le papier commença à devenir moins rare, il remplaça tout-à-fait le parchemin pour les cartes populaires, tandis que le parchemin fut réservé aux rois et à la noblesse. Mais il y a eu des cartes faites en d'autres matières que le papier et le parchemin. Breitkopf, dans son *Essai sur les cartes à jouer, sur le papier de linge*, etc., assure avoir eu entre les mains un jeu de piquet de feuilles d'argent, dont les figures étaient gravées et dorées. A en juger par le dessin, ces cartes avaient dû être faites au seizième siècle par un artiste des Pays-Bas. Garcilaso de la Vega, dans son *Histoire de la Floride* (Madrid, 1723), nous apprend que les soldats de l'expédition espagnole dans ce pays en 1534, jouaient avec des cartes de cuir. M. Francis Douce, amateur anglais, possède dans son riche cabinet deux jeux de cartes indiens en ivoire, avec les figures dorées. S'il faut en croire un passage de l'Histoire des voyages, il y en a eu même en feuilles d'arbres. L'abbé Bullet, dans ses *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, p. 134, cite ce passage: « Les Espagnols portèrent, » dit-il, dans le Nouveau-Monde, leur passion pour les cartes; n'en ayant pas dans l'île de Saint-Domingue, ils en » faisaient avec les feuilles d'un arbre nommé copey. » A propos de cette passion immodérée des Espagnols pour les cartes, nous ajouterons une remarque de Paschasius-Justus, écrivain du seizième siècle, qui nous paraît à sa place ici: « Voyageant en Espagne, j'ai souvent fait plusieurs lieues » sans trouver ni pain, ni vin, ni aucune autre chose néces- » saire à la vie; mais il n'y a si chétif village, ni si méchant » hameau, où je n'aie trouvé des cartes à vendre. »

Au reste, le jeu de cartes s'était rapidement répandu dans toute l'Europe. En voici une preuve: le 11 octobre 1441, les cartiers de Venise présentèrent une requête au sénat, dans laquelle ils se plaignaient du tort que faisait à leur commerce l'introduction à Venise des cartes des fabricans étrangers, et demandaient le privilége exclusif de la fabrication et du débit des cartes dans tous les Etats de la seigneurie. Le sénat fit droit à cette demande, et ce décret qui prohibait les cartes étrangères devient précieux pour nous, à cause des termes *carte dipinte stampide* (cartes peintes imprimées), par lesquels y sont désignées les cartes, termes qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé plus haut.

Les cartiers étrangers dont les Vénitiens redoutaient la concurrence devaient être surtout les Allemands, car à cette époque ce peuple était le seul qui fît un commerce important des cartes. Une ancienne chronique manuscrite d'Ulm, conservée dans la bibliothèque de cette ville, contient le passage suivant qui nous semble de nature à expliquer les craintes des marchands vénitiens: « On envoya, » (y est-il dit), les cartes à jouer en ballots, tant en Italie » qu'en Sicile et autres endroits par mer, pour les troquer » contre des épiceries et autres marchandises. On peut voir » par là quelle quantité de cartiers et de peintres demeu- » raient ici (*à Ulm*). »

Explication politique des figures du jeu de piquet. — Les écrivains qui ont parlé des cartes ont tous donné des explications différentes des figures représentées sur celles du jeu de piquet, qui fut inventé, selon toute probabilité, vers 1430, sous Charles VII, et dont les cartes sont celles mêmes dont nous nous servons encore aujourd'hui pour nos différens jeux.

Le père Ménestrier, auteur que nous avons déjà eu occasion de citer, croit que les quatre rois, Alexandre, César, David et Charlemagne, sont les emblèmes des quatre grandes monarchies, et que le jeu lui-même est l'image d'un royaume. Selon lui, les quatre dames, Rachel, Pallas, Judith et Argine, désigneraient les quatre manières de régner: la beauté, la sagesse, la piété et l'hérédité. Les valets représenteraient la noblesse, et en effet, ce mot n'est que la corruption de *varlet*, qui signifiait *Ecuyer, homme de guerre*; et d'ailleurs les noms de Lancelot, Ogier (personnages des romans de chevalerie), Hector (de *Troie*, comme on lit sur d'anciennes cartes) et Lahire (Etienne de Vignoles, contemporain de l'inventeur du jeu), expriment bien clairement l'intention de l'inventeur.

Passant aux couleurs, il prétend que le *cœur* désigne les gens d'église, parce qu'ils sont souvent au chœur (c'est un détestable rebus); le pique marquerait les gens de guerre; le carreau les bourgeois, parce que leurs maisons étaient carrelées; et le trèfle les paysans.

Selon le père Daniel, le jeu de piquet serait un jeu symbolique, allégorique, militaire, politique et historique, et il renfermerait des maximes très importantes sur la guerre et le gouvernement. Dans le nom de la dame de trèfle, Argine,

* Voyez 1834, page 404, l'une des premières gravures sur bois connues, le Saint Christophe dont la date est de 1423.

le père Daniel voit l'anagramme de *regina*, la reine, et cette carte représenterait la femme de Charles VII, qui, lui-même, serait David (le roi de pique). Il prétend aussi que l'as * représente l'argent sans lequel il n'y a pas de guerre possible.

L'abbé Bullet, qui avait consacré sa vie à l'étude de la langue celtique, voit au contraire, dans presque tous les termes du jeu de cartes, des mots celtiques; aussi ne partage-t-il pas l'opinion du père Daniel sur l'as. A son avis, l'*as* est un mot celtique signifiant *principe, premier.*

Il serait possible que toutes ces explications n'eussent d'autre fondement que l'imagination de ces deux érudits. Dans presque tous les pays, les cartes portent des figures différentes : par exemple, celles d'un jeu allemand du quinzième siècle, que nous publions, et celles du jeu de Charles VI (voyez p. 151) n'ont entre elles aucune analogie. Il existe aussi de grandes différences entre les *cartes à rire*, les *cartes historiques*, les *cartes républicaines* (1835, p. 147), etc. On a varié à l'infini les personnages des cartes. Voici, par exemple, les noms du jeu de cartes du temps de Henri IV, tels qu'ils sont écrits sur les originaux :

Roi de carreau,	Auguste.	Dame, Dido.	Varlet de Chasse.
— Cœur,	Salomo.	Elisabeth.	de Cour.
— Trefle ou fleur,	Clovis.	Clotilde.	de Pied.
— Pique,	Coustantin.	Pantalizée	de Noblesse.

En voici d'autres du temps de Louis XIII :

Cœur. — Roi, Alexandre. — Dame, Pentasilée.—Valet, Roland.

Au lieu de cœurs, les cartes représentent des tambours et des trompettes.

Pique. — Roi, Jules-César. — Dame, Pompéia. — Valet, Roger.

Au lieu de piques, des armes de guerre.

Carreau. — Roi, Cyrus Major. — Dame, Roxane. — Valet, Renaud

Au lieu de carreaux, des fleurs.

Trèfle. — Roi, Ninus. — Dame, Sémiramis.

Le nom du valet est remplacé par celui du fabricant : *P. de Lestre*, comme celui du valet de pique, d'un jeu du temps de François I[er], l'est par celui du fabricant : *R. le Cornu.*

Au lieu de trèfles, un semis de fleurs de lis.

Un autre jeu du temps de Louis XIII, était composé ainsi :

Cœur. — Des oiseaux : Jupiter, Junon, Mercure.

Carreau. — Des fruits : Bacchus, Cérès, Silvain.

Trèfle. — Des fleurs : Priape, Flore, Esculape.

Pique. — Des animaux : Crésus, Diane, Actéon.

DES TAROTS.

Le jeu des tarots, préféré aux cartes ordinaires par tous les cartomanciens de tous les pays pour leurs mystérieuses et vaines divinations, est composé de 78 cartes; 22 atous dont 21 numérotés et quatre couleurs comprenant chacune 14 cartes, ce qui forme le total de 78. Les noms des quatre couleurs sont : l'*épée*, la *coupe*, le *bâton* et le *denier*; chaque couleur a un roi, une reine, un cavalier, un valet et dix basses cartes numérotées de 10 à 1. On distingue ensuite 22 atous. L'un d'eux, le fou, est non numéroté; on l'appelle vulgairement *mat*. Les autres sont numérotés dans l'ordre suivant : 1° le bateleur, qu'on appelle *pagad*; 2° Junon, que les Allemands nomment la *papesse*; 3° l'impératrice; 4° l'empereur; 5° Jupiter (ces cinq premiers numéros sont ce qu'on appelle les *cinq petits atous*); 6° l'amoureux; 7° le chariot; 8° la justice; 9° le capucin (une lanterne à la main comme Diogène); 10° la roue de fortune; 11° la force; 12° le pendu (par un pied); 13° la mort (numéro sinistre); 14° la tempérance; 15° le diable; 16° la maison de Dieu (cette carte représente une tour frappée de la foudre); 17° l'étoile; 18° la lune; 19° le soleil; 20° le jugement; 21° le monde. Les cinq derniers numéros sont appelés *grands atous*.

Sept cartes portent le nom de tarots par excellence, ou atous-tarots; ce sont : le monde, le mat, le pagad, et les quatre rois d'épée, de bâton, de coupe et de denier.

Si l'on veut connaître la manière de jouer les tarots et celle de deviner par leur moyen, on peut consulter l'*Académie des jeux*, publiée par Corbet en 1814, et l'*Art de tirer les cartes et les tarots*, par M. Collin de Plancy, 1826.

Court de Gébelin, dans son ouvrage du *Monde primitif*, s'attache à prouver que les tarots sont d'origine orientale; que les Égyptiens ou Bohémiens les ont apportés en Europe, et que ce jeu est le résumé des philosophies orientales. De Paw, écrivain hollandais du dernier siècle, a prétendu que ce jeu était égyptien; et il en attribue l'invention à Toth, ou *Mercure trismégiste.*

* On sait que l'as est la plus ancienne des monnaies romaines.

PLATINE ET PALLADIUM.

Platine. — Le nom de ce métal vient du mot espagnol *plata* (argent), d'où sont venues les dénominations de *vaisselle plate*, *Rio de la Plata*, *république argentine*, etc.; le diminutif *platina* (platine), signifie donc petit argent, le métal a ainsi nommé ayant de la ressemblance avec l'argent.

Connu depuis long-temps en Amérique, il n'y était d'aucun usage; dans la crainte qu'on ne l'alliât à l'or, les préposés des mines du gouvernement le faisaient jeter dans les rivières.

Il n'a été introduit en Europe qu'en 1740. Deux orfèvres, Turgot et Daumy, ont entrepris les premiers de le travailler.

On doit à M. Bréant, inspecteur des essais près la commission des monnaies, l'art de le traiter en grand avec facilité, d'en faire des vases de toutes dimensions, et de lui donner une foule d'applications précieuses dans les arts et la chimie.

Les belles propriétés du platine, qui consistent principalement dans sa densité, son infusibilité, et surtout dans son inaltérabilité par l'oxigène et par la plupart des acides et autres agens ou réactifs à l'action desquels ne résistent pas en général les métaux, l'ont fait autant rechercher en Europe qu'il avait été négligé en Amérique; elles lui ont assigné à plusieurs égards le premier rang parmi les substances métalliques.

La couleur du platine est d'un blanc un peu gris, moins flatteuse que celle de l'argent, et se rapprochant davantage de celle du fer et de l'acier. Il est susceptible de prendre un beau poli.

Sa pesanteur spécifique est d'environ vingt-une fois et demie le poids de l'eau, et plus du double de celle de l'argent à volume égal.

Il vaut à présent à peu près quatre fois plus que l'argent, et quatre fois moins que l'or.

La découverte des mines de l'Oural tend à diminuer beaucoup sa rareté. En Russie on en fait des monnaies. Cet usage et la valeur nominale qu'on lui donne et qui restera, sans doute, fort supérieure à son prix dans le commerce, jettera bien des embarras dans les fortunes et dans les finances de ce pays. Il est impossible en effet de fixer un rapport invariable entre la valeur des divers métaux employés en même temps comme monnaies. Il y a de graves inconvéniens à en faire servir concurremment plusieurs de signe représentatif de toutes les autres valeurs, qui devraient n'en avoir qu'un seul, s'il était possible.

En France, on a fait un usage plus convenable du platine, en fabriquant de superbes médailles qui présentent, au plus haut degré, l'avantage d'être inaltérables, avantage qu'on doit surtout rechercher dans cette espèce de monumens historiques. Il a été fait hommage de médailles en platine au roi, lors de sa visite à la Monnaie de Paris. Il en existe, au médaillier du Musée monétaire, de grand module, et à l'ef-

figie du prince, depuis et compris Napoléon jusqu'à Louis-Philippe.

Le platine peut, comme l'or et l'argent, s'étirer en fil et se réduire en feuilles d'une grande ténuité. On pourrait s'en servir par conséquent pour fabriquer des galons et de la broderie, et pour recouvrir divers métaux et différens corps dont ils rendraient la surface plus inaltérable que ne le sont les feuilles d'or et d'argent

Le platine non forgé et à l'état pulvérulent et spongieux, qu'on désigne sous le nom d'éponge de platine, a la propriété remarquable d'absorber et condenser, avec production d'une vive chaleur, plusieurs gaz, tels que le gaz oxide de carbone, la vapeur de l'alcool, le gaz hydrogène. C'est de cette propriété qu'on a profité pour allumer spontanément, et sans le secours du feu ou d'une lumière, l'hydrogène qui s'échappe des lampes ou veilleuses à gaz inflammable.

Palladium. — Le palladium, ainsi appelé du nom de Pallas, d'après l'ancien usage de donner le nom des dieux de la fable aux planètes et aux métaux, a été découvert, en 1803, par Wollaston, chimiste anglais.

On l'extrait du platine auquel il est mêlé dans la mine en très petite quantité.

Il a des rapports avec ce dernier métal, mais sa couleur se rapproche davantage de l'éclat métallique de l'argent.

Il est susceptible de prendre un très beau poli.

Sa pesanteur spécifique est à peu près onze fois un tiers plus considérable que celle de l'eau.

Sa rareté, jointe à ses belles propriétés, et à la difficulté de l'obtenir et de le purifier, le met à un prix plus élevé qu'aucun des métaux connus jusqu'à ce jour. Sa valeur peut être estimée à dix fois celle du platine, et à quarante fois celle de l'argent, ou environ à 8,000 francs le kilogramme; le même poids d'or ne vaut que 3,434 francs 44 centimes. Néanmoins on en a découvert récemment une assez grande quantité dans les mines de l'Amérique méridionale, ce qui tend à en diminuer sensiblement le prix par la suite.

On doit aussi l'art de traiter ce métal à M. Bréant, inspecteur des essais, près la commission des monnaies et médailles. Il en a fait exécuter des coupes rehaussées de burdures d'or, précieuses par leur rareté et leur élégance. On en voit une, d'environ douze pouces de diamètre, au Garde-Meuble de la couronne, et une plus petite au musée monétaire.

Avoir la plume (cour de Louis XIV). — .. Rose, autre secrétaire du cabinet du roi, et qui depuis cinquante ans avait la plume, mourut en ce temps-ci (1701) à quatre-vingt-six ou sept ans, avec toute sa tête et dans une santé parfaite jusqu'au bout. Il était aussi président à la Chambre des comptes, fort riche et fort avare; mais c'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui avait des saillies et des reparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette et admirable, et un parfait répertoire de cour et d'affaires; gai, libre, hardi, volontiers audacieux, et à qui ne lui marchait point sur le pied, poli, respectueux, tout-à-fait en sa place, et sentant extrêment la vieille cour. Il avait été au cardinal Mazarin, et fort dans sa puissance et sa confiance, ce qui l'avait mis dans celle de la reine-mère, et il sut toujours s'y conserver avec elle et avec le roi, jusqu'à sa mort, en sorte qu'il était compté et ménagé même par tous les ministres. Sa plume l'avait entretenu dans une sorte de commerce avec le roi, et quelquefois d'affaires qui demeuraient ignorées des ministres.

Avoir la plume, c'est être faussaire public, et faire par charge ce qui coûterait la vie à tout autre. Cet exercice consiste à imiter si exactement l'écriture du roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle que la plume contrefait, et d'écrire en cette sorte toutes les lettres que le roi doit ou veut écrire de sa main, et toutefois n'en veut pas prendre la peine. Il y en a quantité aux souverains et à d'autres étrangers de haut parage; il y en a aux sujets, comme généraux d'armée ou autres gens principaux par secret d'affaires ou par marque de bonté ou de distinction. Il n'est pas possible de faire parler un grand roi avec plus de dignité que faisait Rose, ni plus convenablement à chacun, ni sur chaque matière, que les lettres qu'il écrivait ainsi, et que le roi signait toutes de sa main; et par le caractère il était si semblable à celui du roi qu'il n'y avait pas la moindre différence. Une infinité de choses importantes avait passé par les mains de Rose, et il y en passait encore quelquefois. Il était extrêmement fidèle et secret, et le roi s'y fiait entièrement.

Mémoires de SAINT-SIMON

Anciens et modernes. — Les anciens étaient des geans de science et de philosophie. Soit; je veux l'admettre. Mais, à l'avantage des modernes, je dirai, avec Didacus Stella : « Un nain sur les épaules d'un géant peut voir plus loin que le géant lui-même. » BURTON.

LES LAGOPÈDES,

OU PERDRIX DE NEIGE AUX PIEDS POILUS

Il est une remarque curieuse admise par quelques savans en zoologie et en géographie zoologique, c'est que tout animal revêt la couleur dominante répandue aux lieux qu'il habite. Le renard, le lièvre, les écureuils, les vautours, les milans deviennent blancs dans les contrées neigeuses. Les oiseaux granivores, qui en général quêtent leur nourriture dans nos guérets, ont une couleur terreuse; notre caille, la perdrix grise, l'alouette cochevis, les farlouses sont tellement de couleur de terre ou de poussière, qu'il faut une vue très exacte pour les distinguer trottant au loin sur le sol; les perdrix surtout disparaissent à l'œil du chasseur à moins de trois cents pas, surtout si elles se tapissent à terre sans remuer. Cette observation s'étend aux reptiles. M. Alexandre Lefèvre a observé, dans le désert de sable qui sépare et environne les oasis de l'Egypte, des reptiles fidèles à cette loi de variation de couleur, suivant la nature du sol. Sur un terrain blanc de craie, la couleur de l'animal est blanche ou crayeuse, brune sur un terrain brun; des insectes sont aussi sujets à cette modification, et l'entomologiste dont nous citons l'autorité en fit particulièrement la remarque sur des mantides à l'état de larves que ce désert de sable et de natron nourrit. (Dieu sait ce qu'elles peuvent paître!)

On a voulu chercher des explications à ce fait à l'aide des théories sur la lumière; mais, il faut le dire, la raison physique manque jusqu'ici, les raisons providentielles semblent plus accessibles. Non seulement en se mariant ainsi par la couleur aux objets qui l'entourent l'animal parvient à échapper plus facilement aux attaques de ses ennemis, mais encore il en résulte une sorte d'harmonie artistique qui adoucit à la vue toutes les teintes. Le lion, au poil roux, serait un point de vue trop heurté au milieu du sable de *Sierra Leone* et du Saârha; le renard gris serait trop marqué sur une plaine de neige. L'utile n'est pas tout dans l'arrangement de la nature; le beau est aussi pour beaucoup dans ses plans.

Parmi les oiseaux dont la couleur du plumage change de l'hiver à l'été par des transitions, d'abord insensibles et ensuite franchement arrêtées, on peut citer surtout les perdrix de neige, ou lagopèdes. Le mot lagopède signifie à peu près perdrix aux pieds poilus : comme le lièvre et quelques variétés de nos poules domestiques, elles ont en effet les tarses garnis de plumes, et les doigts eux-mêmes garnis de soies.

On en connaît en France une seule espèce; en Angleterre deux; dans l'Amérique du Nord deux ou trois.

Le lagopède ordinaire, ou perdrix des Pyrénées, a son

plumage d'été fauve, avec de petites lignes noires; l'hiver il devient presque tout blanc, à l'exception de quelques unes des rectices de la queue, qui restent noires.

Le lagopède des Pyrénées, dont notre belle galerie ornithologique de Paris possède une belle collection dans toutes les variations de l'habit, est environ de la taille de la perdrix rouge, ou d'un gros ramier du Bas; les pattes sont courtes et emplumées jusqu'au bout des doigts; ces plumes sont presque des poils. Les lagopèdes appartiennent à la classe des oiseaux pulvérulateurs, ou qui aiment à s'ébattre dans la poussière; ces oiseaux recherchent la neige cristalline et sèche des montagnes élevées, comme pour y prendre une sorte de bain. Facile à capturer tant sa sauvagerie le rend peu défiant contre des embûches bien dressées, le lagopède est difficilement apprivoisé; sa chair est très estimée, quoiqu'un peu amère; ses alimens sont les pousses de bouleau, de bois, de bruyère, les graines de myrtile, et d'autres baies de montagnes. — Les femelles pondent deux ou trois œufs, à nu sur le rocher. — On ne sait rien sur leurs mœurs.

L'artiste a associé dans notre planche au lagopède de France le lagopède d'Ecosse, *the grouse* ou *ptarmigan*, poule dont la taille est plus petite que celle des lagopèdes de montagnes, et qui ne change pas de vêtemens parce qu'elle ne va pas chercher la neige. Le cri rauque, sonore, du *ptarmigan* d'Ecosse, fait battre le cœur de l'Ecossais comme le ranz des vaches fait bondir celui du pâtre suisse, comme le chant du coq nous rappelle la maison de nos premiers ans. — Walter Scott, qui a animé ses romans par de si admirables peintures des localités, n'a pas manqué dans l'introduction de la Dame du Lac, et en maints autres endroits, de faire résonner aux oreilles des clans le *coct-cotq rôôôtch* du cri de rappel du ptarmigan.



(Les Lagopèdes, ou Perdrix de neige aux pieds poilus.)

LA TERRE VÉGÉTALE.

La terre végétale est comme un vaste manteau étendu sur l'écorce du globe laquelle est entièrement pierreuse. Tout le monde sait que la terre n'a jamais une très grande profondeur, et que pour peu que l'on y creuse un peu, on arrive bientôt à un fond de roche solide. Ce fond de roche ne se montre à nu que dans un petit nombre d'endroits; il forme alors ce que l'on nomme les rochers et les escarpemens. Partout ailleurs il est recouvert par la terre végétale, qui, par le secours qu'elle prête à la végétation, devient la principale source de la richesse et de la beauté de notre planète. C'est de cette précieuse substance minérale, des bienfaits de laquelle bien des gens se contentent de profiter aveuglément et sans chercher à en connaître la nature, que nous voulons dire ici quelques mots.

Le rôle de la terre proprement dite, dans l'acte de la végétation, est beaucoup plus simple qu'on ne le croit communément; elle agit simplement comme un milieu spongieux qui abrite les racines du végétal, les retient fixement sans les meurtrir, et forme le réservoir de l'eau, des fluides et des divers sucs destinés à être absorbés par elles. Quand on la considère à la loupe, on voit qu'elle n'est autre chose qu'une agglomération confuse de particules de toutes sortes de roches désagrégées ou décomposées. Ces particules étant, en général, peu adhérentes entre elles, le chevelu des racines se glisse entre leurs interstices, s'y fait place à mesure qu'il grossit, et y puise les substances nutritives qui s'y sont infiltrées de leur côté. Il faut donc que la terre ne soit pas trop consistante, car autrement les plantes et leurs alimens ne pourraient ni y pénétrer ni s'y réunir facilement; et il faut cependant qu'elle le soit suffisamment, sans quoi les

plantes n'obtiendraient pas une stabilité suffisante, et sans quoi aussi les liquides passeraient au travers sans s'y arrêter, et sans profiter à la végétation. L'action de la terre à l'égard des végétaux, quoique essentielle à leur existence, et fondamentale à tous égards, est cependant tellement passive, qu'elle ne leur abandonne absolument rien de sa propre substance. On a fait germer des plantes dans du sable blanc parfaitement pur, et même dans du verre pilé. Moyennant un arrosage convenable, elles s'y sont développées et y sont parvenues à croissance parfaite. Après cette production, ni le sable ni le verre n'avaient rien perdu de leur poids. Les plantes vivent donc réellement dans l'air, auquel la terre, par sa porosité naturelle, est parfaitement perméable : la terre n'est pour elles qu'un soutien et un garde-manger.

Les plantes pas plus que les animaux ne sauraient faire leur nourriture de la terre; elles ne tarderaient pas à périr d'inanition si elles en étaient réduites à un si maigre régime. Lorsqu'on dit que les plantes vivent de la terre, on doit en dire autant des animaux, en ce sens qu'ils y ramassent les substances qui entretiennent leur existence. La seule différence vient de ce que les plantes, au lieu de trouver leurs aliments à la surface, les vont puiser dans l'intérieur, à l'aide de leurs racines, qui leur servent à la fois de suçoirs et d'intestins. Ces alimens se composent des sucs et des gaz qui se dégagent des matières végétales et animales en décomposition; ces matières sont toujours mêlées en plus ou moins grande quantité avec les terres productives. On leur donne le nom d'*humus*. Elles naissent des engrais. Outre ce qui vient de l'humus, la nourriture des plantes se forme aussi de l'eau et des gaz contenus dans l'atmosphère qui les entoure; mais il en est fort peu qui soient assez sobres pour vivre ainsi avec de l'air et de l'eau.

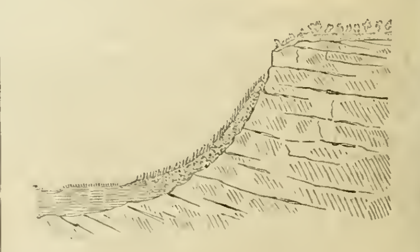
Il est donc nécessaire qu'une terre, pour devenir fertile, renferme dans son sein les alimens qui sont nécessaires à l'entretien de l'existence des plantes. C'est pour cela que les engrais sont en général indispensables. Dans les endroits où les engrais artificiels sont trop rares et trop dispendieux, on y supplée en laissant les terres se reposer, c'est-à-dire se pénétrer des substances qu'y apportent les vents et des débris des plantes sauvages qui s'y établissent d'elles mêmes en grand nombre et sans frais. Lorsque l'on entend parler de la fertilité des terres vierges que l'on rencontre dans les pays incultes, on se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait que les terres vierges sont des terres qui n'ont jamais rien produit. Des terres qui n'auraient jamais produit ne pourraient renfermer dans leur sein aucune substance nutritive. Il en est tout autrement des terres vierges. Comme les plantes dont elles sont couvertes ne sont jamais enlevées par l'homme pour être consommées à son profit et en d'autres lieux, elles retombent fidèlement sur le sol qui les a fait naître, et l'enrichissent chaque année de leur dépouille. Ces débris s'y accumulent et y produisent à la longue une quantité d'humus considérable, qui passe tout entière au service des premières récoltes que le cultivateur retire de ce sol brut après l'avoir défriché.

C'est là ce que l'on peut nommer un engrais naturel. On en fait quelquefois usage dans les terres stériles, telles que les dunes et les sables qu'il serait trop dispendieux d'enrichir immédiatement par des engrais artificiels. On commence par y planter de jeunes arbres qui, à force de soins, finissent par s'y développer et y grandir. Les bois, une fois en possession du sol, y en retiennent eux-mêmes l'humidité suffisante, et chaque année, en y laissant tomber le tribut de leurs feuilles, et des herbes qui prennent racine sous leur ombrage, ils l'améliorent et y font pénétrer l'humus qui lui manquait.

La terre est une substance qui se forme journellement, et qui a dû commencer à se former dès qu'il y a eu des terrains pierreux sur le globe. Et en effet, la pierre, exposée au contact de l'air, comme on le voit dans les parties supérieures des hautes montagnes, qui ne sont souvent que d'immenses rochers, s'altère, se décompose, et finit par se désagréger entièrement. Cette force de cohésion qui en soudait toutes les parties les unes avec les autres, s'évanouit; sur toute la surface la roche disparaît, et se trouve remplacée par de la terre. Si cette surface n'est pas trop en pente, la terre y reste, et continue à s'y produire plus ou moins profondément. Si, au contraire, la surface est inclinée, les eaux pluviales, en y tombant et en s'écoulant vivement par mille filets, entraînent, sous forme de limon et de gravier, dans les torrens et de là dans les fleuves, tous ces débris. Dans les vallées où la pente est moins forte et où le courant se ralentit, ces matières se déposent successivement, et, suivant leur rang de grossièreté et de pesanteur. Chacun sait avec quelle rapidité se comblent les étangs dans les pays de collines, par l'affluence des terres que les ruisseaux y conduisent. La même chose a lieu sur une échelle plus grande dans les lacs ou dans la mer, à l'embouchure des fleuves : des quantités énormes de terre s'y accumulent. Lorsque des rivières font des inondations, comme ces crues sont dues, soit à des pluies, soit à des fontes de neige qui produisent le même effet, leurs eaux sont en général très bourbeuses; et comme leur vitesse diminue à l'instant où elles s'étalent dans la campagne, elles ne manquent pas d'y déposer les débris légers qu'elles charriaient. C'est là l'origine de ces terres à superficie horizontale qui occupent le fonds de presque toutes les vallées. C'est aussi là l'origine de ces limons bienfaisans et fertiles que le Nil, le Gange, ainsi que tous les fleuves descendus des montagnes, et dont le cours est tranquille et sans encaissement, déposent annuellement sur les champs qui les bordent.

D'après cela, on conçoit que la terre, dans un même canton, présente souvent d'assez notables différences suivant la position où elle se trouve. La terre qui est dans la vallée à portée de la rivière dérive le plus habituellement des parties supérieures du cours de la rivière. De plus, elle se compose presque toujours des particules fines et légères onctueuses, et convient parfaitement à la culture, soit des céréales, soit des prairies. La terre qui est sur les hauteurs, à une élévation assez grande au-dessus du niveau des eaux, provient, dans la plupart des cas, de la décomposition de la roche même qui constitue ces hauteurs; elle en laisse encore apercevoir, malgré l'altération, les principaux caractères. Cette terre est presque toujours un peu grossière, et propre, soit aux forêts, soit aux cultures communes. Enfin, sur les pentes des plateaux, l'eau pluviale entraînant continuellement les particules les plus fines du terrain, il ne reste plus que les parties sèches et caillouteuses; et cela, joint à l'avantage de l'exposition, fait que ces endroits sont ordinairement occupés par de la vigne.

C'est ce que nous avons cherché à préciser pour les yeux par la coupe de terrain ci-jointe. S'il fallait désigner



des exemples, on pourrait citer comme des types la vallée du Rhin entre Bâle et Strasbourg, la belle vallée de la

Moselle, dans la Lorraine, ou bien encore celle du Rhône, après Lyon.

D'après cela on peut penser que les variétés offertes par la terre dans son essence, sont analogues aux variétés offertes par les roches qui garnissent la surface du globe. En les distinguant par le nom de la substance minérale qui prédomine dans leur composition, on peut les classer en cinq espèces : les terres granitiques, les terres calcaires, les terres siliceuses, les terres argileuses et les terres volcaniques.

Les terres granitiques occupent la surface des contrées à fond granitique, telles que la Bretagne ou le Limousin. Elles sont formées des éléments du granit, c'est-à-dire de morceaux de quartz, de cristaux confus de feldspath, et d'une multitude de petites paillettes de mica. Leur épaisseur est très variable, et dépend du plus ou moins de solidité du granit qui leur donne naissance. Il n'est pas rare de voir cette roche, par suite du laps énorme de temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est à l'air, désagrégée et changée en terre, malgré sa dureté, jusqu'à plusieurs mètres de profondeur. Cette variété de terre n'est pas naturellement très fertile; le froment y prospère difficilement : et bien qu'elle ait l'avantage, à cause de la base impénétrable sur laquelle elle repose, de tenir en général bien l'eau, elle n'est guère employée que pour des pâturages médiocres et des cultures grossières. Les chênes y réussissent admirablement.

Les terres calcaires entièrement pures sont assez rares. On peut cependant citer les sablons de la Touraine, qui sont un sable uniquement composé de détritus de coquilles anciennement broyées et pulvérisées par les eaux de la mer. On peut citer aussi divers cantons de la Champagne dont le sol, fort pauvre, est presque entièrement calcaire. La plupart du temps, dans ces sortes de terres, le calcaire se trouve mêlé à une petite quantité d'argile provenant également de la roche décomposée, et, dans ce cas, bien que toujours un peu maigre, sa qualité n'est pas mauvaise. Fort souvent il se trouve chargé d'une infinité de pierres concassées et anguleuses : la vigne alors y réussit à merveille. Une grande partie des vignobles de la Champagne, de la Bourgogne et des côtes du Rhône, qui n'ont pas d'autre fonds que ce terrain sec et aride, sont la preuve de sa bonté sous ce rapport.

Les terres siliceuses, dans leur état le plus pur, ne sont autre chose que les sables. Elles proviennent presque toujours de la décomposition des roches de grès, et couvrent en quelques contrées d'immenses étendues. Les déserts de l'Afrique et de l'Asie en sont de grands exemples. Mais ces mêmes exemples se répètent en plus petit dans une multitude d'autres endroits. Ces terres, lorsqu'elles sont convenablement arrosées, peuvent devenir fertiles. Les bruyères paraissent être les plantes qui naturellement y réussissent le mieux. Leurs détritus, mêlés avec le sable, sont ce que l'on appelle la *terre de bruyère*, dont l'emploi est si commun dans le jardinage. Les landes et les parties les plus arides des environs de Fontainebleau et d'Ermenonville, sont de magnifiques champs de bruyère. Les plantations de pins, après que l'on a arraché et brûlé les bruyères, se développent quelquefois parfaitement bien dans ce terrain.

Fort souvent les sables, ou plutôt les graviers, se trouvent mélangés à une grande quantité d'argile ferrugineuse ou calcaire qui leur donne plus de consistance, et leur permet de retenir l'eau ; ils forment alors d'excellentes terres, telles sont celles qui forment une bonne partie de la plaine aux alentours de Paris. Les terres sableuses ou graveleuses sont en général très convenables pour la culture des plantes tuberculeuses, comme les betteraves et les pommes de terre, parce qu'elles cèdent aisément devant la pression des racines, et n'opposent aucun obstacle à leur accroissement.

Les terres argileuses sont les terres agraires par excellence. On désigne sous le nom de glaise celles qui sont composées d'argile pure. Elles sont tellement dures et tellement impénétrables à l'eau, qu'elles ont besoin de correction pour devenir cultivables. A la chaleur de l'été, elles se durcissent et se changent, en quelque sorte, en une pierre rude et aride, qui enveloppe les racines et les étouffe. Mais presque toujours, surtout lorsqu'elles proviennent du charriage des rivières, elles sont naturellement mêlées avec du sable et du calcaire qui leur donnent plus de légèreté tout en leur conservant leur liant naturel. Comme elles forment partout où elles se trouvent la base de grandes exploitations agricoles, leur amélioration par les amendemens et les mélanges est en général l'objet de beaucoup de soins de la part des cultivateurs. Leur labour est pénible à cause de leur ténacité; mais le froment et toutes les céréales y prospèrent merveilleusement. Les plaines fécondes de la Beauce sont constituées par un sol de cette espèce.

Les terres volcaniques n'occupent que fort peu de place à la surface du globe. Elles se trouvent sous les pentes et à la base des volcans, et proviennent de la décomposition des laves, et surtout des scories. Elles se produisent avec plus ou moins de rapidité, suivant la nature des productions souterraines, dont l'altération est leur principe. Rien n'est plus sec et plus ingrat que le canton volcanique de la haute Auvergne, bien que, depuis les temps historiques, sa surface soit demeurée constamment exposée au contact de l'air. Autour du Vésuve et de l'Etna, au contraire, les matières vomies par le cratère se changent spontanément, et en quelques années, en un sol doux, et d'une extrême fertilité, et les champs de feu deviennent des champs de verdure.

La terre végétale et superficielle, bien qu'elle soit la seule qui soit appliquée par la nature au service des plantes, n'est cependant pas la seule qui puisse leur servir. Il existe dans les profondeurs du globe certaines couches de terre qui se montrent quelquefois à sa surface, et dont l'homme s'est habilement emparé pour les consacrer au perfectionnement de ses cultures. On donne à ces terres le nom de marnes. Elles sont par elles-mêmes entièrement stériles, et possèdent même fort rarement les qualités requises pour la végétation; mais, mélangées en quantité convenable avec la terre végétale, elles fournissent les moyens de corriger ses défauts, et de lui donner des vertus qu'elle n'avait pas auparavant. Il y a des marnes sableuses, des marnes calcaires et des marnes argileuses. Elles sont d'un grand secours pour l'agriculture; car, si la terre végétale est trop compacte, on lui donne le degré de légèreté que l'on veut en y apportant de la marne sableuse ou de la marne calcaire; si elle est trop calcaire ou trop sableuse, on lui mêle de la marne argileuse. La marne calcaire a en outre l'avantage de hâter la décomposition des engrais, et de servir par conséquent de stimulant pour la végétation.

C'est ainsi que la nature rend à l'homme les premiers services, et que celui-ci, devenu bientôt ambitieux par les dons mêmes qu'il a reçus, désire ce qu'il n'a pas, et perfectionne, à force de travail, la nature elle-même. La nature lui donne une terre grossière et des forêts, il en fait une terre douce et nutritive, et la charge de champs et de jardins.

GLASGOW.

EXEMPLE D'AGRANDISSEMENT RAPIDE. — ÉTENDUE DU COMMERCE.

En 1560, Glasgow n'avait pas 5 mille habitans; cent ans après, la ville en comptait 28 mille; en 1780, elle en renfermait déjà 42 mille; au commencement du siècle ce nombre était presque doublé; en 1811, c'était 100 mille; 147 mille en 1821; 202 mille en 1831. Environ 20 mille de plus depuis cette dernière époque laissent présumer que la prospérité de cette riche cité est encore loin d'avoir atteint son plus grand développement.

Avant 1776, il n'y avait pas de pavés dans les rues; en 1832, les rues pavées pouvaient former un développement

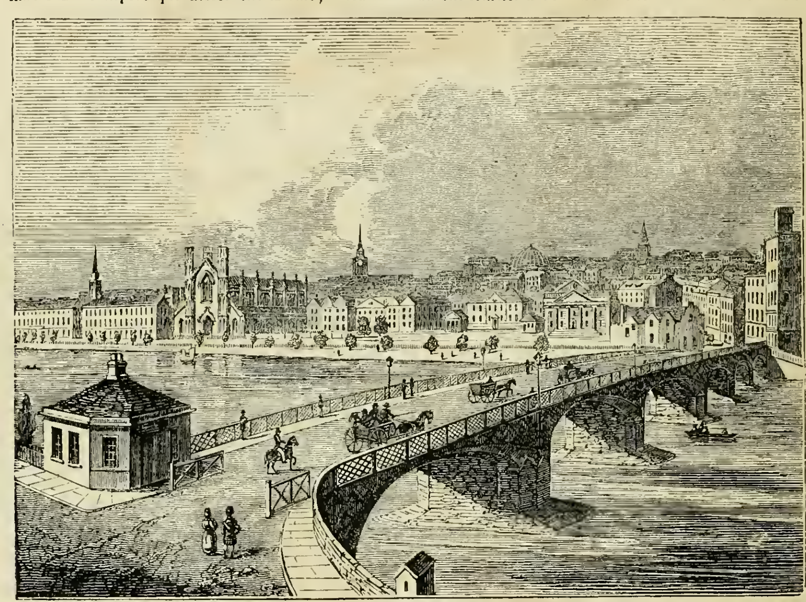
de 100 milles de longueur (33 lieues), à peu près comme de Paris à Orléans. Les premiers égoûts y furent construits en 1790; en 1832, ils occupaient une étendue de 7 milles (deux lieues un tiers); en 1818, on plaça dans les rues le premier réverbère à gaz, et aujourd'hui il y a plus de 110 milles ou trente-cinq lieues de tuyaux dans les rues.

Le 1er janvier 1812, l'Europe ne possédait pas encore un seul bateau à vapeur; sur la fin de ce mois Henry Bell en lança un à Glasgow, qui avait nom *la Comète*: en 1835, le service des bateaux à vapeur sur la Clyde, rivière de Glasgow, en occupait 54, dont la contenance s'élevait à 5 mille tonneaux

Le 7 juillet 1788 arriva de Londres à Glasgow la première malle-poste; elle avait mis 63 heures à faire le trajet, au lieu de 44 qu'il lui faut aujourd'hui. A cette même époque le mouvement des voyageurs, encore peu considérable, exigeait à peine l'installation de voitures publiques; en supputant les modes de transport qui desservent la ville, bateaux à vapeur, canots légers, embarcations en fer, diligences, chemins de fer et canaux, on trouve que le total des voyageurs s'élève annuellement à plus d'un million et demi.

Avant l'union des deux royaumes, le commerce de Glasgow, borné à la Hollande et à la France, n'avait pas d'importance; mais l'acte d'union ouvrant à l'Ecosse les ports américains, les négocians de Glasgow se lancèrent avec empressement dans des voies nouvelles, et se livrèrent surtout au trafic de tabac de Virginie. Les transports eurent d'abord lieu sur des navires frétés dans les ports anglais, car le premier navire construit sur la Clyde appartenant à Glasgow n'a traversé l'Atlantique qu'en 1718. Bientôt cette ville devint le grand marché européen pour le tabac, dont les importations s'élevèrent à 57 boucauts dans l'année qui précéda la guerre de l'indépendance américaine.

Cette guerre d'Amérique arrêtant les transactions entre Glasgow et la Virginie, les négocians et capitalistes de la ville dûrent tourner d'un autre côté leurs fonds et leur activité;



Vue de Glasgow,

ce fut vers les manufactures qu'ils dirigèrent leurs vues. L'interruption du trafic ayant lieu précisément à l'époque des perfectionnemens introduits par Arkwright dans les procédés de filature, on ne peut douter qu'il n'en soit résulté un grand avantage pour cette industrie sur laquelle se portèrent tous les capitaux devenus disponibles.

A la paix, les anciennes relations se renouèrent avec la Virginie, et il s'en forma de nouvelles avec les autres états de l'Union. Peu de temps après, la culture du coton fut introduite dans la partie méridionale des Etats-Unis, et ce fut encore pour Glasgow une nouvelle source de richesses; car sans l'accroissement de production de ces matières premières, les manufactures écossaises n'eussent pu satisfaire aux demandes croissantes de leurs correspondans, ni assortir les qualités variées que les consommateurs exigeaient. Le Canada et la Nouvelle-Ecosse offrirent encore de nouveaux débouchés.

Une autre branche considérable du commerce de Glasgow, celui des colonies occidentales, n'est devenu important que depuis les premières guerres de la révolution française.

— En 1816, pour la première fois, Glasgow expédia dans l'Inde, le commerce avec cette contrée étant rendu libre, au renouvellement de la charte de la compagnie. En 1833, il entra à Glasgow dix navires, venant de l'Inde, du port de 3,457 tonneaux. Lorsqu'en 1834 disparurent les derniers priviléges du commerce avec la Chine, le premier navire chargé de thé, étranger à la compagnie des Indes, qui arriva dans les ports d'Angleterre, fut le *Camden*, frété par un armateur de Glasgow. Sa cargaison fut vendue le 14 novembre 1834.

En 1833, il entra à Glasgow 399 navires d'un port de 81,500 tonneaux; les droits donnèrent 779,232 livres sterl. (ou environ vingt millions), valeur qui ne fut dépassée que par les produits de Londres, de Liverpool, et de Bristol.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30

SALON DE 1836.—PEINTURE.

FRANÇOIS DE LORRAINE, DUC DE GUISE, APRÈS LA BATAILLE DE DREUX,

PAR M. A. JOHANNOT.



(Salon de 1836; Peinture. — François de Lorraine, duc de Guise, après la bataille de Dreux, par A. Johannot.)

Catherine de Médicis, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et femme du Dauphin de France, fils de François Ier, qui fut depuis Henri II, apporta en naissant avec le goût de la magnificence et des merveilles chimériques de la magie, une ambition démesurée, passion héréditaire à sa famille, et une astuce italienne propre à la servir dans ses pro-

jets les plus déréglés. Elle eut du roi Henri dix enfans : trois furent rois de France, sous les noms de François II, Charles IX et Henri III ; une des filles fut l'épouse de Henri IV, sous le nom de Marguerite de Valois. Pendant le règne de son mari, Catherine se vit avec douleur frustrée de l'autorité par l'ascendant que prit sur le roi la belle Diane de Poitiers. Après la mort de Henri II, tué, comme il a déjà été dit dans ce recueil, par Montgomery d'un éclat de lance dans un tournoi, Catherine de Médicis espéra gouverner son fils François II, enfant scrofuleux et rachitique qui n'avait pas même la velléité de régner en personne. Mais François étant encore Dauphin avait épousé Marie Stuart, fille du roi d'Ecosse et nièce du duc de Guise, si connue par sa beauté, ses fautes et ses malheurs. La reine-mère désespéra bientôt de lutter avec succès contre une rivale aussi redoutable, et sut dissimuler à la fois ses prétentions toujours vivaces et leur douloureuse déconvenue ; en effet, pendant les deux ans que régna François II d'une royauté purement titulaire, les Guises exercèrent une influence toute-puissante et conduisirent réellement les affaires. Cependant François II étant mort, et Marie obligée de quitter une autorité désormais précaire et subalterne dans sa patrie d'adoption, pour sa patrie réelle et son trône héréditaire, son frère âgé de dix ans lui succéda. Cet enfant-roi était Charles IX. Catherine de Médicis voyant ainsi se briser le lien puissant qui avait rattaché les Guises au pouvoir royal par l'alliance de Marie Stuart, espéra plus vivement que jamais ressaisir le pouvoir, et gouverner en souveraine au nom d'un roi sans puissance dont elle était la mère et la tutrice. Mais la destinée lui réservait de rudes épreuves pour arriver à ce but si ardemment désiré.

Fils d'une lignée des plus illustres (voyez *maison de Lorraine-Guise*, page 45), et qui menaçait de faire remonter jusqu'à Charlemagne son pennon généalogique, François de Lorraine, duc de Guise, s'était déclaré depuis long-temps le protecteur du catholicisme contre la réforme qui commençait à se répandre à France ; et tout en s'habituant au maniement des affaires, il avait habitué le peuple à le respecter et à lui obéir. Catherine, au contraire, s'était toujours ménagé une position médiane, et s'était montrée si peu contraire au parti protestant, que presque toutes ses femmes étaient protestantes, et que l'on chantait à sa chapelle les psaumes que Clément Marot venait de traduire en vers français.

Cependant la marche rapide et violente des événemens rendait de jour en jour plus difficile une pareille attitude. Après quelques tentatives d'accommodement impuissantes, telles que la convocation des Etats-Généraux et le fameux colloque de Poissy, qui ne servirent qu'à constater d'une manière authentique les vices et les désastres de l'ancienne constitution monarchique et religieuse d'une part, et d'autre part la puissance et la vitalité des opinions nouvelles, les protestans obtinrent un édit (janvier 1561) par lequel ils avaient le droit de célébrer leur culte partout, excepté dans les villes fermées comme Paris, où la populace était tellement exaspérée contre toute espèce de novateurs, qu'il eût été impossible d'éviter entre elle et les protestans les collisions les plus fâcheuses.

Sur ces entrefaites arriva un événement qui devait entraîner les conséquences les plus graves et les plus terribles. Nous en empruntons le récit à M. Simonde de Sismondi. « A peine, dit ce savant historien, le duc de Guise et le cardinal son frère étaient-ils de retour à leur principauté de Joinville d'un voyage qu'ils étaient allés faire en Alsace pour recruter des forces au parti catholique et semer la discorde parmi les novateurs, lorsqu'ils reçurent des lettres de la cour par lesquelles ils étaient invités à se rendre à Paris.

» Le duc partit de sa terre de Joinville, le samedi 28 février 1562, avec plusieurs gentilshommes, et environ deux cents cavaliers armés d'arquebuses et de pistolets ; son frère, le cardinal de Guise, et sa femme, avec deux de ses enfans, le suivaient en litière. Il vint coucher à Dammartin, et le lendemain dimanche, 1er mars, il devait passer à Vassy, petite ville de Champagne, ayant prévôté et siége royal, où soixante hommes d'armes de la compagnie du duc de Guise et ses archers l'attendaient. Depuis six mois une église protestante s'était formée à Vassy ; elle comptait huit à neuf cents fidèles sur une population de trois mille âmes. Antoinette de Bourbon, mère des Guise, qui haïssait les protestans, se regardait comme personnellement offensée de ce que les hérétiques tinssent leurs assemblées si près de son château de Joinville, et elle avait souvent sollicité ses fils de l'en délivrer. Lorsque le duc de Guise approchait de Vassy, il entendit sonner les cloches. La Montagne, maître-d'hôtel du duc d'Aumale, qui était à côté de Guise, ayant demandé ce que c'était, on lui répondit que c'était le prêche des huguenots. Par la mort de Dieu ! répliqua-t-il, on les huguenotera bien tantôt d'une autre sorte.

» Le duc de Guise descendit au moutier de Vassy pour entendre la messe ; mais il sortit presque aussitôt en jurant et en mordant sa barbe, ce qui chez lui était le signe d'une grande colère. Il se dirigea vers une grange où les huguenots avaient commencé leur prêche ; déjà plusieurs hommes de sa suite étaient arrivés à cette grange ; deux d'entre eux, La Montagne et La Brosse, y étaient entrés et avaient été invités à s'asseoir ; au lieu de répondre, ils s'étaient écriés en jurant qu'il fallait tout tuer. La congrégation alarmée les avait poussés dehors, avait barricadé les portes, et s'était armée de pierres pour se défendre. Mais toute la troupe du duc de Guise s'y étant portée comme à un assaut, les portes furent bientôt enfoncées, et les soldats entrèrent dans la grange en tirant leurs pistolets et leurs arquebuses. Beaucoup de huguenots furent tués sur la place, beaucoup furent blessés, plusieurs échappèrent par le toit, quoique les catholiques, dès qu'ils les y découvrirent, commençassent à tirer aussi sur eux. Pendant le massacre, qui dura une heure entière, la duchesse de Guise, qui de loin entendait les coups de pistolet, envoya supplier son mari d'épargner du moins les femmes grosses. Soixante personnes furent tuées ou dans la grange ou dans la rue ; plus de deux cents furent grièvement blessées. »

Cet événement répété dans toute la France y répandit parmi les protestans la plus violente indignation, et la guerre civile ne tarda pas à éclater d'une manière générale. Vainement les députés du parti catholique essayèrent-ils de justifier devant la reine une conduite aussi tyrannique que celle du duc de Guise en rejetant les torts de l'agression sur les protestans de Vassy. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, dupe des agens de Philippe II, roi d'Espagne, qui le leurra toute sa vie d'un royaume imaginaire, et dupe de Catherine, qui le gouvernait par l'intermédiaire d'une de ses femmes, s'était aussi constitué le champion de la cause catholique, et en présence de Catherine, il approuvait en termes fort peu modérés la conduite du duc de Guise à Vassy, soutenant que les huguenots l'avaient provoqué. C'est alors que le célèbre Théodore de Bèze, l'un des plus fermes soutiens de la réforme, lui répondit que s'il était vrai qu'il eût été provoqué, le duc de Guise devait s'adresser au gouvernement pour se faire rendre justice, et non se la faire lui-même ; d'ailleurs, ajouta-t-il, « c'est, à la vérité, à l'église de Dieu au nom de laquelle je parle, à endurer les coups, non pas à les donner ; mais aussi il vous plaira vous souvenir que c'est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux. »

Cependant la cause de la réforme faisait d'immenses progrès dans le Languedoc, la Provence, l'Anjou, l'Aunis, l'Angoumois, la Touraine, la Bretagne et la Normandie. La reine, pressée d'un côté entre le duc de Guise qui agissait toujours, et qui menaçait, s'il obtenait une victoire complète, d'en jouir seul au préjudice de Catherine, et d'un autre côté entre le parti protestant qui, pour agir, attendait tou-

jours qu'elle se déclarât en leur faveur, vit que le moment était venu de choisir l'un ou l'autre parti. Or, celui des catholiques était après tout le plus fort, car malgré la pauvreté de la monarchie (le roi avait 40,000,000 de livres de dettes), et la supériorité de la cause adverse, il avait pour lui la populace tout entière, et presque tout le clergé dont les priviléges et les richesses étaient précisément en jeu; la reine, essaya donc encore de temporiser quelque peu, et d'occuper le parti protestant par des entrevues et des négociations qui ne servaient qu'à donner aux auxiliaires des Guise le temps d'arriver; puis l'instant venu, elle se déclara pour le parti catholique.

Alors un terrible conflit devint inévitable. Après mille engagemens partiels qui avaient exaspéré les deux partis, une rencontre sanglante eut lieu auprès de Dreux, le 19 décembre 1562. Les catholiques avaient à leur tête le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André et le duc de Guise, qui, l'année précédente (6 avril 1561), avaient communié tous les trois ensemble à Pâques dans la chapelle catholique du château royal, et avaient juré contre les protestans une alliance intime et indissoluble; c'est cette ligue qui fut nommée le *triumvirat*. Les protestans étaient commandés par le prince de Condé et les Châtillons (Coligny et d'Andelot). Les deux armées s'entamèrent avec un acharnement épouvantable. Des deux côtés de grandes fautes furent commises et réparées; des deux côtés le chef était fort brave, mais peu habile à diriger une bataille, et peu puissamment secondé par ses subalternes. La plus grande force des catholiques consistait dans l'infanterie espagnole et suisse que leur avait envoyée Philippe II. Les protestans, qui d'abord s'étaient fait scrupule, dit-on, d'invoquer des secours étrangers pour le maintien d'une cause qu'ils considéraient comme nationale, s'étaient enfin laissé déterminer par l'exemple de leurs ennemis, et les landsknechts allemands qui formaient une cavalerie excellente, composaient leur principal corps d'armée.

Au premier choc, le connétable de Montmorency, entouré de huit étendards de gendarmerie, se vit bientôt abandonné de ceux-ci qui s'enfuirent poursuivis par les protestans. Il eut un cheval tué sous lui; Doraison, son lieutenant, le lui changea contre le sien; mais bientôt le connétable, blessé d'un coup de pistolet, fut fait prisonnier par les huguenots. Aussitôt le comte de Porcien, l'un de ces derniers, quoique cependant il eût à se plaindre du connétable, le prit sous sa protection et le traita avec générosité. Mais la victoire était loin d'être gagnée au parti protestant. Le maréchal de Saint-André et le duc de Guise avec des troupes fraîches se précipitèrent sur la cavalerie fatiguée de leurs adversaires. Le duc François avait à dessein laissé ses rivaux s'aventurer les premiers, et avait mis en réserve toutes ses forces afin de se ménager une victoire facile et décisive pour le moment où ses rivaux comme ses ennemis se seraient entre-détruits. En effet, Condé et Coligny, harcelés par les troupes du maréchal, furent contraints de fuir à leur tour. Condé fut atteint par Damville, fils du connétable, et fait prisonnier. Coligny fut également atteint par le maréchal de Saint-André; mais tout-à-coup Coligny se rallie vigoureusement aux comtes de La Rochefoucauld et de Porcien, et le maréchal est renversé, puis tué par un ennemi privé. 8,000 hommes, sans compter les blessés, restèrent sur le champ de bataille. Les catholiques en perdirent plus de la moitié, et ne songèrent pas même à poursuivre leurs ennemis; mais ils furent réputés vainqueurs, étant restés les maîtres du terrain.

Catherine de Médicis était plongée dans la plus grande perplexité, car, n'ayant fait qu'obéir et que céder avant le combat, elle ne pouvait qu'obéir encore et que céder après la victoire, et quelle que fût l'issue du combat, elle devait lui donner un maître. Déjà lorsque avant l'engagement on était venu prendre ses ordres pour livrer bataille aux huguenots elle avait montré le plus grand embarras. En présence de l'officier qui lui faisait cette demande, elle interpella la nourrice d'un de ses enfans qui se trouvait là et qui était huguenote: « Nourrice, lui dit-elle en déguisant sa contrainte sous une amère plaisanterie, le temps est venu que les hommes demandent conseil aux femmes lorsqu'il s'agit de donner bataille! Que vous en semble? » Quand les premiers fuyards vinrent lui apprendre que la victoire s'annonçait pour les protestans: « Eh bien, dit-elle avec insouciance, nous prierons Dieu en français. » Elle avait quitté Vincennes pour conduire le roi au château de Rambouillet, peu éloigné du lieu de la bataille. Elle apprit bientôt que la victoire s'était déclarée pour le duc de Guise, et que par ce seul fait celui-ci s'était acquis l'autorité suprême. François de Lorraine, qui connaissait le naturel de la reine-mère, et qui voyait aussi bien qu'elle toute la force de sa position, se présenta devant elle avec l'extérieur le plus modeste, le plus humble et le plus réservé, précisément pour tirer de sa victoire un parti plus avantageux et d'une manière plus irrésistible. Suivi de tous ses capitaines, il pénétra jusqu'à la salle où se tenaient Catherine et son fils Charles IX, alors âgé de douze ans. Il demanda si leurs majestés voudraient bien lui accorder un moment d'audience. « *Jésus, mon cousin!* répondit l'artificieuse Italienne, *que parlez-vous d'audience? Doutez-vous du plaisir que le roi et moi nous avons à vous entendre!* » Le moment choisi par M. Johannot est celui où la reine lui adresse ces menteuses paroles. Du reste elle n'arrêta pas là sa dissimulation, et le duc de Guise fut nommé peu après lieutenant-général du royaume. Le vainqueur montra vis-à-vis du prince de Condé, son cousin et son prisonnier, la magnanimité la plus haute et la plus chevaleresque; il le traita avec la plus grande courtoisie, et partagea avec lui sa table et son lit. Jusque là la cause des protestans était restée pure et glorieuse; mais l'un d'entre eux se souilla bientôt d'une action abominable: Jean Poltrot de Merey, gentilhomme angoumois, attendit un jour le duc de Guise auprès d'Orléans dont il faisait le siége, et lui tira par derrière un coup de pistolet. François de Lorraine mourut six jours après de sa blessure, le 24 février 1563.

Les personnes sans énergie laissent aller les choses comme elles vont, espérant toujours que tout ira bien.

Madame Riccoboni.

Destruction des bancs d'huîtres. — Depuis douze à quinze ans des bancs entiers fort abondans en huîtres ont été détruits dans la célèbre baie de Cancale par une espèce d'annelides dont les tubes sablonneux ont souvent plus d'un pied de long.

Le nom d'annélides désigne les vers à sang rouge. L'espèce dont il est ici question est celle des hermelles. On commence à craindre que cet ennemi, si dangereux pour les huîtres, ne se propage de proche en proche, et n'envahisse tous les bancs qui font la richesse de la baie de Cancale. On a déjà proposé de détruire ces hermelles, à certaines époques de l'année, en se servant de la drague; on a même énoncé la possibilité d'employer avantageusement, comme engrais, les masses sablonneuses imprégnées d'animaux marins que la drague extrairait des bancs; mais il ne paraît pas que jusqu'ici il y ait eu de tentatives dans cette direction.

LE TEMPLE DE LANLEFF.

Dans le département des Côtes-du-Nord, il existe une construction singulière, consignée par le comte de Caylus, en 1764, à la page 390 du sixième volume de ses *Antiquités égyptiennes, romaines et gauloises*. Ce bizarre édifice, qui depuis lors n'a cessé d'exciter l'attention des archéologues et de semer parmi eux la division au sujet de sa

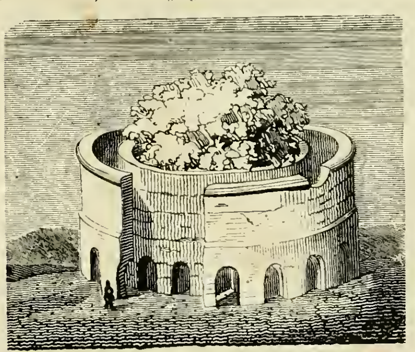
destination primitive, sert de vestibule ou de porche à l'église paroissiale de Lanleff (M. de Caylus écrit *Lantef*), située auprès de Pontrieux, dans le diocèse de Saint-Brieux. Ce bâtiment, construit en pierres, est à deux enceintes concentriques et circulaires, dont l'une est presque entièrement détruite aujourd'hui. L'enceinte extérieure est percée de seize portes ou arcades d'environ chacune 7 pieds de hauteur, et dont le cintre est un peu allongé. Elle est à 9 pieds de l'enceinte intérieure, qui compte pour sa part 30 pieds de diamètre et est percée de douze arcades voûtées comme les autres à plein cintre, mais d'une largeur inégale. Entre chacune des arcades de ces deux enceintes sont posées des colonnes de grandeurs diverses (de 8 à 15 pieds), et qui paraissent avoir été destinées à soutenir une voûte.

La circonférence générale de l'édifice est d'environ 165 pieds, et l'élévation de chacune des enceintes de 25; celle qui est à l'extérieur est surmontée au milieu de sa hauteur par un cordon uni, et à son sommet par une espèce de corniche dont la saillie est assez forte.

M. de Caylus prétend que ce monument n'a jamais été couvert ni voûté. C'est une erreur; on aperçoit partout les traces du toit sur la muraille.

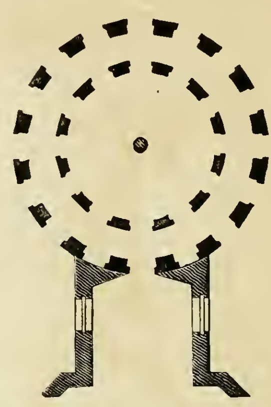
Aujourd'hui il ne reste plus qu'un tiers à peine de cette voûte, qui a dû être générale; il appartient à la partie qui touche à l'église, partie à laquelle le monument est depuis long-temps en quelque sorte incorporé. En effet, deux arcades voisines de la porte, fermées par une maçonnerie, forment la sacristie, une autre a été convertie en chapelle, et une quatrième sert à soutenir l'escalier du clocher.

Ce monument, qui a été garni d'un pavé dont on retrouve encore quelques fragmens, n'avait qu'une seule entrée située vers l'orient, et l'ensemble de son architecture présente un mélange d'ordre gothique et toscan; on remarque, sur les chapiteaux des colonnes qui servent d'appui au plein cintre de l'arcade intérieure, deux bas-reliefs représentant deux béliers superposés, et au-dessus de la colonne qui est du côté du midi, une image grossière du Soleil. C'est ce qui



(Le temple de Lanleff, Côtes-du-Nord.)

a fait penser à quelques savans bretons que le temple de Lanleff pouvait être une construction romaine en l'honneur de cet astre; d'autres y ont vu un temple armoricain; quelques uns un lieu d'asile, une espèce d'hôpital pour les pèlerins; enfin plusieurs personnes ont pensé que cet édifice était peut-être un baptistaire des chrétiens primitifs. La question, comme on voit, est difficile à résoudre, et nous ne nous hasarderons pas à la décider. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que M. Legonidec, l'un des plus zélés érudits de la Bretagne actuelle, consulté par nous à ce sujet, nous a répondu que dans ce monument il ne voyait, ainsi que l'indique son nom même (*Lam-Leff*, lieu des pleurs), qu'un *cimetière armoricain*. Cette origine est d'autant plus remarquable, que l'enceinte intérieure sert encore aujourd'hui, ainsi que de temps immémorial, de cimetière aux habitans de la commune, et qu'un if majestueux, planté il y a long-temps au centre de l'édifice, attriste éternellement de son dôme pittoresque et de son feuillage consacré à la douleur, ce lieu dont la destination a paru jusqu'ici tant incertaine



(Plan du temple de Lanleff.)

Un grand travailleur dans les bibliothèques. — Le catalogue des livres que je devais lire et extraire était énorme; et, comme je ne pouvais en avoir à ma disposition qu'un très petit nombre, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu; et plus tard, sous le soleil d'été, je courais dans un même jour de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. A force de dévorer les longues pages in-folio pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m'étonna, et dont il m'est impossible de me rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se porter tout entière vers un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle, je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture.... J'atteignis le but au printemps de 1825, après quatre ans et demi d'efforts sans relâche. Le succès que j'obtins passa mes espérances; mais il y eut à cette joie, quelque grande qu'elle fût, une bien triste compensation; mes yeux s'étaient perdus au travail; j'avais perdu la vue.

*Dix ans d'études d'*AUGUSTIN THIERRY.

SALON DE 1836. — SCULPTURE.

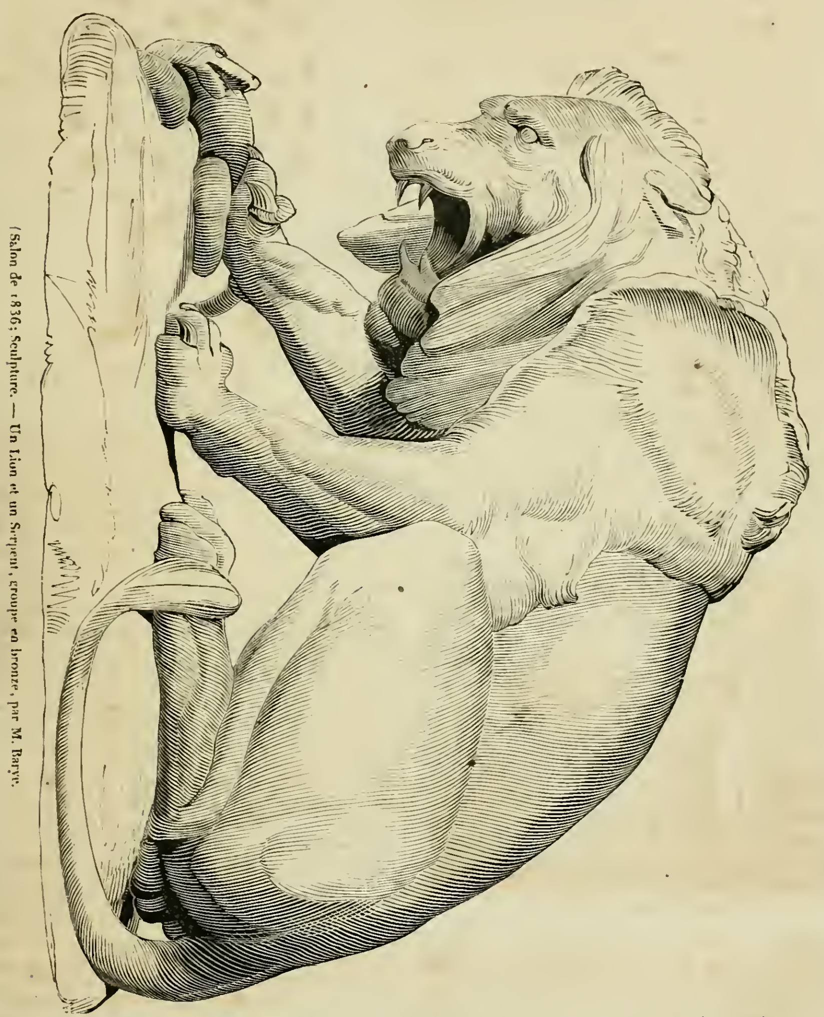
M. BARYE.

M. Barye, qui ne s'est fait connaître dans la statuaire moderne que par des groupes d'animaux, est considéré par le public comme un des sculpteurs les plus distingués de l'époque.

Depuis plus de cinq ans, cet artiste enrichit nos exposi-

tions d'œuvres dans lesquelles on remarque une étude sérieuse de l'anatomie, et une rare entente du mouvement et de la physionomie des terribles animaux qu'il se plaît à représenter.

Le lion, le tigre, et généralement tous les individus de la grande famille connue sous le nom de *felis*, sont les objets de sa prédilection d'artiste. Il les a étudiés au Jardin-des-Plantes dans les moindres actes de la vie monotone que nous leur avons faite. Il les a observés dans leur sommeil, dans leur repos plein de puissance, dans leurs fureurs, dans leurs allures inquiètes et sombres. Puis une sorte d'intuition les lui a montrés au désert dans leurs jeux, dans leurs combats. Il les a reproduits étendus et fumans sur le sable au soleil des tropiques, ou dévorant paisiblement leur proie sous le palmier de l'oasis. Il a vu les familles errantes de l'once et du léopard, dans le repos où leur férocité s'endort. Il a vu l'éclair de la rage s'allumer tout-à-coup dans l'œil bénin de la panthère et du jaguar.



(Salon de 1836; Sculpture. — Un Lion et un Serpent, groupe en bronze, par M. Barye.

M. Barye aime les lions et les tigres comme un vieux centurion ou comme une vestale romaine. Il crierait volontiers le fameux *panem et circences*. C'est un curieux spectacle de voir, au milieu des marbres arrondis et des blanches figures de plâtre des expositions annuelles, ces drames sanglans de l'Atlas que seul il a rêvés, et que seul il sait traduire en pierre et en bronze.

Dans un de ceux que nous lui devons cette année, la péripétie est des plus simples. Un lion véritable, et non plus un lion de convention à face humaine, à crinière frisée, non en livrée de jardin public ou d'escalier royal, jouant avec une boule de marbre comme au jardin du Luxembourg, mais un lion dans le négligé du désert, lion de Barye enfin, tient sous sa griffe un serpent qui se replie et se dispose à une riposte vigoureuse.

L'artiste a bien exprimé l'horreur mêlée de crainte qu'inspire au lion un combat nouveau pour lui, et un adversaire en qui l'instinct lui fait redouter une force dont il ne voit pas l'appareil.

L'issue de la lutte est incertaine, et grâce à la solidité du

bronze et au talent du statuaire, l'attente du spectateur en suspens aura des siècles de durée.

Dans un autre sujet de M. Barye, exposé cette année, l'action est terminée : un léopard étrangle une gazelle.

Nous avons déjà été une fois l'écho d'un projet original présenté au gouvernement pour le couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile. Sur ce monument consacré à la gloire de l'empire, M. Barye proposait d'élever un aigle colossal pressant sous sa serre victorieuse le léopard de l'Angleterre, le lion de la Castille, les aigles de Russie et d'Autriche; en un mot, les emblèmes *naturels* de toutes les puissances que l'empire avait abaissées ou soumises. — On peut voir dans la cinquième livraison de notre année de 1835, un autre projet de couronnement.

APOLOGUE SUR LES ABEILLES.

(Traduction inédite du persan.)

Le roi Humaioun-Fal et son ministre Kodjesté-Ray se promenaient dans une campagne, riche de toutes les productions et de toutes les beautés de la nature. Tout-à-coup les regards du roi s'arrêtèrent sur un vieil arbre, que ses feuilles tombées, ses rameaux blanchis par le passage des hivers, rendaient semblable à un vieillard accablé d'années; la cognée des siècles avait pris plaisir à le dépouiller de ses membres, et la scie du temps l'avait rongé de ses dents envieuses.

Un jeune arbre semble le fiancé des parterres; devient-il vieux, le jardinier l'arrache. Le tronc de cet arbre était devenu creux et vide comme le cœur d'un derviche; mais un essaim d'abeilles en avait fait une forteresse pour y renfermer ses provisions. Le roi, surpris du bruit et de l'agitation des abeilles, dit à son visir : « Quelle est la raison pour laquelle ces petits oiseaux, aux ailes légères, volent avec tant de rapidité autour de ce vieil arbre? A l'ordre de qui obéissent ces serviteurs empressés qui volent çà et là, montent et descendent vers cette prairie? Quel est le but de ces allées et venues; quelle est la divinité qu'ils adorent dans ce sanctuaire? » Kodjesté-Ray lui répondit : « Monarque tout-puissant, ces créatures forment une société dont les avantages sont sans nombre et les inconvéniens presque nuls; elles ont tant d'industrie et d'intelligence que Dieu leur a communiqué ses révélations, témoin ce verset du Coran : *Ton Seigneur inspira les abeilles*. Elles ont mérité d'avoir un souverain dont le nom est Yacoub. Il a le corps plus gros que les autres abeilles, qui, pleines de respect et de vénération pour lui, ont toujours la tête courbée devant les signes de son auguste pouvoir. Ce monarque est assis sur un trône carré composé de cire; il est entouré d'un visir, de chambellans, de gardes, d'officiers de toute sorte. Ses sujets ont tant d'industrie qu'à un signe de sa volonté ils construisent des palais hexagones, dont toutes les parties sont dans une harmonie et des proportions si parfaites que les géomètres les plus excellens ne pourraient sans compas et sans règle en produire de pareils. Quand ces maisons sont terminées, l'ordre du prince les en fait sortir, et il leur fait promettre de ne pas changer leur exiguïté gracieuse contre un volume de corps plus considérable, de conserver sans tache leur robe de pureté, de ne se poser jamais que sur la rose parfumée ou sur des fleurs également pures, afin qu'en passant par leurs corps les sucs qu'elles y auront puisés se transforment en rayons frais et d'un goût savoureux, vérifiant la justesse de cette sentence du prophète : *C'est une source de santé, une manifestation de la miséricorde divine*.

» Quand les abeilles reviennent, les portières les flairent, et si elles ne rapportent rien qui puisse altérer cette pureté, objet des soins du prince, on leur permet d'entrer, conformément au sens de ce vers ;

Porte la main de la sincérité à l'accomplissement de la convention et travaille à l'accomplir.

» Si la moindre chose y porte atteinte, les coupables sont brisés en deux, et, si par hasard les portières sont négligentes et que le roi vienne à sentir quelque odeur désagréable, il se lève lui-même, et en fait des exemples de sa justice. Si une abeille étrangère veut pénétrer dans leur patrie, les portières lui défendent l'entrée, et si elle persiste, la mort est le prix de sa témérité.

» On dit que Djemchid, le maître du monde, apprit d'elles à composer sa cour; les gardiens des portes, les chambellans, les gardes, les officiers, furent établis par lui à l'imitation de l'organisation des abeilles, c'est d'elles aussi qu'il emprunta l'idée de s'asseoir sur un trône. »

Humaioun-Fal, curieux de voir par ses yeux cet ordre merveilleux, s'approcha du pied de l'arbre et vit tout ce que son visir lui avait dit. Quelques abeilles, semblables aux serviteurs qui ceignent leurs reins pour exécuter les ordres, portées comme Salomon par le coursier de l'air, allaient choisir et recueillir leur nourriture parfumée. Pas une ne faisait tort au travail de l'autre, et dans une égalité parfaite, aucune ne pouvait tyranniser l'autre, comme il est écrit dans ce vers :

Bravo! bravo! les orgueilleux sont frappés d'impuissance,
les puissans sont confondus parmi les petits, les superbes sont humiliés.

« C'est merveille, dit alors le prince à Kodjesté-Ray, que, malgré leur qualité d'animaux, on n'en voie pas une chercher à nuire à l'autre, quoiqu'elles soient armées d'un aiguillon, et quelles que soient d'ailleurs la violence et l'irritabilité qu'elles ont reçues de la nature : n'arrive-t-il pas tout le contraire parmi les hommes? Ceux-ci se plaisent à tourmenter leurs frères, et à se détruire les uns les autres. — La raison de cela, dit le ministre, c'est que ces insectes sont tous créés avec les mêmes instincts tandis que chaque homme a des dispositions différentes. Le Coran dit : *Les hommes vont boire à des sources diverses* ; et un poète a dit : Les uns participent de la nature des anges, les autres de celle des dives (mauvais génies); dépouille-toi de celle-ci et aspire à la vertu au moyen de celle-là. Bien des hommes ne se connaissent pas eux-mêmes, et confondent le vice avec la vertu; ils se font sans discernement, ou la fumée qui obscurcit l'intelligence, ou le vent qui éteint la lumière.

» — De tout ce que tu m'as dit, reprit alors Humaioun, je vois qu'il faut détruire l'égoïsme et mettre chacun à sa place dans la société. »

Un rustre épiloguant sur la langue. — Où vas-tu, bonhomme? — Tout devant moi. — Mais je te demande où va le chemin que tu suis. — Il ne va pas, il ne bouge. — Pauvre rustre! ce n'est pas cela que je veux savoir; je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui — Nanain da, je le trouverai tout fait.

CYRANO BERGERAC, *le Pédant joué.*

NUMISMATIQUE BACTRIENNE,

OU QUELQUES NOTIONS SUR LES MÉDAILLES DES ROIS DE LA BACTRIANE, A PROPOS DE CELLES DONNÉES AU ROI PAR LE GÉNÉRAL ALLARD.

Les journaux ont tous fait mention du don que M. le général Allard a fait au roi d'une collection de médailles des rois de la Bactriane. Pour apprécier avec justesse la valeur de ce don, il est bon de faire connaître de quelle importance sont ces médailles, non seulement comme valeur numismatique, mais aussi comme documens historiques : et d'abord il importe de se proposer ces questions : 1° qu'est-ce que le

royaume de la Bactriane? 2° quels sont les rois de la Bactriane dont on a pu jusqu'ici établir les dynasties, soit sur des renseignemens historiques, soit par des monumens numismatiques? 3° quels sont les rois de la Bactriane donnés par les livres d'histoire plus communément?

Les pays occupés par les successeurs d'Alexandre dans la haute Asie, étaient la Sogdiane, la Bactriane, le Paropamisus et l'Arachosie, pays qui, dans les géographies modernes, sont représentés par le Khorasan et une partie de l'Afghanistan, et s'étendent depuis le 60e jusqu'au 70e degré de longitude, calculé sur le méridien de Paris, et depuis le 35e jusqu'au 48e degré de latitude septentrionale. La Bactriane, la plus vaste partie de ces quatre régions, s'étendait, du couchant au levant, le long de l'Oxus, aujourd'hui le Gihon, sur un espace de 200 lieues environ; d'un côté, elle était bornée par le Paropamisus ou Candahar, et séparée par les montagnes, du pays des Ariens; des trois autres côtés, ses limites étaient formées par le désert ou par les pays occupés par les Scythes barbares. Ce pays, qui faisait partie des immenses conquêtes d'Alexandre, était occupé par des colonies grecques qu'il y avait laissés, lorsque les Scythes, que le conquérant macédonien avait arrêtés sur les bords de l'Iaxartès, descendant des bords de la mer Caspienne, vinrent fondre sur les faibles satrapes des successeurs d'Alexandre. Ce fut alors qu'Agathocle, l'un d'eux, enfermé dans Bactra, d'un côté par l'invasion des Parthes révoltés dans l'Hyrcanie, de l'autre par cette descente des hordes scythes, imagina, pour augmenter sa puissance, et dans l'intérêt même des colonies grecques, de se déclarer indépendant. De cette révolution qu'on peut fixer à l'année 262 avant Jésus-Christ, date la fondation du royaume de Bactriane.

Agathocle prit le titre de roi, et régna, pendant six ans environ. Pourquoi ne fut-il pas remplacé sur le trône qu'il avait élevé par un prince de sa famille? C'est la première énigme que présente l'histoire de ces rois. Il paraît probable qu'à sa mort un de ses satrapes s'empara du trône. Ce nouveau fondateur de dynastie, nommé Théodotus, du moins c'est ainsi que Justin l'appelle, régnait vers l'an 256 avant Jésus-Christ, et eut pour successeur son fils Théodotus II, qui monta sur le trône en 240. Cette date est ingénieusement fixée par Bayer dans son histoire des rois de la Bactriane, d'après un passage de Justin, qui dit que l'avènement de Théodotus II précéda de peu de temps la victoire d'Arsace Tiridate sur Seleucus Callinicus. Ce prince régnait encore en 220, lorsqu'un de ses satrapes, natif de Magnésie, sur le Méandre, s'étant révolté, le tua, lui et toute sa famille, et s'empara du pouvoir. Ce satrape, nommé Euthydème, doué d'une énergie remarquable, agrandit ses états, et semblait vouloir reconquérir les provinces qu'Alexandre avait possédées en Asie. Mais Antiochus III, dit le Grand, l'arrêta dans sa marche, et lui fit essuyer une défaite près de Taduria, sur le fleuve Arius, aujourd'hui le Héri. Cependant Antiochus, plein d'estime pour son courage et son génie, ne voulut pas le déposséder de ses états; et même, pour cimenter la paix plus étroitement, il promit sa fille en mariage au fils du prince bactrien. Ce fils, c'est Démétrius, guerrier entreprenant, qui, à la tête des armées de son père, passe l'Indus, le long des montagnes de l'Imaüs, et s'empare de ce pays situé au nord de l'Inde, appelé par les anciens Pentapotamie, et par les modernes Penjâb (voy. p. 4). Il paraîtrait, d'après les monumens historiques découverts depuis 1822, que ce prince, qui, jusqu'à cette époque, n'avait été connu que comme conquérant, et semblait avoir été dépossédé du trône paternel par des vassaux infidèles, serait, après la conquête de la Pentapotamie, rentré dans la Bactriane pour la gouverner, et qu'il aurait eu pour successeurs, dans les provinces indiennes nouvellement conquises, deux de ses généraux, le premier, Apollodote, le second, Ménandre, qui tous deux se seraient aussi rendus indépendans et auraient pris le titre de roi.

Ménandre fut un grand homme de guerre; il gouverna avec justice le pays qu'il avait usurpé, et à sa mort fut regretté de ses sujets. Quant au successeur de Démétrius dans la Bactriane, ce fut Eucratide qui régna l'an 165 avant Jésus-Christ, et fut contemporain de Mithridate Ier, roi des Parthes. Comme les deux princes Apollodote et Ménandre, Eucratide fut occupé, pendant presque tout son règne, à retenir les Scythes qui tentaient toujours de franchir leurs frontières. Malgré cet ennemi incessant, il étendit cependant ses états par des conquêtes, au-delà du Paropamisus, sur les peuples qui habitaient les bords de l'Indus, et porta sa domination jusqu'à l'Océan. Eucratide fut tué dans une révolte par son fils Eucratide II, qui renouvela à son égard l'odieuse conduite de la fille de Servius, en faisant passer son char sur le corps de son père. Mais Mithridate régnait encore. Le conquérant Arsacide profitant du désordre dans lequel se trouvait la Bactriane après la mort d'Eucratide Ier, vint, vers l'an 150 av. J.-C., tomber sur le royaume du fils parricide, et commença la ruine de cet empire qui ne devait plus être occupé par des princes d'origine grecque.

Il nous reste encore à trouver parmi la suite de ces rois une place où nous pourrions faire entrer deux princes que l'histoire ne donne pas, mais que des médailles viennent de faire connaître récemment avec le titre de rois de la Bactriane. Ces princes sont Antimachus et Hélioclès, qui paraissent avoir régné depuis l'année 190 à 170 av. J. C. Il faudrait donc, d'après les dates que nous avons données, les placer entre Démétrius et Eucratide; telle est aussi l'opinion de Visconti, relativement à Hélioclès; car il n'a pas eu connaissance d'Antimachus. Voici le raisonnement sur lequel il fondait son opinion. Eucratide, successeur d'Hélioclès prit dans ses médailles le titre de *grand-roi*, tandis qu'Hélioclès ne prenait que le titre de *juste*. Il est certain, d'après beaucoup d'exemples de cette nature, que si Hélioclès eût succédé à Eucratide au lieu de régner avant lui, il ne se fût pas contenté du titre de *juste*, mais qu'il aurait aussi pris le titre de *grand*-roi. Quant à Antimachus, nous le plaçons ici très arbitrairement, car aucun renseignement historique ne nous indique la place qu'il occupa. Seulement on sait que c'est un roi de la Bactriane : il faut donc le classer à l'époque qui, d'après les dates connues des règnes des autres princes, devait être celle où il régna. Nous connaissons depuis cette année seulement un nouveau prince nommé Hermæus, qui doit être le même que l'Hymerus dont parle Justin. Cet Hymerus était un Hircanien, satrape de Phraate II, qui se serait emparé du royaume de Bactriane au moment où les Scythes s'avançaient pour le détruire.

En effet, vers l'an 125 avant J.-C., une nation tartare nomade, qu'on croit être originaire de l'Inde, et qui était établie sur les bords de la mer Caspienne, vint se jeter sur la Bactriane, et fit succéder à des dynasties grecques des dynasties indo-scythes. Nous ne pouvons qu'indiquer le commencement de cette histoire que les livres chinois nous ont seuls transmise; après avoir donné les premiers rois conquérans de cette importante partie de l'Asie, ils se taisent sur leurs successeurs, ou du moins ils n'en parlent plus que d'une manière vague et confuse, et il est très difficile de coordonner le peu de documens qu'ils fournissent.

L'auteur du Dictionnaire chinois, M. de Guignes, a consacré un Mémoire, malheureusement trop court, à ces rois de race indo-scythe; d'après ce Mémoire, qui est inséré dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions, il semblerait que très peu de dynasties se sont succédé dans ce nouvel empire. Toute cette famille de conquérans porta le nom générique de Su, et les hordes qu'ils entraînaient après eux ne comptaient pas plus de six cent cinquante-huit familles. Le premier roi de la famille des Su que l'histoire connaisse, est un certain Oue Téou-Lao qui tua plusieurs ambassadeurs chinois. Son fils lui succéda. Après celui-ci, Yu-Mosou fut mis sur le trône

par les Chinois; mais dans la suite ayant fait périr tous ceux de cette nation qui étaient à la cour avec l'ambassadeur, les Chinois ne voulurent plus entretenir de relations ni avec lui, ni avec ses successeurs. Ce dernier événement date à peu près de l'an 30 avant J.-C. C'est vers cette époque qu'il faut placer une guerre entre les Parthes et les Scythes, racontée par Justin. Phraate, dépouillé du trône, avait imploré leur secours; Tiridate, qui régnait alors, ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de ces barbares qu'il se retira vers les Romains; mais il ne put obtenir de troupes, et Phraate fut rétabli.

Dans la suite, les Bactriens furent sous la domination de leurs femmes et ne firent plus rien de remarquable; puis, dans le sixième siècle, ils furent soumis aux Turcs, qui étaient alors puissans en Tartarie.

Telle fut donc, en quelques mots, la série des révolutions qui se succédèrent dans cette partie de l'Asie qui avoisine le royaume de Lahore. Mais il ne faut pas perdre de vue que les monumens numismatiques ont seuls permis à la science historique de placer dans la chronologie une suite aussi complète de rois. En effet, à ne consulter que les monumens historiques, on ne trouverait dans les dynasties grecques que Théodotus Ier et IIe, Euthydème, Apollodote, Ménandre, Helioclès, et deux Eucratides; encore pouvait-on contester, sinon l'existence, du moins le *règne réel et de fait* de presque tous ces princes. Depuis 1823, les médailles rapportees de Bockarie par M. Burnes, celles que nous devons aux voyages du major Tod et à M. Millingen, sont venues compléter les traditions écrites, et certifier les règnes d'Euthydème, de Ménandre et d'Apollodote. Tout récemment, M. Honigberger a rapporté des médailles trouvées dans le Caboul et dans la Bockarie, qui non seulement confirment l'existence des deux rois Eucratides et Hélioclès, mais qui ajoutent à notre suite le chef de la dynastie Agathocle, puis Démétrius, le plus important peut-être de tous ces princes; Antimachus, inconnu jusqu'ici, ainsi qu'Hermæus; enfin les premiers connus des rois indo-scythes, c'est-à-dire Mohhadphisès, Ononès, Azès, Kanerkès et Antialcidès. Il est difficile de reconnaître dans ces noms grecs ceux indiens ou chinois par lesquels nous avons désigné ces premiers conquérans indo-scythes : et voilà ce qui explique cette difficulté. Après la chute de l'empire des princes grecs, leurs successeurs indo-scythes qui n'avaient aucune notion des arts, trouvant sur le sol conquis des ateliers monétaires et des artistes habiles, leur laissèrent le soin de graver leurs monnaies; ceux-ci, soit d'après les ordres des princes, soit d'après leurs propres idées, firent de leurs noms indiens des noms grecs qui y ressemblent fort peu. De plus, comme notre liste des rois indo-scythes est encore loin d'être complète, il est très possible que les rois que les médailles nous font connaître ne soient pas les mêmes que ceux nommés par les livres chinois.

Enfin, les médailles rapportées par le général Allard, outre qu'elles vont donner de la force aux inductions faites à propos de la découverte antérieure d'autres médailles, enrichissent encore ces dynasties de princes jusqu'ici inconnus, telles que les princes Phyloxène et Lysias, et surtout d'un grand nombre de princes indo-scythes dont les noms se rapporteront mieux, du moins il faut l'espérer, aux noms chinois donnés par M. de Guignes. Ces médailles vont être publiées, dit-on, dans le Journal des Savans, par l'un des conservateurs de la Bibliothèque royale.

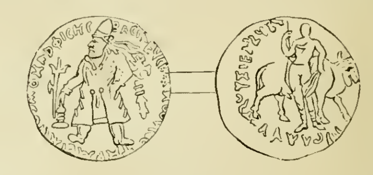
En terminant cet article, nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur les dessins de médailles qui l'accompagnent. Ils remarqueront que l'une de ces médailles, frappée sous les princes grecs, est d'un travail pur et d'une belle fabrique, tandis que la seconde, frappée sous les princes indo-scythes, quoique rappelant encore le souvenir des bonnes traditions de l'art grec, est d'un travail moins fin et plus barbare que la première.

Ces médailles font partie de la collection du Cabinet des Médailles, qui au reste les possédait avant le don du général Allard.

Médaille de fabrique grecque. — Le roi Démétrius, la tête tournée à droite et ceinte du diadème. — R. Pallas casquée, s'appuyant de la main gauche sur sa lance, et de la droite sur l'égide qui est placée à terre. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Démétrius* (le mot monnaie est sous-entendu comme dans toutes les médailles grecques). Dans le champ, les lettres Δ et M.



Médaille de fabrique indo-scythique. — Le roi Mokhadphisès debout, vu de face; il porte un bonnet cylindrique orné de bandelettes, et est revêtu d'une tunique à manches et d'une sorte de pantalon; il tient la main droite sur la hanche et la gauche sur un petit autel. Dans le champ, à gauche, un trident avec un appendice en forme de croissant, qui pourrait servir de hache. Dans le champ, à droite, un sceptre en forme de massue, et au-dessus un symbole particulier aux peuples indo-scythes. La légende, ainsi que



celle du revers, est peu lisible; on y distingue ces mots : ΜΟΚΑΔΦΙΣΗΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΣΩΤΗΡ ΜΕΓΑΣ..... Η.... *Mokadphisès, roi des rois, sauveur, grand...* — R. Le dieu indien Siva, debout de face, appuyé sur le bœuf Nandi. La légende est en caractères bactriens.

Le triomphe est la plus belle chose du monde : les *vive le roi!* les chapeaux en l'air au bout d'une baïonnette; les complimens du maître à ses guerriers; la visite des retranchemens, des villages et des redoutes; la joie, la gloire, la tendresse.... Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine.

D'ARGENSON, *extrait d'une lettre datée de Fontenoi.*

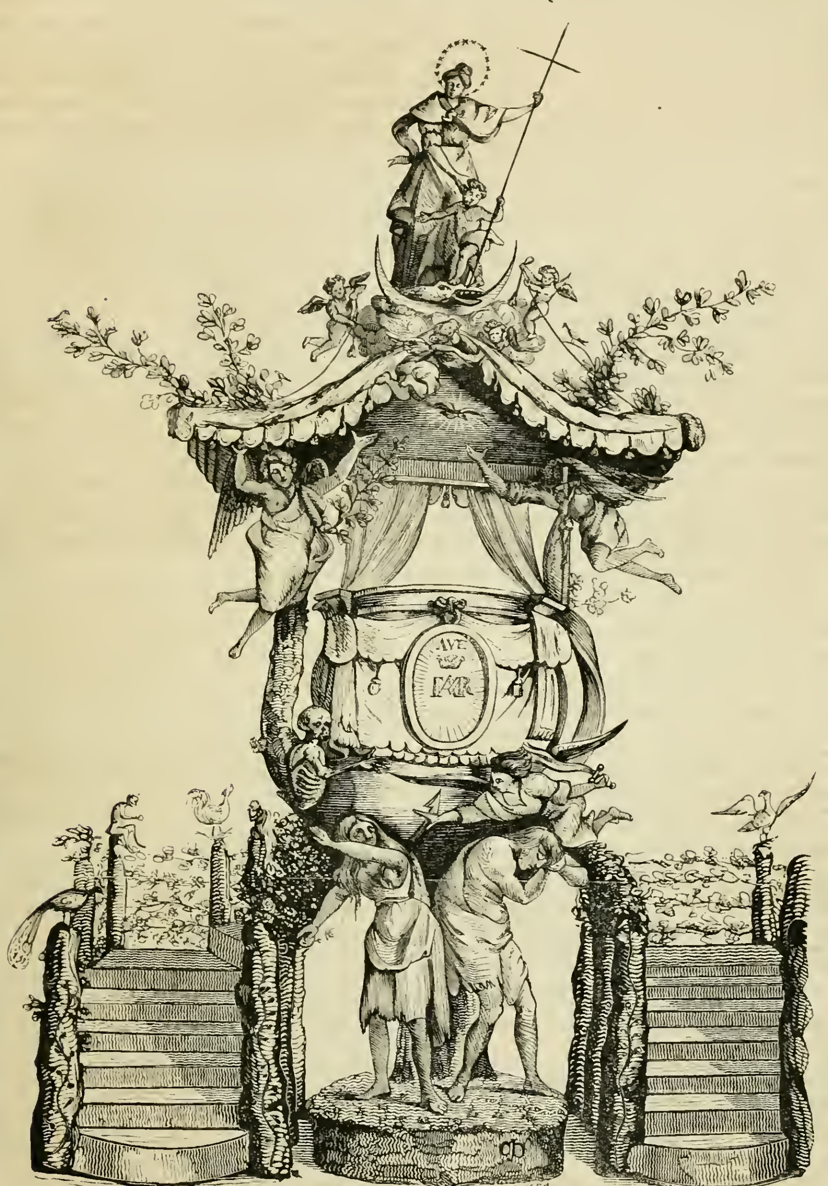
Offrande de Senlis à son bailli. — Jehan Mallet a consigné dans sa Chronique de Senlis, qu'en l'année 1489 les habitans de cette ville donnèrent à leur bailli *une douzaine de fines serviettes dont il fut fort content.* Cet acte de munificence était la récompense du service que ce personnage avait rendu à la ville en faisant rappeler la compagnie du seigneur de Foix, qui y tenait garnison. Avoir garnison n'était pas encore une faveur du pouvoir

---

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

UNE EXCURSION EN BELGIQUE.



(Chaire en bois dans l'église de Sainte-Gudule, sculptée par Van Bruggen; dix-septième siècle.)

§ I. — La Flandre en 1681.

Le poète comique Regnard avait vingt-six ans lorsqu'il entreprit le voyage de Flandre; il partit de Paris, le 26 avril 1681, par le carrosse de Bruxelles, où il trouva tous jeunes gens à peu près du même âge que lui. Le premier soir on coucha à Senlis; le deuxième à Gournay; le troisième à Péronne; le quatrième à Cambrai; le cinquième à Valenciennes; le sixième à Mons; le septième à Notre-Dame-de-Halle; le huitième à Bruxelles. La chose ne serait pas croyable, si Regnard lui-même n'avait pris soin de l'écrire, et de nous instruire des choses qu'il voyait tous les soirs, dans cha-

cune de ces villes, après avoir mis pied à terre. Aujourd'hui les voitures ordinaires vont de Paris à Bruxelles en trente-six heures; la poste fait le trajet en vingt-deux heures. Les courriers et les estafettes le parcourent plus rapidement encore.

Dans le récit que Regnard a laissé de ce voyage on ne voit percer ni un grand esprit d'observation, ni un sentiment d'art, ni une intention de philosophie. La guerre, la défense des places, la fortification des villes le frappent plus que toute autre chose. La Flandre était alors aux Espagnols. Il n'y avait pas très long-temps que cette frontière avait été ensanglantée par la lutte de l'Espagne et de la France; elle ne devait pas tarder de voir se réveiller les vieilles rancunes et les anciens combats; elle attendait le terrible duc de Malborough! Regnard parle de ces inimitiés en homme qui les sent noblement. « Mons, dit-il, est la capitale du Hainaut, et la première ville qui reconnaisse de ce côté la domination espagnole, jusqu'à ce qu'il plaise à la France de lui faire sentir son joug. » Si Regnard revenait parmi nous, il serait sans doute fort étonné que ce souhait si patriotique n'ait pas encore été réalisé d'une manière définitive.

A part ces passions nationales, Regnard ne manifeste aucun sentiment à l'aspect de la Belgique. S'il s'informe encore de quelque chose, c'est de la galanterie des mœurs, de l'alignement des rues, de l'agrément des promenades. A Anvers, il voit le clocher de la cathédrale; mais s'il distingue que *c'est un ouvrage d'une délicatesse surprenante*, il remarque plus longuement *qu'elle pourrait peut-être quelque jour lui être funeste*. Il ne dit que ceci sur l'art: « On y voit des peintures admirables, et entre autres une Descente de croix de Rubens, qui peut passer pour une pièce achevée. » C'est assurément une admiration qui ne prend pas grand'peine à s'analyser.

Regnard voyageait pour satisfaire une curiosité d'homme de cour. Il ne s'attachait guère aux choses qui voulaient de la finesse et un sens profond de la vie pour être appréciées. Il revenait déjà d'Italie; il avait été pris par les Algériens et vendu en Turquie; ces hasards inaccoutumés, sa jeunesse, l'esprit trop contenu de son temps, lui avaient donné une envie d'aventures, qui ne pouvait se contenter que par le mouvement et par la bizarrerie de spectacles étranges. Aussi il traversa rapidement la Flandre et la Hollande; il apprit que le roi de Danemarck était à Oldembourg; il y alla. Il y arriva un jour après le départ du roi qui était retourné dans sa capitale; il l'y suivit; il passa par Hambourg et ne le joignit qu'à Copenhague. Quand il l'eut salué, et qu'il lui eut baisé la main, il voulut voir le roi de Suède; il passa le Sund, et se rendit à Stockholm, où il baisa encore une autre main royale. Cette fois il causa une heure avec le prince qui lui parla du voyage de Laponie comme d'une entreprise digne d'un homme qui voulait voir quelque chose d'extraordinaire. Il ne fut effectivement satisfait que lorsqu'il eut visité les Lapons dans un grand détail, et, comme il le dit lui-même, il ne s'arrêta qu'où l'univers lui manqua.

Cette grande inquiétude, cette activité impatiente, ont sans doute leur poésie. Mais j'estime plus les esprits qui font de longs voyages sur d'étroites surfaces, que ceux à qui de grands espaces n'inspirent que de petits récits.

§ II. — La Belgique en 1834.

La Belgique n'a point en Europe, et surtout en France, la réputation d'une terre poétique et d'une nation spirituelle; le mouvement matériel semble y tout absorber. La dépendance continuelle où ce peuple a été des autres royaumes a dû amortir son esprit et son caractère; ce ne sont pas cinq années de liberté qui forment une société puissante et sûre d'elle-même. La domination exclusive que la langue française aura toujours à Bruxelles ne tendra pas à élever l'originalité belge. Le brouillard qui pèse sur tout le pays, qui accable les habitans, et qui les force à prendre cinq repas par jour, n'est point propre non plus à laisser aux imaginations un essor bien vigoureux; enfin l'étroitesse des limites et l'insuffisance des ressources détruisent l'émulation, et mettent obstacle aux grands desseins. Toutes ces raisons et une foule d'autres font considérer la Belgique comme une sorte de corridor banal entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, et l'on est très peu disposé à croire qu'on y trouvera la matière d'un puissant intérêt.

Cependant, toute décolorée que soit sa surface, la Belgique présente, dans ses frontières bornées, un grand nombre de sujets d'admiration et d'études. On pourrait écrire sur ce pays, si ancien et si nouveau à la fois, si remué depuis long-temps, et si peu établi malgré sa tranquillité apparente, de longs volumes dont nous n'essayerons de donner ici qu'un sommaire bien restreint.

Il n'est pas besoin de dire que les préoccupations militaires dont Regnard était plein lorsqu'il traversa la Flandre, nous possédaient peu lorsque nous la visitâmes. Nous aurions bien pu y trouver, sur des champs de bataille célèbres, le sillon de notre gloire et du génie de la révolution française; mais en cherchant ces traces nous aurions pu heurter des souvenirs plus douloureux: Waterloo a effacé Fleurus. En dépit des doutes universels où le pays semble plongé, nous l'aimons trop pour n'avoir pas redouté la vue du Mont-Saint-Jean, et l'insulte que le lion de Nassau fait aux debris des légions impériales. Nous n'avons guère scruté en Belgique que les monumens de l'art, témoins du passé, espérance des postérités futures, et, çà et là, le feu mourant ou précurseur que la poésie jette dans les yeux à peine ouverts et dans les mœurs effacées du peuple belge.

§ III. — Le Hainault.

Lorsque nous eûmes passé les ponts-levis jetés sur les larges fossés qui entourent Mons de toutes parts, nous arrivâmes devant une porte close. La soirée était fort avancée. Il fallut attendre quelque temps. Enfin la porte s'ouvrit et la diligence se mit à rouler dans une sorte de longue galerie souterraine qui est pratiquée sous le gazon des remparts. Grâce au système des fortifications modernes, les villes de l'Artois, du Hainault et de la Flandre ressemblent à autant de piéges cachés sous l'herbe. Elles sont pour l'ordinaire bâties dans des creux de la plaine; des talus insensibles dérobent la vue de la pente et le sommet des maisons. Vous pouvez passer le jour auprès de ces villes embusquées, sans soupçonner leur existence. Si vous les traversez, vous trouvez à chaque angle de rue le grave souvenir du génie de la guerre présent partout Mais dans les souterrains de Mons nous eûmes une distraction singulière. Ils étaient gardés par la nouvelle milice belge; un soldat, placé devant le poste intérieur, ne se laissa reconnaître qu'à l'arme qu'il portait obliquement sur l'épaule. Son shako branlait sur sa tête, comme son fusil dans sa main. Il se mit à chanter sous les armes, comme s'il eût été au cabaret, et il entreprit avec le conducteur de la voiture une conversation, criée à tue-tête, bourrée de joyeusetés d'une nature entièrement belge, et retentissant sous les voûtes militaires ainsi qu'en un désert. Personne ne se montra pour forcer ce polisson à respecter la discipline. Nous étions déjà dans les rues de la ville, que nous l'entendions encore nous saluer par ses cris et par ses refrains. On comprend sans peine qu'avec des soldats si bien dressés, la Belgique soit forcée de tolérer les Hollandais à Luxembourg.

La voiture s'arrêta quelques instans à Mons. Nous descendîmes et nous entrâmes dans un café. Je fus fort surpris d'y voir les postillons avaler de grands verres de lait et manger des tartines de beurre, comme font les demoiselles chez nous. La servante parlait avec eux une sorte de patois wallon, qui est au hollandais ce que le hollandais est à l'alle-

mand. Quand j'eus pris une tasse de thé, je la voulus payer, et j'en demandai le prix; la servante me répondit que c'était seize cents. Je ne comprenais guère ce que cela voulait dire; je lui donnai vingt sous et je sortis. La voiture n'était pas encore prête à partir. Je me promenais dans la rue, lorsque la maîtresse du cabaret rouvrit sa porte et vint à moi. Cette bonne vieille m'expliqua qu'un cent valait deux liards de France, que seize cents valaient huit sous, qu'elle pensait que je m'étais trompé en la payant, et qu'elle ne voulait pas profiter de mon erreur. Je lui laissai néanmoins l'argent qu'elle voulait me rendre. Elle me souhaita toutes sortes de prospérités dont l'énumération n'était pas finie lorsque je remontai en voiture. J'eus le plaisir de lire sur la figure de cette femme une satisfaction qui venait certainement plus de sa conscience que de sa bourse.

§ IV. Bruxelles.

La ville. — Nous arrivâmes à Bruxelles avant le jour. On nous conduisit dans un hôtel dont nous avions eu soin de demander l'adresse à Paris. Après que nous eûmes pris quelque repos, nous nous habillâmes, et, avant de rendre les lettres dont nous étions chargés, nous voulûmes avoir une libre impression de la ville. Nous sortîmes au hasard. Nous fûmes d'abord frappés par la construction des maisons, dont la toiture, au lieu de pencher sur les rues, forme une sorte de chaperon aigu, taillé, façonné et incrusté de mille manières. Cela donne à chaque maison la figure d'un homme couvert d'un bonnet particulier. Bruxelles est bâtie sur le penchant d'une colline, tournée au midi; les rues s'y croisent perpendiculairement. Sur le haut de la colline se trouvent le palais du roi, le palais du prince d'Orange, la Chambre des Etats, les principaux siéges de l'administration, et les habitations les plus aristocratiques. Tout cela encadre une sorte de jardin qu'on appelle le Parc, et qui sert de Tuileries à la capitale belge. Au bas de la colline, l'Hôtel-de-Ville, d'un style gothique peu régulier, s'élève sur une place où toutes les maisons sont contemporaines, et attestent le luxe des anciennes municipalités du Brabant. Les décorations, la sculpture, et les filets d'or ne sont pas épargnés sur les façades. Le gros de la ville est entassé sur la pente où sont les quartiers marchands, les librairies qui pillent la France, les magasins qui étalent les étoffes anglaises.

Ste-Gudule. — Chaire en bois sculpté. — La cathédrale de Sainte-Gudule est à mi-côte. Un haut escalier conduit au portail; les deux tours semblent inachevées; elles sont pourtant d'un style qui en fait remonter la construction à un temps fort éloigné. Les églises en Belgique ne sont point ouvertes tout le jour: avant midi on ferme les portes; on les rouvre rarement le soir. Le clergé belge a trouvé ce moyen d'éviter les tristes réflexions que font venir les temples déserts. Sainte-Gudule n'offre rien de bien remarquable que la magnifique chaire en bois dont nous donnons le dessin; mais ce morceau est un vrai chef-d'œuvre. C'est une configuration du paradis terrestre. Adam et Eve qui servent de point d'appui, ont bien moins l'air de soutenir la chaire que de se reposer dans l'Eden. Les escaliers sont formés de troncs et de branches d'arbres qui portent tous les animaux de la création. La chaire est une draperie que les anges écartent et replient, comme pour rendre visible la parole de Dieu qui descend sur la tête de l'homme, au milieu des magnificences toutes nouvelles de l'univers. L'art flamand, dans ses compositions les plus chrétiennes et les plus pures, a toujours eu un secret penchant à représenter la religion par le côté de son luxe et de ses splendeurs matérielles. On ne comprend pas que la foudre des colères divines puisse tomber du haut d'une chaire si somptueuse. Les figures de cette grande pièce sont d'un modelé très délicat. Du reste l'église a de vieux vitraux peints qu'on a raccommodés du mieux qu'on a pu. Nous n'y avons pas vu de peinture remarquable.

Palais du prince d'Orange. — Il y a à Bruxelles des galeries fort riches. Le palais que le prince d'Orange avait fait construire auprès de celui de son père, et qu'il n'a habité que quelques années, est tapissé de tableaux de maîtres très bien choisis. Le mélancolique Hemling et Pourbus se partagent la première salle. Deux princes espagnols de Vélasquez font pendant à deux bourgmestres flamands de Vandyck; quelle admirable rivalité! Les saintetés de Pérugin ne sont pas loin d'une tête de fille par Léonard de Vinci, encadrée dans des fleurs qui ne sont pas plus fraîches ni plus gracieuses qu'elle. Cette peinture est mieux conservée que toutes celles du même maître que j'ai vues; on dirait qu'elle est d'hier. Comme on le pense bien, Rubens ne fait pas défaut. Une *Chasse* pleine de vigueur et de mouvement et un *Christ enseignant* dont le corps est noyé dans la lumière, sont les deux premières toiles de ce maître qui nous aient fait revenir du blâme trop précipité que nous avaient inspiré les mythologiques compositions de l'ancienne galerie du Luxembourg. Un paysage de Ruysdael, représentant une pente mélancolique qui dérobe en partie un verger frais, vert, ombreux et fuyant sur les derniers plans, arrache inévitablement des larmes. A côté de ces chefs d'œuvre, le prince d'Orange avait eu la bonté d'admettre quelques toiles sans goût des artistes belges qui cultivent encore aujourd'hui la peinture. Il est vrai que cette libéralité toute patriotique est compensée par la présence de deux grands portraits en pied du czar Alexandre et de son frère Nicolas. Ces deux majestés impériales et tartares, semblables à deux gros hussards, vous avertissent tout-à-coup d'un changement de politique, et semblent être le dernier pied d'ombre que la puissance russe jette, des hauteurs les plus reculées de l'Europe, à travers toute la chaîne des principautés allemandes asservies, jusque sur le seuil de la France. On voit dans les appartemens les plus retirés de ce palais, sur une table chargée de mille petits objets d'art, les gants que la femme du prince d'Orange y a laissés en 1830, lorsque la révolution la força à s'enfuir précipitamment.

Cabinet d'histoire naturelle. — Un même bâtiment, qui était autrefois le palais des ducs de Bourgogne et qui est également situé sur la hauteur, ressemble de précieuses collections. La galerie de peinture, la bibliothèque, un beau musée d'histoire naturelle, y sont réunis. On voit dans ce musée une carcasse de baleine longue de 160 pieds, très artistement soudée et soutenue par d'énormes piliers de fer. La longueur démesurée et vraiment unique de cet animal doit certainement être attribuée en partie au ciment qui est interposé entre les vertèbres. Presque sous sa mâchoire on voit une reproduction très minutieusement faite, sur de petites proportions, d'un vaisseau chinois. Le pont n'en est point plat comme celui de nos navires; creux dans le milieu, il étage de chaque côté, vers la proue et vers la poupe, différentes cellules. Le maître a la plus élevée; de dessous son baldaquin, comme du haut d'un trône, il commande et observe tout l'équipage.

Bibliothèque. — Manuscrits peints. — La bibliothèque est très volumineuse. Elle possède surtout des manuscrits rares et qui n'ont peut-être pas leurs pareils. Ils composaient, avant la découverte de l'imprimerie, la bibliothèque des ducs souverains de Bourgogne. On ne saurait imaginer la richesse des arabesques, des filets, des dorures, des fleurs, et des dessins coloriés qui ornent ces manuscrits. Nous y avons vu un livre de prières à la date de 1580 qui renferme une tête de Vierge plus belle pour la décente gravité de l'expression et surtout pour l'élégance surnaturelle de la draperie, qu'on ne pouvait attendre de l'art grossier du quatorzième siècle. Le missel sur lequel les empereurs d'Allemagne, héritiers des ducs de Bourgogne, prêtaient serment aux municipalités flamandes dans certains jours solennels est d'une perfection de travail

et d'une splendeur de peinture qui le rendent inestimable. Nous y avons vu des livres d'eglise auxquels Hemling a certainement travaille.

Galerie de peinture. — La galerie de peinture n'est point aussi abondante qu'on pourrait d'abord l'espérer. Rubens s'y montre en maître au milieu de ses rivaux et de ses élèves. Deux de ses tableaux produisent une impression profonde et bien diverse. Dans l'un, le Martyre de Saint-Liévens, toute l'énergie de son pinceau éclate par des effets prodigieux. Le bourreau vient d'arracher au saint évêque sa langue, qu'il présente au bout des tenailles à son chien beant; le vieux prêtre, blanchi, affaissé sous ses riches ornemens, semble moins ému de sa propre douleur qu'étonné d'une si atroce inhumanité. Le ciel indigné lance ses éclairs et sa foudre sur les chevaux du second plan, qui se dressent et broyent sous leurs pieds les émissaires de la persécution. Dans l'autre tableau, placé en face des flammes de celui-là, les tons les plus transparens, les touches les plus azurées sont prodigués pour représenter la Vierge montant au ciel du milieu des saintes femmes et des disciples ravis. Gaspard Crayer, contemporain de Rubens, a de grandes pages fougueuses, qui n'ont pourtant pas le mérite des compositions de Jacques Jordaëns, élève de son rival. Nous avons vu de celui-ci une nymphe nue et agenouillée, peinte par derrière, dont les chairs sont aussi ardentes et aussi belles que tout ce que son maître a fait de mieux. Ce n'est pas loin de là que nous avons découvert une page du Calabrèse, égarée au milieu de l'école flamande; le sujet, quoique énigmatique, produit un effet vif et profondément lugubre par l'emploi très heureux du clair-obscur. On trouve rarement en Belgique des tableaux de l'école hollandaise. Il y a pourtant dans la galerie de Bruxelles un petit chef-d'œuvre de Gérard Dow représentant un plâtre de l'amour éclaire par une bougie; pour peu qu'on s'y arrête, les rayons de la lumière sortent du tableau, vous chauffent la figure et rendent l'illusion complète. Des salles particulières sont réservées à la vieille peinture flamande: on n'y trouve pas des toiles de premier ordre; mais on y peut étudier l'histoire de l'art.

Jardin botanique. — L'agriculture est cultivée en Belgique avec un soin et un bonheur tout particuliers. Ses grandes plaines, traversées dans tous les sens par les rivières et par les canaux, engraissées encore par les brouillards, sont fécondées par les sueurs d'une population industrieuse. Aussi la botanique s'est construit à Bruxelles une sorte de temple dont nous n'avons vu le pareil autre part. C'est une magnifique serre où les végétaux exotiques sont disposés selon le degré de chaleur qui leur est nécessaire, depuis la salle d'entrée qui est tiède., jusqu'à l'extrémité où la température est très élevée. On s'y perd et on s'y cache sous les cocotiers comme on pourrait faire sur les bords du Meschacebé.

Le Parc. — Le mélange de races qui se fait à Bruxelles n'y produit pas une population très belle. Les mœurs y sont toutefois meilleures et plus douces qu'on ne pourrait penser. Rendez-vous commun des banqueroutiers, des voleurs et des fripons de toute sorte, Bruxelles se fait cependant remarquer par une décence et une honnêteté générales. Les hommes que j'y ai connus sont bons, froids en apparence, mais mieux serviables que des caractères plus empressés. Du reste, Paris est le modèle sur lequel Bruxelles règle son goût, ses modes, son esprit, son ton. Cependant je ne sais comment il se fait qu'on nous copie si fort sans nous ressembler. L'humidité belge amortit tout ce qui reste de feu dans l'esprit français. Quand on parcourt les salons de Bruxelles, il semble qu'on ait pris des lunettes bleues et mis du coton dans ses oreilles pour se promener dans les rues de Paris.

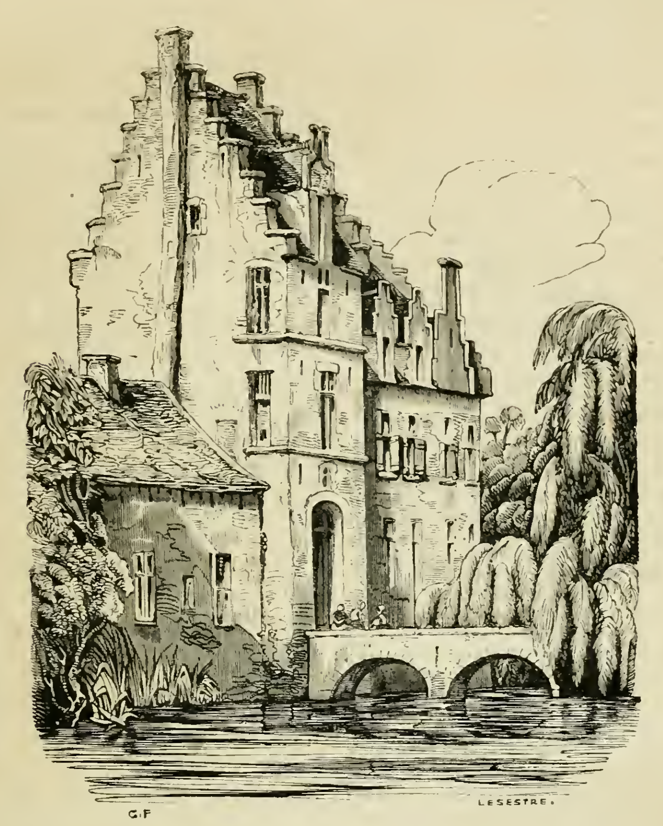
Au milieu du parc de Bruxelles, je ne sais quel artiste anonyme du siècle passé a disposé en rond une suite de bustes humains encaissés dans des piédestaux de pierre. Quelques unes de ces figures sont belles, d'une expression paresseuse, fixe, contemplative, loyale, simple, assez élevée. Quand on les regarde, elles font quelquefois l'effet de jeunes diacres, qui cachent sous une sérénité douteuse les larmes et les regrets de leur jeunesse écoulée dans l'innocence. Ces bons visages attendris sont le plus haut idéal de l'esprit belge.

§ V. — Les Flandres.

Le vieux sang flamand, sur lequel il est possible peut-être de fonder l'originalité du nouveau royaume de Belgique, se montre peu à Bruxelles et dans tout le reste du Brabant. Les grandes villes qui se sont formées dans cette ancienne province tendent à effacer, par l'imitation de la France, le reste des mœurs d'autrefois. D'un autre côté, le Hainault, étendu le long de notre frontière, s'est complètement dépouillé de sa personnalité dans notre fréquentation. Voilà pour le centre de la Belgique. Quant aux trois provinces de l'Est, Namur, Liége et Limbourg, la Meuse qui les traverse y apporte et y entretient inévitablement les productions et l'esprit de la France. Tout cela donc est français réellement; la conquête ou le traité qui y taillerait des départemens pour la France ne dénaturerait rien au fond, et aurait tout simplement l'avantage grammatical de donner aux choses le nom qui leur convient. Mais à l'ouest, sur les bords de l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'au fort l'Ecluse, et dans l'intérieur des terres qui s'étendent depuis Dendermonde jusqu'à Ostende, vit une population particulière qui a son génie à elle, ses souvenirs, ses monumens, sa langue, et son histoire. Elle occupe deux provinces qu'on appelle encore aujourd'hui les Flandres; celle d'orient a son chef-lieu à Gand; Bruges est la capitale de l'occidentale. Les bourgeois et les marchands de ces deux provinces ont leurs racines dans le commerce des anciennes corporations flamandes qui firent de leur pays, au quatorzième siècle, un des premiers exemples de la liberté démocratique. Les paysans eux-mêmes ne sont pas dénués de traditions. On nous a assuré que quelques lambeaux d'une littérature originale, et rappelant les mystères dramatiques du moyen âge, étaient conservés par quelques troubadours populaires, et récités encore en quelques jours de vieille marque.

§ VI. — Ypres.

Nous partîmes de Bruxelles, nous traversâmes Gand rapidement, et, remontant la Lys, nous allâmes tout droit à Ypres, un des centres du vieil esprit flamand. On voit encore à Ypres bon nombre de vieilles maisons en bois finement sculptées sur plusieurs endroits de la façade. La nef de la cathédrale est d'une élégance remarquable. Tout autour du chœur sont rangés des marbres sur lesquels on lit les noms des évêques de cette ville. Chaque nom est couronné de blasons, suivi de titres, d'éloges et de prières. Un seul de ces noms est isolé, nu, et peint en noir sur le marbre blanc. Mais celui-là s'explique assez, c'est celui de Cornelius Jansenius dont les livres ont bouleversé l'Europe pendant deux siècles. — L'Hôtel-de-Ville, qui est contigu à la cathédrale, est une des merveilles du genre gothique. La façade en est longue, basse, mais toute décorée de colonnettes et surmontée de trèfles à jour. Ce grand et riche édifice donne l'idee de la puissance des municipalités flamandes du moyen âge. Il y a des pays où les villes sont bâties autour du palais d'un prince ou bien d'une cathédrale. Dans les cités de la Flandre il n'y a plus de trace de palais; les hôtels-de-ville éclipsent les églises. La ville d'Ypres est toute ceinte de fortifications et de talus qui la masquent. C'est une place des plus fortes à cause des immenses inondations dont on la peut entourer au besoin. — Les casernes en sont très belles et construites à l'épreuve des bombes.



(Le Château de Rubens, à Steen.)

Le château de Steen, où résidait souvent Rubens, est situé à Ellewyk, entre Vilvorde et Campenhout. Cette habitation, qu'il avait embellie à grands frais, était remarquable par les collections de tout genre qui la décoraient; et à côté de magnifiques objets d'art que le goût et le talent servis par l'opulence y avaient rassemblés, il se trouvait de précieux temoignages de l'amitié et de l'estime que de hauts personnages vouaient au grand peintre.

Telle était, par exemple, l'épée qui lui avait été donnée par Charles Ier, roi d'Angleterre, en l'armant chevalier, lorsqu'il était venu à sa cour pour conclure, au nom du roi d'Espagne, un traité de paix. Cette arme a été conservée dans la famille de Rubens, et l'authenticité en est attestee par un diplôme latin dont voici la traduction :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la foi, etc.; à tous les rois, » princes, ducs, marquis, comtes, barons, grands de l'Etat, seigneurs et nobles à qui les présentes lettres seront parvenues, salut. — » Puisque notre nature n'offre rien de précieux que de vouloir et notre fortune rien de plus élevé que de pouvoir récompenser digne- » ment la vertu, et que nous connaissons tout le prix qu'attachent les bons, lorsqu'ils nous trouvent à ce disposés par la bonté divine, » aux faveurs du rémunérateur public des mérites humains placé le plus près de Dieu, nous avons, parmi le nombre des bons, fait » choix de Pierre-Paul Rubens, originaire de la ville d'Anvers, secrétaire du conseil privé, en Flandre, du sérénissime roi des Espagnes, » et noble au service de la cour de la sérénissime infante Isabelle-Claire-Eugénie, homme d'affection reconnue envers nous et nos sujets » et doué de grands mérites, à nous particulièrement cher, en même temps que d'une grande fidélité envers le roi son maître; de » mœurs, de sagesse et de sciences telles, qu'il a illustré son génie et la noblesse de sa famille aux yeux de notre cour. De plus, nous » nous rappelons avec combien d'intégrité et d'intelligence il s'est appliqué, en faveur de la tranquillité publique, à l'œuvre de la paix » récemment conclue entre nous et son roi. Pour quoi, et comme monument de notre affection et de sa vertu, nous avons conféré au » susdit Pierre-Paul Rubens, par-dessus son ancienne noblesse, la dignité de chevalier, et le décorant volontiers d'un titre qu'il mérite, » lui avons fait don de l'épée avec laquelle nous l'avons créé. Aussi, et afin qu'il possède et puisse transmettre à ses héritiers quelque » preuve éclatante de notre grâce, nous avons, apres mûre délibération, de science certaine et par plénitude de notre puissance royale, » ajouté à l'écu des armes dudit Pierre-Paul Rubens une augmentation d'armoiries empruntée de nos armes royales, à savoir, un lion » d'or et un canton rouge tel qu'il se trouve clairement dépeint en marge des présentes. Voulant et confirmant que ledit Pierre-Paul » Rubens et ses héritiers mâles issus de légitime mariage, puissent se servir et user de la prédite augmentation d'armoiries à perpétuité » et dans leurs armes. Tout quoi, en général et en particulier, nous ne doutons aucunement que les sérénissimes roi des Espagnes et » archiduchesse d'Autriche prédits ne trouvent bon et agréable.

» En témoignage de quoi nous avons voulu que ces lettres soient patentes.

» Donné à notre palais de Westminster, le quinzième jour de décembre, l'an sixième de notre règne, et de notre salut le mil six » cent trentième. — CHARLES, roi. »

Cette pièce précieuse est décorée de bordures soignées et des dorures qui distinguent la calligraphie du dix-septième siècle.

Nous restâmes à Ypres quelque temps, passant les jours à faire le tour de ses remparts de gazon et à nous avancer au hasard dans la campagne. Nulle part on ne pourrait se donner le spectacle de plaines plus vastes, plus vertes, plus grasses, mieux peuplées d'arbres élégans. Les bouquets d'arbustes et de saules qu'on y trouve à chaque pas forment des retraites où l'on peut s'abriter; si on regarde à travers leur feuillage, ils laissent ouverture à des perspectives infinies. Le temps y est ordinairement beau, mêlé d'un soleil tiède et d'une petite brise délicieuse; couché dans le foin, on peut rêver à l'aise sans être distrait par d'autre bruit que par celui des peupliers qui tremblent ou des roues de quelque chariot villageois qui passe. Si loin que l'on soit de la ville, et alors même qu'on n'aperçoit plus la flèche de son clocher, on entend toujours les carillons qui, de quart d'heure en quart d'heure, jouent les airs les plus variés et les plus nouveaux. En Flandre les cloches sonnent, sautent, dansent, chantent et tourbillonnent plus qu'en aucun lieu du monde. Le carillon d'Ypres jouait la musique de la *Muette de Portici*.

§ VII. — Bruges et Ostende.

Nous attendions à Ypres un compagnon de voyage, le meilleur et le plus souhaité. Il arriva par Lille qui est à cinq heures d'Ypres. Dès qu'il nous eut rejoint, nous partîmes pour Bruges. Nous y arrivâmes le soir, et, comme nous descendions à l'hôtel, nous fûmes étourdis par un bruit d'équipages qui menaient à un concert les familles de la ville. A travers les stores ouverts nous pûmes voir tout d'abord et facilement que presque toutes les femmes étaient d'une beauté peu ordinaire. Jusque là nous n'avions guère rien vu de semblable. Le peuple belge, qui se livre aux soins les plus pénibles pour fertiliser le sol, est particulièrement défiguré. Les bourgeoises se sentent un peu de cette humble origine, et dans les demoiselles les mieux mises on reconnaît toujours la large main du père qui mesurait du coton au comptoir, et qui a gagné sa fortune au bout de l'aune ou de la pioche. Mais à Bruges tout-à-coup nous trouvâmes une population bien différente, des types réguliers, distingués et fiers. On ne saurait nier que le séjour des Espagnols dans ce pays n'ait dû en embellir le sang. Mais à Ostende où nous allions d'abord, et où nous couchâmes le même soir, nous aperçûmes le lendemain matin dans les rues, sur le port, sur les dunes, dans les plus chétives cabanes, sous les plus pauvres habits, des beautés plus fraîches et plus frappantes encore. L'Océan qui vient se briser à l'embouchure du petit port d'Ostende, et qui étale son magnifique spectacle à tous les yeux, ne serait-il point la cause incessante de cette distinction des figures qui le contemplent chaque jour? Dans tous les beaux lieux du monde on trouve de belles populations. La Providence semble avoir pris soin de tout harmoniser dans ses tableaux : l'espèce humaine se modèle insensiblement et à son insu sur la grandeur et la pureté des lignes que la nature lui offre.

Nous courûmes toute la matinée sur les dunes qui ceignent la rade. L'Océan descendait et laissait à découvert sur les éperons qui garantissent les digues un tapis de coquillages. Le ciel était sombre. La mer avait des teintes violacées; au milieu de sa houle jaune des voiles blanches se détachaient au loin entre la brume du ciel et l'écume des vagues. C'était la première fois que je voyais l'Océan. Cette immense étendue se mouvant d'elle-même, et tirant de son propre sein une agitation éternelle, me fit une impression profonde. Nous voulûmes nous élancer à la suite des flots qui se retiraient. Nous descendîmes jusqu'à l'extrémité des éperons pour tremper nos cheveux dans l'eau salée. Quand nous revînmes dans la ville, nous trouvâmes les rues pleines de vierges raphaëlesques qui s'en allaient à la messe en robe de bure. Nous les y suivîmes. Deux types dominaient, l'un de grandes filles blondes, roses, et admirablement régulières; l'autre de femmes brunes dont les cheveux noirs accentuaient vivement la beauté fine et ardente. Ces femmes gracieuses étaient agenouillées sur des tombes où nous pûmes lire, grossièrement tracés dans la pierre, des noms ordinairement réservés à la fantaisie des poëtes. Un appetit, que l'air salé de la mer avait surexcité, nous chassa vers notre hôtel. Nous demandâmes des huîtres. On nous répondit qu'on ne pouvait nous en donner sans la permission d'un officier supérieur. Cette mauvaise plaisanterie nous mit dans une colère qui était peu comprise; on nous expliqua qu'il n'y avait d'huîtres qu'au parc dont la garde était confiée à l'autorité. Quand nous eûmes déjeûné nous voulûmes visiter ce parc aux huîtres. Nous ne vîmes que de grands bassins pleins d'eau. Dans l'un d'eux un homard barbotait vis-à-vis d'une langouste. Chose incroyable! il nous fallut quitter Ostende sans avoir aperçu une huître.

Un canal large et droit va d'Ostende jusqu'à Bruges. Nous le côtoyâmes pendant deux heures jusque sous l'armée de moulins à vent qui entoure cette grande ville. Bruges a dû contenir 200,000 âmes; elle n'en a pas 40,000 aujourd'hui. Il s'y est passé autrefois de grandes choses. On montre sur la place une maison où Maximilien, roi des Romains, fils de l'empereur d'Allemagne, et aïeul de Charles-Quint, fut emprisonné par les métiers insurgés. On nous conduisit directement à la cathédrale dont les dehors n'ont de remarquable qu'une grande tour isolée, ronde, d'une hauteur prodigieuse, qui ressemble à un phare, et qui en a probablement tenu place à une époque éloignée. L'intérieur est enrichi d'une foule de tombes espagnoles recouvertes de plaques de cuivre où l'on voit les plus riches gravures; les chevaliers et les grands seigneurs de l'Espagne y sont représentés casque en tête, couple par couple, par un dessin plein de précision et de gravité. Mais ce qui nous donna une émotion sans pareille, ce fut une statue en marbre de la Vierge par Michel-Ange qui décore un autel. L'enfant Jésus est debout à l'extrémité d'un des plis de la robe de sa mère. Sa tête, d'une grande audace, semble considérer en bas les hommes qui le supplicieront un jour. D'une main cependant il se rattache à celle de sa mère. La Vierge domine la tête de son fils; sévère, profondément juive, elle voit les douleurs de l'avenir, elle les résume, elle s'y résigne. La draperie serre fortement son cou et semble contenir son cœur. On ne saurait peindre l'effet de ce morceau qui est du style le plus vigoureux, le plus élevé. Je me suis assuré que Michel-Ange a envoyé dans sa jeunesse à des marchands de Bruges une statue dont la désignation est effectivement semblable à celle-là.

Bruges fut le foyer de la première école de peinture flamande. Nous cherchions partout la trace des frères Vaneick. A côté de la cathédrale, nous trouvâmes l'hospice St-Jean; le concierge nous dit qu'un malade recueilli dans cet établissement au quinzième siècle, y avait laissé, pour payer le prix des soins qu'il avait reçus, quelques tableaux précieusement conservés. Quand on eut tiré le rideau et qu'on eut ouvert les volets qui couvraient ces admirables reliques, nous fûmes saisis d'une admiration sans fin : c'était l'art chrétien dans toute l'austérité de sa beauté morale et de sa mélancolie qui apparaissait pour la première fois à nos yeux. Hemling, l'auteur de ces tableaux, qui passe à Bruges pour un pauvre inconnu, a couvert la Belgique, l'Allemagne et peut-être l'Espagne de pages où le sentiment religieux se fait jour bien plus puissamment que dans toutes les compositions plus brillantes, plus vantées, plus belles sans doute, mais moins religieuses, qui immortalisèrent l'art italien au seizième siècle. Ce fut pour nous une véritable révélation et une ouverture d'études tout-à-fait nouvelles. Dans la chapelle du même hôpital, on garde une châsse de Ste-Ursule représentant sous diverses faces le martyre des 40,000 vierges de Cologne. On ne peut se faire une idée de la piété et du ravissement qui sont semés sur les figures de cet ouvrage,

Quoique postérieur aux Vaneick, Hemling n'adopta point la peinture à l'huile. Il peignait à l'eau d'œuf qui avait moins d'éclat et qui s'accordait mieux avec la contrition de ses pensées. Et tout cela est inconnu en France! Il n'y a au Louvre qu'un seul petit tableau d'Hemling, mais il ressemble peu aux chefs-d'œuvre de ce maître. L'académie de dessin de Bruges possède plusieurs autres tableaux d'Hemling. Dans une ville où les arts ont eu un si beau développement, on ne doit pas s'étonner de rencontrer au fronton des plus minces maisons des sculptures remarquables par la naïveté et les détails.

§ VIII. — Gand.

Gand a conservé plus de vie, plus de monumens, plus de négoce, plus d'habitans, plus de richesses. La cathédrale de St-Bavon, reconstruite en grande partie au dix-septième siècle, a un luxe inouï de marbres et d'ornemens. Une église, qui date des premières époques de l'art roman, élève sur la grande place ses tours crénelées comme un château féodal. Il y a peu d'églises à Gand qui ne contiennent deux ou trois chefs-d'œuvre de peinture. Nous y avons vu un admirable Vaneick et un Christ en croix de Vandyck qui est d'une noblesse sans pareille. L'académie de peinture a une riche galerie. Gaspard Crayer, Jordaëns et Rubens s'y montrent. La Chute des anges rebelles par Franck-Floris, peinte sur bois, étale un luxe d'invention et de couleur qui s'allie à une rare précision de dessin. Un tableau à volets de F. Pourbus nous fit connaître sous un jour tout-à-fait nouveau les charmantes fantaisies de ce brillant pinceau. Quelques Breughel cachaient çà et là sous ces grandes toiles leurs scènes grotesques.

L'Hôtel-de-Ville de Gand est un des monumens d'architecture qui nous ont le plus vivement frappé. Cette vaste construction présente sur ses diverses façades le génie tout-à-fait différent d'époques très éloignées les unes des autres. La plus récente a neuf ou dix étages de fenêtres carrées et banales; une autre est ornée des colonnes classiques du dix-septième siècle. La façade du nord est un des modèles les plus grandioses du style gothique. Une seule fenêtre à ogives infléchies et chargées de trèfles, s'élève de la base au sommet de l'édifice, toute grande de ses quatre-vingts pieds. On dirait que cette gigantesque ouverture a prêté ses flancs et s'est fendue tout exprès pour laisser passage au torrent de la démocratie flamande qui conquit ses droits politiques au moyen âge. Tout auprès, un petit balcon en saillie couronné d'un dais de ciselures semble avoir servi de tribune pour haranguer la multitude. Le reste est d'un désordre toujours plein d'élégance et de charme.

§ IX. — Anvers.

De Gand à Anvers le chemin est directement tracé à travers la plaine que domine l'Escaut. Bientôt nous approchâmes des campagnes que les Hollandais avaient récemment inondées en coupant les digues du fleuve. Nous traversâmes l'Escaut en face d'Anvers, où il porte déjà des frégates. Anvers est sans contredit la plus belle ville de la Belgique. Enrichie par un commerce très étendu, embellie par Rubens, ce grand prince de l'art, elle fut particulièrement aimée de Napoléon qui en voulait doubler la force et la richesse pour la faire servir comme de tête de pont à son empire. Ses fortifications, qui avaient été complétées par Carnot, venaient d'être détruites lorsque nous y arrivâmes. La citadelle, cachée aux pieds de la ville, a été si bien labourée par les soixante mille obus du maréchal Gérard, qu'on n'y peut remuer une poignée de terre sans y trouver un éclat de bombe, et que les casemates, pratiquées à 15 pieds au-dessous du sol, ont été brisées de tous côtés par le déluge de fer que faisait pleuvoir notre artillerie. La cathédrale d'Anvers renferme une multitude de boiseries sculptées et d'une beauté parfaite. Toutes les expressions de la figure humaine, tous les âges, toutes les professions, toutes les légendes, ornent les cent confessionaux perdus aux angles de l'église. En 1815, la fameuse Descente de Croix de Rubens a été de nouveau se placer dans la nef latérale et servir de pendant à l'Erection de la Croix, ouvrage de la jeunesse du même maître, composé pendant qu'il était en Italie. Tout a été dit sur la Descente de croix, ce chef-d'œuvre d'art sinon de pensée. Nous montâmes jusqu'à la cinq cent quatorzième marche du clocher si renommé. Le temps était clair. On nous montra le clocher de Gand qui est à 12 lieues et la flottille des Hollandais en panne devant Berg-op-Zoom à une distance de 18 lieues.

Il y a peu d'églises d'Anvers qui ne possèdent des tableaux de Rubens. Celle des Jésuites, qui garde la sépulture de sa famille, conserve dans une chapelle particulière, au-dessus d'un autel, le tableau dont nous avons vu la première ébauche à Paris, et où Rubens s'est peint entouré de ses parens, de ses femmes et de ses maîtresses. Une telle pensée ne fût pas venue au pieux Hemling, qui servait la religion de cœur et d'âme au lieu de s'en servir comme on fit plus tard. L'académie de peinture d'Anvers renferme une rare collection. Un tableau à volets de Quintin Metsys nous ravit par la richesse de l'imagination et de la couleur. Il y a là des toiles de Rubens où la correction du dessin et la dignité s'unissent toujours à la fougue du pinceau et à la chaleur de la palette. Vandyck y a laissé de magnifiques portraits et des tableaux de sainteté dont la douleur est incomparable. Téniers, qui a rempli les cours d'Europe de ses tableaux, en a légué à sa patrie de remarquables par l'observation et par l'ordonnance.

La population d'Anvers coule tout le long du jour à travers ses rues d'un aspect si varié, si riche, si pittoresque; elle se répand sur la forte chaussée qui borde son grand fleuve; elle fourmille autour du bassin où les navires du monde jettent l'ancre à l'ombre de ses pignons sculptés. Elle peut à chaque pas, sans se détourner, considérer quelque merveille de l'art, qui partage ses jouissances aux riches et aux pauvres. Puis, quand le soir vient, l'égalité disparaît. Les pauvres s'en vont au *Musico* chercher, au fond d'un pot de bière et aux sons d'un orchestre particulièrement flamand, l'oubli de leur condition et quelque moins noble plaisir. Les riches ont une salle de spectacle toute nouvelle, plus heureusement construite que celles de Paris, d'une élégance et d'une sonorité parfaites. Les Belges aiment la musique; ils en font beaucoup. Il sort de chez eux bon nombre d'instrumentistes qui viennent chercher à Paris des succès plus lucratifs

Ce n'est pas sans quelque raison qu'on a appelé la Belgique l'Italie du nord : elle a ouvert au quinzième siècle le mouvement de la peinture par les Vaneick, Hemling et toute l'école de Bruges; elle l'a clos, au dix-septième siècle, par Rubens, Vandyck, Teniers et toute l'école d'Anvers. Qui a valu à la Belgique tant de bonheur, et comment a-t-elle pu vaincre si souverainement l'influence pâle et mortelle de son climat? C'est la liberté qui a fait ce miracle. Elle a récompensé par trois siècles d'art glorieux les révolutions politiques où la Flandre se hasarda au quatorzième siècle. Lorsque les Espagnols devinrent maîtres de ce pays, leur tyrannie recueillit les fruits d'or de la liberté. La Belgique cueille aujourd'hui ce que le despotisme a semé dans son sein. Avec la liberté qui renaît, de précoces espérances lui sont déjà revenues. Un jeune homme, M. Wapers, semble vouloir rallumer l'école d'Anvers. Les Belges croient déjà voir sortir la flamme des étincelles que ce hardi talent a jetées.

§ X. — Retour a Bruxelles.

Malines. Les ateliers. Les mœurs. Politique.— D'Anvers nous revînmes à Bruxelles. Tout le long de la route nous pûmes remarquer que la végétation, nourrie par le sol gras et

humide, fournit naturellement à la peinture des tons ronges et chauds. Les étoffes vivement colorées sont aussi celles que les paysans préfèrent dans le choix de leurs costumes. Nous ne fîmes que passer à Malines, où la légende, placée sur la porte de la cathédrale de Saint-Romuald, nous exerça dans la science de deviner les énigmes. Malines est pour ainsi dire une ville dorée sur tranche; les filets d'or serpentent sur toutes les façades. On ne voit à travers les vitres de ses maisons que les mains des femmes, qui font courir de petits fils blancs entre les mille épingles de leurs pelotes vertes, et qui fabriquent ainsi ces dentelles blanches, une des sources de la prospérité belge.

Arrivés à Bruxelles, nous allâmes visiter quelques ateliers. Quatre jeunes demoiselles irlandaises cultivent en famille la peinture de genre. M. Verboekoven peint les animaux avec un soin minutieux. M. Geefs est un jeune statuaire qui ne manque ni de grâce, ni d'élégance. Nous passâmes le temps à nous promener sur les boulevards de la ville, fort agréablement bâtis. Il y a peu de maisons belges qui n'aient, à la fenêtre de l'appartement des femmes, un miroir destiné à réfléchir au dedans les gens qui passent au-dehors. On trouve dans quelques sociétés de Bruxelles le meilleur ton et le plus aimable accueil. Les réfugiés politiques de toutes les nations entretiennent dans ces cercles choisis le goût des lettres et de la science.

Nous eûmes l'agrément d'assister à une séance royale de la représentation belge : le roi entra dans la salle des états, suivi d'un état-major plus nombreux que toute l'assemblée législative; il s'assit sur un fauteuil de velours où son grand sabre le gênait fort, mit sur sa tête son chapeau qui trébuchait, et lut d'une voix faible, et avec un accent moitié allemand, moitié anglais, un discours d'ouverture écrit en langue française. Nous y pûmes remarquer que le gouvernement de sa majesté belge avait la satisfaction d'annoncer à ses sujets qu'il venait d'être reconnu par *presque* toutes les puissances de l'Europe. Cette séance ne fit qu'augmenter les incertitudes que nous avions sur l'avenir de la Belgique. Les journaux de ce pays, qui sont fort nombreux et qui paraissent dans toutes les villes principales,



(Rubens.)

soutiennent la thèse de la nationalité avec plus de talent que de confiance. Le clergé belge, qui est encore très influent, est après tout le plus ferme appui de la monarchie nouvelle. En haine des Hollandais qui étaient protestans, il s'est fait prédicateur d'un libéralisme modéré. Tout-puissant, il a la prudence de gouverner par des marionnettes, de se contenter de la réalité du pouvoir, et d'en laisser à des créatures subalternes les apparences qui provoquent trop la discussion et le discrédit.

§ XI. — Louvain et Namur.

Nous quittâmes enfin Bruxelles. Nous visitâmes Louvain, célèbre autrefois par son université. Nous y vîmes des églises pleines de tableaux d'Hemling, et le magnifique hôtel-de-ville dont il a déjà été parlé dans le Magasin : cet édifice ressemble à une châsse de saint, sculptée de tous les côtés. Nous prîmes la voiture qui mène à Namur. Nous traversâmes l'immense plaine verte, dénudée, bossue, qui s'élève là entre la France et l'Allemagne comme pour servir de champ de bataille à l'Europe. Tout-à-coup nous aperçûmes devant nous, dans un espace infini, une suite d'horizons étagés qui descendaient vers la Meuse comme les gradins d'un grand cirque. Le soleil venait de disparaître au milieu de la brume, et laissait aux nuages de sombres couleurs d'airain, qui faisaient ressembler le bassin de la Meuse à une grande chaudière chargée de vapeurs cuivrées. Quand nous fûmes arrivés au fond de ce gouffre, nous allâmes loger à l'hôtel d'Arskamp, grande auberge, presque abandonnée à la foi publique, et où nous ne trouvâmes d'abord personne pour nous servir; mais bientôt une foule de domestiques et de cuisiniers sortirent comme par enchantement de dessous terre, et à souper, tandis que nous vidions un flacon du vin de la Meuse, assez semblable au vin du Rhin, le sommelier nous raconta la légende du lieu. Cette hôtellerie avait été fondée par une petite fille du peuple, devenue duchesse, qui l'avait léguée à l'hospice de la ville. Au clair de la lune nous cherchâmes sur *les rocs et les briques* les débris de la citadelle dont la prise inspira la singulière ode pindarique de Boileau. Le beffroi sonna, je ne sais combien de cent coups depuis dix heures jusqu'à minuit, pour avertir les habitans qui étaient déjà dans leur lit que les portes de la ville allaient être fermées, et qu'ils devaient se hâter de revenir de la campagne.

§ XII. — Liége.

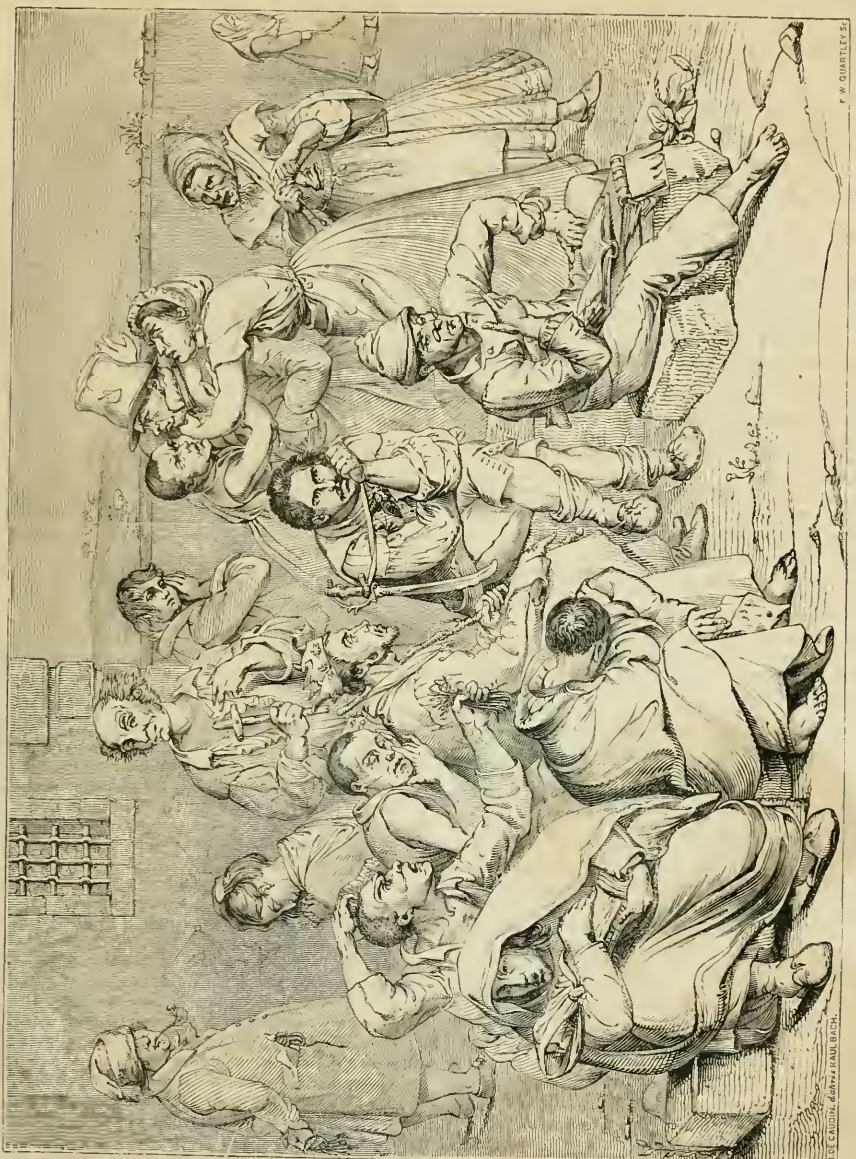
De Namur à Liége le trajet se fait en suivant le cours de la Meuse, encaissée dans des rochers pittoresques, chargés çà et là de châteaux ruinés. La vanité belge est fort satisfaite d'avoir ainsi dans ses propriétés une imitation et un avant-goût des grandes rives du Rhin. Liége nous offrit bientôt sa ville nouvelle, pendant, au bas d'une colline, au pied de la ville ancienne. Nous y vîmes un monument gothique d'un style particulier; c'était autrefois le palais de l'évêque de Liége. Une immense cour intérieure est entourée de pérystyles dont les colonnes sont décorées de formes végétales, sculptées à l'imitation de la figure humaine : ces colonnes, épaisses et courtes, dont pas une ne ressemble à l'autre, soutiennent un seul étage de style roman. L'industrie des houillères fait toute la richesse de Liége. Les petites collines qui entourent la ville sont semées de ces grandes tours de briques rouges qui servent de foyers aux usines. Nous visitâmes une mine de charbon appartenant à M. Lesouanne; nous trouvâmes dans ces galeries souterraines des émotions vives dont le souvenir nous accompagna toute la nuit sur la route de l'Allemagne, et qui ne fit place qu'à l'admiration que nous inspira le lendemain matin Aix-la-Chapelle, la ville de Charlemagne, — devenue prussienne en 1815!

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

PEINTRES ETRANGERS CONTEMPORAINS. — KAULBACH, PEINTRE ALLEMAND.

LA MAISON DE FOUS.



(La Maison de fous, tableau de Kaulbach, gravé par Metz, commenté par Guido Gorres.)

GUIDO GORRES. — SES DOCTRINES. — SA DÉFINITION DE L'ART. — SON EXPLICATION DU TABLEAU DE KAULBACH. FOLIES DE QUELQUES ALLEMANDS.

De même que certains peintres ont illustré par leurs dessins les œuvres de quelques grands poëtes, de même Guido Gorres, le fils du poëte et du philosophe, et qui aspire aussi à porter le titre de poëte et de philosophe, a tenté d'illustrer cette gravure de Marz, faite d'après un admirable tableau de Kaulbach, jeune peintre jusqu'ici ignoré en France. Guido Gorres imite son père, non point dans ses premières croyances, dans ses transports démocratiques, alors que le vieux Gorres saluait sur les rives du Rhin l'étendard français de 1793, et rédigeait la *Feuille rouge*: son fils l'imite dans ses principes de conversion, dans ce culte qu'on lui voit professer aujourd'hui pour la monarchie absolue,

dans ce vague mysticisme dont le professeur de Munich s'entoure comme d'un nuage pour se voiler à tous les regards, et se reposer dans sa propre grandeur. A l'exemple de son père, Guido Gorres a mis à l'index dans son esprit toute l'époque actuelle. Le mouvement des temps modernes est un mouvement diabolique, le moyen âge seul mérite d'être étudié et vénéré. Comme son père, il proscrit impitoyablement tout ce qui se fait en France, il raye notre pays de la carte idéale qu'il s'est tracée, et le relègue dans un des cercles infernaux de sa Divine comédie. Tout ce qu'il désire, tout ce qu'il voudrait voir renaître, tout ce qu'il rêve comme le plus beau des rêves, c'est l'Allemagne du moyen âge, l'Allemagne féodale et catholique, avec ses suzerainetés, ses églises, et ses abbayes. Passé le seizième siècle, je ne pense pas qu'il puisse s'intéresser le moins du monde à l'état de la Germanie. Jusque là, il la regarde comme un type de nation admirable, et par amour pour elle, quand il s'amuse encore à la reconstituer sur ses vieilles bases, il y adjoint l'Alsace et la Lorraine que la France a, selon lui, indignement usurpées, ou bien encore il propose d'anéantir les villes d'Alsace, ces malheureuses villes qui se sont souillées en abdiquant leur nationalité allemande; il voudrait seulement qu'on laissât subsister debout, au milieu de la plaine, la cathédrale de Strasbourg pour perpétuer le souvenir de l'abjuration des Alsaciens et de leur châtiment.— Je ne pousserai pas plus loin l'examen des malheureuses utopies dans lesquelles Guido Gorres s'est égaré en se moquant de nos utopies. Il serait injuste aussi de ne pas reconnaître en lui une nature noble et elevée, un sentiment poétique souvent plein de charme, et une pensée philosophique d'ordinaire peu rationnelle, mais parfois entraînante. Si son catholicisme l'a jeté dans une voie trop exclusive, il lui a donné en revanche une grande force de conviction; s'il a trop dédaigné la poésie de notre époque, il a puisé de grandes idées dans celle du moyen âge; et si enfin sa tendance mystique le fait vivre trop en dehors des réalités de ce monde et des besoins de son siècle, nul doute qu'elle ne contribue aussi à donner à sa pensée un essor plus hardi et un caractère merveilleux qui le place au-dessus de toutes nos vulgarités habituelles. Chaque fois qu'il a traité une question d'esthétique, il l'a fait d'une façon étrange, qui étonne, mais qui séduit. Sa poésie ressemble à ces anciens tableaux de l'école allemande. On sent que l'art a fait des progrès depuis le temps auquel il faut les reporter; on sent que nous avons aujourd'hui des principes de dessin plus corrects, des idées de composition plus précises et mieux raisonnées; mais nous nous arrêtons devant ces vieux tableaux avec un charme indéfinissable. Ils nous intéressent par leur naïveté; ils nous séduisent par leur sentiment intime; ils s'emparent de l'imagination et la font rêver.

Selon M. Gorres, la première condition de l'art c'est l'humilité. L'art doit s'attacher à reproduire, non pas la nature telle qu'elle nous apparaît, mais la nature idéale que nous rêvons, le sentiment profond qui vit au-dedans de notre âme et l'élève vers un monde plus beau, plus parfait que celui-ci. L'art doit aspirer sans cesse à l'idée impérissable, à la conception du grand, du beau, et se courber devant cette idée, et la peindre à genoux, comme Fiesole peignait la Vierge. Selon M. Gorres, le véritable but de l'art, de la science, de la philosophie, doit être de nous faire sentir la misère, le néant des joies d'ici-bas, pour ramener notre pensée vers la vie à venir. Or, à son avis, rien n'est plus propre à nous inspirer ces sentimens d'humilité que l'aspect d'une maison de fous.

Voilà pourquoi M. Gorres a écrit sa brochure sur le tableau de Kaulbach représentant une maison de fous. A l'aspect de ces pauvres êtres privés de raison, nous devons sentir combien les facultés dont nous nous enorgueillissons le plus sont illusoires, combien tout ce que nous appelons esprit, jugement, imagination, est une chose incertaine et passagère. *Une maison de fous*, dit-il poétiquement, *est comme un tombeau d'intelligence qui dit à chaque homme:* SOUVIENS-TOI QUE TU DOIS MOURIR (MEMENTO MORI). Jusque là, plus d'un esprit sensé pourrait accepter avec une douloureuse résignation les principes de l'auteur. Si cette doctrine est rigoureuse, elle est à peu près vraie dans le sentiment chrétien d'après lequel M. Gorres écrit. Malheureusement en expliquant ce tableau des misères humaines, le jeune philosophe s'est trop abandonné à ses préventions politiques, à ses haines personnelles. Toute cette composition de Kaulbach ne représente sans doute, dans l'intention du peintre, que des types généraux, une image plutôt qu'un individu, une idée plutôt qu'un fait. M. Gorres les a particularisées, il a mis au bas de chaque personnage un nom; il fait d'une maladie morale qui a existé de tout temps, qui se renouvelle sans cesse sous une nouvelle face, une maladie de circonstance, et de sa thèse philosophique un pamphlet. Ainsi, cet homme, qui a le visage appuyé sur sa main et qui porte une épée de bois, est un napoléoniste; cet autre avec une couronne, un clubiste; cet autre qui grimace un peu plus loin, un joueur de bourse. Celui qui est placé sur le premier plan, des lunettes sur le nez, et paraît absorbé dans une profonde méditation, est un pamphlétaire; celui qui est debout derrière lui, un journaliste, et les deux femmes qui l'enlacent représentent: l'une la muse effarée de Heine; l'autre, la muse sentimentale de quelques romanciers. Bien entendu que tous ces personnages ont été égarés par nos théories; ce sont nos livres, nos journaux, nos chants révolutionnaires, qui leur ont fait tourner la tête, sans en excepter ces cinq femmes dont nos malheureux romans ont corrompu le cœur. Le geôlier représente la société, qui, pour guérir toutes ces misères, n'a qu'une seule clef de prison et un fouet.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point M. Kaulbach doit se trouver flatté de voir son tableau devenir le sujet d'une telle interprétation; mais il nous semble que M. Gorres s'est donné inutilement beaucoup trop de peine pour venir chercher des types de folie en France; il aurait pu en trouver d'assez curieux autour de lui, parmi les célébrités allemandes. Lenz, le poëte, est mort fou; Van der Velde a eu le même sort; Blücher, le fameux feld-maréchal que nous avons vu ici si hautain et si fier, était persuadé qu'il accoucherait un jour d'un éléphant, et Liedewitz, l'auteur de *Jules de Tarente*, croyait qu'il était de verre. Il n'osait plus sortir de peur de se casser, et quand un de ses amis venait le voir, il lui criait de loin: N'approchez pas, vous allez me briser.

Aversion de Louis XIV pour les jansénistes. Un athée préféré à un janséniste. — Le Roi voulut savoir les gens qui devaient suivre M. le duc d'Orleans en Espagne (1709).

Parmi ceux qui devaient être de la suite du voyage, M. le duc d'Orleans nomma Fonterpuis. A ce nom, voila le roi qui prend un air austere: « Comment, mon neveu, lui dit le roi, Fonterpuis, le fils de cette janseniste, de cette folle qui a couru M. Arnaud partout? Je ne veux point de cet homme-là avec vous. — Ma foi, Sire, lui repondit M. le duc d'Orléans, je ne sais pas ce qu'a fait la mère, mais pour le fils, il n'a garde d'être janseniste, et je vous en réponds; car il ne croit pas en Dieu. — Est-il possible, mon neveu? répliqua le roi en se radoucissant. — Rien de plus certain, Sire, reprit M. d'Orleans, je puis vous en assurer. — Puisque cela est, dit le roi, il n'y a point de mal, vous pouvez le mener. » — Cette scène, car on ne peut lui donner d'autre nom, se passa le matin, et l'après-dînée même, M. le duc d'Orléans me la rendit pâmant de rire, mot pour mot, telle que je l'ecris. Après en avoir bien ri tous deux, nous admirâmes la profonde instruction d'un roi dévot et religieux, et la solidité des leçons qu'il avait prises, de trouver sans comparaison meilleur de ne pas croire en Dieu que d'être ce

qu'on lui donnait pour janséniste; celui-ci dangereux à suivre un jeune prince à la guerre, l'autre sans inconvénient par son impiété. M. le duc d'Orléans ne se put tenir d'en faire le conte, et il n'en parlait jamais sans en rire aux larmes. Le conte courut la cour et puis la ville; le merveilleux fut que le roi n'en fut point fâché. C'était un témoignage de son attachement à la bonne doctrine, qui, pour ne lui pas déplaire, éloignait de plus en plus du jansénisme. La plupart en rirent de tout leur cœur; il s'en trouva de plus sages qui en eurent plus d'envie de pleurer que de rire, en considérant jusqu'à quel excès d'aveuglement le roi était conduit.

(*Mémoires du duc de Saint-Simon.*)

UNE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU A AIX,

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Cette procession avait été instituée, vers l'an 1462, par le roi René. Il avait emprunté, pour en faire un spectacle magnifique, tout ce que la verve poétique de ce temps savait mêler de sacré et de profane, d'histoire ancienne et d'histoire moderne.

Le lundi de la Pentecôte, avait lieu la nomination des principaux chefs de la fête : le roi de la Basoche, le prince d'Amour, l'abbé de la Jeunesse, et quelques autres grands-dignitaires. Le jour de la Trinité, étaient élus les officiers subalternes, et tous ceux qui voulaient prendre part à la cérémonie se faisaient inscrire. Ils parcouraient la ville en chantant et dansant, s'arrêtant devant les maisons de belle apparence, d'où on leur jetait quelques pièces de monnaie.

La veille de la grande procession avait lieu le *passado*; vers midi, les bâtonniers, après avoir préalablement entendu la messe à la cathédrale, parcouraient la ville au pas de course, musique en tête, s'arrêtant à chaque coin de rue pour donner aux passans le spectacle de leur adresse. Puis ils se rendaient sur le Cours où avait lieu le *lou gué*, c'est-à-dire la distribution des costumes pour le lendemain. Le prévôt, accompagné des échevins, proclamait le nom des dieux de l'Olympe, qui venaient successivement se ranger près de lui.

Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, la procession se mettait en marche au son des cloches à grande volée. D'abord se présentaient quatre bâtonniers chargés de rubans aux couleurs, soit de l'abbé de la Jeunesse, soit du roi de la Basoche, suivant qu'ils appartenaient à l'un ou l'autre de ces deux chefs; puis se présentaient les archers du comte de Provence, portant chacun une torche. Ils précédaient la Renommée, montée sur un cheval, que conduisaient quatre *sampodophores* (porteurs de torches); le costume de la déesse aux cent voix était une robe jaune sur laquelle étaient peintes les armes des principaux seigneurs provençaux; deux ailes peintes également en jaune sortaient de la robe par deux fentes pratiquées aux épaules; sa coiffure était un bonnet également jaune et couvert de plumes.

Deux groupes suivaient la Renommée : le premier se composait des chevaliers du Croissant, ordre militaire institué par le roi René. Cet ordre, célèbre dans les fastes de l'histoire de Provence, avait une armure ainsi qu'on la portait en ces temps; un croissant que les chevaliers avaient sur la poitrine et à leurs casques, indiquait que leur valeur devait aller toujours en *croissant*, et les distinguait des autres guerriers. Une musique militaire les séparait du duc et de la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes. Les figures grotesques de ces malheureux princes rappelaient un des trophées de René, qui vainquit Urbin en 1460. La duchesse d'Urbin était la fille d'Alexandre Sforce, que le duc avait épousée en 1459, après la mort de Gentile de Braccaleone, sa première femme. Les vociférations et les railleries du peuple accueillaient toujours l'image de ce général, qui, pour avoir été vaincu une fois, n'en était pas moins un des plus remarquables de son époque.

Momus suivait ces deux groupes; son vêtement était chamaré de mille couleurs et couvert de grelots; d'une main il balançait la marotte sur la tête de la foule, et de l'autre il tenait son masque. Mercure l'accompagnait. Ce dieu, en cette circonstance, ne représentait pas le protecteur du commerce et de l'industrie, mais seulement celui des voleurs. A cet effet, il s'appuyait sur la Nuit qui le couvrait de son manteau noir parsemé d'étoiles et de pavots.

Un charivari, réunion de bruits aigus et discords cherchant à imiter les pleurs et les grincemens de dents de l'enfer, annonçait le noir Pluton. Cinq groupes différens composaient son cortége : le premier était celui des *Razcassetos*; c'étaient les lépreux de l'Écriture : ils étaient tous munis de peignes, de brosses, de ciseaux et d'éponges, s'occupant sans cesse à brosser, peigner et laver un d'entre eux, qui cherchait vainement à se soustraire à leurs bons offices. *Lou jouec dou cat* paraissait après les *Razcassetos*. Moïse portait les tables de la loi; son front était orné des deux rayons lumineux que lui donne la tradition. Aaron était près de lui, et cherchait à expliquer la loi divine aux Israélites; mais ceux-ci se moquaient des paroles du grand-prêtre, et dansaient autour du veau d'or. Un d'entre eux tenait un jeune chat qu'il lançait en l'air et ressaisissait dans sa chute avec beaucoup d'adresse, c'est ce qui faisait donner à ce groupe le nom de jeu de chat, *lou jouec dou cat.*

Enfin Pluton, Proserpine, l'accompagnaient, tous deux vêtus de robes noires parsemées de flammes; d'une main, ils avaient leurs sceptres d'ébène, et de l'autre les clefs du sombre empire; les démons les entouraient formant devant et derrière des danses diaboliques.

Le quatrième groupe représentait le *pichoum jouec dèis diables* (petit jeu des diables). Un enfant vêtu de blanc figurait une âme, qu'un ange conduisait par la main, lui montrant la croix. Des diables cherchaient toujours à frapper de leurs masses ou de leurs fouets la malheureuse âme; mais les coups retombaient sur l'ange dont le dos était vraisemblablement rembourré. Le grand jeu des diables suivait le le petit, et terminait le cortége du Dieu des enfers; Hérode, revêtu des insignes de la royauté, était en butte à la fureur des démons, qui le harcelaient à coups de fourches et de piques, faisant résonner insolemment leurs grelots autour de sa tête. La diablesse se faisait remarquer au milieu d'eux; c'était une femme habillée dans le goût le plus moderne, personnification de la coquetterie. — Les dieux de la mer suivaient ceux de l'enfer; leurs costumes étaient bleu clair, ainsi qu'est l'eau azurée; ils entouraient Neptune, dont la main était armée du redoutable trident; les vents formaient autour de lui une danse animée.

Une musique champêtre annonçait les dieux de la terre; les nymphes, vêtues de robes vertes comme les feuilles des bois, mêlaient leurs danses avec les satyres; ceux-ci avaient les jambes couvertes de peaux bigarrées; le haut de leur corps était couvert d'un gilet dont la couleur imitait celle de la chair; une longue queue et des cornes complétaient le costume. Pan, habillé de même, les suivait en jouant de la flûte. Ce char, couvert de pampres et de feuilles vertes, annonçait Bacchus : c'était en effet lui qui était assis sur ce tonneau; d'une main il tenait une bouteille, et de l'autre une coupe. Il se versait à boire, et dès qu'il avait trempé ses lèvres dans la tasse, elle lui était arrachée par les faunes qui composaient sa suite, et qui la vidaient. Aussi cette partie de la procession était-elle une des plus gaies. Mars et Minerve suivaient Bacchus; le premier portait le costume des chevaliers au temps de Louis XI, et la seconde celui des dames de la cour. Elle tenait en outre la lance et la tête de Méduse.

Venaient ensuite les *chèvaouz frux* (chevaux fringans). Cette partie de la procession était certainement la plus curieuse. Des chevaliers de la cour de René exécutaient debout sur leurs chevaux des exercices, comme on en voit

encore chez Franconi ; mais il paraît que ces seigneurs n'avaient pas la même adresse que les écuyers de dernier, car, dans une de ces processions, plusieurs d'entre eux tombèrent et furent tués. Il fut décidé alors qu'on les remplacerait par des hommes qui auraient des chevaux de carton attachés à leurs ceintures, et qui répéteraient d'une manière moins dangereuse les exercices de leurs devanciers.

Diane et Apollon suivaient ces redoutables cavaliers; Diane portait son arc et ses flèches ; Apollon, sa lyre harmonieuse et le coq matinal. Les Heures leur succédaient se tenant par la main. Le groupe suivant représentait la visite de la reine de Saba au grand roi ; elle le saluait avec des rameaux verts et en balançant son corps de droite à gauche. Salomon, pour lui faire honneur, exécutait devant elle une danse vive et animée, abaissant sa redoutable épée à la pointe de laquelle était attaché le *castlet* (petit château), surmonté de cinq girouettes; ce castlet figurait le temple que ce monarque éleva. Les femmes de la reine la suivaient tenant chacune une coupe, présent du saint roi.

Les pichoux dansaires et *leis grands dansaires*, deux groupes de danseurs, précédaient le char des dieux. Celui-ci magnifiquement orné, couvert des tapis les plus riches, conduit par six superbes chevaux blancs richement caparaçonnés, supportait plusieurs trônes : sur le plus élevé était Jupiter, les foudres en main; Junon était à ses pieds, elle caressait le paon son oiseau privilégié; Vénus et l'Amour étaient assis près d'elle ; les Jeux et les Ris entouraient le char.

Derrière étaient les trois parques, Clotho, Lachésis et Atropos, roulant, filant et coupant les jours des mortels.

Hérode les suivait; il présidait au massacre des Innocens. Ses gardes, armés de *fusils*, tiraient en l'air, et une douzaine d'enfans se jetaient à terre en poussant de grands cris. Les Mages, les Apôtres, les Evangélistes figuraient aussi dans cette procession ; elle était terminée par le prince d'Amour, l'abbé de la Jeunesse et le roi de la Basoche. René avait personnifié, dans ces trois chefs de la procession, la noblesse, le clergé et le peuple; tous trois marchaient sur la même ligne; tous trois avaient un cheval de la même couleur et de la même taille; tous trois avaient une même suite. En cette circonstance, mais en celle-là seule, se retrouvait l'égalité. Telle était la procession d'Aix en 1490, et déjà quelques personnages, tels que Adam, Eve, Caïn, Abel, les Patriarches, etc., étaient supprimés.

La procession du Saint-Sacrement, ainsi qu'elle était observée il y a encore quelques années à Paris, suivait ce cortége.

En 1645, et principalement en 1680, les archevêques de la ville voulurent supprimer les scènes profanes de cette cérémonie; le peuple mécontent menaça de brûler l'archevêché, et les prelats renoncèrent à leur censure. La fête continua donc sans obstacle jusqu'en 1789. A ce moment, la révolution, qui renversait toutes les cérémonies du culte catholique, abolit aussi la procession d'Aix : elle fut reprise à l'époque du concordat; mais alors elle était bien déchue de son ancienne bizarrerie.

Un magistrat courtisan. — On menait au gibet de la place Maubert Martin l'Hommet, pauvre diable de libraire (*pauperculus librarius*, dit de Thou), chez qui l'on avait trouvé un libelle intitulé : *Épistre envoiée au tigre de la France;* le *tigre* était le cardinal de Lorraine, tout-puissant alors dans le royaume. Un marchand de Rouen qui descendait de cheval a la porte d'une hôtellerie, voyant le peuple fort animé contre le patient, se mit à dire : « Eh quoi, mes » amis! ne suffit-il pas qu'il meure? Laissez faire le bour- » reau. » A ces mots prononcés par pure bonté d'âme, on se jette sur lui et on le bat outrageusement. Après une procédure sommaire, il fut pendu au même lieu que Martin l'Hommet.

A quelque temps de là, le conseiller qui avait été chargé de l'affaire du *tigre*, avec la promesse d'un office de président au parlement de Bordeaux pour aiguillon de son zèle inquisiteur, se trouvant à souper en grande compagnie, plaisantait de ce pauvre marchand rouennais; on lui remontrait l'iniquité de la condamnation par ses propos mêmes: « Que voulez-vous? dit-il; il fallait bien contenter monsieur » le cardinal de quelque chose, car autrement il ne nous eût » jamais donné relâche. » (Voyez Régnier de la Planche, Histoire de l'estat de France, tant de la republique que de la religion, sous François II.)

COIFFURE MILITAIRE.

SCHAKOS CYLINDRIQUES ET CASQUES EN CUIR DE DEUX BATAILLONS DU 45e DE LIGNE.



(Fig. 1. — Schako ordinaire.)



(Fig. 2. — Schako cylindrique.)

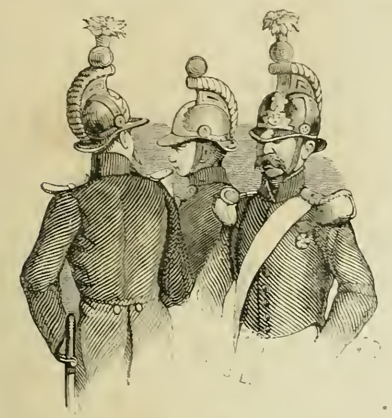
L'usage du schako dans l'infanterie française date de *Marengo*; il remplaça à cette époque le chapeau à trois cornes dont la forme très incommode gênait presque tous les mouvemens de nos soldats. Pendant les longues guerres de l'empire il ne subit que très peu de variations; sous la restauration

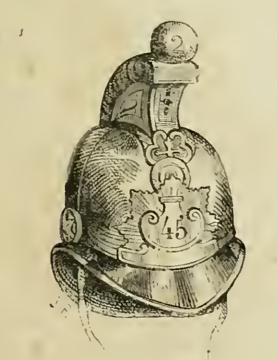
on chercha différentes modifications, par exemple, on essaya la forme cylindrique (fig. 2); — toutefois le schako demeura en définitive, à très peu de chose près, le même.

Ses défauts sont d'être lourd, gênant, de peu d'aplomb sur la tête, et de ne garantir ni le cou ni les oreilles du soldat.

On a déjà introduit en 1832 un changement assez important, en substituant, pour les compagnies d'élite, à l'aigrette de crin longue et donnant au schako un mouvement de balancement très fatigant pour la tête, le pompon de laine beaucoup plus léger. Mais, malgré cette innovation, on a remarqué que lorsque nos voltigeurs ou tirailleurs sont lancés en avant, leur premier mouvement est toujours de porter une main au schako pour le tenir pendant la course; s'ils ont besoin de pencher la tête en avant ou en arrière, ils cherchent de même à l'assurer avec la main, et ils le retirent tout-à fait pour se coucher.

Quand un mouvement oblige l'infanterie à traverser un bois, un certain nombre de soldats sont toujours décoiffés par les branches, et la marche est entravée. Cette incommodité du schako était si évidente, qu'à la campagne





(Fig. 3 et 4. — Casque en cuir)

de France, en 1814, les Cosaques, continuellement en guerre d'escarmouche avec notre infanterie, avaient imaginé une manœuvre qui consistait à renverser le schako d'un coup du bois de la lance; or, il y a cet axiome militaire : un soldat dont la tête est découverte est à moitié vaincu.

Il faudrait au soldat une coiffure à la fois solide, forte, et légère, qui garantît sa tête, soit couché, soit debout, soit au bivouac, soit au combat.

Le comité d'infanterie de la guerre s'occupe aujourd'hui à chercher de nouveaux modèles de coiffure qui offrent ces avantages.

Le schako cylindrique de différens tissus de soie, de coton, et de feutre (fig. 2), et le schako ou casque de cuir bouilli (fig. 3 et 4), où l'on s'est efforcé de remplir ces conditions, sont portés, déjà depuis quelque temps pour essai, par deux bataillons du 45e de ligne.

Nous offrons un dessin de chacun de ces modèles, avec le dessin très détaillé du casque, parce que cette dernière innovation est plus complète, et attire davantage l'attention publique. Un premier essai de casque avait déjà été fait par l'infanterie française, sous la république; mais ceux que les fournisseurs livrèrent étaient si mauvais, que des compagnies entières les jetèrent dans le Rhin.

Si l'on préférait le casque il faudrait alors, selon quelques généraux, adopter aussi l'habit court que portaient les Polonais au service de France sous l'empire.

Les objections les plus importantes que l'on ait faites jusqu'à présent contre le casque de cuir se présentent sous cette forme : la capacité du casque est-elle assez grande pour permettre la libre transpiration de la tête? Un coup de sabre sur le casque, s'il ne fend pas le crâne du soldat, n'aurait-il pas du moins pour effet plus prompt que sur le schako, de l'étourdir?

LA VALLÉE DE CAMPAN.

(France.)

Les poëtes ont long-temps et comme à l'envi célébré le vallon de Tempé que forment dans leurs replis le mont Ossa et le mont Olympe. Sans doute le climat de la Grèce et les souvenirs de l'antiquité doivent prêter un grand charme à ces lieux; mais ne trouve-t-on pas chez nous plus d'un site du même genre qui leur soit comparable?

Pour ne parler que du plus célèbre de tous ceux qu'il faudrait citer, arrêtons-nous à la vallée de Campan.

Lorsqu'on descend dans les Hautes-Pyrénées, du Pic-du-midi, menaçant obélisque qui surplombe à la fois, d'un côté Bagnères de Bigorre, de l'autre Barèges, on arrive au *Tourmalet* (mauvais tournoiement, mauvais passage), lequel conduit à la belle vallée de Gripp. Parvenu au sommet de l'immense zigzag que décrit ce chemin étroit, bordé de parapets, et dont le sentier tortueux ne ressemble pas mal aux longs anneaux d'un serpent, on trouve, au pied d'un glacier, la source de l'*Adour*, tant chanté des poëtes; et si l'on regarde autour de soi, il est difficile de résister au ravissement qu'on éprouve

Figurez-vous, d'un côté, toute la triste et désolée vallée de Barèges qui s'étend comme un désert; de l'autre, à l'horizon le plus lointain, les hautes montagnes de Bagnères de Luchon couvertes de neiges, parmi lesquelles se distingue, à son étincelant dôme de glace, la *Maladetta* (montagne maudite). Autour de vous, le Mont-Perdu est couché comme un ours blanc au milieu de ses frimas éternels; le Pic-du-midi montre sa verdure, ses lacs et ses troupeaux, celui de Néouvielle (vieille neige) déroule ses glaciers au soleil, et celui de la *Spada* (de l'épée) dirige sa flèche vers le ciel ainsi qu'un glaive et reste suspendu au-dessus de la tête du voyageur comme l'épée du festin antique; enfin à votre droite la *Campana de vacca* (la cloche de la vache), montagne au nom pittoresque, laisse tomber doucement ses cascatelles; et à vos pieds, sur les pentes les plus douces, les plus vertes, les plus riantes, une multitude de petites cabanes, jetées là, comme au hasard, par la main de l'homme, offrent chacune autour d'elles une galerie circulaire, dont le

toit, soutenu par des poteaux blanchâtres, les fait ressembler de loin à d'élégans kiosques : ce sont les bergeries de *Tramesaigues*. A travers ce petit monde champêtre et bucolique, separé du reste de l'univers par l'aridité la plus sauvage, et par des pics qui semblent autant de barrières insurmontables, errent de nombreux troupeaux gardés, non par des mercenaires, mais par le possesseur. Chaque brebis est marquée de rouge, de noir ou de bleu, afin qu'on puisse reconnaître au premier coup d'œil à qui elle appartient; mais comme les troupeaux paissent ensemble sur de grandes flaques de verdure, tout ce bariolage de couleurs produit un effet charmant.

Lorsque après avoir descendu ces pentes et traversé cet oasis, on débouche à l'ouverture de la vallée de Campan, cette même scène, tout à l'heure si riante, prend, si l'on se retourne, un aspect grandiose et majestueux. En effet, toutes ces collines, toutes ces roches, au niveau desquelles vous étiez il n'y a qu'un instant, forment, du fond où vous vous trouvez, un magnifique amphithéâtre, et s'étagent les unes au-dessus des autres comme des gradins. Puis, en continuant sa route, la vallée prend encore un aspect nouveau, étendant ambitieusement sa verdure, jusqu'aux sommets qui l'emprisonnent.

Dans l'intervalle qui sépare les montagnes, ce ne sont que des allées de frênes, des meandres de ruisseaux, de grands pâturages, et des maisons qui, loin de se gêner reciproquement, comme dans nos villages enfumés, s'etablissent à leur aise, chacune au milieu de sa prairie, de son bouquet d'arbres, et se montrent dans leur simplicité, aussi propres, aussi luisantes, et surtout aussi attrayantes que nos palais dans leurs splendeurs. Aussi comme cet entourage frais et bien rangé inspire à ceux qui habitent ces belles retraites un esprit d'ordre, de travail, et d'activité! Ici, des cultivateurs en culotte courte, en berette conique sur la tête, labourent ou sèment du maïs; plus loin, des pasteurs tondent leurs brebis, des *Kioi* (jeunes filles à marier) conduisent leurs provisions à la ville, et des industriels surveillent leurs scieries de planches dont ils chargent les produits sur de grands chariots à quatre roues, attelés de plusieurs couples de bœufs d'Espagne, et quelquefois un vieillard, juché paisiblement au plus haut de cette litière, ressemble à l'un de nos vieux rois fainéans lorsqu'ils visitaient leur empire.

Après deux heures de marche, on arrive, en traversant Gripp et Sainte-Marie, gracieuses bourgades arrosées par des eaux vives et claires, au village même de Campan.

Là on visite cette fameuse grotte tant vantée pour ses stalactites qui sont en effet d'un aspect très curieux. Il y en a qui représentent des têtes d'hommes et de femmes, des orgues, des statues en pied, des palais, tant il est vrai que le doigt de la nature est aussi habile que celui de l'homme. On vous montre surtout une chaire d'église, de deux mètres au moins de hauteur, formée par le caprice des ondes et celui de leurs infiltrations : vous jureriez que cette œuvre remarquable a été ciselée par un sculpteur.

Enfin, quand vous avez erré encore environ l'espace d'une heure, au milieu du ravissant paysage qu'offre à chaque pas la vallée, vous apercevez le clocher de Bagnères de Bigorre, terme de votre course.

Portrait d'une femme esquimaux.—.....les femmes étaient tatouées sur la figure ainsi qu'au doigt du milieu et au quatrième doigt. Celle dont je fis le portrait, se sentit si flattée de cette distinction que, ne se fiant pas à mon talent du soin de bien distinguer et apprécier sa bonne grâce et toutes ses beautés, elle suivait avec la plus scrupuleuse attention la direction que prenaient mes yeux, et elle mettait en évidence la partie de sa figure qu'elle me supposait occupé à dessiner, l'avançant ou la tournant de manière à ne pas me laisser la moindre excuse, si je ne rendais pas un compte exact et détaillé de tous ses charmes. Lorsque je regardai sa tête, elle l'abaissa immédiatement; elle écarquilla prodigieusement ses yeux quand je me mis à les étudier; gonfla ses joues à les faire crever lorsque leur tour arriva; et enfin s'apercevant que j'en étais à la bouche, l'ouvrit de toute la force de sa mâchoire en me tirant une langue d'une aune. Six lignes de tatouage descendaient obliquement des narines sur chaque joue; dix-huit partaient de la bouche et traversaient le menton ainsi que la partie inférieure de la figure; dix autres petites semblables à des branches d'arbres sortaient du coin de chaque œil, et huit concouraient du front au centre du nez entre les deux sourcils. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la physionomie, c'était l'obliquité des yeux, dont la portion intérieure s'abaissait tandis que la portion extérieure se relevait en proportion; les narines fort larges s'harmoniaient avec une bouche non moins vaste. La chevelure noire comme du jais, se divisait simplement sur le front en deux gros bandeaux assurés dans leur position par une tresse de peau blanche de daim qui faisait le tour de la tête, puis elle se ramenait derrière les oreilles, et flottait non sans grâce sur le col et les épaules.

Voyage du capitaine Back.

EXPLOITATION DES MINES
DE PLOMB ET D'ARGENT EN FRANCE.

On emploie principalement le plomb à trois états differens:

1° A l'état métallique pour des tuyaux de conduite, et des feuilles destinées à couvrir les édifices; combiné avec l'antimoine il constitue les caractères d'imprimerie;

2° A l'état de *litharge* et de minium ou oxide pour la fabrication du verre, dit cristal, de la céruse ou blanc de plomb;

3° A l'état de sulfure ou *alquifoux* pour vernir la poterie commune : c'est le minerai pulvérisé et dépouillé de la roche au milieu de laquelle il était engagé.

Tout l'argent exploité en France provient des mines de plomb, et pour l'obtenir il faut d'abord retirer ce dernier métal.

Le seul minerai traité en grand est la galène ou sulfure (combinaison de soufre et de plomb). Il ne faut pas le confondre avec la substance connue dans le commerce sous le nom de mine de plomb ou plombagine. Cette dernière est uniquement composée de charbon, et parfois d'une infiniment petite quantité de fer. Elle est employée à la fabrication des crayons et à divers autres usages.

La galène est de couleur grisâtre, à facettes brillantes, mais ce n'est pas l'argent qui lui donne cette apparence; on la trouve toujours disséminée dans la roche. Après avoir extrait le minerai en masse, on le réduit en sable, et on le lave; les matières pierreuses plus légères que le minerai sont entraînées par l'eau; celui-ci reste pur.

Pour en retirer le plomb, on le grille, c'est-à-dire qu'on le soumet à l'action de l'air et de la chaleur, afin de brûler une partie du soufre qu'il renferme; ensuite on le fond

Le plomb ainsi obtenu renferme l'argent qui se trouvait dans le minerai, on le nomme pour cela *plomb d'œuvre.*

Le moyen employé pour séparer ces deux métaux est fondé sur la propriété qu'a l'argent de ne pas s'altérer, lorsqu'on le tient fondu, au contact de l'air, tandis que le plomb absorbe l'oxigène et passe à l'état d'oxide ou *litharge*, qui est une substance jaunâtre d'un éclat brillant, et que les alchimistes, préoccupés de la transmutation des métaux, avaient cru propre à la fabrication de l'or.

L'opération par laquelle on sépare ainsi l'argent du plomb, se nomme *coupellation*, et le récipient dans lequel le métal est placé se nomme *coupelle*. La litharge, plus légère que l'argent et le plomb métallique, surnage, et, à mesure qu'elle se forme, on la fait couler par une échancrure

pratiquée dans le bord de la coupelle. L'argent reste au fond ; on le purifie par une seconde fusion.

Pour que le plomb puisse être coupellé avantageusement, il faut qu'il contienne au moins trois dix millièmes d'argent (une demi-once par quintal ancien) ; s'il y en avait plus de deux centièmes (deux livres par quintal ancien), il faudrait ajouter du plomb au plomb d'œuvre pour l'appauvrir, afin qu'il n'y eût pas d'argent entraîné par la litharge. Jamais les plombs d'œuvre n'atteignent cette richesse; ils se rapprochent beaucoup plus de la première.

Les principales mines et usines à plomb sont celles de Poullaouen et Huelgoat (Finistère), de Vialas et Villefont (Lozère), de Pontgibaut (Puy-de-Dôme). Il en existe également à Sainte-Marie (Haut-Rhin), à Vienne (Isère), et à Saint Julien-Molin-Molette (Loire). Cette dernière ne fournit qu'un peu d'alquifoux ; les deux précédentes ne donnent que de faibles produits.

On connait des mines de plomb exploitées autrefois, et aujourd'hui abandonnées, dans les départemens suivans : Moselle, Nièvre, Hautes-Alpes, Gard, Creuse, Charente, Morbihan, Ile-et-Villaine, et Manche.

Voici la production annuelle :

Alquifoux	900 quint. métr. à	35 fr.	=	31,500 fr.
Plomb	5,000 — —	36		180,000
Litharge	1,800 — —	46		82,800
Argent	20 — —	2,100		420,000

Ces produits sont bien loin de suffire aux besoins de la consommation ; chaque année on en apporte de l'étranger, et presque uniquement de l'Espagne où les mines sont très abondantes :

Alquifoux	14,000 quint. métr.
Plomb	110,000
Litharge	1,600

Les droits d'entrée sont faibles, et cette concurrence a fait baisser le prix du plomb d'environ deux cinquièmes depuis cinq ou six ans, elle a aussi fait augmenter la consommation.

Il résulte d'un rapport publié en 1827, par M. Héron de Villefosse, sur nos produits métallurgiques, que chaque année il entre en France une quantité d'argent bien supérieure à celle qui sort ; la différence en faveur de l'importation est d'environ 110 millions. Depuis quinze ans environ, on exporte au contraire beaucoup plus d'or qu'on n'en importe, et comme la production de ce métal est à peu près nulle chez nous, la quantité d'or en circulation a diminué d'environ 20 millions par année.

On peut estimer à 13 millions de francs la valeur de l'argenterie fabriquée annuellement en France.

La valeur des ouvrages d'or est d'environ 11 millions, non compris les monnaies.

Paris fabrique à lui seul à peu près les sept dixièmes du total.

La mère et le père de Goethe. — La mère était d'un caractère vif, joyeux, s'occupant plutôt de repousser toute espèce de soucis que de s'appesantir sur des idées fâcheuses. Quand elle prenait un domestique à son service elle avait l'habitude de lui dire : « Vous ne devez rien venir me raconter de ce qui se passe d'orageux, de triste, d'inquiétant dans la ville, dans le voisinage ou dans ma maison. Une fois pour toutes, je ne veux rien savoir. Si cela me touche de près, je le saurai toujours assez tôt ; si cela ne me regarde pas, pourquoi m'en inquiéterais-je ? si le feu est dans la rue, je ne veux en être instruite que lorsqu'il le faudra. »

Le père, au contraire, était un homme froid, silencieux, réglant méthodiquement ses démarches et sa vie. Goethe avait pris de lui l'amour de l'ordre et de la régularité.

La vie a souvent été troublée sur cette terre par des évènemens effroyables : des êtres vivans sans nombre ont été victimes de ces catastrophes ; les uns, habitant de la terre sèche, se sont vus engloutis par des déluges ; les autres qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé ; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste. CUVIER.

LE BOUQUETIN.

(Ibex.)

Cet habitant des montagnes se nommait autrefois *bouc-estain* ou *bouc-étain* : il a plu aux grammairiens de réunir ces deux mots en un seul, et ce changement dans l'orthographe n'a pas été sans influence sur l'idée attachée à ce mot. On en est venu jusqu'à soupçonner que le bouquetin n'appartenait pas à la grande famille des *chèvres*, mais plutôt à celle des *gazelles* ; cette opinion attribuée mal à propos à Buffon, n'est justifiée ni par les apparences extérieures, ni par aucune observation anatomique. Les Allemands ne la partagent certainement pas, car ils nomment cet animal *bouc des rochers* (stein-bock) ; Buffon s'est borné à provoquer de nouvelles recherches pour fixer définitivement la place que cet animal doit occuper dans le classement des quadrupèdes.

Jusqu'à présent, tout fait croire que le bouquetin est réellement un *bouc*, mais avant de prononcer en dernier ressort sur cette question débattue depuis si long-temps, attendons de nouveaux faits, et des observations qui pourraient être multipliées très commodément dans des parcs bien clos, où les animaux mis en expérience avant d'avoir contracté l'habitude et le besoin d'une indépendance absolue, suivraient leurs inclinations et les mettraient sous les yeux des observateurs. Au lieu de ces ménageries où des captifs réunis à grands frais sont confinés dans des prisons étroites, isolés, condamnés à une détention qui les dénature ou les fait périr d'autant plus promptement que leurs facultés sont plus énergiques on aurait, en leur accordant toute la liberté dont ils ne pourraient abuser, la certitude de les conserver beaucoup plus long-temps, de les étudier à loisir, et de ne point se méprendre sur ce que l'on aurait vu. Ces précautions seraient principalement nécessaires envers les animaux d'un naturel très sauvage, tels que le bouquetin, le chamois, etc. Puisqu'on se plait à l'imitation de sites rocailleux dans les jardins de plaisance, pourquoi n'y pas mettre des hôtes qui consentiraient à vivre au milieu de ces roches artificielles, et qui en rendraient l'aspect bien plus intéressant ? Qu'on choisisse entre les espèces montagnardes auxquelles notre climat convient, excluant seulement les carnivores, et après avoir disposé les lieux pour des animaux d'assez grande taille, dont la course rapide, les bonds prodigieux, l'impétueuse vivacité, répandraient tant de charmes dans ces lieux embellis d'ailleurs par une magnifique végétation, on ne dédaignerait point d'offrir aussi un asile à de petits quadrupèdes de mœurs innocentes et paisibles dont les uns se construisent une habitation sur les arbres, tandis que d'autres se contentent d'un logement souterrain. Les plaisirs que procure l'opulence deviendraient utiles à tout le monde, si l'intelligence les dirigeait.

Le bouquetin est répandu dans les régions montagneuses de l'ancien continent, mais il fuit également les grands froids des hautes latitudes, et les chaleurs du voisinage de la zone torride ; on ne le trouve ni dans les Alpes scandinaves, ni au-delà de la chaîne du Taurus. Il est plus grand et plus vigoureux que le bouc domestique dont il diffère aussi par quelques traits de sa *physionomie* ; sa tête est courte, ses yeux grands et très vifs, ses sabots d'une petitesse remarquable, et ses cornes annelées de distance en distance dont la courbure augmente avec la longueur, sont quelquefois si excessivement prolongées, qu'elles atteignent l'origine de la queue lorsque l'animal relève la tête et les projette sur

son dos. Cet ornement peut être quelquefois incommode, car il n'est pas rare que son poids excède douze livres. La tête de la femelle n'est pas aussi chargée que celle du mâle; ses cornes sont plus courtes, moins épaisses, et son menton est sans barbe; mais son regard, quoique moins imposant, n'en est que plus agréable. La mue produit dans ces animaux un changement de couleur analogue à celui du *petit-gris* par la même cause; ainsi que cet écureuil, le bouquetin est gris en hiver, et d'un brun roussâtre en été. Les jeunes *cabris* (on peut les nommer ainsi) portent d'abord la livrée d'hiver, et d'un gris plus clair. La portée n'est ordinairement que d'un seul, et la mère serait fort embarrassée d'en nourrir plusieurs, car les alimens n'abondent point dans les lieux où cette espèce vit retirée, préférant la sécurité à l'abondance. Malheureusement pour elle, les chasseurs ne lui laissent pas même ce repos acheté au prix de si rudes privations. Quelques habitans des Alpes aiment avec passion la vie aventureuse, les périls, les fortes émotions d'un chasseur de bouquetins et de chamois. Ces animaux grimpent plus aisément qu'ils ne descendent, parce que



(Le Bouquetin, *Ibex.*)

leurs jambes de devant sont plus courtes que celles de derrière; c'est donc vers les hauteurs qu'ils se réfugient lorsqu'ils sont poursuivis. Sûrs de tous leurs mouvemens, ils s'élancent et s'arrêtent au bord d'un précipice, où ni le chasseur, ni ses chiens, ne peuvent l'atteindre qu'en s'exposant à des chutes mortelles. Parmi les hommes entraînés par un irrésistible penchant dans cette carrière dangereuse, il en est très peu qui n'y aient point trouvé la mort, et cependant elle n'est pas abandonnée, quoique de jour en jour elle devienne moins lucrative. Les Tyroliens se distinguent entre les habitans des Alpes, par leur habileté et leurs succès à cette chasse, et fournissent ainsi aux armées autrichiennes des tirailleurs intrépides et redoutés.

Quoique les bouquetins évitent autant qu'ils le peuvent les approches des animaux de rapines, en y comprenant votre espèce, ils recherchent la société de leurs semblables, et s'ils pouvaient s'accoutumer à la vie domestique, on en formerait sans peine de nombreux troupeaux. Les chasseurs en rencontrent souvent des troupes de huit à dix, et il n'est guère possible que ces réunions soient plus nombreuses, car la nécessité de vivre les contraindrait à sortir de leurs retraites, s'ils n'y occupaient pas un très grand espace. Malgré l'extrême sobriété à laquelle ils sont réduits, leur force musculaire est prodigieuse, et on les voit s'élancer contre des rochers d'une pente très raide, et d'une grande hauteur, parvenir en quelques bonds jusqu'au sommet où il se tiennent sur une arête qui ne donnerait au pied de l'homme aucun appui pour s'y tenir immobile durant quelques secondes. Comme gibier, le bouquetin est très estimé par les gourmets, surtout lorsqu'il est jeune. Son sang jouissait autrefois d'une haute renommée en médecine, mais il ne l'a pas conservée, sans que l'on sache pourquoi ni comment il l'a perdue; on ne savait probablement pas davantage par quels moyens il avait acquis la confiance de quelques médecins qui, pour le temps où ils vécurent, ne manquaient point d'instruction.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

HOTELS DE-VILLE.

(Voyez 1835, page 57 et page 130.)



(Hôtel-de-Ville de Douai, département du Nord.)

— LA VILLE. — L'HOTEL-DE-VILLE. — CONCOURS. — PALINOD. — ANCIENNE UNIVERSITÉ.

Lille est avant tout une ville d'industrie, Dunkerque une ville de commerce, Cambrai une ville d'arts; Douai est à la fois une ville d'arts, de commerce et d'industrie. Lille a ses filatures et ses moulins à co'za, Dunkerque son port, Cambrai ses jeux floraux; Douai fait de la contrebande et des dentelles comme Valenciennes, Douai a des filatures, des fabriques de verre et de porcelaine, des sociétés d'arts, des expositions et des concours.

C'est une ville très ancienne. On la retrouve au temps de César sous le nom de *Catuacon* dans le pays des *Catuaci*. Des étymologistes prétendent que son nom moderne s'est formé de son nom antique, par le retranchement de la première syllabe *ca*, et le changement de la consonne forte *t*, en la consonne douce *d*.

Alfana vient d'*equus* sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Cependant, à défaut d'autre explication, ceux qui aiment à se rendre compte de tout, même de l'origine d'un nom propre, peuvent accepter celle-ci, sauf à chercher ensuite l'origine du mot *catuacon*.

Dans l'ère moderne, Douai appartint d'abord au comté de Hainaut, dont elle fut séparée en 1072, pour être incorporée au comté de Flandres. Elle subit plus tard la domination de l'Autriche et de l'Espagne. Louis XIV s'en empara le 8 juillet 1667, après cinq jours de tranchée ouverte. Reprise en 1710, par le prince Eugène, elle retomba, en 1712, au pouvoir de la France pour n'en plus être séparée.

Le trait distinctif de la population Douairienne est une

merveilleuse aptitude à l'intelligence et à la pratique des arts. Cette disposition, secondée et développée par une administration éclairée, en a fait, quant à son aspect extérieur, une des villes les plus belles et les plus agréables du nord de la France. Ses rues sont larges, élégantes et peu tortueuses; elle possède des monumens nombreux, et tous les travaux d'utilité publique y prennent un caractère monumental. On peut citer principalement sous ce rapport ses casernes, les quais nouvellement construits sur la Scarpe et quelques parties des remparts.

La plupart des édifices de la ville sont consacrés à un but d'enseignement ou d'encouragement. Des cours gratuits de musique, de dessin, de sciences, sont ouverts et fournissent des sujets distingués. Pour la musique seulement, outre l'Académie, il y a une école normale, une société d'émulation pour l'encouragement de la composition, quatre sociétés exécutantes, plus l'orchestre du théâtre et une société dite Société libre d'harmonie. Douai ouvre aussi tous les ans ou tous les deux ans un concours de musique où s'empressent d'accourir des sociétés musicales de France ou de Belgique.

Outre un collége royal et divers autres établissemens d'enseignement oral, Douai possède une très belle bibliothèque, un musée comme on en voit peu hors de Paris, et un jardin botanique.

L'Hôtel-de-Ville, considéré extérieurement, est un monument hybride, très ancien dans une de ses parties et beaucoup plus moderne dans les autres. La façade que nous représentons en est le morceau le plus ancien et le plus apparent. Elle règne sur une belle rue large et fréquentée, qui aboutit un peu plus loin à la place d'Armes. Le temps lui a fait subir plus d'un outrage. Plusieurs parties ont été refaites après coup, et les statues des comtes de Flandre qui étaient situées dans l'intervalle des fenêtres ont toutes disparu. La tour du beffroi a conservé son orchestre aérien de clocher, dont le joyeux carillon vient égayer la solitude du prisonnier qui occupe le rez-de-chaussée. Des trois autres corps de bâtiment dont se compose l'Hôtel-de-Ville, un seul, celui qui est parallèle au plus vieux, donne aussi sur la voie publique; les deux autres sont encaissés dans un groupe de maisons. A part le petit emplacement réservé à ses attributions essentielles comme maison commune, ce monument a reçu dans toutes ses parties une destination libérale. De vastes salles y sont réservées à l'exposition des produits des arts, peinture, sculpture, etc., des instrumens d'agriculture, d'horticulture, de mécanique. Que dire encore? Il y a une salle pour les concerts, les bals, qui n'est jamais plus parée, plus animée, plus bruyante, plus en fête, qu'aux jours des distributions de prix.

Douai a des prix non seulement pour ses expositions de peinture et ses écoles d'arts ou de métiers, non seulement pour son collége royal et ses concours de musique, mais encore pour ses joueurs de balle qui viennent de tous les lieux avoisinans se disputer, commune contre commune, le prix de l'adresse et de l'agilité. La gymnastique du corps y est encouragée comme la gymnastique de l'esprit. L'Hôtel-de-Ville est le lieu où les couronnes municipales attendent les vainqueurs, et c'est ainsi qu'il devient un foyer d'émulation, un centre d'excitations à bien faire dans tous les genres.

Une administration qui aiguillonne et dirige ainsi l'esprit public n'a pas seulement un caractère d'habileté, mais encore un caractère de moralité bien entendue. Au reste, ce caractère n'est pas nouveau à la ville de Douai. Le sentiment artistique, les concours et les prix y sont chose traditionnelle. Pendant plus de deux cents ans avant la révolution, Douai a été renommée par un *palinod* ou *puy*, qui se désignait ainsi lui-même: *très célèbre, illustre, grande et honorable confrérie de clercs parisiens, sous le titre de la glorieuse et sacrée Vierge Marie.* Le palinod était un concours de poésie où l'on n'admettait que certains genres de pièces comme le *chant royal*, la ballade, le sonnet, ou des vers latins construits sur un mètre choisi parmi les odes d'Horace ou les fables de Phèdre. Le palinod était originaire de Normandie. Il fut en honneur à Caen, Rouen et Dieppe. Il avait été institué dans un esprit de dévotion et d'expiation, pour opposer des chants pieux aux vers injurieux que quelques hérétiques publiaient contre la Vierge. L'éloge de la Vierge était exclusivement le sujet de toutes les pièces présentées au palinod.

Ce mot, comme le mot palinodie, vient de deux mots grecs, et il est tiré de cette circonstance que dans le *chant royal*, genre de poésie qui y était très usité, le vers qui commence ou celui qui finit la première strophe doit être ramené à la fin de toutes les autres. Le nom de puy, qui est donné également à cette cérémonie, s'est formé du ποδιον grec, ou du *podium* latin, parce que de même que chez les Romains le podium était un lieu élevé où se plaçaient les empereurs et les consuls (voy. 1835, p. 335), de même la place qu'occupaient pour le palinod les fondateurs des prix, les juges de l'université, les lecteurs de pièces et l'agonothète, ou président et distributeur des prix, étant une estrade élevée, on lui donna par analogie le nom de puy qui, par extension, devint celui de la cérémonie. Trois prix avaient été fondés pour le palinod de Douai. Ils étaient originairement une couronne d'argent, un chapeau d'argent et un affiquet ou image du même métal. Plus tard, les trois prix furent trois couronnes d'argent assez légères.

Mais l'illustration littéraire de la ville de Douai ne se rattache pas seulement au palinod. Une université qu'elle n'avait pu obtenir de Charles Quint, à cause de la jalousie de l'université de Louvain, lui fut accordée par Philippe II et le pape Pie IV en 1562. Cette université, qui devint célèbre, dédommagea la ville de toutes les peines qu'elle s'était données pour l'obtenir. Le parlement établi à Douai en 1713 par Louis XIV, jouit aussi d'une considération et d'une autorité dont sa cour royale a hérité.

L'administration qui entendait et soutenait si bien les intérêts de la ville, était composée, avant la révolution, de douze échevins dont le premier portait le titre de chef. Cette magistrature était renouvelée tous les treize mois, par neuf des principaux bourgeois qu'on appelait électeurs, et qui étaient nommés à cet effet par les échevins sortans et par ceux de l'année précédente. Cette combinaison assez singulière n'a du moins pas été malheureuse.

Douai, qui est la ville natale de Bra, notre sculpteur contemporain (voy. p. 75), a produit des hommes distingués en tout genre, entre autres Jean de Bologne, l'auteur du premier Henri IV qui a figuré sur le Pont-Neuf.

Calcul d'un tireur d'horoscope sur le mot NAPOLÉON. — Le nom *Napoléon* est composé de deux mots grecs qui signifient *lion du désert.* Ce même nom, ingénieusement combiné, présente une phrase qui offre une singulière analogie avec le caractère de cet homme extraordinaire.

1. Napoléon.
6. apo éon.
7. poléon.
3. oléon.
4. léon.
5. éon.
2. ôn.

En enlevant successivement la première lettre de ce mot, et ensuite celle de chaque mot restant, on forme six mots grecs dont la traduction littérale, dans l'ordre des numéros désignés, est : *Napoléon, étant le lion des peuples, allait détruisant les cités* (Ναπολεον, ων ο λεων λεων, εον απολεων πολεον).

Dict. étymol. de la langue française

HOMONYMES.

(Voyez p. 45.)

LES DE THOU.

JACQUES.

Jacques de Thou, natif d'Orléans, vint se fixer à Paris. Était, en 1476, avocat-général en la Cour des Aides. Fut un des magistrats les plus distingués de son temps. M. Henrion de Pansey, dans le Précis sur les Assemblées nationales en France, l'a confondu avec Augustin son fils. Rappeler que des erreurs de cette nature sont fréquentes à l'égard des homonymes, c'est faire comprendre l'intention d'utilité qui nous dirige dans ce travail sur les principaux membres de la famille de Thou.

AUGUSTIN.

Président au Parlement de Paris. A sa mort, arrivée en 1545, le Parlement inscrivit sur ses registres qu'il avait mérité, par son intégrité et son éminente vertu, que la Cour pleurât sa perte aussi long-temps que la justice y régnerait. Il eut de la même femme, en vingt années, vingt-deux enfans, et cependant son nom s'éteignit, en 1746, dans la personne d'un fils de Jacques-Auguste de Thou, baron de Meslay, son arrière-petit fils.

CHRISTOPHE.

Nommé en 1562 premier président au Parlement de Paris. Est, dit-on, le premier habitant de Paris qui ait eu un carrosse. — Lorsque, trois jours après la Saint-Barthélemy, Charles IX vint avouer au Parlement que le massacre s'était fait par son ordre, de Thou le félicita d'avoir prévenu la conspiration qui menaçait le royaume, et de s'être rappelé cette maxime de Louis XI : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.* « S'il loua le roi » de sa prudence, dit de Thou l'historien, son cœur n'y » eut pas de part, et ce fut pour s'accommoder au lieu et au temps. » Un fils ne pouvait pas qualifier comme elle le mérite cette transaction de conscience qui fait tache dans une belle vie. Christophe expia sa faute en ne cessant de déplorer jusqu'à sa mort ce coup d'état, auquel il appliqua ces vers de Stace:

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula!.... Stat. l. V c. 2.

Périsse la mémoire de cette journée!
Puisse la postérité ne pas y croire!

Ce célèbre magistrat mourut en 1582, et fut remplacé dans sa charge de premier président par Achille de Harlay qui épousa sa fille. Jacques-Auguste de Thou, son fils, lui érigea un tombeau dans l'église Saint-André-des-Arcs, église qui n'existe plus et dont une chapelle était consacrée à cette grande famille parlementaire. Le buste de Christophe, qui faisait partie de ce monument et que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Barthélemy Prieur (1835, p. 344), est actuellement au Musée de la sculpture moderne, au Louvre; le livret l'indique comme étant l'image de de Thou l'historien, et l'œuvre de François Anguier; double erreur reproduite en février dernier dans une revue périodique. — Nous saisissons cette occasion de regretter que, depuis plusieurs années, ce Musée national soit fermé au public.

AUGUSTE.

Président au Parlement de Paris. Quelques jours après l'assassinat du duc et du cardinal de Guise, en 1588, il fut conduit à la Bastille par le ligueur Bussy-Leclerc avec le premier président Achille de Harlay et cinquante ou soixante de leurs collègues opposés comme eux à la Ligue.

NICOLAS.

Evêque de Chartres. Quoique ennemi de la Ligue, il publia des mandemens en faveur de Charles X, roi des ligueurs. Fut un des hauts dignitaires de l'Église appelés à Saint-Denis pour instruire Henri IV dans la religion catholique; le sacra à Chartres le 27 février 1594.

JACQUES-AUGUSTE.

Président au Parlement de Paris. Il naquit en 1553, la même année que Henri IV, qu'il suivit dans les camps et dont il fut un des meilleurs conseillers. De Thou est un de ces hommes graves et purs qui, durant les orages politiques du seizième siècle, prirent une part active aux affaires en restant étrangers aux passions et aux excès des partis. Plus heureux que le chancelier L'Hospital (1835, p. 394), il vit triompher ses principes de tolérance : il fut un des rédacteurs de l'édit de Nantes, et ce fut lui qui décida le Parlement à l'enregistrer. « L'empereur Justin, dit-il aux conseillers qui balançaient depuis long-temps, l'empereur voulant extirper l'arianisme » dans l'Orient, crut y parvenir en dépouillant les Ariens de leurs églises. Que fit alors le grand Théodoric, maître de Rome et de l'Italie? » Il envoya l'évêque de Rome Jean I en ambassade à Constantinople, déclarer à l'empereur que s'il persécutait les Ariens, Théodoric » ferait mourir les Catholiques. » Ce trait d'érudition, dans un siècle où l'érudition était une puissance, cette image d'un pape allant de Rome à Constantinople parler en faveur des hérétiques frappèrent si vivement les esprits que l'enregistrement de l'édit de Nantes passa tout d'une voix. — Illustre comme acteur dans l'histoire de son temps, de Thou l'est plus encore pour l'avoir écrite; il dit dans sa préface : « Ce que de bons juges doivent faire lorsqu'ils délibèrent sur la vie et sur les biens des particuliers, je l'ai fait en écrivant » cette histoire : j'ai consulté ma conscience, j'ai examiné avec attention si quelque reste de ressentiment m'écartait du droit chemin. » Ce témoignage que de Thou se rend à lui-même n'a été récusé que par les passions contemporaines; son livre, écrit en latin et comprenant une période de soixante-deux ans (de 1545 à 1607), est regardé comme le guide le plus sûr pour l'étude du seizième siècle, et l'a placé au premier rang des historiens. Il mourut en 1617; son fils Jacques-Auguste lui fit élever un magnifique tombeau dans l'église Saint-André-des-Arcs : on y voyait sa statue, revêtue de la toge parlementaire, agenouillée devant un prie-dieu, entre celles de ses deux femmes; la statue de sa première femme était de Barthélemy Prieur, les deux autres et l'ensemble du mausolée étaient de François Anguier. Où sont aujourd'hui ces précieux monumens de l'art et de l'histoire qui faisaient partie du Musée des Petits-Augustins? Nos recherches ne nous l'ont point appris.

FRANÇOIS-AUGUSTE.

Conseiller au Parlement de Paris; décapité en 1642, à l'âge de trente-cinq ans (voyez la 41e livraison de 1835, où nous avons dit par erreur que de Thou avait vingt-sept ans lorsqu'il fut mis à mort). L'ami de Cinq-Mars fut condamné en vertu d'une ordonnance de Louis XI qui portait contre le non-révélateur d'un crime de lèse-majesté la même peine que contre le coupable. Le Tristan du cardinal de Richelieu, Laubardemont, exhuma cette ordonnance vieille de deux siècles et tombée en oubli. Comme sous Louis XI, la sentence fut rendue par des commissaires (voyez, page 62, la protestation des États-Généraux de 1484 contre *ces manières d'accusations sinistres.*)

JACQUES-AUGUSTE.

Baron de Meslay, président au Parlement de Paris, ambassadeur de France auprès des États-Généraux de Hollande. Au Voorhout, promenade publique de La Haye, sa voiture ayant rencontré celle de M. de Gamarra, ambassadeur d'Espagne, les cochers refusèrent de se céder la main; les chevaux restèrent tête contre tête pendant la longue négociation qui s'entama sur ce sujet; de tous côtés accoururent les Français qui étaient dans la ville, et M. de Thou, quand il se vit en force, déclara qu'il n'y avait pas d'accommodement possible dans une affaire réglée par l'exemple des cours de toute l'Europe. Pour terminer cette querelle, qui allait devenir sanglante, les États-Généraux firent briser les barrières de la partie de la promenade réservée aux piétons, et donnèrent ainsi un passage à l'ambassadeur d'Espagne sans que l'ambassadeur de France eût cédé la place. — Les honneurs du pas avaient, dans l'ancienne politique de l'Europe, une importance telle que ce fut presque une victoire pour la France.

LES BOHEMIENS.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?

BÉRANGER.



Ces hommes que nous appelons Bohémiens, et dont les bandes errantes ont visité presque tous les peuples sans se mêler à aucun, sans perdre le type d'une commune origine, sont venus de l'Hindoustan, suivant l'auteur allemand Grellmann, dont l'opinion est généralement regardée comme probable. L'une des bases de cette hypothèse est une notable similitude entre leurs jargons et différens dialectes hindous. Leurs croyances religieuses auraient été d'un grand secours pour l'examen de cette question anthropologique qui a beaucoup occupé et occupe encore les savans, mais on ne leur en connaît pas qui leur soient propres; ils se conforment avec indifférence au culte des pays où ils se trouvent.

Ces hommes problématiques, dont les asiles habituels sont les carrières, les rochers creux, l'épaisseur des forêts, ont la chevelure luisante et couleur d'ébène, le teint noirâtre, la taille plutôt petite que moyenne, mais bien prise, les yeux noirs et vifs.—Une physionomie empreinte de la fourberie et de la ruse qui les caractérisent, la recherche bizarre avec laquelle ils s'affublent de haillons, leur donnent un aspect etrange. — Leurs métiers sont en rapport avec leur vie nomade : ils sont maquignons, raccommodeurs d'ustensiles, ménétriers, joueurs de gobelets, etc., simulant ainsi des moyens honnêtes d'existence, tandis que le vol, le vol furtif et sans audace, est leur habituelle ressource. Surpris en délit, ils prennent si rapidement la fuite, qu'il faut, dit-on, être à cheval pour les atteindre.

Chacun sait qu'ils lèvent tribut sur les gens crédules en prédisant l'avenir par l'inspection des mains, en jetant des sorts, en guérissant les maladies avec des paroles. Ce sont en général leurs femmes, quand elles sont vieilles, qui exploitent cette branche d'industrie; jeunes filles, elles chantent et dansent pour quelques aumônes.

En Europe, on n'a pas toujours regardé les Bohémiens comme des créatures humaines; ainsi le *Mémorial des Pyrénées* disait récemment que, suivant un vieux dicton du pays Basque, abattre un des leurs d'un coup de carabine est chose aussi licite que tuer un loup ou un renard; ainsi Grellmann rapporte qu'à une partie de chasse d'une cour d'Allemagne, on tua comme des bêtes fauves une Bohémienne et l'enfant qu'elle allaitait.

Aucune chronique ne précise l'époque de la première apparition de ces hommes en Europe; leur présence est constatée dès 1417 dans la Hongrie, la Bohême et une partie de l'Allemagne; dès 1422 en Italie, et chez nous en 1427. — Le 17 août de ladite année, raconte un contemporain, dix ou douze voyageurs arrivèrent à Paris; ils furent logés par justice hors de la ville, dans le bourg de la Chapelle-Saint-Denis, ainsi qu'une centaine des leurs, venus peu de jours après. Ces gens prétendirent qu'ayant été *chrétiennisés* dans la Basse-Egypte

leur pays natal, ils furent contraints de renoncer à leur nouvelle religion par les Sarrasins, vainqueurs des chrétiens : mais que ceux-ci, vainqueurs à leur tour, les *chrétiennisèrent* de nouveau, et les envoyèrent à Rome pour y confesser leurs pechés, *et là, allèrent tous, petits et grands, à moult grand' peine pour les enfans.* Le pape leur ordonna, comme pénitence, ajoutèrent ces imposteurs, *d'aller sept années en suyvant parmy le monde, sans coucher en lit*, et enjoignit à tout évêque et abbé portant crosse de leur donner six livres tournois. — Pour justifier leur vagabondage après les sept premières années, dit Pasquier après avoir cité le passage du vieil auteur, ces étrangers prétendirent que les sept ans de pénitence se renouvelaient de période en période.

Ces pauvres gueux pleins de bonaduentures Ne portent rien que des Choses futures

Nos aïeux appelèrent d'abord Égyptiens ou Penanciers (c'est-à-dire penitenciers) *ces pauvres chrétiens expatriés, ces bons pénitens*; ils leur donnèrent le nom de Bohémiens lorsqu'ils crurent que la Bohême était leur patrie. — En Angleterre, on les nomme Gypsies (Egyptiens); Zigeuner en Allemagne; Zigari et Zingari en Italie; en Norvege, Tartares; les Espagnols les appellent Gitanos (Egyptiens), et ce nom a pris dans leur langue l'acception d'hommes rusés et trompeurs; enfin presque chaque peuple leur a donné un nom different.

En 1539, François I[er] expulsa de France, *sous peine de punition corporelle, ces personnages incognus qui avoient accoutumé aller, venir, séjourner et traverser d'un lieu à l'autre, sous umbre d'une simulée religion et d'une certaine pénitence.*—Charles IX, par l'ordonnance de 1560, leur enjoignit de quitter le royaume dans le délai de deux mois, sous peine d'avoir les cheveux et la barbe rasés et de trois ans de galères, et, pour les femmes et enfans, sous peine d'avoir la chevelure rasée. — Comme ces vagabonds reparaissaient toujours, l'edit de 1666 les bannit de nouveau en ajoutant à la sévérité de la sanction penale.

Depuis long-temps la France est debarrassée de ces hôtes dangereux, à l'exception de plusieurs départemens meridionaux et de quelques parties de frontières qu'ils franchissent promptement s'ils craignent les recherches des autorites locales. — Mais d'autres nations européennes sont à cet égard moins heureuses que la France, quoique presque partout on ait aussi porte contre ces aventuriers des lois de bannissement et de proscription, appliquees souvent avec une rigueur extrême. Ainsi l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre en comptent un assez grand nombre, l'Espagne en contient, dit-on, cinquante mille ; en Transylvanie, où beaucoup d'entre eux, ainsi qu'en Espagne, ont quitte la vie nomade, ils forment le seizième de la population. Leur nombre total en Europe est évalué à environ huit cent mille; mais il est presque impossible de le connaître exactement à cause de leur flux et reflux continuels d'une place à l'autre, et aussi parce que beaucoup de gens sans aveu, imitant leur jargon et leur costume, ont, de tout temps, été confondus avec eux.

Ce campement de maraudeurs, comme en pays ennemi, au milieu des peuples civilisés, cette dépravation héréditaire dans une

partie aussi notable de l'espèce humaine, sont un triste sujet de pensées. Si les Bohémiens descendent des Parias, comme Grellmann et d'autres savans le supposent, l'espèce d'interdit social qui pèse sur eux présente un rapprochement curieux avec la réprobation dont leurs pères étaient frappés dans l'Inde.

Au lieu de n'avoir pour les Bohémiens qu'un mépris dégradant et des lois inhospitalières, au lieu d'accepter la guerre qu'ils font à la société, ne serait-il pas de l'intérêt bien compris et même du devoir des États où il s'en trouve encore, de tendre, par des mesures habilement conçues et appliquées avec suite, à les rendre sédentaires et à diriger vers le bien la singulière intelligence dont ils sont doués? Plusieurs souverains, notamment l'empereur Joseph II, et, dans ces derniers temps, une société de philanthropes anglais ayant entrepris cette noble tâche, quelques succès partiels ont prouvé qu'aucune branche de la famille humaine n'est incapable de se soumettre aux lois sociales et ne mérite d'être à toujours frappée d'anathème.

Callot, à l'âge de 12 ans, alla à Florence avec une troupe de Bohémiens. En composant les deux dessins joints à notre article, le grand artiste dut s'inspirer de ses souvenirs, et rendre au naturel l'allure et le costume de ses anciens compagnons de voyage. (Voyez Notice sur Callot, 1835, p. 92.)

La mélancolie n'a pas de cause plus profonde que la paresse; son remède est le travail, ce travail ne dût-il rien produire d'utile. Le divin Socrate a dit : « Il vaut mieux travailler sans but que de ne rien faire. » BURTON.

QUELQUES ANNÉES D'UNE ORPHELINE A PARIS.

(Lettre d'une abonnée.)

Monsieur,

Les lettres d'un correspondant que vous avez publiées dans votre dernier volume, sous le titre d'*Histoire d'un Enfant de Paris* (1835, p. 209 et 226), m'ont enhardie à vous adresser le récit de quelques années d'une vie qui, sans présenter de grands événemens, ne vous semblera peut-être pas complètement dénuée d'intérêt, et pourra servir à encourager les jeunes filles livrées à leurs propres ressources, dans un monde où la vie difficile pour tous, l'est surtout pour elles.

Je suis fille d'un ancien officier de l'Empereur, qui, parti comme simple soldat, était parvenu au grade de colonel à l'époque de la chute de Napoléon. Quelques années avant l'invasion, mon père avait épousé une orpheline peu riche qui mourut en me donnant le jour. Il se promit de rester fidèle à la mémoire d'une femme qu'il avait beaucoup aimée, et de consacrer sa vie à la fille qu'elle lui laissait. Néanmoins les premières années de mon enfance se passèrent loin de mon père, dans sa famille et sous l'œil de sa vieille mère qui m'entoura des plus tendres soins. J'avais à peine sept ans à l'époque de la seconde Restauration; mon père fut licencié et vint se fixer près de sa mère; je ne l'avais guère vu jusqu'alors, mais son inépuisable tendresse me l'eut bientôt rendu cher, et ce ne fut pas sans verser d'abondantes larmes que nous nous séparâmes, lorsqu'on jugea que les soins de mon éducation rendaient nécessaire mon séjour dans une pension. Mon père choisit un des pensionnats les plus renommés de Paris et me recommanda particulièrement à la maîtresse, qu'il pria de me donner les meilleurs maîtres en tous genres. Deux ans après, mon père vint se fixer à Paris; sa mère était morte, et il n'avait plus désormais que moi sur la terre. Son amour devint une idolâtrie; il prit un appartement près de ma pension, me vit chaque jour, chaque jour me fit lui conter mes petites douleurs et arracha pour moi une à une toutes les épines de ma vie d'enfant. Lorsque mes maîtres se plaignaient de mon inapplication, il m'excusait en disant que j'étais délicate et qu'il ne fallait pas me gêner. Il regardait d'ailleurs tout ce qu'on m'enseignait comme peu important, et, à vrai dire, la grande affaire pour lui, c'était mon bonheur, mon bonheur du moment; il ne pouvait me voir souffrir, et la moindre contrainte qui m'était imposée lui semblait un acte de barbarie. Fier du peu que j'apprenais, il m'en savait gré, sans jamais penser qu'on pût faire davantage. Il m'accablait de cadeaux, ne me refusait aucune fantaisie, et attendait avec impatience le moment de me retirer d'un lieu où il ne pouvait me voir à chaque instant.

Lorsque j'eus atteint ma seizième année, mon excellent père me fit quitter la pension où j'étais restée jusque là. Il me consulta sur le choix du lieu que nous devions habiter, et nous nous décidâmes pour Versailles, où il me fit jouir, comme à Paris, de tous les plaisirs de mon âge. Il me présenta dans le monde, et comme on sut bientôt que mon père avait outre sa pension une centaine de mille francs placés dans une maison de banque, et que cette somme était destinée à faire la dot de sa fille, nous fûmes bien accueillis partout, toutes les mères me convoitèrent pour leurs fils et de fréquentes demandes en mariage furent adressées à mon père. Il me les communiqua toutes, et elles furent toutes repoussées par moi à sa grande joie; car il avait autant besoin de mon amour que de mon bonheur, et il lui semblait qu'une fois mariée, je l'aimerais moins. Du reste, en fait de mariage, comme en tout, il me laissait parfaitement libre de suivre ma volonté.

Cette vie dura six ans : oserai-je l'appeler heureuse? Était-ce bien la vie, cette existence facile, mais oisive et monotone, qui me donnait si peu l'idée de la vie réelle, et qui ne me prémunissait contre aucun des maux de l'avenir. Jusqu'à vingt-deux ans, je vécus donc comme une enfant, heureuse du présent, et insouciante de l'avenir.

La révolution de juillet éclata : ses suites furent désastreuses pour beaucoup de fortunes. Le banquier chez lequel mon père avait placé ses capitaux fut complètement ruiné, et se brûla la cervelle de désespoir de ne pouvoir faire honneur à ses affaires. En apprenant cette nouvelle, mon pauvre père fut anéanti; toutes ses espérances pour mon avenir étaient désormais détruites. J'eus beau chercher à le consoler, il ne pouvait se relever du coup qu'il avait reçu. A partir de ce moment, il ne fit plus que languir, et au bout de quelques mois, il expira dans mes bras en me bénissant et en me demandant pardon de me laisser seule dans une vie qui ne devait plus m'offrir que des douleurs. Pauvre père! puisses-tu, du lieu de repos où tu es maintenant, sentir ta fille heureuse et calme; puisses-tu, comme elle, t'enorgueillir en la voyant ne devoir qu'à son travail une douce et honorable existence.

Je n'essaierai pas de peindre la douleur que me fit éprouver la perte de mon père; on la devinera facilement. Je fus long-temps abattue et plongée dans une sorte de léthargie morale; et lorsqu'enfin, le premier accès étant passé, j'eus retrouvé un peu de force, je regardai autour de moi pour chercher les amis sur lesquels je pourrais m'appuyer; je vis avec effroi que j'étais seule, seule dans la vie à vingt-deux ans!.... Je me demandai ce que je ferais, et je ne pus rien résoudre.

Au milieu de ces douloureuses perplexités, je reçus une lettre d'une parente de mon père, qui m'engageait à venir passer au moins quelque temps près d'elle. Cette parente, femme distinguée par son cœur et par son esprit, était, à cinquante ans, pauvre, veuve et sans enfans : elle me recommandait le courage, la confiance en Dieu, et finissait sa lettre en m'assurant que je trouverais en elle la tendresse

et la protection qu'une fille peut attendre de sa mère. J'acceptai son offre, et après avoir terminé mes affaires et réalisé le peu qui me restait, je m'acheminai vers Paris où elle demeurait, portant avec moi un petit mobilier, et six mille francs en argent, seul débris que j'eusse pu sauver du naufrage de toutes mes espérances.

Ce fut vers la fin de l'année 1831 que j'arrivai à Paris, et descendis chez ma parente qui me donna une petite chambre dans son logement situé au quatrième, sur la cour, dans un quartier assez retiré. Bientôt nous parlâmes ensemble du parti que je prendrais; je lui dis quelles étaient mes ressources; et pour ne rien faire à la hâte ou par impatience, voici ce qu'elle me conseilla et ce que je résolus. Je fis deux parts égales de mes six mille francs. La première fut placée sur l'état, et je me promis de n'y toucher que lorsque mon avenir serait assuré. La seconde fut destinée à me faire vivre pendant deux ans, temps que je me fixai moi-même pour trouver des moyens d'existence. Je m'arrangeai avec ma parente pour rester chez elle en lui payant une petite pension, et cette excellente femme se montra véritablement ma mère par les soins et la protection dont elle m'entoura; mais quelle que fût sa bonté pour moi, je souffris cruellement pendant les premiers jours que je passai près d'elle. Ma parente me fit entendre, avec une douceur qui me sembla sévère, qu'il fallait renoncer aux habitudes de mollesse que j'avais contractées; je dus me lever de bonne heure, et faire moi-même ma chambre; les premières fois, je désespérai d'en venir jamais à bout; j'avais à peine vu la bonne faire toutes ces choses chez mon père, et j'avais alors grand soin de m'éloigner pour éviter la poussière qui s'élevait des meubles ou du parquet. Ma parente faisait elle-même sa cuisine comme son ménage; je voulus l'aider, je m'en trouvais tout à fait incapable; je ne savais ni comment éplucher les légumes, ni ce qu'il fallait d'assaisonnement pour quoi que ce fût; elle riait doucement en voyant ma maladresse; mais comme toujours elle ajoutait quelques réflexions sur la mauvaise éducation qu'on donne aux jeunes filles riches, je me sentais blessée, et trouvais amères des paroles qui n'étaient que sages. Un jour elle me pria d'aller chercher je ne sais quels légumes chez le fruitier; je n'osai dire non; mais mon cœur se gonfla : ma parente me mit à la main un petit panier que je laissai chez la portière; j'étais rouge de honte, et j'eus peine à faire comprendre au fruitier ce que je voulais; je payai sans marchander; j'enveloppai les légumes dans mon mouchoir de poche; je les cachai sous mon manteau, et revins à la maison en ayant bien soin de regarder si personne ne me voyait; j'étais pâle en rentrant; ma parente crut qu'on m'avait insultée; je lui répondis que non, mais que je me trouvais malade, ce qui était presque vrai, et j'allai me mettre au lit, où je pleurai de l'humiliation que je venais de subir. Il me faut du courage pour rappeler aujourd'hui ces souffrances d'un misérable amour-propre dont grâce au ciel je suis guérie; mon amie ne les apercevait pas, ou si elle les voyait, elle tâchait de m'en corriger sans me brusquer, mais en se gardant bien de flatter ma faiblesse. J'eus à souffrir mille petites douleurs semblables, toutes pitoyables, et qui toutes devenaient terribles par les vices de ma première éducation. Le peu que je viens de dire suffira pour en donner une idée, et si l'on est sur le point de me blâmer sévèrement, on se rappellera que je m'accuse moi-même.

Mais revenons à ce qu'il y avait de réellement difficile dans ma position, c'est-à-dire la nécessité de me créer un état. Je songeai d'abord à trouver des ressources dans les talens qui faisaient le fond de mon éducation. Je jouais du piano, je parlais anglais et italien, je dessinais; enfin j'avais tous les talens de ce qu'on nomme une jeune fille bien élevée. Je pouvais donner des leçons, je le croyais du moins; toutefois, je ne voulus le faire qu'après m'être assurée que j'en étais vraiment capable. Je consultai quelques professeurs, et j'eus bientôt acquis la triste conviction qu'il me faudrait étudier long-temps avant d'être en état d'enseigner; j'étais incapable de lire la musique à première vue, et j'allais imparfaitement en mesure. Quant à l'anglais et à l'italien, ma prononciation était détestable, et je savais à peine la grammaire; pour le dessin, c'était pis encore, et je ne pouvais me dissimuler que les jolis cadres tant admirés dans le salon de mon père, avaient été fort retouchés par mon maître, et que seule j'étais incapable de rien faire. Un peu désappointée, je songeai à commencer l'éducation de quelque jeune fille riche, ce dont j'étais capable. J'entrai chez un riche banquier de la Chaussée-d'Antin; mais quel temps d'épreuve fut pour moi celui que je passai dans cette maison! La jeune fille qu'on me donna était une enfant gâtée dans toute la force du terme; son père me recommanda de la tenir sévèrement, en même temps que sa mère me dit que sa fille étant fort sensible et fort délicate, il fallait la contrarier le moins possible. La mère de mon élève, jeune femme coquette et nerveuse, me traita bien d'abord, et bien ôt voulut m'asservir et m'employer à amuser son désœuvrement. Il me fallait souvent quitter la leçon que je faisais répéter à l'enfant pour lire un roman à la mère, ou lui faire de la musique qu'elle interrompait d'une manière capricieuse et souvent blessante. Quelquefois tout était mal; l'enfant à laquelle d'ordinaire on passait les choses les moins pardonnables, était grondée sans raison; et si je cherchais à l'excuser, sa mère me répondait avec colère en m'accusant de protéger par ma faiblesse les défauts d'une enfant confiée à mes soins. Je ne pus rester que trois mois dans cette maison où je dépensai plus de courage passif qu'il ne m'en avait fallu jusque là dans toute ma vie.

Je retournai chez ma parente, et nous cherchâmes de nouveau ce que je pourrais faire.

La suite au prochain mois.

Le grand Corneille, prince des poëtes dramatiques français, m'a avoué, non sans quelque peine et quelque honte, qu'il préférait Lucain à Virgile.

HUET, *Évêque d'Avranches.*

Date précise de la fondation de St.-Nicaise de Reims. — M. Nadiegts-Laborde a découvert, à l'entrée de la nef de St.-Nicaise de Reims, une grande pierre funéraire sur laquelle est figuré un personnage coiffé d'un petit bonnet de coton et enveloppé d'un petit manteau de berger. Sa main droite tient une règle, et son bras gauche, replié sur sa poitrine, supporte le modèle d'une chapelle gothique. Ses pieds posent sur un cep de vigne. Alentour sont écrits ces mots en caractères du treizième siècle :

« Cy gist maitre Hues *li bergiers*, qui commença cette » église l'an de l'Incarnation Mccxix, li mardi de Paques, et » qui trepassa l'an Mcclj, li mardi après Paques. Pries por » deu, priés pour je et pour li. »

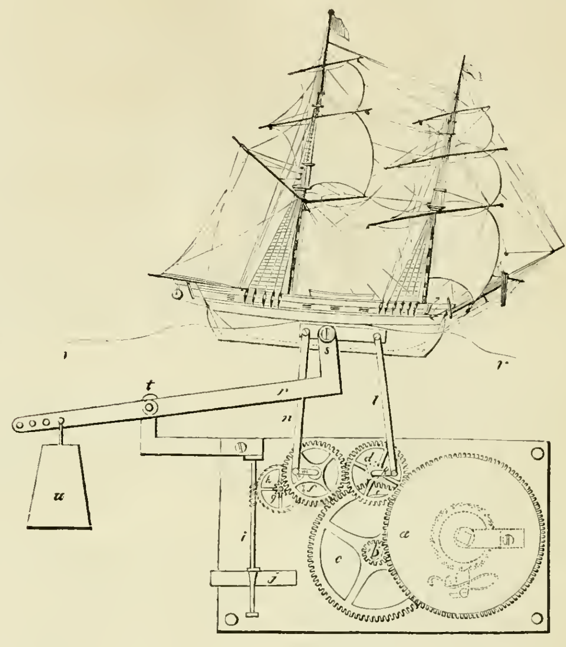
La chaussure particulière aux patriciens ne saurait les garantir de la goutte qui souvent les empêche de marcher; les chevaliers romains ne laissent pas que d'être affligés de panaris, malgré les anneaux précieux qu'ils portent aux doigts; et les couronnes des rois n'empêchent pas que ceux qui les portent ne soient plus d'une fois tourmentés de violens maux de tête. PLUTARQUE.

PENDULES A NAVIRE.

On voit depuis quelque temps à Paris, sur les boulevards et dans la rue Neuve-Vivienne, des pendules décorées d'une

marine en mouvement. C'est un navire entouré d'une membrane flexible qui se roule et se déroule en imitant assez bien les ondulations des vagues : il s'incline selon la mer qui le porte, et rappelle parfois avec bonheur à ceux qui ont navigué quelques unes de ces attitudes soudaines, tantôt coquettes, tantôt majestueuses, que prend au tangage et au roulis un navire battu par le vent. Le mécanisme qui cause l'illusion a été récemment imaginé en Angleterre; il est fort simple, et se comprend au premier abord à l'aide des deux dessins que nous en donnons.

Un ressort renfermé dans le barillet denté *a* communique le mouvement aux deux petites roues dentées *e* et *f*, qui engrènent l'une avec l'autre; elles portent sur leurs axes deux petits bras de levier *k m*, à l'extrémité desquels sont librement attachées deux grandes tiges *l n*. Ces deux tiges sont fixées aux flancs du navire par deux boulons autour desquels elles



(Navire-Automate. — Fig. 1.

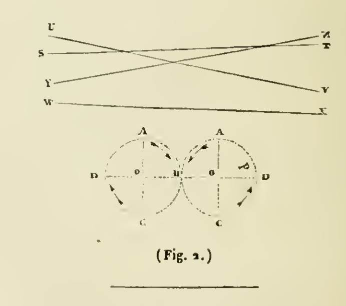
peuvent tourner. Si le mécanisme se bornait à cela, le pont du navire prendrait un simple mouvement d'ascension et de descente en se maintenant toujours parallèle à lui-même; mais un levier coudé *s r t*, portant à son extrémité un poids *u*, est aussi fixé aux flancs du navire par un boulon *s* autour duquel il peut tourner; il tourne également autour du point d'appui *t*. Comme son point d'attache *s* aux flancs du navire est plus voisin de celui de la tige *n* que de celui de la tige *l*, il modifie les mouvemens de haut et de bas de telle sorte que la vitesse des points d'attache de chaque tige varie continuellement, et force le navire à prendre à chaque instant une inclinaison différente en avant et en arrière.

La deuxième figure montre les positions successives du pont du navire selon les positions des deux roues *e f*. Lorsque les petits leviers coudés *h* et *m* sont verticaux dans la position O A, le pont prendra, je suppose, la position S T; lorsque O A aura pris la position O B, S aura monté en U et T descendu en V; O B étant en O C, U sera en W et V en X; enfin, dans la position O D du rayon O A, W ira en Y et X en Z. Les flèches indiquent le sens dans lequel tournent les roues; la roue de gauche va dans le sens opposé à celle de droite; les positions des rayons correspondans sont marquées des mêmes lettres.

Tout l'ingénieux du mécanisme repose sur le levier coudé à poids, qui fait varier à chaque instant la vitesse et l'inclinaison de la proue et de la poupe, et dont on peut modifier le mouvement par la position du poids *u*.

r r représente la section de la membrane qui simule la surface de la mer; l'illusion consiste en ce que la membrane peinte semble porter et soulever le navire, tandis qu'au contraire c'est le navire qui entraîne avec lui la membrane.

i et *j* sont la vis sans fin et le volant qui régularisent le mouvement.



(Fig. 2.)

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

SALON DE 1836. — PEINTURE.

LE TRIOMPHE DE PÉTRARQUE, PAR M. BOULANGER.



(Salon de 1836; Peinture. — Le Triomphe de Pétrarque, par M. Boulanger.)

LE TRIOMPHE DE PETRARQUE.

En examinant une grande partie des œuvres exposées au Salon de 1836, le sentiment le plus pénible qu'elles fissent éprouver n'était pas seulement celui de leur médiocrité d'exécution, mais de l'absence qu'elles témoignaient de toute étude sérieuse, de toute préoccupation intellectuelle, grave et élevée, de toute passion, soit pour les souvenirs individuels, soit pour les personnages illustres, ou les faits mémorables de l'histoire. Aussi quel bonheur n'éprouvait-on pas à se trouver en face d'une de ces toiles si rares qui attestaient, dans leur auteur, une véritable inspiration, un travail consciencieux, une de ces prédilections d'artiste pour l'individu ou l'événement qu'il représente. Telle est l'impression que nous avons sentie en présence du *Triomphe de Pétrarque*, par M. Louis Boulanger. Dans l'attitude des personnages, dans l'expression des physionomies, dans le soin délicat qui préside à l'ensemble et aux détails de la composition, il est facile de voir que ce n'est pas là un de ces sujets de commande fournis au pinceau de l'artiste, ou par le hasard, ou par le caprice et les exigences d'une autorité quelconque. M. Louis Boulanger a voulu nous faire assister à cette magnifique solennité dans laquelle l'Italie du quatorzième siècle rendit à son plus grand poëte les honneurs que l'ancienne Rome ne réservait qu'à ses généraux vainqueurs.

Le 23 août 1340, Pétrarque reçut une lettre du sénat de Rome, qui l'invitait à se rendre dans la capitale du monde, pour y recevoir au Capitole la couronne de lauriers. Le soir du même jour, Pétrarque reçut une seconde lettre de Robert de Bardi, Florentin, chancelier de l'Université de Paris, qui, au nom de cette Université, alors la plus célèbre de l'Europe, l'invitait à se rendre à Paris, pour y être également couronné de lauriers. Pétrarque était âgé de trente-six ans, et il vivait dans sa retraite de Vaucluse, près d'Avignon, lorsque les deux plus grandes villes de l'univers parurent se disputer l'honneur de lui préparer un triomphe. Le poëte donna la préférence à sa patrie.

La cérémonie du couronnement eut lieu le jour de Pâques de l'année 1341 (15 avril), époque où une immense affluence de pèlerins se trouvait à Rome, pour visiter les châsses des apôtres, et où la ville était remplie des représentans de tous les royaumes chrétiens. Voici comment une chronique du temps décrit le costume de Pétrarque et les détails de cette cérémonie. On mit au pied droit du poëte une sandale de cuir rouge, garnie de rubans couleur de pourpre, qui tenait lieu du cothurne, marque symbolique de la poésie tragique. Le pied gauche fut chaussé d'un brodequin violet, orné de petits cordons bleuâtres, emblème de la poésie comique. Par-dessus sa tunique, qui était de soie grise, l'on plaça un manteau de velours, doublé en satin vert, pour montrer que les idées d'un poëte doivent sans cesse être fraîches et nouvelles. Autour du cou on lui agrafa une chaîne de diamans, pour signifier que les pensées devaient être pures et claires. Sur la tête on lui mit ensuite une splendide mitre en drap d'or, d'une forme conique très allongée, afin qu'elle pût recevoir les guirlandes. Deux bandes lui tombaient par derrière sur les épaules, comme l'on en voit aux mitres des évêques. A son côté, se remarquait une lyre d'argent, suspendue par une chaîne d'or, façonnée en forme de serpens entrelacés, pour faire comprendre au triomphateur que son esprit devait continuellement changer de *peau* et d'enveloppe, à la manière du serpent. On plaça derrière lui une jeune fille échevelée, et nu-pieds, pour tenir la queue de sa robe. Elle était couverte de la fourrure d'un ours, et portait à la main gauche une torche allumée. Cette jeune fille était l'emblème de la folie, qui marche toujours sur les traces des poëtes. Des jeunes gens vêtus de pourpre adressaient aux Romains, au nom de Pétrarque, des vers que le poëte leur avait enseignés pour cette cérémonie. Les familles les plus distinguées de la noblesse avaient sollicité pour leurs fils l'honneur d'entrer dans le cortége du grand homme. Des tambours et des trompettes annonçaient le poëte. Arrivé dans la salle de justice, il se retourna vers la foule qui l'accompagnait, en s'écriant : « Que Dieu conserve le peuple » romain, le sénat et la liberté! » puis il se mit à genoux devant le sénateur : ce dernier, qui portait une couronne de lauriers, la mit sur la tête de Pétrarque, et la foule fit retentir le palais et la place de ses applaudissemens, en s'écriant : « Vivent le Capitole et le poëte! »

M. Louis Boulanger a choisi le moment où le cortége revient du Capitole. Le poëte paraît simple, modeste, recueilli et même triste. Nous avons entendu quelques personnes reprocher à sa figure de ne pas exprimer assez l'exaltation et l'enivrement de la gloire; mais on a oublié cette circonstance touchante du triomphe de Pétrarque, c'est qu'au moment le plus beau de sa vie, le souvenir de celle qu'il avait tant aimée et tant chantée lui revint plus vif et plus amer, et ne put empêcher son âme de ployer sous une irrésistible mélancolie, malgré l'éclat et la joie de cette apothéose populaire; la pensée de *Laure* s'empara tellement de sa pensée, qu'il composa ce même jour, pendant la marche du cortége, une de ses plus charmantes *canzoni*, *la Vision*. On peut supposer que M. Louis Boulanger a représenté Pétrarque au moment où il compose *la Vision*. La *Rêverie*, assise aux pieds du poëte, est délicieuse pour la vérité et la naïveté de l'attitude et de l'expression. Les Muses qui entourent le char sont aussi exécutées avec une remarquable variété de poses et de figures; elles sont toutes charmantes de naturel et de grâce. Ce groupe principal de cette grande toile est la partie la plus irréprochable; l'ensemble de la composition manque un peu de mouvement, d'air et de chaleur, on n'y voit pas assez d'enthousiasme populaire; malgré cette critique, *le Triomphe de Pétrarque* est le meilleur ouvrage de M. Louis Boulanger, et un des plus distingués du Salon de cette année; on ne saurait trop en louer la consciencieuse exécution, la pureté et l'élégance du dessin, la vivacité et l'harmonie du coloris, le modelé plein de finesse des têtes. Que M. Louis Boulanger renferme son talent dans un cadre moins vaste et moins compliqué de personnages, il nous donnera un chef-d'œuvre.

HISTOIRE DE LA STÉNOGRAPHIE.

(Deuxième article. — Voyez page 147.)

Après avoir fait partie de l'éducation dans les beaux jours de Rome, la sténographie s'éclipsa avec la décadence des lettres et la perte de la liberté. Du sénat et du Forum, où elle était devenue inutile, elle passa dans les temples des chrétiens, et y partagea d'honorables persécutions. C'est à la sténographie que nous devons les Actes des Martyrs, les improvisations d'Origène, les ouvrages de saint Jérôme, qui n'avait pas moins de dix secrétaires, quatre pour recueillir ses idées et six pour les traduire en écriture ordinaire; ceux de saint Augustin, qui avait huit sténographes, lesquels se relayaient de deux en deux, afin que rien ne fût omis ou altéré; enfin, saint Anselme nous apprend que saint Jean Chrysostôme se servait habituellement de sténographes pour accélérer ses travaux.

L'usage de la sténographie, si utile aux Pères de l'Église, se perdit peu à peu, et disparut entièrement sur la fin du dixième siècle.

Outre l'ignorance profonde dans laquelle la société se trouvait alors plongée, et qui rendait cet art inutile, la superstition en rendait la profession dangereuse.

Au onzième siècle, plus d'un malheureux sténographe accusé de nécromancie ou de secrets entretiens avec le diable, expia sur un bûcher le crime irrémissible de ne pas partager l'ignorance commune; et comme la profession du sténographe n'avait aucune de ces compensations d'enthou-

siasme qui font les martyrs, elle ne pouvait plus subsister; elle s'éteignit.

C'est au savant abbé Tritème que la sténographie doit l'avoir été retirée de la nuit où elle était plongée. Tritème, qui aimait beaucoup les livres, prenait plaisir à parcourir les bibliothèques. C'est en feuilletant celle d'un couvent de son ordre, qu'il trouva un petit cahier écrit en notes et couvert de poussière. Sa vétusté et le peu de cas que l'on en faisait l'avaient relégué dans les rebuts.

Peu de temps après, il découvrit à la bibliothèque de Strasbourg un Psautier également écrit en notes. C'est de ce dernier ouvrage que Tritème a tiré l'alphabet tironien qu'il a inséré dans sa *Polygraphie*.

A l'exemple de Tritème, plusieurs savans, parmi lesquels il faut distinguer Groterus, Porta, Pierre Amon, Carpentier et Kopp, se sont livrés à un examen approfondi des notes tironiennes. Quoiqu'ils aient puisé tous aux mêmes sources, ces divers commentateurs ont été partagés de sentimens, et ont publié des alphabets tironiens entièrement différens.

Nous croyons devoir attribuer la diversité de ces opinions à deux causes que nous avons déjà signalées, mais que nous sommes obligés de rappeler pour en tirer une autre conséquence; 1° les jambages inutiles et les formes angulaires que nous remarquons dans les notes tironiennes devaient en rendre l'exécution extrêmement lente et difficile; 2° l'appropriation à la langue latine des signes grecs de Xénophon devait nécessairement contribuer aussi à rendre la méthode de Tiron imparfaite et insuffisante. Or, il était impossible avec de tels moyens de suivre la parole même lente des orateurs romains. Que fallait-il donc faire? évidemment créer des abréviations particulières; c'est ce que fit Tiron, c'est ce qu'ont fait après lui Persanius, Philargirus, Sinnus, Sénèque, et saint Cyprien surtout, qui a composé un dictionnaire à part pour approprier la sténographie au langage mystique des chrétiens. On conçoit d'après cela quelles difficultés ont dû éprouver les commentateurs qui ont essayé de démêler un alphabet au milieu de treize mille signes tous arbitraires, à l'exception de quarante à cinquante tout au plus.

Après avoir pris la sténographie à son origine, et l'avoir suivie jusqu'à sa disparition, il nous reste un mot à dire sur sa renaissance dans le seizième siècle. Ce fut l'Angleterre qui, s'il nous est permis d'employer cette expression, lui servit de second berceau.

Il faut l'avouer, les peuples modernes ont plus travaillé à son perfectionnement que les peuples anciens. L'ouvrage de Macauley, le premier écrivain anglais qui ait traité de cette matière, a été suivi d'une foule d'autres qui se sont succédé rapidement. L'Angleterre compte plus de quarante auteurs de méthodes, qui tous, plus ou moins, ont contribué à nous donner une écriture infiniment préférable à celles des Romains. Sous le règne de Louis XIII, l'abbé Cossard publia le premier ouvrage qui ait paru en France sur la sténographie. Il était intitulé: l'*Art d'écrire aussi vite qu'on parle*.

Un ouvrage plus remarquable parut en France, en 1776; c'est la Tachygraphie de Coulon de Thevenot. Malheureusement la tachygraphie, presque aussi exacte, à l'orthographe près, que l'écriture ordinaire, a le défaut de n'être pas assez rapide, et se trouve ainsi ne pas remplir le but de son auteur.

De toutes les méthodes que nous avons citées et d'une foule d'autres que nous passons sous silence, celle de Samuel Taylor, qui parut sur la fin du dernier siècle, eut la vogue la plus méritée et la plus soutenue. Taylor supprima hardiment les voyelles médianes qui faisaient le désespoir de ses prédécesseurs, et obtint par là une rapidité presque double de celle que l'on avait obtenue avant lui. Aussi la jeunesse se précipitait-elle en foule dans les universités d'Oxford, d'Écosse et d'Irlande, pour y suivre ses leçons. On peut dire que Taylor opéra dans l'art abréviateur une véritable révolution.

Adaptée à la langue française par Pierre Bertin, la sténographie de Taylor fixa l'attention publique, et fit éclore une foule de systèmes sous mille titres différens.

Cette méthode a été plusieurs fois corrigée et notablement modifiée; mais les corrections et les modifications qu'on lui a fait subir sont diversement jugées par les uns, et complètement rejetées par les autres; c'est un débat qui n'est pas encore jugé.

PEIRESC.

Peiresc, antiquaire, historien, naturaliste, médecin, jurisconsulte, voyageur; Peiresc, le protecteur et l'ami de tous les savans de son siècle, et appelé par Bayle le procureur-général de la littérature, est aujourd'hui presque oublié.

Peu d'existences ont été cependant plus belles et mieux remplies que la sienne. Sa famille, originaire de Pise, était, depuis le règne de saint Louis, établie en Provence, où elle occupait un rang distingué. Il vint au monde le 1er décembre 1580. Sa naissance fut accueillie comme une faveur du ciel par son père et par sa mère, qui désespéraient d'avoir jamais d'enfans. La précocité de son esprit fut des plus remarquables. A l'âge de seize ans, ayant terminé ses études au collége de Tournon, il partit pour l'Italie, où il se lia avec Pinelli, Fra-Paolo, Baronius, d'Ossat; enfin avec tout ce qui s'y trouvait d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et les arts. La passion instinctive qu'il avait montrée dès son enfance pour toutes les parties de la science acheva de s'éclairer par l'étude des anciens et le commerce des savans modernes. Nous ne le suivrons pas dans les divers voyages qu'il entreprit après avoir terminé ses études de droit à Montpellier; nous ne parlerons pas non plus de ses relations avec tous les hommes célèbres de son temps. Un tel récit ne serait rien moins que la statistique complète de la république des lettres à cette époque, grossie de toute la série contemporaine du dictionnaire historique, le tout enrichi des cartes d'Italie, de France, de Hollande et d'Angleterre.

Bien jeune encore, mais homme depuis long-temps, on le voit dans le cours de ses voyages, exercer déjà l'autorité d'un génie auquel nul n'est tenté de demander son âge. A Leyde, il fait remarquer à Lécluse octogénaire des erreurs échappées dans sa description des plantes de l'Inde. A Delft, il corrige les travaux numismatiques de Gorlæus. C'est alors que, rappelé en France par ses parens, il refusa une riche héritière, pour pouvoir consacrer sa vie entière à la science. Des faveurs dont sa famille et l'État cherchaient à l'entourer, il n'accepta que la charge de conseiller au parlement d'Aix, charge dont ses ancêtres avaient été en possession depuis le règne de François 1er. Si la magistrature rendit alors le savant plus sédentaire, il n'ôta rien à ce dernier de son activité. Ce qu'il ne pouvait plus faire par lui-même, il le faisait exécuter par des émissaires qu'il entretenait en Grèce, en Syrie, en Egypte, et jusque dans le Nouveau-Monde, et dans les États barbaresques. Ces délégués étaient chargés de lui envoyer des manuscrits et des livres d'art, des plantes et des animaux peu connus. Ces occupations ne faisaient point languir sa correspondance avec tous les savans et les conseils de l'Europe. Son habitation était un véritable musée, image de son cerveau; il avait à ses gages un graveur, un sculpteur, un relieur et un copiste, auxquels il adjoignait un peintre dans l'occasion. Du reste, l'amour de la propriété intellectuelle semble avoir été inconnu à cet homme vraiment extraordinaire; il n'agissait que pour la gloire et les intérêts de la science, et jamais pour les siens propres. Comprenant que si, dans la construction d'un édifice, un ouvrier de plus n'est pas fort utile, rien au contraire ne l'est plus

qu'un homme qui dirige les ouvriers, qui leur indique et leur fournit les matériaux, il accepta ce dernier rôle. Aussi le voit-on donner des livres hébreux à Scaliger, des manuscrits arabes à Saumaise et à Kircher, des manuscrits grecs à Holstenius, des tables astronomiques à Sickard; aux historiens, des systèmes et des documens inédits; aux antiquaires, des inscriptions qu'il leur apprend à déchiffrer; à Mersenne, à Grotius, et à tous leurs émules, de bons avis, et parfois d'importantes corrections. Partout où se trouve un ouvrage à faire ou à publier, sa coopération est certaine; il aide les savans de ses recherches et de ses livres, il leur procure des adjoints, des secours matériels et scientifiques; il s'agite, il sollicite le roi, les ministres, les bibliothèques, non pour lui, mais pour la science et les savans dont il est en quelque sorte l'intendant. Au milieu de ces occupations si variées, il met encore la main à l'œuvre quand il le faut, il se montre partout où il y a un préjugé à combattre, une erreur à redresser. Il expose que les pluies de sang, terreur des gens crédules (et tout le monde l'était alors), ne sont produites que par les sécrétions des papillons dans la chrysalide. Il rétablit la généalogie de la maison d'Autriche; avant Cuvier, il affirme que les ossemens fossiles, regardés comme des os de géans, sont des os d'animaux connus; avec Gassendi, il regarde les comètes comme des planètes; il dresse les tables des mouvemens des satellites de Jupiter, récemment découverts par Galilée.



(Buste de Peiresc, par Francin, au Musée de la Sculpture moderne.)

On doit à Peiresc la naturalisation en France d'un nombre considérable de végétaux, et de l'espèce des chats angoras. Le jasmin d'Inde, celui d'Amérique, le jasmin ou lilas de Perse et d'Arabie, le laurier rose, le myrte à fleurs pleines, la nèfle, plusieurs espèces de vignes, etc., ont été importés en France par ses soins.

Quant à sa carrière parlementaire, elle fut calme et honorable; les goûts du savant ne nuisirent jamais aux devoirs du magistrat, et peut-être le second fut-il protégé par le premier, en 1631 et 1632, quand Peiresc échappa à l'exil infligé par Richelieu aux membres du parlement d'Aix, qui avaient refusé leur adhésion au projet du premier ministre de faire de la Provence un pays d'élection. Il était pourtant au nombre des opposans; mais son caractère intègre, son horreur bien connue pour le trouble, et surtout sa grande réputation, ne permettaient guère de le traiter en rebelle. Il mourut le 24 juin 1637. Son éloge fut prononcé à Rome, dans la salle de l'Académie humoriste, par l'ordre du pape Urbain VIII. Dix cardinaux assistèrent à cette séance. Le regret de sa mort fut exprimé en quarante langues. Balzac l'a loué avec sa délicatesse habituelle, en disant : « Le mal qui le touchait ne le souillait pas. Sans » l'amitié d'Auguste, il fut un Mecenas. » Telle était la sensibilité d'organes de Peiresc, qu'ayant la langue enchaînée par une paralysie, il recouvra la parole en entendant une romance qu'il aimait.

Cette organisation magnifique, cette activité éparpillée sur mille objets divers, tant de dons précieux, tant de services rendus à la science, n'ont point valu à Peiresc une renommée durable. S'il avait pu se borner à être astronome comme Gassendi, naturaliste comme Linné, philosophe comme Bayle, et tant d'autres écrivains célèbres, son nom serait encore prononcé avec la vénération qui entoure les noms de ces grands hommes. Mais pour être moins populaire, sa gloire ne brille que d'un plus grand éclat aux yeux de ceux qui ne regardent pas la réputation comme le but des travaux scientifiques, et pour qui, dans un savant tel que Peiresc, l'insouciance de la renommée est un titre de plus à la gloire.

Le portrait de Peiresc que nous donnons est copié d'après un buste, ouvrage d'un artiste qu'un talent remarquable n'a pu sauver de l'oubli. A l'époque où vivait Peiresc, le voisinage de l'Italie et les souvenirs de la cour pontificale, dont Avignon fut pendant si long-temps le siége, comme chacun sait, avaient perpétué en Provence les traditions du beau.

Quelques artistes vraiment supérieurs, quoique peu connus, continuèrent à enrichir la Provence de leurs œuvres. Francin fut de ce nombre. La vie de ce sculpteur ne figure ni dans les biographies générales, ni dans les ouvrages spéciaux que nous avons été à même de consulter.

AUDITOIRE DE MANTES.

(Voyez une vue de Mantes, 1834, p. 201.)

L'Auditoire royal de Mantes est le lieu où se tenait la juridiction de la ville. Cet édifice fut commencé par le maire, le prévôt et les pairs de Mantes, alors que Louis, duc d'Orléans, gouvernait la France, durant la maladie de son frère Charles VI. Interrompue par les guerres civiles et nos luttes avec l'Angleterre, la construction ne fut achevée que sous le règne de Charles VIII, ainsi que l'attestent les mémoires manuscrits sur la ville de Mantes.

Ce monument n'a point échappé à l'impiété de nos Michel-Ange. Grâce à leur mauvais goût, les murs ont été reblanchis. Toutefois les détails d'architecture se sont conservés sains et saufs.

La porte est ornée d'une longue pyramide, surmontée d'une statue de saint Yves, patron des avocats et des procureurs, et soutenus par des arcs-boutans, supportés eux-mêmes par d'autres pyramides. Toute cette partie de l'Auditoire est sculptée et évidée avec grâce et légèreté. Entre les pyramides on aperçoit deux écussons. Celui à droite est aux armes de Milan, qui sont d'argent, au serpent d'azur, dévorant un enfant de gueules (Voyez les élémens de blason 1834, p. 194). Ces armoiries, que Louis d'Orléans prenait du chef de sa femme, Valentine, prouvent que le bâtiment avait atteint cette hauteur et que la porte était construite lorsque l'œuvre fut interrompue par les guerres. L'écusson de gauche est aux armes de France. Au-dessus du cintre

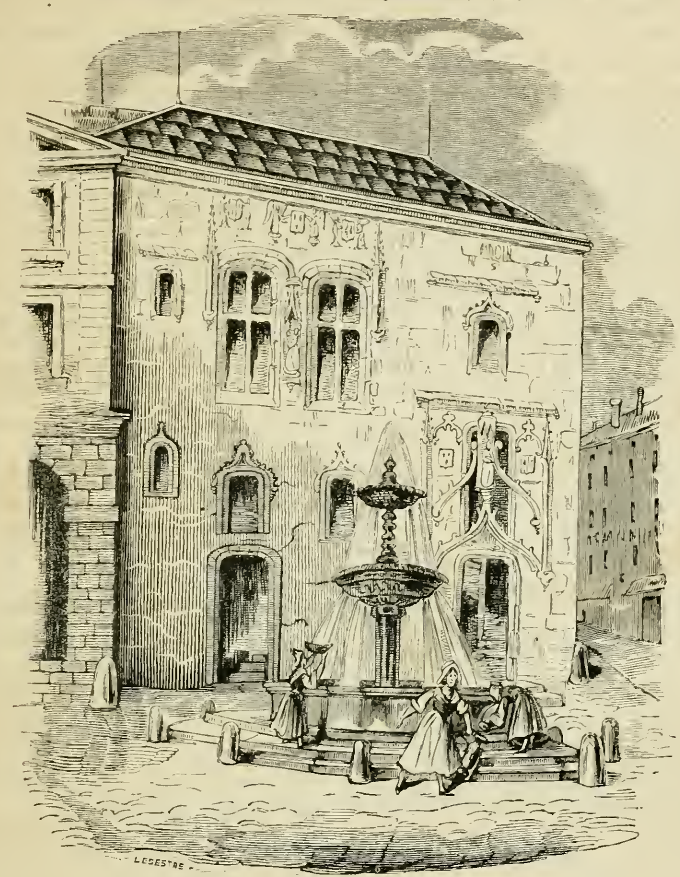
est un porc-épic, symbole de l'ordre que ce prince avait institué.

Dans le fond de la porte on aperçoit un escalier en limaçon. Le reste de l'architecture est d'une grande simplicité, et diffère peu de la façade des maisons ordinaires. Les deux croisées, entre lesquelles est une statuette de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, sont flanquées de pyramides. Au-dessus sont trois écussons : le premier est mi-partie de France et de Bretagne, le second est l'écu de France ; tous les deux indiquent que cet édifice fut construit du temps de Charles VIII et de Louis XII. Le troisième écusson porte une branche de chêne et une fleur-de-lis : c'étaient les armes de Mantes.

En 1552, Henri II créa les présidiances pour débarrasser les parlemens des petits procès qui retardaient l'expédition des grandes affaires; Montfort fut désigné d'abord pour le siége d'un présidial, qui, plus tard, fut transféré à Mantes Telle est l'origine de l'édifice dont il est ici question.

La coutume de Mantes fut rédigée en 1556.

Mantes a possédé d'autres tribunaux. Pendant que Henri IV y faisait sa résidence, le Châtelet y fut transféré et y demeura jusqu'après la réduction de la ville de Saint-



(Auditoire royal de Mantes.)

Denis, en 1593. Déjà en 1355, Marie de Brabant avait établi à Mantes sa chambre des comtes. En 1556, le grand conseil avait été aussi transféré dans cette ville. Il y condamna un gentilhomme à être décapité : après l'exécution, le bourreau mourut de la peur qu'il avait eue de manquer son coup.

A côté de l'Auditoire est l'Hôtel-de-Ville, dont on aperçoit un pavillon, avec un L couronné dans le fronton. La porte est ornée d'un écusson aux armes d'Harcourt, qui étaient de gueule, à deux fasces d'or.

Devant l'Auditoire est une petite place au milieu de laquelle est une fontaine à deux cuvettes superposées. Le pilier qui la soutient est hexagone ; chaque face est ornée d'arabesques de très bon goût. Cette fontaine appartient à l'architecture du temps de Louis XII. Ce fut en 1500 que la ville de Mantes y fit conduire l'eau qui prend sa source à la Carrelée, dans le clos des Célestins. Le bassin fut fait en 1526, aux dépens de l'Hôtel-de-Ville.

RELIQUES DES GRANDS HOMMES

PRIX DE LEUR VENTE.

Selon les anciens, la lampe d'Epictète aurait été payée 3,000 drachmes (environ 2,700 fr.), et le bâton de Peregrinus Protée, philosophe cynique, un talent (4 800 fr.).

Chez les modernes, le fauteuil en ivoire que Gustave Wasa reçut de la ville de Lubeck, a été, dit-on, adjugé,

en 1825, au prix de 58,000 florins (environ 120,000 fr.), au chambellan suédois M. Schnckel.

Le livre de prières que lisait Charles Ier étant sur l'échafaud, a été porté, en 1825, dans une vente de Londres, à 100 guinées (2,500 fr.).

L'habit que Charles XII portait à la bataille de Pultawa, conservé par les soins du colonel Roson, qui le suivit à Bender, se vendit, en 1825, à Edimbourg, 22,000 liv. sterl. (561,000 fr.); enfin, un morceau de celui de Louis XVI, allant à l'échafaud, porté sous le n° 721 du catalogue de la vente de M. Méon, 1829, aurait probablement été porté à un très haut prix, si des motifs de bienséance ne l'avaient fait retirer de la vente.

On pourrait encore ajouter à cette nomenclature curieuse, ce qui suit:

L'abbé de Tersan paya très cher des souliers de Louis XIV en satin blanc.

Une dent de Newton a été achetée, en 1816, par lord Schwaterbury, pour la somme de 730 liv. sterl. (16,595 fr.); ce seigneur l'a fait monter dans le chaton d'une bague qu'il porte habituellement. A propos de dents, M. Alexandre Lenoir raconte que, lors du transport des corps d'Héloïse et d'Abeilard aux Petits-Augustins, un Anglais offrit 100,000 fr. d'une de celles d'Héloïse.

Le crâne de Descartes a été porté, lors de la vente de la bibliothèque du docteur Sparman, vers 1820, à Stockholm, à la somme de 100 fr.; relativement, ce n'est pas cher pour l'enveloppe d'un tel cerveau!

La canne de Voltaire a été vendue 500 fr. à Paris, au docteur D...

Une veste de Jean-Jacques Rousseau fut payée 950 fr., et sa montre en cuivre 500 fr.

Une vieille perruque de Kant fut vendue après sa mort, survenue en 1804, 96 fr. selon les uns, et 200 fr. selon les autres.

Une perruque de Sterne fut vendue, en 1822, à Londres, en vente publique, 200 guinées (5,000 fr.).

Sir Burnlett, gendre de Walter Scott, a payé, en 1825, les deux plumes qui ont servi à signer le fameux traité d'Amiens, du 27 mars 1801, la somme de 500 liv. sterl. (12,000 fr.). Enfin, le chapeau qu'avait Napoléon à la bataille d'Eylau a été adjugé à Paris (1835, 1er décembre), 1,920 fr. à M. de La Croix, médecin; la mise à prix était de 500 fr., et trente-deux compétiteurs se sont disputé cet objet.

Dévouement à la science. — Le célèbre astronome La Caille avait contracté l'habitude de réserver entièrement un de ses yeux pour l'importante fonction d'observer dans la lunette; il lisait, il écrivait avec l'autre. Cette habitude l'avait mené à de fort intéressans résultats; ainsi, par exemple, il pouvait facilement observer les hauteurs d'étoiles au-dessus de l'horizon de la mer; observation fort incertaine généralement, à cause de la difficulté de bien discerner l'horizon dans l'obscurité de la nuit. Il ne paraît pas qu'aucun autre astronome ait su ou voulu se former depuis à une pratique aussi difficile.

Origine du proverbe: Point d'argent, point de Suisses. — Ce proverbe, injurieux pour nos voisins, est souvent appliqué aux âmes égoïstes et mercenaires; cependant si l'on en connaissait la véritable origine, on verrait que loin d'être défavorable aux Suisses, il a été imaginé pour honorer les troupes de cette nation.

Dans les guerres du Milanais, qui occupèrent la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, les Suisses engagés au service de France se retirèrent plusieurs fois chez eux faute de paiement de leur solde. Aux plaintes qu'ils excitaient, au reproche d'infidélité, de lâcheté, ils opposaient l'impossibilité de subsister sans solde.

« Que ne faites-vous comme les autres? leur disait-on. » Vivez aux dépens de l'ennemi. » (C'est-à-dire, maraudez, et ne payez pas ce que vous prendrez.)

Leur discipline et leur probité ne pouvaient se plier à cette méthode. Ne voulant pas être brigands, mais soldats, ils préféraient regagner leurs foyers, plutôt que de fouler le paysan, ce qui fit dire à un général français: « Point d'argent, point de Suisses. » On voit que ce mot était plutôt une louange qu'un blâme.

LES ÉCOLES DE CHARLEMAGNE.

ANECDOTES.

Ce ne fut pas seulement par les armes que Charlemagne combattit la barbarie; elle était pour lui un adversaire constant et redoutable qu'il rencontrait partout, aux frontières comme au sein même de ses vastes Etats. Ce fut contre elle qu'il eut à lutter toute sa vie. Au milieu de ses guerres continuelles, dans l'intervalle de ses expéditions lointaines, il trouva le temps d'organiser une administration régulière et vigilante qui rétablit l'ordre dans son immense empire; il y attira à grands frais les hommes renommés de tous les pays, et y fonda des écoles célèbres qui répandirent quelques lueurs au milieu des ténèbres de ce temps. Mais on a répété trop souvent que ce grand homme était resté étranger aux sciences qu'il avait protégées, qu'il était dépourvu de toute instruction et n'avait pas même su lire. L'historien Eginhard, qui fut son secrétaire, assure qu'il avait au contraire étudié sous Pierre de Pise, sous Alcuin le Saxon, homme d'une science universelle et sous la direction duquel il donna beaucoup de temps et de travail à la rhétorique, à la dialectique, et surtout à l'astronomie. Il étudiait aussi le calcul et observait le cours des astres avec une curieuse et ardente sagacité. Il s'essayait à écrire, ajoute son historien, et portait d'habitude sous son chevet des tablettes, afin de pouvoir dans ses momens de loisir s'exercer à tracer des lettres; mais ce travail ne réussit guère, il l'avait commencé trop tard. C'était un talent bien rare alors que celui d'écrire. Une de ses occupations favorites était de corriger les manuscrits; la veille de sa mort, il avait encore retouché soigneusement avec des savans grecs et syriens, les Évangiles de saint Marc, de saint Luc et de saint Matthieu. Passionné pour les cérémonies romaines et le chant grégorien, il s'appliquait à la musique sacrée avec la même ardeur; il se piquait de faire sa partie au lutrin, chantant d'ordinaire à demi-voix et en chœur. Il instruisait les clercs lui-même et se montrait fort sévère pour les moindres fautes. Il donnait le signal, battait la mesure avec une baguette, et marquait d'ordinaire par un son guttural la fin de chaque morceau.

Charlemagne visitait souvent les écoles qu'il avait fondées, il interrogeait lui-même les élèves et lisait soigneusement leurs compositions. Voici ce qu'en rapporte le moine de Saint-Gall, annaliste latin du neuvième siècle: « Lorsqu'après une longue absence le roi victorieux revint en Gaule, il se fit amener les enfans qu'il avait confiés au docte Clément, et voulut examiner lui-même leurs lettres et leurs vers. Ceux de moyenne et de basse condition présentèrent des œuvres au-dessus de toute espérance; les nobles, d'insipides sottises. Alors le sage roi imitant la justice du juge éternel, mit passer à sa droite ceux qui avaient bien fait, et leur parla en ces termes: « Mille grâces, mes fils, de ce que vous vous êtes appliqués de tout votre pouvoir à travailler selon mes ordres et pour votre bien. Maintenant efforcez-vous d'atteindre à la perfection, et je vous donnerai de magnifiques évêchés et des abbayes, et toujours vous serez honorables à mes yeux. » Ensuite il tourna vers ceux de gauche un front irrité qui troubla leurs consciences; il leur lança avec ironie cette

terrible apostrophe : « Vous autres, nobles, vous, fils des grands, délicats et jolis mignons, fiers de votre naissance et de vos richesses, vous avez négligé mes ordres, et votre gloire, et l'étude des lettres, vous vous êtes livrés à la mollesse, au jeu, et à la paresse ou à de frivoles exercices. » Après ce préambule, levant vers le ciel sa tête auguste et son bras invincible, il fulmina son serment ordinaire : « Par le roi des cieux, je ne me soucie guère de votre noblesse et de votre beauté, quelque admiration que d'autres aient pour vous; et tenez ceci pour dit, que si vous ne réparez par un zèle vigilant votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de moi. »

Le même historien rapporte plusieurs exemples de la manière dont Charlemagne savait récompenser ceux de ces écoliers dont il avait remarqué les progrès : en voici un qui offre en même temps une curieuse peinture des mœurs du temps.

« Un de ces pauvres dont j'ai parlé, fort habile à dicter et à écrire, fut placé dans la chapelle; c'est le nom que les rois des Francs donnent à leur oratoire à cause de la chape de saint Martin qu'ils portaient constamment au combat pour leur propre défense et la défaite de l'ennemi. — Un jour qu'on annonça au prudent Charles la mort de certain évêque, il demanda si le prélat avait envoyé devant lui, dans l'autre monde, quelque chose de ses biens et du fruit de ses travaux. Et comme le messager répondit : « Seigneur, pas plus de deux livres d'argent, » notre jeune clerc soupira, et ne pouvant contenir sa vivacité, il laissa malgré lui échapper devant le roi cette exclamation : « Pauvre viatique, pour un si long voyage! » Charles, le plus sage des hommes, après avoir réfléchi quelques instans, lui dit : « Qu'en penses-tu? si tu avais cet évêché, ferais-tu de plus grandes provisions pour cette longue route? » Le clerc, la bouche béante à ces paroles, comme à des raisins de primeur qui lui tombaient d'eux-mêmes, se jeta à ses pieds et s'écria : « Seigneur, je m'en remets là-dessus à la volonté de Dieu et à votre pouvoir. » Et le roi lui dit : « Tiens-toi sous le rideau qui pend là derrière moi : tu vas entendre combien tu as de protecteurs. » En effet, à la nouvelle de la mort de l'évêque, les gens du palais, toujours à l'affût des malheurs ou de la mort d'autrui, s'efforcèrent tous, impatiens et envieux les uns des autres, d'obtenir pour eux la place par les familiers de l'empereur. Mais lui, ferme dans sa résolution, refusait à tout le monde, disant qu'il ne voulait pas manquer de parole à ce jeune homme. Enfin, la reine Hildegarde envoya d'abord les grands du royaume, puis vint elle-même trouver le roi, afin d'avoir l'évêché pour son propre clerc. Comme il accueillit sa demande de l'air le plus gracieux, disant qu'il ne voulait ni ne pouvait lui rien refuser, mais qu'il ne se pardonnerait pas de tromper le jeune clerc, elle fit comme font toutes les femmes quand elles veulent plier à leur caprice la volonté de leurs maris : dissimulant sa colère, adoucissant sa grosse voix, elle s'efforça de fléchir, par ses minauderies, l'âme inébranlable de l'empereur, lui disant : « Cher prince, mon seigneur, pourquoi perdre l'évêché aux mains de cet enfant? Je vous en supplie, mon très doux seigneur, ma gloire et mon appui, donnez-le plutôt à mon clerc, votre serviteur fidèle. » Alors le jeune homme, que Charles avait placé derrière le rideau, s'écria d'un ton lamentable : « Tiens ferme, seigneur roi, et ne laisse pas arracher de tes mains la puissance que Dieu t'a confiée. » Alors le courageux ami de la vérité lui ordonna de se montrer, et lui dit : « Reçois cet évêché, et aie bien soin d'envoyer et devant moi et devant toi-même, dans l'autre monde, de plus grandes aumônes et un meilleur viatique pour ce long voyage dont on ne revient pas. »

Culte des sentimens patriotiques. — Tous les législateurs de l'antiquité cherchaient des liens qui attachassent les citoyens à la patrie et les uns aux autres; ils les trouvaient dans des usages particuliers, dans des cérémonies religieuses qui, par leur nature, étaient toujours exclusives et nationales; dans des jeux qui tenaient beaucoup de citoyens rassemblés, dans des exercices qui augmentaient, avec leur vigueur et leurs forces, leur fierté et l'estime d'eux-mêmes, dans des spectacles qui leur rappelaient l'histoire de leurs ancêtres; leurs malheurs, leurs vertus, leurs victoires, intéressaient leurs cœurs, les enflammaient d'une vive émulation, et les attachaient fortement à cette patrie dont on ne cessait de les occuper.

J.-J. Rousseau, *Gouvernement de Pologne*, ch. II.

LE PLUS VIEUX CANON DE L'EUROPE.

Ce canon a été retrouvé par des pêcheurs, comme le trépied de Delphes, comme l'anneau de ce roi de Lydie qui, fatigué de bonheur, avait cherché à conjurer, par un sacrifice volontaire mais non accepté, les retours d'une fortune jusque là trop prodigue de faveurs. Abandonné à la mer comme l'anneau, mais non dans les mêmes circonstances et pour les mêmes motifs, par un roi qui devait aussi beaucoup à la fortune, il fut, comme le trépied, adjugé au plus riche, et accueilli par des refus avant de trouver son maître définitif. Voici son histoire, à commencer par la fin.

Le 1er juillet 1827, un pêcheur de Calais, ayant jeté ses filets à quelques lieues à l'est de cette ville, sur le banc Dortingue, nommé par les Anglais *New-Bank*, sentit en les ramenant à lui une résistance qui pronostiquait un coup de filet semblable à celui du lac de Genesareth. Après avoir redoublé de précautions pour s'assurer la possession intégrale de ce butin, assez mutin d'ordinaire, quel ne fut pas son étonnement lorsque, le fond de son filet étant à peu près à fleur d'eau, au lieu des bonds et des soubresauts dont il cherchait déjà la commotion dans le pli des vagues, et qui avaient leur contre-coup anticipé dans son cœur, il ne découvrit sous les mailles qu'une masse inerte, très docile, et se prêtant de la meilleure grâce du monde à recevoir les honneurs de son bateau. Aussi les lui fit-il, quoiqu'il eût bien compté sur d'autres hôtes. C'était un tube de fer qui avait gagné à son séjour prolongé dans la mer un vêtement très épais de sable et de cailloux, dont la coagulation formait une croûte assez solide. Débarrassé de cette enveloppe, il fut bien et dûment reconnu pour un canon dont la forme étrange annonçait l'antiquité. Qu'on se le représente :

C'était un cylindre assez irrégulier, de 5 pieds 8 pouces de long, à l'extrémité inférieure duquel était ajustée une queue ou tige de fer avec poignée pour ajuster, et dont la longueur était de 1 pied 8 pouces. Il y avait vers le milieu du canon un renforcement ou espèce d'anneau muni de deux tourillons pour le poser sur l'affût, et vers la culasse une ouverture dans laquelle était logé, soutenu par une clavette de fer, un tube de 7 pouces 4 lignes de long et 2 pouces et demi de diamètre, ayant sa culasse et sa lumière, et pouvant se démonter pour être chargé à la main. Nos fusils de chasse les plus recherchés se chargent aujourd'hui par une méthode qui est à peu de chose près la même; on introduit par la culasse soit un tube de carton, soit une cartouche, qui contient la charge toute préparée. Il est assez remarquable que les perfectionnemens les plus récens introduits dans les armes à feu en soient revenus à ce procédé primitif, et que les innovations nous aient ramenés au point de départ. Fiez-vous donc aux brevets d'invention! Les figures ci-après expliquent l'ancien mécanisme aux yeux du lecteur. L'épaisseur du canon à la culasse était de 5 pouces, à la volée de 5 pouces, et son ouverture intérieure de 1 pouce et demi.

Le pauvre marin qui avait fait cette pêche n'était ni un antiquaire ni un homme de loisir. Ce morceau de fer n'était pour lui qu'un morceau de fer; mais comme tel il avait encore une valeur, et c'était là pour lui le point capital : canon

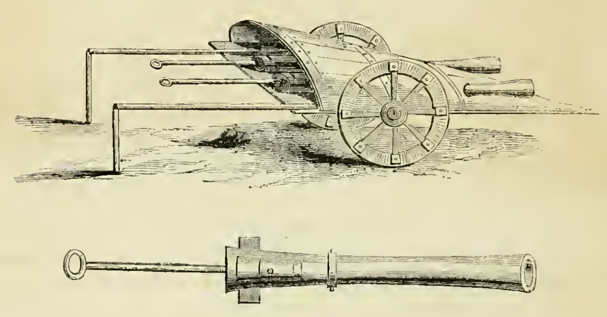
antique et rouillé ou poisson frais, peu lui importait. Ce qu'il lui fallait, c'est que l'objet qu'il avait pêché continuât dans son escarcelle le rôle qu'il avait pris bénévolement dans ses filets. Au poids ou autrement, il le vendit, et, chose remarquable, ce ne fut pas un Anglais qui l'acheta!

Mais le Royaume-Uni fit mieux; il attendit sa revanche, et la prit de manière à ce que rien n'y manquât. Le Musée d'Artillerie de Paris avait offert au nouveau possesseur du canon 400 francs; on l'avait éconduit. L'Angleterre survint, et poussa à l'enchère avec une grandeur toute britannique, en triplant de prime-abord l'offre du Musée d'Artillerie. Celui-ci avait dit son dernier mot; et moyennant 1200 francs, le doyen des canons aujourd'hui connus et existans en Europe, prit, en dépit de la France et du Musée d'Artillerie, ses passeports pour la Grande-Bretagne. Il est aujourd'hui, sauf nouvelle mutation, la propriété de M. le vicomte Montague, à Cowdray, comté d'Essex, où il orne sans doute quelque salle d'armes du manoir féodal.

Pendant son séjour en France, ce canon avait été visité dans son intérieur, en présence et avec l'aide d'un de nos lieutenans-généraux d'artillerie alors en tournée. La clavette qui maintient le tube où se met la charge n'avait pu être enlevée qu'avec beaucoup de peine, soudée qu'elle était par une rouille épaisse et invétérée. On en vint à bout cependant, et lorsqu'on eut extrait le tube de sa logette séculaire, on reconnut que la pièce était encore chargée.

Il y restait une once de poudre qui avait, comme on s'y attend bien, perdu toute sa force, mais conservé sa forme et son odeur. Cette conservation s'explique par ce fait que le tube était hermétiquement fermé au moyen d'un coin de chêne qui avait dû être enfoncé à grands coups, sans doute pour augmenter la force; en dehors du tube qui ne contenait que la poudre, la charge se complétait d'un boulet en plomb d'un pouce et quatre lignes de diamètre, entouré de chanvre et pesant quatre onces.

Les canons de ce genre et de cette époque étaient montés deux à deux, sur un train ou affût qui supportait, en outre, une espèce d'entonnoir aplati à sa partie inférieure, derrière lequel s'abritaient les hommes attachés au service de la pièce. Cet entonnoir, percé de deux embrasures où passaient les bouches des canons et se terminant en pointes aiguës, était de fer ou bardé de fer. Le train se complétait de deux brancards brisés à leur extrémité, de manière à ce que le bout pût retomber à terre et maintenir la pièce selon qu'on lui faisait ouvrir un angle plus ou moins aigu, dans une position plus ou moins inclinée ou horizontale. On voit que le mécanisme du pointage, qui se composait alors comme aujourd'hui de deux mouvemens, l'un de bas en haut, l'autre de droite à gauche, *et vice versâ* dans les deux cas, était servi par des combinaisons bien plus compliquées que de nos jours. La tige de fer servait aux mouvemens de droite et de gauche, le brancard aux mouvemens verticaux. L'habitant



(Un Ribaudeau, vieux canon pêché près de Calais en 1827.)

de Calais qui fut le second possesseur de la pièce repêchée possède aussi des gravures, d'après des tableaux du temps, qui représentent ces canons ainsi montés. Nous donnons ici la copie d'une de ces gravures. Elle se rapporte merveilleusement à la description que Froissart nous a laissée de ces machines. « Les Gantois arrivés devant Bruges, pour combattre le comte de Flandre, se mirent en ordonnance de bataille (1382), et se quatirent tous entre leurs ribaudeaux. Ces ribaudeaux sont brouëtes haut bandées de fer avec longs picots de fer devant en la pointe, que ils ont coutume par usage, de mener et brouetter avec eux, et puis les assemblèrent devant leurs rangs et là dedans s'enfermèrent. »

Froissart ne parle pas des canons, mais d'autres auteurs qui donnent une description semblable de ces *ribaudeaux* ou *rebauldequins*, disent que ce sont de petits chariots sur lesquels on plaçait deux ou plusieurs canons; on peut consulter sur ce point le supplément au Glossaire de Ducange par Charpentier.

La partie authentique de l'histoire de notre canon est terminée; c'est son histoire moderne et contemporaine. Quant à son histoire ancienne et à son origine, elle est, comme toutes les questions d'origine et d'histoire ancienne, passablement embrouillée. C'est un champ de disputes et de controverses locales, où ce que l'on perçoit de plus net c'est la poussière et le bruit du combat. Trois opinions surtout se sont trouvées en présence. Dans l'une le canon devait provenir du siége de Boulogne par Henri VIII en 1544; cette opinion fut la première en date et très accréditée. D'autres remontèrent à la bataille de Crécy en 1346, ou au siége de Calais qui la suivit de près. Enfin, d'autres tinrent pour la bataille d'Azincourt en 1415. Après cette bataille, en effet, Henri V prit immédiatement la route de Calais, et s'étant embarqué pour Douvres, il fut assailli par une tempête qui fit périr deux de ses vaisseaux sous les ordres de sir John Cornwall, précisément dans la direction où a été repêché notre canon, c'est-à-dire près des côtes de Hollande. Cependant le boulet dont il était chargé était de plomb, et l'usage des boulets de fer ayant commencé à prévaloir en 1400, l'année de la bataille d'Azincourt est une date trop récente; mais il est possible qu'en 1415 on se soit servi encore de boulets de plomb, bien que le fer commençât à être préféré pour la fabrication de ce projectile.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

HORTICULTURE.

NOUVELLE MANIÈRE DE CULTIVER LE FRAISIER.



(Nouvelle manière de cultiver le fraisier.)

La manière habituelle de cultiver le fraisier a plus d'un inconvénient. Lorsque la pluie tombe, sa frêle tige ploie sous le fardeau et s'affaisse, le fruit se penche sur le sol trempé d'eau, et bientôt ses tendres et belles couleurs sont souillées de boue. En tout temps, les insectes qui restent sur la terre, les limaces rampantes, la dévorent ou la flétrissent de leurs sales attouchemens.

On a imaginé un nouveau procédé de culture qui non seulement protège le fruit contre les souillures de la terre, et contre la plupart des insectes, mais qui permet en outre de pouvoir planter un plus grand nombre de fraisiers sur un terrain donné. Ce procédé, depuis long-temps en usage dans plusieurs pays étrangers, par exemple en Ecosse et en Angleterre, a été signalé par M. Robisson à la Société royale et centrale d'agriculture de la Seine, et à la Société d'horticulture de Paris.

On élève, avec la terre propre au fraisier, un ou plusieurs trapèzes de la hauteur d'un mètre, sur une longueur qu'on détermine à volonté. Ces espèces d'espaliers doubles, en forme de pyramide, sont ensuite revêtus de briques posées à plat. A l'extrémité de chaque brique, on ménage une ouverture large d'un pouce pour que la tige du fraisier, plantée dans la terre du trapèze, vis-à-vis cette ouverture, puisse en sortir sans obstacle et venir développer librement ses feuilles et sa fructification à l'air et au soleil.

Cette ingénieuse invention est assez dispendieuse pour être difficilement accueillie par les simples jardiniers; mais elle pourra devenir peu à peu en vogue chez les amateurs d'horticulture. M. Robisson dit qu'un trapèze ne rapporte que pendant trois ans; M. Poiteau a indiqué dans la *Revue horticole* quelques modifications qu'il croit avantageuses, relativement au mode de construction du trapèze, à la dimension des intervalles entre les briques, et à la plantation des fraisiers.

CALONNE.

Charles-Alexandre de Calonne, fils d'un premier président du parlement de Flandre, naquit à Douai le 20 janvier 1734. Son père, qui le destinait à la magistrature, l'envoya faire ses études à Paris, où il suivit le barreau pendant quelques années. Il passa rapidement avocat-général au conseil provincial d'Artois, procureur-général au parlement de Douai, et maître des requêtes en 1763, à peine âgé de vingt-neuf ans. S'étant fait connaître, dans plusieurs affaires importantes, par la facilité et la grâce de son élocution, par une grande rapidité de conception, il fut nommé procureur-général de la commission créée pour examiner la conduite d'un homme devenu bien célèbre depuis par son opposition aux jésuites, Louis-René de Caradeuc de la Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne.

Soit que la magistrature convînt peu à ses goûts et à son caractère, soit qu'il espérât s'ouvrir une chance plus rapide d'avancement, Calonne se fit nommer en 1768 intendant de Metz, d'où il passa bientôt à Lille avec la même fonction. On doit reconnaître qu'il montra beaucoup d'habileté, de grands talens administratifs, de la sagacité portée jusqu'à la ruse. Entreprenant, hardi, fait pour en imposer par son assurance, excité par l'ambition, il ne devait pas rester long-temps dans les emplois secondaires. Depuis quelque temps il désirait une place dans le ministère, quand les retraites rapides de Necker, de Fleury, de d'Ormesson et

l'amitié de madame d'Harvelay lui permirent de se mettre avantageusement sur les rangs.

Nommé contrôleur général des finances le 9 novembre 1783, il se trouva chargé de la liquidation des dépenses qu'avait occasionnées la guerre entreprise par la France pour soutenir la république des États-Unis d'Amérique contre son ancienne métropole. Il fallait pourvoir aux emprunts, aux arriérés, aux anticipations, aux dépenses courantes, et aux demandes immodérées de la noblesse qui, ayant dissipé son patrimoine dans les orgies de la régence et du règne de Louis XV, ne pouvait soutenir son lustre qu'avec d'énormes pensions. Calonne, loin d'être épouvanté de tant de difficultés, montra l'aplomb de la prospérité, et même cette prodigalité qu'on ne peut avoir qu'au milieu de la plus grande abondance. Il solda l'arriéré du moment, il soutint les effets publics par des avances secrètes, il rapprocha le paiement des rentes sur l'État, il obtint des bonifications considérables sur les baux des fermes et des régies, il assura le crédit de la caisse d'escompte par laquelle il fit prêter 80 millions au gouvernement au moyen de *compères* propriétaires d'actions, il essaya de fonder en 1784 une caisse d'amortissement, enfin il exécuta une refonte des monnaies d'or. Peu difficile sur les moyens de se procurer de l'argent, il faisait enlever le soir la caisse de l'Opéra contenant la recette du jour; il ouvrait une souscription pour remplacer l'Hôtel-Dieu par quatre hôpitaux plus salubres, et ne se faisait pas scrupule d'en détourner les fonds. Il opérait au nom de l'État des échanges qui dégénéraient en dons et même en une déprédation des domaines royaux, comme dans l'échange du comté de Sancerre appartenant au comte d'Espagnac. Tous ces moyens n'amélioraient pas la situation des finances, Calonne voulait établir une subvention territoriale payable en nature, et donner une grande extension à l'impôt du timbre. N'osant pas convoquer les états-généraux qui inspiraient la plus grande frayeur à la cour, aux parlemens et à la noblesse, il se détermina, pour surmonter les difficultés que lui opposaient les corps constitués, à proposer une assemblée des notables qui aurait l'air d'une apparence de vœu national. Afin d'obtenir de cette assemblée une grande augmentation sur les contributions et tous les changemens qu'il méditait, il exposa que les revenus de l'État étaient insuffisans pour acquitter les charges, que l'arriéré croissait d'année en année, que les *deficit* augmentaient, et que les revenus, loin de s'améliorer, se maintenaient avec peine. « Calonne, dit M. de Montyon, » n'ayant pu faire adopter aucune de ses idées, contredit » par les notables qu'il avait assemblés et choisis, abandonné » par les ministres, et se croyant secrètement contrarié par » quelques uns d'entre eux, attaqua les notables par des libelles qu'il fit répandre dans le public, et dénonça auprès » du roi les ministres qu'il estimait être ses contradicteurs; » il voulut par la crainte qu'il inspirerait de son crédit et de » sa puissance conquérir l'assentiment qu'il n'avait pu obtenir par persuasion. Dans cette vue, il entreprit de changer le ministère et de le recomposer à son gré; mais il n'y » réussit qu'en partie, et fut lui-même renvoyé. »

Exilé en Lorraine, il passa en Angleterre où il fut très bien reçu, et revint peu après en France pour essayer, mais en vain, de se faire élire député aux états-généraux par la noblesse de Bailleul. Il était à Londres s'occupant de différens écrits sur la politique et les finances, lorsque l'émigration le rendit à la vie active qui allait si bien à ses goûts. Chargé de missions importantes, il voyagea successivement en Allemagne, en Russie, en Italie, dépensa le peu de fortune qui lui restait, et renonça bientôt à ce genre de vie qui ne lui rapportait que des périls, des désagrémens, et même de sévères leçons. Exposant un jour devant l'empereur Léopold les moyens d'opérer une contre-révolution, et ce dernier lui ayant fait observer qu'indépendamment de la révolution la France était dans une situation embarrassante par le mauvais état de ses finances : — Ce n'est pas là une difficulté, répondit Calonne, je ne veux pas plus de six mois pour rétablir les finances.— Monsieur, repartit l'empereur, il est fâcheux que vous n'ayez pas eu cette idée quand vous étiez en place.

Retiré à Londres, il s'effaça de la scène du monde, publia en 1795 son *Tableau de l'Europe*, en 1797 son ouvrage sur les *Finances publiques de la France*, et s'occupa de beaux-arts jusqu'au moment où il revint à Paris, en 1802, pour y mourir le 29 octobre de la même année.

Calonne était grand et assez bien fait; il avait le visage agréable et mobile, le regard fin et méfiant; l'importance d'un homme en place, mais quelques unes des gaucheries d'un provincial. L'amour du jeu et de tous les plaisirs était extrêmement développé chez lui, aussi bien que le goût des grandes entreprises, non dans la vue d'être utile à sa patrie et à l'humanité, mais d'acquérir de la célébrité. Connaissant bien les détails de l'administration, il manquait d'esprit d'ordre, et ne connaissait pas les hommes. Dissipé, prodigue, il donnait toutefois beaucoup de prix à ce qu'il accordait, et mettait beaucoup d'adresse dans ses refus. La reine lui demandant un jour une chose à laquelle elle attachait sans doute beaucoup d'importance, puisqu'elle ajouta: Ce que je vous demande est peut-être bien difficile. — Madame, repartit Calonne, si cela n'est que difficile c'est fait, si cela est impossible nous verrons.—Ce fut lui qui fit venir d'Angleterre Milne, célèbre fabricant de machines pour filer le coton, et qui lui assura une pension de 6.000 francs, réversible à sa mort sur la tête de ses enfans. Il obtint du roi que les ateliers seraient placés dans le château de la Muette, et que Milne toucherait une prime de 1 200 francs pour chaque assortiment de machines qu'il livrerait au commerce.

Outre les deux ouvrages que nous avons cités, Calonne a publié une grande quantité de mémoires, opuscules, etc., sur les finances, la politique, et l'administration. On remarque surtout ses discours composés pour l'Assemblée des notables qui méritent d'être conservés comme documens précieux pour connaître l'état des finances à cette époque de crises et de désastres.

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfans. FRANKLIN.

Nous nous gasterions si nous voulions ou tousjours écrire ou tousjours lire. L'un nous importuneroit et nous épuiseroit de matière; l'autre nous affoibliroit l'esprit et le dissoudroit. Le meilleur est de les eschanger par vicissitudes, et tempérer l'un par l'autre, en sorte que l'escriture face un corps de cette diversité que la lecture aura receue lie.

SÉNÈQUE, *Epistre* 84, trad. de Malherbe.

DANSES LANGUEDOCIENNES.

LOU CHIBALET. — LAS TREILHAS. — LA DANSE DES BERGERS.

Nous avons retracé dans notre douzième livraison quelques danses des habitans de l'ancienne Provence. Ceux du Languedoc ont aussi nombre de jeux et de danses nationales; nous ferons connaître aujourd'hui quelques unes de ces dernières, particulières au département de l'Hérault.

La plus originale est le *chibalet*, en français chevalet, dansée exclusivement à Montpellier. Un jeune homme monté sur un cheval de carton (qui n'est qu'un cheval postiche attaché à sa ceinture, mais dont la housse richement ornée cache les jambes du prétendu cavalier) exécute des passes de manége au son des hautbois et des tambourins. Un autre danseur tourne autour de lui, tenant un tambour de basque

dans lequel il feint de présenter de l'avoine au *chibalet*. L'adresse de celui-ci consiste à paraître éviter l'avoine, pour ne pas interrompre ses exercices, tandis que, toujours en cadence et sans se brouiller avec lui, l'officieux pourvoyeur cherche constamment à se placer devant la bouche. — Ces deux acteurs principaux déploient beaucoup d'agilité et de grâce dans ce jeu. Vingt-quatre danseurs, vêtus à la légère, les jambes entourées de grelots, et dirigés par deux chefs, se groupent autour du couple principal et s'entrelacent de mille façons pittoresques, en dansant toujours les mêmes rigaudons que le chibalet.

Cette danse fut exécutée à Paris, au Louvre, lors des réjouissances publiques célébrées pour la convalescence de Louis XV. Elle a été aussi ordonnée en 1835 (pour la première fois depuis la révolution de 1830), par l'autorité municipale de Montpellier, à l'occasion des fêtes de juillet.

On fait remonter son origine au treizième siècle. Elle retraçait une circonstance de la vie de Pierre, roi d'Aragon, devenu souverain de Montpellier par son mariage avec Marie, fille du dernier seigneur de cette ville. Pierre traitait son épouse avec froideur. Elle fut même obligée de se retirer à Mireval, à 2 lieues de Montpellier. — Un fidèle ami du roi ménagea un rapprochement entre les époux, un jour que la chasse avait amené Pierre auprès de la résidence de la pieuse Marie; et, selon l'usage de ce temps là, ils revinrent à Montpellier, montés sur un même palefroi. Les habitans, instruits à l'avance de cette heureuse réconciliation, accoururent au-devant de leurs maîtres, en manifestant leur contentement par des rondes, et ce fut pour perpétuer le souvenir de cet heureux jour que la danse du *chibalet* fut instituée.

Las treilhas les treilles, sont aussi presque particulières à Montpellier. C'est une danse des plus gracieuses, exécutée par huit à douze couples de femmes, vêtues de blanc, avec des rubans et des ceintures, qui sont bleues pour la moitié des danseuses, roses pour les autres. Elles ont des fragmens de cerceaux, garnis de mousseline blanche et de nœuds de rubans, aussi bleus ou roses, et dont elles tiennent les extrémités à la main. Ce sont alors des évolutions variées et très compliquées, pendant lesquelles les deux troupes se mêlent sans se confondre, s'entrelacent en gracieux méandres, formant de temps à autre des berceaux avec leurs cerceaux enrubanés, et mille dessins pittoresques.

Le *cotillon* ou *grand-père*, qu'on danse quelquefois dans nos salons, et avec fureur dans ceux de Saint-Pétersbourg, offre des figures analogues.

La *danse des bergers* est d'un tout autre genre. Elle s'exécute lors de l'Assomption dans quelques bourgs de l'Hérault. Ce sont en effet des pâtres qui parcourent les rues sur deux files, sautillant en cadence, au son du tambour et des hautbois ou clarinettes. Ils sont en manches de chemises, pantalons blancs et souliers ornés de rubans, armés de gros bâtons. En tête marche un jeune enfant de 8 à 9 ans, le plus souvent c'est un garçon, mais il est toujours habillé en fille, avec des oripeaux éclatans, du fard, et une couronne de fleurs. Il est escorté par un adolescent armé d'une baguette blanche. De distance en distance, le cortége s'arrête sans cesser la musique ni la cadence. Les deux files de pâtres font-volte face, et chaque homme se trouve vis-à-vis d'un adversaire. Alors s'engagent autant de combats simulés qu'il y a de couples. Bien que ce ne soit qu'un jeu, l'amour-propre et le vin échauffent les têtes exposées à un soleil ardent, et souvent les bâtons portent de rudes atteintes. Dès que l'adolescent voit que la plaisanterie devient trop forte, il s'élance en dansant, et de sa légère baguette il sépare les terribles gourdins qui doivent céder à l'instant. Le piquant du jeu, pour ses rustiques spectateurs, consiste à ne séparer les combattans qu'au dernier moment, et il arrive trop souvent que, pour remplir cette condition, le pacificateur ne survient qu'après quelque coup sérieux donné ou reçu. Ensuite les files se reforment, et la marche est reprise.

Si de tels divertissemens ne sont plus dans nos mœurs, on ne peut cependant s'empêcher d'admirer quelquefois l'adresse de ces athlètes rustiques, et la fierté de leurs regards, d'autant plus remarquables, que cette classe d'hommes, vouée par état à une solitude habituelle, conserve quelque chose de primitif et une empreinte moins effacée que ceux qui sont exposés au frottement continuel de la civilisation.

Origine du mot COCARDE. — Nos soldats n'ont long-temps porté sur leur chapeau que des plumes aux couleurs du prince, qu'on appelait un *chapel de plumes*. Ce chapel était d'ordinaire fait de plumes de coq, et s'appelait *coqarde* ou *cocarde*. Lorsqu'on remplaça la plume par un nœud de ruban, on continua de lui donner le nom de cocarde, qui a passé aussi à la plaque ronde en étain aux trois couleurs de nos soldats.

Le comte de Caylus et le peintre d'enseignes. — Le comte de Caylus, qui consacra à l'étude des arts et des antiquités une fortune considérable et sa vie tout entière, était d'une extrême simplicité dans sa mise. Un jour il s'arrêta dans une rue de Paris devant une boutique sur laquelle un peintre d'enseignes peignait un saint François. La voiture du comte l'attendait à quelques pas de là. L'artiste voyant du haut de son échelle qu'il était examiné par un homme qui semblait connaisseur, ne douta pas au costume que portait l'observateur que ce ne fût un de ses confrères. Il le pria donc de lui donner son avis, et fut si content des observations qu'il en reçut, qu'il le pria de retoucher lui-même son ouvrage. Caylus prend en main pinceaux et palette, monte à l'échelle, et termine le tableau de manière à satisfaire complètement l'auteur titulaire. Ce dernier, dans son enchantement, veut l'emmener au cabaret voisin pour lui témoigner sa reconnaissance; mais quel fut l'étonnement du peintre d'enseignes lorsqu'il vit un riche équipage s'arrêter au signe du comte, et les laquais lui ouvrir respectueusement la portière. « Au » revoir, camarade, lui dit Caylus en lui donnant la main, » ce sera pour la première fois que nous nous reverrons. »

LES ARTS ET MÉTIERS
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

(Premier article.)

Quel plaisir n'auriez-vous pas à être tout-à-coup transporté, pour quelques heures, à deux siècles en arrière, au milieu des rues d'une ville populeuse où vous verriez tous les habitans se livrant à leurs différens travaux, sur les places, dans les boutiques, avec les costumes, les outils, les mœurs de l'époque?

Quelque scrupuleux et habiles que soient les chroniqueurs, leurs descriptions écrites ne sauraient jamais donner qu'une idée très confuse de la réalité animée et agissante; et l'imagination la plus poétique a beau appeler l'érudition à son secours pour reconstruire l'ensemble de la vie pratique et habituelle de nos pères aux époques lointaines, elle n'y arrive presque jamais qu'à travers d'imparfaites ébauches de tableaux, promptes à s'effacer dans l'esprit comme des songes.

Or, il est un petit livre, très rare aujourd'hui, imprimé en 1568, et réimprimé en 1574 à Francfort-sur le-Mein, qui semble une fenêtre ouverte sur le seizième siècle. Si vous le rencontrez par un heureux hasard, gardez-vous de le rejeter sur sa pauvre mine : comme un mendiant avare,

il a sous son haillon de parchemin un véritable trésor. On y trouve représentés, à l'aide de la gravure sur bois, près de deux cents états ou fonctions, depuis le premier rang de la hiérarchie sociale jusqu'au dernier.

Voici la traduction de son titre naïvement orgueilleux : « Description de tous les arts illibéraux ou mécaniques inventés par la sagacité et l'industrie de l'esprit humain, » depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours; livre » concis et précis écrit en vers élégiaques par Hartmann » Schopper, et orné d'images très spirituelles et très jolies, » figurant au naturel les devoirs et les travaux de chaque » profession. »

Ce titre est suivi d'une dédicace du livre à un haut seigneur du temps, par Sigismond Charles Feyerabent, libraire et citoyen de Francfort. L'honnête éditeur y fait un grand éloge du poète Hartmann Schopper, qui, pour chaque gravure, lui a composé un dizain en vers hexamètres et pentamètres; il se livre aussi à de très sages réflexions sur l'utilité de toutes les professions; il montre qu'elles sont ensemble les anneaux de la chaîne qui unit la société, et que le plus humble métier n'est pas moins nécessaire au bonheur commun et à la civilisation que la fonction la plus élevée. Car Dieu, dit-il, a tempéré de telle sorte l'inégalité des conditions que le prince lui-même a besoin du paysan. Nul n'a tout en partage; et il est heureux pour chacun de nous de trouver ce qui lui manque chez son voisin. Saint Paul a dit aux Romains : « De même que dans un seul corps nous avons plusieurs membres et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, de même nous sommes tous les membres du corps social, et nous avons à y remplir des devoirs différens, suivant les différens dons qui nous ont été accordés. »

Malgré cette égalité philosophique, il y avait dans l'opinion publique, au seizième siècle, comme en tout temps, une sorte de classification générale des fonctions et des états;



LE BARBIER.

Vers. Entrez ici, vous dont les cheveux incultes pendent en désordre, et dont une barbe trop abondante couvre le visage. Entrez ici, vous qui, en combattant pour la patrie, avez été victime des hasards de la guerre, et avez reçu quelque blessure de l'ennemi. Entrez aussi, vous dont tout le corps ruisselle de lèpres, ou que dévore le feu des ulcères ou de la gale. Je moissonnerai avec adresse le luxe de votre chevelure, et votre barbe sortira belle et majestueuse de mes mains; ou sur vos blessures et sur vos plaies je verserai des sucs et j'appliquerai des plantes salutaires; l'art de les préparer ne m'est pas inconnu.

et ce n'est pas une des moindres satisfactions pour la curiosité d'un lecteur de notre siècle que de voir comment Hartmann Schopper et Sigismond Feyerabent dûrent échelonner leurs gravures, afin de se conformer, soit aux préjugés, soit à la raison de leurs contemporains.

Nous ne serions pas éloignés de croire que leur embarras



L'ARRACHEUR DE DENTS.

Vers. Vous qu'importunent depuis long-temps des dents rongées par le mal et chancelantes dans votre bouche; vous qui avez en vain demandé au suc des plantes de calmer l'excès de vos douleurs, et qui passez les jours et les nuits à gémir, approchez-vous, et ne dédaignez pas les secours que mon art vous offre. Peut-être trouverons-nous quelque adoucissement à vos souffrances. S'il est déjà trop tard pour que les secrets de la pharmacie aient la vertu de vous soulager, si ma main seule manque de puissance pour vous guérir, je m'armerai de la pince aiguë, j'arracherai votre dent, et je la donnerai à un chien enragé.

ne fut pas médiocre pour décerner le premier rang. La première gravure du livre après celle du frontispice représente à la vérité un philosophe; mais l'intention est très équivoque : cette gravure est disposée seulement comme un appendice de la dédicace; elle est sur le *verso* d'une page, tandis que toutes les autres gravures sont sur le *recto*. En outre, les dix vers latins qui l'accompagnent, traduits de dix vers grecs, ne sont pas, comme partout ailleurs, une définition du philosophe, mais une sorte d'apologie de la vie où ses aspects divers sont présentés avec leurs divers avantages. « Choisissez le sentier de la vie qui vous convient » le mieux. Au-dehors ou à l'intérieur des maisons, sur » mer ou dans les champs, on peut également faire fortune. » On peut être heureux marié, on peut l'être aussi étant » célibataire. Il est doux d'avoir des enfans; n'en ayant » pas, on s'épargne des soucis. La force est le don de la » jeunesse, la considération est le don de la vieillesse. En » somme, il faut s'arranger pour fermer les yeux et quitter » la terre le plus tard possible; la vie est un souverain » bien. » Après ce consolant épigraphe, le mot FINIS en lettres capitales indique contre l'usage que l'ouvrage va commencer et par conséquent, que le philosophe ne compte pas dans l'ordre des arts et professions.

Sauf la restriction que l'on peut entrevoir dans cette subtilité des auteurs, la première fonction est celle du pape. On voit le pontife romain porté en procession : « C'est à moi » seul, dit-il, que le destin a donné le pouvoir d'ouvrir et » de fermer les portes du ciel. »

Ensuite viennent tour à tour : le cardinal, l'évêque et les prêtres.

Le cinquième rang appartient à l'empereur, assis sur un trône, et tenant de sa main droite une longue épée, dans la

main gauche un globe surmonté de la croix. Le sixième rang est assigné au roi, le septième au prince, le huitième au patricien, le neuvième aux moines qui se lamentent, et le dixième aux jacobins qui parcourent la campagne, à grands pas, avec des bâtons de pèlerins.

Jusqu'ici on ne comprend pas trop comment le livre justifiera son titre : *Des arts illibéraux et mécaniques.* Mais on entre dans une nouvelle série avec la curieuse gravure qui représente un astronome. Le vieux savant promène un compas sur un globe, et annonce au lecteur qu'il a le don de divination; qu'il peut prédire la pluie et le beau temps, et repondre à toutes les questions qu'on voudra bien lui faire sur quelque sujet que ce soit.

A l'astronome succède le médecin, majestueusement drapé, et tenant une fiole à demi remplie : « Ce n'est pas » Apollon, dit-il, qui a inventé la médecine : la science est » un don de Dieu. »

Après le médecin vient l'apothicaire :



L'APOTHICAIRE.

Vers. Riche d'onguens de mille sortes et de potions merveilleuses, je suis le pharmacopole aux innombrables boîtes, et je vends à tous ceux qui me paient des sucreries exquises aux fortes ou aux douces odeurs. Il n'est rien de ce qui a puissance d'arrêter la vie prête à s'échapper ou de chasser du corps les maladies qu'on ne soit sûr de trouver dans ma boutique. Ma main sait mêler tous les sucs bienfaisans et en composer habilement les remèdes les meilleurs. Malade ou bien portant, on accourt vers mes fourneaux, et le riche aussi bien que le pauvre a besoin de mon art.

Le procureur occupe le premier rang après l'apothicaire. Il promet à un pauvre diable, qui le suit son bonnet à la main, une infinité de services s'il veut lui remplir sa bourse d'argent. Il est remarquable que la cupidité des gens de loi a toujours plus vivement froissé le bon sens public que celle d'aucun autre état. On n'a jamais pu s'habituer à l'idée d'acheter individuellement la justice, et d'être obligé de se ruiner pour défendre son argent contre d'injustes prétentions. Le plaideur semble dire : « Le plus sou- » vent avec ce qu'on dépense pour obtenir que la loi s'expli- » que, on pourrait stipendier assez d'hommes armés pour » n'avoir pas besoin de sa protection. »

L'orfèvre suit de près le procureur. C'est, sans doute, la vénération idolâtre pour l'or qui lui valait cette place. De plus, il se faut souvenir que l'orfèvre était dans ce temps artiste presque au même degré que le sculpteur. « Les rois, » les puissans, et la femme de César elle-même, dit-il, » ont besoin de mon art. »

Le fondeur en caractères, le peintre en miniature, le graveur sur bois, le typographe, le fabricant de papier, le relieur et l'enlumineur, sont aux degrés suivans. Le poète



LE TAILLEUR.

Vers. Tailleur habile, je sais revêtir le corps de costumes élégans. Sur mon écusson je veux que l'on grave mes ciseaux, qui coupent la pourpre des rois et taillent à leur gré les draps aux plus riches couleurs. L'âge heureux qui fleurit pour les tendres amours a surtout besoin de mon savoir-faire. Qu'il vienne, celui qui veut gagner le cœur d'une amie trop sévère! qu'elle vienne aussi, la jeune beauté qui veut plaire à son époux! car c'est ici que l'on excelle à disposer les vêtemens qui conviennent le mieux aux formes du corps, qui ajoutent de la grâce aux jeunes gens et de la dignité aux vieillards.

Hartman et le libraire Feyrabent ne pouvaient manquer de donner à l'imprimerie et aux arts qui en dépendent un rang élevé. La légende du typographe exprime une juste fierté : « On dit que l'invention de mon art est due à » Mayence, ville grave et ingénieuse. Le monde n'a aucun » autre art plus utile et plus précieux, et il est à peine pos- » sible de supposer qu'il soit rien inventé de mieux dans les » siècles futurs. »

La hiérarchie nous paraît plus arbitraire dans le reste du livre, ou du moins sa loi nous échappe en plus d'un endroit. Parmi les figures les plus curieuses que nous ayons rencontrées, nous avons choisi l'intérieur assez bizarre d'une boutique de barbier, l'étalage d'un arracheur de dents sur une place publique, et l'atelier d'un maître tailleur.

LE PARADIS ET L'ENFER DES HÉBREUX.

LE PARADIS. — LES ANGES.

Le mot Paradis est dérivé de *pardas*, qui signifie en zend lieu ou jardin de délices. Le jardin de l'Eden, disent les talmudistes, est soixante fois plus grand que l'Egypte; il est placé dans la septième sphère du firmament. Il a deux portes où entrent soixante myriades d'anges dont les figures brillent comme le firmament. Au moment où le juste arrive devant eux, ils le dépouillent de ses vêtemens, placent sur sa tête deux couronnes, l'une d'or et l'autre de pierres précieuses, lui donnent huit bâtons de myrte, et dansent devant lui, en lui disant : mange ton pain en te réjouissant. Alors, ils le font entrer dans un lieu entouré d'eau; quatre fleuves y coulent, un de miel, un de lait, un de vin, et un d'encens; il y a aussi des tables de pierres précieuses; quatre-vingts myriades d'arbres s'élèvent de chacun des angles;

dans chacun de ces angles sont placés soixante myriades d'anges qui chantent continuellement d'une voix agreable, des louanges à Dieu; au milieu du jardin, est planté l'arbre de la vie; son feuillage ombrage tout le jardin.

Les anges sont, dans les traditions judaïques, comme les a definis Platon, des êtres qui tiennent le milieu entre Dieu et les hommes; ils portent les prières de ceux-ci à Dieu. Dans la Bible, ils sont designés sous trois noms differens. Lorsqu'Adam et Ève eurent péché, ce fut un chérubin qui les chassa du Paradis terrestre. Esaïe, dans son sixième chapitre, appelle les anges séraphins. On les designe habituellement par le nom de *Mélacim* (envoyés); dans Daniel, on parle du prince des anges de la Perse, et du prince des anges de la Grèce. D'après le Talmud, les noms des anges vinrent avec les Israelites de Babylone. Cette opinion fort juste montre que les Israelites, pendant leur séjour dans la Perse et dans la Babylonie, emprunièrent à la religion des Perses leur Izeds, leur Ferrouers, et leur Amschaspands. Dans un autre passage il est dit: Les anges furent crées le second jour, et leur substance est moitie eau et moitie feu, le mot Al, Dieu, que l'on trouve à la fin de tous les noms des anges, nous porte à croire qu'ils etaient des personnifications ou des émanations des qualités de Dieu.

Gabriel, signifie force de Dieu; *Faberiel*, pureté de Dieu; *Adariel*, grandeur de Dieu; *Kadochiel*, saintete de Dieu; *Rehuniel*, miséricorde de Dieu; quelques autres ont des noms dont on trouverait l'explication dans le zend ou dans le pelvi, comme Sandalpos, Jorkomi; tous ont des attributions differentes.

Gabriel est le chef du feu; *Jorkomi* celui de la grêle, et *Michel* celui de la mer; *Samenil* est le chef des reptiles; *Daliel* celui des poissons; *Anafil* celui des oiseaux; *Maktogil*, celui des pierres; *Alefil*, celui des arbres fruitiers, et *Charoel* celui des arbres qui ne portent pas de fruits; *Sandalpos* celui des hommes; cet ange a les pieds fixés sur la terre et la tête dans les cieux; *Suriel* se tient continuellement devant le trône de Dieu. Dans le Zend Avesta, 2.57.58, on parle de *Bahman*, chef des bestiaux, *Ardibehescht*, chef du feu, *Schahriver*, chef des métaux, *Sapandomad*, chef de la terre, *Khordad*, chef de l'eau, *Amerdad*, chef des arbres.

L'ENFER. — LES DÉMONS.

Le Géon, l'enfer des Juifs, était divisé en sept sphères ou régions où se trouvaient placées les differentes espèces de damnés; chacune de ces sphères avait un ange pour chef; au milieu coulait le *Dinore* (fleuve de feu). Peut-être ces idees, importées au moyen âge, ont-elles contribué à la création de la *Divine comédie*.

Suivant le Talmud, il y a neuf démons : trois sont semblables aux anges, ils connaissent l'avenir, et volent d'un bout du monde à l'autre; trois sont semblables aux hommes, ils boivent et mangent comme eux; trois sont semblables aux animaux, boivent et mangent comme eux.

D'après les traditions talmudiques, lorsque Adam eut mangé le fruit defendu, il devint le père de trois sortes de démons : les *lillites*, espèces de lamies qui devoraient les petits enfans; les *esprits*, qui n'avaient pas de forme matérielle; et les *kophim*, qui avaient des têtes de singe.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent. CHAMFORT.

Supplice d'un procureur.— Le bon duc de Milan Galeace, ayant ouy estimer un praticien en cautelle et finesse, voulut expérimenter l'astuce de l'homme. Il se fit adjourner par un boulanger à qui il devoit cent livres, et s'estant adressé à ce praticien, lui demanda conseil pour délayer le payement. Le praticien luy promit de trouver moyen que le boulanger ne toucheroit deniers d'un an, voire de deux. « O grande injustice, dit le duc, et homme plein d'iniquité! Sçais-tu pas » que je t'ay dit que je lui doy cent livres? veux-tu faire » contre ma conscience et la tienne, et frustrer le povre » homme de son deu? faut-il plaider contre une debte? » Prenez ce meschant, dit-il à ses gens, et soit pendu. » La sentence donnée avec l'advis du sénat fut executee.

Les loix d'elles sont equitables, dit le vieil auteur qui raconte cet acte de justice un peu sevère du *bon duc de Milan*; mais les ministres d'icelles gastent tout, d'un proces en font trois pour avoir plus d'argent, rendent les proces immortels et les plaideurs à l'hospital.

DISTRIBUTION INTÉRIEURE D'UN CHATEAU
DU ONZIÈME SIÈCLE.

Un vieil et obscur chroniqueur donne les détails suivans sur un château qui existait dans l'ancien Bourbonnais vers le onzième siècle. Ces détails, certainement exacts, serviront à donner une idée de la rudesse des mœurs de cette epoque. On y remarquera surtout l'indifférence du bien-être matériel, du luxe et de l'elégance, qui faisait négliger les commodités les plus simples de la vie, quelque facilité qu'on eût à se les procurer. Ainsi, au milieu de bois immenses qu'on ne vendait pas, on se chauffait mal, et avoir deux cheminées chauffées était un luxe que ne se permettaient que quelques grands seigneurs.

Sans aucun doute, ce château ressemblait beaucoup à tous les châteaux de ce temps; et le chroniqueur ne le cite pas à cause de son etrangeté, mais bien parce que, faisant l'histoire exacte et minutieuse de ceux qui l'habitaient, il attache une grande importance à tout ce qui les entoure ou a rapport à eux.

Ce château était composé d'une seule tour carrée, de 8 à 9 toises de face. A l'un des angles etait accolée une tourelle au bas de laquelle était la porte d'entree, qui se fermait avec un pont-levis traversant un large fossé qui entourait tout l'edifice. Dans la tourelle etait un escalier tournant où ne pouvait guère passer qu'une personne à la fois, et qui servait pour monter aux différens étages de la grosse tour.

Le rez-de-chaussée de cette grosse tour servait d'écurie et de logement aux palefreniers, qui couchaient sur la terre et sur la litière côte à côte avec les animaux qu'ils soignaient, et sans plus de couvertures que ceux-ci. Au-dessous était un souterrain dont une partie servait de cave et l'autre de prison. Cette prison ne recevait de jour que par une meurtrière de cinq à six pouces de haut sur trois ou quatre de large; on n'y parvenait que par une ouverture placée au haut de la voûte, et à laquelle s'appliquait une échelle que l'on retirait lorsque le prisonnier y etait descendu.

Le premier etage était occupé par le baron et sa famille; loin d'être divisé en appartemens distincts pour chacun des membres de cette famille, il ne formait qu'une seule pièce d'une enorme étendue. Sur un des côtés se trouvait la cheminée, qui avait dix-huit pieds d'ouverture; sur deux autres etaient deux fenêtres de deux à trois pieds de haut sur un à deux de large; ces fenêtres, percées dans des murs de sept à huit pieds d'épaisseur, avaient d'énormes embrasures, et ne laissait, même par le plus beau soleil d'ete, pénétrer dans la chambre qu'un jour douteux.

La chose la plus remarquable, selon nous, était la manière dont étaient disposés les lits. Au milieu de l'immense salle que nous venons de décrire, on avait pratiqué une sorte de retranchement formant un grand cabinet circulaire, qui n'avait pas moins de trois toises de diametre. Dans ce cabinet était une enorme machine assez semblable aux *tours* des

hospices d'enfans trouvés. Ce tour était attaché au centre à une forte pièce de bois qui servait de pivot, et vers les bords intérieurs, il circulait à l'aide de roulettes sur un plancher ciré, où on pouvait le faire mouvoir avec assez de facilité. Il était divisé en huit ou dix cases, dont chacune contenait un lit. Chacune de ces cases avait une porte; mais comme le cabinet n'en avait qu'une seule, et qu'il était exactement rempli par la machine, il fallait, pour entrer dans sa case ou pour en sortir, tourner cette machine jusqu'à ce que la porte de la case se trouvât vis-à-vis de celle du cabinet. Les cases étaient numérotées, afin que chacun reconnût son numéro quand était venue l'heure de se coucher.

Les étages supérieurs de la tour servaient de greniers et de magasins, et le tout était surmonté par un donjon crénelé et entouré de mâchicoulis.

Ici se termine la description du vieux chroniqueur. Après l'avoir lue, on se demande quels hommes, mais surtout quelles femmes habitaient un pareil lieu; il n'y avait pas place, on le sent, pour les minauderies et les mille petites grâces coquettes de nos jours. Qu'était l'épouse, qu'était la mère, chez ces barons féodaux dont nous ne savons guère que les grands coups d'épée? Les sentimens que Dieu a mis au cœur de toutes les femmes les agitaient, sans doute; mais quelle forme austère et sévère ne devaient-ils pas revêtir? Se figure-t-on, au milieu de cette vaste salle, une mère gracieuse et inquiète jouant avec un bel enfant à cheveux blonds, et le plaignant de s'être piqué le doigt. Non, de tels contrastes peuvent sourire à l'esprit du romancier; mais l'éducation des hommes de fer que nous présente l'histoire de ces temps devait commencer sur les genoux de leurs mères, qui n'oubliaient pas un moment que l'enfant qu'elles berçaient était destiné à passer sa vie dans les combats, et à mourir sur un champ de bataille.

NOTRE-DAME DE SEMUR.

DESCRIPTION DES BAS-RELIEFS DE LA PORTE DES BLÉS.

La porte septentrionale de Notre-Dame de Semur doit son nom de *porte des Blés* aux champs cultivés qui, jusqu'en 1550, s'étendaient jusqu'aux murs où elle fut ouverte. Elle était décorée, il y a quarante ans, de quatre statues dont il ne reste plus que les niches; ces statues représentaient le duc Robert, saint Jean-Baptiste, la duchesse Hélie et saint Jean l'Évangéliste. On distingue encore à droite deux figures d'hommes dont l'un, habillé d'un vêtement couvert d'écailles, se gratte la cuisse, et à gauche une femme étendue, la tête penchée sur la main; ces sortes de caryatides peuvent être comparées, pour la conception et l'exécution, à plusieurs autres débauches d'esprit du même genre qui se voient dans cette église; telle est une gouttière au-dessus des chapelles au nord, représentant un moine appuyant son bréviaire sur le derrière d'un diable à tête de singe.

Les bas-reliefs de la porte des Blés sont divisés en trois parties dont M. Maillard-Chambure, correspondant de l'Académie de Dijon, a donné la description dans son Histoire de l'église de Notre-Dame de Semur.

Robert-le-Vieux, chef de la première race royale des ducs de Bourgogne, avait épousé Hélie, fille de Dalmace Ier, seigneur de Semur en Brionnais. Une tradition verbale rapporte qu'il tua ou fit empoisonner son beau-père dans un festin, et que ce fut en expiation de ce crime qu'il fit construire l'église Notre-Dame vers 1065. Vraie ou fausse, cette tradition, très contestée, est le sujet des bas-reliefs de la *porte des Blés*.

La succession des événemens représentés par le sculpteur est disposée dans le même ordre que l'écriture hébraïque, c'est-à-dire en commençant par le bas à droite, et en continuant par la gauche en remontant.

PREMIÈRE PARTIE. — La première partie se divise en quatre groupes.

Premier groupe. — Cinq personnages sont assis à une table; l'un d'eux, assis au bout de la table, sur un pliant antique placé sur une estrade, porte une barbe et de longs cheveux; il a le front ceint d'un bandeau; c'est le duc. Près de lui on voit un docteur avec un livre sous son bras; vient ensuite une femme portant un bandeau sur la tête; à sa gauche sont deux hommes dont l'un offre à boire à l'autre. De l'autre côté de la table un homme tombe à la renverse. Est-ce la victime, ou est-ce seulement un danseur ou une danseuse? Dalmace ne serait-il pas l'homme auquel on présente la coupe, et cette coupe ne serait-elle pas empoisonnée? Devinez. Un chien s'enfuit à droite emportant une main, symbole de la bonne foi que le crime chasse du festin. Le duc fait un signe, peut être d'effroi, en levant une de ses mains; de l'autre, il tient un pain. La femme a une main sur sa poitrine.

Deuxième groupe. — Le duc, que l'on reconnaît à sa barbe, se frappe la poitrine de la main gauche; à côte de lui, un moine et le docteur, qui a déjà paru dans le premier groupe, semblent lui donner leurs avis; le docteur tient un livre ouvert, comme s'il en invoquait l'autorité.

Ce groupe indique plus clairement que le premier les remords du duc. Peut-être aussi que Robert, questionné par ses conseillers, leur répond qu'il est innocent de la mort subite de Dalmace. Quelque passion de tout exprimer que l'on ait, dit M. Maillard Chambure, il ne faut pas affirmer quand on ne peut que douter, et c'est tout ce qu'on peut faire dans ce cas particulier.

Troisième groupe. — Le même docteur (c'est peut-être l'aumônier de Robert) a devant lui un panier plein d'argent. Il en donne quelques pièces à un pauvre mezeau ou lépreux qui lui tend son écuelle; un cul-de-jatte, qui se traîne sur ses trépieds, implore l'assistance de l'aumônier.

Il est facile de lire dans ce groupe les aumônes qui furent faites aux pauvres par les soins de Robert. Mais fut-ce pour le repos de l'âme de Dalmace, ou bien en expiation de son meurtre? rien ne l'indique.

Quatrième groupe. — Hélie, dans un château, pleure, la tête appuyée sur la main gauche. Le docteur, son livre sous le bras gauche, bénit de la main droite un homme à genoux devant le château. La tête de ce dernier manque.

Une pénitence a été imposée à Robert. Il doit implorer le pardon de sa femme. Hélie pleure au souvenir de la mort de son père. Robert, à genoux à la porte de son château, reçoit le pardon de la duchesse et la bénédiction de son aumônier.

DEUXIÈME PARTIE. — Cette partie se compose de quatre groupes.

Premier groupe. — Une barque sur des flots : à l'avant un matelot, la tête nue, vêtu de la chlamyde; ses mains, qui tenaient une rame, ont été brisées. Un moine tient devant lui une épée dans son fourreau, avec un ceinturon roulé autour. A sa droite, l'aumônier de Robert, avec son livre sous son bras, regarde le pilote et semble lui donner des ordres. Celui-ci, les cheveux retroussés sous une résille nouée au menton, est assis à l'arrière de la barque qu'il conduit, et tient ses yeux fixés sur l'aumônier.

Le marquis de Thyard et Courtépée ont cru voir dans cette barque, conduite par deux matelots et montée par deux passagers, celle de Caron, et dans le moine qui porte l'épée, l'âme de Robert. Mais on peut y reconnaître plus vraisemblablement le voyage fait à Rome ou à quelques saints lieux par l'aumônier de Robert et un moine, chargés d'y porter le présent du duc et son épée, pour la purger du crime dont elle était accusée d'avoir été l'instrument.

Deuxième groupe. — Le moine tient l'épée comme dans le groupe précédent, et appuie ses deux mains sur le pommeau. Le duc, sans bandeau, avec un livre sous le bras gauche, parle au moine. L'aumônier, portant un livre sous le bras droit, semble approuver.

Les deux envoyés sont de retour; ils rendent compte à Robert de leur mission et lui rapportent son épée.

Troisième groupe. — Le duc, toujours sans bandeau, ouvre sa robe et montre son côté ouvert à son aumônier, reconnaissable au livre qu'il porte sous le bras, comme dans tous les groupes où il est représenté. L'aumônier veut toucher de la main droite le côté du duc, mais celui-ci arrête la main avec l'expression de la douleur.

Robert, tourmenté par ses remords et peu soulagé par les aumônes qu'il a fait faire et les dons qu'il a envoyés à Rome ou ailleurs, ouvre sa conscience à son aumônier, qui ne craint pas de toucher la plaie du cœur de son maître. C'est alors qu'il lui conseille d'apaiser la colère divine par une expiation plus utile à la religion : le sujet suivant, qui est le dernier du bas-relief, présente l'accomplissement de cette pénitence.

Quatrième groupe. — L'église Notre-Dame, telle qu'elle fut fondée par Robert, est représentée avec ses deux tours crénelées, son clocher carré et ses murailles également garnies de créneaux.

Cette représentation de l'église ne peut pas être sans doute considérée comme une image fidèle de ce qu'était l'église



(Bas-reliefs de la porte des Blés de l'Eglise Notre-Dame de Semur. — Expiation d'un crime.)

au douzième siècle; toutefois elle en indique très exactement les traits principaux.

Au-dessus de ce bas-relief, on a représenté Dieu avec une barbe courte, portant de la main gauche un globe, et bénissant de la droite. Des deux côtés, des anges ailés lui offrent l'encens.

Autour de ces anciennes sculptures on voit les douze mois de l'année personnifiés par autant de figures, dans l'ordre suivant, à partir de la gauche : Janvier, un homme à table; Février, un homme se chauffant; Mars, un homme et deux oiseaux perchés sur deux arbres; Avril, un homme avec un rameau; Mai, un baron à cheval; Juin, un faucheur; Juillet, un moissonneur; Août, un homme qui arrange des gerbes; Septembre, un vendangeur; Octobre, un homme qui verse du vin dans un tonneau; Novembre, un homme qui conduit un cochon et emporte du bois; Décembre, un homme qui repousse de la main gauche un monument surmonté d'une chouette, et s'avance vers un autre monument semblable, mais qui ne porte point de chouette, emblème des jours qui, à la fin de ce mois, cessent de décroître et commencent à grandir.

On ne peut douter que ces douze mois ne soient d'une époque bien postérieure aux bas-reliefs qui se trouvent au-dessous. Quand leur exécution n'en ferait pas preuve, l'ordre seul dans lequel les mois sont placés le démontrerait. En effet, remarque M. Maillard-Chambure, ce n'est que depuis l'ordonnance de Charles IX, que l'année commence chez nous au 1er janvier; sous la première race, elle commençait le 1er mars; sous les Carlovingiens, le jour de Noël, et sous les premiers Capétiens, le jour de Pâques. Ainsi ces figures des douze mois ne peuvent être que de la fin du seizième siècle

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

MUSÉE DU LOUVRE.
ÉCOLE HOLLANDAISE. — GABRIEL METZU.



(Musée du Louvre; École hollandaise. — Le Chimiste, par Gabriel Metzu.)

Ce personnage est désigné, dans les livres d'art, et dans les catalogues de gravures, sous le nom soit de *chimiste* soit de *médecin chimiste.* C'est un docteur apothicaire qui expérimente avec le mortier et l'alambic, qui compose lui-même les drogues et les pilules qu'il prescrit, peut-être aussi qui cherche le *roi des métaux*, le *grand œuvre*, la *panacée universelle*, la *pierre philosophale* (voir 1833, page 93). La vigne qui serpente à sa fenêtre descend caresser presque son chapeau, tandis qu'elle semble au contraire éviter d'approcher certain flacon suspect pendu à un clou, comme pour indiquer que cet honnête savant, au spirituel regard, est moins ennemi du jus de la treille que ne l'est sans doute la prison de verre où il a enfermé quelque diabolique liqueur de son invention.

Ce tableau, dont la hauteur est de 27 centimètres, est l'un des plus agréables de l'école hollandaise que possède notre Musée. Il est difficile de dire précisement à quel prix on l'estimerait : un tableau du même auteur qui se trouve placé à peu de distance, le *Marché aux herbes d'Amsterdam*, haut de 97 centimètres, a été estimé trente-six mille francs. Parmi les autres œuvres de Metzu exposées au Louvre, on remarque un portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps : il a le chapeau sur sa tête et une canne à la main ; — un militaire qui fait présenter des rafraîchissemens à une dame ; — une femme à son clavecin ; derrière son fauteuil, un homme, debout, tient d'une main son chapeau, et de l'autre indique le livre de musique.

On ne sait presque aucun détail sur la vie de Gabriel Metzu. Il est né à Leyde en 1615. On ignore s'il eut un maître. Les tableaux de Gérard Dow et de Terburg sont évidemment ceux qu'il a pris pour modèles. On le classe peu au-dessous de Gérard Dow et en rivalité avec Mieris. Il se plaisait aux mêmes sujets que ces peintres, et travaillait avec la même élégance et le même fini. Il échappe à toute comparaison par des qualités de coloriste qui lui étaient propres. Il excellait, par exemple, à exprimer le plus ou moins

d'éloignement d'objets peints avec la même couleur et sous une même lumière. Il était très renommé, dès sa jeunesse, dans Amsterdam; on montre au Musée de cette ville deux de ses tableaux : l'un représente un homme et une femme assis à une table couverte et se disposant à prendre leur repas; l'autre, un vieillard assis auprès d'un tonneau, ayant une pipe et un pot à bierre dans les mains.

On croit que Metzu mourut vers 1658, âgé de 45 ans, à la suite d'une opération de la pierre.

Tels les enfans ont été à l'égard de leurs précepteurs et de leurs maîtres, tels ils sont à l'égard des rois et des magistrats : après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles et des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons, et pour avoir un grand nombre de serviteurs.

SAINT AUGUSTIN.

QUELQUES PAROLES DE CATON LE CENSEUR.

Le peuple romain demandait instamment, et hors de propos, qu'on lui fît une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, » il est difficile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.»

Il comparait les Romains aux moutons, qui, chacun en particulier, n'obéissent pas au berger, mais suivent les moutons qui les précèdent. « De même, disait-il aux Romains, » quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire par » des hommes dont chacun de vous séparément ne voudrait » pas suivre les avis. »

Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes : « Tous les hommes, dit-il, gouvernent les fem» mes; nous gouvernons tous les hommes, et nos femmes » nous gouvernent. »

Caton disait que le peuple romain mettait le prix non seulement aux différentes sortes de pourpre, mais encore aux divers genres d'étude. « Comme les teinturiers, ajouta-t-il, » donnent plus souvent aux étoffes la couleur pourpre, parce » qu'elle est plus recherchée, de même les jeunes gens ap» prennent et recherchent avec le plus d'ardeur ce que vous » louez davantage. »

Il montrait un jour un homme qui avait vendu des biens paternels situés sur le bord de la mer; et il disait, en feignant de l'admirer : « Cet homme est plus fort que la mer » même; ce que la mer ne mine que lentement et avec peine, » il l'a englouti en un instant. »

Un homme voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa. « Je ne saurais, lui dit-il, vivre avec un homme qui » a le palais plus sensible que le cœur. »

« Mon ami, dit-il un jour à un vieillard de mauvaises » mœurs, la vieillesse a assez d'autres difformités sans y ajou» celle du vice. »

Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse : « Le combat, lui dit il, est inégal entre vous et moi : vous » écoutez les sottises, et vous en dites avec plaisir; moi, je » les entends avec peine, et je n'ai pas l'habitude d'en dire. »

Il n'avait eu de tout le butin fait à une guerre que ce qu'il avait bu et mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme » ceux qui profitent de ces occasions pour s'enrichir; mais » j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus gens de bien, » que de richesse avec les plus opulens, et d'avidité avec les » plus avares. »

On se rappelle encore de lui ce mot : « Il est fâcheux d'a» voir à rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre » siècle que celui où l'on a vécu. »

Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait pas érigé de statue, tandis que des gens obscurs en avaient. « J'aime mieux, leur ré» pondit-il, qu'on demande pourquoi on n'a pas élevé de » statue à Caton, que si on demandait pourquoi on lui en a » dressé une. »

DES AUTOGRAPHES.

Depuis un certain temps, la mode qui se glisse dans les sciences les plus graves et les plus étendues, comme dans les spécialités les plus restreintes, a jeté parmi les gens du monde quelques goûts qui étaient restés jusqu'alors le privilége particulier des érudits et des bibliophiles. C'est ainsi, par exemple, que la *passion des autographes*, passion ruineuse, ainsi que toutes les passions, ainsi que celles surtout qui consistent à rassembler des choses rares ou scientifiques, pousse, depuis le commencement du dix-neuvième siècle (notez bien qu'à deux ou trois exceptions près, elle était presque inconnue auparavant), des racines nombreuses et vivaces, même parmi les hommes de richesse et de plaisir. Croirait-on que Paris compte dans ce moment plus de cinquante personnes occupées presque exclusivement à acquérir des *autographes?* Parmi leurs collections, M. Jules Fontaine, jeune savant qui lui-même en possède une très belle et qui va prochainement publier le *Manuel de l'amateur d'autographes*, en signale *trente-six* de la plus grande richesse, et d'une importance historique qu'on ne saurait mettre en doute. La première de toutes, et qui n'a pas de rivale peut-être en Europe, est celle de M. Villenave. Cette collection se compose de cinq cents cartons, contenant plusieurs milliers de pièces, presque toutes relatives à l'histoire politique ou littéraire de notre pays, et renferme des pièces de théâtre *inédites*, qui manquent à l'admirable bibliothèque théâtrale que M. de Soleine s'occupe à former depuis trente ans, avec une patience sans égale. Après la collection de M. Villenave, vient celle de M. Monmerqué, magistrat aussi modeste que savant, aux recherches duquel n'a échappé aucun des faits du règne de Louis XIV, aucun des détails de la cour du grand roi; puis celles de MM. Chateaugiron, Lucas-de-Montigny, Berthevin, Guilbert de Pixerecourt (dont la bibliothèque est si riche en belles reliures), Aimé Martin, etc., et enfin, celles de madame la duchesse d'Abrantès, et de madame Dolomieu, dame d'honneur de la reine.

Ce n'est guère qu'en 1820 que, par suite de la formation de plusieurs collections, les *autographes* ayant acquis une valeur commerciale, ont commencé à être mis en vente publique. Quelques uns ont été vendus fort cher, par exemple, les vingt-huit lettres de madame de Maintenon, que le roi Louis XVIII paya 14,000 francs, en 1822, à la vente de M. Garnier. Depuis, nous avons vu en 1834, une lettre de Gabrielle d'Estrées vendue 410 francs, et M. Guilbert de Pixérecourt paya 710 francs une lettre de Michel Montaigne, qui fut ensuite reconnue fausse. Le prix en fut remboursé à l'acquéreur. Mais rien de tout cela n'approche de l'engouement d'un Anglais qui acheta 8.000 francs un billet par lequel Boileau invitait un ami à déjeûner. Passe encore s'il se fût agi d'une lettre éclaircissant un fait historique; mais une simple invitation!... Nous avouons que, hors l'intérêt de curiosité, nous ne comprenons pas ce qui pouvait donner du prix à ces quelques lignes.

Et maintenant si l'on nous demande quelle est l'utilité des *autographes*, nous reconnaîtrons volontiers qu'ils peuvent servir à fixer des points historiques fort importans, ou à rectifier la manière d'orthographier certains noms propres. C'est ainsi que les signatures de *Leibnitz* prouvent qu'il ne s'appelait point ainsi, mais *Leibniz*; que celles des d'*Aguesseau* montrent qu'ils n'écrivaient point leur nom de la sorte, mais qu'ils signaient *Daguesseau*, etc., etc. On peut dire aussi (et ceci est une idée émise par Lavater, dans son

Art de connaître les hommes), que la forme, la configuration de l'écriture, donne une idée presque toujours juste du caractère de celui qui l'a tracée. Louis XIV, ainsi que presque tous les hommes remarquables de son époque, avait une écriture grandiose; celle de Bonaparte était hachée, rapide, et semée d'abréviations anguleuses, dénotant bien la pétulance des pensées (v. 1835, p. 4); enfin l'écriture de Bossuet était pleine de fougue, de traits entrechoqués, tandis que Fénelon, par ses caractères posés et réguliers, peignait bien toute la douceur et la tranquillité de son âme.

Voici un certain nombre d'*autographes* dont quelques uns sont assez rares, et quelques autres assez curieux.

FAC-SIMILE DE QUELQUES SIGNATURES D'HOMMES CÉLÈBRES (ORDRE ALPHABÉTIQUE).

Jean Bart, né à Dunkerque en 1651, mort en 1702. — Qui ne connaît les glorieux exploits de ce hardi marin! L'histoire de sa vie, vendue dans les foires de village par les colporteurs, se lit dans les veillées comme une légende des anciens chevaliers de la Table-Ronde. Agé de quarante ans, il n'avait encore commandé que des corsaires, lorsque Louis XIV lui dit: *Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre.* — *Vous avez bien fait, sire*, répond aussitôt l'ancien pêcheur en homme qui sent ce qu'il vaut.

Beethoven, compositeur de musique allemand, auteur de l'opéra de *Fidelio*, et de symphonies que, chaque hiver, la Société des concerts du Conservatoire de Paris exécute à l'admiration de tous ceux qui aiment et sentent la musique élevée. Né en 1772, à Bonn, mort en 1827 à Vienne.

Berthollet, d'Annecy en Savoie, mort en 1822, le 6 novembre, âgé de 74 ans. Collaborateur de Lavoisier dès son début, l'un des créateurs de la nomenclature chimique, dont il pressentit et signala cependant le vice fondamental; inventeur d'un procédé de blanchiment par le chlore dont les succès ont été magnifiques; chargé avec Monge d'improviser du salpêtre pour la république; auteur de l'*Art de la teinture*; Berthollet, placé au premier rang des chimistes par ses travaux technologiques, s'est encore assuré cette position par ses travaux théoriques, dont la *Statique chimique* est le résumé.

De Bougainville, né en 1729, le premier Français qui ait fait le tour du monde. C'est lui qui a popularisé l'île de Taïti, à laquelle d'abord il avait donné le nom de Nouvelle-Cythère. En 1752, étant mousquetaire noir, il publia son *Traité du calcul intégral pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital. Aide-de-camp de Chevert à Sarrelouis, secrétaire d'ambassade à Londres, puis capitaine de dragons au Canada, il y devint aide-de-camp du marquis de Montcalm et y gagna le grade de colonel. En 1763, il fonda, avec des négocians malouins, un établissement dans les îles Malouines, près du cap Horn, et reçut du roi à cette occasion le grade de capitaine de vaisseau. En 1769, il acheva son tour du monde, dont la relation eut un succès prodigieux. Élu à l'Institut en 1769, puis membre du Bureau des Longitudes, sénateur et comte de l'empire. Mort en 1811. Son fils a aussi fait le tour du monde en 1825-26.

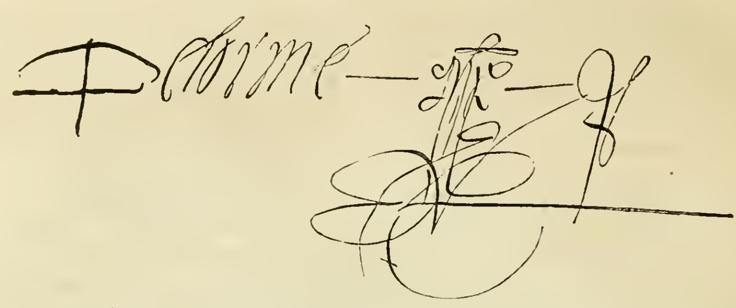
Buffon, né en 1707, à Montbard en Bourgogne, et mort en 1788. Un article récemment publié de M. Geoffroy Saint-Hilaire commence ainsi: « Buffon, que la voix publique plaça, avec Voltaire, Rousseau et Montesquieu, au premier rang des écrivains du dix-huitième siècle, attend encore peut-être, du savoir philosophique de nos jours, le salut d'admiration dû, selon moi, au plus grand naturaliste des âges modernes. »

Edmond Burke, écrivain et orateur politique anglais, mort en 1797, à l'âge de 68 ans. Il fut l'un des ennemis les plus violens de la révolution française. — Nous avons cité quelques unes de ses pensées sur le Goût (1835, page 75).

George Canning, né en 1770, et mort en 1827. — M. Jean Reynaud, dans un bel article de l'*Encyclopédie nouvelle*, a porté ce jugement: « M. George Canning a été un des plus habiles et des plus puissans hommes d'État des temps modernes. Pendant quelque temps il a disposé presque souverainement du crédit, des armes et des richesses de la Grande-Bretagne... Il a voulu ou permis bien des guerres, et la terre est encore grasse du sang que ses paroles ont concouru à faire verser. Il est difficile de conserver ici un jugement froid et impartial; car parmi les ossemens enfouis dans ces cimetières des batailles, il y en a qui sont ceux de nos pères et de nos frères aînés. Mais en ne consultant que l'équité, nous reconnaîtrons que si l'on est en droit de lui reprocher d'être fait rebelle aux lois de l'avenir par son opiniâtre résistance à l'essor de la démocratie dans l'ancien monde, il faut convenir en même temps qu'il a, sous plus d'un rapport, aidé la liberté, et que le sang n'a pas été versé d'une main toujours impie et en pure perte. »

Olivier Cromwell, né en 1599, mort en 1658. Il régna sur l'Angleterre, sous le titre de protecteur, de 1653 à 1658.

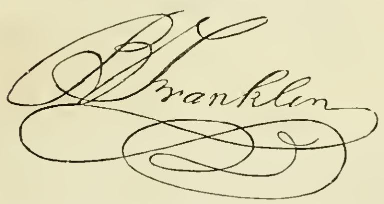
Christine, reine de Suède, née en 1626; elle abdiqua en 1654, et mourut à Rome en 1689 (voir 1835, p. 47).



Philibert Delorme, né à Lyon au commencement du seizième siècle, construisit dans cette ville, après avoir etudié l'antiquité en Italie, le portail de l'église Saint-Nizier, qui est l'un des plus beaux de France. Attiré à Paris, il donna les plans des châteaux d'Anet, de Meudon, de Saint-Maur, des Tuileries, etc. Il a laissé plusieurs écrits sur l'architecture.

Albert Durer, le plus grand artiste de l'école allemande; né à Nuremberg en 1471, et mort en 1528. Il était peintre, graveur et sculpteur.

Erasme (Didier), savant et écrivain hollandais, né à Rotterdam en 1467, et mort à Bâle en 1536 (voyez son portrait, 1835, p. 232, et des détails sur sa vie, même année, p. 11).



Benjamin Franklin, né en 1706, et mort en 1790. — Le vers suivant de Turgot, l'un des meilleurs qui aient été faits en latin par un moderne, retrace bien les deux principaux titres de Franklin à la célébrité :

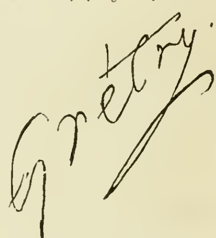
Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.
Il arracha au ciel la foudre, et le sceptre aux tyrans.

Voici son épitaphe faite par lui-même; pour en avoir la clef, il faut se rappeler que Franklin avait commencé par être imprimeur.

Ici repose,
livré aux vers,
le corps de Benjamin Franklin, imprimeur,
comme la couverture d'un vieux livre,
dont les feuillets sont arrachés et la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu;
car il reparaîtra,
comme il le croyait,
dans une nouvelle et meilleure édition,
revue et corrigée
par
l'Auteur.

Gall, né dans le grand-duché de Baden en 1758, mort à Paris en 1828. Le jeune Gall, faisant ses classes, se trouvait souvent vaincu dans les examens par des camarades moins habiles que lui, mais doués d'une excellente mémoire; ce mécompte lui étant arrivé plusieurs fois et en divers colléges, il remarqua avec surprise que ses rivaux avaient tous les yeux à fleur de tête. Cette observation fut le point de départ de tous ses travaux de phrénologie qui ont fait tant de bruit, et qui sans doute permettront de creuser plus profondément dans l'étude de l'organisation humaine.

Gluck, compositeur de musique lyrique allemand; auteur d'une infinité d'opéras, dont les plus beaux sont Armide, Alceste, Orphée, et les deux Iphigénies. Il avait 40 ans lorsque sa réputation commença. Il opéra en France une révolution musicale; mais il y eut lutte, Piccini fut son adversaire. On sait que tout Paris fut ou *gluckiste* ou *picciniste*. Mort en 1787, âgé de 73 ans.



Grétry, compositeur de musique français, né à Liége en 1741. Le repertoire de l'Opéra-Comique possède encore un grand nombre de ses pièces que le public revoit toujours avec plaisir : le Tableau parlant, Zémyre et Azor, l'Ami de la Maison, la Caravane, Richard Cœur-de-Lion, etc. A sa mort, arrivée en 1813, on exécuta à l'Opéra-Comique une espèce d'apothéose

Lazare Hoche, général de la république française, commandant en chef à 24 ans l'armée de la Moselle; vainqueur à Quiberon, pacificateur de la Vendée; sa devise était : *Des choses, et non des mots.* Il mourut presque subitement en 1797, étant à la tête de la belle armée de Sambre et Meuse. Cette mort fut peu naturelle, on l'a attribuée au Directoire; Hoche lui-même s'était écrié dans ses souffrances : « Suis-je donc vêtu de la robe empoisonnée de Nessus? »

De Holstein (Madame Staël), fille du ministre Necker, née en 1766 à Paris, auteur de *Corinne* et du livre sur *l'Allemagne* qui fit le premier connaître au public le mouvement de la philosophie et de l'art dans ce pays, et que Rovigo ordonna de mettre au pilon, lui faisant le singulier reproche de n'être pas français. On est vraiment obligé de faire effort sur soi-même pour croire aux persécutions que Napoléon lui fit éprouver. Nous avons plusieurs fois reproduit des pensées de cette femme remarquable. Il paraît que c'est elle qui a introduit aux affaires étrangères M. de Talleyrand revenu d'Amérique sans argent et qui avait besoin de se refaire Madame de Staël est morte le 14 juillet 1817; six mois après mourut en province son second mari âgé de 30 ans, M. de Rocra, qu'elle avait épousé en secret. La fille de madame de Staël est mariée à M. le duc de Broglie, plusieurs fois ministre depuis 1830.

Jean-Gaspar Lavater, mort en 1801, à l'âge de 60 ans, à Zurich sa patrie, des suites d'un coup de fusil au bas-ventre: il ne voulut jamais nommer son meurtrier. Ce physiognomoniste habile a

laissé un ouvrage célèbre où il réduit en règles l'art de juger l'intérieur de l'homme par l'extérieur. Il ne faut pas oublier en le lisant que cet art si souvent trompeur dépend aussi, et beaucoup, d'une sorte d'impression mystérieuse et secrète à laquelle Lavater, particulièrement prédisposé par sa nature, était d'autant plus sensible qu'il avait pris davantage l'habitude de s'y abandonner.

Martin Luther, né le 10 novembre 1483, à Islebe dans le comté de Mansfeld, mort au même lieu le 18 février 1546, à 63 ans. Les Mémoires publiés il y a peu de temps par M. Michelet renferment des détails précieux sur la vie intime de cet illustre auteur de la Réforme.

Laurent de Médicis, dit le Magnifique, né en 1446, et mort en 1492 (Voyez, sur sa vie et sa famille, 1835, p. 105)

L.-B. de Montfaucon, né en 1655, fut l'un des hommes les plus instruits qu'ait produits la savante congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Il mourut à l'age de 86 ans (en 1741), laissant une multitude d'ouvrages dont un seul eût suffi pour sa réputation. Nous citerons entre autres *l'Antiquité expliquée et représentée par des figures.*

Les deux frères Montgolfier, papetiers à Annonay, sont inventeurs des aérostats (1833, p. 163); ils ont inventé aussi le *bélier hydraulique.* On ne saurait déterminer auquel appartient le plus particulièrement le mérite de l'invention. « Nous nous garderons bien, a dit un de leurs biographes, de délier ce faisceau d'amitié fraternelle en faisant à chacun d'eux sa part de gloire, lorsque tous deux se sont plu à la confondre. » L'un, Jacques-Etienne, né en 1745, est mort en 1799; l'autre, Joseph-Michel, né en 1740, est mort en 1810 membre de l'Institut.

Le Nostre, né à Paris en 1613, mort en 1700. Le dessin et la composition des jardins des Tuileries, du château de Vau-le-Vicomte, de Versailles, de Trianon, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de la terrasse de Saint-Germain, lui ont mérité le renom de grand artiste. Louis XIV lui donna la direction de tous ses parcs. Il a laissé quelques peintures.

Manon-Jeanne Phlipon-Roland, femme du ministre de Louis XVI, est l'un des caractères de femme le plus remarquables de la révolution française. On relit toujours avec un nouveau plaisir les pages à la fois historiques et intimes où elle s'est peinte avec autant de franchise que de grâce et de pudeur. Née à Paris en 1754 d'un graveur obscur; décapitée le 8 novembre 1793.



Germain Pilon, sculpteur et architecte, né à Loué sur la Vaugre, mort en 1590 à un âge avancé, contemporain de Jean Cousin, de Primatice et de Jean Goujon (voyez une esquisse de son groupe des Grâces et une Notice sur sa vie et ses ouvrages, 1833, p. 309).

Pierre Puget, architecte, sculpteur et peintre, né à Marseille en 1622. Il étudia sous Pietre de Cortone, à Rome, et fut employé aux travaux du palais Pitti, à Florence. En France, il fut chargé par le duc de Brézé, amiral de France, et plus tard par Colbert, de diriger la décoration des constructions navales. Ce fut en 1673 qu'il fit le groupe de Milon de Crotone, exposé au musée d'Angoulême. « Nourri aux grands ouvrages, disait-il, je nage lorsque je travaille, et le marbre tremble devant moi, si grosse que soit la pièce. »

Jean Racine, né à La Ferté-Milon en 1639, et mort à Paris en 1699. Notre plus grand auteur tragique après, ou, suivant quelques uns, avec Pierre Corneille.

« Votre Raphaël, peintre ; Florence. » — Raphael Sanzio, le plus grand peintre des temps modernes, né à Urbin le jour du Vendredi-Saint de l'an 1483, et mort à pareil jour en 1520.

François duc de La Rochefoucauld, prince de Marsillac, mort à Paris le 17 mars 1680, à 68 ans. Il est célèbre par son livre des *Maximes*, presque toujours fines, quelquefois profondes, mais ordinairement misanthropiques et égoïstes.

Pierre-Paul Rubens, le plus grand peintre de l'école flamande. Né à Cologne en 1577, et mort à Anvers en 1640 (voyez son portrait, p. 176).

Paul Scarron, le premier de nos poètes burlesques, né à Paris en 1610, mort en 1660. Il était chanoine du Mans. A 27 ans une paralysie lui ôta l'usage de ses jambes. Le *Virgile travesti*, le *Roman comique* et plusieurs de ses comédies, sont des ouvrages estimés dans le genre bouffon. Il prétendait vivre des revenus de son *marquisat de Quinet;* le nom de son libraire était Quinet. Il s'était fait nommer malade d'office de la reine, avec 500 écus de pension. Il épousa mademoiselle d'Aubigné, si célèbre depuis sous le nom de madame de Maintenon.

Michel-Jean Sedaine, né à Paris en 1719, et mort en 1797. Il avait été d'abord tailleur de pierre, et ensuite maître maçon. Quelques chansons, l'épître *à mon Habit*, dont notre grand poète Béranger a écrit un si beau second chapitre, le firent connaître. Il composa alors des opéras comiques, dont les plus populaires sont *Richard Cœur-de-Lion* et *le Déserteur*, et des comédies dont les plus estimées sont *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*.

Sicard, né en 1742 près de Toulouse, et mort en 1822. D'abord directeur des Sourds-Muets à Bordeaux, puis désigné par l'opinion publique pour succéder à l'abbé de l'Epée, dont il perfectionna les travaux en étendant aux choses métaphysiques le procédé qui n'avait encore réussi qu'à exprimer les choses matérielles (voir, sur les sourds-muets, 1833, p. 300; 1834, p. 106). Les exercices publics de ses élèves l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe.

Sterne, l'écrivain le plus spirituel ou le plus *humoriste* de l'Angleterre après Swift. Il est né en 1713 et est mort en 1768. Le *Voyage sentimental* et *Tristam Shandy*, ses principaux ouvrages, ont fait école et ont inspiré une foule d'imitations.

Jean Talbot, gouverneur d'Irlande, l'un des plus grands capitaines du quinzième siècle, mort en 1453. Il fut fait prisonnier par les Français à la journée de Pathay en Beauce. Rendu à la liberté, il prit d'assaut Beaumont-sur-Oise, et fut nommé maréchal de France par le roi d'Angleterre. Il fut tué, avec un de ses fils, en voulant secourir la ville de Castillon. Shakspeare a décrit cette mort dans une scène sublime.

Turgot, célèbre économiste, né à Paris en 1727 et mort en 1781. Son discours des *Progrès successifs de l'esprit humain*, prononcé en 1750, présente une foule d'aperçus et d'idées qui semblent émis de nos jours. Devenu ministre de Louis XVI, il trouva des difficultés inattendues lorsqu'il voulut appliquer ses théories du cabinet. Voltaire lui adressa ces deux vers :

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien.

« Il n'y a que M. Turgot et moi, disait un jour Louis XVI, qui aimions la France. »

Sébastien Le Prestre, seigneur de Vauban, maréchal de France, commissaire-général des fortifications, né en 1633 et mort en 1707. Au mérite d'être le plus grand ingénieur que la France ait eu, il joint celui de s'être proposé sans cesse la conservation du soldat. J'aimerais mieux, disait-il au roi, avoir conservé à Votre Majesté » cent soldats que d'en avoir ôté trois mille aux ennemis. »

Georges Washington, d'abord arpenteur, puis général en chef de la confédération des Etats-Unis, enfin président, est né le 22 février 1732, et mort le 14 décembre 1799 après vingt-quatre heures de maladie. Les habitans des Etats-Unis portèrent pendant trente jours un crêpe au bras, Bonaparte en prit le deuil, et le fit prendre aussi par les autorités civiles et militaires de la république. Il n'a pas laissé d'enfans. C'est peut-être le plus beau caractère politique des âges modernes : il s'est dévoué à l'émancipation de sa patrie, et après avoir réussi il n'a point abusé du pouvoir.

Nous avons déjà publié dans le *Magasin pittoresque* plusieurs autres signatures, entre autres celles de Bernard Palissy, Philippe de Chabot, Charlemagne, saint Charles Borromée, Charles V, Colomb, Corneille, Nicolas Flamel, Galilée, Gaultier, Hoffmann, Napoléon, La Pérouse, Pestalozzi, Le Tasse.

De l'imitation de la nature. — Il y a deux sortes d'imitations de la nature. L'une, banale et vulgaire, se borne à calquer en quelque sorte l'individu : elle ne s'adresse, par une réalité, pour ainsi dire matérielle, qu'au sens borné, et mérite à peine le nom d'art. L'autre s'appelle idéale, en tant que l'esprit sait, du parallèle des individus, faire résulter une idée de perfection et de beauté dont la nature n'a peut-être voulu compléter nulle part l'image.

QUATREMÈRE DE QUINCY.

LE PIC DU MIDI.

(Hautes-Pyrénées.)

EXTRAIT D'UN VOYAGE INÉDIT.

Après avoir chaussé les *spadilles*, espèce de sandales romaines en cuir de vache, fabriquées exprès pour monter; après avoir revêtu une veste du pays, garanti mes jambes par de longues guêtres, fortifié mon corps par une ceinture de plusieurs pieds de longueur que je roulai autour de moi, pris en main le long bâton des montagnards ferré en pointe d'un côté et garni d'un crochet à l'autre bout, je me dirigeai vers le pic du Midi, dans le dessein d'y arriver avant l'aube. J'étais accompagné d'un des meilleurs guides du pays, ancien conducteur du savant géologue Ramon, Simon Charlet, qui portait dans un havresac le frugal repas que nous devions faire à nous deux quand nous arriverions au sommet du pic.

La nuit était charmante. — Comme il avait fait très chaud dans la journée, les plantes et les arbustes saxatiles qui croissent en abondance dans ces parages, le thym, les rhododendrons, le sorbier des oiseaux, l'*uva-ursi*, etc., rafraîchis par la rosée de la nuit, laissaient échapper leurs parfums. Le vent qui souffle là d'ordinaire par rafales, restait immobile et semblait endormi. Seulement de temps à autre, la brise chaude des monts espagnols passant par dessus les glaciers, apportait à notre oreille le mugissement des cascades et les mille bruits confus, et distincts pourtant, de la Castille et de l'Aragon. La lune aussi qui montait lentement dans l'espace, au milieu d'un fluide d'or, produisait un effet magique : on eût dit un globe de feu qui se promenait sur les cimes. J'éprouvais bien d'autres sensations délicieuses. Ainsi, j'écoutais avec plaisir au milieu du silence profond qui régnait par intervalle, les grands cris des oiseaux de proie qu'allait éveiller le retentissement de nos pas. J'admirais surtout les singuliers effets d'optique produits sur les monts par l'astre des nuits. La lumière de la lune, en effet, dans ces climats favorisés, loin d'amoindrir les objets et d'adoucir leurs contours, idéalise plus qu'elle ne fait ordinairement au contraire tous les corps qu'elle rencontre, leur prête des proportions grandioses, et profilant avec netteté jusqu'aux angles les plus imperceptibles de leurs formes, agrandit à la fois leurs détails et leur ensemble.

Cependant nous étions parvenus, après une heure de marche, presqu'au pied du TOURMALET. Les pics nommés *la Campana de Vacca* (la Cloche de la Vache) et la *Spada* (l'Épée) (Voy. pag. 25, l'article intitulé *la Vallée de Campan*) se dressaient dans l'ombre devant nous. Nous prîmes un petit sentier qui leur fait face, et nous commençâmes à gravir la base du pic du Midi.

Qu'on se représente une montagne élevée de près de 1 600 toises, c'est-à-dire de plus de 8 000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Ce pic se dresse devant vous comme une muraille qui joindrait la terre et le ciel : vous diriez les limites du monde. Tel fut le chemin tant soit peu escarpé sur lequel il fallut nous aventurer, et qu'avant nous, Dussaulx, Ramon, Tournefort, La Condamine, et une multitude de curieux avaient parcouru.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes sur la montagne de *la Tau*, d'où nous ne tardâmes pas à gagner le lac d'*Honchet*. Parvenus là, nous étions déjà à environ 900 toises de hauteur. La nuit se faisait moins épaisse, et nous dominions des milliers de montagnes, sur les épaules géantes desquelles nous avisions au milieu des ténèbres de grandes flaques glacées, éternelles couronnes qui rappellent les pâles joyaux que portent sur leurs fronts les rois de la terre.

Enfin nous posâmes le pied sur le col même du mont, et nous nous arrêtâmes un instant à l'endroit où le naturaliste Plantade, sentant ses forces défaillir, prononça, en promenant ses yeux autour de lui, ces paroles qui furent les dernières qui s'échappèrent de sa bouche : — Grand Dieu ! que cela est beau ! — C'est de ce point que quelquefois, au milieu de l'hiver, des avalanches, parties du sommet du pic, exécutent dans le lac un effroyable saut de plusieurs milliers de pieds qui le fait en un instant déborder tout entier. Ces chutes de neiges eaux font un jour la ruine immanquable de Baréges, qui n'a été jusqu'ici préservée que par un miracle, témoin la lettre suivante écrite de Luz, après une inondation semblable, en 1788.

« ... Vous ne venez que de partir lorsque nous fûmes menacés d'un événement sinistre par l'orage et le tonnerre qui grondaient depuis trois jours. Nous nous couchâmes néanmoins avec une sorte de sécurité. Qui ne cherche en pareil cas à se faire illusion? — Entre minuit et une heure j'entends le tocsin. J'ouvre la fenêtre. — Le torrent grossit de minute en minute et d'une manière effrayante. Notre ville est sur le point d'être emportée... Comprenez-vous ce que c'est en plein minuit que le cri d'une ville éperdue?... Les cheveux m'en dressent encore sur la tête.

» Je veux savoir où nous en sommes; mais que vont devenir ma femme et mes enfants?.... M'arrachant de leurs bras, saisissant une longue perche je cours droit au torrent, notre ennemi commun.... Il avait déjà dévoré la prairie qui nous donnait : quatre toises de plus, la ville était rasée.

» Mes concitoyens et moi nous combattons pendant toute la nuit contre cette espèce de lavange; nous forçons enfin le torrent débordé à rentrer dans son lit, et cela en le dégageant des roches qui l'obstruaient. Au point du jour le danger était passé; mais le retour de la lumière nous montra les eaux à plus de trente pieds au-dessus du débordement du 24 septembre 1787, dont les terribles effets ont retenti dans toute l'Europe... C'est là, pour la première fois, que j'ai vu pleurer nos montagnards.

» ... Le lendemain matin, on vit madame Rousseau, femme d'âme et passionnée pour ces montagnes, on la vit seule et qui remontait le long du torrent à travers les décombres. Elle rencontre deux familles errantes au hasard. — Où allez-vous? — Dieu le sait; allons toujours, allons-nous-en. — Jamais on ne put les retenir... etc. »

Cependant nous montions toujours, et Simon, marchait devant moi, m'indiquant les meilleurs passages et écartant les obstacles. Enfin, après quatre heures de marche, nous atteignîmes le haut du pic, sur lequel des ingénieurs-géographes que le gouvernement avait chargés de mesurer la chaîne pyrénéenne, se sont amusés à construire, avec les pierres schisteuses du sommet lui-même, une petite tourelle fort solide dont l'élévation est d'une douzaine de pieds. Cette tourelle n'est point creuse, ainsi que pourrait le faire croire un vide qu'on observe sur l'une de ses faces, et qui ressemble à une espèce de fenêtre. Je m'assis tranquillement, après m'être enveloppé dans la cape de Simon, car il faisait presque froid à cette hauteur, et je me mis à regarder au-dessous de moi. Ce fut en vain; je ne distinguais rien. D'épais et vastes brouillards blanchâtres, s'élevant du fond des vallées, montaient comme une mer de vapeurs, en serpentant autour des monts et empêchaient nos yeux d'apercevoir la terre. En retour, aucun obstacle ne nous voilait la face du ciel, et autour de nous, mais un peu plus abaissées, des myriades de montagnes élancées les

unes sur les autres, jetant leurs sommets le plus près possible de Dieu, faisaient étinceler à la lueur du crépuscule leurs diadèmes de neige, vierges presque tous jusqu'ici des pas de l'homme.

Au bout d'une demi-heure d'attente, un point lumineux parut à l'horizon. Bientôt ce point, semblable d'abord à une tache brillante, s'agrandit, et de son sein, s'élancèrent, en sillons impétueux, des gerbes de flammes qui teignirent les cieux des plus vives couleurs, et les pics des lumières les plus diverses et des tons les plus opposés. En peu d'instans le soleil, qui semblait osciller et ne paraître qu'avec regret, se changea en une meule rougie qui devint le foyer d'un vaste incendie; puis quand l'astre se fut élevé dans les cieux, ses rayons allant jusqu'au fond des vallées, frapper les brouillards qui s'y étaient amoncelés durant la nuit, les dissipèrent devant eux. Alors ceux-ci, abandonnant les montagnes aux flancs desquelles ils s'étaient attachés, gravirent rapidement jusqu'à leurs sommets, et nous cachèrent momentanément la terre et le ciel; mais les feux du roi du jour ne tardèrent pas à les chasser de nouveau, et nous vîmes s'ouvrir devant nous un de ces spectacles magiques dont Dieu seul s'est réservé la création.

Voici le tableau qui frappait à la fois nos cœurs, nos regards, et notre intelligence :

A nos pieds, dans un incommensurable abaissement, apparaissait la terre, chargée d'habitations humaines, semblables à des fourmilières; à l'orient et à l'ouest, notre vue s'étendait sur les anneaux pyrénéens, aussi loin que la



Le lever du soleil, au pic du Midi.

faiblesse de nos organes pouvait le permettre. Du côté de l'Espagne, la Maladetta (montagne maudite) nous indiquait la place où était couché à sa base Bagnères-de-Luchon; la Brèche de Roland et la grande cascade qui s'élance de 1266 pieds, nous désignaient le cirque de Gavarnie, et au nord, du côté de la plaine, Tarbes, Lourdes, Coaraze, et une multitude de petits villages perdus dans l'espace faisaient lucioler sous les premières caresses du matin leurs toits chargés de rosée. Jamais je n'oublierai cette vue.

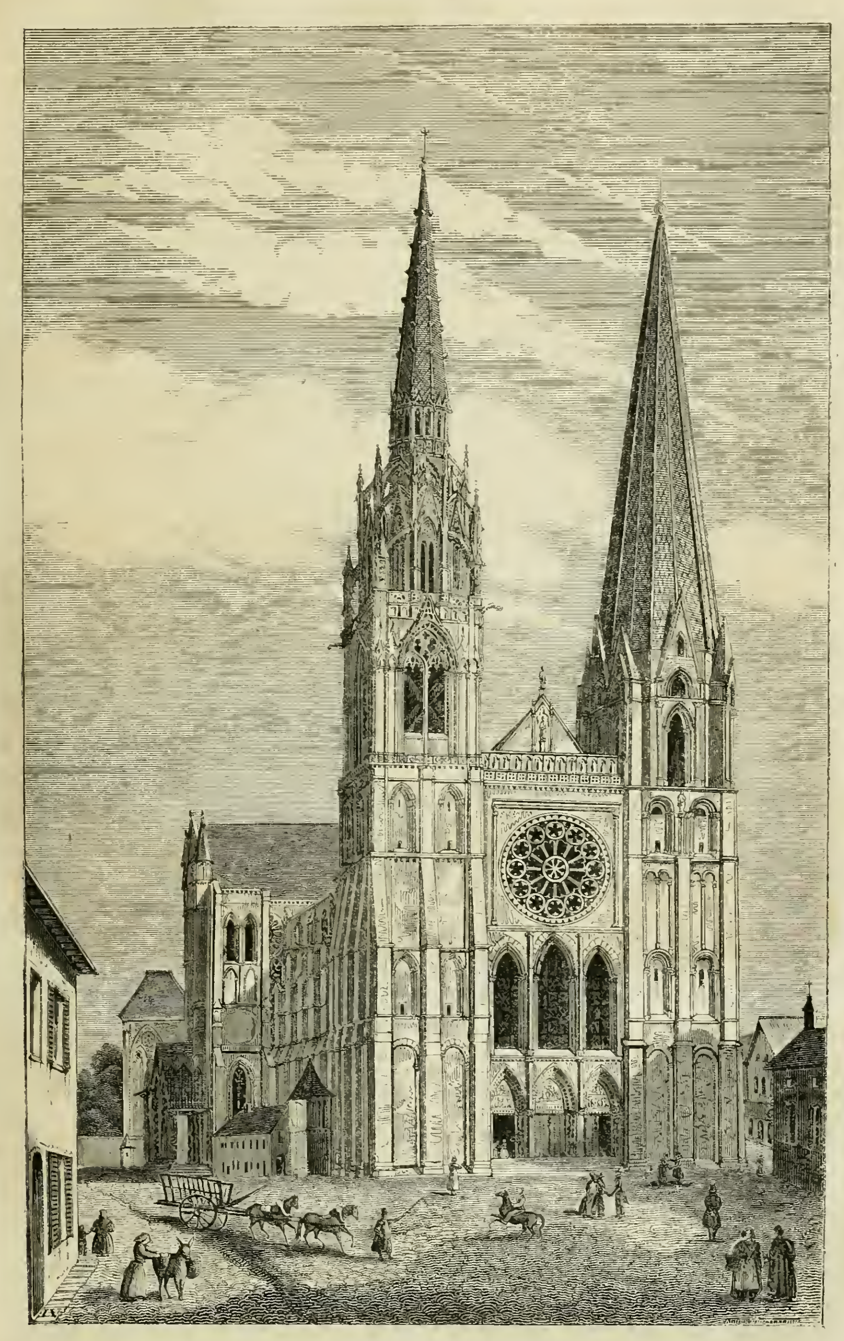
Nous restâmes environ deux heures au haut du pic. Sur la fin de notre séjour, le soleil, déjà parvenu assez haut dans le firmament, béait comme un gouffre sur quatre-vingts lieues de montagnes, et versait des torrens de lumière sur les cascades, les crêtes et les glaciers. Alors se formèrent, non pas des brouillards comme le matin, mais de véritables nuages. Nous les vîmes monter lentement vers nous, puis, ballottés par une brise légère qui s'éleva, courir comme de grands oiseaux de proie autour des sommets sur lesquels ils semblaient s'abattre. Quelquefois l'un d'entre eux se plaçait au-dessous de nous entre le soleil et la terre dont la partie qu'il couvrait restait cachée dans l'ombre tandis que nous ne cessions pas d'apercevoir l'astre. Cela était d'un effet frappant.

Il fallut cependant s'arracher à toutes ces sensations et gagner Bagnères-de-Bigorre par la vallée de Campan. Je ne suis pas étonné, disais-je en descendant à mon guide, que les 10,000 étrangers qui viennent tous les ans visiter Luz, Saint-Sauveur et Barèges, courent tous voir lever le soleil au pic du Midi, car cet aspect est admirable; mais ce qui me surprend, c'est que l'esprit commercial qui a tant gagné chez nous, n'ait pas encore fait établir au sommet, comme en Suisse au Righi et au Faulhorn, une auberge à travers les fenêtres de laquelle les Anglais pussent, sans quitter leur lit, voir le roi des cieux sortir de sa couche.

Bureaux d'abonnement et de vente,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

CATHÉDRALE DE CHARTRES.



(Vue de la façade de la cathédrale de Chartres.)

ORIGINE. — HISTOIRE. — DESCRIPTIONS. — TRAVAUX DES PÈLERINS. — INCENDIES.

Quelques documens trouvés dans plusieurs anciens manuscrits, portent à croire que primitivement l'église de Chartres avait été bâtie sur un ancien temple de Druides.

Saint Savinien et saint Potentien, fondateurs de l'Église Métropolitaine de Sens, étant venus à Chartres, saint Aventin leur disciple y fonda le premier centre chrétien vers la fin du troisième siècle. Les fidèles éprouvèrent de grandes persécutions sous la domination romaine; mais l'exercice de la religion chrétienne ayant été autorisé en 313 par l'empereur Constantin, les habitants de la ville de Chartres, conjointement avec leur évêque, fondèrent un temple à la Divinité sur l'emplacement même où s'élève l'église actuelle.

L'histoire ne nous a conservé aucun détail sur ce premier temple incendié vers l'année 858, par les Normands, qui s'introduisirent dans la ville sous le prétexte d'y recevoir le baptême. Réparée par l'évêque Gislebert, l'église fut encore ravagée pendant une guerre entre Thibaud dit le *Tricheur* et Richard duc de Normandie. En 1040, la foudre embrasa presque toute la ville et réduisit en cendres la cathédrale. Probablement elle n'était construite qu'en bois comme beaucoup d'églises des sixième et septième siècles. Ce fut sous l'épiscopat du vertueux Fulbert qu'eut lieu cet incendie, et le premier soin de ce prélat fut de s'adresser aux différens souverains de l'Europe, pour les engager à coopérer par leurs dons à la reconstruction de l'église. Le prélat y consacra lui-même trois années de son revenu. Encouragés par leur évêque, les bourgeois, les marchands, et les habitans de la ville et de la province contribuèrent suivant leurs moyens.

On ne peut s'imaginer avec quelle ferveur et quelle persévérance les fidèles se livraient à ces grandes entreprises; des hommes de diverses professions faisaient avec zèle les travaux les plus pénibles. Plusieurs habitants de Rouen, munis de la bénédiction de leur archevêque, avaient été à Chartres augmenter le nombre des travailleurs, et leur exemple avait été suivi par différents diocèses de la Normandie.

Ces voyages et ces travaux ne s'entreprenaient que dans de saintes dispositions. On ne partait jamais sans s'être confessé ni réconcilié, et maint procès se trouvait ainsi assoupi. Les pèlerins se nommaient un chef qui distribuait les emplois à chacun; ces travaux s'exécutaient avec recueillement; ils se faisaient ordinairement dans la belle saison; pendant la nuit on plaçait des cierges sur les chariots disposés autour de l'église, et l'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques. — C'est à peu près ainsi que s'exécutaient toutes ces merveilleuses constructions du moyen âge qui portent dans leur conception et dans leur ensemble ce caractère d'unité et de grandeur que leur imprimait la piété ardente de leurs constructeurs. Avec de tels éléments on conçoit que ces monumens gigantesques, qui semblent être l'œuvre de plusieurs siècles, aient pu souvent être achevés en peu d'années. Toutefois il est permis de révoquer en doute l'assertion des historiens qui prétendent que la construction de la cathédrale de Chartres, telle qu'on la voit aujourd'hui, a été terminée en 8 ans. Ce monument ne remonte pas au-delà du douzième siècle, et s'est élevé probablement au-dessus des constructions entreprises par Fulbert, dont on n'aura conservé que les cryptes et autres parties intérieures peu apparentes. D'après le témoignage de divers documens, on a dû consacrer à l'édifier environ 150 ans.

Ce fut la princesse Mahaut, veuve de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, qui, vers 1088 fit couvrir de plomb le principal corps de l'édifice seulement, car l'entrée de la nef, le grand portail et le clocher qu'on appelle aujourd'hui le clocher vieux, ne furent achevés qu'en 1145. L'autre clocher ne fut construit en pierre que jusqu'à une certaine hauteur, et fut terminé par une flèche en charpente et couverte en plomb incendiée le 25 juillet 1506, par le tonnerre qui, en tombant, embrasa toute la charpente et fondit avec le plomb les six cloches qui y étaient suspendues. Cet accident détermina le chapitre à faire reconstruire cette pyramide en pierre. Le roi Louis XII donna 2000 livres pour la réparation, l'évêque René d'Illiers y employa aussi une somme considérable; et enfin le cardinal d'Amboise accorda des indulgences à tous ceux qui voudraient y coopérer. Ce fut Jean Texier, dit de Beauce, habitant de Chartres, qui fit exécuter, comme architecte, les travaux de cette belle pyramide; elle fut commencée en 1507 et terminée en 1514. Le maître entrepreneur gagnait par jour six à sept sous, et ses compagnons cinq sous.

En mémoire de cet incendie, on fixa au mur de la chambre de la sonnerie une grande pierre blanche portant l'inscription suivante, gravée en caractères gothiques :

Je fus jadis de plomb et de bois construict
Grand, hault et beau, et de somptueux ouurage,
Jusques à ce que tonnerre et orage
M'ha consommé, dégasté et détruict.

Le jour de sainte ANNE, vers six heures de nuict,
En l'an compté mille cinq cens et six,
Je fus bruslé, démoli et recuit,
Et auec moi de grosses cloches six.

Après, Messieurs en plain chapitre assis,
Ont ordonné de pierre me refaire,
A grande voulte et piliers bien massifs,
Par Jean de Beaulse, ouvrier qui le sceut faire.

L'an dessus dict, après pour me refaire,
Firent asseoir le vingt-quatrième jour
Du mois de mars pour le premier affaire
Première pierre et autres sans séjour.

Et en apuril huictiesme jour exprès,
RENÉ D'ILLIERS, euesque de renom
Perdit la vie, au lieu duquel après
Fust *Erard* mis par postulation.

En ce temps là qu'auois nécessité
Auoit des gens qui pour moi lors veilloient
De bon cueur fut hyuer ou esté.
Dieu leur pardoint, car pour lui trauailloient.
1508.

La pointe de ce clocher, après avoir échappé à un autre incendie en 1674, fut ébranlée en 1691 par un vent impétueux qui la fit incliner de douze pieds; elle fut rétablie en 1692 en pierre de Vernon par Claude Auge, sculpteur lyonnais qui l'éleva de quatre pieds plus haut qu'elle n'était déjà.

La dédicace de la cathédrale eut lieu le 17 octobre 1260, sous la protection de la Sainte-Vierge, par Pierre de Mainey, soixante seizième évêque de Chartres.

Bâtie sur le sommet d'une colline, la cathédrale domine majestueusement la ville; l'élévation extraordinaire des clochers la fait apercevoir de très loin : le clocher vieux a 342 pieds de haut et le clocher neuf 378.

L'extérieur est décoré d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs très intéressans pour l'histoire de l'art dans les onzième et douzième siècles; elles sont exécutées avec une si grande perfection pour le temps, qu'on doit les distinguer parmi celles qui décorent les monumens du moyen âge; il en est de même de toutes les sculptures décoratives qui ornent l'architecture de l'édifice.

Le portail du côté méridional est précédé d'un vaste porche d'une structure et d'un style admirables; on a retrouvé des traces de peinture et de dorure sur les figures de cette magnifique façade.

Le portail de la façade septentrionale est d'un style plus sévère que celui du portail du midi. « C'est celui, dit M. de Jolimont, qui est le plus riche de détails. Le porche ou péristyle est élevé sur un perron de sept marches, et présente trois grandes arcades surmontées de pignons, correspondant aux

trois entrées du fond, et soutenues sur des massifs, des pieds droits, et des colonnes qui, ainsi que les voussures, sont decorées d'une quantité considerable de statues, de groupes, de bas-reliefs, etc.

» Les grandes statues adossées aux colonnes représentent des patriarches et des prophètes de l'ancienne loi, dont on a eu soin d'écrire les noms en caractères gothiques sur les consoles qui les supportent; des princes et des seigneurs parmi lesquels on croit reconnaître Pierre de Mauclerc, duc de Bretagne, et Alix son epouse. Les voûtes de ce peristyle sont aussi richement surchargées de plusieurs rangs, de groupes et d'ornemens qui se rattachent aux voussures des trois portes dont les sculptures représentent des scènes et des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

» Au-dessus du porche s'élève en retraite la partie supérieure du portail, flanquée de deux petites tourelles octogones, ainsi que des deux grosses tours carrées à plate-forme et terminée en pignon triangulaire orné d'une figure de Vierge, dont la base est appuyée sur une jolie galerie. Au-dessous, la partie centrale du portail est entièrement remplie par un vitrail divisé en cinq panneaux surmonté d'une très belle rose à compartimens composés de figures régulières.

Deux figures grotesques sculptées sur deux des contreforts du vieux clocher du côté du midi, représentent l'un une truie qui file, l'autre un âne qui *vielle*, suivant l'expression populaire, mais qui paraît plutôt jouer de la harpe.

L'intérieur n'est ni moins beau ni moins surprenant que l'extérieur. Le jour mystérieux qui penètre à travers de magnifiques vitraux, produit un effet magique et plein de charmes.

Il faut ajouter à l'impression que produit l'aspect de ce temple, l'intérêt des faits mémorables qui s'y sont passés. — Après la bataille de Mons en-Puelle, gagnée par les Flamands, le 18 août, Philippe-le-Bel fit hommage a la Vierge de l'armure qu'il portait au combat. Philippe de Valois vint à Chartres pour rendre grâces à la mère du Sauveur de la victoire qu'il avait remportée à Cassel, le 25 août 1328. Enfin ce fut dans cette église que le vainqueur de la Ligue courba son front victorieux.

L'édifice a de longueur 396 pieds dans œuvre, 105 pieds de largeur d'un mur à l'autre, et 106 pieds de hauteur sous la voûte. Les grands vitraux de la nef, de la croisée du chœur, des bas côtés et des chapelles sont ornés de figures représentant plusieurs saints personnages, un grand nombre de sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des tableaux sur lesquels sont figurées les corporations d'arts et métiers qui ont contribué soit par des cotisations ou des travaux manuels à la construction de ce superbe édifice.

Dans les parties circulaires en forme de roses sont représentés des rois, des ducs, des comtes, des chevaliers armés de pied en cap, ayant chacun leur ecu chargé d'armoiries, et montés sur des chevaux richement harnachés et caparaçonnés; ces personnages sont pour la plupart des bienfaiteurs de cette eglise.

La clôture du chœur est un ouvrage remarquable et digne de l'admiration des connaisseurs; les principaux faits de la vie de la Sainte-Vierge et de Jesus-Christ y sont representés en bas-reliefs, et le tout est encadré et surmonté par des ornemens de la plus grande elégance.

Le jubé qui avait été construit en avant du chœur en 1100, fut détruit en 1772, lorsqu'on entreprit de nouveaux embellissemens qui malheureusement furent empreints du mauvais goût qui régnait à cette époque et contrastait d'une manière désagréable avec les autres parties de ce monument.

Une chapelle fut construite en 1415, entre les piliers butans de la cinquième travée à droite, pour accomplir un vœu fait à la Vierge, par Louis, comte de Vendôme, seigneur d'Epernon et de Montdoubleau. On raconte ainsi l'évènement qui donna lieu à cette fondation : « Jacques de Bourbon, comte de La Marche, frère de Louis, comte de Vendôme, jaloux de l'apanage de son frère, chercha les moyens de l'en dépouiller. Pour exécuter ce projet, il fondit tout-à-coup sur le Vendomois avec des troupes levées à la hâte, et surprit Louis, son frère, qu'il fit prisonnier. On vit alors les deux factions d'Orléans et de Bourgogne, qui disputaient à l'envi de forfaits, se réunir pour délivrer Louis, qui s'était concilié l'estime générale; huit mois entiers s'écoulèrent sans que la jalousie de Jacques de Bourbon pût se calmer; enfin les remords firent plus que les menaces sur l'esprit de cet ambitieux. Il se présente un jour aux portes de la prison de son frère, et, l'âme navrée de regrets et d'amertume, court l'embrasser, et détache ses fers en les mouillant de pleurs. « Soyez libre, dit-il, ô mon frère; vous réunissez, par l'estime que vous inspirez, les intérêts les plus opposés. Il est juste que je me rende aux sentimens qui vous sont dus. Je me suis fait violence en y resistant pour céder au plus vil sentiment qui m'anima contre vous : reconnaissez un frère qui vous délivre, oubliez celui qui vous enchaîna. » Les fers du prisonnier tombèrent à ces mots; il se retrouva dans les bras de son frère, qui l'entraîna avec lui hors du cachot. Louis, rendu au bonheur et à la tendresse fraternelle, crut devoir ce bienfait à un vœu qu'il avait fait à la Vierge, pour recouvrer la liberté, et qu'il se hâta d'accomplir. En consequence, il fit un pèlerinage à Saint-Denis, en France, et à Notre-Dame de Chartres pieds nus et en chemise, portant un cierge du poids de 50 livres, et suivi de cent domestiques, dans le même accoutrement; il fit ensuite ériger la chapelle dont il est ici question. »

On aura une idée de l'etendue de l'eglise souterraine, en songeant qu'elle est composée de deux longues nefs pratiquées sous chacun des bas côtes de l'église supérieure, et que dans toute la partie située sous le pourtour du chœur il existe treize chapelles parmi lesquelles on remarque celle de la Vierge.

Un grand nombre d'ouvrages ont été écrits sur la cathédrale de Chartres; voici quelques titres :

Chroniques de Chartres: poëme des miracles de la Vierge, écrit vers 1020 ou 1030 et traduit en vers français en 1262, par Me Jehan le marchand. mss. — *Histoire chartraine* concernant les antiquités de Chartres, ensemble les antiquités de l'ancien temple et superbe édifice de l'eglise Notre-Dame en cette ville, etc., par Duparc, seizième siècle. mss. — *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, par Vincent Sablon, chartrain, 1671. — *Relation de l'accident arrivé à Chartres par le feu du ciel qui devait embraser toute l'eglise sans la protection toute visible de la Sainte-Vierge*, par Mr Robert, archidiacre, 1675. — *Histoire sur l'origine et la description de l'église de Chartres*, par Me Chevard, 1802. — *Description historique de l'eglise de Notre Dame de Chartres*, par Gilbert, 1824.

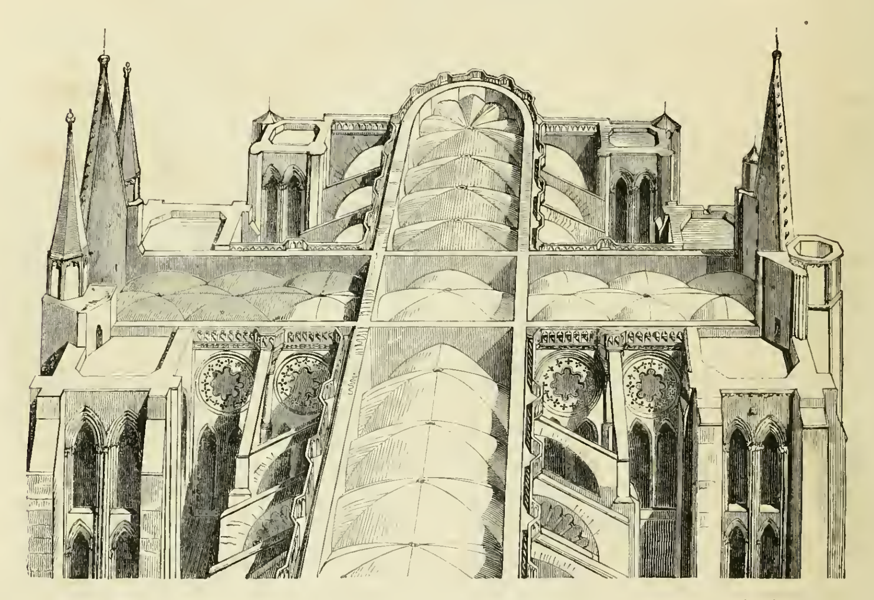
INCENDIE DES 4 ET 5 JUIN 1836.

La nouvelle de l'incendie qui dévorait, pendant la nuit du 4 au 5 juin, l'une des plus belles cathedrales d'Europe se répandit avec rapidité. Les premiers bruits semblaient annoncer la ruine presque entière de l'édifice. Parmi les relations les plus détaillées qui parvinrent à Paris, on remarqua celle qui fut écrite par M. Henri de La Rochejaquelein :

« Le feu, que l'on attribue à l'imprudence de deux ouvriers qui etaient employés à la reparation de la toiture, se déclara subitement avec une violence telle que l'on put juger de suite des conséquences affreuses que l'on avait à redouter; il commença dans la charpente à la jonction d'un des bras de la croix formé par les côtés de la nef. Le tocsin sonna immédiatement; il était six heures et demie du soir. A l'instant, toute la population fut sur pied. On essaya de faire agir les pompes, mais la toiture etant en plomb tous les efforts furent inutiles. Le feu se communiqua avec une telle

rapidité, qu'il fallut renoncer à occuper la galerie extérieure du haut de la nef.

» Dans cet instant si critique, il se passa une des scènes les plus honorables que l'on puisse citer à l'honneur d'un administrateur. M. Gabriel Delessert, préfet d'Eure-et-Loir, avait été un des premiers à s'exposer aux plus grands dangers; il donna l'ordre d'évacuer la galerie; plusieurs personnes qui l'entouraient voulurent, par un zèle louable, l'arracher avant eux à une mort inévitable; il ne veut se retirer que le dernier; alors on cherche à l'entraîner, il se débarrasse avec peine des personnes qui le tenaient embrassé; enfin il est obligé de mettre, avec la plus vive énergie, la main sur la garde de son épée pour qu'on soit forcé de le laisser le dernier à son poste. Cette lutte se passait sous des toits enflammés, le plomb coulant sur ceux qui en étaient acteurs. L'effroi de la foule qui contemplait cette scène de dévouement et de courage, les cris mille fois répétés : *Sauvez-vous! sauvez-vous!* tout ensemble, était d'un effet que rien ne peut rendre, et en vous écrivant, je suis encore sous l'impression profonde produite alors sur moi. Bientôt après, la charpente entière était en feu. Les flammes atteignent le magnifique clocher de droite, la cathédrale est menacée d'une entière destruction ; les ordres habilement donnés par le préfet, le général Fleury et les autres autorités qui leur obéissaient, établissent un service de pompe aussi actif que bien dirigé. De six lieues à la ronde arrivent en poste les compagnies de pompiers organisées dans tous les villages de la Beauce. On enlève de l'intérieur de l'église tout ce qui est précieux, tout ce qui est transportable; les mesures sont prises pour préserver les maisons qui entourent de trop près malheureusement l'édifice en feu. Les flammes se communiquent aux bas-côtés; à onze heures on en était maître. L'intérieur du chœur et la nef sont remplis de tisons enflammés qui traversent par les trous pratiqués dans la voûte; le plomb en fusion y pénètre de toutes parts; enfin le soir le feu qui avait épargné le vieux clocher, y



Partie extérieure et supérieure de la cathédrale de Chartres depuis l'incendie des 4 et 5 juin. — Vue prise de l'un des clochers.

pénètre et répand l'alarme dans la population qui ne le croit pas solide. On a la douleur de ne pouvoir éteindre l'incendie en cette partie de la cathédrale. L'hôpital qui est adjacent est évacué. Une pluie de feu, poussée par le vent, est projetée sur une partie de la ville. On ne conçoit en vérité pas comment elle a pu échapper à une ruine qui paraissait certaine. Un seul bâtiment a commencé à brûler, mais en peu d'instans on s'est rendu maître des flammes. Ce matin, à trois heures, il ne restait plus en feu que la charpente du vieux clocher; elle s'était affaissée tout d'un coup sur une voûte qui a dû céder en partie à un choc aussi terrible; une voûte inférieure a arrêté les pièces de bois qui avaient traversé. Les efforts les plus incroyables ont été faits pour monter les pompes sur les voûtes qui soutenaient il y a peu d'heures la plus belle charpente connue. Il reste encore des charbons qui se consument, mais il n'y a plus rien à craindre; tout le vaisseau reste entier dans sa magnificence; les admirables vitraux n'ont point souffert. Quelle aura été l'action du feu sur les clochers? J'en ai vu les effets; je n'oserais me prononcer sur leur conséquence. La ville entière, les populations éloignées qui accourent sont dans la douleur et la consternation; les sentimens qui dominent sont la certitude que l'on a de voir se rétablir ce superbe édifice, et la justice que chacun rend à M. Delessert, au général, à la magistrature, au clergé et aux gardes nationaux qui faisaient le service; au 58e, dont un bataillon est en garnison ici; à la gendarmerie, qui s'est très bien conduite; aux différens corps de pompiers, et à tous ceux qui ont eu à prouver leur zèle. »

Un effroi naturel avait exagéré dans cette relation quelques uns des résultats probables de l'incendie. Lorsque le foyer fut entièrement refroidi, M. le maire de Chartres s'empressa de rassurer les craintes publiques en adressant la lettre suivante aux journaux :

» Vos lecteurs apprendront sans doute avec une grande satisfaction que le désastre est bien moins considérable qu'on ne l'avait d'abord annoncé. La magnifique cathédrale de Chartres, l'un des plus beaux monumens gothiques de

l'Europe, ne sera point détruite; nos deux belles tours sont sauvées; ni les vitraux peints, ni les admirables arabesques du tour du chœur, ni les innombrables sculptures qui décorent ce beau monument, n'ont eté endommagés; la couverture en plomb, la *forêt* de châtaigniers qui la supportait, la charpente des deux clochers et les cloches ont été détruites. Mais ce désastre est réparable à prix d'argent. Tout ce dont la perte eût été à jamais regrettable est sauvé.

» 8 juin 1836. » Ad. CHASLES, *maire de Chartres.* »

La toiture, presque totalement détruite en 1794, avait été réparée en 1797 (aux frais des habitans) et entièrement couverte de plomb. La charpente du grand comble, vulgairement appelée *la forêt*, était en bois de châtaignier venu de Danemarck et d'une beauté remarquable.

L'évaluation totale de la dépense nécessaire pour une réparation complète est évaluée, par plusieurs architectes, à près d'un million.

M. Baron, architecte de la ville de Chartres, est chargé de cette restauration.

AMPÈRE.

La mort vient d'enlever M. Ampère aux sciences mathématiques et physiques qu'il cultivait avec un si éclatant succès.

Ampère (André-Marie), naquit à Lyon, le 22 janvier 1775. Il fut d'abord professeur de belles-lettres dans sa ville natale; mais une vocation décidée le porta à se livrer de bonne heure à l'étude des sciences. En 1802, c'est-à-dire à l'âge de 27 ans, il publia son premier ouvrage intitulé: *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* Le secrétaire perpétuel de l'Institut, dans un rapport sur les progrès des sciences, a dit de ce livre: « Qu'il serait capable » de guérir les joueurs, s'ils étaient un peu plus géomètres. » Quoi qu'il en soit de cette opinion, plus remarquable, il faut bien le dire, par l'exagération que par la justesse de la pensée, les considérations de M. Ampère sur le jeu seront toujours citées comme un excellent mémoire d'analyse mathématique appliquée, et comme l'une des productions les plus remarquables de l'auteur.

M. Ampère ne tarda pas à quitter Lyon et à venir habiter Paris. Là il se fit remarquer des savans par la profondeur autant que par la variété de ses connaissances. Il avait la faculté de se livrer aux études les plus différentes, les plus difficiles, et toujours avec un égal succès. Nous ne voulons pas dire qu'il eût une de ces fortes organisations encyclopédiques, dont le secret semble être perdu depuis Leibnitz et Descartes; mais il était doué d'un excellent jugement, d'une grande puissance de réflexion, de beaucoup de persévérance dans le travail, et d'un vif désir d'apprendre. Si bien qu'il n'est aucune branche des sciences physiques et mathématiques qu'il n'ait explorées, et il n'en est aucune qui ne lui soit redevable de quelques progrès essentiels.

En mathématiques, il a fait, outre le Mémoire sur la théorie du jeu, dont nous avons déjà parlé, plusieurs dissertations excellentes sur divers points du calcul infinitésimal.

La chimie lui est redevable d'une méthode naturelle de classification des corps simples.

Le physicien Oersted ayant découvert en 1820, que les courans électriques exercent une action régulière et permanente sur l'aiguille aimantée, M. Ampère se livra à un examen approfondi des résultats obtenus par ce savant, et les expliqua par une théorie neuve, qui le conduisit à admettre que les courans électriques devaient avoir les uns sur les autres une action particulière très puissante; il ne tarda pas a vérifier cette idée par des expériences directes, délicates et nombreuses, et parvint ainsi à une série de phénomènes qui offrent un grand intérêt à cause des liaisons qu'ils établissent entre les fluides électriques et magnétiques. C'est là une découverte tout-à-fait capitale, et qui suffirait, à défaut d'autres titres, pour assurer un rang très élevé à son auteur



(Ampère, d'après un médaillon de M. David.)

M. Ampère a rempli successivement, et même à la fois des fonctions très importantes: il a été membre de l'Institut, professeur d'analyses à l'Ecole Polytechnique, l'un des administrateurs de la Société d'encouragement, membre du bureau consultatif des Arts-et-Métiers, professeur de physique expérimentale au collége de France, et inspecteur-général de l'Université. Il n'a cessé de remplir les deux dernières fonctions qu'à sa mort. Tous ceux qui l'ont entendu, et surtout qui ont lu ses ouvrages, ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'il avait plusieurs des qualités qui font le grand professeur. Ainsi il joignait à des connaissances spéciales profondes, des vues très élevées sur l'ordre et la méthode dans les sciences, et sur le lien qui unit leurs diverses parties. Aussi nul n'était plus capable que lui de composer le programme d'un cours d'étude, et d'en diriger l'esprit. Mais un état continuel de distraction poussé si loin qu'il était devenu proverbial parmi ceux qui l'approchaient, le rendaient peu apte à faire lui-même un cours élémentaire.

Les sciences physiques ne détournèrent pas M. Ampère des études philosophiques, proprement dites, pour lesquelles il eut toujours un goût très marqué. Il publia en 1834 un ouvrage intitulé: *Essai sur la Philosophie des sciences*, ou *Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines.* Ce livre laisse certainement beaucoup à désirer; on regrette que l'auteur n'aille pas toujours au fond des choses, et qu'il se montre trop préoccupé de la forme. Cependant la classification qu'il propose présente un ensemble très complet, dérivant d'un système très large. Son idée fondamentale qu'il a du reste empruntée à l'ontologie allemande, c'est que tous les faits de la vie, toutes les pensées humaines quelle que soit leur généralité, présentent un double aspect, et sont en quelque sorte le résumé le lien de deux faits, de deux pensées secondaires, qui en dérivent immédiatement. Nous allons rendre cette

idée plus claire en expliquant comment M. Ampère l'a appliquée à la classification des sciences.

Toutes les vérités, dit-il, se rapportent à deux objets généraux, le MONDE MATÉRIEL et la PENSÉE. De là naît la division des sciences en *cosmologiques* ou sciences du monde, et *noologiques* ou sciences de la pensée.

En se fondant sur des considérations de la même nature, il subdivise les sciences cosmologiques, en cosmologie proprement dite, et physiologie; et les sciences noologiques, en noologiques proprement dites, et sociales. Il étend ensuite sa classification jusqu'aux sciences les plus élémentaires, en subdivisant chaque groupe de quelque ordre qu'il soit, en deux autres groupes d'un ordre immédiatement inférieur. Le caractère de cette méthode est son extrême régularité, qui doit être attribuée à ce qu'elle est basée sur une idée philosophique. Du reste, il faut ajouter que M. Ampère n'a pas toujours mis assez en relief dans son livre cette idée qui lui a servi de guide et de flambeau à travers le labyrinthe des connaissances humaines, et que souvent on la devine plutôt qu'on ne la retrouve dans ses développemens.

M. Ampère mettait dans les relations ordinaires de sa vie de savant, peu d'ordre et de suite. Il s'occupait de tout, et passait, avec autant de facilité que de plaisir, d'un travail à un autre : son insatiable curiosité d'apprendre est peut-être la cause pour laquelle cet homme d'un esprit si élevé, et d'une intelligence si remarquable, n'a achevé qu'un très petit nombre de travaux spéciaux. A côté de ces faits vient s'en placer un autre d'une nature très opposée. C'est que ses plus belles méditations, celles au moins dont il nous a fait connaître les résultats, roulaient sur l'*ordre* dans les sciences, et sur la *méthode*; cette tournure d'esprit contribuait avec son grand savoir à faire de lui un des hommes encyclopédiques de l'époque, bien que sa place soit marquée, comme nous l'avons dit, après celle des Leibnitz et des Bacon. Ainsi, M. Ampère écrit-il sur la philosophie des sciences? C'est la méthodologie qu'il choisit. Fait-il de la chimie? il s'occupe surtout de la classification des corps. Invente-t-il une nouvelle machine en physique? son principal but est de réunir en une seule plusieurs machines fort simples, dont la construction résulte immédiatement de ses découvertes sur les courans électriques. De sorte que c'est encore un travail de co-ordination qu'il fait. Qui ne serait pas frappé de cette mystérieuse opposition qui règne sans cesse entre la nature des idées du savant, et les faits de la vie positive de l'homme?

Il y a des ménagemens que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas; et sans manquer à la plus parfaite politesse on blesse souvent le cœur.

MADAME DE STAEL, *Corinne.*

ROIS D'AFRIQUE DANSEURS.

Parmi les villes assises sur les rives du Niger, Boussa, située par environ 10° de lat. N. et 4° de long. à l'E. de Paris, est l'une des principales; ses rois sont considérés par les naturels comme les plus grands monarques qu'il y ait, après les souverains de Bornou, entre l'empire de ceux-ci et la mer. Aucun de leurs voisins ne leur conteste cette prééminence, qui n'est toutefois qu'une prééminence morale, car elle ne se fonde ni sur l'étendue de leur territoire, ni sur leur puissance ou leurs richesses : ils sont pauvres et faibles. Ce respect universel, disent les gens du pays, provient de ce qu'ils descendent de la famille la plus ancienne d'Afrique, famille qui, long-temps avant l'introduction du mahométisme, était la grande source des fétichs.

La noblesse de l'origine de ces rois et l'influence dont ils disposent ne les empêchent point de se donner en spectacle à leurs sujets en dansant éperduement. Les frères Lander en ont été témoins en 1830 : ils virent le monarque actuel prendre place dans le cercle où déjà plusieurs acteurs avaient déployé leurs talens; la foule se serra et chacun se leva par respect et pour mieux applaudir son roi.

Le royal danseur commença avec beaucoup de roideur et de gravité, ce qui excita l'admiration du peuple et lui fit pousser des cris de joie à tue tête; puis il se mit à imiter le trot d'un cheval du pays partant pour la guerre. Cette seconde danse, déjà fort burlesque de sa nature, devenait encore plus ridicule par les formes du danseur, dont les pieds étaient pour la grosseur comparables à ceux d'un dromadaire. Au bout de quelque temps, le roi toujours trottant partit pour une de ses cabanes au milieu de hurlemens admiratifs, et en rapporta des calebasses de cauris (coquillage qui sert de monnaie), dont il jeta des poignées à la foule qui sauta dessus en se bousculant d'une étrange façon. Après dix minutes de gourmades et de coups de poing, la mêlée se dissipa, et le gracieux souverain, pour rétablir l'ordre, voulut donner à ses sujets le bouquet de la fête et une nouvelle preuve d'affection. Il se mit à danser de côté jusqu'à mi-chemin de la promenade, et revint de même à sa demeure avec une majestueuse gravité : la reine sourit de satisfaction à ce royal effort, le peuple fit entendre un tonnerre d'applaudissemens; tout était bruit, tumulte, confusion. Le souverain n'avait jamais été aussi aimé qu'à cette heure de joie.

Cette supériorité dans l'art de la danse paraît être l'objet de l'ambition des rois de toute cette région. Un voisin des monarques de Boussa, le souverain de Wowou, passait pour le plus élégant danseur qu'il y eût entre Bornou et la côte, quoiqu'il fût vieux et laid; aussi avait-il fait tous ses efforts pour avoir les deux voyageurs blancs à sa cour durant les fêtes.

A Egga, autre ville d'une immense étendue, située aux bords du Niger, au sud-est de Boussa, les frères Lander virent aussi le roi, âgé de cent ans au moins, se mettre à sauter et cabrioler au grand délice des assistans, dont la joie et les applaudissemens enivrèrent la vanité du vieillard au point que, forcé de prendre une béquille, il voulut continuer clopin clopant, jusqu'à ce que l'épuisement le forçât de s'asseoir : ce pauvre roi tout haletant, respirait le plus bas qu'il pouvait et retenait de tous ses efforts son haleine bruyante et pressée.

Goûts de quelques grands hommes et de quelques peuples. — Alexandre aimait Bucéphale; Auguste, un perroquet; Virgile, un papillon; Néron, un étourneau; Commode, un singe; Héliogabale, un moineau; Honorius, une poule.

Les Crotoniates aimaient les jeux olympiques; les Spartiates, les belles armes; les Crétois, la chasse; les Sybarites, les habits somptueux; et les Sicyoniens, les danses lascives; cela faisait proverbe.

UN TOUR DE DIPLOMATIE TURQUE.

C'est un fait de l'histoire contemporaine; il a eu lieu au mois de décembre 1833. On se rappelle les paroles de Mohammed-Aly, qui se fit traduire le livre du prince de Machiavel, et dit après l'avoir lu : « Ce n'est que cela? Les Turcs en savent cent fois plus. » Eh bien! voici un de ces tours qu'ils prétendent qu'on n'apprend pas dans les livres, mais qu'il faut avoir le génie d'inventer et l'adresse d'exécuter. Le chérif Houssein, cheik de l'islamisme à la Mecque, exerçait un grand empire sur les esprits des Arabes de l'Hedjias. On savait qu'il dépendait de ses bonnes ou mauvaises dispositions pour le vice-roi, de troubler ou d'arranger les affaires d'Arabie; et comme depuis quelque temps aucune entreprise ne réussissait contre les révoltés du Haçir, on l'accusait secrètement auprès de Mohammed-Aly d'être d'intelligence avec les rebelles. On allait même jusqu'à attribuer à sa trahison la complète destruction de quatre régimens qui s'étaient ins-

prudemment engagés dans les montagnes. Et comme il était au nombre de ceux qui avaient conseillé l'expédition, on insinuait qu'il avait poussé les troupes dans les embûches qu'il avait concertées avec l'ennemi.

Soit pour ces motifs, soit pour d'autres dont rien n'a transpiré, le vice-roi d'Égypte écrivit à Achmet pacha, ministre de la guerre, général en chef de l'expédition, et gouverneur de l'Hedjas, de partir pour le Caire aussitôt qu'il recevrait cet ordre, de faire toute diligence et d'arriver par la voie la plus courte. Puis une lettre particulière lui enjoignait d'emmener avec lui le chérif Hussein. La commission n'était pas facile à remplir, et Mohammed-Aly semblait l'avoir prévu en la donnant dans une lettre spéciale et secrète. Communiquer directement au chérif l'ordre du prince, et lui proposer de partir, n'était pas prudent; car l'Arabe naturel ement inquiet et soupçonneux, surtout s'il était réellement coupable, aurait éludé l'ordre par des lenteurs, se serait peut-être même évadé pour se réfugier au milieu des révoltés. L'enlever de vive force était encore moins praticable; le chérif aurait pu user de son ascendant sur le peuple, l'exciter à la sédition, et compliquer ainsi fâcheusement les embarras du gouvernement. Il fallut donc avoir recours à la ruse, et voici comment s'y prit Achmet pacha.

Il attendit que Kourschid pacha, un de ses généraux qui devait le remplacer pendant son absence, se trouvât dans son divan avec le chérif Hussein. A un signal convenu, un kaouas entre avec la lettre qu'on avait soigneusement recachetée, et la remet à Achmet pacha en lui annonçant qu'elle vient d'Égypte. Le gouverneur l'ouvre, la lit, et se levant aussitôt, il annonce aux assistans que c'est un ordre de S. A. le vice-roi, qui le rappelle en Égypte, et lui ordonne de partir immédiatement sans différer d'une minute. Il engage Kourschid pacha et le chérif Hussein à le suivre pour recevoir ses instructions, pour régler les attributions de chacun d'eux, pour que le pouvoir religieux et le pouvoir militaire n'empiètent pas l'un sur l'autre au préjudice des intérêts du vice-roi. Ses domestiques commencent sur-le-champ les préparatifs; le bruit des chevaux, l'approvisionnement, les paquets que l'on fait, que l'on transporte, le cri des chameaux, tout troublait la conversation des hommes d'État. Alors Achmet pacha invite son lieutenant et le chérif à l'accompagner jusqu'à Djedda, parce qu'ils pourront pendant la route s'entretenir des mesures à prendre pour maintenir la tranquillité. La proposition est acceptée, et au coucher du soleil, ils partirent tous trois pour Djedda.

Djedda est à près de huit lieues de la Mecque et lui sert de port de mer; c'est la limite à laquelle s'arrêtent les chrétiens qui vont en Arabie; ils ne peuvent pas pénétrer sur le territoire sacré du temple saint. On fait toujours ce trajet la nuit, pour échapper à l'excessive chaleur du jour; les voyageurs arrivèrent le matin après avoir réglé entre eux la marche à suivre pendant l'absence du gouverneur. Sans perdre de temps, Achmet pacha prend congé du chérif et de Kourschid pacha, et s'embarque sur un bateau à vapeur qui était en rade. Le vent, pour un navire à voiles, eût été contraire, et il soufflait très fort. Le gouverneur par intérim et le chérif continuèrent à s'entretenir sur les affaires. On s'entendait parfaitement de part et d'autre. Cependant Kourschid pacha élève tout-à-coup un doute sur une question; le chérif lui répond; le doute devient une difficulté, c'est bientôt un obstacle; chacun interprète selon ses vues les ordres du gouverneur; l'harmonie est détruite: le chérif veut commander des armées, et le général réglementer la religion. — Mais, s'écrie Kourschid pacha, le vent est contraire, son excellence n'est peut-être pas encore partie; allez voir! — On court au port, et on apporte la nouvelle que le navire n'a pas changé de place, quoiqu'il fût plus de midi. Kourschid propose au chérif de profiter de ce retard pour aller consulter Achmet pacha et terminer leur contestation. Hussein consent!

Ils vont au port. Ils s'embarquent dans un léger canot, et se dirigent vers le bateau à vapeur. Ils arrivent. Marcher le premier est un honneur; Kourschid pacha force par sa politesse le chérif à l'accepter. Il est déjà monté jusqu'au milieu de l'échelle qui conduit sur le pont, tandis que le général lui recommande de prendre bien garde, d'aller doucement; mais on ne lui parle plus, il entend un bruit de rames. Il se retourne.... et voit l'embarcation qui semble avoir pris des ailes pour retourner au port. Que faire? Se précipiter dans la mer: impossible! Rejoindre Achmet pacha: mais c'est un piége... Eh bien! mieux vaut l'incertitude de l'avenir que la mort présente, menaçante; il monte. Un officier le reçoit et lui indique un appartement; aussitôt on met le feu à la machine, et malgré le vent contraire on part. Arrivé au Caire, le chérif Hussein assura qu'il était content d'avoir quitté l'Arabie où il était dans une fausse position entre les rebelles et le gouvernement. Mais il avait dit auparavant: Toute chose vient de Dieu!

L'ORANG-OUTANG

DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS.

Nous avons déjà donné une notice sur les espèces de grand singe connues sous le nom d'orang-outang (voyez n° 43, 1833 et n° 37, 1835). Nous avons à cette occasion exposé les observations recueillies sur les mœurs des individus de cette espèce qui sont arrivés en Angleterre depuis 1817. Le cabinet d'histoire naturelle de Paris ne possédait qu'un squelette et une peau empaillée. Nous avions fait remarquer l'extrême difficulté d'amener en Europe des orangs-outangs adultes vivans et surtout des mâles vieux. Cette remarque subsiste toujours, puisque l'orang-outang arrivé à Paris le 15 mai 1836 est encore un jeune individu.

Cet animal curieux, dont l'arrivée avait été annoncée à l'Académie des sciences par M. de Blainville, a été installé dans une cabane placée au-dessus de celles des autres singes. Les administrateurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris l'ont acheté pour le prix de 5,000 fr. au capitaine Vanigsen. On a rendu hommage à la probité du capitaine qui a refusé de vendre son orang aux naturalistes de Londres au prix de 5 000 fr. qui lui étaient offerts pendant qu'il attendait la réponse des professeurs du Muséum de Paris, auxquels il l'avait proposé pour la somme indiquée.

Le premier orang vivant, amené à Paris, était très malade et presque mourant au moment de son arrivée, et n'a vécu que quelques semaines à la Malmaison, il y a environ trente ans: c'est cet animal dont la peau bourrée existe dans les galeries de zoologie du Muséum. Celui que l'on doit à M. Vanigsen jouit d'une parfaite santé; il faut espérer que la saison favorable et les soins dont il est entouré la consolideront davantage, et qu'il sera possible d'annuler les influences d'un climat si différent de celui sous lequel il est né. Il y a déjà quelques singes à la ménagerie du Muséum qui vivent depuis plus de 15 ans.

Nous donnerons un extrait de son histoire rapportée par M. Vanigsen. Ce capitaine, étant à Sumatra, s'adressa à quelques chasseurs pour avoir un orang. Les chasseurs rencontrèrent une femelle portant son petit encore fort jeune; ils la poursuivirent avec ardeur. Cette femelle se réfugia sur un arbre dont toutes les branches furent abattues par les chasseurs, jusqu'à ce que, cernée de toutes parts, et prête à s'élancer sur un arbre voisin, elle reçut un coup de hache qui lui abattit une des mains de devant: saisissant alors son petit avec la main qui lui restait, la mère fut tellement affaiblie par l'hémorrhagie, qu'elle ne put se soutenir sur l'arbre, et tomba au pouvoir de ses agresseurs. Elle fut emmenée ainsi que le jeune orang; mais elle mourut bientôt de sa blessure qui avait pris un caractère grave et subi une dégénérescence cancéreuse, par suite des fatigues du voyage et de l'extrême chaleur.

Le petit survécut : son corps était entièrement nu. Son âge fut estimé approximativement à six semaines. Cette estimation ne paraît point exacte, au premier abord, en raison de ce que les dents incisives et les canines avaient déjà poussé ; néanmoins, elle pourrait n'être pas fautive, car la dentition du jeune orang est précoce et rapide. Les poils qui recouvrent aujourd'hui son corps se sont développés dans l'ordre suivant : ceux du dos, ensuite ceux du ventre et des membres. On l'a nourri d'abord avec de la bouillie qu'on lui faisait prendre comme à un enfant. Il paraissait alors très faible et stupide ; maintenant il est devenu très actif, très sensible aux caresses. Après avoir beaucoup affectionné M. Vanigsen, il s'est bientôt familiarisé non seulement avec son surveillant, mais encore avec ses enfans et avec tous les visiteurs qui sont curieux de le voir de près. Son caractère est doux ; il joue presque constamment. Tantôt il s'enveloppe de morceaux de toile ou de débris de tapisserie, et se roule par terre ainsi enveloppé ; tantôt il se suspend à une corde et se balance en se dirigeant parfois vers les visiteurs dont il prend la main ou accroche les jambes. Lorsqu'on le met en rapport avec un chien ou un chat, il les saisit par une patte, les attire à lui en se balançant, puis, abandonnant sa corde de suspension, il les enlace avec ses quatre membres et veut jouer avec eux, en les caressant avec ses grosses lèvres et en les mordant légèrement. Néanmoins ces jeux déplaisent aux chiens et aux chats, surtout à ces derniers dont les coups de griffes ne l'effraient pas. Le jeune orang-outang s'est néanmoins



Le nouvel Orang-outang du Muséum d'histoire naturelle.

montré craintif en voyant un très gros chien, et est venu se placer sous la protection de son surveillant. Lorsqu'il est trop turbulent, on le corrige en lui donnant des soufflets et même des coups de corde, d'après les instructions du capitaine Vanigsen ; mais il est déjà devenu assez docile à la voix de son gardien pour qu'on soit rarement obligé de recourir à ces moyens de correction.

Il aime tellement la société qu'il entre en colère lorsqu'on le laisse seul. Il brise alors ou déchire tout ce qui est à sa portée ; aussi, a-t-on été obligé de garnir de grillages les fenêtres dont il avait cassé les carreaux : actuellement, on ne le laisse jamais seul. Son surveillant lui permet de venir jusque dans son logement, et c'est là surtout qu'il est le plus content : on le voit manger la soupe avec une cuiller, boire dans un verre, et montrer la plus grande condescendance pour les enfants auxquels il cède toujours. Le jeune orang aime beaucoup les cerises, les oranges, et se montre indifférent aux biscuits et au pain. Les fortes chaleurs des derniers jours de juin et des premières journées de juillet ont beaucoup augmenté son activité naturelle ; cependant, sur le milieu du jour, il s'assoupit et sommeille.

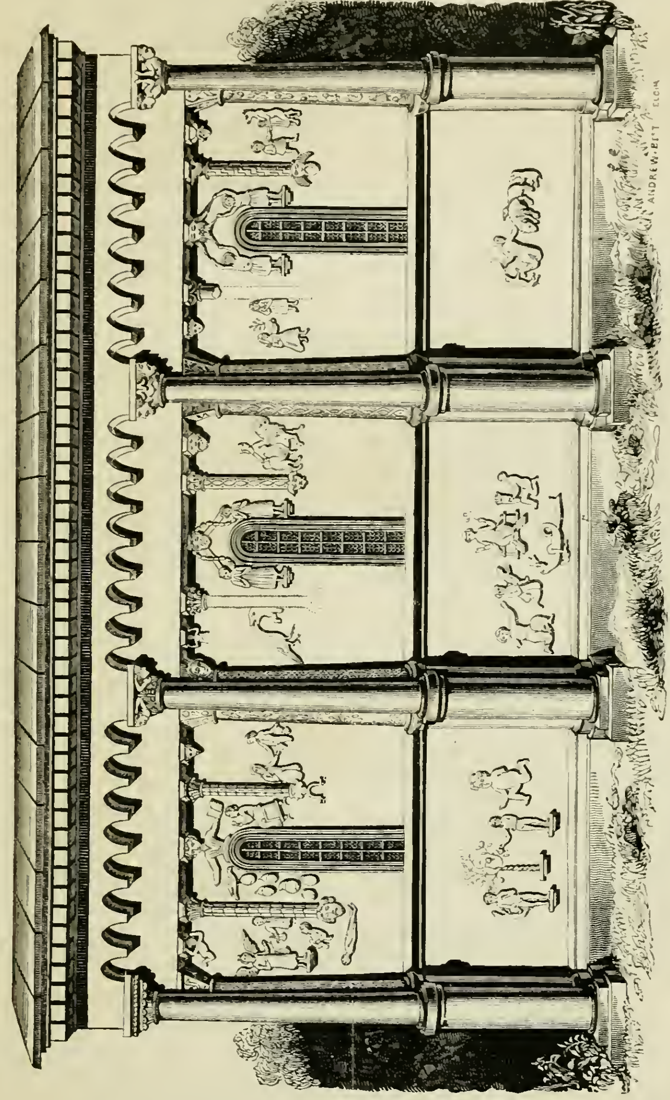
Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable ; tuer un livre, c'est tuer la raison, c'est tuer l'immortalité plus que la vie. Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle des nations entières souffrent éternellement. MILTON.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

LE MONUMENT DES TEMPLIERS,

A SCHŒNGRABEN, EN AUTRICHE.



Développement de la demi-rotonde du monument des Templiers, à Schœngraben, en Autriche.

Du grand chemin qui mène de Vienne à Prague, on aperçoit, non loin de la ville d'Oberhollabrunn, une église bâtie au sommet d'une colline : c'est l'église paroissiale de Schœngraben. Au pied de la colline s'étend le gros bourg de ce nom, qui, bien que déjà connu au dixième siècle, a été si souvent ravagé par la guerre, qu'aujourd'hui il ne présente plus qu'un aspect tout-à-fait moderne. Son église a aussi subi de nombreuses transformations, et une demi-rotonde, changée depuis long-temps en nef, fixe seule maintenant l'attention de l'antiquaire et de l'historien.

Cette demi-rotonde était jadis la partie du chœur qu'on nommait dans la liturgie catholique *presbytère*, et où était élevé le maître-autel. Les fenêtres longues et étroites ne laissent percer que cette lumière douteuse des églises du moyen âge, qui détache l'attention de l'homme des objets périssables, pour la tourner exclusivement vers la région des idées, vers les mondes de la pensée. Notre gravure représente, sur un plan droit, toute la partie extérieure de cette demi-rotonde, de manière à permettre de mieux distinguer les colonnes, les demi-colonnes e les ouvrages symboliques de sculpture qui ornent toute sa surface et que le temps a épargnés jusqu'à nos jours. Il est hors de doute que l'église entière était du même style et du même caractère que la demi-rotonde. Mais quelle est

l'époque de sa construction? quelle explication faut-il donner aux mythes mystérieux de cette construction et de ses ornemens? Ce sont là des questions difficiles à résoudre; car l'histoire et la tradition ne fournissent que peu de documens.

On sait que bien avant l'établissement des communes, il existait déjà des corporations d'architectes, connues sous le nom de *collegia fabrorum* (colléges des fabricans ou des artisans). Pendant les grandes commotions politiques qu'entraînèrent le partage et la chute de l'empire romain, les migrations des peuples et les persécutions religieuses, ces corporations augmentèrent singulièrement en nombre et en puissance, et se dispersèrent sur tous les pays de l'Europe. Elles furent protégées et employées souvent par plusieurs papes, par Charlemagne, et surtout par Alfred-le-Grand et Adelstan, rois d'Angleterre. Éminemment cosmopolites, car elles étaient composées des hommes distingués de tous les pays, elles renfermaient dans leur sein les adeptes des sciences et des arts, et cultivaient les mathématiques, la chimie, l'astronomie, la métallurgie et la sculpture.

Les Templiers, qui font remonter leur origine aux mystères d'Égypte, les Francs-Maçons et autres sociétés religieuses et secrètes, étaient pour ainsi dire une nécessité de l'époque : les corporations dont nous parlons s'associaient souvent avec plusieurs d'elles, dans le but commun d'élever des temples et de propager ainsi les idées religieuses. L'artiste initié, en construisant une église ou en burinant ses ornemens, s'efforçait d'agir sur les profanes par la forme extérieure qui représentait toujours une idée; mais le sens intime du mythe, renfermé dans la construction ou dans les sculptures qui la décoraient, n'était compréhensible qu'aux initiés eux-mêmes. Aux onzième, douzième et treizième siècles, ces corporations étaient à leur apogée, et c'est alors que s'élevèrent les cathédrales de Strasbourg, de Vienne, de Milan, etc., et les plus belles églises en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en Espagne. Ces églises se distinguent des autres constructions du moyen âge, non seulement par leurs masses imposantes et par leur solidité, mais surtout par leur caractère mystique et idéal.

Ces considérations générales sont invoquées à l'appui de l'opinion de ceux qui pensent que l'église de Schœngraben appartient à cette époque, qu'elle a été bâtie par les Templiers, et que c'est un artiste du Temple qui a exécuté les ornemens de sa demi-rotonde. Cette assertion a pour elle d'autant plus de probabilités historiques, que la tradition populaire dit que plusieurs domaines et châteaux de cette contrée appartenaient aux Templiers, et qu'en 1814 et 1816 on y a trouvé plusieurs médailles en argent représentant les personnages et les armes de cet ordre.

M. M.-A. Eiszl, antiquaire estimé en Allemagne, a visité scrupuleusement ce curieux monument du moyen âge, et lui a consacré une longue dissertation. C'est d'après lui que nous donnons à nos lecteurs une courte explication du mythe des sculptures et bas-reliefs de la rotonde, qui représentent en plusieurs tableaux symboliques *la chute de l'homme, ses conséquences, et le jugement après la mort.*

Commençons la description de ces tableaux en allant de gauche à droite dans le rang inférieur, et de droite à gauche dans le rang supérieur.

Le premier tableau reproduit l'idée d'*origine* des livres de Moïse et de toute la Bible, où l'homme est représenté, après sa première faute, luttant continuellement contre le mal, et s'efforçant de se relever de la *chute*. Il est cependant à remarquer que le tableau dévie de la représentation de la chute du premier homme telle qu'elle est admise par l'Église catholique. L'arbre de la science du bien et du mal a ici deux tiges qui s'enlacent spiralement ; son sommet est supposé se perdre dans les nues, mais c'est toujours *dans la terre* qu'il a pris racine. La première figure semble celle de l'homme : on voit un chien sur son épaule. Au lieu du serpent on aperçoit encore une figure humaine, mais son rire sardonique, la disproportion de ses membres et la grandeur démesurée de sa tête lui donnent un aspect satanique. C'est le démon étendant la main pour saisir Ève qui touche au fruit de l'arbre défendu.

Dans le second tableau, nous voyons un homme assis majestueusement sur une espèce de trône. Dans sa main gauche il tient un sceptre, et de la droite il fait un signe mystérieux. A ses pieds est étendu un monstre terrassé : deux hommes sont à genoux devant lui. l'un présente un agneau et l'autre une gerbe d'épis ; derrière le premier est une figure aussi à genoux, qui semble vouloir le détourner de faire son offrande.

Le troisième tableau représente un homme qui paraît saisir par la crinière un lion déjà vaincu, et se préparer à lui donner un dernier coup avec sa hache. — L'homme et le lion sont accompagnés chacun d'un chien que nous avons déjà remarqué.

Au-dessus et dans le premier tableau du rang supérieur apparaît l'esprit de Nemrod, sous la forme d'un grand ours. — Un homme s'efforce de le percer d'un coup de lance, tandis qu'un autre paraît rester volontairement à ses côtés.

Le symbole du second tableau est encore plus significatif. Au lieu de clef de voûte, on voit une tête hideuse avec une longue barbe et une chevelure que les deux hommes postés des deux côtés de la fenêtre ont saisies, et tirent de toutes leurs forces.

Au tableau suivant, un homme pensif et recueilli tient ses bras croisés sur sa poitrine, et la figure svelte d'une femme lui présente une branche d'acacia.

Le quatrième tableau représente un homme en costume guerrier qui monte un lion dompté.

Dans le tableau qui suit, apparaît de nouveau la tête hideuse du démon que nous connaissons déjà, et qui cette fois saisit avec les mains, par la chevelure, deux hommes. Ces malheureux s'efforcent en vain de se dégager ; car, ils sont, de plus, attachés chacun par une chaîne qui semble scellée sur la tête du démon.

Le temps a fortement endommagé le sixième tableau : on n'y voit qu'une tête d'animal saisissant de sa gueule un oiseau.

Nous arrivons à la septième partie de cette composition. Ici encore apparaissent deux figures que nous avons déjà remarquées, la femme du troisième tableau et le démon qui, si actif au moment de la chute de l'homme, n'est pas moins occupé dans ce moment. Sa main droite tient celle de la femme qu'il paraît guider, tandis que dans sa gauche se trouve un trident avec lequel il pique trois têtes humaines qui se trouvent dans un chaudron. — L'artiste initié paraît avoir attaché beaucoup d'importance à cette dernière action du démon ; il a fait le chaudron coupé en profil pour laisser mieux voir les têtes.

Jusqu'ici, nous avons vu sur la scène deux principes opposés et actifs, s'efforçant de se dominer l'un l'autre, soit par une lutte ouverte, soit à l'aide d'un artifice fallacieux. Dans les tableaux suivans il a y plus d'harmonie, et la lutte entre le bien et le mal paraît terminée.

La figure qu'on aperçoit au-dessus de la fenêtre est la même qui occupe le trône dans le second tableau d'en bas. Sa main droite fait encore un signe mystérieux et sa gauche tient un livre ouvert. Les ravages du temps empêchent de distinguer si c'était l'évangile Saint-Jean, et si la page ouverte indiquait le XIIe verset du Ier chapitre. A droite de la fenêtre est la figure connue de femme, assise sur une chaise et pressant contre ses lèvres peut-être un enfant. La chaise est appuyée sur des têtes de chats, et on sait que dans les mystères d'Isis cet animal était le symbole de la vigilance et d'un jugement austère. Sur le côté opposé de la fenêtre se

trouvent six vases en argile, sur l'un desquels est perché un oiseau.

Enfin nous arrivons au dénouement de ce drame symbolique qui finit par le jugement après la mort. — Un ange, vêtu de la tunique sacerdotale, tient dans la main gauche un livre et dans la droite une balance de la justice. Il n'est pas difficile de remarquer qu'un des plateaux est un peu penché, et que le démon, vu déjà tant de fois, s'efforce de faire pencher celui qui s'élève. Aux pieds de l'ange est étendu un cadavre déshabillé, dont les actions de la vie, bonnes et mauvaises, sont maintenant pesées dans la balance : ses traits, décomposés par la mort, laissent encore reconnaître l'homme du premier tableau. Au-dessus de lui se trouve une figure tout-à-fait mutilée, qui cependant paraît représenter un second démon aidant le premier dans ses efforts. A la clef de voûte, on voit planer dans les airs une petite figure humaine, sur le pied de laquelle était peint autrefois un oiseau avec les ailes déployées.

L'aveugle Pinolet. — Vers 1775, il y avait à Paris un aveugle-né, du nom de Pinet ou Pinolet; il vivait dans un tonneau à la porte des Tuileries qu'on appelait la porte des Feuillans, parce qu'elle conduisait au couvent de ces religieux; il passait son temps à faire des colifichets et à converser avec les passans. Il était au fait de l'histoire de Paris plus que les gens les plus curieux. Beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes aimaient à s'arrêter pour causer avec lui. L'auteur de *la Métromanie*, qui aimait sa conversation, lui composa les vers suivans, et les attacha à son tonneau :

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,
Faites-moi l'aumône en passant.
L'aveugle qui vous la demande
Ignorera qui la fera;
Mais Dieu, qui voit tout, le verra.
Je le prirai qu'il vous la rende.

Un spéculateur du temps publia un ouvrage assez faible sous le titre de *Pinolet*, ou *l'Aveugle parvenu*. C'était l'histoire d'un aveugle qui parcourait les pays pour trouver sa subsistance.

QUELQUES ANNÉES D'UNE ORPHELINE
A PARIS.

(Suite de la lettre d'une abonnée. — Voyez page 190.)

Je ne voulais plus d'éducation particulière; la première épreuve avait été dure, je ne voulais pas risquer d'être encore une fois la première femme de chambre d'une maison; je songeai à me mettre dans un pensionnat. Après bien des recherches et des courses, j'entrai comme sous-maîtresse de seconde classe dans une des premières institutions de Paris. Pour surveiller l'éducation d'une jeune fille, on m'avait donné quinze cents francs par an; j'en eus quatre cents pour vingt à trente enfans auxquels je dus enseigner une foule de choses que j'étais souvent obligée d'étudier la nuit, seul moment où il me fût possible de jouir d'un peu de liberté.

Une vie aussi occupée tranchait trop vivement avec celle que j'avais menée jusque là : je tombai malade et fus portée chez ma bonne parente, où je restai long-temps convalescente. Le découragement s'empara de moi; les médecins avaient défendu que je retournasse dans mon pensionnat. Que faire? j'éprouvais une antipathie étrange pour le commerce, et on me présentait, comme seul refuge contre la misère, le comptoir d'un marchand de nouveautés : je n'osais dire non, je sentais ce qu'il y avait de déraisonnable dans l'humiliation que j'éprouvais à la pensée de me voir installée derrière les carreaux d'une boutique; enfin je confiai mes répugnances à ma parente, et, tout en blâmant ma faiblesse, elle me promit de m'aider à trouver quelqu'autre occupation. Elle avait elle-même pour le parti qu'on me proposait, de vives répugnances mieux fondées que les miennes et dont elle ne m'a dit la cause que long-temps après. Elle craignait pour moi les désagrémens d'une position qui permettait au premier étourdi venu de m'adresser ces sots complimens aussi offensans pour une femme qu'une insulte grossière.

Il y avait près de deux ans que je cherchais sans rien trouver; j'avais fait quelques économies qui me permettaient de prolonger d'un ou deux mois le terme que j'avais fixé d'avance; mais je résolus, une fois ces économies dépensées, de sacrifier mes antipathies et d'entrer dans un comptoir, si d'ici là je n'avais pas trouvé autre chose à faire. Je tâchai de m'habituer à cette idée, qui d'abord me déchirait et contre laquelle j'acquis des forces peu à peu. Enfin je me sentis résignée à faire tout au monde pour échapper honnêtement à la misère.

Ma parente était liée avec une demoiselle d'une quarantaine d'années qui me prit en amitié en très peu de temps. Cette demoiselle, qui appartenait à une ancienne famille d'émigrés, s'était trouvée dans une position analogue à la mienne. Elle faisait depuis long-temps des traductions de l'allemand, soit pour des auteurs en renom, soit pour des recueils périodiques; et dans ce dernier cas, elle arrangeait ce qu'elle traduisait selon les convenances du journal auquel son travail était destiné. Elle me conseilla d'essayer de faire quelques traductions de l'anglais. Je choisis un conte de miss Edgeworth que je dus arranger. Je n'avais aucune idée d'un travail suivi; je fis une traduction d'une feuille d'impression qui me coûta quinze jours de travail et qui peut-être ne valait pas grand'chose. Je consultai sur mon travail la personne qui me l'avait conseillé; elle m'indiqua quelques changemens que je fis, et après lesquels elle crut pouvoir me promettre de faire recevoir ma nouvelle dans un journal d'éducation pour lequel elle travaillait elle-même. Je croyais de bonne foi avoir fait un chef-d'œuvre, et intérieurement je trouvai bien froids les éloges qu'elle me donnait pour m'encourager. La nouvelle fut présentée; mais hélas! on me la renvoya tellement annotée, les marges étaient couvertes de tant de marques de corrections, que le découragement s'empara de moi; et après avoir pleuré amèrement, je jetai le manuscrit au feu... « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, » s'écriait je ne sais plus quel Grec. Misérable journal, tu n'auras pas ma prose! m'écriai-je intérieurement avec autant d'orgueil que le Grec que je viens de citer. Je jurai de ne plus écrire, convaincue que c'était un malheur pour tous, et je dois avouer que cette conviction est fort affaiblie aujourd'hui. En voyant un peu plus le monde, en sachant un peu mieux la vie, j'ai senti qu'elle était difficile pour tous, surtout au commencement; et combien de nos plus beaux noms littéraires ne seraient pas parvenus jusqu'à nous, si les grands hommes qui les ont portés eussent cédé au découragement et au dépit que font éprouver à chacun les premières contrariétés? Je ne plains plus autant la postérité de la perte de mes œuvres possibles, et je commence à croire que ma vocation est peut-être différente.

J'essayai encore plusieurs choses; je fis de petits ouvrages de luxe, je peignis des boîtes de Spa, des éventails, des écrans, que je parvins difficilement à vendre. Je demandai de l'ouvrage dans un magasin de broderies, j'en obtins; mais, mon Dieu! le travail le plus assidu me procurait vingt-cinq ou trente sous par jour. Il n'y fallait pas songer. On me parla du coloriage des gravures; je m'adressai timidement à un marchand renommé; il me confia vingt-cinq feuilles de gravures noires avec un modèle enluminé que je devais imiter exactement. Il me recommanda de soigner mon travail et de lui rapporter ses gravures avant huit jours. Je fis de mon mieux et passai quatre jours d'un travail assidu à ce coloriage qui devait me rapporter quatre francs cinquante centimes. Je tremblais qu'on ne fût pas content de mon ou-

vrage. Il était peu lucratif; mais je savais qu'en prenant l'habitude de le faire, il le deviendrait davantage; on m'assurait que mon travail de quatre jours m'en coûterait à peine un au bout d'un mois. Je désirais donc continuer; il y avait là quelque chose qui me plaisait, j'avais encore beaucoup de petites faiblesses; il me semblait que c'était un art que j'aurais exercé pour mon plaisir en un temps plus heureux: puis, lorsque je voyais chez les marchands d'estampes ces fines gravures coloriées imitant l'aquarelle, depuis quelque temps à la mode, je trouvais presque artiste la personne qui y avait mis les couleurs.

J'étais bien émue en reportant mon ouvrage, et lorsque je tirai les estampes de mon portefeuille pour les remettre au marchand, le cœur me battait bien fort. Il les prit et les examina long-temps; j'observais attentivement son visage pendant cet examen, qui me parut favorable. Le marchand me donna mon argent, serra les gravures, et, sans attendre ma demande, m'en offrit de nouvelles. J'acceptai avec empressement; il m'en donna cinquante feuilles en me priant de les colorier promptement. J'étais heureuse en rapportant ces cinquante feuilles qui ne me coûtèrent pas plus de travail que les vingt-cinq premières; et le marchand, content de mon exactitude, continua à m'en fournir. Au bout de deux mois, je gagnais facilement de quatre à cinq francs par jour. J'avais enfin trouvé un moyen assuré d'existence, j'étais heureuse et fière de mon bonheur, je ne demandais rien de plus. Mais ma bonne parente ne voulut pas que je m'en tinsse là; elle vint avec moi chez le marchand et lui proposa de me confier de grandes entreprises de coloriage que je ferais exécuter sous mes yeux. Le marchand y consentit. Bientôt on me procura aussi les gravures d'un journal de modes. Ma bonne parente me trouva des ouvrières, et je me vis à la tête d'un atelier d'une douzaine de jeunes filles. Cependant je n'étais pas complètement heureuse; j'avais besoin d'autre chose que d'un état presque purement mécanique. Je gagnais assez d'argent; j'eusse préféré en gagner moins, mais par un genre de travail plus élevé. J'étais triste et inquiète; ma parente devina ce qui me tourmentait. Autant elle avait cherché à me guérir de mes faiblesses, autant, lorsqu'elle me vit devenue forte et capable de travailler, elle fut désireuse de me voir reconquérir à peu près mon ancien rang. Elle sentait combien mon épreuve avait été longue et douloureuse, et était persuadée qu'elle me profiterait. Elle fut donc la première à me parler de ce qui m'occupait tant, et en vérité, si elle ne m'eût prévenue, je n'aurais probablement pas eu le courage d'entamer ce sujet.

Il y avait dans le quartier que nous habitions un pensionnat à vendre; il avait une soixantaine d'élèves et était tenu sur un assez bon pied. On en voulait quarante mille francs, mais on n'en exigeait de suite que vingt mille. J'étais loin de posséder cette somme; je le rappelai à ma parente qui me dit que ce n'était là qu'une faible objection, puisqu'elle consentirait volontiers à réaliser ce qu'elle possédait de fortune pour le placer dans une entreprise qu'elle croyait bonne. Nous prîmes de nouvelles informations, et comme tout nous convenait, le marché fut bientôt conclu. Il s'éleva une nouvelle difficulté. Pour gérer un pensionnat il faut avoir un diplôme d'institutrice, un brevet de capacité qui n'est pas accordé sans examen : encore une fois l'insuffisance de ma malheureuse éducation vint m'entraver. La dame qui me cédait le pensionnat en resta titulaire jusqu'au moment où le diplôme serait obtenu. Il fallut me remettre au travail, recommencer des études mal faites; enfin, au bout de six mois, le bienheureux brevet fut délivré, et j'eus le droit de donner mon nom à mon institution.

Depuis un an que j'ai acheté mon pensionnat, je le vois prospérer, et chaque jour le nombre de mes élèves s'augmente un peu. Instruite par ma propre expérience, je tâche de leur donner une solide éducation qui puisse leur servir en cas de revers de fortune.

Ma bonne parente mène près de moi une vie très occupée qu'elle trouve douce et facile : elle s'est chargée de la direction matérielle, et contribue par son économie à la prospérité et à la bonne tenue de notre établissement. Elle me laisse ainsi un temps précieux que je puis consacrer tout entier à la surveillance de mes élèves.

Chaque jour je remercie Dieu de ce qu'il a fait pour moi; je lui rends surtout grâce de n'avoir pas permis que ma misérable éducation et la mollesse de la première partie de ma vie éteignissent en moi toute énergie. Jamais je ne regrette la perte de ma fortune qu'en songeant qu'elle a coûté la vie à mon père. Je ne crains plus les revers. L'important était de prendre l'habitude du travail et des privations; maintenant je me sens capable de vaincre le malheur

Recevez, Monsieur, etc.

UNE DE VOS ABONNÉES.

Refonte des écus de six francs. — Dans la refonte que l'on vient d'opérer, l'or contenu dans les écus de six francs a rendu au gouvernement une prime de 6 fr. et 6 fr. 50 c. pour 1,000 fr., et a ainsi épargné près de la moitié de la dépense de la refonte générale des espèces duodécimales. Cette opération a présenté en outre le grand avantage de rendre au commerce et aux arts plusieurs millions en or qui étaient restés jusque là en pure perte dans nos anciennes monnaies.

UNE CHASSE AU SANGLIER, EN AFRIQUE.

JOUSSOUF, BEY DE CONSTANTINE.

Les sangliers sont très communs dans toutes les parties de l'ancienne régence d'Alger, où ils peuvent se propager d'autant plus facilement, que les habitans ne leur font qu'une guerre modérée; il n'est pas rare de voir, au mois de mai, des laies parcourir la campagne avec dix ou douze marcassins. En Barbarie, il n'y a pas un Arabe qui ne puisse terrasser au galop un sanglier. On voit, dans l'un des médaillons de l'arc de Constantin, une chasse au sanglier très bien représentée. Cette chasse se fait encore aujourd'hui de la même manière. Après avoir lancé la bête, on tâche de la fatiguer à force de tours et de détours; puis on lui décoche un javelot, ou bien on l'attaque la lance à la main. (Voyez 1834, p. 187.)

Le sanglier devient quelquefois aussi la proie des bêtes féroces plus fortes que lui, et surtout celle du lion. Quand celui-ci a découvert la retraite de sa victime, il fait tout autour, à une certaine distance, une levée de terre: il ne laisse qu'une petite ouverture près de laquelle il se couche en embuscade. L'émanation du lion ne tarde pas à devenir assez forte pour indiquer sa présence. Le sanglier alors se traîne vers l'ouverture et s'élance hors de l'enceinte; mais son redoutable ennemi est sur son dos en un seul bond, et l'a bientôt tué.

Parmi les personnages représentés dans le tableau de M. Horace Vernet, exposé au dernier salon, figure en première ligne le chef d'escadron *Youssouf* (*Jusuph* ou *Joseph*). Né à l'île d'Elbe, où il se rappelle avoir vu, en 1814, Napoléon, il n'a conservé aucun souvenir de sa famille. A peu près vers cette même époque (il pouvait avoir sept ans), il fut embarqué pour Florence, où il devait entrer dans un collége; mais le navire qui le portait ayant été capturé par un corsaire, Youssouf, conduit à Tunis, échut en partage au bey. Placé dans le sérail, il ne tarda pas à se concilier l'affection de ses maîtres; il apprit en peu de temps le turc, l'arabe, l'espagnol, l'italien; en grandissant, son adresse pour tous les exercices militaires lui gagna de plus en plus l'amitié du bey. On raconte qu'engagé dans une intrigue avec une des filles du bey, et surpris un jour dans un de ses rendez-vous par un

gardien, Youssouf prit sur-le-champ l'audacieux parti de le suivre dans les jardins, et de s'en défaire. Il jeta le corps dans une piscine profonde, n'en conservant que la tête; et le lendemain, pendant que la jeune princesse l'entretenait des vives terreurs auxquelles elle était en proie, pour toute réponse il la conduisit dans la chambre voisine, et dans une des armoires lui montra la tête de l'esclave dont il avait arraché la langue. Mais le secret n'étant point encore suffisant pour le rassurer pleinement, il ne songea plus qu'à quitter Tunis, et prépara son évasion.

Pendant quelques jours il feignit d'être malade, obtint de sortir du sérail, et trompant la vigilance de ses surveillans, réussit à concerter les moyens de s'échapper. C'était au mois de mai 1830. Le brick français *l'Adonis* était alors en rade; un canot devait l'y conduire, mais cinq Turcs étaient apostés là pour s'opposer à son embarquement. Youssouf, qui les a vus de loin, remarque qu'ils ont laissé leurs fusils en faisceau sur une roche: il s'élance de ce côté, jette les armes à la mer, se débarrasse de deux de ces hommes, met les autres en fuite, et gagne l'embarcation.


Salon de 1836; peinture. - Une chasse au désert, par Horace Vernet.

L'Adonis avait ordre de rallier la flotte qui devait s'emparer d'Alger; peu de jours après, Youssouf débarqua à Sidi-Ferruch avec l'armée. Pendant la campagne, il resta attaché au général en chef, et fut placé comme interprète

près du commissaire-général de police. Plusieurs missions périlleuses dont il s'acquitta avec zèle et intelligence près des chefs de diverses tribus éloignées, lui rouvrirent la carrière des armes. Nommé d'abord capitaine de chasseurs algériens, il fut bientôt après promu aux fonctions de lieutenant de l'agha. Désigné par le duc de Rovigo pour faire partie de l'expédition de Bone, Youssouf aida de son intrépidité M. d'Armandy, capitaine d'artillerie, et c'est à leurs efforts qu'on dut de se rendre maître de la citadelle presque sans coup férir. Plus tard, par son sang-froid, il concourut encore à conserver à la France cette conquête. Depuis huit jours la poignée d'hommes à laquelle avait été confiée la défense de la ville était renfermée dans la Casbah. Averti par un de ses gens que les Turcs avaient formé le complot de l'assassiner pendant la nuit, de massacrer les Français, et de s'emparer de ce point, il va trouver le capitaine d'Armandy qui commandait la garnison, lui signale l'imminence du danger, et lui déclare qu'il ne connaît qu'un seul moyen d'y parer. « Il faut que je sorte avec mes Turcs, ajoute-t-il. » — Mais ils te tueront, répond l'officier français. — Que » m'importe! reprend Youssouf; j'aurai le temps d'enclouer » les pièces qui sont à la Marine; je succomberai, je le pré» vois; mais tu seras sauvé, et le drapeau français ne ces» sera pas de flotter sur Bone. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il sort suivi de ses Turcs. La porte de la Casbah est aussitôt murée derrière lui. Parvenu au bas de la ville, Youssouf s'arrête, et s'adressant à sa troupe : « Je sais, dit-il, qu'il y a parmi vous des » traîtres qui ont résolu de se défaire de moi, et que c'est la » nuit prochaine qu'ils ont choisie pour mettre à exécution » leur infâme projet. Les coupables me sont connus : qu'ils » frappent d'avance, ceux qui ne craindront pas de porter » la main sur leur chef! » Puis se tournant vers l'un d'eux : « Toi, tu es du nombre. » Il dit, et l'étend mort à ses pieds. Cet acte de résolution si imprévu déconcerte les conjurés; on tombe à ses genoux, et tous lui jurent une fidélité à laquelle ils n'ont pas manqué depuis.

A l'époque de l'expédition du maréchal Clauzel sur Mascara, contre Abd-el-Kader, Youssouf arriva à Oran. Pour joindre l'armée française, il avait traversé plus de vingt lieues de pays, accompagné de quelques cavaliers seulement. Pendant l'expédition de Temlesen, il eut un cheval tué sous lui, et se distingua par sa rare intrépidité à la prise du camp ennemi. En récompense de ses services et de son dévouement, le maréchal Clauzel a nommé le commandant Youssouf bey de Constantine, où son influence sur les tribus des environs, et ses relations avec les habitans de la ville, contribueront, selon toute apparence, à faire reconnaître la domination française. Youssouf est en ce moment en instances auprès du gouvernement pour être naturalisé Français.

LE CHAMIR. — LES MANES DES MORTS.

LÉGENDES DU TALMUD.

Lorsque Salomon voulut bâtir le temple de l'Eternel, il demanda à un rabbin où se trouvait le *châmir* (animal qui taillait et polissait les pierres). Le rabbin répondit : « Fais venir un diable et une diablesse, et force-les de te dire où il est. » Salomon, les ayant fait venir, leur fit la même demande; alors le diable et la diablesse lui répondirent : « Fais venir Asmodée, qui habite dans une grande montagne; là il a creusé un puits, a mis une pierre dessus, et l'a scellée avec son anneau. » Alors Salomon envoya un de ses serviteurs muni de bouteilles de vin et de cordes de laine. Arrivé à l'endroit désigné, il creusa une fosse dessous le puits d'Asmodée, l'eau s'écoula, et il y versa le vin, ensuite il reboucha le trou qu'il avait fait avec la laine qu'il avait apportée. Asmodée étant arrivé déboucha son puits et s'enivra avec le vin; alors le serviteur de Salomon l'enchaîna et le conduisit à son maître. Pendant le trajet il renversa un arbre, et se cassa la jambe parce qu'il avait épargné une veuve. Arrivé au palais, on lui donna à boire et à manger. Le premier jour, le serviteur se présenta et lui demanda où était le châmir; Asmodée lui répondit qu'il avait trop bu. Le second jour, on lui fit la même demande; il répondit qu'il avait trop mangé. Enfin, le troisième jour, il fut amené devant Salomon, et lui déclara que le châmir était sur une montagne, gardé par un coq sauvage à qui le prince des mers l'avait confié. Ils mirent un vase en verre sur les poussins, et ils enlevèrent le châmir. Le coq, voyant l'objet confié à sa garde enlevé, mourut de chagrin.

— Les mânes des morts avaient, chez les Juifs, le don de connaître l'avenir. Un homme, pendant une mauvaise année, avait donné un denier à un pauvre; de retour à la maison, sa femme le querella pour cette action. Il sortit, et alla passer la nuit dans un sépulcre; là, il entendit une voix qui disait : Viens, allons errer dans le monde. — Je ne peux pas, répondit une autre voix, parce que je suis renfermée dans un cercueil de jonc. L'esprit sortit et revint, et elle dit à sa compagne : Toutes les semences qui seront semées cette année seront frappées par la grêle. L'homme s'en alla, et sema son champ; toutes les semences furent détruites par la grêle, excepté les siennes. L'année suivante, il alla de nouveau passer la nuit dans le sépulcre, il entendit la même voix qui disait : Viens, ma compagne, allons dans le monde; mais celle-ci lui répondit : Un mortel nous a entendues.

Les Heures du duc de Guise. Le calendrier de Bussy. — De beaux livres qui ont conservé une renommée de tradition ont tout-à-fait disparu des bibliothèques et du commerce. Que sont devenues les fameuses Heures du duc de Guise, où Louis Duguernier, le plus habile des peintres en miniature de son siècle, avait représenté les plus jolies femmes de la cour sous la figure d'autant de saintes? Qu'est devenu le calendrier de Bussy, dont les portraits étaient, dit-on, exécutés par Petitot? Il paraît difficile que des chefs-d'œuvre si précieux soient tombés dans le dédain de leurs propriétaires, et qu'on ne les retrouve pas un jour. Il y a bien des découvertes du même genre à faire dans les bibliothèques de famille.

Bulletin du bibliophile, publié par Techener.

EXTRAIT D'UN ESSAI

SUR LA CONDUITE DE LA VIE,

PAR L'ABBÉ RAYNAL.

Qu'il est doux d'exister, de penser, de sentir! J'existerai pour obéir à la nature, je penserai pour connaître la vérité, je sentirai pour aimer la vertu.

J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être, et de pouvoir faire le bien; je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence; je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil et sans injustice; je me passerai de tout ce que je n'ai point, sans humeur et sans murmure.

O vérité, sois la lumière de mon esprit! ô vertu, sois la seule nourriture de mon âme! ô bienveillance, ô amour, ô amitié, soyez la seule occupation de ma vie!

J'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer. Je serai heureux du bonheur d'autrui, parce que je le verrai aise; je plaindrai le malheureux que je ne puis secourir; je partagerai ses peines, parce qu'il en sera d'autant plus soulagé; j'oublierai le méchant et ses actions parce qu'il faudrait le haïr.

Je ne vivrai que pour aimer ce qui est bon et aimable; je fermerai mon cœur au poison de la haine et de l'envie, afin qu'il n'en soit point corrompu; je souffrirai les injustices des autres sans me plaindre, parce qu'ils sont assez punis d'être méchans.

Je serai doux et sensible dans le bonheur, afin d'en être digne; je serai patient et courageux dans le malheur, afin de le vaincre.

Je ne murmurerai pas des événemens de la vie, parce que je n'en sais ni connais la cause ni le but. Je regarderai l'immensité du ciel et ses abîmes, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose. Je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses créatures, afin de ne me point croire abandonné.

J'admirerai les travaux et les vertus de l'homme, et son courage et son génie, et la sublimité de ses idées, et je serai aise d'être son semblable. O homme, qui t'es dégradé dans la bassesse du vice et des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma mémoire, afin que je ne rougisse pas de mon être.

O espérance! remplis mon cœur de la certitude de passer ma vie dans l'innocence, afin que j'aie envie de vivre. Que mon cœur n'éprouve jamais la lassitude de faire le bien. Je regarderai la vie comme un bien passager que je perdrai sans regret, parce que je l'aurai fait valoir et que j'en aurai joui.

O toi qui règles ma destinée, donne-moi beaucoup de devoirs afin que j'aie beaucoup de sujets de satisfaction! Que plutôt je cesse de vivre que de faire un crime! Que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur d'un être vivant! La fausseté sera loin de mon cœur; le mensonge ne sera pas dans ma bouche, parce que je gagnerai à me montrer tel que je suis.

UNE SATIRE POLITIQUE
DU TREIZIÈME SIÈCLE.

On sait que chez nos aïeux, la profession de poëte, avant l'invention de l'imprimerie, consistait, la plupart du temps, à composer des vers et à les réciter dans les places publiques ou dans les castels. Heureux les trouvères quand il se présentait quelque mariage de roi, ou d'autres cérémonies de ce genre. On les voyait accourir de toutes parts autour des princes, et leurs efforts pour les amuser étaient récompensés par des présens. Quelquefois aussi, soit pour satisfaire une rancune particulière, ou pour flatter des haines nationales, ces poëtes errans se laissaient aller à composer des satires. Il nous en est resté un assez bon nombre dirigées contre les moines et le clergé séculier; mais nous n'en possédons que très peu qui aient trait aux événemens politiques. Voici cependant la traduction de l'une d'elles, dont M. Jubinal a publié le texte dans sa collection des monumens inédits de notre vieille langue. On croit cette plaisanterie relative à la guerre dont Henri III, qui était alors cependant assez occupé avec ses propres sujets, avait menacé saint Louis. Nous avons, autant que possible, conservé les tournures et la naïveté de l'original, qui essayant d'imiter, pour se moquer des Anglais, leur mauvaise façon de parler notre langue du treizième siècle, est quelquefois fort difficile à entendre.

LA PAIX AUX ANGLAIS.

Quand vint la saison de mai où la rose s'épanouit, où le temps est beau, où le rossignol chante, où les prairies sont vertes et les jardins en fleurs, je trouvai une chose que je vais vous raconter.

Du roi d'Angleterre qui eut de bons vaisseaux, qui fut chevalier vaillant, hardi et loyal, ainsi que de son fils Edouard, à la chevelure blonde, écoutez, que je vous fasse un *dit* entièrement nouveau.

Je parlerai aussi du roi de France, ce haut baron qui détient la Normandie à tort, par mauvais vouloir, après être long-temps resté accroupi dans sa maison, à Paris, car jamais il ne chaussa l'éperon, si ce n'est pour peu de temps.

Seigneurs, écoutez-moi. Vous ne devez pas rire; tout le monde doit chanter le noël que je vais vous faire connaître. — L'autre jour il y eut à Londres une grande assemblée. Jamais baron n'assistera à une meilleure ni à une pire.

Que n'avez vous tous assisté à ce grand plaid? Il s'y passa de telles choses, que je crois véritablement qu'elles ont dû inspirer au roi de France une grande épouvante, relativement à la terre qu'il tient contre les Anglais.

Seigneurs, il y a déjà long-temps que Merlin prophétisa que Philippe de France, un seigneur de ce pays, conquerrait toute cette terre lorsqu'il y viendrait; mais malgré cela je dis, moi, qu'elle finira par retourner aux Anglais.

Or, vienne le temps où l'Anglais voudra chevaucher. S'il trouve le Français qui l'en veuille empêcher, il le frappera avec tant de fureur de son épée ou de sa masse, que désormais celui-ci n'aura plus envie de venir s'opposer aux Anglais.

Le bon roi d'Angleterre se tira à part avec *Trichart* (Richard), son frère, furieux comme un léopard. Il soupire..... et s'écrie: — « Ah! Dieu! comment puis-je avoir ma part de la » Normandie?

» Comte de Glocestre, aidez-moi de votre avis. Peut-être » cette demande va-t-elle vous fâcher; mais si Dieu sauve mon » pied et mon poing droit, vous régnerez encore en maître à » Paris. »

Le comte de Vincester dit au bon roi d'Angleterre: — « Roi, » roi, veux-tu suivre un bon conseil? Fais mouvoir tes gens de » guerre, et je me charge de les mener à la fête. Tu pourras du » coup conquérir la Normandie.

» Si je puis rencontrer le roi de France dans une bataille, et » lui appuyer ma lance sur le dos, je le ferai si rudement choir, » qu'il se brisera la tête, ou que j'y romprai mon derrière.

» Quand j'aurai sous ma main la Normandie et Pontoise, alors » je prendrai le droit chemin; si je puis, et que cela plaise à Dieu, » je ferai camper mes Anglais sous Paris; puis je prendrai la France » malgré le comte *d'Angoisse* (d'Anjou).

» Par les cinq plaies de Dieu, les Français sont perdus. Si je » puis mettre le grappin sur la Normandie, vous verrez comme ils » chanteront! Quand les Anglais se trouveront dans cette pro» vince, ils seront tout étonnés. Par la mort de Dieu, je crois que » tous les Français prendront la fuite. »

Sir Symon de Montfort entendit ce noël. Sur-le-champ il se leva, et tout en colère, il dit au roi des Anglais: « Par le corps » de sainte Anne! ne croyez pas cela. Le Français n'est pas un » agneau.

» Si vous allez attaquer un loup, il voudra se défendre. Aussi, » les Français mettront le feu à tout notre camp et le réduiront en » cendres. Il n'y aura personne d'assez hardi pour les attendre, et » ceux-là seront bien perdus, dont ils s'empareront.

» — Que dites vous, Symon? s'écria Roger Bigot; prenez-vous » le roi pour un lâche ou un sot? Un fou est plus courageux que » vous, et parle mieux. Par votre meilleure cotte, je ne vous re» connais pas!

» — Sir Roger, dit le roi, pour Dieu, ne vous emportez pas tant; » ne vous mettez point dans une telle colère contre ce morveux. » Je ne crains pas un seul Français; ils sont tous mous comme » des nèfles. Je remplirai mon désir malgré tous les obstacles.

» Je prendrai bien Paris; j'en suis très certain. Je bouterai le » feu à cette eau qui fut la Seine; les moulins brûleront, et il y » aura grande désolation dans la cité si le pain y manque durant » toute une semaine.

» Par les cinq plaies de Dieu! Paris est une bien grande ville. » Il y a une chapelle dont je fus content. Je la ferai porter sur un » chariot roulant, tout droit à Saint-Edmond, à Londres.

» Quand j'aurai mené tous mes navires sous Paris, je ferai » couronner Edouard par-dessus sa blonde chevelure, au mous» tier de Saint-Denis. Là, vous tuerez des vaches et des porcs en » signe de réjouissance.

» Je crois que vous verrez là une grande fête, quand Edouard » aura au front la couronne de France. Il l'a bien méritée, mon » fils; il n'est pas bête. Il est bon chevalier, hardi et plein d'hon» nêteté.

» — Sire, roi, dit Roger, pour Dieu écoutez-moi. Vous m'avez » convaincu; prenez-moi en pitié. Que Dieu, qui vous aime, vous » accorde par son commandement la faveur de terminer cette en» treprise avec gloire! »

PONT DE BRIANÇON

Briançon est située dans un pays hérissé de montagnes, sur la Durance. Par le traité d'Utrecht de 1713, le roi ayant

cédé au duc de Savoie, aujourd'hui roi de Sardaigne, quelques places du Briançonnais qui couvraient le Dauphiné, la ville de Briançon devint une place de frontière; et comme elle n'était éloignée que d'une lieue des Etats du duc de Savoie, cette considération détermina le roi à faire réparer et augmenter ses fortifications. Cette ville est environnée de rochers et de montagnes, et c'est principalement de cette situation qu'elle tirait sa force; cependant, pour la rendre plus forte encore et presque imprenable, l'art est venu en aide à la nature. On a construit des redoutes sur presque toutes ces montagnes, et on en a fortifié deux des plus escarpées qui ferment les vallées par où l'on se rend en Piémont. Leur sommet trop pyramidal s'opposait à ce travail, mais on a surmonté la dureté du roc, on y a creusé des fossés profonds et percé des chemins. On l'a escarpé en certains endroits à la hauteur de plus de quarante pieds, pour le faire servir d'appui aux differentes fortifications qu'on y a faites. On a marié le roc et la maçonnerie avec une précision peu ordinaire dans ces sortes de travaux; l'art et la nature étant ainsi réunis forment un mur vraiment inexpugnable. Les deux principaux forts construits sur ces montagnes se nomment, l'un le *Randouillet* et l'autre les *Trois-Têtes*. On a pratiqué une communication entre ces deux forts. On a construit un pont qui ouvre un nouveau chemin pour joindre la ville aux *Trois-Têtes*. Ainsi le précipice qui les séparait est devenu accessible par le moyen de ce pont. Ce roc effrayant, perpendiculairement escarpé à la hauteur de cinquante toises de la Durance, a été rendu praticable par le moyen de la mine et du feu. On a formé un chemin qui conduit au pont; ce pont est formé d'une seule arcade, longue de près de vingt toises; l'intérieur de la voûte est tout de pierre de taille, quoique cette pierre soit aussi rare à Briançon que les rochers y sont communs. On a fait de chaque côté du précipice de profondes entailles dans les rochers qui le bordent, pour y appuyer les naissances des pieds du pont; ces naissances sont encore à cent soixante pieds d'élévation au-dessus de la rivière. Les travaux si vantés des Romains n'ont rien qui doive exciter plus de surprise. Ce précipice de vingt toises de largeur, et qui séparait la ville des *Trois-Têtes*, obligeait, pour aller de la ville au fort, de faire un circuit de près d'une demi-lieue, et impraticable en cas de siége. Le pont, qu'on a construit en 1729 et 1730, raccourcit ce chemin de plus des trois quarts, et outre ces avantages, il se trouve couvert par les montagnes qui forment un coude en cet endroit. Par ce moyen, la ville, les *Trois-Têtes* et le *Randouillet*, sont devenus contigus, ces deux forts étant joints par l'ouvrage de communication dont nous venons de parler.



(Le pont de Briançon sur la Durance, département des Hautes-Alpes.)

Bureaux d'abonnement et de vente,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

LA BEGHUM SUMRO*.



(Sumro, princesse indienne centenaire, fumant la *hourka.*)

Cette princesse, dont le nom est bien connu dans l'Inde, occupe une principauté dans le pays du Gange. Sa résidence est à Sendhana, près Meerut.

Les mœurs de *la Beghum*, comme on l'appelle, sont une singularité dans ce pays où les femmes, sans en excepter celles de haute condition, vivent dans un état d'abjecte soumission ou même d'esclavage. On raconte d'elle des choses extraordinaires, et qui montrent qu'elle ne le cède en rien pour les allures despotiques aux rajahs qui gouvernent l'Inde au-delà du Sutledge.

Les premiers temps de sa jeunesse furent marqués par une vengeance terrible; elle fit enterrer vivante une jeune esclave dont elle était jalouse, et par un raffinement de cruauté, elle donna le jour même un bal à son mari sur la tombe de sa victime.

Douée d'un esprit aventureux et d'un cœur passionné, elle affectionnait le courage militaire et toutes les vertus guerrières. Un soldat français, attaché au service d'un nabah, était parvenu à se créer un corps de partisans et à se former une principauté; la Beghum l'aima et l'épousa; mais bientôt l'aventurier périt de mort violente, et l'on prétend qu'il tomba sous les coups de la princesse indienne.

Un revirement s'opéra dans les vues de la Beghum; soit par un calcul d'ambitieuse politique, soit par un mouvement spontané de générosité, à la mort du nabah, elle prit la famille de ce dernier sous sa protection, combattit ses ennemis et parvint à en triompher. C'est alors qu'un autre Français, soldat de fortune comme le précédent, fut mis à la tête des troupes de la princesse. Cet officier prit bientôt sur elle un grand empire, car, devenu son mari, il lui fit embrasser le christianisme; d'autres disent qu'elle se convertit par l'influence de moines italiens. Quoi qu'il en soit, ce changement de religion apporta une telle révolution dans ses idées qu'elle voulut quitter sa principauté, pour venir s'établir en France avec son nouvel époux; mais ses sujets s'opposèrent par force à son départ, et telle fut la violence de leur affection qu'ils la retinrent prisonnière. Ses partisans dévoués parvinrent à la délivrer, et peut-être fût-ce à la condition d'abandonner son projet, car elle y renonça.

L'amour de la princesse indienne pour son second époux ne fut probablement pas de longue durée, car il périt misérablement, comme le premier, et l'on accuse encore la Beghum de ce nouveau crime.

Cette femme, qui vivait encore au départ du général Allard pour la France, a plus de cent ans, et malgré son grand âge, elle a conservé toutes les facultés de l'esprit. Cela nous est attesté par Jacquemont, qui fut admis à la visiter à la fin de 1831. Nous citerons le portrait qu'il trace de cette femme singulière : « Je déjeûnai, dit-il, et dînai avec elle et même lui baisai la main galamment; en véritable John Bull, à dîner, j'eus l'honneur de trinquer avec elle... C'est une vieille d'une centaine d'années, cassée en deux, ratatinée comme un raisin sec, une sorte de momie ambulante qui fait encore elle-même toutes ses affaires, écoute deux ou trois secrétaires à la fois, tandis qu'en même temps elle dicte à trois autres. Il n'y a pas quatre ans qu'elle fit attacher à la bouche de ses canons quelques uns de ses chétifs ministres, ex-courtisans disgraciés; ils furent tirés comme des boulets. »

La Beghum a bâti à Sendhana une belle église catholique. Elle a demandé au gouvernement anglais, auquel elle a fait donation de sa principauté, qu'à sa mort une partie de ses domaines restât attachée à son église pour en défrayer le service; elle désirait fort avoir un évêque à Sendhana; il est certain, du moins, qu'elle a adressé dans ce but une requête à la cour de Rome.

Les revenus de cette princesse sont de seize *lacs* (quatre millons); elle en enfouit la moitié dans ses jardins chaque année, et ces trésors appartiendront à sa mort au gouvernement anglais. L'avarice est, à ce qu'il paraît, un vice commun

* *Beghum* en langue persane signifie princesse.

chez les grands des pays indiens, car le roi de Lahore lui-même, le magnifique Ranjit Sing (voyez p. 4), se donne aussi le plaisir d'enterrer ses richesses.

Le dessin qui accompagne cette notice représente la princesse indienne dans le costume ordinaire des femmes de ce pays. Elle fume *la hourka*, quoique cet usage ne soit pratiqué dans l'Inde que par les femmes de mauvaises mœurs ou de basse condition.

La mouffette américaine. — Une queue pleine, épaisse, à longs poils noirs, et une large bande de chaque côté, donnent à la mouffette une apparence agréable; mais l'odeur de la liqueur qu'elle décharge sur ceux qui la poursuivent est si odieuse que peu de gens osent prendre sur eux de l'approcher. Les vieux colons français au Canada exprimaient leur horreur pour cet animal, d'ailleurs fort inoffensif, en l'appelant *Enfant du Diable*. Les vêtemens souillés par la liqueur qu'il secrète ne sont pas purifiés même après avoir été enterrés pendant plusieurs jours. On dit que la mouffette passe l'hiver sous la neige. Elle marche lentement; et sans ses moyens particuliers de défense, elle serait aisément détruite par ses nombreux ennemis. Les chiens la chassent avec acharnement; mais quand ils sont sur le point de la saisir, ils sont accueillis par une fusée de liqueur puante qui les met en fuite.

PETRARQUE.

(Voyez le Triomphe de Pétrarque, p. 193.)

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE PÉTRARQUE. — SA RENCONTRE AVEC LAURE. — SES TRAVAUX QUI PRÉPARENT LA RENAISSANCE DES LETTRES. — SON ENTHOUSIASME POUR RIENZI. — MORT DE LAURE. — CÉRÉMONIES DU JUBILÉ, A ROME. — MISSIONS DIPLOMATIQUES. — MALADIE ET MORT.

Pétrarque était fils de Ser Pétracco de l'Ancisa, notaire florentin, originaire du château d'Ancisa, sur la route d'Arezzo, à quatorze milles de Florence. Ser Petracco fut banni de cette ville avec le Dante, en 1302 : il alla s'établir à Arezzo; et c'est là que naquit Pétrarque, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304. Le nom de Pétrarque qu'a porté le poëte toscan, n'était qu'une altération du nom propre de son père, Petracco ou Pierre. Il paraît que la famille de celui-ci n'avait pas encore de nom, ce qui, dans ce siècle, n'était pas rare parmi les plébéiens. Petrarque, âgé seulement de huit ans, reçut à Pise les premières leçons de grammaire. Son père, perdant l'espoir de rentrer jamais à Florence, transporta toute sa famille à Avignon. A quatorze ans, Pétrarque fut envoyé à Montpellier pour y apprendre le droit, mais il délaissa entièrement la jurisprudence pour lire Cicéron. Il prit pour les écrits de l'orateur romain la passion la plus vive; il se les proposa constamment pour modèle, et l'imitation du style de Cicéron fut, chez ses contemporains, la première cause de sa gloire. Envoyé plus tard à Bologne, Petrarque négligea encore le droit pour les livres classiques, tellement que son père fut obligé de faire exprès le voyage de Bologne, pour l'arracher à cette séduction et jeter tous ses livres au feu.

En 1325 et 1326, Pétrarque, ayant perdu sa mère et son père, quitta Bologne, avec son frère Gérard, pour aller recueillir, à Avignon, l'héritage bien modique de ses parens. Le délabrement dans lequel ils trouvèrent leur fortune les engagea tous deux à embrasser l'état ecclésiastique. Pétrarque, dont les vers latins et italiens avaient déjà pénétré à la cour, fut accueilli par quelques grands seigneurs romains et quelques prélats. Il avait un visage agréable; il recherchait avec passion la société des femmes; et leur recommandation, alors puissante à la cour d'Avignon, conduisait souvent à la fortune. Pétrarque leur adressait beaucoup de vers et fit choix pour elles de la langue italienne. Ce n'est pas son moindre titre de gloire, que d'avoir, après le Dante, perfectionné cette langue, et de lui avoir donné plus d'harmonie.

En 1326, il se lia avec Jacques Colonne; par l'élévation de son âme et sa passion pour les lettres, ce jeune Romain était digne de devenir l'ami de Petrarque : il le fut jusqu'à sa mort. Par lui, il fut introduit chez les hommes les plus respectés de la cour d'Avignon, et ses talens brillèrent sur un plus grand théâtre. Mais ce furent ses chants à la gloire de Laure qui augmentèrent sa réputation. Le 6 avril 1327, le lundi saint, à six heures du matin, il avait vu, dans une église d'Avignon, la fille d'Audibert de Noves, chevalier de la province; Laure était unie à Hugues de Sade, jeune patricien originaire d'Avignon; et, fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, elle ne voulut voir dans Pétrarque qu'un ami. Pendant vingt ans, et jusqu'à la mort de Laure, il n'a pas cessé, dans ses poésies, d'exprimer sa passion pour elle. Il chercha des distractions à son amour dans les voyages et dans d'immenses travaux destinés à opérer la restauration des lettres. Communément, on ne fait dater la renaissance des lettres que de la prise de Constantinople, en 1453; mais on oublie qu'un siècle avant, Petrarque avait déjà fait connaître les principaux écrivains de l'antiquité. Pour acquérir une érudition classique, il fallait, dans le quatorzième siècle, de bien plus grands efforts que dans le nôtre. Les manuscrits étaient très rares et d'un prix excessif : on ne les trouvait point réunis dans un même lieu; il fallait faire des voyages pour lire Cicéron, dont les livres étaient dispersés dans plusieurs provinces. Pétrarque, qui cherchait à réunir les ouvrages de cet auteur, posséda le traité de Cicéron, *De Gloria*, qu'il prêta à son maître Convennole, et qui, perdu par ce dernier, ne s'est point retrouvé, et n'est point parvenu jusqu'à nous. Petrarque parcourut l'Europe, afin de découvrir les monumens les plus précieux de la littérature antique; en 1333, il vint à Paris, et visita ensuite les villes de Flandre, Aix-la-Chapelle et Cologne; de là il revint par Lyon à Avignon. Dans son zèle, il copiait de sa propre main les manuscrits des anciens, n'osant les confier à l'ignorance des scribes vulgaires. C'est ainsi qu'il rendit au monde littéraire les *Institutions oratoires* de Quintilien, mais incomplètes et mutilées, et les lettres de Cicéron, dont le manuscrit est conservé dans la Bibliothèque Laurentienne, à Florence, avec la copie qu'il en avait faite. Il a également sauvé quelques unes de ses oraisons qui s'étaient perdues. C'est encore lui qui fit connaître Sophocle à l'Italie; et son avidité pour les manuscrits était si généralement publique, qu'il reçut de Constantinople une copie complète des poëmes d'Homère, sans l'avoir demandée.

En 1336, Petrarque fit un nouveau voyage en Italie et sur les côtes d'Espagne, d'où il revint se fixer à Vaucluse, où il acheta une petite maison, voulant s'établir dans cette solitude. Là, il entreprit, en 1339, d'écrire un poëme épique latin dont Scipion devait être le héros, et qu'il intitula *l'Afrique*. Il se flattait que sa réputation future y demeurerait attachée; le succès a été loin de répondre à ses espérances. C'est dans cette retraite que Pétrarque reçut l'invitation de se rendre à Rome, pour la cérémonie de son triomphe. Dans le précédent article, nous avons donné tous les détails de cette grande solennité.

Après avoir été couronné au Capitole, il revint habiter sa modeste et silencieuse demeure de Vaucluse; il en fut rappelé pour assister à l'avénement du pape Clément VI, et s'acquitter d'une mission diplomatique à la cour de Naples. A peine encore rentré à Vaucluse, il apprend que Rienzi, maître de Rome, citait des rois à son tribunal, et publiait hautement que ses concitoyens allaient ressaisir, au quatorzième siècle, leur ancienne domination sur l'univers. Toutes les illusions de Pétrarque se réveillent. Défenseur

ardent du tribun, au milieu de la cour pontificale, il l'exhorte, il le félicite; et déjà impatient de le conseiller de plus près, il court s'établir en Italie. Mais le tribun succomba, et avec lui disparut ce fantôme de liberté qui avait déçu Pétrarque.

Il ne s'était pas écoulé une année, et le poëte pleurait sur une autre perte douloureuse : Laure n'était plus. La peste de 1348, celle que Boccace a décrite avec une vérité si terrible, l'avait enlevée, le 6 avril de cette année, le même jour, dans le même mois et à la même heure où son amant l'avait vue pour la première fois. La dernière moitié du *Canzoniere* est un monument immortel des longs regrets de Pétrarque.

La publication du jubilé de 1350 entraînait alors vers Rome toute l'Europe chrétienne. Pétrarque s'unit à ce pieux mouvement. Il passa par Florence, où il revit Boccace, et se lia intimement avec lui. A Rome, il trouva le jubilé ouvert; ses habitudes devinrent plus graves, ses mœurs plus austères; on put remarquer dès lors qu'à l'élévation de ses pensées il se plaisait à mêler un caractère de sévérité dont ses dernières poésies ont fidèlement conservé l'empreinte. Les cités et les princes d'Italie se disputaient l'honneur de posséder Pétrarque; il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques importantes, entre autres de la part de Jean Visconti, pour réconcilier Gênes et Venise; du prince Galéas, pour dissuader l'empereur Charles IV d'une nouvelle expédition au-delà des Alpes. Un pape vertueux et éclairé, Urbain V, ayant appelé Pétrarque auprès de lui, celui-ci s'empressait de se rendre à l'invitation la plus flatteuse et la plus pressante, lorsqu'une terrible maladie vint le surprendre à Ferrare. Sauvé par les soins des seigneurs d'Este, il ne put reprendre assez de forces pour continuer sa route; il revint à Padoue couché dans un bateau, et s'établit à quatre lieues de cette ville, au village d'Arquà, situé dans les monts Euganéens, célèbres chez les Romains par la salubrité de l'air, l'abondance des pâturages et la beauté des vergers. Bientôt le poëte y reprit avec ses travaux toute l'imprudence de son régime de vie. Occupant à la fois jusqu'à cinq secrétaires, il s'épuisait d'austérités, se bornait à un seul repas, composé de fruits et de légumes, s'abstenait de vin, jeûnait souvent, et, les jours de jeûne, ne se permettait que le pain et l'eau. Après avoir accompagné à Venise le fils du seigneur de Padoue, envoyé pour jurer fidélité à la république, Pétrarque revint à Arquà, plus faible et plus indocile aux conseils des médecins. Boccace, qui semblait lui tenir lieu de tous les amis qu'il avait perdus, lui adressa son Décaméron, et Pétrarque le lut, dit-on, avec enthousiasme. Il apprit par cœur la nouvelle de Grizeldis, et la traduisit en latin; la lettre par laquelle il annonce à Boccace l'envoi de cette traduction paraît avoir été la dernière qu'il ait écrite. Le 18 juillet 1374, il fut trouvé mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert : une attaque d'apoplexie l'avait frappé dans cette attitude.

Pétrarque a composé un grand nombre de traités latins; mais ses *Lettres* sont aujourd'hui la partie la plus curieuse de ses œuvres latines; elles offrent de précieux détails sur sa vie comme sur les mœurs de l'histoire littéraire et politique du quatorzième siècle. Les *Canzoni* sont le plus beau titre de gloire de Pétrarque. Ce sont, non pas des *Chansons*, comme a traduit Voltaire, mais des odes dont il a emprunté la forme à nos troubadours, en les élevant à toute la hauteur du genre lyrique.

LE PROTÉE.

(Proteus anguinus, *ou* Sirena anguina.)

Au milieu du mois d'août, dit le célèbre chimiste sir Humphry Davy, dans son ouvrage posthume, intitulé : *Les derniers jours d'un Philosophe*, au milieu du mois d'août nous reprîmes notre voyage; nous fîmes d'abord notre visite aux lacs romantiques de Hallstad, de Aussée et de Tœplitz, vastes réservoirs où se réunissent les neiges fondues des plus hautes montagnes de Styrie, et où s'alimentent les sources abondantes du Traun; nous parcourûmes ensuite la partie élevée du Tyrol, la crête du Pustherthal, où l'on voit s'échapper des mêmes glaciers de nombreux cours d'eaux qui, les uns, par la Drave, arrivent jusqu'à la Mer-Noire, et les autres, par l'Adige, descendent dans l'Adriatique; puis nous nous mîmes à errer délicieusement dans les deux magnifiques vallées où la Save prend ses sources. Le terrain inférieur de cette partie de l'Illyrie est calcaire, tout crevassé de cavernes souterraines qui, s'ouvrant, ainsi que des cratères volcaniques, en entonnoirs béants sur les flancs des montagnes, engouffrent sans retour les eaux de l'atmosphère. Il est peu de lacs et de rivières qui, dans ce pays, ne sortent d'un souterrain, souvent pour s'aller perdre dans une autre cavité : le Laybach, par exemple, s'échappe deux fois des roches de calcaire, et deux fois disparaît dans les entrailles de la terre, avant de se réunir à la Save; le lac Zirknitz qu'alimentent des eaux sans cesse renouvelées, échappées de mille endroits du sol, se vide continuellement par mille fissures souterraines, comme par autant de suçoirs.

Mais ce qui attira le plus notre attention ce fut la grotte de Maddalena dans l'Adelsberg. Nous y rencontrâmes un voyageur, dont je n'ai jamais su le nom, qui engagea avec mes compagnons la conversation que je vais rapporter.

EUB. Nous voilà à plusieurs centaines de pieds au-dessous de la surface; cependant la température de cette caverne est d'une agréable fraîcheur.

L'INCONNU. Oui, nous éprouvons ici la température moyenne de l'atmosphère, ainsi que cela arrive dans tous les souterrains éloignés de l'influence solaire. Dans une journée du mois d'août, étouffante comme celle d'aujourd'hui, je ne connais rien de plus délicieux et de plus salutaire que de venir prendre un bain d'air frais dans ces retraites où l'atmosphère est soustraite aux causes de chaleur.

EUB. Est-ce que vous êtes déjà venu dans ce pays-ci, monsieur?

L'INCONNU. Sûrement : voici le troisième été que je viens le visiter. Indépendamment des riches paysages qui abondent en Illyrie, un amateur, passionné comme je le suis pour l'histoire naturelle, y trouve des sources variées de plaisirs toujours nouveaux. Il est surtout un objet pour lequel j'éprouve une attraction particulière : c'est l'animal extraordinaire qui se trouve au fond de cette cavité; je veux parler du protée. Nous allons tout à l'heure arriver à l'endroit où il se trouve, et je vous ferai part alors du peu que je sais sur ses mœurs et sur sa nature.

EUB. La grotte devient réellement magnifique. Je ne me rappelle en avoir vu aucune marquée d'un tel cachet de grandeur et de hardiesse. Les irrégularités de sa surface, les déchirures convulsives de ses immenses parois, ses couleurs noires et ses ombres profondes forment un puissant contraste avec la beauté régulière, avec la grâce calculée des concrétions blanches et transparentes suspendues à la voûte où se reflète de toutes parts la lumière brillante de nos torches. C'est une scène enchantée.

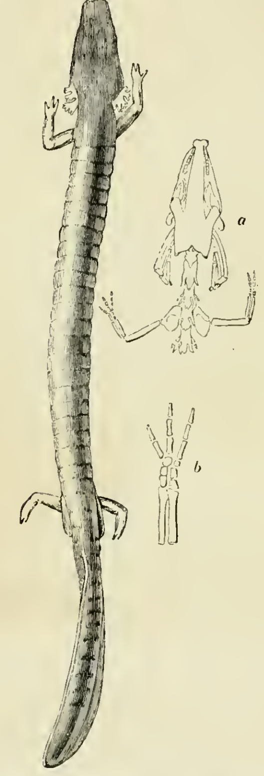
L'INCONNU. Sans doute : un poëte pourrait placer ici le palais du prince des gnomes, et trouverait une preuve de sa présence dans ce petit lac qu'éclaire à présent la flamme de nos torches. C'est là que nous allons trouver le merveilleux animal qui, depuis si long-temps, est l'objet de mon attention.

EUB. Je vois sur le fond de la vase trois ou quatre petites créatures semblables à des poissons minces et allongés.

L'INCONNU. Je les vois aussi : ce sont mes protées; bon! les voici dans mon filet. Mettons-les dans ce vase d'eau, pour les examiner à notre aise.

Au premier abord, on prendrait cet animal pour un lézard, et il a les mouvements d'un poisson. Sa tête, la partie inférieure de son corps et sa queue lui donnent une grande

ressemblance avec l'anguille, mais il n'a pas de nageoires; et ses curieux organes respiratoires ne ressemblent point aux branchies des poissons : ils offrent une structure vasculaire semblable à une houppe, laquelle entoure le cou, et peut être supprimée sans que le protée meure, car il est aussi pourvu de poumons, et vit également bien dans l'eau et hors de l'eau. Ses pieds de devant ressemblent à des mains, mais ils n'ont que trois doigts et sont trop faibles pour permettre à l'animal de s'accrocher; ses pieds de derrière n'ont que deux doigts. Ses yeux sont deux trous excessivement petits, comme chez le rat-taupe. Sa chair, blanche et transparente dans son état naturel, noircit à mesure qu'elle est exposée à la lumière et finit par prendre une teinte olive. Ses organes nasaux sont assez grands, et sa bouche, bien garnie de dents, laisse présumer que c'est un animal de proie, quoique en esclavage on ne l'ait jamais vu manger, et qu'on l'ait conservé vivant durant des années en changeant simplement de temps à autre l'eau des vases qui le renfermaient.



(Le Protée, moitié de grandeur naturelle; animal qui ne se trouve que dans les eaux souterraines de certains lacs de la Carniole. — *a* Squelette du crâne, vertèbres supérieures et os de la partie antérieure. — *b* Os du pied de devant, de grandeur naturelle.

EUB. Est-ce ici le seul endroit de la Carniole où on trouve le protée?

L'INCONNU. C'est ici qu'il fut d'abord découvert, par feu le baron Zoïs; mais il a depuis été trouvé, quoique rarement, à Sittich, à environ trente milles d'ici, rejeté par les eaux au travers d'une cavité. J'ai aussi entendu dire dernièrement qu'un petit nombre d'individus de la même famille avaient été reconnus dans de beaux calcaires en Sicile.

EUB. Le lac où nous avons vu ces animaux est bien petit! Pensez-vous qu'ils s'y engendrent?

L'INCONNU. Certainement non. Dans la saison sèche on ne les y rencontre que rarement; mais après de grandes pluies, ils reviennent en abondance. On ne peut douter que leurs séjours naturels ne soient les grands lacs intérieurs dont les eaux les repoussent quelquefois au travers des fissures des roches; et quand on connaîtra mieux la nature de ce pays, on constatera sans doute que les individus trouvés à Adelsberg et à Sittich proviennent de la même cavité souterraine.

EUB. C'est vraiment extraordinaire! Ne pourrait-on pas croire que c'est la larve (1835, p. 406) de quelque grand animal inconnu, habitant de ces souterrains? Les pieds ne sont pas en harmonie avec le reste de son organisation, et sans eux il aurait tous les caractères d'un poisson.

L'INCONNU. Non! je ne peux le regarder comme une larve. Je ne connais point dans la nature d'exemples où la transition d'un animal à un autre se fasse d'un plus parfait à un moins parfait : le têtard ressemble à un poisson avant de devenir crapaud; la chenille acquiert par sa transformation des organes moteurs plus puissants et même la faculté de vivre dans un nouvel élément. — Je crois bien que dans sa demeure naturelle, cet animal doit acquérir plus de développement que dans ce lac; mais son anatomie comparée est tout-à-fait contraire à la supposition qu'il n'est qu'un animal de transition. On l'a trouvé de différentes grandeurs et grosseurs, et la nature de ses organes a toujours été la même. C'est un nouvel exemple de l'infinie variété de formes sous lesquelles la vie s'épanouit et se propage sur toutes les parties du globe. La même sagesse qui a doté les déserts brûlés de l'Afrique de l'autruche et du chameau, qui a destiné aux glaces éternelles le morse et l'ours blanc, qui a donné la baleine aux eaux profondes des mers polaires, a déposé dans les lacs obscurs et secrets des souterrains de l'Illyrie, le protée à qui l'air n'est pas nécessaire, qui peut vivre indifféremment dans l'eau et hors de l'eau, à la surface d'un rocher ou dans le fond de la vase.

LE PHILOSOPHE. Permettez-moi d'ajouter un mot. Il y a maintenant dix ans que je vins ici pour la première fois. J'étais excessivement désireux de voir le protée, et le soir même de mon arrivée à Adelsberg, je descendis dans la caverne; j'examinai le lac avec le plus grand soin, et ne trouvai rien. J'y retournai le matin suivant, et je découvris cinq animaux, sur la vase qui couvrait le fond du lac. Cette vase ne paraissait point avoir été troublée, l'eau était parfaitement claire, on ne distinguait aucune cavité, et je ne pus m'empêcher de laisser descendre en mon imagination l'idée qu'ils avaient été créés durant la nuit. Je m'abandonnai aux rêveries et me laissai emporter en esprit vers ces premiers âges du monde, où les sauriens furent créés sous la pression d'une lourde atmosphère. J'avoue même que plus tard ces idées me revinrent lorsque j'appris d'un célèbre anatomiste, à qui j'avais envoyé mes spécimens, que l'organisation de l'épine dorsale du protée était analogue à celle de l'un des sauriens dont on retrouve les restes dans les plus anciens terrains secondaires!

EGLISE DE BASILE

A MOSCOU.

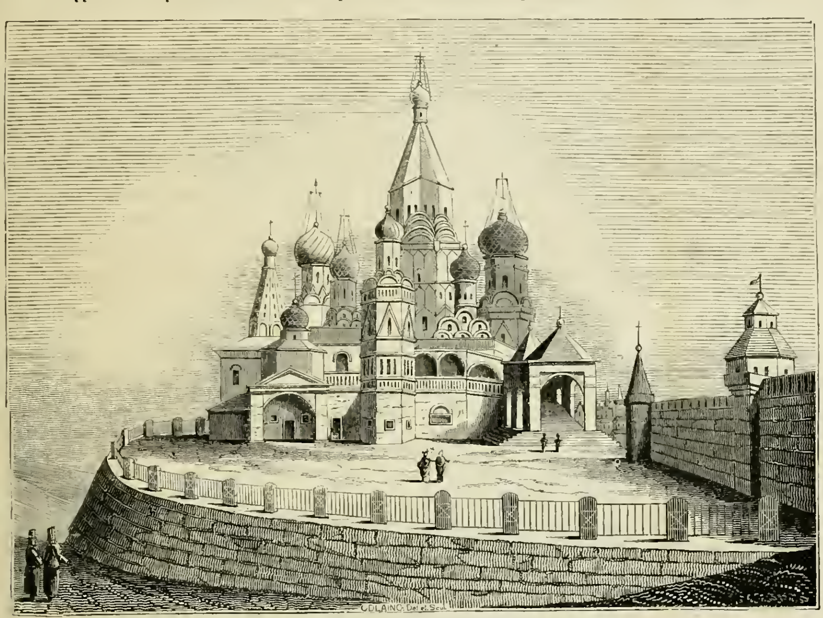
Cette célèbre église, qui se trouve devant la porte sainte du Kremlin (1835, p. 155), a été construite sous le règne du tzar Ivan Vasiliévitch ou Ivan *Grosnii* (c'est-à-dire le Terrible). Elle se composait originairement de neuf églises ou chapelles distinctes, et maintenant elle en renferme vingt. On ne peut assez admirer, dit-on, comment la lumière a

pu être ménagée dans toutes ces constructions réunies et indépendantes les unes des autres.

Quoiqu'elle offre un modèle complet du goût tartare en fait de bâtimens, elle est due cependant à un architecte italien. Le tzar lui avait commandé de se surpasser dans la construction de l'édifice et lui avait donné liberté entière quant aux dépenses. — Le monument achevé, le tzar et sa cour viennent le visiter dans toutes ses parties, ne se lassent pas de l'admirer et de le louer; l'architecte, dans l'enchantement, s'attend aux plus grandes récompenses. — « Est-ce là ton chef-d'œuvre? Ne saurais-tu rien faire de mieux? lui demande tout-à-coup le tzar. — Oh! je pourrais bâtir une église deux fois plus belle, répond imprudemment l'Italien qui se croit appelé à faire parade de ses talens. — Qu'on me crève sur-le-champ les yeux de ce coquin-là qui m'a trompé, s'écrie le tzar furieux; je ne veux pas qu'il aille faire ailleurs des églises supérieures à celle-ci. »

Ce tzar *Terrible* a régné de 1534 à 1584. C'est lui qui a créé la garde des strelitz ou fusiliers, qui a établi la première imprimerie à Moscou, et fait avec les Anglais le premier traité de commerce; dans la traduction anglaise de ce traité, il est désigné par le nom de *Emperour of Russia*. Ses possessions, déjà considérables, furent accrues de toute la Sibérie que Iermak, chef de brigands proscrit, conquit sur Koutchoum-Khan, avec quelques centaines de Cosaques, et dont il fit hommage au tzar pour obtenir le pardon de ses crimes.

L'une des églises qui forment celle de Basile est consacrée



(Vue de l'église de Basile, près du Kremlin, à Moscou. — Voyez 1833, p. 153, et 1836, p. 70.)

à l'entrée du Christ à Jérusalem; le patriarche en partait pour se rendre à l'église cathédrale, lors de l'entrée triomphale que ce prélat faisait jadis dans le Kremlin, le dimanche des Rameaux. Le tzar tenait alors la bride de sa mule : les choses ont bien changé depuis.

« Les nombreuses et lourdes coupoles, surmontées de croix dorées, offrent, dit le voyageur Clarke, un contraste bizarre de couleurs et d'ornemens. De pieux individus laissent en mourant des legs pour dorer ou pour peindre à perpétuité tel ou tel dôme suivant leurs différens caprices. De sorte que ces divers travaux en font pendant plusieurs générations des pièces de rapiécetage. » Des couleurs diverses, en effet, recouvrent avec une affectation ridicule des coupoles renflées et semblables à des racines bulbeuses : ce sont des compartimens verts, pourpres, bleus, oranges; sur le corps de l'édifice on a tracé des lignes irrégulières de jaune sale afin de leur donner l'apparence de pierres brutes; les tours sont rouges et traversées de lignes blanches; les principaux toits, les spirales du beffroi, les sommets pyramidaux des porches sont recouverts de tuiles vernissées couleur vert sombre; les impostes, les moulures des arches, les pilastres, en mot toutes les lignes saillantes sont blanches; enfin dans les compartimens des architraves, sur les piédestaux des colonnes et sur les arcs boutans sont des groupes de fleurs si multipliées, et si variées de forme et de couleur qu'elles résisteraient aux classifications d'un nouveau Linné.

L'intérieur est tout aussi excentrique. — Durant l'occupation de Moscou par les Français, les 19 chapelles furent converties en étables.

Un repas chez les Bédouins. — Un voyageur qui se rendait de la raffinerie de sucre, établie à Radamoun, à Thèbes, traversait les déserts pour arriver plus vite à sa destination. Il fut surpris une fois par la nuit, loin de toute habitation, et il se décida à aller demander l'hospitalité à une tribu de Bédouins, dont on distinguait les tentes à l'horizon. Il arrive; après les saluts d'usage, il fait sa demande qui est aussitôt accueillie. On décharge son dromadaire; on l'aide à transporter ses effets dans une tente; il prend place dans le cercle et répond aux nombreuses questions qui lui sont adressées sur sa santé, sur son voyage, sur le chemin. Comme il habitait l'Egypte depuis plusieurs années, la langue arabe lui était familière, et étant habillé de même que les employés du vice-roi, il lui fut facile de se faire passer pour un Turc arrivé depuis peu en Egypte. Les Turcs sont musulmans, et à ce titre l'hôte avait droit à tous leurs égards, à toute leur bienveillance. L'heure du repas arriva; on apporta au milieu de la

tente un plateau (*sénié*) sur lequel était un agneau rôti, du pain et un vase plein de lait de chamelle. L'étranger fut invité par le Bismilleh sacramentel (au nom de Dieu) à prendre part au souper. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'après s'être lavé les mains et se disposant à manger, il vit enlever la lampe et resta avec ses hôtes dans une complète obscurité! Le premier sentiment qui entra dans son cœur fut un sentiment de méfiance; il craignit un guet-à-pens, et, peu rassuré pour sa bourse et pour sa vie, il mangea à peine, s'attendant à tout instant à avoir besoin de ses pistolets.

Les repas sont très courts et ordinairement silencieux. Les Arabes mangent peu et vite. Dès qu'on eut enlevé les restes du souper, on apporta la lampe et la conversation reprit avec toute sa riante allure anecdotique et quelque peu bouffonne. Le voyageur encore inquiet de ce qui s'était passé au souper, après bien des hésitations et des détours, se hasarda à demander à un vieillard, son voisin, pourquoi ils avaient mangé dans l'obscurité. — Le vieillard répondit : C'est la coutume parmi nous toutes les fois qu'un voyageur partage notre repas. — Mais pourquoi en agissez-vous ainsi? — Parce que, lorsqu'un étranger arrive sous nos tentes après une pénible journée de chaleur et de fatigues, nous supposons qu'il doit avoir très faim, et que peut-être, par timidité ou par honte, il n'oserait pas manger à sa satisfaction en notre présence. En enlevant la lampe, il perd toute crainte et peut satisfaire pleinement son appétit. — Mais ne craignez-vous pas qu'il ne se méfie de cette action, s'il n'en connaît la raison? — Que Dieu nous préserve d'un hôte qui garde la méfiance dans son cœur quand il est sous la tente des enfans du désert!

Un pareil fait, quand il est au nombre des actes ordinaires et quotidiens de la vie d'un peuple entier, révèle une grande bonté naturelle. Le Bédouin, sur sa jument, hors des limites de son camp, commet des vols et des brigandages, parce qu'il se croit en guerre permanente avec tous les hommes; mais dans sa maison il n'est plus le même (voy. p. 16). Il conserve pour le foyer domestique son cœur aussi pur que l'était celui de ses aïeux, et regardant autour de lui, il peut se dire avec orgueil : Rien n'est changé dans cette demeure depuis des siècles : mêmes vêtemens, mêmes meubles, mêmes usages et mêmes cœurs!

LES CHEVAUX DE L'UKRAINE.

Dans un article sur les Tartares nogaï (1835, p. 183) nous avons dit quelques mots sur les chevaux que ces tribus élèvent dans les steppes de l'Ukraine : nous ajouterons ici diverses particularités.

Ces chevaux pris isolément sont presque tout-à-fait sauvages; ils n'obéissent qu'en troupes à leur gardien, et encore ne peut-on pas toujours compter sur cette obéissance.

Les haras des steppes sont immenses, et le nombre des chevaux qu'un seul renferme s'élève souvent à vingt mille et plus. — Il arrive quelquefois qu'en broutant près des chemins clair-semés à travers ces steppes, ils aperçoivent une voiture traînée par des chevaux qui avant leur asservissement étaient leurs camarades. — A peine les ont-ils reconnus à leurs hennissemens qu'ils entourent la voiture, et malheur à ceux qui se trouvent dedans, car, en dépit des cris et des coups des gardiens, les chevaux des steppes, pris de fureur, brisent les voitures en morceaux à coups de pieds et de dents, arrachent les harnais de leurs camarades, les rendent à la liberté, puis, joyeux et hennissant, les emmènent avec eux en triomphe.

Nous avons vu aux foires de la Pologne, la manière étrange dont se fait la vente de ces chevaux. — Le haras est toujours dans une enceinte en dehors de la ville. L'acheteur désigne avec la main au propriétaire le cheval qui lui plaît. — Dès que le marché est conclu, le Tartare monté sur un cheval agile et bien dressé, jette un nœud coulant sur le cou du cheval désigné, s'efforce de le séparer adroitement du haras et de le faire sortir dans les champs; après avoir réussi dans cette manœuvre, il le fait galoper ventre à terre devant lui à coups de fouet, jusqu'à ce que le cheval épuisé tombe par terre. — Une fois tombé, on le bride et on le garrotte de toutes parts; et en serrant ses oreilles et ses lèvres avec de fins lacets, on le force par la douleur à la docilité. — C'est dans cet état que la pauvre bête tremblante et épuisée est livrée par le Tartare à l'acheteur, qui se tire ensuite d'affaire avec son cheval comme il peut. — La manière de dresser n'est rien moins que facile : sur dix chevaux des steppes qu'on achète, on est sûr qu'il s'en trouvera toujours un ou deux tout-à-fait indomptables.

CHARLES D'ORLÉANS.

« Dès le quinzième siècle, Charles d'Orléans tournait la » ballade et le rondeau avec assez de facilité. » Qui s'imaginerait, en lisant ce chétif éloge dans le Lycée de La Harpe, que le recueil des poésies de Charles d'Orléans est un de nos monumens littéraires les plus précieux? En effet, ce poète est le premier qui ait exprimé en vers élégans et faciles des idées gracieuses et des sentimens vrais à cet âge de notre littérature qui précéda Malherbe. Les critiques s'accordent à dire que si Boileau attribue à Villon l'honneur d'avoir su, le premier,

> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

c'est qu'il ne connaissait pas les poésies de Charles d'Orléans. Elles furent tirées de l'oubli en 1734, par l'abbé Sallier, dont le mémoire a été inséré dans le tome XIII du Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Cependant quelques vieux auteurs, entre autres Saint-Gelais et Blaise d'Auriol, avaient connu ce poète, mais ils n'avaient pas parlé de lui, afin de s'attribuer impunément plusieurs de ses pièces. — Un jour peut-être quelque heureux explorateur de manuscrits lui fera perdre, comme l'abbé Sallier l'a fait à Villon, la place glorieuse qu'il occupe dans notre histoire poétique; il faudrait s'en moins étonner que de l'oubli dans lequel étaient restées, durant près de trois siècles, les œuvres d'un Valois, petit-fils de Charles V, père de Louis XII, grand oncle de François Ier (1835, p. 374).

Sur le premier feuillet du manuscrit, conservé à la Bibliothèque royale, sont empreintes les armes du prince et celles de Valentine de Milan; nous aimons à y voir un symbole de l'heureuse influence de Valentine sur l'esprit et le goût de son fils. Ce fut elle en effet qui présida à son éducation; elle était bien digne, par ses facultés supérieures et par ses vertus, de ce soin que son époux lui avait laissé; princesse italienne, elle avait été élevée au sein de la civilisation et des arts de sa brillante patrie; belle-sœur de Charles VI, elle avait trouvé dans son cœur l'art de consoler ce pauvre roi en démence qui la nommait *sa sœur chérie*. Lorsque Louis, duc d'Orléans, eut été assassiné par les sicaires de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival au pouvoir, Valentine, inconsolable de la perte d'un époux qui ne la valait pas, traça sur les murs de son palais cette devise amère :

> Rien ne m'est plus,
> Plus ne m'est rien.

Et, l'année de son deuil à peine écoulée, elle mourut de chagrin, en chargeant ses fils de venger leur père.

Alors la France fut mise en feu par la guerre des Bourguignons et des Armagnacs; c'est ainsi que l'on désigna le parti du duc d'Orléans, parce que ce parti fut conduit par Bernard, comte d'Armagnac, beau-père du jeune prince.

* Il y a quelques années, on a retrouvé et imprimé en Angleterre une traduction en anglais des poésies du prince; on la croit d'un de ses contemporains.

Au milieu des plus horribles déchiremens civils, la vieille guerre des Anglais se ranima; Henri V débarqua sur la côte d'Harfleur, et, le 25 octobre 1415, gagna la bataille d'Azincourt. Charles, tombé aux mains de l'ennemi, fut conduit en Angleterre; il y apprit, quatre ans après, que Jean-sans-Peur avait été assassiné sur le pont de Montereau. — Suivant le Cours de littérature de M. Villemain, cet événement précéda la défaite d'Azincourt. Comme on pourrait induire de cette erreur chronologique que le duc d'Orléans prit part au meurtre, nous la faisons remarquer dans l'intérêt de sa mémoire.

Presque toutes les poésies du fils de Valentine de Milan sont dues aux loisirs de sa captivité, et ce furent peut-être ses malheurs qui firent vibrer dans son cœur certaines cordes trop souvent muettes chez ceux qui n'ont pas connu l'infortune. Quelques unes de ses pièces sont empreintes d'une douce mélancolie :

En tirant d'Orléans à Blois,
L'autre jour par eaue venoye,
Si rencontre *, par plusieurs
 foys,
Vaisseaux, ainsi que je passoye,
Qui cingloient leur droitte veoye
Et aloient legièrement,
Pourceque eurent, comme veoye,
A plaisir et à gré le vent.

Mon Cueur, Penser et Moy,
 nous trois,
Les regardasmes à grant joye,
Et dit mon Cueur, à basse voix :
« Voulontiers en ce poinct seroye
» De confort; la voile tendroye,
» Se je cuidoye seurement
» Avoir, ainsy que je vouldroye,
» A plaisir et à gré le vent. »

Les vers de Charles d'Orléans sont, d'ordinaire, rians et gais, mais c'est d'un demi-sourire, c'est d'une gaieté décente et de bon goût; ils sont charmans pour chanter le soleil de mai :

Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareiller son logis;
Ils ont fait tendre ses tapis
De fleurs et de perles tissus.

Cueurs, d'ennuy pieça ** mor-
 fondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis;
Allez-vous-en, prenez pays,
Hyver! Vous ne demourez plus.

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye

De soleil riant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante et
 crye :
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie;
Chascun s'habille de nouveau.
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Le poëte s'est rarement exercé sur des sujets plus importans que dans les deux pièces qui précèdent. Loin de s'inspirer des événemens de sa vie de prince, il aime à s'en reposer, et à se distraire de ses douloureux souvenirs: parfois cependant il laisse transpirer sa sympathie pour les malheurs de la France.

Priez, peuple qui souffrez tyrannie!
Car vos seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ils ne peuvent vous garder pour maistrie,
 Ne vous aidier en grant destresse.
Loyaux marchans, la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient pousser,
Et ne povez marchandise mener,
Car vous n'avez seur passage ne voye,
Et maint péril vous convient-il passer.
Priez pour paix, le vray trésor de joye!

Ces deux vers :

Loyaux marchans, la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient pousser,

ne sont-ils pas dans la manière de Béranger?

La captivité du duc d'Orléans dura vingt-cinq ans. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il tenta sans succès de se mettre en possession du duché de Milan, qui lui revenait du chef de sa mère : funeste héritage qui fut l'origine des guerres d'Italie sous Louis XII et sous François Ier. Il mourut en 1465, âgé de soixante-quatorze ans, quelques jours après avoir reçu de Louis XI un cruel outrage. — Sa longue captivité avait été bien vengée sur les Anglais par Dunois son frère, l'illustre compagnon d'armes de Jeanne d'Arc.

* L'e muet doit se prononcer fortement dans ces vers. — ** Jadis.

Garcias II le Trembleur. — Garcia ou Garcias II, roi de Navarre, naquit à Tudela en 958. Il remporta sur les Maures, maîtres alors de la péninsule espagnole, de nombreux et grands succès. Il mourut en 1001, pleuré de ses sujets et de ses soldats qui l'avaient surnommé *le Trembleur*. En effet, Garcia était saisi d'un tremblement nerveux lorsque, sur le point d'aller au combat, il faisait boucler sa cuirasse. C'est lui qui a prononcé cette belle parole dont on a voulu faire honneur à beaucoup d'autres personnages historiques : « Mon corps tremble des périls où mon courage va » le porter. »

Le parfilage, mode de 1772 et de 1773. — A cette époque, la mode de parfiler l'or s'était emparé des dames du grand monde, à Paris, avec une sorte de fureur. On filait dans toutes les fabriques de l'or à force, afin de fournir à leurs doigts délicats de quoi satisfaire leur occupation favorite du moment. Pendant le mois de décembre de 1772, une boutique entière s'était remplie de pièces d'or à parfiler pour les étrennes : on y voyait des meubles, des fauteuils, des cabriolets, des écrans, des pelotes, des cabarets et tasses à café et à chocolat : une basse cour tout entière en pigeons, poules, dindons, canards, oiseaux; des joujoux d'enfans, carrosses, moulins à vent, danseurs de corde, et autres balivernes en or à parfiler. On donnait ces objets en cadeau aux dames : quand elles les avaient parfilés, elles envoyaient vendre l'or aux marchands. On voit que cette mode était en définitive une manière indirecte de recevoir de ses amis de l'argent. Un soir, le duc de Chartres entrant dans un salon fut assailli par les dames qui lui coupèrent tous les brandebourgs de son habit pour les parfiler; mais quand elles en eurent bien pris la peine et qu'elles eurent mêlé l'or dans leur boîte, il se moqua d'elles, et leur avoua que, prévoyant ce qui arriverait, il s'était fait attacher, pour les mystifier, des brandebourgs d'or faux.

BARCELONE.

Barcelone a été fondée par les Carthaginois et a reçu d'eux le nom de leur général Barca, d'où Barcino, Barcinone, Barcelone. Elle passa successivement au pouvoir des Romains, des Goths, et des Sarrasins qui la conquirent en 715. Du temps de Charlemagne, de nombreuses contestations et des luttes sanglantes s'élevèrent au sujet de cette ville entre le Sarrasin Zatum, qui la possédait, Hescham, khalife de Cordoue, et Louis-le-Débonnaire, alors roi d'Aquitaine; elle resta définitivement à ce dernier qui y fit solennellement son entrée en 801. Dans le mouvement féodal qui suivit cette époque, Barcelone fut érigée en un comté dont l'histoire de notre France méridionale atteste souvent l'importance. Sur la liste des souverains particuliers qui ont porte le nom de comtes de Barcelone, on distingue *Bernard Ier*, ministre de Louis-le-Débonnaire, gouverneur de Charles-le-Chauve, qui, plus tard, le fit condamner à mort (844); — Raymond, dont le khalife de Cordoue, Mohammed-el-Mahdi, implora l'utile secours pour rentrer en son khalifat (1010); — Raymond IV *le Grand*, qui en mourant laissa à son fils aîné la Marche d'Espagne, et au cadet le

comté de Provence; — enfin Alphonse, fils de Raymond V, qui reçut de sa mère, la reine Pétronille, le royaume d'Aragon (1162) et qui y joignit plus tard deux provinces de France. Un autre de ces rois d'Aragon, épousant par la suite Isabelle de Castille, réunit toutes les Espagnes en une seule monarchie.

Depuis 1650 jusqu'à la paix de Riswick, Barcelone tomba deux fois au pouvoir des Français, qui la possédèrent plusieurs années de suite.

Lors de la guerre de la succession, elle résista long-temps contre Philippe V dont elle ne voulait pas reconnaître l'autorité, et porta dans la lutte un acharnement inconcevable. Le roi l'assiégea vainement en personne en 1706; mais au nouveau siége de 1713 et 1714, elle succomba après avoir bravé les efforts réunis de la France et de l'Espagne.

Les Français la possédèrent de nouveau depuis 1808 jusqu'en 1814.—L'esprit d'opposition est fort répandu dans cette cité. Plusieurs fois avant Philippe V, elle avait été le foyer des révoltes de Catalogne : en 1462-72 contre Jean II, roi d'Aragon; en 1641-1652 contre Philippe IV; en 1689 contre Charles II. Il n'était pas rare d'entendre dire aux Catalans, il y a cinquante ans encore : que le roi d'Espagne n'était pas leur souverain et n'avait d'autre titre pour gouverner la Catalogne que celui de *comte de Barcelone*.

Il existe dans la position de cette ville, soit comme chef-lieu d'une province, soit comme ville maritime, une puissance d'accroissement fort positive quant à la population. Ainsi, en 1715, après le siége de l'année précédente, elle était réduite à 37,000 personnes; en 1760, on en comptait déjà 54,000; 111,410 en 1787, non compris les étrangers et 9 à 10 mille hommes de garnison; 130,000 en 1798; en 1820, elle montait à 140,000; et, quoique les ravages de la fièvre jaune en 1821 aient enlevé le cinquième de cette population, nous y trouvons, en 1830, 160,000 habitans.

Le commerce est à Barcelone d'une grande activité; le nombre des navires de tous rangs entrés dans le port s'est



(Vue de la ville et du port de Barcelone).

élevé en 1820 à 3,838, dont 3,625 de caboteurs espagnols, 206 de l'étranger et 7 bâtimens de guerre.— Riche en manufactures d'étoffes de toute espèce, soie, lainage, coton, elle tire des autres provinces les subsistances agricoles que le territoire de Catalogne ne fournit point avec assez d'abondance. Elle approvisionne de souliers une partie de l'Espagne.— Le liége que produit la province forme, avec le vin et les noix, un des principaux objets d'échange avec l'étranger qui lui envoie beaucoup de poisson salé; ce sont les navires suédois surtout qui sont en possession de ce dernier commerce; leur nombre excède de beaucoup celui des navires des autres nations. — Barcelone exporte annuellement en Angleterre 30 mille sacs de noix à 30 schellings montant à 1,134,000 francs; 30 mille pipes de vin à 4 liv. sterl. et 11 mille pipes d'eau-de-vie à 8 liv. sterl. montant à 1,242,000 fr. En 1831, elle a reçu pour près de 2 millions de poisson salé, et a fait venir d'Angleterre 10 mille balles de coton estimé 1,354,000 francs.

Barcelone est une des plus belles et des plus fortes villes d'Espagne; les promenades et les fontaines y sont multipliées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les vents d'est y règnent fréquemment, et les hauteurs voisines y occasionnent souvent de la pluie; son port est presque artificiellement formé par des jetées.

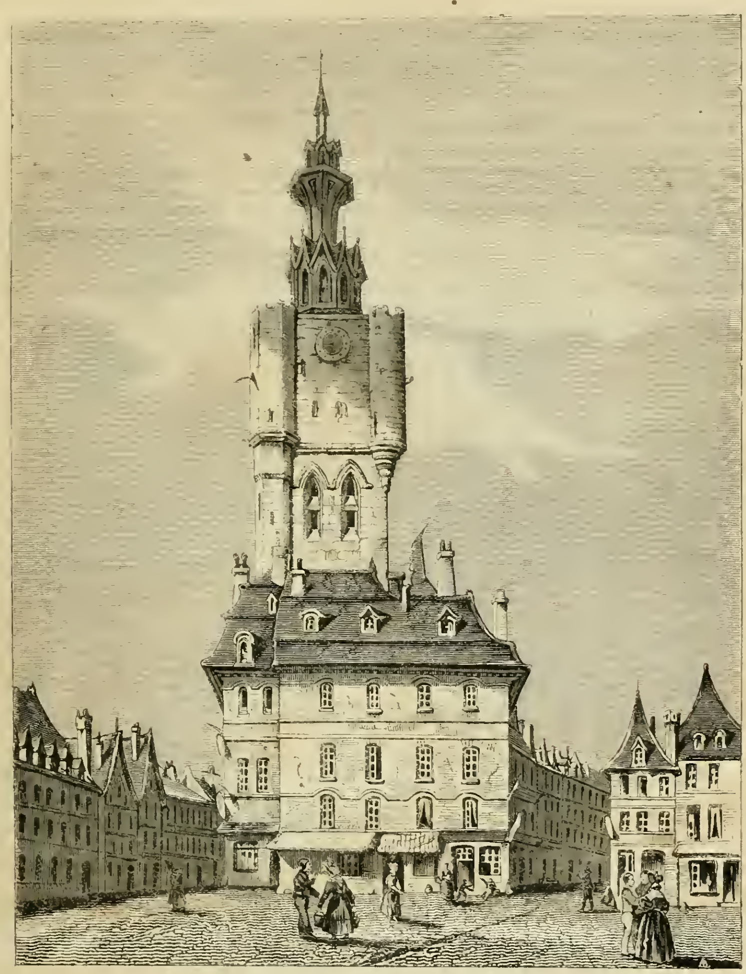
Les environs sont de la plus grande beauté et couverts de maisons de campagne. La maison de campagne est une passion chez les Barcelonais; riche ou non, peu importe, il faut à chacun une maison de campagne appropriée à ses moyens. Le voisinage des montagnes, la richesse de la vallée, l'aspect de la ville elle-même, et la vue de la mer, offrent de toutes parts des paysages d'un coup d'œil ravissant.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

HOTELS-DE-VILLE.

ANCIENNE MAISON-DE-VILLE DE BÉTHUNE. — LA TOUR DU BEFFROI.



(La tour du Beffroi à Béthune, département du Pas-de-Calais.)

Cette gravure représente la tour du Beffroi, qui faisait partie de l'ancienne Maison-de-Ville de Béthune, et qui domine encore la grande place, l'une des plus belles que l'on trouve dans le Nord.

Au moyen âge, le beffroi était la cloche de la commune, et se prenait souvent pour l'hôtel-de-ville lui-même, car il était le signe caractéristique de l'immunité; et dans les chartes des rois et seigneurs qui refusent ou ratifient le droit de commune, on retrouve presque toujours ces mots : Droits de commune, de beffroi, de cloche, ou d'échevinage, employés comme synonymes ou inséparables. En effet, une commune ou le pacte sur lequel reposaient ces sortes d'associations venaient-ils à courir quelque danger, aussitôt le maïeur et les échevins mettaient en branle le *beffroi*; et ses vibrations, comme si elles eussent été la voix de la commune elle-même, répandaient l'alarme de toutes parts et précipitaient sur la place publique ses enfans menacés.

C'était la *tour du Beffroi* qui exaltait le courage ou ranimait la confiance dans le cœur des citoyens : sa haute campanille présentait tout ensemble à leurs yeux un signe commun de ralliement et le symbole éclatant de leur franchise. Aussi vit-on les communes du moyen âge rivaliser entre elles d'efforts, de recherche et de somptuosité pour décorer ces édifices nationaux par excellence.

C'est surtout dans les villes septentrionales que les maisons communes étonnent le voyageur par la variété et la magnificence de leur architecture, les peuples de la famille belge ayant trouvé de bonne heure dans leur industrie florissante la source et la garantie de leur indépendance, ainsi que les moyens d'en perpétuer le souvenir par des monumens magnifiques.

Béthune obtint par octroi seigneurial sa charte de commune; aussi l'on chercherait vainement dans les auteurs qui ont consacré des in-folios à l'histoire généalogique des sei-

gneurs de Béthune, la moitié d'une page qui retraçât celle de la commune.

L'étymologie du mot Bethune, sur laquelle les antiquaires ne sont point parfaitement d'accord, a peut-être pour racine le mot celtique *tun* ou *dun*, qui entre dans la formation de beaucoup de noms de lieux, et qui signifiait hauteur, colline, éminence. La situation topographique de la ville elevée sur un triangle irrégulier, justifierait assez cette origine.

La baronnie de Bethune qui n'apparait dans l'histoire que vers le commencement du onzième siècle, n'en a pas moins joué un rôle assez illustre. Les seigneurs de cette maison, dont le premier fut un nommé Robert, contemporain de Robert-le-Pieux, successeur de Hugues-Capet, etaient chevaliers bannerets, c'est-à-dire qu'ils avaient le droit de porter bannière à la guerre. Ils s'intitulaient dans leurs chartes, barons *par la grâce de Dieu*, ce qui était une marque de souveraineté absolue; ils battaient monnaie à leurs coins et armes, et enfin portaient le titre héréditaire d'avoués de Saint Vaast, abbaye celèbre, située dans un faubourg d'Arras, et qui tient son nom de l'un des plus grands saints de la Flandre. Aux plus beaux temps de la puissance du catholicisme, *l'avoué*, dont le titre equivalait à peu près à celui de *vidame*, était un seigneur laïque qui devait défendre et protéger les intérêts matériels d'un monastère ou d'une église. Les plus hauts souverains ne dedaignèrent pas de porter ce titre, à l'aide duquel une politique habile savait placer l'autorité spirituelle de l'Eglise sous l'égide même de la puissance temporelle. C'est ainsi que l'empereur Henri II se déclara le vidame du monastère de Saint-Gall, et que Charlemagne, s'il faut en croire les chroniques, fut proclamé l'avoué de Saint-Pierre de Rome. En 1248, la postérité masculine des seigneurs de Bethune etant venue à manquer, cette souveraineté passa dans la maison de Flandres, par le mariage de Mahaut de Bethune, avec Gui de Dampierre, comte de Flandres, et dans d'autres familles encore. Louis XI s'en empara, puis elle fut cédée aux Espagnols sous le roi Charles VIII, par le traité de Senlis. En 1645, Gaston, duc d'Orleans, oncle de Louis XIV, l'emporta de vive force. Elle fut également prise par les alliés en 1710: mais en 1714, elle fut rendue à la France par le traite d'Utrecht. Cette ville a eté fortifiée par les deux Vauban, dont le dernier, neveu du maréchal, fut enterré dans l'une de ses eglises. C'est à l'une des branches de la maison de Béthune qu'appartenait Sully, le célèbre ami d'Henri IV.

QUÉVÉDO,

POÈTE ESPAGNOL.

Don Francisco de Quévédo y Villegas naquit à Madrid, en 1580, d'une famille noble qui remplissait des fonctions à la cour. Encore enfant, il eut à pleurer son père; toutefois cette grande perte n'influa pas dangereusement sur son avenir, grâce à la sollicitude éclairée de sa mère et au zèle de don Jerôme de Villanueva son tuteur. Le nom des hommes qui ont soutenu et guidé les premiers pas d'un talent naissant devrait toujours être gardé par l'histoire, qui les livrerait ensuite à la postérité reconnaissante. Quévédo fut envoyé à l'université d'Alcala; il y apprit l'hebreu, le grec, le latin, l'italien et le français; à quinze ans ses études se trouvant terminées, il prit ses degrés. Tourmenté de la soif de s'instruire, le jeune savant voulut etudier tout à la fois la scolastique, la théologie, le droit, la philologie, les belles-lettres, la physique et la médecine. On croit rêver en voyant un enfant aborder tant de matières, les dévorer avec avidité, et devenir en quelques années casuiste habile, jurisconsulte, philologue, physicien, médecin, et demeurer poëte.

On pouvait penser que le jeune homme, qui savait déjà tant de choses, devait avoir eu peu de temps à donner au monde, à étudier toutes ces minutieuses conventions dont la société a fait d'impérieuses lois. Il n'en était cependant pas ainsi: brillant d'esprit, d'élégance et de bon ton, Quévedo fut renommé comme le cavalier le plus parfait de tous les royaumes d'Espagne. En effet, quelle grâce ne fallait-il pas à l'illustre élève d'Alcala, pour faire oublier ses jambes tortues et sa vue si basse, qu'il ne pouvait distinguer les objets que de fort près? Brave et passé maître dans le maniement des armes, il se trouvait souvent pris par ses camarades pour servir de témoin à leurs rencontres; Quévédo usait alors de sa réputation de courage et de loyauté, et par d'adroits ménagemens il parvenait presque toujours à calmer les cœurs ulcérés.

Lorsque don Francisco revint à Madrid, ce ne fut qu'un cri d'admiration. Imité par la jeunesse la plus brillante comme un modèle de bon goût, il devint les délices de cette cour d'Espagne qu'un de nos vieux poëtes, Annibal Lortigue (1600), a décrit de cette manière:

> Se lever aussitôt que la brillante Aurore
> Pour rafraichir ses mains au Prado sablonneux;
> Parler arrogamment et d un air orgueilleux,
> Et couver dans son sein le vase de Pandore;
> Porter un cure-dent, faire le commodore;
> Au logis de don Juan attendre une heure ou deux;
> Se trouver au sortir de Christophe de More,
> Et aller voir le roi chaque jour solennel;
> Porter un chapelet sans prier l Eternel,
> Et prononcer toujours quelque vaine parole;
> Pratiquer dans l'église une assignation;
> Redouter moins l'Enfer que l'Inquisition:
> Telles sont les vertus de la cour espagnole.

Sans doute Quevedo avait la plupart de ces défauts, car, si l'on parvient à eviter les vices de son siècle, on n'echappe guère à ses ridicules. Cependant les gens instruits et les sages recherchaient l'élégant jeune homme, qui séduisait les vieillards, remplis du souvenir de Charles Quint, par la gravité d'une conversation pleine de lumières. Protée nouveau, il pouvait tour à tour parler théologie avec les vieux casuistes, médecine avec les docteurs espagnols, s'entretenir de science avec les savans, et passer ensuite, paré de toute l'amabilité parfois si seduisante d'un Castillan, au milieu d'un cercle de belles qu'il captivait par les inspirations de son esprit poétique.

Si l'avenir pouvait sembler conjuré par l'engouement d'une cour et de la jeunesse, qui n'aurait prédit, à cette époque, à don Francisco une vie toute remplie de bonheur, de gloire et de royale faveur? Un seul evénement suffit pour bouleverser une existence si heureusement commencée. Un soir Quévedo, dans une eglise où il était allé pour adorer Dieu dans son tabernacle, vit une femme insultee par un homme. Le jeune poëte prit le parti de la dame, et le lendemain il avait tué l'inconnu qui se trouvait un grand seigneur. Pour éviter les poursuites de la famille puissante dans laquelle sa fatale adresse venait de répandre le désespoir, le vainqueur dut quitter l'Espagne. Il passa en Sicile avec le duc d'Ossuna; de là il suivit son protecteur qui venait d'être nommé vice-roi. Séduit par sa loyauté, son courage et ses talens, le duc ayant obtenu pour lui des lettres de grâces, le chargea de l'inspection générale des finances des royaumes de Sicile et de Naples; tâche pleine de difficultés et à laquelle on ne saurait accorder trop de gloire et d'honneur quand elle est confiée à un homme intègre. Quévédo fit rendre gorge à plus d'un de ces misérables qui s'attachaient au peuple, comme des sangsues au corps d'un malheureux patient. Honoré de l'amitié de son maître, don Francisco remplit des missions très délicates, et il faillit plus d'une fois tomber sous les coups d'assassins inconnus.

Un des épisodes les plus remarquables de la vie de l'homme dont nous traçons l'histoire, est la part qu'il prit à la conjuration de Bedmar. Quévédo se trouvait à Venise lorsque la sérénissime république, s'emparant des coupables, les remit au bourreau. L'Espagnol fut assez heureux pour se dérober par la fuite au supplice qui l'attendait. Le malheur

vint bientôt saisir sa victime au milieu d'une vie agitée, mais brillante : la chute du duc d'Ossuna entraîna don Francisco. Arrêté, en 1620, par ordre du roi d'Espagne, Quévédo fut transféré dans sa terre de la Torre de Juan Abad, où il subit une captivité de près de quatre années. Son seul délit était de n'avoir pas craint de se montrer ami reconnaissant et fidèle. Son innocence ou plutôt son généreux crime ayant été reconnu, don Francisco se crut en droit de solliciter des dédommagemens pour ses souffrances passées; il demanda comme un acte de justice, le remboursement de l'arriéré de ses pensions : pour toute réponse il se vit exilé dans ses terres. Quévédo partit pour la Torre.

Ce fut durant son exil que don Francisco écrivit les vers qu'il prétendit avoir été laissés par un écrivain du quinzième siècle, le bachelier de la Torre. On doit aussi placer à cette époque la naissance d'autres ouvrages que Quévédo publia sous son propre nom. L'apparition de ces écrits produisit une vive sensation. L'ordre d'exil ayant été révoqué, le poëte reparut à la cour, le 17 mars 1632, comme secrétaire du roi.

Tout sembla sourire alors pour quelques heures encore à Quévédo; le comte Olivarès voulait le faire rentrer dans les affaires, il lui offrit même l'ambassade de Gênes; mais il refusa cette offre séduisante pour demeurer fidèle à sa retraite, aux lettres, à ses amis d'infortune, et à sa patrie qui semblait apprécier enfin le génie de son enfant. Devenu possesseur de nombreux bénéfices ecclésiastiques, don Francisco y renonça (1634) pour épouser une jeune femme d'une grande noblesse. Heureux de cette union, il la vit bientôt se briser; au bout de quelques mois l'infortuné était veuf.

Pour se distraire de sa douleur, Quévédo vint à Madrid qu'il avait quitté; il y demeura jusqu'en 1641. Retiré dans la maison d'un ami fidèle, il cherchait à oublier le passé qui avait été pour lui si plein de déceptions et de malheurs, lorsqu'il se vit arrêter comme soupçonné d'avoir écrit un libelle contre le gouvernement et les mœurs. Jeté dans un cachot, dépouillé de ses biens, privé de toute communication, Quévédo put se croire abandonné de Dieu et de l'humanité. Le corps du malheureux captif se couvrit de plaies; alors il écrivit au ministère Olivarès une lettre, véritable chef-d'œuvre de dignité et d'éloquence. On examina l'affaire pour laquelle était retenu le poëte, et au bout de vingt-deux mois de la plus cruelle détention, don Francisco, reconnu complétement innocent, puisqu'on découvrit le véritable auteur du pamphlet, fut rendu à la liberté. Tardive justice! La douleur avait vaincu, le gouvernement espagnol venait d'assassiner un homme de génie! Dépouillé de ses biens, malgré son innocence, Quévédo, brisé par la souffrance, et trop pauvre désormais pour habiter Madrid, s'en alla revoir ses chères pénates de la Torre, où il mourut le 8 septembre 1645.

Jouet misérable de la fortune, il sut lutter contre elle avec un noble courage; cependant il avait fini par croire qu'il était né sous une étoile funeste, dans un jour néfaste. Aussi raillait-il sa destinée.

Je suis une providence pour ceux qui ont en vain demandé des héritiers au mariage : si une personne pense à m'instituer son légataire, aussitôt le ciel lui donne mille enfans.

On me porte au village comme une image de miracle : si l'on veut du soleil, avec un manteau; et déshabillé si l'on veut de la pluie.

Lorsque quelqu'un me convie, ce n'est ni à des banquets ni à des fêtes, mais à des messes chantées pour que j'y fasse l'offrande.

De nuit, je ressemble à tous ceux qui doivent recevoir des coups de bâton, et quoique innocent je suis battu.

Si une maison veut laisser tomber une tuile, elle attend que je passe; pas une pierre ne saurait me manquer; il n'y a que les remèdes qui ne peuvent rien sur moi.

Si je demande un prêt à quelqu'un, il me répond avec tant de sécheresse, qu'au lieu de me prêter il faut que ce soit moi qui lui prête patience.

Il n'y a ni ignorant qui ne me parle, ni vieille qui ne veuille que je l'épouse, ni pauvre qui ne me tende la main, ni riche qui ne m'offense.

Il n'y a chemin dans lequel je ne m'égare, jeu auquel je ne perde, ami qui ne m'abandonne, ennemi qui ne m'atteigne.

En mer l'eau me manque, mais je la retrouve au cabaret, et jamais pour moi vin et plaisir ne sont purs.

Après la vie de l'homme, parlons de ses ouvrages. Dans celui qu'il a intitulé : *De la politique de Dieu et du gouvernement du Christ*, et qu'il dédia à Philippe IV, il a voulu prouver que, pour tout acte de sa vie, un prince peut trouver un modèle et un guide dans les actions du Christ; il est facile de reconnaître dans cet ouvrage un écrivain plein de ressources et de talent. Parmi ses ouvrages sérieux, on compte *La traduction à l'Introduction à la vie dévote de saint François, la vie de l'apôtre saint Paul, celle de saint Thomas*, etc., et plusieurs *Traités de morale.*

Quévédo a laissé une imitation spirituelle de Lucien : *les Visions*, écrite avec une verve, avec une chaleur de gaîté d'autant plus comiques, que la plupart des sujets que traite don Francisco sont graves et quelques uns même lugubres. *La vida del Buscon llamado don Pablos*, est un roman remarquable où vont puiser tous les écrivains qui se sont fait un malin et spirituel plaisir de se moquer de la nation espagnole. Il a été traduit par Rétif de la Bretonne, sous le titre de *Vie de Fin matois.* Quévédo a encore écrit en prose beaucoup d'autres ouvrages parmi lesquels on doit en compter plusieurs dirigés contre l'école littéraire de Gongora, qui avait réagi d'une manière funeste contre celle des Lope de Vega et des Calderon. Dans celui de *Todas las cosas* (sur toutes les choses), on remarque une moquerie fine et brillante d'un faux goût dont le railleur lui-même n'a pas su se préserver avec assez de soin.

La poésie de Quévédo s'est exercée dans plusieurs genres; les vers du *Bachelier de la Torre* sont remarquables par le nombre, la grâce et l'harmonie. Les satires de don Francisco, avec l'élévation de Juvénal, en ont quelquefois toute l'énergique âpreté. Ses chansons dirigées contre les ridicules du gongorisme sont devenues populaires et ont long-temps gardé cet honneur : ses sonnets, les uns, burlesques, sont inimitables d'humeur et de bouffonnerie; les autres, sans valoir ceux de Pétrarque, me semblent mériter une place fort honorable. Nous avons déjà cité quelques vers comiques de Quévédo, voici un sonnet qui se recommande à un autre titre :

Tu cherches Rome dans Rome, voyageur, et dans Rome tu ne peux trouver Rome. C'est son cadavre que te montrent ces murailles; sa tombe est au mont Aventin.

Maintenant s'élève encore le mont Palatin, qui cache dans ses entrailles des médailles rongées par le temps, témoins plus grands encore de la victoire des âges que de la gloire romaine.

Le Tibre seul coule toujours à flots peu nombreux. Il arrosait les murs de Rome lorsque Rome était une ville; maintenant autour de son tombeau il la pleure avec un son lamentable et plaintif.

O Rome! de ta grandeur et de ta beauté tu as perdu ce qui était fixe et stable, et tu as gardé seulement ce qui fuit toujours.

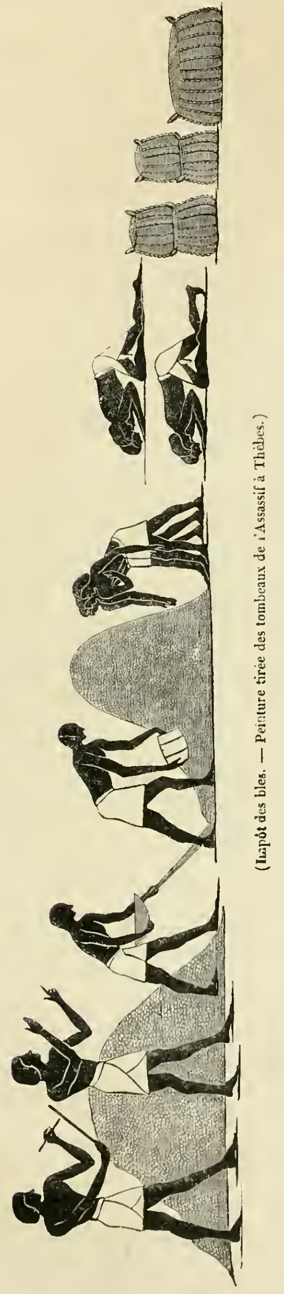
Deux amis. — M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméjà : — Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre? il ne devrait y avoir que toi; ma maladie est contagieuse.

On demandait à Pehméjà quelle était sa fortune. — Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh! reprit Pehméjà, Dubreuil est riche.

MÉTIERS DES ANCIENS EGYPTIENS.

Un des traits les plus saillans du caractère de l'antique nation égyptienne est, sans contredit, sa profonde vénération pour les morts; elle leur élevait des palais somptueux, des villes entières, où chaque parent, chaque ami, venait régulièrement déposer des offrandes, des emblèmes sacrés, et supplier les vieilles divinités de l'Egypte de rendre la terre legère à celui qu'ils pleuraient encore.

La décoration intérieure des hypogées est la chose la plus curieuse qu'il soit possible de



(Impôt des blés. — Peinture tirée des tombeaux de l'Assassif à Thèbes.)

voir. Des scènes entières, tirées soit des fastes de l'histoire, soit des cérémonies royales et religieuses, soit enfin de la vie populaire, y sont retracées avec une justesse, une naïveté, un mouvement tels qu'on se trouve reporté au temps où vivait l'artiste qui jadis les exécuta.

Nous rapporterons ici quelques unes de ces peintures qui touchent immédiatement à la vie journalière de chaque Egyptien, à l'ouvrier, à l'artisan, à l'homme de corvée. Nous y retrouverons la vérification de certains passages de la Bible, touchant la servitude des Juifs en Egypte, avant Moïse. Et si nous parcourions tous les hypogées, nous finirions par rencontrer presque tous les métiers et les arts nécessaires aux besoins d'un peuple civilisé. Le laboureur, le boulanger, le boucher, le cordonnier, le maçon, le forgeron, le sculpteur, l'émailleur, le potier, le charpentier, le monnayeur, l'ébéniste, le vigneron, le parfumier, etc., etc., s'y trouvent représentés en action, et chacun entouré de tous les outils dont il a besoin dans sa profession. Rien n'est plus curieux que de reconnaître peints sur ces murs antiques une grande partie des instrumens dont nous nous servons encore aujourd'hui. La hache, les diverses scies, le foret à violon, la varlope, le ciseau, les marteaux et maillets, l'herminette, les aleines, les pinces, et en général tous les instrumens pour travailler le cuir, et une foule d'autres qu'il serait trop long de citer.

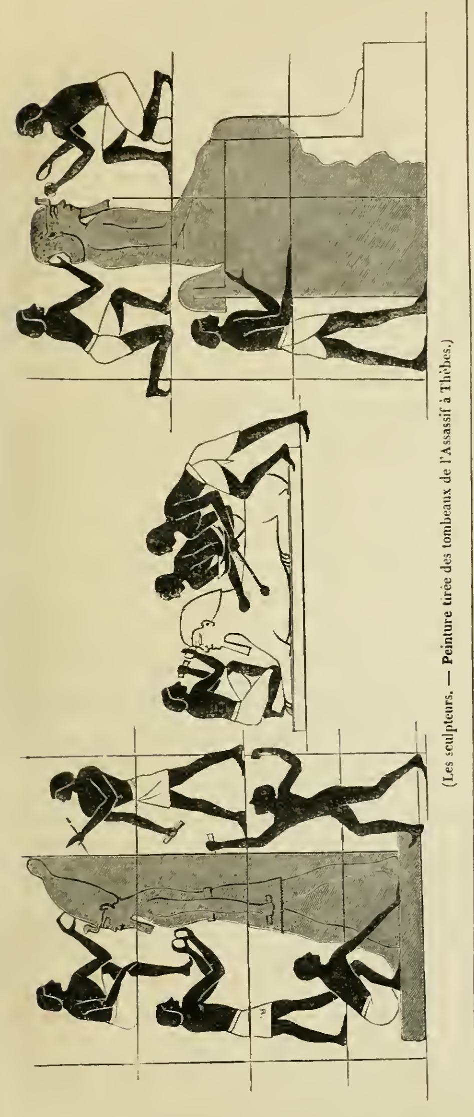
Les premiers qui virent ces tombes décorées intérieurement de ces peintures expressives imaginèrent qu'elles avaient appartenu à des artistes ou à des artisans qui avaient voulu s'entourer après leur mort de ce qui avait fait l'occupation de toute leur vie. Mais bien que la chose soit possible, Champollion le jeune a donné de nouveaux documens qui ont sapé en grande partie les bases de cette croyance. Il paraît qu'il existait alors en Egypte des entrepreneurs de tombeaux, comme nous en avons chez nous pour les corbillards qui portent les morts en terre, c'est-à-dire que ces entrepreneurs creusaient à l'avance des sépulcres plus ou moins grands, plus ou moins décorés, et que les parens faisaient plus ou moins bien loger leurs momies. On voit par là que les parois des tombeaux pouvaient porter une foule de décorations qui n'étaient nullement en rapport avec les qualités de la personne qui venait y fixer sa dernière demeure. Une chose fort curieuse, qui paraît également démontrée, c'est que lorsque la famille n'avait pas assez de fortune pour acheter l'hypogée, elle le louait, et que si parfois elle se trouvait réduite à la pauvreté, et incapable de payer le prix de la location, on mettait à la porte la première momie, qui se voyait forcée d'aller se réfugier dans un logement moins cher. Quant aux tombeaux des rois, il est bien établi qu'on y mettait la main le jour de leur naissance ou de leur mort, pour les y ensevelir dans des sarcophages plus ou moins beaux. C'est la seule explication satisfaisante qu'on ait donnée jusqu'ici des divers degrés d'achèvement qu'on remarque dans les hypogées royaux.

Venons maintenant à la description des scènes privées et administratives dont nous donnons les dessins.

Impôt des blés. Les anciens historiens qui nous ont laissé des ouvrages sur l'Egypte, nous ont appris que l'impôt s'y payait en nature et jamais en argent; ainsi c'étaient tant de mesures de blé, tant de livres de viande, tant d'outres de miel, tant d'amphores de vin, qu'un particulier devait, chaque année, apporter aux magasins du gouvernement, lequel se chargeait ensuite par ses relations commerciales de faire rentrer le numéraire. La scène que nous donnons ici, et qui a été dessinée dans les tombeaux de la nécropolis de Thèbes, représente le paiement d'un des principaux impôts, celui du blé.

Voyez-vous à droite ces paniers pleins de blé qui attendent leur tour pour passer à la recette; puis, à la suite, leurs propriétaires humblement à genoux la face contre terre? voyez-vous devant eux trois autres propriétaires qui, après avoir fait leur soumission à genoux, se sont relevés, ont versé leur blé en tas, et se tiennent respectueusement inclinés une main sur le cœur, présidant dans cette position au mesurage de leur impôt? le mesureur vient ensuite; admirable de pose, il remplit gravement son boisseau, boisseau cerclé en métal, comme ils le sont de nos jours. L'individu qui suit, avec son balai de la main droite rapproche du tas du propriétaire les grains qui s'en écartent, et de la main gauche tient une raclette au moyen de laquelle il rasera évidemment la mesure aussitôt qu'elle sera remplie. En continuant, nous trouvons le tas de blé du gouvernement, le tas que vient grossir chaque propriétaire à son tour. Deux hommes sont auprès; le premier tient ses deux mains en l'air et compte sur ses doigts le nombre de mesures qui passe; il a ouvert sa main gauche, et deux doigts seulement de la droite, il y avait donc sept mesures de passées. L'autre individu derrière lui tient des tablettes de la

main gauche, et avec la droite inscrit probablement chaque décade de mesure versée au tas du gouvernement. Là se termine la scène, et elle est complète. Nous savons par son secours et dans le plus grand détail comment se faisait le paiement de l'impôt chez les Egyptiens. Une partie des mœurs de ce peuple antique ressort de ce dessin naïf. Nous y remarquons, en effet,


(Les sculpteurs. — **Peinture tirée des tombeaux de l'Assassif à Thèbes.**)

avec quel respect chaque particulier s'approchait de l'autorité, et quelle exactitude, quelle justice présidaient à son administration. Une chose qui frappe également lorsqu'on est en présence de toutes les peintures et sculptures égyptiennes antiques, est la différence de taille affectée aux différens individus qu'on a voulu représenter : plus un individu était haut placé dans le gouvernement, et plus sa stature était exagérée dans le portrait qu'on en faisait. L'on voit en effet que les particuliers qui viennent payer leur impôt sont beaucoup plus petits que les deux employés du roi qui sont préposés à la recette ; cette différence est même sensible, à l'égard des mesureurs qui occupent une taille intermédiaire ; ils sont de fort peu plus grands que les simples paysans, attendu que leur emploi était effectivement fort peu élevé. L'individu pour qui cette différence de taille est encore plus sensible dans les scènes de tous genres qui recouvrent les palais égyptiens, est le roi, dont la taille est toujours dix fois plus grande que celle d'un de ses simples sujets.

Sculpteurs. Le second dessin représente des sculpteurs. C'est une note précieuse sur ces temps éloignés. Occupons-nous d'abord des trois hommes travaillant au colosse qui était assis, et dont la partie antérieure et inférieure était détruite dans le tombeau où nous l'avons dessinée. Nous l'avons indiquée par quelques lignes, d'après d'autres colosses semblables. Le travail dont s'occupent les sculpteurs est celui du polissage. Un échafaudage entoure la statue, et deux hommes sont sur la planche la plus élevée ; l'un d'eux tient une pierre blanche avec laquelle il frotte la partie postérieure de la tête ; l'autre, au contraire, en tient deux. On voit qu'il frappe avec l'une sur l'autre, c'est-à-dire qu'il pose une des pierres sur le colosse, et frappe celle-ci avec la seconde pierre : dans quel but? certainement pour abattre ou écraser quelques aspérités restantes de la taille au ciseau et qu'il est nécessaire de faire disparaître avant de commencer le polissage. Telle est l'interprétation que nous avons donnée à cette opération, car on ne peut admettre, en voyant la manière dont ces sculpteurs tiennent les deux pierres, qu'ils en emploient une de chaque main pour polir. Ils font là ce que nos sculpteurs font également avec des marteaux dont la tête ciselée est garnie de petites aspérités très fines. Quant au troisième personnage qui est en bas, il est facile de voir qu'il ne travaille pas, mais qu'il passe entre le colosse et l'échafaudage en appuyant la main gauche sur ce dernier et la droite le long du siége de la statue.

Trois hommes travaillent aussi au sphinx ; l'un d'eux, celui qui s'occupe du front, tient encore les deux pierres, et est dans une position à ne pas laisser de doutes sur l'opération préparatoire dont nous avons parlé tout à l'heure. Un autre ouvrier tient d'une main une écuelle, probablement pleine d'eau, et de l'autre un bâton garni de chiffons à son extrémité. Il lave la partie polie à laquelle travaille encore l'ouvrier qui est devant lui. Ces deux derniers ouvriers ont la tête rasée, ce qu'on ne voyait jamais que dans les gens du bas peuple ; ces hommes employés au polissage étaient donc de simples manœuvres. L'homme qui travaille encore à la figure a des cheveux ; celui-là était évidemment un artiste plus distingué, ce qui s'accorderait avec les traditions qui nous apprennent que c'était un individu à part qui faisait les figures.

Quant au colosse debout, des échafaudages à trois étages l'entourent, et cinq hommes y travaillent. Celui qui est assis sur la plus haute planche est admirable de pose ; c'est encore leur pose actuelle, et dans laquelle ils sont moitié assis et moitié accroupis. On voit à sa main gauche posée sur sa cuisse, qu'il travaille bien tranquillement à polir le devant du bonnet. — L'homme qui est debout sur le deuxième échafaudage, et qui travaille au dos du colosse, tient de la main gauche un encrier, et de la droite un pinceau au moyen duquel il trace les hiéroglyphes qui devront être sculptés dans cette partie. L'homme debout sur la première planche, et qui s'occupe du polissage de la poitrine,

tient les deux pierres dont nous avons parlé, et s'en sert encore de la même manière.—Enfin, tout-à-fait en bas, sous le socle, on voit un homme accroupi qui polit évidemment la partie supérieure de ce socle, et derrière le colosse, un autre ouvrier se tenant de la main droite aux montans de l'échafaudage, et de la gauche polissant la plaque qui forme le dossier. — Est-il possible de voir des scènes plus frappantes? il semble vraiment qu'on soit transporté à cette époque, et que l'on assiste au travail de la sculpture des colosses. Bien que les proportions de ces statues ne soient pas très considérables comparativement à la grandeur des hommes qui y travaillent, on comprend facilement que c'était le même système, sur une plus grande échelle, qu'on observait dans le travail des statues de 60 à 80 pieds de hauteur. L'ornement que l'on remarque en avant du front des deux colosses dont nous venons de parler, est le serpent royal, qui jouait le principal rôle dans la coiffure de tous les rois.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

MASSACRE DE L'ÉQUIPAGE DU BOYD EN 1820; CATASTROPHE. — VOYAGE DIPLOMATIQUE DE CHONGUI A LA COUR D'ANGLETERRE. — LE TABOU REDOUTÉ.

Le Boyd, portant environ 70 hommes, était prêt à faire voile de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, pour se rendre en Angleterre. Arrive un Nouveau-Zelandais nommé Georges, qui, après avoir servi plusieurs années sur les baleiniers du Port-Jackson, désirait retourner dans sa patrie, à la baie de Wangaroa, où son père était l'un des chefs; il promit au capitaine des bois de construction fort abondans dans les possessions de sa famille, et finit par le décider à toucher à la Nouvelle-Zélande. Georges, à ce qu'il paraît, disait la vérité et ne nourrissait aucune mauvaise intention. Malheureusement, dans la traversée il fut accusé de vol, et, quoique sans preuves décisives, il reçut, par ordre du capitaine, le châtiment humiliant du fouet. Profondément blessé de cette punition, qu'il soutenait ne pas mériter, il finit cependant par dissimuler complètement ses désirs de vengeance sous les apparences de la gaieté et de l'insouciance.

Le Boyd arrive à la baie Wangaroa; Georges descend à terre, réunit ses compatriotes, les excite par ses plaintes et par l'espoir du pillage : tout réussit à son gré. Le capitaine, accompagné de 25 hommes, se rend dans les bois sans la moindre défiance : on l'entoure de démonstrations amicales, et peu à peu, sous divers prétextes, tous les Européens sont séparés les uns des autres. D'un coup de massue, Georges assomme alors le capitaine par derrière, et au même instant tous les matelots tombent assassinés. Ce n'est pas tout : les Sauvages se couvrent des vêtemens de leurs victimes, dont les cadavres sont abandonnés aux femmes chargées de les préparer pour le festin; ils s'emparent des embarcations, et, trompant à la faveur de leur déguisement la surveillance des matelots demeurés à bord du Boyd, montent sans opposition. En un clin d'œil tout est massacré, sauf deux femmes et un petit mousse que Georges prit sous sa protection.

Sur le soir, de sinistres clartés illuminent la grève : soixante-huit cadavres dépecés sont à cuire, et des groupes d'hommes et de femmes les entourent en dansant et en poussant des hurlemens féroces.

Pendant toute la nuit, ces cannibales se gorgèrent de chair humaine.

Mais le lever du soleil devait éclairer un épouvantable châtiment.

Les meurtriers s'étaient rendus à bord pour s'y livrer au pillage, et avaient éparpillé la poudre sur les ponts inférieurs sans prendre la moindre précaution : un chef, essayant le fusil que le sort lui avait donné, enflamme des parcelles de poudre répandues dans l'air, le feu se communique aux barils, et les flancs du navire entr'ouverts vomissent sur la plage les cadavres mutilés des meurtriers et des pillards, avec les débris des ponts, des mâts et des agrès.

Cette tribu de la baie de Wangaroa fut complètement anéantie, tué et dévorée quelques années plus tard par la tribu du chef Chongui, dont nous avons donné le portrait dans notre première année (1833, page 220).

Chongui, le plus redouté des chefs de la baie des îles, portait partout la mort et la destruction; mais il n'avait encore pu triompher de la tribu de Wangaroa, aussi bien approvisionnée que la sienne de fusils et de munitions. Comme c'était la plus ou moins grande quantité des armes européennes qui devait donner la supériorité décisive à l'une des deux peuplades rivales, Chongui médite d'en aller chercher en Europe. Il sait que l'Angleterre cache le dessein secret de coloniser sa patrie, c'est en Angleterre qu'il ira, et il ira comme un chef. Pour cela il flatte l'ambition des missionnaires anglicans établis dans ses possessions; il leur promet son puissant appui dans l'île, s'embarque sous leurs auspices, et arrive à Londres. Reçu par le roi et par les hauts seigneurs, il voit tout d'un œil distrait, n'a d'attention que pour les évolutions militaires, n'estime de cadeaux que les armes, et après un an il repart d'Angleterre chargé de présens, de chefs-d'œuvre d'art, de curiosités et de modèles de machines, enfin de mille objets divers, témoignages de la civilisation européenne; mais ces choses sont de peu d'importance pour Chongui, ce sont des armes qu'il veut. Chemin faisant, il touche à Sydney, où il échange toutes ces richesses contre de la poudre et des fusils. Revenu parmi les siens, il rassemble et arme 3,000 guerriers qui s'embarquent avec lui, ravagent les contrées les plus voisines, et finissent par se jeter sur la tribu de Wangaroa, qu'ils dévorent et exterminent entièrement.

Le Dieu qu'adorent les Nouveaux-Zélandais n'aime que la vengeance et le carnage; « Inexorable pour les lâches et les vaincus, il réserve aux mânes des vainqueurs, dit M. La Place, un lieu de délices où ils livrent des combats toujours heureux, boivent le sang, et se rassasient des chairs de leurs ennemis dans un banquet éternel où les patates douces ne manquent jamais. »

Des superstitions innombrables, qui toutes reposent sur la vengeance, les dévastations, le carnage, auraient depuis long-temps amené l'extinction totale de cette race d'hommes, si une croyance particulière, que les chefs et les prêtres, moitié par politique et moitié par foi, accréditent parmi la nation, ne venait s'interposer entre les forts et les faibles, comme autrefois en Europe la *trêve de Dieu* : c'est le *Tabou*, espèce d'acte de consécration à Dieu de l'objet ou de la personne que le prêtre ou le chef (car les chefs importans jouissent du droit de *tabouer*) veut protéger contre le brigandage ou la mort. « Le Tabou, dit le voyageur que nous avons cité plus haut, garantit les champs de toute espèce de déprédation durant la saison des récoltes; il protége les femmes enceintes jusqu'au moment de leur délivrance; il assure la conservation des animaux et des plantes nécessaires à la subsistance de l'homme. Placés sous la sauve-garde de la divinité, tous les objets *taboués* deviennent sacrés; le dieu *Atoua* ferait expirer dans les plus cruelles souffrances celui qui oserait y toucher. »

Anecdotes sur Rouelle. — Guillaume François Rouelle, mort au mois d'août 1770, peut être considéré comme l'un des fondateurs de la chimie en France. Il était apothicaire et démonstrateur en chimie au Jardin-du-Roi. Il écrivait mal; il parlait avec la plus grande véhémence, mais sans correction ni clarté, et il avait coutume de dire qu'il n'était pas de l'Académie du beau parlage. Il cherchait à dérober ses connaissances à ses auditeurs; mais son caractère distrait et son véritable amour de la science le trahissaient toujours. Il expliquait ses idées fort au long dans son cours

devant deux cents élèves, et, quand il avait tout dit, il ajoutait : *Mais ceci est un de mes arcanes que je ne dis à personne.* Il avait ordinairement pour aide son neveu qui l'aidait à faire les expériences. Cet aide n'était pas toujours présent. Alors Rouelle criait : *Neveu! éternel neveu!* Et l'éternel neveu ne venant point, il s'en allait lui-même dans les arrière-pièces de son laboratoire chercher les vases dont il avait besoin : pendant cette opération, il continuait toujours à haute voix la leçon, comme s'il était en présence de ses auditeurs, et, à son retour, il avait ordinairement achevé la démonstration commencée, et rentrait en disant : *Oui, messieurs.* Un jour, faisant seul l'expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs : « Vous voyez bien, messieurs, ce chaudron sur ce » brasier? Eh bien, si je cessais de remuer un seul instant, » il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en » l'air! » En disant ces paroles, il fit le geste d'une salle sautant en l'air, et ne manqua pas d'oublier de remuer; sa prédiction fut presque accomplie : l'explosion se fit avec un fracas épouvantable et cassa toutes les vitres du laboratoire. Heureusement personne ne fut blessé, parce que le plus grand effort de l'explosion avait porté par l'ouverture de la cheminée : M. le démonstrateur en fut quitte pour cette cheminée et une perruque. — Il n'estimait pas les systèmes de Buffon. Il avait pris en grippe le docteur Bordeu, médecin de beaucoup d'esprit. « Oui, messieurs, disait-il » tous les ans à un certain endroit de son cours, c'est un » de nos gens, un plagiaire, un frater, *qui a tué mon frère* » *que voilà.*» Il voulait dire que Bordeu avait mal traité son frère dans une maladie. Le docteur Bourdelin, professeur au Jardin-du-Roi, finissait ordinairement sa leçon par ces mots : « Comme M. le démonstrateur va vous le prouver par » ses expériences. » Rouelle qui était le démonstrateur, prenant alors la parole au lieu de faire ses expériences, disait : « Messieurs, tout ce que M. le professeur vient de vous dire » est absurde et faux, comme je vais vous le prouver. » Malheureusement pour M. le professeur, il tenait souvent parole.

Méhémet-Bey et un mendiant. — Méhémet-Bey a été pendant long-temps l'ami, le kiaya et le ministre de Mohammed-Ali, le pacha actuel d'Égypte. C'était un de ces beaux types orientaux, comme *les Mille et une Nuits* nous en montrent dans la famille des Barmecides, et dont le nombre diminue chaque jour. En 1825 ou 1826, il remplissait à Kankah les fonctions de ministre de la guerre, et surveillait l'organisation et l'instruction des troupes nouvelles. Un vendredi après la parade il était donc assis dans sa salle de réception, sur un magnifique divan en brocard d'or qu'il avait tout récemment acheté, entouré des officiers-généraux de l'armée, excitant le zèle de l'un par une réprimande, de l'autre par une récompense. Tout-à-coup on voit entrer un vieux pauvre couvert de haillons; la misère et la fatigue avaient courbé son corps avant l'âge, déformé presque son visage. Il s'arrête au bas bout de la salle, et la tête penchée il attend en silence que le ministre l'aperçoive et lui adresse la parole. En effet Méhémet-Bey ne tarda pas à remarquer ses haillons au milieu des habits brodés de ses domestiques. — Qu'est-ce? dit il, qui es-tu? que veux-tu? — Le pauvre répondit : Je suis Macédonien! — A mesure que cet homme parlait, le ministre l'examinait avec attention. — Approche, dit-il vivement, viens; et en même temps il se lève agité. Le pauvre s'avance. Le ministre prononce son nom. — Oui, répond l'autre, c'est moi! — Ils se précipitent aussitôt dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassent, s'étreignent, se serrent la main, silencieux, les yeux gonflés de larmes. Puis le ministre se dépouille de sa beniche rouge brodée d'or et de pierreries, il en couvre son ami, et le fait monter sur le divan à la place la plus honorable. Il le présente à tous les officiers comme son ami d'enfance, son compagnon de pauvreté dans la Macédoine, quand il n'avait ni palais, ni habits dorés, ni domestiques, ni pouvoir; et il loue son ami de ne l'avoir pas oublié quoique puissant et riche.

Méhémet-Bey offrit au pauvre Macédonien la moitié de ses biens; mais celui-ci refusa, et ne lui demanda qu'une petite place dans sa maison, où il pût jouir en paix de la grandeur de son ami, parler quelquefois avec lui de sa patrie et de leur enfance, et attendre doucement la dernière volonté de Dieu. Tous ses désirs furent satisfaits et au-delà; le ministre lui partager toutes les douceurs du foyer à son ami; et même il voulut qu'on élevât son tombeau à côté du sien. On peut voir ces deux mausolées ombragés de sycomores, sur le chemin qui conduit du Vieux-Caire à Boulak; tous les vendredis depuis huit années, la veuve de Méhémet-Bey y vient pleurer son époux.

LE FAUTEUIL DE MOLIÈRE,

A PÉZENAS.

(Extrait d'une notice publiée en 1836, par un habitant de Pézenas.)

Il existe à Pézenas un fauteuil à bras, en bois de noyer, et de forme peu ordinaire; sa hauteur est de 6 pieds 4 pouces et demi métriques; la hauteur du siège, formant un coffre ferré à charnière et fermé à clef, est de 20 pouces; la hauteur du siège à l'appui de 11 pouces; la profondeur du siège de 16 pouces, et sa largeur de 22 pouces. Sur la partie du devant du siège sont deux panneaux en assemblage avec diverses moulures.

Depuis près de deux siècles, ce fauteuil est pour les habitans de cette ville et des communes environnantes un objet de vénération; il porte le nom de *fauteuil de Molière.*

Les auteurs qui se sont occupés de la biographie de Molière, s'accordent tous à reconnaître que ce grand homme, accompagné d'acteurs de son choix, quitta Paris vers les années 1654 et suivantes jusqu'en 1658. Il parcourut nos provinces méridionales, et y joua la comédie avec un grand succès.

A cette époque Armand de Bourbon, premier prince de Conti, était gouverneur de la province de Languedoc, et résidait à Pézenas. Il appela près de lui le jeune J.-B. Poquelin qu'il avait connu à Paris au collége des Jésuites. Il l'accueillit avec faveur, lui assigna des appointemens, et lui confia la direction des fêtes qu'il donnait, durant la tenue des États.

Le prince avait son habitation à la Grange-des-Prés où logeaient aussi les officiers de sa maison. Ce château remarquable par son heureuse position, est à une petite distance de la ville. C'est celui qu'habitait par prédilection le duc de Montmorency, décapité à Toulouse. Molière y fut logé avec sa troupe : et dernièrement encore, en faisant une réparation à une partie existante du château, on a trouvé son nom gravé sur une cloison recouverte en plâtre.

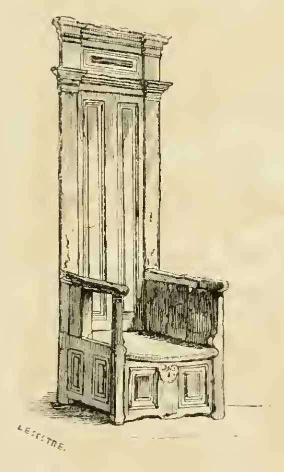
Il paraît que dans cette résidence, malgré les fonctions dont il était chargé, il trouvait encore le temps d'exercer sa troupe et de travailler à ses chefs-d'œuvre. Il est de notoriété qu'à cette époque, il allait donner quelques représentations dans les petites villes voisines, telles que Marseillan, Agde et Montagnac. On trouve encore dans les archives l'ordre donné aux consuls de mettre en réquisition les charrettes nécessaires pour transporter le petit théâtre de Molière et sa troupe. D'un autre côté, on raconte qu'il était dans l'usage de lire des fragmens de ses pièces dans les diverses réunions où il assistait, et de préférence dans celles qui avaient lieu chez le barbier *Gelly*, possesseur du fauteuil dont il est question.

Plusieurs auteurs ont rapporté dans leurs écrits la tradition sur cette réunion et sur l'usage du fauteuil. M. Jouy

dans l'*Ermite en Province*, est entré dans quelques détails à cet égard. Nous rappellerons seulement une lettre sur ce sujet, que Cailhava a insérée dans ses Etudes sur Molière, page 305, et qui lui fut adressée par un de ses amis de Pézenas.

Pézenas, le 7 ventose an VII.

« Il est certain qu'il existe dans notre petite commune un » grand fauteuil de bois auquel une tradition constante a » conservé le nom de *fauteuil de Molière*. Sa forme atteste » son antiquité. L'espèce de vénération attachée au nom qui » lui fut donné par les contemporains de Molière, l'a suivi » chez les divers propriétaires dans la maison où on le mon- » tre encore aux dévoués admirateurs du père de la comédie » française. Voici ce que les Nestors du pays racontent : ils » disent qu'au temps où Molière habitait Pézenas, il se ren- » dait assiduement tous les samedis, jour de barbe et de » marché, dans l'après-dînée, chez un barbier de cette ville, » dont la boutique était la plus achalandée. Cette boutique » était le rendez-vous des oisifs, des campagnards du bon » ton de l'époque, et des fashionables qui allaient s'y faire » calamistrer. C'est d'ailleurs un fait incontesté, qu'avant » l'établissement des cafés dans les petites villes, c'était chez » les barbiers que se débitaient les nouvelles, que l'histo- » riette du jour prenait du crédit, et que la politique épui- » sait ses combinaisons. Le susdit grand fauteuil occupait le » milieu d'un lambris qui revêtait à hauteur d'homme l'in- » térieur de la boutique de Gelly. »



(Le Fauteuil de Molière, à Pézenas.)

Telle est, en effet, la tradition du pays constatée par un assentiment général, et par l'attestation de vieillards encore vivans qui ont entendu raconter les faits à d'autres vieillards qui les tenaient eux mêmes de témoins oculaires. La maison du barbier Gelly est parfaitement connue; elle donne sur la place où est encore le marché aux grains, et si l'on s'en réfère à l'usage du temps et à l'importance qu'avait alors la boutique d'un barbier comme rendez-vous des oisifs, on concevra l'assiduité de Molière chez le barbier Gelly, et la prédilection qu'il avait pour le fameux fauteuil. Un observateur du caractère de notre grand homme ne pouvait occuper de place plus commode pour ne rien perdre des scènes auxquelles donnaient lieu les mœurs et les habitudes diverses des nombreuses pratiques de Gelly. Ainsi que l'auteur de la lettre le fait observer, Molière occupait habituellement ce fauteuil; on le lui réservait comme lui revenant de droit; de là le nom qui lui fut donné, et qu'une tradition constante lui a conservé depuis près de deux siècles.

On invoque encore pour preuve du long séjour que Molière a fait à Pézenas, le patois qu'il a consigné dans *Pourceaugnac*. L'idiome dont il s'est servi est bien celui de Pézenas et nullement celui des autres villes du Bas-Languedoc. On ne saurait croire, en effet, combien le patois offre de variations dans les divers endroits où il est parlé; une distance d'une lieue seulement suffit pour y introduire des différences tellement notables, qu'il est facile, lorsqu'on est au courant de ces modifications, d'assigner aux divers individus le lieu de leur naissance, d'après leur manière de parler. L'auteur de la notice affirme que le patois dont s'est servi Molière ne se retrouve que dans la ville de Pézenas.

Comme l'état du barbier était soumis aux statuts des corporations, sa boutique tenait à une maîtrise qui se vendait ou se transmettait par voie d'hérédité. Le fauteuil de Molière faisant partie de la boutique de Gelly, a passé successivement dans les diverses familles qui ont acheté ou hérité de son état, et sa conservation n'est pas moins due à la profession exercée par ses propriétaires, qu'au prix attaché déjà à ce meuble qui augmentait beaucoup la valeur de la maîtrise du sieur Gelly.

Guillaume Gelly, contemporain de Molière, transmit son état avec le fauteuil à Jacques Gelly son fils; celui-ci maria sa fille Suzanne Gelly à Matthieu Jalvy; de ce mariage naquit Catherine Jalvy qui épousa Pierre-Paul Thomas, docteur en médecine, qui vendit le fonds de boutique de son beau-père à Pierre Brun, qui à son tour le céda à Pierre Astruc, père du possesseur actuel, François Astruc, marchand de grains.

La notice d'où sont extraits ces détails ainsi que le dessin du fauteuil, offre un grand nombre d'attestations authentiques à l'appui des faits qu'elle énonce.

L'abbé de Molière volé. — L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte : Qui va là? — Ouvrez... Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut : eh bien! cherchez là-dedans... Il tend le cou et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : Eh bien! il n'y a point d'argent.—Vraiment non; mais il y a ma clef.—Eh bien! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... Le voleur met la clef à un autre tiroir. — Laissez donc, ne dérangez pas! ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien! prenez. Fermez donc le tiroir... Le voleur s'enfuit. — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!... quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait! maudit voleur! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

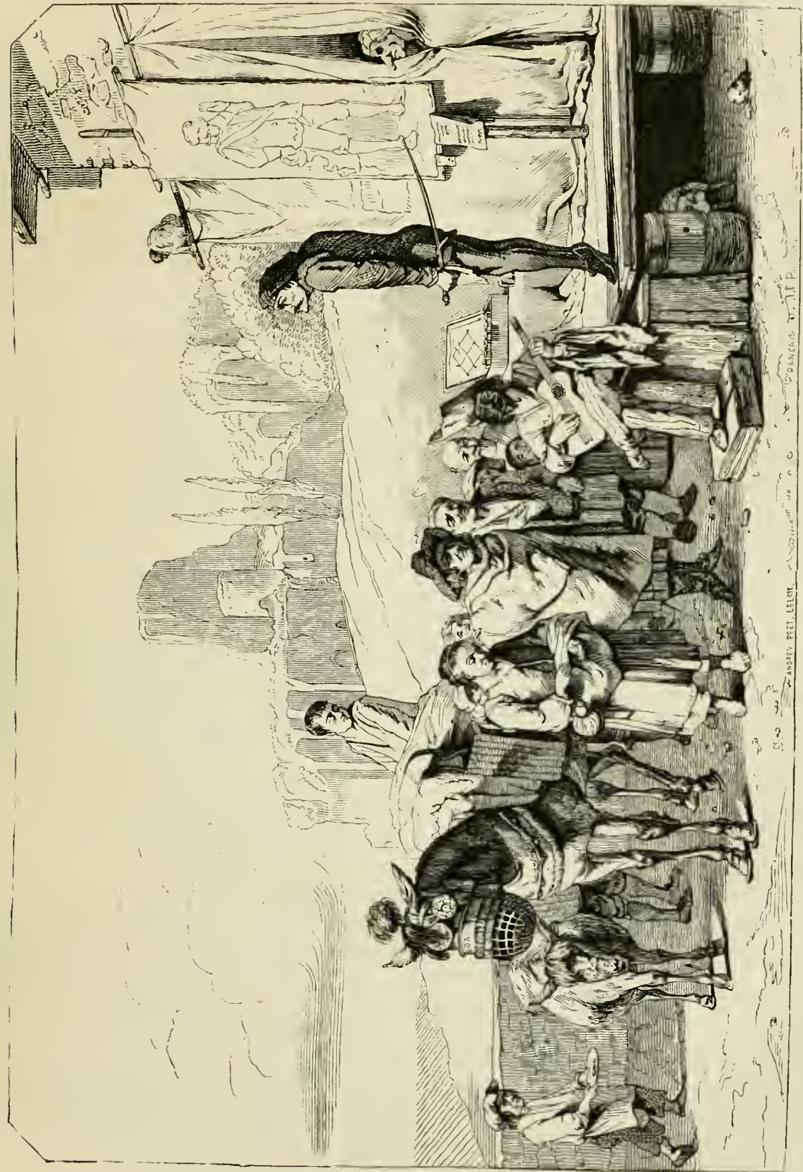
Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus. CHAMFORT.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

MUSÉE DU LOUVRE.

ÉCOLE HOLLANDAISE. — KAREL DUJARDIN.



(Musée du Louvre; École hollandaise. — Le Charlatan, par Karel Dujardin.)

Karel Dujardin, né à Amsterdam, vers 1640, appartient à cette famille d'artistes capricieux et déréglés qui ont fait à tous leurs confrères une réputation imméritée d'inconduite et d'étrangeté.

Après le Florentin Benvenuto Cellini, et le Napolitain Salvator Rosa, voici un Flamand qui tient le premier rang dans cette bande d'ingénieux mauvais sujets dont l'Italie fut toujours la patrie ou l'hôtesse, qui savent jouer au besoin

des couteaux, et qui font merveille, pourvu qu'ils trouvent sous leur main un ébauchoir ou une épée, une guitare ou un pinceau; brillans, légers, insoucians, magnifiques, tant que dure la jeunesse dont ils épuisent les ressources, dont ils exploitent le prestige; sombres, inquiets, ferrailleurs, quand l'âge mûr les a surpris; intolérans, découragés, moroses, sordides, soupçonneux, quand la vieillesse leur est venue.

Comme ils repassent souvent par les mêmes sentiers, car l'Italie leur est toujours indulgente et hospitalière, on les voit à ces différens âges:

D'abord, beaux jeunes hommes à taille de guêpe, aux cheveux blonds ou bruns, qui flottent sur l'épaule, au pourpoint de velours, à taillades et à bouffantes, la toque sur l'oreille, et de grandes plumes au vent; l'inévitable rapière au côté, le poing sur la hanche, et la moustache bravement retroussée.

Mais, bientôt, la moustache qui menaçait le ciel s'incline tristement sur une barbe grisonnante; la main ne cherche plus le pommeau de la dague, et retombe alourdie; les oripeaux et le clinquant du premier âge se sont fripés et ternis pendant que les yeux s'éraillaient dans l'orgie.

S'il s'agissait ici de Van-Dyck, de Cellini ou de tant d'autres, nous achèverions ce tableau que la courte vie de Karel Dujardin nous permet de laisser incomplet. Karel mourut avant d'avoir recueilli les fruits amers que sa jeunesse avait semés. Il ne survécut ni à sa gloire, ni à ses espérances, ni à son goût pour le plaisir.

Élève de Berghem, il quitta de bonne heure son maître et sa patrie. L'Italie était déjà le rendez-vous de tous les artistes étrangers. Le jeune Hollandais se fit bientôt remarquer à Rome par son ardeur pour la peinture et par son emportement pour les plaisirs. Cette double vocation fut encouragée par la vogue qu'obtinrent ses ouvrages et sa personne. Les Italiens admiraient en lui l'accord de ces deux puissances contraires qui semblaient s'alimenter l'une par l'autre; et d'ailleurs qui aurait pu s'en plaindre? ses veilles d'étude payaient ses veilles de plaisir.

Quand il apprit par des témoignages flatteurs, par des commandes avantageuses, que sa réputation avait pas é les Apennins, il en voulut jouir dans sa patrie, et se mit en route avec le projet d'y retourner. Mais arrêté à Lyon par une fantaisie, il fut bientôt retenu dans cette ville par la nécessité de satisfaire aux engagemens qu'il y avait contractés; car il vivait en gentilhomme, et ne travaillait guère que lorsqu'il avait épuisé ses ressources et son crédit.

Bien qu'il gagnât à Lyon plus qu'il n'était nécessaire pour mener joyeuse vie, comme il avait toujours soin d'élever ses dépenses fort au-dessus de ses recettes, il se trouva bientôt réduit à accepter le crédit que son hôtesse, femme encore agréable, quoique d'un âge déjà mûr, lui ouvrait avec une inépuisable complaisance.

Karel, sans chercher à s'expliquer l'extrême facilité qu'il rencontrait dans ce nouveau créancier, se mit à traiter ses amis avec une magnificence dans laquelle il se voyait encouragé par son hôtesse elle-même. Mais il arriva qu'un jour, cette femme qui avait conçu pour lui une passion aussi vive qu'elle était honnête et désintéressée, lui donna fort délicatement le choix entre les suites d'une contrainte par corps et celles d'un mariage disproportionné. De ces deux maux Karel choisit celui qu'il crut moindre. Il épousa, et sa femme lui apporta en dot les lettres de change qu'il avait souscrites à son ordre.

Tous deux partirent ensuite pour la Hollande, où Karel reçut de ses compatriotes l'accueil que méritaient ses talens. Il se conduisit d'abord plus régulièrement qu'il n'avait fait jusqu'alors, et, un moment, on put le croire converti à la vie domestique; mais bientôt le naturel l'emporta, et, s'étant rendu au Texel sous un prétexte quelconque, il s'embarqua pour ne plus reparaître dans sa patrie. Trois mois après Karel était à Rome, où il avait retrouvé ses parasites et ses Mécènes. Mais, cette fois, il établit un juste équilibre entre le travail et la dissipation, et fit deux parts égales de sa vie. Ses meilleurs ouvrages appartiennent à cette époque.

Cependant Karel n'avait pas vu Venise, Venise qui était alors par excellence la capitale du plaisir, Venise le rendez-vous de toutes les gloires, de toutes les fortunes, de toutes les folies. Il partit un beau jour sans prévenir personne, et arriva à Venise pour le carneval; mais il y arriva sans argent. A Venise, dans ce temps-là, un peintre comme lui ne pouvait pas en manquer long temps. Il y avait toujours des bourses ouvertes pour les hommes de talent qui arrivaient sans bagage, et d'ailleurs, dans la ville des négocians artistes et des usuriers intelligens, Karel pouvait mettre sa palette en gage, c'est ce qu'il fit. Un marchand lui donna un domino et un masque, une gondole et une bourse pleine de sequins, c'était plus qu'il ne fallait. Un accord fut conclu entre l'artiste et le marchand, et les travaux du carême devaient payer avec usure les désordres du carnaval. Tout alla bien pendant les premiers jours; mais Karel ayant voulu prolonger le mardi gras jusqu'au soir du mercredi des cendres, se laissa mourir d'indigestion le jeudi saint, comme s'il eût voulu faire pièce au Mécène intéressé qui avait escompté son avenir d'artiste.

C'est alors que Venise montra ce qu'elle était. Venise la catholique, Venise avec son vieux doge et ses onze, suivit le magnifique convoi du peintre protestant mort à la suite d'une orgie, et le clergé pourvut aux frais des funérailles.

Deux jours après, une lettre arriva d'Amsterdam, elle annonçait à Karel Dujardin, la mort de sa femme. Dieu sait combien il plut de sonnets à cette occasion. Un des meilleurs fut celui de Giulio Cotta-Fava, acteur et poete contemporain, ami de Karel. En voici la traduction :

Le nocher qui aperçoit le port tranquille et sûr,
Si tout-à-coup un écueil inaperçu
Déchire la robe de cuivre de son navire,
Se réjouit d'avoir vu avant d'expirer les rivages de la patrie.

Mais toi, peintre cher aux Muses et aux Bacchantes,
Surpris par la tempête pendant une nuit profonde,
Tu as bu l'onde amère au milieu du port du Veuvage,
Quand tu te croyais encore sur le tumultueux océan de l'Hymen.

Ah! si la funeste nouvelle que le Destin, dans sa maladroite bonté,
A voulu épargner à ta joyeuse vie, te fût parvenue
Au milieu du banquet qui a mis fin à tes jours, infortuné convive!

Peut-être ta main défaillante eût porté moins souvent à tes lèvres
La coupe et le fatal *boccone*, et tu aurais été sauvé
Par la douleur d'avoir perdu une épouse chérie ou par la crainte de la rejoindre.

Karel Dujardin est un des meilleurs peintres de l'école hollandaise dans le genre familier. Peu inférieur à Paul Potter pour les animaux, il égale les meilleurs paysagistes de son école, et surpasse peut-être tous ses compatriotes par le comique et la variété des expressions de ses figures.

Ses tableaux, qui se sont toujours vendus fort cher, sont aujourd'hui hors de prix. Le Musée du Louvre en possède dix dont les plus remarquables sont : *le Charlatan*, que nous publions aujourd'hui, et un *Calvaire*, dans lequel il a introduit plus de personnages qu'il n'a coutume de le faire.

Karel Dujardin a laissé un recueil de paysages gravés à l'eau-forte, avec un grand nombre de personnages et d'animaux. Chaque pièce de ce recueil est un morceau précieux par le dessin et par la gravure.

LA PATRIE DE L'ALLEMAND.

On sait quel fut l'enthousiasme de l'Allemagne en 1813, dans son soulèvement contre la France. Ce fut principalement au nom de l'*unité allemande* que cette exaltation na-

tionale se propagea. Nous avons fait connaître le chant d'un de ces jeunes patriotes et poëtes de l'Allemagne, qui combattaient et mouraient en chantant, de Kœrner; voici une autre chanson de la même époque, composée par le célèbre poëte populaire Arndt.

LA PATRIE DE L'ALLEMAND.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la terre de Prusse? Est-ce la terre de Souabe? Est-ce celle où près du Rhin rougit la grappe? Celle où l'on voit la mouette se diriger vers le Belt? Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la terre de Bavière? Est-ce la terre de Styrie? Est-ce où s'étendent les troupeaux du Murre, celle que couvre le fer de la Marche? Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la terre de Poméranie? Est-ce la terre de Westphalie? Est-ce celle où le sable balaie les dunes? Où le Danube roule en mugissant? Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Nommez-moi donc cette grande patrie. Est-ce la terre de Suisse? Est-ce celle du Tyrol? cette terre et ce peuple me plaisent. Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Nommez-moi donc cette grande patrie. Peut-être est-ce l'Autriche, si opulente en moissons et en honneur. Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est la patrie de l'Allemand? Nommez-moi donc cette grande patrie. Est-ce celle qu'a déchirée en lambeaux l'ambition de ses princes? Est-ce celle qu'ils ont dépouillée de l'empereur et de l'empire? Oh non! oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

Quelle est donc la patrie de l'Allemand? Nommez-moi donc enfin cette grande patrie. — Aussi loin que résonne la langue allemande, aussi loin que des chants allemands s'élèvent au ciel pour louer Dieu, là doit être la patrie de l'Allemand. Allemand si brave, nomme ce pays ta patrie.

La patrie de l'Allemand est le pays où pour tout serment il suffit de presser la main, où la bonne foi brille pure dans les regards, où l'affection siége brûlante dans les cœurs; là est la patrie de l'Allemand. Allemand si brave, nomme ce pays ta patrie.

La patrie de l'Allemand est le pays où tout malfaiteur est un ennemi, tout noble cœur un ami. Là est la patrie de l'Allemand; tout ce pays est la patrie.

Tout ce pays est la patrie. O Dieu du ciel! abaisse tes regards sur elle, et donne-nous cet esprit si pur, si vraiment allemand, pour que nous puissions vivre fidèles et bons. Là où on vit ainsi se trouve la patrie de l'Allemand; tout ce pays est la patrie.

Boutade de Balzac contre la cour. — .... Je ne saurais entrer en un pays où les chapeaux n'ont pas été faits pour couvrir la tête, et où tout le monde devient bossu à force de faire des révérences. Un homme à qui les jarretières et les aiguillettes pèsent, et qui a bien de la peine d'obéir aux édits du roi, pourrait-il s'obliger à des lois nouvelles? En l'état où je suis, tous les princes du monde jouent une comédie pour me faire rire; toutes les richesses de la terre sont à moi, depuis le ciel jusqu'à l'eau des rivières, et j'obtiens aisément de la modération de mon esprit ce que je ne puis avoir de la libéralité de ma fortune. Voulez-vous que je quitte des biens à qui personne ne porte envie, et que je n'estime point la liberté pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandais font la guerre au roi d'Espagne?

VILLE ET VALLÉE DE CACHEMYRE.

La ville de Cachemyre, située par environ 34° ¼ de latitude N., et 73° ½ de longitude E., occupe une étendue de 3 milles sur les deux côtés de la rivière Jhylum ou Dhylem (*Hydaspes*), que traversent quatre ou cinq ponts de bois; sa largeur, très inégale, atteint parfois jusqu'à 2 milles. Les maisons, dont la plupart ont deux à trois étages d'élévation, sont légèrement construites en bois, briques et mortier; leurs toits de bois portent une couche de terre qui contribue à maintenir la chaleur pendant l'hiver, et qui se couvre de fleurs durant l'été. L'air est doux et salubre, et la rivière qui passe au milieu de la ville est couverte de bains flottans. Il est triste d'ajouter que les rues et les habitans sont malpropres au-delà de toute expression, et que leur saleté est passée en proverbe dans cette partie de l'Hindoustan. — Auprès de la ville est un lac de 5 à 6 milles de circonférence dont on a fort célébré la beauté: c'est le Dal, qui s'étend à partir du nord-est de la ville et communique avec le Jhylum par un canal étroit; il est semé de petites îles, qui sont autant de jardins de plaisance. La vue s'y prolonge du côté du nord jusqu'à la distance de 12 milles, où elle s'arrête sur une chaîne détachée de montagnes, dont la pente doucement inclinée jusqu'au lac présente une perpétuelle verdure entretenue par de nombreux cours d'eau. Notre voyageur français Bernier, qui a visité cette contrée en 1665, lorsqu'il voyageait à la suite de l'empereur Aurengzebe (1835, page 115), ont il était un des médecins, donne une relation animée de Cachemire et des environs: « Il n'y a peut-être rien au monde, » dit-il, de pareil ni de si beau pour un petit royaume. » Cette ville a beaucoup souffert depuis le démembrement de l'empire des Mogols, par les Afghans; néanmoins une estimation de sa population faite en 1809 porte à 150 ou 200 mille le nombre de ses habitans.

Cachemire, ou Kachmyr, ou Cashmère, s'appelait autrefois Serinagur ou Sirynagor; mais son nom s'est trouvé absorbé par celui de la vallée célèbre dont elle est la capitale. Cette vallée forme un jardin délicieux; entourée de montagnes sourcilleuses dont les sommets neigeux tempèrent la chaleur de l'été; il y règne un printemps éternel, car jamais, pendant l'hiver, le thermomètre n'y descend au-dessous de zéro; épargnée par les pluies périodiques de l'Hindoustan, elle ne reçoit dans la saison que de petites ondées; les violettes, les roses, les narcisses et mille autres fleurs y viennent naturellement; la rangée inférieure des montagnes est couverte d'arbres et de pâturages qui offrent aux bestiaux et aux animaux sauvages herbivores une nourriture abondante, et ne sont infestées d'aucun animal féroce. « Il ne s'y trouve, dit Bernier, ni serpens, ni tigres, ni lions, si ce n'est très rarement; de sorte qu'on peut dire que ce sont des montagnes innocentes et découlant le lait et le miel, comme étaient celles de la terre promise. » Les flancs de l'Hymalaya et de ses branches, qui encadrent le dernier plan, laissent échapper en magnifiques cascades les eaux de leurs glaciers. Enfin toute cette surface, d'une longueur de 40 lieues sur 25 de large, présente un si admirable aspect, que les Mogols l'appelaient le paradis terrestre des Indes, et qu'un de leurs rois disait qu'il aimerait mieux perdre tout son royaume que de perdre Cachemyre.

Le tableau que notre regretté voyageur Jacquemont trace de ce pays diffère passablement de celui des voyageurs qui l'ont précédé. Depuis Bernier jusqu'à lui, la vallée de Cachemyre, éloignée de l'Inde anglaise de deux cents lieues seulement, n'avait été visitée qu'en 1782-83 par Forster dont la relation confirme en tous points celle de Bernier, et par Moorcroft qui périt misérablement peu de temps après l'avoir quittée.

« Cette vallée, dont la renommée s'étend au loin, dit Jacquemont, ne la mérite peut-être que par les visites fréquentes qu'y fit la cour du grand Mogol, ordinairement renfermée entre les murs brûlans de Delhi ou d'Agra, dans le pays le plus nu et le plus desséché par un soleil sans nuages. Les lacs sont bien peu de chose quand on les compare avec ceux des Alpes; et, de tous les palais bâtis sur leurs

bords par des empereurs Mogols, celui de Shalimar, le plus célèbre de tous, est le seul qui reste debout. L'endroit où il est construit me plaît fort à cause de ses eaux pures et de ses ombrages magnifiques ; mais combien de villes sur les bords du lac Majeur surpassent Shalimar en beauté! La physionomie de ces montagnes est, de même que celle de l'Hymalaya, plus grandiose que belle; des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. Point de ces détails pittoresques qui rendent les Alpes si attachantes, si long-temps nouvelles. »

La monarchie cachemyrienne, qui comptait 150 rois, selon Abulfazel, et 700 à 800, selon d'anciennes chroniques sanskrites traduites par M. Wilson, fut conquise par les Mogols sous le grand empereur Akber, vers 1586, et dépendit de Delhi jusqu'en 1754. Envahie à cette époque par Ahmed-Chah, la vallée passa sous la domination des princes Afghans jusqu'en 1809, où le gouverneur Mohammed Azad-Khan s'y déclara indépendant pour se voir lui-même, dix ans plus tard, expulsé par Randjit-Singh (p. 1).

«Un pillage général * suivant chaque nouvelle conquête, et, dans les intervalles de paix, l'anarchie, l'oppression faisant de leur mieux contre le travail et l'industrie, le pays se trouve actuellement si complétement ruiné, que les pauvres Cachemyriens semblent avoir jeté le manche après la coignée, et sont devenus les plus indolens des hommes. Jeûner pour jeûner, encore vaut-il mieux le faire les bras croisés que courbé sous le poids du travail. A Cachemyre, il n'y a guère plus de chance de souper pour celui qui laboure, file ou rame tout le jour, que pour celui qui, en désespoir de cause, dort tout le jour à l'ombre d'un platane. Quelques milliers de Sykes stupides et brutaux, le sabre au côté ou le pistolet à la ceinture, mènent comme un troupeau de moutons ce peuple si ingénieux et si nombreux, mais si lâche.»

Ces ravages et cette oppression nous paraissent expliquer parfaitement les aspects différens sous lesquels le pays apparut à Bernier qui s'y trouvait en même temps que le magnifique empereur Aurengzèbe, et à Jacquemont qui n'y rencontra qu'un vice-roi d'une imbécillité remarquable. Pour le premier, tout était animé; tout était mort pour le second; les palais, les jardins, les incalculables richesses, les fêtes merveilleuses passaient sous les yeux du médecin habitué au despotisme de Louis XIV, mais tout cela n'était que ruine et misère, lors du séjour de notre naturaliste, dont les sentimens libéraux, révoltés à la vue des oppresseurs et des esclaves, devaient être plus difficilement charmés par les beautés naturelles de la contrée. Autres temps, autres hommes — autres pays aussi, car l'aspect du pays s'empreint de la différence des mœurs et des idées. Reconnaîtrait-on bien dans le Versailles de nos jours le Versailles dont les courtisans du *Grand Roi* nous ont laissé la description ?

Quoi qu'il en soit, la vallée de Cachemyre jouit positivement d'un climat particulier, semblable à celui de l'Europe. Bernier l'avait déjà dit : « Tout y est parsemé de nos plantes et de nos fleurs d'Europe, et couvert de tous nos arbres, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers et noyers, chargés de leurs propres fruits et de vignes et de raisins dans la saison; les jardins particuliers sont pleins de melons, de pastèques, de betteraves, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères. » Jacquemont confirme ce passage de son prédécesseur : « Cachemyre, dit-il dans une de ses lettres, situé sur le revers septentrional d'une grande chaîne neigeuse, se trouve isolé par cette haute barrière du climat de l'Inde, et en a un propre qui ressemble infiniment à celui de la Lombardie. Le peuplier d'Italie et le platane dominent dans le paysage cultivé; le platane y est colossal; la vigne dans les jardins est gigantesque; les forêts sont composées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins, absolument semblables pour l'effet général à ceux d'Europe; dans une zone plus élevée, ce sont des bouleaux qui ne paraissent pas différer des nôtres. Le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes; le butome et le trèfle d'eau dont tu as dû admirer l'élégance dans les humbles fossés d'Arras, s'y associent aux mêmes espèces de joncs et de roseaux. Toute cette nature est étrangement européenne. »

* Jacquemont.

Remarquons en passant que Bernier, au sein des jouissances épicuriennes, prend pour exemple de la ressemblance des climats les plantes potagères et les fruits, tandis que Jacquemont, portant toujours avec lui une blessure de tristesse, prend ses exemples dans les arbres des graves forêts ou dans une végétation sauvage et mélancolique.

La vallée de Cachemyre est à 5350 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, d'après les mesures de notre voyageur. Les traditions rapportent qu'elle formait autrefois un lac; cette opinion n'a point paru invraisemblable à ceux qui ont visité le pays; et elle est complètement adoptée par James Rennel, ingénieur général dans le Bengale.

LES ARTS ET MÉTIERS
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

(Deuxième article. — Voyez p. 203.)



Le Fabricant d'armures (*Laminarius*).

Vers : Venez ici, guerriers qui, dans l'âge propre aux combats, joignez la force au courage, et qui aimez les œuvres sanglantes de Mars! venez ici, vous qui forcez toutes les têtes à se courber sous vos épées, et qui tonnez aux portes des villes assiégées par vos soldats! C'est ici que l'on prépare des armes qui se teindront du sang des ennemis; c'est ici que l'acier revêt sous le marteau des formes diverses. Emprisonnez ici vos vaillantes mains, et choisissez des armes pour couvrir vos larges épaules. J'entends déjà résonner à mes oreilles le galop retentissant des escadrons, et il me semble voir bondir devant moi le coursier bardé de fer.

Il n'est peut-être pas une seule des gravures du livre du poète Schopper qui ne puisse fournir matière à de curieuses observations; car il n'est pas un seul des états ou métiers que représentent ces gravures, qui n'ait été plus ou moins modifié par les changemens de mœurs et d'usages et les perfectionnemens de l'industrie.

On ne devinerait pas quelle est l'industrie qui paraît avoir fait le moins de progrès depuis le seizième siècle : c'est celle du fabricant de brosses (*setacearius*), et si elle est restée stationnaire, c'est probablement parce qu'elle avait promptement atteint le degré de perfection dont elle est susceptible.

Dans la gravure qui représente le setacearius, on voit plusieurs sortes de brosses qui sont semblables aux nôtres, même pour la forme, et les vers qui accompagnent cette gravure



Le Peintre sur verre (*Vitripictor*).

Vers : Mes veilles ennoblissent les vitraux, dans lesquels mon art sait incruster de brillantes couleurs. Sous ma main, une fenêtre devient un tableau qui représente ou le portrait d'un guerrier célèbre, ou quelque antique légende. Si nos temples sont remplis de tant d'illustres images, si les hauts faits de tant de héros ne restent pas ensevelis avec eux dans la poussière du tombeau, c'est à moi qu'il faut en rendre grâce, c'est là le noble et beau résultat de mes travaux. Par mes soins, les armes des guerriers et leurs glorieux exploits apparaissent comme dans un miroir.



Musiciens. — Joueurs de harpe et de lyre (*Cythara et Testudo* *).

Vers : Habiles dans l'art de la musique, qui est un bienfait des dieux, nous charmons les oreilles par la mélodie de nos accords. Tantôt, admis aux banquets des rois, nous faisons glisser légèrement l'archet sur l'ivoire retentissant; tantôt, promenant nos doigts sur la harpe, nous attirons les nymphes des bois et des eaux, qui, entraînées par la puissance de l'harmonie, dansent en rond autour de nous. D'autres fois, mariant aux sons de la lyre ceux d'une voix douce et vibrante, nous arrachons les larmes des yeux ou nous appelons le sourire sur les lèvres. Ainsi chante en mourant le cygne, dont les derniers accens rassemblent, au-dessus d'un lac transparent, les oiseaux surpris et charmés.

nous apprennent que les brosses étaient dès lors employées aux mêmes usages que de nos jours; elles servaient pour les habits, pour les chapeaux, pour les cheveux, et on en faisait même qui étaient uniquement destinées à nettoyer les verres (*pocula cristallina*), alors beaucoup plus riches et plus variés de formes qu'aujourd'hui.

Quelques unes des professions du seizième siècle ont subi une dégradation sensible, tel a été le sort de celle de l'enlumineur de dessins (*illuminator imaginum*), qui semble toutefois vouloir renaître depuis peu d'années. Au seizième siècle, et plus encore dans les siècles précédens, les enlumineurs étaient des hommes de science et de talent, qui avaient approfondi l'art de mélanger les couleurs, et qui obtenaient



Musiciens. — Joueurs de flute et de clairon (*Fistula et Buccina*).

Vers : Voulez-vous apprendre à faire chanter mélodieusement la flûte, ou à tirer du clairon des accords aussi doux qu'éclatans? Regardez comme ces deux instrumens obéissent aux mouvemens de nos doigts et de nos lèvres; écoutez comme la flûte répond, par des sons argentins, à chacune des notes graves et pleines que laisse échapper le clairon... On dit que ce fut Pan, le dieu des troupeaux, qui le premier sut joindre, à l'aide de la cire, des tuyaux mélodieux aux sons divers.

des résultats merveilleux. Ils savaient, comme le dit poétiquement Hartman Schopper, faire passer tous les métaux dans leurs couleurs, et transporter l'or et l'argent, aussi bien que l'azur du ciel, sur les précieux parchemins que se disputent nos antiquaires et nos bibliomanes. Une autre profession qui s'est également perdue, et qu'on cherche à ressusciter aujourd'hui, était arrivée au seizième siècle à son plus haut point de prospérité et de perfection, c'est celle du peintre sur verre (*vitripictor*). Les debris des beaux vitraux peints à cette époque, arrachés à nos églises gothiques, se paient aujourd'hui au poids de l'or.

Il y avait au seizième siècle des métiers dont nous ne connaissons plus même le nom; on peut citer le *fusor cantharius* (fondeur de vases destinés à contenir des liquides). On trouvait chez le *fusor cantharius* toute espèce de coupes, cruches et bocaux de grandes et petites dimensions, soit en or ou argent, soit en étain ou autres compositions métalliques; tout ce qui pouvait servir à boire ou à contenir des boissons, pourvu qu'il fût en métal, rentrait dans la spé-

* Dans le livre, les gravures *Cythara et Testudo*, et *Fistula et Buccina* sont transposées; le texte de l'une s'applique à l'autre, *et vice versâ.*

cialité de cet artisan. On voit que nos pères ne pensaient pas comme le philosophe grec qui, trouvant que boire dans une tasse était une superfluité coupable, brisa celle qu'il possédait pour y substituer le creux de sa main ; car, indépendamment du *fusor cantharius* qui ne vendait que des produits métalliques, ils avaient le *figulus* (potier) chez lequel ils se fournissaient de vases en terre cuite, et le *vitriarius* qui, donnant au verre les formes les plus diverses, couvrait leurs tables de bouteilles, de verres à boire, de carafes, etc.

Parmi les professions qui avaient eu une immense importance, et qui, à l'époque où écrivait Hartman Schopper (1568) étaient déjà bien déchues, étaient celles du *laminarius* (fabricant d'armures), du *loricarius* (fabricant de cottes de maille) et du *balistarius* (fabricant d'arbalètes) : sur les ruines de ces métiers, déjà délaissés et appauvris, s'élevait l'industrie, de jour en jour plus perfectionnée, du *bombardarius*, qui fabriquait les canons des mousquets et de toutes les autres armes à feu, et celle du *thecarius bombar*, qui, achetant les canons du *bombardarius*, les garnissait de bois et d'affûts, les montait et ajustait, et les livrait au public. Combien de fois le pauvre *laminarius*, au milieu de ses ateliers déserts, n'a-t-il pas dû s'écrier comme le paladin Roland dans l'Arioste :

O maladetto e abbominoso ordigno,
Che fabbricato nel Tartareo fondo
Fosti per man di Belzebù maligno
Che ruinar per te disegnò il mondo,
All' Inferno, onde uscisti, ti rassigno.

« O maudites et abominables machines, que, dans le fond du » Tartare, la main de Belzébulb a fabriquées pour la ruine du » monde, retournez aux Enfers d'où vous êtes sorties.

Automates curieux. — En 1817, on montrait à Londres un colibri en or émaillé, placé dans le médaillon d'une tabatière. En touchant un ressort on le faisait sortir : aussitôt il ouvrait son bec, agitait ses ailes brillantes et gazouillait un air mélodieux. — Quelques années auparavant, on montrait dans la même ville une araignée noire de grosseur ordinaire, qui courait sur une table en différentes directions, et agitait ses pattes quand on la prenait. Elle exécutait ses mouvemens et plusieurs autres tout aussi naturels, au moyen de cent quinze roues, dont quelques unes n'étaient distinctes qu'au microscope. Un cygne que l'on voyait en même temps que l'araignée, nageait dans un bassin au milieu de poissons dorés, étendait ses ailes, épluchait son plumage, finissait par saisir un des poissons et l'avalait. (Voir le *Joueur d'échecs*, 1834, p. 155 ; et les *Automates de Vaucanson*, 1833, p. 159.)

Il y a une manière noble d'être pauvre, et qui ne la connaît pas ne saurait être riche. SÉNÈQUE.

LA MYTHOLOGIE DU NORD

Sous le nom générique de barbares du Nord, les historiens comprennent les peuples divers, pour la plupart de la race septentrionale germanique, qui, dans les premiers siècles de notre ère, quittant leurs foyers, inondèrent l'Europe occidentale, détruisirent de fond en comble l'empire romain, changèrent la face du monde ancien, et préparèrent les voies au christianisme, qui s'assit bientôt sur les ruines de la civilisation antique.

Sous le rapport religieux, ces peuples présentent deux grandes divisions bien distinctes. La Germanie proprement dite, dont parle Tacite, et où dominaient les Suèves (Herminones), avait la religion de la nature, et rendait le culte aux élémens, bois, sources, etc. La déesse *Hertha* (*Erd*, terre) arrivait, selon les traditions, chaque année sur un char, des forêts qui verdoyaient au loin sur les îles de la mer du Nord. Chaque peuplade avait sans doute des rites positifs ; mais, en général, les croyances étaient mélangées, vagues et incertaines. Sur ce fond pâle et nuageux, l'invasion des hordes habitant plus au Nord et entièrement inconnues aux Romains, imprima des images plus déterminées, plus fortement dessinées et colorées. Dans ces hordes, se manifesta alors un soudain mouvement progressif héroïque, une certaine révélation religieuse. Le nom de cette révélation fut *Odin* (1833, p. 145). Odin, depuis l'Islande, où son culte se développa ensuite de la manière la plus large et la plus brillante, jusqu'aux bords du Rhin, conquit les esprits de tous les peuples. Les Goths, les Saxons, les Gépides, les Lombards, les Bourguignons croyaient tous à l'incarnation d'Odin et à l'immortalité au-delà du tombeau, dans le palais *Walhalla* et à une certaine ville, *Asgard*, sainte entre toutes les cités, d'où étaient sortis leurs pères, et où eux-mêmes devaient rentrer un jour. Ce sont ces mythes qui leur donnèrent leur force progressive et envahissante. Ce sont eux qui remuèrent et réveillèrent d'un sommeil inerte et léthargique les peuplades de la Germanie inférieure ; ce sont eux qui, de la Scandinavie pénétrèrent jusqu'aux bords de la Baltique, côtoyèrent le Danube, parcoururent toute l'Allemagne en touchant partout les frontières de l'empire romain, et soulevèrent cette insurrection universelle où s'abîma l'Italie.

Voici quels sont en abrégé les mythes d'Odin. Avant tout était le géant *Ime*. Odin, avec ses frères *Vilé* et *Vé*, le tua et fit de son crâne la voûte du ciel, de son corps la terre, et de son sang, la mer. Un autre géant, *Norve*, était le père de la nuit ; la nuit enfanta le jour ; la nuit et le jour assis dans un char, font continuellement les évolutions sur le ciel. Le coursier de la nuit s'appelle *Krimfax* (crinière des frimas) ; celui du jour, *Skin fax* (crinière éclatante). Un grand pont conduit de la terre au ciel (nous en avons déjà parlé) ; il est tricolore, et son nom est l'arc-en-ciel ; il se brisera un jour, au moment où les mauvais esprits le traverseront après avoir remporté une victoire sur les dieux. Le monde doit finir par un incendie. Dans le dernier combat du monde, les *mauvais esprits* seront vainqueurs.

Odin est le plus puissant de tous les dieux : on lui donne le surnom *Alfader*, c'est-à-dire père de tous, père des combats. On l'appelle encore *Hor Janschar* et *Thridi* (très haut, égal au très haut et la troisième trinité). Il convie les héros morts à son palais céleste de Walhalla, où ils entrent par cinq cent quarante portes. Sur les épaules d'Odin sont toujours perchés deux corbeaux : l'un d'eux s'appelle *Hugin* (raison), l'autre, *Munin* (mémoire) ; c'est par eux qu'il sait tout ce qui se fait dans les espaces. Le fils d'Odin est *Thor*, dieu de la guerre, représenté avec un marteau dans les mains ; et le marteau, comme on sait, était chez ces peuples le symbole des conquêtes. Les vierges, déesses de la guerre, s'appellent *Walkiries* : elles sont au nombre de douze, et *Frigga* est la plus puissante. *Loke* est le dieu de l'illusion et du mal. Les dieux du ciel enchaînèrent son fils, le loup *Fenris*. Dans ce Loke scandinave, on aperçoit pour ainsi dire le pressentiment de Méphistophélès. Les chefs issus des dieux, et la noblesse qui commandait pendant la guerre, portaient chez les Goths les noms d'*Amali's* et de *Balti's*. Chez les Goths, Odin reçut plus tard le nom de *Wodan*.

Les Saxons restèrent encore quelque temps immuables sur les bords de l'océan Germanique ; mais pressés d'un côté par les Francs, et d'un autre par les Slaves, ils se formèrent en une horde guerrière qui domina bientôt les Goths et envahit l'Angleterre. Les Goths, les Lombards et les

Bourguignons se soumirent au contraire aux chefs, et c'est parmi eux que se développèrent les principes de la hiérarchie guerrière et l'inviolabilité de la parole d'un guerrier, qui dominèrent ensuite dans le système féodal. Ce sont eux qui, les premiers, commencèrent ces migrations vagues et lointaines, en poursuivant toujours l'or et la beauté; ces deux objets étant partout leur but héroïque. C'est là que prit naissance cette physionomie éminemment poétique de *Sigurd*, dans les Niebelungen (voy. p. 142 et p. 145), où l'on voit unies la sagesse et la valeur, qui sont partagées dans les mythes grecs entre Ulysse et Achille.

Une indicible mélancolie, une sombre tristesse, règnent dans toutes les traditions scandinaves. Toute leur morale consiste dans les promesses de la gloire, comme récompense de la valeur. Dans le palais de Walhalla, les héros assistent à des festins splendides, et au milieu d'une bruyante gaieté, ces squelettes toujours armés se lèvent de table pour renouveler les combats du passé. Dans tous les mythes scandinaves perce l'influence de la nature âpre du Nord: vous n'y apercevez nulle part un rayon d'espérance, vous n'y voyez qu'un désespoir éternel joint à la valeur sauvage et héroïque qui marche toujours en avant sans s'inquiéter de ce que l'issue aura de terrible et de fatal. L'idée que le monde doit finir malheureusement, et qu'au dernier jour, les mauvais esprits prévaudront, flamboie sinistrement sur toute cette mythologie. A la lueur de ce lugubre pressentiment, les guerriers combattent jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et en poursuivant partout le danger, sans s'épargner eux-mêmes, sans pardonner à leurs ennemis ils ne cherchent que l'oubli; ils vivent violemment, extérieurement, pour chasser la pensée intérieure qui, de temps en temps, se réveille en eux. Une telle idée mère, une pareille attente de la destruction universelle, devaient nécessairement s'incarner dans les individus, elle a produit Alaric, Genséric, Attila (voyez p. 140). Tandis que le christianisme, dans ses sources les plus reculées, est l'esprit progressif d'amour, de création, et d'unité, les mythes des barbares du Nord étaient, au contraire, les forces progressives de la désorganisation et de la destruction. Mais quand le christianisme se plaçant au point central de ces phénomènes historiques et de ces peuples, commença à agir attractivement sur eux, les peuples du Nord, et les faits qu'ils enfantèrent, se transformèrent en un cercle régulier et achevé. Après l'accomplissement de leur grande mission, après la destruction de Rome, cette matière éparse qui pesait comme une cendre funéraire sur tout le Nord, commença à se revivifier à des flammes plus pures. L'amour de l'esprit vainquit la résistance de la matière, et les élémens se séparèrent peu à peu du chaos.

Ruse d'un astrologue punie. — « Michel de Nostradamus ou de Nostredame, second fils du fameux astrologue Nostradamus, s'étant aussi livré aux prédictions, et composa l'almanach de 1568. Se trouvant, en 1574, sous les murs du Pouzin, en Vivarais, sur les bords du Rhône, d'Espinay Saint-Luc, qui commandait le siége, voulut savoir quelle en serait l'issue. — La ville sera brûlée, répondit Michel. — Mais Saint-Luc l'ayant aperçu qui, pour vérifier sa prophétie, cherchait à y mettre le feu lui-même, en fut si courroucé, qu'il lui fit passer son cheval sur le corps. Michel en mourut à l'instant. »

— En l'an de l'Incarnation
Mil quatre cent septante-six,
La veille de l'Apparition,
Fut le duc de Bourgogne occis
Et en bataille ici transcy,
Où croix fut mise pour mémoire,
René, duc de Lorraine, mercy
Rendant à Dieu pour la victoire.

Cette inscription est gravée sur une petite croix de pierre fort simple et isolée dans un champ voisin de Nancy. Nous avons donné, dans notre 11e livraison de l'année 1834, le récit de la bataille du 5 janvier 1477, où Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, fut tué.

Je ne connais pas de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchans, et flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la société. J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert.*

ROUGET DE L'ISLE.

Le 20 avril 1792, l'Assemblée législative décréta la guerre contre l'empereur d'Allemagne, qui menaçait l'indépendance nationale, et le 11 juillet suivant, le président, Aubert-Dubayet, prononça d'une voix solennelle, au milieu d'un religieux silence, cette formule simple et terrible: *Citoyens! la patrie est en danger.*

Quand la déclaration de guerre parvint en Alsace, elle y fut accueillie avec des transports d'enthousiasme; des milliers de volontaires s'inscrivirent aux bureaux d'enrôlement pour marcher à la défense du territoire.

Et ceux qui allaient partir, et ceux qui devaient rester, sentaient également le besoin de se faire leurs adieux, de se rappeler à leurs devoirs, dans ce langage harmonieux qui unit les cœurs en unissant les voix. Tous désiraient un chant patriotique et guerrier: ceux de l'ancienne monarchie ne disaient plus rien aux imaginations.

Dans la garnison de Strasbourg se trouvait un jeune officier du génie, nommé Rouget de l'Isle, connu pour versifier agréablement, et d'ailleurs assez bon musicien. On lui demanda s'il se sentait capable de répondre au vœu de ses concitoyens. Il s'en défendit beaucoup, alléguant que jusqu'alors il n'avait composé que de petits vers de société. Il ne savait pas tout ce que l'enthousiasme d'une noble cause peut développer spontanément en nous de puissances inconnues.

C'est chez le maire de la ville, Dietrich, à la suite d'un concert, où l'exaltation patriotique avait été à son comble, que ces instances furent faites auprès de Rouget de l'Isle. Il se retira, la tête pleine d'harmonie et l'esprit vivement préoccupé. Tout-à-coup, vers le milieu de la nuit, une sorte de fièvre lyrique le réveille, et l'hymne s'enfante d'elle-même dans son cerveau, musique et poésie. Il ne pouvait plus dire comment cela s'était passé.

Dès le lendemain matin il court chez Dietrich, et le prie de rassembler les personnes qui s'étaient trouvées la veille dans son salon: elles viennent. Rouget de l'Isle s'assied au clavecin, et exécute son œuvre au milieu des acclamations universelles.

On la fait aussitôt étudier par l'orchestre militaire, et les volontaires partent en répétant en chœur:

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Jamais popularité ne fut aussi rapide. Quelques mois après la France entière savait le nouveau chant, et le bataillon des Marseillais en faisait résonner les échos des Tuileries dans la grande journée insurrectionnelle du 10 août. C'est là qu'il reçut son baptême: on le nomma *la Marseillaise.*

La Marseillaise a été le cantique de notre révolution. Lorsqu'on arrivait à cette strophe:

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!

toutes les têtes se découvraient, les genoux fléchissaient, et des larmes coulaient involontaires. Elle est si profondément inscrite dans les mœurs de la France que tout le monde se la rappela en 1830 : nous l'avions tous apprise de nos pères.

Voilà ce que produisit une heure d'inspiration généreuse chez un homme d'ailleurs ordinaire, et qui n'était alors rien moins que passionné pour la révolution.

Le premier de ces faits est témoigné par l'obscurité dans laquelle demeura, littérairement et politiquement, celui qui avait ainsi débuté. Aucune autre de ses productions n'a mérité d'échapper à l'oubli, et lui-même, à qui son immense popularité eût rendu toute carrière facile, existait au milieu d'une génération nouvelle qui se glorifiait de son nom sans se douter qu'il vécût encore.

Le second aura pour preuve une anecdote que nous allons raconter.

Après la révolution du 10 août, qui suspendit le pouvoir royal et séquestra la personne de Louis XVI, l'Assemblée législative envoya des commissaires aux armées pour recevoir leur adhésion aux changemens qui venaient de s'effectuer.

Carnot fut envoyé à l'armée du Rhin, qu'il trouva dans les dispositions les plus favorables. Cependant un petit nombre d'officiers, dirigés par le duc d'Aiguillon et le prince Victor de Broglie, et parmi lesquels se trouvait Rouget de l'Isle, refusèrent de prêter serment. Carnot s'efforça vainement, par les voies de la persuasion, de vaincre leur résistance ; officier du génie comme ce dernier, il s'adressa particulièrement à lui : « M'obligerez-vous, » lui dit-il, à destituer pour cause d'incivisme » l'auteur de *la Marseillaise?* » On la chantait alors à quelques pas d'eux; mais Rouget de l'Isle était dominé par la coterie aristocratique de ses camarades : il persista. Enfin Carnot, pour leur donner le temps de la réflexion ordonna un second appel nominal, mais sans plus de succès. Les réfractaires furent suspendus de leurs fonctions, et les délégués de l'Assemblée eurent même quelque peine à les soustraire au ressentiment de la population et des soldats.

A quelque temps de là pourtant Rouget de l'Isle reprit du service et devint aide-de-camp du général Hoche, qu'il accompagnait à la journée de Quiberon. Il y fut blessé en combattant les émigrés.

Puis il rentra dans l'oubli, d'où l'Empire n'eut garde de le tirer. Quant à la Restauration, elle l'eût volontiers proscrit pour le punir des souvenirs glorieux qui se rattachaient à son nom. Quelques artistes et gens de lettres se cotisèrent pour le préserver de la misère, et le médaillon de David, dont nous donnons la gravure, fut exécuté pour contribuer à cette œuvre de reconnaissance nationale. Après la révolution de juillet, qui donna un nouveau baptême à *la Marseillaise*, Rouget de l'Isle reçut une modique pension.

Il est mort, ces jours derniers, à Choisy le-Roi, dans le sein d'une famille dont ses bonnes qualités de cœur lui avaient depuis long-temps acquis l'affection. Lorsqu'il fut porté à la tombe, les ouvriers des fabriques de Choisy distribuèrent des bouquets d'immortelles aux assistans; puis ils formèrent un cercle autour de la fosse, et d'un son de voix religieux ils entonnèrent *la Marseillaise*. Comme autrefois, au moment où retentit la strophe que nous avons citée, tous tombèrent spontanément à genoux dans la terre fraîchement remuée.

La vie de Rouget de l'Isle est de nature à confirmer en



(Portrait de Rouget de l'Isle, d'après le médaillon de David.)

nous cette réflexion : c'est qu'il n'est pas juste de faire la part de l'individu trop exclusive, même dans les œuvres individuelles. Les grandes circonstances font naître les belles productions, et les grandes circonstances sont dues à l'action des masses. Un homme, même médiocre, peut devenir alors la voix d'un peuple, car c'est du peuple qu'il reçoit l'inspiration.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

L'OCELOT.



(L'Ocelot.)

Voici le plus sanguinaire des animaux dont le tigre est réellement le type, quoique la classification zoologique les place parmi les *chats*. Si l'ocelot mange quelquefois la chair des animaux qu'il a tués, ce n'est qu'après avoir sucé avec avidité tout le sang qu'il pouvait en tirer; s'il en avait chaque jour suffisamment il s'abstiendrait de toute autre nourriture. Il y a même des espèces d'animaux dont il refuse obstinément la chair, quoiqu'il boive très volontiers leur sang : les chats sont de ce nombre, et l'ocelot leur fait une guerre aussi impitoyable qu'à tout le reste du gibier dont il peut faire sa proie. Son goût pour le sang, cet aliment de prédilection, devance l'époque où l'allaitement finit : on a vu deux jeunes animaux de cette espèce à peine âgés de trois mois, tuer une grande et forte chienne qu'on leur avait donnée pour nourrice, et ne pas laisser une goutte de sang dans le corps de cette malheureuse bête. Ainsi, ce tigre de petite taille commet, à proportion de ses besoins réels, plus de meurtres que les géans des animaux de cet ordre, de même que les tyrans subalternes causent plus de dévastations dans leur domaine circonscrit, que ne peuvent en causer, dans une égale portion d'un vaste empire, les passions désordonnées d'un despote.

L'ocelot appartient exclusivement aux contrées les plus chaudes de l'Amérique, depuis le Mexique jusqu'au Chili. Un peu plus grand que le renard, il ne l'est pas assez pour être privé de la faculté de grimper sur les arbres, où il trouve un refuge contre les poursuites de ses ennemis, et des postes commodes pour guetter et surprendre ses victimes. Aussi poltron que cruel, il fuit dès qu'il se voit attaqué, et comme il se tient habituellement dans les forêts, il ne manque point d'asiles où il ne peut être atteint que par les armes du chasseur. Il sera donc fort difficile de délivrer l'Amérique de ce dangereux brigand qui réunit en lui toutes les qualités malfaisantes des animaux de proie. Mais les amateurs de belles fourrures souhaiteront au contraire que cette race se multiplie, et qu'on ne s'oppose pas à ses ravages, afin que la subsistance abondante qu'elle aura trouvée dans les forêts lui laisse les moyens d'augmenter sa population. En effet, aucune espèce à robe mouchetée n'est vêtue aussi magnifiquement que celle-ci : le fond de son pelage est d'un beau gris sur lequel s'étendent avec régularité des bandes de taches plus sombres et bordées de noir. Le dos de l'animal est partagé par une ligne continue et brune, qui limite les bandes de taches disposées symétriquement de part et d'autre, en se prêtant aux formes des diverses parties du corps. La queue même est astreinte à cette régularité dans la distribution des taches dont elle est couverte. Les couleurs du mâle sont plus vives et plus brillantes que celles de la femelle, distinction que l'on n'a point observée entre les deux sexes des autres espèces de ce genre d'animaux.

Durant le jour, l'ocelot se tient caché ou embusqué, soit sur un arbre, soit dans un buisson bien fourré. Dans les pays habités, il ne sort des forêts que pendant la nuit pour rôder autour des fermes. Ses habitudes sont celles de la crainte et de la trahison, telles que doit les contracter un animal timide, et qui ne vit que de proie.

On a rarement l'occasion de les observer dans leur pays natal, et jusqu'à présent ils ont été rares dans les ménageries de l'Europe. Ceux qui furent amenés à Paris en 1764 étaient intraitables, et il fallut les enfermer dans une cage. Leur propriétaire qui les avait transportés en nos contrées pour les offrir à la curiosité publique, ne les nourrissait point suivant leur goût; le sang ne leur était point prodigué. Quoiqu'ils n'eussent pas encore pris tout leur accroissement, ils

consommaient chaque jour quatre livres de viande chacun, pourvu qu'elle fût très fraîche; quant à la viande cuite, ils la repoussaient. La manière dont ces captifs étaient gouvernés par leur maître est peut-être cause en partie de la mauvaise réputation de leur espèce: réduits à ne manger ordinairement que de la viande sortie des boucheries, ils devaient être dans un état continuel de malaise et d'irritation, se jeter avec une sorte de fureur sur les animaux vivans qu'on leur livrait de temps en temps, et les spectateurs auront pris pour un instinct naturel ce qui n'était que l'effet des circonstances accidentelles et d'un besoin impérieux. On a vu à Londres, dans les jardins de la Société zoologique, un ocelot qu'on n'enfermait point dans une cage, et dont la nourriture était d'animaux vivans, de lapins ou de volailles; il était assez apprivoisé, et ne manifestait point l'avidité qui semble être un des caractères de son espèce. Au reste, quand même on aurait exagéré quelque peu les reproches que cette espèce mérite, ce n'est pas un motif pour lui concilier notre bienveillance non plus qu'aux autres espèces de tigres, malgré la beauté de leur fourrure et le haut prix que l'on y attache.

Discipline des troupes sous Henri III. Les goujats. — « Maintenant, quand vous voyez passer une enseigne de gens de pied, elle est composée d'environ cinquante harquebusiers assez metables, d'une vingtaine ou trentaine d'autres qui n'auront que l'espée, de cent ou six-vingts goujats, et vingt ou trente femmes. Regardez aux hommes d'armes: tel qui n'aura qu'un cheval sera accompagné d'un cuisinier, palefrenier, et deux ou trois goujats: tous ces gens montés sur jumens de relais; le premier hoste les fournit, et ne les abandonne jamais qu'ils n'ayent trouvé logis commode pour les remplacer. Quelques foys la charrette rollera, non pour porter les armes, car on n'en parle que bien peu, mais chargée de coffres pour vestemens, et de panniers pour mestre les vivres prins sur chemin ou à la maison du laboureur. J'en ai veu, des plus fringands, qui, se voulant faire craindre, ressembloient plus quelque drôlerie de caresme-prenant que compagnies de gendarmes. » (Extrait des commentaires de Jean Duret, *de Molins en Bourbonnoys*, sur l'ordonnance de 1579, dite ordonnance de Blois.)

Plusieurs dispositions de l'ordonnance de Blois tendirent à reformer ces abus; il fut statué notamment qu'il n'y aurait plus qu'un goujat pour trois soldats, et que les goujats qui s'introduiraient dans les compagnies au-delà du nombre fixé seraient fouettés, et, en cas de récidive, pendus sans forme de procès.

DE QUELQUES BATONS CÉLÈBRES.

Nous avons parlé (livraison 25, 1836, dans l'article intitulé *Reliques* des grands hommes) du bâton de Peregrinus Protée, philosophe cynique. Ce bâton, qui avait été vendu un talent (4,800 fr.), est presque le seul dans l'antiquité dont le renom soit parvenu jusqu'à nous. On connaît cependant encore celui de Diogène le cynique; mais chez les modernes ce genre de *reliques* est devenu plus considérable. Ainsi, l'on ne saurait se figurer le nombre prodigieux de bâtons du *Grand Frédéric* qui ont été mis en vente; on a aussi considérablement débité d'exemplaires de la canne de Rousseau à Montmorency, après la mort du citoyen de Genève; et celle de la *marmotte des Alpes*, comme s'appelle lui-même Voltaire, a été l'objet à Ferney d'un commerce très productif. Tous ces bâtons plantés ensemble pourraient quasi former une petite forêt. Mais il y en a quelques autres dont on ne trafique point et qui ont aussi de la réputation; par exemple, le fameux *bec-à-corbin* de Louis XIV, et la canne à musique et en écaille de tortue de Napoléon, qui fut vendue à Londres 58 livres sterling 17 sous. On se rappelle encore celle dont Frankl in parle dans son testament: « Je lègue mon bâton de bois de pommier sauvage, orné d'un bouton d'or en forme de chapeau de la liberté, à mon ami, l'ami du genre humain, le général Washington. Si c'était un sceptre, il serait digne de lui et bien placé dans sa main. C'est un présent que m'a fait cette excellente dame Forbach, duchesse douairière des Deux-Ponts: quelques vers qui y sont relatifs doivent l'accompagner. »

Madame de Campan n'a pas rendu moins célèbre le bâton du maréchal Villars. « En 1730, dit-elle, la reine Marie Leckzinska se rendant à la messe, trouva le vieux maréchal de Villars appuyé sur une béquille de bois qui ne valait pas 30 sous. Elle l'en plaisanta, et le maréchal lui dit qu'il s'en servait depuis une blessure qui l'avait forcé à faire cette emplette à l'armée. La reine, en souriant, lui dit qu'elle trouvait sa béquille si indigne de lui, qu'elle espérait bien en obtenir le sacrifice. Rentrée chez elle, sa majesté fit partir M. Campan, son garçon de chambre, pour Paris, avec ordre d'acheter chez le fameux Germain la plus belle canne à béquille en or émaillé qu'il pût trouver, et lui ordonna de se rendre de suite à l'hôtel du maréchal de Villars, et de lui porter ce présent de sa part. Il se fit annoncer, et remplit sa commission. Le maréchal, en le reconduisant, le pria d'exprimer toute sa reconnaissance à la reine, et lui dit qu'il n'avait rien à offrir à un officier qui avait l'honneur d'appartenir à sa majesté, mais qu'il le priait d'accepter son vieux bâton; qu'un jour peut-être ses petits-fils seraient bien aises de posséder la canne avec laquelle il commandait à Marchiennes et à Denain. Comme on s'en doute, M. Campan mit le plus grand prix à ce bâton, et il a été conservé long-temps dans sa famille. Il fut perdu au 10 août 1792. »

Sous la restauration, les cannes de Benjamin Constant, en bois de cormier, ont obtenu une assez grande renommée; et, au château de Lagrange, propriété de M. de Lafayette, nous en avons vu une surmontée d'une pomme travaillée *en pierre de la Bastille*, qui se vendrait très cher si elle paraissait dans une vente publique. Aujourd'hui enfin, nous avons encore une canne célèbre, la seule dont on ait parlé depuis 1830; c'est celle d'un de nos plus féconds romanciers, qui vient de fournir elle-même le sujet d'un roman.

La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures. FÉNELON.

DE LA MODÉRATION DANS LA DOULEUR DES FUNÉRAILLES.

LÉGENDE MUSULMANE.

Préceptes. — Le saint prophète des Arabes, Mohammed (que Dieu lui soit propice et lui accorde le salut), a dit: « O » croyans! ne vous laissez pas aller aux emportemens de la » douleur lorsque meurent vos enfans. N'oubliez pas que la » mort, c'est la main de Dieu, qui les choisit et qui les prend, » pour éviter à leurs jeunes âmes le dur pèlerinage de la vie, » et pour leur faire goûter le repos au milieu des délices du » paradis. Le Seigneur sait mieux que vous ce qui vous est » utile et ce qui vous est nuisible. Heureux sont les hommes » qui ont vu mourir leurs enfans en bas âge, heureux ceux » qui peuvent avoir auprès de Dieu des intercesseurs inno- » cens, qui ne se lassent pas d'implorer la miséricorde divine » pour les péchés de leur père! Lequel d'entre vous peut dire » qu'il n'a pas besoin que Dieu lui pardonne et que sa grâce » lui soit demandée par une bouche pure? »

L'apôtre de Dieu nous a dit encore parmi les préceptes

que nous légua sa sagesse : « O croyans! ne versez pas de » larmes trop abondantes lorsque la mort vous sépare de vos » parens; car chacun de vos pleurs qui mouille la terre, » retombe sur eux comme une pluie de feu qui dévore leur » corps. Vous êtes tous les enfans de Dieu, et vous re» tournerez à lui, tous; ayez donc confiance en sa miséri» corde. »

Eclairés et soutenus par ces paroles divines, les fidèles qui accompagnent leurs parens et leurs amis au tombeau, modèrent leur affliction et implorent le Tout-Puissant pour qu'il juge le mort avec clémence. Et si la douleur, plus puissante sur le cœur des femmes, leur fait pousser des sanglots et leur arrache des larmes, elles ont grand soin de les toutes recueillir sur un mouchoir, de peur que si une seule touchait la terre, leur désolation ne fût une torture pour celui qu'elles regrettent. Que ceux qui n'ont pas la foi et dont le cœur est rebelle aux avertissemens du Très-Haut, méditent sur ce que rapporte à ce sujet la véridique *Sonna*, le livre authentique de nos traditions.

Exemple.—Il y a déjà beaucoup d'années que mourut un Musulman. Il était juste et pieux; chaque jour de sa vie, debout, assis, couché, il avait pensé à Dieu et pratiqué la bienfaisance envers les hommes; aussi franchit-il légèrement le pont *Sirath*, si fatal aux méchans; ses anges gardiens fidèles dépositaires de toutes ses actions, rendirent témoignage en sa faveur; et lorsque ses œuvres bonnes et mauvaises furent mises dans les deux plateaux de la balance, le bien était en telle abondance, qu'il mérita d'aller au séjour des justes. Or, comme il approchait des portes du jardin céleste, ses enfans, qu'il avait perdus avant la jeunesse, accoururent à sa rencontre. Les jeunes filles parées de robes blanches et couronnées de fleurs étaient à gauche, elles lui présentèrent dans de riches coupes d'or un lait pur, des fruits d'un goût exquis, pour réparer ses forces, et elles portaient dans leurs mains des serviettes de soie pour essuyer ses pieds. A sa droite étaient les jeunes garçons vêtus de fin lin, et coiffés de turbans verts; ils lui offrirent dans des vases de cristal une eau limpide et fraîche, pour qu'il se désaltérât et pour qu'il pût faire ses oblations. Tous le félicitaient sur sa bienvenue, lui parlaient de leur longue attente, et l'environnaient de soins empressés pour qu'il oubliât plus tôt les fatigues du voyage.

Mais le père, au milieu de cette innocente expression de la tendresse de ses enfans, les caressant l'un après l'autre, les pressant contre son cœur, s'aperçut avec étonnement que l'un d'eux était absent. Il regarde, inquiet, autour de lui, il le cherche, l'appelle... Il le découvre enfin à la porte de l'Eden, dans une triste attitude de souffrance, lui tendant les bras, et ne pouvant avancer comme s'il était lié. Le père court à lui, et après les plus vifs embrassemens, lui dit : « Comment, mon fils, m'aimerais-tu moins que ne m'aiment tes » frères? Pourquoi n'es-tu pas venu à ma rencontre avec » eux? Toi, que j'ai le plus aimé! » — Hélas! répondit l'enfant, la reconnaissance est encore dans mon cœur comme une perle blanche; non, mon père, je n'ai pas oublié votre amour, vous m'aimiez tant! vous m'avez trop aimé. Vous n'avez pu retenir vos larmes lorsque Dieu m'a rappelé à lui; et quand vous avez entendu fermer la pierre de mon tombeau, vous oubliant dans votre douleur, vous avez mouillé la terre de vos pleurs; et ils sont tombés sur moi, comme des flammes ardentes. J'ai bien souffert! mon père, je vous ai toujours aimé, et si aujourd'hui vous ne m'avez pas vu parmi mes sœurs et mes frères, c'est que je ne puis marcher, regardez la trace de vos larmes sur mes pieds!

Conclusion. — C'est ainsi que Dieu instruit les hommes pour leur rappeler sans cesse que tout sur la terre n'est qu'un acheminement à la vie future; que c'est par nos bonnes œuvres que nous tissons nous-mêmes le vêtement de bonheur dont nous serons couverts au paradis; qu'il nous faut prier les uns pour les autres, afin de nous réunir un jour dans le séjour de félicité; que les douleurs dans ce monde doivent être modérées par la prière, et ne pas nous faire oublier que nous ne nous quittons que pour nous retrouver.

L'âme languit dans l'obscurité; elle y contracte une espèce de rouille, ou s'abandonne aux chimères de la présomption, car il est assez naturel de s'en faire accroire lorsqu'on ne se compare à personne. S'agit-il ensuite de développer publiquement ses moyens? On est ébloui du grand jour, tout semble nouveau, tout étonne, parce qu'on a appris seul ce qu'il faut pratiquer au milieu de tous. QUINTILIEN.

En sortant de Dieppe, le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement : à droite, sur la berge élevée, on voit le mur d'un cimetière; le long de ce mur est établi un rouet de corderie. Un soir du dernier été, je me promenais sur ce chemin; deux cordiers marchant parallèlement à reculons, et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi voix. Je prêtai l'oreille; ils en étaient à ce couplet du *Vieux Caporal :*

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme!
Conscrits, au pas!
Ne pleurez pas
Ne pleurez pas.
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Ces hommes prononçaient le refrain : *Conscrits, au pas, ne pleurez pas... marchez au pas, au pas, au pas,* d'un ton si mâle et si pathétique, que les larmes me vinrent aux yeux : en marquant eux-mêmes le pas, et en dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du *Vieux Caporal.* Qui leur avait appris cette complainte? ce n'était pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom; mais un accent vrai, sorti de quelque part, était arrivé à leur âme du peuple. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait dans cette gloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantaient, au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat.

CHATEAUBRIAND.

Commerce d'œufs entre la France et l'Angleterre. — Les œufs de poules forment entre la France et l'Angleterre une branche de commerce très étendue. Un grand nombre de petits navires sont exclusivement employés à les importer dans la Grande-Bretagne, qui les reçoit presque entièrement par Londres et Brighton. Sur soixante-deux millions d'œufs qui sont, année moyenne, introduits de divers pays, tels que l'Allemagne, les Pays-Bas, les îles de Jersey, Guernesey, Man, etc., la France figure pour cinquante-cinq millions, c'est-à-dire pour les sept huitièmes.

Dans cette dernière répartition, le premier prix d'achat de chaque douzaine peut être estimé à 42 centimes; il s'ensuit donc que l'Angleterre se rend annuellement tributaire de la France pour plus de 4,583,333 douzaines d'œufs, ou 1,925,000 francs. Et en supposant que le fret, les bénéfices du marchand qui importe et de celui qui revend en détail, le droit d'entrée, la casse, la détérioration, etc., élèvent pour le consommateur le prix primitif de 42 c. à 1 f. 05 c., la dépense totale des consommateurs d'œufs de France en Angleterre sera de 4 812 500 fr.

Le droit d'entrée seul étant de 1 fr. 05 c. par 120, les œufs tirés de France paient tous les ans au fisc d'Angleterre une somme de près d'un demi-million.

MUSÉES DE MUNICH.

LA GLYPTOTHÈQUE.

Munich est l'une des villes de l'Europe où les beaux-arts reçoivent aujourd'hui le plus d'encouragemens. Le roi de Bavière actuel y a fait construire deux grands musées, l'un consacré à la sculpture, sous le nom de *Glyptothèque* (*gluphé*, sculpture), l'autre consacré à la peinture, sous le nom de *Pinacothèque* (*pinax*, *pinakos*, tableau).

La Glyptothèque a été construite sur les plans de M. le baron Klenze.

C'est dans ce monument que l'on admire la magnifique collection des marbres d'Egine, restes précieux de l'âge de la sculpture qui a précédé l'époque de Phidias.

Dans les diverses galeries de la Glyptothèque, toutes les sculptures sont disposées de manière à indiquer les progrès successifs de l'art depuis son origine. Il est vivement à regretter que l'on n'ait admis ni cette classification, ni aucune autre, dans notre Musée du Louvre; et nous ne doutons pas que l'on ne doive en grande partie attribuer au désordre et à la confusion où s'y trouvent les groupes, statues et bas-reliefs, le peu d'empressement et le peu de goût du public.

Lorque notre savant iconophile, M. Duchesne aîné, visite Munich en 1827, la Glyptothèque n'était pas encore entièrement construite. Voici la description qu'il en a donnée:

« La Glyptothèque est bâtie avec des marbres du pays. Sa forme est un parallelogramme avec un portique à huit colonnes d'ordre ionique en marbre rougeâtre. Les murs sont en pierres, et garnis intérieurement de briques recou-



(La Glyptothèque, musée de sculpture, à Munich.)

vertes en stuc. Plusieurs salles sont éclairées par le haut, d'autres le sont par les côtés; mais le jour vient seulement par les ouvertures faites dans la partie supérieure des murs, de sorte que, dans les deux systèmes, les statues seront également bien éclairées. Chacune des salles est d'un stuc de couleur différente; les ornemens dans les voûtes sont également variés, et les pavés, faits en grande partie avec des marbres de la Bavière ou du Tyrol, sont dessinés d'une manière qui indique un goût excellent. Dans l'un de ces pavés, on a incrusté des mosaïques antiques fort belles, entre des bandes de marbre dont les couleurs sont parfaitement bien choisies.

« Deux salles seront ornées de peintures à fresque exécutées par M. Cornélius. Dans l'une qui est terminée, on voit trois grands tableaux représentant les dieux de la fable avec les personnages qui les accompagnent ordinairement. Les peintures sont séparées par des ornemens arabesques, des caissons et des rosaces en sculpture, dont quelques parties sont dorées.

« Dans l'autre salle est l'histoire de Troie, aussi divisée en trois compartimens. La seule composition qui soit terminée représente le sac de cette ancienne ville. Au milieu est Priam renversé ayant près de lui Andromaque évanouie. A droite est Enée fuyant avec Anchise et Ascagne: à gauche les guerriers grecs tirent au sort leur butin.

« Déjà quelques statues sont placées dans ce vaste et beau musée; entre autres, le fameux Faune endormi; une Vénus qu'on dit être la célèbre statue de Gnide; le Silène tenant Bacchus dans ses bras; et Jason arrangeant sa chaussure. Toutes ces statues ont fait partie de la célèbre collection Farnèse. »

Aujourd'hui la Glyptothèque est terminée. Parmi les œuvres des sculpteurs modernes, on remarque le Pâris de Canova, et l'Adonis de Thorwaldsen.

La *Pinacothèque* rivalisera, de richesse, avec le musée de sculpture.

Au nombre des 900 tableaux que possède Munich se trouvent quatre tableaux de Raphaël, un de Michel-Ange, un de Jules Romain, un de Léonard de Vinci, trois de Poussin, un de Watteau, et de très beaux morceaux de Rubens, de Rembrandt, de Vanderwerf, Mieris, Terburg, et Gerard Dow



(Arabesque de la salle des Dieux, dans la Glyptothèque.)

Le palais de Schleissheim près Munich est orné de plus de 2 000 tableaux dont les plus précieux appartiennent à la vieille école de peinture chrétienne, et se recommandent par les noms de Martin Schongauer, Israël de Mecken, Michel Wolgemuth, Albert Durer, Lucas de Leyde, Albert Altorfer, Hans Burgmair, et Hans Hemmeling. On y voit aussi 48 tableaux de Téniers, dont l'un, représentant une foire d'Italie, contient, assure le cicerone, plus de 1,100 têtes, soit d'hommes, soit d'animaux.

— Un jour, dans le parc de Saint-James, Charles II rencontre un aveugle qui, averti de sa présence, cherchait à l'éviter : c'était Milton, l'apologiste de l'exécution de Charles Ier. — Monsieur, dit le roi au vieillard, voilà comme le ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon père. — Sire, répondit l'illustre poète, si les maux qui nous affligent dans ce monde sont le châtiment de nos fautes, votre père devait être bien coupable.

LE PEMMICAN.

Le pemmican dont il est tant parlé dans les expéditions au nord de l'Amérique, est la provision la plus précieuse que puissent emporter pour leur usage les Européens explorateurs de ces contrées encore si peu connues. Elle a l'avantage de se conserver long-temps, d'être parfaitement saine et d'occuper très peu de volume. Elle se compose principalement de chair de bison. On prend les parties charnues de derrière, on les coupe en petites aiguillettes très minces, on les fait sécher au soleil pour les broyer ensuite au moyen de pierres sur des blocs de bois dur. Quand on a réduit cette viande en quelque sorte en poudre, on la mêle intimement avec de la graisse fondue, dans le rapport de 2 à 1, et on renferme le tout dans un sac dont la peau de l'animal fait les frais. Chaque sac est ordinairement du poids de 41 kilog. Les Canadiens le nomment du mot français *taureau*; et en effet, un seul sac peut contenir tout le produit d'un animal : Cependant c'est presque toujours la chair de femelle que l'on consacre à cet usage; elle est plus estimée que celle du mâle.

Deux livres de pemmican suffisent pour la nourriture journalière d'un homme qui travaille; mais quand il est frais les *voyageurs* en mangent aisément chacun trois livres, et quelquefois davantage. C'est une importante ressource pour les Indiens dans les temps de disette et de grands froids, lorsqu'on ne peut sortir pour aller à la chasse. Ces peuples sont habitués à rester fort long-temps sans manger : le capitaine Back raconte qu'il a soutenu un grand nombre d'Indiens pendant plusieurs semaines en leur donnant seulement, chaque jour, une poignée de viande desséchée en poudre et à demi gâtée; c'était tout ce qu'il pouvait faire : lui-même et le chirurgien de l'expédition se contentaient pour ration journalière d'une demi-livre de pemmican.

On peut manger le pemmican cru ou bouilli dans un peu d'eau; quelquefois les traitans de pelleteries y ajoutent les jeunes pousses de quelques arbustes ; on peut y mêler aussi de la fleur de farine d'avoine. Le meilleur pemmican, le pemmican de luxe, est fait de viande parfaitement hachée, mêlée avec de la moelle et enrichie de différentes baies semblables à des raisins secs.

Cette provision, d'un transport facile, pourrait être d'un grand avantage pour des troupes qui auraient à faire des marches forcées. En y joignant pour les chevaux ces fourrages comprimés par la presse hydraulique qui réduit une botte de foin à l'épaisseur d'une planche mince, il serait possible à des parties de cavalerie de faire des excursions d'une quinzaine de jours, sans autre embarras que celui de quelques fourgons.

Il est vrai qu'il faut prendre goût à cette espèce de nourriture. La première fois qu'on en mange, on n'en est point extrêmement satisfait; et elle devient si dure que, pour la couper, il faut avoir souvent recours à la hache. Cependant

on s'y fait. Durant plusieurs mois, les *voyageurs* canadiens en mangent à tous leurs repas, et ne mangent absolument aucune autre chose.

L'AMIRAL RUYTER ET JEAN COMPANI.

En 1664, quelques navires d'une flotte hollandaise s'étant avancés à l'est de l'île de Gorée, et leurs barques naviguant vers la terre ferme du cap pour y aller faire de l'eau, le contre-amiral Van der Zaan descendit à terre, où il trouva un vieux nègre qui entendait et parlait la langue hollandaise, et qui lui demanda quel était celui qui commandait l'escadre des Provinces-Unies, en qualité d'amiral? — Van der Zaan lui dit que c'était Michel de Ruyter. — Quoi! s'écria le nègre, Michel, Michel, Michel de Ruyter? il y a près de 45 ou 46 ans que j'ai connu à Flessingue le garçon d'un bosseman qui s'appelait Michel de Ruyter. — Van der Zaan l'assura que c'était le même qui était alors amiral de l'escadre; mais le nègre, ne le pouvant croire, disait: Quoi, Michel qui a été le garçon d'un bosseman est maintenant amiral! Cela est impossible. — Van der Zaan continuait à lui affirmer que la chose était véritable; le nègre, qui se nommait Jean Compani, pria le capitaine de le mener au bord de Ruyter, afin qu'il pût revoir son ancien camarade, avec lequel il avait vécu et voyagé en sa jeunesse, et qu'il eût la joie de lui parler encore une fois. Il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il désirait, et Ruyter, le retrouvant après l'écoulement de tant d'années et l'entendant parler, n'était pas moins surpris que lui, et n'admirait pas moins un événement si peu commun. En effet, si le nègre voyait que son camarade, le garçon d'un bosseman, était devenu amiral de l'escadre hollandaise, l'amiral apprenait à son tour que celui qu'il avait fréquenté comme un misérable esclave, avait eu le bonheur de parvenir à la dignité de vice-roi des nègres de ce pays-là. Ensuite, celui-ci commença à parler de l'ancien temps qu'ils avaient passé ensemble en leur jeunesse; il avait une mémoire heureuse et nommait sans hésiter les noms de tous les ponts, de toutes les rues et de tous les quais de Flessingue; il rapportait les circonstances de tout ce qui lui était arrivé sur terre et sur mer avec Ruyter. Le vice-amiral lui fit de grandes caresses et eut beaucoup de satisfaction à l'entendre raconter les plaisirs innocens d'un âge où ils étaient exempts des soucis qui étaient venus ensuite traverser le reste de leur vie. Il lui fit plusieurs questions, et entre autres: S'il était encore chrétien, ayant été autrefois baptisé à Flessingue? — Le nègre répondit qu'il avait toujours retenu « *Notre Père* et *Je crois en Dieu* »; mais que, lorsqu'il parlait de la religion chrétienne, ses enfans et tous les gens de sa nation se moquaient de lui: ce qui faisait qu'il se contentait de demeurer chrétien en son cœur, et de servir Dieu selon les lumières qu'il avait reçues. On lui demanda s'il n'aimerait pas mieux demeurer en Hollande qu'en ce pays-là? — Il répondit que, quelque pauvre que fût son pays, il aimait mieux y vivre. — Il avait alors environ soixante ans, et depuis qu'il était retourné en sa patrie, il n'avait point laissé passer d'occasion de marquer son attachement pour les habitans de Hollande et de Zélande.

Le vice-amiral, lui ayant fait présent de quelques habits et d'autres choses qu'on estimait beaucoup en ce pays-là, le renvoya à terre extrêmement satisfait des civilités qu'il avait reçues, et qui furent encore accompagnées d'une décharge d'artillerie. Aussi Jean Compani, à son retour, fit-il retentir le nom de Ruyter parmi toute sa nation.

— On demandait à Rivarol son avis sur un distique: « C'est bien, dit-il, mais il y a des longueurs. »

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA PEINTURE EN FRANCE.

L'origine de la peinture n'est pas entourée en France du même éclat qu'en Italie. Cet art, pendant long-temps subordonné à l'architecture et à la sculpture, ne fut d'abord appliqué qu'à la décoration des édifices et à l'enluminure des livres de piété. Les manuscrits, trésors des bibliothèques modernes, furent presque tous *illustrés* dans les cloîtres dont l'obscurité dérobait, même aux contemporains, les noms des artistes ingénieux auxquels sont dus tant de curieux monumens.

Les essais de la peinture agrandie dans son but et dans ses moyens d'exécution, datent seulement du quatorzième siècle, époque où l'architecture et la sculpture, dites gothiques, avaient déjà atteint un degré de perfection et de pureté duquel elles ne pouvaient plus que déchoir.

Van Eyk, connu sous le nom de Jean de Bruges, avait depuis long-temps découvert et habilement pratiqué la peinture à l'huile. Cimabüe, Giotto, Masaccio, Orcagna, Mantegna, le frère de Saint-Marc, les Ghirlandajo, les Bellini, les Francia, Perugin, avaient déjà signalé, par des chefs-d'œuvre bien connus, le réveil de leur art, que nous n'avions encore à opposer à ces gloires de l'Italie d'autres illustrations nationales que celles de François d'Orléans, de Guillaume de Marseille, et de Claude. Ces deux derniers attachèrent leur nom aux premières splendeurs de la peinture sur verre, qui vint couronner par ses merveilleuses féeries l'œuvre des grands architectes des treizième et quatorzième siècles.

Il paraît, d'après Le Vieil (*Art de la peinture sur verre*), que les premiers vitraux parurent seulement dans le onzième siècle, sous le roi Robert, trois cents ans après que l'usage des vitres fut devenu commun pour les fenêtres. Les noms de l'inventeur de ce procédé, et des premiers peintres sur verre, si l'on peut appeler ainsi de simples ouvriers, ne nous ont pas été conservés. Ce serait considérer la peinture comme un métier que de voir un produit de ce bel art dans les premiers essais que l'on fit pour réunir, au moyen de coulisseaux de plomb, des fragmens de verre colorés. Aux onzième et douzième siècles c'était simplement une espèce de mosaïque transparente, de marqueterie en morceaux de verre, sur lesquels on appliqua les couleurs avec de l'eau de gomme, jusqu'au jour où l'on imagina de les cuire pour leur donner de la solidité. Ces morceaux, diversement figurés, n'offraient alors que des teintes plates et sans aucune gradation. Il y eut déjà un perfectionnement lorsqu'au moyen de larges traits on chercha à exprimer les parties ombrées.

Encouragé par la protection de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste, de saint Louis, l'art des vitraux avait fait de grands progrès au douzième et au treizième siècle. Sous Charles V, qui le favorisait par le magnifique emploi qu'il en faisait dans ses palais et surtout à l'hôtel Saint-Paul, à la Sainte-Chapelle, à l'église des Célestins et au Louvre, il avait dû prendre un grand essor. Animant par ses libéralités les peintres vitriers, ce prince leur accordait en outre des priviléges honorifiques et les déchargeait d'impôts par des édits qui, depuis, furent confirmés par quelques uns de ses successeurs.

La peinture de manuscrits avait aussi fait de grands progrès à cette époque, comme on peut en juger par les figures qui enrichissent les Heures du prince Jean, fils du roi Jean. Ces Heures doivent être citées parmi les plus beaux manuscrits de la Bibliothèque royale. Plusieurs de ces figures, largement drapées et d'un très bon style, sont dignes des meilleurs temps des anciennes écoles d'Italie. Ce manuscrit, joint à quelques autres tels que *les Gaiges de batailles* (Bibl. royale, manusc. n° 8024), prouvent que les premiers progrès de la peinture en France ne sont point dus à l'Italie.

On ne peut cependant se refuser à croire que le séjour des

papes à Avignon n'ait exercé une grande influence sur le perfectionnement de la peinture sur verre, qui florissait particulièrement dans le midi de la France. Il est probable que Guillaume de Marseille et Claude, qui furent appelés à Rome, pour orner de leurs merveilleux vitraux les fenêtres du Vatican, n'avaient pas contemplé sans fruit les belles peintures de Giotto, qu'on admire encore aujourd'hui dans la cathédrale d'Avignon.

L'art de la peinture fit peu de progrès depuis le règne de Charles V jusqu'à celui de François Ier, qui détermina en France la renaissance des arts. Plein d'enthousiasme pour les écoles de l'Italie dont il connaissait et appréciait les principaux chefs-d'œuvre, ce prince rassembla autour de lui tous les artistes italiens qu'il put détacher de leur patrie.

Parmi les peintres, nous citerons Léonard de Vinci, le Rosso, connu sous le nom de maître Roux, Bagnacavallo, Miniati, Luca Penni, et enfin Primatice de Bologne, peintre et architecte, qui succéda à Rosso dans la charge de surintendant des bâtimens du roi.

Ces artistes, qui activèrent le développement de la peinture, trouvèrent en France d'heureux imitateurs, et quelquefois de dignes émules. Parmi les peintres qui, sous la direction de Primatice, travaillèrent à la décoration du Louvre et du château de Fontainebleau, on remarque : Claude Baldouin, Louis Dubreuil, Jean et Virgile Baron, Fantose, Francisque Cachetemier, Charles Carmois, Charles et Théodore Dorigny, Michel Gérard, François et Louis Lerambert, Simon Le Roy, Michel Rochetet, et Germain Musnier.

A ces fastes incontestables de notre gloire nationale, nous joindrons encore le nom déjà connu de nos lecteurs, d'un habile peintre verrier, de Bernard Palissy, le potier, qui fut aussi graveur en pierres fines, et qui prenait le titre d'*inventeur et ouvrier des rustiques figurines du roi et du connétable Anne de Montmorency* (voy. le portrait de Bernard Palissy, 1833, p. 385). Bernard Palissy continua, sous François Ier, l'œuvre de Claude et de Guillaume; car la peinture de vitraux ne fut pas oubliée sous ce règne qui vit fleurir tous les arts à la fois. Les peintres italiens échangèrent en France leurs précieuses leçons contre les secrets de la peinture sur verre, qu'ils naturalisèrent ensuite dans leur patrie. La cathédrale de Sens prouverait qu'ils firent dans ce genre de rapides progrès, si les vitraux de cette église ont été exécutés, comme quelques uns le croient, par Primatice et non par Jean Cousin.

Les règnes de Henri II, de François II et de Charles IX virent fleurir l'architecture et la sculpture au détriment de la peinture, qui fut pendant quelque temps négligée; puis vinrent les troubles de la Ligue qui apportèrent une longue interruption aux progrès de l'art; mais sous le règne de Henri IV la peinture parut se réveiller; le Louvre et les Tuileries, continués avec activité sous les prédécesseurs de ce prince, attendaient une décoration intérieure. Toussaint Dubreuil, l'un des artistes les plus habiles de ce temps, peignit entièrement la galerie d'Apollon qu'on restaure aujourd'hui. Dubreuil eut pour élèves Jacob Bunel de Blois, Arthus Flamand, Pasquier, Jean de Brie, Homet, et Guillaume Dumée.

Ce fut une époque de transition dans l'art comme dans la langue. Pendant que Malherbe s'efforçait de ramener la poésie et toute la littérature nationales à la forme latine, Étienne du Pérac, peintre et architecte d'un talent tout au plus estimable, travaillait de toutes ses forces à changer la forme éclectique ou plutôt incertaine qui distingue l'art de la renaissance.

Il fut secondé dans ses efforts par Fréminet, premier peintre du roi, qui travailla, aux Tuileries, à l'appartement de la reine. Certes, jamais révolution plus importante ne fut dirigée et accomplie par de plus médiocres esprits.

Ces ouvriers obscurs préparèrent sourdement le réseau de conventions, de préjugés et de principes absolus qui surprit et emprisonna la grande époque de Louis XIV, où la forme gréco-romaine prévalut sur toutes les traditions nationales et sur les importations heureuses du grand siècle de Léon X.

Disons-le cependant, la peinture, à cette époque, se montra le plus indépendant de tous les arts. Elle persista à chercher dans l'Italie moderne ses inspirations et ses modèles, et on la vit quelquefois résister mieux que la poésie et surtout que la sculpture, à l'engouement mythologique de la cour.

La vie entière de Nicolas Poussin parle en faveur de cette assertion : ce grand homme voulut toujours habiter l'Italie, et, à l'exception de ses paysages qui procèdent par le caractère de ceux du Dominiquin, tous ses tableaux appartiennent évidemment à une inspiration et à une volonté tout individuelles.

Appelé en France pour concourir à la décoration de Versailles, et placé entre les dangers de la résistance et la honte de la soumission, il prit le parti de la fuite et abandonna sans contestation à Lebrun la dictature dont celui-ci abusait d'une façon si outrageante (voy. 1833, p. 55).

Charles Lebrun, premier peintre de Louis XIV, avait toute la faveur de ce prince qui l'avait nommé chancelier et recteur de l'Académie, et qui lui abandonnait la haute direction de tous les grands travaux.

Claude Gelée, dit le Lorrain, se montra tout aussi rebelle que le Poussin aux exigences de la vogue. Ce fut un grand paysagiste et un mauvais courtisan.

Philippe de Champagne fut toujours habile quand il se soumit, et toujours admirable quand il résista.

Quant à Juste d'Egmont d'Anvers, peintre et fondateur de l'Académie de peinture, sa haute position suffit presque à indiquer le parti qu'il adopta.

Les deux Mignard, Nicolas Loyr, Noël Coypel, Jean Jouvenet et beaucoup d'autres furent tous académiciens ou peintres du roi.

Lesueur se tint en dehors de toute imitation. Il fit de la peinture religieuse, et se montra toujours sérieux et fervent. Lesueur n'a, dans l'école française, d'autre rival que Nicolas Poussin.

Le rigorisme des principes d'art adoptés par le dix-septième siècle devait amener une réaction violente.

Le cavalier Bernin, qui, après avoir faussé le goût de l'Italie entière et déterminé la décadence de l'art dans sa patrie, avait échoué en France devant les susceptibilités inflexibles de l'art classique, le cavalier Bernin triompha, en France, de la Grèce, après avoir vaincu Rome dans Rome. Romanelli son favori et son imitateur, avait déposé en France, pendant le règne de Louis XIV, des germes de corruption que le soleil de la Régence devait féconder activement. La déroute de l'art grec commença par l'architecture; la sculpture suivit de près; mais ni les convulsions étranges de l'architecture, ni les contorsions délirantes de la sculpture, admises à danser devant les favorites, n'égalèrent en désordre les complaisances de la peinture.

Le paysage n'eut plus que des arbres bleus, des eaux vert-tendre, des nuages roses et des terrains lilas. Les fleurs les plus fraîches pâlirent, comme dans les madrigaux de l'époque, auprès du teint des bergères de Watteau, des amours de Boucher, des marquises de Lancret, et des anges ou des madones de Carle Vanloo. Ces quatre hommes d'une merveilleuse habileté, et en qui la recherche du faux fut sans doute une erreur autant du sens que la tendance systématique d'une volonté corruptrice, entraînèrent après eux tous les artistes qu'une médiocrité rebelle, ou qu'un génie supérieur ne retint pas sur les bords du torrent.

Enfin, à la réaction du dix-huitième siècle a succédé, pendant la révolution de 89, une réaction non moins violente, préparée par Vien et accomplie par David. David remit en honneur l'étude de l'antique et l'autorité du goût académique. Il fut suivi dans la voie qu'il avait ouverte par des artistes d'un talent remarquable qui, en modifiant des principes trop exclusifs sans doute, mais préférables à la licence du der-

nier siècle, ont fait, sous l'Empire et sous la Restauration, la gloire de l'école française.

PAYSANS DES ALPES.

Dans une belle soirée du dernier automne, je traversais la vallée de la Salza que dominent quelques uns des plus riches pâturages des Alpes, et j'y vis descendre du sommet des montagnes de nombreux troupeaux abandonnant leurs stations d'été. Les bergers étaient chargés de seaux, de barattes et d'autres ustensiles nécessaires à la fabrication du fromage. On apercevait de tous côtés des groupes joyeux de femmes et d'enfans qui s'empressaient au-devant de leurs époux ou de leurs pères.

J'arrêtai plusieurs de ces braves gens qui depuis trois mois entiers n'avaient point quitté les montagnes; ils étaient pesamment chargés, et leur village était en vue; aussi éprouvai-je une certaine honte à les prier de s'arrêter trois ou quatre minutes pour me permettre de les esquisser; mais quelques pièces de monnaie leur parurent un tel dédommagement du temps que je leur dérobais, que mes scrupules furent bientôt calmés.

Dans toute la chaîne alpine de Suisse, du Tyrol et de l'Italie, à l'approche de l'été, les paysans conduisent leurs troupeaux sur les pâturages de montagnes inhabitables du-



(Paysans des Alpes retournant au village. — Esquisse d'après nature.)

rant l'hiver et le printemps; les hauteurs respectives de ces stations et par conséquent les divers degrés de froid qu'on y éprouve, déterminent les époques de l'année auxquelles il faut fréquenter chacune d'elles. Celles qui s'élèvent à 1 800 ou 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ne sont accessibles que peu de temps, car la neige ne les abandonne qu'en juin et l'hiver y ressaisit son empire à la fin du mois d'août ou au commencement de septembre.

C'est dans ces lieux élevés que l'on construit les châlets pour abriter les bergers et leurs troupeaux. En certaines localités les paysans y séjournent toute la saison, ne revenant que deux ou trois fois au village pour y prendre une petite provision de viande et varier un peu leur nourriture habituelle, composée du lait de leurs bestiaux et des fromages qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Comme on ne peut atteindre la plupart de ces pâturages que par des passages escarpés et sinueux, il faut transporter à dos d'homme toutes les provisions et tous les ustensiles. C'est pour cela que l'on voit si chargés les paysans dont j'ai pris l'esquisse.

Quelquefois un seul individu a dix ou quinze vaches à garder, au milieu des forêts de pins, des rochers et des glaciers: il demeure dix ou douze semaines sans voir une créature humaine.

L'aspect de ces pâtres est en général sale et misérable, et leur besoin de voir d'autres hommes est si vif, qu'ils font souvent plusieurs lieues par des chemins affreux uniquement pour se trouver sur le passage d'un des voyageurs qui de temps à autre vont visiter ces montagnes, et échanger avec lui quelques paroles.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

HOTELS-DE-VILLE.

SAINT-QUENTIN.



(Vue de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Quentin, département de l'Aisne.)

Nous avons déjà publié, dans la 38e livraison, page 300, de l'année 1833, quelques sculptures qui décorent la façade de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Quentin. Voici une vue de cet édifice, exemple intéressant de transition entre le style ogival qui préside encore à sa partie inférieure, et le style dit de la renaissance qui se trouve plus nettement caractérisé dans sa partie supérieure. La date de son achèvement est de 1509, ainsi que l'enseigne l'inscription composée par un chanoine de Saint-Quentin, que nous avons citée : D'un mouton et de cinq chevaux, etc. Ce même chanoine, aussi renommé dans son temps pour son savoir que pour sa scurrilité, avait aussi imaginé une sorte d'anagramme, de rébus, ou de logogriphe sur son propre nom. Ces espèces de jeux littéraires étaient fort goûtés de nos aïeux ; et l'exemple que nous allons en donner pourra servir d'exercice à nos lecteurs pour deviner ces énigmes qui se rencontrent assez souvent sur les monumens graphiques du moyen âge ; chaque membre de phrase est un rébus qui contient l'indication d'une ou de plusieurs lettres dont se compose le nom :

Prends le croissant et celle qui n'est rien	CH
Teste d'Adam et le courroux d'un chien	AR
Celle qui vole, et qui fait le miel	LE
Serpent sifflant; mon nom feras entier.	S
Puis prend l'armet du grand doit cousturier,	D
La teste d'Eve faisant cire et miel,	E
Celle qui bec, qui n'a teste ne pié	BO
Joins y sans ver des vervelles * doiseau	VELLES.
Tout ressemblé par fera mon appeau **.	

Notre jovial chanoine s'appelait Charles de Bovelles.

Selon certains auteurs la ville de Saint-Quentin, nommée *Samarobride* sous les Gaulois, perdit son nom sous la domination romaine, et reçut celui d'*Augusta Veromanduorum*, sans perdre le droit de se gouverner selon ses anciennes coutumes. Quelques antiquaires ont prétendu que la capitale des Veromandui n'était pas Saint-Quentin, mais bien *Vermand*, village situé à quelque distance. Quoi qu'il en soit, l'*Augusta Veromanduorum* fut détruite par les barbares. En 303, des apôtres chrétiens pénétrèrent dans cette partie de la Gaule-Belgique, pour convertir à leur foi les peuples qui l'habitaient. A la tête de ces hommes se trouvait Quentin, fils d'un sénateur romain nommé Zénon. Rictius Varus ou Rictio Vare, préfet de la province, pour l'empereur romain, fit subir le martyre à l'intrepide apôtre, qui mourut en proclamant sa foi au milieu des plus horribles supplices. Le cadavre de Quentin fut jeté dans la Somme. Mais, en 357, une dame romaine nommée Eusebe, le fit retirer de l'eau, et lui éleva un tombeau à quelque distance. Une chapelle fut construite en l'honneur du saint, et les miracles qu'on attribua à ses reliques attirèrent bientôt une population nombreuse. La chapelle ne tarda pas à être remplacée par une église, et l'un des évêques, *saint Eloi*, de populaire mémoire, enferma les reliques du saint dans une châsse magnifique, ouvrage de ses mains. Bientôt cette église devint insuffisante elle-même, et là, comme à l'origine de tant d'autres villes, l'histoire nous montre une nation policée naissant pour ainsi dire des cendres d'un martyr, et, peu à peu, une cité florissante se grouper autour d'un tombeau.

Située dans le comté de Vermandois dont elle était la capitale, au cœur même de cette contrée composée principalement de la Picardie et de l'Ile-de-France, qui fut le berceau de la monarchie et le plus ancien domaine des rois de France, la ville de Saint-Quentin eut toujours pour habitans une population dont les mœurs offrent pour traits les plus saillans une haute dignité pleine d'énergie et d'enthousiasme, mêlée à une sorte de candeur et de loyauté natives. Les rois de France trouvèrent toujours un appui énergique et un attachement inviolable en échange des priviléges dont ils respectèrent la libre possession, chez ces populations jalouses de leur indépendance.

Saint-Quentin, qui avait conservé même sous le joug du grand peuple ses coutumes propres et ses lois antiques, s'enorgueillit encore d'être une des premières villes de France qui obtinrent le droit de commune. Avant le milieu du neuvième siècle, Albert Ier, comte de Vermandois, octroya à la ville une charte dans laquelle il reconnaissait son ancienne franchise; et, plus tard, lorsqu'Aliénor, comtesse de Vermandois, veuve sans enfans de ses quatre maris, céda au roi Philippe-Auguste ses droits sur le comté, elle ne le fit qu'à la condition expresse de la reconnaissance formelle, par le roi, de ces mêmes priviléges. En effet, Philippe Auguste donna, en 1195 une nouvelle charte qui rappelait et confirmait celle du comte Albert. Dans cette charte le roi de France reconnaît à ses sujets le droit de disposer librement de leurs biens et de leurs personnes, de fortifier leur ville, de rendre la justice, et de s'imposer eux-mêmes; il ne s'y réserve que la connaissance de certains crimes, le droit de lever des troupes, et quelques taxes peu importantes, en un mot, que les droits inséparables de la suzeraineté féodale. Les articles suivans extraits et traduits de la charte latine même donneront une idée des garanties que renfermait cette *constitution*, dont la date, comme nous l'avons dit, remonte au neuvième siècle.

« III. La commune est établie de telle sorte que les hommes » de la commune resteront, eux et leurs biens, libres et » tranquilles. Ni nous, ni d'autres, ne pourrons rien pré- » tendre sur qui que ce soit de la commune, si ce n'est du » jugement des échevins; ni nous, ni d'autres, ne clame- » ront la main morte sur aucun homme de la commune.

» XLIV. Le mayeur et les jurés pourront, sans forfaire, » fortifier la ville partout où ils auront résolu de le faire, en » quelque partie de la terre que ce soit.

» XLII. Nous ne pourrons lever aucun ban (aucune » amende), ni aucun impôt sur les biens des bourgeois. »

Grâces aux bienfaits d'un gouvernement aussi favorable, Saint-Quentin ne tarda pas à devenir une des villes les plus florissantes du nord de la France. Mais si les rois respectèrent constamment la source de cette prospérité, ils trouvèrent constamment aussi aux jours d'épreuve et de danger une fidélité inébranlable chez ses habitans, dont ils avaient su se concilier l'affection et le respect. A la fameuse bataille de Bouvines, les bourgeois de Saint-Quentin firent preuve de la plus grande bravoure. Deux Saint-Quentinois se couvrirent de gloire à la défense du roi et contribuèrent puissamment au gain de la bataille. C'étaient Gerard de la Truie et Nalon de Montigny : ce dernier portait l'oriflamme. Sous Louis XI, la ville deux fois livrée aux Bourguignons, rentra deux fois volontairement sous la domination française. Au seizième siècle, elle soutint, contre Philippe II, à la tête de 60 000 alliés, un siége formidable. Mais accablée par le nombre, elle succomba après vingt-cinq jours de tranchée. Le trésor de l'église qui était de la plus grande richesse fut dilapidé; et entre autres objets précieux dont il fut dépouillé le vainqueur emporta en Espagne les tapisseries d'or qui retraçaient les circonstances du martyre de Saint-Quentin, et qui servirent à décorer le palais de l'Escurial. Sur la façade de l'Hôtel-de-Ville une inscription latine, dont nos lecteurs ont lu la traduction dans notre premier article, fut destinée à perpétuer, parmi les Saint-Quentinois, le souvenir de cette glorieuse défaite. Lorsque Henri IV eut à faire reconnaître par la force des armes ses droits à la couronne de France, Saint-Quentin se prononça hautement pour la cause du Béarnais; en 1589, ce prince vint visiter la ville qui le reçut solennellement, lui offrit un dîner dans la maison commune, et lui donna les témoignages d'un dévouement qui ne se démentit pas dans les circonstances les plus difficiles.

Premières impressions d'un père. — Ami, mon cœur n'éprouva que de la tristesse lorsque l'on me présenta mon enfant qui venait de naître. En voyant ce pauvre être faible, je songeai à tout ce que j'avais souffert et à tout ce qu'il serait appelé à souffrir. Mais quand sa mère le prit dans ses bras et le suspendit à son sein, en se penchant vers lui et en lui souriant avec des yeux pleins de larmes, je me sentis tout entier saisi d'une émotion inexprimable, je m'approchai avec transport, et mes lèvres brûlantes imprimèrent le premier baiser de père. J'oubliai alors mes douloureux souvenirs et mes présages funestes : je regardai avec attendrissement la figure innocente de cet ange qui se confondit dans ma pensée avec toi, ma bien-aimée ! L'enfant m'était déjà cher par amour pour la mère, et la mère plus chère aussi par amour pour l'enfant. *Traduit du poète anglais* Keats.

---

* La vervelle était une petite plaque que l'on attachait au pied des oiseaux de proie, et sur laquelle on gravait les armes des seigneurs auxquels ils appartenaient.

** Appeau, appel, façon dont on appelle.

HOMONYMES.

(Voyez p. 45 et 187.)

MAISON DE BOURBON-CONDÉ

|| Les personnages peu remarquables sont omis, à moins de nécessité pour établir les filiations.

|| Condé, ville du Hainault, entra dans la maison de Bourbon par le mariage de F. de Bourbon, comte de Vendôme, aïeul du premier Condé, avec Marie, héritière de Pierre de Luxembourg.

|| En 1688, Henri-Jules, prince de Condé, recueillit le patrimoine des Guise, du chef de sa femme, Anne de Bavière. Qui se fût imaginé, au XVIe siècle, que bientôt les Bourbon hériteraient des Guise?

LOUIS I, premier prince de Condé.

Frère d'Antoine, roi de Navarre, et de Charles, cardinal de Bourbon (1835, p. 374). Sa participation secrète à la conjuration d'Amboise (1834, p. 397), et d'autres manœuvres contre les Guise, le firent traduire devant une commission judiciaire et condamner à perdre la tête. Le chancelier L'Hospital, qui avait refusé de signer la sentence et qui voulait sauver le prince, s'efforçait, d'accord avec la reine-mère, de gagner du temps, lorsque François II vint à mourir. Les princes lorrains cessèrent alors pour un temps d'avoir la haute main dans l'État, et Condé recouvra sa liberté; peu après, un arrêt du Parlement le déclara innocent. Quand la guerre civile éclata (voy. p. 162), il se mit ouvertement à la tête des Calvinistes. A la bataille de Jarnac, il fut assassiné, après s'être rendu, par un capitaine des gardes du duc d'Anjou (16 mars 1569). De Thou a résumé ainsi son éloge : « La valeur, la constance, l'esprit, l'adresse, la sagacité, l'expérience, la politesse, l'éloquence et la libéralité se trouvèrent réunis en lui à un degré éminent. » — Il était petit et bossu.

|| Dans la lutte de la maison de Bourbon et de la maison de Guise, les Bourbons furent constamment divisés entre eux, tandis que leurs habiles rivaux, à qui ils faisaient belle chance par leur politique divergente, agirent presque toujours comme un seul homme (voy. p. 45). Le père de Henri IV servit les Guise; le vieux cardinal de Bourbon ne devait être qu'un roi transitoire pour aider à leur usurpation; le cardinal de Bourbon, deuxième du nom, voulut supplanter Henri IV; le comte de Soissons fut alternativement de tous les partis.

Henri I, prince de Condé, né en 1552, était, dit Brantôme, un prince très libéral, doux, gracieux et très éloquent. Sa carrière militaire, presque toujours malheureuse, fut singulièrement active. Mort empoisonné en 1588. Henri de Navarre, en apprenant sa mort, versa des larmes, et dit qu'il avait perdu son bras droit.

Charles, cardinal de Bourbon, eut un parti pour le porter au trône; il mourut en 1594. *Il ne faut pas le confondre avec son oncle* (Charles X).

Charles, comte de Soissons, flotta entre les différentes factions au gré d'une ambition capricieuse et sans portée; il mourut en 1612.

Louis, comte de Soissons, né en 1604, offrit ses services aux protestans de La Rochelle, qui les refusèrent. Il prit alors part au siége de cette place. En 1641, à la tête d'une armée de mécontens et d'étrangers, il gagna la bataille de la Marfée contre l'armée royale; après l'action, il fut tué, on ne sait par qui, d'un coup de pistolet.

Marie, femme du prince de Savoie-Carignan, et aïeule du prince Eugène dont le génie militaire nous fut si fatal.

Henri II, prince de Condé, élevé dans le catholicisme, fit avec ardeur la guerre aux protestans. Né en 1588, m. en 1646.

Louis II, dit le grand Condé, à l'âge de 22 ans, remporta la victoire de Rocroi, qui préserva la France de l'invasion. Il a exposé sa gloire par le rôle qu'il joua durant les troubles de la minorité de Louis XIV, et surtout en faisant la guerre à sa patrie sous les drapeaux espagnols. Lorsque le roi lui eut pardonné, il gagna encore de grandes victoires, et fit la conquête de la Franche-Comté. Né en 1621, mort en 1709.

Anne-Geneviève, duchesse de Longueville; née en 1619, elle mourut en 1679. Voyez 1835, p. 308.

Armand, prince de Conti. Dans la guerre de la Fronde, il commanda l'armée opposée à celle de son frère; puis devint chef, ainsi que lui, de la cabale des Petits-Maîtres. Né en 1629, mort en 1666.

Louis-Armand I, prince de Conti, se distingua, ainsi que son frère, dans une campagne contre les Turcs. Il mourut en 1685.

François-Louis, prince de Conti, fut élu roi de Pologne par un parti qui succomba. Massillon a prononcé l'oraison funèbre de ce prince qui a laissé une belle mémoire. Né en 1664, il mourut en 1709.

Louis-Armand II, prince de Conti. Né en 1695, mort en 1727.

Louis-François, prince de Conti, s'est illustré à la tête d'une armée envoyée en Piémont. Né en 1717, il mourut en 1776.

Louis-François-Joseph, pr. de Conti, n'émigra pas avec les princes. Mort en Espagne en 1814. M. Achaintre rapporte dans son Histoire de la maison de Bourbon, que Louise de Mont-Cair-Zaïm, fille du dernier prince de Conti, morte en 1825, fut nommée *chevalière de la Légion-d'Honneur* après avoir long-temps servi dans un régiment de dragons.

Henri-Jules, prince de Condé, combattit vaillamment aux côtés de son père. A la fin de sa vie, sa tête s'étant dérangée, il devint le jouet des courtisans (voir Saint-Simon); on a prétendu que le paroxisme de sa maladie s'annonçait par des aboiemens réitérés, et qu'il se croyait alors transformé en chien de chasse. Né en 1643, mort en 1709.

Louis III, prince de Condé, fut digne, par sa bravoure, de porter le nom de Condé. Né en 1668, mort en 1710.

Louis-Henri, prince de Condé, né en 1692, mort en 1740, fut premier ministre de Louis XV après la mort du régent. Sous son ministère, les affaires furent conduites par la marquise de Prie, vendue à l'Angleterre, et la fortune de l'État fut compromise par les expériences financières des frères Pâris. La Biographie universelle ne qualifie *prince de Condé* ni Louis-Henri (duc d'Enghien et de Bourbon), ni Louis III son père (duc de Bourbon-Condé); cependant l'un et l'autre hériterent de ce titre. On inscrivit sur les écuries de Chantilly : « Louis-Henri de Bourbon, *septième prince de Condé*, a fait construire cette écurie et les bâtimens, etc. »

Louis, comte de Clermont, fut d'abord abbé de St-Germain-des-Prés, commanda en chef l'armée de Hanovre, et perdit la bataille de Crevelt. Né en 1709, mort en 1770.

Louis-Joseph, prince de Condé, organisa sur les bords du Rhin l'armée des émigrés qui porta son nom. Né en 1736, mort en 1818.

Louis-Henri-Joseph, prince de Condé, fut de l'armée de son père, ainsi que le duc d'Enghien son fils, dont on sait la triste fin. Ces princes montrèrent un grand courage, mais ils s'étaient faits les auxiliaires des puissances coalisées contre leur patrie.

|| **Les Condé de Normandie.** Une famille normande a porté le nom de Condé. On compte parmi ses membres Audin de Condé, surnommé de Bayeux, chapelain de Henri I roi d'Angleterre et duc de Normandie; évêque d'Evreux en 1112; — et Turstin de Condé, son frère, archevêque d'York. Cette famille avait pris son nom du village de Condé, près de Bayeux.

|| La famille de Bourbon-Condé, qui se divisa en trois branches, est entièrement éteinte : le second et dernier Soissons mourut en 1641, le dernier Conti en 1814, et le dernier Condé en 1830. Cette race méritait de finir sur un champ de bataille.

LE PONT D'ARC.

Le pont d'Arc, situé à peu de distance du petit village d'Arc, dans le département de l'Ardèche, joint les deux rives de l'Ardèche par un quartier de roc, enfoncé bien avant dans les terres. La superficie en est vaste et cultivée; toutefois la végétation y est moins vivace que sur les montagnes qui l'avoisinent. On voit de chaque côté de l'Ardèche quelques aspérités, recouvertes d'une mousse épaisse et terreuse, où croissent de petits arbustes dont les racines s'étendent dans les fissures du roc

L'Ardèche qui coule sous ce pont, que la nature semble avoir jeté là comme par enchantement, est une petite rivière qui prend sa source dans les monts du Vivarais, et mêle ses eaux à celles du Rhône, à une lieue environ du Pont-Saint-Esprit. Cette petite rivière, qui sépare le Languedoc



(Le pont d'Arc, département de l'Ardèche.)

du Vivarais, se précipite avec une rapidité qui la rend fort dangereuse à l'époque de la fonte des neiges, et bien souvent le batelier y voit périr en une heure les fruits d'une vie tout entière. Heureux encore s'il ne se brise pas lui-même avec sa barque contre les angles des rochers dont sont hérissées les deux rives. Le lit de l'Ardèche est un roc qui a quarante pieds d'épaisseur, et que le ciseau peut à peine entamer. C'est de ce rocher, percé en forme de voûte par les crues immenses de ce petit torrent, qu'est formé le pont d'Arc, une des merveilles de la France qui ne doivent rien à la main de l'homme.

Oreilles coupées; un moyen d'acquérir. — Il règne dans le Foutatoro, pays situé à l'est de notre colonie du Sénégal et en-deçà du fleuve de ce nom, une singulière coutume. « L'esclave qui veut changer de maître, dit M. Mollien, va par surprise ou par force couper l'oreille à l'homme qu'il affectionne; dès ce moment il lui appartient, et son ancien maître ne peut le reprendre. Tel était l'accident qui avait rendu sourd mon compagnon de voyage : deux esclaves lui avaient successivement coupé chacun une oreille au ras de la tête, et la plaie en se fermant avait entièrement coupé le conduit auditif. Voilà certes un homme bien malheureux de sa réputation de bonté qui attirait vers lui les esclaves. A présent, gare à ses chevaux! car puisqu'il n'a plus d'oreilles, ce seront celles de ces animaux que les esclaves fugitifs viendront couper. » Cette coutume s'est peut-être établie comme un frein contre ceux qui auraient embauché les esclaves de leurs voisins. M. Caillié, en racontant ce même usage, dit que l'on tue les chevaux au lieu de leur couper simplement l'oreille. La compensation est en effet mieux établie : les oreilles d'un homme valent bien la vie d'un cheval.

Le juge qui fait acception des personnes ne fait pas bien ; pour une bouchée de pain il trahira la vérité.

Proverbes de Salomon.

Goût et Génie. — Le Génie enfante, le Goût conserve. Le Goût est le bon sens du Génie; sans le Goût, le Génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, est encore plus rare que la faculté qui crée. L'Esprit et le Génie diversement répartis, enfouis, latens, inconnus, *passent souvent parmi nous sans déballer*, comme dit Montesquieu : ils existent en même proportion dans tous les âges; mais dans le cours des âges il n'y a que certaines nations, chez ces nations qu'un certain moment où le Goût se montre dans sa pureté. Avant ce moment, après ce moment, tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages accomplis sont si rares; car il faut qu'ils soient produits aux heureux jours de l'union du Goût et du Génie. Or cette grande rencontre, comme celle de quelques astres, semble n'arriver qu'après la révolution de plusieurs siècles et ne durer qu'un instant.

CHATEAUBRIAND.

LE TIREUR D'EPINE.



(Le Tireur d'épine, bronze antique, haut de 2 pieds et demi.)

Ce bronze antique, l'un des restes les plus rares et les mieux conservés de l'art antique, est aujourd'hui au musée du Vatican : on le voyait autrefois au Capitole dans le palais des Conservateurs. Il a été possédé par le musée Napoléon. C'est le traité de Talentino qui l'avait cédé à la France. — Est-ce un faune? est-ce un jeune athlète vainqueur aux courses du stade? on est divisé sur ces questions. Un homme du peuple à Rome vous dirait romanesquement que c'est un jeune berger qui, pendant une guerre du moyen âge, ayant été envoyé pour épier les mouvemens de l'ennemi, s'enfonça une épine dans le pied.

Le travail de la tête et des cheveux donne l'idée du fini le plus précieux. La naïveté de la pose est d'un grand charme. Il paraît que quelques réparations importantes ont été faites en diverses parties au seizième siècle. Les yeux sont creux, et l'on suppose que l'artiste grec y avait ajouté des prunelles d'argent, selon un usage assez ordinaire.

DES JARDINS CHEZ LES CHINOIS.

Les Chinois ont eu un peintre nommé *Lepqua*, célèbre pour la décoration des jardins.

Ils ne tendent, dans cet art, qu'à imiter la nature et ses irrégulières beautés. Le premier objet auquel ils s'attachent est la conformation du sol; ils prennent leurs dispositions selon qu'il est uni, montueux, incliné, étendu ou restreint, aride ou marécageux, semé de rivières, de sources, ou privé d'eau. Leur génie se déploie ensuite d'après le caprice des lieux mêmes, et saisit habilement les moyens d'en voiler les défauts ou d'en perfectionner les avantages.

Les Chinois aiment peu à marcher; aussi rencontre-t-on rarement chez eux, comme dans nos plantations européennes, des avenues ou des promenades spacieuses. Tout le terrain est employé à des scènes variées, et, de tous côtés, des allées tortueuses et tracées dans de petits bois conduisent à différens points de vue, dont chacun est marqué par une bâtisse ou quelque autre objet de repos.

Leurs artistes distinguent trois différentes espèces de scènes auxquelles ils ont donné le nom d'*agréables*, d'*horribles* et d'*enchantées*: ces dernières répondent assez bien à celles que nous appelons *romantiques*. Les Chinois y déploient tout l'art dont ils sont capables pour frapper l'esprit. Ils créent un courant rapide ou torrent qui, se précipitant sous la terre, y cause un fracas inexplicable pour une oreille inexpérimentée; ou bien les rocs, ou autres objets de leur invention, sont disposés de manière à ce que le vent, sifflant à travers différens interstices pratiqués à dessein, produise des sons extraordinaires. Ils introduisent dans ces scènes toutes sortes de plantes et de fleurs rares pour la plupart; ils les peuplent d'oiseaux, de quadrupèdes, et y forment des échos artificiels dont l'effet compliqué est toujours surprenant.

Dans leurs scènes d'*horreur*, ils représentent des rochers suspendus, des cavernes obscures, des cataractes impétueuses qui, de toutes parts, se déroulent du haut des collines; les arbres y sont difformes, et semblent courbés par la violence des tempêtes; quelques uns, renversés comme par la fureur des eaux, obstruent le cours des torrens; d'autres paraissent brisés et incendiés par la foudre. Les constructions s'y montrent tantôt en ruines, tantôt à moitié consumées; enfin, des cabanes éparses sur les flancs nus des rochers attestent l'existence en même temps que l'extrême misère des habitans.

Les artistes chinois placent ordinairement des scènes *agréables* à côté de celles dont nous venons de parler. Ils savent combien la puissance du contraste agit sur l'esprit de l'homme, et ils mettent constamment en usage les transitions soudaines et d'une opposition frappante de couleurs, d'ombres et de formes. Ainsi, ils vous conduisent d'un horizon limité à un paysage immense; d'objets d'horreur à des impressions délicieuses; de la vue des lacs et des rivières à celle des plaines, des montagnes et des bois. Aux couleurs brillantes ils opposent les couleurs les plus sombres, et aux formes les plus simples les formes les plus compliquées, distribuant par des dispositions judicieuses les différentes masses d'ombre et de lumière.

Ils font entrer beaucoup d'eau dans la composition de leurs jardins. Dans les petits, si le site le permet, ils submergent souvent une partie du terrain, et ne conservent que quelques îles et quelques rochers; dans les grands ils introduisent des lacs, des rivières, des canaux, dont les rives sont, en imitation de la nature, nues et sablonneuses, ou couvertes de bois. Dans quelques endroits, on les voit plats et semés de fleurs et d'arbrisseaux; dans d'autres, escarpés, rocailleux, et formant des cavernes où les eaux se jettent avec violence et fracas. Tantôt vous voyez des prairies couvertes de bétail, tantôt de petits bois dans lesquels, de plusieurs côtés, entrent des ruisseaux assez profonds pour porter des bateaux; leurs rives sont plantées d'arbres, dont les branches projetées et courbées forment des arcades sous lesquelles s'engagent les nacelles. Ces canaux conduisent généralement à quelque objet intéressant, comme une belle construction, une plaine au pied d'une montagne disposée en amphithéâtre, une maisonnette au milieu d'un lac, une cascade, une grotte divisée en plusieurs avenues, un rocher artificiel, etc.

Leurs rivières sont rarement droites; elles serpentent, et sont presque toujours irrégulières: leurs bords sont ornés de roseaux et de fleurs ou de plantes aquatiques. On y voit aussi des bateaux de formes diverses, des moulins et autres machines hydrauliques, dont le mouvement anime la scène. Dans leurs lacs, les Chinois sèment des îles, les unes stériles, entourées de rochers et de bas-fonds; les autres, enrichies de toutes les beautés de l'art et de la nature.

Ils forment aussi des roches artificielles, et dans cette sorte de composition, ils surpassent tous les autres peuples. L'art de faire les rochers est chez eux une véritable profession. Un grand nombre d'artistes, à Canton, et probablement dans beaucoup d'autres villes, sont constamment livrés à cette industrie. La pierre dont ils se servent est tirée des côtes méridionales de la Chine; c'est une pierre bleue et tendre sur laquelle les vagues agissent aisément. Les Chinois sont extrêmement difficiles dans le choix qu'ils font de cette pierre, et paient fort cher celle dont la forme et la couleur présentent d'heureux accidens. Il est vrai que celle du premier choix ne sert que pour les paysages des appartemens; dans les jardins, ils en emploient une plus commune dont, au moyen d'un ciment bleu, ils font des masses considérables; puis, ils les taillent en grottes, en cavernes par les ouvertures desquelles vous apercevez des perspectives lointaines; ils les couvrent, en plusieurs endroits, d'arbres, de plantes, de mousse, de ronces, et placent, à leurs sommets, de petits temples ou d'autres constructions auxquelles on arrive par des chemins raboteux, tortueux, taillés dans le roc lui même.

Lorsque l'eau et le terrain le permettent, les Chinois ne manquent jamais de former des cascades dans leurs jardins: ils évitent toute régularité dans ces ouvrages, et copient fidèlement la nature. Les eaux s'échappent de cavernes et d'intervalles de rochers. Ici, on aperçoit une grande et impétueuse cataracte; là, de plus petites. Quelquefois des arbres, dont les branches ne livrent que de rares échappées, nuisent, à dessein, à la vue de la cascade. Ils jettent souvent de grossiers ponts de bois d'un rocher à un autre, au point le plus profond de la chute, et souvent aussi le cours de cette dernière est intercepté par des arbres ou des amas de pierres qui semblent y avoir été entraînés par la violence du torrent.

Dans leurs plantations, ils varient les formes et les couleurs de leurs arbres; le saule pleureur est un de ceux qu'ils préfèrent, et ils en bordent généralement leurs rivières et leurs lacs.

Ils emploient divers artifices pour ménager la surprise. Quelquefois, ils vous conduisent dans des cavernes et des passages obscurs à l'issue desquels vous vous trouvez tout-à-coup frappé de la vue d'un paysage délicieux; ou bien, ils vous font entrer dans des avenues et de belles promenades qui, peu à peu raboteuses, finissent par devenir tout-à-fait impraticables à cause des buissons, des ronces et des pierres qui les encombrent, tandis qu'au loin la perspective la plus étendue s'offre à vos yeux.

Quoique les Chinois n'aient point acquis de grandes connaissances d'optique, l'expérience leur a cependant appris que les objets se rapetissent et se confondent dans l'éloignement. Ils forment, en conséquence, des perspectives au moyen de constructions, de vaisseaux ou d'autres objets diminués plus ou moins, suivant leur distance simulée; et pour rendre l'illusion plus complète, ils placent dans les parties les plus éloignées de ces tableaux des arbres plus petits et d'une teinte moins vigoureuse que ceux des premiers plans. Ils donnent ainsi, en apparence, une étendue considérable à un espace réellement restreint et limité.

Si les Chinois aiment à faire serpenter leurs allées, leurs routes sont toujours droites, du moins, autant que le terrain consent à s'y prêter. Ils regarderaient comme une absurdité de construire une route contournée, parce que, disent-ils,

elle doit être disposée de manière à rendre rapide la marche du voyageur, qui certes ne choisira pas une ligne courbe s'il peut en trouver une directe.

CHASSES.

(Voyez 1834, p. 396, la Châsse de saint Spire, à Corbeil.)

ORFÉVRERIE RELIGIEUSE. — SERMENS SUR LES CHASSES. — DESCRIPTION DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Les châsses, comme on le sait, étaient tout à la fois chez nos aïeux un objet d'art et de piété. Elles formaient, pour ainsi dire, autant de petits temples en or et en argent, placés dans des basiliques de pierre ; et l'orfévrerie, qui était alors le premier des arts, consacrait tous ses soins à les revêtir d'ornemens et de sculptures.

Nous ne nous étendrons pas sur leur origine et leur étymologie. Nous dirons seulement que le mot châsse vient du mot latin *capsula*, boîte, cercueil, par allusion à l'usage auquel on les employa t. La forme de sarcophage dut donc être pour ces objets la plus commune, et, selon nous, elle s'accordait très bien avec leur pieuse et sévère destination. Néanmoins, les artistes du moyen âge, franchissant les limites du cercle dans lequel on avait voulu renfermer leur talent, donnèrent aux châsses l'apparence de beaucoup d'autres objets. Ainsi on les vit prêter à quelques unes d'entre elles la figure des ossemens qu'elles devaient renfermer; d'autres représentèrent des bustes, des bras, des mains, et jusqu'à des statues tout entières.

L'orfévrerie religieuse ne s'arrêta pas là : marchant de front avec l'architecture et le progrès du luxe, c'est-à-dire avec les progrès de la civilisation, elle saisit toutes les occasions qui se présentèrent de déployer son talent. Ainsi, elle abandonna en même temps que l'architecture, le plein cintre roman pour l'arceau gothique, et introduisit dans les reliquaires l'ogive aux formes élancées. Ceci se remarque surtout dans les travaux exécutés pour les églises. Mais lorsque le trésor des rois s'ouvrit pour les orfèvres, ils tracèrent sur l'onix romaine l'effigie des Ptolomées au-dessus de celle de la Vierge, et dessinèrent sur la topase ou le diamant, à force d'art et de travail, la figure de Jésus Christ auprès de celle de Jupiter.

A coup sûr, nous ne donnons point ce mélange bizarre comme un modèle de goût ; mais ce rapprochement du profane et du sacré dut en réalité amener des effets assez piquans et assez remarquables.

Au neuvième siècle, une révolution eut lieu qui faillit arracher à sa décrépitude l'art du lapidaire. On se mit à polir les joyaux qu'on employait à la construction des châsses, et le goût des bijoux anciens fut remplacé par celui des modernes.

La plus brillante époque pour les monumens religieux, et surtout pour les reliquaires, fut chez nous le règne de saint Louis. L'orfévrerie religieuse doit aussi beaucoup à Charles V ; et Louis XI, que la crainte de la mort rendait dévot et superstitieux, enrichit un fort grand nombre de châsses. L'époque la plus désastreuse pour ces monumens fut sans contredit celle de la réforme; quand l'effervescence religieuse jeta dans notre belle patrie le brandon de la guerre civile, les huguenots détruisirent ou pillèrent la plupart des reliquaires. 93 a fait le reste.

Parmi les effets les plus singuliers qu'on attribuait aux châsses, on peut en citer plusieurs fort remarquables. Une ville assiégée voyait-elle le bélier ébranler ses murailles, et l'échelle aux harpons de fer s'attacher à ses créneaux, l'apparition des châsses promenées autour des remparts suffisait à les défendre. Fallait-il recourir à la pluie du ciel pour éteindre le feu ou resserrer l'eau, on courait chercher les religieux de différens monastères, et le fléau cessait ! Nos vieux chroniqueurs sont remplis de faits semblables.

C'était aussi sur les châsses que se prononçaient les sermens. Cela s'appelait *jurer sur saints*. On rapporte que le roi Robert, qui était pourtant un homme assez éclairé, crut obvier par une ruse bien singulière aux inconvéniens du parjure. Afin de se mettre à l'aise et de violer ses sermens sans offenser Dieu, il jurait lui-même ou faisait jurer ceux qui croyaient s'engager avec lui, sur un reliquaire vide, ou ne contenant qu'un œuf d'oiseau.

La plupart des châsses, si l'on eût voulu évaluer leur valeur en monnaie, eussent été d'un prix pour ainsi dire inestimable. On pourra en juger par la courte description qui suit de l'une d'entre elles, description qu'on ne rencontre nulle part, pas même dans *le Dictionnaire des reliques*, et que nous avons glanée çà et là, au moyen d'un grand nombre de lectures.

Vers l'an 630, saint Éloi ajouta quelques ornemens à la châsse de sainte Geneviève qui était en bois. Ce ne fut qu'en 1240 que fut construite la fameuse châsse si renommée jusqu'à la révolution. L'orfèvre qui en fut chargé se nommait Bonnart. Son travail fut dirigé par l'abbé Robert de la Ferté Milon. On y employa *huit marcs* d'or et *cent quatre-vingt-dix* d'argent donnés par Robert de Courtenay, Hugues d'Athyi, grand panetier, Nicolas de Roye, évêque de Noyon, et Guillaume de Sainte-Marie, évêque d'Avranches. Sa forme était celle d'un petit monument rectangulaire, avec une couverture inclinée comme le faîte d'une église, mais sans flèche ni clocher. Sur les faces des deux bouts étaient des figures de la Vierge et de sainte Geneviève. Sur chaque côté, six des apôtres, chacun dans une niche, étaient rangés l'un près de l'autre. Tous les six étaient en argent massif, et pouvaient avoir un pied de hauteur. Ce fut pendant la nuit du 28 octobre 1242 que se fit la translation des reliques de sainte Geneviève d'une châsse dans une autre. On fit cette cérémonie la nuit, parce qu'on redoutait que le peuple, qui vénérait l'ancien reliquaire, ne se portât à quelque excès sous prétexte qu'on violait la sainteté des reliques.

Pendant le neuvième siècle, cette châsse fut deux fois soustraite à la rapacité des Normands, lors des divers siéges qu'ils firent de Paris; mais tous ces mouvemens la détériorèrent, et l'on résolut enfin d'en faire une nouvelle. On mit douze ans à amasser l'or, l'argent et les pierreries nécessaires à ce dessein, et elle ne fut achevée qu'en 1242.

Les libéralités de nos rois enrichirent si fort ce nouveau reliquaire, qu'au bout d'un certain temps il fut tout couvert de pierres précieuses, et surmonté d'une couronne de diamans donnée par la reine Catherine de Médicis. Cette châsse était placée au fond de l'église Sainte-Geneviève, dans un corps d'architecture isolé. Elle était décorée de quatre colonnes d'ordre ionique, dont deux en jaspes et deux en marbre, surmontées chacune d'une figure colossale. Chacune de ces figures tenait à la main un candélabre, et portait sur ses épaules un luminaire. Pour descendre cette châsse du lieu où elle était, il fallait un arrêt du parlement. Dans les grandes solennités, elle était accompagnée de la châsse de saint Marcel, et partout où elle figurait, l'abbé de Sainte-Geneviève obtenait le pas sur l'évêque de Paris.

En 1793, ce reliquaire précieux comme richesse et curieux comme objet d'art, fut envoyé à la Monnaie. Les objets qu'il contenait furent brûlés sur la place de Grève. Plus tard, on assura en avoir sauvé quelques fragmens, et quand le calme fut revenu, on plaça ces débris dans la grande châsse de fer qui se voit aujourd'hui à l'église Saint-Étienne-du-Mont ; car l'ouragan révolutionnaire non seulement avait fait disparaître la châsse de la patronne de Paris, il avait également démoli l'église qui lui était consacrée.

LA RELIGION SIKE DANS LE PENDJAB

(Voyez l'Histoire du royaume de Lahor, p. 1.)

Le dessin que nous donnons d'après une peinture orientale sur vélin et dont nous devons la communication au général Allard, représente les deux fondateurs de la religion sike, sur laquelle nous avons déjà donné quelques détails au commencement de ce volume. Dans l'Inde, Govind-Sing est regardé comme un réformateur, et cette idée n'implique nullement la critique de la religion sike primitive que ce guerrier est seulement venu modifier; car tous les deux ils sont l'objet d'un égal respect, et on les place sur la même ligne. Seulement la tête de Baba-Nanek est entourée de la divine auréole qui est le signe distinctif de la révélation. Govind-Sing n'a que le cercle de feu; il porte d'ailleurs les attributs de la guerre et de la politique; il a le casque et l'aigrette, l'arc, la flèche, le bouclier et le faucon au poing, et son costume, rehaussé de perles, indique assez le faste oriental inconnu au chef spirituel de la religion.

Les dogmes de la religion sike sont consignés dans une suite de livres écrits par les successeurs de Baba-Nanek. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ces livres sont appelés *Granth*, ce qui signifie *livre* en sanscrit. D'après un voyageur anglais, le respect que les sikes témoignent au Granth approche de l'adoration; dans les cérémonies, le prêtre agite au-dessus du livre sacré un *tchôri*, c'est-à-dire une queue de vache du Tibet, comme s'il éventait un empereur. Lors de la fête du Basant (du printemps), le Granth, après la lecture publique, est fermé et enveloppé avec soin de douze couvertures dont la dernière est jaune, couleur favorite des sikes.

Depuis l'avénement de Randjit-Singh ou Runjet-Sing au pouvoir, les chefs de la religion et la religion elle même ont perdu de leur autorité. Les assemblées d'*Amritsar*, la ville sainte, où primitivement se discutaient et se réglaient les affaires d'état, ont été supprimées, et les prêtres regrettent une



(Govind-Sing et Baba-Nanek, fondateurs de la religion Sike, d'après une peinture orientale.)

partie de leurs priviléges. Cet état de choses ne doit pas être attribué à un refroidissement du sentiment religieux, car on pense que le pouvoir temporel du souverain pourrait être encore renversé par le chef de la religion. Runjet-Sing le sent bien, car, quoiqu'il ait aboli en partie les prérogatives du grand-prêtre, il a constamment à ses côtés deux *gourous* qu'il entoure d'une distinction particulière. Ces deux prêtres remplissent près de lui l'office de sages, et Runjet-Sing aime à les consulter sur l'avenir. Nous citerons à ce sujet un fait récent qui peint assez le caractère superstitieux du roi de Lahor. En 1831, Runjet-Sing, désireux de donner à une grande puissance européenne une preuve de son amitié, accepta une entrevue avec lord William Bentinck, gouverneur des possessions anglaises dans l'Inde. L'étiquette fut réglée avec un soin scrupuleux; les armées s'avancèrent de part et d'autre, les présens furent préparés, les tentes de cachemire dressées, et déjà lord Bentinck s'approchait entouré d'un brillant état major, lorsque l'ombrageux Runjet-Sing, soupçonnant des intentions hostiles de la part du général anglais, refusa tout-à-coup de se rendre au lieu indiqué. On lui représenta qu'un tel refus serait une grave injure à l'Angleterre, et son premier ministre le pressa de vaincre sa répugnance, mais le roi de Lahor ne voulut rien décider avant d'avoir consulté ses prêtres. Ceux-ci l'engagèrent à marcher à la rencontre de lord Bentinck et de se faire précéder par des corbeilles de fruits qui seraient offertes à l'ambassadeur anglais; si elles étaient acceptées, ce serait un signe certain que cet étranger était venu sans mauvaise intention. Les présens furent reçus avec empressement, comme on le pense bien; l'entrevue fut cordiale, et Runjet-Sing assista avec confiance et une satisfaction visible aux manœuvres qui furent commandées sous ses yeux.

Les sikes sont tolérans en matière religieuse, car, bien que leur foi soit dominante dans le pays, ils souffrent le culte de sectes rivales. Cependant leur pouvoir est plus grand en autorité que par le nombre : sur une population de trois millions d'hommes, on n'en compte pas plus de cinq cent mille. Le Donâb, contrée comprise entre le Ravi et le Sutledge, est leur berceau, et quoiqu'ils se soient étendus aux époques des invasions des peuples de l'ouest, on en rencontre bien peu à trente milles au-dessous de Lahor.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN.



(Papillonneries humaines, par Saint-Aubin. — Une scène de théâtre.)

Augustin de Saint-Aubin, un des graveurs les plus distingués du dix-huitième siècle, composa, sur le théâtre de son époque, une série de gravures dans le cadre de celle que nous reproduisons aujourd'hui; la plupart de ces dessins, tous charmans et précieux, sont enfouis dans les cabinets de curiosités, dans les musées des particuliers; nous sommes heureux de pouvoir livrer au public le frontispice de cette collection, aujourd'hui si difficile à compléter. Ce dessin suffit pour donner une idée de la manière ingénieuse de Saint-Aubin. La grâce des détails, la légèreté des ornemens, le naturel des poses, le charme de la composition, pourraient encore servir de modèle à plusieurs de nos artistes contem-

porains. Ces personnages ailés sont des acteurs : pauvres papillons en effet, que les artistes dramatiques, destinés à ne briller qu'à la clarté de la rampe, où souvent ils viennent se brûler dès leurs débuts ! Cette araignée, qui semble présider à cette scène de nuit, représente sans doute le directeur de théâtre qui trame ses toiles sur le public et s'apprête à dévorer le produit des veilles de ses administrés. Les ailes découpées et parfaitement tranchées du tyran jaloux ne forment-elles point par leur dureté un contraste frappant avec la souplesse et la grâce qui distinguent celles de la pauvre victime? Saint-Aubin n'a-t-il pas deviné le bon et le mauvais ange du drame moderne? Quant au fini et à la délicatesse des ornemens, nous ne ferons qu'une remarque : c'est qu'en étudiant la gravure originale, on est surpris qu'au dix-huitième siècle, époque où l'art de la gravure était moins cultivé que de nos jours et où les dessins des maîtres étaient tirés à deux cents exemplaires à peine, on est surpris, disons-nous, qu'un artiste ait osé consacrer autant d'études et de travaux à des œuvres dont le succès était incertain et qui ne s'adressaient qu'à un public d'élite : public trop rare pour donner à l'artiste la fortune et la popularité.

Saint-Aubin naquit en 1736. Presque toujours les grands talens se révèlent dans l'extrême jeunesse. Augustin de Saint-Aubin montra de bonne heure de grandes dispositions et un goût prononcé pour l'art qu'il devait exercer plus tard avec un rare talent. Il échappait à peine aux bancs poudreux des écoles qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la gravure et promit bientôt tout ce qu'il devait tenir un jour. Rien n'a manqué aux développemens de ses facultés : ni la force, ni l'énergie, ni l'amour de l'art, moins encore le malheur, ce grand maître de tous les talens. Le portrait fut le genre qu'il adopta et cultiva le plus particulièrement; son burin se distingue par un esprit excessivement fin et par une grande délicatesse de touche. Les portraits de Fénelon, d'Helvétius, de Lekain, de Necker, sont les morceaux les plus remarquables que nous ait laissés cet artiste.

Son talent pour le portrait le porta naturellement à la charge et au grotesque, genre auquel il devait céder par la nature de son esprit et par la gaieté de son caractère. La charge, en effet, se trouve en germe dans le portrait, et il est bien rare que l'artiste qui sait prendre la nature sous ses rapports vrais et sérieux, ne s'égaie pas parfois à la saisir sous ses rapports grotesques. Augustin de Saint-Aubin cultiva ce genre ; mais sans lui donner l'importance exagérée que quelques artistes de nos jours lui ont malheureusement accordée, et seulement comme distraction de travaux plus graves et plus utiles. Il obtint des succès solides et mérités, et réunit les suffrages des hommes les plus distingués de son époque. Nommé d'abord graveur de l'ancienne Académie de peinture, il occupa plus tard le même emploi à la Bibliothèque Impériale.

Il mourut au mois de novembre 1807.

POISONS.

(Premier article.)

L'étude des poisons, ou la *toxicologie*, forme une branche importante de la science médicale. Des traités spéciaux ont été depuis long-temps consacrés à l'examen des substances vénéneuses que la nature offre en abondance dans les trois règnes minéral, végétal, et animal; le traité qui, de nos jours, se place au premier rang a été rédigé par le docteur Orfila. — « On donne le nom de *poison*, dit ce médecin célèbre, à toute substance qui, prise intérieurement à petite » dose, ou appliquée de quelque manière que ce soit sur un » corps vivant, détruit la santé ou anéantit entièrement la » vie. »

Il ne faut pas conclure de cette définition que les substances désignées sous le nom de poisons peuvent donner la mort à quelque petite dose qu'on les prenne. On commettrait une grave erreur : en diminuant suffisamment la quantité de ces substances introduites dans le corps, elles peuvent se transformer en médicamens plus ou moins efficaces, plus ou moins énergiques, et propres à amener de merveilleuses guérisons. Quelquefois même certains poisons, convenablement dosés, servent à détruire l'effet mortel d'autres poisons. Ainsi la substance vulgairement nommée *arsenic* peut lutter avec succès contre les morsures des serpens venimeux; l'émétique sert dans beaucoup de cas à tirer d'une position critique les personnes empoisonnées, il est également précieux dans une foule de maladies : cependant l'émétique est un poison. C'est donc un art tout entier, et un art très important, que celui de doser les substances innombrables dont la chimie dispose. Avec de l'habileté on transforme leur puissance destructive en agent de bienfaisance, de soulagement, de guérison. S'il est possible à l'homœopathie (1834, p. 50) de résister aux attaques dont elle est l'objet; si par des cures importantes elle parvient à convaincre de son efficacité, elle devra la majeure partie de son influence à l'art dont nous parlons ici.

La chimie minérale compte aujourd'hui cinquante-trois corps simples : la plupart des combinaisons de ces corps entre eux constituent de vrais poisons; la chimie végétale sait extraire des plantes une multitude de substances qui, prises en très faible quantité, occasionnent la mort avec violence; enfin certains animaux contiennent en eux, soit naturellement, soit à la suite de maladies, des principes mortels, ou tout au moins capables d'altérer profondément l'organisation.

Tous ces poisons se classent en quatre groupes : les *irritans* ou *corrosifs*, qui sont pris en grande partie dans la chimie minérale; les *narcotiques* et les *narcotico-âcres*, qui sont tirés presque tous de la chimie végétale; enfin les *septiques*, extraits pour la plupart d'animaux morts ou vivans.

1° *Poisons irritans.* — Le caractère général de ces substances est d'enflammer, d'irriter, de ronger les tissus du corps de l'animal qui les a absorbées. Leur action est en général plus vive et plus redoutable que celle des autres poisons. La plupart des acides, les alcalis, les sels métalliques, beaucoup de substances végétales, les cantharides et certains poissons, en font partie. Si le poison a été absorbé depuis long-temps et en quantité suffisante, la plupart des secours administrés aux malades peuvent bien diminuer les douleurs vives qui les accablent, mais ne sauraient amener une guérison durable. La mort est toujours une conséquence de l'action prolongée de ces substances. En détruisant les tissus, elles ont détruit l'harmonie d'organisation nécessaire à la vie. Si le malade demande promptement du secours, il est rare qu'on ne parvienne à le sauver; mais néanmoins cet empoisonnement produit souvent une impression fâcheuse sur tout le cours de la vie.

Les empoisonnemens volontaires se font le plus souvent au moyen des acides sulfurique et nitrique, plus connus sous les noms d'huile de vitriol et d'eau-forte, mais surtout de l'acide arsénieux, nommé vulgairement *arsenic*. Ce dernier corps est aussi fréquemment employé par les malfaiteurs, parce qu'il est aisé de se le procurer, et aussi parce que, n'ayant presque point de saveur il est reçu sans méfiance par la victime. La plupart des autres poisons irritans se révèlent par un goût très fort qui les ferait repousser sur-le-champ. — Les empoisonnemens par l'huile de vitriol et l'eau-forte sont combattus avec succès en faisant avaler sur-le-champ au malade une grande quantité d'eau pure ou mieux d'eau de savon, et en lui administrant ensuite un corps alcalin tel que la magnésie, capable d'en absorber l'acide et d'en neutraliser l'action.

Les accidens causés par l'arsenic sont de la nature la plus grave, mais ils varient suivant qu'on a pris cette substance en poudre fine ou en masse : dans le premier cas, les douleurs éprouvées sont très vives; dans le second cas, la mort

vient assez doucement. Pour secourir une personne ainsi empoisonnée, il faut lui faire avaler promptement de l'eau tiède, afin d'obtenir des vomissemens, puis des tisanes mucilagineuses, ou du lait, ou de l'eau de veau, de poulet, etc. — Il est remarquable que les accidens occasionnés par l'arsenic, et en général par tous les poisons irritans, sont d'autant moins graves que l'estomac contient déjà une plus grande quantité de matières solides et liquides, le poison étant alors disséminé sur une plus grande surface, et surtout le vomissement étant beaucoup plus facile. On cite beaucoup d'observations à l'appui de ce fait; on raconte, par exemple, que plusieurs personnes assistant à un festin, on apporta au dessert un mets où l'on avait mis de l'arsenic en place de farine : ceux des convives, qui jusqu'alors avaient peu bu et peu mangé, périrent sur-le-champ; les autres, au contraire, furent sauvés par le vomissement.

L'arsenic, que les malfaiteurs emploient le plus fréquemment pour l'accomplissement de leurs affreux calculs, est cependant le poison dont il est le plus facile de constater la présence. Toute petite que soit la quantité qui reste dans le corps de la victime, le chimiste a des moyens infaillibles de faire reparaître aux yeux l'arsenic à l'état métallique. D'ailleurs il n'est pas de poison dont on ne puisse vérifier la présence, et, même sous ce rapport, la science est arrivée à un degré de perfection que l'on pourrait appeler prodigieux. Le cuivre, le plomb, le mercure, l'or, l'argent, etc., dont les dissolutions sont mortelles, peuvent être mis en évidence même sous une masse inappréciable à la balance. Ainsi la science, tout en découvrant des puissances énergiques dont le crime peut faire usage, a su trouver aussi des caractères inaltérables qui les décèlent sous les enveloppes les plus cachées.

Epitaphe de Sardanapale. — Strabon rapporte que l'épitaphe inscrite sur le tombeau de Sardanapale était ainsi conçue :

« Sardanapale, fils d'Anacyndaraxes, fit bâtir en un seul » jour la ville d'Anchiale et celle de Tarsus. — Passant, bois, » mange, divertis-toi, car tout le reste ne vaut pas une chi» quenaude. »

Epitaphe bien digne d'un homme dont le nom est devenu un symbole de mollesse et de volupté !

LA PLACE MAUBERT.

Sur l'emplacement du marché dit de la place Maubert, s'élevaient encore, il y a cinquante ans, le couvent et l'église des Carmes dont le nom est resté à la rue triste et sale qui borde ce marché. Ces religieux prétendaient faire remonter l'antiquité de leur ordre jusqu'au prophète Élie. Il s'engagea à ce sujet une polémique des plus virulentes entre le père Papebroch, savant jésuite, d'un côté, et les pères carmes François de Bonne-Espérance, et Daniel de la vierge Marie, de l'autre. Le père Papebroch soutenait que l'ordre des carmes devait son institution à un moine qui, dans le douzième siècle, était venu s'établir avec deux religieux sur le Mont-Carmel, où ils avaient eu une révélation du prophète Élie. Après bien des controverses, l'affaire fut déférée à l'inquisition d'Espagne, qui se prononça pour les carmes. Mais le pape termina cette querelle en imposant silence aux partis. Il est certain que saint Louis, en 1254, ramena de Palestine avec lui six de ces religieux, et les établit à ses frais auprès du port Saint Paul, en un lieu qui reçut de ses habitans le nom de rue des Barres qui subsiste encore aujourd'hui; ce nom leur fut donné par le peuple à cause des barres noires et blanches qui couvraient en effet leur habit. Mais bientôt les carmes, incommodés d'ailleurs par les débordemens annuels qui les inondaient, et se trouvant mal à l'aise dans leur logement devenu trop étroit, obtinrent de Philippe-le-Bel, en 1309, la Maison-du-Lion, située au bas de la rue de la montagne Sainte-Geneviève, et s'y transportèrent après avoir vendu leur ancienne demeure à Jacques Marcel, bourgeois de Paris, au prix de 500 livres parisis. Ce couvent s'agrandit successivement grâces aux nombreuses libéralités de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles-le-Bel, et de la reine Blanche, veuve de Philippe VI. Leur église renfermait entre autres monumens curieux une chaire de pierre que l'on prétendait avoir servi au fameux Albert le Grand, lorsque, venant à Paris, il fut obligé de prêcher sur la place à raison de l'affluence immense de ses auditeurs. On assurait encore que la place *Maubert* avait pris son nom de ce fameux dominicain par contraction de *maître Albert*, *Malbert*, *Maubert*. Le nom de ce savant scolastique est encore aujourd'hui populaire, à cause des rapsodies apocryphes connues depuis des siècles sous le nom de *Secrets admirables du grand Albert*, *Secrets du petit Albert*, etc. On chercherait en vain la source de ces ridicules compilations dans les 21 volumes in-folio que nous a laissés ce fécond polygraphe. Mais ce fut bien lui, si l'on en croit la légende, qui fabriqua cette fameuse tête d'airain qui répondait à toutes les questions et que saint Thomas d'Aquin, son disciple, brisa d'un coup de bâton. Ce fut encore lui (d'après les mêmes autorités) qui, dans le jardin de son cloître à Cologne, donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, ce magnifique banquet où, précurseur du docteur Faust, il couvrit la terre de fleurs délicieuses, et les arbres de fruits exquis qu'il fit servir à sa table, bien que l'on fût au cœur de l'hiver. Albert-le-Grand mourut à Cologne, en 1280, âgé de 80 ans.

De l'esprit. — Ce qu'on appelle *esprit* est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes; c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner.

Le faux esprit est une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports. VOLTAIRE.

THERMES
OU BAINS CHEZ LES ROMAINS*.

(Voyez Thermes de Julien, 1834, p. 305.)

Les *thermes* étaient consacrés non seulement aux bains, mais à presque tous les genres de distraction, de plaisir, ou d'études. On s'y réunissait pour jouer, lire, causer, et se livrer aux exercices du corps : c'étaient à la fois des gymnases, des jeux de paume, des cafés, des vauxhalls, des galeries d'art, des bibliothèques, des clubs pour la conversation, des jardins, etc.

En général, les thermes étaient fréquentés depuis midi jusqu'au soir.

Le luxe des thermes paraît dater du règne des empereurs. Victor et Rufus comptent jusqu'à 800 bains dont les principaux étaient ceux de Paul-Émile, de Jules-César, de Mécène, de Livie, de Salluste, d'Agrippine, etc. Mais les *thermes* proprement dits les plus remarquables, construits depuis l'an 10 jusqu'à l'an 524, furent ceux fondés par Agrippa,

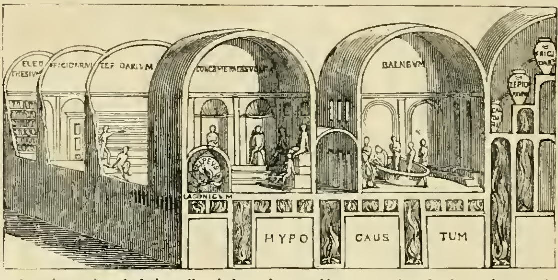
* Mazois, Dezobry, Gell, Donaldson, Quatremère de Quincy, etc.

Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Trajan, Adrien, Commode, Antonin Caracalla, Alexandre Sévère, Philippe, Dèce, Aurélien, Dioclétien et Constantin.

DESCRIPTION DES BAINS D'UN RICHE ROMAIN

On était introduit aux bains par une petite cour pavée en mosaïque, entourée d'un péristyle en colonnes octogones, et au fond de laquelle on trouvait un *baptisterium*, grand bassin pour prendre le bain froid en commun. Ce bassin était couvert d'un toit élégant soutenu par des colonnes. Sur les parois des portiques, on voyait des peintures et des paysages.

De la cour, on passait dans l'*apodyptère*, salle où l'on déposait ses vêtemens entre les mains d'esclaves qui les



(Représentation de bains, d'après les peintures découvertes dans les bains de Titus.)

pliaient et les serraient dans des cases fermées. On trouvait ensuite une salle élevée et spacieuse, avec une vaste baignoire pour prendre le bain froid à couvert, lorsqu'on ne voulait point se baigner en plein air dans le *baptisterium*. Cette salle était ce qu'on appelait le *frigidarium* : elle était disposée de manière qu'une partie restait libre, et que l'autre, où était la baignoire, formait un hémicycle au centre duquel était la cuve (*labrum* ou *salium*) entourée d'un petit espace clos par un mur d'appui. Le pourtour de l'hémicycle était décoré de pilastres et de niches avec des statues; le soubassement était formé par deux gradins qui régnaient autour de cette partie de la salle; c'était ce que l'on appelait l'école (*schola*), parce que ceux qui s'y asseyaient pour assister au bain sans y prendre part, s'y livraient souvent à des entretiens philosophiques. Entre l'école et l'enceinte de la cuve, il restait un espace libre (*alveus*) pour circuler autour de l'endroit où se tenaient les baigneurs. Cette pièce était éclairée par en haut, de manière que les corps n'y projetaient aucune ombre.

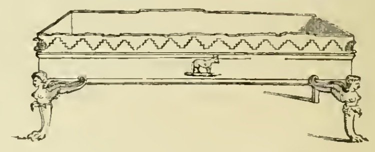
Le bain tiède, *tepidarium*, suivait immédiatement le *frigidarium*. A peu près carré, et terminé comme la salle précédente par une *école*, il était muni de deux grands bassins assez larges pour que l'on pût aisément y nager. L'*école* du *tepidarium* servait particulièrement aux baigneurs, soit pour s'essuyer lorsqu'ils se contentaient du bain tiède, soit pour se reposer en sortant de la pièce suivante, où ils prenaient le bain de vapeur que l'on nommait *sudatorium* ou *caldarium*.

Le *caldarium* était circulaire, entouré de trois gradins, et garni tout à l'entour de niches étroites où se trouvaient des siéges. Un réservoir d'eau bouillante occupait le milieu de la salle et fournissait des tourbillons de vapeur qui se répandaient partout, et montaient en nuages épais vers la voûte recouverte en stuc et de forme hémisphérique. Elle s'y engouffrait avec violence et s'échappait au sommet par une ouverture étroite, fermée avec un bouclier rond, de bronze, qui se manœuvrait d'en bas à l'aide d'une chaîne (*clypeus*), et que l'on ouvrait comme une soupape quand l'intensité devenait trop suffocante.

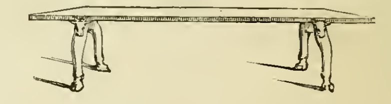
Le *caldarium* et sa cuve étaient chauffés par un fourneau extérieur nommé *laconium*, dont les flammes circulaient sous les voûtes du pavé, et au moyen de tuyaux conducteurs, jusque dans l'épaisseur des murs.

Un *eleothesium* ou *unctorium*, lieu dans lequel se déposaient les parfums, complétait, avec quelques autres petits cabinets et avec le *sphæristerium* qui servait aux jeux, l'ensemble des bains.

L'endroit où étaient situés les fourneaux s'appelait *hypocaustum*. Cette espèce de four était surmontée de plusieurs vases ou cuves en bronze, servant à donner à l'eau les divers degrés de chaleur nécessaires. La première cuve, qui était


(Brasier découvert dans un tepidarium.)

la plus éloignée du fourneau, recevait l'eau froide du réservoir général, et la transmettait, soit aux bains froids, soit aux bains chauds, pour modérer, à la volonté des baigneurs, le degré de chaleur du bain. La seconde, qui ne recevait


(Banc de bronze trouvé dans un tepidarium.)

qu'une partie de la chaleur du fourneau, donnait l'eau tiède au *tepidarium*. La troisième, placée immédiatement sur le feu, fournissait le *caldarium*.

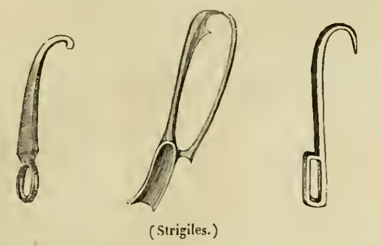
UNE VISITE AUX THERMES OU BAINS PUBLICS.

Les riches se faisaient accompagner au bain par un ou plusieurs esclaves qui portaient leur linge, gardaient leurs habits, les retiraient de l'eau, les soutenaient en marchant, et les aidaient à traverser la foule.

Les employés attachés aux thermes publics étaient le gardien, *balneator*, et le chauffeur, *fornicator*; mais il y avait des serviteurs libres qui s'offraient à ceux qui n'avaient pas d'esclaves; tels étaient les *capsarii* qui gardaient les habits, moyennant une petite rétribution; les *aliptæ* ou *unctores*, parfumeurs; les *alipili*, épileurs; et les *tractatores*, masseurs.

Au sortir de la cuve ou du sudatoire, le riche baigneur s'étendait sur une espèce de lit de repos, et un masseur lui pressait tout le corps, le retournait, et quand ses membres étaient devenus souples et flexibles, il faisait craquer les articulations sans effort, il massait, il pétrissait, pour ainsi dire

la chair sans faire éprouver la plus légère douleur. Ensuite il passait aux frictions : la main armée d'un *strigile*, grattoir de corne ou d'ivoire, ou d'un métal plus ou moins précieux, il frottait vivement la peau et détachait toutes les



(Strigiles.)

impuretés que la transpiration avait pu y faire amasser. Ces frictions duraient assez long temps, et il fallait un peu d'habitude pour qu'elles ne parussent pas douloureuses. Puis venait la dépilation des aisselles, que l'*alipile* ou parfumeur pratiquait, soit à l'aide d'une petite pince, soit à l'aide d'un onguent composé de saule noir amerain, avec égal poids de litharge. Après cette opération, on était légèrement frotté d'abord avec un liniment où entrait l'ellébore blanc et qui avait la vertu de faire disparaître les démangeaisons et les échauboulures, puis avec des huiles et des essences parfumées, contenues dans de petites ampoules de corne de taureau ou de rhinocéros. On essuyait enfin le baigneur avec des étoffes de lin ou d'une laine fine et douce. Alors il s'enveloppait dans une gasape d'écarlate ou manteau bien chaud; ses esclaves l'enlevaient, le mettaient dans une litière fermée, et le reportaient chez lui.

Les pauvres se contentaient le plus souvent d'une simple friction avec les mains ou contre les murs.

On se préparait aux frictions par des jeux et des amusemens violens qui provoquaient une sueur abondante; les uns s'exerçaient à la lutte, ou balançaient leurs bras chargés de masses de plomb; les autres jouaient à la paume; d'autres, les mains liées, montraient leur adresse à ramasser des anneaux, ou bien, mettant un genou en terre, se renversaient en arrière, jusqu'à ce qu'ils touchassent avec leur tête l'extrémité de leurs pieds.

Rien de plus bruyant que les bains publics à Rome. Là c'étaient les sifflemens et les soupirs profonds, les gémissemens naturels ou imités de ceux qui se livraient aux exercices violens; les exclamations des joueurs de paume comptant leurs balles; plus loin, des baigneurs qui s'amusaient à courir autour des cuves et des bassins en se tenant par les mains, et se les chatouillant de manière à provoquer les éclats de rire les plus perçans; d'autres qui lisaient à haute voix ou déclamaient des vers; d'autres, chanteurs impitoyables, ne trouvant leur voix belle que dans le bain, se mettaient à chanter jusqu'à faire trembler les voûtes de l'édifice. Des *alipiles*, pour se faire mieux remarquer, venaient aussi se joindre à ce discordant concert, tiraient de leur gosier de grêles sifflemens, et ne se taisaient pas qu'ils n'eussent trouvé des aisselles à épiler. Ajoutez à ce vacarme le bruit des frictions, suivant que la main frappait du creux ou du plat; les filous pris à voler les habits; les ivrognes, les marchands de comestibles et de boissons, les marchands de gâteaux, les vendeurs de boudin, les confiseurs, qui tous avaient leur modulation particulière pour crier leur marchandise, et vous aurez une idée des bruits de l'intérieur d'un bain public.

THERMES D'ANTONIN CARACALLA A ROME.

Les ruines encore existantes des thermes d'Antonin Caracalla, bien que mêlées aujourd'hui de jardins et de vignes donnent une haute idée de l'étendue et de la magnificence de ces édifices.

La masse générale des thermes de Caracalla formait, en plan, un quadrangle de 1011 pieds sur 1080. Deux des façades étaient adossées au mont Aventin. Il existe encore une assez grande partie de murailles pour qu'il soit facile de comprendre la division et la distribution intérieures.



(Demi-plan des bains d'Antonin Caracalla.)

A Rotonde de 111 pieds de diamètre. C'est la *cella solearis* ou *salle sandalaire :* Spartien a dit que les architectes et les mécaniciens la regardaient comme une chose inimitable. Son pavé et, suivant d'autres, son plafond étaient couverts de barres de cuivre et d'airain; des plaques de même métal ornaient les trumeaux des fenêtres. On croit que cette salle contenait un grand nombre de baignoires dans lesquelles on prenait le bain chaud.

B *Apodyterium*, lieu où l'on se déshabillait.

C *Xystos* ou portique, où les athlètes s'exerçaient à couvert lorsqu'il faisait mauvais temps.

D Piscine, ou large réservoir pour la natation.

E Vestibule à l'usage des spectateurs. On y déposait les vêtemens des baigneurs.

F Vestibules d'entrée; de chaque côté régnaient des bibliothèques.

G G Chambres où les athlètes se préparaient à leurs exercices

H Péristyle au milieu duquel était une piscine pour les baigneurs.

I *Ephœbeum*, salle destinée aux exercices du corps.

K *Eleothesium* ou *onctuarium*, salle où l'on conservait les huiles et les parfums.

L L Vestibules.

M *Laconicum*, ou étuve où l'on prenait des bains *secs*.

N *Caldarium*, salle des bains chauds — O *Tepidarium*, salle des bains tempérés. — P *Frigidarium*, salle des bains froids.

Q Q Q Q Lieux de repos pour les baigneurs.

R *Exedræ*, ou vaste salle où se tenaient des conférences philosophiques.

V V Salles pour la conversation.

Y *Conisterium*, salle où l'on conservait la fine poussière égyptienne dont se couvraient les lutteurs.

L'autre moitié du corps principal de l'édifice était entièrement semblable au plan que nous donnons: les bains des femmes étaient séparés de ceux des hommes. Les cuves ou baignoires étaient de cuivre, de marbre, de porphyre, de granit, de basalte. Les siéges étaient de marbre ou de porphyre; et Olympiodore dit qu'on y comptait 1600 siéges. En dehors de cette vaste construction si remarquable d'ordonnance et de variété, et toujours dans l'enceinte s'élevaient, outre le *castellum* qui fournissait l'eau, quatre temples, l'un consacré

à Apollon, le second à Esculape, et les deux autres aux divinités protectrices de la famille des Antonins, Hercule et Bacchus. Les baigneurs se dispersaient, pendant les intervallesdu bain, dans des cours entourées de portiques, un théâtre de musique, des allées d'arbres, un gymnase, des galeries et des salles où les poètes et les philosophes faisaient des lectures publiques, etc.; de toutes parts des sculptures, des peintures, des colonnades, s'offraient à l'admiration.

C'est dans les fouilles de ces thermes que l'on a trouvé, entre autres œuvres célèbres de sculpture, l'Hercule de Glycon, le torse antique, le taureau dit Farnèse, la Flore, deux gladiateurs, les deux Vasques de granit de la place Farnèse, les deux belles urnes de basalte vert de la cour du Musée du Vatican. Le pape Pie IV a donné, en 1564, la dernière colonne de granit de la grande salle du milieu, au grand-duc Come de Médicis, et elle est actuellement sur la place de la Trinité à Florence, où elle supporte une statue en porphyre de la justice.

BAINS DE SCIPION L'AFRICAIN.

Le luxe des bains sous l'empire contrastait singulièrement avec la simplicité des bains de la république. La lettre suivante de Sénèque offre des détails curieux sur cette opposition.

« C'est de la maison de campagne même de Scipion l'Africain que je vous écris cette lettre, après avoir rendu hommage aux mânes de ce grand homme sur une éminence où je soupçonne que reposent ses cendres. J'ai vu sa maison de campagne bâtie de pierres de taille, environnée d'un mur qu'entourait une forêt, et flanquée de tours qui lui servaient de fortification. Au bas de la maison et des jardins, est une citerne suffisante pour l'usage d'une armée entière; le bain est étroit et obscur, selon la coutume de nos ancêtres; ils ne trouvaient les appartemens chauds que quand on n'y voyait pas clair. Ce fut un grand plaisir pour moi de comparer les mœurs de Scipion avec les nôtres. C'était dans ce réduit obscur que ce héros, la terreur de Carthage, à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois, baignait son corps fatigué des travaux de l'agriculture, après s'être exercé par des ouvrages pénibles, et avoir dompté la terre selon la coutume des premiers Romains. Voilà donc la vile demeure qu'il habitait; voilà le chétif plancher que foulaient ses pas vénérables! Hé bien! quel Romain voudrait aujourd'hui se baigner à si peu de frais? On se regarderait comme réduit à la mendicité, si les pierres les plus précieuses, arrondies sous le ciseau, ne resplendissaient de tous côtés sur les murs; si les marbres d'Alexandrie ne portaient des incrustations de marbre de Numidie; si cette marqueterie brillante n'était pas entourée d'une bordure de pierres dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture; si le plafond n'était lambrissé de verre; si nos piscines n'étaient environnées de pierres de Tharsus, magnificence que montraient à peine autrefois quelques temples; si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent. Je ne parle encore que des bains destinés à la populace. Que sera ce si nous venons à décrire ceux des affranchis? Que le profusion de statues, de colonnes qui ne soutiennent rien, et que le luxe a prodiguées pour un vain ornement! Quelles masses d'eau tombant en cascade avec fracas! Nous sommes parvenus à un tel point de délicatesse, que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses!

» Dans le bain de Scipion, on trouve de petites fentes plutôt que des fenêtres, pratiquées dans un mur de pierres pour introduire la lumière, sans nuire à sa solidité. Aujourd'hui l'on se croirait dans un cachot, si la salle du bain n'était pas assez ouverte pour recevoir, par d'immenses fenêtres, le soleil pendant toute la journée, si l'on ne se hâlait en même temps que l'on se baigne, si de la cuve on n'apercevait les campagnes et la mer. Aussi les bains qui, lors de leur dédicace, avaient attiré la foule et excité l'admiration, sont rejetés aujourd'hui comme des antiquailles, depuis que le luxe est venu à bout de s'écraser lui même sous les nouveaux ornemens qu'il a fait inventer. Autrefois il n'y avait qu'un petit nombre de bains sans aucune décoration. Qu'eût il été besoin de décorer des lieux où l'on était admis pour un liard, des lieux destinés au besoin et non à l'agrément? L'eau n'était pas versée comme aujourd'hui, et ne se renouvelait pas à chaque moment comme si elle eût coulé d'une fontaine chaude. En récompense, quelle satisfaction à voir ces bains ténébreux et d'une architecture grossière, à la police desquels on sait que présidaient, comme édiles, un Caton, un Fabius Maximus, ou l'un des Cornelius! Ces édiles respectables regardaient comme une de leurs fonctions d'entrer dans des lieux destinés à l'usage des peuples, de veiller à leur propreté, d'y entretenir une température utile et salubre, différente de celle qu'on a depuis peu imaginée, qui ressemble à un incendie, et qui est si brûlante qu'un esclave convaincu de quelque crime, pourrait être condamné à être *baigné* vif. Je ne trouve plus de différence entre un bain chaud et un bain d'eau bouillante *. »

Régime des prisons au seizième siècle. — Le commentateur de l'ordonnance de 1560 a tracé cette vive peinture du sort affreux des détenus: « Au lieu de prisons humaines, on fait des cachots, des tasnières, cavernes, fosses et spélunques plus horribles, obscures et hideuses que celles des plus venimeuses et farouches bestes brutes, où on les fait roidir de froid, enrager de male faim, hanner de soif, et pourrir de vermines et povrete; tellement que si, par pitié, quelcun va les voir, on les voit lever de la terre humonreuse et froide, comme les ours des tasnières, vermoulus, hazanez, embouliz, si chétifs, maigres et desfaits qu'ils n'ont que le bec et les ongles. »

En 1557, Henri II, considérant que les prisons, *qui ont été faites pour la garde des prisonniers, leur apportent plus grande peine qu'il n'ont mérité*, avait autorisé les magistrats (la loi leur en fait aujourd'hui un devoir) à veiller par eux-mêmes à ce qu'ils y fussent traités humainement; mais, comme nous venons de voir, cette mesure avait été sans efficacité. — L'ordonnance de 1560 proscrivit les cachots souterrains, en défendant de loger les détenus au-dessous du rez-de-chaussée.

DES DEVISES.

La devise, que l'on confond très souvent et non sans quelques raisons, avec le cri de guerre, est une figure ou une sentence courte et expressive qui fait connaître par analogie le caractère, la règle de conduite ou le but de celui qui l'a adoptée, ou encore le parti auquel il appartient, la dignité dont il est revêtu et les emplois qui le distinguent.

C'est une métaphore qui représente un objet par un autre, une pensée par une figure, la vie d'un homme par une pensée.

Au moyen âge, et même à une époque beaucoup plus rapprochée, on faisait usage de devises dans presque toutes les circonstances. On s'en parait dans les tournois, les carrousels, et la plupart des fêtes ou cérémonies publiques; on la portait à la guerre, sur ses drapeaux ou sa bannière; on en décorait les armures de ses gardes ou la livrée de ses valets, on la mettait en relief dans ses armoiries, sur le fronton des palais, autour de son cachet; sur des médailles, des monnaies, des livres, etc., etc.

Aujourd'hui la devise se voit rarement ailleurs que sur le cachet, seule ou accompagnant le chiffre ou les armoiries de celui à qui elle appartient.

Les principes élémentaires de l'art de faire des devises,

* Lettre LXXXVI, t. II, édit. in-12. Trad. de Lagrange.

art qui fut résumé en dernier ressort par les érudits du siècle de Louis XIV, comprenaient toutes les devises en quatre classes ou catégories.

La première classe se compose des devises que l'on figurait par des couleurs ou mélanges de couleurs; les Maures, qui n'en eurent jamais d'autres, les formaient par des assemblages de rubans variés, que nous nommons encore aujourd'hui des *arabesques*.

Les armes des ducs de Savoie (aujourd'hui rois de Sardaigne) peuvent nous donner *une idée* de ces devises dans les *nœuds d'amours* qui entourent l'écusson.

La deuxième classe renferme les devises de simples paroles, ce que l'on nommait *âme sans corps*; cette devise, dont l'ancienne époque nous offre de fréquens exemples, est presque la seule employée aujourd'hui.

Quelques anciennes devises sont remarquables par une analogie parfaite, une grande concision et une expression vive. Celle de saint François de Paule, *charitas* (qui passa depuis à son ordre), est l'image la plus parfaite de cet homme vénérable; l'*humilitas* de saint Charles Borromée s'applique avec autant de vérité; beaucoup d'illustres maisons de France portaient des devises sans corps; la maison de Bourbon, *Espérance*; de Nevers, *Fides* (foi). Les anciens seigneurs de Montmorency portaient ce mot : *Aplanos, sans reproche*. Ce mot se peut voir encore dans des églises ou de vieux châteaux qui ont appartenu à cette famille.

Dans la troisième catégorie sont les devises de figures sans mots, ou *corps sans âme*. Juvenal des Ursins, dès 1380, donne ce nom au *cerf ailé* dont Charles VI fit supporter ses armoiries. On peut ranger dans ce genre de devises le chiffre parlant de M. de Guise, des A A dans un cercle, pour dire *à chacun A son tour*, selon le proverbe : A chacun son tour. — Cette espèce de devise est celle que les Espagnols portent le plus souvent; la devise ordinaire du duc d'Albe se composait de *compas*, sans aucune parole explicative.

La quatrième classe, celle où les devises ont *corps et âme*, était la plus usitée; nous pouvons donner pour exemple celle de Jean de Dunois, une *comète* avec ces mots : *Visus nulli impune*, *nul ne la voit impunément*.

Charles V prit pour devise les *colonnes d'Hercule*, avec ces mots : *Plus outre*, pour dire qu'il avait passé en Afrique. Ces colonnes d'Hercule sont aussi la devise de l'Espagne avec le *nec plus ultra* (rien au-delà). Henri IV portait le sceptre et la main de justice liés à son épée, avec : *Duo protegit unus*, c'est-à-dire, en traduisant mot à mot, *un protège deux*.

Outre les devises précédentes, on a encore celles qui sont formées de simples lettres.

Plusieurs familles historiques ont porté cette espèce de devise; l'empereur Frédéric III, fils d'Ernest Cœur de Fer, avait pris pour sa devise les cinq voyelles de l'alphabet qu'il interprétait ainsi : *Aquilæ est imperium orbis universi* (à l'aigle appartient l'empire de l'univers). La maison de Savoie portait dans le collier de son ordre* F. E. R. T. *Fortitudo ejus Rhodum tenuit* (son courage a sauvé Rhodes).

Les Félix, originaires du Piémont, portent dans la bande d'argent de leurs armes trois F de sable qui signifient *Felices fuerunt fideles* (les Félix ont été fidèles. — Le mot *felix* signifie heureux, en sorte qu'on peut traduire ainsi : heureux ont été les fidèles). Cet éloge fut donné à cette famille par Amédée, comte de Savoie, en 1247, époque où le Piémont tout entier se révolta, sauf la ville où dominaient les *Félix*.

La devise ne se transmettait pas toujours héréditairement comme les armoiries, et chaque membre d'une famille pouvait s'en créer une personnelle, et la changer même arbitrairement dans le cours de sa vie selon les circonstances.

Sans même abandonner celle que l'on avait adoptée primitivement on pouvait en prendre une autre appliquée à un cas particulier, dans une position exceptionnelle, soit pendant une guerre, un jour de tournois, etc., etc.

Le duc d'Albe, dont nous avons désigné plus haut la devise habituelle, parut, dans une joûte où les Salazar avaient étalé des tentures semées de riches étoiles, avec une aurore (que les Espagnols nomment *alba*) qu'il avait fait accompagner de ces mots : *Al mi parecer, s'esconden las estrellas*. « Que les étoiles s'éclipsent quand je parais. »

Cette devise de circonstance était quelquefois une allusion ou une épigramme. Dans une autre joûte, un cavalier, frustré du prix qu'il avait mérité par un cavalier de la maison des *Lunes*, parent ou allié des juges du camp, changea le lendemain sa devise, et prit une *lune* au-dessous de dix étoiles, et ces mots : *Propior non mayor*, non plus grande mais plus près.

On s'est appliqué souvent à prendre pour devises des mots qui formassent l'anagramme d'un nom ou une consonnance analogue.

On prenait assez rarement, dans les premiers temps, les paroles de sa devise ailleurs que dans sa langue maternelle; mais un peu plus tard on voulut donner une preuve d'érudition et en même temps composer sa devise à l'usage de toutes les nations; on mit les devises en latin ainsi qu'on le fit ensuite pour les inscriptions monumentales. Les Anglais ayant eu pendant long-temps un pied à terre en France, beaucoup de familles originaires de notre pays portent des devises françaises*; les allemandes, italiennes et espagnoles sont presque toutes latines; les françaises sont prises dans toutes les langues et souvent dans notre ancien idiome.

* L'Annonciade, créé par Amédée VI, 1360.

* Les ducs de Somerset (lords Seymour) portent ces mots français : *Foy pour devoir*; les ducs de Marlborough (lords Spencer), *Dieu defend le droit*; la maison royale de Hollande, *Je maintiendrai*; les d'Harcourt, *Le bon temps viendra*; les Delaware, *Jour de ma vie*; lord Byron portait : *Crede Byron* (Ayez foi en Byron).

HOMMES A GRISGRIS DES TIMANNIENS.

ANECDOTES DU VOYAGE DU MAJOR LAING.

Les deux individus si bizarrement accoutrés dont nous donnons les portraits ont été dessinés par le major Gordon Laing dans son voyage chez les Timanniens, au N.-E. de la colonie anglaise de Sierra-Leone, sur la côte occidentale d'Afrique : ce sont des hommes à Grisgris, qui jouissent d'une assez grande autorité religieuse et sont censés en communication avec les divinités de ces peuples idolâtres. Le culte de ces divinités ou Grisgris est principalement un culte de terreur : aussi ces espèces de prêtres ou de jongleurs entretiennent-ils la crainte qu'inspirent leurs dieux de cailloux, de coquilles, de bois ou de terre, en se revêtant des plus étranges et des plus effrayans déguisemens. Ils agissent sur les Nègres à peu près comme chez nous Croquemitaine sur les enfans. Chaque ville a son homme à Grisgris, qui est consulté dans les affaires importantes, et qu'il faut tâcher de se rendre favorable lorsqu'on voyage dans ces contrées.

En quittant Ma Yerma, petite ville située à 25 ou 30 lieues de Sierra-Leone, le major s'aperçut qu'il manquait un fusil dans un des paquets : il s'en plaignit vivement, et son guide insista pour voir l'homme à Grisgris de la ville. Alors parut un individu dont la tête était surmontée d'un énorme échafaudage de crânes, d'ossemens et de plumes; ses cheveux et sa barbe étaient tressés en forme de serpens. Il annonça son approche par le carillon de morceaux de fer ou de grelots suspendus en divers endroits de son corps. Il fit plusieurs fois le tour de l'assemblée, et finit par demander pourquoi on l'avait appelé; quand on l'en eut instruit, il agita plusieurs fois ses baguettes et se retira dans le bois, où il demeura un quart d'heure. A son retour, il parla assez long-temps, et finit par nommer l'homme qui avait volé le fusil; mais il ajouta qu'à son grand regret il ne pouvait recouvrer

immédiatement cet objet, parce que le voleur s'était enfui. Le major lui donna une tête de tabac pour sa peine, quoiqu'il imaginât que cette histoire n'était qu'une fable; mais plus tard, en retournant à Sierra-Leone, il trouva son fusil que l'on avait repris au voleur.



(Homme à Grisgris de Ma-Yerma.)

L'autre homme à Grisgris, celui de Ba Simera, qui a tout le corps enveloppé depuis son capuchon à trois yeux jusqu'à ses pieds d'éléphant, ne montra pas la dignité et la bonne foi de celui de Ma-Yerma; car il se précipita sur les voyageurs avec une douzaine d'amis, et fit tous ses efforts pour enlever leurs paquets; mais il fut rudement repoussé.

Le major causa une cruelle mortification à l'un de ces ignorans jongleurs dans la ville de Falaba, capitale des Soulimas, à environ 125 lieues dans le N.-E. de Sierra-Leone. Il avait été forcé d'arrêter en ce point son excursion dans l'est, et n'avait pu obtenir de continuer sa route jusqu'aux sources du Niger qui en sont voisines. Sauf cette interdiction, il avait été parfaitement bien reçu par le roi, qui lui avait octroyé, malgré Mansa, chef des hommes à Grisgris, la permission de visiter Koukodongoré, montagne élevée, dans le S.-E. de la ville. Au moment de quitter Falaba, il voulut faire fête de quelques pièces d'artifice. Sur les huit heures du soir, la foule s'étant rassemblée dans la cour du roi Assana, il plaça une grosse fusée dans une direction oblique et la dirigea par-dessus la ville : l'effet en fut très beau ; mais tandis qu'elle obtenait les applaudissemens de quelques spectateurs, elle excita de vives alarmes parmi les autres; le plus grand nombre prit la fuite, et d'autres mirent la main sur leurs armes. Les femmes criaient, les enfans pleuraient, la confusion et la consternation étaient extrêmes. Dans le même moment, Mansa, qui n'avait pas été prévenu, accourut hors d'haleine; ignorant le motif de l'alarme, il s'écria en s'adressant au roi : « Assana, je t'avais bien dit qu'il arriverait quelque malheur si l'homme blanc allait à Koukodongoré; n'as-tu pas vu le Grisgri, venant du rocher de Koukodongoré, voler par-dessus la ville? Je t'avais prévenu que le Grisgri se fâcherait, et j'espère qu'une autre fois tu croiras aux paroles de Mansa. » Cette apostrophe prêta grandement à rire aux dépens du jongleur; le roi le pria d'attendre un peu afin de voir un second Grisgri, et invita le major à continuer. Celui-ci alluma d'abord des feux du Bengale qui excitèrent l'admiration universelle, et mit ensuite aux mains de Mansa une pièce d'artifice nommée plongeon, en lui disant de l'éteindre; mais ce fut en vain que le pauvre chef des hommes à Grisgris s'y prit de mille façons, l'eau et le feu n'y pouvaient rien, et force lui fut de convenir que l'homme blanc était le plus habile des deux. Mansa se ravisa cependant, et soutint qu'il n'avait pas vu le Grisgri en l'air; que si l'homme blanc pouvait le lui montrer, il consentait à perdre sa qualité de chef des Grisgris. Le major fit partir aussitôt une fusée perpendiculaire; Mansa la suivit d'un œil étonné, et lorsqu'elle vint à éclater en laissant échapper une étoile brillante, il se précipita hors de la cour poursuivi par les éclats de rire et les huées de la multitude.

Cette mésaventure aura certainement diminué dans la ville la confiance que le peuple porte aux Grisgris, et l'effet en aura été d'autant moins perdu, que le roi, elevé chez un peuple voisin et mahométan, fait en secret ses prières à Mahomet et ne demande qu'à débarrasser ses sujets des chaînes de l'idolâtrie; il en est de même d'un certain nombre de grands seigneurs de toute la contrée, qui la plupart, quoique non mahométans, méprisent les Grisgris et les jongleries de ceux qui s'en disent les interprètes.



(Homme à Grisgris de Ba-Simera.)

Tantôt deux cents valets paraissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite.
Il ne parle tantôt que de grands et de rois;
En termes relevés il conte leurs exploits;
Puis, changeant tout d'un coup de style et de matière :
« Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau seulement
Pour me parer du froid, sans aucun ornement. »
A ce bon ménager, si modeste en paroles,
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles;
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant que se coucher.

La Fontaine, *trad. d'Horace.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

POÉSIE.

Nous désirions depuis long-temps donner à nos lecteurs quelques vers qui, par le caractère moral, s'accordassent avec le ton général de notre publication. M. Sainte-Beuve, avec qui d'anciennes relations d'amitié nous unissent, nous communique, comme pouvant répondre en partie à notre pensée, la poésie suivante; si notre public l'agréait, elle pourrait être suivie de quelques autres, et nous espérons que plus d'un poëte y contribuerait. En Angleterre, bien des poëtes n'ont pas dédaigné ce genre de publication dans les *Magazines* qui s'adressent directement à la famille.

PENSÉE D'AOUT.

Assis sur le versant des coteaux modérés
D'où l'œil domine l'Oise et s'étend sur les prés;
Avant le soir, après la chaleur trop brûlante,
A cette heure d'été déjà plus tiède et lente;
Au doux chant, mais déjà moins nombreux, des oiseaux;
En bas voyant glisser si paisibles les eaux,
Et la plaine brillante avec des places d'ombres,
Et les seuls peupliers coupant de rideaux sombres
L'intervalle riant, les marais embellis
Qui vont vers Gouvieux finir au bois du Lys,
Et plus loin, par-delà prairie et moisson mûre
Et tout ce gai damier de glèbe et de verdure,
Le sommet éclairé qui borne le regard
Et qu'après deux mille ans on dit *Camp de César*,
Comme si ce grand nom que toute foule adore
Jusqu'au vallon de paix devait régner encore!...
M'asseyant là, moi-même à l'âge où mon soleil,
Où mon été décline, à la saison pareil;
A l'âge où l'on s'est dit dans la fête où l'on passe:
«La moitié, sans mentir, est plus jeune et nous chasse»;
— Rêvant donc, j'interroge, au tournant des hameaux,
La vie humaine entière, et son vide et ses maux;
Si peu de bons recours où, lassé, l'on s'appuie;
Où, la jeune chaleur trop tôt évanouie,
On puise le désir et la force d'aller,
De croire au bien encor, de savoir s'immoler
Pour quelqu'un hors de soi, pour quelque chose belle.
Aux champs, à voir le sol nourricier et fidèle,
Et cet ensemble uni d'accords réjouissans,
Comment désespérer? Et pourtant, je le sens,
Le mal, l'ambition, la ruse et le mensonge,
Faux honneur, vertu fausse, et que souvent prolonge
L'histoire ambitieuse autant que le César,
Grands et petits calculs coupés de maint hasard,
Voilà ce qui gouverne et la ville et le monde.
Où donc sauver du bien l'arche sainte sur l'onde?
Où sauver la semence? En quel coin se ranger?
Et quel sens a la vie en ce triste danger?
Surtout le premier feu passé de la jeunesse,
Son foyer dissipé de rêve et de promesse,
Après l'expérience et le mal bien connu,
Que faire? Où reporter son effort soutenu?
Durant cette partie aride et monotone
Qui, bien avant l'hiver, dès le premier automne
Commence dans la vie, et quand par pauvreté,
Malheur, faute (oh! je sais plus d'un sort arrêté),
Tout espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer sa seconde famille
Dont il sera le chef, à l'homme est refusé,
Où se prendre? Où guérir un cœur trop vite usé?
En cette heure de calme, en ce lieu d'innocence,
Dans ce fond de lointain et de prochain silence,
La réponse est distincte, et je l'entends venir
Du ciel et de moi-même, et tout s'y réunir.
Oh oui! ce qui pour l'homme est le point véritable,
La source salutaire avec le rocher stable,
Ce qui peut l'empêcher ou bien de s'engourdir
Aux pesanteurs du corps, ou bien de s'enhardir,
S'il est grand et puissant, à l'orgueilleuse idée
Qu'il pose ensuite au monde en idole fardée
Et dans laquelle il veut à tout jamais se voir,
Ce qu'il faut, c'est à l'âme *un malheur, un devoir*?

— Un malheur (et jamais il ne tarde à s'en faire),
Un malheur bien reçu, quelque douleur sévère
Qui tire du sommeil et du dessèchement,
Nous arrache aux appâts frivoles du moment,
Aux envieux retours, aux aigreurs ressenties,
Mette bas d'un seul coup tant de folles orties
Dont avant peu s'étouffe un champ dans sa longueur,
Et rouvre un bon sillon avec peine et sueur!
— Un devoir accepté, dont l'action n'appelle
Ni l'applaudissement ni le bruit après elle,
Qui ne soit que constance et sacrifice obscur,
Sacrifice du goût le plus cher, le plus pur,
Tel que l'honneur mondain jamais ne le réclame,
Mais voulu, mais réglé dans le monde de l'âme.
Et c'est ainsi qu'il faut, au ciel avant le soir,
A son cœur demander *un malheur, un devoir!*

Marèze avait atteint à très peu près cet âge
Où le flot qui poussait s'arrête et se partage.
Jusqu'à trente trois ans il avait persisté
Avec zèle et succès au sentier adopté,
Sentier sombre et mortel aux chimères légères.
Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires;
De finance ou de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent disait les résultats.
Mais Marèze cachait sous ce zèle authentique
Un esprit libre et grand, peut-être poétique,
Ou politique aussi, mais capable à son jour
D'arriver s'il voulait, et de luire alentour.
A sa tâche, où le don inoccupé se gâte,
Trop long-temps engagé, tout bas il avait hâte
De clore et de sortir, et de recommencer
Une vie autre et vraie, appliquée à penser.
Plus rien n'allait gêner son être en renaissance:
Son cabinet vendu lui procurait aisance;
Sa sœur avait famille en un lointain pays,
Et son père et sa mère étaient morts obéis;
Car l'abri paternel qui protége et domine
S'abattant, on est maître, hélas! sur sa colline.

Dans ce frais pavillon au volet entr'ouvert,
Où la lune en glissant dans la lampe se perd,
Devant ce *Spasimo** comme une autre lumière
Dont la paroi du fond s'éclaire tout entière,
Près des rayons de cèdre où brillent à leur rang,
Le poëte d'hier aisément inspirant,
L'ancien que moins on suit, plus il convient d'entendre,
Que fait Marèze? Il veille et se dit d'entreprendre.
Depuis un an passé qu'il marche vers son vœu,
Le joug est jeté loin; il s'en ressouvient peu,
Que pour mieux posséder sa pensée infinie.
Cet esprit qu'aussi bien on saluerait génie,
Retardé jusque là, mais toujours exercé,
Arrive aux questions plus ferme et plus pressé.

* La gravure du beau tableau de Raphaël qui porte ce nom.

Poëte et sage, il rêve alliance nouvelle;
Lamartine l'émeut, Montesquieu le rappelle;
Il veut être lui-même, et que nul n'ait porté
Plus d'élévation dans la réalité.
Solennel est ce soir, car son âme qui gronde
Sent voltiger plus près et sa forme et son monde.
Marèze est sur la pente; il va gravir là-haut,
Où tant de glorieux montent comme à l'assaut,
Disant *Humanité* pour leur cri de victoire,
Nommés les bienfaiteurs, commençant par le croire,
Et qui, forts de trop faire et de régénérer,
Finissent par soi-même et soi seuls s'adorer.

Mais on frappe; une femme entre et se précipite :
— « O mon frère! » — « O ma sœur! » — Explosion subite,
Joie et pleurs, questions, les deux mains que l'on prend,
Et tout un long récit qui va comme un torrent :
Un mari mort, des noirs en révolte, la ville
Livrée au feu trois jours par un chef imbécille,
La fuite avec sa fille au port voisin, si bien
Qu'elle n'a plus qu'un frère au monde pour soutien.
Marèze entend : d'un geste il répond et console,
Il baise au front l'enfant, beauté déjà créole,
Et comme à ces discours on oublirait la nuit,
Jusqu'au lit du repos lui même les conduit.

Le voilà seul. — Allons! ose, naissant génie;
Il faut à ton baptême annoncer l'agonie.
Dix ans s'étaient passés à comprimer l'essor,
A mériter ton jour; donc, recommence encor!
Devant ces vers du maître harmonieux et sage,
Devant ce Raphaël et sa sublime page,
Au plus mourant soupir du chant du rossignol,
Au plus fuyant rayon où s'égarait ton vol,
Dis-toi bien : Tout ce beau n'est que faste et scandale
Si j'hésite, et si l'ombre à l'action s'égale.

Marèze un seul instant n'avait pas hésité;
Il s'est dit seulement, dans sa force excité,
Que peut-être il saurait, son œuvre commencée,
Nourrir enfant et sœur du lait de sa pensée.
Il hésite; il espère en ce sens, et bientôt,
L'aube éteignant la nuit, son œil plus las se clôt.

Au matin un réveil l'attendait qui l'achève.
Une ancienne cliente à lui, madame Estève,
Avait, par son conseil, confié le plus clair
D'une honnête fortune à quelque premier clerc
Établi depuis peu, jusqu'alors sans reproche;
Mais le voilà qui part, maint porte-feuille en poche.
La pauvre dame est là, hors d'elle, racontant.
Marèze y perd aussi, peu de chose pourtant.
Mais il se croit lié d'équité rigoureuse
A celle qu'un conseil a faite malheureuse.
Courage! il rendra tout; il soutiendra sa sœur,
Il marira sa nièce; et sans plus de longueur,
Il court chez un ami : tout juste un commis manque;
Commis le lendemain il entre en cette banque;
Et là, remprisonné dans les ais d'un bureau,
Sans verdure à ses yeux que le vert du rideau,
Il vit, il y blanchit, régulier, sans murmure,
Heureux encor le soir d'une simple lecture
A côté de sa sœur, — un poëte souvent
Qu'un retour étouffé lui rend trop émouvant,
Et sa voix s'interrompt;... — lecture plus sacrée
A l'âme délicate et tout le jour sevrée!

Il a gagné pourtant ce bonheur : jusque là,
Plus qu'un mystère étrange, et que Dieu nous voila,
Avait mis au défi son âme partagée.
La vérité nous fuit par l'orgueil outragée.
Mais alors, comme au prix d'un sacrifice cher,
Sans plus qu'il y pensât en Prométhée amer,
De vertus en vertus, chaque jour, goutte à goutte,
La croyance, en filtrant, emporta tout son doute;
La persuasion distilla sa saveur,
Et la pudique foi lui souffla la ferveur.

— Doudun (exemple aussi) n'est pas, comme Marèze,
De ceux qui sentiraient leur âme mieux à l'aise
A briller au soleil et mouvoir les humains
Qu'à compter pas à pas les chardons des chemins
Il chemine et se croit tout en plein dans sa trace.
Très doux entre les doux et les humbles de race,
Il n'a garde de plus, ne prévaut sur pas un;
Celui seul qui se baisse a connu son parfum;
La racine en tient plus, et la fleur dissimule.
Son prix, son nom nommé lui serait un scrupule.
Enfant, simple écolier, se dérobant au choix,
Avant qu'il eût son rang il se passait des mois;
Il n'en tâchait pas moins, sans languir ni se plaindre,
Mais comme au fond craignant de paraître et d'atteindre.
Jeune homme, étroitement casé, non rétréci,
Cœur chaste à l'amitié, n'eut-il donc pas aussi
Quelque passion tendre, humble et, je le soupçonne,
Muette, et que jamais il n'ouvrit à personne,
Mais pour qui sa rougeur parle encore aujourd'hui,
Si l'objet par hasard est touché devant lui?
Avant tout il avait sa mère bien aimée,
Infirme plus que vieille, assez accoutumée
A l'aisance, aux douceurs, et dont le mal réel
Demandait pour l'esprit éveil continuel.
Il la soigna long-temps, et lui, l'épargne même,
Pour adoucir les soirs de la saison suprême,
N'eut crainte d'emprunter des sommes par deux fois,
S'obérant à toujours; mais ce fut là, je crois,
Ce qui, sa mère morte, a soutenu son zèle
Et prolongé pour lui le but qui venait d'elle :
Car à cet âge, avec ces natures, l'effort
Souvent manque, au-dedans s'amollit le ressort;
Le vrai motif cessant, on s'en crée un bizarre,
Et la source sans lit dans les cailloux s'égare.
Doudun, que maint caillou séduit, s'en est sauvé;
Le soin pieux domine, et tout est relevé.

En plein faubourg, là-haut, au coin de la mansarde,
Dans deux chambres au nord, que l'étoile regarde;
A cinq heures rentrant, ou, l'été, matinal;
Un grand terrain en face et le triste canal
(Car, presque chaque jour allant au cimetière,
Il s'est logé plus près), voyez! sa vie entière,
Son culte est devant vous : un unique fauteuil
Où dix ans s'est assis l'objet saint de son deuil,
Un portrait au-dessus; puis quelque porcelaine
Où la morte buvait, qu'une fois la semaine
Il essuie en tremblant; des Heures en velours
Où la morte priait, dont il use toujours!
Le maigre pot de fleurs, aussi la vieille chatte :
Piété sans dédain, la seule délicate!
Comme écho de sa vie, il se dit à mi-voix
Quelque air des jours anciens qui voudrait le hautbois,
Quelque sentimentale et bonne mélodie,
Paroles de Sedaine, autrefois applaudie
Des mères, que chantait la sienne au clavecin.
Comme Jean-Jacque aussi, dont il sait *le Devin*,
Il copie, et par là dégrève un peu sa dette,
Chaque heure d'un denier. Son équité discrète
A taxé ce travail de ses soirs, mais si bas,

Que, s'il fallait offrir, on ne l'oserait pas.
Au-delà sa pudeur est sourde à rien entendre;
Et quand l'ingrat travail a quelque page tendre,
Agréable, on dirait qu'en recevant son dû
Il se croit trop payé du charme inattendu.
— Hier ses chefs le marquaient pour avancer en place;
Il se fait moins capable, empressé qu'on l'efface.

O vous qui vous portez, entre tous, gens de cœur;
Qui l'êtes, — non pas seuls, — et qui, d'un air vainqueur,
Écraseriez Doudun et cette élite obscure,
Leur demandant l'audace et les piquant d'injure;
Ne les méprisez pas, ces frères de vertu,
Qui vous laissent l'arène et le lot combattu!
Si dans l'ombre et la paix leur cœur timide habite,
Si le sillon pour eux est celui qu'on évite,
Que guerres et périls s'en viennent les saisir;
Ils ont chef Catinat, le héros sans désir!

Et cette âme modique, à plaisir enfouie,
Ce fugitif qui craint tout éclair dans sa vie,
Qu'à l'un des jours d'essor, de soleil rayonnant,
Comme on en a chacun, il rencontre au tournant
Du prochain boulevard quelque ami de collége
Qui depuis a pris gloire et que le bruit assiége,
Sympathique talent resté sincère et bon,
Oh! les voilà bien vite aux nuances du ton.
L'artiste est entendu tout bas du solitaire:
Quel facile unisson aux cordes de mystère!
Que d'échanges subtils au passage compris!
Et cette âme qui va diminuant son prix,
Comme elle est celle encor que devrait le génie
Vouloir pour juge en pleurs, pour cliente bénie!

Mais ce n'est pas aux doux et chastes seulement,
Aux intègres de cœur, que contre un flot dormant
Un malheur vient rouvrir les voiles desserrées
Et remorquer la barque au delà des marées.
Un seul devoir tombant dans un malheur sans fond
Jette à l'âme en désastre un câble qui répond;
Fait digue à son endroit aux vagues les plus hautes;
Arrête sur un point les ruines des fautes;
Et nous peut rattacher, en ces ans décisifs,
Demi déracinés, aux rameaux encor vifs.

Ramon de Santa-Cruz, un homme de courage
Et d'ardeur, avait, jeune, épuisé maint orage,
Les flots des passions et ceux de l'Océan.
Commandant un vaisseau sous le dernier roi Jean
En Portugal, ensuite aux guérillas d'Espagne,
Le Brésil et les mers et la rude montagne
L'avaient vu tour à tour héroïque d'effort;
Mais l'âme forte avait plus d'un vice du fort.
Pour l'avoir trop aidé, proscrit du roi son maître;
A Bordeaux, — marié, — des torts communs peut-être,
Ses âpretés surtout et ses fougues de sang
Éloignèrent sa femme après un seul enfant.
A Paris, de projets en projets, et pour vivre,
Ayant changé son nom, il entreprit un livre,
Quelque Atlas Brésilien-Espagnol-et-naval;...
Alors je le connus; — mais l'affaire allant mal,
Il courut de ces mots qu'à la légère on sème,
Et j'en avais conçu prévention moi-même.
Pourtant quelqu'un m'apprit ses abîmes secrets
Et l'ayant dû chez lui trouver le jour d'après,
Oh! je fus bien touché!

— Tout d'abord à sa porte
Affiches, prospectus, avis de toute sorte,
Engagement poli d'entrer et de *tourner:*
Comme c'était au soir, il me fallut sonner.
Une dame fort vieille, et de démarche grande
Et lente, ouvrit, et dit sur ma simple demande
Son fils absent: c'était la mère de Ramon.
Mais quand j'eus expliqué mon objet et mon nom:
« Attendez, attendez; seulement il repose,
« Car il sort tout le jour; mais, à moins d'une cause,
« J'évite d'avertir. » Elle entra, je suivis,
Déjà touché du ton dont elle a dit *mon fils.*
Pendant qu'elle annonçait au-dedans ma venue,
Je parcourais de l'œil cette antichambre nue,
Et la pièce du fond, et son grillage en bois
Mis en hâte, et rien autre, et le gris des murs froids.
Au salon vaste et haut qu'un peu de luxe éclaire,
L'ombre est humide encore au mois caniculaire;
La dame s'en plaignit doucement: j'en souffris
Songeant à quels soleils burent leurs ans mûris.
Mais rien ne m'émut tant que lorsqu'une parole
Soulevant quelque point d'étiquette espagnole,
— D'étiquette de cour, — Ramon respectueux
Se tourna vers sa mère, interrogeant des yeux.
Oh! dans ce seul regard, muette déférence,
Que d'éveils à la fois, quel appel de souffrance
A celle qui savait ce pur détail royal
Pour l'avoir pratiqué dans un Escurial!
Et du trouble soudain où mon âme en fut mise,
Sans aller saluer la vieille dame assise,
Tout causant au hasard, du salon je sortis,
Et je m'en ressouvins et je m'en repentis,
Craignant de n'avoir pas assez marqué d'hommage;
Car tout aux malheureux est signe et témoignage.
Et depuis lors souvent, je me suis figuré
Quels étaient ces longs soirs entre l'homme ulcéré
De Rio, de Biscaye et des bandes armées,
Et des fureurs de cœur encor mal enfermées,
Proscrit qui veut son ciel, père qui veut son fils, —
Entre elle et lui, navrés ensemble et radoucis
Oh! si toujours, malgré l'amertume et l'entrave,
Il maintint sur ce point cette piété grave,
Qu'il ait été béni! Que son roc sans fléchir
Ait pu fondre au-dedans, et son front s'assagir!
Qu'il ait revu l'enfant que de lui l'on sépare,
Et Lisbonne, meilleure au moins que sa Navarre *!

Un but auprès de soi, hors de soi, pour quelqu'un,
Un seul devoir constant; — hélas! moins que Doudun,
Que Ramon et Marèze, Aubignié *le poëte*
L'a compris, et son cœur aujourd'hui le regrette;
Poëte, car il l'est par le vœu du loisir,
Par l'infini du rêve et l'obstiné désir.
En son fertile Maine, aux larges flots de Loire,
Bocagère et facile il se montrait la gloire,
Se disant qu'aux chansons on l'aurait sur ses pas
Comme Annette des champs dont l'amour ne ment pas.
Tandis qu'après René planait l'astre d'Elvire,
Jean-Jacque et Bernardin composaient son délire,
Et tardif, ignorant ce monde aux rangs pressés,
Il s'égarait sans fin aux lieux déjà laissés.
Vainement les parens voulaient l'état solide:
Pour lui, c'était assez si, *l'Émile* pour guide,
Le havresac au dos, léger, pour de longs mois
Il partait vers les monts et les lacs et les bois,
Pèlerin défilant ses grains de fantaisie, —
Fantassin valeureux de libre poésie.

* L'Étranger, en effet, dont on veut ici parler, est mort depuis peu à Lisbonne: il avait fait partie de l'expédition de don Pedro, et occupait un rang distingué dans l'armée portugaise.

Aux rochers, aux vallons, combien il en semait!
Aux buissons, à midi, sous lesquels il dormait!
Combien alors surtout en surent les nuages!
Infidèles témoins, si l'on n'a d'autres gages;
Car prenant le plus beau du projet exhalé,
Ils ne reviennent plus, et tout s'en est allé.
La fable des enfans parle encore aux poètes:
Rêveurs, rêveurs, semez aux chemins que vous faites
Autre chose en passant que ces miettes de pain:
Les oiseaux après vous mangeraient le chemin!

Du moins, si visitant, comme il fit, ces contrées,
Grandes, et du génie une fois éclairées,
Meillerie et Clarens, noms solennels et doux,
Bosquets qu'un enchanteur fit marcher devant nous,
— S'il gravit tour à tour à la cime éternelle,
Redescendit au lac, demanda la brunelle *
A l'île de Saint-Pierre, et d'un cœur palpitant,
Aux Charmettes cueillit la pervenche en montant,
S'il revit l'œil en pleurs ce qu'avait vu le maître,
Que ne l'a-t-il donné quelquefois à connaître,
D'un vers rajeunissant, qui charme avec détour,
Et laisse aussi sa trace aux lieux de son amour?
C'est qu'à moins du pur don unique, incomparable,
L'effort seul initie à la forme durable,
Secret du bien-parler que d'un Virgile apprend
Même un Dante, et qui fuit tout vaporeux errant.
Aubignié, sans dédain, effleura le mystère
Et ne l'atteignit pas. Que d'essais il dut taire,
Au hasard amassés! Et les ans s'écoulaient;
Les plaintes des parens, plus hautes, s'y mêlaient;
Les dégoûts, les fiertés, une âme déjà lasse,
L'éloignaient chaque jour des sentiers où l'on passe;
Il n'en suivit jamais. S'il tente quelque abord,
Tout lui devient refus, et son rêve est plus fort.
Puis, plus on tarde, et plus est pénible l'entrée:
La jeunesse débute, et sa rougeur agrée;
Elle ose, on lui pardonne, on l'aide à revenir:
Mais, quand la ride est faite, il faut mieux se tenir.
La main se tend moins vite à la main déjà rude.
Bref, d'essais en ennuis, d'ennuis en vague étude,
Des parens rejeté, qui, d'abord complaisans,
Bientôt durs, à la fin se sont faits méprisans,
Aubignié, ce cœur noble et d'un passé sans tache,
Usé d'un lent malheur qu'aucun devoir n'attache,
Ne sait plus d'autre asile à ses cuisans affronts,
A ses gênes hélas! que quand aux bûcherons
Des forêts d'Oberman, et les aidant lui-même,
Il va demander gîte, ajournant tout poème,
Ou toujours amusé du poème incertain
Qu'il y vit une fois flotter à son matin.
De Jean-Jacque il se dit la gloire commencée
Tard: — rappel infidèle! — Ame à jamais lassée!

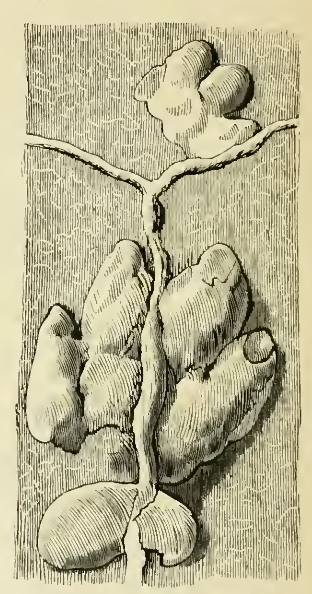
Vous dont j'ai là trahi le malheur, oh! pardon!
Ami, vous qui n'avez rien que d'honnête et bon,
Et de grand en motif au but qui vous oppresse,
Au fantôme, il est temps, cessez toute caresse.
Rejoignez, s'il se peut, à des efforts moins hauts
Quelque prochain devoir qui tire fruit des maux,
Et d'où l'amour de tous redescende et vous gagne,
— Afin que revenant au soir par la campagne,
Sans faux éclair au front et sans leurre étranger,
Il vous soit doux de voir les blés qu'on va charger
Et chaque moissonneur sur sa gerbe complète;
Et là haut, pour lointain à l'âme satisfaite,
Au sommet du coteau dont on suit le penchant,
Les arbres détachés dans le clair du couchant.

Précy, 1836. SAINTE-BEUVE.

* Petite fleur fort affectionnée de Rousseau, durant le séjour qu'il fit en cette île. Voir ses *Rêveries*, *cinquième Promenade*.

AUX ABONNÉS MENSUELS. — Les journaux quotidiens nous font quelquefois l'honneur de reproduire nos articles : ils les empruntent à nos livraisons *hebdomadaires* aussitôt après leur publication, avant que ces livraisons aient encore pu parvenir à nos Abonnés *mensuels*. Il peut en résulter qu'à la fin de chaque mois, aux yeux d'un certain nombre de lecteurs trompés par cette antériorité relative, nous paraissions emprunter nos propres articles aux feuilles qui au contraire nous les ont empruntés. Nous espérons que cet avis préviendra et détruira les effets de cette fausse apparence. Plus notre source est humble, plus il nous importe que l'on sache qu'elle ne dérive que d'elle-même. Nous n'insérons point d'articles déjà imprimés ailleurs, nous ne donnons point de traductions, sans le déclarer sincèrement et d'une manière expresse.

PISTES DES ANIMAUX FOSSILES.



(Fig. 1 — Détail amplifié de la fig. 3. — Un tiers de grandeur naturelle.)

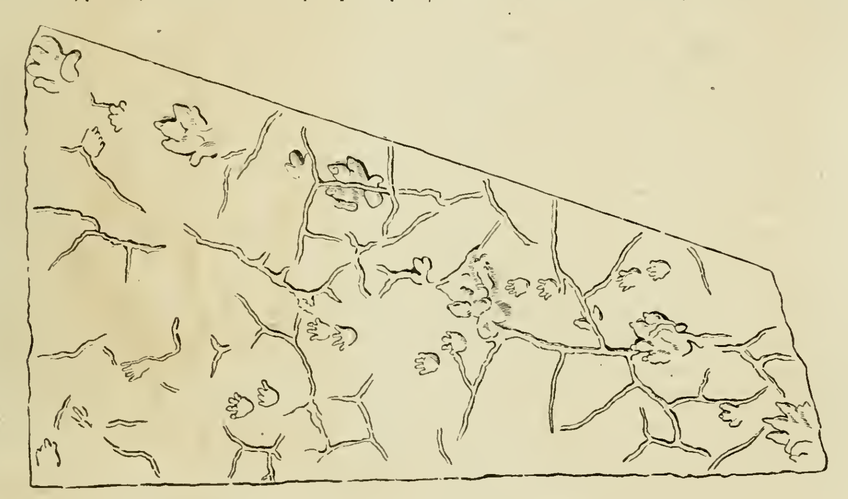
Les couches de terrain qui forment la croûte extérieure de la terre, sous le rapport des renseignemens qu'elles renferment sur l'histoire des anciens âges de la terre, pourraient être comparées à une vaste bibliothèque. Chaque jour, en y fouillant avec attention, on y découvre des écrits dont auparavant on avait à peine soupçonné l'existence. Et il est même étonnant de voir la quantité de richesses scientifiques qu'on en a déjà retirée, quand on fait attention au petit nombre de savans qui se sont occupés de ce travail, et au court espace de temps depuis lequel il a été entrepris. Nous avons fait connaître avec détail, dans *le Magasin* (1834, p. 378), les indications les plus ordinaires sur la nature des animaux qui ont anciennement peuplé la terre; ce sont les ossemens, ou plus généralement encore, les parties dures et solides de leur corps qui, ayant été conduits par les courans d'eau dans la mer ou dans les lacs, s'y sont enterrés dans les couches de pierre ou de sable qui se formaient dans ce même temps

sur le fond des lacs ou de la mer. C'est avec l'aide de ces débris que la science parvint à ressusciter ces anciens animaux, et à nous faire connaître leur forme et une partie de leurs habitudes.



(Fig. 2. — Autre détail amplifié de la fig 3. — Un tiers de grandeur naturelle.)

Mais il y a bien d'autres renseignemens sur cette matière, qui seraient utiles pour compléter nos connaissances, et qui nous manquent. On doit donc recueillir avec le plus grand empressement tout ce qui s'offre dans cette direction. Imaginons, pour un instant, que les traces laissées à la surface de la terre, par les pas de tant d'animaux qui s'y sont promenés depuis son origine, s'y soient incrustées comme dans des moules d'airain, chacune avec un chiffre d'ordre indiquant son âge comparatif; il est évident que de cela seul nous pourrions tirer une foule de déductions du plus haut intérêt, et que, sans avoir vu les jeux, les courses, les habitudes de toute espèce de ces divers animaux, nous pourrions au moyen de ces traces en démêler une bonne partie. Il n'est personne qui ne sache que les chasseurs habiles, au moyen des traces laissées par les animaux qu'ils poursuivent soit sur le sable, soit dans les terrains mous, parviennent à déterminer tout ce qui leur est arrivé à chaque pas durant leur fuite, et à deviner les moindres épisodes de leur histoire aussi exactement que s'ils avaient constamment été côte à côte avec eux. Qui empêcherait les géologues de faire comme les chasseurs, s'ils avaient comme eux à leur disposition cette source précieuse d'informations? Les voilà donc sur les pistes des animaux de l'ancien monde, examinant leur manière de courir, la forme de leurs pieds, jusqu'à la nature du gibier recherché par les carnassiers, et appliquant au bien de la science cette sagacité d'observation que les chasseurs ne mettent d'ordinaire en jeu que pour leur plaisir. Or, je dis que parmi les millions de traces que forment aujourd'hui les animaux en se déplaçant à la surface de la terre, il y en a qui se fixent d'une manière durable, qui se mettent à l'abri des chances de destruction, qui ne s'effacent plus en aucune manière,



(Fig. 3. — Pistes d'animaux fossiles en relief sur une plaque de grès des carrières de Hessberg, en Saxe. — Un seizième de grandeur naturelle.)

et qui viennent s'entasser dans les archives que les géologues des âges futurs consulteront un jour peut-être pour connaître la nature du nôtre.

Considérons un lac ou un marais dans lequel se verse quelque torrent : tantôt il se dépose sur le fond une couche de boue ou d'argile fine; c'est quand, le torrent cessant de couler avec force, les eaux se clarifient et abandonnent le limon dont elles étaient chargées : tantôt il se dépose une couche de sable; c'est quand, après de grandes pluies, le torrent se gonfle et roule du gravier qu'il vient jeter dans le bassin. Suivons maintenant ce qui arrivera, tandis que le fond est revêtu d'une couche d'argile molle, mais assez dure cependant pour conserver une empreinte, si un animal, par exemple, un reptile comme une salamandre, ou un grand oiseau échassier, comme un héron, ou même un quadrupède venu sur le bord de l'eau pour se baigner, laissent leurs traces dans la vase. Si les eaux continuent à déposer de l'argile, il est évident que cette argile venant se joindre avec l'ancienne et recouvrir les traces, tout sera perdu, et qu'il sera bientôt impossible de rien distinguer du passage des animaux qui se sont promenés sur le fond. Mais si, au lieu d'argile, il se dépose alors du sable, les grains de sable entreront dans les creux de chaque piste, les combleront peu à peu, formeront ensuite une couche de sable qui revêtira la couche précédente, la protégera, et se trouvera elle-même recouverte, d'année en année, par de nouvelles couches de sable et d'argile; imaginons qu'à la fin le marais se comble ou se dessèche par suite d'une nouvelle direction prise par le torrent, il est évident qu'en fouillant dans ce nouvel Herculanum, on trouverait, dans leur ordre et dans un parfait état de conservation, les traces laissées par les divers êtres qui l'ont tour à tour fréquenté. Si, à une cer-

tane époque, il a été habité par des salamandres gigantesques, nous trouverions non seulement leurs ossemens secs et décharnés (*Magasin*, vol. I, nº 1), mais la trace parfaite de leurs quatre pieds, que nous pourrions dès lors comparer dans le plus grand détail avec ceux de nos salamandres actuelles, pour en déduire, par voie d'analogie, les autres différences d'organisation. Si plus tard des tigres ou des éléphans sont venus se baigner ou se désaltérer sur ses bords, nous trouverions également empreintes sur l'argile les marques incontestables de leurs mouvemens. On aurait donc ajouté ainsi une source extrêmement précieuse d'information à ce que l'on aurait pu savoir par le seul témoignage de la dépouille mortelle de ces divers êtres.

Or, ce qui se fait sur le fond des marais, ce qui se fait mieux encore sur le rivage de la mer, dans les endroits où, la marée produisant l'effet des torrens dont nous avons parlé, amène tantôt du sable et tantôt du limon, et laisse tantôt à sec une arène ouverte à tous les animaux, et tantôt la recouvre; ce qui se fait, dis-je, de nos jours, s'est fait de tout temps dans les mêmes circonstances. De tout temps les animaux, en marchant sur la vase, y ont laissé leur empreinte; de tout temps le sable, en recouvrant ces empreintes, leur a permis de se durcir sans perdre leur netteté, et de tout temps les matières déposées par les eaux, en s'accumulant par-dessus, y ont formé un revêtement conservateur. Cherchons donc avec soin dans tous les lieux où la géologie nous fait présumer qu'il a dû exister un ancien rivage (voy. 1833, p. 378), trouvons un point où une couche de marne ou d'argile (ancienne vase) soit recouverte par une couche de grès (ancien sable agglutiné et devenu compacte) et regardons si par hasard quelques animaux de l'ancien monde ne seraient pas venus, il y a quelques milliers d'années, se promener dans cet endroit. Si cela est, nous trouverons immanquablement, dans l'argile, des empreintes creuses de leurs pas, et dans le grès, des empreintes en relief moulées exactement dans les précédentes, et devenues solides.

C'est là le genre d'information entièrement neuf que la géologie vient de découvrir, et dont tout fait espérer qu'elle saura tirer les plus heureux résultats. Les premières traces de cette espèce (et l'attention doit être promptement appelée sur elles par la régularité qu'elles offrent dans leur ensemble) furent découvertes dans les carrières de Cornockle-Muir en Écosse. Le célèbre géologue M. Buckland les ayant étudiées, reconnut qu'elles appartenaient à des tortues et à des crocodiles, animaux bien différens de ceux qui vivent aujourd'hui dans ces mêmes lieux. Peu après, on observa en Amérique, dans le Massachussets, des pas d'oiseaux répandus avec une assez grande abondance dans des couches de grès, sur une étendue de près de dix lieues. Enfin, on vient tout dernièrement de rencontrer des pistes extrêmement curieuses dans les carrières de grès de Hessberg en Saxe; c'est un graveur des environs qui ayant été par hasard se promener dans les carrières, y vit ces marques singulières, et s'empressa d'en avertir les géologues du pays. On a déjà reconnu et analysé dans ce seul endroit les pas de plus de dix espèces différentes d'animaux.

Le dessin que nous donnons à nos lecteurs a été pris d'après une belle plaque de grès des carrières de Hessberg, qui est tout récemment arrivée au Muséum d'histoire naturelle. Cette plaque a environ sept à huit pieds de longueur, sur une largeur de deux pieds et demi. Deux pistes d'animaux appartenant à deux genres de quadrupèdes différens y existent en relief. La première piste est dans le sens de la longueur de la plaque; elle se compose de six empreintes doubles. Le train de devant de l'animal est d'une configuration toute différente du postérieur; il se trouve représenté par des empreintes à trois doigts d'une longueur de trois pouces; celui de derrière est représenté par des empreintes à cinq doigts beaucoup plus grosses: elles ont sept pouces de longueur sur cinq de largeur. Ces dernières empreintes ont quelque ressemblance avec la main humaine. Comme on ne possède pas encore les ossemens de cet animal, ou plutôt comme leur étude n'est pas encore achevée, on ne sait pas au juste quelle était sa nature. Les uns pensent que ces empreintes sont celles d'une espèce de salamandre gigantesque; les autres que ce sont celles de mammifères marsupiaux analogues aux kangouroos de la Nouvelle-Hollande, ou mieux celles de quelque espèce particulière de singe; M. de Humboldt, dont l'opinion mérite tant de respect, suppose que ce sont des pistes de didelphes, animal fossile qu'on ne trouve que dans des couches fort anciennes, et qui n'a plus d'analogue aujourd'hui. La seconde série d'empreintes coupe la première sous un angle aigu: elle appartient également à un quadrupède, mais d'une conformation toute différente de celle du premier, et dont les trains de devant et de derrière sont semblables. Cette trace présente cinq pas ressemblant assez, tant par les dimensions des empreintes que par leur forme et leur espacement, à des traces de pas de chien de chasse de grandeur ordinaire: les pattes se composaient d'un bourrelet charnu, terminé sur le devant par quatre griffes. En même temps que ces empreintes, il existe dans toute l'étendue de la plaque une espèce de réseau à mailles quadrangulaires et saillantes d'environ un demi-pouce. Ce réseau est le résultat du remplissage des crevasses qui s'étaient faites lors du dessèchement dans l'argile qui a reçu les empreintes. Ces gerçures sont postérieures au passage des animaux. Ce phénomène, qui semble étrange au premier abord et quand on ne considère que le réseau saillant, est celui que tout le monde a vu se produire dans la boue desséchée des fossés qui se partage assez habituellement à l'air en grandes écailles quadrangulaires. C'est un trait de plus à ajouter à la théorie qui explique si simplement la formation de ces curieuses empreintes.

N'est-il pas bien admirable que quelque chose d'aussi léger que la trace des pas sur la boue humide ait pu traverser victorieusement tant de siècles, et arriver dans sa fraîcheur primitive jusqu'à nous? Ces traces sont situées dans la formation que les géologues nomment le *grès bigarré*. Donner une idée exacte de son ancienneté nous serait impossible: les durées de la géologie dépassent tellement celles de l'histoire humaine qu'il n'y a aucun rapport à établir entre elles. On ne peut pas non plus fixer exactement leur valeur en années. Disons seulement, pour donner à nos lecteurs une idée de l'antiquité du monument dont nous mettons le dessin sous leurs yeux, qu'on peut évaluer sans crainte à trente mille mètres l'épaisseur du dépôt que l'eau de la mer a accumulé d'âge en âge au-dessus de la couche d'argile que ces animaux inconnus ont foulée sous leurs pieds.

AGIOTAGE SUR LES TULIPES.

Il est peu de nos lecteurs qui n'aient entendu parler de cette *tulipomanie* dont les Hollandais furent atteints surtout depuis 1634 à 1637, particulièrement dans les villes de Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, Rotterdam, Horn, etc. La plupart des actes extravagans que l'on cite souvent à cet égard, et dont nous allons dire quelques mots, n'étaient pas dus uniquement au désir de posséder des tulipes, ainsi que l'on pourrait être porté à le croire; il est bon de savoir que cette passion de fleur ne servait que de prétexte pour déguiser la passion du jeu. On jouait sur les tulipes, comme aujourd'hui on joue à la Bourse. Tel spéculateur achetait pour des milliers de florins une tulipe de telle espèce qu'il n'avait pas et qu'il ne devait jamais voir, mais qu'il promettait de livrer à la fin du mois; et à la fin du mois, si le cours de l'espèce avait baissé, il ne donnait pas la tulipe, mais payait simplement la *différence*; c'est de cette manière que les choses se passent à la Bourse pour

les rentes. — Il semblerait que des gens si passionnés pour les fleurs devaient passer leur vie dans les parterres; point du tout : c'était au cabaret que se tenaient les marchands; souvent ni le vendeur ni l'acheteur n'avaient vu les tulipes qui les enrichissaient ou les ruinaient; les négociations qui précédaient la floraison portaient sur un nombre de tulipes que n'auraient pu fournir tous les jardins de la Hollande; ainsi l'espèce dont il se vendait le plus grand nombre d'oignons était celle qu'on nommait *semper augustus*, fleur tellement rare, que, d'après certains auteurs, il n'en aurait existé que deux individus sans défaut, l'un à Harlem, l'autre à Amsterdam.— Les idées de crédit étaient fort avancées chez les *tulipomanes*, puisque non seulement on pouvait faire de très belles affaires sans tulipes, mais même sans argent comptant : le spéculateur qui avait perdu avec un ramoneur (car les ramoneurs se mêlaient beaucoup de la partie) ou avec un fripier, ne soldait pas ce créancier en numéraire, mais l'adressait à un gentilhomme avec lequel il avait gagné sur la différence des prix courants. — On a calculé que dans une seule ville de Hollande le commerce des tulipes, pendant trois ans, avait été de dix millions de florins. Un seul oignon de l'espèce appelée *vice-roi* rapporta au propriétaire quatre bœufs gras, huit cochons, douze moutons, dix quintaux de fromage, deux tonneaux de vin, un lit, un habillement complet, une coupe d'argent, et pour vingt-cinq mille florins de blé et autres provisions.

On trouve dans plusieurs ouvrages le récit de la mésaventure d'un négociant qui, outre son commerce, cultivait des tulipes dans son jardin. Un jour qu'un matelot lui avait porté quelques marchandises, il l'en avait récompensé en lui donnant un *pour-boire* composé d'un hareng sec. Le matelot en se retirant avisa quelques oignons de tulipe sur une fenêtre du parterre, et les prenant pour des oignons quelconques, s'en saisit et les mangea avec son hareng, faisant ainsi un *déjeuner de roi*, comme disait, en s'arrachant les cheveux, le malheureux négociant, à demi ruiné par l'appétit peu éclairé de son matelot.

Industrie des Lucquois. — Les marchands ambulans que l'on voit dans toute l'Europe portant des figures en gypse sont presque tous des Lucquois. Une partie des habitans de ce pays fonde ses moyens d'existence sur le gypse ou la chaux sulfatée dont leurs montagnes sont remplies, et qui, sous leurs mains industrieuses, devient tantôt un Apollon du Belvédère ou une Vénus de Médicis, tantôt une pagode chinoise. Ces ouvriers, au nombre d'environ deux mille, sont divisés en plus de trois cents associations de six à sept personnes. Un tiers d'entre eux parcourt toutes les parties du monde, et grâce à leur manière de vivre frugale, ils rapportent dans leur pays des économies considérables. L'industrie des habitans de Lucques était déjà renommée du temps de Christophe Colomb, qui disait en plaisantant : — J'ai été bien étonné de ne pas trouver de Lucquois dans les terres nouvellement découvertes. — Aujourd'hui il en trouverait depuis Mexico jusqu'à Buénos-Ayres.

Nouvelles acquisitions du Jardin des Plantes. — La ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris s'enrichit chaque jour en espèces animales exotiques rares et très curieuses. Elle avait reçu depuis peu de tems un *pécari* (genre voisin du sanglier), un très bel *écureuil capistrate* de l'Amérique septentrionale, et trois *catracas* ou faisans d'Amérique. On y voit de plus aujourd'hui un *casoar à casque* nouvellement arrivé de Bordeaux (voyez la description de cet oiseau, 1834, p. 355); deux jeunes *casoars de la Nouvelle Hollande*, donnés au Muséum par la Société zoologique de Londres; et un *boa* (voy. 1835, p. 9).

ÉDIFICE DU QUAI D'ORSAY.

Il y a deux ans, nous avons donné un précis historique sur la construction de cet édifice, depuis l'époque où il fut fondé jusqu'au mois d'octobre 1834 (voyez 1834, p. 330). Il nous avait été impossible de joindre alors une vignette à notre description : le corps du monument était encore inachevé et embarrassé d'échafaudages. Aujourd'hui nous réparons cette omission forcée en reproduisant une vue de toute la façade prise du côté de la rivière. On pourra facilement, en rapprochant cette gravure du texte que nous avons déjà publié, se faire une idée de l'ordonnance extérieure de ce palais, remarquable surtout par son étendue et par la beauté de sa situation.

Lorsque nous écrivions notre premier article, l'édifice était destiné au ministère de l'intérieur et aux nombreuses administrations qui en dépendent, aux ponts et chaussées, aux travaux publics, aux mines, etc. Il est exécuté de manière à satisfaire aux exigences de ce programme, et nous ignorons le motif qui a pu faire renoncer à cette première destination, sans en assigner une autre. Il est difficile d'expliquer l'incertitude où l'on se trouve. Dans tous les cas, ainsi que le ministre de l'intérieur l'a dit à la Chambre des députés, ce monument ne peut convenir qu'à une grande administration publique, qu'on ne tardera sans doute pas à désigner.

La couverture de l'édifice du quai d'Orsay est faite de grandes feuilles de zinc : c'est la première couverture de cette importance qu'on ait encore exécutée avec ce métal; elle est souvent visitée par des ingénieurs et des architectes habiles qui l'examinent avec beaucoup d'intérêt. L'action d'un hiver assez rigoureux et les grandes chaleurs de l'été, n'ont occasionné aucun des accidens qu'on aurait pu redouter.

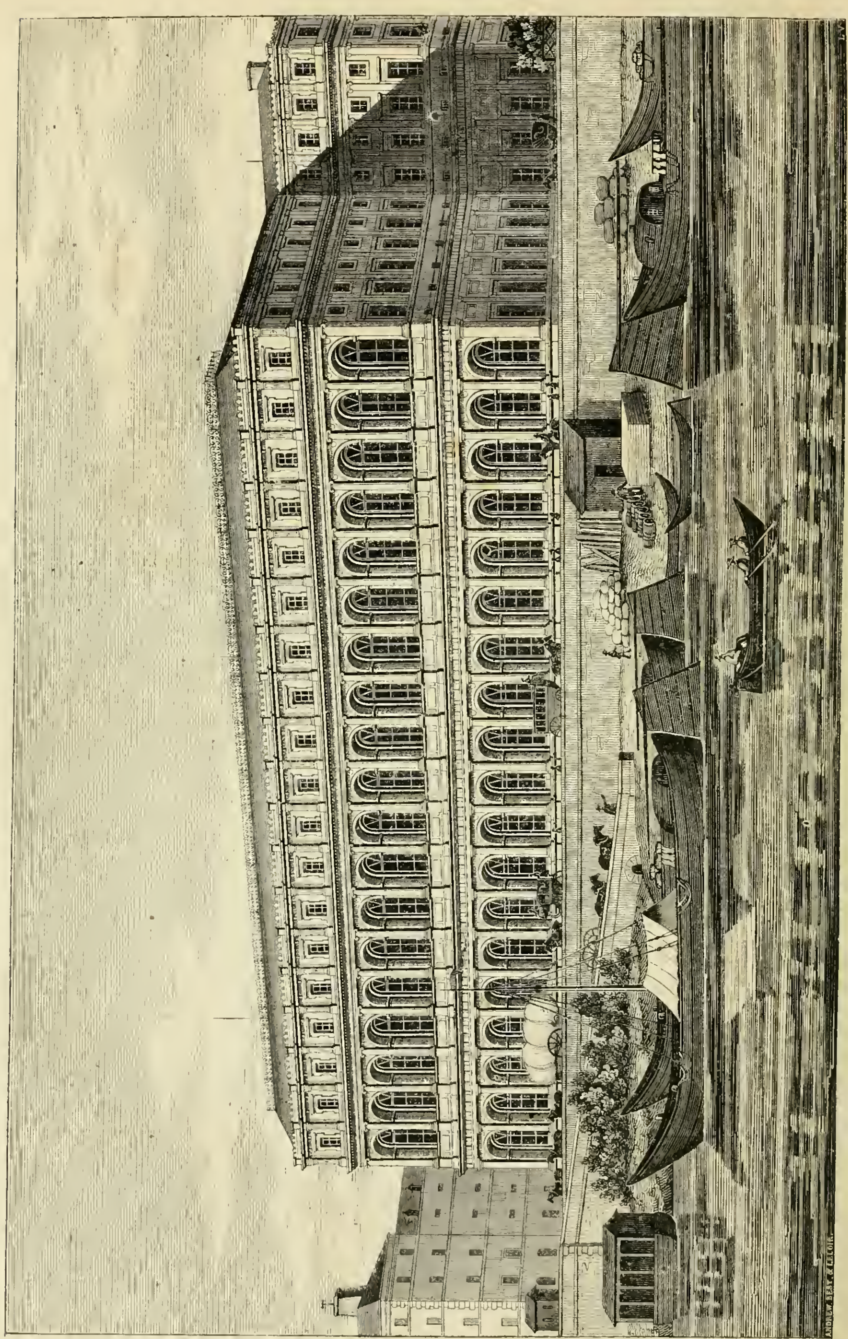
Sur le sommet du corps de bâtiment qui regarde la rivière, règne une vaste terrasse qui bientôt sera garnie d'une riche balustrade, et d'où l'on peut jouir de la vue d'un admirable panorama.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit au sujet de la dépense, qu'il a été dernièrement reconnu qu'un crédit supplémentaire de 1 200 000 francs serait nécessaire pour terminer complétement la construction; cette somme additionnelle, qui dépasse les prévisions premières, résulte de ce que ces prévisions n'avaient pas embrassé tous les genres de travaux nécessaires à l'achèvement de l'édifice : en outre le projet primitif a subi de notables changemens par suite de l'addition d'un étage entier que l'on avait été reconnu indispensable pour compléter la distribution intérieure. De cette somme de 1 200 000 francs, la Chambre des députés n'a cru devoir accorder que la moitié pour cette année, se réservant d'accorder le reste lorsque le monument aura reçu une destination définitive. La liquidation des comptes du premier crédit et les dispositions nécessaires pour l'emploi du nouveau ont obligé de suspendre les travaux depuis six mois; mais ils vont incessamment être repris, et ils auront principalement pour but la clôture totale de l'édifice, l'achèvement de la grosse menuiserie, le déblai des abords et la pose des grilles de clôture. Le monument achevé, il restera encore la dépense nécessaire à son éclairage et à son ameublement.

On ne saurait trop faire remarquer avec quelle promptitude ces grands travaux ont été exécutés depuis le 1er juillet 1833, époque où ils ont été repris. On se rappelle que les constructions n'étaient encore alors élevées, dans la plus grande partie, qu'à la moitié du rez-de-chaussée.

La dépense a été faite par année ainsi qu'il suit :

1833. . . .	570 190 fr.	89 cent.
1834. . . .	1 845 976	00
1835. . . .	1 058 244	06



(Vue de l'édifice du quai d'Orsay, prise du côté de la rivière.)

Bureaux d'abonnement et de vente, rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

ABRAHAM BOSSE, ÉLÈVE DE CALLOT.

(Voyez 1833, p. 92; et 1836, p. 188.)



(Mœurs du dix-septième siècle. — Repas et service de table, d'après Abraham Bosse.)

Abraham Bosse naquit à Tours, en 1621, d'une famille honnête et riche qui lui fit donner une éducation distinguée. Destiné par elle au barreau, il poursuivait à Paris ses études de droit, quand il se trompa de route un beau matin, et prit la porte de l'atelier de Callot pour celle du Palais-de-Justice. La coutume qu'avaient alors les marchands d'étaler des gravures dans les environs du Palais, et surtout à la porte des écrivains publics qui se tenaient dans le voisinage, causa peut-être l'erreur d'Abraham Bosse qui était fort distrait. S'étant vu bien accueilli, et se sentant du goût pour l'art et pour l'humeur joyeuse de son hôte, il prit place parmi les élèves qui lui firent fête, et résolut de revenir le lendemain, ce qu'il fit à la grande joie de Callot qui avait reconnu en lui de brillantes facultés et une tournure d'esprit vive et caustique, et telle enfin qu'elle promettait un bon élève à ce grand maître en fait de causticité et de fine observation. Le lendemain, Abraham Bosse revint, comme il l'avait promis, apportant un grand carton, des crayons et un escabeau de bois; et, à dater de ce jour, il ne manqua pas une seule fois, pendant plusieurs années, de venir travailler avec les autres élèves, qui pour la plupart étaient plus jeunes que lui. En outre, averti par sa première méprise, et peut-être aussi par une secrète aversion, il ne s'avisa jamais de suivre étourdiment les étalages de gravures, et de prendre la porte du Palais pour celle de son atelier.

Bien qu'il aimât fort le plaisir, et qu'il eût le travail facile, Abraham ne se laissa point détourner par ses goûts des études sérieuses qu'il savait devoir servir de base aux talents en apparence les plus frivoles, et de fait les plus agréables; il ne se figura donc point qu'il suffisait d'avoir de l'esprit, et de savoir opposer le blanc au noir, de façon à produire un effet piquant, bien qu'à demi ou point du tout motivé, pour aborder le genre de la caricature dont il comprenait toute la poésie et toute la portée morale; mais il pensa, au contraire, que, sans une connaissance approfondie du dessin et de toutes ses parties, telles que la géométrie, la perspective, l'anatomie, etc.; que, sans la connaissance du monde et des convenances dont il imposa l'observation aux artistes comme aux autres hommes, et enfin, que, sans une morale honnête et douce, et qui interdit la personnalité, la calomnie et l'obscénité, un peintre de caractères ne peut prétendre qu'à un succès passager et seulement parmi ceux de ses contemporains qui lui ressemblent.

Abraham Bosse n'eut peut-être pas à penser ainsi un aussi grand mérite qu'on pourrait l'imaginer d'abord; car les idées que nous venons d'émettre étaient prises fort sérieusement par la majorité des artistes et des gens du monde au commencement du dix-septième siècle. Les poètes comiques et tragiques, les critiques, et jusqu'aux chansonniers eux-mêmes, à quelques exceptions près, étaient jugés en vertu de ces principes qui sont bien encore aujourd'hui des lieux communs, mais des lieux communs dont on plaisante. Le véritable mérite d'Abraham Bosse fut donc, non pas de penser à tous ces beaux préceptes qui couraient déjà les rues dans ce temps-là, mais bien de les mettre en pratique pendant une longue vie, dont les épreuves et les besoins ne purent jamais le faire transiger avec ses principes en sacrifiant aux mauvaises passions de son temps.

Bien qu'il ait retracé quelques scènes populaires, il s'attacha principalement à l'observation des ridicules du grand monde qu'il traduisit en quelque sorte à la lettre, sans jamais exagérer les traits ni les attitudes de ses personnages, dont les costumes sont reproduits dans ses gravures avec une exactitude qui rend son œuvre fort utile aux artistes et aux hommes de lettres. Le courtisan surtout est un type qu'il a compris et exprimé merveilleusement; il l'a représenté dans ses amours, dans ses duels, dans son cabinet de toilette, dans tous les détails de sa vie, dans la bonne fortune comme dans la disgrâce, tantôt enseveli sous une toison de nœuds, de bouffantes, d'aiguillettes et rubans; tantôt, pour se conformer à l'édit, dépouillé de ces brillants colifichets, honteux, marchant le long

des morailles, et poursuivi par les sarcasmes du peuple qui rit de le voir en ce piteux accoutrement. La petite-maîtresse n'est pas plus épargnée; ses artifices de toilette sont dévoilés, et son désappointement n'est pas moindre que celui du courtisan, quand il lui faut revêtir, pour paraître à la cour, le costume sévère imposé par l'ordonnance royale. Les traîneurs de sabre ont leur tour; Bosse fait justice de la jactance militaire, et le burin venge le menu peuple du despotisme de la rapière. Mais ici, comme dans tous les sujets qu'il a traités, c'est la société tout entière qu'il attaque, c'est la manie du duel moins encore que celle de la guerre, dont il fait voir les résultats dans le corps mutilé d'un vieux soldat qui mendie, et qui, pour prix de son sang versé, obtient à grand'peine l'aumône fastueuse d'un Gascon rapé sur toutes les coutures, mais qui veut se faire honneur aux yeux d'une merveilleuse d'avoir obligé un frère d'armes.

Abraham Bosse aimait à traiter des sujets qui comportassent une série de compositions; c'est ainsi qu'il a représenté les différentes heures du jour, les quatre saisons, les quatre âges, et enfin les cinq sens d'où nous avons tiré la gravure qui accompagne cet article.

Mais, fidèle à son genre, c'est par le mauvais emploi du temps, par l'abus des facultés, par les entraves que la société s'est imposées à elle-même, en un mot par l'éternelle opposition de certaines conventions sociales avec les lois naturelles qu'il a souvent caractérisé ces différentes cycles; et de peur que le public, toujours prévenu en faveur des usages reçus et des grands qu'il cherche toujours à imiter, ne vît rien que de normal et de parfaitement convenable dans la représentation de ces personnages et de leurs mœurs, il a mis en regard de chacune de ses gravures deux quatrains, dont l'un exprime en latin la qualification pure et simple, et parfois l'évidente destination des phénomènes naturels; tandis que l'autre censure avec douceur, en français, tout ce que l'étiquette a introduit dans les mœurs d'incommode et d'antirationnel.

Bosse, qui avait fait d'excellentes études, et qui s'était occupé des belles-lettres pendant toute sa première jeunesse, est l'auteur d'une partie de ces quatrains. Il en a inscrit deux au-dessous de la gravure dont nous donnons une copie.

Le sens du distique latin est que le goût est le roi des sens et le maître de l'homme, puisque c'est pour le satisfaire que s'agitent sans repos tous les êtres qui peuplent l'air, la terre et les eaux.

Le quatrain français est, comme on va le voir, aussi éloigné du sens des vers latins qu'un festin servi suivant les lois de l'étiquette ressemble peu à un repas pris suivant les lois naturelles.

> Que le goût sans l'excès a d'honnêtes appas,
> Que nature se plaît aux choses raisonnables
> Et qu'elle fait bien voir que le luxe des tables
> Nous fait mourir de faim au milieu du repas.

Quoi de plus gênant en effet que l'appareil qui accompagne d'ordinaire les grands repas, et, dans l'intimité, quoi de plus insupportable que la présence continuelle des valets? En voici trois dans notre gravure qui sont occupés à servir deux personnes. La femme de chambre de madame se tient derrière son fauteuil, et paraît exercer la haute surveillance sur l'ensemble du service: un jeune garçon la consulte du regard avant de poser sur la table le plat qu'il tient avec grâce et délicatesse, et le jeune page de monsieur, qui se tourne vers le spectateur, semble lui adresser la leçon que contient le quatrain que l'on vient de lire.

Les compositions d'Abraham Bosse contiennent souvent un plus grand nombre de personnages que celle-ci. Elles se font toujours remarquer par un arrangement adroit et raisonné, par un dessin correct, et par la diversité des expressions et des attitudes. Il n'avait point adopté, comme beaucoup de dessinateurs modernes, un type de figures qui le fît reconnaître, et tous ses personnages ne lui ressemblaient pas. Il gravait lui-même toutes ses compositions d'après le procédé du vernis dur qui abrège considérablement le travail, et c'est ce qui explique sa prodigieuse fécondité; car, en outre des sujets dont nous venons d'indiquer une partie, il grava beaucoup d'après Lahire, Vignon et quelques autres. Nommé professeur de perspective à l'Académie royale de peinture, il écrivit plusieurs ouvrages remarquables sur cette branche de son art. Malheureusement, aussitôt qu'il eut abandonné le burin pour la plume, comme il était un homme de suite, il ne se sentit plus en humeur de s'arrêter, et il publia plusieurs pamphlets contre Lebrun qui le fit rayer de la liste des académiciens. Il se retira alors à Tours, où il mourut, en 1678, dans une honnête aisance.

CONTENANCES DE TABLE.

(Quinzième siècle.)

On trouve dans un manuscrit du quinzième siècle, conservé à la Bibliothèque royale sous le n° 7398-2, un recueil de quatrains et de distiques intitulé *Contenances de table*; voici quelques uns des préceptes donnés aux convives qui voulaient *estre bien courtois*.

> Le morsel mis hors de ta bouche
> A ton vaissel plus ne le touche.
>
> Ton morsel ne touche à salière,
> Car ce n'est pas belle manière.
>
> Boy sobrement à toute feste,
> A ce que n'affolis ta teste.
>
> Se tu faiz souppes en ton verre,
> Boy le vin ou le gette à terre.
>
> S'on oste le plat devant toy,
> N'en faiz compte et t'en tiens coy.
>
> Et ne rempliz pas si ta pance
> Qu'en toy n'ait belle contenance.
>
> Regarde à la table et escoute,
> Et ne te tiens pas sur ton coulte.
> (coude)
>
> Ne faiz pas ton morsel conduire
> A ton coutel qui te peult nuire.
>
> Ne touche ton nez à main nue
> Dont ta viande est tenue.
>
> Ne offre à nul, se tu es saige,
> Le demourant de ton potaige.
>
> Tiens devant toy le tablier net;
> En un vaissel ton relief met.
>
> Ne mouche hault ton nez à table,
> Car c'est ung fait peu aggreable.
>
> Oultre la table ne crache point;
> Je te diz que c'est ung lait point.
>
> S'entour toy a de gens grans
> rouete
> Garde que ton ventre ne roupte.

Le mot *rouete* (grande assemblée), contenu dans ce dernier distique, prouve que l'expression à la mode *rout* a été reprise et non pas empruntée à la langue anglaise.

POISONS.

(Deuxième article, voyez p. 274).

2° *Poisons narcotiques.* — On désigne ainsi les matières qui, introduites dans le corps des animaux, déterminent la stupeur, l'assoupissement, la paralysie, ou l'apoplexie, et des mouvemens convulsifs, quelquefois un délire furieux ou gai. Ils agissent vivement sur le système nerveux et causent la mort sans aucune apparence de lésion ni d'inflammation. — L'opium extrait du pavot des jardins est placé depuis long-temps à la tête des narcotiques; il doit la majeure partie de ses effets à un principe nommé morphine, précieux en médecine, mais qui donne la mort à très faible dose. Pour détruire les effets de l'opium, on cherche autant que possible à combattre la somnolence qui accable le malade, soit à l'aide de café, soit par un exercice forcé qu'on lui fait prendre, en le faisant tenir le plus possible sur ses jambes, et le promenant sans relâche dans sa chambre; la tendance au sommeil est si forte que même pendant cette promenade forcée le malade ronfle quelquefois profondément; une multitude d'autres moyens que nous ne pouvons entrepren-

dre d'énumérer ici sont encore employés pour anéantir l'action de l'opium. — Le climat, les mœurs, les habitudes, influent sans doute sur les effets que peut produire ce narcotique; car il joue dans l'organisation des orientaux le rôle d'excitant : les Turcs, qui le prennent pur et sans extrait, trouvent dans son usage l'oubli de leurs maux; mille images délicieuses, mille visions agréables, se présentent à leur imagination; ils se livrent à des actions folles, extravagantes, signalées par de bruyans éclats de rire et des propos insensés. Toutes leurs passions, tous leurs désirs sont exaltés; une ardeur belliqueuse anime leur esprit; ils sont prêts à braver impitoyablement la mort; souvent même ils s'abandonnent à de violens accès de fureur; ils tuent, ils égorgent ceux qui leur font résistance. Cet état dure quelques heures : alors l'abattement, la langueur succèdent; ils deviennent froids, mornes, tristes, stupides et ont du penchant au sommeil. — Un autre narcotique, plus redoutable non seulement que ceux du même groupe, mais encore que tous les poisons connus, est le liquide appelé acide prussique. En flairant pendant un seul instant un flaçon rempli de cet acide pur, on serait comme foudroyé; tant par cet agent le passage de la vie à la mort est subitement produit. Les amandes amères, les feuilles et les fleurs du pêcher, exhalent une odeur qui rappelle celle de l'acide prussique; c'est qu'en effet ces matières en contiennent une très faible quantité. L'acide prussique est employé à très petite dose contre plusieurs maladies de poitrine. — Les narcotiques sont très nombreux; nous n'avons voulu indiquer ici que ceux dont l'action est la plus curieuse et la mieux connue.

3° *Poisons narcotico-âcres.* — On désigne sous ce nom les poisons qui produisent des inflammations plus ou moins intenses sur les parties qu'ils touchent, et en outre les effets de narcotisme dont il a été question plus haut. Parmi les nombreuses substances que renferme ce groupe, nous citerons le tabac, le camphre, le laurier-rose, la noix vomique, les champignons vénéneux, les liquides spiritueux, l'acide carbonique, etc. L'action des liqueurs spiritueuses est bien propre à démontrer ce que nous disions au commencement de cet article au sujet des effets sur l'organisation qu'ont les diverses substances, considérées en médecine suivant la dose à laquelle on les administre. — Une petite quantité de liquide spiritueux déride le front, fait épanouir la figure, rend l'esprit plus libre et plus vif, inspire une aimable gaîté. Si l'on multiplie les libations, la joie devient bruyante, turbulente; elle s'annonce par des éclats de rire immodérés; les actions deviennent brutales; le jugement est faux; la raison disparaît; bientôt arrivent un mal de tête violent, et des vertiges complets; enfin, un sommeil de plusieurs heures met un terme à cet état pénible. Si l'excès de boisson est plus grand encore, la vie est menacée; l'apoplexie est imminente; une ivresse affreuse qui aurait duré plusieurs jours se termine constamment par la mort. Entre mille exemples que nous pourrions énumérer, nous citerons celui de deux soldats suisses, qui par suite d'un défi burent chacun quatre litres d'eau-de-vie; ils moururent tous deux, l'un sur-le-champ, l'autre pendant qu'on le transportait à l'hôpital militaire de Paris.

Il est inutile de rappeler ici que c'est principalement à l'acide carbonique que les vapeurs exhalées par le charbon en combustion doivent leur action asphyxiante. Les symptômes de cet empoisonnement varient suivant le tempérament des individus qui le supportent. Quelquefois, ce sont de violentes douleurs de tête, accompagnées de fortes palpitations de cœur, et bientôt après d'une difficulté de respiration qui amène promptement cet état de mort apparente qui dure quelque temps avant la mort réelle; d'autres fois, l'anéantissement des facultés et le sommeil suivi de la mort sont produits par une faiblesse générale mêlée d'un plaisir inexprimable, qui porte à rester exposé aux exhalaisons meurtrières. — La léthargie, causée par la combustion du charbon et par l'acide carbonique des cuves de raisins ou des caves, est tellement profonde qu'on a été quelquefois obligé d'attendre cinq ou six heures avant de pouvoir en tirer les asphyxiés. C'est surtout en insufflant de l'air dans les poumons que l'on parvient à vaincre la crise mortelle.

On doit encore citer, au nombre des narcotiques âcres, la plupart des fleurs odorantes; mais leur effet dépend beaucoup de la nature des individus soumis à leurs exhalaisons. On voit des personnes coucher impunément dans des chambres étroites et fermées, où se trouvent plusieurs pots remplis de fleurs odorantes; tandis que d'autres ne pourraient y rester sans éprouver des symptômes plus ou moins fâcheux. — A ce sujet se rattachent les empoisonnemens fameux racontés par les historiens, empoisonnemens qui auraient été causés par les matières subtiles émanées de gants parfumés, de boîtes, de certaines torches. M. Orfila n'hésite point à rejeter parmi les fables toutes ces narrations merveilleuses. « Il n'est guère probable, dit il, que des ac- » cidens soient le résultat de la simple ouverture d'un pa- » quet, lorsqu'on ne flaire pas obstinément la poudre qu'il » contient. Les anciens connaissaient-ils des poisons volatils » plus actifs que ceux que nous possédons? Nous ne le pen- » sons pas, et nous n'hésitons pas à regarder comme fabu- » leux les récits de ces empoisonnemens, où l'on tombait » à la renverse pour avoir flairé des boîtes et des gants par- » fumés. »

4° *Poisons septiques.* — On nomme ainsi les poisons qui causent une faiblesse générale, altèrent les différentes humeurs des animaux, amènent des syncopes, et n'altèrent point en général les facultés intellectuelles.

De ce nombre sont les gaz émanés des matières en putréfaction, les matières putréfiées elles-mêmes, le venin des vipères et de la plupart des serpens, du scorpion, etc. Les morsures de ces animaux sont mortelles si on ne parvient à les neutraliser par une cautérisation prompte, et par les différens secours inventés par la médecine. La salive des chiens enragés doit être considérée aussi comme poison septique; elle détermine la rage, maladie nerveuse des plus effroyables qui peut naître spontanément chez les différens animaux, sans en excepter l'homme lui-même, quoiqu'il en soit moins susceptible. — Les abeilles, les bourdons, les frelons, sont armés aussi d'un poison septique, et leurs piqûres multipliées peuvent tuer les animaux les plus vigoureux. — On voit citer enfin les araignées, dont les piqûres, surtout dans certaines espèces, attaquent la santé, quoiqu'elles soient moins à craindre que celles des insectes précédens. Il est bon, à ce sujet, de prémunir le lecteur contre les récits exagérés qu'ont fait naître les piqûres de certaines araignées, et notamment de la tarentule qui se trouve dans l'Italie méridionale, en Calabre, et aux environs de Naples. L'opinion des médecins éclairés est que la piqûre de la tarentule ne produit aucun phénomène extraordinaire, et que ses effets sont plutôt locaux que généraux.

La paresse marche lentement, aussi la pauvreté ne tarde jamais à l'atteindre. HUNTER.

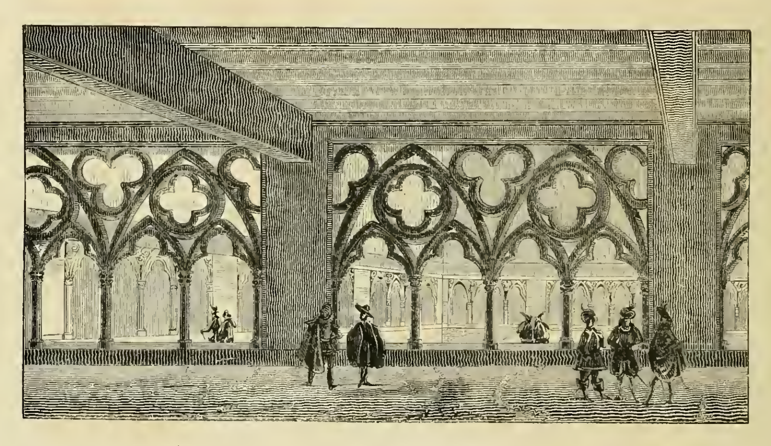
ABBAYE ET COLLÉGE DE CLUNY.

L'abbaye de Cluny, située dans le Mâconnais, et dont il ne reste plus que des ruines, peut être regardée comme un des monumens religieux les plus intéressans et les plus remarquables du moyen âge, autant par son antiquité que par les admirables détails d'architecture dont l'art chrétien se plut à l'orner pendant les diverses époques qui favorisèrent son développement en France. Telle était, dès le treizième siècle, l'importance des ressources de cette abbaye,

qu'au dire de Martin Marrier, et d'André Du Chesne, cités par M. Dusommerard, à qui nous empruntons ces détails, le pape Innocent IV, après la célébration du premier concile de Lyon, logea dans cette abbaye avec toute sa maison, accompagné des deux patriarches d'Antioche et de Constantinople, de douze cardinaux, de trois archevêques, de quinze évêques, et de plusieurs abbés; et que le roi saint Louis avec sa mère, son frère, le duc d'Artois et sa sœur; Baudouin, empereur de Constantinople; les fils des rois d'Aragon et de Castille; le duc de Bourgogne, six comtes, et un grand nombre d'autres grands seigneurs y logèrent en même temps, sans que les religieux fussent obligés de quitter leurs chambres, leurs réfectoires, leur chapitre, et leurs autres appartemens ordinaires. Les diverses modifications des architectures, dites romane et gothique, leurs progrès, leur fusion, et la décadence de cette dernière, pouvaient être observées et suivies, en quelque sorte, pas à pas, dans ce vaste et admirable édifice, à qui les richesses de l'ordre, et le goût de ses prélats, prodiguèrent toutes les merveilles de l'art contemporain.

Le collége de Cluny, situé à Paris, place de Sorbonne, et dont on vient de démolir récemment l'église, qui servait, il y a vingt-cinq ans, d'atelier au peintre David, dépendait de cette abbaye. Consacré spécialement à l'étude de la philosophie et de la théologie, il avait été fondé par Yves de Poyson, ou suivant d'autres, par Yves de Vergy, abbé de Cluny, pour les religieux qui venaient étudier à Paris. Auparavant ces religieux demeuraient dans l'hôtel des Évêques d'Auxerre, attenant à la porte dite depuis de Saint-Michel. Dans le cloître du collége dont nous donnons une vue, on lisait une inscription qui faisait remonter la fondation à l'an 1269. Vers 1308, Henry de Fautières donna des statuts à cette institution. Elle contenait toujours un certain nombre de boursiers, à la charge des prieurs et des doyens des nombreuses maisons soumises à la règle de Cluny.

Bertrand, abbé de Cluny, avait acquis vers le même temps, pour le séjour des chefs de cette congrégation, lorsqu'ils venaient à Paris, un hôtel situé près de la boucherie Saint Germain-des-Prés, auquel la considération d'une plus grande proximité du collége fit substituer le palais des Thermes, et par suite le nouvel hôtel de Cluny. Ce fut Jean de Bourbon, abbé de Cluny, fils naturel de Jean Ier, duc de Bourbon, qui commença la construction de cet hôtel, qui est aujourd'hui l'un des plus curieux monumens de



(Vue du cloître de l'ancien collége de Cluny, place Sorbonne.)

Paris, et qui offre un des rares modèles de l'architecture civile du moyen âge. Au reste, cet édifice porte le cachet de l'époque de transition pendant laquelle il fut achevé; le goût de la renaissance pour le cintre surbaissé, et l'influence de l'Italie, s'y font déjà sentir, et il gagne, sous ce rapport, en intérêt tout ce qu'il perd en pureté.

Ponts du Diable. — Les Alpes ont plusieurs ponts que le peuple attribue également au Diable, et sur lesquels il fait absolument les mêmes contes. Tous ces ponts ont environ deux siècles d'antiquité; ils appartiennent à l'époque qui a suivi les victoires de la liberté. Les Suisses, devenus indépendans, ont tourné contre la nature les forces qu'ils avaient déployées contre la tyrannie : une nation ne passe point tout-à-coup du mouvement au repos, et le siècle qui suit un âge de troubles est souvent le siècle du génie. RAMOND.

LES COUROUCOUS.

Nous ne connaissons peut-être pas encore toutes les espèces de ce genre d'oiseaux : relégués dans les forêts les plus épaisses et les moins accessibles, quelques uns ont pu se dérober jusqu'à présent aux regards des naturalistes. Cependant la parure magnifique dont ils étalent les richesses mériterait certainement d'avoir d'autres spectateurs que les hôtes ordinaires de ces forêts; mais cette parure même n'est-elle pas la cause de l'isolement auquel ils semblent condamnés? Un luxe prodigieux de plumes; une queue d'une longueur encore plus excessive, en raison de la grandeur du corps, que celle qui embarrasse le paon dans nos basses-cours; des ailes trop courtes pour soutenir en l'air un oiseau de la grosseur apparente d'un pigeon; un vol pénible, tortueux, et qui ne peut être prolongé qu'à une centaine de mètres tout au plus; tous ces obstacles au mouvement environnent de périls ces êtres faibles, et les obligent à déserter les domaines des espèces puissantes, et surtout ceux dont l'homme s'est emparé. On leur impute mal à propos des habitudes et des inclinations qui ne sont en eux que des résultats de ces précautions nécessaires : Ce sont, disent certains ornithologistes, des oiseaux solitaires, mélancoliques, fuyant la lumière, et ne se mettant en mouvement que lorsque le soleil a cessé d'éclairer leur habitation. Cette sorte de mauvaise réputation a passé d'écrits en écrits, et semble définitivement confirmée par un ouvrage moderne, la *Monographie des couroucous*, par M. Gould, naturaliste anglais : toutefois, avant de prononcer en dernier ressort, que l'on examine encore, et que l'on ne confonde point les effets

de la crainte avec ceux d'une humeur peu sociable. Il est certain que les couroucous ne sont pas des oiseaux de nuit, qu'ils voient très bien pendant le jour, et que, s'ils ne sortent de leur retraite que le soir pour y rentrer le matin, c'est qu'à ces deux époques de la journée leurs ennemis naturels ont cessé leurs courses ou vont les recommencer. On en serait convaincu si, dans quelques ménageries des Indes ou de l'Amérique méridionale, on prenait soin d'élever des oiseaux de ce genre en pleine liberté, abandonnés à eux-mêmes, dans une sécurité qu'on leur garantirait aisément. Si l'expérience était faite au Mexique, on pourrait choisir le *couroucou resplendissant* de M. Gould (*trogon resplendens*). Cet oiseau, dont la gravure ci jointe ne peut donner qu'une notion imparfaite, n'est pas moins remarquable par la beauté de ses couleurs que par les longues plumes de sa queue, dont les Mexicains ornèrent autrefois leurs têtes aux jours de grandes



(Les Couroucous.)

cérémonies. Ces plumes ont près d'un mètre de longueur, et aucun autre oiseau n'en porte de plus brillantes, de plus dignes d'être recherchées comme objet de décoration. Il y a tout lieu de croire que ces essais d'une louable curiosité auraient un plein succès, car les couroucous ne sont pas farouches, et paraissent moins intimidés par la présence de l'homme que par la vue des oiseaux de proie; on les approche aisément, beaucoup trop pour leur sûreté, car le chasseur profite souvent de leur confiance pour les assommer à coups de bâton.

Les couroucous sont des habitans des pays chauds. L'Amérique en a plus que l'ancien continent, et possède les plus grandes et les plus belles espèces; on n'en connaît encore qu'une espèce africaine, la plus petite et la moins ornée de toutes. Parmi celles des Indes, on en cite une dont les yeux sont entourés d'un cercle coloré, comme ceux de quel-

ques tétras. Le bec est généralement court, surtout dans les espèces américaines et dans celle d'Afrique. Lorsque les petits n'ont pas encore de plumes, leurs jambes paraissent d'une longueur démesurée, et dans l'état ordinaire, elles sont presque entièrement cachées par le plumage. Ces oiseaux placent quelquefois leurs nids dans des fourmilières, en dépit des propriétaires légitimes de ces habitations; après y avoir creusé un espace arrondi et d'une capacité suffisante, ils enduisent l'intérieur, soit avec de l'argile, soit avec du bois pourri, et ferment toutes les communications avec les insectes expulsés. Quoiqu'ils mangent volontiers des fruits, il paraît que les insectes et leurs larves sont leur aliment ordinaire et de prédilection.

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA SCULPTURE EN FRANCE.

(Voir Histoire de la Peinture, p. 262.)

Il nous reste trop peu de monumens du style d'architecture appelé *Roman* et Lombard, qui avait conservé le cintre pour principe, pour qu'on puisse apprécier exactement l'état de la sculpture en France avant le treizième siècle, époque où les progrès de cet art suivirent ceux de l'architecture.

Dans ces premiers temps, tout architecte était sculpteur; la sculpture ne se rendit indépendante que vers le seizième siècle.

En l'absence de toute espèce de documens, l'analogie conduit à supposer qu'un prince tel que Charlemagne qui avait parcouru l'Italie, riche encore des vestiges de l'art antique, et qui aimait le faste, n'avait pu confier à de médiocres artistes la décoration de ces palais d'Aix-la-Chapelle, d'Ingelheim, près Mayence, et de beaucoup d'autres châteaux et maisons de plaisance dont les chroniqueurs publient tant de merveilles.

Ces colonnes de marbre rare, dont ils parlent avec emphase, n'étaient point surmontées de chapiteaux grossièrement taillés; ces traits de la bible et de l'histoire profane, représentés à fresque et en relief, sur les murs, sur les voûtes, et qui faisaient l'admiration d'une cour ou brillaient toutes les lumières de l'Occident et de l'Orient, n'étaient point d'informes *imaiges* comme celles qui plus tard charmèrent le goût barbare des successeurs de Charlemagne.

Ce prince dut faire venir de l'Orient et de l'Écosse, dit-on, beaucoup d'artistes qui répandirent en Allemagne et en France la pratique matérielle de leur art. S'ils ne formèrent pas de grands sculpteurs, ils formèrent du moins des praticiens habiles à travailler la pierre, et qui firent eux-mêmes des élèves.

Pendant cette période s'élevèrent les églises de Chartres, d'Amiens, de Beauvais, d'Auch, de Vienne en Dauphiné, de Reims, d'Autun, de Notre-Dame de Paris, de Saint-Denis. Ces monumens, dont plusieurs furent terminés avant le treizième siècle, n'offrent que des sculptures inférieures à celles qui datent de cette époque de renaissance.

L'histoire ne nous a pas transmis les noms des artistes à qui elles sont dues.

La même obscurité règne sur les sculpteurs qui, sous les règnes de Louis VI et de Louis VII, furent employés par Suger aux grands travaux que fit exécuter cet habile ministre.

Les règnes de Louis VIII et de Philippe-Auguste virent naître Robert de Luzarches, Pierre de Montereau, Thomas de Cormont, Eudes de Montreuil, Jean de Chelles, Etienne de Bonneville, architectes-sculpteurs qui firent la gloire du règne de saint Louis.

Ces artistes, par qui fut opérée dans l'architecture nationale la grande révolution qui substitua, en principe, l'Ogive au Cintre, fixèrent le type du style improprement nommé Gothique et lui firent atteindre un degré de perfection et de pureté dont ils emportèrent le secret dans la tombe.

Erwin de Steinbach, architecte de la cathédrale de Strasbourg, qui continua l'œuvre des vieux maîtres jusqu'au milieu du quatorzième siècle, ne saurait être cité parmi les artistes français.

C'est à ces grands hommes que sont dues les belles statues et statuettes de Saint-Denis, que le moulage a reproduites, et parmi lesquelles nous citerons celle de la reine Nanthilde, où la maigreur de l'art chrétien est rachetée par une finesse digne de l'art antique, et que depuis on n'a point égalée.

Pendant que l'architecture Ogivale perdait de sa pureté, sous les règnes de Jean II, de Charles V et de Charles VI, la sculpture, sortie des voies hiératiques, s'efforçait de conquérir son individualité.

Nous lisons dans un écrivain contemporain que Jean de Saint-Romain, à qui une statue de Charles V fut payée 6 livres 8 sous parisis (62 francs) passait pour *li melior imaigier* de son temps.

Plus tard, Jean Delaunay, Jean du Liége, Jean de Chartres, Gui de Dampmartin, travaillent à la décoration du Louvre et exécutent les statues du Roi et de la Reine ainsi que du duc de Berry et du duc de Bourgogne.

Pierre Anguerrand, Jean Colombel, le menuisier Bernard, sculpteur en bois, sont cités par Sauval, qui parle aussi avec éloge de Guillaume Jasse et de Philippe de Foncières, sculpteurs de Charles VII, et enfin de Jean-Juste, de Tours, qui florissait sous Charles VIII et sous Louis XII.

Les guerres que ces deux derniers princes portèrent en Italie n'eurent, on le sait, que des résultats désastreux pour la France, sous le rapport des intérêts matériels; mais le vieux levain de la barbarie franque disparut dans le commerce que l'inconstance de la politique et le hasard des alliances établirent entre la France et les différens peuples de l'Italie, pendant la ligue de Cambrai.

Il fut donné à François Ier d'accomplir cette heureuse révolution et de déterminer la renaissance des arts. Ce prince attira à sa cour tous les artistes qu'il put enlever à l'Italie, et les fixa à Paris autant par ses libéralités que par la considération dont il se plut à les entourer.

Parmi les sculpteurs étrangers qui firent partie de cette brillante colonie, nous citerons Nicolo dell' Abbate, Damiano del Barbiere, Ponce Jacquio, et enfin Benvenuto Cellini, que ce prince soutint avec fermeté contre les cabales de Primatice du Rosso et de la duchesse d'Etampes.

Au reste, l'influence de ces artistes sur la sculpture française fut à peu près nulle, Benvenuto lui-même, qui n'était qu'orfèvre et graveur en médailles quand il abandonna l'Italie, devint sculpteur à Paris, où il perfectionna peut-être les procédés de la fonte. Il n'exécuta son beau groupe de Persée que long-temps après son retour à Florence. Le bas relief de la nymphe de Fontainebleau, le seul de ses grands ouvrages qui nous reste, n'est supérieur à ceux des sculpteurs français de cette époque que dans l'exécution des accessoires où la statuaire rivalise de patience et d'adresse avec l'orfèvrerie.

La sculpture qui avait brillé d'un si grand éclat au treizième siècle en France avait lentement progressé depuis cette époque; elle n'attendait pour refleurir que les loisirs de la paix ou les encouragemens d'un beau règne. Déjà sous Louis XII, Jean Bullant l'avait fait marcher avec l'architecture dans une route nouvelle.

Sous François Ier, elle parvint à s'affranchir d'un patronage qui l'eût perdue, et on la vit, rejetant les inspirations de l'art grec et celles de l'art chrétien, que l'architecture tentait follement de marier, prendre tout-à-coup une physionomie française et originale. Il faut ici consigner le nom de Jean Cousin (voir 1833, 343).

Pendant qu'en Italie Michel-Ange cherchait le style et

Jean de Bologne la grâce, en France, Germain Pilon et Jean Goujon trouvaient l'élégance et le naturel. Ces qualités qui brillent dans tous les ouvrages de ces deux statuaires sont réunies au plus haut degré dans un groupe en marbre du premier, où Diane de Poitiers et ses deux filles sont représentées avec les attributs des Parques. Marin le Moine, Jean Pometart, François Paillaut, Léonard Giroux, suivirent Germain Pilon et Jean Goujon dans la voie que ces grands maîtres avaient ouverte; ils travaillèrent au Louvre et à Fontainebleau sous la direction de Primatice; mais aucun d'eux n'égala Jacques d'Angoulême dont une statue de saint Pierre obtint à Rome la préférence sur celle de Michel-Ange, et Jacques lui-même resta bien au-dessous de Jean Goujon qui passe à juste titre pour le plus grand sculpteur de la Renaissance. Chacun sait la vie modeste et laborieuse et la mort tragique de ce fécond et gracieux statuaire, de cet ingénieux architecte qui fut à la fois l'émule de Germain Pilon et celui de Pierre Lescot. La cour du Louvre, la façade du château d'Anet, transportée dans la cour du palais des Beaux-Arts, et la fontaine des Innocens, témoignent de cette double spécialité. Jean Goujon excella surtout dans le bas-relief, qu'il a mieux compris que la plupart des sculpteurs des temps modernes; beaucoup de ses ouvrages dans ce genre ont été détruits pendant la révolution. Le plus remarquable et le plus connu de tous ceux qui nous restent, est celui qui représente la duchesse de Valentinois en Diane, entourée des attributs de la chasse, et qu'on appelle la *Diane au cerf*.

Barthélemy Prieur, de qui nous avons donné un portrait de Henri III (1835, p. 341), Pierre et François Lheureux, Pierre Biard, et les deux habiles ornemanistes, Boileau et Morel, furent contemporains de Jean Goujon à qui ils survécurent; les trois derniers florissaient sous Henri IV.

Après la mort de ce prince, à qui les embarras du gouvernement ne laissèrent pas le loisir de s'occuper beaucoup de l'art, la sculpture reçut quelques encouragemens sous la régence de la reine Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu s'associa à cette œuvre de régénération qu'il continua pendant toute la durée de son ministère; mais les troubles civils avaient rompu la chaîne des traditions entre le seizième et le dix-septième siècle; il n'y avait plus d'école en France.

Ce fut en Italie que Simon Guillain, l'un des douze qui fondèrent l'académie de sculpture, et Sarrazin, son contemporain et son collègue, allèrent étudier les principes de l'art que l'école de Bologne s'efforçait de galvaniser. A leur retour, tous deux subirent l'influence de Vouet qui avait toute la faveur du cardinal de Richelieu. Comme ce peintre, ils eurent des continuateurs, et tous les sculpteurs du dix-septième siècle sortirent des écoles de Sarrazin et de Guillain, excepté Puget, qui n'eut d'autre maître que son génie et d'autre modèle que la nature.

Les principaux élèves de Sarrazin furent, suivant d'Argenville, Étienne Le Hongre et Louis Lerambert, fils du sculpteur Simon Lérambert.

Cependant l'éclat du nouveau règne avait donné à l'art une impulsion nouvelle; s'il ne retrouva pas la naïveté du treizième siècle et la finesse du seizième, il prit un caractère de grandeur et de fierté qui manque à ces deux belles époques.

L'art du treizième et du seizième siècle n'intéresse plus aujourd'hui que quelques intelligences choisies ou du moins cultivées; l'art du dix-septième siècle parlera toujours à la foule et sera toujours l'expression d'une grande époque.

Comme au temps de saint Louis, la sculpture devint une partie accessoire de l'architecture et aussi d'un nouvel art, *la distribution des jardins*, dont Le Nôtre fut le créateur.

De là vient que les statues qui ornent les édifices de cette époque sont traitées comme les guirlandes des frises et les acanthes des chapiteaux, et que, parfois, on est tenté de croire que le manœuvre qui a taillé les ifs des plates-bandes et les charmilles des bosquets a mis la main aux statues et aux groupes qui les décorent.

Aussi les plus fameux sculpteurs de ce temps, à l'exception de Puget et de Coisevox, doivent-ils être considérés moins comme des statuaires que comme d'habiles praticiens.

Parmi ces fastueux ouvriers, on distingue : les frères Anguier, dont le plus jeune termina, en 1674, les trophées de la porte Saint-Denis, commencés par Girardon; Louis Lérambert, qui travailla beaucoup à Versailles; les frères Marsy, à qui appartiennent presque toutes les compositions colossales des jets d'eau et bassins de Versailles; François Girardon, de qui sont les meilleures statues du parc et du château, et qui succéda à Le Brun dans l'administration générale des Beaux-Arts; la fameuse statue équestre de Louis XIV qui ornait autrefois la place Vendôme, avait été modelée par Girardon.

Nous citerons encore : Thomas Regnauldin à qui sont dues les trois nymphes placées derrière le dieu dans les bains d'Apollon à Versailles; Martin Van den Bogaert, appelé en France Desjardins, qui répéta cinq ou six fois la figure de Louis XIV;

Corneille van Clève, élève des Anguier; Pierre Legros, qui travailla à la porte Saint-Martin; Jean Théodon, auteur de la magnifique Daphné des Tuileries.

Nous avons dit que Pierre Puget et Coisevox ne doivent pas être confondus parmi les sculpteurs complaisans qui se soumirent à la dictature que Le Brun exerçait en Procuste sur tous les artistes de son temps. Le premier prit le même parti que Poussin; il resta presque toujours en Italie ou à Marseille, sa ville natale, et il eut le double mérite d'échapper à l'influence de Le Brun et à celle de Bernin, qui entraînait à sa suite toutes les écoles de l'Italie.

Nous donnerons une biographie de Puget dans une prochaine livraison, et nous reproduirons son *Milon de Crotone*.

Quant à Coisevox, ce fut un artiste d'instinct, sans profondeur, mais non pas sans esprit, qui céda toujours à son inspiration et à sa facilité, et qui imposa à son siècle un sentiment de formes, un système d'agencement, une manière enfin qui ne devait triompher que dans le siècle suivant, et qui procède plutôt de la renaissance que de l'antique. Les deux groupes de chevaux ailés qu'on remarque à l'entrée des Tuileries sont de sa main, ainsi que l'hamadryade et le joueur de flûte qui sont placés dans ce jardin sur la terrasse qui est du côté de la rue de Rivoli. La même terrasse offre plusieurs ouvrages de Nicolas Coustou, dans lesquels on retrouve la manière de Coisevox, son maître, mais idéalisée et enrichie par le génie bien supérieur de l'élève.

Guillaume Coustou eut moins de grâce mais plus d'énergie que son frère, comme l'attestent les deux beaux groupes qui sont placés à l'entrée des Champs-Élysées et qui font pendant à ceux de Coisevox. Son fils, Guillaume Coustou le jeune, y avait mis aussi la main.

Guillaume Coustou, le père, forma quelques uns des meilleurs sculpteurs de Louis XV, entre autres Bouchardon et Claude Francin. Bouchardon travailla pendant douze ans à la statue équestre de Louis XV qui fut érigée sur la place de ce nom. Ses meilleurs ouvrages sont la fontaine de la rue de Grenelle et les statues de Saint-Sulpice. Claude Francin travailla pour les églises de Saint-Roch et de Saint-André-des-Arcs; son fils est l'auteur d'un buste de Peiresc que nous avons publié dans la 22e livraison.

Nous terminerons cette longue nomenclature en choisissant quelques noms parmi les statuaires du dix-huitième siècle, auquel nous bornerons ce résumé.

Jean-Baptiste Lemoyne, fils et élève de Jean-Louis Lemoyne, exagéra les défauts du style que les Coustou, ou plutôt que les mœurs du temps avaient mis en vogue

Lambert Adam, élève de son père, et qui eut un frère sculpteur, atteignit une perfection merveilleuse dans le bas-relief.

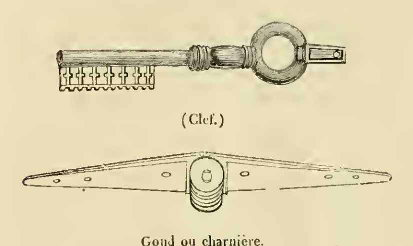
Enfin Falconnet, Allégrain et Pigalle, dont on ne parle plus, furent trop loués par Diderot, qui se montra trop hostile à Houdon et à Caffieri; le premier, auteur du Voltaire de la Comédie-Française, et le second auquel ce même théâtre doit le magnifique buste de Rotrou.

MOEURS ANCIENNES.

PORTES DES MAISONS GRECQUES ET ROMAINES

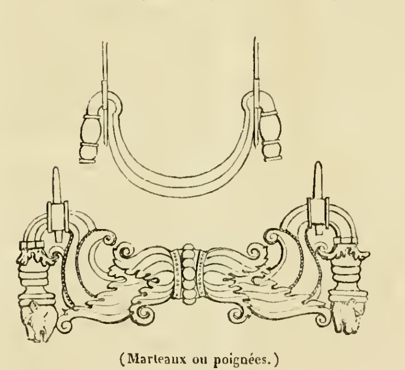


(Verrou d'une porte romaine trouvé dans les fouilles de Pompeï.)



(Clef.)

Gond ou charnière.



(Marteaux ou poignées.)

Pour entrer dans une maison de l'ancienne Grèce il fallait tirer la porte à soi; ceux qui voulaient sortir donnaient en dedans un coup pour avertir ceux qui, dans la rue, passaient le long des maisons, qu'ils eussent à éviter d'être heurtés par la porte qu'on allait ouvrir

Les portes des Romains s'ouvraient comme les nôtres. Denis d'Halicarnasse et Plutarque nous apprennent que la porte de Marcus Valerius Publicola était la seule à Rome qui s'ouvrît en dehors à l'usage des Grecs; c'était une faveur insigne qu'on lui avait accordée.

Le plus souvent les entrées des chambres étaient seulement fermées par des tentures.

Les portes étaient souvent garnies de boucles et de boutons nettoyés avec soin ou de clous dorés; une ou plusieurs sonnettes servaient à appeler les portiers, comme on le voit notamment dans Suétone et par un passage du troisième livre de Sénèque *Sur la Colère.*

On ornait les portes d'inscriptions, de dépouilles d'ennemis vaincus, ou d'animaux qu'on avait tués à la chasse. — Aux jours de fête ou de réjouissance, on les couronnait de guirlandes de fleurs et de feuillages; aux jours de deuil, on y suspendait des cyprès.

Les superstitieux attachaient au linteau un clou arraché d'un sépulcre, afin d'éloigner les visions et les frayeurs nocturnes. Ils faisaient tracer aussi, en caractères rouges, sur les murs, des formules magiques contre les incendies, et clouer une chauve-souris vivante, la tête en bas, après l'avoir promenée trois fois autour du palais, afin de préserver le bâtiment de ruine.

Quatre divinités custodes présidaient aux portes; c'étaient: *Janus*, qui protégeait toute l'entrée; *Ferculus*, qui veillait aux battans; *Limentinus*, qui gardait le seuil et le linteau; et *Cardea*, qui défendait seulement les gonds, les clefs, etc.

Les esclaves préposés à la garde des portes étaient nommés *ostiarii* et *janitores.* Mais d'après Pignorius il paraîtrait que les *janitores* étaient des espèces d'huissiers ou de concierges; leur fonction était supérieure à celle des *ostiarii.*

La loge du portier (*cella ostiarii*) était située dans le corridor (*prothyrum*), qui séparait la porte extérieure de la porte de l'*atrium* ou avant-logis. Avec les portiers logeaient d'énormes chiens enchaînés qui venaient ordinairement d'Epire. Varron dit que, pour les familiariser, les esclaves leur faisaient manger une grenouille cuite. Sur les murs de beaucoup de maisons une peinture ou une mosaïque représentait un de ces chiens et portait ces mots : *Cave canem* (Prenez garde au chien).

Sur plus d'un seuil était aussi tracé en mosaïque ce mot hospitalier : *Salve* (Salut).



(Cave Canem : Prenez garde au chien. — Mosaïque à l'entrée d'une maison romaine.)

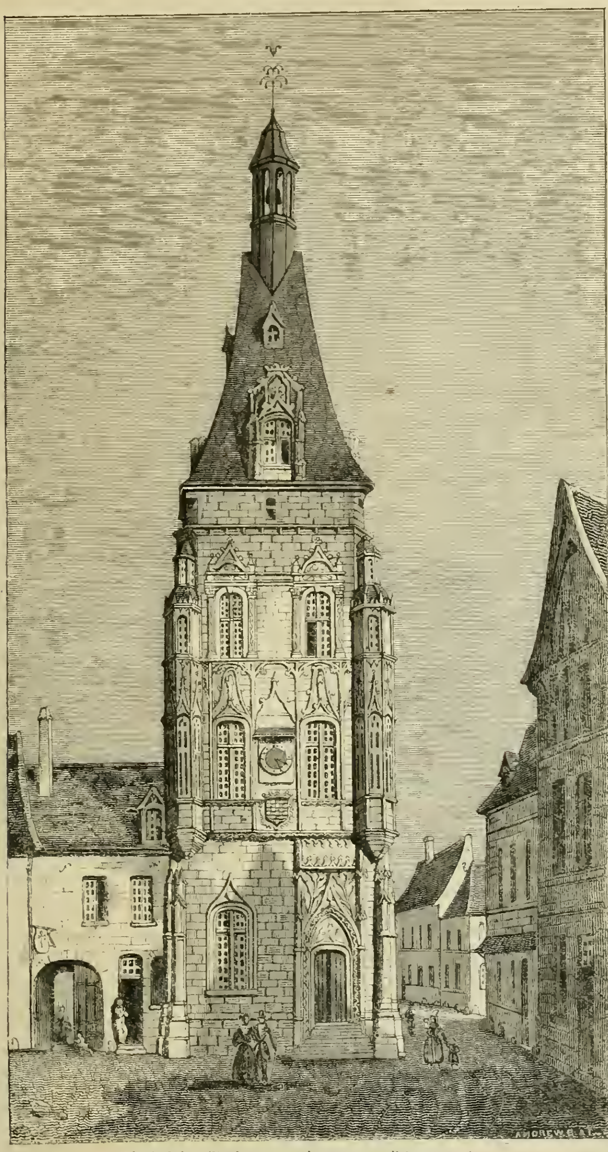


(Salve : Salut. — Mosaïque du seuil d'une maison romaine.)

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

HOTEL-DE-VILLE DE DREUX.



(Hôtel-de-Ville de Dreux, département d'Eure-et-Loir.)

La ville de Dreux, située sur les confins de la Normandie et de l'Ile-de-France, a reçu son nom des *Durocasses*, peuplade qui, selon les étymologistes, tire elle-même le sien du mot *deru* ou *deru*, chêne en langue gallique. C'est encore de cette racine que l'on a fait druides, qui signifie proprement « hommes de chênes », à cause de la vénération toute particulière que vouaient à cet arbre les habitans de ces contrées. César dit, dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules, que le pays des Carnutes, dont les Durocasses occupaient une partie, était le lieu central où se réunissaient les principaux druides.

Un auteur du seizième siècle, Mathieu Herbelin, qui a écrit une chronique ou généalogie des comtes de Dreux, et dont l'ouvrage manuscrit, reproduit à plusieurs exemplaires, se conserve, entre autres bibliothèques, à celle de la rue de Richelieu à Paris, veut que le nom de Dreux provienne de « Dryus payen, fils aisnel de » Priam, quatriesme roy des » Gaulles; » mais il est évidemment permis de ne point s'en rapporter, avec une confiance absolue, à un pareil passage, composé dans un temps où la vogue de la poésie antique était universellement répandue, et où les plus minces chroniqueurs ne se faisaient aucun scrupule, en écrivant (comme celui ci, par exemple) la généalogie de leur comte ou de leur baron, d'improviser une petite Enéide à l'honneur des ancêtres de leurs seigneurs très chrétiens. Au reste, l'auteur dont nous parlons trouve moyen de concilier avec son échappée sur le domaine de la poésie épique l'opinion des étymologistes en disant, avec la même vraisemblance, que ce même Dryus donna son nom aux druides.

La courte citation que nous venons de faire peut servir à donner une idée de l'obscurité qui couvre l'histoire de Dreux dans les premiers âges de cette ville. Ce n'est que vers le commencement du onzième siècle qu'il est possible de suivre ses diverses vicissitudes. Possédée d'abord par des seigneurs vraisemblablement électifs, puis héréditaires et souverains, puis vassaux de la couronne de France, puis enfin, rois eux-mêmes, Dreux subit au moyen âge, la destinée politique de la plupart des villes de la France proprement dite, et fut érigée en commune par ses propres seigneurs qui lui accordèrent successivement diverses chartes d'immunité. La justice et les affaires de la commune étaient administrées par le mayeur et les échevins qui firent construire l'édifice dont nous reproduisons une vue. La cloche de cet hôtel-de-ville, fondue sous le règne de Charles IX, était chargée de bas-reliefs représentant une cérémonie demi civile et demi religieuse, qu'on nommait *les Flambards*. On y voyait des prêtres, des magistrats, des échevins, des femmes et des enfans rangés processionnellement, et portant à la main un *flambard*: c'est ainsi qu'on nommait un

morceau de bois blanc long de cinq à six pieds, séché au feu et fendu par le milieu. La cérémonie ainsi représentée se perpétua en effet dans la ville de Dreux jusqu'au dernier siècle, et se pratiquait de la manière suivante : « La veille » de Noël, vers cinq heures du soir, dit un auteur du dix-» huitième siècle à qui nous empruntons cette description, » on fait, au son de la grosse cloche, presque en courant, » une espèce de procession autour de la halle, d'où l'on » vient faire le tour de l'église paroissiale en dehors, » pour se rendre enfin devant le portail, et mettre à terre » tous les flambards allumés qui achèvent de se consumer » au chant de l'hymne de matines : *Veni redemptor gentium !* » Dans cette procession tout le monde chante Noël ; on y est » rangé par ordre et par états. Il y a des violons et des tam-» bours de distance en distance, et on y voit plusieurs crê-» ches portées par deux jeunes gens vêtus de blanc. » L'origine et le sujet de cette cérémonie particulière à la ville de Dreux, mais dont les analogues se retrouvent dans un grand nombre de localités, n'a point encore reçu d'interprétation satisfaisante. Autant les conjectures et les suppositions sont, à ce sujet, nombreuses et faciles, autant sont difficiles et rares les explications positives et plausibles.

L'histoire a enregistré dans ses annales la bataille de Dreux. « L'an 1562, dit André Duchesnes, la rupture de » l'édit de janvier, tant renommé par les troubles, tant so-» lemnel aux huguenots, par la meslée de Vassi (voyez 1836, » p. 162), fit venir les deux partis aux mains sur les plai-» nes de Dreux, qui donnèrent le nom à cette bataille mé-» morable, tant pour le nombre des combattans, qui étoient » de dix-neuf mille hommes de pied, et deux mille chevaux, » de la part du roi, et de quatre mille chevaux de casaques » blanches, et de six mille fantassins, que pour plusieurs » autres accidens qui furent remarqués outre la prise des » deux chefs. »

LES QUATRE FILS D'ARIAS GONZALO

C'était vers l'an 1072, et don Sanche II, roi de Castille, faisait le siége de Zamora dont il voulait dépouiller sa sœur Urraque. Un habitant de la ville, qui peut-être avait à exercer sur Sanche une vengeance particulière, se rend au camp du roi, et lui offre de lui livrer la place. Sous prétexte de montrer au roi l'endroit par lequel il le fera entrer, cet homme, nommé Bellida Dolfos, le conduit loin de ses gardes, et le poignarde presqu'à leurs yeux. On poursuit vainement l'assassin, et bientôt la ville de Zamora fut accusée du crime de trahison.

Un chevalier castillan, don Diego Ordognez de Lara, s'avance à cheval sur une hauteur en vue des remparts ; il remplit l'air de ses cris, et accable de reproches et d'injures les citoyens des rangs desquels est sorti l'assassin. Or, la coutume de Castille était que toute ville accusée de trahison devait, s'en remettant au jugement de Dieu, envoyer contre son accusateur cinq chevaliers pour le combattre à outrance ; si l'accusateur était vaincu, la ville était déclarée innocente ; s'il était vainqueur, le crime était avéré.

Une sombre terreur régnait dans les murs de Zamora, et les chevaliers, effrayés de l'énormité du crime de Bellida, n'osaient affronter au combat un guerrier qui leur semblait armé du bon droit. Un vieillard se lève enfin, c'est don Arias Gonzalo, respecté par sa loyauté autant que pour sa valeur. Don Arias s'offre avec ses quatre fils, et bientôt l'aîné descend dans l'arène ; il succombe, et est suivi de ses frères qui périssent comme lui : le vieux père se présente au combat à son tour ; mais la lice est déserte, le cheval de don Ordognez a emporté son maître au-delà des barrières, et les juges du camp déclarent d'un commun accord que l'affaire soumise au jugement de Dieu reste indécise ; et il ne semble pas qu'on ait tenté une nouvelle épreuve.

Ce combat des fils d'Arias Gonzalo a donné lieu à une de ces fameuses romances qui forment peut-être la plus brillante partie de la littérature espagnole, et sont jusqu'à nos jours restées dans la bouche du peuple espagnol, comme les octaves du Tasse sont restées dans la mémoire des gondoliers de l'Italie.

« Auprès des murs de Zamora déjà la lice était préparée » pour le cruel combat à mort ; déjà le farouche don Diego » la parcourait en attendant son jeune ennemi. Silence, » trompettes malheureuses, les entrailles d'un père sont dé-» chirées par vos fanfares !

» Quel est celui qui le premier reçoit la bénédiction de » son père ? C'est l'aîné des frères ; c'est don Pedro. Quand » il arrive devant don Diego, il le salue avec modestie, » comme un guerrier plus âgé que lui : Puisse Dieu, vous » protégeant contre les traîtres, bénir vos armes, ô don » Diego ! Je parais ici pour défendre Zamora, ma patrie, de » la honte d'une trahison.

» — Tais-toi, lui répond don Diego ; n'êtes-vous pas tous » des traîtres ? Et ils se séparent à l'instant pour prendre du » champ. Tous deux courent avec violence : les étincelles » jaillissent de leurs armes ; mais, hélas ! Diego atteint la » tête du jeune guerrier, il brise son casque, il transperce » son front, et Pedro Arias, précipité de son cheval, est » étendu sur la poussière. Don Diego élève la pointe de son » épée, et sa voix terrible va frapper les murs de Zamora : » — Envoyez-en un autre, s'écrie-t-il, celui-là est déjà ren-» versé. Le second vint, le troisième vint aussi, et tous deux » furent abattus.

» Silence, trompettes malheureuses, les entrailles d'un » père sont déchirées par vos fanfares !

» Des larmes coulent, des larmes silencieuses, sur les joues » du bon vieillard, comme il arme lui-même pour ce com-» bat mortel son plus jeune fils, dernière espérance de sa » vie. — Courage, lui dit-il, mon fils Fernand ! Ce n'est pas » plus que ce que je te vis faire dans la dernière bataille ; ce » n'est pas plus que je demande aujourd'hui de toi ; mais » avant d'entrer dans la lice, embrasse encore une fois tes » frères, et puis jette un dernier regard sur moi. — Quoi ! » vous pleurez, mon père ! — Mon fils, je pleure. C'est ainsi » que mon père pleura une fois sur moi, offensé qu'il était » par le roi de Tolède ; ses larmes me donnèrent la force d'un » lion, et je lui apportai, quelle fut ma joie ! la tête de son » orgueilleux ennemi.

» Il était midi, lorsque le dernier des fils du comte Arias, » don Fernand, entra dans la carrière. Il rencontra avec » calme et hardiesse le regard orgueilleux du vainqueur de » ses frères. Celui-ci, regardant comme un jeu de combattre » ce jeune guerrier, dirige sur sa poitrine son premier coup, » mais il n'est point mortel. Bientôt le champ est couvert des » débris de leurs armes ; les barrières sont brisées, et leurs » chevaux, haletans, sont inondés de sueur. L'éclat de leurs » épées brille dans leurs mains comme l'étoile du matin ; mais » le premier coup du fer, conduit par la main terrible d'Or-» dognez, atteint la tête du jeune homme. Blessé à mort, il » passe son bras autour du cou de son cheval, et se retient » à sa crinière : la fureur lui rend des forces pour porter un » dernier coup, mais le sang qui inonde sa tête voile son vi-» sage, et il n'atteint, hélas ! que les rênes du cheval en-» nemi : le coursier se cabre, il jette son cavalier au-delà » des barrières. Les habitans de Zamora crient victoire, et » les juges du camp se taisent.

» Arias Gonzalo, en accourant sur le champ du combat, » trouva la carrière déserte ; il vit son plus jeune fils qui per-» dait son sang ; il se fanait comme une rose qui va bientôt » se défeuiller.

» Silence, trompettes malheureuses, les entrailles d'un » père sont déchirées par vos fanfares ! »

Nous croyons inutile de faire aucun commentaire sur ce morceau de poésie historique. Nous nous bornerons à rappe-

ler à nos lecteurs que de pareilles beautés ne sont pas rares dans les *Romanceros* trop peu goûtés, ou plutôt trop peu lus hors de l'Espagne, peut-être par la faute des Espagnols, qui ne font sur leur littérature nationale aucun grand travail d'histoire ou de critique.

MONUMENT ÉLEVÉ A TURENNE,

EN ALLEMAGNE.

Sur la route de Fribourg à Carlsruhe, les voyageurs s'arrêtent pour visiter le monument élevé à Turenne à Saltzbach, à une demi-lieue d'Achern. On y voit toujours le noyer au pied duquel Turenne fut transporté, et qui survit encore, quoique déchiré par le canon de la même bataille. A deux pas de là, est une pierre à trois faces de la hauteur des bornes de nos rues. Sur une des faces on lit : *Ici fut tué Turenne.* Entre le noyer et cette pierre on a récemment élevé un autre monument assez mesquin ; c'est une pyramide à quatre faces d'une vingtaine de pieds de hauteur, entourée d'une grille. Il fallait aller le bon goût à la simplicité ; on a su du moins avoir le dernier mérite. Sur l'une des faces, on lit :

ICI TURENNE
FUT TUÉ
LE 27 JUILLET
1675.

Sur la seconde :

LA
FRANCE
A
TURENNE.

Au-dessous, sur la même face, est son portrait taillé dans le granit.

Sur la troisième :

ARRAS.
LES DUNES.
SINCZHEIM
ENTZHEIM.
TURCKEIM.

Sur la quatrième :

ÉRIGÉ
EN
1829

Les armoiries de Turenne sont placées sur la même face au-dessous de cette date.

Un vieil invalide français, payé par la France, est attaché à la garde de ce monument.

Les entrailles de Turenne sont ensevelies dans la petite chapelle d'Achern, sous le chœur, et son corps a été transporté dans l'église de Saint-Denis.

L'homme sans patience est la lampe sans huile,
Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.
MUSSET.

SORTILÉGES.

(Voyez Scopélisme, 1835, p. 42.)

DE L'ENVOUTEMENT.

L'envoûtement était un sortilége dont la principale formalité consistait à modeler, soit en cire, soit en argile, l'effigie de ceux à qui on voulait mal ; si l'on perçait la figurine, le pauvre diable qu'elle représentait était lésé dans la partie correspondante de sa personne ; si on la faisait dessécher ou fondre au feu, il dépérissait et ne tardait pas à mourir.... pourvu que Dieu le permît, *ce qu'il ne fait pas souvent*, dit Jean Bodin, *car, de cent, il n'y en aura pas deux offensés.* — Nous citons ces paroles de Bodin pour exprimer une autre idée que la sienne ; l'auteur de la Démonomanie n'entendait pas faire la part des accidens naturels en bornant à moins de deux sur cent le nombre des victimes ; car c'est sérieusement et de bonne foi qu'il a traité de toutes les parties de la science des sorciers. Cette crédulité de la part d'un écrivain qui a laissé d'ailleurs d'éclatans témoignages de sa haute raison et de son génie dans le livre de la République*, surprend moins lorsqu'on se rappelle qu'au seizième siècle, et même plus tard, non seulement le vulgaire, mais aussi des esprits de premier ordre, croyaient encore, comme Bodin, à l'efficacité des invocations faites à Satan*. Les sentences judiciaires qui condamnaient les sorciers au supplice du feu n'étaient pas de nature à faire regarder comme chimériques les opérations de ces hommes fourbes ou superstitieux, et sanctionnaient la crédulité générale.

Il est question de l'envoûtement dans plusieurs épisodes historiques ; nous nous bornerons à deux exemples puisés dans l'histoire de France, à trois siècles d'intervalle : le procès d'Enguerrand de Marigny, en 1315, et celui de la maréchale d'Ancre, en 1617.

Louis X penchait à l'indulgence envers Enguerrand de Marigny ; mais Charles de Valois, chef ambitieux et hautain de la branche royale de même nom (1835, p. 374), voulant assurer la perte de l'homme dont il craignait de voir renaître la haute influence, et qui d'ailleurs avait rétorqué contre lui l'accusation d'avoir dilapidé les finances, prétendit que la femme d'Enguerrand avait tenté d'envoûter le roi et toute la famille royale. Louis X n'hésita plus alors, et l'ancien coadjuteur au gouvernement de Philippe-le-Bel fut pendu au gibet de Montfaucon.

Dans le procès de Léonore Dori, dite Galigaï, veuve de Concini, maréchal d'Ancre (décapitée pour avoir dominé l'esprit de Marie de Médicis, au moyen, disait-on, de charmes magiques, tandis que, suivant la belle réponse qu'elle fit à ses juges, *son charme* avait été l'ascendant que les âmes fortes ont sur les esprits faibles), on allégua, entre autres charges, contre l'accusée, qu'elle avait conservé des images de cire dans des cercueils.

Nous ne spécifions pas les formalités accessoires de cette pratique ; nous ne pourrions donner à cet égard que des notions incomplètes, le cérémonial ayant varié suivant les temps et les pays. Le lecteur, curieux de ce genre de détails, pourrait consulter le Mémoire de Lancelot sur le procès de Robert d'Artois, dans le tome X du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ce sortilége était une tradition de l'antiquité : on en trouve la trace dans Virgile (VIIIe bucolique, *Pharmaceutria*, imitée de Théocrite), et dans Ovide (*Héroïdes*, épître VIe, Hypsipyle à Jason) ; Platon la mentionne dans ce passage du livre XI des Lois :

« Il est inutile d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus, qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. — Celui qui se sert de charmes, d'enchantemens et de tous au-

* Cependant la foi aux sciences occultes domine même dans ce livre, dont le titre signifie *la chose publique* (res publica ; c'est l'acception la plus commune du mot république chez les anciens auteurs. — Nous avons déjà parlé de Bodin, p. 150 de ce volume.

* Pour ne citer qu'un exemple, fourni par ce recueil, nous rappellerons l'opinion de Coras et du parlement de Toulouse dans le procès du faux Martin Guerre (1835, p. 290). — Bodin dédia sa Démonomanie au premier président Christophe de Thou.

» tres maléfices de cette nature, à dessein de nuire par de » tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer » les prodiges, qu'il meure! Si, n'ayant aucune connais» sance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de malé» fices, le tribunal décidera ce qu'il doit souffrir dans sa » personne ou dans ses biens. » (Traduction de M. Cousin).

Circonstance bien curieuse! on a retrouvé la même superstition chez les naturels du Nouveau-Monde. Le missionnaire Charlevoix raconte que les Illinois font de *petits marmousets* pour représenter ceux dont ils veulent abréger les jours, et qu'ils les percent au cœur.

Envoûter, vient d'*invultuare*, *vultum effingere*, faire l'effigie de quelqu'un. (Voyez Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis.*)

ESQUIMAUX DE LA PÉNINSULE MELVILLE.

La péninsule Melville, située entre la baie Wager et le détroit de Fury-and-Hecla, bornée à l'est par le Canal-de-Fox et à l'ouest par l'ouverture du Prince-Régent, a été explorée en partie par le capitaine Parry, lors de son troisième voyage (1834, p. 237). Elle ne paraît tenir au continent américain que par une terre dont la moindre largeur est près de la baie Repulse. On n'est pas certain que cette baie soit fermée, car le fond n'en a pas été examiné, et il serait possible qu'elle communiquât par une passe étroite (comme on en trouve dans les contrées polaires) avec l'ouverture du Prince-Régent, dont l'extrémité méridionale est tracée conjecturalement sur les cartes d'après les rapports des naturels (voir la carte de l'article cité). Cette extrémité méridionale fait partie de l'intéressante reconnaissance que doit effectuer le capitaine Back, déjà reparti pour sa nouvelle expédition.

Parry trouva une tribu d'Esquimaux qui paraît avoir fixé son parcours dans cette péninsule, où elle se divise en plusieurs peuplades unies par les liens du sang et par des mariages. C'est une race plutôt petite que grande, chez laquelle les muscles, même ceux des hommes dans la force de l'âge, ne sont pas nettement dessinés, mais enveloppés et adoucis, comme ceux des femmes : des essais comparatifs ont constaté que leur vigueur était toujours inférieure à celle des matelots. Leur peau est lisse, onctueuse, et désagréablement froide au toucher; leur teint diffère peu de celui des Portugais, et les parties de leurs corps qui sont couvertes ne sont pas plus foncées que celles de la généralité des individus qui peuplent les bords de la Méditerranée. Les traits de leur physionomie présentent une variété extraordinaire; mais cependant ils ont tous, comme les Juifs, un caractère particulier de figure.



(Un Esquimaux conduisant la danse des femmes.)

L'extrémité intérieure de leurs yeux est abaissée comme chez les Chinois, et leur caroncule lacrymale est couverte d'une membrane verticale. La peau de la partie du nez est aussi tendue que celle d'un tambour; les yeux, petits, noirs, expressifs, et étincelans dans les momens d'émotion, sont très beaux dans la plupart des enfans et chez quelques jeunes filles; la *patte d'oie*, ce sérieux avertissement de l'âge qui cause tant de tristesse à nos dames dont la beauté va s'enfuir, la *patte d'oie* se montre de bonne heure au coin des yeux, et les rides sillonnent les tempes ou creusent les joues des vieillards à un point dont je n'ai jamais vu d'exemple en Europe. Une autre particularité, mais qui n'est pas aussi apparente sur tous les individus, est l'étendue des pommettes de leurs joues; parfois, chez les femmes, les faces paraissent aussi longues que larges, et par suite leurs nez sont littéralement enterrés. Une des beautés de la tribu était très remarquable sous ce rapport : on posait à plat sur le devant de ses joues une règle qui ne touchait pas son nez et faisait pont par dessus. — Dans quelques familles qui ont des visages ovales, tous les enfans ressemblent aux parens. Le capitaine Lyon, à qui nous empruntons ces details, a noté qu'environ un sixième des individus de la tribu avait un nez romain et une expression particulière qui, sauf les yeux, semblait dénoter une différence de race.

Ils tiennent en général leur bouche ouverte, ce qui leur donne une expression idiote. Leurs dents, fortes et profondément enracinées, ressemblent à des chevilles d'ivoire, et sont si plates à la surface supérieure, qu'on les dirait polies à la lime. Dans les deux sexes, les cheveux, d'un noir de corbeau, sont rudes et droits, la barbe est rare au menton, plus épaisse au-dessus de la lèvre.

Le costume de cette tribu diffère beaucoup de celui des habitans de la baie d'Hudson. Leurs vêtemens sont principalement formés de belles peaux de renne bien préparées, auxquelles on ajoute aussi des peaux de veaux marins, d'ours, de renards et de marmottes; celles de veau marin ne s'emploient guère que pour les bottes et les souliers, comme étant plus durables que les autres et moins pénétrables par l'eau. Pour les deux sexes, le système de vêtemens est double dans presque toutes les pièces qui le composent : celles de dessous ayant leur fourrure en dedans et immédiatement appliquée sur la peau, et celles de dessus portant au contraire le poil en dehors. Les principales différences entre les vêtemens des hommes et ceux des femmes consis-

tent dans l'espèce de sac que ces dernières portent sur leur dos pour y tenir leurs enfans, et dans leurs singulières bottes, renflées comme des plantes bulbeuses : les femmes, outre la basque de leur tunique qui retombe par derrière, ont une seconde basque par devant qui fait l'office de tablier.

L'enfant demeure deux ou trois ans derrière le dos de sa mère; il y est généralement tout nu. Comme l'espèce de capuchon où il est renfermé est fort ample tout autour du corps, la mère peut faire passer l'enfant par dessous les bras jusque sur sa poitrine, et lui donner à têter sans le tirer de son sac.

Ces Esquimaux ont une sorte de passion pour nos jaquettes de laine, nos chemises et nos bas, quoique ces objets soient dix fois moins chauds que leurs peaux fourrées; lorsqu'ils peuvent en obtenir, ils sont fort joyeux de ce qu'ils vont avoir aussi chaud, disent-ils, que des *Kablonds* (Européens). Le capitaine Lyon en vit un qui, portant une mince chemise de coton par dessus deux peaux fourrées, s'écriait d'un air de félicité : Maintenant j'ai tout-à-fait chaud.

Ce sont les femmes qui font les habits de toute la famille, et préparent aussi les peaux : lorsque le chasseur a tué l'animal, il ne se mêle plus de rien.

Cette peuplade, d'un caractère doux et gai, toujours de bonne humeur, ne conservant ni rancune ni désir de vengeance, n'est point adonnée au vol, comme le sont ordinairement les sauvages : sur 200 individus, on ne comptait guère plus de trois voleurs déterminés. — L'hospitalité paraît être chez eux portée au même degré que chez les Arabes. Le capitaine Lyon, qui a passé seul sept ou huit nuits sous différentes huttes, y a chaque fois été l'objet des plus grandes attentions; ses effets étaient respectés par ses hôtes et défendus contre les demandes indiscrètes des autres Esquimaux; on lui donnait la meilleure place; on lui offrait à manger : lorsqu'il acceptait, la plus vive joie se peignait dans les traits des membres de la famille. Toutes ces prévenances et ces offres étaient certainement dues à l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité; car, une fois parti de la hutte, s'il y rentrait pour demander seulement un morceau de mousse sèche, il lui fallait la payer.



(Costume des femmes esquimaux.)

Ces hommes sont fort courageux, car ils affrontent sans hésiter le redoutable ours polaire, et le tuent en combat singulier sans autre secours que celui de leurs chiens. Leur personne porte le caractère de l'indépendance et de l'intrépidité : la démarche assurée, la tête haute, l'œil franc, tout chez eux dénote la confiance en soi.

Les femmes sont bien traitées et ne sont jamais contraintes au travail par la force; très rarement battues (bien plus heureuses en cela que les Indiennes de l'Amérique du Nord), elles ont dans les affaires de la famille la même autorité que le mari. Quoique d'un naturel flegmatique, les Esquimaux les aiment avec passion; et on voit souvent le mari et la femme se frottant tendrement leurs nez l'un contre l'autre, ce qui est la plus grande marque d'affection qu'ils puissent donner. L'amour des enfans est fort prononcé chez ce peuple. Les pères leur font des jouets et passent leur temps à les amuser; jamais on ne les bat ni ne les gronde : les enfans eux-mêmes, à mesure qu'ils grandissent et dans le cours de leur vie, conservent un grand respect pour leurs parens et leur obéissent toujours. Les petits garçons et les petites filles affectionnent particulièrement une sorte de jeu semblable à ce que nos enfans designent par *jouer à la madame*, se bâtissant des huttes de neige, et les unes présidant gravement aux soins du ménage et à la conservation de la lampe, tandis que les autres font des arcs et des lances.

En voyant les sentimens pacifiques et doux que manifeste cette tribu, on a peine à s'expliquer l'indifference avec laquelle elle laisse mourir de faim ou de fatigue les vieillards qui n'ont pas d'enfans pour prendre soin d'eux. Il en est de même relativement aux malades : ils ne sont pas soignés; ils meurent sans secours, et sans que leur trépas cause la moindre impression. Quelques parens déposent le cadavre dans un trou de neige, et il arrive fréquemment que les chiens affamés en font leur pâture sans que personne s'inquiète de les en empêcher. La douceur de ces peuplades sauvages doit donc être plutôt considérée comme provenant du silence de leurs passions que de la notion du bien. Plus de civilisation développera chez eux des sentimens haineux et guerriers; mais elle dégagera aussi de leur cœur engourdi l'affection active, par la nécessité de donner des soins aux blessés, et par celle de s'associer entre faibles pour résister aux forts.

LE PAUVRE HENRY,

FABLIAU ALLEMAND DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Peu de personnes ignorent la délicieuse nouvelle du *Lépreux de la cité d'Aoste*, par M. Xavier de Maistre. Nous avons été assez étonnés de retrouver le même sujet, et presque le même intérêt, dans un poëme d'un chevalier allemand du quatorzième siècle, nommé *Hartmann von dez Ane*. Il était chevalier et vassal du seigneur d'Ane. A la mort de son suzerain, il prit la croix, et fit, en 1228, le voyage de la Terre Sainte avec l'empereur Frédéric II. Wolfram d'Eschenbach et Godefroy de Strasbourg, les deux plus brillans des troubadours allemands, parlent de lui comme du plus célèbre poëte de leur âge. Son plus grand poëme fut le roman rimé d'*Erck et Enite* qu'on n'a jamais pu retrouver. On connaît de lui un autre roman métrique, celui d'*Iwein*, qui a été imprimé. Un troisième poëme d'*Hartmann*, moins étendu que les deux autres, est cette histoire du *Pauvre Henry*; outre le mérite de l'originalité, et d'un caractère complètement allemand, ce fabliau est ravissant par la sensibilité, la grâce, la naïveté et le naturel. C'est à un de nos plus savans érudits, à M. Buchon, que nous devons la connaissance de cette charmante histoire.

LE PAUVRE HENRY.

(Première partie.)

Il y avait une fois un chevalier si savant qu'il était en état de lire tout ce qui était écrit dans les livres. Son nom était Hartmann, il était vassal de la seigneurie d'Ane. Il prenait grand plaisir à feuilleter tous les vieux livres pour voir s'il n'y rencontrerait pas quelques unes de ces histoires qui adoucissent les heures trop pesantes; mais il voulait toujours qu'elles fussent de nature à conserver le respect dû à Dieu, en même temps à gagner l'affection des hommes. Il se propose de vous raconter aujourd'hui une histoire qu'il a trouvée écrite. S'il vous a donné d'avance son nom, c'est pour que la peine qu'il a prise ne soit pas sans récompense, et pour que celui qui, après sa mort, l'entendra lire ou raconter, veuille bien prier Dieu pour le salut de son âme. Dites oui; car c'est être son propre intercesseur et faire déjà son salut que de prier pour les fautes des autres. Voici donc ce qu'il lut :

Dans un certain château de la Souabe, vivait un seigneur auquel ne manquait aucune des vertus que doit posséder tout jeune chevalier qui veut se faire un renom. Il n'était personne dans le pays dont on dit tant de bien. Il était d'une haute naissance, et possédait de grandes richesses. Mais quelque grande que fût sa richesse, quelque haute que fût sa naissance toute princière, son honneur et son courage étaient encore au-dessus. Son nom était bien connu. Il s'appelait Henry. Il était seigneur d'Ane. Son cœur ne connaissait la fraude et l'astuce que pour les mépriser, et il savait rester fidèle à un serment jusqu'à la mort. Sa vie était sans tache. Les soins de son honneur mondain ne lui faisaient jamais perdre de vue le soin de son salut; aussi tous les jours grandissait-il en pures vertus. C'était une fleur pour la jeunesse, un miroir pour le mondain, un diamant quant à la fidélité, une couronne quant à la modestie, un protecteur pour les opprimés, un bouclier pour ses amis, une balance exacte quant à la mansuétude. Avec lui, il n'y avait jamais ni trop ni trop peu. Il portait le travail comme un honorable fardeau : il savait aussi chanter harmonieusement d'amour; et il savait gagner los et prix du monde, et il savait à la fois rester beau et sage.

Ainsi le seigneur Henry jouissait de ses richesses, de sa réputation, de sa gaieté, de toutes les délices humaines, et était prisé et honoré au dessus des plus nobles des siens. Comment de cette haute situation tomba-t-il tout d'un coup dans une vie misérable? Comment, ainsi qu'il arriva autrefois à Absalon, la frivole couronne des douceurs mondaines tombât-elle sous ses pieds du plus haut point de sa gloire, afin qu'il se vérifiât ce qui a été écrit : *Media vitâ in morte sumus* (la mort nous saisit au milieu de la vie). Oui, nous entrons déjà dans la mort, lorsque nous croyons vivre. Oui, ce que le monde a de plus ferme, de plus durable, de meilleur, de plus puissant, tout cela s'évanouit sans que nous puissions le maîtriser, semblable au cierge qui s'éteint, scintillant encore, et ne laisse en se consumant qu'un peu de cendres noircies. Ainsi à nos éclats de joie succèdent promptement les larmes. Ainsi, dans la coupe des douceurs de la vie vient se mêler un fiel amer. Ainsi au vent de l'adversité se flétrissent et s'effeuillent nos fleurs dans tout le charme de leur fraîcheur.

Le pauvre Henry en fit la cruelle expérience. Celui qui est au plus haut degré des grandeurs du monde est bien infime devant Dieu. Dieu le voulut, et de son bonheur il le fit tomber dans la souffrance la plus ignominieuse; il fut atteint de la lèpre. A peine eut-on vu s'appesantir sur son corps le châtiment de Dieu, que femmes et hommes s'éloignèrent de lui. Autant il avait de charmes autrefois aux yeux du monde, autant il paraissait repoussant aujourd'hui; de telle sorte que personne ne voulait consentir à le voir, comme il arriva anciennement au pauvre Job, qui, au milieu de sa prospérité, fut étendu sur une paille infecte. Mais Job supporta pieusement, avec un cœur résigné, avec une âme égale, les douleurs et les afflictions du monde, et remercia joyeusement Dieu son Seigneur de tant d'épreuves. Le pauvre Henry fut bien loin d'en agir aussi sagement. Aussitôt qu'il eut vu le monde s'éloigner de lui avec horreur comme de tous les lépreux, il devint triste et malheureux; sa fermeté de cœur faiblit, sa gaîté si vive disparut, son haut courage tomba, son miel fut changé en fiel, un nuage obscur couvrit l'éclat de son soleil, et le fracas de l'orage troubla la sérénité de son ciel. Il gémissait de songer qu'il lui fallait laisser tant d'honneurs derrière lui, et souvent il déplorait le jour où il était né.

Cependant il éprouva un léger mouvement de joie lorsque, pour le consoler, on lui dit que sa maladie n'était pas tout-à-fait incurable. Il pensa et médita comment il pourrait obtenir une si heureuse guérison; il se rendit d'abord à Montpellier; il consulta médecins et professeurs; mais tous lui déclarèrent qu'il n'en pouvait pas guérir.

Plein de tristesse de cette menace, il se rendit sur-le-champ à Salerne pour y conférer avec de savans médecins. Là, le plus savant de tous ceux qu'il rencontra lui dit, après mûre réflexion, qu'il était possible de guérir de sa maladie, et que cependant il n'en guérirait pas. — Comment cela peut-il être? s'écria Henry. Tu parles d'une manière incompréhensible. Si je puis être guéri, je serai guéri; car tout ce que peut l'or, tout ce que peut le travail, je te promets, sur ma foi, de l'accomplir. — Qu'il vous suffise de savoir, dit le maître, ce que je vous ai annoncé sur l'espèce de votre maladie. A quoi pourrait servir que je vous dise qu'il existe un remède capable de vous guérir, puisqu'aucun homme n'est assez puissant, aucune intelligence n'est assez savante pour vous le procurer. Vous ne pouvez être guéri que si Dieu lui-même veut devenir votre médecin. — Cruel, répliqua Henry, pourquoi m'arrachez-vous ma seule consolation? Si vous ne voulez pas manquer à vos devoirs de médecin et à votre science, et rejeter mon or et mon argent, j'ai assez de biens pour vous déterminer à me donner de plein gré tous secours. — Ce n'est pas la bonne volonté envers vous qui me manque, répondit le médecin, et s'il existait à la portée de l'homme une médecine de cette nature, certes je ne vous laisserais pas dépérir. Il n'en est malheureusement pas ainsi; et seriez-vous plus souffrant encore, ce n'est point en moi qu'est la puissance de vous soulager. Il faut pour cela que vous trouviez une vierge qui de son libre mouvement et de sa pleine volonté consente à subir la mort pour vous. Vous le voyez, il ne dépend pas

d'un homme d'obtenir d'un autre être ce dévouement volontaire. Je vous le répète donc : le sang d'une jeune vierge offert de sa volonté libre, c'est là le seul remède qui puisse guérir vos maux.

Le pauvre Henry reconnut combien il était impossible que personne se dévouât volontairement pour le sauver. Tout espoir s'éteignit en lui, et il vit qu'il ne fallait plus penser à sa guérison; son cœur en fut si profondément attristé, que la vie lui en devint importune. Il revint chez lui, et s'occupa de partager du mieux qu'il lui sembla ses terres et ses meubles, sans rien dire de ses desseins. Il commença par enrichir ses amis pauvres et ses parens, et n'oublia pas de compatir au sort des pauvres étrangers; il donna le reste aux maisons de Dieu, pour que Dieu voulût donner le salut à son âme. Il disposa ainsi de tout son avoir, ne réservant pour lui qu'une terre où il avait nouvellement bâti, et où il se proposait de fuir les hommes.

Il n'était pas cependant le seul à déplorer son sort; tous ceux qui le connaissaient, tous ceux mêmes des autres pays, qui en entendaient parler, le déploraient aussi.

Sur cette même terre demeurait un de ses métayers, qui y menait gaiement une vie calme, tandis que d'autres, placés sous de mauvais seigneurs, gémissaient sous l'oppression des tailles et des impôts. Tout ce que faisait le métayer plaisait au pauvre Henry, qui l'avait affranchi de tout impôt et de toute vexation d'un maître étranger; aussi n'y en avait-il aucun dans tout le pays qui fût aussi à son aise. Ce fut près de lui qu'alla vivre son seigneur, le pauvre Henry. Sa libéralité envers le métayer fut amplement récompensée, car celui-ci allait gaiement au-devant de toutes les peines pour l'amour de son seigneur. Toujours fidèle et soigneux, il n'oubliait rien de ce qui pouvait faire un peu de bien à son malade.

Dieu, dans sa grâce infinie, avait accordé une vie heureuse au métayer, en le douant d'un corps vigoureux et sain, d'une femme laborieuse, et de beaux enfans, le plus doux des plaisirs de l'homme. Il avait entre autres, ainsi que le rapporte l'histoire, une fille de douze ans, du caractère le plus charmant; jamais elle ne s'éloignait d'auprès de son seigneur, pour mieux prévenir tous ses désirs et mériter sa bienveillance. Sa bonté et sa grâce étaient telles qu'à la voir, on l'eût cru l'enfant des plus nobles familles de l'empire. Les parens venaient visiter le malade de temps à autre, toutes les fois qu'il les envoyait chercher; elle, à chaque instant, elle accourait près de lui, et ne voulait jamais rester ailleurs. Toujours assise à ses pieds, seule, elle charmait ses longues heures, et par la pureté de sa beauté enfantine, rendait un peu de courage à ce cœur accablé. Aussi aimait-il cet enfant avant toutes choses; il cherchait à deviner ses innocens désirs; et tous ces petits riens, ces miroirs, ces rubans, ces tresses de cheveux, ces ceintures, ces anneaux qui plaisent tant aux jeunes filles dans leurs jeux, et parent si bien leur corps élégant, tous ces légers dons avec lesquels on gagne si aisément leur cœur, il s'empressait de les acheter et de les lui offrir. Une telle affection avait fait naître entre eux tant de confiance et de familiarité qu'il s'était accoutumé à la nommer sa chère petite femme. Rarement la douce fille le laissait-elle seul; elle avait cessé de le voir lépreux, et ces souvenirs si légers, ces minutieuses attentions de son seigneur contribuaient encore à l'attacher à lui. L'amour pénétrait ainsi plus profondément chaque jour dans ce jeune cœur ouvert à toutes les douces impressions. Dieu avait arrêté dans sa grâce qu'il en serait ainsi.

C'est de cette manière qu'elle le servit pendant les trois ans que le pauvre Henry, dont Dieu travaillait le corps par toutes les douleurs, passa auprès de son métayer. Un jour, le métayer, sa femme et sa fille, cette même fille que vous connaissez déjà par mon récit, se reposaient de leurs travaux, assis près de leur seigneur, et déploraient ses souffrances. Une crainte personnelle d'avenir se mêlait aussi au chagrin que leur causait sa maladie; ils pouvaient craindre que s'il mourait, un nouveau seigneur à l'âme dure ne les fît descendre de cette position si honorable et si prospère; ils étaient donc assis tristes et inquiets, lorsque le métayer prit la parole et dit : — « Cher seigneur, excusez-moi, si je vous adresse une question. Comment se fait-il que dans une ville comme Salerne, où il y a tant de médecins habiles à guérir, il n'y en ait eu aucun assez savant pour vous donner un bon conseil sur votre maladie? seigneur, cela m'étonne. » A ces mots le pauvre Henry, pour qui ce souvenir réveillait des douleurs si amères, poussa du plus profond de son cœur un pénible soupir, et répondit avec une voix fréquemment entrecoupée par des sanglots : — « J'ai bien mérité de Dieu cette horrible et ignominieuse maladie! Tu as vu ma porte toujours large ouverte aux délices du monde, tu as vu combien je cherchais que chacun y vecût à sa fantaisie. Mais quelle était ma déraison! La suite a bien montré combien mes richesses pouvaient peu pour mon bonheur. Je ne songeais pas assez que Dieu, dans sa grâce, m'accordait seul cette vie délicieuse. Comme tous les autres mondains insensés, je m'imaginais en moi-même, que sans lui, je pouvais posséder tant d'éclat, tant de biens. Ainsi m'égarait ma folle vanité, et je ne pensais que bien peu à celui dont la grâce m'avait comblé de tant de biens et d'honneurs. Mais enfin, ce Dieu puissant, qui seul nous ouvre les hautes portes du ciel, s'indigna de mon orgueil; il me ferma les portes du bonheur, et je ne dois m'en prendre qu'à la pauvreté de mon jugement, si je suis pour jamais entré dans la voie des douleurs! Dieu s'est courroucé contre moi, et m'a envoyé une maladie dont personne ne peut me délivrer. Les méchans m'injurient, les bons me fuyent. Ah! quelque souffrance qu'éprouve celui qui me regarde, j'en éprouve une bien plus amère encore quand je vois le mépris qu'on me témoigne, et les yeux qui se détournent de moi. Combien ta fidélité est-elle donc admirable envers moi, toi qui souffres un misérable malade auprès de toi, et qui ne le fuis pas. Et cependant, bien que ma vue ne t'épouvante pas, bien que je te sois cher, (et je ne le suis plus qu'à toi)! bien que ton bonheur dépende de mon existence, cependant tu apprendras peut-être sans peine la mort d'un être aussi misérable que je le suis. Y a-t-il au monde une infortune, y a-t-il un avilissement aussi complet que le mien? Autrefois, j'étais ton seigneur, aujourd'hui je suis ton dépendant. Certes, cher ami, toi, ma petite femme et la tienne, vous méritez bien tous trois la vie éternelle pour tant de soins attentifs dont vous avez entouré un pauvre malade. Quant à ce que tu m'as demandé, je vais te répondre. J'ai fait le voyage de Salerne, mais je n'ai pu y rencontrer un seul médecin qui osât ou voulût se charger de moi, car pour guérir de ma maladie, je devais me procurer une chose que personne, à aucun prix, ne peut se procurer sur la terre. Tout ce qu'ils purent me dire, c'est qu'il me fallait trouver une jeune vierge nubile décidée à souffrir volontairement la mort pour moi. On serait obligé de lui percer le cœur, et le sang qui coulerait de son cœur pourrait seul me soulager. Mais il m'est impossible de penser que personne veuille de plein gré souffrir la mort pour moi. Je dois donc porter ma pesante ignominie jusqu'à la fin, et puisse Dieu me l'envoyer bientôt. »

Détails sur Milton. (Voyez sa vie et son portrait, 1834 pag. 32.) — Milton se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument; il savait l'harmonie et avait la voix belle. Il s'était long-temps livré à l'exercice des armes. A en juger par le *Paradis perdu*, il aimait passionné-

ment la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq à six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelques vers, il sonnait, et les dictait à sa femme ou à ses filles. Les jours de soleil, il se tenait assis sur un banc à sa porte. Il demeurait dans Bunhillrow, au bord d'une espèce de chemin... Il avait été très beau dans sa jeunesse, et l'était encore dans sa vieillesse. Ses cheveux étaient admirables, ses yeux d'une pureté extraordinaire; on n'y voyait aucunes taches, et il eût été impossible de le croire aveugle.

MONT CANIGOU DES PYRÉNÉES,

VU DE MARSEILLE, A 75 LIEUES.

L'auteur de la *Correspondance astronomique*, M. le baron Zach, mort il y a cinq ou six ans, avait toujours entendu répéter par les habitans de Marseille que de cette ville on pouvait apercevoir le mont Canigou, situé dans les Pyrénées, à la distance de 75 lieues. Quoique cette montagne n'ait que 1 431 toises de hauteur, elle peut mathématiquement apparaître en effet au-dessus de l'horizon de Marseille; car la courbure de la terre, sur une distance de 75 lieues, n'est point assez forte pour intercepter le sommet.

Connaissant par la carte les positions respectives de Marseille et du mont Canigou, il était facile de déterminer par le calcul le point de l'horizon où il fallait chercher la montagne; mais cela ne suffisait pas : il fallait encore découvrir quelles étaient les circonstances favorables pour l'apparition du phénomène. Laissons parler ici M. de Zach.

« Tous les voyageurs qui ont monté sur le Canigou assurent que l'air y est très sec et très pur, et que son sommet est généralement au-dessus des brouillards et des nuages. Comme le climat du Midi de la France est presque toujours beau et très serein, et que néanmoins il est fort rare de voir cette montagne, j'ai pensé que la cause en devait être tout autre que l'obscurité, les vapeurs et l'opacité de l'air. Cette réflexion m'a conduit à l'idée que peut-être la montagne ne se montrait bien distinctement que lorsque le soleil se couchait derrière elle, et qu'alors elle se projetait, pour ainsi dire, en silhouette sur le fond doré du ciel crépusculaire. Il fallait donc calculer à quelle époque le soleil, vu de Marseille, se coucherait précisement derrière le Canigou. Le résultat montra que ce phénomène devait avoir lieu vers le commencement du mois de février, et vers la fin du mois de novembre.

» L'an 1808, j'étais à Marseille; le jour du 8 février fut remarquablement beau et serein. Je me transportai dans l'après-midi, avec mes instrumens, sur la montagne de Notre-Dame de la Garde. Plusieurs savans et des amateurs m'accompagnèrent pour être témoins de l'expérience.

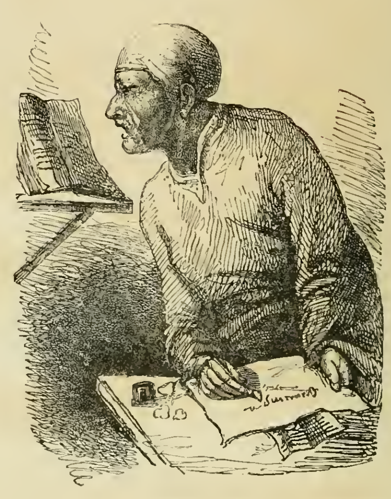
» Après avoir pointé ma lunette sur le point de l'horizon où devait se trouver le Canigou, nous ne vîmes rien d'abord. Le soleil donnait droit dans la lunette, et devait par conséquent empêcher toute vision distincte des objets terrestres, soit avec des instrumens d'optique, soit à la vue simple. Ce n'était qu'après le coucher du soleil que le spectacle devait avoir lieu.

» Cet astre s'approchant de l'horizon, nous attendîmes avec impatience son coucher. A peine le dernier rayon avait-il disparu, que, comme par un coup de baguette, nous vîmes, pour ainsi dire, tomber à l'instant le rideau, et une chaîne de montagnes noires comme jais, avec deux pics élevés, vinrent au point nommé frapper nos regards avec tant d'évidence et de clarté, que plusieurs spectateurs eurent peine à croire que ce fussent les Pyrénées. On les aurait prises pour des montagnes du voisinage, tant elles paraissaient distinctes et proches de nous. Tandis que nos spectateurs s'émerveillaient, faisaient leurs réflexions, et étaient occupés à tracer le dessin des contours et des pics de ces montagnes, je me dépêchai d'observer ces pics; et balayant l'horizon avec ma lunette, je découvris au nord le sommet du Ventoux, près de Carpentras, lorsque la nuit tombante mit fin à toutes mes observations. »

Quel est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole? SAINT AUGUSTIN.

DUNS SCOT,

OU LE DOCTEUR SUBTIL.



Le docteur subtil

Une tradition merveilleuse rapporte que cet extraordinaire personnage avait fait vœu de traduire toutes les Saintes Ecritures sans prendre aucun aliment, et qu'il mourut d'inanition au moment où il terminait sa traduction.

John Duns (surnommé Scot ou Scotus, c'est-à-dire l'Ecossais) était né vers la fin du treizième siècle à Dunstance, dans le Northumberland. Il fut élevé par les franciscains à Newcastle, et dans la suite il prit lui-même l'habit de cet ordre. En 1301, il fut nommé professeur de théologie à l'université d'Oxford : ses leçons étaient suivies par un nombre extraordinaire d'étudians.

Il fixa dans la suite sa résidence à Paris, et ce fut à Cologne qu'il mourut, non de faim, mais d'apoplexie, le 8 novembre 1308. On croit qu'il fut enterré vivant, parce que, quelque temps après sa mort, sa tombe ayant été ouverte, on trouva son squelette dans la position opposée à celle où l'on couche ordinairement les morts.

Un admirateur de John Duns fait de lui ce singulier éloge : « C'était un si grand philosophe qu'il eût inventé la philo- » sophie si elle n'eût pas existé avant lui; et il a écrit tant » d'ouvrages que c'est à peine si la vie d'un homme suffirait » pour les lire; mais en tout cas, personne n'est capable de » les comprendre. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

SUISSE. — LE HASLI.



(Vue du passage de l'Ober-Hasli, ou Hasli supérieur.)

Le Hasli est une des vallées de Suisse les plus intéressantes : située dans le S.-E. du canton de Berne, au voisinage des cantons d'Unterwald et d'Uri, elle s'étend en forme d'arc, du S.-O au N.-O. en passant par l'est, depuis la crête des Alpes bernoises jusqu'au lac de Brienz, sur un espace de dix lieues.

Le Hasli est resserré au levant, au midi et au couchant, par les montagnes de la Suisse les plus hautes et les plus aiguës : c'est une longue suite de roches coniques d'une épouvantable hauteur, degrés les plus élevés de l'énorme amas de montagnes qui sépare le canton de Berne du Valais, et forme le centre des Alpes suisses. Autour d'elles tout descend jusques aux plaines de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. La Savoie cependant oppose à cette masse, dont le *Schreck-Horn* est le point culminant, une masse aussi considérable qui s'appuie sur le *Mont-Blanc*. Du haut des cieux, dit Ramond, on verrait ces deux formidables rochers, entourés de leur cour sourcilleuse, se disputer, pour ainsi dire, l'empire des plus hautes montagnes de l'ancien monde. Le Mont-Blanc, plus considérable, jette autour de lui un déluge de glaces; tout est ruines dans les vallées qui l'environnent; le Schreck-Horn, d'un plus faible volume et un peu moins élevé, est incomparablement plus aigu; défendu par de moindres rameaux de glaciers, il est cependant plus inabordable encore que son rival; les précipices qui ferment ses avenues sont plus profonds; ses glaces sont plus brisées, et sa pente est tellement escarpée que la neige n'y peut reposer. — Le nom de Schreck-Horn signifie *pic de terreur*: ses principaux acolytes sont le *Pic des orages*, et le *Pic vierge*.

A l'extrémité sud-est de la vallée du Hasli se trouve la montagne du Grimsel par laquelle on pénètre du canton de Berne dans le haut Valais; de là on se rend à l'est dans la vallée Usseren au canton d'Uri en traversant le passage de la Furca et visitant le glacier du Rhône; on n'a plus ensuite, pour descendre en Italie, qu'à franchir au sud le Saint-Gothard, éloigné du Grimsel de cinq ou six lieues à vol d'oiseau.— Notre gravure représente un site du passage de l'Ober-Hasli (*Hasli supérieur*) sur le Grimsel; toutes les parties du chemin sont loin d'être aussi praticables que celle-ci, et les voyageurs doivent faire à pied les plus mauvais pas de cette route, bordée en divers endroits de précipices épouvantables où l'on est obligé de franchir des ponts encore plus effrayans. Deux lieues avant d'arriver à l'hospice du passage, on voit l'Aar former une des cascades les plus considérables de Suisse; il faut la visiter quand il fait du soleil, entre neuf heures et demie et onze heures du matin. C'est un spectacle extraordinaire : la rivière semble tomber du haut des cieux. L'hospitalier établi sur le sommet du Grimsel, est un habitant de la vallée; il a maintenant plusieurs lits à donner aux étrangers, et souvent cent personnes à la fois sont logées chez lui. Son gîte n'est habitable que de mars en novembre; quand il le quitte, il doit y laisser des provisions pour le cas où quelque malheureux voyageur se trouverait engagé dans ces montagnes au moment où l'hiver en prend possession. Lorsque Meyer y passa en 1784, il reconnut dans l'hospitalier un garde suisse qui avait quitté les cours de Versailles pour venir se blottir dans cette cabane.— Quelques grottes de la montagne sont remplies de cristaux de roche; en 1720, on ouvrit la plus grande et la plus riche de celles qu'on exploite en Suisse; elle avait 120 pieds de profondeur sur 18 de large, et contenait des cristaux dont plusieurs pesaient jusqu'à huit quintaux : l'un des plus considérables, dont le dia-

mètre est de trois pieds et demi sur une longueur de deux pieds et demi, se voit au Musée d'histoire naturelle de Paris.

Les cascades sont fort nombreuses dans l'Ober-Hasli; nous avons cité celle de l'Aar, mais il y en a une encore plus célèbre, c'est celle du Reichenbach, vers l'issue de la vallée inférieure. Le torrent qui la forme se prépare depuis longtemps à sa chute en roulant le long de la montagne, et tombe enfin perpendiculairement au fond d'un gouffre qu'il a creusé dans un énorme quartier de marbre noir, d'où il s'échappe par une suite de petites cataractes pour aller se perdre dans l'Aar. On doit contempler ce beau spectacle avant midi, parce que les rayons du soleil produisent alors trois iris circulaires sur la colonne d'eau, qui a au moins 20 à 30 pieds de diamètre et 200 pieds de hauteur verticale. Le nom de Reichenbach (*riche torrent*) provient de la quantité notable de paillettes d'or que charrie ce cours d'eau et qui enrichissent l'Aar, quoique la majeure partie reste ensevelie au fond du gouffre.

Les habitans du Hasli passent pour former la plus belle peuplade de toute la chaîne des Alpes. Ils ont une tournure particulière qui dénote la force, bien qu'elle soit infiniment plus élégante que celle des Bernois de la plaine. Coxe fait mention de leur manière de marcher et de porter le corps, qu'il trouve singulièrement agréable quoique très grave. Leur langage est un allemand corrompu, mais le plus doux et le plus agréable de toute la Suisse, abondant en voyelles ouvertes et adoucissant les consonnes dures par des consonnes plus liantes. — D'après les traditions du pays, ils descendraient d'une colonie suédoise chassée du Nord par la famine dans le cinquième siècle, et ces traditions, appuyées sur la différence sensible qui existe entre les habitans du Hasli et des peuplades environnantes, se fortifieraient encore de la ressemblance que l'on a trouvée entre certaines locutions qui leur sont familières et des expressions purement suédoises; on dit même avoir reconnu une grande conformité entre de vieilles chansons nationales suédoises et une chanson de soixante-dix-sept couplets propre au Hasli.

Nous ajouterons ici, à l'occasion des pâturages de l'Ober-Hasli, les plus riches et les plus élevés de la Suisse, quelques détails qui compléteront ce que nous avons déjà dit sur les paysans des Alpes (p. 264) et leurs émigrations. Ce qui a lieu dans l'Ober-Hasli a lieu aussi dans la plus grande partie des régions montueuses.

La plaine est divisée en portions au centre desquelles est généralement placée la cabane lorsque les habitations ne forment point un bourg continu. Chaque propriétaire n'a le droit de conserver que la quantité de bétail qu'il peut nourrir l'hiver avec le foin de ses prairies de la plaine; il n'en peut non plus conduire davantage dans les *Alpes* du canton. Par ce mot *Alpes*, en ce cas, il ne faut pas entendre la chaîne de ce nom, mais bien la partie fertile des montagnes; ce mot est tellement consacré aux pâturages les plus élevés, que les paysans en refusent quelquefois le titre aux montagnes inférieures.

Les Alpes fertiles sont divisées en deux classes, et souvent un berger y possède une habitation d'été et une habitation de printemps et d'automne. Il quitte l'habitation d'hiver de la plaine avec sa famille au mois de mai, et va s'installer dans les Alpes inférieures que la neige vient d'abandonner; durant son séjour de printemps, il descend dans la plaine pour faire ses foins, les sécher et les renfermer dans sa maison d'hiver. Au mois de juillet, les Alpes supérieures, débarrassées de leurs neiges, permettent à la famille de s'établir dans la maison d'été jusqu'au mois d'août, où, chassée par le froid, elle redescend à la cabane du printemps; l'herbe y a repoussé, et les troupeaux y trouvent une nourriture abondante. Dans l'intervalle, on va dans la plaine faucher le regain pour l'hiver. A la fin de l'automne, le bétail rentre dans les vallées, où il vit encore des rejetons de l'herbe des prairies jusqu'à ce que les grands froids l'aient relégué dans les étables où on le nourrit de foin sec. Pour augmenter le fourrage, les hommes vont pendant l'été couper l'herbe sur les rochers élevés et sur le penchant des précipices où les troupeaux ne pourraient l'atteindre. Quand la difficulté du passage ne leur permet pas de la porter, ils en forment de petites meules qu'ils lient bien solidement et qu'ils jettent de roche en roche jusqu'au bas de la montagne.

ANAGRAMMES CURIEUSES.

Lycophron, poëte qui existait 280 avant Jésus-Christ, a fait une anagramme assez heureuse sur l'un des Ptolémées; de *Ptolemaios* il a formé *apo*, préposition qui signifie *de*, et *melitos*, miel, afin d'exprimer la bonté et la douceur de ce prince.

On ne sait si les Latins ont connu les anagrammes. Le premier qui en ait composé en France, est le poëte Dorat ou Daurat qui vivait sous Charles IX.

Pendant quelque temps les anagrammes obtinrent du succès, mais au dix-septième siècle elles tombèrent en discrédit. On en fit pourtant encore quelques unes au dix-huitième siècle. C'est ainsi qu'on trouva dans Voltaire, *O alte vir* (O grand homme); dans Pierre de Ronsard, *Rose de Pindare*; dans l'abbé Miollan, *Ballon abîmé*, etc.

Mais le seizième siècle et l'époque de la ligue en fournissent un très grand nombre. Le nom de l'assassin de Henri III, frère Jacques Clément, fournit celle-ci : *C'est l'enfer qui* m'a créé*; Marie Touchet, beauté célèbre du temps de Charles IX, vit son nom galamment métamorphosé en *Je charme tout*; François Rabelais offrit, en reprenant les mêmes lettres : *Alcofribas Nasier*, bizarre pseudonyme sous lequel lui même se cacha.

Lors de l'assassinat de Henri IV, dont on accusait les Jésuites, le Père Coton publia une lettre déclaratoire de la doctrine de son ordre. Cette lettre très bien faite n'empêcha pas les ennemis de la Société d'y répondre par une diatribe très forte, intitulée l'*Anti-Coton*; dans *Pierre Coton*, ils trouvèrent *Perce ton roi*. Les Jésuites ayant soupçonné Pierre Dumoulin d'être l'auteur de l'*Anti-Coton*, répondirent par PETRUS DUMOULIN *erit mundi lupus* (Pierre Dumoulin sera le loup du monde). Dumoulin ayant déclaré qu'il n'était pas l'auteur du pamphlet signé P. D. C., on l'attribua à César de Plaix, avocat d'Orléans, et lorsqu'on ignorait encore son nom, on joua sur les initiales en appelant l'auteur : *Pâté de Chenilles*, *Pernicieux Diable Calomniateur*, *Punaise de Calvin*, etc. Trente ans plus tard, on fit sur Jansenius l'anagramme suivante : CORNELIUS JANSENIUS, *Calvini sensus in ore* (Cornelius Jansenius, sens de Calvin par le visage). On a trouvé de même, dans SACRAMENTUM EUCHARISTIÆ, *sacra Ceres mutata in Christo* (Cérès** sacrée changée en Christ); dans MARIA MAGDALENA, *grandia mala mea* (Mes grands maux), etc. Nos vieux auteurs français, ont fait souvent aussi en modifiant ce dernier nom, Marie Madeleine, *Marie mauvaise haleine*.

Une des anagrammes les plus singulières que je connaisse, surtout à cause de l'ouvrage où elle se trouve, est celle que fit, dans l'*Oraison funèbre de Marie de Lorraine, abbesse de Chelles*, le fameux augustin réformé BOULLENGER, plus connu sous le nom de *Petit père André*. Dans cette composition, la seule des siennes qu'on ait été imprimée, il s'écrie : « Oh, que divinement le nom de Marie de Lorraine vous fut donné, puisque par anagramme des mots renversés du latin, *Maria de Lotaringia*, nous trouvons : *Magni totior ara Dei!* Autel le plus étendu du grand Dieu. » Que penser d'une éloquence qui abaissait la chaire évangélique et la parole de Dieu à de pareilles puérilités?

De reste, on remarquera que les faiseurs d'anagrammes

* Le *j* est changé en *i*. — ** *Cérès*, c'est-à-dire *le pain*.

ne s'attachaient pas à ce qu'elles reproduisissent exactement *toutes* les lettres d'un nom : il leur suffisait qu'il y eût à peu près pour l'œil un jeu de mots. Je dis pour l'œil, car ils ne semblaient pas beaucoup tenir à ce que leurs productions présentassent toujours un sens spirituel et régulier

---

Les grands travaux s'exécutent, non par la force, mais par la persévérance. JOHNSON.

GRENADE DÉPEUPLÉE DE MAURES.

Aussitôt que le gain de la célèbre bataille du Guadalète (1835, p. 275) eut ouvert aux Maures les portes de l'Espagne, toutes les provinces méridionales de ce beau pays furent envahies par eux; et comme si cette proie ne devait plus leur échapper, ils y appelèrent leurs familles, y transportèrent leurs trésors, et ne s'occupèrent qu'à élever des palais et des mosquées d'une magnificence jusqu'alors inconnue, ainsi qu'à faire fleurir, dans les cités qu'ils venaient d'animer d'une physionomie si nouvelle, les sciences, les arts, le commerce et l'agriculture dont ils avaient importé le goût. Ce fut à Grenade surtout qu'ils se réunirent en plus grand nombre, parce qu'aucun climat, aucun sol ne leur rappelait mieux le climat et le sol de leur patrie. Grenade n'était avant eux qu'une chétive et misérable bourgade, ils en firent une florissante cité.

Cette ville, qui avait été le berceau de la puissance des Maures en Espagne, devint le dernier rempart de l'islamisme, lorsque les princes descendans de Pélage eurent peu à peu reconquis leur antique héritage. Vaincus, mais non soumis, les Maures, qui avaient obtenu de résider à Grenade moyennant une forte redevance, cachèrent d'abord sous des dehors paisibles leur haine implacable contre les chrétiens. Le temps, loin de l'affaiblir, sembla au contraire en accroître la fureur : elle ne demandait qu'un prétexte pour éclater; ils crurent enfin que le temps était arrivé, et profitant du moment où Philippe II venait de s'engager dans une guerre contre la France, ils levèrent l'étendard de la révolte, et Grenade fut tourmentée d'une agitation tumultueuse pendant que des bandes armées parcouraient le pays sous le commandement de l'intrépide Aben Humeya.

Philippe, ne pouvant se dissimuler l'importance du danger qui menaçait une des plus importantes villes du royaume, résolut d'en finir d'un seul coup avec ces hôtes dangereux, et de les réduire à l'impossibilité de nuire. Il réunit quelques troupes, et profitant d'un avantage qu'il remporta sur les bandes d'Aben Humeya, il fit publier un décret, le 23 juin 1569, par lequel il ordonnait que tous les Maures de Grenade se renfermassent dans leurs mosquées. Les troupes et la milice en armes furent chargées du soin de faire exécuter cet ordre; quelques Maures récalcitrans furent impitoyablement massacrés; et lorsqu'enfin on les eut ainsi parqués, on les lia et on les conduisit hors la ville. On accorda quelques heures de répit aux femmes, afin qu'elles eussent le temps de vendre leurs meubles et leurs effets, et de chercher de l'argent pour rejoindre et secourir leurs maris; puis tous ensemble, et les mains liées derrière le dos, ils furent conduits ou plutôt traînés par des soldats, qui avaient ordre de les disséminer dans les villages et les bourgades de l'Andalousie et de la Nouvelle-Castille, de les surveiller, et de les protéger au besoin contre les injures des chrétiens. Plus de quatre mille personnes, dont un grand nombre étaient des femmes, des vieillards et des enfans, subirent ainsi la transplantation. C'était pitié, disent les auteurs contemporains, de voir ces malheureux si opulens la veille, mourir sur les grandes routes de douleur, de fatigue, de faim, ou assassinés et pillés par ceux-là mêmes à la protection desquels ils avaient été confiés.

Les Arabes d'Aben Humeya, puis d'Aben Abo, essayèrent encore pendant quelque temps de faire tête à l'ennemi; mais ils virent leurs espérances complètement détruites par la déroute de la Ronda, qui eut lieu non loin du champ de bataille du Guadalete, témoin de leur premier triomphe.

LA VIGOGNE.

Cet animal du Nouveau-Monde n'est encore en Europe qu'un objet de curiosité; enfermé dans nos ménageries, il ne peut y faire connaître son instinct, ses habitudes, les facultés dont il est pourvu. Les Péruviens l'avaient amené à l'état de domesticité et l'employaient au transport de petites charges; ils savaient aussi fabriquer des étoffes avec sa belle toison, et sa chair était un de leurs alimens. En changeant ainsi de condition, la vigogne avait pris un nouveau nom, celui de *paco* ou *alpaca*. Elle avait partagé en tout les destinées d'un autre animal du même genre et des mêmes contrées, de forme semblable, mais plus grand et plus fort, qui, dans l'état d'indépendance, porte le nom de *guanaque*, et, sous la dépendance de l'homme, celui de *lama*. Des conformités très remarquables ont fait assimiler cette grande espèce au chameau, quoiqu'elle en diffère par un caractère essentiel, la structure des pieds, et que d'ailleurs elle soit beaucoup plus petite que l'animal asiatique. Celui-ci paraît avoir été destiné à franchir les plaines de sables mouvans dans lesquels ses larges pieds n'enfoncent qu'à une profondeur médiocre, au lieu que le lama ainsi que le paco ont le pied très petit, fourchu comme celui des chèvres, et armé de deux ongles robustes et recourbés dont ils se servent à merveille pour se cramponner sur les pentes les plus roides, monter et descendre dans les régions les plus escarpées de la chaîne des Cordilières. Le chameau, capable de porter des charges énormes, de soutenir les fatigues d'une course longue et rapide, justifie la dénomination de *navire du désert* que les asiatiques lui ont donnée, et secondera long-temps encore les déprédations des Arabes en Asie et en Afrique : le lama ne porte pas même le quart de la charge d'un chameau, et le paco succomberait sous la moitié du poids dont le lama ne semble point fatigué. L'un et l'autre marchent très lentement, surtout le paco, dont la journée n'est tout au plus que de quatre lieues, et qui a besoin d'un repos de vingt-quatre heures au moins après trois ou quatre journées de marche. Le lama, plus fort et plus courageux, va un peu plus vite et ne multiplie pas autant les haltes; mais il ne peut être comparé comme bête de somme à aucune des espèces employées au même service en Europe.

Dans l'état sauvage, ces animaux dont les formes et les mœurs ont tant d'analogie habitent les mêmes contrées, et ne forment point de troupeaux séparés. On ne les trouve que dans les hautes montagnes, et ils ne craignent point le voisinage des neiges éternelles, non plus que le froid des Andes prolongées jusque dans les terres magellaniques. L'espèce de la vigogne est la plus nombreuse, et il paraît qu'elle s'étend aussi plus loin vers le sud; celle du guanaque, déjà rare dans le Chili, n'abonde que dans les Andes péruviennes. La toison des vigognes et des pacos est beaucoup plus estimée que celle des guanaques et des lamas, et l'on donne aussi la préférence à celle des animaux sauvages dont le poil est constamment et partout d'une couleur uniforme, au lieu que le pelage des animaux domestiques a varié dans le Pérou comme en Europe, et sans doute par des causes analogues. La laine de vigogne égale au moins, en longueur et en finesse, les plus belles toisons que l'on ait obtenues en Espagne, dans la Grande-Bretagne et en Saxe, par les soins prodigues à la race des mérinos; en soignant les pacos avec autant de persévérance et d'attention, on améliorerait peut-être encore les précieuses qualités de leurs toisons; **mais**

pour tenter ces expériences dont la durée s'étend nécessairement au-delà d'une vie d'homme, il faudrait des associations agronomiques dont nous manquons encore dans les lieux où celles-ci seraient le mieux placées; il conviendrait de choisir des montagnes, et les Pyrénées obtiendraient peut-être la préférence. Si l'on voulait faire cet essai, il ne faudrait pas tarder à le commencer, car on assure que la race des vigognes décroît rapidement. Ces animaux timides et sans défense sont poursuivis sans relâche par les habitans de leurs montagnes, indigènes ou originaires de l'Europe. Pour leur faire la chasse et prendre un troupeau entier, on n'a besoin ni de fusils ni d'armes de jet: lorsque les chasseurs ont découvert un de ces troupeaux, ils le poussent devant eux jusqu'à un passage étroit entre des rochers, tels qu'on en rencontre fréquemment dans les régions montueuses; ils ont eu soin de mettre au débouché de ce passage des épouvantails dont les vigognes n'osent approcher, en sorte que le troupeau tout entier se laisse enfermer dans cet espace resserré où les chasseurs choisissent leurs victimes et les assomment à coups de pierres attachées au bout d'une courroie.

On assure que dans le Chili seulement, la destruction annuelle des vigognes n'est pas au-dessous de quatre-vingt mille. Mais si un guanaque se trouve dans le troupeau renfermé de la sorte entre deux rochers, les épouvantails ne l'effrayent pas, il saute par dessus, et les timides vigognes l'imitent; les chasseurs ont perdu leur peine.



(La Vigogne.)

Ce n'est que par sa toison que la vigogne peut avoir du prix aux yeux des agronomes et des amis des arts; sous tout autre aspect, elle est évidemment au-dessous de nos animaux domestiques; et même, en la considérant comme bête de somme, elle n'égalerait pas le mouton qui, dans les montagnes du Tibet, porte un poids de plus de cinquante livres, et fait, en broutant l'herbe, plus de chemin que le paco. C'est ainsi qu'un berger tibétin transporte sans frais, à travers les montagnes, des poids de plusieurs milliers qu'il répartit entre ses brebis; cette charge ne les rend pas plus lentes ni plus tristes; elles continuent de marcher aussi lestement que si elles ne portaient rien.

MUSÉES DE MUNICH.

(Voyez la Glyptothèque, 33e livr., p. 260.)

LA PINACOTHÈQUE.

La première pierre de la *Pinacothèque* a été posée par le roi de Bavière. le 7 avril 1826, anniversaire de la naissance de Raphael. Construit, ainsi que la Glyptothèque, sur les plans du baron Klenze, cet édifice est aujourd'hui terminé. Les tableaux que l'on y rassemble actuellement sont en grande partie ceux qui ont long-temps rendu célèbres les galeries de Dusseldorf, de Manheim, de Deux-Ponts, de Heidelberg, de Ratisbonne, et surtout des frères Boiserée. Ce sera la plus belle collection de chefs-d'œuvre de l'ancienne école allemande, des écoles italienne, espagnole, française et flamande.

La forme de la galerie est oblongue : elle est terminée à chaque extrémité par deux ailes. Le corps entier du monument est fait de brique : les balustrades, les entablemens et les fenêtres sont en pierre.

Le rez-de-chaussée est destiné à recevoir les vases étrusques et les mosaïques, les dessins des anciens maîtres, une riche collection de gravures, et une bibliothèque toute composée de livres relatifs aux beaux arts.

Des salles y sont encore consacrées à l'étude, et d'autres aux personnes préposées à la garde et à la surveillance de l'établissement.

Le premier étage est divisé dans sa longueur en trois parties distinctes. Au midi règne un corridor d'environ 400 pieds éclairé par vingt-cinq fenêtres, d'où l'on découvre la chaîne des Alpes tyroliennes. Il est percé de dix portes. Ces portes conduisent à sept grandes salles éclairées par en haut : c'est le centre de la galerie, où sont disposés les tableaux de grande dimension et de premier ordre.

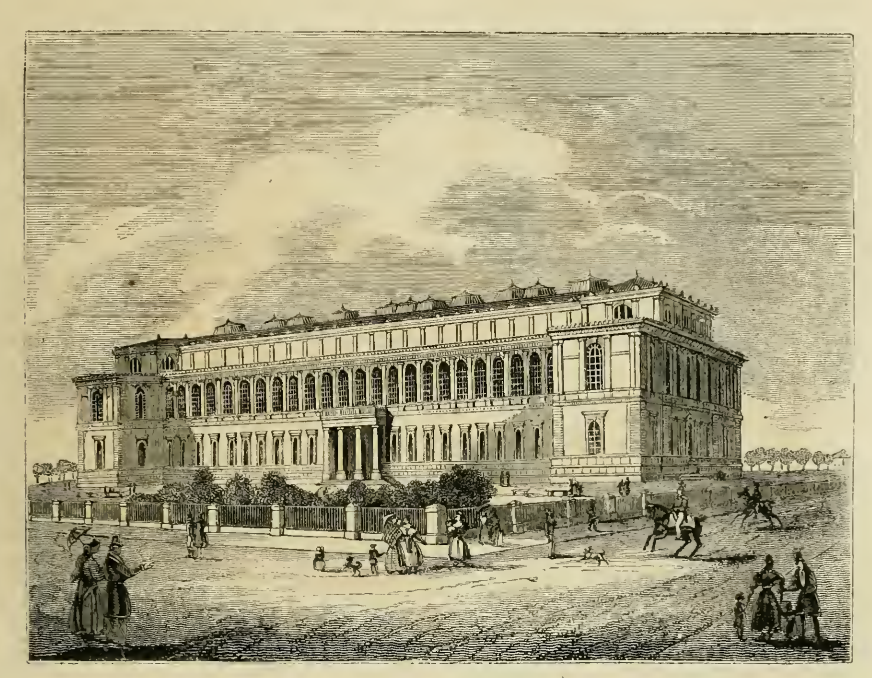
De ces salles, on passe dans une suite de vingt-trois cabinets qui règnent le long de la façade du nord, et où sont rangées les peintures de plus petite dimension des diverses écoles.

Les murs du corridor sont peints à fresque. Au-dessus de chaque fenêtre on a représenté des scènes tirées de la vie des peintres célèbres, en suivant l'ordre chronologique, de manière à donner une sorte d'histoire graphique de la peinture.

Les plafonds des diverses salles sont ornés de médaillons et de portraits de peintres : le fond est blanc et or. Le pavé et les dés sont de marbre bavarois de diverses couleurs. Les murs seront revêtus de riches tentures de soie dont les nuances doivent s'harmoniser avec le coloris général des tableaux de chaque salle

Les lanternes qui éclairent les sept salles au centre de l'édifice ont été disposées et construites avec un tel art, et la lumière qui en descend se partage avec une telle égalité que dans les coins le regard ne saurait distinguer la ligne de jonction des angles.

Ainsi que nos galeries, la Glyptothèque et la Pinacothèque sont ouvertes gratuitement au public à certains jours fixes.



La Pinacothèque, musée de peinture, à Munich.

LE PAUVRE HENRY,

FABLIAU ALLEMAND DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

(Deuxième partie. — Voyez page 302.)

Ce que le pauvre Henry avait raconté à son métayer, la jeune fille l'avait entendu, car assise aux pieds de son seigneur, elle les réchauffait sur ses genoux avec la charité et la pureté d'un ange. Elle prêta une oreille attentive à toutes ses paroles, et elles demeurèrent profondément empreintes dans son cœur jusqu'à ce que la nuit eût appelé tout le monde au repos. Alors, suivant son habitude, elle alla se coucher aux pieds de son père et de sa mère, qui tous deux s'endormirent. Mais la jeune fille ne dormait pas. De profonds soupirs s'échappaient de son cœur, aux souvenirs des maux de son seigneur, et ses larmes s'échappèrent avec tant d'abondance, qu'elles coulèrent sur les pieds de ses parens endormis. Et sentant couler les pleurs de leur fille, ils se réveillèrent, et lui demandèrent quels si grands chagrins causaient ses sanglots. Long-temps elle voulut se taire ; mais enfin son père, par un mélange de fermeté et de prières, la détermina à consentir à s'expliquer. « Vous pouvez bien aussi pleurer avec moi, leur dit-elle, car qu'y a-t-il de plus malheureux pour nous-mêmes que l'infortune de notre seigneur ? Si nous venions à le perdre, ne perdrions-nous pas avec lui biens et honneurs ? Jamais nous ne trouverions certainement un aussi bon seigneur que celui que nous avons.

» — Tu dis bien vrai, répliquèrent-ils, mais notre tristesse et nos plaintes allégeront-elles en rien les inquiétudes de notre situation ? Chère enfant, détourne tes pensées d'un tel sujet. Cela nous fait, sans doute, autant et plus peut-être encore de chagrin qu'à toi, mais il n'est pas en notre pouvoir d'adoucir ses souffrances. Si c'était un homme qui

eût fait tomber tant de maux sur notre seigneur, notre malédiction tomberait sur lui; mais c'est Dieu qui l'a voulu, humilions-nous. » C'est par ces mots qu'ils imposèrent silence à leur enfant; mais elle ne dormit pas un seul instant, et elle demeura plongée dans la tristesse toute cette nuit et le jour suivant, et rien de ce qu'on fit pour la distraire ne put arracher la pensée de son cœur.

La nuit suivante, lorsqu'ils furent allés se reposer à l'heure habituelle, et que leur fille eut été couchée à leurs pieds, dans le vieux lit de famille, ils se sentirent de nouveau comme baignés par les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux. L'innocente enfant avait tenu cachée, en silence, au plus profond de son cœur, la merveilleuse pensée de bonté qui l'avait saisie tout entière. Où trouver une semblable vertu? Elle avait arrêté fermement dans son esprit que le lendemain serait le jour où elle offrirait sa vie pour son seigneur. Cette héroïque résolution lui avait rendu toute sa tranquillité d'âme, toute sa gaieté. Aucun chagrin ne pouvait plus l'atteindre; une seule inquiétude lui restait encore cependant, c'était que son seigneur, en apprenant son projet, lui défendît de le mettre à exécution, et que tous trois également refusassent d'y consentir. C'était sur cette pensée que son malaise était devenu si grand, que, comme dans la nuit précédente, son père et sa mère s'éveillèrent au bruit de ses gémissemens et soupirs; ils se relevèrent et lui dirent : « Qui t'agite donc ainsi? as-tu perdu la tête de t'abandonner à ces sanglots qui te brisent le cœur sans que personne puisse y mettre un terme! pourquoi ne nous laisses-tu pas dormir? » C'est ainsi qu'ils la réprimandaient sur ses chagrins inutiles, et qu'ils croyaient l'avoir calmée à l'instant; mais sa résolution ne leur était pas encore connue, et à ces conseils, elle répondit : « Mon seigneur a dit qu'il existait pour lui un moyen de guérir. Dieu a voulu que, malgré mon peu de valeur, j'eusse en moi de quoi lui offrir le remède prescrit; plutôt que de le voir mourir, je suis fermement résolue à mourir pour lui. »

A ces paroles, le père et la mère furent tout tristes et troublés; le père la pria de renoncer à de telles idées, et de ne pas promettre au seigneur Henry d'exécuter ce qui était au-dessus de ses forces. « Ma chère fille, lui dit-il, tu n'es qu'un enfant; tu crois trop facilement à la possibilité d'accomplir un aussi grand sacrifice que celui dont tu viens de nous parler. Tu n'as pas encore vu la mort de près; mais arrive le moment où, sans ressource, sans délai, il te faudrait mourir; alors te reviendrait avec force le désir de vivre, lorsqu'il ne serait plus temps. Tu n'as pas encore regardé dans ce noir abîme; ferme donc la bouche, et garde-toi de proférer désormais, une seule fois, tout haut, de semblables discours, pour qu'ils ne retombent pas sur ta tête. »

C'est ainsi que, par un mélange de tendresse et de fermeté, il comptait lui imposer silence, mais il ne put y parvenir. « Cher père, lui dit-elle, quelque simple d'esprit que je sois, mon bon jugement ne m'a pas toujours abandonnée, et j'ai assez souvent entendu parler des douleurs de la mort, pour ne pas ignorer combien elles sont fortes et poignantes; mais je sais aussi que celui qui, pour prolonger sa vie, est forcé de se condamner aux travaux les plus fatigans, n'échappe pas davantage après tout à cet arrêt final. Il lui faut lutter et travailler sans cesse; ce n'est qu'avec les plus grands efforts qu'il parvient à atteindre la vieillesse; et après tout cela, il n'en doit pas moins souffrir la mort. Et si, au milieu de tant d'épreuves, il a perdu son âme, ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il ne fût jamais né? Le lot qui m'est tombé en partage est bien meilleur, et j'en rends grâces à Dieu du fond de mon âme; car, même en mes tendres années, je puis abandonner mon corps pour obtenir la vie éternelle en récompense. Vous ne pouvez vous opposer à une résolution si bienfaisante pour nous tous, pour moi surtout et pour vous-mêmes, bon père et bonne mère. Seule, je puis éloigner de vous toutes les peines et toutes les inquiétudes à venir. Ces honneurs et ces biens que vous possédez aujourd'hui, vous les devez à la bienveillance de notre seigneur qui ne vous a jamais imposé de fardeau, qui ne vous a jamais enlevé aucun profit. Tant qu'il vivra, tout ira bien, je le sais; mais s'il meurt, il nous faut tous mourir. Notre devoir comme notre intérêt est donc de prolonger sa vie, et j'y parviendrai par un noble moyen, utile à nous tous. Accordez-moi donc ce que je vous demande, car il faut que cela soit. »

Lorsqu'ils virent que leur fille était si fermement décidée à la mort, qu'elle parlait avec tant de sagesse, et brisait si pieusement tous les liens du droit humain, ils s'aperçurent bien que de telles pensées et une telle sagesse ne pouvaient sortir de la seule intelligence d'un enfant, mais que le Saint-Esprit parlait, sans doute, par sa bouche, comme il fit autrefois par celle de saint Nicolas au berceau, lorsqu'il lui enseigna la sagesse, afin que sa bonté enfantine tournât tout à Dieu. Ils pensèrent donc en leur cœur qu'ils ne pourraient et ne devaient pas détourner cette jeune vierge de la voie qu'elle s'était tracée avec tant de fermeté, et dont l'inspiration lui venait certainement de Dieu. Ils frissonnaient d'effroi à cette idée. Ils s'assirent muets sur leur lit, et tout entiers à leur amour pour leur fille, ils semblaient avoir perdu la faculté de parler et de penser. Pendant long-temps ils ne purent articuler un seul mot. Le cœur de la bonne mère était surtout affaissé par la douleur. Ils restaient ainsi immobiles, assis et accablés de tristesse. Ils virent bien enfin que tant de chagrin ne leur servait de rien, puisqu'il n'était au pouvoir d'aucune créature humaine de détourner leur fille de sa courageuse résolution. Ils crurent donc, puisqu'il leur fallait perdre leur fille, qu'aucune mort ne pouvait être plus honorable, et ils résolurent de lui donner leur autorisation. En s'y opposant d'ailleurs, leur seigneur pouvait leur imputer la faute sans qu'ils réussissent pour cela à empêcher le sacrifice de leur fille. Après un cruel combat entre leur tendresse pour cette enfant et leur piété, demi consentans, demi refusans, ils lui dirent qu'elle pouvait exécuter ce qu'elle avait résolu.

Ce fut alors que cette vierge si pure eut le cœur vraiment rempli de joie. A peine le jour avait-il paru qu'elle entra dans la chambre à coucher de son seigneur et l'appela. — « Dormez-vous, monseigneur! lui dit-elle. — Non, ma bonne petite femme, répond-il; mais dis-moi, pourquoi es-tu aujourd'hui levée de si bonne heure? — Ah! seigneur, c'est le chagrin que me fait éprouver votre maladie qui me tient éveillée. — Chère petite femme, ta compassion pour mes maux m'est assez prouvée par les nombreux témoignages que m'en donne ton bon cœur. Dieu t'en récompense! mais à cela il n'y a pas de remède. — Si, certainement, monseigneur, il y a un bon remède. Il ne dépend que de vous d'être soulagé, et je n'ai pas voulu tarder un jour à vous l'annoncer. Ne nous avez-vous pas dit que si vous rencontriez une jeune fille qui de son plein gré voulût souffrir la mort pour vous, vous étiez certain d'une complète guérison? Eh bien! je serai cette jeune fille; car votre vie est plus noble et plus précieuse que la mienne. »

A ces mots, les yeux du seigneur se remplirent de douces larmes, il la remercia de sa bonne volonté. « Chère enfant, lui dit-il, mourir n'est pas une chose si douce que tu l'imagines bien. Tu me témoignes, je le vois, autant qu'il est en toi, ton ardent désir de m'être utile. Je te rends grâce de ce plaisir que tu viens de me faire goûter; je reconnais bien la bonté de ton cœur, ta candeur et ta pureté; mais au-delà je ne puis rien accepter. Que Dieu te récompense du dévouement que tu me montres! Mais toi-même tu ne pourrais répondre de l'accomplissement d'un aussi terrible sacrifice que celui dont tu me parles; et moi j'appellerais avec raison sur ma tête le mépris des hommes, si après être aussi avancé dans le cours funeste de ma maladie, et avoir essayé

lement tous les remèdes, j'en acceptais un semblable à celui que tu m'offres. Chère petite femme, tu agis en cela comme font les enfans. Ils sont prompts à concevoir, et le projet qu'ils ont conçu, bon ou mauvais, l'envie leur prend de le mettre à exécution; mais au premier obstacle ils se hâtent de changer. Vois tu, mon enfant, tu fais comme eux. Tes pensées et tes paroles sont portées en ce moment sur ce point; mais s'il s'agissait de les suivre et de les mettre à exécution, c'est alors que tu commencerais bien vite à t'en repentir; penses-y donc mieux; songe que ton père et ta mère ne peuvent se passer de toi, et que moi-même, à qui ils ont toujours témoigné tant d'affection, je ne puis consentir à faire leur malheur. Aime-les bien, ma chère enfant, et conduis-toi toujours d'après leurs conseils. »

C'est ainsi qu'il parla en souriant à la bonne jeune fille. Il était loin de se douter de ce qui allait arriver. En effet, le père et la mère vinrent le trouver à ce moment, et lui dirent : « Cher seigneur, vous nous avez aimés et honorés; il ne serait pas bien à nous de ne pas reconnaître vos bienfaits par un bienfait. La volonté de notre fille est de souffrir la mort pour vous sauver, et nous le lui permettons. Aujourd'hui est le troisième jour qu'elle avait fixé pour l'accomplissement de son vœu, et elle vient d'obtenir notre autorisation; Dieu veuille que cela vous plaise, car quant à nous, nous avons consenti à la perdre pour vous.

La scène la plus attendrissante, une scène de sanglots, de larmes et de douleurs suivit cette déclaration; malgré leur pieuse résignation, les parens ne pouvaient étouffer les sanglots que soulevait dans leur sein la pensée de la mort de leur enfant; le pauvre Henry, à la vue d'un tel dévouement, ne pouvait retenir des larmes de reconnaissance, d'admiration et de piété, et ne savait ce qu'il y avait de mieux à faire, accepter ou refuser. La jeune vierge pleurait aussi de douleur de son côté, car elle craignait de voir son sacrifice dédaigné; après de longues délibérations, le pauvre Henry donna enfin son consentement, et les remercia tous trois de leur attachement et de leur bienveillance. La jeune fille fut remplie de joie de se voir agréée, et fit aussitôt tous les préparatifs de son voyage à Salerne. Chevaux de prix, vêtemens précieux d'hermine, de velours, de brocart et de marthe, tels qu'elle n'en avait jamais porté, tout ce qui pouvait contribuer à lui rendre le voyage moins pénible lui fut donné par Henry. Qui pourrait décrire les sanglots, les larmes et l'affreuse douleur de la mère, et le profond chagrin du père? Le départ fut pour eux une scène lamentable. Voir une enfant chérie, si éclatante de beauté et de fraîcheur, envoyée à la mort! penser qu'on ne la reverra jamais! ah! Dieu seul qui avait inspiré une si héroïque résolution à une tendre vierge, pouvait par sa grâce donner assez de force, assez de fermeté aux parens pour qu'ils ne succombassent pas de douleur dans un pareil moment.

Le lépreux et sa jeune compagne arrivèrent heureusement à Salerne. C'était un bien long voyage pour une aussi jeune fille. Aussitôt leur arrivée, Henry alla trouver le médecin, annonça qu'il lui amenait la vierge demandée, lui raconta comment elle s'était offerte à lui, et la lui présenta. Tout cela parut incroyable au médecin qui, s'adressant à la douce vierge : « Mon enfant, lui dit il, est-ce de ton plein gré et de toi même que tu as conçu une semblable résolution, et n'as-tu pas plutôt été engagée à parler ainsi par les prières ou les menaces de ton seigneur? — Non, répondit la vierge; c'est au fond de mon propre cœur que j'ai puisé ma résolution. » Le médecin fut confondu d'admiration; il la prit à part, et la conjura de lui dire si son maître ou qui que ce soit lui arrachait de force de semblables paroles. « Mon enfant, ajouta-t-il, il est nécessaire que tu y penses plus mûrement, car je vais t'expliquer nettement la nature de ton sacrifice dans toute son étendue. Si ce n'est pas entièrement, de ton plein gré, et à ta seule et unique inspiration que tu souffres la mort, tu sacrifies inutilement ta jeune vie, sans pouvoir être de la moindre utilité à ton seigneur. Ne me dérobe aucune des pensées de ton cœur. Je dois te raconter dans toute sa vérité l'horrible souffrance que tu auras à subir. Il faut d'abord que je te dépouille de tes vêtemens au mépris de toute pudeur virginale; ensuite, je t'attacherai les bras et les jambes; puis, si tu as pitié de ton corps, pense à la douleur que tu éprouveras; j'ouvrirai ton sein, j'en arracherai ton cœur, et le briserai tout palpitant sur toi; dis-moi maintenant, mon enfant, ce tableau n'abat-il pas ton courage? Jamais enfant n'aura souffert ce que tu souffriras, et moi, à la seule idée de contempler et d'infliger de si cruels tourmens, je sens une sueur froide inonder mon visage. Eh bien! si une pensée, si une lueur de repentir s'est fait jour dans ton cœur, et ces affreux tourmens, et ce généreux sacrifice de ta vie, tout est perdu. » C'est ainsi et par des prières plus vives encore qu'il la conjurait de renoncer à sa résolution; mais elle, qui aspirait à une sainte mort qui l'arrachât à toutes les angoisses du monde, resta calme et ferme, et lui répondit en souriant : « Que Dieu vous récompense, bon docteur, de m'avoir dit aussi sincèrement la vérité. Que votre science se mette à l'œuvre! qu'attendez vous? je sais que celui au nom duquel j'accomplirai mon projet, reconnaît bien ses vrais serviteurs, et ne les laisse jamais sans récompense. »

Lorsque le médecin la vit si inébranlable, il la ramena près du lépreux, et lui dit : « Je ne doute plus que le sacrifice de cette jeune vierge ne soit pleinement agréé. Réjouissez-vous, car la santé va vous être rendue. »

Il emmena donc la vierge dans un cabinet retiré, le ferma à clef, et laissa le pauvre Henry à la porte pour qu'il ne vît rien de l'opération à laquelle il devait procéder. Aussitôt qu'ils furent arrivés dans ce cabinet, abondamment pourvu de toutes les ressources de l'art médical, il ordonna à la jeune fille de se dépouiller de ses vêtemens; elle s'empressa de lui obéir, et dans sa précipitation elle les déchira en lambeaux, et se présenta à ses regards complètement nue sans que sa pudeur s'en crût blessée. En voyant devant lui ce beau corps, le médecin confessa dans son cœur que jamais il n'avait existé une plus parfaite créature, et il fut saisi d'une telle compassion, que son courage et son esprit en étaient tout-à-fait abattus; une haute table était disposée dans le cabinet, il lui prescrivit d'y monter et l'y attacha. Il prit ensuite entre ses mains un couteau large et long destiné à de semblables opérations; il l'essaya : il ne coupait pas aussi bien qu'il le désirait, car puisque cette jeune fille était destinée à perdre la vie, il voulait au moins, dans sa pitié, lui rendre la mort aussi douce que possible. Il prit donc une bonne pierre à aiguiser, et commença à y promener son couteau de long en large de manière à le rendre le plus tranchant qu'il pourrait le faire. Le pauvre Henry, pour qui l'innocente jeune fille allait mourir, entendait tous ces préparatifs du dehors, et s'abandonnait au désespoir en pensant que jamais ses yeux ne la verraient plus vivante. Il chercha donc s'il n'y aurait pas quelque ouverture dans le mur, et par une fente, il la vit gisant sur cette table, attachée et nue. Il vit ce corps si beau, ces formes si délicieuses, il la vit et reporta ensuite les yeux sur lui même. De nouveaux sentimens surgirent tout-à-coup en lui; ce qu'il avait approuvé auparavant, il le désapprouvait maintenant, et l'amertume de ses pensées fit place à la plus douce bienveillance. En la voyant si belle il se fit honte à lui-même, et se dit : « Non, non, je ne permettrai pas la mort de cette enfant ! »

A l'instant même il frappa fortement à la porte et s'écria : « Laissez-moi entrer. — Ce n'est pas le moment, répondit le médecin. — Il faut que je vous parle, dit Henry. — Je ne le puis maintenant, monseigneur, répliqua le médecin; attendez que ce soit terminé. — Arrêtez, vous dis-je, docteur, et venez me parler. — Parlez à travers la porte. — Je ne le puis, il faut ouvrir. »

Le médecin laissa donc entrer Henry, qui alla aussitôt à la jeune fille attachée sur cette table cruelle, et s'écria: « Cette créature est trop parfaite pour que je consente à sa mort. Que la main de Dieu s'appesantisse sur moi, pourvu que cette vierge innocente soit sauvée de la mort. Tout ce dont je suis convenu avec vous, argent et or, je vous donne tout, mais que cette jeune fille vive. »

Dès que la jeune fille eut vu qu'on l'empêchait de se sacrifier, et qu'on détachait ses liens, elle se livra au plus violent désespoir; elle s'arracha les cheveux, et poussa de tels sanglots qu'elle eût fait verser des larmes aux cœurs les plus froids. Elle pleura amèrement et s'écria : « Malheur! malheur à moi, misérable! que vais-je devenir? Me faut-il donc perdre cette couronne céleste que j'obtenais en échange d'une si courte douleur? C'est bien maintenant que mon cœur est frappé de mort. O Christ tout puissant! quelle gloire nous est enlevée à mon seigneur et à moi! nous perdons ensemble le fruit d'une si noble résolution; en me laissant l'accomplir, lui recouvrait la santé, moi j'acquérais la félicité éternelle. »

C'est ainsi qu'elle réclamait instamment la mort, qui devait commencer son bonheur; mais ses instances ne fléchissaient personne. Elle se tourna alors vers le pauvre Henry pour lui faire un reproche de sa pitié. Mais la jeune fille eut beau le blâmer, l'accuser, le supplier, tout fut inutile; il lui fallut vivre. Le pauvre Henry, avec douceur, avec vertu, tel qu'il convenait à un preux chevalier formé aux bonnes manières, supporta toute son indignation. Et lorsque, infortuné qu'il était, il eut fait habiller la jeune fille, et eut payé au médecin tout ce dont il était convenu, il prit son chemin pour retourner chez lui avec son innocente compagne. Il prévoyait bien qu'à son retour il ne manquerait pas d'être accueilli par les railleries de toute nature et de tout le monde, mais il reporta pieusement tout à Dieu.

La jeune fille avait tant pleuré, tant sangloté, tant gémi, qu'elle en tomba malade elle-même, et fut près d'en mourir. C'est alors que celui qui sonde les cœurs, celui devant lequel s'ouvre la porte de toutes les consciences, prit leur malheur en pitié. Dans son amour et sa toute-puissance, il avait voulu les éprouver tous deux, comme il fit autrefois du riche Job; mais notre seigneur Jésus-Christ montra en ce moment combien la foi et le dévouement de la pitié lui sont chers; il les arracha tous les deux de leur abîme de misère, et leur rendit en un instant la plénitude de la santé et du bonheur. Le bon seigneur Henry, complètement rétabli de son infirmité, recouvra en même temps la fraîcheur et la beauté, et par sa faveur spéciale, Dieu lui accorda de rajeunir de vingt ans. Henry s'empressa de faire part de ce retour de santé à tous ceux qu'il savait avoir conservé au fond du cœur de l'affection et de la bienveillance pour lui.

Dès que ses meilleurs amis eurent reçu la nouvelle de son retour, ils montèrent à cheval, et allèrent à trois journées de chemin au-devant de lui, afin de l'accueillir convenablement. Ils ne voulaient s'en fier qu'à leurs propres yeux pour témoigner le miracle divin opéré sur son corps. Il est aisé de penser que le métayer et sa femme ne tardèrent pas à arriver. C'eût été leur faire injure que de ne pas être certain de les trouver les premiers près de leur bon seigneur. Comment décrire le bonheur qu'ils ressentirent? Car Dieu avait tourné sur eux un regard miséricordieux; il leur rendait à la fois leur fille pleine de vie, et leur seigneur plein de santé. Ils ne savaient comment exprimer l'excès de leur plaisir. Leurs cœurs étaient si émus, leur joie était si extraordinaire, que les rires les plus folâtres et les larmes les plus abondantes se succédaient et s'associaient sur leurs figures.

Les Souabes, ses compatriotes, le comblèrent de dons d'amitié et l'accueillirent de la manière la plus amicale. Tout preux chevalier qui vient visiter les Souabes chez eux, peut dire comment ils accueillent leurs amis, et jamais, Dieu le sait, plus grande affection ne fut montrée à personne, que ses compatriotes n'en témoignèrent pour lui.

Que vous dirai-je? Il redevint aussi riche en biens et en dignités qu'il l'avait été auparavant. Cette fois il tourna sérieusement ses regards vers Dieu, et observa mieux que jamais ses saints commandemens, voie certaine pour conserver inébranlablement son honneur. Le bon métayer et sa femme avaient bien mérité qu'il les enrichît de biens et d'honneurs; aussi n'était-il pas homme à oublier de tels services. Cette même habitation, ces mêmes terres où il avait été soigné par eux, il les leur donna en toute propriété. Quant à la jeune vierge, sa chère petite femme, il eut soin de la combler de biens et de tous ces égards qui adoucissent la vie, et il la traita en tout, aussi noblement et mieux encore que si elle eût été son épouse épousée, selon qu'il était droite raison de le faire

A peine le seigneur Henry était-il revenu à son ancien éclat de richesse et de santé, que les sages du pays commencèrent à le presser vivement de songer à un noble mariage. « Puisqu'il vous plaît ainsi, leur répondit-il, j'y suis décidé, et je vais convoquer tous mes amis et vassaux pour prendre leur avis. » Il envoya donc convoquer et mander de partout tous les hommes de sa seigneurie et de son obéissance, et dès qu'ils furent assemblés, amis et chevaliers, il leur fit part du conseil qui lui avait été donné par les sages du pays. Tous pensèrent unanimement comme avaient pensé les sages, qu'il était bien temps et bien raison qu'il se mariât. Mais une difficulté s'éleva alors. Lorsqu'il fut question du choix à faire, l'un conseillait celle-ci, l'autre celle-là, ainsi qu'il est d'usage quand les gens ont à donner conseil. Voyant qu'ils ne pouvaient tomber d'accord, le seigneur Henry prit la parole, et dit:

« Bonnes gens et amis, il vous est bien connu à tous qu'il y a peu de temps encore j'étais tombé dans une affreuse maladie qui avait éloigné tout le monde de moi. Personne ne s'épouvante à ma vue aujourd'hui, et Dieu a voulu que j'eusse, comme autrefois, un corps plein de santé. Maintenant, dites-moi, comment dois-je récompenser celui qui a attiré sur moi une telle bénédiction du ciel et m'a rendu à la vie? » Tous répondirent : « Vous devez sans hésiter vous mettre corps et biens à sa merci. » La pure vierge de son salut était en ce moment près de lui, il la regarda avec douceur, entoura de ses bras sa taille souple, et la présentant à tous : « La voilà, s'écria-t-il, bonnes gens et amis, la voilà près de moi cette bonne jeune fille à qui je dois la santé; elle est de naissance aussi libre que je le suis moi-même, et mon cœur me prescrit de la prendre pour femme. Dieu veuille que cela puisse être ainsi; mais, en vérité, je vous le dis, si vous le déclarez impossible, je mourrai plutôt sans mariage, car vie et honneur je tiens tout d'elle seule. Au nom de notre seigneur Dieu, je vous prie, bonnes gens et amis, de vouloir qu'il en soit ainsi. »

A ces mots, tous, pauvres et riches, s'écrièrent : « Oui, oui, épousez-la; c'est raison; c'est justice. »

Il se trouvait dans cette réunion un grand nombre de prêtres et de chanoines qui leur donnèrent la sainte bénédiction du mariage. Après une pieuse et longue vie, ils entrèrent réunis dans le royaume de la vie éternelle.

Puissions-nous comme eux entrer en partage des joies célestes! que Dieu nous l'accorde dans sa grâce. Amen.

L'univers ne serait pas assez riche pour acheter le suffrage d'un homme de bien. GRÉGOIRE.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

MUSÉE DU LOUVRE. — PEINTURE.

ÉCOLE FLAMANDE. — HOLBEIN.



(Portrait que l'on croit être celui du père de Thomas Morus, peint par Holbein, dessiné par Gigoux.)

Jean Holbein, l'un des fondateurs de l'école allemande, approcha de la perfection dans un genre de peinture qui ne souffre point la médiocrité. Bien qu'il ait abordé parfois avec succès les grandes compositions, c'est comme peintre de

portraits qu'il est renommé de nos jours, et, à vrai dire, c'est à ce titre seul qu'il mérite la grande réputation qui s'est attachée à son nom. Il naquit à Bâle vers 1495, et ne reçut d'autres leçons dans son art que celles de son père, artiste médiocre dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Bien que Jean Holbein fût un esprit élevé, comme on peut l'inférer de la tendance philosophique de ses principales compositions et surtout de sa liaison intime avec le grand Erasme, il n'apporta dans l'étude de l'art ni cette vivacité d'imagination qu'on admire dans les artistes méridionaux, ni cette foi ardente qui tint lieu de génie à quelques uns de ses compatriotes. L'Allemagne était tout entière aux discussions théologiques à l'époque où vécut Holbein, et elle y apportait une exactitude mathématique qui contraste singulièrement avec la nuageuse poésie de sa religion primitive et avec la tournure tendre et idéaliste de sa philosophie moderne. On dirait qu'avant de s'élancer dans la sphère des mystiques rêveries, l'Allemagne a consacré un siècle à affermir et à consolider le sol aride de la réalité. Ce terrain ingrat et prosaïque, Holbein ne l'a jamais quitté : s'il arrive parfois à reproduire l'expression et le caractère de ses modèles, c'est par une minutieuse et matérielle imitation ; mais cette imitation est si prodigieusement exacte, si ingénieusement patiente, que la puissante intuition de Raphaël ou la verve saisissante de Van-Dyck surpasseront à peine une si heureuse reproduction.

Jean Holbein est un de ces hommes qui ont fait dire que le génie était la patience. Du reste, rien ne peut moins donner une idée de sa vie et de ses goûts que le caractère de sa peinture. L'artiste qui a compté tous les poils de la barbe grise d'Erasme et de Thomas Morus était un joyeux compagnon ; prodigue, insouciant, brave jusqu'à la témérité, il avait son franc-parler auprès de Henri VIII, qui faisait grand cas de son talent et de son caractère.

La faveur dont Holbein jouissait à la cour d'Angleterre, où il avait été recommandé par Erasme, survécut à celle de Thomas Morus qui avait été son premier protecteur. Il peignit le roi et tous les princes et princesses dont Henri VIII était entouré, et prodigua en de folles dépenses les sommes considérables qu'il dut à la générosité de ses protecteurs. Il avait laissé à Bâle une femme dont il ne paraît pas s'être occupé en Angleterre, et qu'il ne revit jamais. Il mourut de la peste à Londres en 1554, et ne laissa que des dettes.

Holbein a été long-temps regardé comme l'auteur de la fameuse *Danse des morts* de Bâle ; mais les costumes des personnages de cette danse sont d'une époque de beaucoup antérieure à l'existence d'Holbein, et il est aujourd'hui constant que cette œuvre ne lui appartient pas. Du reste, il a aussi inventé et dessiné une *Danse des morts* qui a été fort bien gravée (format in 12) par Hans Leutzerburger, surnommé Frank. Elle existe dans plusieurs éditions que l'on peut voir dans la bibliothèque de l'université de Bâle, ainsi qu'une seconde où les figures sont insérées dans un alphabet des lettres initiales. (Voyez sur la vie de Thomas Morus, 1833, p. 395.)

ALERIA,

ANCIENNE CAPITALE DE LA CORSE.

La Corse antique se résume à peu près dans la ville d'Aleria; elle seule a laissé des souvenirs dans l'histoire. Elle était placée sur la côte orientale de l'île, à peu près vis à vis l'île d'Elbe, et à peu de distance de l'embouchure du Tibre. Assise sur les bords du Tavignano, à côté d'un port naturel, vaste et assez profond pour les vaisseaux de ce temps-là ; au centre d'une plaine étendue et fertile, et au pied de montagnes couvertes de puissantes forêts, sa position était une des plus avantageuses de l'île. Les Phéniciens avaient été ses fondateurs, et il paraît que son nom primitif était Asteria, nom dérivé probablement de celui d'Astarté, la grande divinité phénicienne. Les Phéniciens faisaient grand état de cette station importante. Callimaque, dans une de ses odes, parlant de la Corse, l'appelle la Phénicie insulaire.

C'est par le siége d'Aleria que les Romains débutèrent dans leur conquête de la Corse, l'an 494 de la fondation de leur ville. Quel principe, eux si fidèles observateurs du droit public, invoquèrent-ils pour justifier cette agression? on l'ignore; mais il est évident que dans la guerre à mort qu'ils soutenaient alors contre Carthage, la Corse dut leur paraître un point d'appui nécessaire dans les eaux méditerranéennes. La conquête fut donc résolue. Aleria fut enlevée d'assaut par une armée placée sous les ordres de Cornelius Scipion. Nous ne voulons pas entrer ici dans le détail des nombreuses entreprises dirigées par la république romaine contre la Corse ; on sait combien cette lutte coûta cher aux deux partis. Elle dura près de cent ans, et ne se termina qu'à la huitième ou neuvième expédition, en 589. Ce fut l'épée de Scipion Nasica qui décida les Corses à la paix. Un Scipion avait commencé la guerre en s'emparant d'Aleria, un autre Scipion la termina en obligeant l'île entière à passer sous le joug.

Aleria, sous l'administration romaine, devint une ville plus florissante qu'elle ne l'avait jamais été. Elle était le centre de la puissance commerciale et politique de la Corse. On peut estimer, d'après l'étendue de son enceinte, que sa population s'élevait à environ 60 000 habitans. Sylla, pour renforcer son autorité en lui donnant dans cette province une base solide, y avait envoyé une colonie considérable de légionnaires, auxquels il avait distribué une partie des terres situées autour de la ville. C'est ainsi qu'il avait réussi à paralyser l'influence qu'avait acquise dans ce pays son ennemi Marius, en y fondant, à l'embouchure du Golo, sous le nom de Mariana, une grande cité rivale d'Aleria. Cette époque est peut-être celle de la plus grande prospérité dont la Corse ait été en aucun temps le théâtre. L'administration de la république n'était pas assez inintelligente pour laisser dépérir entre ses mains une possession si riche. La brillante civilisation de l'Italie régnait en souveraine dans Aleria. Aleria avait ses temples, ses monumens, ses édifices d'utilité publique, son théâtre. Les communications entre les ports de la péninsule et celui d'Aleria, consacré à Diane, étaient continuelles, et la toge romaine se promenait majestueusement, au milieu de légionnaires du Latium, dans les rues et sur les places publiques.

Devenue centre d'un évêché dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la ville d'Aleria disparut au milieu des troubles et des guerres affreuses qui ne cessèrent de désoler la Corse depuis l'invasion des barbares jusqu'à sa réunion à la France dans le dernier siècle. L'ancien emplacement de la ville est aujourd'hui entièrement occupé par la végétation sauvage qui couvre la plaine, et les marais qui se sont peu à peu établis dans les parties basses ont rendu le pays inhabitable. Il ne s'y trouve plus qu'une vieille tour anciennement bâtie par les Génois, et qui, durant l'hiver, sert de caserne à une escouade de voltigeurs que l'on y envoie pour tenir en respect les bandits qui affectionnent particulièrement ce lieu désert. Voici une description que nous empruntons au journal inédit d'un voyageur qui a récemment visité ces contrées. Ce récit d'un voyageur français contraste tristement avec celui qu'un voyageur romain aurait pu faire.

« Une grande troupe de pluviers se leva comme j'arrivais sur les bords du Tavignano ; je tirai dans le milieu, et en abattis un qui tomba dans le milieu de la rivière : mes provisions pour la journée du lendemain étaient assez maigres ; je me jetai donc à l'eau à tout hasard avec mon cheval, et allai prendre mon oiseau que le courant emmenait bon train vers la mer. La vieille tour d'Aleria, où je devais passer la

nuit, se montra alors devant moi sur une petite éminence; j'achevai de passer la rivière sans autre inconvénient qu'un peu d'eau dans les jambes, et gagnai d'un trait le bas de mon logis. Le soleil, qui s'abaissait déjà vers les hautes cimes du canton d'Orezza, allait bientôt disparaître, et je me hâtai, pour lui dire un dernier adieu, de monter sur la plate-forme de la tour. Quelle magnifique solitude! Des ruines, un sol jonché de briques, de pierres à demi recouvertes par l'herbe, çà et là des murs renversés, quelques dalles, un théâtre rasé au niveau du gazon et laissant percer vaguement à travers les buissons les traces de son enceinte; plus loin, derrière des dunes, l'étang de Diane, l'ancien port maintenant fermé par une digue de sable et à moitié comblé, une saline abandonnée, puis la mer roulant jusqu'à perte de vue, le long de la côte, ses lames lentes et régulières. C'était là Aleria, le centre de la puissance romaine dans l'île de Corse. Pas une voix, pas une trace du voisinage de l'homme; rien que la mort et le silence, comme dans un cimetière. Une petite huppe jaunâtre, perchée sur un monceau de pierres, près du théâtre, faisait entendre son chant criard et plaintif; et dans la plaine située à mes pieds, sur les bords du Tavignano roulant sourdement entre des touffes de saules et de lauriers-roses, deux ou trois compagnies de perdrix couraient familièrement en s'appelant, comme les poules d'une basse-cour. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, et jusqu'au pied des montagnes que j'avais quittées le matin, je n'apercevais que les interminables broussailles de myrtes, de cistes, d'arbousiers, de hautes bruyères dans lesquelles je n'avais cessé de voyager depuis mon départ de Cervione. C'était le désert dans toute sa tristesse; car le désert est bien plus triste là où il est venu chasser brutalement la civilisation, que là où l'on sent qu'il a le droit d'exister : il y a des endroits où il semble à la fois un crime de lèse-nature et de lèse-humanité. Dans toute l'étendue de cet immense canton, dont le sol riche et profond ne demande que le soc de la charrue et la semence pour remplir, comme aux beaux temps de Rome, de ses riches moissons le grenier de ses laboureurs, on ne rencontre que quelques chevriers, durs et silencieux solitaires, poussant à l'aventure devant eux leurs troupeaux dévastateurs. Ils ont mis leur veto sur les défrichemens; les dents de leurs chèvres sont l'arme dont ils se servent pour repousser l'agriculture, et la sauvagerie règne en souveraine sous leur protection.

» La mélancolie et le découragement, qu'une solitude funèbre inspire toujours, commencèrent à descendre dans mon âme; je quittai ma plate-forme pour y échapper en allant visiter de plus près les débris étendus devant moi. Mais à peine eus-je fait quelques pas au milieu de ces ruines, que j'en trouvai une qui prit à elle seule toutes mes pensées, et me fit oublier et la ville romaine, et les chevriers du Makis, et ces désolations des anciens temps, dont tant de pierres brisées et semées dans le gazon m'offraient le souvenir. Que l'on se représente une espèce de tente de branchages, revêtue de terre et de gazon, et adossée à la pente d'une colline, si basse qu'on n'y pouvait entrer qu'en s'y glissant comme dans une tanière, si fétide que ma chienne, toujours prête à fureter, revint, après y avoir flairé, prendre refuge dans mes jambes. C'était la demeure des seuls vivans qui habitassent dans ces lieux; la mère, pliée en deux, appuyée sur un bâton, édentée, ridée, parée de quelques mèches de cheveux gris et blancs pendans tout emmêlés sur ses épaules et sur ses joues, pieds nus, sans chemise, vêtue seulement d'une grossière tunique faite avec le drap à longs poils de la montagne et pareille à une toison de chèvre en lambeaux; les yeux hagards, les lèvres pâles et violettes, elle tremblait et claquait violemment la fièvre avec ses vieilles mâchoires. Le fils dans un état complet de nudité, les cuisses couvertes seulement d'un morceau de cette même étoffe dont était vêtue sa mère, la figure immobile, sans vie, dans un état d'idiotisme absolu, paralysé des deux jambes, était assis sur une pierre aux derniers rayons du soleil couchant. Famille infortunée! Instinct sublime d'une mère! La mère aimait le fils, comme s'il eût été capable de lui rendre son amour, ou même de le sentir; et lui, le pauvre idiot! il la connaissait à peine, cette vieille mère, sa seule compagne, son seul soutien sur la terre, sa seule bienfaitrice depuis vingt-quatre ans qu'il avait eu le malheur de naître. Il n'était capable de répondre à ses soins que par quelques sourds grognemens. Les frissons de la dure fièvre des marécages faisaient tressaillir son corps; mais on sentait que le mal se perdait, comme tout le reste, dans les enveloppes épaisses de sa vie, et n'atteignait pas jusqu'au foyer central de l'âme. Voilà comment, dénués de tout bien, privés de famille, plus pauvres que les mendians qui, chez nous, possèdent du moins le revenu misérable de l'aumône, la mère et le fils vivaient tous deux au désert! Le mari avait gardé les chèvres dans la plaine, puis un beau jour il était mort, laissant dans cette détresse sa femme et son enfant. La mère ramassant des coquillages au bord de la mer et des étangs, faisait sécher dans la saison des figues et des raisins sauvages, recevait de temps à autre des bergers un peu de lait ou du fromage, et durant l'hiver, des gens de la montagne, le don précieux de quelques paniers de châtaignes. C'est ainsi qu'ils vivaient, rejetés par la civilisation dans l'âpre sein de la nature, souffrans, manquant de tout, mais trop écrasés par l'habitude du malheur pour avoir gardé la force de se plaindre de lui. Je leur donnai, dans une espèce d'écuelle, tout le vin de ma gourde, et vidai dans les mains de la vieille tout ce qu'il y avait encore de sucre dans les provisions de mon porte-manteau. La pauvre femme reconnut avec joie ces petits morceaux anguleux et brillans; où en avait-elle vu, je l'ignore? Mais elle me bénit, me faisant comprendre que cela lui servirait pour guérir son fils. Hélas! Dieu veuille le guérir (comme il l'a fait peut-être à cette heure où l'on imprime ces lignes), en le rappelant à lui, ainsi que l'être plus malheureux encore que sa providence lui avait donné pour protecteur dans sa détresse et dans son abandon.

» Le soleil avait disparu derrière les montagnes; je regagnai les murailles solitaires de ma tour, et allumai, comme on me l'avait recommandé, un grand feu de broussailles pour chasser le mauvais air par la chaleur, et chasser, plus utilement encore peut-être, les cousins par la fumée. Je soupai de ce que j'avais apporté, et d'un peu de miel sauvage dont un berger m'avait fait cadeau dans la plaine; puis, tandis que cuisait, suspendu à une ficelle, mon déjeûner du lendemain, je montai une dernière fois sur la plate-forme de la tour pour voir la nuit. On n'entendait que le bruit sourd de la mer que le sirocco commençait à faire monter un peu; le Tavignano semblait se taire devant elle; un oiseau de nuit, perché sur quelque saillie de la tour, chantait auprès de moi, et dans les ruines j'entendais de temps à autre le glapissement des renards, occupés sans doute à leur chasse nocturne. Cela était moins triste que lorsque le soleil dardait encore ses rayons sur l'immensité déserte du paysage; on ne voyait que les teintes sombres et confuses dont se revêt la terre sous l'influence de l'obscurité étoilée. Je me hâtai de rentrer, il me semblait sentir la mort dans l'air que mes poumons respiraient; les exhalaisons de ces contrées marécageuses sont ce qui en chasse tout le monde; elles sont les mêmes que celles qui désolent les Marais Pontins, situés à trente lieues de là de l'autre côté du canal qui sépare la Corse de l'Italie : s'y exposer le soir, c'est vouloir mourir. Ce principe de mort, silencieux et invisible, qui s'infiltre dans les pores de l'air et vous descend traîtreusement dans la poitrine, sans que rien vous avertisse de sa présence, est quelque chose de froidement atroce comme le poignard caché d'un assassin; je crois que les plus fiers courages ne résisteraient pas à l'effroi qu'il inspire. Je m'enveloppai donc dans mon manteau, après avoir jeté encore quelques brassées de bruyères sur le feu et malgré la suffocante chaleur de mon

réduit, je m'endormis dans les bras de la fatigue, et ne me réveillai qu'aux rayons du soleil se levant lentement derrière les hautes cimes de l'île d'Elbe. Mon cheval avait sobrement réparé ses forces en broutant la bruyère; je le sellai, et après avoir fait retentir une dernière fois ma voix dans le silence des ruines, nous partîmes. La vieille solitaire était déjà sortie sans doute, pour profiter de la fraîcheur du matin; son fils me vit, et ne me reconnut pas. Son regard me faisait mal; je levai en son nom les yeux vers l'azur du ciel, puis je piquai des deux, et me perdis dans le Makis sans regarder en arrière. »

BAINS DE PLOMBIÈRES.

La ville de Plombières est située entre deux montagnes qui la resserrent étroitement au sud-est et au nord-ouest: sa population ne s'élève guère au-delà de 1,400 âmes. Elle est bien bâtie et fort propre. Les collines qui l'entourent sont couvertes de prairies que l'on arrose par irrigation, et de bouquets d'arbres de différentes espèces.

Dom Calmet, qui a fait imprimer, en 1748, un ouvrage intitulé *Traité historique des Eaux de Plombières*, *Bourbonne*, *Luxeuil et Bains*, dit que l'on ne sait rien de précis sur la véritable époque de la fondation de Plombières et de ses bains.

Les anciennes traditions du pays rapportent que l'un des lieutenans de César remarquait, toutes les fois qu'il allait à la chasse, que son chien s'enfonçait au fourré le plus épais de la forêt et ne reparaissait que fort long-temps après. Ce chien était galeux; curieux de savoir où il allait, on le suivit un jour, et on fut fort surpris de le trouver dans un bassin naturel d'eau chaude qui sourdait au pied d'un chêne: il fut bientôt entièrement guéri. D'après un rapport de son lieutenant, César fit rassembler les eaux et y fonda un établissement militaire. Cette source, aujourd'hui la fontaine du Crucifix, est encore appelée par les habitans bain du Chêne.

Dom Calmet suppose que les guerres et les inondations ont pu détruire les établissemens, et faire, par conséquent, abandonner long-temps les eaux de Plombières. Dans son cinquième chapitre, il parle des travaux souterrains construits à Plombières pour détourner les eaux froides et les empêcher de se mêler aux chaudes, et il les attribue également aux Romains.

Il règne, dit-il, dans toute l'étendue de Plombières, un fond solide qui est une couche fort haute de cailloutage, de tuileaux et autres matières dures jetées à bain de ciment, que l'on a toujours trouvées dans tous les lieux où l'on a travaillé: cet ouvrage est si solide qu'on a peine à en arracher quelques parcelles. On a vérifié ce témoignage, lors de la construction du bain royal, en 1816, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Capucins.

On a même trouvé des sources d'eau chaude renfermées dans des maçonneries en pierre de taille et enduites à l'extérieur d'une forte couche de ciment. Dans l'une de ces antiques constructions, se trouvait un vase en terre renfermant beaucoup de médailles en bronze à l'effigie des empereurs Trajan et Domitien; les médailles, ainsi que les débris du vase qu'un ouvrier a brisé, ont été déposés au musée d'Épinal.

Dom Calmet prétend que les bordages de la rivière, faits de gros blocs de pierre dure taillée, posés les uns sur les autres en forme de degrés et dont les joints sont presque imperceptibles, sont encore des vestiges des anciens ouvrages faits à Plombières. Ces bordages portent sur un fond pavé de grandes pierres, la plupart de dix pieds de longueur sur une grande largeur et de deux pieds d'épaisseur. En 1833, vers le mois de novembre, lors de la construction du nouveau canal de décharge des bains, on a découvert, à huit pieds au-dessous du sol actuel de la rue, ce bordage dont parle dom Calmet; il paraît que le cours de la rivière d'Eaugronne a été changé, car, à partir du bain royal, la rivière, au lieu de descendre au sud-ouest, avait cours, d'après les anciennes constructions, vers l'ouest.

Le grand bassin, dit Bain des pauvres, qui est situé sur la place et à ciel découvert, se prolongeait à 100 mètres au-delà de son étendue actuelle. Sous l'administration de M. Destourmel, alors préfet des Vosges, on fit des fouilles sur la place, entre le bain tempéré et le bain des pauvres. On découvrit alors le prolongement du bassin attribué aux Romains; les gradins étaient formés d'énormes pierres de taille, et le bassin avait au bas du dernier degré environ 10 mètres de largeur; des vestiges de colonnes cannelées se sont trouvés dans les décombres, ainsi que des parties de cintres à moulures et ornemens, qui ont dû s'appuyer sur ces colonnes et former ainsi des portiques autour du bassin. La plupart de ces pierres sont rassemblées au-delà de la Promenade des dames, près de la papeterie; une borne milliaire, trouvée au-dessus de la montagne, au nord de Plombières, a été déposée au Musée.

Ce fut vers 1600, lors de la fondation de l'abbaye de Remiremont, que les bains de Plombières commencèrent à être plus fréquentés.

En 1292, Ferri II, duc de Lorraine, fit bâtir un château au-dessus du bourg de Plombières, pour la sûreté des baigneurs. On voyait encore, il y a vingt ans, les ruines des caveaux de ce château, dans un jardin, sur le penchant de la montagne, au sud et à la sortie de Plombières. De cet endroit, on domine la route de la Franche-Comté.

Montaigne, qui avait beaucoup voyagé, dit que les bains de France où il y a le plus d'aménité de lieu, sont ceux de Barèges et de Plombières.

En 1772, Stanislas, duc de Lorraine, fit construire le Palais-Royal qui, aujourd'hui, appartient à divers individus de Plombières: c'est sous ses arcades que se trouve la fontaine du Crucifix, ou bain du Chêne. Au-dessus de la source, on voit un crucifix assez mal sculpté; deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en français, sont taillées dans la pierre, de chaque côté de la fontaine. C'est là que les baigneurs vont boire avant de prendre leur bain; les arcades, ornées de boutiques, servent de promenade aux étrangers, surtout à cause de la proximité des bains. L'eau de cette fontaine est la plus estimée comme boisson salutaire: elle a 38° de chaleur.

Inscription du bain du Chêne.

Sources que Dieu doua de salutaires feux,
Jaillissez à jamais de ces voûtes profondes!
Puissent les noirs torrens que répandent les cieux,
Ou des courans furtifs les impuissantes ondes,
Ne jamais altérer un don si précieux!
Toi qui, chargé de maux en quittant ta patrie,
Dans ce triste vallon as trouvé la santé
Du dieu qui te la rend adore la bonté,
Ou de ces eaux la flamme, en foudre convertie,
Vengera d'un ingrat le Seigneur irrité.

Le bain des Dames, ainsi nommé parce qu'il appartenait aux chanoinesses de Remiremont, appartient, depuis la révolution, à un habitant de Plombières. Berthemin croit que ce bain avait été nommé auparavant bain de la Reine, parce que Philippine de Gueldre, reine de Sicile, et Christine de Danemark, l'avaient choisi pour y prendre les eaux.

Dans la salle principale de ce bain, se trouve un bassin demi-circulaire où se baignent à pleine eau ceux qui le préfèrent: les autres se placent dans les baignoires autour du bassin.

Le bain tempéré, qui se trouve au bas de la grande rue, est remarquable par ses quatre bassins circulaires, revêtus de marbre des Vosges, par sa voûte que supportent douze piliers, et par son double rang de cabinets à baignoires, à douches, etc.

Depuis dix ans environ, le gouvernement a fait restaurer ce bain et y a ajouté beaucoup de cabinets. Au-dessus, se trouve le salon de réunion qui correspond au bain Royal par la salle de spectacle. Ce salon est richement meublé; les étrangers y trouvent non seulement les journaux, mais encore tous les amusemens possibles, jeux, danse, etc. Le balcon donne sur la grande rue, et on y jouit d'une très belle vue.

Le bain Royal, situé sur l'emplacement de l'ancien couvent des Capucins, a été construit par ordre du gouvernement. Les travaux, commencés en 1810, n'ont été repris qu'en 1817 et entièrement terminés qu'en 1820. Ce bain renferme environ soixante cabinets à baignoires et à douches; le bassin principal est quadrangulaire, avec des degrés pour asseoir les baigneurs; il est partagé en deux pour les deux sexes; sa voûte est très élevée et n'est soutenue par aucune colonne. Les étuves sont situées dans une des ailes de ce vaste établissement, et au-dessus sont les bains de vapeur. La source qui alimente les étuves est de 58°.

Dans l'aile opposée aux étuves, on a construit un joli bain formé de deux bassins revêtus de marbre. Il est destiné aux princes de la famille royale.

Le bain des Capucins touche au bain tempéré; le bassin est circulaire et partagé en deux parties pour les deux sexes: dans l'une de ces parties se trouve la source d'eau chaude dite le Tron des capucins.

Il y a une entrée sur la rue, l'autre passe sous les escaliers qui séparent les deux bains: au-dessus de ce bain, on a construit une plate-forme ornée de crèches fleuries qui lui servent de parapet.

Du bain des Capucins, la rue dite de la Préfecture conduit à la promenade et à la vallée de l'Eaugronne: c'est la promenade la plus fréquentée à cause de la beauté de ses sites et de la fraîcheur du bois.

Au-dessus du bois et par une pente très douce, on arrive à la fontaine Stanislas. Les étrangers s'y réunissent souvent au nombre de cinquante à soixante personnes pour des parties de dîners; c'est ce que l'on appelle faire une *feuillée*. On a construit en ce lieu une ferme rustique, divisée en trois pièces: celle du milieu sert de salle à manger; de cette ferme, ainsi que du rocher qui domine la fontaine, on a une charmante perspective.

Une des plus belles vues est celle de la feuillée du Valdajol. On a le Valdajol à ses pieds, en face le hameau et la vallée d'Outrémont, à droite, la vallée du Combauté et de Fougerolle; à gauche, les montagnes de sapins de la Vêche



(Vue du bain des pauvres, à Plombières, département des Vosges.)

qui dominent la vallée des Roches, défilé très resserré entre des roches de 150 à 200 pieds de hauteur perpendiculaire.

A une lieue au-dessus de la vallée des Roches, se trouvent la cascade du Géhard, la Pierre du tonnerre, l'ancien couvent de Héristal, avec sa glacière naturelle, dans un vallon toujours bordé de sapins. Le chemin conduit à ces usines où l'on fabrique les planches de sapin que l'on exporte dans toute la Lorraine et la Franche-Comté. Ces lieux sont dignes d'être visités par les étrangers.

Vers le milieu de la Promenade des dames, au-dessus de Plombières, est située la fontaine d'eau ferrugineuse, bassin circulaire de 6 pieds de profondeur et de 10 pieds de diamètre: l'eau sort de la gueule d'un serpent en bronze. Au-delà de la promenade, on côtoie le ruisseau Saint-Antoine et ses nombreuses cascades, jusqu'au moulin joli; ces lieux sont enchanteurs. A gauche, on suit, en montant l'Eaugronne, une jolie allée qui conduit à la fontaine et à la feuillée du Renard; on revient par le moulin des Ecrevisses, à la ferme et à la feuillée du Père-Vincent.

ARMÉE ÉGYPTIENNE EN 1836.

HIÉRARCHIE. — NOMS DES DIVERS GRADES.

Quoique la population de l'Egypte ne s'élève pas au-delà de 2 500 000 habitans, son armée dépasse 100 000 hommes. On compte jusqu'à 28 régimens d'infanterie de ligne, 2 régimens d'infanterie de la garde, 15 régimens de cavalerie, 1 régiment de cavalerie de la garde, 2 régimens d'artillerie à pied et 2 à cheval, enfin 6 bataillons d'invalides ou vétérans, employés comme plantons dans les diverses administrations.

Un conseil, présidé par le ministre de la guerre, et composé de tous les officiers généraux et chefs de corps présens au Caire, règle tout ce qui concerne l'armée. On nomme ce conseil *diouan djéadié* (conseil militaire). Un trésorier

(*khaznadar*), spécialement chargé des besoins de l'armée, fait aussi partie de ce conseil. Les écoles militaires en dépendent. Il s'assemble tous les jours, propose les avancemens, revise et fait mettre en exécution les jugemens des conseils de guerre, ordonne les mutations, propose les améliorations. Une fois par semaine, tout officier qui a un brevet peut assister au conseil, y donner son avis; mais n'a pas voix délibérative. Comme on le pense bien, Mehémet-Ali, et souvent même son fils Ibrahim, prennent connaissance des actes du dionan djéadié avant de les faire executer.

Ibrahim-Pacha, fils de Mehemet-Ali, est généralissime de l'armée sous le titre de sériasker (*ser*, tête; *asker*, armée). On prétend que ses appointemens ne sont pas de moins de mille bourses par mois (à peu près 125 000 fr.).

Solyman-Pacha (le colonel Sèves) est général de division, major-géneral de l'armée, et reçoit à ce titre près de 60 000 fr. par an. Son grade est *mirmiran hord el redjal*.

Le *mirmiran*, qui signifie emir des émirs, correspond à notre grade de lieutenant-genéral; ses appointemens annuels depassent 40 000 fr.

Le *mirlioua* (emir du drapeau, *lioua*) est un maréchal de camp; il a d'appointemens par an à peu près 50 000 fr., et 24 rations par jour.

Le *miralaï* (émir du régiment) est le colonel; ses appointemens sont fixés à 24 000 fr. par an; il a 15 rations par jour.

Le *kaïmakam* (qui est debout sur la place) est le lieutenant-colonel; sa solde est de 9 000 fr.; il a 8 rations.

Le *bin-bachi* (*bin*, mille; *bach*, tête), chef de bataillon, reçoit par an 7 500 fr., et 6 rations.

Le *sagh kol agassi* (*sagh*, droite, *kol*, bras; *agassi*, officier; il marche à droite des agas) est l'adjudant-major. En Egypte la place d'adjudant-major n'est pas une fonction comme en France, où elle est remplie quelquefois par des lieutenans; c'est un grade supérieur à celui de capitaine. Ses appointemens sont de 5 750 fr.; il a 4 rations.

Le *yuz-bachi* (*yuz*, cent; *bach*, tête), capitaine, a 125 fr. par mois, et 2 rations.

Le *mulâzem ouel* (attaché le premier) est le lieutenant avec 75 fr. par mois; 2 rations.

Le *mulâzem tsanè* (attaché le second), sous-lieutenant, a 62 à 50 fr. par mois; 2 rations.

Le *sol kol agassi* (gauche, bras, officiers), adjudant sous-officier, a 25 fr. par mois; 2 rations.

Le *beiractar* ou *âlemdar* (*beirak*, drapeau en arabe; *âlem*, enseigne en turc; *tar* ou *dar* en turc, celui qui tient.

Le *bach-tchaouch* (tête des sergens), sergent-major.

Le *tchaouch*, sergent.

Le *on bachi* (tête de dix), caporal.

Le *beluk émin* (*beluk*, compagnie; *émin*, qui a la confiance de), fourrier

Le *nefer*, fusilier, soldat.

Le *bach mohassebdji* (la tête de ceux qui font les comptes) est le quartier-maître, chargé de la comptabilité.

Le *taalimdji* (adjectif de *taalim*, exercice) est l'officier chargé de l'instruction. C'est le titre qu'ont les Europeens qui sont au service du vice-roi.

Les sapeurs sont nommés *baltadji* (ceux qui portent la hache). Chaque régiment a en outre une musique, des tambours et des fifres, dont les noms ne sont pas composés.

L'infanterie se nomme *piadè*, mot qui vient du persan, et signifie pied ou pieton; la cavalerie *keyal*, cavalier; l'artillerie *tapdji*, qui vient du mot turc *tap*, qui signifie canon.

Le ministre de la guerre s'appelle *nazer el djéadié*, celui qui voit les choses de la guerre; les aides-de-camp sont nommés *maouris*, c'est-à-dire ceux qui aident; l'etat-major *hord el redjal*, le camp des hommes; les marins sont designés sous le nom de *bahari*.

Voilà la nomenclature adoptée pour l'armée égyptienne. La plupart de ces mots, qui ont été crées lors de la formation des troupes regulières, appelees *nizam-djedid*, sont tirés du turc ou du persan; les mots arabes ont ete exclus. Ce fut Osman-Nour-eddin, alors major-général de l'armee, qui fut chargé de la traduction des règlemens français, les seuls qu'on ait suivis. C'est de 1822 ou 1825 que date la formation du nizam-djedid.

PARALLÈLE ENTRE

LES FRANÇAIS ET LES ANGLAIS.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LONDRES.

Nous empruntons le morceau suivant, encore inédit, aux *Lettres sur l'Amérique du Nord* écrites par M. Michel Chevalier, et dont plusieurs, déjà insérées dans un journal politique, ont reçu du public un accueil distingué.

Il est aisé de reconnaître que les qualités et les défauts dominans de la France et de l'Angleterre peuvent être disposés en séries parallèles dont les termes correspondans seraient complémentaires l'un de l'autre. L'Angleterre brille par le genie des affaires, et par les vertus qui l'accompagnent, le sang-froid, l'économie, la précision, la méthode, la persévérance. Le lot de la France est bien plutôt le genie du goût et des arts, avec l'ardeur, l'abandon, la légèreté prodigue au moins de temps et de paroles, la mobilité d'humeur et l'irregularite d'habitudes, qui distinguent les artistes. D'un côté, la raison avec sa marche sûre et sa sécheresse, le bon sens avec son terre-à-terre; de l'autre, l'imagination avec son éclatante audace, mais aussi avec son ignorance de la pratique et des faits, ses écarts et ses faux pas. Ici, une admirable énergie pour lutter contre la nature et metamorphoser l'aspect materiel du globe; là, une activité intellectuelle sans égale, et le don d'echauffer de sa pensée le cœur du genre humain. En Angleterre, des trésors d'industrie et des monceaux d'or; en France, des trésors d'idées, des puits de science, des torrens de verve. Chez la fière Albion, des mœurs reglees, mais sombres; une réserve poussee jusqu'à l'insociabilité; dans notre belle France, des mœurs faciles jusqu'à la licence, la gaieté souvent grivoise des vieux Gaulois, un sans-façon expansif qui frise la promiscuité. De part et d'autre, une énorme dose d'orgueil. Chez nos voisins, l'orgueil calculateur et ambitieux; orgueil d'homme d'Etat et de marchand qui ne se repaît que de puissance et de richesse; qui veut pour le pays des conquêtes, d'immenses colonies, tous les Gibraltar et toutes les Sainte-Hélène, nids d'aigles d'où l'on domine tous les rivages et toutes les mers; pour soi l'opulence, un parc aristocratique, un siege à la chambre des lords, une tombe à Westminster. Chez nous, l'orgueil vaniteux mais immatériel qui savoure d'idéales jouissances; soif d'applaudissemens pour soi-même, de gloire pour la patrie; qui se contenterait pour la France de l'admiration des peuples; pour soi, de châteaux en Espagne, d'un ruban, d'une epaulette, d'un vers de Beranger pour oraison funèbre; orgueil d'acteur sur la scène, de paladin en champ-clos. Au nord de la Manche, des populations qui combinent la religion et le positivisme; au midi, une race a la fois sceptique et enthousiaste. Ici, un profond sentiment d'ordre et de hierarchie, qui s'allie avec un sentiment de la dignite humaine exageré jusqu'à la morgue. Là, un peuple passionné d'égalité, irritable, inquiet, remuant, qui neanmoins est docile, souvent jusqu'à en devenir debonnaire, confiant jusqu'à la crédulité, aise à magnetiser par des enjôleurs, et se laissant fouler aux pieds comme un cadavre tant que dure la léthargie, qui est enclin par momens a l'obséquiosité la plus courtisanesque. Chez les Anglais, le culte des traditions; chez les Français, l'engouement pour la nouveauté. Parmi les uns, le respect à la loi, et l'obeissance à l'homme, à condition que la loi sera sa règle suprême; parmi les autres, l'idolâtrie des

grands hommes et la soumission aux lois, pourvu que l'epée de Cesar leur serve de sauve-garde. D'un côté, le peuple souverain des mers; de l'autre l'arbitre du continent : soulevant l'univers quand il leur plaît, l'un par son levier d'or, l'autre du seul bruit de sa voix. Certes, de l'epanchement réciproque de deux peuples ainsi f i s et ainsi posés dans le monde, il resulterait de grands effets pour la cause générale de la civilisation, autant que pour leur amelioration propre.

Le développement industriel n'est pas tout le développement humain; mais, à dater du dix-neuvième siècle, nul peuple ne sera admis à se faire compter au premier rang des nations s'il n'est avancé dans la carrière industrielle, s'il ne sait produire et travailler. Nul peuple ne sera puissant s'il n'est riche; et l'on ne s'enrichit plus que par le travail. En fait de travail et de production, nous avons beaucoup à emprunter aux Anglais, et c'est un genre d'emprunt qui se fait par les yeux mieux que par l'ouïe, par l'observation mieux que par la lecture. Si donc il y avait un chemin de fer entre Londres et Paris, nous Français, qui ne nous entendons guère à expédier les affaires, nous irions l'apprendre à Londres où l'instinct de l'administration est dans le sang. Nos spéculateurs iraient y voir comment de grandes entreprises se conduisent simplement, vite et sans diplomatie. Nos détaillans et leurs acheteurs ont à savoir des Anglais que surfaire et marchander ne sont pas necessaires pour bien acheter ou pour bien vendre; nos capitalistes et nos négocians, qu'il n'y a pas de prospérité commerciale durable ni de sécurité pour les capitaux là où le crédit n'est pas fondé; ils verraient fonctionner la Banque d'Angleterre avec ses succursales et les banques particulières, et peut-être il leur prendrait envie d'importer dans leur patrie, en les modifiant convenablement, ces institutions fécondes à la fois pour le public et pour les actionnaires. Ils s'imbiberaient de l'esprit d'association; car, à Londres, il pénètre par tous les pores. Nous tous, nous y verrions en quoi consistent et comment se réalisent ce *comfort*, ce culte de la personne, si essentiel au calme de la vie; et probablement alors Paris secouerait cette saleté séculaire qui jadis lui donna son nom, et contre laquelle dix-huit cents ans plus tard Voltaire lutta en vain, lui à qui la vieille monarchie et la foi de nos pères ne purent résister. Comme nous sommes un peuple pétri d'amour-propre, nous reviendrions d'Angleterre tout honteux de l'état de notre agriculture, de nos communications et de nos écoles elementaires, tout humiliés de l'etroitesse de notre commerce extérieur, et nous aurions à cœur d'égaler nos voisins. Je ne m'occupe pas de détailler ce que les Anglais viendraient chercher chez nous; eux-mêmes sont convertis à cet égard, puisqu'ils y arrivent déjà en foule, tandis que l'on pourrait reellement compter, même à Paris, le nombre des Français qui sont allés à Londres. Sans dire ce que les Anglais prendraient en France, on peut affirmer qu'ils y laisseraient des souverains en abondance. A Paris, pour le commerce de consommation, ce serait une mine d'or. Ce qui serait plus important, c'est que les Anglais s'accoutumant à la France, leurs capitaux s'y acclimateraient aussi et y trouveraient de bons placemens en vivifiant des entreprises essentielles.

Le chemin de fer de Paris à Londres serait un établissement commercial de premier ordre; ce serait encore une fondation politique, un chaînon d'alliance étroite entre la France et l'Angleterre. Mais c'est surtout comme instrument d'éducation qu'il importe de le recommander; car il n'y a pas à craindre que les deux autres points de vue soient négligés. L'industrie, disais-je, s'apprend particulièrement par les yeux. C'est spécialement vrai pour les ouvriers; car chez eux, en vertu de leur genre de vie, le monde des sensations domine le monde des idées. Or, l'avancement de l'industrie ne dépend pas moins du progrès des ouvriers que de celui des directeurs et des chefs d'ateliers. Il conviendrait donc d'envoyer un certain nombre d'ouvriers de choix passer quelque temps en Angleterre, tout comme l'administration des Ponts-et-Chaussées le pratique régulièrement aujourd'hui pour quelques ingénieurs. Le chemin de fer, réduisant de beaucoup les frais et les embarras du voyage, donnerait probablement le moyen d'expédier par caravanes de France en Angleterre, les ouvriers qui auraient été jugés dignes de cette faveur. Il y a peu de temps, j'ai entendu exposer par un négociant lyonnais, homme de grand sens, qui revenait de visiter l'Angleterre et qui l'avait bien vue, un plan d'où il resultait que, pour une somme assez modique, ces expéditions d'ouvriers pourraient être organisées sur une assez large échelle. Dans son projet, qui était au moins fort ingénieux, ces voyages eussent été des récompenses décernées soit dans les écoles d'adultes, soit par les chambres de commerce ou par les conseils de prudhommes dans les pays de manufactures, soit par les conseils municipaux ou par les conseils généraux dans les cantons agricoles; le ministre de la guerre eût aussi distribué de ces feuilles de route aux soldats qui auraient eu la meilleure conduite, ou qui auraient montré le plus d'aptitude industrielle; ces expéditions se fussent ainsi rattachées à l'application de l'armée aux travaux publics. Il concevait un système de réciprocité entre les deux pays, au moyen duquel les ouvriers français ou anglais eussent trouvé de l'ouvrage, les premiers en Angleterre, les seconds en France. Il ne serait pas impossible qu'un jour cette idée formât la base d'une loi additionnelle à notre excellente loi de l'instruction primaire. Mais auparavant, il faut que l'on ait le chemin de fer de Paris à Londres.

CULTURE DE LA VIGNE.

La récolte des vins est, après celle des céréales, la plus importante de notre territoire; on pourrait même dire, en comparant la France à tous les autres pays du monde, que, sous le rapport des productions territoriales, les vins et les eaux-de-vie constituent notre richesse spéciale, notre objet principal d'echange : les céréales, en effet, ne sont point assez abondantes pour former une branche d'exportation, puisque nos très bonnes années ne fournissent que 56 jours au-delà de la consommation annuelle : tandis que les vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne, figurent sur toutes les tables des gourmets des deux hemisphères, et paient une grande partie du sucre, du café, des épices, que nous consommons. — Plus de deux millions d'hectares plantés en vignes rapportent au-delà de 600 millions de francs. Aucun pays n'offre une aussi grande étendue de vignobles que le nôtre, ni une aussi grande variété de vins agréables et spiritueux : vins secs d'Alsace et de Champagne, vins moelleux du Bordelais, de la Bourgogne et du Dauphiné, vins de liqueur du Languedoc et du Roussillon, vins noirs et blancs, vins rouges, vins de paille, vins ambrés.

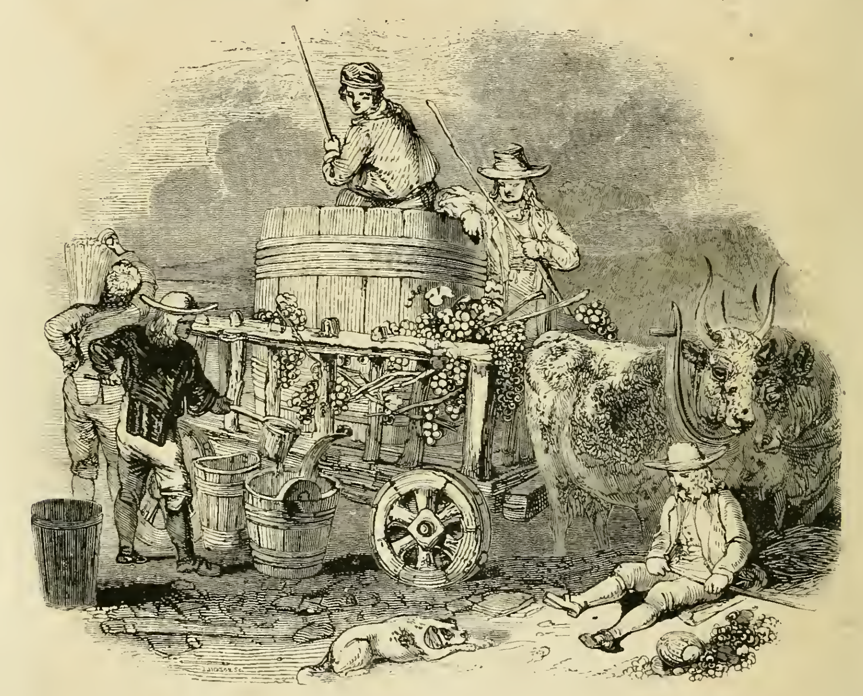
Tous les climats ne sont pas également propres à la culture de la vigne; le principe sucré du raisin ne se développe que sous l'action d'un soleil chaud; la fermentation ne peut s'établir convenablement dans le Nord, et le vin reste affecté du vice de *verdeur*. Une chaleur excessive est également contraire, elle dessèche et brûle les grappes: la vigne est donc l'exclusive propriété des climats tempérés. En France, la limite septentrionale de nos vignobles part des Ardennes auprès de Mézières, traverse la partie méridionale du département de l'Aisne, et aboutit vers l'embouchure de la Loire. On voit que la ligne de démarcation des pays qui produisent du vin et de ceux qui n'en produisent pas est oblique par rapport aux parallèles de latitude, et va en s'abaissant de l'est à l'ouest. Cette même obliquité se remarque pour les limites de la culture en grand du maïs et de l'olivier, qui demandent aussi un coup de chaleur pour

mûrir : la première partant de Saintes et remontant par Bourges jusqu'à Nancy, la seconde prenant son point de départ dans le comté de Foix, et gagnant Chambéry par Carcassonne, Lodève et Viviers.

Les terrains secs, légers et caillouteux, sont ceux que préfère la vigne, à l'opposé des grains, qui veulent des terres grasses et bien nourries ; au milieu des terres fortes et argileuses, les racines du cep ne peuvent se ramifier convenablement, et finissent par pourrir dans l'humidité permanente qu'elles y rencontrent.

La nature a parfaitement approprié les diverses espèces de terre aux diverses espèces de culture : ainsi, il serait généralement impossible d'obtenir immédiatement des productions agricoles autres que des raisins dans la plupart des sols qui donnent les meilleurs vins : le manque d'eau, de terre végétale et d'engrais, y repousserait, dit Chaptal, jusqu'à l'idée de toute autre culture. En Champagne, les terrains propres à la vigne reposent presque toujours sur les bancs de craie, et les excellens crus de la Gironde se récoltent dans des sables; les terres volcanisées fournissent aussi des vins délicieux. Les vins des terrains gras et féconds peuvent être abondans, mais la qualité n'en est pas bonne ; les engrais ruinent aussi la qualité du vin tout en augmentant sa quantité.

Les produits de la vigne sont sans doute de tous les produits agricoles ceux qui sont les plus variables selon les conditions atmosphériques. S'il a trop plu dans l'année, le raisin n'a ni sucre ni parfum, le vin est insipide, sans alcool, et ne se conserve pas ; s'il a fait froid, le vin est rude et de mauvais goût; — s'il pleut au moment de la floraison, le raisin *coule*, on n'a pas de vin ; s'il pleut au moment de la vendange, le raisin se remplit d'eau, et s'il ne pleut pas assez dans la saison, le raisin ne grossit pas ; —le vent dessèche la tige ; le brouillard, mortel pour la fleur, nuit aussi au fruit



(Vendangeurs à Pola, ville d'Istrie fort connue par ses antiquités romaines, et qui donne son nom aux vins blancs estimés des environs. On voit les cultivateurs fouler le raisin dans la cuve, sur la charrette même qui a parcouru la vigne pour recevoir la récolte. Cela n'a lieu en France que chez les paysans trop pauvres pour posséder un pressoir.)

déjà formé ; en un mot, il faut une telle succession de soleil et de pluie, chaque variation atmosphérique est tellement importante, que les années de bons vins sont fort rares et s'enregistrent avec soin : tel propriétaire de vignobles n'a guère d'autre calendrier historique ; il lui suffit d'une bonne année, en effet, pour le faire rentrer dans toutes les avances des années précédentes. On sent que, d'après cette incertitude des rentrées, les vignes ne peuvent appartenir qu'à des personnes possédant de grands capitaux ; car les frais de culture, de récolte, d'entretien du vin sont considérables, et lorsqu'il faut les soutenir long-temps sans percevoir de revenu, on risque d'y manger son fonds.

Le moment de la vendange est encore fort loin d'être indifférent; si on le choisit inopportun, s'il ne sert pas les souhaits du cultivateur, la récolte peut être manquée. « Autrefois, dit Chaptal, dans la plupart des pays de vignobles, l'époque des vendanges était annoncée par des fêtes publiques célébrées avec solennité. Les magistrats, accompagnés d'agriculteurs intelligens et expérimentés, se transportaient dans les divers cantons de vignobles pour juger de la maturité du raisin; et nul n'avait le droit de vendanger que lorsque la permission en était solennellement proclamée. Ces usages antiques étaient consacrés dans les pays renommés par leurs vins; leur réputation était regardée comme une propriété commune. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

LES PARESSEUX.



Les Paresseux.

Les paresseux, ou, pour employer un nom plus zoologique et qui prête moins à l'erreur, les bradypes, offrent, parmi les vertébrés, une organisation des mieux tranchées, et qui par cela seul qu'elle s'éloignait des formes ordinaires, a été, de la part de quelques naturalistes, envisagée sous un aspect défavorable, tandis qu'au contraire, après avoir examiné les besoins de ces animaux et les moyens que la nature leur a donnés pour y satisfaire, on ne peut se refuser à admirer cette intelligence providentielle qui harmonise un être dans ses organes intérieurs et extérieurs avec les conditions de sa vie. Les bradypes ont été conformés pour vivre sur les arbres, mais non pour y courir avec légèreté comme l'écu-

reuil, de branche en branche, à l'aide de griffes aiguës, ni pour escalader les rameaux, soit en les saisissant comme le font les singes, soit en s'enroulant autour d'eux avec leur queue prenante. Les bradypes peuvent passer pour les tortues de la vie aérienne. Ils ont deux grands bras si longs, qu'un seul peut faire une demi-circonférence de tronc d'arbre, pendant que l'autre est libre pour se jeter plus haut, et faire ce que nos petits paysans, qui grimpent aux arbres pour dénicher un nid, exécutent avec tant de désavantage; car leur bras est trop court pour embrasser un arbre gros comme leur corps, leurs mains trop délicates, et ils n'ont pas de gros ongles qui puissent, comme des griffes, s'enfoncer dans les fentes de l'écorce, ou faire trou pour s'y cramponner. Les bradypes ont, au contraire, trois ou deux doigts seulement terminés par un véritable grappin; les ongles en sont recourbés, et les os du bras, ainsi que les ligamens jaunes élastiques, tendent à rendre la flexion aussi naturelle que peu fatigante.

Les pieds de derrière sont très courts, et les os des cuisses sont implantés en bas et fort en dehors; mais toujours dirigés en dedans et armés de même de griffes solides; ces cuisses ne peuvent entourer l'arbre, il est vrai; mais les ongles, s'enfonçant dans l'écorce de l'arbre, ont d'autant plus de force que ce levier est plus court, et qu'ainsi, bien cramponné à l'avant et à l'arrière, le bradype se trouve solidement fixé au tronc de l'arbre, et fait corps avec lui.

C'est cette première position que montre dans la planche le bradype qui grimpe au tronc.

Lorsqu'une fois ils sont dans la partie branchue, ils jettent de çà de là leurs grands bras-harpons, et passent ainsi de branches en branches et d'arbres en arbres; car leur force musculaire est si grande, qu'ils peuvent se transporter ainsi en soulevant tout leur corps à l'aide de l'un des bras.

C'est à peu près cette manœuvre qu'exécute dans la planche le bradype placé à la droite. Le troisième, ou celui de gauche, nous montre l'attitude qu'ils prennent lorsqu'ils veulent dormir. Ils jettent les bras et les jambes de çà de là autour d'une ou de deux branches parallèles, et roidissant leurs membres, ils dorment ainsi pendus le corps en bas, faisant escarpolette. Ils restent là tranquilles, et si, dans ce moment de repos, la faim les presse, ils n'ont qu'à attirer vers leur bouche, à l'aide de l'un de leurs bras, une branche chargée de feuilles pour faire un bon repas. Les feuilles paraissent être leur seule nourriture; leur estomac est disposé pour cette alimentation; il est à plusieurs loges, pour que cet aliment grossier y soit longuement élaboré avant de passer dans les organes de la chilification. Les dents des bradypes sont en rapport avec leurs besoins: ce sont des incisives tranchantes plutôt que piquantes, et qui se rencontrent à frottement pour couper de jeunes tiges; les molaires sont hérissées de saillies transversales tranchantes, qui se recevant avec celles de la mâchoire opposée, font cisaille, et sont plutôt propres à hacher les feuilles qu'à les triturer ou broyer. Aussi leur mâchoire n'a que le mouvement vertical, et non horizontal, des ruminans ou des rongeurs. Les dents incisives eussent plutôt gêné l'entrée d'une feuille dans une bouche assez étroite: elles ont disparu.

On dit que les bradypes ne boivent pas: cela paraît exact; pour boire il faut aller à terre, se pencher vers un ruisseau; toutes choses que nos bradypes ont une grande peine à faire. Ils ne peuvent marcher sur le sol qu'avec des efforts et une gêne inouïe; aussi n'y vont-ils guère, et c'est pour en avoir surpris pour ainsi dire se traînant sur le sol, à la faveur de quelques inégalités, que des voyageurs les ont nommés *paresseux*. Mais sur les arbres, c'est autre chose; ils vont vite; ils sont sinon agiles, du moins grimpeurs assurés, et ils font ainsi d'arbres en arbres des voyages aériens, la mère portant son petit (car elle n'en fait ordinairement qu'un) accroché autour du corps, comme un jour lui-même s'accrochera autour de l'arbre nourricier. La figure des bradypes, nous disons la figure avec intention, est douce; la tête ronde, les yeux à fleur de tête, leur donnent une expression de calme, de tranquillité, de quelque chose d'humain même; et le bradype ressemble tout autant à l'homme que la plupart des singes; tout cet être respire la résignation, un doux contentement; inoffensif, il ne se défend que par sa livrée assez misérable; c'est une toison composée de poils longs, secs, comme écrasés, de couleurs livides et ternes, mais admirablement harmonisées de ton avec les lichens et les mousses qui revêtent le tronc des arbres, vêtement de pauvre préférable à celui du riche, car il trompe l'œil vigilant de la harpie, du chat sauvage, du Brésilien armé de flèches. Ne remuant pas, caché par son silence et par son immobilité comme par son pelage, le bradype vit en sûreté sur les mêmes arbres où le singe, avec ses couleurs vives et sa pétulance, est toujours inquiété. D'ailleurs les bradypes ont la vie dure: ils résistent aux coups et aux blessures, aux chutes, mieux qu'aucun autre animal de la même classe. On en a élevé en domesticité, et M. Gaimard, qui en a possédé un vivant à bord d'un navire, l'a vu courir de cordages en cordages, d'haubans en haubans, avec l'agilité d'un mousse. On n'en a pas encore eu de vivant en Europe; leur circulation lente rend leur existence presque impossible dans les latitudes basses ou tempérées.

Les bradypes ou les paresseux ne sont donc pas si infortunés que Buffon l'a dit, et si cet animal pouvait un jour emprunter la voix d'un fabuliste pour plaider sa cause, il est probable qu'il commencerait par dire, comme le bon La Fontaine dans *le Gland et la Citrouille*:

Dieu fit bien ce qu'il fit.

COUR DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE,
DUC DE BOURGOGNE,

DÉPENSES. — FONCTIONS. — MÉDECINS. — JOYAUX. — LA NEF. — AUDIENCES.

La cour de Bourgogne, renommée par sa galanterie et sa magnificence, était une école pour les princes de l'Europe, et surtout pour les princes allemands qui venaient y dépouiller leur rudesse nationale, et se former aux nobles manières.

Charles-le-Téméraire passait pour un des princes les plus riches de l'Europe. L'entretien de sa cour, en y comprenant la solde des fonctionnaires, coûtait 400,000 livres. Le trésorier de l'armée recevait, dans les circonstances ordinaires, 800,000 liv., et quelquefois un supplément de 120 000 liv. On versait environ 200,000 liv. par an dans une autre caisse destinée à pourvoir aux frais de voyages et d'ambassades, aux achats de vêtemens, et à quelques autres fournitures. Le numéraire ayant acquis depuis cette époque une valeur au moins décuple, on peut estimer que le duc Charles dépensait ainsi neuf millions de notre monnaie pour son armée, et six millions pour sa cour. Au reste, il avait beaucoup d'ordre, et s'enquérait toujours avec soin de l'état de ses finances. Il venait souvent à la chambre des finances où il s'asseyait, et comptait comme les autres, avec cette différence qu'il se servait de jetons d'or, tandis que ceux des assistans étaient simplement en argent.

La présence d'une noblesse nombreuse rehaussait l'éclat de cette cour. Six ducs, douze princes, comtes et marquis, étaient au service du duc de Bourgogne, qui aurait pu assurément prendre le titre de roi, objet constant de son ambition; beaucoup de nobles dames faisaient également partie de la cour. Il y avait en outre à la solde personnelle du duc 44 princes, comtes, marquis et barons, qui tous devaient fournir un certain nombre d'hommes d'armes.

Pour chambellans le prince avait 40 chevaliers. Aux ordres de chacun d'eux était un *reître* *, remplissant les

* Du mot allemand *reiter*, qui signifie cavalier.

fonctions d'écuyer. En temps de guerre, ces chambellans marchaient à l'ennemi avec tout le reste de la cour, et formaient, avec leurs reîtres, un escadron séparé, commandé par le grand-chambellan, celui qui, dans la mêlée, jouissait de l'insigne honneur de porter le grand étendard de Bourgogne.

Un grand maître-d'hôtel avait sous ses ordres un premier maître-d'hôtel et quatre maîtres-d'hôtel ordinaires, qui se réunissaient chaque jour pour juger les différends survenus entre les serviteurs du palais, et veiller à la bonne qualité des mets provenant des cuisines royales.

Seize écuyers, appartenant aux plus nobles familles, remplissaient les fonctions de gardes-du-corps; ils suivaient partout le prince, et passaient la nuit dans une pièce voisine de son appartement. Leur emploi consistait principalement à tenir compagnie au duc, lorsqu'il se retirait dans son intérieur. Les uns chantaient, les autres lisaient à haute voix des romans et des nouvelles, d'autres racontaient des histoires de guerre et d'amour.

Les médecins du duc, au nombre de six, se tenaient, pendant ses repas, derrière son fauteuil, et après avoir examiné les mets servis devant lui, ils indiquaient ceux dont l'usage leur semblait préférable. Quatre chirurgiens étaient attachés au service de la cour. Chaque compagnie de cent lances avait également un chirurgien, qui, dit un auteur du temps, n'avait guère de relâche, en temps de guerre surtout, tellement le duc lui fournissait de la besogne.

Les dépositaires des joyaux de la couronne étaient chargés en outre de la cassette du duc, de la conservation des vases d'or et d'argent, et de celle des ornemens d'église. Les bijoux d'or et les pierres précieuses du duc s'élevaient à une valeur d'un million. Les vases d'argent seuls formaient un poids de 50 000 marcs.

Quarante valets de chambre, mais dont la plupart n'étaient pas employés activement durant toute l'année, avaient une foule d'attributions. Il se trouvait parmi eux des barbiers, des tailleurs, des couturiers, des pelletiers, des chaussetiers, des cordonniers, et même des peintres, qu'on chargeait d'orner les drapeaux et les étendards. — Faire le lit du prince était une occupation importante. Un fourrier de chambre disposait les matelas; un valet de chambre étendait les draps et la couverture, et le sommelier de la chambre, après avoir fermé les rideaux, veillait auprès du lit jusqu'à ce que le duc vint y reposer.

Il y avait en outre à la cour de Bourgogne, le grand-panetier, l'échanson, l'écuyer tranchant, et le connétable. Le grand-panetier avait la prééminence, sans doute, dit un chroniqueur du temps, à cause de la présence du pain dans l'Eucharistie. Le vin représentant le sang de Jésus-Christ à la Sainte-Table, l'échanson occupait le second rang. — Sous les ordres du grand-panetier, servaient cinquante gentilshommes, désignés sous le nom de panetiers, et qui, en temps de guerre, formaient, de même que les chambellans, un escadron à part.

Parmi les diverses pièces de la vaisselle du duc, se trouvait un grand vase d'argent qu'on avait coutume à cette époque d'appeler la *nef*. Dans ce vase se trouvait une salière qui renfermait elle-même un autre vase plus petit, dans lequel étaient déposés le couteau du prince, et un morceau de la corne de *licorne*. Cette corne mystérieuse passait pour avoir le don de prévenir les empoisonnemens. Divers auteurs, Bartholinus, Baccius, Catelanus, racontent qu'elle s'agitait dès qu'on la mettait en contact avec un corps empoisonné, et l'eau dans laquelle on l'avait trempée passait pour un contre-poison des plus efficaces.

Un des corps les plus importans de Bourgogne, était le Conseil-d'État, présidé par le chancelier, et, en son absence, par un évêque. Le chancelier, après le souverain, le premier personnage de l'État, avait la justice et les finances sous sa direction. Le Conseil-d'État se composait de quatre assesseurs, chevaliers de la Toison d'Or, de huit maîtres des requêtes, de quinze secrétaires, et d'une multitude de fourriers et d'huissiers. Ses séances se tenaient toujours dans un local voisin des appartemens du duc, et souvent en sa présence, surtout lorsqu'on y agitait de graves questions. Dans ce cas, plusieurs autres grands fonctionnaires étaient appelés à ses délibérations.

Deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, le duc donnait, après son repas, des audiences publiques et solennelles pour recevoir les pétitions, et fournir ainsi aux pauvres et aux opprimés qui avaient à se plaindre des grands, une occasion d'approcher de lui. Toute la cour accompagnait le duc dans la salle d'audience, où se rendaient également les princes du sang, les ambassadeurs, les chevaliers de la Toison-d'Or, et les principaux pensionnaires du prince. On voyait, sur une estrade élevée de trois marches, et revêtue de magnifiques tapis, le siége ducal recouvert de drap d'or; derrière, se tenaient quelques uns des principaux courtisans. On posait les pétitions sur un petit banc placé devant le siége. La salle et le péristyle étaient occupés par des gardes. Le duc étant monté sur son trône, et chacun immobile à sa place, on ouvrait les portes, et on introduisait les supplians. L'audiencier et deux maîtres des requêtes donnaient lecture des pétitions; un secrétaire enregistrait les décisions. Ces personnages étaient obligés de remplir leurs fonctions à genoux. Le duc ne quittait jamais l'audience sans avoir épuisé toutes les affaires.

SECTES RELIGIEUSES

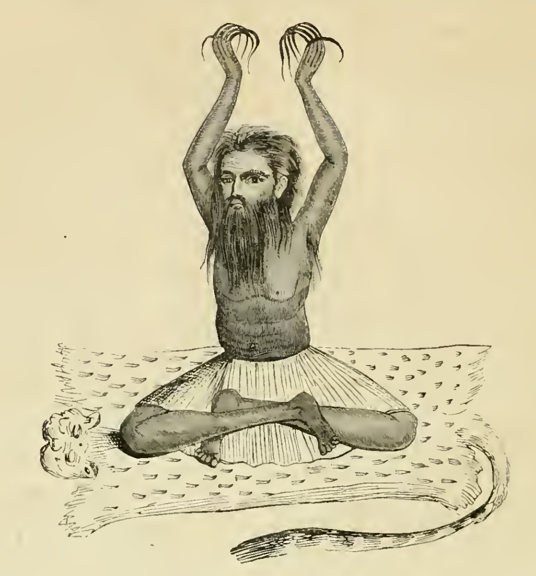
DANS L'INDE.

(Voyez p 1, 233 et 272.)

Bien que la religion sike soit dominante dans le Penjâb, elle n'y a pas anéanti toutes les sectes de la grande religion hindoue, dont elle-même n'est qu'un démembrement. Les sikes généralement sont tolérans en matière religieuse, toutes les fois que la religion ne vient pas se mêler à la question du pouvoir, et c'est dans cette tolérance qu'il faut voir la cause du maintien des différentes sectes, en face des doctrines guerrières de Govind-Sing. L'Inde a été de tout temps célèbre par ses superstitions, et, malgré l'influence de l'esprit européen qui envahit pas à pas cette contrée, il ne faut pas s'attendre à voir disparaître bientôt les pratiques ridicules par lesquelles ces Orientaux honorent leurs dieux. Il est écrit dans le *Pancha-Tantra*, ouvrage de Vischnou-Scharma, fameux dans la littérature sanscrite, cette belle parole qu'on peut d'ailleurs admirer dans toutes les langues : « La religion est l'échelle par laquelle les hom- » mes montent au ciel. » Or l'Indien croit avoir accompli le précepte par le culte de ses idoles.

Ces sectes forment des ordres religieux qui, comme dans tous les pays, ont pris naissance, soit d'une différence d'opinion sur un point de dogme, soit d'une dévotion particulière à quelque Dieu; mais la plupart de ces ordres sont bien déchus de l'esprit de leur institution; ce ne sont, le plus souvent, que des confréries de mendians vagabonds, dont les bandes se pressent aux portes des maisons et infestent les grands chemins. Cet état de choses tient sans doute autant au système politique du pays qu'au manque de tout développement industriel et à l'indolence générale des mœurs. Les Européens, qui ont visité l'Inde, ont tous été frappés de la présence de ces ordres mendians sous un gouvernement despotique, et des dangers continuels auxquels sont exposés par cette circonstance les indigènes eux-mêmes. Il serait en effet imprudent de refuser l'aumône à ces religieux; car alors ils se répandent en imprécations et en menaces, lorsqu'ils ne tentent pas d'obtenir par la violence ce qu'on ne veut pas leur donner. Ce qui les enhardit prin

cipalement dans cette conduite, et leur assure l'impunité pour leurs méfaits, c'est que leur personne est sacrée et qu'ils sont inviolables. Néanmoins ils ont encore une certaine réputation de sagesse, et la dévotion les consulte quelquefois. « Quand leur troupe s'approche de quelque village, » dit un auteur anglais, tous les habitans prennent la fuite à » l'exception des femmes, qui les attendent pour recevoir » leurs conseils. Ils marchent souvent par bandes de trois ou



Fakir, religionnaire musulman.



Pousti, religionnaires musulmans.

» quatre mille, ont avec eux quelques femmes, élisent des » chefs auxquels ils obéissent, sont munis d'armes offensives, » et portent une image de Krisna ou de toute autre idole » en guise d'étendard. » On voit que leur organisation ressemble sous beaucoup de rapports à celle des Bohémiens.

Nous devons à l'obligeance du général Allard la communication de quelques dessins originaux qui peuvent donner une idée exacte de ces religionnaires. Ces dessins ont été copiés fidèlement.

Les *Pousti* sont ainsi appelés d'une herbe qui passe pour sacrée, et dont ils font, comme on va le voir, un terrible usage; elle a la propriété de produire, dans un temps peu considérable, l'amaigrissement et la défaillance. Ces religionnaires l'emploient avec persévérance jusqu'à ce qu'ils succombent à une complète inanition. Ils pensent qu'une telle mort est agréable à la divinité, et qu'elle doit leur procurer les joies éternelles. On voit par le dessin comment ces dévots s'assimilent cette plante mortelle : ils s'asseyent sur un coussin à la manière orientale, préparent des vases et des

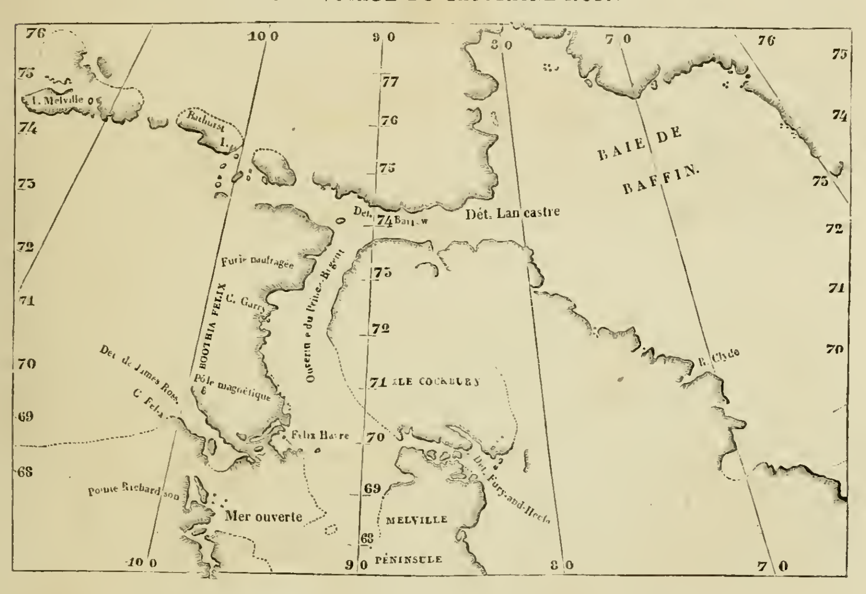
pipes, fument le *pousti*, et le boivent en infusion. Dès le jour où ils ont commencé l'accomplissement de leur vœu, ils renoncent à toute nourriture, et ils s'enivrent sans relâche du suc de l'arbre sacré jusqu'à ce qu'ils viennent à rendre le dernier soupir sur les instrumens de leur mort.

Les *Fakirs* forment un autre ordre de fanatiques de la secte musulmane. Semblables aux stilites, religieux chrétiens célèbres par leurs pratiques sévères, ils accomplissent des vœux qui semblent au-dessus de la force et de la patience humaines.

Le *Fakir* que nous représentons a fait vœu de tenir ainsi ses bras élevés vers le ciel sans jamais les abaisser; il laisse pousser ses cheveux et sa barbe; il laisse également pousser ses ongles, et il s'en sert quelquefois pour s'accrocher aux branches des arbres. Dans cette position, les parties charnues et les muscles de ses bras se dessèchent, les articulations privées de leur jeu s'arrêtent, et bientôt ses membres peuvent se tenir d'eux-mêmes dans cette position verticale. On ne sait au juste quelle peut être la durée de ces vœux; elle dépend principalement de la force physique des individus qui les accomplissent, mais il est certain qu'elle peut être de plusieurs années. Ces exemples de fanatisme sont fréquens chez les Indieus. M. de Marlès, dans son Histoire générale de l'Inde, rapporte qu'il est un moyen d'accomplir les suicides religieux, qui consiste à se trancher soi-même la tête d'un seul coup, en mettant un ressort en mouvement. A ce propos, il mentionne comme un bruit accrédité chez les Hindous, qu'il y avait à Kschira, auprès de Nadija, un instrument, appelé *karavat*, duquel les dévots se servaient pour se trancher la tête. C'était une espèce de demi-lune armée d'un tranchant très aigu, et dont les deux bouts tenaient à deux chaînes, qui répondaient à des étriers où la victime plaçait ses deux pieds, de manière à pouvoir donner à ces chaînes une forte secousse.

Quelque insensées que soient ces pratiques religieuses, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles sont l'occasion de prodiges de courage et de volonté.

SECOND VOYAGE DU CAPITAINE ROSS.



(Carte des découvertes du capitaine Ross, et partie septentrionale de celles du capitaine Back.)

Dans notre article sur le pôle Nord (1834, p. 255), nous avons indiqué sur une carte polaire les découvertes faites par le capitaine sir John Ross durant son séjour en ce pays désolé. Nous nous proposons de donner, dans cet article et dans le suivant, une notice succincte sur les principaux événemens de son voyage, et de sa longue détention au sein des glaces; nous y joignons une carte tracée à une échelle assez grande pour qu'on puisse suivre facilement les détails géographiques de cette partie du globe nouvellement reconnue par les navigateurs anglais.

Le détroit de Lancastre et celui de Barrow avaient été découverts par sir John Parry, ainsi que celui de Fury-and-Hecla qui sépare l'île de Cockburn de la péninsule Melville, et communique avec la baie d'Hudson. Mais Parry avait échoué dans deux tentatives pour pénétrer dans l'Ouverture du Prince-Régent, où il espérait trouver un passage vers l'ouest le long des côtes de l'Amérique: les glaces lui avaient une première fois barré le passage à l'extrémité occidentale du détroit Fury-and-Hecla, et une autre fois, en 1825, étant descendu jusque par 72° 30', il avait eu la douleur de voir échouer un de ses navires, *the Fury* (la Furie), au-dessus du cap Garry, comme on le voit sur la carte; il lui avait fallu reprendre la route d'Angleterre.

C'est sur le sauvetage de ce navire naufragé, dont les provisions considérables et précieuses avaient été soigneusement déposées à terre sous des tentes comme dans un magasin, que s'est fondé l'espoir du succès, et qu'a reposé le salut de la dernière expédition du capitaine Ross; car le gouvernement refusant de faire les frais de ce nouveau voyage, il fallait recourir à des bourses particulières, pour lesquelles la charge eût été trop lourde probablement, sans le secours que l'on espérait trouver dans les approvisionnemens de la Furie. Le capitaine Ross employa dans cette campagne deux mille louis qu'il possédait, et un de ses amis, M. Booth, ancien shérif de Londres, se chargea de toutes les autres dépenses, évaluées à 18 000 louis.

Ross voulut avoir un bateau à vapeur. Dans les mers polaires, en effet, le bateau à vapeur est d'autant plus convenable, que lorsque les glaces sont ouvertes il survient des calmes plats ou des vents du nord, circonstances qui arrêtent complétement un navire à voiles. Le choix tomba sur *the Victory* (la Victoire) de 150 tonneaux et de 7 pieds de tirant d'eau. Mais la machine ayant été fort mal disposée, ce bateau fut loin de répondre à l'espoir du commandant; il occasionna dans le cours du voyage une foule de mésaventures, dont sir John Ross ne se tira avec succès que par ses connaissances spéciales dans ce genre de navigation.

Le second du capitaine Ross fut son neveu, James Ross, qui avait fait partie de tous les voyages exécutés dans les mers du Nord depuis 1818; le troisième officier, M. Thom, voulut servir sans aucune paie comme les deux premiers: un chirurgien, trois enseignes et vingt-un matelots ou ingénieurs pour la machine, complétèrent l'armement.

Sortie de la Tamise en mai 1829, l'expédition entra dans le détroit de Lancastre au commencement d'août, et le 13 du même mois, la Victoire était amarrée dans un havre de glaces à un quart de mille des tentes où avaient été déposées les provisions de la Furie. On juge facilement avec quel empressement le capitaine se rendit à terre pour examiner l'état où se trouvaient ces approvisionnemens, abandonnés depuis 1824 sous la garde de Dieu, à la fureur des tempêtes, à la merci des ours et des gloutons, et à la chance d'une visite d'Esquimaux. — Une seule tente restait, mais les ours lui avaient rendu de fréquentes visites: heureusement les jointures des boîtes d'étain, renfermant les conserves de viandes et de légumes, s'étaient trouvées trop bien soudées pour permettre à ces animaux d'en flairer le contenu; aussi tout était en bon état; le climat n'avait rien gâté; le vin, les liqueurs spiritueuses, le sucre, le biscuit, la farine, le cacao, ne présentaient aucune altération; la poudre était parfaitement sèche; le jus de citron avait peu souffert; les voiles et autres agrès semblaient fraîchement sortir des magasins d'un arsenal. Certes, c'était un événement nouveau et intéressant que de trouver réunis dans une solitude si lointaine, au sein des glaces et des rochers, une foule d'objets qu'on n'aurait pu rassembler à Londres en visitant cent magasins; le tout prêt à être embarqué, et sans aucun frais. Les approvisionnemens de la Furie étaient si considérables, que ce qui fut emporté parut à peine diminuer les piles de caisses; on mit le feu à la poudre que l'on ne prit pas, de crainte qu'elle ne causât quelque accident si les Esquimaux venaient un jour à cet endroit.

Après avoir quitté la pointe Furie, on descendit au sud en longeant la côte, donnant le nom d'un ami à chaque sinuosité du rivage, nommant le moindre avancement un Cap, le moindre creux une Baie; accostant souvent la terre pour y prendre possession des pays en y plantant un pavillon, et vidant un verre de grog à la santé du roi d'Angleterre; enterrant de loin en loin des bouteilles qui contenaient le récit des événemens du voyage, ou érigeant des poteaux où étaient inscrits le nom du bâtiment et la date. — Les récréations des navigateurs consistaient à tuer de temps à autre un oiseau, un lièvre ou un renne, à harponner quelques veaux marins, qui se montraient en foule dès que les roues de la machine à vapeur manœuvraient. La chair de ces cétacés paraissait fort bonne à l'équipage, et leurs peaux étaient soigneusement conservées: on avait inventé une méthode fort expéditive et fort peu coûteuse pour les nettoyer complétement de leur chair; c'était de les laisser à la traîne dans la mer, les crevettes se chargeaient de la besogne, et en peu de temps les peaux étaient préparées. Durant la route, il se montra aussi un grand nombre de baleines; ce qui n'est pas d'une mince importance, car sans doute dans quelques années d'ici les baleiniers ne craindront pas plus de les aller harponner dans l'ouverture du Prince-Régent, qu'ils ne craignent maintenant de les poursuivre dans les détroits de Barrow et de Lancastre; en 1818, à l'époque du premier voyage du capitaine Ross, ils n'osaient se hasarder au-delà des parages méridionaux de la baie de Baffin.

A la mi-septembre, les glaces, parmi lesquelles on n'avait cessé de naviguer à grand'peine et non sans courir des dangers continuels, commencèrent à devenir plus embarrassantes, et à bloquer de temps en temps le navire; à la fin de ce mois, il fallut songer à prendre ses quartiers d'hiver: on était alors par le 70e degré de latitude, un peu au-dessus du havre Félix.

Les précautions nécessaires à un hivernage de dix mois dans un navire cloué sur les glaces, sous des températures où le mercure gèle, ne sont pas des précautions ordinaires: on enleva tous les agrès; on établit un toit par-dessus le navire; on revêtit de neige tassée le pont supérieur, et jetant du sable par-dessus, on en fit une promenade semblable à une allée; des murs de neige, élevés autour des flancs du navire, vinrent rejoindre le toit, et abritèrent contre les mauvais temps; la cuisine, placée au centre des hamacs, maintint une température convenable dans la chambre à coucher. Le capitaine Ross eut l'heureuse idée d'établir des condensateurs pour recueillir l'humidité provenant de la cuisson des alimens et de la respiration des hommes; cette innovation lui permit de maintenir la température à un moindre degré de hauteur que dans les expéditions précédentes, où l'air de l'entrepont et des chambres était constamment humide, imprégnait les vêtemens, et s'y glaçait lorsqu'on allait à l'air; ces condensateurs donnaient un boisseau de glace par jour. Les dispositions étaient prises pour que les hommes en venant de dehors traversassent plusieurs autres chambres où ils changeaient d'habit. — On ne se fait peut-être pas idée de ce que pouvait être l'ordinaire de l'équipage; en voici la note. — Les rations étaient fournies à dix-huit personnes pour quatorze jours; elles consistaient en 126 livres de pain et 145 de farine, 108 de viande conservée fraîche, 81 de bœuf et de porc salé, 6 de gras de bœuf, 10 litres de choux et d'oignons au vinaigre, une vingtaine de livres de riz, 29 de sucre, 16 de cacao, 4 de thé, 9 de raisins secs, 16 de jus de citron, et 5 litres de liqueurs spiritueuses. Il faut ajouter à cela les chances de la chasse et de la pêche: jambons d'ours, civets de lièvres, cuisses de cerf, pâtés de perdrix, et saumons grillés.

La suite à une autre livraison.

EXPLOITATION ET CONSOMMATION
DE QUELQUES MÉTAUX EN FRANCE.

(Voyez 1835, p. 261; 1836, p. 14, 155, 182.)

Cuivre. — Il n'existe en France que deux mines de cuivre, exploitées par une même compagnie, à Saint-Bel et à Chessy (Rhône). Ces mines produisent annuellement 1 500 quintaux métriques de cuivre brut, valant 260 000 fr. L'exploitation et les travaux métallurgiques occupent 250 ouvriers.

Nous recevons en outre de l'étranger 50 000 quintaux métriques de cuivre, valant 10 millions de francs. Ce métal vient du Pérou, de l'Asie Mineure, de la Suède et de la Sibérie; le dernier est le meilleur.

Avant de mettre en œuvre le cuivre brut, il faut le raffiner. Cette opération se pratique dans plusieurs grands établissemens, où le métal est en même temps réduit en feuilles et en barres pour la construction des navires et les autres besoins du commerce. Nous citerons, pour cela, Romilly (Eure), Imphy (Nièvre), Niderbruck (Haut-Rhin), Pontarlier (Doubs).

Zinc. — On n'exploite en France qu'une seule mine de zinc dont les travaux sont à peine commencés; elle est située dans le Midi, non loin d'Alais.

Depuis quelques années les usages du zinc se multiplient considérablement. Réduit en feuilles, on l'emploie pour couvrir les édifices, doubler les navires, fabriquer des baignoires, etc. Uni au cuivre, il constitue le laiton.

Actuellement on importe chaque année 30 000 quintaux métriques de zinc, valant 40 francs le quintal métrique (200 livres), ensemble 1 200 000 fr. En 1826, on n'importait que 17 000, et en 1822, 7 000 quintaux seulement. Ce métal nous vient presque uniquement du nord de l'Allemagne.

Les principaux établissemens dans lesquels on travaille le zinc en grand, sont situés à Pont-l'Evêque (Isère), à Imphy; il en existe également plusieurs dans le nord de la France et dans le département de la Seine.

Il y a des fabriques de laiton aux environs de Givet (Ardennes), à Imphy, à Pont-l'Evêque (Isère). Le produit total de ces établissemens est d'environ 12 000 quintaux métriques, à 175 fr. l'un, ensemble 2 100 000 fr. On n'importe pas la cinquantième partie du laiton consommé annuellement.

Etain. — On a trouvé quelques traces de minerai d'étain aux environs de Limoges et sur les côtes de Bretagne; mais en trop petite quantité pour y établir des exploitations.

La vaisselle d'étain, dont l'usage diminue beaucoup, était composée de métal pur. Dans les divers ustensiles fabriqués aujourd'hui, on introduit une petite quantité de bismuth pour donner plus de dureté à la matière.

L'étain, uni au cuivre, constitue le bronze avec lequel on fait les cloches et les canons; on en fabrique également des pièces de mécanique et des ouvrages d'ornement. Des expériences récentes ont montré que cet alliage laminé convient, mieux encore que le cuivre, pour le doublage des navires. Un brevet d'invention a été pris à cet effet; il est exploité par l'usine d'Imphy.

L'emploi du bronze est très ancien, et comme cet alliage se refond très facilement, on en fabrique peu de neuf; à peine 4 000 quintaux métriques par année, bien que les usines opèrent sur plus de 12 000.

Il existe des fonderies de canon à Douai, Strasbourg et Toulouse. On travaille le bronze dans presque toutes les villes de France; à Paris on en fabrique des objets d'ornement pour une valeur d'environ 5 millions de francs. Le bronze se fait de toutes pièces en France.

On importe chaque année environ 13 000 quintaux métriques d'étain, à 175 fr. l'un, ensemble 2 275 000 fr. Ce métal nous vient de l'Inde, de l'Angleterre et de l'Amérique; le premier est le plus pur.

Antimoine. — Allié au plomb, il lui donne plus de dureté. Les caractères d'imprimerie en contiennent 20 p. 100.

L'émétique est composé d'acide tartrique, de potasse et d'oxide d'antimoine. Ce métal est également employé dans la composition de divers autres médicamens et dans la peinture.

Le seul minerai d'antimoine exploité est le sulfure, combinaison de soufre et de métal. Pour le séparer de la *gangue* (roche dans laquelle il est engagé), on soumet le minerai trié à l'action de la chaleur, le sulfure fond et coule dans un récipient.

L'antimoine métallique, aussi appelé *régule*, s'obtient en grillant le sulfure pour brûler une partie du soufre qu'il renferme, et traitant le résidu par le tartre brut et le charbon dans des creusets.

Il existe en France seize mines d'antimoine; plusieurs ne sont pas exploitées, et toutes sont peu importantes. Les principales sont celles des environs de Malbosc, à la limite des départemens du Gard et de l'Ardèche; de la Licouln (Haute Loire), d'Anglebas (Puy de Dôme); il en existe également dans les départemens de la Lozère, du Cantal, de la Creuse et de la Vendée.

On exploite annuellement 500 quintaux métriques d'antimoine métallique ou régule, valant 110 000 fr. Les travaux occupent 150 ouvriers.

L'exportation de l'antimoine dépasse un peu l'importation; mais toutes deux étant très faibles, il est inutile d'en tenir compte.

Bismuth. — Nous avons dit précédemment qu'on emploie le bismuth pour donner de la dureté à l'étain. Combiné avec ce dernier métal et le plomb, il donne des alliages fusibles dont on se sert pour prévenir l'explosion des machines à vapeur. L'alliage, composé de 1 partie de plomb, 1 partie d'étain et 2 parties de bismuth, fond très promptement dans l'eau bouillante.

Les oxides de bismuth sont employés dans la fabrication des émaux et du verre, dans la préparation du fard et dans la dorure sur porcelaine.

Le bismuth natif est presque le seul minerai; on en trouve en France en plusieurs endroits : dans le département du Finistère (aux mines de Poullaouen), etc., mais en trop petite quantité pour établir des travaux d'exploitation.

Année commune, on importe à peine 20 quintaux métriques de bismuth, valant 500 francs l'un. Ce métal nous vient de l'Allemagne et du nord de l'Europe.

Dans la centralisation vraie comme dans l'animalisation parfaite, la vie propre ou l'action de chaque membre croît en proportion de la force ou de la liberté de la vie centrale; au lieu que la non-centralisation fédérale, comme celle des Etats-Unis, ne donne que la vie faible d'un amphibie, parce qu'elle n'est ni concentrée ni concentrable au cas de besoin.

BAADER, *philosophe allemand*

ATTACHEMENT DES ANIMAUX

POUR LE PAUVRE.

— « Eh, quand je ne l'aurai plus, qui donc m'aimera? » disait tristement un pauvre homme à qui l'on conseillait de se séparer du chien qui, chaque jour, dévorait la moitié de son pain d'aumône.

Il y a une nature tout-à-fait particulière d'attachement entre l'homme malheureux, abandonné de tout le monde, et l'animal qu'il associe à sa misère.

Dans la maison du riche, le chien, abondamment nourri, chaudement logé, peigné, lavé avec un soin extrême, n'a guère, ordinairement, qu'une affection de domestique pour ses maîtres. On reçoit mal ses caresses, ou bien on les rend du bout des doigts : il en est d'ailleurs lui-même peu prodigue, parce qu'il semble comprendre qu'elles sont inutiles et importunes là où il n'y a, le plus ordinairement, ni bonheur ni malheur expansif; là où tout est plus froid et plus uniforme à l'extérieur. — « A bas, à bas, » dit-on durement, de peur qu'il ne froisse ou ne salisse les vêtemens; — « hors d'ici, à la cour, au chenil! » crient deux ou trois voix, dès qu'il se remue au salon, ou dès que ses sourds grognemens essaient d'exprimer une plainte, une joie ou un désir. On s'en amuse quelques instans, on s'en fatigue vite. On l'oublie souvent un jour entier, et, de son côté, il s'habitue aussi à oublier.

Avec le pauvre, c'est toute une autre vie. La pluie, la poussière, les mauvais traitemens, le froid, la faim : on souffre tout à deux. Il n'y a point là de maître et de serviteur; il y a deux êtres qui ont à supporter ensemble un même sort, heureux ou malheureux. Ils espèrent, ils désespèrent ensemble. Quand vient la faim, quand vient le froid, ce sont des deux côtés la même impatience et la même douleur, les mêmes alternatives de crainte, les mêmes plaintes suppliantes.

Voyez les regards du chien de l'aveugle, quand il s'arrête pour vous présenter la sébile de bois qu'il tient entre ses dents, en penchant la tête en gémissant! Personne ne lui a

appris à regarder ainsi. Comme il est attentif au moindre de vos gestes! comme il tarde à renoncer au secours qu'il attendait de vous! — Voyez, les soirs d'hiver, comme au coin de la borne, le pauvre singe se presse contre le petit savoyard, comme leurs yeux mornes s'interrogent et se répondent dans une même angoisse!

Combien d'exemples de cet attachement singulier ne s'offrent pas à nous chaque jour! On rencontre souvent dans les rues de Paris un mendiant privé de jambes, informe, et se traînant sur ses mains, en chantant un refrain lamentable qu'accompagne un orgue de Barbarie; un âne, attelé à l'orgue, chemine derrière à pas lents. Hier, je le voyais, passant de temps à autre sa tête sur l'épaule du pauvre cul-de-jatte, le caressant et conversant avec lui à sa manière : — « Bien! bien! veux-tu finir, » repondait le mendiant avec une grosse injure amicale.

Certainement, cet *homme* aurait pu dire avec vérité de la foule affairee ou détournant les yeux : — « Est-il un seul d'entre ceux-là qui m'aime et s'intéresse à moi autant que cette pauvre bête? »

LES CAPITULAIRES.

(Voyez l'article sur les Capitulaires, 1833, p. 195.)

VATTIER. QUARTLEY.

(Proclamation publique de capitulaires par Charlemagne, au Champ-de-Mai.)

C'était dans les assemblées générales de la nation que les lois ou capitulaires étaient présentées à la ratification des sujets. « Il faut, disent les capitulaires de l'an 803, que le » peuple soit interrogé touchant les additions dont on a » nouvellement augmenté la loi, et que tous les évêques, » abbés, comtes, échevins, ayant donné leur adhésion, la » confirment par leur souscription, et le témoignage de » leurs seings manuels. » L'empereur, dans ces occasions solennelles, déployait un appareil imposant; il y paraissait assis sur son trône, la couronne sur la tête, tenant en main son sceptre de justice, au milieu des évêques, des princes, des seigneurs, et des grands officiers de la couronne. Il faisait lire les capitulaires devant le peuple assemblé, en accompagnait la proclamation d'un discours paternel, et il en recommandait l'exécution.

Un concile tenu en 909 honore les capitulaires à l'égal des canons, et les nomme compagnes immédiates des canons. Léon IV témoigne de la sorte de son respect pour les capitulaires, dans une lettre qu'il écrivit à l'empereur Lothaire : « Quant à l'observation religieuse de vos capitules » et préceptes impériaux, et de ceux de vos prédécesseurs, » nous promettons qu'avec l'aide de Dieu, nous les obser- » verons, et que nous en maintiendrons l'exécution de tout » notre pouvoir; et si, présentement ou dans la suite, quel- » qu'un ose nous dire que nous ne le faisons pas, ce ne » pourra être qu'un imposteur; vous devez en être certain. »

L'autorité des capitulaires se perpétua jusqu'au temps du roi Philippe-le-Bel, non seulement en France, mais encore en Allemagne et en Italie.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

SEMUR*



(Eglise Notre-Dame de Semur, département de la Côte-d'Or.)

Ce fut vers l'an 1020 que les moines de l'abbaye de Flavigny fondèrent sur une montagne boisée, que commandait le château de Semur, une humble celle ou obédience, qu'ils consacrèrent à Notre-Dame, et dans laquelle ils établirent six religieux sous la direction d'un prieur. Quarante-cinq ans après, Robert-le-Vieux, chef de la première race royale des ducs de Bourgogne, qui avait fait une riche dotation au prieuré de Notre-Dame de Semur, substitua à la petite chapelle de l'abbé Amédée la belle église qui existe encore en partie aujourd'hui (voir la légende tragique sur cette fondation, p. 208).

L'époque de l'établissement de la paroisse de Notre-Dame paraît devoir être fixée vers le milieu du douzième siècle.

Notre-Dame obtint de riches concessions de la part des ducs et des seigneurs de leur cour. Hugues Ier lui octroya, en 1181, le droit de justice civile et criminelle en l'enclos du prieuré, à la réserve de l'homicide. Elle obtint encore des ducs de Bourgogne le droit de justice et de police dans toute la ville de Semur et la banlieue, depuis les deux heures et demie du mercredi avant l'Assomption, jusqu'au jeudi à la même heure.

Miles, chevalier de Lantilly, lui donna, en 1215, la moitié des droits de vente et de salage qu'il avait à Semur. Ces droits, comme les autres priviléges du prieur, furent contestés par la ville, et il fallut, dans le quinzième siècle, les faire constater par l'acte suivant, qui mérite d'être conservé.

« Moy Jehan Gilbert Prebstre, notaire juré requis de ce, etc., suis allé à l'étau de Thevenotte, veuve Hugues Pelisson, illec vendant graisse, chandelle et sel de salins, ou frere Phelippe de Thorcenay, prieur, adressa a Thevenotte

* Extrait des Histoire et Description de l'église Notre-Dame de Semur-en-Auxois, par M. Maillard-Chambure.

es paroles qui se ensuivent, ou les semblabl s en effet : Thevenotte, le sel que vous avez baillé aujourd'hui nagueres frère Thomas mon religieux, que veiz-ey, me le deviez-vous, ou s'il vous a osté oustre votre gray y e force? l a-quelle Thevenotte a respondu les paroles qui se ensuivent, ou les semblables en substance : M. le prieur, le sel que j'ai baille à vostre religieux fut de mon plain gray, pour le salage que je vous devois de trois samedis dernierement passés, et ne me la osté ny pris vostre religieux. Desquelles paroles ledit prieur ma requis instrument. » Cet acte est du 15 juillet 1447 (*Protocoles de 1449*).

Hugues de Chassey céda aux religieux de Notre-Dame le droit de vente qu'il avait à Semur, moyennant une petite somme, pour lui et son fils, et une robe de soie pour sa sœur Diane.

La fin du douzième et le commencement du treizième siècle furent, comme l'on sait, l'epoque de l'etablissement de la plupart des communes. Dans cette œuvre d'affranchissement, l'initiative fut souvent prise par le clergé; quelquefois par des vues d'intérêt privé, presque toujours par un plus noble motif, celui de rendre à la dignité d'hommes libres ceux qui cessaient d'être leurs serfs pour n'être plus que leurs vassaux : c'est ainsi que l'affranchissement des serfs de Notre-Dame précéda de quarante-cinq ans celui des serfs du duc de Bourgogne. Ce fut en août 1262, que le prieur Herviers affranchit les serfs de Notre-Dame, qui étaient au nombre de soixante-neuf, et les abonna ou tailla suivant leurs moyens, « qui seront reconnus, dit la charte, par deux sergens du prieur, deux prud'hommes élus et deux des abonnés. » Après la liberale institution de ce conseil de recensement, le prieur se réserve qu'en cas d'incendie d'un dommage excédant 100 livres digenois (dijonnais), les abonnés paieront double taxe par voie d'indemnité : cette taille était payable en l'église le jour de la Saint-Remy.

Dans une autre charte du mois d'octobre de la même année, on trouve le detail des serfs affranchis et celui de leurs taxations : Huon li Fournilotte, por cinq sols; Isabeau Hussiere, por trois sols; Grace Porchie, por douze deniers; li famme Noir Paul, por trois sols; Marie la Roidotte, por une livre de poivre; Renaus Alichez, por trece (treize) paires de chauces; Fouquet, por une livre de cire, etc. (*Chartre de Eudes*, 1262).

L'affranchissement des hommes de Notre-Dame détermina les habitans de Semur qui appartenaient au duc à solliciter de lui une semblable faveur. Ils representèrent à Robert II que Montbard avait obtenu ce privilége dès 1231, et qu'ils devaient en jouir également. Ils obtinrent ce qu'ils demandaient; et Robert, par une charte du jeudi après la fête des saint Philippe et saint Jacques, en 1276, accorda à ses serfs affranchis le droit de commune, et donna pour la première fois à Semur le nom de ville, au lieu de celui de *castrum* qu'elle avait porte jusque là.

L'eglise, fondée par Robert en 1065, avait été bâtie avec tant de precipitation (en moins de six ans), que la principale nef et le portail avaient seuls été construits avec soin. Les autres parties de l'église et du cloître commencèrent, après trois siècles, à menacer ruine, et il fallut pourvoir à leur reconstruction.

L'eglise Notre-Dame, telle qu'on la voit aujourd'hui, ne donne qu'une idée imparfaite de ce qu'elle devait être d'après son plan primitif.

Un incendie, en 1594, occasionna de grands dommages aux deux tours du portail, et fit disparaître les campaniles dont elles étaient surmontées.

Dans son état actuel, cette église, vue de l'ouest, s'élève de neuf marches au-dessus du niveau du parvis. Le portail est surmonté de deux tours carrées; au-dessus de celle qui est à gauche, on voit une horloge dont la cloche, fondue en 1515, porte le nom de *Nicolas*, et un méridien sonnant inventé par Regnier de Semur, mort conservateur du Musée d'artillerie. La tour droite renferme la cloche *Barbe*, qui est du poids de 10 000 livres. Elle a été fondue huit fois, de 1549 à 1780, du poids de 2 847 livres à celui de 8 545 livres. Lors de cette dernière fonte, les habitans de la ville jetèrent dans le fourneau pour 10 000 fr. de vaisselle d'argent, ce qui n'a pas peu contribué à lui donner le son harmonieux qui la distingue. Avant 1789, on la sonnait pour detourner les orages, et chaque chef de maison donnait cinq sous pour les frais de cette sonnerie. On sonnait encore cette cloche pour indiquer aux habitans l'heure à laquelle ils devaient se rendre au travail, pour la course de bagues, pour annoncer l'audience du maire, que les vignerons appelaient la Messe du Diable, et l'ouverture des marchés : ce dernier usage a été seul conservé. Sur le chœur de l'église s'élève une flèche en pierre appelée Clocher des Morts, qui renfermait il y a quarante ans un très beau carillon appelé *Trezeau* du nombre de ses cloches, qui furent fondues en 1655. Une balustrade moderne et trois grilles, placées en 1645, ferment le portail, dont les statues et les bas-reliefs ont été entièrement brisés il y a quarante ans. On peut encore y reconnaître un curieux mélange de sujets profanes et chrétiens, mais ce ne sont plus que des vestiges. On y voit des centaures, des éléphans armés, des lutteurs, des dragons, des chameaux, des bœufs et des victimaires; des paons, le sagittaire, un diable qui excite avec un soufflet un réchaud, sur lequel des damnés bouillent dans une cuve; Orphée, la Chimère, le jugement de Salomon, un baron à cheval, un âne dansant, une accouchée avec un enfant, des chasses, des courses, etc.

Cinq chapelles existent derrière le chœur. On voit dans l'une deux volets d'autel du quinzième siècle, représentant l'un l'Adoration des mages, l'autre la Circoncision, et portant tous deux cette devise sur les quatre faces de leur encadrement : *Tout se change.* Ces deux tableaux ont été gâtés par le badigeon et par les clous grossiers qui les fixent à la muraille; s'ils etaient montés sur des gonds, on pourrait jouir encore des peintures qu'ils présentent de l'autre côté, et qui doivent être degradées par l'humidité. Cette chapelle offre d'assez beaux débris de vitraux, un moine qui bénit un chevalier, un moine blanc poussant Jésus Christ dans un couvent, un docteur occupé à lire, l'Annonciation, et d'autres fragmens difficiles à déterminer. On attribue à maître Adam la balustrade en bois qui ferme cette chapelle.

Au pied de l'escalier de la chaire, on admire un obélisque de pierre de quinze pieds de haut, sculpté à jour avec un goût exquis, et destiné jadis à renfermer les saintes huiles. Après la petite sacristie paroissiale, on trouve dans la chapelle des Drapiers, qui est fermée par une belle grille en fer du quatorzième siècle, quatre vitraux représentant le tissage, la tonte, le peignage et le foulage du drap. Le corps des drapiers était considérable à Semur, au temps où cette ville fournissait le drap pour l'habillement des troupes; ces vitraux et leurs chapelles ont été reproduites par Millin, dans son Voyage dans les départemens du Midi.

Une autre chapelle a été fondée par les bouchers, le 5 avril 1586; deux panneaux de vitraux, également gravés dans Millin, y attirent l'attention des curieux; le premier représente un boucher assommant un bœuf, le second un boucher devant un etal et occupé à vendre sa viande. La balustrade en bois de cette chapelle est d'un travail curieux et soigné.

La canne de Ivan Vasiliévitch-le Cruel. — Aux cannes célèbres dont nous avons parlé (voyez p. 258), il faut encore ajouter celle du czar russe Ivan Vasiliévitch, que les historiens russes eux-mêmes ont surnommé *le Cruel*. — Cette canne que l'on montre comme souvenir national aux étrangers, dans le palais impérial du Kremlin à Moscou, est en

ivoire et d'un très beau travail. Son bout supérieur est monté en or, et celui qui touche la terre est en acier, et forme un style bien affilé. — Ivan-le-Cruel se servait de cette canne dans ses promenades, et plus souvent encore en donnant audience à ses boyards, généraux ou fonctionnaires dont il était mécontent. Il s'approchait de celui qui avait excité son ressentiment, mettait la pointe de sa canne sur son pied, le clouait ainsi au parquet, et en s'appuyant de toute sa force sur la canne, il causait tranquillement avec lui une demi-heure et plus. Le malheureux devait soutenir cette conversation avec calme et résignation, s'il ne voulait encourir des malheurs plus grands. — En feuilletant l'histoire du règne de Ivan-le-Cruel, et en y trouvant à chaque page des traits pareils à celui que nous venons de citer, on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de cette cruauté raffinée, ou de la soumission servile et fatale des hommes qui pouvaient supporter un joug si affreux.

Epicure lui-même avance que la mollesse et l'indolence ne sont pas toujours le chemin qui nous conduit à une vie heureuse et tranquille; il veut que chacun, sans se gêner, suive les mouvemens de son naturel, et il exhorte en particulier les ambitieux à s'ingérer dans l'administration des affaires publiques. Toutefois la conscience de leurs talens doit seule les décider... Ce n'est ni la multitude, ni le petit nombre des affaires qui rendent la vie des hommes inquiète ou tranquille, mais le plus ou le moins d'honnêteté des choses qui les occupent. PLUTARQUE.

RELIGION DES GAULOIS.

La religion des Gaulois est celle dont les écrivains de l'antiquité se sont le moins occupés; et les auteurs modernes qui ont traité de ce sujet n'ont été guidés que par quelques passages de Jules-César, et par de rares monumens laissés épars sur ce sol qu'ont foulé nos ancêtres. L'ouvrage de dom Martin est celui où l'on trouve le plus de faits rassemblés sur cette matière; mais le savant bénédictin, malgré toutes ses patientes et laborieuses investigations, n'a pu jeter une lumière assez vive sur ce point obscur de la science historique; il n'a pu expliquer l'origine ni le principe fondamental de la doctrine druidique.

On sait que les Gaulois offraient à leurs dieux des sacrifices humains (voyez 1833, 13e livraison); que les druidesses, leurs prêtresses, cueillaient le guy sacré sur les chênes; mais, quels étaient les dieux auxquels ils adressaient leurs hommages, ce sont des questions auxquelles ne répond malheureusement que très imparfaitement la science.

Il ressort seulement d'un passage de Pline que les Romains avaient trouvé une grande analogie entre les rites des Perses et ceux des Gaulois. Cet illustre écrivain s'exprime ainsi en parlant des religions de ces deux peuples : « Malgré l'impossibilité où ils se trouvaient de se connaître l'un l'autre, et malgré l'éloignement des deux pays, ils pratiquaient si bien les mêmes superstitions, qu'on eût dit qu'ils s'étaient communiqué leur religion. » Saint Clément d'Alexandrie, qui florissait dans le IIe siècle de notre ère, a vu aussi le rapport de ces deux religions, et a dit : « que, comme celle des Perses, la religion des Gaulois était une religion de philosophes. »

Les Gaulois (sur ce fait les témoignages écrits que l'on connaît sont tous d'accord), les Gaulois croyaient fermement à l'immortalité de l'âme : c'était en conséquence de cette idée profondément empreinte dans leurs dogmes, qu'après avoir brûlé les morts, ils plaçaient dans leur tombeau le compte exact de leurs affaires domestiques, pour qu'ils pussent les retrouver dans la seconde vie.

Ils n'adoraient originairement qu'un seul dieu, Esus, *le dieu terrible*, comme le dit un des Juifs et des Scythes (en bas-breton ou celte, *heüs* signifie terrible). Esus était, pour les Gaulois, le dieu incertain, inconnu, unique, en quelque sorte, *le deus ignotus* des Romains. La forme principale sous laquelle ils l'adoraient était le chêne; mais ils l'adoraient dans toutes les choses qui n'étaient pas produites par le travail des hommes; les lacs, les marais, les fleuves. C'est à lui qu'on sacrifiait des victimes humaines, soit pour écarter les malheurs de la patrie, soit pour éviter des malheurs privés. Lorsque la patrie était en danger on construisait les colossales statues d'osier dans lesquelles on renfermait des hommes, et qu'on brûlait. C'était très souvent sur des lieux élevés que les druides faisaient leurs sacrifices; ils suivaient en cela une sorte d'instinct, commun à tous les peuples primitifs; ils croyaient se rapprocher de la divinité en s'élevant davantage vers le ciel; ils agissaient comme les Juifs qui, dans la loi primitive, ne pouvaient sacrifier que sur les *hauts lieux*.

La foi des Gaulois était aussi ardente que celle des premiers chrétiens, et elle a eu ses martyrs volontaires. Souvent, les premiers de la nation, les chefs, prenaient la place des victimes dévouées au feu, pour leur dérober le bonheur dont ils étaient persuadés qu'elles allaient jouir après leur mort; d'autres fois, ils obtenaient d'être brûlés avec toutes leurs richesses. Dans certains cas, les dévots se contentaient de jeter, dans les lacs ou dans les fleuves, de l'or, des chevaux, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Mais, comme chez les Scythes, et chez les Juifs dans la loi primitive, le dieu des Gaulois n'était jamais renfermé dans un temple. Les temples, c'étaient les immenses forêts qui couvraient alors la Gaule et surtout l'Armorique; c'étaient sans doute aussi les pierres alignées de Carnac et les dolmen de la Bretagne; et Diodore, qui nous apprend ces particularités, rapporte avec étonnement que l'or qu'ils offraient à la divinité gisait çà et là sur le sol entre de grandes masses de pierres.

Les prêtres d'Esus étaient les druides, qu'on appelait aussi saronides, parce qu'ils passaient leur vie au milieu des bois; on les nommait encore semnothées (honorant Dieu). Leur réputation de sagesse, disent quelques uns, était venue jusque chez les Grecs. Diogène les appelle *disciples des mages de la Perse*. Beaucoup d'auteurs anciens disent que Pythagore vint étudier leur doctrine. Les druides habitaient les forêts, et n'écrivaient pas la Loi, qui se conservait pure par la tradition orale. Tous les ans, il y avait une assemblée générale de tous les druides; elle se tenait d'ordinaire dans les environs de *Carnutum* (Chartres). Ils étaient, comme les mages, habillés de blanc, et précédaient leurs peuples dans les combats.

Des femmes, sous le nom de druidesses, partageaient avec les druides les soins du culte, et même ceux du gouvernement.

Telles étaient primitivement les idées et les formes du culte des druides. Mais, environ deux siècles avant Jésus-Christ, l'antique foi à Esus, le dieu unique, commença à s'ébranler, et les Gaulois admirent dans leur mythologie les dieux astronomiques adorés alors par presque tous les peuples civilisés. Les druides, forcés de céder aux vœux des peuples, sacrifièrent aux nouveaux dieux, mais observèrent toujours de ne célébrer ces sacrifices que sous un chêne, rapportant ainsi mentalement leurs hommages à Esus, auquel ils restèrent fidèles.

C'est ce nouveau culte que César trouva établi lorsqu'il fit la conquête des Gaules : on peut juger de l'opinion qu'il en conçut par cette phrase des Commentaires : « Les Gaulois (dit-il) adorent Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, et en ont presque les mêmes idées que les Grecs et les Romains. »

Jupiter, Jovis, et en celtique, Tou ou Taranis, car tous ces noms sont ceux du même dieu, vint supplanter

Esus. C'est lui qui prit le premier rang dans l'olympe gaulois. Dom Martin a cru voir dans une figure sculptée sur le portail de Notre-Dame la représentation du Jupiter gaulois. Nous avons examiné cette figure qui subsiste encore dans la décoration de la porte par laquelle on entre d'ordinaire à Notre-Dame; elle est à gauche de la grande rose : elle tient d'une main un bouquet de fruits, et de l'autre un oiseau; près d'elle sont sculptées des feuilles de chêne. Sa présence ne doit peut-être s'expliquer que par le caprice de l'artiste qui voulut retracer une de ces figures de l'antique religion, dont à cette époque (le douzième siècle) tant de monumens subsistaient encore dans le nord de la France.

Mercure, ou en celtique Ogmias, fut le second dieu de ce nouveau polythéisme; il présidait à l'éloquence comme dans toutes les théogonies. Il était représenté, comme sur quelques monumens grecs et romains, avec des chaines dans ses mains, et entraînant ainsi des populations à sa suite; symbole de l'empire de l'éloquence. Quelques auteurs ont parlé d'un Hercule gaulois, mais c'est le Mercure que ces peuples représentaient souvent aussi armé d'une massue et couvert de la peau de lion; singularité qu'on croit expliquer par la consécration qu'Hercule fit de sa massue et de sa peau de lion sur l'autel de Mercure, après le combat contre les géans. Au reste, la mythologie grecque a confondu quelquefois Hercule et Mercure; à Mégalopolis, Mercure et Hercule n'avaient qu'un seul temple; et selon Aristide, les mêmes statues servirent souvent à représenter l'une ou l'autre de ces divinités.

Le Mercure gaulois était, comme le Mercure grec, inventeur des arts ; il présidait aussi à la sûreté des chemins, et la massue qu'il portait indiquait la guerre qu'il faisait aux voleurs qui les infestaient. C'était aussi le dieu du commerce, et alors on le représentait nu, tenant la bourse et le



(Fig. 1.)



(Fig. 2.)

Fig. 1. — Cette figure paraît être celle d'un Hercule gaulois. Le Dieu a les cheveux et la barbe tressés; son corps est très velu. Il tient des deux mains une sorte de sceptre terminé par une tête humaine.

Fig. 2. — Cette figure, dont la tête est exactement semblable à celle de la fig. 1, pourrait être aussi un Hercule gaulois. Il tient au bras gauche un bouclier échancré, et de la main droite une massue.

Ces deux figures, dessinées de grandeur naturelle, ont été trouvées dans la ville de Sens; elles sont en fer.

caducée, portant le pétase, et ayant à ses pieds le coq, symbole de la vigilance.

Enfin, Mercure, chez les Gaulois comme chez les Grecs, était chargé aussi de conduire les âmes dans l'autre monde, pour y retrouver une vie meilleure dont celle-ci n'était regardée que comme l'image. Mais pour ces fonctions, il pre-

nait le nom de Teutathès ou de Pluton, dont il était supposé tenir la place. Il faut remarquer que les Gaulois se prétendaient fils de Teutathès : c'était un dieu de prédilection pour ces peuples ; on en trouve des preuves dans ce grand nombre de statues de Mercure trouvées dans la Gaule par César.

Abellion, Helenion, Belenus. Peninus ou Penin (de *pen*, tête, sommet), qui n'est autre que l'Apollon des Grecs, le Baal des Orientaux, ou le Mithras des peuples asiatiques, était représenté souvent par un œil ; car le soleil, dans ce système religieux, était l'œil de Jupiter ou du grand dieu. On l'adorait surtout dans le pays des Arverni (Auvergne) où plusieurs temples célèbres lui étaient consacrés. Il en avait un autre près de Toulouse, que l'on avait élevé sur un lac, son temple primitif. Les Gaulois comprenaient le soleil, comme Anaxagore, qui leur avait peut-être emprunté son système; ils le regardaient comme un grand globe de feu suspendu au milieu des airs par des chaînes d'or. C'était pour rappeler cette idée qu'il était représenté la tête suspendue par une chaîne.



(Fig. 3.) (Fig. 4.)

Fig. 3. — Personnage gaulois revêtu du sagum, espèce de blouse; il devait tenir une arme dans les deux mains. L'original en fer est conservé au Cabinet des médailles. Il a été réduit de moitié par le dessinateur.

Fig. 4. — Personnage que l'on présume être un Gaulois : il est couvert d'un vêtement court serré par une ceinture, assez semblable aux costumes du quatorzième siècle. Il a la tête nue, porte une longue barbe disposée symétriquement. L'original en bronze est conservé au Cabinet des médailles. Il a été réduit de moitié par le dessinateur.

Les Gaulois adoraient le soleil avec des cérémonies très semblables à celles usitées par les Perses. Ainsi, comme les Perses, le 25 de décembre, c'est-à-dire à la renaissance du soleil, ils célébraient ses mystères, en se masquant avec des têtes d'animaux et en se couvrant de leurs peaux ; pour ces mystères, ils avaient soin de choisir les animaux qui avaient

donné leur nom à une constellation, le bélier et l'ours, par exemple. Le costume qu'ils portaient dans cette occasion est appelé par Tacite *Mastruca*.

Outre tous ces noms, Apollon a encore porté celui de Dolichenius, et alors il se confondait avec Mercure. En 1658, on a trouvé près du port de Marseille une statue portant ce nom, représentant un Apollon debout sur la croupe d'un taureau, revêtu d'habits de guerrier, et ayant à ses pieds l'aigle, seul oiseau qui puisse regarder le soleil. Comme chez les Perses, Belenus ou le soleil avait une compagne; c'était Belisana, Belinuncia ou la lune, qui se confondait avec Venus ou même Minerve. Un lac lui fut consacré dans le Gevaudan.

Mars portait chez les Gaulois le nom de Camulus et le surnom de Scyomon (riche), parce que c'était à lui qu'ils consacraient toutes les dépouilles des vaincus.

L'histoire cite un exemple frappant de cette coutume. L'an 642 de Rome, 112 ans avant Jesus-Christ, les Gaulois, ayant défait l'armée du proconsul Cépion, jetèrent (en l'honneur de Mars) toutes les dépouilles de cette armée dans les fleuves, dans les lacs ou dans des goufres; et les soldats qui échappèrent aux flèches et aux javelots du vainqueur furent ensevelis dans les ondes avec leurs richesses.

Leur dernier dieu était Saturne, qu'ils prétendaient leur avoir enseigné à offrir à Jupiter des victimes humaines, et qui lui-même avait offert son fils en holocauste, mythe qui se retrouve dans presque toutes les anciennes mythologies, et qui établit encore un rapport entre ce culte et celui des Hébreux, dont le père offrit Isaac au Seigneur.

Sous Tibère, le culte gaulois fut interdit; mais il reparut sous Alexandre Sévère, et sous Aurélien et Dioclétien. Ce culte avait de profondes racines chez ces peuples; car, sous Théodebert Ier, des Gaulois s'étant emparés du pont de Pavie, jetèrent les corps des ennemis dans le Pô, en l'honneur de Mars, et comme prémices de la guerre. Au reste, on retrouve des traces de ce culte. chez les peuplades sauvages de la Bretagne, jusqu'aux dixième et onzième siècles.

POËMES DU MOYEN AGE.

L'étude des littératures de l'antiquité est devenue depuis quelques siècles si exclusive et si universelle, qu'elle a presque complètement étouffé la connaissance des littératures intermédiaires. Il semble que le moyen âge tout entier n'ait été qu'une période inculte et tout-à-fait illettrée, et que la poésie française n'ait commence à naître que depuis qu'elle s'est prise à imiter la poésie des Grecs ou celle des Romains. Nos compositions nationales ont disparu en bloc de la scène du monde; elles se sont perdues dans l'oubli, elles se sont ensevelies dans l'obscurité des vieilles bibliothèques, et l'imprimerie n'a pas daigné leur faire l'honneur de les retirer du tombeau, et de les remettre en lumière par sa puissante action. Ce que nos pères avaient admiré, ce dont ils s'étaient inspirés, ce qu'ils avaient chanté dans les joies de leurs fêtes patriotiques, et dans les jours glorieux de leurs combats, nous, postérité ingrate et dédaigneuse, nous ne l'avons pas même connu. La fameuse chanson de Roland, cette marseillaise de l'ancienne monarchie, est si complètement sortie de tout souvenir, que l'on en est venu à ne plus savoir seulement ce que c'était; la mémoire de tant de poetes français célèbres chez nos pères s'est effacée comme celle de ces merveilleux constructeurs de cathédrales qui se sont contentés de nous laisser leurs œuvres sans y joindre leur nom. A partir du seizième siècle, on n'a plus eu d'amour et de respect que pour l'antiquité, et le tribut payé par Boileau dans son Art poétique, à ses illustres devanciers du moyen âge, s'est réduit à ces deux vers:

> Villon fut le premier qui, dans ces temps grossiers,
> Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers

Le législateur du Parnasse aurait dû rendre meilleur hommage à ceux qui peu à peu avaient su préparer la belle et harmonieuse langue dont il se servait lui-même pour imiter Horace et Juvénal; il aurait dû en parlant des règles de la rime s'inquiéter un peu davantage de ceux qui avaient su racheter par cet ornement sonore le manque d'harmonie de notre idiome, et nous faire connaître les pères de la césure et de l'alexandrin. Mais que pouvait être la vieille nationalité française pour une génération qui ne regardait naître la France qu'à partir du règne du grand roi? Que pouvaient être nos romanciers, et les vieux joueurs de vielle de nos châteaux gothiques, pour ces beaux esprits si justement ridiculisés par le haut bon sens de Molière, qui, loin de se faire honneur des traditions de leur pays, ne rêvaient que de s'habiller à l'antique, et de changer nos mœurs et nos façons pour les mœurs et les façons des classiques habitans de Rome et de la Grèce? Nos pauvres vieux poëtes ont donc eu un triste sort: exaltés, chantés, vénérés pendant quatre cents ans, ils sont tombés dans une telle infortune, qu'on a paru ne plus se souvenir de leur existence. Après avoir appartenu pendant si long-temps au peuple lui-même, ils n'ont plus appartenu qu'aux curieux et aux érudits.

Ces poëmes forment l'ensemble de la littérature française du onzième au treizième siècle. Il y en a un grand nombre de perdus, mais ceux qui sont venus jusqu'à nous en manuscrit sont encore fort nombreux, et plusieurs possèdent une valeur littéraire incontestable. Les plus anciens, mais aussi les plus altérés par l'influence du temps et des transformations postérieures, sont ceux de la *Table Ronde*: ils se rapportent aux évènemens guerriers du cinquième siècle chez les Bretons, qui, commandés par Arthus, maintinrent leur indépendance contre les Barbares. Les poëmes qui se rapportent à la période glorieuse de Charlemagne sont ceux qui ont eu le plus d'éclat et de célébrité. Ils sont ordinairement compris sous le nom de *Romans des douze Pairs de France*. Ils sont relatifs aux diverses guerres soutenues par ce puissant empereur des Francs, et ornés de tous les embellissemens poétiques qu'un intervalle de quelques siècles avait dû nécessairement produire dans l'histoire de ces grandes expéditions. De ces nombreux poëmes les plus authentiques sont: *Agolant* ou la guerre en Italie contre les Sarrasins; *Jean de Lanson* ou la guerre de Lombardie; *Guteclin de Sassoigne* ou la guerre de Saxe contre Witikind; les *Quatre fils Aimon*, et *Girard de Vianne* ou les guerres d'Auvergne et de Dauphiné; *Ogier le Danois*, et *Roncevaux* ou la guere d'Espagne; d'autres, commme *Gerard de Roussillon*, se rapportent à l'époque de Charles Martel, ou, comme *Garin le Loherain* et *Berte aus grans piés*, à celle de Pepin le-Bref. Enfin, il y en a qui nous font remonter au règne de Louis-le-Débonnaire et à celui de Charles-le-Chauve.

On commence à sentir aujourd'hui toute l'importance de ces ouvrages, non seulement à cause de la multitude d'indications précieuses qu'ils nous fournissent sur la géographie de l'ancienne France, sur des hommes autrefois célèbres que l'on ne saurait connaître que par eux, sur l'histoire d'une foule de villes et de seigneuries, sur celle du droit féodal, et de la constitution poétique primitive; mais même sous le pur rapport d'art, et à cause des vives lumières qu'ils répandent sur les origines de notre littérature. Déjà vers la fin du dix-huitième siècle, les romans de Caylus et de Tressan, *Amadis de Gaule*, *Gerard de Nevers*, et diverses autres compositions semblables puisées dans les traditions de l'ancienne France, avaient jeté dans le public un premier signal d'attention. Mais ces premières tentatives n'étaient qu'une chose bien imparfaite et bien faible, et il était réservé à notre génération de remonter d'un pas plus déterminé et plus ferme vers ces trésors perdus des anciens âges. C'est ce qu'elle a en effet entrepris, et elle a déjà accompli une partie de sa

tâche en donnant le jour de la publicité aux plus remarquables de ces infortunés poèmes.

Les anciennes poésies françaises, ainsi que celles d'Homère et de tous les peuples primitifs, étaient faites pour être chantées. La nécessité de les retenir de mémoire rendait ce secours nécessaire. Le chant était accompagné par le son de la vielle ou de la harpe. Un bon ménestrel devait savoir par cœur un certain nombre de ces poèmes, de même qu'aujourd'hui un acteur connaît les rôles principaux du répertoire, et il choisissait, suivant la nature de ses auditeurs et l'à propos des circonstances, les morceaux qu'il convenait le mieux de faire entendre. Ainsi faisaient ces poetes entretenus à la cour des rois, dont Homère fait si souvent mention, les rhapsodes grecs postérieurs à Homère, et les bardes du nord. Tantôt ils chantaient le récit d'un combat ou celui d'un tournois, tantôt une chasse, tantôt une prière, tantôt un mariage. C'est dans ce but que la masse du poème se trouve toujours divisée par couplets plus ou moins étendus, dont chacun forme un sens complet, et peut sans inconvénient se détacher de l'ensemble comme une composition à part. L'entrecroisement des rimes masculines et féminines, qui est aujourd'hui une des règles de la haute poésie, n'était pas alors d'usage. La rime était souvent dans chaque couplet toute féminine ou toute masculine, et même en général elle se répétait d'un bout à l'autre. Dans quelque poèmes, les rimes sont même entrecroisées par couplets, c'est-à-dire, que dans un couplet de cinquante à soixante vers, par exemple, les rimes e ant en *er*, les rimes dans le couplet suivant sont toutes en *ère*. Les vers étaient de dix ou douze syllabes avec un repos placé après la quatrième ou après la sixième syllabe, et nécessité par l'exigence du chant. Telle est l'origine de notre rhythme poetique. On le retrouve encore avec ses caractères primitifs dans quelques vieilles chansons populaires, telles que le *comte Orri*, ou Malbrough. Nous demandons même la permission, afin de mieux fixer ce que nous voulons dire sur la mesure ancienne, de citer ici cette chanson que tout le monde sait par cœur, et que toutefois peu de personnes, sans doute, s'aviseraient de choisir pour sujet d'une remarque litteraire. Mais M. Paulin Paris, a qui nous empruntons une partie des détails qui précèdent, a bien fait à cette chanson l'honneur de la recueillir dans le beau travail qu'il a mis en tête de son édition de *Berte aus lons piés*, et il nous est assurement permis d'en faire autant. On y retrouve, quoiqu'elle soit d'un âge comparativement assez moderne, tous les rudimens de l'ancienne versification française.

> Madame à sa tour monte, — si haut qu'el' peut monter;
> Elle aperçoit son page, — de tout noir habillé.
> Beau page, mon beau page, — quel' nouvelle aportés?
> La nouvel' que j'aporte, — vos beaux yeux vont pleurer;
> Monsieur Malbrough est mort, — est mort et enterré, etc.

Cette constance de la rime dans d'assez longs morceaux était une difficulté de plus que les trouvères avaient à vaincre; aujourd'hui que tous les mots de la langue sont fixés, et qu'il n'est plus permis aux poètes de les altérer en aucune façon pour leur commodité, cette difficulté serait sans doute bien plus grave encore. Mais alors, comme on le voit par plus d'un exemple, il n'était pas fort malaisé d'en venir à bout.

Il résultait de là une certaine monotonie qui s'accordait sans doute parfaitement bien avec celle du chant; car il ne faudrait pas se figurer que ces chants fussent bien riches ni bien variés: la musique des complaintes, celle de certains chants d'Eglise, ou d'anciennes chansons qui en quelque pays ont encore cours dans les villages, donnent idée des accords dont se servaient les trouvères. Les poèmes portent en une foule d'endroits la preuve qu'ils étaient faits pour être chantés, et on le sait d'ailleurs par bien d'autres témoignages. Ainsi dans *Gerars de Nevers*, lorsque ce preux se déguise en trouvère pour retourner dans son ancien domaine, le poète nous le représente chantant devant les bourgeois sur la place de Nevers, puis dans l'intérieur du château :

> Lors vesti un viex garnement (un viel habillement)
> Et pend à son col une vielle;
> Car Girars bel et bien viele (joue de la vielle)...
> Borjois l'esgardent plus de vint
> Qui disoient tout en riant :
> « Cist (ce) jongleur vient por noiant (pour rien),
> » Quar toute jor (jour) porroit chanter
> » Que nus (aucun) ne l'allast ecouter »
> . . . .
> Lors commence, si com moi semble
> Ces vers de *Guillaume au Cornez*,
> A clere vois et a dous sons, etc.

Voilà donc pourquoi ces poèmes étaient désignés par leurs contemporains sous le nom de chansons. C'étaient des séries de chansons enchainées l'une à l'autre par le lien d'une fable commune. La fameuse *chanson de Roland* ou *de Roncevaux*, que l'on s'est long-temps représentée comme analogue à ce que nous nommons encore aujourd'hui une chanson, n'était autre chose que le poeme sur l'expédition d'Espagne, duquel on détachait pour le chanter tel morceau que l'on voulait. Cette chanson n'est donc pas perdue; c'est le vieux roman connu sous le nom de *Canchons de Roncevals*, et qui existe encore parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, et qui dès aujourd'hui est rendu au public. Dans un passage d'un vieux poeme qui nous représente Taillefer chantant Roland, il ne s'agit donc pas d'une ballade, mais de quelques morceaux détachés de la masse du poème, comme nous venons de voir Girars de Nevers en détacher un à son gré dans celui de *Guillaume au cornés*.

> Taillefer qui mult bien cantoit
> Sur un ceval qui tost (vite) alloit
> Devant as s'en aloit cantant
> De Carlemane et de Rolant,
> Et d'Olivier, et des vassaus
> Qui moururent à Rainscevaus.

C'est dans ces vieux poèmes que réside la poésie épique de la nation française, et c'est pour cela qu'ils sont dignes d'être traités avec la plus haute considération. Ils appartiennent au berceau de notre nationalité, comme ceux d'Homère à la nationalité de la Grece. Un poeme épique n'est pas celui qui n'intéresse qu'un homme, comme la *Henriade*, par exemple, c'est celui qui intéresse tout un peuple, comme l'*Enéide* ou *Roncevaux*, ou même tous les peuples d'une même religion, comme la *Messiade*, ou le *Paradis perdu*. Dans un autre article, nous compléterons ces premières idées en faisant connaître avec plus de détails une de ces compositions de la littérature du moyen âge. Nous choisirons le poème de *Berte aus lons piés*, un des meilleurs poèmes d'Adenès, le roi des ménestrels à la cour du successeur de saint Louis.

LE WALHALLA OU LE PALAIS DES HÉROS,

EN BAVIÈRE.

Ce palais s'élève sur une montagne, au milieu de la vaste plaine du Danube, dans le centre de la Bavière, près du village de Donaustauf, et à environ quatre milles de Ratisbonne; les eaux du Danube baignent le pied de la montagne. Des hautes collines verdoyantes, dont l'une est couronnée par les ruines du château de Stauff, forment autour un amphithéâtre naturel.

La première pierre fut posée par le roi de Bavière, le 18 octobre 1830, anniversaire de la bataille de Leipzig : triste anniversaire!

Ce superbe édifice, si poétiquement et si majestueusement situé, est destiné à recevoir les bustes et les statues des hommes illustres de l'Allemagne de tous les siècles.

Il est d'ordre dorique, de dimension colossale, entièrement construit de marbre gris-blanc. Les colonnes et les ornemens intérieurs sont d'un marbre plus fin tiré des carrières de Bavière.

L'architecte du Walhalla est le baron Klenze, qui a aussi donné les plans de la glyptothèque et de la pinacothèque (voyez p. 260 et p. 309).

Aux frontons des deux côtés seront placés des morceaux de sculpture des premiers artistes de Bavière.

L'intérieur du Walhalla est un carré oblong, dont les murailles sont ornées d'une frise sculptée représentant les migrations, les coutumes religieuses, les mœurs, les guerres et le commerce des anciens Germains. Sous la frise, entre des pilastres de marbre rouge, surmontées de chapiteaux ioniques de marbre blanc, seront rangées les statues des grands hommes.

L'idée qui a fondé le Walhalla est grande, et il n'est pas de nation qui ne s'honorât en l'adoptant et en imitant son exécution hardie.

Nous ne connaissons point d'opinion religieuse ou philosophique, généralement professée, qui ne sanctionne à quelque



(Le Walhalla, ou palais des Héros, dans la plaine du Danube, en Bavière.)

degré la recherche de la reconnaissance publique et l'amour de se survivre glorieusement à soi-même dans les souvenirs de l'humanité. Fût-on malheureusement porté à croire même à la vanité et au néant de ces nobles désirs, on ne saurait certainement en contester l'utilité et le profit pour la société. On ignore combien de généreuses tentatives le Walhalla de l'Angleterre, l'abbaye de Westminster a encouragées. Au signal d'une bataille, lord Nelson s'écriait : *La victoire* ou *l'abbaye de Westminster!* Cette parole est plus belle que le cri du héros antique : Vaincre ou mourir. On y sent une plus généreuse confiance et plus d'amour. Il y avait dans le cœur de Nelson cette pensée : « Vivant ou mort, » je mériterai la reconnaissance de la patrie ! » Un tel élan n'est pas seulement honorable pour l'individu, il l'est aussi pour le pays qui l'inspire. On peut juger de la moralité d'un peuple sur sa piété plus ou moins grave et persévérante envers la vertu et le génie. Si toute société doit avoir un code pénal, elle doit avoir aussi un panthéon : alors elle peut compenser du moins la sévérité sanglante de ses lois contre ses enfans criminels, par la dignité, par la sainteté des récompenses qu'elle décerne à ses enfans héroïques : si elle punit, elle recompense; si elle a des supplices, elle a des couronnes; si elle a l'anathème, elle a l'apothéose.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

PIERRE PUGET.



(Musée du Louvre; Sculpture moderne. — Milon de Crotone, par Pierre Puget.)

Comme Michel-Ange Buonarotti, avec lequel il a de frappans rapports, Pierre Puget, appartenait à une illustre famille qui joua un grand rôle à la cour des comtes de Provence de la première branche d'Anjou; comme le célèbre artiste florentin, il fut peintre, architecte et sculpteur; comme lui il n'eut d'autre modèle que la nature; comme

lui encore il refusa d'encenser le pouvoir, et de soumettre son génie à d'autres inspirations que les siennes propres. Il naquit à Marseille, le 31 octobre 1622, et triompha d'une mauvaise éducation et des obstacles de toutes sortes qui contrarièrent sa vocation, obstacles parmi lesquels il faut compter en première ligne la misère à laquelle il ne parvint à se soustraire qu'après bien des années d'une noble et courageuse persistance. Pendant sa première jeunesse, la France n'offrait point encore les établissemens utiles fondés par Louis XIV pour aplanir au génie la route des beaux-arts, et l'Italie, lorsqu'il y alla chercher un maître et des modèles, était tombée dans une décadence dont elle ne devait plus se relever.

A l'âge de quatorze ans, il fut placé auprès d'un constructeur de galères nommé Roman qui, au bout d'une année, ne trouvant plus rien à lui enseigner, se reposa entièrement sur lui de la construction d'une galère qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de construction et de sculpture navale. Si Puget eût voulu continuer de marcher dans la route que lui ouvrait un si brillant début, il fût sans doute parvenu plus rapidement à l'honorable aisance qu'il ne put conquérir que long-temps après; mais il brûlait du désir de voir l'Italie, et de continuer ses études de peinture dont la nécessité avait pu seule le détourner pour un moment; il partit donc presque sans ressources, et fut arrêté à Florence par le manque absolu d'argent. Forcé d'entrer dans l'atelier d'un sculpteur en bois, il se rendit bientôt nécessaire à son maître qui le retint pendant un an, le traita comme son fils, et lui donna enfin les moyens de se rendre à Rome, où, recommandé à Pierre de Cortone, il fut promptement accueilli dans l'atelier de ce maître. Mais Puget reconnut bientôt qu'il s'était engagé dans une fausse voie; ni l'affection que lui témoignait le Cortone, ni l'offre qu'il lui fit de la main de sa fille, ne purent alors le retenir, et, en 1643, Puget était de retour à Marseille. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que le duc de Brézé, amiral de France, le chargea de dessiner et de faire exécuter un vaisseau de guerre qui surpassât en magnificence tout ce qu'on avait vu de plus beau en ce genre. Ce fut alors que Puget, âgé de vingt et un ans, inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes, et de figures en bas-relief et de ronde bosse qu'on imita promptement dans les divers ports, et qui ont fait pendant long-temps l'admiration de toute l'Europe. Ce bâtiment, dont la décoration présentait des allégories en l'honneur d'Anne d'Autriche, fut appelé *la Reine*, et fut terminé en 1646. Puget fit encore un voyage en Italie, et continua de se livrer à la peinture jusqu'en 1655, époque où, atteint d'une maladie grave, il fut contraint de renoncer à cet art que les médecins jugeaient contraire à sa santé; il se voua alors tout entier à la sculpture en marbre dont il ne s'était pas encore occupé d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'Hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvrage; cet édifice est entièrement de lui, il en a été l'architecte et le sculpteur. Le Bernin, lorsqu'il vint en France, eut la générosité de dire, après avoir vu ce monument, qu'il s'étonnait d'avoir été appelé *puisque le roi possédait un si habile artiste*. Disons à ce propos que fort heureusement le roi ne *possédait* pas notre illustre Pierre Puget. Cette expression, si applicable à Lebrun, à Girardon, et à d'autres habiles et ingénieux talens du grand siècle, est repoussée par la vie entière du grand artiste, de l'artiste fier et indépendant qui répondait à Louvois: « Le roi peut facilement trouver des généraux » parmi le grand nombre d'excellens officiers qu'il a dans » ses troupes; mais il sait bien qu'il n'y a pas en France » plusieurs Puget. Ne vous étonnez donc pas, monsieur, de » me voir exiger un traitement égal à celui d'un général » d'armée. » Au reste, Louis XIV appréciait le caractère et le mérite de Puget beaucoup mieux que M. Louvois. » Monsieur, disait le prince à François Puget, votre frère » est grand et illustre; il n'y a personne dans l'Europe qui » le puisse égaler. »

Puget n'eut point de vie privée, c'est-à-dire que l'amour de l'art absorba toutes ses autres affections, et que la postérité compte ses années par ses ouvrages; il est cependant un sentiment dans lequel il porta toute l'ardeur, tout l'enthousiasme dont regorge sa vie d'artiste. Puget aima Marseille, sa patrie, comme il aima son art. Toujours entraîné en Italie par les séductions que cette belle contrée exerce sur tant d'organisations opposées, il ne pouvait y être retenu par la vogue qu'y obtenaient ses ouvrages, et par les avantages pécuniaires dont il y jouissait, et on le revoyait bientôt à Marseille, discutant, avec des administrateurs incapables de l'apprécier, les plans d'embellissement qu'il était forcé de leur soumettre, et faisant bon marché de ses intérêts, pourvu qu'il lui fût permis de parer sa chère patrie de quelque merveille de plus.

Assez de biographies ont analysé et daté les moindres ouvrages de Puget; nous nous bornerons ici à désigner ses principaux chefs-d'œuvre. En peinture, parmi de nombreux tableaux presque tous religieux, on admire surtout celui du Sauveur, en présence duquel Pierre Julien disait que Puget était aussi grand peintre que grand sculpteur. En architecture, on ne peut citer, outre l'Hôtel-de-ville de Toulon, que l'église de l'hospice de la Charité, la halle, et quelques grands hôtels de Marseille, car ce fut surtout par ses plans que Puget se montra grand architecte. Il ne fut appelé à exécuter que ceux qui exigeaient le moins de génie et de dépense.

Il n'en fut pas ainsi de la sculpture dont il a laissé de nombreux et admirables monumens. Les plus remarquables sont: le Milon de Crotone, acquis par Louis XIV, et placé alors dans le parc de Versailles ainsi que son groupe d'Andromède. L'Hercule français, commencé pour le surintendant Fouquet, et qu'on voit aujourd'hui dans une des salles d'assemblée de la Chambre des Pairs. Une statue de saint Sébastien, dans l'église de Carignan à Gênes. Les plus beaux ouvrages de Puget sont encore aujourd'hui dans cette ville, où il fut toujours dignement accueilli. La famille Sauli et la famille Lomellini le gratifiaient chacune d'une pension de trois cents louis, et lui payaient en outre ses ouvrages. La maison Doria l'avait chargé de la construction d'une église quand, sur les conseils de Bernin, Colbert le rappela en France, où il lui donna 3 600 francs d'appointemens en le nommant *directeur de la décoration des vaisseaux* à Toulon.

Puget avait pris pour devise ce proverbe: *Nul bien sans peine*, et il ne passa jamais un jour sans travailler. Voici, à ce propos, ce qu'il écrivait en 1683 à Louvois, et dont nous avons précédemment rapporté quelques mots: « Je suis » dans ma soixantième année, mais j'ai des forces et de la » vigueur, Dieu merci, pour servir encore long-temps. Je » suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que » soit la pièce. »

En 1694, année de sa mort, Puget travaillait avec toute l'énergie de son talent au beau bas-relief de la peste de Milan, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la santé.

La ville de Marseille a fait élever à ce grand homme devant la maison qu'il habitait, rue de Rome, une colonne surmontée de son buste, et portant cette inscription: *A Pierre Puget, sculpteur, peintre et architecte, Marseille sa patrie qu'il embellit et honora.*

Le sel en Sénégambie. — Le sel est une des denrées les plus recherchées et les plus rares en Sénégambie. Quand les enfans de ce pays peuvent sucer des morceaux de sel gommés, ils éprouvent le même plaisir que ceux d'Europe à qui l'on donne des bonbons. Dire qu'un homme mange du sel

avec ses alimens, c'est la même chose que dire qu'il est riche. Les voyageurs européens souffrent beaucoup de la rareté de cette denrée. Il paraît que l'usage continuel des végétaux donne un besoin de sel dont on ne peut se faire une idée lorsqu'on ne l'a pas éprouvé.

Attaque d'une baleine contre un navire; Détresse de l'équipage. — En 1820, le 13 novembre, un navire américain, *l'Essex*, se trouvant dans la mer du Sud, par 47° de latitude, aperçut un groupe de baleines vers lesquelles il se dirigea; arrivé au milieu des cétacés, il mit les canots à la mer. Chacun de s'embarquer et de sauter à son poste: les rameurs se courbent sous leurs avirons, et les harponneurs se préparent à profiter de l'aubaine que le ciel leur envoie. La petite flotille s'avançait rapidement, et le navire la suivait de près. Tout-à-coup on vit la plus grosse baleine se détacher du groupe avec lequel elle semblait réunie comme en famille, et dédaignant les faibles embarcations, s'élancer droit sur le navire, qu'elle prit sans doute, et non sans raison, pour le chef de cette armée d'ennemis. Du premier choc, elle fracassa une partie de la fausse quille, et elle s'efforça ensuite de saisir entre ses mâchoires quelque partie des œuvres vives; ne pouvant réussir, elle s'éloigna de deux cents toises, et revint frapper de toute sa force la proue du bâtiment. Le navire qui filait alors cinq nœuds (environ huit pieds par seconde), recula à l'instant avec une vitesse de quatre nœuds (environ six pieds quatre pouces par seconde). Il en résulta une vague très haute; la mer entra dans le bâtiment par les fenêtres de l'arrière, en remplit le coque, et le fit coucher sur le côté. Vainement les canots arrivèrent, il n'était plus temps de sauver *l'Essex*. Tout ce qu'on put faire, en enfonçant le pont, fut d'extraire une petite quantité de pain et d'eau que l'on déposa dans les canots.

Après trois jours d'attente, aucun navire ne paraissant dans ces parages, les canots se décidèrent à faire voile vers des mers plus fréquentées; contrariés par les vents, ils ne purent aborder, le 20 décembre, qu'à l'île Ducie (latit. 25° S., longit. 127° O.); mais ne trouvant sur ce rocher volcanique qu'un peu de bois et de broussailles, et pas de nourriture, les canots la quittèrent huit jours après, y laissant trois matelots qui refusèrent de s'embarquer.

Le 13 janvier suivant, un baleinier rencontra un des canots, et en recueillit les marins; le second canot ne fut rencontré en mer par un autre baleinier américain que quatre-vingt-dix jours après avoir quitté l'île Ducie. Il ne restait de tous les hommes qui le montaient que le capitaine et un mousse: les autres avaient péri. Il est douloureux de dire qu'ils avaient servi successivement à prolonger la vie de leurs compagnons. Pour la dernière fois on avait tiré au sort dans la journée, et le mousse avait eu le mauvais lot: la rencontre du navire américain lui sauvait la vie. — Quant aux trois matelots restés dans l'île de Ducie, ils furent ramenés par le capitaine Reine de la Nouvelle-Galles du Sud, qui, en quittant Valparaiso, se porta à leur secours. Au coup de canon qu'il tira dès son arrivée auprès de l'île, il vit sortir d'une caverne trois hommes réduits à un indéfinissable degré de maigreur; malheureux qui s'étaient nourris seulement de graines et de racines depuis plusieurs mois.

LES PANGOLINS.

Parmi les animaux que les naturalistes désignent sous le nom collectif d'édentés, les seuls qui méritent véritablement cette qualification sont les pangolins et les fourmiliers, puisque tous les autres ont au moins des molaires, et que quelques uns même sont pourvus de longues et fortes canines.

En voyant des êtres dont les mâchoires sont constamment aussi dégarnies que celles de l'enfant qui vient de naître, on a peine à concevoir comment ils peuvent se procurer leur subsistance, et on croit volontiers qu'il sont sans cesse exposés à mourir de faim. Cependant, quand on les trouve, ils n'ont pas l'air d'avoir pâti; ils ne peuvent à la vérité manger de la chair, comme les tatous, ou broyer des feuilles, comme les paresseux; ils ne peuvent même écraser des insectes un peu consistans, tels que les gros coléoptères, ainsi que le font dans notre pays les hérissons, et ils sont réduits à vivre de très petits insectes, de fourmis et de termites. C'est un singulier genre d'aliment pour un animal comme le tamanoir, par exemple, qui atteint la taille de l'ours; j'en ai tué un pourtant qui avait sur les côtés une couche de graisse épaisse de deux doigts. Il est vrai que la petitesse de la proie est compensée par son abondance et par la facilité avec laquelle le chasseur peut se la procurer.

Nous avons en France un animal qui se nourrit aussi de fourmis, et qui se trouve fort bien de ce régime; car il est souvent très gras, surtout vers la fin de l'automne. Ce n'est pas un quadrupède, il est vrai: c'est un oiseau, le pic-vert; mais les moyens dont il a été pourvu pour attraper les insectes sont au reste très analogues à ceux qui ont été accordés aux fourmiliers. Un bec conique et très résistant, une grande force dans les muscles du cou, permettent à l'oiseau d'entamer l'écorce des arbres, sous laquelle les insectes ont cru trouver un refuge; puis il fait pénétrer dans l'ouverture une langue étroite, démesurément longue et enduite d'une matière visqueuse, à laquelle s'attachent, bien malgré elles, les pauvres fourmis qui se trouvent sur le passage de ce dard vivant. Les pangolins et les fourmiliers entament les dures murailles des fourmilières et des buttes de termites avec leurs puissans ongles, et quand l'ouverture est suffisante pour passer le doigt, ils y enfoncent profondément leur langue qui ressemble à un énorme ver de terre, et la retirent toute couverte d'insectes pris à la glu. J'ai mesuré la langue d'un tamanoir récemment mort, et la partie que je faisais sortir hors de sa bouche, en tirant très modérément, n'avait pas moins de 19 pouces de longueur; la bouche chez cet animal est démesurément petite.

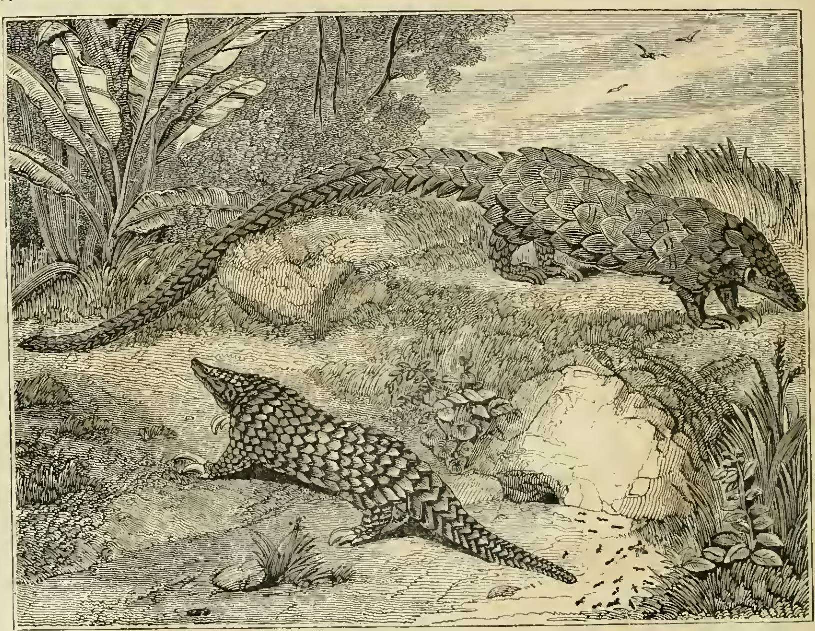
Outre les ressemblances que nous venons de signaler entre les fourmiliers et les pangolins, on en pourrait montrer plusieurs autres, si on considérait ces animaux sous le rapport de l'organisation intérieure; mais, sous le rapport de l'aspect extérieur, ils diffèrent beaucoup entre eux, tant par la taille que par la proportion des diverses parties et surtout par la nature des tégumens. Le fourmilier à deux doigts, qui n'est guère plus grand qu'un rat, a le poil laineux très fin et aussi doux que celui d'un agneau nouveau-né; le tamandua, qui est de la grandeur d'un renard, a le poil assez gros, mais brillant et bien couché; le tamanoir, dont la taille est égale à celle de l'ours, a un poil long, grossier, sans éclat, sans élasticité, et comparable à de l'herbe desséchée. Quant aux diverses espèces de pangolins, elles offrent toutes, au lieu de poil, des écailles imbriquées, et avec cette seule différence que, chez les espèces asiatiques, les écailles sont mousses et que, dans l'espèce africaine, elles sont armées d'une forte pointe.

Les écailles, chez les pangolins, revêtent le dessus de la tête, le dos, les flancs, l'extérieur des jambes et la queue; le reste du corps est couvert d'un poil serré chez une des espèces, et, chez les deux autres, d'une peau presque nue. Les écailles sont tranchantes sur le bord; il ne paraît pas que l'animal puisse les dresser à volonté, comme fait le hérisson avec ses piquans, mais elles se relèvent quand le pangolin se roule sur lui-même, ce qu'il ne manque jamais de faire à l'approche d'un ennemi. « Ces écailles, dit Buffon, sont si dures et si poignantes qu'elles rebutent tous les ani-

maux de proie : c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste ; les plus cruels et les plus affamés, tels que le tigre et la panthère, ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils se font des blessures douloureuses dès qu'ils veulent les saisir ; ils ne peuvent ni les violenter ni les écraser en les surchargeant de leur poids. Le renard, qui craint de prendre avec la gueule le hérisson en boule, dont les piquans lui déchirent le palais et la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds et le pressant de tout son poids : dès que la tête paraît, il la saisit par le bout du museau, et met ainsi le hérisson à mort ; mais les pangolins, une fois enroulés, présentent de tous côtés des lames tranchantes sur lesquelles la patte du tigre n'appuierait pas impunément. »

Au reste, lorsque les pangolins se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse et uniforme : leur corps en se contractant se met en peloton ; mais leur grosse queue reste en dehors et sert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure, par laquelle on croirait que ces animaux pourraient être saisis, se défend d'elle-même, car elle est mieux armée encore que le reste.

Tous les pangolins ont le corps allongé, demi-cylindrique ; la tête amincie vers le bout ; les yeux petits, ronds et placés très bas ; ils n'ont point de conque d'oreilles, quoique, dans la vignette le pangolin à longue queue paraisse en présenter une ; mais c'est seulement la faute du graveur. Les membres sont courts et terminés dans toutes les espèces par cinq fortes griffes. On a cru qu'il n'y en avait que quatre dans le pangolin d'Afrique, parce



(Les Pangolins.)

qu'on n'avait observé que des individus mutilés. Ce qui distingue principalement cette espèce des deux autres, c'est la longueur de la queue qui est plus que double de celle du corps. Dans l'espèce du Bengale, la queue au contraire est plus courte que le corps, mais à sa base elle est presque aussi grosse, de sorte qu'en le prenant d'une extrémité à l'autre, l'animal a la forme d'un fuseau sans rétrécissement marqué au devant des épaules ou en arrière de la croupe. Cette configuration, qui est aussi celle de beaucoup de sauriens, a contribué, avec l'armure écailleuse, à faire prendre le pangolin pour un lézard, et c'est sous ce nom qu'il a été le plus souvent décrit ; mais c'est bien un vrai mammifère, c'est-à-dire un animal qui produit des petits vivans et les nourrit du lait de ses mamelles.

Le pangolin indien a été connu de quelques naturalistes grecs, et Elien en parle sous le nom de Phattagen. Buffon a adopté ce nom en le changeant en celui de Phatagin ; c'est mal à propos qu'il l'a appliqué à l'espèce africaine.

Le pangolin de Java a la queue moins grosse que le pangolin de l'Inde, moins longue que celui d'Afrique. Dans les trois espèces, les écailles sont très résistantes ; elles repoussent la balle, et on assure même qu'elles font feu sous le briquet. C'est sans doute à cause de leur extrême dureté que le pangolin a reçu dans la langue sanscrite un nom *vajracite*, ce qui signifie reptile pierreux, ou plus littéralement reptile pierre-de-foudre. Le mot pangolin, ou plutôt *peng goling*, fait allusion à une autre particularité et signifie animal qui s'enroule.

Les Indiens supposent de grandes vertus médicinales à plusieurs des parties du pangolin ; les Africains n'en font cas que comme d'un mets délicat. La chair, en effet, est tendre et blanche ; mais elle conserve ordinairement une odeur musquée qui la rend répugnante aux Européens.

LE CHATEAU DE FOIX.

La ville de Foix, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Arriège, remonte dans l'histoire à une origine assez recu-

lée. Du moins, dès le onzième siècle, il est question de son château, chez divers chroniqueurs, et plus recemment, cet édifice joua un rôle important dans les annales de cette cité. En 1272, le comte de Foix encouragé par la position inexpugnable, surtout alors, de la forteresse dans laquelle il était renfermé, ne craignit pas d'attirer sur lui la colère de Philippe-le-Hardi, et de braver ses menaces. Le roi de France, irrité de l'audace de son vassal, marcha contre lui avec une puissante armée, jurant de se rendre maître de la citadelle, et essaya de la faire emporter par assaut. Toutes ses tentatives furent inutiles. L'énorme rocher sur lequel elle était assise fit échouer les efforts des soldats, et Philippe songeait déjà à se retirer pour éviter le sort honteux qu'avait éprouvé avant lui, en 1210, l'armée croisée de Simon de Montfort, le terrible destructeur de l'Armée des Albigeois, quand l'idée lui vint de faire abattre, à quelque prix que ce fût, le bloc colossal qui mettait en sûreté son ennemi. L'entreprise n'était pas facile, car la poudre n'était pas encore



(Le Château de Foix, département de l'Ariège.)

inventée, et les travaux des mineurs étaient loin de leur perfection. Le roi cependant, avec ce courage et cette persévérance qui lui ont mérité depuis son surnom, mit ses soldats à l'ouvrage, et les encouragea tellement que bientôt de grands fragmens de roches se détachèrent (ainsi qu'on peut le voir sur le dessin que nous donnons ici), et que le comte effrayé de la manière dont la citadelle commençait à surplomber, s'empressa de demander sa grâce, que Philippe lui accorda.

Au seizième siècle, le châtau de Foix pris et repris durant les guerres de religion, par les catholiques et les protestans, eut beaucoup à souffrir. Il nous en est cependant resté trois tours, une ronde et deux carrées, dont la hauteur ainsi que la force sont imposantes, même de nos jours; elles furent long-temps habitées par les princes de la première maison de Foix, qui les portèrent gravées dans leurs sceaux. La tour ronde sert aujourd'hui de prison départementale. Son élévation, de la base au sommet, est d'environ 136 pieds, et son architecture de style gothique est belle et pittoresque. On doit cet édifice au comte Gaston Phébus qui le fit construire en 1362, et dont la prévoyance hérissa de pareilles défenses la plupart, non seulement des villes, mais encore la plupart des vallées et des bourgs de sa domination, ainsi que le témoignent le Béarn et les gorges pyrénéennes.

UN CHAMP DE BATAILLE
SOUS LOUIS XIV.

Rien n'est plus détestable que la guerre, et s'il est vrai que ce soit un mal rendu nécessaire par l'état actuel des rapports qui existent entre les nations, on doit convenir qu'on ne saurait trop en répandre l'horreur afin de propager par là chez tout le monde le désir de voir les relations internationales basées sur un meilleur pied. Les maux que cause la guerre sont si grands que l'on se contente la plupart du temps de les considérer d'une manière générale, dans leur ensemble, et sans pénétrer jusque dans l'analyse de leur détail : on compte le nombre des morts, mais on ne compte pas le nombre de minutes de souffrance de chacun d'eux.

On jette un voile sur ce qui mettrait trop d'affliction dans l'âme, et l'on aime mieux entendre le bruyant retentissement des escadrons ou les fanfares de la victoire, que le râle des mourans. Ainsi, dans ces glorieux tableaux de batailles, tels que les peintres ont l'habitude d'en faire, on aperçoit ordinairement en première ligne quelque troupe d'élite de généraux et d'officiers montés sur leurs brillans coursiers; au-delà, la perspective confuse des lignes de bataille à demi perdues dans la fumée et la poussière, et à peine, çà et là, et dans un lointain où ils disparaissent, quelques points obscurs représentant les morts et les blessés. Pourquoi ne se trouve-t-il pas un peintre qui prenne pour principal personnage de son tableau non pas le général qui triomphe et caracole sur son cheval, mais le malheureux blessé qui expire dans d'atroces souffrances et que les chevaux et ses propres amis foulent impitoyablement sous leurs pieds? Gros, dans son tableau de la bataille d'Eylau, a eu le courage de montrer Napoléon se promenant à cheval après l'action, et levant les yeux vers le ciel pour lui demander la fin de tant de maux; cela est beau! Mais que n'a-t-il pu, à côté de cette éloquente et silencieuse prière de l'empereur, nous faire entendre l'histoire des tortures endurées depuis le commencement de la bataille par ces pauvres blessés, à demi enterrés dans la neige comme dans un linceul blanc? Il y a souvent dans l'âme d'un seul homme qui souffre des abîmes de douleurs qui paraissent aussi immenses lorsque l'on y pénètre, que ce qui ressort à première vue de l'anéantissement d'une armée tout entière : la vie d'un homme est tout un monde, et ce qu'elle peut endurer avant de se faire violence et de sortir du corps est d'une profondeur infinie. Aucun spectacle n'est plus touchant pour nous que celui des individus, parce qu'il n'en est aucun qui entre mieux dans notre cœur, et le contraigne plus fortement à se mettre en participation de ce qu'il voit. On connaît l'histoire de cet homme qui, ayant été pendu de la main du bourreau et ayant eu le bonheur d'en revenir, a écrit le détail de ce qu'il éprouva depuis sa condamnation jusqu'au moment final; un de nos plus grands écrivains, M. Hugo, a aussi fait du dernier jour d'un condamné le sujet d'un de ses livres : ce sont là d'éloquens plaidoyers contre la peine de mort, car ils la rendent odieuse en montrant tout ce qu'elle a de cruel pour ceux qui en sont victimes. Imaginons qu'à la suite de ces suppliciés, sur le sort desquels tant de cœurs ont frémi et se sont attendris, un de ces nobles hommes qui sont morts pour leur patrie sur le champ de bataille, vienne comme eux, du fond de son tombeau, élever sa voix jusqu'à nous pour nous faire connaître à son tour le détail de son heure de mort : certes nous ne pourrions nous défendre d'une pitié profonde, et après l'avoir entendu nous ne réclamerions pas d'un moindre cœur l'abolition de la guerre que l'on ne réclame d'ordinaire l'abolition de la peine de mort. Ce récit, bien de nos vieux et chancelans guerriers des Invalides pourraient le faire sans doute, car plus d'un a été relevé du théâtre du carnage, plus voisin déjà de la mort que de la vie. Ajoutons donc par la pensée à un pareil recueil de dépositions funéraires les dépositions de ceux qui sont morts abandonnés et loin de nous, et nous aurons là contre la guerre la plus puissante protestation qui ait jamais été faite.

Mais on ne peut qu'imaginer ce concert de récits; il n'est pas possible d'entendre autrement qu'avec l'imagination tant d'âmes désolées. Tout ce que l'on peut faire pour essayer de marcher vers ce but, c'est de choisir et de faire entendre la voix d'un seul pour servir de représentation à toutes les autres. Nous croyons donc agir dans l'intérêt du bien et de l'humanité en faisant connaître les aventures d'un officier de Louis XIV qui eut le malheur d'être blessé et laissé sur le champ de bataille après l'affaire de Ramilhes. Il est inutile d'accompagner ce récit des réflexions qu'il suscite assez de lui-même. Cette infortune rappelle la parole stupidement atroce de ce paysan qui, chargé avec ses camarades d'enterrer les morts après une bataille, disait après avoir exécuté sa commission : — « Si nous avions voulu les croire, ils se prétendaient tous encore vivans. » — Mais combien, il faut le dire avec espérance, combien nos mœurs n'ont-elles pas changé depuis un siècle, et dans quels pays sauvages trouverait-on aujourd'hui des hommes semblables à ceux que cette narration va mettre en scène? Il n'y a que ceux de nos compatriotes qui sont morts parmi les loups et les corbeaux de la Russie, ou au milieu des fanatiques de l'Espagne, qui pourraient, en ouvrant le secret de leurs tombeaux, nous révéler des choses aussi atroces.

La scène commence avec la messe.

Le jour de la Pentecôte, comme les troupes étaient à leurs devoirs de piété, ne se doutant pas que l'heure du combat fût si proche, elles se virent brusquement attaquées par l'ennemi : les lignes furent bientôt en ordre et prêtes à riposter. Le prêtre demeura seul. Notre dessein n'est point de faire ici la description de cette bataille; nous n'avons à y suivre qu'un seul homme, et nous laissons le reste aux écrivains militaires.

Le chevalier de Fouquerolle, après avoir chargé avec emportement sur l'aile gauche de l'ennemi et l'avoir percé jusqu'à sa troisième ligne, se trouva tout-à-coup enveloppé, avec le petit nombre de cavaliers qui l'avaient suivi dans cette course intrépide, par les escadrons de l'ennemi. Blessé d'un coup de sabre à la tête, poussé par les assaillans dans un marais où la plupart de ses camarades périrent, il parvint enfin à s'échapper grâce à la vigueur désespérée de son cheval, et apercevant au loin son étendard, sans s'embarrasser des pelotons ennemis, au travers desquels il lui fallait passer, il s'était lancé à toute bride pour le rejoindre. Il avait déjà dépassé l'ennemi malgré les feux de mousqueterie dirigés contre lui, et se voyait sur le point de reprendre rang parmi ses camarades, lorsqu'un cavalier ennemi, mieux monté que lui et lui barrant le passage, lui tira à bout portant, et sans lui donner seulement le temps de faire face, un coup de pistolet qui lui emporta les deux yeux et presque la moitié du visage. Il fut aussitôt environné des autres qui l'obligèrent à mettre pied à terre, et qui, reconnaissant à son habit le corps dont il faisait partie, s'écrièrent qu'il fallait le tuer sans pitié. En même temps l'un d'eux lui tirant un second coup de pistolet lui brisa le crâne et le fit tomber. Alors on lui enleva son habit et le peu d'argent qu'il avait, et on l'abandonna au milieu du tumulte des hommes et des chevaux continuant leurs marches et contre-marches au risque de l'écraser.

« J'étais hors de combat, dit-il, et suivant toute apparence je devais être bientôt hors de tout besoin. J'étais étendu sur le champ de bataille, et baigné dans le sang qui coulait de mes blessures; je sentais mes forces s'affaiblir de moment en moment, et si je conservais encore un reste de connaissance, elle ne servait qu'à aigrir mes douleurs. J'entendais de tous côtés les plaintes et les cris des uns, les paroles que le désespoir et l'emportement mettaient dans la bouche des autres, les soupirs des mourans, et les mouvemens de ceux qui, surmontant leur mal, tâchaient de se retirer de ce cimetière animé. L'horreur de tant d'objets funèbres endormit, pour ainsi dire, mes maux. J'étouffai mes douleurs, et, ranimant un reste de vigueur, je me levai pour aller chercher du secours; mais chaque pas était une chute pour moi; mes pieds heurtaient à tous momens contre les corps de quelques morts ou de quelques mourans qui me faisaient trébucher; à peine m'étais-je relevé que je retombais. »

Après des tentatives inutiles pour se guider et pour trouver des secours, épuisé et accablé de souffrances, il s'aperçut que la bataille était finie, et entendant les croassemens des grenouilles du marais où il avait manqué se perdre, il comprit que la nuit était venue, et qu'il faudrait la passer dans cet état. Bientôt cependant il entendit la voix de quelques paysans qui étaient venus pour ramasser du butin sur

le champ de bataille; ces voix humaines réveillèrent l'espoir dans son âme: trouvant dans sa détresse des hommes en état de paix, il croyait avoir trouvé des frères et des sauveurs; mais il devait bientôt apprendre tristement le contraire. Il les appela donc, les conjurant de lui donner quelques secours; les paysans vinrent en effet à ses cris. — « Mais pour toute réponse, dit-il, ils achevèrent de me dépouiller, disant pourtant qu'ils étaient très touchés de ma situation, mais qu'enfin je n'en reviendrais pas; que ce qu'ils pouvaient faire de plus avantageux pour moi était de m'engager à prendre patience et à avoir confiance en Dieu. Des consolations si chrétiennes et si touchantes ne les attendrirent pas eux-mêmes, et ils eurent la cruauté de m'arracher jusqu'à ma chemise, toute trempée qu'elle était de mon sang. »

Les paysans le laissèrent donc, nu, transi, perdant son sang, et allèrent exercer les mêmes cruautés sur d'autres. Enfin ils revinrent encore, et le malheureux les ayant séduits par l'appât d'une riche récompense qu'il promettait de leur payer s'ils consentaient à l'emmener jusque dans leur village, ceux-ci consentirent en effet à le conduire avec eux après lui avoir jeté un sac à avoine pour se couvrir, et à condition qu'il se montrerait assez vivant pour être en état de les suivre. Le chevalier se leva aussitôt, rappelant à lui toute sa vie, pour ne pas les perdre et s'efforçant comme un pauvre suppliant de se tenir toujours sur leurs talons. Enfin les forces lui manquant, il perdit connaissance et tomba: ses conducteurs, le regardant comme un homme mort ou bien près de l'être, le laissèrent là sans se soucier de lui davantage et continuèrent leur route.

« Quelle fut ma surprise, dit-il, quand je me retrouvai seul et que je me vis abandonné de ceux dont j'espérais mon salut! Je les appelai, mais en vain, et je passai le reste de ma nuit en des douleurs et des faiblesses qui seules auraient pu terminer ma vie. J'avais bien eu raison, dans les différentes chutes que j'avais faites, de ne pas abandonner mon sac; il me fut d'une utilité plus grande que je ne le puis dire. Je m'en servis pour me garantir du froid. Il est vrai qu'en me soulageant d'un côté, il me faisait souffrir d'un autre: quand je voulais m'en servir comme d'une chemise, il m'ôtait la respiration. Je fus obligé à la fin de le mettre sur moi, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre. Ce fut avec cette couverture que je passai la nuit, au milieu d'un pré qui fut inondé de la pluie qui dura fort long-temps. Je me dis alors tout ce qu'un chrétien doit se dire en de pareilles extrémités, et je priai le Seigneur de permettre, s'il voulait m'appeler, que je pusse me mettre en état de paraître devant lui. J'attendis dans ces pensées l'arrivée du jour; les oiseaux me l'annoncèrent par leurs chants, et je leur sus bon gré du soin qu'ils semblaient prendre de dissiper mes peines. Je ne doutais pas qu'elles ne finissent bientôt après, quand j'entendis les cloches qui sonnaient le pardon, et les voix de quelques passans. Je me levai aussitôt, et les appelai de toutes mes forces, et je restai quelque temps debout pour me faire voir et pour tâcher de leur inspirer de la compassion. Mais ils furent si saisis en me voyant qu'ils restèrent quelques momens sans parler: après quoi ils me dirent de songer à mon âme, et que je n'avais pas long-temps à vivre. J'eus beau leur protester que je me sentais du courage et de la force, ils s'obstinèrent à me persuader le contraire, et s'en allèrent sans m'écouter davantage. Je fus donc obligé d'attendre dans la même place d'autres passans; j'en a[illegible] successivement qui repoussèrent mes prières comme avaient fait les premiers. Le reste de la journée ne fut pas plus heureux pour moi: j'eus encore quelques visites, mais elles me furent toutes également infructueuses. Quelque résigné que je fusse aux ordres de la Providence, je ne pus alors m'empêcher de me plaindre de la cruelle dureté de tant de personnes dont j'avais imploré l'assistance et qui me laissaient manquer de tout dans un lieu aussi fréquenté.

» Mais mon abandon devait durer plus long-temps. Je passai encore cette nuit, n'ayant d'autre soulagement que celui que je pouvais me procurer avec mon sac, et en des souffrances plus grandes que celles que j'avais essuyées jusqu'alors. Elle s'écoula pourtant; le jour arriva; le chant des oiseaux et le son des cloches me le firent connaître une seconde fois. Je me levai suivant ma coutume pour attirer ceux qui venaient à passer, et je n'eus pas fait long-temps mes tentatives que j'entendis venir à moi une troupe de femmes; la tendresse et la compassion qui sont, pour ainsi dire, naturelles à ce sexe, me firent croire que je touchais au moment de ma délivrance. Elles approchèrent donc, mais elles ne furent charitables à mon égard que comme tous les autres l'avaient été: elles firent des cris semblables à ceux de ces oiseaux de mauvais augure qui, suivant l'opinion populaire, présagent la mort, et puis se retirèrent sans me rien dire. »

Le malheureux perdit alors tout espoir; il y avait deux jours que, pareil à un cadavre et refusant cependant de descendre dans le tombeau, il luttait sans secours contre la mort, invoquant la pitié des hommes sans rien en obtenir; ceux qui auraient dû lui prendre la main refusaient au contraire de l'approcher, effrayés de son apparition comme de celle d'un fantôme. Enfin, un des paysans qui l'avaient déjà vu l'avant-veille dans cette effroyable mendicité d'un mourant qui demande qu'on l'aide dans son effort pour reprendre la vie, ayant repassé par cet endroit et l'ayant trouvé encore vivant après une si rude épreuve, consentit à lui servir de guide jusqu'au village voisin. Là on le conduisit dans une sorte de grange où s'étaient réfugiés quelques blessés plus valides que lui et où de bonnes femmes vinrent lui apporter un peu de paille et de nourriture, et quelques chiffons pour se couvrir. De là, un chariot le conduisit à Namur où, ayant retrouvé des personnes de connaissance, il fut enfin accueilli et entouré des soins que son triste état réclamait; il parvint à se guérir. La figure amputée, pour ainsi dire, l'infortuné, horrible à voir, n'était plus qu'une tête de mort sur un corps vivant. Son père, avec lequel il servait dans l'armée française, avait été tué dans la même lutte où il avait lui-même été si fort maltraité, et c'était une douleur qui devait encore aggraver celles que son propre sort lui faisait ressentir. Rien n'est plus touchant que le récit qu'il fait de son entrevue avec sa famille lorsqu'il lui fut possible de la rejoindre, et dans laquelle sa mère seule a le courage de se jeter à son cou.

« J'arrivai, dit-il, à une terre située près de Saint-Quentin, où plusieurs de mes parens s'étaient rendus pour me recevoir. Quelque prévenus qu'ils fussent de mon malheur, ils en furent si saisis en me voyant qu'ils ne purent rester devant moi, et qu'ils se retirèrent tous. Ma mère seule resta, qui se vint jeter à mon cou, et qui me mouilla long-temps le visage de ses larmes sans avoir la force de parler. Quelque besoin que j'eusse de recevoir de la consolation moi-même, je me vis obligé de lui en donner. J'appelai mes parens et je les rassurai de même; ils firent à leur tour ce qui dépendait d'eux pour me consoler; et voyant qu'ils ne me parlaient point de la mort de mon père, je les priai de dissiper l'inquiétude où j'étais en m'apprenant le détail de ce qui lui était arrivé. Ils me dirent alors que, commandant un poste très exposé au feu que les ennemis faisaient, une grenade lui était tombée sur le côté et l'avait renversé, et que, n'ayant pas voulu malgré cela abandonner son poste, une autre était venue crever auprès de lui, dont un éclat lui avait cassé la hanche; qu'on l'avait cependant transporté à Nieuport où il était mort quelques jours après. »

Ce fut ainsi que le malheureux chevalier, encore à la fleur de l'âge, se vit rejeté dans la vie sans autre appui que l'amour de sa pauvre mère. Bien d'autres avaient autant souffert et étaient morts! Maudissons tous la guerre.

STÉNOGRAPHIE.

(Voyez Histoire de la Sténographie, p. 147 et 194.)

SYSTÈME DE TAYLOR.

L'alphabet sténographique se compose de quinze signes : *b*, *d*, *f*, *g*, *h*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *x*, *y*, *ch*. Le *f* et le *v*, ayant beaucoup d'analogie entre eux, sont représentés par un seul signe. Il en est de même du *g* et du *j*, du *s* et du *z*, ainsi que du *q*, du *k* et du *c* dur. L'alphabet sténographique doit donc se lire ainsi : *b*, *d*, *f* ou *v*, *g* ou *j*, *h*, *k* ou *q*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *x*, *y*, *ch*. Aux signes représentant ces lettres, se joignent neuf autres signes exprimant les principales terminaisons et plusieurs monosyllabes.

Les signes sténographiques sont formés par la ligne droite, les parties du cercle, la cédille et le point. Le cercle séparé par une ligne horizontale donne deux demi-cercles exprimant le *k* et le *n*; coupé par une perpendiculaire, il donne deux autres demi-cercles servant à représenter le *g* ou *j* et le *ch*. La ligne oblique, tracée de haut en bas à gauche, représente le *d*; tracée de bas en haut, elle forme le *r*; tracée à droite, elle désigne le *f*; le *s* est exprimé par une ligne horizontale, et le *t* par la perpendiculaire. Ces mêmes lignes, bouclées à leur naissance, c'est-à-dire précédées d'un petit cercle, forment le *b*, le *h*, le *l*, le *m* et le *p*. Le *x* est formé par une ligne horizontale précédée d'une courbe, et le *y* par une ligne oblique précédée de la même courbe. D'autres courbes servent à exprimer les désinences en *oui*, *ou* et *on*. Le point et la cédille expriment les terminaisons en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le point sert également à désigner les voyelles et les diphthongues initiales; les voyelles médiales ne s'expriment pas.

Alphabet.

b	d	f ou v	g ou j	h	k q	l	m	n	p	r	s	t	x	y	ch
ϙ	/	\	ɔ	9	⌒	6	σ—	◡	ρ	/	—	|	⌣—	⌣/	(

Terminaisons.

on	ou	ui	au (1)	u	oi	x	i	é
⊂—	ſ	—ɔ	—ͨ— (1)	—ͨ—	—ɔ—	—ɔ—	—.—	—˙—

Chaque mot devant être rendu par un groupe de signes, toutes les lettres sténographiques se lient entre elles sans jambages parasites.

Manière de joindre les signes entre eux (2).

	b	d	f v	g j	h	k q	l	m	n	p	r	s	t	x	y	ch
b	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
d	[illegible]	/	>	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	7	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Manière de joindre les terminaisons aux signes.

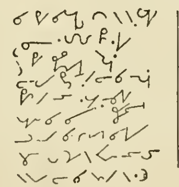
B on	B ou	B ui	B o	B u	B oi	B i	B e
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

L'écriture sténographique tire sa vitesse de la simplicité de ses signes, et surtout de la facilité qu'ils ont de se lier entre eux; car on perd beaucoup plus de temps à lever la plume qu'à écrire. En isolant les signes, le mot *admirablement* présenterait cette figure : [signes isolés], tandis qu'en les groupant il est rendu par le monogramme [monogramme].

Exemple d'écriture sténographique

A M. VICTORIN FABRE.

Le bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hypocrate vanté.
On y boit, dit-on, la santé.
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon;
Oui, sur la carte littéraire
Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,



Du premier âge des amours,
Et, bravant le moderne usage,
Votre prose facile et sage
A la raison parle toujours.
Ainsi, sous la zone brûlante
Un jeune arbre aux vives couleurs,
Devance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

PARNY.

(1) Les six traits horizontaux ne forment point caractère. Ils représentent seulement la dernière lettre à laquelle s'applique le signe terminatif.

(2) Il est inutile de dire que l'exemple que nous donnons pour le *b* et le *d* s'applique à toutes les autres lettres de l'alphabet.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue du Colombier, n° 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, n° 30.

CHESTER.



(Vieilles maisons à Chester.)

Chester est l'une des villes les plus importantes de la Grande-Bretagne. Elle est située sur un roc aride dont la base est baignée de deux côtés en demi-cercle par le courant du Dee, fleuve célèbre chez les poètes, et chanté surtout par Drayton, Browne, Spenser et Milton.

La population de Chester était au dernier recensement, en 1831, de 9 635 hommes, et de 11 709 femmes, en tout 21 344. Sur ce nombre, on comptait à cette époque, 2 665 familles employées dans les manufactures, dans le commerce, etc.; et 355 familles s'adonnant aux travaux de l'agriculture.

Le port de cette ville a été autrefois un entrepôt considérable de commerce. Aujourd'hui ses principaux articles d'exportation sont les fromages, le charbon, le plomb et le cuivre : il y a huit foires par an pour la vente seule des fromages.

Des murailles entourent la ville; elles sont percées de quatre portes principales correspondant aux quatre points cardinaux. Quatre rues principales partant de chacune de ces portes viennent se rencontrer au centre et se couper à angles droits. Jadis deux citoyens élus chaque année étaient chargés de la surveillance et des réparations des murailles. On les appelait *muragers*, et on prélevait, pour les rétribuer, un petit impôt sur les toiles d'Irlande importées par la Dee, sous le nom d'impôt du *murage*. Les fortifications n'ont plus aujourd'hui qu'une valeur historique.

Les vieilles maisons de Chester offrent, dans leur construction, une singularité assez remarquable; au premier étage, sur la façade, règnent des espèces de galeries ou d'arcades que dans le pays on appelle *rows* (rangs, rangées). Ces galeries, pauvres ou riches suivant les maisons, sont garnies de balustrades. Dans quelques rues marchandes elles sont toutes à une même hauteur, et se continuent pendant un long espace. Des boutiques, des magasins, des celliers occupent le rez-de-chaussée. Les érudits ont expliqué de différentes manières l'origine des *rows*. M. Pennant croit y voir une tradition des vestibules des vieilles maisons romaines : Chester a été long-temps possédée par les Romains. M. Ormerod imagine simplement que les citoyens ont eu pour but dans ces constructions de se protéger contre les soudaines attaques de cavalerie.

LE FAUX COMTE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Les divers reviremens politiques qui se sont succédé depuis la révolution de 89, ont laissé à l'imagination, à la folie ou à l'intrigue, un vaste champ à exploiter : nous avons eu quatre ou cinq faux dauphins, et les tribunaux ont eu à juger une multitude d'usurpations de titres, de noms et d'emplois. Mais aucun de ces esprits égarés ou de ces fourbes n'a soutenu son

rôle pendant plus de temps et avec plus d'adresse que le comte Pontis de Sainte-Hélène. C'est à la fin de l'année 1817 qu'il fut démasqué, après avoir joui pendant longues années d'une grande considération, qui lui permettait de se livrer impunément aux vols les plus hardis. A cette époque plusieurs lettres anonymes arrivèrent à la police, contenant de singuliers renseignemens sur le comte Pontis de Sainte-Hélène, qu'on dénonçait comme un ancien forçat évadé de Toulon, et nommé Pierre Coignard. La police pendant long-temps ne fit aucun cas de ces avertissemens. Comment avoir de pareils soupçons sur un officier supérieur, decoré de la croix de la Légion-d'Honneur et de celle de Saint-Louis, membre de l'ordre d'Alcantara, et lieutenant-colonel de la légion de la Seine! Le comte Pontis de Sainte-Hélène avait suivi Louis XVIII à Gand, son royalisme bien connu lui avait valu un grand crédit à la cour, et, s'il faut même ajouter foi à certaines indiscrétions, le roi lui marquait une faveur particulière. Cependant un ex-forçat se présenta au préfet de police, et lui dit avoir reconnu formellement, dans un lieutenant-colonel à la tête d'un régiment défilant sur la place du Carrousel, un ancien forçat comme lui, et son compagnon de chaine à Toulon. Il donna des renseignemens minutieux, et n'oublia rien, pas même un tic particulier à Coignard. Le prefet conçut alors des soupçons; mais il fallait encore user de ménagemens envers un homme placé dans une position si élevée. Le général Despinois fut donc prié de l'avertir vaguement des révélations dont il était l'objet, et d'établir ses droits de comte de Sainte-Hélène. Les réponses de celui-ci furent peu satisfaisantes; il tergiversa, traîna les explications en longueur. Les soupçons se changèrent alors en certitude: on voulut l'arrêter, mais il quitta son domicile, et se refugia, sous le nom de Ca elle, dans une maison de la rue Saint-Maur, où demeurait sa maîtresse Rosa Marcen qu'il avait connue en Espagne, et qu'il avait présentée dans le monde comme sa femme la comtesse Pontis de Sainte-Hélène. Cette maison servait de rendez-vous à la bande de voleurs que commandait Coignard, et de recel aux objets volés. En suivant la piste de ses complices, on arriva à découvrir le lieu de sa retraite, mais on eut beaucoup de peine à s'emparer de sa personne: lorsqu'il se vit serré de près, il tira deux coups de pistolet aux agens qui cherchaient à le saisir; sa résistance fut vaine; il fut amené à la Force, et traduit à la cour d'assises sous la prévention de plusieurs vols avec effraction. Il fallut d'abord établir son identité avec Pierre Coignard, car il protesta toujours qu'il etait véritablement le comte Pontis de Sainte-Hélène. Un premier arrêt de la cour prononça son identité: il fut reconnu comme etant Pierre Coignard, ancien forçat evadé de Toulon; par le second arrêt, il fut condamné aux travaux forcés à perpetuité pour les vols nombreux qu'il avait commis à l'aide de son faux titre et de son faux nom.

Voici les faits qui résultèrent de la longue instruction nécessitée par les incidens de ce procès extraordinaire.

Pierre Coignard était le fils d'un vigneron de Langeais (Indre-et-Loire); il entra fort jeune dans les grenadiers de la Convention; il fut condamné, étant au service, à quatorze ans de galères pour plusieurs vols audacieux; mais au bout de quatre ans, il parvint à s'échapper du bagne. Il passa alors en Espagne, où il se distingua par plusieurs traits de bravoure. Dans la crainte d'être reconnu, il avait changé son nom de Coignard contre celui de Pontis. Il se présenta au maréchal Soult, qui l'accueillit dans les rangs de l'armée française avec le grade de chef de bataillon. Sa conduite à cette epoque fut assez honorable, car il parvint à se concilier l'estime de ses chefs. En 1813, il fit connaissance à Sarragosse de la fille Rosa Marcen, qui avait été la maîtresse d'un émigré français, le vrai comte de Sainte-Hélène. Après l'évacuation de l'Espagne, à son arrivee en France, après le retour du roi, Coignard ajouta au nom de Pontis celui de Sainte-Hélène. Pour établir ses droits à ce nom et au titre de comte, il employa des manœuvres frauduleuses; il se prétendit né à Soissons dont il savait que les registres de l'état civil avaient été brûlés pendant l'invasion étrangère, et à l'aide de sept témoins qu'il abusa, il fit dresser un acte de notoriété constatant qu'il était fils légitime du comte Pontis de Sainte-Hélène. L'acte fut transcrit sur les nouveaux registres, et dès lors Coignard crut sa position assurée. Son audace et son habileté furent si grandes qu'il persuada même à une dame, portant le nom de Pontis, qu'il était son parent; il fut reçu comme tel dans sa maison, et lui présenta sa maîtresse Rosa Marcen, qu'il disait être la fille du *vice-roi de Malaga*. Coignard songea alors à exploiter sa position. Lorsqu'il fut arrivé en faveur, il reprit son ancien metier de voleur; il organisa une bande dont son frère Alexandre Coignard était le lieutenant: des vols hardis signalèrent cette association dont il était impossible de soupçonner le chef. Pendant tous les debats, Coignard ne démentit ni son audace ni son habileté; il protesta de son innocence, il refusa de répondre à toutes les questions qui lui étaient faites sous le nom de Coignard, et pour le faire parler le président fut obligé de renoncer à l'appeler de ce nom, et à employer ce détour: « Premier accusé, dites... » Il raconta ses services militaires avec exaltation, et lorsque le président lut l'arrêt qui le condamnait aux travaux forcés à perpétuité, à l'exposition et à la fletrissure des lettres T. P., il s'écria avec un sourire sardonique: « On ne parviendra pas à flétrir ainsi tant d'honorables cicatrices. » Au bagne, il conserva les mêmes prétentions; sombre et retiré, il ne se présentait à ses compagnons d'infortune que comme une victime de la justice humaine. Les forçats avaient même une sorte de respect pour lui, et ne le nommaient jamais autrement que le comte de Sainte-Hélène; lorsqu'on lui adressait la parole sous le nom de Coignard, il ne répondait pas. Il continua ce rôle de fermeté jusqu'à sa mort, qui arriva il y a quelques années.

Bien vivre, et ne mourir jamais;
Bien mourir, et vivre toujours.

DE LA LIBERTE DE LA MER.

La question de la liberté de la mer, c'est-à dire du droit qu'ont toutes les nations à naviguer librement dans toute son étendue, sans s'y trouver soumise à l'empire d'aucune puissance privilégiée, a été au commencement du dix-septième siècle le sujet d'une grande contestation politique entre la république hollandaise et les couronnes d'Espagne et de Portugal, investies depuis longues années du monopole commercial dans les deux Indes. Parmi les jurisconsultes qui intervinrent dans ce débat, aucun ne parut plus fondé et plus admirable que Grotius (voir 1835, p. 402); il descendit dans l'arène non pour défendre seulement les intérêts de sa patrie, mais pour faire valoir la cause bien plus sacrée du genre humain tout entier. La force de l'opinion publique etait peut-être alors une force plus sûre d'elle-même, et plus respectée des gouvernemens qu'elle ne l'est de nos jours, où tant de personnes la jugent arrivée à son plus haut degré de crédit: moins violentee par l'energie des passions politiques, l'opinion jugeait avec un calme et une majeste toute-puissante les causes traduites devant elle, et un souverain ne croyait pas avoir tout fait quand il avait réuni les armées nécessaires pour mettre à exécution ses projets: il lui restait à demontrer par des raisons plus ou moins solides, comme dans tout procès, la justice et le bon droit de l'action qu'il se proposait de commettre.

Le plaidoyer de Grotius en faveur de la liberté de navigation est écrit en latin et adressé *aux princes et aux peuples libres du monde chrétien*. L'auteur commence par combattre, dans sa dedicace à ces augustes puissances, l'erreur funeste de ceux qui pensent que le juste et l'injuste n'existent pas

de leur nature, mais seulement en vertu des conventions que l'on a pu faire. Il rappelle que Dieu, créateur de l'univers et père du genre humain, n'a point partagé les hommes en espèces différentes, comme il l'a fait pour les animaux; qu'il les a faits d'une seule espèce afin qu'ils ne portassent tous qu'un seul nom, et qu'il leur a donné une origine commune, la parole et tous les autres moyens de communication, afin qu'ils pussent comprendre qu'ils constituaient tous ensemble une société et une seule famille; que sa Providence avait en même temps écrit dans le fond de nos cœurs des lois que personne ne pouvait refuser de lire et à l'observation desquelles les souverains eux-mêmes étaient tenus; que deux puissances déléguées par lui sur la terre, savoir la conscience et l'opinion publique, étaient chargées de poursuivre les coupables; et que devant ce tribunal sacré il était libre à l'offensé de traduire celui qui avait vaincu par la force, qui défendait une première injure par de nouvelles injures, qui ne pouvait être définitivement puni ici-bas que par la réprobation unanime de tous les gens de bien. C'est devant ce tribunal auguste de l'opinion qu'au nom de son pays il venait traduire la couronne d'Espagne.

La question à juger était celle-ci : — L'immense étendue de l'Océan peut-elle être la dépendance d'un royaume particulier? un peuple a-t-il le droit d'empêcher les autres peuples de commercer et de communiquer entre eux comme il leur plaît? enfin, une injustice devient-elle un droit par cela seul qu'elle a été commise pendant un temps très long? — C'était là en effet le fond de la querelle des deux peuples. Après en avoir fait l'exposition sommaire : « Princes, » dit Grotius, et vous, peuples, étudiez la question. Si » notre demande est injuste, vous savez quelle a toujours » été pour nous votre autorité, la vôtre surtout, vous qui » êtes nos plus proches voisins : faites connaître votre sentence et nous obéirons... Si nous avons mal agi, nous ne » refusons ni votre colère, ni la haine du genre humain; » mais, si au contraire nous avons pour nous le bon droit, » nous remettons à votre équité et à votre religion ce qui » vous reste à faire. Autrefois, chez les peuples civilisés, » on regardait comme un crime digne d'infamie d'attaquer » à main armée une nation qui consentait à appeler des arbitres; et ceux qui refusaient de souscrire à de si équitables conditions étaient regardés non pas comme les ennemis d'une seule puissance, mais comme les ennemis » communs du genre humain. Les nations les plus illustres » ne connaissaient rien de plus glorieux et de plus magnifique que de mettre un frein à l'insolence des uns, et de » soutenir la faiblesse et l'innocence des autres. Plût à Dieu » que ce fût encore la coutume parmi nous que les hommes » ne considérassent rien de ce qui concerne le genre humain comme leur étant étranger! Nous vivrions dans un » monde plus paisible que celui où nous sommes. »

Cela établi, vient la discussion particulière des divers points en litige. C'est un détail dans lequel il ne convient pas que nous entrions ici. Le jurisconsulte hollandais montre que, d'après le droit des gens, il a toujours été permis à chacun de naviguer vers qui il a voulu. Dieu a répandu à dessein l'Océan entre toutes les terres, afin que toutes y eussent avantage; et les courans de l'air, soufflant sur les mers dans toutes les directions, montrent assez que sa providence a voulu que tous les peuples pussent aller également de l'un chez l'autre. C'est un des plus grands bienfaits de la nature que d'avoir ainsi mêlé par l'Océan toutes les nations, et de leur avoir partagé ses dons de manière à leur rendre le commerce indispensable. Aussi les plus célèbres jurisconsultes refusent-ils aux souverains le droit d'empêcher les étrangers de venir chez leurs sujets, ou leurs sujets d'aller visiter les étrangers. — Sur la terre tous les hommes ont le droit de passage. — C'est un droit consacré par l'autorité de l'histoire : Moïse fait la guerre aux Amorrhéens parce qu'ils veulent l'empêcher de passer par leur pays, et les chrétiens font la guerre aux Sarrasins parce qu'ils entravent leurs pèlerinages dans la Terre-Sainte. Combien sont donc plus coupables ceux qui veulent interdire les communications entre des peuples qui ne leur obéissent point, et par un chemin qui ne leur appartient pas. Ce qui a fait mettre les brigands et les pirates au ban du genre humain, c'est avant tout les obstacles qu'ils apportent à la sûreté et à la facilité des communications. Or les Portugais n'ont aucun droit ni sur la terre des Indes, ni sur la mer qui sépare les Indes de l'Europe, ni sur le commerce, source de rapports ouverte indistinctement à tous les hommes; donc ils se mettent en dehors de toute justice en voulant empêcher le commerce des Hollandais; donc aussi les Hollandais ont le droit de conserver leur commerce, soit par la paix, soit par la guerre. — Ce n'est qu'à la suite de cette savante consultation dans laquelle le droit des Hollandais de soutenir leurs prétentions les armes à la main est clairement établi à la face de toutes les nations civilisées, que le grand Pensionnaire de Rotterdam ouvre à ses compatriotes, d'un geste sérieux et rempli de piété, l'arène terrible des combats. — « Et maintenant, dit-il, si cela est nécessaire, » marchez en avant, nation toujours victorieuse sur la mer, » et combattez avec audace non seulement pour votre liberté, mais pour celle du genre humain tout entier. »

Voilà avec quelle gravité, quelle profonde intelligence de la justice, quel plein respect du genre humain, toutes les questions politiques devraient être traitées! On ne verrait pas le spectacle, spectacle trop fréquent, hélas! dans les temps où nous vivons, l'atroce et détestable spectacle d'hommes s'égorgeant les uns les autres, sans connaître ni le droit ni l'autorité dont le respect les oblige à se donner ainsi mutuellement la mort en dépit des plus saints commandemens. Le sentiment du bon droit et de la sainte solidarité du genre humain donnerait des forces au plus faible, et le sentiment contraire en ôterait immanquablement au plus fort. Nous vivrions, comme le demandait Grotius, dans un monde plus paisible que celui où nous sommes.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, époux de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, était un prince d'une bravoure éprouvée. Instruit que la faiblesse de François II avait donné aux Guise la permission de le frapper, il refusa d'éviter le péril : « S'ils me tuent, dit-il à Riensy, l'un de » ses gentilshommes, portez à ma femme et à mon fils » mes habits tout sanglans; il y liront leur devoir. » Après ces belles paroles, il entra dans la salle du conseil, et sa contenance suffit pour intimider les assassins. Malgré ce trait de courage, Antoine ne fut pas estimé de ses contemporains, car il n'avait ni dignité, ni force d'âme, ni résolution. Il tomba blessé devant la ville de Rouen en 1562; son incontinence rendit sa blessure mortelle, il expira le 17 novembre de la même année, aux Andelys.

MARTINGALE A VACHE
EN NORMANDIE.

Il se récolte en France pour environ soixante-dix millions de francs en cidre, qui forme la boisson ordinaire d'une partie des habitans; celui de Normandie est surtout estimé : les affiches de cabaret ou de café en font foi. *Bon cidre de Normandie*, en gros caractères sur un volet ou sur un transparent, tel est l'appel provocateur auquel ne résistent pas toujours les habitués de la loge du portier, aux premières soirées d'hiver, lorsque les marrons arrivent à Paris, et que les locataires reviennent de la campagne. Que d'histoires et de nouvelles! on en a long à conter, tant sur les champs que sur la ville. Le cidre pétille, les marrons s'épluchent, et la langue va son train, là, comme ailleurs, comme au premier étage, comme

au cinquième, comme partout; car partout où l'on boit en compagnie, on jase, singulier effet des boissons! et trop souvent l'on médit, comme si on n'était pas assez disposé à médire sans cela. En Normandie donc, d'où nous vient ce bon cidre qui ranime les langues des commères et des compères, les pommiers forment une des grandes richesses du fermier; mais il y a aussi force troupeaux, force belles vaches qui nous donnent cet excellent beurre dont il se consomme une si grande quantité dans Paris. Or, les vaches vont paître dans les champs, et les champs sont complantés de pommiers par rangées. Elles sont friandes, ces grasses mamans; alléchées par les jeunes pousses et les feuilles tendres, elles auraient bientôt mangé les récoltes en fleur, et transformé en lait tout le cidre futur.

Que fait-on pour imposer un frein à cette gourmandise coûteuse et active? —On martingale. —Vous voyez une de ces bonnes vaches duement martingalée sous un pommier; on a passé entre ses jambes de devant le licol qui dans l'étable la tient à la crêche, et on l'a attaché à la sangle dont son corps est entouré. Qu'elle lève le nez maintenant, que la verdure étendue en parasol sur sa tête lui fasse oublier la verdure qu'elle foule aux pieds, fruit nouveau tente toujours! et nous verrons bientôt sa tête ramenée en bas, d'autant plus vivement qu'elle l'aura plus vivement élevée. Ainsi Tantale était; ainsi tant d'autres! que dis-je?... ainsi nous sommes tous : pâtre et soldat, professeur et boutiquier, artiste, cordonnier, roi, czar, journaliste, ou président de république; ainsi tous nous sommes tentés, tentés à chaque instant, tentés à chaque pas, le jour, la nuit, en tous lieux, à tout âge, et tous nous sommes martingalés par la réalité de la vie.



(Martingale à vache.)

Telle est la volonté de la Providence, qui, en prodiguant ses bienfaits, exige que le discernement et la modération président à l'usage qu'on en peut faire.

PENSÉES EXTRAITES DU MANUEL DE XÉFOLIUS.

L'amour de nous-mêmes est la cause de tous les crimes, de toutes les vertus, de tous les maux et de tous les biens, selon que nous sommes dans l'erreur ou la vérité.

— Ce qui a égaré beaucoup de philosophes, c'est de n'avoir considéré l'homme que sous un seul rapport, tandis que pour le connaître il faut le considérer sous quatre rapports. Par ses lois physiques, il tient au règne animal; par ses lois sociales, il tient à ses semblables; par ses lois de destinée, il tient aux êtres des classes supérieures, et par sa loi de l'infini, il tient à la Divinité.

— Les outrages faits au mérite, l'oubli où on le laisse, les préférences qu'obtiennent le vice et l'incapacité sur la vertu et les talens, l'ingratitude dont on paie les services rendus à l'Etat, sont les moyens préparés par la Providence, et les résultats du jeu des lois universelles chargées de nous modifier et de nous mener à notre véritable destinée.

— Il est des circonstances où les maladies, la pauvreté, la persécution, les déchiremens intérieurs, forment un groupe de misère si effrayant que, dans l'ignorance de la nature de notre être, nous ne pouvons concilier tant de maux avec la bonté ou la justice du Tout-Puissant. Les êtres ne pouvant se modifier que par leur sensibilité, nul ne souffre à pure perte; car l'Etre suprême étant la bonté et la justice par essence, comment un être créé par ses mains pourrait-il éprouver la moindre douleur qui ne dût retourner au profit de sa destinée.

Dans l'ordre social, il est une beauté de physionomie qui est presque toujours l'effet d'une disposition habituelle de l'âme. Les traits de la face s'accoutument insensiblement à la direction qui leur est donnée par les divers sentimens qui nous agitent; il est même assez ordinaire que cette beauté d'expression soit préférée à celle qui provient de la régularité des formes physiques, parce qu'elle indique des perfections morales auxquelles on ajoute le plus grand prix.

ALIBERT.

LES PÈLERINS DU MOYEN AGE.

PÈLERINAGE. — COSTUMES DES PÈLERINS. — LE BOURDON. — LA COQUILLE. — INFLUENCE DES PÈLERINAGES.

Au moyen âge, les villes où se rendaient en plus grand nombre les pèlerins, étaient Jérusalem, Rome, Lorette, et Compostelle en Espagne. Toute église renfermant des reliques en haute vénération était un but de pèlerinage plus ou moins renommé. Deux pèlerinages à un lieu peu éloigné comptaient autant qu'un seul fait à double distance. Quand on ne pouvait voyager soi-même, on envoyait de pauvres pèlerins à ses frais; mais il était de croyance générale que si, vivant, on n'accomplissait pas d'une manière ou d'autre ces pieux devoirs, l'âme était contrainte à les accomplir après la mort.

Un rêve, une vision, un vœu, une pénitence imposée par les confesseurs, étaient les causes les plus ordinaires des pèlerinages.

Avant son départ, le pèlerin confessait tous ses péchés, se prosternait devant l'autel revêtu de tout son costume, et demandait la consécration de sa gibecière et de son bourdon.

En Normandie, les pèlerins étaient processionnellement accompagnés et conduits hors de l'église sur leur route que l'on bénissait. Dans beaucoup de pays, lorsque les pèlerins étaient encore rares, les fidèles qui revenaient de Palestine donnaient des fragmens de palmier au prêtre qui les plaçait sur l'autel.

Ce qui caractérisait principalement le costume d'un pèlerin, c'étaient en général le bourdon, le sac ou la gibecière en cuir, la longue robe étroite (*sclavina* pour les hommes, *scrobula* pour les femmes), la ceinture en cuir, le rosaire, et le chapeau à larges bords relevé sur le devant.

Charlemagne portait une gibecière dorée quand il fit son pèlerinage à Rome.

Le bourdon était un long bâton qui avait un nœud au milieu. Des artistes ont supposé à tort qu'il était surmonté d'une croix. Quelquefois ce bâton était creux, et formait une espèce d'instrument de musique grossier, qui servait à accompagner les chants. Les riches pèlerins ou les troupes de pèlerins étaient souvent accompagnés de musiciens.

Les costumes étaient, au reste, modifiés suivant le lieu du

pèlerinage. Ainsi les pèlerins qui avaient été en Palestine avaient un bourdon fait d'une branche de palmier, et ils portaient des reliques du Sinaï. Les pèlerins de Rome avaient sur leur manteau de grosses clefs et la vernicle figurées. Les pèlerins de Compostelle attachaient une coquille à leurs chapeaux : car c'est une erreur de croire que la coquille fût un insigne commun à tous les pèlerins.

Les papes Alexandre III, Grégoire IX et Clément X accordèrent à l'archevêque de Compostelle le pouvoir d'excommunier quiconque vendrait de semblables coquilles en tout autre lieu que dans la ville consacrée à S.-Jacques. On remarque dans l'église de Saint-Clément, à Rome, un tableau, représentant S.-Jacques décoré de coquilles, et que l'on suppose peint depuis cinq siècles. Une coquille pour cotte-d'armes signifiait qu'un des ancêtres de celui qui la portait était allé en adoration à Compostelle.

Dès le quatrième siècle, la coutume des pèlerinages en Terre-Sainte était très répandue. Le passage en Asie par terre fut long-temps interdit par l'hostilité des Hongrois. Les pèlerins affluèrent alors tous à Rome et à Lorette. Les grands jubilés attiraient surtout une multitude de chrétiens de tous les pays au siége de la papauté : on y obtenait des indulgences plénières, c'est-à dire la rémission de tous les péchés. En tout temps, des indulgences moins étendues étaient accordées à ceux qui venaient adorer la sainte relique appelée la véronique ou vernicle.

L'église de Lorette, à certains mois, était visitée à la fois par plus de deux cent mille fidèles, qui faisaient des processions autour « du palais de Notre-Dame ». On voyait des pèlerins marcher sur les genoux, et tourner ainsi cinq, neuf ou dix fois de suite.

Au quinzième siècle, le pèlerinage de saint Jacques ou San-Iago de Compostelle, le saint patron de l'Espagne, fut en plus grand honneur que tous les autres dans toutes les



(Une Coquille de Pèlerin sculptée.)

classes. Charlemagne avait fait établir un évêché à Compostelle ; dans la suite, Ferdinand et Isabelle y fondèrent un hôpital pour les pèlerins, et, par leur influence, y firent instituer un archevêché.

Après la conversion des Hongrois, les pèlerinages en Terre-Sainte recommencèrent avec une ferveur croissante. Dans le onzième siècle, vilains, nobles, dames et rois, entreprenaient à l'envi cette longue et pénible tâche. Souvent épuisés par les fatigues, sans ressources, vexés et maltraités par les mahométans auxquels appartenait Jérusalem, les pèlerins étaient réduits à la condition la plus affreuse. On sait que les plaintes d'un grand nombre d'entre eux à leur retour, et les éloquentes paroles de Pierre l'Ermite soulevèrent les croisades.

L'influence civilisatrice des pèlerinages est incontestable. Aux temps où les communications du commerce n'étaient pas encore établies entre les peuples, où les voyages, pénibles et lents, exposaient à tous les dangers de la barbarie et de la guerre, aucune impulsion pour vaincre tant d'obstacles ne pouvait être aussi puissante que cette foi ardente, qui entraînait les croyans à aller implorer aux lieux consacrés la grâce et la miséricorde divines.

« Les pèlerins, dit saint Jerôme, ont porté, en été, à la Bretagne les nouvelles qu'avaient apprises, au printemps, les Parthes et les Égyptiens. »

Combien les haines nationales ne se sont-elles pas modérées et affaiblies par suite des relations qu'établissaient et entretenaient insensiblement le passage et le séjour de tant d'individus de pays différens rassemblés par les sympathies d'une même croyance! Combien de préjugés contre les habitudes, les mœurs, les physionomies, les caractères, se sont dissipés à l'aide de ces lointaines visites entre des

chrétiens de nationalités hostiles! Mais surtout combien de connaissances se sont répandues plus rapidement par tant de bouches, qui portaient de peuple à peuple le récit de tout ce qui avait frappé leur esprit, et ouvert à de nouvelles clartés leur intelligence! Qui pourrait estimer, par exemple, tout ce que les pèlerinages ont transmis de civilisation orientale à l'Europe? Les premiers chrétiens qui avaient été à Constantinople, en Grèce, en Arabie, ne tarissaient pas au récit des merveilles qu'ils avaient vues et entendues; les grands souvenirs de la civilisation grecque, de la poésie, de l'éloquence; le goût de l'architecture, de la sculpture; les manuscrits précieux; les fines peintures de Byzance; le savoir arabe et ses trésors accumulés de traditions, se sont infiltrés d'abord par les pèlerins dans l'esprit d'Occident. Ils avaient été chercher Dieu, ils rapportaient l'art et la science qui apprennent à révérer et à aimer plus encore la puissance divine. Tant il est vrai que tout ce qui se fait au nom d'une grande idée est fécond. Des hommes isolés, la plupart mendians, deminus, sans autres armes que le pauvre bâton qui soutenait leur marche, ont fait autant, pendant plusieurs siècles, pour la cause du genre humain, que la Rome des Brutus et des César et toutes ses gloires sanglantes.

ADMINISTRATION CIVILE DE L'EGYPTE EN 1836.

(Voyez Armée d'Egypte, p. 317.)

L'Egypte depuis Assouan (l'ancienne Syène) jusqu'à Rosette a été divisée en cinq grands gouvernemens qui se subdivisent en départemens et en cantons. Un conseil supérieur, composé des plus fidèles et des plus éclairés d'entre les vieux compagnons de Mehémet-Ali, a reçu sous le nom de *machouéra maleika* (conseil royal) ou simplement *medjles* (conseil) la mission de surveiller tout ce qui concerne l'administration civile de ces cinq grands gouvernemens, et en même temps les manufactures et les constructions.

Après avoir soumis ses délibérations à l'approbation du vice-roi, le conseil royal les communique aux cinq gouverneurs, pour être mises en exécution. Ces gouverneurs nommes *moudirs* (celui qui tourne, celui qui inspecte) transmettent leurs instructions aux chefs des départemens, les *mamours* (les délégués). Le mamour rassemble alors tous les chefs de cantons, les *cheykhs el beled* (les chefs du pays) qui sont sous sa juridiction, et les charge d'exécuter l'ordre émané du conseil royal.

Ces décisions du grand conseil sont relatives au nombre d'arpens de terre qui doivent être cultivés chaque année, à la nature et à la quantité des semailles, au contingent d'hommes que chaque gouvernement doit fournir, soit pour l'armée, soit pour les grands travaux industriels, enfin à l'impôt que doivent payer la terre et les hommes. Le moudir distribue ses ordres à ses mamours, qui à leur tour répartissent les charges entre les cheykhs el beled; ceux-ci frappent et oppriment directement le peuple des villages, dont ils sont comme les maires.

A côté de ces fonctionnaires, et pour les aider dans l'exécution des ordres du conseil, sont: d'abord le *nazir* (celui qui voit); il est spécialement chargé de l'intendance des magasins où se rassemblent toutes les récoltes de chaque département; il règle avec les cheykhs el-beled la quantité et l'espèce de denrées que chacun d'eux doit apporter, et délivre les reçus aux paysans; le *hakem el khot* (celui qui est le gouverneur de la division, de la distribution) surveille sous les ordres du mamour et du nazir l'arpentage des terres; il fixe les limites des différens villages, et veille à ce que toutes les terres désignées soient cultivées. Un seraf (banquier) arabe ou cophte remplit dans chaque département la fonction de percepteur; il marche sans cesse derrière le mamour, dans les tournées que celui-ci fait dans sa province; car il y a toujours d'après ses registres quelque arriéré à exiger des cheykhs el-beled.

Le *chahed* (témoin) est un délégué du cadi chargé de rendre la justice et de terminer les contestations qui s'élèvent entre les habitans des départemens pour leurs affaires civiles. Il dresse les contrats de mariage, les actes et transactions; ses attributions sont à peu près celles de nos notaires.

Le vice-roi a dernièrement ajouté aux attributions des mamours le soin de propager la vaccine dans leur département. Le réseau administratif, qui paraît assez simple, entraîne cependant de graves inconvéniens, parce que la conduite d'aucun de ces fonctionnaires n'est soumise à un contrôle. Si le conseil royal demande à un moudir une contribution de 500 000 francs, en répartissant la contribution entre les mamours qui sont sous sa juridiction, le moudir l'augmentera d'une somme assez forte pour en pouvoir retenir quelque chose. Chaque mamour, en distribuant l'impôt aux cheykhs el-beled, l'augmente encore, et ceux-ci enfin exigent presque toujours des paysans le double de ce que demande le mamour. Si le paysan ne peut pas payer, ses voisins sont solidaires et doivent acquitter son impôt; si le village ne fournit pas en entier l'impôt demandé, on le complète en imposant les villages environnans. C'est ainsi que la cupidité et le désordre rendent illusoires les meilleures mesures administratives en Egypte.

Les villes sont divisées par quartiers, et chaque quartier est placé sous la surveillance du *cheykh el-hara* (chef du quartier), qui doit veiller au maintien de la tranquillité, rédiger les baux pour le loyer des maisons, et fournir au gouvernement la liste des habitans de son quartier, pour la répartition de l'impôt personnel. Un préfet de police, sous le nom de *zabit bey*, est spécialement chargé de réprimer les désordres, de faire approprier les rues, et d'exécuter toutes les mesures de police.

Les ouvriers sont partagés en corporations. Chaque état forme un groupe distinct, et est commandé par un ouvrier que choisit dans son sein le gouvernement. C'est à lui que l'autorité s'adresse toutes les fois qu'elle a besoin d'ouvriers pour exécuter des travaux. Cette charge, ainsi que celle de cheykh el hara, est purement honoraire.

Le zabit-bey, les chefs des corporations d'ouvriers et les chefs de quartier, dépendent du gouverneur de la ville, désigné tantôt sous le nom de *hakem el mediné*, tantôt sous celui de *kiaya*. Le gouverneur réunit souvent auprès de lui tous les cheykhs, pour les consulter lorsqu'il s'agit de prendre une mesure importante. Ce conseil prend le nom de *mékiméh*, nom que l'on donne aussi à la réunion des docteurs de la loi dans les affaires civiles.

L'autorité du cadi envoyé par le sultan, quoique entièrement indépendante de celle du vice-roi, est par le fait réduite à rien. Les hommes de la religion sont appelés pour l'interprétation de la loi, ou lorsque l'affaire est trop grave pour que le vice-roi puisse se passer de la sanction religieuse, ou lorsque les contestations de peu d'intérêt, comme celles relatives aux contrats de mariage, d'affranchissement ou de legs, ne feraient que consumer inutilement un temps précieux. Mehémet-Ali a su donner une direction telle à toutes les institutions nouvelles qu'il a introduites en Egypte, qu'il se trouve aujourd'hui la clef de voûte indispensable de tout son gouvernement, le despote absolu dont le désir est toujours plus fort que la loi.

POÉSIES DE SCHILLER.

La plupart de nos lecteurs connaissent les drames de Schiller, ce beau génie que madame de Staël a révélé à la France dans son livre, *de l'Allemagne*, en même temps que les

auteurs de tant d'autres chefs-d'œuvre. On ne prononce guère en France le nom de ce poëte sans que, selon les sympathies de chacun, il ne rappelle à l'esprit soit le Guillaume Tell, fier et suave comme celui de Rossini; soit le Carlos où se révèle la belle âme de Schiller; soit le Wallenstein qu'a traduit Benjamin Constant; soit enfin plusieurs compositions dramatiques, qui sans être irréprochables méritent l'admiration à des titres divers.

Les drames, les poëmes épiques, les romans, voilà ce qu'on connaît d'abord des littératures étrangères; les autres ouvrages ne viennent que plus tard, et parmi les derniers on doit placer les poésies fugitives, ces chants intimes les plus intraduisibles de tous, peut être. Schiller a deux volumes de ces poésies: quelques Allemands leur reprochent une recherche d'expression quelquefois puérile; moins familiers avec une langue encore si étrangère à la France, nous avons été frappés moins des défauts que de la pensée profonde ou gracieuse, mais toujours élevée qui fait le fonds de presque toutes ces pièces.

Nous croyons cette courte introduction suffisante pour servir en quelque sorte de préface à la pièce dont nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une traduction qui n'a d'autre mérite que celui d'une fidélité scrupuleuse. Cette pièce nous a semblé résumer la philosophie tendre et religieuse, mais parfois obscure et nuageuse de Schiller; et c'est ce motif qui nous l'a fait choisir au milieu d'un recueil qui n'offre pas moins de cent trente huit morceaux.

RÉSIGNATION.

Moi aussi je suis né en Arcadie, et à moi aussi la nature a promis le bonheur dès le berceau; — moi aussi je suis né en Arcadie, mais le court printemps ne m'a donné que des larmes.

Le mois de mai de la vie ne fleurit qu'une fois: il a été flétri pour moi. Le Dieu silencieux (ô pleurez, mes frères!), le Dieu silencieux renversa mon flambeau, et la vision s'enfuit.

Déjà je suis debout sur ton pont obscur, redoutable Éternité! reçois mon mandat sur le Bonheur, je te le rapporte sans l'avoir décacheté, et je ne sais rien de ce Bonheur.

Devant ton trône j'élève ma plainte, ô reine voilée! Une heureuse tradition, répandue sur notre planète, dit que tu présides ici avec les balances de la Justice, et que tu te nommes Rémunératrice.

Ici, dit-on, la terreur attend les méchans et la joie attend les bons. Ici tu découvriras le fond des cœurs, tu délieras l'énigme cachée, et tu compteras avec les souffrans.

Ici s'ouvre l'asile de l'exilé; ici finit la route épineuse de celui qui souffre. — Une enfant de Dieu que beaucoup fuient et que peu connaissent, une enfant de Dieu qu'on nomme Vérité a tenu le frein de ma vie.

« Je te paierai dans une autre vie, donne-moi ta jeunesse, dit-» elle; je ne peux te donner que ce mandat. » Je pris le mandat sur l'autre vie, et je lui donnai toutes les joies de ma jeunesse.

« Donne-moi cette femme si chère à ton cœur, donne-moi ta » Laura: au-delà de la tombe tes douleurs seront payées avec » usure. » J'arrachai Laura sanglante de mon cœur blessé, et je la lui donnai en sanglotant.

« Le billet est sur les morts! disait le monde en ricanant; la » trompeuse, gagnée par les tyrans du monde, t'a présenté l'ombre » pour la vérité. Quand le billet échera, tu ne seras plus rien. »

Et ainsi l'armée de serpens exerçait sa langue venimeuse: « Tu » trembles devant une erreur que le temps seul consacre. A quoi » sert ton Dieu, sauveur habilement inventé pour leurrer le monde » malade, vain fantôme que l'imagination des hommes prête aux » besoins des hommes?

» Qu'est-ce qu'on appelle avenir et que le tombeau couvre? » Qu'est-ce que cette éternité dont tu parles en vain? Une chose » respectable parce qu'elle est cachée, une ombre géante créée par » notre frayeur et reflétée dans le vide miroir des angoisses de la » conscience.

» Une image trompeuse, à la forme vivante, cachée dans les » profondeurs du tombeau par le balsamique esprit de l'Espérance, » voilà ce que le délire de ta fièvre nomme Immortalité.

» Pour l'Espérance (la pourriture punit le mensonge), pour » l'Espérance, que lui as-tu donné? Depuis six mille ans la mort » se tait. Un seul cadavre est-il sorti de la tombe pour apporter » des nouvelles de la Rémunératrice? »

Et je vis le Temps s'envoler sans retour; et je vis la florissante Nature se survivre à elle-même, gisante comme un cadavre flétri. Aucun mort ne sortit de la tombe, et pourtant je me confiai fermement au serment de Dieu.

Je t'ai sacrifié toutes mes joies; maintenant je me jette devant le trône de ta justice. J'ai courageusement supporté les moqueries de la foule, et je n'ai fait cas que de tes biens. Rémunératrice; je réclame ma récompense.

« J'aime mes enfans d'un égal amour, cria un Génie invisible. » Deux fleurs appartiennent à l'humanité; deux fleurs s'épanouis-» sent pour le sage qui les trouve: elles se nomment Espérance et » Jouissance.

» Que celui qui possède l'une de ces fleurs ne demande pas sa » sœur. Qui jouit ne peut espérer: cette vérité est éternelle comme » le monde. Quiconque espère ne peut jouir: c'est l'histoire du » monde, c'est l'éternelle loi.

» Tu as espéré, tu as eu ton lot; ta foi fut ta part de bonheur. » Tes sages t'apprendront qu'une éternité ne peut changer le choix » qu'une minute suffit à faire. »

LA POTERIE.

L'art de la poterie que les Romains appelaient *figuline*, et les Grecs *céramique*, avait chez les anciens une importance artistique dont il a bien déchu depuis, parmi les nations de l'Occident qui le pratiquaient jadis avec le plus d'habileté. Que sont, en effet, à part le perfectionnement de quelques procédés mécaniques, nos plus beaux vases auprès de cette multitude de vases étrusques qui remplissent les cabinets et les musées. (Voyez sur l'art étrusque, 1834, p. 255 et 330; et sur les vases antiques, 1835, pag. 202, 301, 372 et 373.) Dans la poterie moderne, ce qui décide le plus souvent de la valeur des produits, c'est le plus ou le moins de finesse de la matière; par les vases étrusques dont la matière est toujours la même, il est facile de voir que, chez les anciens, la supériorité du dessin dans les ornemens ou de l'invention dans la forme, établissaient seules une balance entre les diverses productions.

Certes, la qualité de la matière n'est point une condition indifférente dans un art tel que la poterie, et sous le rapport industriel sans doute les manufactures de Sèvres l'emportent sur celles de l'ancienne Étrurie; mais combien elles sont inférieures à celles de Rome sous l'Empire, d'où sortaient des compositions dont les fragmens découragent la science moderne, qui les a cru souvent élaborés par la nature même. Nous avons aujourd'hui perdu ces beaux secrets avec tant d'autres, et il nous reste seulement la porcelaine qui nous vient de l'Orient, et la faïence que nous devons au moyen âge. En Chine, et surtout au Japon, la poterie est fort avancée, à en juger seulement par les produits que ces deux nations envoient en Europe; mais la supériorité de leurs manufactures sur les nôtres serait démontrée s'il est prouvé qu'elles n'exportent que leurs rebuts. On ne peut guère contester ce fait qu'attestent plusieurs voyageurs, et qui s'accorde avec tout ce que nous savons du caractère des Chinois et de leur politique, si l'on compare à la perfection minutieuse et châtiée de leur peinture, dont quelques rares morceaux ont pénétré jusqu'à nous, la pratique hardie et lâchée avec laquelle est traitée la décoration de ces beaux vases qu'ils nous abandonnent. Ces vases ne devraient donc à la rigueur être comparés qu'avec les produits les plus communs de nos fabriques, et certes, ils soutiennent ce parallèle avec ce que nous pouvons leur opposer de plus parfait, depuis les merveilleuses faïences de Bernard Palissy (voyez 1833, pag. 384), et les

beaux grès de la Hollande et de l'Allemagne, jusqu'aux plus gracieuses porcelaines de Sèvres et de la Saxe. Mais, combien tout cet art chinois, japonais, français, allemand, et même italien, est peu de chose auprès de l'art étrusque ! Là, tout révèle dans le peuple qui l'a créé un beau sentiment de la forme, la popularité du dessin et de la plastique, la recherche ou plutôt l'habitude d'une élégance sobre et de bon goût. Les vaisseaux, destinés aux usages les plus vulgaires, sont revêtus de l'image des héros et des dieux, qu'ils rappellent sans cesse au souvenir du peuple. L'histoire, la religion, les mœurs d'une nation sur qui ont passé deux ères de barbarie, et qui pis est deux ères de civilisation, peuvent être reconstruites à l'aide de ces vestiges précieux; et tel vase où se préparaient, il y a deux mille ans, les alimens d'une pauvre famille étrusque, prend aujourd'hui dans nos musées l'importance d'un monument, tandis que beaucoup de nos monumens, en ce qui ne revêt aucune individualité nationale, n'auront peut-être pas dans deux mille ans l'importance historique d'un vase étrusque. L'imprimerie peut, il faut en convenir, remplir cette mission que l'art semble trop oublier; mais il s'agissait ici de constater seulement cette décadence d'une industrie utile, et qui offre à l'art tant de ressources. L'Allemagne a tenté de lui ouvrir les voies du progrès, par des essais pratiques et théoriques; un grand ouvrage a été publié dans le but de ramener au sentiment



(Modèle de vase moderne imité de l'étrusque*.)

de l'élégance antique les artistes dont la routine a fait des ouvriers. La ci-dessus a été choisie parmi les nombreux modèles qui accompagnent le texte de cet ouvrage.

*Tiré du bel ouvrage intitulé : *Vorbilder fur fabrikanten und handwerker*, etc. · Modèles pour les fabricans et ouvriers, etc. — Berlin, 1831.

VAN VLIET.





(Un Gueux grotesque, par Van Vliet.)

Jean-George Van Uliet ou Vliet, graveur et peintre hollandais, était élève de Rembrandt. On n'a conservé aucun détail sur sa vie. La plupart de ses œuvres sont datées de 1650 et de 1652. On reproche aux contours de ses figures quelques incorrections; les extrémités sont négligées; les draperies sont lourdes; mais la distribution de la lumière et de l'ombre est partout très remarquable. Au nombre de ses meilleures gravures, on cite : Jacob béni par Abraham, d'après J. Lievens; le Baptême de l'Eunuque par saint Paul, d'après Rembrandt; une Vieille tenant sur ses genoux un livre ouvert, d'après le même; Saint Jérôme en oraison dans une caverne, d'après le même. Les gravures qu'il exécuta d'après ses propres compositions sont : un Philosophe lisant dans un grand livre à la lumière d'une chandelle qui, posée derrière un grand globe, n'envoie aucune clarté sur la figure; un Concert de quatre figures; les Arts et Métiers en 18 planches; et plusieurs suites de Gueux, parmi lesquels se trouve la grotesque figure que nous reproduisons.

Le carrousel des *Galans Maures*, dont le dauphin fut le chef, eut lieu en 1686. On attachait alors tant d'importance à ces divertissemens, qu'on imprima un an d'avance le programme détaillé des courses, des devises, des costumes de tous ceux qui devaient faire partie du carrousel, depuis le dauphin, chef des Abencerrages, jusqu'au dernier des écuyers. Ce programme, qui forme un assez gros volume, fut imprimé pour être vendu à Versailles le jour de la fête. Louis XIV ne fut que le spectateur du carrousel. Les vers de Racine, dans son *Britannicus*, avaient porté leur fruit; en effet, depuis 1670, époque où le roi les entendit pour la première fois, il ne parut plus en acteur dans ses ballets, ni dans aucun des divertissemens qu'il ordonna pendant ses prospérités. (Voir p. 59 et 125.)

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30

EXPEDITION DE BONAPARTE EN EGYPTE.

COMMISSION ET INSTITUT D'ÉGYPTE



Musée du Louvre. — Expédition de Bonaparte en Egypte, plafond peint par Léon Cogniet.

Quand le général Bonaparte, après ses glorieuses campagnes d'Italie, revint à Paris, il sentit le besoin de ne pas laisser reposer l'attention et l'admiration qui s'attachaient à son nom et à ses exploits. Mécontent du gouvernement, qui était alors le Directoire, ne se voyant, à cette époque, aucun digne de lui à jouer en France, son imagination chercha par quelle gigantesque entreprise il signalerait son activité. Il songea à l'Egypte.

« Les grands génies, a écrit M. Thiers, qui ont regardé » la carte du monde, ont tous pensé à l'Egypte. On en » peut citer trois : Albuquerque, Leibnitz, Bonaparte. Al- » buquerque avait senti que les Portugais, qui venaient d'ou-

» vrir la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, » pourraient être dépouillés de ce grand commerce si on » se servait du Nil et de la mer Rouge : aussi avait-il eu » l'idée gigantesque de détourner le cours du Nil, et de le » jeter dans la mer Rouge, pour rendre à jamais la voie im» praticable, et assurer éternellement aux Portugais le com» merce de l'Inde. Sous Louis XIV, le grand Leibnitz, dont » l'esprit embrassait toutes choses, adressa au monarque » français un mémoire, qui est un des plus beaux monumens » de raison et d'éloquence politiques. Louis XIV voulait, » pour quelques médailles, envahir la Hollande. Sire, lui dit » Leibnitz, ce n'est pas chez eux que vous pourrez vaincre » ces républicains; vous ne franchirez pas leurs digues, et » vous rangerez toute l'Europe de leur côté. C'est en Egypte » qu'il faut les frapper : là vous trouverez la véritable route » du commerce de l'Inde; vous enlèverez ce commerce aux » Hollandais, vous assurerez l'éternelle domination de la » France dans le Levant, vous réjouirez toute la chrétienté, » vous remplirez le monde d'étonnement et d'admiration : » l'Europe vous applaudira loin de se liguer contre vous. »

C'était principalement à l'Angleterre que songeait le général Bonaparte en voulant envahir l'Egypte. Selon lui, l'Egypte était le véritable point intermédiaire entre l'Europe et l'Inde, c'est là qu'il fallait s'établir pour ruiner l'Angleterre; de là on devait dominer à jamais la Méditerranée, en faire, suivant une de ses expressions, *un lac français*.

Le Directoire, composé alors de Barras, Laréveillère, Treilhard, Rewbell et Merlin, opposa la plus vive résistance aux projets de Bonaparte; mais enfin la ferme volonté de celui-ci l'emporta, l'expédition fut décidée. Bonaparte en hâta les préparatifs avec cette intelligence et cette activité extraordinaires qu'il apportait à l'exécution de toutes ses idées. Ce qui signala et immortalisa surtout cette conquête, ce fut le soin qu'il prit de former une commission chargée, à la suite et sous la protection de nos armées, d'explorer et d'étudier l'Egypte dans l'intérêt de la science et des arts. Les savans, les artistes, les ingénieurs, les dessinateurs, les géographes qu'il emmenait, s'élevaient à une centaine d'individus. Parmi eux on distinguait Monge, Berthollet, Fourier, Dolomieu, Desgenettes, Larrey, Dubois, Denon, Parseval de Grandmaison, Andréossy, Geoffroy-Saint-Hilaire, Jomard, Costas, etc. Parmi les plus illustres généraux étaient Desaix, Kléber, Murat, Lannes, Caffarelli, Davoust, Junot, Beauharnais, etc. L'escadre était commandée par Brueys.

Nous ne raconterons pas tous les détails si connus de cette expédition. Partie de Toulon, le 19 mai 1798, l'armée française arriva en vue d'Alexandrie le 1er juillet. Maître de cette ville, Bonaparte voulut s'emparer du Caire; la célèbre bataille des Pyramides lui livra cette grande capitale. C'est là qu'il s'occupa de créer l'Institut d'Egypte. Il réunit les savans et les artistes qu'il avait amenés, et les associant à quelques uns de ses officiers les plus instruits, il en composa cet Institut auquel il consacra des revenus et l'un des plus vastes palais du Caire. Les uns devaient s'occuper à faire une description exacte du pays, et à en dresser la carte la plus détaillée; les autres étaient chargés d'en étudier les ruines, et de fournir de nouvelles lumières à l'histoire; ceux-ci avaient à examiner les productions, à faire les observations utiles à la physique, à l'astronomie, à l'histoire naturelle; ceux-là enfin devaient rechercher les améliorations qu'on pourrait apporter à l'existence des habitans par des machines, des canaux, des travaux sur le Nil. Si cette belle contrée n'était point destinée à demeurer en notre pouvoir, du moins les conquêtes que la science allait y faire ne pouvaient nous être enlevées; et un monument se préparait qui devait honorer le génie et la constance de nos savans.

Monge fut le premier qui obtint la présidence de l'Institut d'Egypte; Bonaparte ne fut que le second. Il proposa les questions suivantes : rechercher la meilleure construction des moulins à eau ou à vent; remplacer le houblon, qui manque à l'Egypte, pour la fabrication de la bière; déterminer les lieux propres à la culture de la vigne; chercher le meilleur moyen pour procurer de l'eau à la citadelle du Caire; creuser des puits dans les différens endroits du désert; découvrir un procédé pour clarifier et rafraîchir l'eau du Nil; imaginer une manière d'utiliser les décombres dont la ville du Caire était embarrassée, de même que toutes les anciennes villes d'Egypte; trouver les matières nécessaires pour la fabrication de la poudre en Egypte. On peut juger par ces questions de la tournure d'esprit du jeune général Bonaparte. Sur-le-champ, les ingénieurs, les dessinateurs, les savans se répandirent dans toutes les provinces, pour commencer la description et la carte du pays.

C'est le souvenir de ces exploits scientifiques de l'expédition d'Egypte que M. Léon Cogniet a voulu peindre dans le tableau dont nous reproduisons aujourd'hui la gravure. Le général Bonaparte est représenté entouré de plusieurs des savans et artistes de l'expédition, dirigeant leurs travaux et les mouvemens des troupes qui les protégent. Ce tableau est un des plus beaux plafonds des salles du Louvre. L'ordonnance en est très habile, d'un bel effet; le coloris est plein de chaleur, une lumière étincelante circule dans toutes les parties de la toile; il y a une grande finesse dans le dessin, des figures très originales. Cette remarquable composition, le tableau de la *Peste de Jaffa*, par Gros, et le grand ouvrage de la *Description d'Egypte*, par les savans et artistes qui suivirent l'armée française, sont les principaux monumens inspirés par cette expédition, glorieux épisode de la vie épique de Bonaparte.

Avidité des courtisans; Raillerie de Henri IV. — On sait que nos rois faisaient souvent hériter leurs favoris des biens des condamnés, et que telle était l'origine de beaucoup de fortunes patriciennes; à l'occasion, les solliciteurs de confiscations ne manquaient pas. Jehan de Vaulthier, de Senlis, rapporte dans sa chronique, publiée l'année dernière pour la première fois, que le bourreau de Melun ayant été exécuté, en 1595, pour crime de fausse monnaie, un courtisan demanda au roi la confiscation de ses biens : « Je vous la » donne, répondit Henri IV, mais à la charge que vous » exercerez l'office. »

La gaieté plaît davantage quand on est assuré qu'elle ne tient pas à l'insouciance.

MADAME DE STAEL, *de l'Allemagne*, t. II.

VOYAGE DU CAPITAINE ROSS.

Nous avons laissé le capitaine Ross et son équipage passant assez confortablement, au sein des glaces du havre *Félix*, leur premier hiver de 1829 à 1830 (p. 324). Le soleil disparut à la fin de novembre; mais les belles aurores boréales permirent de lire hors du vaisseau les plus petits caractères d'impression.

Le 9 janvier, on aperçut des Esquimaux à joues rebondies et à figures joviales comme ils en ont tous; on noua immédiatement connaissance avec eux, et peu d'heures suffirent pour en faire des amis dévoués. Leur village se composait de douze huttes situées à deux milles et demi du navire, construites en neige et chauffées comme à l'ordinaire par une mèche de mousse brûlant dans l'huile et formant lampe. Plus tard, il s'établit entre les Esquimaux et l'équipage un fréquent échange de visites et autres politesses; on obtint de l'un d'eux une sorte d'esquisse géographique de la contrée; ils furent de la plus grande utilité pour fournir des vivres en poissons frais et servirent de

guides fidèles dans les expéditions qui partirent à plusieurs reprises du navire pour explorer la contrée.

Ces expéditions constituent la majeure partie de l'intérêt de ce second voyage du capitaine Ross; car le navire étant cloué dans les glaces, il ne restait d'autres ressources que de faire de la géographie en voyageant sur la terre et sur les lacs ou bras de mer gelés. On commença ces expéditions dès que le fort de l'hiver eut cessé, et ce fut James Ross qui en fut particulièrement chargé. Il partit pour la première fois le 1[er] avril, guidé par des Esquimaux, qui construisaient chaque soir une hutte de neige à l'endroit où l'on campait. Les résultats de cette première excursion, qui dura dix jours, furent de constater l'existence d'un isthme au midi de la terre de *Boothia-Félix*. — Deux autres voyages, l'un vers le sud, l'autre vers le nord, suivirent le premier, et fournirent de nombreux renseignemens géographiques.

Les Esquimaux servaient toujours de guides, et il en est plusieurs fois résulté des incidens assez curieux qui caractérisent parfaitement l'intelligence, la bonne humeur et les dispositions pacifiques de cette race. Ce qui les étonnait par dessus tout, c'étaient les instrumens astronomiques avec lesquels les officiers faisaient des observations plusieurs fois par jour pour déterminer la latitude, la longitude, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Comme l'idée de manger est toujours la première qui se présente à l'imagination des Esquimaux, et que la chasse et la pêche sont presque les seules occupations de leur vie, ils conjecturaient que les voyageurs n'étaient venus de si loin, dans les cantons fréquentés par les bœufs musqués, et n'avaient pris tant de peine que pour accomplir le plus important de tous les actes, selon eux, celui de faire un bon dîner; aussi rien ne pouvait les détourner de l'idée que ces tubes de cuivre, au travers desquels on regardait si souvent, ne fussent destinés à faire trouver du gibier ou à apercevoir sur les montagnes. — Ces braves gens, dit Ross, avaient encore à apprendre que des Européens doivent gagner leur vie par des opérations beaucoup plus compliquées que celles de chercher un animal, de le tuer et de le manger. Mais leur intelligence n'était pas encore assez avancée pour comprendre une organisation sociale qui avait envoyé tant d'hommes sur un grand vaisseau de l'Angleterre dans leur pays, pour gagner leurs dîners présens et futurs en mesurant des angles et en regardant la lune.

De toutes les excursions de James Ross, la plus importante fut celle qui l'amena au cap Félix, éloigné seulement de 222 milles du cap Turnagain. Elle eut lieu, du 17 mai au 13 juin, au milieu de fatigues inouïes. Réduits à une faible ration de nourriture, exposés aux dangers sans nombre que le dégel amène dans ces pays de neiges et de glaces, où l'on se trouve à cette époque incessamment plongé dans l'eau froide sans avoir le moindre endroit sec pour se reposer le soir, les voyageurs ne revinrent à bord que fort amaigris. Ils avaient établi la continuité du continent jusqu'à 150 milles à l'ouest de la position du navire. Cependant le fond du détroit qui porte le nom de James Ross n'a pas été reconnu par eux, ainsi que l'indique le trait de côte ponctué de la carte (p. 585), et c'est là que le capitaine Back suppose une communication avec la *mer ouverte* qui baigne la pointe Richardson. — En jetant les yeux sur la carte, on peut voir parfaitement où en est aujourd'hui la question, et le voici. Le capitaine Ross a supposé, d'après les renseignemens des Esquimaux, que le détroit du *Prince-Régent* finissait au sud par un cul-de-sac, et que la côte au-delà du havre Félix descendait pour aller rejoindre la péninsule Melville. Mais le capitaine Back ayant trouvé récemment l'embouchure d'un grand fleuve et la mer au point où la carte porte les mots *mer ouverte*, il en a conjecturé que le détroit du *Prince-Régent* s'étendait jusque là; ayant trouvé en outre dans cette mer ouverte un courant venant du nord-ouest, et un tronc d'arbre tout-à-fait semblable à ceux qui existent à l'ouest du cap Turnagain (voir la carte de 1834, p. 256), il a conclu que la *mer ouverte* s'étendait au-delà de la pointe Richardson et communiquait avec l'océan Boréal.

Ces explications, aidées d'une carte, nous ont paru avoir assez d'intérêt pour mériter quelques lignes, en ce moment surtout où la question, depuis si long-temps pendante, est sur le point d'être décidée par le capitaine Back, qui explore ces parages. Revenons maintenant à Ross.

Le 17 septembre 1830, il y avait onze mois et demi que nos voyageurs étaient cloués par les glaces; ce jour-là, pour la première fois, on put mettre à la voile, et sentir sous ses pieds le bâtiment frémir aux ondulations de la vague. On eût dit une nouvelle ère qui commençait; mais, hélas! quinze jours après, l'hiver était décidément revenu. On avait à peine pu, dans l'intervalle, avancer de quelques pas, qu'il fallut chercher une nouvelle prison non loin de la première, *peut-être pour une année encore*, pensèrent les malheureux!

1831 s'ouvrit sans que les Esquimaux fussent revenus; ils croyaient les Européens fort loin; en avril, James Ross alla à leur rencontre et les trouva: grande joie de part et d'autre. Il y eut des festins de chaque côté. Les Esquimaux avaient des provisions de pêche dont l'équipage leur acheta une partie; on chassa, on se promena, on fit des excursions, on enseigna aux naturels à se servir du filet, et l'été se passa comme le précédent. — C'est en cette saison que James Ross détermina la position du pôle magnétique, opération intéressante sur laquelle nous aurons quelque jour occasion de revenir.

A la fin du mois d'août, on put mettre à la voile comme l'année précédente. Mais réussira-t-on à trouver une mer libre? sortira-t-on du détroit du *Prince-Régent?* reverra-t-on enfin l'Angleterre; pourra-t-on fêter avec ses parents la prochaine fête de Noël? Tout le monde le désire ardemment, depuis le capitaine jusqu'au cuisinier; tout le monde l'espère. Mais une crainte vague sommeille cependant au fond des cœurs; car l'année précédente on avait aussi désiré, espéré, et après quelques jours d'incertitude il avait fallu se résigner à vivre encore un an au milieu des glaces et des Esquimaux. — Qu'arriva-t-il cette année? — C'est ce que nous verrons au prochain et dernier article.

De quelques auteurs qui ont changé leur nom. — Le désir de déguiser un nom trivial et mal sonnant sous un sobriquet euphonique flanqué de la particule nobiliaire, est une vanité moderne, et Dieu garde de mal tous les écrivains français, gentillâtres ou vilains, qui ont ainsi abdiqué parentelle et patronymie pour aller plus harmonieusement à la gloire, sous la protection de quelques syllabes retentissantes. D'Arouet, il n'en est plus question, et l'on n'oubliera jamais Voltaire; tout le monde connaît Dancourt, Marivaux, Crébillon, Voisenon, La Chaussée, Sainte-Foix, et besoin est de posséder un peu d'érudition onomatologique pour retrouver ces illustres personnages dans Carton, Carlet, Jolyot, Fusée, Nivelle et Poulain.

CHARLES NODIER.

Le célèbre peintre hollandais Philippe Wouwermans eut une existence malheureuse, son talent n'ayant été apprécié que fort tard. Lorsque ce savant coloriste se vit sur le point de mourir, il fit jeter au feu un coffre rempli de dessins, de croquis et d'ébauches. « J'ai été si mal récompensé, dit-il, de mes travaux, que je veux, si je puis, empêcher mon fils, séduit par la vue d'un de ces dessins, d'embrasser une carrière aussi misérable et aussi incertaine que celle que j'ai suivie. »

POÉSIE

LES SOIRÉES DE FAMILLE

J'avais vingt ans : mon sang bouillonnait dans mes veines,
Sur mon front je sentais mille chaudes haleines,
Mes pieds impatiens demandaient à marcher,
Mon âme, en flots vivans, cherchait à s'épancher;
Il me fallait de l'air, du bruit, et de l'espace!...
— Au foyer de famille abandonnant ma place,
Je renonçai bientôt au chaste intérieur
Où j'avais jusqu'alors concentré mon bonheur.
De mon père, si bon, le front devint sévère,
Je m'endormis, le soir, sans embrasser ma mère,
Et mes sœurs, renonçant à des liens rompus,
Pour leurs robes de bal ne me consultaient plus.
J'oubliai tout : j'allais, comme une Danaïde,
Versant les voluptés dans un cœur toujours vide,
Fou d'ardeur, et, cherchant sur des flots ignorés,
L'Amérique où tendaient mes désirs altérés.
Mes soirs, à la famille abandonnés naguère,
Je les consacrai tous au plaisir éphémère.
Nous allions, dans la nuit, près des balcons dormans
Pour de jeunes beautés murmurer de doux chants,
Ou bien, sous les tilleuls aux mobiles arcades,
A la lune, adresser de molles sérénades;
Mais, plus souvent encor, dans de libres festins,
J'oubliais que la vie a de graves desseins :
Au milieu des chansons et des ébats folâtres,
Que le punch éclairait de ses flammes bleuâtres,
Nos nuits se consumaient, et, quand venait le jour,
Nous rentrions d'un pas furtif et le front lourd.

Mais, un soir, le remords me prit à l'improviste,
Et je voulus rentrer. mon père, seul et triste,
Auprès de la fenêtre arrosait quelques fleurs,
Et ma mère faisait broder mes jeunes sœurs.
Je m'avançai, sentant un embarras étrange
Et comme un visiteur qui s'excuse et dérange.
Dans le cercle, des yeux, je cherchai pour m'asseoir
Le siége accoutumé qu'on me gardait le soir;
Mais (comme un doux usage en peu de temps s'efface!)
Entre mes sœurs, déjà, je n'avais plus ma place;
N'ayant pas reconnu mon pas, comme autrefois,
Ma mère fut surprise en entendant ma voix,
Et son chien, qui pour moi jadis aboyait d'aise,
Alla, sombre et grondeur, se cacher sous sa chaise.

Mon père, alors, qui vit mon visage changer,
Me dit : — « L'absent, mon fils, est vite un étranger,
Vous l'apprendrez : d'oubli, toute chose est avide,
Le cœur ni le foyer ne souffrent point de vide,
Et si vous les quittez, n'espérez au retour
Ni le siége au foyer, ni dans le cœur l'amour.
Depuis six mois, par vous la maison délaissée
Ne vous reconnaît plus; l'attente s'est lassée,
Et votre mère et moi, près de vos sœurs assis,
Nous tâchons d'oublier que nous avons un fils.

» Pourquoi, pour le plaisir qui bruit et qui brille,
Pourquoi dénouez-vous les liens de famille?
Dieu nous fit un devoir, lorsqu'il créa ces nœuds,
A nous, parens, d'aimer, à vous, fils, d'être heureux.
Votre joie est à nous, c'est notre bien suprême;
Chercher qui vous amuse ailleurs, ou qui vous aime,
N'est-ce point nous ravir nos bonheurs les plus doux?
Si nous ne vous servions, pourquoi vivrions-nous?

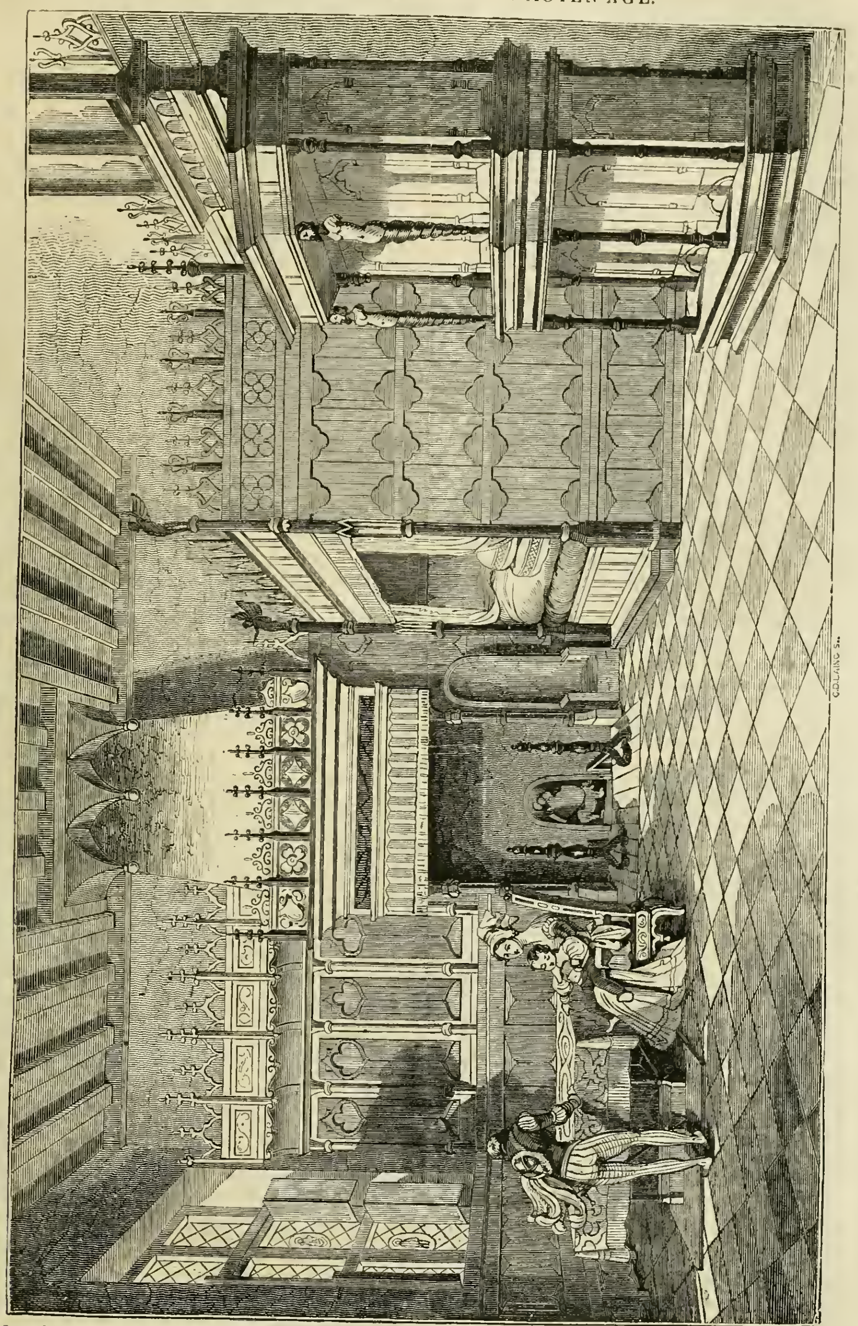
» La famille!... Oh! c'est là que les vertus grandissent,
C'est le soleil d'amour auquel les cœurs mûrissent;
Société sacrée où la mère est le roi,
Elle enseigne comment obéir sans effroi,
Demander sans rougeur, servir sans esclavage;
Car son code, pour nous, est un apprentissage,
C'est le code du monde en deux mots résumé :
Savoir aimer soi-même et savoir être aimé!

» Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées
Où l'œil fixé sur vous et nos chaises serrées,
Ravis, nous écoutions quelque récit frappant
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant?
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes,
En prenant en commun ce doux repas des âmes;
Mêmes pleurs, mêmes ris, mêmes pensers!... Alors
Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,
Et vibrant dans nos seins à la même secousse,
La lyre intérieure élevait sa voix douce!
Oh! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon!..
Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon!
Alors, mon fils, nos cœurs n'avaient qu'une racine,
De tous vos sentimens je savais l'origine
Et, nous tenant la main, dans le monde idéal,
Ensemble nous marchions toujours, d'un pas égal
Mais, depuis qu'aux amours du foyer infidèle
Vous avez délaissé la maison paternelle,
Devant vous l'on se tait, l'élan est retenu;
Car, ici, votre cœur est comme un inconnu.
— Oh! reviens, mon enfant, au cercle domestique,
Laisse qui n'aime pas vivre en place publique;
Connais-tu dans le monde un pauvre à secourir,
Un front triste à bercer, un faible à soutenir,
Oh! cours, alors, mon fils (malheureux qui balance!);
Consacrée au devoir, nous aimons ton absence;
Mais dans de vains plaisirs n'effeuille pas tes jours;
La vie est grave, enfant, et ses matins sont courts.
Avant qu'un coup de mer t'emporte dans l'orage,
Fais ton lest de vertu, raffermis ton courage,
Apprends les amours purs sous nos paisibles toits;
Le temps d'épreuve arrive, et pour être, à la fois,
Aussi fort qu'un géant, aussi doux qu'une femme,
C'est dans l'amour, vois-tu, qu'il faut tremper son âme
Celui qui sait aimer, sous le plus lourd fardeau,
Se relève à l'espoir pour aimer de nouveau;
Car c'est la vie! Aimer!... le bien de là découle,
Ce n'est que par le cœur que l'on sort de la foule,
C'est la seule vertu qui de tout nous tient lieu;
Si Dieu n'aimait pas tant, il ne serait point Dieu. »

Ainsi parla mon père, et, muet, immobile,
J'écoutais!... Je sentais sa parole tranquille
Qui descendait en moi, et, comme avec la main,
De mes purs souvenirs y réveillait l'essaim.
Sans lever leurs regards, mes sœurs avec mystère,
En brodant, essuyaient quelques pleurs... et ma mère,
Mains jointes, attendait avec un œil mouillé!...
Alors, j'allai vers elle, et je m'agenouillai,
Sans parler (le regret aisément se devine!);
Je demeurai long-temps penché sur sa poitrine,
Et, quand je relevai mon front pâle et confus,
Mon père souriait, mes sœurs ne pleuraient plus!

EMILE SOUVESTRE.

INTÉRIEUR DES MAISONS AU MOYEN AGE.



Jusqu'au moment où les chevaliers et les barons puisèrent l'idée d'un luxe inconnu chez eux, en contemplant les merveilles anciennes et modernes de Constantinople, ils restèrent uniquement vêtus d'habits guerriers, ou renfermés dans d'étroites habitations, ces hommes d'une grande rudesse et d'une grande simplicité qui avaient conquis les Gaules sur

les Romains, et brisé les piques des légions, les hastes du peuple-roi, à coups de framées. Avant cette époque, c'est-à-dire jusqu'à la fin du douzième siècle, les églises, les maisons, les palais, n'offraient que de lourds massifs de maçonnerie dénués de goût, de formes et d'ornemens caractéristiques. Les colonnes, soit par leurs bases, soit par leurs sommets, avaient communément les proportions corinthiennes; mais loin d'en déployer la grâce et la majesté, elles ne présentaient que des figures bizarres et affreuses.

Avec le retour de Philippe-Auguste, au contraire, l'architecture sarrazine, si improprement appelée *gothique*, s'introduisit en France, et ne tarda pas à faire oublier l'architecture grecque, mélangée de goût romain, qui avait régné jusque là, et qui, de belle, de noble qu'on l'avait vue à son origine, s'était graduellement altérée et abâtardie.

Cette architecture orientale, qu'on a eu le tort, grave, selon nous, de blâmer et d'abandonner depuis, déploya immédiatement toutes ses hardiesses, allongea en faisceaux le fût de ses colonnes, décora les donjons, les manoirs, les portes des monastères, introduisit chez nous les balcons mauresques, et par suite, modifia singulièrement l'intérieur, le luxe et le confortable des habitations. Ainsi les demeures, qui jusqu'alors n'avaient eu pour recevoir le jour que des fenêtres étroites, allongées et semblables à des meurtrières, ne tardèrent pas à les remplacer par l'ogive aux formes élancées, et qui semble monter vers le ciel comme une prière. En même temps les appartemens s'élargirent; on y fit des décorations, des sculptures, des boiseries, des peintures, au point que l'on *peignit*, dit-on, sur la muraille, dans la grande salle du château de Provins, les chansons et les pastourelles du roi Thibaut de Navarre.

En même temps que l'architecture faisait ainsi une révolution dans la pierre, la magnificence orientale en opérait une autre non moins frappante dans les vêtemens. Aux habits grossiers et sans ornemens des hommes du dixième et du onzième siècle, succédèrent la soie, l'or, la pourpre, les *bliauds* (espèces de blouse), aux couleurs éclatantes. Les vitraux, au lieu d'être d'une matière blanche et terne comme aujourd'hui, empruntèrent à des secrets perdus pour nous ces magiques peintures qui défient la science moderne, et teignirent désormais de mille nuances les rayons mêmes du soleil. A cette époque aussi, les tapisseries de Bruges et de Flandre, ces histoires à l'aiguille, furent appendues aux murailles des salles, et les palais des rois n'eurent presque plus rien à envier à ceux de Salomon.

Aux quatorzième et quinzième siècles, on poussa le raffinement plus loin. Nous savons que Charles V rassembla dans le Louvre, non seulement comme objets de science et de curiosité, mais encore comme ornement, des manuscrits et des miniatures. Ce prince fit également poser un orgue dans ses appartemens, et remplaça les bancs et tréteaux, qui jusque là avaient servi de siéges, par des *faudesteuils* (fauteuils), que les sculpteurs en bois chargèrent de bas-reliefs et de rondes bosses, les menuisiers de lambris, les peintres de rosettes d'étain enluminées. C'est du moins ce que fit, en 1366, Jean d'Orliens, pour plusieurs des chambres de Charles V.

Jusqu'à cette époque, les communications entre les appartemens avaient été mal ménagées; on commença à les disposer artistement, et, pour obvier aux courans d'air qui s'établirent ainsi forcément, on inventa les poêles, ou *chauffe doux*. On peignit aussi les solives, ou les orna d'animaux; on posa des rampes aux escaliers, on fit pour les cheminées des chenets en fer ouvré (ceux du Louvre, dans la chambre de la reine, pesaient cent quatre-vingt-dix-huit livres, et avaient coûté vingt-six livres treize sols); on chargea les soufflets d'ornemens, et les pelles, les pincettes (le *traifeu* comme on disait, ou *tire-feu*) furent également travaillés avec beaucoup d'art.

Quant aux lits, ils devinrent extraordinairement grands. Lorsqu'ils ne portèrent que six pieds de long sur autant de large on les nomma des *couchettes;* lorsqu'ils eurent dix pieds sur onze, ou onze sur douze, ce qui fut leur mesure la plus ordinaire, on les appela des *couches*. Ces couches furent montées sur des marches qu'on para des plus beaux tapis, et on les plaça dans des alcôves, qui ne sont point par conséquent d'invention aussi moderne qu'on l'a prétendu. Une autre richesse des maisons des grands seigneurs, et même des maisons particulières, furent les salles des bains ou *estuves*. Comme on en faisait non seulement un lieu de propreté, mais en quelque sorte, ainsi que chez les Romains, un lieu de réunion et de plaisir, on les décora avec le plus grand luxe.

Mais ce fut surtout au seizième siècle, dans ce grand mouvement des arts qu'on appela *Renaissance*, que toutes ces choses arrivèrent à l'apogée de leur richesse : la chambre de cette époque que reproduit aujourd'hui notre gravure peut en donner une idée. On remarquera cependant que l'espace a empêché l'artiste qui l'a exécutée d'y placer une foule d'objets qui, en réalité, ne pouvaient y manquer. Ainsi, par exemple, sur la table qui se trouve à gauche, le lecteur peut se figurer un jeu d'échecs, jeu que nos ancêtres aimaient tant, et dont chaque pièce était ordinairement ou en cristal de roche monté en or, ou bien en bois coloré. Rarement aussi le *bahut* ou dressoir placé à droite dans notre gravure, et que décorent deux jolies figures en bois, restait vide. Aux quatorzième et quinzième siècles, on y eût posé des clepsydres chargées d'eau parfumée, et ces admirables vaisselles d'argent mises à la mode par Charles V et ses fils, ces aiguières d'or travaillées, que surpassèrent bientôt Benvenuto Cellini, Briet, et les autres grands artistes du siècle de François I[er]; et, au seizième siècle, ce dressoir eût surtout brillé par la présence de quelques unes de ces magnifiques verroteries vénitiennes à formes si exquises, ou bien par quelques uns de ces plats en émail travaillé, dus au génie et aux sueurs de Bernard de Palissy, ce grand artiste que Charles IX avait décoré du titre d'*inventeur des rustiques figurines du roi, de la reine-mère et du connétable de Montmorency*. (V. sur Bernard de Palissy, 1833, p. 384.)

On sait que les plats ou vases ornés de poissons, d'oiseaux, de fleurs ou de fruits, que nous a laissés ce maître, sont recherchés avec fanatisme par les amateurs et regardés comme des chefs-d'œuvre. La plupart sortaient de la fabrique nommée les *Tuileries*, qui devint depuis la *maison de la reine*, et dont Philibert Delorme a fait le magnifique palais des rois de France.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot des sculptures sur bois, qu'on peut observer dans notre dessin. Ce genre d'ornement, qui, au seizième siècle, a produit les belles boiseries de nos églises, était fort usité dans les maisons particulières. Il nous en reste comme modèles la chambre de Sully à l'Arsenal, et celles de Henri IV et de Louis XIII au Louvre, que l'administration du Musée est parvenue à compléter et à restaurer entièrement, grâce à d'habiles ouvriers allemands qu'elle a fait venir de Nuremberg.

DE LA PÊCHE.

L'Océan est une source considérable de richesses pour les pays qui ont l'avantage de se trouver à sa portée. En première ligne, il faut mettre la facilité du commerce, pour lequel l'Océan est la plus admirable des routes qui existent à la surface du globe; mais, outre cela, il y a des biens que l'on en retire directement, et qui jusqu'à un certain point peuvent être mis en comparaison avec ceux que l'on retire de la terre. Nous voulons parler des produits de la pêche. Semblables aux produits des champs, ils n'enrichissent que ceux qui se donnent la peine de les recueillir, et sur la mer la récolte n'est pas toujours facile. Néanmoins lorsque l'on réflé-

chit que cette partie du globe offre un fonds presque inépuisable de richesses, on s'étonne qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'hommes qui, ne trouvant pas leur nourriture sur la terre, prennent le parti de l'aller chercher sur la mer. Pourquoi les eaux qui baignent nos côtes ne sont-elles pas exploitées par des essaims de pêcheurs comme celles qui baignent les côtes de l'Angleterre? Une partie de la population y gagnerait sa vie et augmenterait la richesse générale du pays, et en outre la puissance politique de notre nation se verrait soutenue par une masse bien plus considérable d'hommes de mer.

Voici un aperçu de la richesse que l'Angleterre tire annuellement, tant de la pêche au long cours que de celle qui se fait sur ses côtes. La pêche des côtes consistant principalement en merlans, soles, turbots, harengs, morues, homards, huîtres, etc., peut être portée, déduction faite des frais d'entretien des filets, bateaux, etc., à 45 millions de francs. Le produit des pêcheries dans les mers boréales et les mers australes s'est élevé, dans certaines années, à 15 ou 16 millions, certain que cette branche de revenu pourrait devenir bien plus considérable encore. Ainsi l'Océan seul rapporte annuellement une richesse de plus de 60 millions aux pêcheurs de l'Angleterre. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit pour nous d'un aussi bon rapport. Il en est de la mer comme d'une grande étendue de notre propre territoire, qui demeure en friche et stérile faute de bras, ou faute d'industrie plutôt

DELIVRANCE DU PUISATIER DUFAVET *,

A CHAMPVERT, PRÈS DE LYON.

Le vendredi 2 septembre dernier un ouvrier puisatier se trouva surpris, par un éboulement de sable mouvant, au fond d'un puits de 62 pieds de profondeur. On sut bientôt qu'il vivait encore; on put lui faire passer à travers les débris des tambours, qui s'étaient croisés au-dessus de sa tête, assez de nourriture pour le maintenir vivant, et l'on se mit aussitôt en devoir de l'aller secourir en creusant à côté du puits éboulé. Malheureusement le terrain était formé de sable mouvant, fluide comme l'eau, et les travaux n'avançaient que lentement; chaque jour on croyait pouvoir assigner l'époque où le malheureux ouvrier serait arraché à la mort, et chaque jour de nouveaux accidens dans le puits de sauvetage compliquaient les difficultés et reculaient l'instant du salut. Ainsi au moment où le puits C, commencé par les camarades de Dufavet, était descendu au niveau du puits de Champvert, on apprit avec douleur qu'un éboulement décisif venait de le mettre absolument hors de service. Il ne resta plus d'espoir alors que dans un deuxième puits B, creusé par les ouvriers du génie. Ceux-ci travaillaient plus sûrement que les puisatiers, mais ils allaient aussi plus lentement, et l'impatience publique, pleine de commisération pour l'homme enterré tout vivant, s'accommodait avec peine de cette habile prudence. Les jours se passaient toutefois; on les compta un à un avec anxiété, on en compta jusqu'à quatorze avant de pouvoir dire : demain ce pauvre homme enfin sera sauvé; et, comme pour ajouter au dramatique de cet événement, les craintes dûrent redoubler aux approches de sa délivrance, car on annonça alors que ce serait l'instant le plus dangereux. On n'était séparé de Dufavet que de quelques pouces, il est vrai; mais il se pouvait qu'en achevant de rompre cette faible cloison, tout l'équilibre miraculeux et protecteur qui durait depuis quatorze jours fût subitement troublé, et que le sable se précipitant à flots n'étouffât la victime avant qu'on eût pu faire un trou assez grand pour l'entraîner au travers; on savait d'ailleurs que les planches l'entouraient et ajoutaient à la difficulté de l'extraction; aussi parlait-on de certains procédés hasardeux et violens pour mener l'opération à bonne fin : on devait avec une sonde faire parvenir à travers le sable une forte corde à Dufavet qui s'en ceindrait les reins; et au moment décisif, le malheureux averti devait se couvrir le visage de ses mains et de ses bras, pendant que les ouvriers du génie, tirant avec impétuosité la corde à eux, l'entraîneraient à tous périls dans le trou horizontal au travers de l'éboulement que l'on supposait inévitable... Laissons Dufavet lui-même donner quelques détails.

« Lorsque je fus couvert par l'éboulement le vendredi matin, mon benot (panier) attaché à la corde à l'aide de laquelle j'étais descendu, se trouvait un peu renversé contre ma jambe gauche; mes compagnons qui étaient restés en haut tirèrent d'abord la corde et élevèrent le benot jusqu'aux planches qui retenaient l'éboulement, mais ils les ébranlaient et en faisaient tomber de la terre; bientôt ils cessèrent cependant; j'en profitai pour amener la corde à moi; mais la voyant bientôt remonter, je la coupai promptement avec mon couteau. »

(C'était un jeune homme qui vint, en effet, en haut, tourner la manivelle du treuil; voyant qu'il n'éprouvait pas de résistance après deux tours, il rappela les puisatiers; ceux-ci tirèrent toute la corde à eux, et la voyant coupée franc, ils eurent la certitude que leur camarade vivait encore. Telle est la cause de la délivrance de Dufavet, dont on s'occupa dès lors activement.)

« L'endroit où j'étais enfermé, continue Dufavet, avait à peu près 7 pieds de hauteur le premier jour, mais cet espace diminua peu à peu par les pierres qui tombaient au-dessus de ma tête et surtout par le sable qui filtrait continuellement; ce sable en s'accumulant sur le sol embarrassait mes jambes, j'étais obligé de le faire descendre sous mes pieds, et je me trouvai ainsi élevé peu à peu malgré moi vers les planches supérieures. Le troisième jour j'étais déjà tellement exhaussé que j'ai été obligé de me placer alors comme je vais dire : la jambe droite pliée sous moi, la jambe gauche étendue à côté du benot, le pied placé dans un trou entre deux planches, le genou droit sous le jarret gauche, le corps plié, l'épaule gauche appuyée contre deux planches du tambour et la tête baissée vers l'épaule gauche; mes bras étaient à peu près libres, je pouvais les étendre à moitié.

» D'après le sable qui filtrait au-dessus de ma tête je jugeai bien qu'il devait y avoir là un trou. Le samedi matin à deux heures, j'entendis qu'on m'appelait d'en haut, je répondis : *Cherchez bien du côté où je suis, c'est du côté du cerisier; il doit y avoir un trou.* Aussitôt qu'on eut découvert l'ouverture, je dis que j'avais bon courage, mais qu'il fallait aller doucement, et je demandai à boire; j'avais bien faim mais j'avais encore plus soif; je dis ensuite de me descendre une ficelle, et j'y attachai ma bourse et mes boucles d'oreilles pour qu'on les remît à ma femme. Ce n'est que le samedi soir à six heures qu'on commença à me descendre à boire; on m'envoya une liqueur bien bonne qui me fit beaucoup de bien, mais la dose était trop petite. Le dimanche on m'a envoyé du bouillon et du vin dans des chopines, mais cela ne pouvait me suffire, et il me vint dans l'idée de manger les bouchons; les bouteilles qu'on me descendit ensuite n'avaient plus de bouchons, elles étaient fermées avec des feuilles de vigne et je les ai toutes mangées aussi...

» J'ai pu compter les jours et les nuits par le moyen d'une mouche qui était dans mon trou. Le premier jour je l'entendais venir du côté de ma tête et tourner autour de moi; quand je ne l'entendis plus je jugeai qu'il était nuit. Tous les jours elle venait au lever du soleil, elle se plaçait sur ma tête, sur mes mains et même sur mes vivres; le soir je ne l'entendais plus. Ah! que de fois j'ai dit : *Heureuse mouche! que je voudrais être comme toi pour passer par cette*

* C'est par erreur que les journaux et les dramaturges ont écrit *Dufavel.*

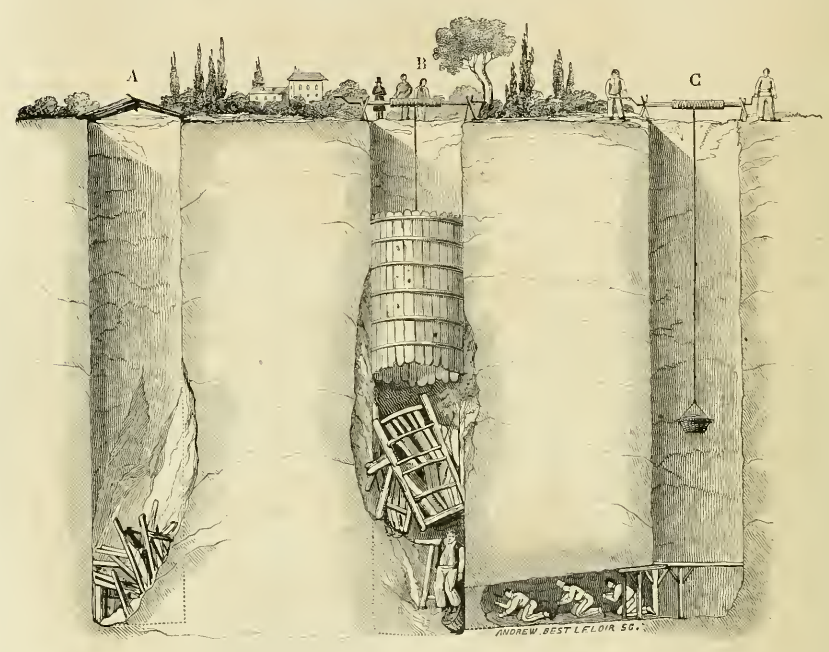
petite ouverture! Sa compagnie était pour moi une grande consolation.

» Le troisième jour avant ma sortie, j'ai eu un bien mauvais moment, j'ai entendu tout craquer au-dessus de moi; le sable a coulé entre la terre et les planches contre lesquelles mon épaule gauche était appuyée; alors tout a baissé de 5 à 6 pouces, et ma tête a été plus pressée contre mon épaule gauche; heureusement cela n'a pas continué.

» Quand on m'a dit que les sapeurs du génie faisaient un puits derrière mon dos, j'ai dit qu'ils avaient bien choisi la bonne place. Quand ils ont commencé à travailler sur le sable (à peu près à 10 pieds de profondeur), j'ai entendu le premier coup de pioche, et depuis j'ai entendu tous les autres. J'ai bien aussi entendu mes camarades les puisatiers qui ont fait le puits de l'autre côté, mais moins; j'ai dit alors qu'ils ne pourraient pas m'avoir, parce que devant moi le puits était comblé de planches cassées, de terre, de sable, et que, en les bougeant, on ferait tout crouler sur moi.

» La veille de ma délivrance on m'a descendu des vivres pour vingt-quatre heures; cette circonstance ne m'a point effrayé. J'ai pensé seulement que puisque l'ouverture avait diminué, on ne pouvait plus me faire passer de nourriture par là, et que si l'on m'en envoyait pour vingt-quatre heures, c'est qu'on pensait que ce temps était suffisant pour arriver à l'ouverture de la galerie du génie.

» A cette époque j'entendais parler les soldats qui travaillaient à ma délivrance. Je pouvais leur répondre, et j'entendais tomber le sable qu'ils enlevaient. Tout d'un coup, en retournant un peu la tête, j'aperçus la lumière; je m'écriai de suite : « Ah! je vois la chandelle! » Ce moment fut bien précieux pour moi, mais je ressentis soudain un grand froid causé par le courant d'air qui s'établit, et je retirai ma tête de devant l'ouverture qu'on venait de pratiquer.



(Coupe du puits de Champvert et des puits de sauvetage.)

» Le lieutenant qui était dans la galerie me dit deux fois de le regarder et de lui montrer ma figure par le trou. Je le fis, mais je me retirai vivement, à cause du froid que je ressentais.

» Le lieutenant me dit alors de rester immobile, puisqu'il fallait couper les deux planches contre lesquelles j'étais appuyé, afin de pouvoir me faire pénétrer dans la galerie. Il avait peur d'un éboulement en touchant à ces planches; mais je lui dis qu'elles ne supportaient rien et qu'elles ne servaient nullement d'échafaudage. Je me mis tout de suite, de mon côté, à en couper une avec mon couteau. Cette planche était mauvaise et je la coupai facilement, quoique je fusse bien gêné et que la planche fût derrière moi, à côté de mon épaule gauche. Les sapeurs du génie coupèrent l'autre en même temps. Je dis alors au sergent de retirer un gros caillou et un morceau de cercle que j'avais déjà coupé; en m'appuyant ensuite à droite avec la main je pus faire un petit effort et me retourner un peu sur le côté gauche. Je cherchai à passer la tête dans la galerie, lorsqu'un sergent me saisit au-dessus des épaules et m'attira vivement à lui. Je poussai un cri : *Ah! brave Génie!* Un nouvel effort que je tentai me fit aboucher davantage contre lui, et on me tira enfin tout entier dans la galerie. Là on me plaça sur du foin. Tous ces braves soldats du génie s'empressèrent de me couvrir de leurs capotes par-dessus la couverture qu'on m'avait préparée, et bientôt je m'endormis pendant quelques instans. J'étais sauvé! »

Il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser en restant dans l'ordre, que pour plaire en passant toute mesure; il est moins facile de régler le cœur que de le troubler.

CHATEAUBRIAND.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30

MŒURS DES BRETONS.



(Un Marché à Quimper, département du Finistère.)

Un marché est toujours un spectacle singulièrement animé, où toutes les conditions, tous les âges, toutes les passions, se montrent et se coudoient. C'est comme un rendez-vous des intérêts matériels d'une société, et toute la physionomie extérieure de celle-ci s'y révèle. Qui n'a vu, au moins à l'Opéra, un marché napolitain avec ses costumes bigarres et chatoyans, ses fruits dorés par le beau soleil d'Italie, ses grands faisceaux de fleurs épanouies, son murmure de voix chantantes et mélodieuses, ses cris de vente, ses *canzonette* et ses improvisateurs racontant les malheurs de Clorinde entre une vendeuse de fromage et un marchand de macaroni. Certes, un pareil tableau, opposé, par exemple, à celui d'un marché anglais, donnera sur-le-champ l'idée de la différence caractéristique des deux nations.

En France, où les types provinciaux s'effacent de plus en plus, tous les marchés offrent à peu près le même aspect. Cependant il est encore certains départemens où la conservation de vieilles mœurs et du vieux costume donnent à ces réunions hebdomadaires une physionomie curieuse.

Les trois départemens formant l'ancienne Basse-Bretagne (le Finistère, le Morbihan, les Côtes-du-Nord) sont surtout dans ce cas.

La gravure que nous donnons aujourd'hui représente un marché à Quimper, cette vieille capitale de la Cornouaille armoricaine où les Romains eurent autrefois des stations (comme le prouvent les ruines d'un therme récemment découvert au Peremou par M. Duncar-Hullac'h) et dont le nom celtique *quamp-er* (champ de l'aigle) provient peut-être du sejour des légions dans cette contrée.

Le groupe qu'on aperçoit sur le premier plan est composé d'hommes et de femmes kernewotes (de Cornouailles); le paysan accoudé sur un sac de blé est revêtu de l'habit de Quimper, ainsi que l'adolescent qui fume entre les deux femmes. Quant à celles-ci, elles portent l'élégant costume de Briec, composé d'un jupon brun bordé de rouge, d'un corsage violet, bleu ou vert, et d'une coiffe blanche empesée. Le paysan qui tourne le dos, et paraît se diriger vers l'église, dont les contours se dessinent vaguement au fond, est un homme de Gourire, ainsi qu'on le reconnaît à sa veste courte d'un bleu tendre que dépasse une sorte de pourpoint en toile plissée et piquée avec soin, à ses braies gauloises en *berlinge* (tissu de fil et de laine), et à ses guêtres de même étoffe serrées à la jambe par des boutons de corne.

Au fond, on aperçoit plusieurs jeunes filles qui viennent de vendre leurs chevelures. L'une assise, et retenue là par le marchand comme enseigne, regarde avec une sorte de tristesse le mouchoir qu'elle a reçu en échange. L'autre plus jeune, et que le *tondeur* est occupé à dépouiller, serre avec une sorte de joie enfantine le tablier de cotonnade qu'elle a obtenu pour prix de ses cheveux. La mise équivoque du *tondeur*, ses immenses ciseaux, son allure grossière et son visage dur, établissent une sorte de rapport entre lui et le bourreau, et font presque ressembler cette scène à une exécution.

La femme que l'on aperçoit près de la boutique du marchand, penchée vers l'étalage, est une *fouënantaire*; au fond apparaissent plusieurs marchandes de *Pont-Labbé*, coiffées du *bigouden*.

LES PANDOURS.

Les Pandours sont la plus infernale troupe de guerre qu'il y ait jamais eu. C'est surtout dans les guerres d'Allemagne du dix-huitième siècle qu'ils acquirent par leurs crimes l'affreuse célébrité qui a fait de leur nom dans presque toutes les langues un synonyme de celui de brigand. La guerre ne fut jamais pour eux autre chose que le droit de tout faire: ni foi, ni loi; pillages, viols, dévastations, incendies, profanations des églises, massacres impitoyables des femmes et des enfans, voilà leurs faits. Ces abominables soldats furent un des plus grands scandales donnés, durant ce siècle, à l'Europe, qui depuis le temps des barbares n'avait rien vu de pareil. La clameur publique fut si forte, que, la guerre terminée, l'Autriche qui s'était utilement servi de ses pandours dans toutes ses campagnes pour répandre la terreur au sein des populations, se vit obligée de mettre leur chef en jugement et de le faire condamner. Elle essaya de détourner l'animadversion de l'Europe en faisant tomber cette animadversion sur l'instrument sanguinaire qui la lui avait méritée.

Nous ferons connaître ici par quelques traits l'homme singulier qui avait créé et discipliné à sa guise cette fameuse milice. Il se nommait Trenck, et était cousin-germain de cet autre baron Trenck, si célèbre par ses longues prisons sous le grand Frédéric. Il était né au commencement du dix-huitième siècle dans la Calabre, où son père, prussien d'origine, était alors employé; mais son enfance et sa jeunesse s'étaient passées au milieu des Croates, la population la plus sauvage peut-être de toute l'Europe dans ce temps-là. C'est dans ce milieu que ses passions, son courage, son inhumanité, son avarice se développèrent. Sa taille lui donnait l'apparence d'un colosse; il avait six pieds trois pouces, et sa force était si grande qu'il coupait la tête à un bœuf d'un seul coup de son sabre; il s'était même exercé à couper de même les têtes d'hommes ainsi que font les Turcs, et il les faisait voler sans aucun effort comme si elles eussent été de pavots. Son corps était tellement endurci à la fatigue, que ni le jeûne, ni l'insomnie, ni les courses les plus longues à pied ou à cheval, ni les nuits passées dans la neige ou sur la terre humide ne lui paraissaient incommodes. Et avec cette rude nature, l'amour le plus effréné du luxe et de la richesse; comme il était toujours aux avant-gardes, il ramassait tout le butin possible, le chargeait sur des bâteaux et l'envoyait dans ses châteaux de Hongrie. C'est ainsi qu'il arriva en peu d'années à une immense fortune. Il était du reste homme d'esprit, parlait sept langues avec facilité, et dans les salons de Vienne personne n'aurait cru voir en lui le dévastateur féroce dont la renommée racontait tant d'atroces merveilles.

Le noyau de son corps de Pandours avait été formé par les bandits de l'Esclavonie dont il avait réussi à ramasser les derniers restes autour de sa personne. Ces bandits qui avaient une organisation parfaitement réglée étaient censés exercer seulement leurs brigandages sur le territoire de la Turquie, et préserver, moyennant redevance, les propriétés et les récoltes des Esclavons contre les représailles exercées par les troupes turques. Mais il leur arrivait fréquemment de mettre à contribution, selon leur fantaisie, le pays qu'ils avaient pour métier de protéger, et d'y commettre les cruautés et les pillages les plus terribles. Lorsque, dans des poursuites ordonnées contre eux par le gouvernement, ils en venaient aux mains avec les troupes réglées, ils avaient presque toujours l'avantage; et si on les poursuivait trop vivement, ils se retiraient dans les grandes forêts de ce pays dont eux seuls connaissaient les impénétrables réduits et où personne n'eût osé s'aventurer à leur suite. Lorsqu'ils avaient été trahis dans un village, ils y massacraient tout et y mettaient le feu. Si le village parvenait à les repousser ou à les vaincre, une nouvelle troupe leur succédait, et ne prenait point de repos que la vengeance ne fût à bout. Leurs chefs portaient le nom à moitié turc de *haroum-pacha*; on les choisissait parmi les plus alertes et les plus forts, et c'étaient les bandits eux-mêmes qui avaient droit d'élection à leur égard. Du reste ils parcouraient librement le pays, reconnaissables à de grosses bagues et à des boutons d'argent répandus à profusion sur leurs vêtes; ils étaient tellement redoutés qu'il semblait qu'ils n'eussent rien à craindre.

C'est à cette espèce d'hommes que Trenck, de retour de

la guerre contre les Turcs, las de passer son temps à poursuivre les bêtes fauves dans les forêts, et ennuyé du repos, imagina de donner la chasse par forme de passe-temps militaire. Il se servit pour cette entreprise d'une troupe levée parmi ses vassaux, et plus tard de quelques troupes réglées que la cour de Vienne lui envoya. Cette guerre présentait peut-être plus de difficulté et demandait autant d'habileté et de courage qu'une grande guerre d'armées. Mais Trenck avait précisément reçu de la nature tout ce qu'il fallait pour y réussir: nuit et jour sur pied, il traquait ces brigands comme des loups, les suivant à la trace; tuant tantôt l'un, tantôt l'autre, quelquefois en expédiant de grandes troupes d'un seul coup. Il n'y avait point pour eux de trêve ni de miséricorde, point de fidélité dans les engagemens réciproques, point de loyauté. En férocité, en trahison, en fourberie, ils avaient trouvé dans Trenck un maître plus habile qu'aucun des leurs. Voici deux traits qui le peignent. Un jour il avait fait empaler le père d'un haroum-pacha: le soir, allant de patrouille au bord d'une rivière, il est reconnu au clair de lune par le fils qui était lui-même sur l'autre bord avec ses gens — « Trenck, lui crie celui-ci, je reconnais ta voix; tu as fait empaler mon père; viens ici, ne garde comme moi que ton sabre, je renverrai mes gens, et nous verrons qui de nous deux mourra. » — Trenck passe la rivière; ils mettent tous deux le sabre à la main; mais Trenck avec un pistolet qu'il tenait caché tue son ennemi, lui coupe la tête et la fait clouer à un poteau à côté du cadavre du père. Une autre fois étant de nuit dans les bois, il aperçoit une maison isolée: on y faisait de la musique; il entre; c'était la noce d'un haroum-pacha. — « Trenck, lui dirent les deux chefs qui étaient là, tu nous poursuis avec une cruauté sans exemple, nous sommes maîtres de toi; mais tu es fatigué, mange et bois avec nous; quand tu seras reposé nous verrons le sabre à la main auquel de nous demeurera la victoire. » — Trenck se met à table, puis pendant le repas tirant secrètement deux pistolets de sa poche, il les ajuste par-dessous la table dans le ventre de ses voisins, les tue tous deux, renverse la table par-dessus les convives et s'échappe.

Les bandits étaient à peu près vaincus, et leur intrépide bourreau leur semblait le plus grand héros du monde, lorsqu'éclata la guerre de 1740. Trenck obtint de la cour de Vienne la permission de lever un corps franc, avec amnistie générale pour tous les voleurs qui y prendraient parti. Il avait en vue les haroum-pachas pour en faire ses officiers, et les brigands leurs serviteurs pour en faire ses soldats. Ayant donc fait une grande battue et resserré tous ses ennemis entre la Save et Sarsawa, il leur fit part de l'amnistie, leur offrant une belle capitulation, et de s'engager dans son corps. La plupart acceptèrent; ils ne demandaient qu'à trouver l'occasion de piller et de verser du sang.

Les brigands de l'Esclavonie et ceux qui leur avaient fait rude guerre si long-temps, réunis sous un même commandant, voilà donc quel fut le fonds du fameux corps des Pandours. Le seul aspect de leurs manteaux rouges inspirait la terreur, et les coups de ruse qu'ils avaient appris dans leur métier de voleurs produisaient des effets aussi étonnans qu'inattendus. Aussi Trenck obtint-il plus de faveur près du prince Charles qu'aucun partisan n'en avait eu avant lui: il ouvrait partout le passage à l'armée, et suivit les derrières de l'armée française et bavaroise jusqu'en Bavière. Il avait reçu carte blanche pour le pillage, et il mit tout à feu et à sang sur son chemin. Il s'était réservé le monopole du butin; il achetait seul à ses soldats le produit de leurs captures et le taxait à son gré. L'action des Pandours qui souleva le plus d'indignation en Europe fut celle qu'ils commirent dans la ville de Cham. Ils prétendirent avoir eu à se plaindre de quelques habitans; pour se venger ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que de mettre le feu aux quatre coins de la ville, après avoir tué tous les hommes; les femmes voyant le feu cherchaient à fuir par le pont, emportant ce qu'elles avaient de plus précieux pour ne pas le laisser perdre dans les flammes; mais les Pandours les attendaient au passage, et après les avoir dépouillées, ils les jetaient dans l'eau ainsi que les enfans. C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle et à la face de l'Europe, une ville fut anéantie par des brigands enrégimentés sous l'autorité d'une monarchie chrétienne.

Était-ce de cette dernière action que le maréchal de Cordova voulait parler, lorsqu'à la fin de son rapport sur l'enquête ordonnée par Marie-Thérèse au sujet des faits reprochés aux Pandours, il disait: « Que ces plaintes n'étaient » pas suffisantes pour faire rappeler à Vienne un homme si » nécessaire à l'armée, et que d'ailleurs il convenait de » fermer les yeux sur des minuties en considération de ses » importans services. » — Quoi qu'il en soit, ce procès était trop impérieusement commandé par l'opinion publique et par les ennemis de Trenck pour pouvoir être suspendu; il eut lieu, et le 20 août 1765, Trenck fut condamné par sentence du tribunal extraordinaire nommé pour le juger, à une détention perpétuelle au fort du Spielberg. Il s'y empoisonna et termina ainsi à trente-neuf ans sa détestable vie. Il avait amassé par le pillage plusieurs millions qui furent confisqués. Quant aux Pandours, l'Autriche les conserva à son service; on leur donna un autre chef, et à la paix avec la Prusse, ils furent mis sur le pied de troupe réglée et employés contre la France.

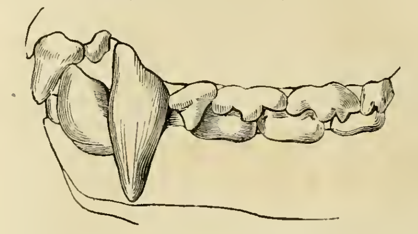
Il serait temps que le droit des gens européen se prononçât formellement contre l'emploi des corps francs dans les grandes opérations stratégiques. N'est-ce pas avec raison que l'Europe tout entière a tressailli en voyant les barbares enfans des Huns et des Vandales descendre par essaims, sous les drapeaux de la Russie, jusque dans nos florissantes contrées? Qui pourrait compter les rapines, les meurtres, les sacriléges de tout genre commis dans nos campagnes et dans nos villes par ces troupes sauvages? Est-ce là la manière de conduire les travaux militaires dont notre noble et valeureuse armée, durant tant de brillantes campagnes, avait donné les leçons à l'Europe? A la suite de leurs armes, comme au temps de Charlemagne, elles avaient porté la civilisation dans ces pays du Nord, qui, en retour et à la queue de leurs hordes de cosaques et de tartares, ne lui ont rendu que les atrocités d'une scandaleuse barbarie. A combien de régimens de cavalerie irrégulière envoyée contre nous par le Kzar, les reproches que l'Europe du dix-huitième siècle adressait aux Pandours ne s'appliqueraient-ils pas aussi? Si dans l'état actuel des nations la guerre est nécessaire, exigeons du moins qu'elle se fasse avec la loyauté, l'honneur et toute l'humanité dont elle est susceptible. Les territoires devraient toujours être amis pour tout le monde, et les armées ne devraient connaître d'ennemis que sur les champs de bataille.

NOTIONS SUR LES DENTS
DES MAMMIFÈRES.

(Voyez 1834, page 149.)

Nous avons indiqué les trois formes principales des dents de l'homme, suivant qu'elles servent à couper, déchirer ou broyer les alimens. Ces trois sortes de dents subissent dans leur nombre, dans leurs dimensions et dans leur conformation, des différences qui ont fixé l'attention des naturalistes. Il était en effet important de tirer de bons caractères des dents, d'abord pour distinguer les animaux en *omnivores, carnivores, insectivores, herbivores*, etc., et ensuite pour différencier les familles et les genres qu'on peut établir dans ces groupes. Les recherches de M. Frédéric Cuvier ont enrichi cette partie de la science d'un grand nombre de faits, d'autant plus précieux qu'on peut en faire la vérification, en examinant la riche collection des dents dans les galeries d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Les principales différences relatives au genre de nourriture portent principalement sur les dents mâchelières ou molaires, qui sont plus ou moins tuberculeuses ou cuspidées (hommes, singes), plus ou moins tranchantes (carnassiers, lion, tigre, chat), plus ou moins hérissées de pointes aiguës (chauves-souris, taupes, etc.), et plus ou moins meulières, c'est-à-dire propres à broyer des grains, des feuilles, des écorces (Pachydermes et Ruminans).



(Dents de chauve-souris, amplifiées dans le rapport de 1 à 5. — La mâchoire est représentée fermée; les dents supérieures engrènent avec les dents inférieures.)

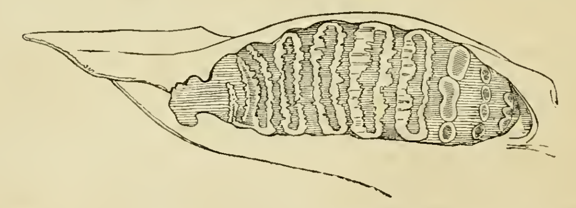
Les dents des chauves-souris, prises pour type de celles des mammifères insectivores, sont remarquables par la petitesse des incisives, la saillie variable des canines, et les pointes des molaires, qui servent à briser la peau dure et cornée des insectes.

Deux substances, appelées l'une *ivoire*, l'autre *émail*, entrent dans la composition des dents de la plupart de ces animaux. Dans ceux dont les dents triturantes sont meulières, on observe une troisième substance connue sous le nom de *cément*. Celle-ci, étant moins dure que l'ivoire et que l'émail, s'use plus facilement, et cette usure, formant des creux, laisse saillir les rubans formés principalement par l'émail. C'est ainsi que les mâchelières des Ruminans et des Pachydermes se trouvent repiquées et rendues propres à moudre les substances végétales plus ou moins sèches dont ils se nourrissent. On voit de la sorte comment l'usure naturelle contribue à donner aux surfaces des dents qui se correspondent dans l'acte de la mastication, les formes voulues pour le genre de broiement qu'elles doivent opérer. Cette usure, en mettant à découvert les rubans d'émail, nous les montre affectant une direction perpendiculaire à celle du mouvement des mâchoires. En effet, dans les Ruminans (chameaux, bœufs, etc.), dont les mouvemens de mastication sont latéraux, c'est-à-dire de droite à gauche *et vice versâ*, les lames de l'émail ou les rubans sont longitudinaux, et chez les rongeurs (lapins, lièvres, rats, etc.), dont les mâchoires se meuvent longitudinalement, c'est-à-dire d'arrière en avant et réciproquement, les rubans d'émail ont une direction transversale.

Il ne faut point ranger parmi les substances qui entrent dans la composition des dents le tartre qui les envahit au-dehors et les déchausse, ni les concrétions ossiformes qu'on trouve dans la cavité des dents chez les vieux animaux et même chez l'homme.

C'est à la manière dont les substances dentaires (émail, ivoire et cément) se déposent dans une sorte de moule, que sont dues les formes principales que nous venons de remarquer dans les dents.

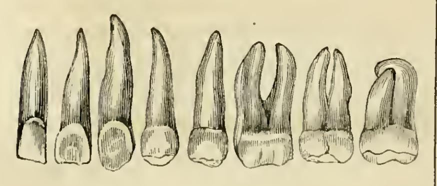
En étudiant avec soin le développement de ces parties dures les naturalistes ont reconnu la nécessité de les distinguer en dents simples, en dents demi-composées et en dents composées



(Dent molaire de l'éléphant des Indes, vue en dessus.)

Cette figure est choisie pour montrer tous les degrés d'usure de la mâchelière unique de l'éléphant. On voit à droite des chaînes d'anneaux qui s'allongent pour former les rubans complets du milieu. Ces rubans disparaissent à gauche, et laissent une surface unie et échancrée. Ces dents se composent quelquefois de plus de vingt lames.

La dent *simple* est celle dont la substance interne ou l'ivoire est enveloppée de toutes parts par l'externe ou l'émail, et n'en est point pénétrée (dents de l'homme, etc.).



(Dents de l'homme, de grandeur naturelle.)

Les deux dents de gauche sont les deux *incisives;* la troisième est la *canine;* viennent ensuite les deux *petites molaires;* puis les trois *grosses molaires*, dont la dernière est connue sous le nom de *dent de sagesse*.

La dent *composée* est celle dont les différentes substances forment des replis tellement profonds, que, dans quelque sens qu'on la coupe, la tranche de section offre plusieurs fois chacune des substances qui la composent (dents molaires de l'éléphant).

Les dents *demi-composées* sont celles dont les replis ne pénètrent que jusqu'à une certaine profondeur et dont la base est simple (dents molaires des Ruminans).

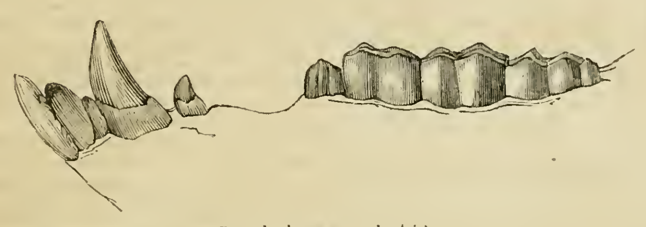
Les dents des Mammifères sont implantées plus ou moins profondément dans les mâchoires. En outre de cette insertion dans les cavités appelées alvéoles, elles sont entourées par une membrane épaisse et dense qui forme les gencives. Les anatomistes leur distinguent trois parties, savoir : 1° la *couronne* qui est hors de la gencive; 2° la *racine* qui est implantée dans l'alvéole; et 3° la ligne de démarcation entre la couronne et la racine, à laquelle on donne le nom de *collet*.

Le développement des dents est appelé *dentition*. La première dentition comprend la formation des premières dents qui poussent chez l'enfant, l'éruption et la chute de ces dents qui ont lieu à des époques déterminées. C'est pendant la chute des dents de lait, ou dents caduques, que s'opère le travail de la seconde dentition, c'est-à-dire la sortie des dents de remplacement ou dents permanentes.

La *denture* est l'ordre, l'arrangement des dents qui sont plus ou moins espacées ou rapprochées, et disposées plus ou moins régulièrement dans les bords alvéolaires des mâchoires. — Chez tous les mammifères, il n'y a qu'une seule rangée de dents à chaque mâchoire. Lorsque chez quelques individus il semble y avoir deux rangees



(Dents du chameau vues en dessus.)



Dents du chameau vues de côté.)

Les dents de ce ruminant sont remarquables en ce que les canines, la première molaire de chaque mâchoire et l'incisive supérieure sont de forme conique. Les incisives inférieures, au nombre de trois, sont à peu près d'égale grandeur et en forme de spatule. Les rubans d'émail, dont la direction est longitudinale dans les mâchelières, indiquent une mastication transversale.

sur quelques points, cette apparence est due à quelques dents de lait qui ne sont point tombées; on donne le nom de *surdents* à ces dents, ainsi déviées par les autres dents qui poussent. G. Cuvier a fait remarquer que, chez l'homme seulement et l'anoplothérium (animal fossile), les dents sont disposées en série continue, sans interruption, et telle que toutes celles d'une mâchoire frappent contre celle de l'autre.

En examinant la manière dont les dents se rencontrent, lorsque les mâchoires sont rapprochées et serrées l'une contre l'autre par les muscles, on reconnait l'utilité des *espaces interdentaires*. Chez les carnassiers, la canine supérieure se place toujours en arrière de la canine inférieure lorsque les mâchoires sont rapprochées; ce qui nécessite ces espaces interdentaires ou interruptions de denture dont nous venons de parler.

Sous le rapport du nombre des dents, les mammifères se distinguent en quatre groupes principaux, savoir :

1° Ceux qui ont les trois sortes de dents — homme, quadrumanes, la plupart des Carnassiers, les Pachydermes (excepté les rhinocéros et les éléphans), les chameaux, les solipèdes mâles et les Ruminans sans corne;

2° Les mammifères qui n'ont que deux sortes de dents—ils se subdivisent en deux séries, dont l'une a des incisives et des molaires séparées par un espace vide sans canines : tous les rongeurs, le phascolome, les kanguroos, l'éléphant; et l'autre a des molaires et des canines sans incisives : le paresseux unau et le dugong.



(Carnassiers. — Dents du chat, de grandeur naturelle.)

La famille des chats, prise pour type des carnassiers, a de chaque côté le système dentaire suivant: — *Mâchoire supérieure* : trois incisives, une canine, deux fausses molaires, une carnassière et une tuberculeuse; *Mâchoire inférieure*: même nombre de dents, moins la tuberculeuse.

3° Ceux qui n'ont qu'une seule sorte de dents, savoir : — des *molaires* seulement; G. Cuvier range dans ce groupe les tatous, l'oryctérope, le rhinocéros commun d'Afrique, le lamantin, l'ornithorhinque, les dauphins qui ont aux deux mâchoires des dents uniformes et coniques, et les cachalots



(Dent de narval.)

qui en ont de semblables à la machoire inférieure seulement; — ou des *incisives* seulement, c'est-à-dire des dents implantéees dans l'os incisif ou intermaxillaire, et servant de défenses, dont l'une tombe le plus souvent, tandis que l'autre acquiert un développement énorme, et saille en dehors de la bouche. Le narval offre seul cette particularité si remarquable. Cette dent, connue sous les noms vulgaires de *corne de narval*, *corne de licorne*, est longue de six à douze pieds, conique, terminée en pointe, le plus ordinairement sillonnée de lignes spirales. Le diamètre de sa base est de trois à quatre pouces.

4° Enfin les mammifères tout-à-fait dépourvus de dents. Ce groupe d'animaux édentés comprend : 1° les fourmiliers, les pangolins et les échidnés, lesquels sont myrmécophages, c'est-à-dire mangeurs de fourmis, qu'ils saisissent au moyen d'une langue très longue et toujours enduite d'un suc

gluant; 2° les baleines dont la nourriture se compose de petits mollusques (*clios*) qui restent adhérens aux barbillons des lames de corne ou fanons par lesquels les dents sont remplacées.

L'HOTEL RAMBOUILLET.

L'hôtel Rambouillet, qui fut, comme on sait, au dix-septième siècle le rendez vous des gens de lettres et des grands seigneurs, appartenait à la famille Pisani, dont il porta le nom jusqu'en 1600. A cette époque la fille du marquis de Pisani, ayant épousé le marquis Charles d'Angennes de Rambouillet, alla s'établir dans cet hôtel, qui prit alors le nom de son époux. Les grâces et l'esprit de la marquise attirèrent bientôt chez elle l'élite de la société : sa maison devint le lieu de réunion le plus et le mieux fréquenté; on tint à honneur d'être reçu à l'hôtel Rambouillet, on mit autant d'empressement à s'y faire admettre qu'on en mit plus tard à entrer à l'Academie. L'hôtel Rambouillet était situé entre le Louvre et les Tuileries, près de l'hôtel Longueville, rue Saint-Thomas-du-Louvre, à peu près sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le théâtre du Vaudeville. Le grand salon de réception était au rez-de-chaussée; il était tapissé, comme on peut le lire souvent dans les lettres de Voiture, de velours bleu, orné de bordures brochées en or; il était éclairé du côté du jardin par de grandes fenêtres qui s'ouvraient dans toute la hauteur de l'appartement : ce genre de construction, alors extraordinaire, servit depuis de modèle. Outre le grand salon ou *cabinet*, il y en avait plusieurs autres à la suite qu'on ouvrait, selon l'affluence des visiteurs : c'était là encore, à ce qu'il paraît, une innovation. « C'est la marquise de Rambouillet, dit Segrais l'un des habitués de l'hôtel, qui a introduit la mode des appartemens à plusieurs pièces de plain-pied, de sorte que l'on entrait chez elle par une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets.

Les premiers écrivains qui fréquentèrent l'hôtel Rambouillet furent Ogier de Gombauld, celui qui prononça, lors de sa réception à l'Academie, un discours sur le *Je ne sais quoi*; Malherbe, son maître; Vaugelas, l'auteur des *Remarques sur la langue française*; le marquis de Racan, si loué par Boileau. Cette liste de noms honorables s'enrichit bientôt de tous les noms célèbres : Voiture, Balzac, Segrais, Chapelain, le cardinal de Richelieu, Costar, Sarrazin, Conrart, Mairet, Patru, Godeau, Rotrou, Scarron, Benserade, Saint-Evremond, Charleval, Menage, le duc de La Rochefoucauld, le marquis de La Salle, depuis duc de Montausier, Malleville, Desmarets, Bautru, Cotin, Colletet, Georges de Scudery, Corneille, Flechier, le prince de Condé, et enfin Bossuet qui, comme on sait, prononça à seize ans son premier discours à une soirée de l'hôtel Rambouillet; ce qui fit dire à Voiture : « Je n'ai jamais entendu prêcher ni sitôt ni si tard. » Parmi les femmes, on distinguait madame de Longueville, mademoiselle de Scudery, madame de La Suze, mademoiselle Paulet, mademoiselle Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, madame de La Fayette, madame de Sevigné, etc. Il serait trop long d'énumérer tous les personnages qui firent la gloire de ces réunions, car il faudrait compter tout ce qui avait au commencement du dix-septième siècle un nom honorable à la cour ou à la ville : hommes d'épée, hommes de robe, hommes d'église, gens de lettres, grandes dames, telle était la société admise aux soirées de la marquise. On peut dire sans exagération que l'hôtel Rambouillet donna plus tard l'idée au cardinal de Richelieu de fonder l'Académie, et qu'il favorisa l'essor de la littérature à cette époque. Il accueillit toutes les célébrités établies et toutes les célébrités commencées; il rapprocha les écrivains des seigneurs, et les fit vivre dans les mœurs élégantes du grand monde; il établit une espèce d'égalité entre la noblesse et la littérature. Passé le seuil de l'hôtel, toutes distinctions, tous priviléges cessaient; les gens de lettres avaient droit au même accueil que les plus hauts personnages : il s'établissait dans la conversation une familiarité exquise et polie qui fit le charme de ces réceptions littéraires. Quelquefois même quelques gens de lettres ne craignaient pas d'aller au-delà de cette familiarité, et ces écarts étaient supportés. « Si Voiture était de notre rang, disait le prince de Condé, on ne le pourrait souffrir. » Il est vrai que Voiture était femme pour la vanité, au dire de la marquise de Sablé. — Sans doute, parmi les habitués de l'hôtel Rambouillet, il se rencontra de médiocres auteurs; et la postérité n'a pas sanctionné toutes les réputations qui y brillèrent : à côté de grands noms se trouvent des noms que le ridicule seul a sauvés de l'oubli, mais cela devait être ainsi dans des réunions aussi nombreuses. Nous sommes étonnés, à deux siècles de distance, de voir réunis tant de grands et de méchans écrivains; mais tout était encore dans le chaos : la pleïade des écrivains du siècle de Louis XIV n'avait pas fait son apparition. — On était à cette époque dans l'enfantement d'une rénovation littéraire; et loin de contrarier cette renovation l'hôtel Rambouillet la facilita. Il entretint l'émulation des lettres dans tous les esprits; il s'empara de toutes les questions éparses pour les réunir en un seul lieu, et les livrer à la discussion. S'il soutint quelques mauvais auteurs, c'est qu'avant tout il fallait, coûte que coûte, imprimer une direction continue à la culture des lettres; s'il encouragea des nullités, il applaudit Corneille à ses debuts.—Sans doute toutes les thèses d'amour soutenues à l'hôtel Rambouillet (le cardinal de Richelieu fit ses preuves dans une de ces thèses), tous les proverbes qu'on y jouait, toutes les lectures qu'on y faisait, n'etaient pas marqués au coin du goût le plus pur; mais le bon grain n'était pas encore séparé de l'ivraie; il y avait encore une queue de ce bel esprit si en vogue dans les siècles précédens. — Quoi qu'il en soit, il est impossible d'admettre que l'hôtel Rambouillet ne fut qu'une école d'afféterie, quand on songe aux grands écrivains qui s'honorèrent d'y être admis. L'Academie, lors de son organisation, recruta ses premiers membres parmi les habitues de l'hôtel. Fléchier et madame de Sévigné font l'éloge du goût et de l'esprit de la marquise de Rambouillet; et le choix que fit l'austère duc de Montausier de mademoiselle de Rambouillet pour sa femme doit écarter de cette personne tout soupçon de pédantisme guindé. L'hôtel Rambouillet eut une grande influence sur les mœurs en dirigeant tous les esprits vers la pratique des lettres; cette influence il la dut surtout à la conversation, cette littérature parlée qui prépare toutes les autres. Qu'on juge du charme de ces conversations auxquelles prenaient part les femmes les plus renommées par leur beauté et les grâces de leur esprit. La présence des femmes dans ces réunions retenait toujours la conversation dans d'élégantes limites; les sujets les plus épineux sur l'amour étaient traités avec une parfaite convenance, et si la galanterie était de mise à l'hôtel, on s'y montrait d'une très grande sévérité pour tout ce qui en dépassait les bornes. Voiture, conduisant un jour Julie d'Angennes, s'oublia jusqu'à lui baiser le bras; mais mademoiselle de Rambouillet lui témoigna si sérieusement son déplaisir qu'il ne fut plus tenté de recommencer. On croit que Voiture fut amoureux de Julie; sa conduite du moins peut le faire soupçonner : il se montrait jaloux de tous ceux qui étaient dans les bonnes grâces de la marquise et de sa fille. Dans une de ses lettres Julie lui écrit pour exciter son dépit : « Nous avons ici un homme plus petit que vous d'une coudée, et cent fois plus aimable. » Cet homme était Godeau, qui devint évêque de Grasse et de Vence : son esprit l'avait fait distinguer par mademoiselle de Rambouillet, et cette distinction lui valut le surnom de *nain de Julie*.—L'éclat de l'hôtel Rambouillet dura près d'un demi-siècle. Vers 1650, la société s'était déjà dispersée, et la marquise ne conserva que quelques vieux amis, quelques anciens fidèles qui continuèrent à lui rendre leurs soins.

On a beaucoup médit de l'hôtel Rambouillet depuis Boi-

leau jusqu'à nos jours; et peut-être a-t-on eu tort. Lorsque l'hôtel perdit le plus grand nombre de ses visiteurs, il se forma de ses débris un grand nombre de cercles et de coteries. Plusieurs maisons s'ouvrirent, et c'est principalement à ces cercles qu'on peut attribuer ce vers de Molière:

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

L'hôtel Rambouillet ne soutint pas la Phèdre de Pradon contre celle de Racine, comme on l'a tant de fois répété; car à l'époque où furent représentées ces deux tragédies, il était depuis long-temps désert et déchu de son ancienne gloire. La cabale sortit de ces clubs littéraires qui s'organisèrent à la suite : ceux qui les composaient avaient, il est vrai, figuré à l'hôtel; mais il est facile d'établir par des dates qu'ils l'avaient abandonné. C'est encore une erreur de croire que Molière a eu en vue l'hôtel Rambouillet en composant les *Précieuses ridicules*. Sous le nom de Madelon il a voulu peindre évidemment mademoiselle de Scudery qui se nommait Madeleine; mais mademoiselle de Scudéry avait quitté l'hôtel Rambouillet pour ouvrir un cercle : elle avait ses *samedis*. D'ailleurs l'estime que professait Molière pour le caractère du duc de Montausier, l'époux de Julie d'Angennes, qu'il a représenté sous les traits d'Alceste dans le *Misanthrope*, doit éloigner d'une pareille supposition. Au dix-septième siècle, le nom de *précieuse* n'avait rien d'offensant. On appelait ainsi une femme bel esprit, de bon ton, de bon goût, qui avait des lettres, et qui s'élevait *au-dessus du commun*. Molière n'a pas voulu se moquer des *précieuses*, mais des *précieuses* ridicules qui veulent singer les véritables precieuses. L'epithète de ridicules n'aurait en effet pas de sens si le mot de precieuses emportait une idée de ridicule. L'abbé de Pure, qui fit jouer aussi une mauvaise comedie intitulée *Les Précieuses*, déclare dans sa preface qu'il n'a voulu jouer que les *fausses* précieuses, et qu'il honore les *vraies* precieuses. Ce qui a valu à l'hôtel Rambouillet sa mauvaise réputation, c'est le deluge des detestables ecrits que firent paraître plusieurs de ses anciens habitues; ce sont les fades éloges que lui donna mademoiselle Scudery dans ses romans, en y faisant intervenir, sous le voile de l'allégorie, les principaux personnages reçus chez madame de Rambouillet, et surtout ce sont les sottes inimitiés et les luttes ridicules des reunions qui se formèrent lorsqu'elle cessa de tenir ouvertes les portes de ce grand salon *bleu* que tout le grand siècle de Louis XIV avait traversé.

RUINES DE PETRA.

C'est John Lewis Burckardt, ce voyageur si célèbre dans les annales de la géographie, qui a decouvert les ruines de Petra, dans l'ete de 1812, lorsqu'il traversait les montagnes de l'Arabie Pétrée pour se rendre de Damascus au Caire. Il desirait depuis long-temps, dit-il, visiter la Ouadi-Mousa (*vallée de Moïse*), dont il avait entendu parler avec la plus grande admiration par les habitans de la contrée; mais son guide etant effrayé des dangers de cette excursion dans le désert, Burckardt prétendit avoir fait le vœu solennel de sacrifier un bouc en l'honneur de Haroun (*Aaron*), dont il savait que le tombeau etait situé à l'extrémité de la vallée. Ce stratagème eut son plein effet : le guide, intimidé, préféra les chances du voyage aux risques d'attirer sur sa tête la colère d'Aaron. Les magnifiques ruines que Burckardt découvrit alors dans la Ouadi-Mousa étaient, d'après ses conjectures, celles de la ville de Petra dont parlent les anciens auteurs.— En combinant les renseignemens divers que l'on trouve dans Eratosthènes, Strabon et Pline, le colonel Leake a reconnu, en effet, que Petra devait se trouver sur une ligne passant par Suez et Babylone, à trois ou quatre journées de Jericho et à quatre ou cinq de Phænicon, qui est l'endroit maintenant nommé Moyeleh sur la côte nabathéenne, à l'entrée du golfe Ælanitique; d'après les mêmes témoignages, la ville était située dans une vallée de deux milles de longueur, resserrée entre des précipices, au milieu des deserts, et arrosée par une rivière; la latitude de 30° 20' qui lui est assignée par Ptolémée ne s'écarte guère de celle qui résulte du voyage de Burckhardt. — Ce que Strabon raconte de l'histoire de Petra se rapporte parfaitement à la magnificence des ruines actuelles, et au caractère de l'architecture. D'après ce géographe, un peu avant le règne d'Auguste ou sous les derniers Ptolémées, la plus grande partie du commerce de l'Arabie et de l'Inde passait par Petra pour aboutir à la Méditerranée; il fallait, dit-il, des armées de chameaux pour transporter les marchandises depuis Leuke-Come sur la mer Rouge, par Petra, jusqu'à Rhinocolure, maintenant *El Arish*. Quant à l'existence du sépulcre d'Aaron sur le *mont Hor*, près de Petra, c'est ce qui semble parfaitement établi d'après les temoignages concordans de Josèphe, Eusèbe et Jérôme.

En 1818, les capitaines Irby et Mangles visitèrent la Ouadi-Mousa, non sans courir de grands risques. Ils décrivent dans leur relation les beautés sauvages du pays : c'est une vallee cultivée, avec un village, puis un defilé étroit offrant d'abord sur les deux côtés des excavations sculptées, qui plus loin sont remplacées par des tombes rangées en file où habitent des oiseaux de proie et de nuit. Au sortir de cette avenue des morts, le spectacle des ruines éclate à la vue avec toute sa grandeur et sa tristesse; les débris d'une magnificence passée se marient admirablement avec les précipices, et les ravins qui déchirent les flancs des hauteurs opposées ou des vallees nues et sauvages s'ouvrent dans toutes les directions. Partout sur la pente des montagnes sont des tombes excavees; monumens des morts plus durables que les habitations des vivans, car ils sont fixés sur les rochers eux-mêmes dont les sommets, colorés de teintes extraordinaires, présentent dans toute leur nudité les formes romantiques et sauvages que leur a données la nature, tandis que les bases, travaillées de main d'homme avec la symétrie et les règles de l'art humain, sont transformées en colonnes et en piédestaux, et percées de corridors.

Cette sculpture sur le rocher même se voit parfaitement dans notre gravure, qui est extraite de l'ouvrage de MM. Leon Delaborde et Linant. Le temple est excavé dans un bloc énorme de pierre de taille légèrement colorée par de l'oxide de fer; il s'est maintenu dans un tel etat de conservation, disent les capitaines Irby et Mangles, qu'en Angleterre il se trouve peu de constructions faites depuis quarante ans dont les décorations architecturales soient aussi intactes : cela tient à ce que les rochers environnans le protégent contre le vent et la pluie. On n'aperçoit de traces de dégradation qu'aux statues placees à la base des colonnes; la cause en est due à l'humidité qui mine les parties les plus en relief ou les plus voisines du sol. L'intérieur du temple ne répond pas aux conjectures que fait naître l'aspect extérieur. Quelques degrés conduisent à la chambre dont on aperçoit la porte sous le péristyle; cette chambre est taillee regulièrement dans de bonnes proportions, mais les parois en sont grossières et elle ne conduit à rien, de sorte que l'edifice paraît avoir été abandonné avant son achèvement.

Les Arabes ont donné à ce temple le nom de *Kasr Pharaon*; supposant qu'un Pharaon y a caché ses tresors, ils ont infructueusement cherché dans les tombes placees à leur portée et ils ont fini par se figurer que le dépôt merveilleux se trouve dans l'urne érigée au sommet de l'edifice. Heureusement pour la conservation de leurs illusions l'urne est hors de portee, ils ne peuvent l'atteindre; mais chaque fois qu'ils passent devant, ils dechargent contre elle leurs fusils dans le vain espoir de la briser et de la faire descendre en bas; puis ils se retirent en murmurant contre le Roi des Géans, qui a si adroitement deposé ses trésors à la hauteur de 120 pieds.

L'opinion sur l'existence de richesses au milieu des ruines de l'Idumée est tellement répandue chez les Arabes, qu'elle

est la principale cause de l'obstination avec laquelle ils repoussent les Européens de ces contrées intéressantes; ils redoutent que par notre habileté supérieure, due, selon eux, à quelque pacte diabolique et à des conjurations infernales, nous ne parvenions à découvrir ce qui fait depuis si longtemps l'objet de leurs vaines recherches. — Aussi, outre



(Vue du Kasr-Pharaon, à Petra.)

les voyages de Burckardt et celui des capitaines Irby et Mangles, n'y a-t-il d'important que celui de MM. Léon Delaborde et Linant, dont les dessins, publiés depuis 1830, forment le plus magnifique ouvrage que l'Europe possède sur la Ouadi-Mousa. Ces voyageurs ont suivi une autre route que leurs devanciers : du Caire ils ont traversé la péninsule de Sinaï, et atteint le haut du golfe d'Akabé par où ils sont entrés dans l'Idumée; cette voie paraît être la plus facile et la moins dangereuse. Leur expédition a été aussi favorisée par la présence de la peste, qui des bords de la mer s'était propagée jusque dans la Ouadi-Mousa, et en avait éloigné les Arabes

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

VOYAGE AUX ILES BORROMÉES.



Vue de l'Isola Bella.

A Gallarate, la route de Milan au Simplon se divise en deux branches, qui toutes deux conduisent le voyageur en face des îles Borromées; l'une à Laveno sur la rive orientale du lac Majeur, l'autre à Bavena sur le bord opposé. La première serpente à travers les coteaux boisés de Varèse, la seconde traverse le Tésin, et suit les moindres sinuosités du lac.

Mon compagnon de voyage prit la première; il voulait voir ce Varèse si cher à Ugo Foscolo; moi, peu jaloux d'errer sur les traces du Werther politique de l'Italie, je cédai à la vulgaire curiosité de contempler le fameux colosse de saint Charles. Nous nous donnâmes rendez-vous à souper dans celle des îles Borromées où Jean Paul a placé quelques scènes de son Titan, de ce drame symbolique et mystérieux que nous avions lu et relu ensemble.

Jusqu'à Sesto-Calende, qui est situé sur la rive droite du Tésin, à l'extrémité méridionale du lac Majeur, la route n'offre de remarquable que le souvenir de la grande défaite de Scipion, qui fut battu dans les environs de Soma, comme l'attestent quelques inscriptions récemment découvertes dans cette ville; mais au-delà du Tésin les beautés naturelles abondent et défient les plus grands souvenirs historiques. A gauche s'entassent de vertes collines qui dominent la route, à droite se déroule la nappe bleue du lac avec ses horizons indécis, dont la brume enveloppe les ruines crénelées de la forteresse d'Angera, et les blanches maisons de Lisanza qui semblent se poursuivre au bord des eaux.

A un mille environ après Arona, j'abandonnai la grande route, et je commençai à gravir un petit sentier qui me mit bientôt en face de la statue colossale de saint Charles (voyez cette statue, 1834, pag. 72). Une caravane d'Anglais venait d'y arriver quelques instans avant moi, et avait choisi ses logemens dans le colosse même : femmes, enfans et domestiques étaient déjà parvenus à s'y caser. Un murmure confus s'élevait du colosse, qui rappelait en ce moment la statue de Memnon. Quand ils eurent assez joui d'une de ces impressions si chères aux touristes, ils sortirent du piédestal de la statue, à demi asphyxiés, mais heureux de pouvoir écrire chacun sur son album : *Monté dans le colosse de saint Charles le* 10 *octobre* 1835. Afin de jouir du même privilége, je m'introduisis dans l'étroit escalier qui ne s'arrête qu'au menton de la statue, dont la tête peut contenir trois ou quatre personnes d'un embonpoint modéré. En entrant dans la salle, j'aperçus un homme de moyen âge, assis au bord de l'une des fosses nasales, je le reconnus aussitôt pour un Anglais que j'avais rencontré sur tous les clochers et sur tous les pics de l'Europe, et nous pûmes continuer, dans le nez de saint Charles, une conversation commencée à Rome dans la boule de saint Pierre.

Une descente rapide et délicieusement ombragée me ramena peu d'instans après sur la grande route, et je pus jouir de nouveau des magnifiques aspects du lac.

La nature, dans cette partie du Piémont, est la même que dans toute la Lombardie que je venais de quitter, riante, vigoureuse, parée, et admirablement exploitée pour les besoins de l'homme, à qui, du reste, elle ne laisse que peu de chose à faire. La végétation en est d'une fraîcheur et d'une variété qu'explique le voisinage du lac; aussi les villes et les villages qu'on rencontre à chaque pas sont-ils d'une propreté, d'une élégance bourgeoise et artiste à la fois, qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de l'Europe.

Cependant, faut-il l'avouer, j'ai plus admiré ces lieux de souvenir qu'à l'instant où je les parcourais. J'allais quitter l'Italie pour ne plus la revoir sans doute, et le fantôme du

Simplon, que je voyais déjà se dresser devant moi, jetait une teinte sombre sur tous les objets qu'embrassaient mes regards. La brise de septembre commençait à fraîchir, une humide vapeur s'élevait du lac, et, derrière les montagnes que je laissais à ma gauche, le soleil se couchait, sans pompe, sans éclat, presque aussi tristement que le nôtre. Enfin la nuit tomba, et, en arrivant à Bavena, il m'échappa de penser : « Quand j'étais en Italie! »

Je pris aussitôt une barque, et comme j'approchais de l'Isola-Bella, la lune, qui commençait à blanchir les vapeurs du lac, bien qu'elle fût encore cachée derrière le rideau bleu du mont Vergante, me découvrit une barque semblable à la mienne qui venait du bord opposé; elle changea tout-à-coup de direction, et s'avança vers moi; j'entendais déjà le bruit des rames, quand un mouchoir, agité en l'air, m'annonça l'approche de mon compagnon de voyage.

Nous débarquâmes sur le même point, et, après avoir commandé un repas dont l'excellent poisson du lac devait faire les frais, nous commençâmes à gravir les terrasses embaumées de l'île, décidés à la parcourir tout entière avant de redescendre jusqu'aux réalités du souper. Ces terrasses, au nombre de dix, s'élèvent en amphithéâtre, et de loin donnent à l'île l'aspect d'une pyramide que surmonte un Pégase colossal. La richesse et la variété de la végétation corrigent ce que les circuits répétés des terrasses pourraient avoir de monotone. L'île entière est couverte de bosquets où se confondent, sans arrangement apparent, des orangers, des citronniers, des grenadiers, des cèdres, des lauriers, des oliviers, des cyprès, des vignes, des rosiers, des jasmins, des myrtes et des câpriers; elle est, en outre, peuplée de statues et arrosée par des fontaines, autour desquelles viennent s'abattre, par troupes, des faisans dont le nombre égale presque celui des pigeons de Venise. Après une demi-heure de marche, nous parvînmes au sommet de l'île, d'où la vue embrasse un immense bassin, autour duquel se déroulent les crêtes inégales des monts Rosso, Sinolo, Becosser, Vergante, d'Intrasca, de Vichezza, de Pino, de Gamborogno, et enfin les chaînes des Alpes Rhétiennes. Les filets argentés du Tésin, de la Tresa, de la Tosa, de la Maggia, se fraient un passage à travers les montagnes, et courent en serpentant vers le lac Majeur qui traverse le bassin dans toute sa longueur, et à qui son étendue donne l'aspect d'un de ces grands fleuves du Nouveau-Monde, auprès desquels notre Danube est un ruisseau.

Après avoir joui pendant quelques instans de cet immense panorama sur lequel nous nous réservions de voir lever le soleil, nous regagnâmes notre gîte, et le lendemain matin, à cinq heures, nous admirions encore, dans ses moindres détails, et riche d'effets plus puissans, ce magnifique paysage dont la lune nous avait seulement laissé deviner les merveilles, et que Jean Paul Richter décrit ainsi :

« Quel monde!... Les Alpes étaient là comme autant de » Géans, les bras entrelacés, opposant au soleil leurs bou» cliers de glace... Leurs corps étaient entourés de la cein» ture bleue des forêts... à leurs pieds surgissaient des co» teaux couverts de vignes... Le vent frais du matin jouait » avec les cascades comme avec autant de rubans, et ces » rubans et ces coteaux se reflétaient sur le miroir poli du » lac... Albano se tourna lentement de tous côtés; ses yeux » erraient des montagnes aux vallons, de la terre aux eaux » du lac, du soleil aux fleurs, partout la nature annonçait » son majestueux réveil; il semblait que la terre vînt de » naître, et qu'une nouvelle création eût jeté d'un côté des » terres, de l'autre des mers, et là-bas des montagnes...... » Ah! sainte nature, quiconque te voit avec des yeux d'a» mour, a pour les hommes une sensibilité plus ardente, un » amour plus vrai! »

Un comte en Castille. — Ce fut l'an 1328 que le roi de Castille institua le premier comte qui ait été nommé dans ce pays depuis qu'il changea son titre de comté contre celui de royaume.

C'était sous le règne d'Alphonse XI, surnommé *le Justicier*, à cause des rigueurs qu'il exerça contre les nobles. Ce monarque avait un favori d'obscure origine, nommé Osorio, et il voulut l'élever au-dessus de ces grands, qui, fiers de leur antique noblesse, ne reconnaissaient dans leur roi que le premier d'entre eux. Osorio fut donc créé comte. La manière dont il reçut l'investiture, et qui a été fort tard en usage dans la Péninsule, mérite d'être rapportée.

« On mit trois petits morceaux de pain dans une coupe » de vin; le roi et le comte s'invitèrent par trois fois à en » prendre : puis, le roi en prit un d'abord, et le comte un » autre. Alors Osorio reçut la permission d'avoir une cui» sine séparée pour ses gens dans le camp du roi; et de porter » sa bannière particulière avec son cri de guerre, ses armes » et sa devise. On fit expédier sur l'heure même des lettres » publiques d'érection; on en fit la lecture à toute l'assem» blée, et ceux qui étaient présens crièrent à haute voix : » *Vive notre comte!* »

Cette investiture ne ressemble en rien à celle qui se pratiquait en France et dans la plupart des autres pays de l'Europe; il y manque l'importante formalité du serment réciproque entre le suzerain et le vassal; ce n'est plus là de la féodalité, c'est une grâce accordée par un roi à son sujet.

SUR LES PLUIES DE CRAPAUDS.

Il y a une ample carrière d'études intéressantes dans ce que les savans ont trop long-temps nommé les *préjugés populaires*. Presque toujours ces prétendus préjugés, lorsqu'on les examine de près, se trouvent avoir un fond de vérité incontestable. On connaît ce mot d'un homme célèbre qui, parlant de l'autorité la plus capable en matière politique, disait devant une haute assemblée, qu'il connaissait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Rousseau, plus d'esprit que l'assemblée elle-même, et que ce quelqu'un c'était tout le monde. On pourrait dire de même qu'il y a quelqu'un qui est meilleur observateur que Buffon et que Cuvier, meilleur observateur que tous les savans et toutes les académies, et que ce quelqu'un c'est aussi tout le monde. Et en effet, il n'y a pas d'observateur qui ait meilleure vue, meilleures oreilles, meilleur tact, meilleure mémoire. Sans doute cette excellence des observations faites par tout le monde porte simplement sur les phénomènes pris en eux-mêmes et extérieurement, et non sur les théories qui les expliquent. C'est ordinairement à cet endroit que le merveilleux ou l'absurde interviennent, et que le savant est dans son droit en rejetant au loin le malencontreux système avec la qualification de préjugé; mais le savant, s'il est sage, ne doit pas le rejeter si loin, qu'il ne puisse reprendre les observations qui ont servi de fondement, et les examiner à loisir et avec attention. Plus la croyance est généralement accréditée, et plus elle mérite de considération. La vérité se cache sous l'enveloppe; et comme la morale dans les fables, elle repose sous les embellissemens dont le texte est orné.

S'il fallait citer des exemples, il ne serait pas difficile d'en trouver un grand nombre. Si les savans enseignent le vulgaire, le vulgaire en revanche leur rend plus d'une bonne leçon. Les pluies de pierres si long-temps attestées par les paysans qui en avaient été témoins dans les campagnes, et si long-temps repoussées par les physiciens, qui les traitaient de chimériques, n'ont pris place dans les fastes de la science que depuis que M. Biot, délégué par l'Académie, a fait l'historique officiel d'un phénomène de ce genre qui s'était produit en Normandie. On sait que M. Arago a pris en main la cause des jardiniers contre la lune rousse qui, selon un vieil adage, brûle les jeunes plantes; il a fait voir ce qu'il y avait de vrai dans cette affirmation, et en a donné la se-

crète raison. On ne préjuge jamais lorsque l'on observe, mais on préjuge souvent lorsque l'on veut expliquer sans être doué des lumières suffisantes.

Les pluies de crapauds ont été long-temps reléguées dans la même catégorie que les pluies de pierres. Comme la science n'était pas en état de rendre compte du phénomène, elle le niait. Infaillible manière de maintenir son privilége de compétence universelle! Vainement des milliers de témoins affirmaient-ils avoir vu ces animaux tomber de l'atmosphère sous leurs yeux, en avoir reçu sur leurs figures, sur leurs chapeaux, ces témoins n'avaient pas mission d'observer, et il semblait que leur parole ne pût avoir aucune valeur authentique. Mais enfin la clameur est devenue si grande qu'il n'a plus été possible de l'étouffer, ou de refuser de l'entendre. Le préjugé de la pluie de crapauds a donc à peu près reçu absolution : on n'ose plus nier la chose, mais il reste à éclaircir les circonstances, et à en étudier avec plus de soin le détail. Il paraît bien difficile que les œufs puissent être transportés dans l'atmosphère, et y éclore; d'ailleurs, il pourrait se produire alors des pluies d'œufs, et c'est ce que l'on n'a jamais constaté. M. Ampère, qui regardait, sur la foi de tant de témoignages, le phénomène comme incontestable, en avait proposé à la Société des sciences naturelles une explication qui paraît assez plausible, et que des observations attentives, et sur la voie desquelles se trouvent les nombreuses personnes qui habitent la campagne, mettraient entièrement hors de doute. Ce savant avait remarqué, et c'est ce que tous les promeneurs ont pu remarquer aussi, qu'à une époque déterminée, c'est-à-dire quand les crapauds ou les grenouilles viennent de perdre leurs queues, ces animaux éprouvent le besoin d'abandonner le lieu de leur naissance, et se mettent en effet à courir d'une manière vagabonde, et par très grandes masses, dans la campagne. Durant ces promenades, il serait très possible qu'un de ces coups de vent violens qui accompagnent les orages enlevât sur son passage une certaine quantité de ces faibles et légers animaux, pour les rejeter ensuite à un autre lieu plus ou moins éloigné. On aurait ainsi une explication fort simple d'un phénomène qui est de nature à embarrasser les zoologistes, et au sujet duquel on a imaginé une multitude d'hypothèses fort difficiles à admettre. Pour résoudre la question, et donner pleine raison à ceux qui s'en sont faits les soutiens, il suffirait d'être amené par un heureux hasard à observer l'effet d'un coup de vent violent, dans un endroit découvert, sur une de ces petites armées de grenouilles voyageuses. Ce serait encore une de ces choses merveilleuses dont l'explication deviendrait toute naturelle et toute simple.

M. Roulin, dans un travail très intéressant et rempli d'érudition sur les singularités de l'histoire des crapauds, a longuement insisté sur celle-ci, et réuni une foule de témoignages curieux qui la mettent hors de doute. L'antiquité, le moyen âge, les temps modernes en présentent également; mais, comme le remarque M. Roulin, il est sage de se mettre en garde, parce que rien n'est plus facile que de se tromper sur une pareille observation. On voit quelquefois paraître une multitude de petits crapauds à l'instant de la pluie, et dans un endroit où auparavant il n'y en avait pas un seul, et l'on se trouve porté à conclure qu'ils y sont arrivés en même temps que la pluie; il n'en est rien cependant, et la pluie les a fait sortir des trous et des crevasses où ils s'étaient réfugiés pour se mettre à l'abri de la sécheresse. Il est donc tout à fait nécessaire, pour constater la réalité du fait, de voir ces animaux tomber directement de l'atmosphère.

Une discussion qui s'éleva à ce sujet, dans le cours de ces dernières années, à l'Académie des sciences, a été l'origine d'un assez grand nombre de dépositions faites par des témoins oculaires, qui jusque là, n'en sachant point l'intérêt, avaient gardé leurs observations pour eux-mêmes. Il est remarquable de voir dans tous les cas ces pluies de crapauds accompagnées de pluies d'orage très violentes.

« Un orage s'avançait sur la petite ville de Ham, dit un observateur, et j'en étudiais la marche menaçante, lors que tout-à-coup la pluie tomba par torrens. Je vis aussitôt la place de la ville couverte de petits crapauds. Étonné de leur apparition, je tendis la main, et je reçus le choc de plusieurs de ces animaux. La cour de la maison en était également remplie; je les voyais tomber sur un toit d'ardoise, et rebondir sur le pavé. Tous s'enfuirent par les ruisseaux qui s'étaient formés, et furent entraînés au dehors de la ville. Une demi-heure après la place en était débarrassée, sauf quelques traînards qui paraissaient froissés de leur chute. » — « A Joigny, au mois de juin 1833, dit un autre, un orage nous surprit, et je vis tomber du ciel des crapauds; j'en reçus sur mon parapluie; le sol était couvert d'une quantité prodigieuse de crapauds fort petits qui sautillaient. Les gouttes d'eau qui tombaient en même temps n'étaient guère plus nombreuses que les crapauds. » — En 1821, dans un village du département de la Meuse, un orage violent ayant éclaté pendant la nuit, on trouva le matin le sol de la rue couvert de grenouilles et de crapauds; il n'y avait rien eu de semblable dans les villages voisins; mais un château du voisinage, dans les fossés duquel il y avait abondance de ces animaux, avait eu pendant la nuit ses fossés entièrement desséchés par un tourbillon, et ce fait paraît l'explication naturelle de ce qu'on avait observé dans la rue du village.

Si les animaux sont ainsi enlevés dans les régions supérieures de l'atmosphère par des coups de vent, cet accident doit être commun à d'autres qu'aux crapauds et aux grenouilles; et, en effet, on cite aussi des pluies de poissons. Dans l'été de 1820, les élèves du séminaire de Nantes, étant à la promenade, virent avec surprise à la suite d'un orage, pendant lequel ils s'étaient mis à l'abri, la surface de la campagne couverte, sur une étendue de quatre cents pas, d'une multitude de poissons d'un pouce de longueur environ, qui sautillaient sur l'herbe : il n'y a certes pas à dire, comme pour les crapauds, que ces animaux étaient venus là d'eux-mêmes. Dans l'Inde, sur les bords du Gange, on a observé, en 1834, un phénomène analogue, mais sur une plus grande échelle, car les poissons tombés sur le sol dans un espace de deux arpens, à la suite d'un ouragan, étaient du poids d'une livre. En Écosse, dans le Kinross-Shire, il tomba une pluie de harengs. Enfin, on cite dans l'Amérique méridionale, dans un pays très marécageux, une pluie de sangsues.

Voilà assez de faits pour convaincre les incrédules, et obliger ceux qui ne voudront pas croire à se tenir au moins sur leurs gardes, et à être prêts dans l'occasion à bien observer.

BARÉGES DANS LES PYRÉNÉES.

Imaginez une petite ville longue et étroite, étouffée entre des hauteurs considérables qui surplombent, et qui sont bien les plus arides et les plus ruinées de toutes les hauteurs. Cette ville n'a qu'une seule et unique rue, qui s'étend et se déroule comme une tranchée; les maisons n'y ont presque toutes qu'un étage, et encore cet étage est en bois, afin qu'il puisse être démonté commodément aux approches de l'hiver et faire place nette aux avalanches, qui sans cette précaution emporteraient la ville régulièrement chaque année.

Cette singulière cité n'est autre que Baréges, la reine des eaux thermales.

Au printemps, dès que la primerose fleurit, dès que la pervenche des glaciers étale sur le fond ouaté des neiges ses petites corolles bleues, si chères au cœur de Jean-Jacques, les maisons se rétablissent comme par enchantement, et reparaissent si blanches, si neuves, si polies, qu'on dirait qu'elles ont été conservées sous verre : elles semblent repousser avec la verdure; mais l'aspect des crêtes ne change pas. Le sommet des vieux monts, dévasté par les siècles, est

toujours nu et triste comme la vue de régions maudites. Tout au plus, sur les plateaux inférieurs ou mitoyens, apercevez-vous par intervalle quelque petit bout de champ qu'on laboure avec la pioche, et sur lequel croissent en petit nombre de maigres épis. Encore, pour faucher sans trop de péril cette humble moisson, les montagnards (tant l'inclinaison de ces pentes est rapide) sont-ils obligés de se faire attacher au milieu du corps par des cordes! — D'autres fois, ce sont des femmes pittoresquement vêtues que vous voyez occupées, à l'aide de longues cordes et de poulies, à remonter dans des paniers la terre végétale nécessaire à la culture, et que les pluies de l'automne, en la détrempant, ont précipitée des hauteurs jusque dans le lit de la vallée.

On conçoit aisément ce qu'il y a de frappant dans cet ensemble, et combien l'âme d'un habitant des grandes villes doit être saisie à l'aspect mortuaire de ce chaos de montagnes.

Mais si, abandonnant ces tristes lieux, où par bonheur la nature verse au moins la santé à plusieurs centaines de malades dans des baignoires de marbre, vous vous dirigez, après avoir toutefois visité les deux charmantes promenades qu'on appelle *l'Héritage à Colas*, et le *Sopha de Bouchcrolles*, vers le pic du Midi, vous goûterez à l'ascension de ce pic célèbre le plus vif plaisir.

Figurez-vous, en effet, que le le pic du Midi est le dominateur de toute la chaîne, l'empereur des Pyrénées. C'est lui que du pont de Toulouse, c'est-à-dire de plus de dix-huit lieues de distance, vous voyez, au soleil levant, se détacher comme un fantôme colossal sur la ligne noirâtre des monts. A contempler son sommet glorieux qui, perdu dans les nuages, rayonne déjà de tous les feux de l'astre du jour, tandis que la terre est encore plongée dans l'ombre, vous diriez un phare gigantesque; puis, le soir, quand le soleil décroît et que l'ombre enveloppe la ville, vous prendriez cet immesurable squelette qui brille de nouveau à l'horizon lointain, frappé des feux obliques que lui lance en disparaissant le soleil, pour quelque cierge funéraire allumé dans les ténèbres afin de dissiper l'obscurité qui envahit l'univers.

(Voyez page 216, ascension au Pic du Midi.)

Note des objets les plus précieux pris à Charles-le-Téméraire par les Suisses, après la victoire qu'ils remportèrent sur lui à Granson.

1° Le portrait du duc peint à l'huile (trouvé dans la tente même du duc de Bourgogne);

2° Une douzaine de tapisseries de haute-lisse représentant les travaux d'Hercule, les traits principaux de l'histoire de César, les armoiries de la maison de Bourgogne, plusieurs images de Saints, entre autre celle de saint Jacques de Compostelle.

3° Quatre petits tableaux peints à l'huile, représentant quatre actes de l'histoire de Trajan. On les attribuait à Jean Van Eyck, que l'on regarde comme l'inventeur de la peinture à l'huile

4° Un prie-dieu du plus beau travail et du plus grand prix.

5° Un superbe livre de prières, manuscrit sur vélin, couleur de pourpre. Les prières étaient tracées en caractères d'or peints au pinceau. De magnifiques miniatures se trouvaient à la tête de chaque prière. Ce manuscrit relié en velours cramoisi était chargé de broderies en or. Ce livre précieux, qui fut donné en 1480 par le gouvernement de Berne au pape Sixte IV, est perdu.

6° Le manuscrit *des ordonnances de guerre* du duc Charles.

7° Le fameux diamant du duc Charles. Un bourgeois de Berne qui l'avait acheté du gouvernement de cette ville, le revendit à un marchand de Gênes. En 1510. Jules II en fit l'acquisition pour 20 000 ducats et l'enchâssa dans la thiare.

SECTES RELIGIEUSES
DANS L'INDE.

(Voyez p. 1, 233 et 272.)

Après la conquête du Penjâb, les Sikes se constituèrent en douze *misals*, ou confédérations d'une égale puissance sous des chefs de leur choix; les terres furent partagées entre les guerriers, et de ce système naquit une sorte de féodalité assez semblable, pour la forme et pour le principe, aux gouvernemens féodaux de France et d'Angleterre.

Mais lorsque vint Runjit-Sing, habile autant qu'ambitieux, il résolut de faire de ces pouvoirs rivaux une monarchie puissante; et le succès couronna ses efforts, car la suprématie du roi de Lahor n'est nullement contestée aujourd'hui dans le Penjâb.



(Akali.)

Le nouvel ordre de choses a porté, on le pense bien, quelque atteinte à la religion; celle-ci dut déposer les armes, et borner désormais son influence aux choses spirituelles; cependant, dans une certaine partie de la population, les mœurs des anciens Sikes se sont conservées, et l'on voit encore des religionnaires du nom d'*akalis* (immortels) perpétuer les signes de l'ancienne puissance guerrière de leur secte.

Les akalis sont coiffés d'un turban de toile bleue se terminant en pointe, et retombant par devant; ils y attachent plusieurs morceaux de fer de forme ronde, qui deviennent quelquefois des armes défensives, et qu'ils emploient comme des palets. Ils laissent croître leurs moustaches et leur barbe, et portent, ainsi que leur maître Govind-Sing, le sabre et le bouclier; ils y ont ajouté le bâton.

Ces religionnaires nient la pluralité des dieux, et prohibent le culte des idoles; cependant ils honorent particulièrement Dourga-Bhavani, déesse de la guerre, des armes et du courage. Ils mangent la chair des animaux, excepté celle de la vache, pour laquelle ils ont la plus grande vénération, ils croient aux peines et aux récompenses futures, ainsi qu'à

la transmigration des âmes; leurs temples ne contiennent aucune image, et leurs prières sont simples et courtes. En un mot leur culte est sévère et sans ostentation.

Mais il ne faut pas regarder les akalis comme de paisibles dévots se livrant dans le silence aux pratiques de leur religion; ils forment un ordre mendiant, vivant dans l'oisiveté, et infestant les chemins; ce sont des voyageurs fort incommodes dont l'approche est redoutable. Jacquemont raconte qu'à l'époque de son séjour dans le Penjâb, il courut risque de la vie par la rencontre qu'il fit de ces terribles solliciteurs; plusieurs fois il fut obligé de passer la nuit à la maison de campagne du général Allard qu'il allait visiter, afin d'éviter les dangers du retour. Un voyageur anglais, M. Burnes, affirme la même chose, et il ajoute qu'il ne se passe pas une semaine dans le Penjâb sans que quelqu'un perde la vie par le fait de ces religieux. Du reste, il paraît que Runjit-Sing réprime leurs excès avec vigueur; il a attaché les plus pétulans à ses bataillons, et il a banni les plus indomptables.

Parmi les autres ordres religieux mendians, on distingue encore les *soutras*.

Ces religieux sont presque nus; ils portent une écharpe qui leur sert de manteau, et ils n'abritent leur tête que sous une sorte de calotte légère. S'ils sont plus pacifiques que les akalis, ils ne leur cèdent pas en importunité. Armés de deux petits bâtons, ils se réunissent devant les maisons, et implorent la pitié des habitans; si la charité est rebelle, ils la sollicitent plus vivement en trappant à coups redoublés l'un contre l'autre leurs petits bâtons jusqu'à ce que la patience de celui qu'ils implorent se lasse à l'insipide mesure de ces singulières castagnettes. C'est ainsi que leur besace s'emplit, et qu'ils vivent d'une maigre aumône qu'a arrachée l'ennui de leur présence plutôt que le respect et la compassion qu'ils inspirent.



(Soutra.)

La part réservée aux femmes dans la société indienne est trop peu de chose pour qu'elles aient jamais songé à former une association ou à se rallier à une idée commune; ce sont des esclaves soumises qui suivent en tout la volonté de leurs maris, et franchissent rarement le seuil de la maison.

Les femmes musulmanes ont des mœurs très sévères; elles sortent rarement, et on ne les rencontre que voilées et sous le costume représenté plus bas. Quant aux femmes sikes,



(Femme musulmane.)

elles gardent fidèlement le foyer domestique, et passent leur vie accroupies sur des coussins de soie, entourées de leurs enfans, qu'on voit se jouer au milieu des fleurs parsemées sur les terrasses.

En général les femmes de l'Inde sont aimables, gracieuses, spirituelles; elles ont le teint clair et frais, quoiqu'un peu olivâtre; leurs traits sont fins et réguliers; leurs yeux s'ouvrent en amande, et jettent un vif éclat. Elles ont le maintien modeste, et le voile qu'elles jettent sur leurs épaules, et dont elles s'entourent le visage à la manière des nonnes, fait ressortir leur douceur et leur beauté; mais ces aimables qualités sont souvent gâtées par la fourberie, et cet éclat se fane bientôt dans les fatigues d'une fécondité précoce.

DE L'ORDRE JUDICIAIRE EN FRANCE.

(Voyez Cour de cassation, p.134.)

LES TRIBUNAUX DE COMMERCE.

« A côte des juridictions royales ou seigneuriales qui connaissaient, soit en premier ressort, soit en appel, des causes civiles et criminelles, dit le savant M. Meyer, s'élevait une autre espèce de tribunaux qu'on aurait en vain cherchée ailleurs, et qui paraissait absolument étrangère aux principes qui avaient guidé les rois de France dans l'organisation des tribunaux de la monarchie; et cette institution peut flatter d'autant plus l'imagination, qu'elle devait son origine à des édits royaux : ce sont les *consuls* et leur autorité pour juger en premier ressort les causes commerciales. Il est connu que, dans toute l'Europe, ce n'est qu'en France qu'il existait un tribunal auquel étaient portées exclusivement toutes les contestations en matière commerciale, et qui était composé uniquement de négocians à la nomination des commerçans eux-mêmes, sans intervention aucune du gouvernement. » (*Esprit, origine et progrès des institutions judiciaires.*)

Les juridictions des juge et consuls (nommées tribunaux

de commerce par la loi du mois d'août 1790, sur l'organisation judiciaire) ont-elles été créées, ainsi qu'on l'affirme généralement, par le chancelier L'Hospital? Cette question ne semble pas résolue : on prétend, d'une part, que les premières bases de ces juridictions avaient été posées, dès 1549 * et 1556, par deux édits rendus en faveur des Bourses de Toulouse et de Rouen; d'autre part, les auteurs de la *Collection des anciennes lois françaises*, MM. Isambert, Decrusy et Taillandier, contestent l'existence de ces édits, qu'ils ont recherchés vainement. Quoi qu'il en puisse être, ce fut L'Hospital qui généralisa la justice consulaire dans le royaume; il l'établit à Paris en novembre 1563, et accorda ensuite à un grand nombre de villes, non sans opposition de la part des parlemens, le bienfait de cette institution qui a épargné aux commerçans les lenteurs, les frais et les subtilités des procédures ordinaires.

L'auditoire des consuls de Paris, établi d'abord dans l'abbaye de Saint-Magloire, fut, peu de temps après, transféré cloître Saint-Merry. Le tribunal de commerce siége aujourd'hui dans le palais de la Bourse (36e livraison de 1835). Il est permis de douter que l'Hospital eût installé ses consuls dans un palais où l'agiotage tient ses assises, où la voix des magistrats a pour accompagnement les cris confus des joueurs : l'austère chancelier aurait craint peut-être de compromettre la majesté sévère de la justice. (Voyez Notice sur Michel L'Hospital, 1835, p. 394.)

Depuis les lois de Charles IX, cette institution, fondée sur la base populaire de l'élection, a été peu modifiée; il lui a fallu une vitalité forte pour survivre aux règnes des monarques les plus absolus : Louis XIII.... je veux dire Richelieu; Louis XIV, Napoléon.

D'après la législation actuelle, les seuls commerçans notables (dont la liste, composée par le préfet du département, est soumise à l'approbation du ministre du commerce,) nomment les juges, que toutefois ils ne sont pas obligés de choisir dans cette nomenclature officielle; le gouvernement confirme les choix. Faire le commerce depuis cinq ans, avoir au moins trente ans, sont les conditions requises pour être élu; le président ne peut être pris que parmi les anciens juges, et doit avoir au moins quarante ans. Des personnes retirées du commerce, si elles n'ont pas embrassé d'autre profession, peuvent elles-mêmes être appelées aux fonctions consulaires, et, à quelques égards, cette catégorie de candidats semble préférable à celle des négocians en exercice. — Chaque année, le tribunal est renouvelé par moitié, de manière que le président et les juges sont nommés pour deux ans; on ne peut les réélire qu'après une année d'intervalle, mais les suppléans peuvent être immédiatement nommés juges. — Point de vacances pour ces magistrats; point de traitement : choisis entre tous, proclamés implicitement gens de distinction et d'honneur, ils puisent dans cette sorte d'ovation civique les sentimens de sympathie sociale et de dignité personnelle qui disposent l'homme à se consacrer au bien commun.

Le ministère des avoués est interdit devant ces juridictions; les parties doivent elles-mêmes comparaître et exposer leur cause, ou se faire représenter par un mandataire qu'elles ne sont pas tenues de prendre parmi les agréés : c'est ainsi qu'on appelle des personnes qui font profession de se charger de pouvoirs en pareille matière.

Ces tribunaux, comme ceux de première instance, prononcent sans appel sur les demandes dont le principal n'excède pas 1 000 francs, et sauf appel à la cour royale sur celles d'un intérêt supérieur; ils sont établis dans les villes qui en paraissent susceptibles par l'importance du commerce et de l'industrie. Leur ressort a d'ordinaire la même étendue que celui du tribunal civil de l'arrondissement. Ce dernier tribunal, à défaut de tribunal de commerce, en fait les fonctions.

Vers la fin d'août dernier, le buste en bronze du chancelier L'Hospital a été inauguré dans la salle d'audience du tribunal consulaire de la Seine; sur le piédestal (provisoire sans doute, car il est en bois) est cette inscription :

LHOSPITAL, CH^r DE FRANCE.
CRÉATION DES JUGE ET CONSULS.
1563.

Honneur aussi aux marchands de Paris! Ce fut sur leur requête et remontrance que le chancelier de Charles IX rédigea l'édit de 1563, dont voici le préambule : « Sur la » requeste et remonstrance à nous faicte en nostre conseil » de la part des marchans de nostre bonne ville de Paris, » et pour le bien public et abreviation de tous procès » et différens entre marchans qui doivent négocier en- » semble de bonne foy, sans estre astreints aux subtilitez » des loix et ordonnances.... etc. »

Un jour, le législateur écoutera également les plaintes des plaideurs non marchands, et s'il ne parvient pas à rendre les lois civiles aussi simples que celles du commerce, du moins les purgera-t-il des subtilités qui font aujourd'hui si belle chance à la ruse active et habile contre ceux qui se fient naïvement à leur bon droit et à la justice humaine; la procédure sera faite plus rapide et moins coûteuse, et ce vieil axiome, *en France la justice est gratuite*, ne sera plus, pour les pauvres plaideurs qui en ignorent le véritable sens, une amère et cruelle moquerie.

Préjugés arabes sur l'influence des pierres précieuses. — Le *rubis* porté au doigt fait paraître plus grand qu'on n'est, fortifie le cœur, garantit de la peste et de la foudre. Placé sous la langue, il apaise la soif; il donne des forces contre les tentations qu'on aurait de se noyer.

L'*émeraude* éloigne les démons et les mauvais esprits; elle guérit les piqûres de vipères auxquelles elle crève les yeux; elle fortifie la vue.

Celui qui porte une bague en *cornaline* est sûr d'être toujours heureux.

La *turquoise* garantit des souffrances de la mort.

L'*hématite* délivre de la goutte, et facilite le travail des femmes en couches.

Le *cristal de roche* prévient les mauvais rêves.

L'*œil de chat* préserve des mauvais regards et des chances du sort.

L'*onyx* engendre la tristesse et la mélancolie.

Quelques enfans nés débiles. — La faiblesse excessive de Voltaire ne permit de le présenter sur les fonts baptismaux que plusieurs mois après sa naissance.

Newton naquit si faible que l'on doutait qu'il pût vivre. Il vécut, comme Voltaire, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

« Je vins au monde infirme et malade, » nous dit Jean-Jacques Rousseau.

On eut bien de la peine à élever le grand historien de Thou; des tranchées, des insomnies, des cris presque continuels firent appréhender de le perdre, et, jusqu'à l'âge de cinq ans, on désespéra de sa vie.

Fontenelle, dont l'esprit se conserva tout entier jusqu'à la fin de sa vie, séculaire à un mois près, naquit si frêle qu'il fallut le baptiser dans la maison paternelle.

La santé de Walter Scott fut chancelante durant sa première enfance, et, avant l'âge de deux ans, il fut paralysé de la jambe droite. Le pauvre petit infirme se soutenait avec une béquille.

* Le Nouveau Répertoire de jurisprudence attribue l'édit de 1549 à François Ier, qui mourut en 1547. Cette erreur chronologique fait supposer que l'auteur n'avait pas vu le texte de cet édit.

Ainsi, à aucun égard, ne désespérez des enfans qui viennent au monde avec peu de chance apparente de vie.

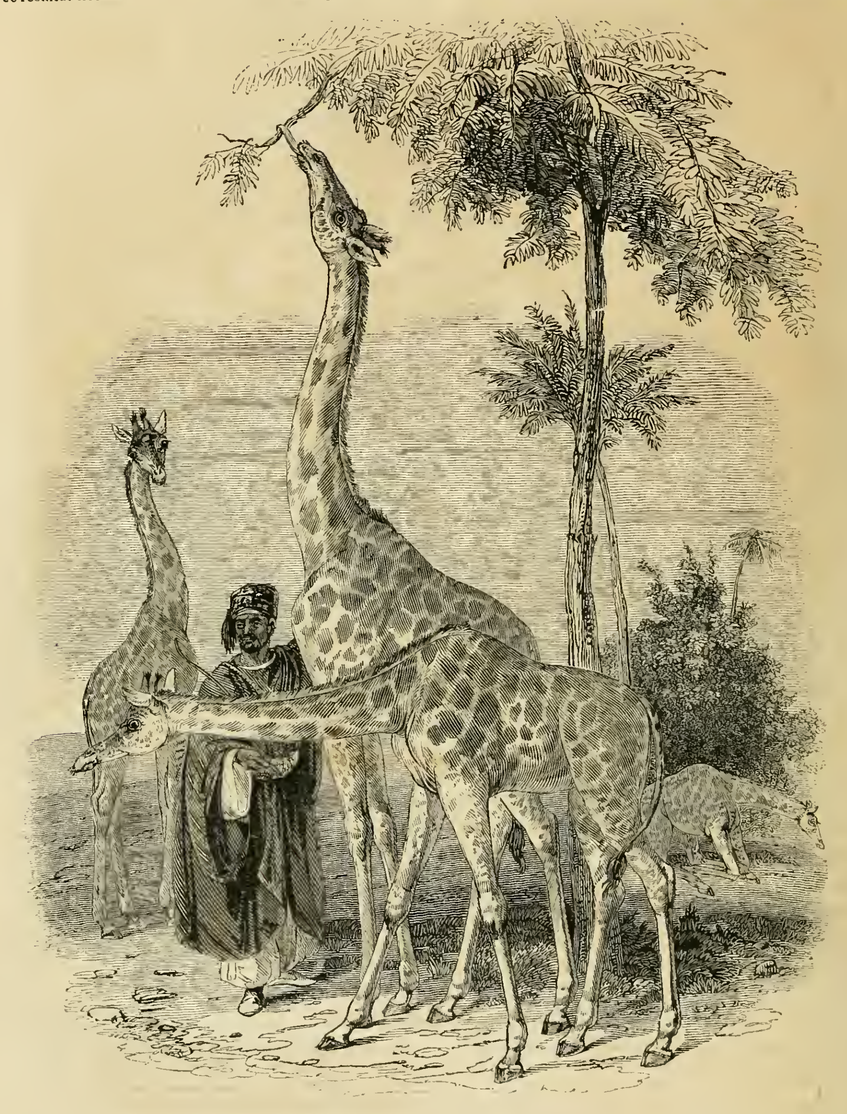
GIRAFES

ARRIVÉES EN 1836 DANS LA MÉNAGERIE DE LA SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE LONDRES.

L'association anglaise qui se consacre avec zèle au progrès de la zoologie et de ses applications possède actuellement quatre girafes, trois mâles et une femelle. Ces animaux ont été pris sur les confins de la Nubie, au sud du désert de Kordofan. Leur transport jusqu'en Europe paraissait encore plus difficile que leur capture; ces deux opérations, dirigées avec une intelligence remarquable, ont complétement réussi, mais il ne fallait rien moins que la persévérance et le dévouement du naturaliste qui s'en était chargé, outre les secours dont il n'a pas manqué. M. Thibaut, dont le nom mérite à tous égards d'être inscrit dans les fastes de l'histoire naturelle, s'était préparé à cette grande entreprise par douze années de voyages dans l'intérieur de l'Afrique. Parti du Caire au mois d'avril 1834, il se pourvut en Nubie de chameaux et de vivres, forma une petite troupe d'Arabes qu'il avait mis à l'épreuve dans ses précédentes excursions, et sur lesquels il pouvait compter. Plusieurs de ces hommes étaient des chasseurs de girafes, gibier recherché par les gourmets abyssins et nubiens, et qui, suivant le témoignage de M. Thibaut lui-même, n'est pas au-dessous de sa réputation. Il se dirigea d'abord vers le sud-ouest du désert de Kordofan, et dans le milieu du mois d'août, il eut enfin le plaisir de rencontrer deux girafes; après une poursuite de trois heures sur des chevaux capables de supporter cette fatigue, le plus grand de ces animaux fut pris; c'était la mère de l'un de ceux qui sont maintenant en Angleterre. Les Arabes l'avaient blessée à mort, désespérant de pouvoir l'atteindre, et sur-le-champ elle fut dépecée et transportée au quartier-général des chasseurs pour le festin du lendemain. Le jeune faon ne s'éloigna point du lieu où sa mère avait péri; il ne fut pas difficile de le rencontrer ni de le prendre. Au bout de quelques jours, les chasseurs aperçurent les traces d'une autre girafe qui fut encore assez promptement atteinte, et alors il fallut s'arrêter quelque temps, afin d'accoutumer les deux captifs à leur nouvelle situation, et de pouvoir les emmener plus facilement. C'étaient de jeunes nourrissons qu'il fallait sevrer; on avait prévu le besoin que l'on éprouvait alors, et le lait de quelques *chamelles* fut substitué à celui des mères. Cette nourriture fut reçue sans répugnance; bientôt les jeunes girafes se familiarisèrent avec leurs gardiens; leur gaieté et leurs jeux attestèrent qu'elles étaient complétement apprivoisées. La chasse continua donc, toujours avec succès, car on fit trois nouvelles captives. Mais l'hiver approchait, et celui de 1834 à 1835 fut très sévère dans cette partie de l'Afrique. En traversant le désert de Kordofan pour retourner au Caire avec son petit troupeau, M. Thibaut eut la douleur de perdre quatre de ces précieux animaux; le froid les fit périr. Le seul qu'il put conserver paraissait un peu plus âgé que les autres; c'était le premier dont on eût fait la capture. Toutefois, la possession de cet unique individu ne pouvait répondre aux vues de la société zoologique; le chef de l'entreprise eut le courage de recommencer la chasse en 1835, dans une contrée voisine du Darfour, dont la population hostile l'exposait continuellement à de fâcheuses rencontres, mais où il avait la certitude de trouver promptement ce qu'il cherchait. Dès qu'il se vit possesseur de quatre girafes, il traversa promptement le désert, et ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour faire reposer ses animaux et pourvoir à leurs besoins, il revint au Caire, prépara tout ce qu'il fallait pour le voyage jusqu'en Angleterre, prit avec les recherches les plus minutieuses les précautions que l'expérience lui avait indiquées pour la conservation du dépôt dont il s'était chargé. Outre la subsistance des animaux embarqués, il fallait leur procurer un logement où ils pussent supporter sans trop de souffrances les accidens d'une longue traversée, les tempêtes, les secousses d'un navire battu par une mer courroucée : il fallait aussi un nombre suffisant de serviteurs, et prévoir les indispositions qui pourraient se déclarer dans le cours d'un premier voyage sur mer. Toutes les mesures furent si bien prises, que les quatre girafes arrivèrent à Malte vers la fin de novembre, aussi bien portantes qu'à l'époque de leur embarquement. La traversée avait duré vingt-quatre jours, et le navire avait eu beaucoup à souffrir du mauvais temps. A Malte une quarantaine de vingt-cinq jours est imposée aux vaisseaux venant d'Égypte; quelques circonstances prolongèrent encore le séjour de M. Thibaut dans cette île, et ce ne fut qu'en 1836 qu'il put en partir avec toutes ses Africaines. Un vaisseau à vapeur fut arrangé pour les girafes; leurs conducteurs ne crurent point qu'il fût convenable de les charger de vêtemens pour l'hiver, et son opinion fut justifiée, car ces animaux arrivèrent à Londres dans l'état de santé la plus brillante, ce qu'attestaient la vivacité de leurs regards, le lustre de leur poil et la belle couleur brune des taches dont leur robe est semée. On ne les exposa pas immédiatement à la vue des curieux; déposés d'abord en un lieu qui leur assura une tranquillité non troublée, ils furent transférés le surlendemain à l'habitation qu'on leur destinait; tout s'y trouva parfaitement de leur goût, et les jeux de leur âge recommencèrent sur-le-champ. Ils vivent en très bonne intelligence entre eux, et se recherchent avec empressement lorsqu'ils ont été séparés par quelque incident. M. Thibaut pense que cette affection mutuelle est un des caractères des girafes, que le temps ne l'affaiblira point, que la jeune femelle ne demeurera sans doute point stérile, et qu'on peut avoir un jour le plaisir de voir naître une girafe à Londres, ce qui serait un fait beaucoup plus extraordinaire que les naissances de chameaux à Paris et dans quelques autres villes encore plus au nord. L'extrême douceur de ces animaux paraît être aussi une des qualités de leur espèce. Cependant, ils ont sans doute, dans l'état d'indépendance, des armes naturelles pour résister aux lions, aux tigres et autres terribles habitans des forêts de l'Afrique, et ces moyens de défense deviennent offensifs lorsque la discorde vient troubler leurs sociétés habituellement paisibles. Selon M. Thibaut, c'est avec les pieds de devant que les girafes attaquent leurs ennemis ou repoussent les assaillans, lorsqu'elles n'ont pu leur échapper par la rapidité de leur course. Mais tous les témoignages se réunissent pour attester que cette race est inoffensive, d'une humeur extrêmement paisible, nullement farouche et s'apprivoisant très aisément. On l'ajouterait sans difficulté aux espèces d'animaux devenus les esclaves de l'homme, si l'on pouvait en tirer quelques services, ce qui est au moins douteux.

Les recherches et les observations de M. Thibaut sur les girafes n'ajoutent encore que peu de choses à l'histoire naturelle de ces animaux, ce qui ne diminue point la dette de reconnaissance que le monde savant a contractée envers lui. Après tout, il n'a pu voir que ce qui s'est offert à ses yeux durant ses pénibles investigations, et il a bien observé tout ce qu'il a pu voir. On savait déjà que les girafes peuvent courir aussi vite que d'excellens chevaux arabes, mais qu'elles ne soutiennent pas long-temps cette rapidité. Quant à la nature des lieux où elles se nourrissent, on la connaissait assez par la nature des alimens qui conviennent à ces animaux et qui sont le plus à leur portée; on ne doute point qu'il ne faille les chercher dans les pays boisés, et que les pâturages propres à nourrir des chevaux et des moutons ne sont fréquentés par les girafes que lorsque la nécessité les contraint à prendre la pénible attitude qui leur permet d'atteindre l'herbe avec leur langue et de brouter comme les herbivores. Quant à la mauvaise grâce de leur marche et des mouvemens

qu'elles exécutent avec leurs jambes, tous ceux qui ont vu le bel individu du Jardin des Plantes à Paris ont remarqué ce résultat nécessaire de sa conformation. Mais grâces à l'infatigable naturaliste anglais, nous avons d'intéressantes notions sur le caractère sociable, les mœurs douces, *aimables* de cette race, qualités qui ne l'empêcheront peut-être pas



(Girafes arrivées à Londres en 1836.)

de disparaître à mesure que la population de l'Afrique augmentera. Les castors, autrefois communs en France et dans le reste de l'Europe, n'existent plus sur notre continent qu'en Asie, où ils sont déjà très rares; en Amérique, ils ne fournissent presque plus rien au commerce des pelleteries: qui protégera les girafes contre les chasseurs africains, puisque, malheureusement pour ces animaux, leur chair est un mets recherché? Il est donc à désirer que les ménageries leur offrent au moins un asile; cette observation recommande plus spécialement la petite troupe confiée maintenant aux soins de la société zoologique de Londres. Si les prévisions de M. Thibaut se réalisaient, des girafes ajouteraient un jour de nouveaux ornemens à la magnificence des grands parcs, de même que les cygnes sont une décoration très convenable pour les grandes pièces d'eau.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

VERSAILLES.

(V. 1835, p. 40.)



(Un groupe du bassin de Neptune, au parc de Versailles.)

Le plan de la célèbre pièce d'eau du parc de Versailles, où président les statues gigantesques de *Neptune* et d'*Amphytrite*, a été tracé, d'après l'ordre de Louis XIV, par Lenostre (voyez page 213); mais ce magnifique bassin n'a été achevé que sous Louis XV. *Neptune* et *Amphytrite* ont été exécutés par Adam, l'aîné; le *Protée* dans la coquille est de Bouchardon; l'*Océan* est de Lemoyne fils.

De chaque côté de la nappe d'eau, on voit deux groupes représentant un génie qui tient en laisse un monstre marin. Nous devons au crayon de M. Eugène Lami le dessin que nous donnons de l'un de ces groupes. Ils sont en plomb, de même que les statues, les vases et tous les autres détails de sculpture qui embellissent le bassin. Les monstres lancent par la gueule un grand jet d'eau incliné à 45°.

POÉSIE.

MONSIEUR JEAN, MAITRE D'ÉCOLE.

En ces temps de vitesse et de nivellement,
De pouvoirs sans sommet comme sans fondement,
Où rien ne monte un peu qui soudain ne chancelle,
Il est encore, il est, tout au bas de l'échelle,
Un bien humble pouvoir, et qui n'a pas failli,
Qui s'est perpétué par-delà le bailli
Au maire, sans déchoir : c'est le maître d'école.
Et je ne veux pas faire un portrait sur parole
Quelque idylle rêvée au retour de Longchamp,
Comme un abbé flatteur en son pastel changeant *:
C'est le vrai. Tout village a son maire suprême,
Son curé dont le poids n'est plus partout le même,
Son médecin qui gagne... Après, au-dessous d'eux
En un rang moins brillant, aussi moins hasardeux,
Est le maître d'école. Un maire a ses naufrages;
Quelque Juillet arrive et veut de nouveaux gages;
Dix ans, quinze ans peut-être, on garde son curé,
Mais l'évêque le tient et le change à son gré;
Le magister demeure. Il n'a, lui, ni disgrace
A craindre, ni rival. Le curé, face à face,
Voit croître chaque jour l'esprit-fort, le docteur.
Le docteur suit sa guerre avec le rebouteur,
Dont maint secret encor fait merveille et circule :
Plus d'un croit à l'onguent, sur le reste incrédule.
Le magister n'a rien de ces chétifs combats.
Et d'abord, il est tout : la règle et le compas,

* Delille, en son *Homme des Champs*, a fait du maître d'école de village un portrait arrangé, plein d'ailleurs de détails piquans et spirituels.

La toise est dans ses mains; géomètre, il arpente
Et sait les parts autant que le notaire. Il chante
Au lutrin, et récite au long la Passion.
Secrétaire au civil, si quelque question
Arrive à l'improviste au nom du ministère
Combien d'orge, ou de lin, ou de vin rend la terre?
Le maire embarrassé lui dit : *Voyez!* Il va,
Il rencontre un voisin qui guère n'y rêva,
Et là-dessus le prend : l'autre répond à vue
De pays, et voi à sa statistique sue.
Le chiffre aussitôt part et remplit son objet;
Il fait autorité, l'on en cause au budget.
Mais est-ce par hasard quelque inspecteur primaire,
Novice, qui de loin s'informe près du maire?
C'est mieux : le magister tout d'abord en sait long,
Et lui-même à souhait sur lui-même répond.
Il ne se doute pas, d'aplomb dans sa science,
Qu'un jour de ce côté viendra sa déchéance;
Que cet œil scrutera ses destins importans;
Il ne s'en doute pas;... qu'il l'ignore long-temps!
La marge est longue encore. — En hiver, son école
Abonde, et son foyer, autant que sa parole,
Assemble autour de lui, comme frileux oiseaux,
Les enfans que l'été disperse aux durs travaux.
Plus nombreux il les voit, plus son zèle se flatte;
Il s'anime, il les pousse; et, s'il est Spartiate,
Il peut avec orgueil, le front épanoui,
Vous en citer déjà qui lisent mieux que lui!

Mais je ne veux pas rire, et je sais un modèle
Bien grand et respectable, où ce détour m'appelle
J'y viens. —

Je connaissais madame de Cicé,
De ce monde ancien à tout jamais passé,
Dévote et bonne, et douce avec un fonds plus triste
Dès le berceau nourrie au dogme janséniste
Par sa mère, autrefois, la Présidente de ...;
Mais sous cette rigueur faisant aimer son Dieu.
Elle restait l'année entière dans sa terre;
J'y passais, chaque automne, un long mois salutaire.
Un jour qu'après la messe, et son bras sur le mien,
Nous sortions pas à pas : « Oh! remarquez-le bien,
» Dit-elle d'une voix aussitôt pénétrée,
» Et de l'œil m'indiquant vers le portail d'entrée
» Le magister debout; remarquez, il est vieux,
» Il ne vivra plus guère : un jour vous saurez mieux,
» Si je survis... » — « Déjà, repartis-je, aux offices,
» J'ai souvent admiré ses pieux exercices,
» Son chant accentué, son œil fin et sa voix
» Ferme encore, et cet air du meilleur d'autrefois.
» On l'estime partout. » — « Oh! ce n'est rien, dit-elle,
» Près du vrai : c'est un saint, c'est l'ouvrier fidèle! »

Elle continuait : aussi loin qu'elle alla,
J'écoutai, pressentant quelque chose au-delà.

Tout après la Terreur, n'étant plus un jeune homme,
Monsieur Jean (c'est son nom, seul nom dont on le nomme,
Et ce mot de *monsieur* chaque fois s'y joignait
Tandis que la Marquise ainsi me le peignait),
Monsieur Jean, jusque alors absent, en maint voyage,
S'en était revenu se fixer au village,
Au clocher qui gardait bien des tombes d'amis :
Sans parens, c'était là qu'en nourrice il fut mis.
Dans le temps qu'il revint, la tempête trop forte
Expirait : de l'école il rouvrit l'humble porte;
Ce fut un bienfaiteur en ces ans dévastés :
Il renoua la chaîne, et des plus révoltés
Concilia l'ardeur, n'accusant que l'injure
Ce qu'il dit, ce qu'il fit dans sa sagesse obscure,
Ce que reçut au cœur de bon grain en partant
Plus d'un enfant du lieu qui, mort en combattant,
S'est souvenu de lui, ce qu'il disait aux mères
(Car le prêtre, encor loin, manquait dans ces misères),
Celui-là seul le sait, qui sait combien d'épis
Recèlent en janvier les sillons assoupis!

Ce village où Senlis est la ville prochaine,
Qu'éloignent de Paris dix-neuf bornes à peine,
A tout un caractère à qui l'observe bien.
Pas de vice, de l'ordre; et pourtant le lien
De famille est peu fort. On y tient à la terre,
Chacun en veut un coin; être propriétaire
D'un petit bout de champ derrière la maison,
D'où se tire le pain même en dure saison,
C'est le vœu. Rien après de quoi l'on se soucie
Que fait le pain de l'âme à leur âme endurcie?
L'industrie elle-même a l'air de trop pour eux :
Quand les hameaux voisins, chaque jour plus nombreux,
Aux fabriques surtout gagnent le nécessaire,
Ceux-ci sont des terriens qui les regardent faire.
La famille, ai-je dit, compte peu cependant :
Le fils, avec sa part, s'isole indépendant;
Aux filles qui s'en vont, sans leur mère, à la danse
La morale du père est la seule prudence.
Bref, l'égoïsme au fond, de bon sens revêtu,
Et quelques qualités sans aucune vertu!

Le mal existe aux champs. Quand, lassé de la ville,
Et ne voulant d'abord qu'un peu d'ombre et d'asile,
On arrive, le calme, et la douce couleur,
L'air immense, tout plaît et tout paraît meilleur,
Tout paraît innocent, et l'homme et la nature.
Regardez plus à fond, et percez la verdure!
Un jour que j'admirais de jeunes plants naissans,
Aux lisières d'un bois un semis de deux ans
Varié, tendre à voir : « Hélas! me dit le maître,
» Tout croissait à ravir; me faudra-t-il en être
» A mes frais d'espérance et d'entretien perdu! »
— « Et pourquoi? » — « Cette année, à foison répandu,
» Enfouissant partout sa ponte sans remède,
» Le hanneton fait rage, et le ver qui succède
» Prépare sa morsure à tout ce bois léger :
» A la racine un seul, l'arbre va se ronger;
» Bien peu résisteront. » — Ce mot fait parabole :
Le mal n'est jamais loin; le ver creuse et désole.

Monsieur Jean voit le mal, et sous les dehors lourds
D'égoïsme rampant, il l'attaqua toujours.
Pour vaincre aux jeunes cœurs la coutume charnelle
Il tâche d'y glisser l'étincelle éternelle,
Et de les prémunir aux grossiers intérêts
Par la pure morale et ses vivans attraits.
Chaque enfant près de lui, c'est une âme en otage.
Simple, il dit ce qu'il faut : il dirait davantage
S'il ne se contenait au cercle rétréci;
Et pourtant il se plaint d'avoir peu réussi.
Ces quinze derniers ans lui sont surtout arides;
Soit que ses saints désirs se fassent plus avides
En approchant du terme, ou soit que, tristement,
Le bon germe en ces cœurs devienne plus dormant.
A peine il les éveille, et l'exemple l'emporte;
Honnêtes... ils le sont, mais l'étincelle est morte;
La communion fait le terme habituel
Où cesse de leur part tout souci vers le ciel :
Ce tour ingrat le navre. Ame à bon droit bénie,
Il a d'amers momens d'angoisse et d'agonie.
» Je l'ai vu, me disait madame de Cicé,
» Ces jours-là, vers mes bois errer le front baissé;

« Et si je l'interroge et lui parle d'école :
« Oh! tout n'est rien, dit-il, sans Celui qui console.
« Je les sais d'humeur calme, assez laborieux
« Rangés par intérêt, mais non pas vertueux,
« Mais plus de Christ pour eux passé quinze ans, madame! —
« Ainsi souvent dit-il dans le cri de son âme. »

Et cet automne-là, c'est tout ce que je sus.
Mais l'automne prochain, retournant, j'aperçus
En entrant à la messe, au bord du cimetière,
Debout et blanche aux yeux, une nouvelle pierre,
Où je lus : « Monsieur Jean ci-gît enseveli,
« Mort à quatre-vingts ans, son exil accompli. »
Et le reste du jour, à partir de l'église,
Comme nous fûmes seuls, j'écoutai la marquise,
Qui, cette fois, m'ouvrit les secrets absolus
Du mort qu'elle pleurait. Elle-même n'est plus,
Je transmets à mon tour: il en est temps encore;
Assez d'échos bruyans; disons ce qu'on ignore!

Depuis trois ans le siècle atteignait son milieu,
Quand un soir, aux Enfans-Trouvés, près l'Hôtel Dieu
Un pauvre enfant de plus fut mis. Il eut nourrice
Dès le lendemain même, et partit à Saint-Brice,
Où demeurait la femme à qui son sort échut.
Cette femme à l'enfant, dès qu'elle le reçut,
S'attacha, le nourrit d'un lait moins mercenaire,
Puis le voulut garder, et lui fut une mère.
Ayant changé d'endroit, elle vint où l'on sait.
La Présidente de..., qui tous les ans passait
Six mois à son château, put connaître de reste
La femme que louait ce dévouement modeste :
Et l'enfant grandissait, objet de plus d'un soin.
La sage-femme aussi venait de loin en loin;
Car, au lieu de le perdre au gouffre de misère,
Elle l'avait marqué d'une marque légère
A l'insu des parens, et l'avait pu savoir
Depuis en bonnes mains, fidèle à le revoir;
Et la dernière fois qu'elle vint au village
La Présidente eut d'elle un entier témoignage,
Mais dont rien au dehors ne s'était répété
Sur l'origine, hélas! du pauvre rejeté.

Et l'enfant profitait entre ceux de l'école.
Son esprit appliqué sans un moment frivole,
Sa douceur au travail et ses jeux à l'écart,
Des larmes fréquemment au bleu de son regard,
Ses vives amitiés, ses tristesses si vraies
Qui soudain le chassaient sauvage au long des haies,
Sa prière angélique où le calme rentrait,
Tout assemblait sur lui la plainte et l'intérêt.
En avançant en âge, il ne quitta plus guère
La Présidente, et fut comme son secrétaire;
Dans ses livres nombreux, mais purs et sans danger,
Elle l'abandonnait, le sachant diriger.
On avait quelquefois, de Paris, la visite
D'un grave et saint vieillard, front d'antique lévite,
Cœur aux divins larcins; qui de foi, d'amitié,
A Port-Royal croulant jadis initié,
Avait long temps, autour de Châlons et de Troyes,
Chez les pauvres semé les plus fertiles joies.
Par lui l'on avait vu, dans un village entier,
Chaque femme en filant lire aussi le Psautier,
Et chaque laboureur fixer à sa charrue
L'Evangile entr'ouvert, annonce reparue!
Mais depuis par l'évêque, à force de détours,
Relancé de là-bas, il s'était pour toujours
Dérobé dans Paris, au fond d'une retraite
Gardant sur quelques uns direction secrète,
Vrai médecin de l'âme, à qui rien ne manquait
Du pouvoir transféré des Singlin, des Duguet.
Monsieur Antoine donc (l'humilité prudente
Avait choisi ce nom *), près de la Présidente
Vit l'enfant, et sourit à ce tendre fardeau.
Durant les courts séjours du vieillard au château,
L'enfant l'accompagnait chaque soir aux collines,
Et d'une âme dès lors inclinée aux racines,
Il l'écoutait parler du germe naturel
Endurci, corrompu, du mal perpétuel
Que même un cœur enfant engendre, s'il ne veille;
De la Grâce surtout (ô frayeur et merveille!)
Qu'assez, assez jamais on ne peut implorer,
Assez tâcher en soi d'aimer, de préparer,
Mais qui ne doit descendre au vase qu'on lui creuse
Que par un plein surcroît de bonté bienheureuse.
Et s'entr'ouvrant après tout un jour nuageux,
Le couchant quelquefois éclairait de ses jeux
Le discours, et peignait l'espérance lointaine!
Et l'enfant se prenait à cette marche humaine
Ainsi sombre et voilée, et rude de péril,
Chemin creux sous des bois dans le torrent d'exil,
Mais qu'à l'extrémité de la voûte abaissée
Là-bas illuminait l'éternelle pensée.
Et ce terme meilleur et son jour attendri,
Et l'intervalle aussi, le torrent et son cri,
L'écho de Babylone au bois de la vallée,
Conviaient la jeune âme, à souhait désolée.
Sa tristesse en prière à temps se relevait.
Aux étoiles le soir, la nuit à son chevet
Il disait avec pleurs le mal et le remède;
A ses frères en faute il se voyait en aide,
Et contait, le matin, son projet avancé
A celle qui sera madame de Cicé,
Bien jeune fille alors, de cinq ans moins âgée
Que lui, mais qu'il aimait d'amitié partagée.
Et, de neuf à treize ans, les deux petits amis,
Sur l'erreur à combattre et sur les biens promis,
Sur l'homme et son naufrage, et le saint port qui brille,
S'en allaient deviser le long de la charmille,
Répandant de leur âme en ces graves sujets
Plus de chants que l'oiseau, plus d'or que les genêts,
Tout ce qu'a le printemps d'exhalaisons divines
Et de blancheur de neige aux bouquets des épines,
Et saint François de Sale, écoutant par hasard
Derrière la charmille, en aurait pris sa part.

Pour le jeune habitant à qui tout intéresse,
Ainsi de jour en jour, au château, la tendresse
Augmentait de douceur. Pourtant l'âge arrivait;
La puberté brillante apportait son duvet;
Et sans un juste emploi dans la saison féconde,
Trop d'âme allait courir en sève vagabonde.
La Présidente aussi, d'un soin plus évident
Avait le cœur chargé. Souvent le regardant
Avec triste sourire et sérieux silence,
Elle semblait rêver à quelque ressemblance
Et jusqu'au fond de l'œil et dans le fin des traits
Chercher une réponse à des effrois secrets.
Bien que bleu, cet œil vif et petit étincelle;
Cette bouche fermée est comme un sceau qu'on scelle;
Ce blond sourcil avance, et ce léger coton
N'amollit que de peu la ligne du menton.
Ses longs cheveux de lin sont d'un caté humène;
Mais sa taille bondit et chasserait le renne.
Tel il est à vingt ans; tel debout je le vois,
Quand, après des conseils roulés depuis des mois,

* Ce monsieur Antoine ne devait pas être autre que M. Collard, dont on a les *Lettres spirituelles* et un traité *sur l'Humilité :* il était grand-oncle de M. Royer-Collard.

La Présidente, émue autour de cette histoire,
Un matin l'appelant seul dans son oratoire,
Lui dit:

« Dieu, mon enfant, sur vous a des desseins
» Ses circuits prolongés marquent certaines fins;
» C'est à vous tout à l'heure à trouver ce qu'il cache.
» Mais il faut pour cela qu'un dur aveu m'arrache
» Ce que je sais de vous en pure vérité
» De qui vous êtes fils! j'ai long-temps hésité;
» Mais il me semble, hélas! que, sans être infidele
» Sans injure et larcin pour votre âme si belle,
» Je ne puis plus en moi dérober le dépôt;
» Dût l'amertume en vous déborder aussitôt!
» Vous êtes désormais d'âge d'homme; vous êtes
» Un chrétien affermi, capable des tempêtes.
» Dans le premier tumulte où ce mot vous mettra,
» Priez et demeurez; l'Esprit vous parlera.
» Que tout se passe au fond en sa seule présence,
» Entre votre frayeur et sa toute-puissance,
» Entre sa grâce entière et votre abaissement!
» Il vous a jusqu'ici, comme visiblement,
» Préparé de tous points, choisi hors de la route
» Dans un but singulier, qui n'attend plus sans doute,
» Pour s'éclairer à vous, que le soudain rayon
» Aqiu va donner jour l'ébranlement d'un nom.
» A genoux, mon enfant! et que Dieu vous suggere
» Un surcroît de faveurs, pauvre âme moins légère,
» Vous que de plus de nœuds il chargeait au berceau,
» Vous le cinquième enfant de Jean-Jacques Rousseau! »

Montrant le Conseiller, l'Expiateur suprême,
Elle sortit.

D'un mot, c'était l'histoire même.
La sage-femme Gouin, qui de chaque autre enfant
Docile, avait livré le maillot vagissant,
Se repentit de voir l'homme déjà célèbre*
Les vouer tous par elle à cette nuit funèbre.
Les langes du dernier, marqués à l'un des coins,
La tinrent sur la trace et guidèrent ses soins.
Dans l'entretien qu'elle eut avec la Présidente,
Elle la vit utile et sûre confidente,
Et dit tout. Celle-ci, l'ayant fait s'engager
A n'en parler jamais à nul autre étranger,
Jamais surtout au père, en retour fit promesse
D'être mère à l'enfant jusqu'en pleine jeunesse.
Et cette sage-femme était morte depuis
La Présidente seule agitait les ennuis
D'un secret si pesant, et souvent fut tentée
De tout laisser rentrer dans l'ombre méditée.
Mais quoi? complice aussi! quoi? chrétienne, étouffant
Le germe de l'épreuve à l'âme de l'enfant;
Supprimant ce calvaire où le bien se consomme!
Monsieur Antoine crut qu'il fallait au jeune homme
Tout déclarer, afin de tirer de son cœur
L'entier tribut, payable au Maître en sa rigueur.

Le coup était subit, et rude fut l'attaque:
Le jeune homme en fléchit. Il n'avait de Jean-Jacque
Rien lu jusqu'à ce jour; mais le nom assez haut
Suffisait à l'oreille et faisait son assaut.
Si loin qu'il eut vécu du monde, jeune athlète,
Des assiégeans du temple il savait la trompette.
Dans un petit voyage et séjour à Paris
Avec monsieur Antoine, il avait trop compris
De quels traits redoutés fulminait dans l'orage

* Vers 1753, en effet, Rousseau était déjà connu par son Discours sur les sciences, par *le Devin du Village.*

Cette gloire qu'en face il faut qu'il envisage.
En face... il le faut bien..., il faut qu'il sache voir
De combien sur lui pèse un si brusque devoir.
On doutait;... la lecture à la fin fut permise:
Emile, il vous lut donc; il vous lut, *Héloïse!*
Il lut tous ces écrits d'audace et de beauté,
Troublans, harmonieux, mensonge et vérité,
Eloquence toujours! — O trompeuse nature!
Simplicité vantée, et sitôt sans pâture!
Foi de l'âme livrée aux rêves assouvis!
Conscience fragile! oh! qui mieux que ce fils
Vous saisit, vous sonda dans l'œuvre enchanteresse,
Embrassant, rejetant avec rage ou tendresse,
Se noyant tout en pleurs aux endroits embellis,
Se heurtant tout sanglant aux rocs ensevelis;
N'en perdant rien,... grandeur, éclat, un coin de fange.. ;
Et son cœur en révolte imitait le mélange.
Sous son ardent nuage ensemble et sous sa croix,
En ces temps-là, farouche, il errait par les bois,
Et collé sur un roc, durant une heure entière.
Il répétait *Grand Etre!* ou l'*Ave*, pour priere.
Autant auparavant il ne la quittait pas,
Autant depuis ce jour il évitait les pas
De la jeune compagne, à son tour plus contrainte;
Il se taisait près d'elle et rougissait de crainte.
La Présidente aussi demeurait sans pouvoir;
Et la lutte durait. Enfin il voulut voir,
Voir cet homme, ce père admirable et funeste,
Qu'il aime et qu'il renie, et que le siècle atteste,
Ce sincère orgueilleux, tendre et dénaturé,
Mêlant croyance et doute, et d'un ton si sacré;
Tentateur au désert, sur les monts, qui vous crie
Que c'est pourtant un Dieu que le fils de Marie!

Il part donc, il accourt au Paris embrumé;
Il cherche au plein milieu, dans sa rue enfermé,
Celui qu'il veut ravir; il a trouvé l'allée,
Il monte...; à chaque pas, son audace troublée
L'abandonnait. — Faut-il redescendre? — Il entend,
Près d'une porte ouverte, et d'un cri mécontent,
Une voix qui gourmande et dont l'accent lésine:
C'était là! Le projet que son âme dessine
Se déconcerte; il entre, il essaie un propos.
Le vieillard écoutait sans détourner le dos,
Penché sur une table et tout à sa musique.
Le fils balbutiait; mais, avant qu'il s'explique,
D'un regard soupçonneux, sans nulle question,
Et comme saisissant sur le fait l'espion:
« Jeune homme, ce métier ne sied point à ton âge;
Epargne un solitaire en son pauvre ménage;
Retourne d'où tu viens! ta rougeur te dément! »
Le jeune homme, muet, dans l'étourdissement,
S'enfuit, comme perdu sous ces mots de mystere,
Et se sentant deux fois répudié d'un père.
Et c'était là celui qu'il voudrait à genoux
Racheter devant Dieu, confesser devant tous!
C'était celle... O douleur! impossible espérance!
Dureté d'un regard! et quelle différence
Avec monsieur Antoine, aussi persécuté
Mais tendre, hospitalier en sa rigidité,
Son vrai père de l'âme!... Et pourtant c'était l'autre
Dont il s'émouvait d'être et le fils et l'apôtre!

Tendresse et piété surmontant ses effrois,
Il tenta la rencontre une seconde fois.
Dans la rue il voulait lui parler au passage,
Pourvu qu'un seul sourire éclairât son visage.
Mais, bien loin d'un sourire à ce front sans bonheur,
Le sourcil méfiant du pauvre promeneur
Le contint à distance, et fit rentrer encore

Ce nom à qui le ciel interdisait d'éclore.

La crise était à bout; ce moment abrégea.
Il revint au château, plus raffermi déjà.

La lèpre de naissance et l'exil sur la terre,
L'expiation lente et son âpre mystère;
L'invisible rachat des fautes des parens;
A côté des rigueurs, les secrets non moins grands
De la miséricorde, et dans ce saint abîme,
Lui, peut-être, attendu de tout temps pour victime;
Son rôle nécessaire, ici-bas imposé,
De réparer un peu de ce qu'avait osé,
Trop haut, l'immense orgueil dans un talent immense,
Et sa tâche avant tout de vanner la semence;
Ce lourd trajet humain plus sombre que jamais,
Plus que jamais réglé sur les lointains sommets:
Tout en lui s'ordonna: la Grâce intérieure
Par un tressaillement, lui disait: *Voilà l'heure!*
Avec la Présidente il s'ouvrit d'un parti;
On conféra long-temps; bref, il fut consenti
Que, pour gravir, chrétien, sa première montée
Pour mûrir; pour ne plus demeurer à portée
De cet homme au grand nom, près de qui, chaque jour,
Le pouvait rentraîner l'espoir vain d'un retour;
Et pour d'autres raisons d'absence et de voyage,
Il s'en irait à pied comme en pèlerinage.
Dans sa route tracée, il devait, en passant,
Visiter plus d'un frère opprimé, gémissant,
De saintes sœurs en deuil, et pour sûre parole
Montrer quelque verset aux marges d'un Nicole.

Comment (en y songeant me suis-je demandé),
Comment ce qui fut fait alors et décidé
Ou senti seulement, tout ce détail extrême
Madame de Cicé le sut-elle elle-même?
Était-ce de sa mère en ce temps, ou de lui
Qui sauvage, ce semble, et craintif, aurait fui?
Pourtant c'était de lui plutôt que de sa mère
Qui, je crois, en sut moins. Par un récit sommaire,
De lui donc, et plus tard...? Mais non;... si retraçans
Étaient ses souvenirs, quand, après bien des ans,
Elle me déroula l'histoire à sa naissance,
Qu'elle avait dû cueillir chaque image en présence?
Si j'osais, en tremblant, à de si purs destins,
Vieillesses où j'ai lu la blancheur des matins,
Mêler une pensée, oh! non pas offensante,
Et pourtant attendrie, et toujours innocente;
Si j'osais traverser tant de fermes décrets
D'une vague rougeur, d'un trouble, je dirais
Que peut-être, en partant pour ses lointains voyages,
Le jeune homme chrétien, entre autres raisons sages,
Eut celle aussi de fuir un trop proche trésor,
Et qu'avant le départ, sous la charmille encor,
En deux ou trois adieux d'intimité reprise,
Il put se confier et raconter la crise.
Elle donc, près du terme, et si loin de ces temps,
Se plaisait à rouvrir ces souvenirs sortans
De première amitié, tout au moins fraternelle,
Qu'un si cher intérêt avait gravés en elle

A dater du départ, un long espace fuit.
Monsieur Antoine meurt, la Présidente suit;
Madame de Cicé devient épouse et veuve;
Lui, voyage toujours et mène son épreuve,
Soit en France, en visite aux amis que j'ai dits,
Soit bientôt, ses désirs saintement agrandis,
En Suisse, pour y voir cette éternelle scène,
Majestueux rochers où le tirait sa chaîne.
Il semble qu'en son cœur, dès ce temps, il fit vœu
De partout repasser, humble, aux sillons de feu,
Aux pas où le génie avait forcé mesure,
Et d'y semer parfum, aumône, action sûre.
Souvent il demeurait en un lieu plus d'un an,
Y vivant de travail, y couronnant son plan,
Puis reprenait à pied sa fatigue bénie.
La guerre, en Amérique, à peine était finie;
Il se hâta d'aller, avide dans son choix
Des pratiques vertus de ces peuples sans rois,
Heureux s'il y trouvait un exemple fertile
De ce *Contrat* fameux! — Imaginez Emile
Nourri de Saint-Cyran, élève de Singlin,
Venant aux fils de Penn, aux neveux de Franklin.
Il les aima, si francs et simples dans leur force;
Mais discernant dès lors l'intérêt sous l'écorce,
Il ne vit point Eden par-delà l'Océan.
C'est vers ce temps qu'il prit ce nom de monsieur Jean,
Un nom qui fût un nom aussi peu que possible,
Et qui pourtant tenait par un reste sensible
A celui qui partout si haut retentissait.
La Révolution qui chez nous avançait,
Ballottant ce grand nom dans mille échos sonores,
L'inscrivant de sa foudre au sein des météores,
Le lui lançait là-bas, aux confins des déserts,
Grossi de tous les vents, de tous les bruits des mers.
A l'auberge, le soir, quand son repas s'achève,
Souvent ce nom nommé, comme un orage, crève.
C'était là son abîme et son rêve effaré!
Car tout ce qui s'en dit de cher et de sacré,
D'injuste et de sanglant, amour, culte ou colère,
Qu'on l'appelle incendie ou fanal tutélaire,
Tout aboutit en lui, le déchire à la fois,
Tout crie au même instant en son âme aux abois.
La tendresse, la chair, en un sens se décide,
Mais l'esprit se soulève, à demi parricide;
Le martyre est au comble: ainsi, pressant les coups
Un seul cœur assemblait cette lutte de tous;
Invisible, il était l'autel expiatoire
Du génie hasardeux, la croix de cette gloi

Monsieur Jean s'en revint en France avec projet.
L'effroi cessait enfin dans ceux qu'on égorgeait.
Il se dit qu'en ce flot de sentimens contraires,
Le parti le plus sûr était d'être à ses frères,
Aux moindres, si privés de tous secours chrétiens;
Et voilant ses motifs, modérant ses moyens,
Au village rentré chez sa vieille nourrice,
Il réunit bientôt, sous son regard propice,
Ce petit peuple enfant qui s'allait égarer,
Seule famille ici qu'il eût droit d'espérer.
Les filles en étaient d'abord; mais l'une d'elles
Se forma par son soin à ces charges nouvelles.
Aux plus ingrats momens de son rude labeur,
Trop tenté de penser que tout germe est trompeur,
Que toute peine est vaine, après quelque prière
S'endormant de fatigue, une douce lumière
Lui montrait quelquefois, à ses yeux revenu,
Celui-là qui jamais ne l'avait reconnu,
Dont il est bien la chair, mais qui, d'un lent sourire,
Lui semblait à la fin l'applaudir, et lui dire
Que, si l'homme mérite, il était méritant
Et qu'en son lieu lui-même en voudrait faire autant.
Mais le fils, déjà prompt aux genoux qu'il embrasse,
S'éveille, et serre l'ombre, et cherche en vain la trace;
Et rappelant le deuil à ses esprits flattés,
Il accuse l'éloge et ses témérités.

Tel sévère en son but, voué sous sa souffrance,
Madame de Cicé, plus tard rentrée en France,
Le retrouva tout proche, et put, durant trente ans

Noter son lent martyre et ses actes constans.
Les premiers mois passés du retour, dans leur vie
Ils convinrent entre eux d'une règle suivie
Ainsi l'exigea-t-il. Un jour, un seul par an,
Il dînait désormais chez elle, à la Saint-Jean,
Douce fête d'été, champêtre anniversaire,
De ses contentemens le rendez-vous sincère.
Il ne la visitait même que cette fois,
Et ne lui parlait plus qu'à de rares endroits,
Après l'église, ou quand le sentier qui le mène
Forçait en un détour leur rencontre soudaine.

Dans le soin des enfans, il tâchait d'allier
A ce qu'il sait du mal qu'il faut humilier,
Et sans fausser en rien la solide doctrine,
Quelques points de l'*Emile* et de sa discipline;
Heureux, l'ayant greffé, de voir le rameau franc
Revivre à l'olivier qu'arrose un Dieu mourant.
Vers les champs, volontiers, ses images parlantes
Empruntent aux moissons et choisissent aux plantes;
De la nature enfin il veut donner le goût,
Mais montrant le mélange et la sueur en tout.
Pour remettre au devoir une enfance indocile,
S'il ne frappe jamais, il remercie *Emile.*

Cette simple commune, où le moindre habitant,
Sans misère aussi bien que sans luxe irritant,
A son coin à bêcher, semblait juste voulue
Pour la félicité pleinement dévolue,
Selon un rêve illustre, au hameau laboureur,
Aux innocens mortels: « Pourtant voyez l'erreur,
Se disait monsieur Jean; de l'habitude agreste
Voyez les duretés, si Dieu ne fait le reste,
Si le saint Donateur, au creux de tout sillon,
Comme il dore l'épi, ne mûrit le colon. »
Ah! si Jean-Jacque a su, d'aversion profonde,
Les pestes de la ville et le mal du beau monde,
Monsieur Jean a senti, par un exact retour,
La pierre de la glebe au fond de son labour.
Il s'écriait souvent: *Esprit! Esprit! mystère*
« Qu'est-ce donc si c'est là le meilleur de la terre,
Se disait-il encore, et si moins de méchans
Nous font par contre-coup de telles bonnes gens? »
Et repassant le monde en cet étroit modèle.
« Voilà donc, sans la foi, l'avenir qu'on appelle;
Sinon vices brillans, sourds intérêts couverts;
Peu d'âmes, par-delà comme en-deçà des mers! »

Et ces mots, après lui si tristes à redire,
Etaient, je le veux croire, un point de son martyre,
L'un payant en détail sous l'horizon fermé
Les éclairs par où l'autre avait tout enflammé.

Dieu d'amour! Dieu clément! il eut pourtant des heures
Que ton ciel agrandi lui renvoya meilleures;
Où, sa religion et sa foi demeurant,
Son cœur justifié redevint espérant
Pour l'avenir, pour tous, pour ce grand mort lui-même!
Sur la création s'apaisait l'anathème.
Un mois avant sa fin, à la Saint-Jean d'été,
Doux saint que son école avait toujours fêté,
Il la voulut, joyeuse, emmener tout entière,
Et pour longue faveur qu'il jugeait la dernière
Au parc d'Ermenonville, à ce beau lieu voisin.
Cette fête riante avait son grand dessein.
Deux heures suffisaient, même en lourd attelage;
On partit à l'aurore, et sous le plein feuillage;
En ordre, à rangs pressés, tous les enfans assis
S'animaient aux projets, bourdonnaient en récits
Et malgré le bedeau dont la tâche est prudente,
Atteignaient, secouaient chaque branche pendante,
Et par eux la rosée allait à tous instans
Sur le vierge vieillard aux quatre-vingts printemps.
Sitôt du chariot la bande descendue,
A l'avance réglée, une messe entendue
(Vous devinez l'objet et pour l'âme de qui)
Bénit et confirma ce jour épanoui.
Et monsieur Jean pleurait, tressaillait d'espérance,
Songeant pour qui ces cœurs demandaient délivrance,
Essaim fidele encor, qui, priant comme il faut,
Concourait sans savoir au sens connu d'en-haut.
La messe dite, seul, et l'âme plus voilée,
Dans l'île il voulut voir le vide mausolée,
Défendant aux enfans tout le lac alentour.
Mais revenu de là, pour le reste du jour
Il ne les quitta plus, et se donna l'image
De leur entier bonheur. Les jardins sans dommage
Traversés, *le Désert** les reçut plus courans
Leurs voix claires montaient sous les pins murmurans.
Et detachés du jeu, quelque demi-douzaine
Que le respect, qu'aussi la fatigue ramene,
D'un esprit attentif, déjà moins puéril,
Ecoutaient le vieillard: « Voilà, leur disait-il,
» De beaux lieux, mes enfans, et ce matin encore
» Vous les imaginiez comme ce qu'on ignore.
» Il est bien d'autres lieux, il en est un plus beau,
» Le seul vrai, près duquel ceci n'est qu'un tombeau.
» A se l'imaginer, on ne saurait que feindre;
» Plus haut que le soleil il faut aller l'atteindre,
» Plus haut qu'à chaque etoile où vos yeux se perdront.
» Ce voyage si grand, il est aussi bien prompt:
» On le fait dans la mort sur les ailes de l'âme.
» Comportez-vous déjà pour que plus tard, sans blâme,
» Le Maître vous reçoive, il vous connaît ici. »
— Comme l'un demandait: « A qui donc est ceci?
» Quel est le maître? » — « Enfans, il est toujours un maître
» Quand on voit de beaux lieux: seulement, sans paraître,
» Il vous laisse vous plaire et courir en passant.
» Ainsi Dieu fit pour l'homme en l'univers naissant:
» Mais l'homme, enfant malin, a gâté la merveille;
» Le Christ l'a réparée; il faut qu'on se surveille. »
— « Ce maître, ajoutait-il, est absent: moi bientôt,
» Qui suis là, mes enfans, je partirai là-haut;
» Je deviendrai, pour vous, absent dans vos conduites.
» Mais mon œil vous suivra; pensez-y donc, et dites:
» Le vieux maître est absent, mais toujours il nous voit,
» Et si nous faisons bien, Dieu l'aime et le reçoit. »
» J'eus aussi mon vieux maître, à cet âge où vous êtes;
» Il me suit, et nous voir, c'est une de ses fêtes. »
— Dans le désert assis, tout autour du goûter
Les tenant à ses pieds plus prêts à l'écouter,
Il mêlait l'autre pain, l'immortel et l'aimable,
Que Platon n'eût pas cru des petits saisissable;
Il le multipliait; et si, sous son regard,
Deux d'entre eux disputaient une meilleure part,
Un simple mot, au cœur du plus fort, le désarme,
Le fait céder au faible et s'éloigner sans larme;
Et bientôt, comme ensemble il les voyait remis,
La querelle oubliée: « Ainsi, jeunes amis,
» Disait-il, si plus tard l'intérêt dans la vie
» Vous sépare, il vaut mieux que le fort sacrifie,
» Que le faible épargné se repente à son tour
» Vous souvenant qu'ici vous fûtes tous un jour,
» Vous souvenant qu'à l'âme une secrette joie
» Vaut mieux que double part où le mal fait sa proie.
» Heureux par le vieux maître, aimez-vous tous pour lui! »
— Et le jour allait fuir; une étoile avait lui.

* C'est le nom qu'on donne, à Ermenonville, au second parc plus sauvage.

Et d'un tertre à ses pieds leur montrant la campagne,
D'un cœur surabondant que le passé regagne,
Un écho du *Vicaire* en lui retentissait:
Mais ce prompt souvenir à l'instant se taisait
Dans le Sermon sur la Montagne!

Jean-Jacques, si pour l'homme ici trop relégué
Ta religion vague et son appui tronqué
Suffisait, si pourtant tes simples Elysées
N'étaient pas le faux jour des clartés trop aisées,
Que peux-tu dire encore? Il fut digne de toi;
Tu l'as connu pour fils aux rayons de sa foi,
Et le tirant, Esprit, aux sphères où tu restes,
Tu le montres d'orgueil aux sagesses célestes.

Mais si tu t'es trompé, si ce natif orgueil
A pour tous et pour toi fait dominer l'écueil;
Si le Maître, à la fois plus tendre et plus sévère,
Nous tient dès l'origine et de plus près nous serre,
Mesurant de tous temps l'abîme et les appuis,
Ménageant au retour d'invisibles conduits;
Si, plus clément peut-être à la terre purgée,
Il est toujours le Dieu de la Croix affligée,
Ce fils meilleur que toi qui t'es dit le meilleur,
Ce fils dont les longs jours ont passé tout d'un pleur,
Par l'effet répandu d'un vivant sacrifice
Ne t'a-t-il pu tirer des limbes, ton supplice?
Et délivrés tous deux et par delà ravis,
Ne peut-on pas vous dire : *Heureux père! Heureux fils.*

1836. — SAINTE-BEUVE.

HABITATIONS CHINOISES.

DISTRIBUTION INTÉRIEURE D'UNE MAISON DE CANTON.

(Voyez, sur la Chine, 1833, p. 306 et 333; 1834, p. 53, 102; 1835, p. 368; 1836, p. 269.)

En Chine, l'architecture n'a pas pu se soustraire à cet esprit méthodique, qui règle, dans ce pays, tous les actes de la vie. Le mode de construction a été soumis à des lois invariables que l'on ne saurait comparer aux prescriptions de notre voirie. Ces lois fixent non seulement les proportions des colonnes et des autres parties des constructions, mais elles s'appliquent aussi à leur disposition et à leur étendue.

Le degré d'importance et de richesse qu'on peut donner à son habitation dépend du rang plus ou moins élevé qu'on occupe dans la société. Les lois déterminent comment doit être le palais d'un prince du premier ou du second ordre, d'un membre de la famille impériale, d'un mandarin, ou d'un lettré. Le particulier le plus riche, s'il n'occupe aucune charge dans l'État, est réduit à se loger dans une habitation simple et de peu d'étendue. Quant aux hommes en place la loi ne leur défend pas les dépenses qui ont rapport au bien être; mais celui qui est accusé de luxe est tenu de prouver, 1° que l'argent qu'il dépense est un argent bien acquis, et 2° qu'il n'a aucun parent dans le besoin. — Il résulte de ces prescriptions impérieuses qu'une très faible part est laissée à l'invention de ceux qui se livrent à l'art de bâtir; et on conçoit par conséquent qu'il existe une grande uniformité dans les différens genres d'habitations particulières.

La nature des matériaux employés dans la construction est ce qui contribue principalement à donner à l'architecture de chaque pays un caractère distinctif et original. En Chine, c'est le bois qui est la matière constitutive de toutes les constructions; il y est généralement employé comme principal élément et d'une manière fort simple. Pour les Chinois, les arbres sont des colonnes toutes faites; on les pose sur des bases en marbre, et on ne leur donne d'autre façon que celle ordonnée par les lois dont nous avons parlé. L'emploi presque exclusif du bois dans les constructions chinoises pourrait faire croire que ce peuple manque d'autres matériaux, et cependant toutes les provinces de l'empire abondent en pierre; il y a dans les palais des escaliers tout en marbre, et ce n'est qu'à la crainte des tremblemens de terre et à l'humidité du climat qu'il faut attribuer la préférence accordée au bois. Le type originaire de la maison chinoise paraît avoir été la tente, comme l'indique la forme que l'on a conservée dans leur toiture : cette origine s'explique facilement d'après l'état primitif des Chinois, qui, comme les Tartares, ont commencé par être une population nomade.

Les maisons chinoises ordinaires ne sont composées, le plus souvent, que d'un rez-de-chaussée, mais elles ont en surface ce qui leur manque en élévation. Pour donner une idée des habitations particulières de la Chine, nous rapporterons ici la description que fait Chambers lui-même de celle dont nous donnons le dessin.

Cette maison est celle d'un négociant de Canton; elle est traversée dans toute sa profondeur par une allée qui s'étend de la rue à la rivière, et qui est alternativement couverte et découverte. Les appartemens règnent des deux côtés, et consistent en un salon pour recevoir les visites, en un lieu d'étude ou cabinet, en une cuisine, une salle à manger, et de fort petites chambres à coucher qui ne sont séparées des pièces voisines que par des cloisons brisées; les latrines sont placées sur le devant et très aérées du côté de la rivière. Dans l'autre partie de la maison sont placés les logemens des coulis ou domestiques, le bain, les bureaux ou comptoirs; et enfin sur la rue, les boutiques.

Un premier étage ou *leou*, s'étend seulement sur certaines parties; on y trouve une galerie ouverte et plusieurs chambres de maîtres et de commis.

Le principal mode de décoration que les Chinois appliquent à leurs constructions est la peinture, composée de riches et brillantes couleurs dans la fabrication desquelles ils excellent, et qui servent à la fois à la conservation et à l'embellissement. Il y a des colonnes de bois qui, ainsi conservées par la peinture, ont plusieurs siècles d'existence. L'art des ornemens n'est, en Chine, que l'art des découpures; c'est surtout dans les entrelas que les Chinois sont habiles, et les dessins qu'ils inventent offrent tous les compartimens imaginables.

Semblables en cela à tous les peuples de l'Asie, c'est principalement à l'intérieur de leurs habitations que les Chinois reportent toutes les recherches du luxe et toutes les fantaisies que leur imagination leur inspire.

Les pièces principales d'une habitation chinoise sont toujours ouvertes sur une cour à l'extrémité de laquelle il y a ordinairement une volière ou un vivier dans lequel on entretient des poissons dorés. Autour de ce vivier et sur les côtés de la cour on fait croître de la vigne ou des bambous entrelacés dans des arbrisseaux à fleurs; on y place aussi des vases de porcelaine, de marbre ou de cuivre, diversement contournés, et dans lesquels on entretient des fleurs.

La clôture des fenêtres est formée de vitrages peints ou de gaze colorée qui adoucissent la lumière et lui donnent une teinte agréable; le plus souvent, les ouvertures sont fermées par de très minces écailles d'huîtres très transparentes. Le pavé est ordinairement composé de marbres de plusieurs couleurs; les murs sont garnis de nattes jusqu'à la hauteur de quatre pieds, et le reste est proprement revêtu de papier blanc, cramoisi ou doré. Au lieu de tableaux on suspend des pièces de satin ou de papier encadrées et peintes sur lesquelles on voit écrits en caractère d'un bleu d'azur des distiques de morale et des sentences tirées des philosophes chinois. Les portes sont de bois; quelquefois elles reçoivent un riche vernis de couleur pourpre ou autre. Les

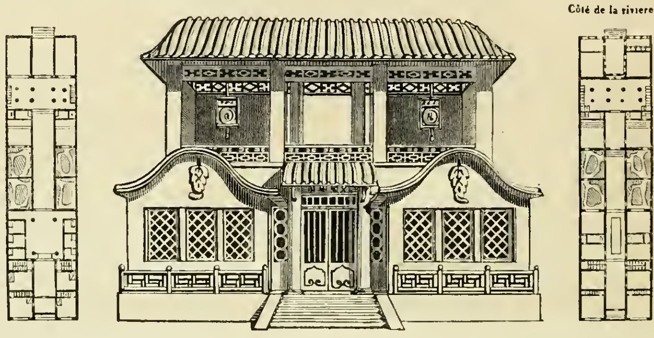
meubles sont faits de bois de rose, d'ébène, ou simplement de bambou, qui est à très bon marché : des espèces de consoles, placées dans les angles, servent à placer des assiettes de citrons ou autres fruits odoriférans, des branches de corail, ou des globes de verre qui contiennent des poissons. On se plaît aussi à orner l'intérieur des appartemens de petits ouvrages précieux qui sont faits d'ivoire, d'ambre ou de cristal; mais, le principal ornement des chambres consiste dans les lanternes que l'on a coutume de suspendre au plafond par des cordons de soie; elles sont faites d'une étoffe très fine et très transparente sur laquelle on peint des fleurs ou des oiseaux.

Les chambres à coucher sont très petites; elles n'ont d'autres meubles que le lit et quelques coffres ou l'on renferme les vêtemens; elles ne sont séparées des salles adjacentes qu'à l'aide de cloisons mobiles, de sorte que pendant les grandes chaleurs, on enlève ces cloisons pour laisser entrer le frais. Les lits et les meubles sont faits de bois de rose ciselé ou de laque, et les rideaux sont de taffetas ou de gaze.

Dans une des grandes salles de l'étage supérieur, et ordinairement dans celle qui est le plus près de l'entrée de la maison, on place l'image et l'autel de l'idole domestique, de manière qu'elle puisse être vue de ceux qui entrent.

A l'extérieur, les maisons chinoises sont très simples, et ordinairement, du côté de la rue, on y pratique des boutiques. La façade qu'on a représentée dans la planche ci-jointe est celle qui regarde la rivière.

Cette description d'une simple et modeste habitation de Canton serait insuffisante pour donner une idée complète du luxe et de l'importance des habitations d'un ordre supérieur telles que celles des grands de l'État, des princes, et enfin du palais de l'empereur : il faudrait pour cela entrer dans des détails trop multipliés. Les palais sont tellement immenses qu'ils ressemblent à de petites villes; ils se composent d'une quantité infinie de bâtimens de différentes formes et consacrés à divers usages; les principaux sont disposes autour des cours, et les autres sont répandus à profusion dans les jardins, soit qu'ils s'élèvent au milieu des lacs et des rivières, qu'ils soient cachés au milieu de frais et mystérieux ombrages, ou qu'ils animent de riches et vertes prairies. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué (p. 269), la plantation des jardins est un art important chez les Chinois; on ne peut imaginer quel soin ils apportent dans le choix des arbres, dans la manière de les planter et de les combiner pour les différentes saisons : telle partie du jardin est destinée à la promenade d'hiver, telle autre à celle d'été, et tout y est prévu et disposé en conséquence. Ils ont un goût très particulier pour les fleurs et les plantes rares qu'ils cultivent avec succès. Des oiseaux de toute espèce fourmillent dans les bois, toutes sortes d'animaux bondissent dans les plaines; les rivières, bordées de myrtes, de rosiers et de jasmins, sont couvertes de légères et brillantes embarcations. Chaque promenade conduit à un objet flatteur, à quelque surprise agréable; des allées tortueuses où l'on s'égare facilement aboutissent à des cabinets de verdure ou à des grottes incrustées de coraux, de pierres précieuses et rafraîchies par de petites sources d'eaux parfumées. Mais pour revenir aux constructions capricieuses qu'ils sèment dans ces vastes jardins semblables à de véritables campagnes, et pour donner une idée du degré de recherche et de la variété qu'ils apportent dans la disposition originale de ces élégantes habitations, nous citerons seulement ce qu'ils appellent *les salles de la Lune.*



(Maison d'un commerçant chinois, à Canton. — Plans du rez-de-chaussée et de l'étage supérieur.)

Ces salles sont voûtées en hémisphère; la partie concave, peinte avec art pour imiter un ciel de nuit, est percée d'une infinité de petites ouvertures, qui, par leur découpure, représentent la lune et les étoiles; du verre coloré garnit ces différentes ouvertures et n'admet que la quantité de lumière nécessaire pour répandre dans l'intérieur cette lueur sombre et touchante d'une belle nuit d'été; le plancher de ces salles est quelquefois incrusté de fleurs comme un parterre; souvent une source d'eau limpide jaillit au milieu et retombe dans un bassin où de petites îles flottent au hasard; quelques unes sont garnies de bancs de gazon ou de tables chargées de mets délicats. C'est dans ces salles de la Lune que les princes chinois se retirent quand la chaleur et la lumière trop vive d'un jour d'été leur deviennent incommodes; ils y jouissent des plaisirs de la table, et de la rêverie.

Il en est de la parole comme d'une flèche; la flèche une fois lancée ne revient plus à la corde de l'arc, ni la parole sur les lèvres.

Nul fils n'est innocent si sa mère le croit coupable.

Louer son fils c'est se vanter; blâmer son père c'est se flétrir.

Quitte ta prière pour faire le bien.

L'avare est un arbre stérile. — S'il était le soleil, il ne voudrait pas luire sur les hommes. *Maximes orientales.*

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus de l'homme qui est indifférent à tout. LAVATER.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET rue du Colombier, 30.

LE LAC DE COME.



Vue du lac de Come, dans la Lombardie.

Le lac de Come, l'un des plus grands et des plus pittoresques de l'Italie, est situé dans la Lombardie entre le comte de Chiavenna et le Milanais; il est à 654 pieds au-dessus de la mer, et il a environ 14 lieues de long sur une lieue et demie de large. La vue ne s'y perd pas comme sur beaucoup d'autres lacs dont la surface présente une vaste plaine uniforme: le regard est arrêté par des langues de terre opposées qui, formant de petits détroits, semblent produire une suite de lacs. C'est un riche panorama; on dirait que l'art et la nature se sont plu à accumuler leurs merveilles pour concourir à la beauté de ce pays · ici de vastes rochers en plan incliné qui dominent orgueilleusement le lac: là des bois, des citronniers, des oliviers au doux parfum qui descendent sur ses bords; et, pour animer ce paysage, des villas, des couvens, des églises, des chapelles, des ruines, disséminés çà et là. Les Romains avaient su apprécier l'agréable séjour qu'offraient les environs du lac de Come, et plusieurs patriciens y avaient fait bâtir d'élégantes maisons de plaisance. Ainsi Paul Jove prétendait avoir bâti son palais de *la Gallia*, qui appartient aujourd'hui à la famille Fossani, sur l'emplacement d'une des villas de Pline le jeune; et, selon plusieurs écrivains, la villa Odescalchi, la plus vaste et la plus riche de celles qui couvrent les bords du lac, s'élèverait à l'endroit qu'occupait le délicieux *suburbanum* de Caninius Rufus, l'ami de Pline.

En s'embarquant à Come à la pointe de Torno à droite, on voit d'abord les ruines d'un ancien monastère situé sur une hauteur; ce monastère appartenait aux moines de l'ordre des *umiliati*; les vœux de cet ordre étaient tout industriels, et leurs couvens étaient des manufactures de laine. Les ouvriers de ces fabriques à demi séculières vivaient dans les couvens avec leurs femmes et leurs enfans. La manufacture de Torno fut une des plus florissantes, mais la richesse même de cet établissement, en altérant la discipline religieuse, força à le supprimer en 1571.

L'endroit le plus curieux du lac de Come est sans contredit la *Pliniana*. On y voit la fameuse fontaine observée par Pline l'Ancien et décrite avec tant de charmes par Pline le Jeune. Cette fontaine a un flux et un reflux périodique dont on n'a pu encore pénétrer complètement le mystère. L'ingénieux auteur latin la compare au glouglou d'une bouteille dont l'eau s'échappe comme par sanglots. La lettre dans laquelle il dépeint ce phénomène est gravée sur le mur de la fontaine. Le palais de *la Pliniana*, où se trouve cette merveille que la science n'a pu expliquer clairement depuis tant de siècles, fut bâti par Anguissola, l'un des quatre chefs de la noblesse de Plaisance qui poignardèrent le tyran Farnèse, fils du pape Paul III, et jetèrent son corps par une fenêtre. Mais il n'a reçu le nom de Pliniana qu'en mémoire de la fontaine observée par Pline. Les deux villas de ce spirituel Romain, appelées l'une *Comœdia*, l'autre *Tragœdia*, étaient situées plus loin, autant qu'on peut le présumer d'après la description qu'il en fait dans sa correspondance: il les avait surnommées ainsi, l'une parce que touchant au rivage elle semblait n'avoir *qu'une chaussure plate*, l'autre à cause de son aspect sévère et des rochers qui *la chaussaient comme un cothurne*.

Il serait trop long d'énumérer les riches demeures qui couronnent les bords du lac: toutes sont richement décorées et possèdent de superbes cascades et de vastes jardins plantés d'arbres verts, d'oliviers; le climat est si doux en quelques endroits que l'aloès même peut y croître. L'extrémité du lac est bornée par les Alpes Rhétiennes où s'illustra Drusus. En revenant à gauche deux petites villes attirent l'attention: ce sont *Domaso* et *Gravedona*. Les femmes des montagnes portent, par suite d'un vœu très ancien, une large robe de laine brune et un capuchon, ce qui leur a fait donner le nom de *frate* (frères). Gravedona possède un ancien palais des ducs d'Alvitto, d'une noble architecture, où dut se tenir le concile assemblé depuis à Trente, et qui dura, comme on sait, dix-huit ans. Plus bas, on remarque les ruines du château-fort de *Musso*, creusé à pic

dans le roc par Trivulce, et défendu plus tard avec une rare audace par J.-J. Medicis, dont le tombeau se voit dans la cathédrale de Milan. Enfin, après plusieurs villas somptueuses, où l'on admire de fort belles galeries de tableaux, la villa d'Este où la princesse de Galles résida pendant trois années, celles d'Odescalchi et de la Galia sont les plus célèbres qu'on rencontre sur le bord du lac.

LE RETOUR DU SOLEIL.

FÊTE DES OMELETTES.

Dans la commune de Guillaume Pérouse, canton de Saint-Firmin (Hautes-Alpes), se trouve un village que l'on appelle les Andrieux, situé près des rives de la Séveraise. Les pauvres habitans qui y font leur demeure sont privés pendant cent jours du soleil, dont les rayons ne descendent pas jusqu'au fond de leur vallée, et ne viennent que le 10 février leur rendre sa lumière. Aussi ce jour-là même célèbrent-ils son retour par une fête qui semble, par sa simplicité, appartenir à l'antiquité orientale. Nous avons extrait les détails que nous allons en donner d'un récit fait en patois du pays.

« Dès que la nuit a disparu et que l'aube vermeille se répand sur le sommet des montagnes, quatre bergers du hameau annoncent cette fête au son des fifres et des trompettes. Après avoir parcouru le village, ils se rendent chez le plus âgé des habitans qui préside à la cérémonie, et qui, dans cette circonstance, porte le nom de *vénérable*. Ils prennent ses ordres et recommencent leurs fanfares en prévenant tous les habitans de préparer une omelette. Chacun alors s'empresse d'exécuter les ordres du vénérable. A dix heures, tous, munis d'omelettes, se rendent sur la place, et une députation, précédée des bergers qui font de nouveau entendre leurs instrumens champêtres, se rend chez le vénérable, afin de lui annoncer que tout est préparé pour commencer la fête : elle l'accompagne au lieu de la réunion, où il est reçu par les nombreuses acclamations de tous les habitans. Le vénérable se place au milieu d'eux, et après qu'il leur a rappelé l'objet de la fête, tous forment une chaîne et exécutent autour de lui une farandole, leur plat d'omelette à la main. Le vénérable donne ensuite le signal du départ. Les bergers continuent à jouer de leurs instrumens, et l'on se met en marche, dans l'ordre le plus parfait, pour se rendre sur un pont de pierre qui se trouve à l'entrée du village. Arrivé là, chacun dépose son omelette sur les parapets du pont, et l'on se rend dans le pré voisin, où les farandoles ont lieu jusqu'à ce que le soleil arrive. Dès que sa lumière commence à les éclairer, les danses finissent, et chacun va reprendre son omelette qu'il offre à l'astre du jour. Le vieillard élève son plat vers l'horizon, tête nue. Aussitôt que ses rayons sont répandus sur tout le village, le vénérable annonce le départ, et l'on rentre dans le même ordre. On accompagne le vénérable chez lui; après quoi chacun se rend dans sa famille où l'on mange l'omelette. La fête dure tout le jour et se prolonge même dans la nuit. On se rassemble encore vers le soir, et plusieurs familles se réunissent ensuite pour festiner. Ainsi se termine cette fête où président la gaieté et les amusemens les plus innocens, et où les habitans du hameau témoignent avec une si simple piété leur bonheur de revoir la lumière qui fertilise leurs champs, verse de toutes parts la joie, l'espérance, et embellit le monde. »

GLACIER ENSEVELI SOUS LA LAVE.

L'Etna, dont l'observation présente tant de particularités dignes du plus haut intérêt, a depuis quelques années offert une merveille qui peut à bon droit passer pour une curiosité de premier ordre : c'est une couche de glace conservée depuis des siècles entre deux couches de lave. La chose semble si singulière qu'au premier abord on a peine à la croire : l'eau et le feu dans une telle union ! la glace soutenant le feu; le feu empêchant la glace de se fondre. Certes, ce n'est pas sous les courans vomis par les volcans que l'on aurait jamais pu imaginer que l'on pourrait, à moins de folie, vouloir déterrer de la glace.

Voici l'origine de cette singulière découverte. En 1828, la chaleur de l'été avait été si grande que Catane n'avait plus de glace; on en manquait partout en Sicile, et Malte en avait envoyé chercher, sans pouvoir, à aucun prix, s'en procurer. Dans ces pays, la glace n'est pas comme chez nous un simple objet de luxe ou de friandise, c'est un besoin général, de tout le monde, de tous les jours. On aimerait mieux voir toutes les caves taries, que les glacières vidées. Il paraît même que des raisons hygiéniques rendent les boissons fraîches nécessaires, et que la santé publique pourrait se trouver gravement compromise si l'on venait à en être privé. On sent donc aisément dans quelle détresse cette funeste disette avait jeté la Sicile tout entière. Les magistrats de Catane eurent l'idée de s'adresser à l'un des explorateurs les plus savans et les plus assidus de l'Etna, M. Gemellaro, espérant que sa profonde connaissance des lieux le mettrait peut-être à même d'indiquer quelque crevasse ou quelque grotte dans laquelle il y aurait quelque réserve inconnue de glace ou de neige. La géologie se voyait appelée dans la personne de M. Gemellaro, à rendre à la société un genre de service tout nouveau, et dont, malgré l'originalité, on ne contestera certainement pas l'importance. Ce géologue, par un heureux hasard, se vit en effet capable de répondre à ce qu'on lui demandait. Il avait depuis longtemps remarqué sur le sommet de l'Etna, entre des cendres et des scories, un petit massif de glace se montrant au jour par ses bords; diverses circonstances l'avaient conduit à soupçonner que ce n'était là que l'affleurement d'une couche de glace beaucoup plus vaste et plus épaisse, qui dans les temps antérieurs aurait été recouverte par la lave durant une éruption. Prenant donc une troupe d'ouvriers avec lui, il se rendit dans cet endroit, fit creuser la roche à coups de pioche, percer des galeries, et on arriva en effet à une couche épaisse de glace, emprisonnée de toutes parts dans la lave, et assez forte pour satisfaire amplement aux besoins de la ville.

Voici maintenant l'explication du fait; elle est bien simple. Durant l'hiver, la grande élévation de l'Etna fait qu'il s'accumule autour de son sommet beaucoup de neige et de glace que la chaleur de l'été fait ensuite fondre presque entièrement. Il n'en peut entrer que dans les fentes et les crevasses qui font abri contre les rayons du soleil. On conçoit facilement que le volcan n'étant pas toujours en feu, son sommet peut devenir aussi froid que celui de toute autre montagne de même taille. Or, imaginons que la partie supérieure du volcan étant ainsi enveloppée d'une calotte de glace, une éruption se produise : une colonne de cendre s'élève, se refroidit en partie pendant son ascension, puis retombe sur la glace, la saupoudre, peu à peu s'y accumule, et y forme une couche plus ou moins haute sur toute son étendue : le seul effet produit est de déterminer la fusion d'une petite quantité de glace qui, mouillant la couche de cendre dans sa partie inférieure, achève de la refroidir : que le volcan continuant le cours de ses éjections, vomisse maintenant par son cratère des flots de lave, cette lave descend vers la partie de la montagne où régnait tout à l'heure l'hiver et qu'une croûte de glace couvrait; mais la glace abritée sous la couche de cendre qui la revêt, reste à l'abri du feu : la chaleur ne pénètre pas, ou ne pénètre que très faiblement jusqu'à elle; elle demeure tranquille sous son manteau de feu; peu à peu ce manteau se refroidit, se solidifie, prend la température commune des régions supérieures de l'Etna, tandis que la glace, inaccessible à son influence, préservée à tout jamais par lui des rayons du soleil, demeure fixe, inaltérable, éternelle.

Tout le monde sait que l'on peut transporter des char-

bons ardens dans le creux de sa main sans aucun inconvénient pourvu qu'on ait soin de mettre au-dessous une petite couche de cendre : la cendre est en effet un des plus mauvais conducteurs de la chaleur qui existe. Le grand phénomène de l'Etna n'est pas autre chose que celui dont nous avons tous été si souvent témoins dans les campagnes quand les voisins vont chercher du feu l'un chez l'autre : mais ici l'échelle est plus vaste et rend l'événement plus mémorable et plus frappant. Les bergers qui habitent les roches élevées de l'Etna ont l'habitude, afin de conserver la neige destinée à abreuver leurs troupeaux pendant l'été, de répandre à sa surface, dès la fin de l'hiver, une couche de cendre qui suffit pour la préserver de l'action des rayons solaires et la garder pour leurs besoins aussi long-temps qu'ils le veulent. M. Gemellaro avait sans doute observé cette pratique, et c'est en la généralisant qu'il est arrivé à deviner et à découvrir la singulière et précieuse glacière qui fait le sujet de cet article. L'ignorant se contente d'observer, l'homme sage observe, et s'efforce sans cesse de comparer et de conclure.

Dans notre premier volume, page 172, nous avons entretenu nos lecteurs du fameux châtaignier de l'Etna, dit *castagno di cento cavali*, en y joignant une vue générale de cet arbre. Pour qu'on en ait une idée plus exacte encore et plus claire que toute description, nous donnons ici la section horizontale où les cinq divisions se trouvent marquées avec leurs intervalles, d'après un dessin fait sur les lieux en 1818. On remarquera que, sur les cinq divisions, quatre n'ont d'écorce qu'à l'extérieur; une seule, celle de seize pieds de diamètre, parfaitement saine, a conservé la sienne tout autour. Brydone dit que cet arbre est marqué sur une vieille carte de Sicile, publiée cent ans avant son voyage en Sicile, qui eut lieu, comme nous l'avons dit, en 1770. Dans le voisinage de ce châtaignier extraordinaire, on en montre d'autres dont la grosseur, sans être aussi considérable, est encore assez peu commune : l'un a 36 pieds, l'autre 45, et, à un demi-mille, il s'en élève un qui n'a pas moins de 70 pieds.

SINGULIER DÉBUT D'UN POÈME TURC.

On sait que toutes les compositions littéraires de l'Orient musulman commencent par ces mots : *Au nom du Dieu* **clément et miséricordieux.**

Fasli, auteur du poëme intitulé : *Gul u Bulbul* (la rose et le rossignol), publié à Vienne en 1834, par M. de Hammer, avec une traduction en vers, a commencé son œuvre par l'éloge mystique de toutes les lettres qui composent cette invocation placée en tête du livre.

Remarquez, dit-il, remarquez ces mots : *Au nom de Dieu* que je viens d'écrire, c'est le rosier du jardin de la parole de Dieu.

Ils font l'ornement du parterre de l'âme, ils inspirent les chants du rossignol du cœur.

Chacune des lettres qui s'y trouvent est une rose aux mille couleurs; le jardin de la religion en reçoit tout son éclat.

Le ب est un fruit du verger du commencement, c'est une rose fraîche des parterres du paradis

Le سـ impérial placé au-dessus du م ressemble par sa dentelure aux gouttes de rosée dans le calice d'une fleur.

Le ا est un cyprès dans le champ de la miséricorde, c'est le bouton du lis de la grâce divine.

Le ل, signe de bonheur, ressemble aux cheveux bouclés des belles dans le jardin de la sincérité.

Le ه, c'est l'œil placé au milieu du narcisse ou bien deux frais boutons placés l'un près de l'autre.

On dirait que le ر est la branche d'un cyprès plié en deux par le vent du matin.

Le ح, bouton du jardin de la miséricorde, t'expose toujours nos prières, ô mon Dieu!

Le ن ressemble à une tulipe, et le point qui est au milieu ressemble à l'empreinte douloureuse d'une cautérisation.

Le ی a comme la violette la taille courbée, et le signe qui se trouve sur le ں ressemble aux gouttes de rosée sur les feuilles de l'hyacinthe.

DE DIFFÉRENTES FORMES DU VISAGE.

L'enfant veut-il dessiner une tête, il commence en traçant à la craie ou au charbon un cercle informe; car à ses yeux toutes les têtes humaines paraissent rondes; sa faculté d'observer ne va pas au delà.

Beaucoup d'hommes même ne savent pas mieux regarder que l'enfant. Les visages ne diffèrent pour eux que du cercle à l'ovale; et si vous leur mettiez à la main une plume ou un crayon, en excitant leur verve à la caricature, ils ne reproduiraient pour la plupart qu'une seule et même forme de visage, quelle que soit leur volonté de varier.

Le langage familier est cependant plus habile. Le besoin de saisir et d'indiquer avec promptitude l'apparence générale et le caractère saillant des figures, a introduit des locutions singulières pour distinguer les principaux types. On dit, par exemple, d'une personne que l'on ne peut nommer et que l'on veut rappeler au souvenir : « Vous savez; c'est » cette tête carrée, ou cette tête pointue, etc. » : le souvenir s'éveille aussitôt.

Certes, les passeports trahiraient plus la ressemblance avec ces locutions vulgaires qu'avec les remarques consacrées : bouche moyenne, nez gros, etc.

Le caricaturiste, dont les yeux sont exercés à surprendre les nuances de formes qui constituent l'expression ou le ridicule propre à chaque physionomie, connaît encore plus de lignes, de coupes et de contours différens que le langage n'en sait déterminer. Les plaisans contrastes à l'aide desquels il provoque notre hilarité, sans qu'il nous soit possible le plus souvent d'en démêler la véritable cause, sont le résultat de fines et patientes remarques dont lui seul pourrait dire le secret.

Assurément on ne soupçonne guère généralement qu'il puisse y avoir en caricature des systèmes et des classifications. S'il est quelque travail qui semble pouvoir se passer de règles, de principes, et s'abandonner sans frein au caprice et à l'inspiration du moment, c'est celui-là sans doute. — Erreur profonde! Eh! se fait-il rien au monde sans principes et sans méthodes? Serait-on sûr même de bien frapper un clou si l'on n'avait une certaine règle d'expérience pour éviter les coups sur les doigts, pour ne pas écraser la tête, courber la tige ou tordre la pointe? Le hasard peut faire réussir une première fois; mais, si l'on continue, on ne tardera pas à sentir la nécessité de certaines précautions, c'est-à-dire d'une méthode. Il en est encore de même de ceux qui prétendent à la réputation d'hommes spirituels: croyez qu'ils ont leur art et leurs artifices pour amener à propos et enfoncer droit et vite les pointes de leur esprit.

Nous livrons au public l'un des secrets de Grandville; il n'en craint pas la publicité. Lors même qu'il analyserait son talent jusqu'à en écrire un manuel détaillé, il n'aurait pas à redouter davantage les imitateurs. Ce que l'on ne peut imiter d'un artiste est après tout précisément ce qui



(Formes différentes du visage. — Types de caricatures, par Grandville.)

constitue son originalité, et ce qu'il ne saurait expliquer et enseigner lui-même.

Grandville classe et comprend, dans un petit nombre de figures géométriques, toutes les formes possibles de visages.

Les figures qui dérivent les unes des autres sont, suivant lui: le rond, le carré, le triangle ou le cœur, la losange ou le carreau, le triangle renversé ou la pyramide, l'ovale parfait, le carré long ou ovale écrasé, le carré long ou ovale allongé.

Nous savons qu'il attribue à chacune de ces dix formes de visage un caractère moral distinct; et, sous ce rapport, notre caricaturiste a plus d'une sympathie qui le rapproche des adeptes de Lavater et de Gall.

Il est curieux, par exemple, de l'entendre interpréter les sentimens, les habitudes, la valeur intellectuelle de chacune de ces dix têtes que son crayon a tracées; mais, en écrivant sous la dictée de sa bonhomie caustique, ne fussions-nous exposés à blesser que cinq lectrices et trois lecteurs, il en naîtrait pour nous un sincère regret.

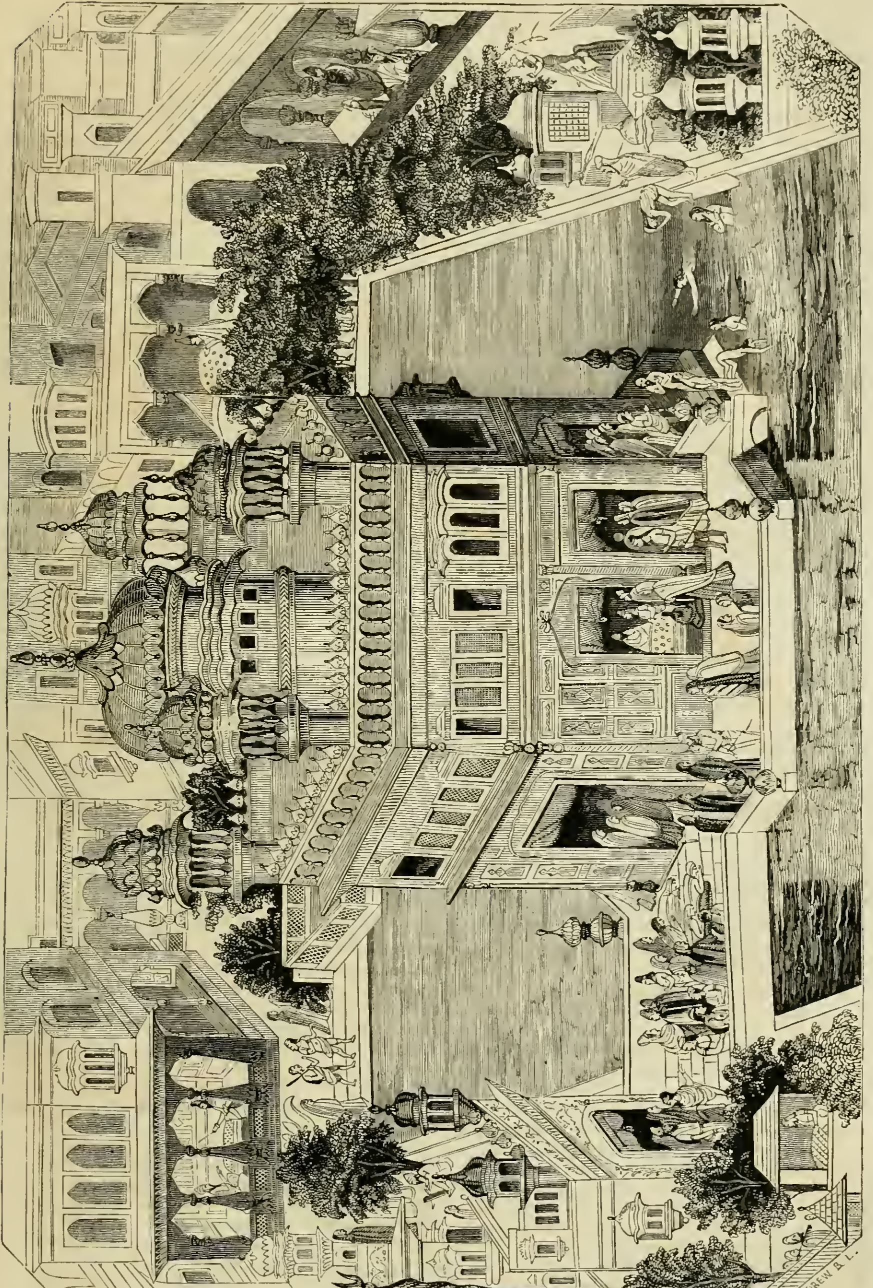
Que chacun interprète et glose à sa fantaisie. Seulement ne penserez-vous pas que les trois formes les plus circulaires 1, 3 et 6, semblent devoir l'emporter en douceur et en bonté, par exemple, sur la figure 2; que les figures 4 et 8 céderaient à beaucoup d'autres le prix de l'intelligence; et que la base carrée (2) et la pyramide (5) désignent plus particulièrement la persévérance et la force de volonté?

Et de plus, lectrice ou lecteur, n'êtes-vous pas fermement convaincus que votre visage est beaucoup plus long qu'angulaire, et que la figure dont la vôtre se rapproche le plus est, sans aucun doute, celle du n° 6? C'est aussi notre conviction, et nous vous donnons raison par sympathie, sans flatterie aucune. Si vous ressembliez plutôt à la figure n° 2, il est très probable que vous auriez manqué des qualités nécessaires pour nous prêter votre bienveillante attention, et pour lire, avec une complaisance si ingénue, jusqu'au *point* par lequel nous terminons cet article.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

RELIGION DES SIKHES.



(Vue du temple d'or du bassin, et d'une partie de la ville d'Amritsar dans le royaume de Lahore.)

L'édifice doré, entouré d'un bassin peu profond, qui est représenté dans la gravure précédente, est destiné à l'accomplissement d'une cérémonie essentielle de la religion sikhe. Tout individu appartenant à cette croyance s'acquitte avec empressement et ferveur, et aussi souvent que possible, de l'ablution dans le bassin de l'immortalité (*Amritsar*). Jour et nuit une foule immense se presse dans cette enceinte sacrée, et jamais on n'a vu un Sikh renoncer à son pèlerinage au temple par la crainte d'un danger, quelque imminent qu'il fût. Le bassin dont il est question donne son nom à la ville Amritsar, située à quelques lieues de Lahore, capitale de l'empire de Randjit-Singh (page 1). La religion sikhe n'a jamais pris une extension très considérable, ses dogmes n'ont jamais bouleversé aucune partie du monde, ni donné lieu à ces convulsions qu'excite ordinairement la création d'une nouvelle foi; cependant les principes qui lui servent de base, étant à la fois religieux et politiques, ont fait de la nation sikhe autre chose qu'une secte; c'est une croyance à part jetée entre le monde *indou* et le monde *musulman*, également hostile à tous les deux, mais se recrutant également chez l'un et chez l'autre.

Gourou Govind, en abolissant formellement les castes, ouvrit à sa nation la voie d'accroissement qui se fait par l'admission des prosélytes, indous ou musulmans, dans la communauté sikhe; c'est une sorte de naturalisation qu'il mit le premier en pratique au moment où il transformait les Sikhs en Singhs. Il initia d'abord lui-même cinq individus, et leur ordonna d'initier de même tous les autres par le *Pahul*, cérémonie qui se fait de la manière suivante: on recommande d'abord au prosélyte de laisser croître ses cheveux et sa barbe, puis on lui fait mettre un vêtement bleu, on lui présente un sabre, un fusil, un arc, une flèche et une lance; celui qui l'initie prononce alors ces mots: « Le Gourou est ton maître et tu es son disciple. » Ensuite on remplit une coupe d'eau, on y met du sucre, en remuant la boisson avec un poignard, et en récitant cinq versets du code sacré dont voici le premier. « J'ai bien voyagé, j'ai vu » bien des dévots, des joghis et des çôtis, hommes saints, » livrés aux austérités, hommes ravis en contemplation de » la divinité par leurs pratiques et leurs pieuses coutumes; » chaque contrée, je l'ai traversée, mais je n'ai vu nulle » part la vérité divine; sans la grâce de Dieu, ami, le sort » de l'homme n'a pas le moindre prix. » Les autres versets expriment la même idée; entre chacun d'eux on répète la formule: « Succès au Gourou, victoire au Gourou; » et l'initiateur s'écrie: « Cette boisson est le nectar, c'est l'eau » de la vie, bois-la. » Le disciple vide la coupe, et se laisse asperger par la boisson préparée de la même manière; enfin on demande à l'initié s'il veut faire partie de la communauté sikhe, veiller constamment à la prospérité de l'État, supporter pour lui tous les sacrifices, contribuer à la grandeur de la ville d'Amritsar, et lire tous les jours dans le code sacré de Nanek et de Govind. Pour naturaliser ainsi un prosélyte, il faut cinq Sikhs; car Gourou-Govind a dit que son esprit sera présent partout où seront réunis cinq Sikhs.

Jacquemont a pu visiter le bassin sacré; il raconte sa visite dans les termes suivans:

19 octobre 1831. — « J'ai passé huit jours à Umbritsir (c'est ainsi que Jacquemont écrit Amritsar). C'était l'époque de la fête du Desserre, où j'ai vu l'Asie dans toutes ses pompes pittoresques. La veille de la fête, Runjet-Sing eut l'attention de me montrer le fameux bassin au centre duquel est le temple d'or où est gardé le Grant ou livre sacré des Sykes. Le fanatisme et la démence des *Akkalis* (voir p. 2 et 348) ou religieux guerriers qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de dangers presque certains un Européen qui le visiterait s'il n'avait une puissante sauve-garde. Elle ne me manqua point. J'allai au temple avec une forte escorte de cavalerie syke sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akkalis; et le temple était occupé par un régiment d'infanterie syke. Je fis une visite dans son enceinte à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté; il m'attendait, et le gouverneur de la ville était là qui m'attendait aussi par ordre du roi, pour me conduire dans le temple; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akkalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti; mais j'étais sacré sous le bras du Dessa-Sing. A la chute du jour, le temple déjà éclairé par les lampes, offrait l'image du Pandémonium. J'offris humblement au Grant un nurzer (*cadeau*) de 500 roupies, prises sur celles que le roi m'avait envoyées la veille, et je reçus en retour un mince khelat (*habit d'honneur*). »

TERMITES,

OU FOURMIS BLANCHES, VAGUE-VAGUES, CARIAS, POUX DE BOIS, etc.

A voir la différence presque incommensurable qui existe entre le termite et le grand serpent boa de l'Afrique, se douterait-on que l'insecte est le plus terrible ennemi du reptile immense? Rien n'est plus vrai cependant. Lorsque le boa s'est emparé d'une vache ou d'un autre animal, il se garde bien de l'engloutir en son vaste estomac avant d'avoir fait une inspection soigneuse des localités, car s'il se trouvait dans le voisinage quelque tribu de termites, ce serait fait de lui: devenu paresseux et léthargique lorsque, enflé de sa volumineuse proie, il sera entièrement dominé par le pénible travail de sa digestion, il ne pourra fuir devant les innombrables termites qui le viendront assiéger, et ceux-ci, entrant dans son corps par toutes les ouvertures, s'y établiront au nombre de plusieurs millions, faisant pâture à la fois de la victime et du vainqueur. Vingt-quatre heures leur suffiront pour ne laisser que les os du bœuf et la peau vide du serpent: tout sera dépecé, dévoré.

Les termites élèvent, pour se loger, des pyramides de 10 à 15 pieds de hauteur sur des bases de 100 à 120 pieds carrés de surface; on compte quelquefois trente et quarante de ces pyramides séparées entre elles par des intervalles de 500 ou 500 pas; on dirait un village. Le voyageur Golberry a remarqué que ces constructions doivent paraître bien plus prodigieuses que les pyramides d'Égypte, si l'on compare les grandeurs respectives de l'homme et du termite; car la grande pyramide, dit-il, n'a pas 90 fois la hauteur de l'homme, et la plus haute pyramide de fourmis ayant 17 pieds dépasse de plus de 800 fois la longueur des animaux qui l'ont construite.

C'est principalement à l'état de larve (1835, page 406) que les termites sont voraces, et montrent leurs talens de maçon et de mineur: élevant des pyramides, s'ouvrant des galeries souterraines, se logeant dans le bois, se construisant aussi des demeures globuleuses sur les arbres dont elles enveloppent quelquefois une des grosses branches jusqu'à 60 pieds de hauteur. Les larves diffèrent peu de l'insecte parfait; leur corps est plus mou, n'a pas d'ailes, et leur tête est ordinairement privée d'yeux. Ce sont elles qui forment la classe des *ouvriers* de l'habitation, classe qui paraît se diviser en deux ordres, celui des *travailleurs* proprement dits, et celui des *soldats* qui défendent le logis. Ces soldats qu'on distingue à leur tête plus forte et plus allongée, et dont les mandibules sont aussi plus longues, étroites et très croisées l'une sur l'autre, se tiennent aux abords de l'habitation, se présentent les premiers dès qu'on fait une brèche, et pincent avec tant de force et d'acharnement qu'on leur arrache la partie inférieure du corps sans qu'ils lâchent prise. — Lorsque les termites ont passé par l'état de *demi nymphes* avec des rudimens d'ailes, ils deviennent insectes parfaits ou ailés; leur vie en cet état est extrêmement courte, car, dès la seconde journée, ils quittent leur retraite, et s'envolent par my-

riades le soir et la nuit; leurs ailes, desséchées au lever du soleil, ne peuvent plus les supporter, et ils tombent pour fournir la pâture aux oiseaux, aux lézards, et même aux nègres, qui les font griller dans des pots de fer comme des grains de café, et les croquent avec une joie sans pareille: quelques Européens en ont aussi trouvé le goût fort agréable. — Ces animaux ont perdu leur force: eux si actifs, si industrieux, si courageux à l'état de larve, devenus maintenant faibles et poltrons, sont incapables de résister aux moindres insectes; les fourmis même, dont on leur a vulgairement donné le nom à cause d'une certaine ressemblance, les fourmis s'en emparent, et les traînent à leur nid sans éprouver de résistance.

C'est alors que se passe une de ces scènes où l'instinct des animaux est dressé pour jouer, d'une manière parfaite et invariable, un rôle qui ressemble de si près à ce que notre raison progressive exécute avec imperfection et tâtonnement. Les larves sortent de leur demeure et en parcourent les environs au moment de la ruine et de la destruction générale des insectes ailés; elles en rencontrent quelques uns, gisant tristement sur le sol, et choisissent le mâle et la femelle qui doivent fonder une nouvelle population; elles les sauvent, les emportent, et les déposent au centre de l'habitation dans la *chambre nuptiale*, où ces époux royaux, car on leur a donné les noms de Roi et de Reine, sont nourris jusqu'à la mort, perdent leurs ailes, et passent leur vie princière à propager l'espèce. Le roi ne devient pas beaucoup plus gros que les travailleurs dont le corps n'est guère long que de trois lignes, mais il n'en est pas ainsi de madame la reine, dont l'abdomen s'augmente par degrés jusqu'à présenter la longueur, comparativement prodigieuse, de cinq pouces, sur une circonférence de deux pouces. C'est dans cet état qu'elle pond ses œufs sans relâche. Sparrmann prétend qu'elle en pousse au dehors 60 à la minute, ce qui donne 86 400 à la journée, et 2 592 000 au mois. Durant cette ponte incessante, le roi se trouve toujours caché sous un des pans de l'abdomen de son énorme épouse.

Autour de la chambre nuptiale sont distribuées avec ordre les nourriceries, où les larves emportent et déposent les œufs auprès desquels elles placent une provision de gomme ou de suc de plante épaissi par petites masses. Les cloisons de ces cellules sont faites avec des parcelles de bois unies au moyen de gommes. Les habitations sont en général près de la surface du sol; mais au-dessous il se trouve des galeries aussi larges que la bouche d'un canon, et qui pénètrent jusqu'au gravier fin, que les larves parviennent à transformer dans leur bouche en une sorte de mortier pour la construction des nids. Ces nids sont si solides qu'un taureau sauvage peut se butter contre eux et monter dessus sans les endommager.

On compte diverses variétés de termites: le *termite belliqueux*, qui forme l'espèce la plus grande à laquelle se rapporte principalement ce qui précède; — le *termite atroce*, dont les piqûres sont plus douloureuses et plus dangereuses; — le *termite mordant*, qui, au lieu de construire son nid en pyramide comme les précédens, lui donne la forme d'une tourelle cylindrique de trois à quatre pieds de hauteur, recouverte d'un toit conique débordant en corniche de quelques pouces, sans doute pour rejeter les eaux de pluie; — le *termite destructeur*, ou *des arbres*, qui fait autour des arbres un nid en globule, semblable à un tonneau en ourant la branche: c'est lui qui dévore les vieux troncs, les pieux des habitations, les planches, solives, meubles; il y creuse des galeries, et respecte prudemment la surface extérieure; rien ne paraît au dehors, on ne connaît le dégât que lorsque la pièce de bois, entièrement vidée, cède et se brise; — enfin le *termite voyageur* dont la larve a des yeux, et par ses formes, ainsi que par ses habitudes, se rapproche assez des fourmis.

Quelquefois ces termites voyageurs font des excursions dans les pays environnans, et ce n'est pas toujours chose facile que de se débarrasser de leur visite. Un Européen, Smith, se trouvant au cap Corse, il advint qu'une armée de ces insectes attaqua le château où il était logé. Vers le point du jour, l'avant-garde entra dans la chapelle où quelques domestiques dormaient étendus sur le plancher; ceux-ci, désagréablement réveillés, sonnèrent l'alarme; tout le monde fut bientôt sur pied, et une prompte reconnaissance apprit que l'armée ennemie se prolongeait jusqu'à un quart de lieue. Après avoir tenu conseil, on mit une longue traînée de poudre sur les sentiers que les fourmis occupaient, et on en fit sauter plusieurs millions. L'arrière-garde effrayée changea de front, et regagna les habitations au plus vite.

La pêche d'Antoine. — Il pêchait un jour à la ligne, sans rien prendre, ce qui le mortifiait extrêmement, parce que Cléopâtre était présente. Il commanda donc à ses pêcheurs de plonger dans l'eau, et d'aller, sans être aperçus, attacher à son hameçon un des poissons qu'ils avaient déjà pris; ils le firent, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe: elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine, mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée, et les invita à retourner le lendemain voir la pêche.

Quand ils furent tous montés dans les barques, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'attacher à son hameçon un de ces poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine ayant senti sa ligne chargée, la retira, et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire: « Général, lui dit Cléopâtre, laissez-nous la ligne, à nous qui régnons au Phare et à Canope; votre pêche à vous est de prendre les villes, les rois et les continens. »

Le Phare était à une lieue d'Alexandrie, et Canope non loin d'une embouchure du Nil, laquelle en portait le nom.

MŒURS ET COUTUMES DES POLONAIS.

La Pologne et la Russie se trouvent depuis long-temps à la tête des peuples slaves, qui, au nombre de 70 millions environ, occupent l'espace compris entre l'Adriatique et la mer Glaciale. L'histoire de ces peuples, presque inconnus aux anciens, commence à sortir de l'obscurité, grâce aux efforts de quelques savans allemands et polonais.

En étudiant l'histoire politique des Slaves et leur législation, avant et après l'introduction du christianisme, on aperçoit facilement que le principe de l'indépendance et de l'égalité formait depuis long-temps la base de leur existence sociale. Ce principe se faisait souvent jour à travers les entraves que lui opposaient le système féodal et les autres circonstances historiques qui influèrent sur l'organisation de la monarchie européenne. On le voyait surgir dans les républiques russiennes de Novogorod, Klazma, et autres, ainsi que dans cette noblesse polonaise la plus nombreuse, la plus privilégiée de toutes les noblesses de l'Europe, mais dont les membres impatiens du joug les uns des autres formaient cependant la société la plus ennemie de la hiérarchie qui ait jamais paru en Europe.

Un roi de Pologne, Boleslas-le-Grand, conçut l'organisation de l'unité slave, et tout son règne glorieux ne fut qu'un effort vers la réalisation de cette belle et féconde pensée; mais ses successeurs ne surent ni comprendre ni poursuivre son œuvre, et les Slaves commencèrent à se diviser de plus en plus. La Pologne resta fidèle à sa bannière antique, et, tout en combattant sans repos les ennemis mahométans de l'Europe chrétienne, elle s'assimilait peu à peu les idées progressives qui s'élaboraient en Occident; la Russie, au contraire, mise en dehors du mouvement civilisateur européen

par son schisme avec l'Eglise romaine, et façonnée au joug par l'esclavage de deux siècles que lui imposèrent les Tartares, suivit la route opposée. De là cette lutte acharnée que la Pologne ne cesse de soutenir contre la Russie; de là cette



(Paysan des environs de Varsovie.)

haine qui partage ces deux peuples sortis d'un même tronc; de là la différence de caractère entre le peuple russe et le peuple polonais.

Les paysans polonais ont perdu depuis long-temps leur ancienne aisance et leur liberté; ils sont asservis et pauvres, car, à quelques exceptions près, ils ne sont pas propriétaires du sol qu'ils cultivent. Cet asservissement des paysans est une des causes principales de la chute de la Pologne, et sera un des plus grands obstacles à sa renaissance. Tous les Polonais sont intimement convaincus de cette vérité; mais le partage de leur pays, et tous les maux inséparables de la domination étrangère, ont paralysé les efforts qui ont été tentés pour obtenir l'émancipation des paysans.

Ce n'est cependant que dans les provinces polonaises qui échurent en partage à la Russie que le servage s'est conservé jusqu'à ce jour dans toute sa vigueur. Il a été aboli par la constitution dans le duché de Varsovie, qui fut érigé au congrès de Vienne en royaume de Pologne; il n'existe pas non plus dans le duché de Posen, ni dans la Galicie. Le sort des paysans de ces provinces, sans être considérablement amélioré, a néanmoins subi quelques modifications favorables.

Les paysans polonais, pauvres, comme nous l'avons dit, sont cependant gais et assez contens de leur sort. Ils ne savent ni lire, ni écrire; mais leur esprit est si alerte et leur intelligence si grande, que pour peu que l'instruction se répande davantage parmi eux, pour peu que le gouvernement et les propriétaires soulagent leur misère, ils se mettront bien vite au niveau des populations de la France et de l'Allemagne. Elevés et nourris au milieu des travaux agricoles, ils n'ont eu et n'auront jamais de penchant pour le commerce. Très scrupuleux en cas de conscience, ils ont conservé ce préjugé du moyen âge : que l'argent gagné par le trafic n'est pas un gain honorable, et que Dieu ne le bénit pas; c'est pourquoi, depuis les temps les plus reculés, le commerce de la Pologne a toujours été entre les mains des Juifs et des Allemands. Sans doute le bien-être du pays y a perdu, mais le caractère national y a conservé cette pureté et cette franchise que l'appât du gain altère souvent, surtout dans les pays où le commerçant, mal partagé en fait de considération sociale, doit se borner à un ténébreux trafic et chercher dans les jouissances de la fortune une sorte de guérison aux blessures faites à sa dignité et à son honneur.

L'hospitalité est une vertu pour ainsi dire innée chez le peuple polonais, et elle ne peut être comparée qu'à celle qui se trouve sous la tente de l'Arabe du désert. Le paysan polonais partage avec joie son dernier morceau de pain bis, sa dernière coupe de lait avec celui qui entre sous le toit de sa cabane. En Ukraine les chaumières, délaissées pendant les travaux des champs, restent ouvertes toute la journée, et le voyageur qui y entre trouve toujours sur la table, couverte avec une nappe bien grosse, mais bien propre et bien blanche, du pain, du miel en gâteaux, du fromage, de l'eau-de-vie, une pastèque, etc. : il peut se rafraîchir s'il est fatigué, car c'est pour lui qu'on a préparé là toutes ces choses. Nous avons plus d'une fois pris notre part du pain de cette hospitalité muette et désintéressée.

Un poète polonais a dit : *Quand Dieu bâtit une église, le diable jette vis-à-vis les fondemens d'un cabaret;* et il connaissait bien son pays. En Pologne le bâtiment le plus voisin de l'église est toujours en effet le cabaret; c'est là que le dimanche et les jours de fête le paysan oublie sa misère. Un



(Paysanne des environs de Varsovie.)

ménétrier de village joue une danse nationale sur une basse grossière construite par lui-même : pendant ce temps les vieillards bavardent et boivent, et les jeunes gens dansent et chantent. Les danses et les chansons varient, selon la province. En Ukraine, c'est la *doumka*, qui respire une suave et plaintive mélancolie; dans les environs de Cracovie, c'est le *cracoviac*, chant joyeux frétillant et insouciant; dans la

grande Pologne, c'est la *mazourka*, pleine d'une gaieté folâtre et aimable. Ces chansons sont bien simples et bien naïves : personne ne sait qui les a faites ; le paysan les a entendu chanter par son père, qui lui-même les a apprises par tradition; mais elles ont toutes dans la mélodie et dans l'expression quelque chose qui va au cœur, et qui plaît comme les fleurs des champs dont la corolle n'est pas brillante, mais exhale un parfum délicieux.



(Costume d'hiver d'un Lithuanien.)

Les paysans polonais croient fort aux revenans, aux sorcières, et surtout au diable : ils ne manquent jamais en prenant une boisson quelconque, de signer le verre pour en faire sortir le malin esprit. Si crédules pour les choses surnaturelles, ils ne croient pas à des choses beaucoup plus positives, par exemple, à la médecine ; c'est un art qui, d'après eux, a été imaginé par les *Allemands*, et par conséquent ne peut pas être utile aux *chrétiens*. Lorsqu'ils se sentent affaiblis, ils jettent quelques charbons éteints et un peu de poudre de chasse dans un verre d'eau-de-vie, placent au-dessus deux pailles en forme de croix pour *rompre le charme*, et boivent ; et il faut avouer (tout bas, par respect pour la médecine) que souvent la foi opère la guérison.

Quant à la politique, on ne peut disconvenir que les paysans polonais n'ont pas *marché avec le siècle*; ils détestent cordialement tout ce qui est Russe, Prussien, ou Autrichien. Tous les étrangers sont pour eux ou Français ou Allemands. Le nom français est aussi populaire en Pologne que le nom polonais l'est en France; mais le titre d'Allemand n'est pas une bonne recommandation pour les paysans polonais; cela n'est pas étonnant, car ils n'ont connu d'Allemands que les Autrichiens et les Prussiens qui ont tendu leurs mains lors du partage de la Pologne, et qui plusieurs fois ont ravagé ce malheureux pays. Aussi lorsque les paysans polonais veulent injurier quelqu'un, ils lui disent : « Tu es un Allemand; » et il arrive souvent qu'en racontant quelque chose, ils s'expriment en ces termes : « Il y avait deux hommes et un Allemand. » Ajoutons que le diable des paysans polonais s'habille à l'allemande, et parle en langue germanique. — Tout ceci prouve que le préjugé est bien enraciné ; mais nous ne parlons que de l'époque qui précéda le 29 novembre 1830, et il faut espérer que les Polonais ne tarderont pas à faire une distinction équitable parmi les peuples divers qui portent le nom d'Allemand.

Tels sont les traits généraux qui caractérisent les paysans polonais. Ils varient plus ou moins, selon les provinces; car en Pologne, comme dans la plupart des pays peu centralisés, chaque province a ses mœurs et ses coutumes à part. Cette variété se montre surtout dans les costumes dont la coupe est appropriée au climat local, et qui généralement sont faits en étoffes tissées par les paysans eux-mêmes. L'habillement des hommes se compose d'une capote de drap, blanche, grise, noire, ou d'un bleu foncé, chamarrée de cordons rouges ; d'une ceinture de laine aux couleurs brillantes, et d'un bonnet en peau de mouton gris ou noir, sur lequel flottent des rubans ou des plumes de paon. La chaussure des plus riches paysans consiste en longues bottes de cuir, attachées au-dessus des genoux par des courroies, dont les glands sont en étain ou en cuivre jaune; et celle des plus pauvres en sandales faites avec de l'écorce de tilleul ou de saule. Les femmes et les filles mettent le dimanche des corsets d'une étoffe brillante laces par devant avec des rubans en fil doré, et suspendent à leur cou des colliers de corail ou de verroteries. Les longues tresses blondes des jeunes filles sont toujours entrelacées de rubans, car les paysannes polonaises aiment par-dessus tout les rubans et les perles en verre. Les costumes des environs de Cracovie sont les plus beaux et les plus gracieux; celui des femmes de l'Ukraine ressemble tout-à-fait au costume des femmes de la Grèce, tel qu'il s'est conservé jusqu'à présent sur l'île de Procida, près de Naples; ce qui peut s'expliquer par ce fait que les Grecs avaient des colonies sur les bords de la mer Noire, et même dans l'Ukraine.



(Costume d'hiver d'une Lithuanienne.)

HOMONYMES.

PEINTRES FRANÇAIS.

Ce tableau ne comprend pas tous les peintres français du même nom; nous avons fait, parmi les principaux, un choix de ceux que l'on est le plus exposé à confondre, et, quand nous l'avons cru nécessaire, nous avons mentionné leurs homonymes, même d'un talent médiocre. — Le nom de lieu et les millésimes placés à la fin de chaque notice indiquent le pays natal de l'artiste, l'année de sa naissance et celle de sa mort. Les frères sont placés sur la même ligne horizontale.

BLANCHARD.

Jacques. De son temps on le surnommait le Titien français. « On ne peut lui disputer d'avoir établi en France le bon goût de la couleur, de même que Simon Vouet y avait fait renaître le vrai goût du dessin. » (D'Argenville, Abrégé de la vie des plus fameux peintres. Le Musée du Louvre possède trois de ses tableaux. C'est un des peintres qui ont le mieux gravé à l'eau-forte. (Paris, 1600-1638.) — Gabriel, son fils, lui fut bien inférieur.

Jean, frère de Jacques. Peintre médiocre.

BOULLONGNE.

Louis peignit pour Notre-Dame de Paris le Miracle de saint Paul à Ephèse, et le Martyre de ce saint. Ses fils le surpassèrent. (1609-1674.)

Bon, savant dessinateur et habile coloriste. Aux Invalides, les chapelles de saint Jérôme et de saint Ambroise peintes à fresque. Peu d'artistes furent plus grands travailleurs; il réveillait lui-même ses élèves qui demeuraient dans sa maison, et leur répétait souvent : « Les paresseux sont des hommes morts. » (Paris, 1649-1717.)

Geneviève et Madeleine, reçues à l'Académie en 1669, travaillèrent aux tableaux de leur père.

Louis, artiste d'un grand talent. Plusieurs tableaux de la chapelle de Versailles; dans l'église des Invalides, la chapelle de saint Augustin, peinte à fresque. (Paris, 1654-1733.)

CORNEILLE.

Michel, élève de Simon Vouet, fut l'un des douze premiers membres de l'Académie; il travailla pour les palais et les églises. (Orléans, 1603-1664.)

Michel. Pour distinguer ses ouvrages de ceux de son père, il mit quelquefois devant sa signature les initiales M. A., ce qui le fit surnommer Michel Ange. Il fut supérieur à la plupart des peintres français de son temps. De la noblesse, de la correction, mais style un peu lourd et couleur tirant sur le noir. Il imita les Carrache (1835, p. 347); travailla pour les églises, et pour Versailles, Meudon et Fontainebleau; peignit à fresque la chapelle de saint Grégoire aux Invalides. Cette chapelle, dégradée par l'humidité, a été repeinte par Doyen. Michel a laissé des eaux-fortes estimées. (Paris, 1642-1708.)

Jean-Baptiste. Sa manière ressemble à celle de son frère, mais elle est moins sévère et moins pure. Il peignit surtout des tableaux d'église. (Paris, 1646-1695.)

COURTOIS.

Jacques, nommé en Italie *le Cortese*, en France *le Bourguignon*, quoiqu'il fût Franc-Comtois. Son père, Jean Courtois, était peintre. De quinze à dix-huit ans, Jacques servit en Italie dans l'armée française; il dessina les marches, les combats, et se forma un talent plein de vérité pour les sujets militaires. Il réussissait mieux dans les petites compositions que sur les grandes toiles, qui eussent exigé de lui des études peu en rapport avec la fougue de son pinceau. Ses grands talens lui suscitèrent nombre d'envieux en Italie, et, dans la douleur que lui causa l'accusation calomnieuse d'avoir empoisonné sa femme, il se retira chez les jésuites, dont il prit l'habit sans toutefois quitter la peinture. — Au Louvre, trois tableaux de batailles. (Saint-Hippolyte, 1621-1676.)

Guillaume fut mis par quelques uns au dessus de Pietre de Cortone, son maître, dont toutefois il n'eut pas la correction. Il travailla aux grandes compositions du Bourguignon, son frère. (St.-Hippolyte, 1628-1679.)

Guillaume se fit de bonne heure capucin, et ne travailla que pour les maisons de son ordre. Est peu connu.

COYPEL.

Noel fut supérieur à ses fils. A l'âge de quatorze ans, il regardait peindre une chapelle; l'artiste, frappé de sa physionomie vive et animée, lui mit en main les pinceaux; Coypel, qui avait déjà fait quelques études, s'en servit si habilement que le peintre se l'attacha et se fit aider par lui dans ses travaux. Il imita Poussin et Lesueur. — Au Louvre, quatre tableaux peints à Rome lorsqu'il y dirigeait l'école. (Paris, 1628-1707.)

Antoine, premier peintre du roi, suivit les conseils du Bernin, et, comme le Bernin en Italie (1835, p. 290), fut en France le corrupteur du goût. Il consultait le comédien Baron, et donnait à ses personnages les attitudes guindées des acteurs de l'époque; les femmes de la cour du régent posaient pour lui, et il faisait minauder comme elles les femmes de l'antiquité et les déesses. Il avait tous les défauts séduisans qui plaisent aux gens du monde. — Au Louvre, Athalie chassée du temple; à Versailles, le plafond de la chapelle. Il a gravé des eaux-fortes recherchées des amateurs. (Paris, 1661-1722.)

Noel-Nicolas. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut la peinture de la coupole de la Vierge, à Saint-Sauveur, église démolie en 1787, et sur l'emplacement de laquelle ont été construits les bains du même nom. (Paris, 1688-1734.)

Charles-Antoine, fils d'Antoine. Premier peintre du roi. Mauvais peintre et mauvais poëte. (Paris, 1694-1752.)

DE TROY.

François. Nicolas, son père, fut peintre de l'hôtel-de-ville de Toulouse. « François de Troy plaisait aux dames parce qu'il avait coutume de les représenter en déesses (Biogr. univ.). » — Au Louvre, le portrait du sculpteur Bogaert, dit Desjardins. (Toulouse, 1645-1730.)

Jean-François, fils de François, assez bon coloriste, mais dessinateur incorrect. Sa série de sept tableaux, représentant l'histoire d'Esther, a été gravée par Beauvarlet, artiste assez habile, mais qui eut la manie de copier infidèlement dans le désir de se conformer au mauvais goût de ses contemporains : ainsi il agrandissait les yeux de presque toutes les figures. — Né à Paris, mort en 1752.

D'ORIGNY.

Michel, peintre et graveur, a fait des eaux-fortes d'après les tableaux de Simon Vouet, son beau-père et son maître. (Saint-Quentin, 1617-1663.)

Louis, peintre fécond et habile, peignit à fresque la coupole de la cathédrale de Trente. (1654-1742.)

Nicolas s'est plus exercé comme graveur que comme peintre. On distingue les cartons de Raphael parmi les productions de son burin. (Paris, 1657-1746.)

LENAIN.

Louis et Antoine. Ces deux frères, natifs de Laon, furent reçus à l'Académie l'année même de sa fondation. Ils travaillèrent toujours en commun, sur la même toile, et s'exercèrent avec succès dans plusieurs genres, principalement dans les scènes familières. Le Louvre possède deux de leurs tableaux. Ces bons frères moururent en 1648, l'un deux jours après l'autre.

Mathieu s'adonna à tous les genres. Il fut reçu à l'Académie en même temps que ses deux frères.

LESUEUR.

Eustache, l'un des plus grands peintres d'histoire du dix-septième siècle, né à Paris. On le surnomme le Raphaël de la France. Les persécutions de l'envie et la perte de sa femme le déterminèrent à se retirer dans un cloître de Chartreux où il mourut en 1655, au même âge à peu près que Raphaël : à trente-huit ans. On a de lui une gravure à l'eau-forte : une Sainte-Famille en demi-figures.

Nicolas-Blaise, peintre distingué, né à Paris en 1750, fut directeur de l'Académie de Berlin. Nous ignorons s'il était de la famille d'Eustache Lesueur.

MIGNARD.

Nicolas, dit Mignard d'Avignon parce qu'il se maria dans cette ville. Ses tableaux sont remarquables surtout par le coloris. Il fut employé à la décoration des Tuileries. On cite de lui une Sainte-Famille; le portrait du comte d'Harcourt, gravé par Masson, etc. Il a gravé à l'eau-forte. (Troyes, 1608-1668.)

Pierre, dit le Romain, à cause du long séjour qu'il fit à Rome. On le destinait à la médecine; mais, au lieu d'écouter la clinique, il dessinait la figure et les attitudes des malades. Son pinceau est moelleux et plein de grâce, ses compositions sont bien entendues, mais ont peu de chaleur. — Au Louvre, huit tableaux; au Musée de Rouen, un *Ecce Homo*, etc. — Un courtisan l'ayant appelé Mignard devant Louis XIV, le roi dit avec humeur : « Je l'appelle *monsieur*. » — « Sire, dit l'artiste, il y a trente ans que je travaille à perdre le *monsieur*. » On ne connaît de P. Mignard qu'une gravure à l'eau-forte : sainte Scholastique aux pieds de la Vierge. (Troyes, 1610, 1695.)

Paul, fils de Nicolas, fut de l'Académie de peinture. Il mourut en 1691.

Le père de Nicolas et de Pierre Mignard se nommait Pierre More. Henri IV dit un jour, en voyant sa bonne mine et celle de ses frères, comme lui au service : « Ce ne sont pas des Mores, ce sont des Mignards. » Cette épithète remplaça leur nom patronymique.

PARROCEL.

Louis, peintre distingué. — **Barthélemy** son père, né à Montbrison, pratiquait aussi la peinture.

Ignace se distingua dans le même genre que son oncle, et approcha de son talent.

Pierre exécuta, pour l'hôtel de Noailles, l'Histoire de Tobie en seize tableaux. Mort en 1739.

Joseph-Ignace, peintre mort vers la fin du règne de Louis XV.

Joseph peignit les batailles avec une admirable verve; *il savait tuer son homme* (expression figurée dont il usait lui-même à l'égard d'un autre artiste). Parrocel était très religieux, et lorsqu'il travaillait il chantait des cantiques de sa composition. Suivant d'Argenville, il fit un jour arrêter le surintendant des bâtimens du roi, Jules Hardouin-Mansart, contre qui il avait prise de corps pour dette; Mansart, pour se venger, refusa de recevoir le Passage du Rhin, tableau commandé pour le château de Marly à cet artiste mauvais courtisan; mais Louis XIV ordonna que le Passage du Rhin fût placé à Versailles, dans la chambre du Conseil. Sur le pont de Rialto, à Venise, il fut un soir assailli par huit *bravi* soldés par des jaloux de son mérite, et n'échappa à la mort que par son sang-froid et son courage. — Parrocel était très charitable, et, malgré l'exiguïté de sa fortune, il maintenait dans l'aisance sa nombreuse famille. — Il a laissé une suite fort estimée d'eaux-fortes représentant des actes de la vie de Jésus-Christ, et plusieurs autres sujets. (Brignoles, 1648-1704.)

Charles fut peintre de batailles comme Joseph son père, et hérita d'une partie de ses talens; il se fit toutefois une manière individuelle. Pour se perfectionner dans son genre, il s'engagea dans la cavalerie et fit plusieurs campagnes; ce dévouement à son art est d'autant plus remarquable qu'il était déjà de l'Académie, dont les annales offrent peu d'exemples d'une nature analogue. Il a laissé une série d'eaux-fortes représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie. Ses tableaux n'ont pas poussé au noir comme ceux de son père. (Paris, 1688-1752.)

Étienne, né à Paris en 1720, peintre et graveur à l'eau-forte, petit-neveu du précédent.

PATEL.

Pierre, excellent peintre paysagiste, surnommé Patel-le-Tué parce qu'il fut tué en duel; on le nomme aussi le bon Patel. Il fut l'ami d'Eustache Lesueur, et joignit souvent le charme de ses jolis fonds de paysage et d'architecture aux compositions de ce grand peintre d'histoire. Ses tableaux sont rares parce qu'il travailla presque toujours pour ses camarades ou pour décorer les palais. — Au Louvre, un Paysage. (1654-1703.) — **Pierre** cultiva le même genre que le bon Patel, son père, dont il fut le faible imitateur.

RESTOUT.

Jean, fils d'un peintre distingué nommé comme lui Jean Restout, fut élève de Jean Jouvenet son oncle. Il eut une imagination féconde et un grand talent. — Au Louvre, le Christ guérissant le Paralytique. Il a peint le plafond de la bibliothèque Sainte-Geneviève. (Rouen, 1692-1768.) — **Jean-Bernard**, fils du précédent. On a de lui quelques tableaux inférieurs à ceux de son père.

RIVALZ.

Jean-Pierre, l'un des meilleurs peintres du midi de la France, excella dans la perspective et l'architecture, et Poussin se l'associa pour la composition d'études de fabriques dans plusieurs de ses tableaux. (La Bastide d'Anjou, 1625-1706.)

Antoine, fils de Jean-Pierre, concourut à Rome pour le prix de l'Académie de Saint-Luc, et fut couronné au Capitole. Quelques unes de ses compositions ont été comparées à celles du Poussin. (Toulouse, 1667-1735.)

Jean-Pierre, fils du précédent, cultiva aussi la peinture.

STELLA.

Jacques. François Stella son père, né à Malines, se fixa à Lyon, et orna de ses productions la plupart des églises de cette ville. Jacques fut un artiste de génie. Un trait de sa vie a fourni à M. Granet le sujet d'un charmant tableau : emprisonné à Rome par suite d'une dénonciation qui fut reconnue calomnieuse, il charbonna sur le mur une Vierge et l'Enfant Jésus que toute la ville vint admirer. On dit qu'une lampe constamment allumée fut placée devant cette composition par les prisonniers, qui venaient là faire leur prière. — Au Louvre, Minerve au milieu des Muses, et le Christ apparaissant à la Madeleine. (Lyon, 1596-1657.)

François exécuta quelques tableaux dans le même style que son frère, mais avec moins de force. (1603-1647.)

Antoine Bousonnet-Stella, élève de J. Stella, son oncle maternel, dont il saisit parfaitement la manière. (Lyon, 1630-1682.)

VANLOO.

Jacques, de l'Académie de peinture. Né à l'Ecluse, dans les Pays-Bas, naturalisé français; mort en 1670.

Louis, fils de Jacques. On cite de lui un Saint François peint pour la chapelle des Pénitens gris à Toulon. Mort au commencement du dix-huitième siècle.

Jean-Baptiste peignit le portrait et des sujets fabuleux et historiques. Il fut chargé de faire le portrait de Louis XV, et d'exécuter un grand nombre de copies de son tableau. Ce portrait a été gravé par Larmessin. J.-B. Vanloo, né à Aix, mourut en 1745.

Louis-Michel, premier peintre du roi d'Espagne, peignit le portrait et l'histoire. Il s'est représenté dans un tableau avec toute sa famille. (Toulon, 1707-1771.)

Charles-Amédée-Philippe, premier peintre du roi de Prusse, eut quelque réputation comme peintre d'histoire et de portraits. Né à Turin en 1718.

Carle ou Charles-André, premier peintre de Louis XV, le plus célèbre artiste de sa famille, a joui d'une immense réputation que la postérité n'a pas confirmée et qu'elle a peut-être trop rabaissée. Ses tableaux ont ce fini précieux, cette perfection de métier qui charment la foule, et il contribua pour sa part à l'éclipse du bon goût dans le dernier siècle. — Le Musée du Louvre possède deux de ses tableaux : le Mariage de la Vierge, gravé par Charles Dupuis; Énée sauvant son père Anchise, gravé par Nicolas-Gabriel Dupuis. — Sa Sainte Geneviève est le seul sujet historique gravé par Balechou, le célèbre graveur de marines. (Nice, 1705-1765.)

VALLÉE DE WESTFJORDDALEN
ET CHUTE DU RIUKAND, EN NORWÉGE.

Cette vallée, située dans le district de Christiansand, peut être considérée comme l'une des plus pittoresques de la Norwége. Elle est traversée de l'ouest à l'est par une rivière dont les eaux fraîches y entretiennent une belle végétation, et embellie par une montagne en forme de table, nommée Gousta, qui varie l'expression du paysage à chaque pas que fait le voyageur.

La magnifique chute d'eau connue sous le nom de Riukand a depuis long-temps rendu célèbre la vallée de Westfjorddalen. A la distance de 5 milles on commence à distinguer, au-dessus d'un pays montueux et sauvage, une fumée abondante qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse. Lorsqu'on est arrivé à l'endroit nommé *Pas de Marie*, on se trouve en face de la chute, qui n'est plus éloignée que de quatre à cinq cents toises et se montre alors dans sa plus grande magnificence. La colonne d'eau se précipite du haut des rochers avec un rugissement épouvantable, à travers une cavité qui ne paraît point avoir plus de douze pas de largeur, et elle tombe dans un gouffre que les uns estiment de 100, et d'autres de 150 toises. L'impossibilité d'approcher du pied de la cataracte explique pourquoi ces estimations sont si différentes. — L'eau en tombant ne présente qu'une colonne écumeuse dont les formes varient sans qu'on en puisse suivre les lois, et qui s'ondule ou se déchire, se brise en mille éclats ou semble se tordre de douleur comme un corps en convulsions; arrivée au bas de la chute, la masse liquide se couche et s'élance comme une flèche dans le lit de la rivière dont les flots, long-temps encore émus et tremblans, exhalent en bouillonnant une vapeur blanchâtre.



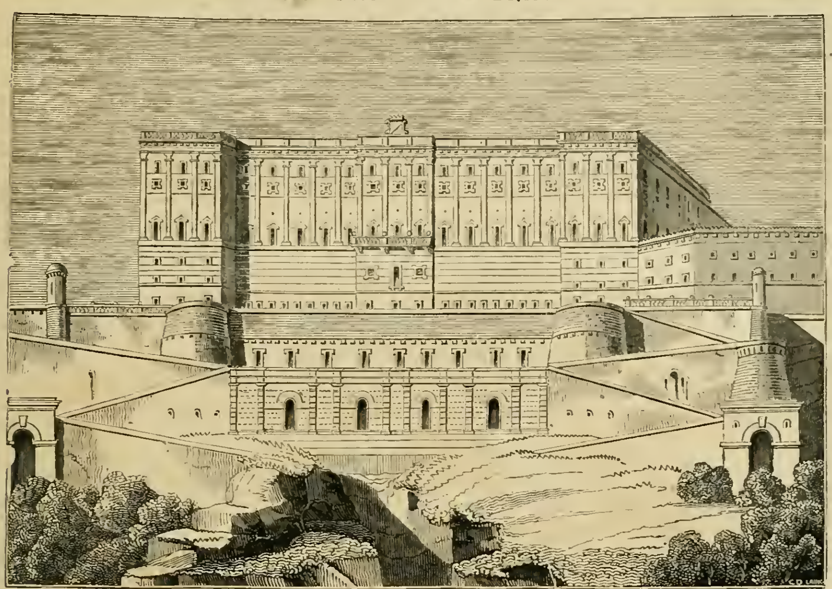
(Vue de la montagne Gousta dans la vallée de Westfjorddalen, en Norwége.)

Les habitans ont une singulière coutume : dès qu'un chef de famille est parvenu à économiser 1 000 dollars (2 800 f.), il place au-dessus de la porte de son appartement principal une grande chaudière en cuivre; autant de mille dollars, autant de chaudières. On ne se sert jamais de ces ustensiles, ils ne sont là que pour attester la fortune du propriétaire.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

PALAIS ROYAL DE MADRID.



(Vue du palais royal de Madrid.)

On ne sait rien de positif sur la première fondation du palais de Madrid, l'une des plus magnifiques résidences royales qu'il y ait en Europe. Les uns le font remonter au temps des Maures, mais alors ce n'aurait été qu'une forteresse où les princes ne faisaient que des séjours momentanés lorsqu'ils étaient en campagne ; d'autres ne le font bâtir que vers la fin du onzième siècle par le roi Alphonse VI. Saccagé par les Maures en 1109, il fut réparé, puis renversé par un tremblement de terre sous le règne de Pierre-le-Cruel, dont le successeur, Henri II, le releva de ses ruines. Ce n'était du reste qu'un petit château élevé moins pour la défense du pays que pour la commodité des princes qui venaient chasser l'ours dans les environs, alors aussi boisés qu'ils sont nus aujourd'hui. Madrid n'était en ce temps-là qu'une bourgade de peu d'importance. Le premier roi qui y fit quelque séjour fut Henri IV, le père d'Isabelle-la-Catholique. Le site plut à Charles-Quint, l'air et les eaux lui convenaient; il songea à faire là sa résidence. En 1537 il fit mettre la main à l'œuvre, et le modeste château se convertit en un palais superbe. Il ne fut terminé que sous Philippe II, qui érigea définitivement la ville de Madrid en capitale du royaume. Elle dut cet honneur à sa position centrale au milieu de la péninsule.

Dès lors le palais royal ne fit que croître en grandeur et en beauté sous la direction des premiers artistes de la monarchie, depuis Louis de la Vega, architecte de Philippe II, jusqu'à Juan de Herrera à Gomez de Mora. Les contemporains de Philippe IV et de Charles II en parlent avec admiration; nous sommes forcés de les croire sur parole, car l'édifice fut dévoré par un incendie en 1734, et il n'en resta pas pierre sur pierre. Philippe V, qui régnait alors, entreprit de le rebâtir sur un plan nouveau et plus vaste. Jaloux d'effacer la magnificence de ses prédécesseurs, il appela, dans ce but, à sa cour l'abbé Juvara, célèbre architecte messinois du temps. Cependant le plan de Juvara ne fut pas approuvé à cause de ses prodigieuses dimensions et des dépenses exorbitantes qu'il eût occasionnées. Le modèle en bois de ce projet gigantesque est conservé dans le musée militaire de Madrid, et l'on voit que c'était moins un palais qu'une ville. Juvara mourut avant d'avoir pu présenter un second plan, et ce fut celui de son disciple Jean-Baptiste Sachetti, de Turin, qui fut agréé. On posa la première pierre en 1737, deux siècles juste, année pour année, après que Charles-Quint avait mis la main à l'édifice consumé. Il fut, non pas achevé, car il ne l'est point, mais amené à l'état où il est aujourd'hui, sous le règne de Ferdinand VI.

Des sommes énormes s'y sont englouties, et c'est à ces excessives dépenses et à ces immenses travaux que Madrid doit d'être encore aujourd'hui la métropole du royaume. Après l'émeute de 1766 (émeute provoquée, comme on sait, par l'ordonnance qui rognait les chapeaux castillans), le roi Charles III prit en tel dégoût le peuple de sa capitale qu'il songea à transporter à Séville le siége du gouvernement; l'exécution de ce projet était la ruine de Madrid. Contristé de voir que tous les trésors prodigués pour l'embellissement du palais allaient être perdus et tant de magnificences abandonnées à la destruction, le ministre de Charles III entreprit de l'apaiser et réussit à le faire changer de résolution. Ainsi le palais a été bâti parce que Madrid était devenue capitale des Espagnes, et Madrid est restée capitale des Espagnes parce que le palais avait été bâti.

Après avoir fait l'histoire de cette demeure royale, soumise à tant de vicissitudes, nous allons en donner une description architecturale.

Le palais forme un carré à quatre faces égales de 470 pieds de ligne horizontale et de 100 de hauteur, avec des saillies formant pavillons aux quatre angles, et deux ailes entreprises sous le règne de Charles III, et non terminées. Du plain-pied au premier étage l'édifice est de granit tigré, sans autre ornement que les moulures et les bordures des fenêtres qui sont en pierre blanche de Colmenar. Le corps supérieur incline au style dorique, et la corniche est soutenue de demi-colonnes et de pilastres qui alourdissent le bâtiment bien loin de l'alléger. La saillie de chacun des angles a douze colonnes et chaque façade en a quatre. Les pilastres qui occupent les intervalles ont des chapiteaux

ioniques tandis que les colonnes sont doriques ; cette bigarrure d'ordres ne produit pas un beau coup d'œil.

La corniche est ornée d'une balustrade de pierre qui court tout autour de l'édifice et cache le toit, qui est en plomb. Elle était autrefois surmontée des statues de tous les souverains d'Espagne, depuis Ataulphe jusqu'à Ferdinand VI, soixante générations de rois, sculptés en pierre, sans compter une armée auxiliaire composée de princes de Navarre, de Portugal, de Mexico, du Pérou, et même de caciques indiens. Tous ces monarques ont été détrônés et ensevelis sous les immenses voûtes du palais dont ils couronnaient le faîte. On a mis à leur place de grandes urnes de pierre.

Les portes de la façade principale conduisent à un vestibule spacieux d'où l'on passe par un large portique dans la cour intérieure de 140 pieds d'aire. Cette cour, qui occupe le milieu de l'édifice, est carrée, entourée de portiques et ornée des statues, médiocrement exécutées, de Trajan, Adrien, Honorius et Théodose, les quatre empereurs romains nés en Espagne; mais une chose la dépare, quoiqu'elle soit d'ailleurs assez grandiose, ce sont les fenêtres vitrées qui ferment les galeries supérieures; on dirait une manufacture plutôt qu'une demeure royale. L'Alcazar de Tolède et le palais de Grenade offraient de plus beaux modèles; on eût mieux fait de les suivre.

L'escalier est magnifique, tout en marbre tacheté de noir, marches et balustrades. Il se bifurque au milieu et conduit à la salle des Gardes. Les hallebardiers font sentinelle à la porte de cette salle, et le premier palier est orné de deux lions de marbre blanc, portés sur deux piédestaux. Les Espagnols racontent qu'arrivé là, Napoléon s'arrêta, et, posant la main sur un de ces lions : « Enfin, dit-il, je la tiens cette Espagne tant désirée! » Et se tournant vers Joseph : « Mon frère, ajouta-t-il, vous serez mieux logé que moi. » Le patriotisme péninsulaire tire de ce mot un grand sujet de vanité. Le palais de Madrid a en effet une sévérité et une majesté qui manquent aux Tuileries; c'est, sans contredit, un plus beau monument; mais sans jardins, sans fontaines, sans rien de ce que possèdent en ce genre les Tuileries, il a bien plutôt l'air d'une forteresse que de la résidence paisible d'un prince au centre de ses États. Les murailles sont démesurément épaisses, les fondemens d'une profondeur proportionnée, et les entrées ont quelque chose de militaire. Tout est voûté, et, afin de mettre l'édifice à l'abri des incendies, on n'a point employé de bois dans sa construction.

Élevée sur la hauteur à l'extrémité occidentale de la ville, cette énorme masse de pierre domine au loin les campagnes tristes et nues qu'arrose le Mançanares, quand il a de l'eau, car il ne lui manque que cela pour être un fleuve. De l'autre côté est une immense place, *Plaza de Oriente*, qui fut entreprise par les Français, mais qui, n'ayant jamais été terminée, n'est aujourd'hui qu'un amas de décombres semés d'échoppes et flanqués de distance en distance de maisons irrégulières : c'est un abord peu royal. Afin de peupler un peu ce vaste désert on a commencé à bâtir un théâtre, qui s'achèvera quand il plaira à Dieu, et des écuries tout auprès. En attendant, Madrid n'a pas, quand il pleut, de plus affreux cloaque, et, dans les chaleurs, c'est une zone torride.

Telle est l'apparence extérieure de ce palais célèbre; l'intérieur est décoré avec une magnificence extraordinaire; la chapelle surtout n'est que marbre et or, mais la matière l'emporte de beaucoup sur l'art; tous ces trésors sont disposés avec un goût équivoque. La richesse n'est pas l'élégance, et c'est là un principe que les architectes espagnols ont trop souvent méconnu, principalement dans la décoration des monumens religieux.

Les appartemens avaient été meublés dans l'origine avec une grande somptuosité, mais cette somptuosité héréditaire, qui remonte à deux ou trois générations, n'a pas été de la part des enfans l'objet d'un culte bien soigneux; elle tombe en ruine en plus d'un endroit, et la lésine moderne a mal réparé les avaries, surtout quand c'est le feu roi qui s'est chargé de ce soin. Personne au monde n'a jamais eu plus mauvais goût ni la main plus malheureuse. Il avait la manie des pendules; on en voit jusqu'à six et plus dans une seule pièce : c'est agréable quand midi sonne. Une pendule était le cadeau le plus flatteur qu'on pût lui faire, et il en recevait de toutes mains. Absorbé dans cette passion puérile, il a donné peu de soins aux autres parties de l'ameublement. On voit, par exemple, des tentures déchirées ou remplacées par du papier si grossier qu'un bourgeois n'en voudrait pas pour son antichambre, et l'on a mêlé aux vieux meubles anciens des colifichets modernes qui hurlent de leur être accouplés. Luxe et misère!

La salle d'audiences (*de los embajadores*) est la plus riche et la mieux tenue; elle est remarquable par le nombre et le volume des glaces sorties toutes de la fabrique (aujourd'hui fermée) de Saint Ildefonse. On conserve entre autres raretés historiques le trône de Philippe II; il est rouge, brodé en or et semé de perles et de pierres précieuses. Mais il serait trop long et fastidieux d'énumérer tous les joyaux que le palais renferme.

Quant aux peintures, la collection du roi d'Espagne passait pour l'une des plus riches et des plus précieuses qui fussent au monde. Les trois écoles espagnole, italienne et flamande y étaient magnifiquement représentées; l'école française ne l'était pas si bien. Tous ces chefs-d'œuvre ont été transportés dans le musée de Madrid lors de sa fondation; c'est de là que sont sortis les plus beaux tableaux de Murillo, de Velasquez, d'Orrente de Ribera, de Rubens, de Vandick, du Titien, de Paul Véronèse, du Poussin, en un mot, de tous les grands maîtres, et le fameux *Portement de Croix* de Raphaël, dit le *Spasimo di Sicilia*, parce qu'il avait été fait pour l'église du *Spasimo* à Palerme. Ce chef-d'œuvre demeura long-temps enfoui dans une espèce de garde-meuble, où il était impossible de le voir et où il était perdu pour l'art. Telle est l'incurie de la cour d'Espagne pour tout ce qui est art, qu'un cuisinier retira, il y a quelques années, d'un charbonnier une planche sur laquelle *il y avait une image*: c'était un Léonard de Vinci! Qu'on juge par ce trait des autres.

Ce qu'on a pu enlever du palais, et le Musée y a peu perdu, ce sont les fresques: œuvres du dix-huitième siècle, elles sont dignes de cette époque de décadence et de mauvais goût; ce sont, pour la plupart, de froides allégories, soit profanes, soit religieuses, où Hercule, le grand protecteur de l'Espagne après la Vierge, joue le principal rôle. Les plus tolérables, sinon quant à l'invention, du moins quant à la correction, sont celles de Mengs, qui a tenu le sceptre de la peinture en Espagne pendant longues années; les autres ont été peintes par Tiepolo, Corrado, Maella, Bayen, et autres célébrités du temps ensevelies aujourd'hui dans un oubli mérité.

Mais toutes les magnificences de ce pompeux séjour n'en sauraient tempérer la tristesse. Ce royal intérieur est morne et a dès long-temps perdu l'habitude des fêtes. A l'exception de quelques baise-mains en l'honneur d'insignifians anniversaires, il n'y a plus de réceptions, plus de cour. Reléguée dans le plus petit entresol de son immense demeure, la reine y vit comme une simple bourgeoise, et sa maison n'a ni éclat ni prestige. Ces appartemens spacieux et vraiment royaux n'ont plus d'habitans; quelques voyageurs curieux en troublent seuls, à de très longs intervalles, la solitude, et le pas monotone des hallebardiers rend plus triste encore et plus profond le vaste silence des galeries désertes. L'ombre de Philippe II semble planer sur le palais de son choix, et en bannir, par l'effroi de son nom, le mouvement et la vie. Toutefois il se prépare et déjà ont eu lieu sous ce toit muet des scènes qu'il n'avait pas rêvées.

VOYAGE DU CAPITAINE ROSS.

(Fin, voir p. 325 et 354.)

C'est quelque chose dans la vie que de ne pas se fatiguer à espérer, dit le capitaine Ross en reprenant la mer une seconde fois pour se dégager du sein des glaces, et regagner la baie de Baffin (voir la carte, p. 325). Il semble, en effet, qu'il eût mieux valu, pour lui et ses compagnons de captivité, demeurer toujours cloués au même endroit, que de recommencer chaque été, sur un nouvel espoir, une nouvelle série de travaux et de fatigues; car il en fut de la seconde tentative comme de la première : elle échoua.

L'équipage commençait sérieusement à se décourager; on lui fit entrevoir alors la possibilité de quitter le navire, de franchir le long de la côte les 50 lieues qui le séparaient du point où gisaient sans doute encore le reste des provisions et les embarcations de *la Furie* : ces embarcations remises en état, on tâcherait de traverser les détroits de Barrow et de Lancastre, pour courir la chance de rencontrer quelques baleiniers dans la baie de Baffin.

Le 29 mai 1831, on abandonna en effet *la Victoire*, après avoir cloué le pavillon au grand mât et bu en son nom un dernier verre de grog. On se mit en marche vers le cap Garry, en traînant les provisions et les effets sur la neige. Ce fut une rude fatigue pour des hommes depuis long-temps réduits à la demi-ration, et la plupart malades ou brisés par le découragement. On atteignit cependant *la Furie* naufragée le 1er juillet; grâces à Dieu, on y trouva les provisions intactes et les embarcations en état d'être réparées et de servir. Au 1er août, on prit la mer, chaque chaloupe étant montée par trois hommes et un officier. Mais un nouveau désappointement attendait les voyageurs, qui, après avoir conduit les barques au nord à une trentaine de milles, trouvèrent dans des champs de glace compacte une barrière infranchissable; il fallut laisser les chaloupes sur le rivage, et revenir prendre quartier d'hiver à la Pointe Furie, où il y avait assez de provision pour pouvoir, en se restreignant au strict nécessaire, passer encore une année.

Voici donc le quatrième hiver qui recommence, et ces infortunés ne perdent pas entièrement courage; ils passent même assez gaiement les fêtes de la Noël, à se régaler de quelques renards; mais il n'y avait plus de liqueurs spiritueuses, et le peu de conserves qui restaient devaient être réservées pour le prochain voyage des chaloupes en 1832. Le 22 janvier, le charpentier Thomas succomba au scorbut; le sol était si dur qu'on eut la plus grande peine à lui creuser une fosse; c'était le second homme qui fût mort depuis le commencement de l'expédition. Il avait 48 ans et était tout-à-fait usé, comme l'est généralement à cet âge un marin qui a beaucoup servi.

Au mois de juillet 1832, on quitta de nouveau la Pointe Furie, et on se mit en marche vers le nord, où l'on retrouva les embarcations en bon état; on attendit long-temps, dans une anxiété impossible à décrire, l'ouverture des champs de glace qui, l'année précédente, étaient demeurés compactes. Cet événement désiré arriva enfin le 14 août; les hommes, transportés de joie, eurent bientôt coupé la glace qui obstruait encore le rivage, et le 15, à huit heures du matin, ils se trouvaient pour la quatrième fois sous voiles. Ils admiraient comme un miracle ces masses solides converties tout-à-coup en eaux navigables; à peine pouvaient-ils y croire, et pour ceux qui s'assoupissaient le moment du réveil était suivi d'un mouvement d'étonnement et de joie imprévue.

Le 26 août, on avait traversé le détroit de Barrow, et l'on était campé à terre sur la côte du détroit de Lancastre. Il était quatre heures du matin; tout le monde dormait, lorsque David Wood, qui était en vigie, aperçut une voile; on lance les barques à la mer; il fait calme; le navire ne marche pas, on a l'espoir de l'atteindre; mais hélas! une brise l'entraîne au sud-est.

Vers dix heures, un autre navire apparaît; il est en panne; on se croit aperçu; non! il se couvre bientôt de voiles et s'éloigne rapidement.

Jamais, dit Ross, nous n'avions passé un aussi cruel moment. — Heureusement il survint un calme, et l'on avança tellement, qu'à onze heures un des navires mit en panne, et descendit à la mer une chaloupe, qui fut bientôt bord à bord avec celle du capitaine Ross. — Vous avez sans doute perdu votre bâtiment? dit l'officier. — Vous ne vous trompez pas, répondit Ross; pouvez-vous nous recevoir à bord du vôtre; quel est-il? — C'est *l'Isabelle* de Hull, commandé en 1818 par John Ross, lors de son premier voyage dans ces mers-ci. — Mais c'est moi-même qui suis John Ross, et ces hommes sont l'équipage de *la Victoire*. — Vous moquez-vous de nous? reprend brusquement l'officier, il y a deux ans que Ross est mort.

Il ne fut pas difficile cependant de convaincre ce marin que les malheureux qu'il avait devant lui, pâles, décharnés, à longue barbe, couverts de sales fragmens de peaux de bêtes, étaient bien l'ancien équipage de *la Victoire*. Il retourna sur-le-champ prévenir le commandant de *l'Isabelle*; et lorsque les embarcations de Ross approchèrent, tout l'équipage du baleinier, monté sur les haubans, les salua de trois acclamations.

Il est inutile de peindre la scène de joie et de confusion qui eut lieu sur le navire, ni les soins dont on entoura les nouveaux venus. La nuit amena enfin le repos et les pensées sérieuses; et j'aime à croire, ajoute le capitaine Ross, que pas un de nous n'oublia de rendre des actions de grâces à l'intervention du ciel, qui, des bords d'une tombe prête à s'ouvrir pour nous, venait de nous rendre à la vie, à nos amis, au monde civilisé.

AMÉLIORATION DU RÉGIME HYPOTHÉCAIRE.

La question du remboursement des rentes sur l'État était dernièrement à l'ordre du jour, tous les esprits en sont encore préoccupés; déjà lorsque cette mesure était en discussion, un grand nombre de rentiers songeaient aux moyens d'assurer un placement avantageux aux fonds qui pouvaient leur être rendus.

Le placement sur hypothèque, et l'achat de propriétés immobilières, sont regardés comme les moyens les plus sûrs de faire fructifier les capitaux. Beaucoup de personnes ne veulent pas engager leur argent dans l'industrie : les chances périlleuses du commerce, et l'imperfection des lois qui régissent les sociétés commerciales ne sont pas du goût de tous les capitalistes : or la prudence est surtout le caractère de la classe des capitalistes dont nous parlons. Les rentiers préfèrent donc généralement à tout autre emploi de leurs fonds le placement sur hypothèque, ou l'acquisition d'immeubles. Lorsque les rentes seront remboursées, on peut prédire que la plupart chercheront dans ces deux modes l'emploi lucratif de leurs fonds : c'est, à ce qu'il nous semble, une raison nouvelle pour déterminer l'administration à la révision la plus prompte possible du régime hypothécaire : car on s'abuse assez généralement sur les avantages qu'il présente. Lorsqu'on a prêté une somme sur hypothèque, ou lorsqu'on a employé ses capitaux à l'achat d'un immeuble, on croit s'être garanti contre toutes les chances du sort; mais malheureusement les vices inhérens au régime hypothécaire actuel ont assez souvent démenti la sécurité des prêteurs et des acquéreurs. En signalant quelques uns de ces vices, nous n'avons, certes, pas l'intention de jeter l'alarme parmi tant de personnes intéressées : nous voulons seulement, tout en éclairant l'opinion publique, exciter la sollicitude du législateur sur ces réformes désirées.

Nous ne parlons pas d'abord de l'oubli assez fréquent de certaines formalités minutieuses exigées par la loi, oubli qui, plus d'une fois, a occasionné des nullités, et par suite des

pertes énormes de la part des prêteurs ou acquéreurs. Quelque longues et minutieuses que soient ces formalités, elles ont pour but de consacrer les droits des parties : celui qui les omet ne doit s'en prendre qu'à sa négligence de la perte qu'il éprouve. Mais ces formalités qui protégent les intérêts des prêteurs et généralement de tous ceux qui peuvent avoir action sur les biens d'un tiers sont-elles suffisantes? Lorsqu'un créancier hypothécaire fait inscrire sa créance au bureau du conservateur des hypothèques avec toutes les formalités voulues, lorsque la date de son inscription lui assure le premier rang parmi les créances successives qui peuvent venir grever l'immeuble, n'a-t-il plus rien à craindre pour la garantie de ses droits, est-il assuré du paiement de sa créance? Lorsque l'acquéreur d'un immeuble aura également rempli toutes les conditions imposées par la loi pour devenir propriétaire de son acquisition, n'a-t-il pas à craindre de voir sortir de ses mains l'immeuble aliéné à son profit?

Si ces questions étaient résolues d'une manière concluante en faveur du prêteur et de l'acquéreur, le placement de fonds sur hypothèques et l'acquisition de propriétés immobilières, loin de présenter des dangers, seraient les deux moyens les plus sûrs de faire emploi de ses capitaux.

Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi.

Malgré la publicité de l'inscription des créances qui grèvent une propriété immobilière, il est souvent impossible au prêteur ou à l'acquéreur de savoir quel est l'état véritable de cette propriété. Les hypothèques *légales* (celles que la loi confère de droit), n'étant pas soumises aux formalités de l'inscription, il leur deviendra difficile de s'assurer si l'immeuble n'est pas grevé de ces hypothèques qui priment toutes les autres dont l'inscription est exigée. Leurs droits se trouveront nécessairement fort compromis et souvent même annulés. Leur prudence même et tous leurs soins pour arriver à connaître s'il existe des hypothèques *légales* seront en pure perte, s'ils ont affaire à des gens de mauvaise foi.

Citons un exemple :

Deux époux avaient fait deux contrats de mariage : dans l'un ils avaient stipulé le *régime de la communauté*, qui confond les biens de la femme avec ceux du mari et en permet l'aliénation : dans l'autre le *régime dotal* le plus rigoureux, régime qui ne comporte pas la faculté d'aliéner les biens de la femme. Lorsqu'ils empruntaient ils produisaient le contrat stipulant la communauté, et après avoir touché les fonds provenant des emprunts ils en demandaient la nullité en vertu du contrat stipulant le régime dotal.

De pareils traits sont rares, objectera-t-on? mais la loi ne doit autant que possible rien laisser à la fraude, et il faut le dire, la mauvaise foi peut facilement faire brèche au système hypothécaire actuel. Ainsi, autre exemple : Deux époux empruntent ou vendent en disant qu'ils sont mariés sans contrat, par conséquent sous le régime de la communauté, et ils font déclarer la nullité de ces ventes ou emprunts en produisant un contrat stipulant le régime dotal.

D'un autre côté les contrats de vente d'immeubles et en général tous ceux qui peuvent modifier le droit de propriété dans les mains des possesseurs actuels n'étant pas soumis à une inscription publique qui informe directement chaque intéressé, il arrive que le prêteur ou l'acquéreur est privé du moyen de connaître la véritable situation de celui qui vend ou emprunte. Aussi voit-on des acquéreurs qui achètent des propriétés déjà vendues à d'autres; des vendeurs qui donnent sciemment ou même à leur insu, pour une propriété libre de toute charge, une propriété déjà grevée d'usufruit ou de servitude, d'un douaire ou d'hypothèques légales.

Et ce ne sont pas les seuls dangers qui peuvent menacer les intérêts du prêteur ou de l'acquéreur.

Les mineurs et les interdits, comme on sait, n'ont pas capacité de vendre : les biens des femmes ne sont pas aliénables même du consentement des deux époux sous le *régime dotal*; les tuteurs sont responsables de leur gestion sur leurs biens. Comment celui qui prête ou achète pourra-t-il connaître d'une manière certaine si les personnes avec lesquelles il contracte ne sont pas dans cette catégorie? Comment s'assurer encore lorsqu'il contracte avec un héritier, s'il n'y a pas plusieurs autres héritiers dont la participation aurait été nécessaire pour valider le contrat?

Ces cas peuvent se représenter assez fréquemment; alors quelle est la sécurité du prêt sur hypothèque et de l'acquisition de propriétés immobilières?

Se croira-t-on à l'abri en se rendant acquéreur d'immeubles vendus en justice : on regarde en effet assez généralement ces ventes comme présentant toute assurance; et c'est là, encore, une erreur trop malheureusement accréditée : de pareilles ventes ont souvent trompé les acquéreurs dans leurs légitimes espérances. D'abord la remise des titres de propriétés est souvent impossible; parce qu'on ne peut se les procurer par suite de la mauvaise volonté de la personne expropriée : ensuite l'adjudication en justice ne transmet à celui qui se porte acquéreur que les droits de celui sur lequel la vente est poursuivie; si ces droits sont nuls, ou litigieux, ou grevés de servitudes ignorées du genre de celles dont nous venons de parler, l'acquéreur ne trouve pas dans ce mode d'acquisition une plus grande sûreté.

Nous pourrions encore multiplier les cas qui prouvent l'imperfection du système hypothécaire actuel, et les exemples ne nous manqueraient pas à l'appui. Les recueils de jurisprudence contiennent à ce sujet une foule d'arrêts plus ou moins contradictoires, car les magistrats sont souvent embarrassés, devant le silence ou les restrictions de la loi, pour décider les nombreuses questions qui leur sont présentées. D'un autre côté les notaires déclarés responsables par les tribunaux hésitent à faire des placemens hypothécaires. La confiance se détruit : les prêteurs ne veulent souvent contracter qu'avec les personnes dont les immeubles sont situés dans le ressort de la Cour royale où se trouve leur domicile; les capitaux au lieu de refluer vers l'agriculture s'en écartent : et c'est là, comme on le pense bien, un grand mal pour l'agriculture qui a si besoin d'être encouragée.

Tous les bons esprits se sont émus depuis long-temps de cette position précaire. Dès 1826, M. Casimir Périer avait proposé un prix de 3 000 francs pour le meilleur ouvrage sur la réforme hypothécaire; mais le changement des affaires publiques a détourné de ce but honorable. Cependant depuis quelques années on est revenu vers ce projet si nécessaire à la prospérité du pays : la réforme du régime hypothécaire en Angleterre a rappelé l'attention de nos jurisconsultes. Plusieurs ouvrages ont été publiés : on trouve beaucoup de vues critiques dans celui de M. Decourdemanche, avocat à la Cour royale de Paris, *sur les dangers de prêter sur hypothèque*. Plusieurs comités se sont organisés; et l'on compte parmi leurs membres des employés supérieurs de l'administration.

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE,

PAR ACHILLE DEVÉRIA.

Ce n'est pas un art à dédaigner que celui du dessinateur qui applique son talent à illustrer la publication des chefs-d'œuvre littéraires, à rendre visibles et mouvantes les scènes les plus pathétiques, les situations les plus originales du drame, de la comédie ou du roman; à faire, en quelque sorte, concourir et lutter d'inspiration, de verve et d'exécution les deux arts, celui de la poésie et celui du dessin. La peinture de tableaux a été précédée, dans l'ère moderne, par un art dont l'emploi correspond aux gravures de nos éditions pittoresques, nous voulons parler de l'art de l'enluminure des manuscrits du moyen-âge. C'était l'occupation des pieux peintres des cloîtres de représenter sur des feuilles de vélin, avec un peu d'or et de couleur, toutes les merveilles de la Bible, les personnages et les drames de



(L'Assomption de la Vierge, *fac simile* d'un dessin de M. Achille Déveria.)

l'Evangile, des légendes sacrées, les exploits des héros des chroniques : « C'est seulement, a écrit M. Vitet, sur le » parchemin de ces missels et de ces psautiers coloriés au » fond des cloîtres qu'il faut chercher les tableaux des » douzième, treizième et quatorzième siècles; l'imagination » riche et hardie qui brille souvent dans les encadremens

» fantastiques de ces tableaux, un dessin naïf et quelquefois piquant, une représentation fidèle des usages et des » costumes du temps, enfin d'admirables couleurs préparées, fondues et fixées merveilleusement : en voilà sans » doute assez pour faire de cette branche de l'art un objet » d'étude du plus haut intérêt. »

Ces curieux manuscrits enluminés des douzième, treizième et quatorzième siècles étaient les éditions pittoresques du temps, éditions qui ont pu être multipliées par l'invention de la gravure sur cuivre, sur acier et sur bois. De nos jours, MM. Achille Deveria et Johannot ont fait avec leurs vignettes gravées, pour nos chefs-d'œuvre littéraires, ce qu'exécutaient avec l'enluminure les obscurs peintres des cloîtres du moyen âge. C'est ainsi qu'ils ont illustré et popularisé Molière, Rousseau, Byron, Walter Scott, Chateaubriand, etc. Mais il ne se présente pas tous les jours de semblables génies qui puissent inspirer l'imagination de nos dessinateurs; force est donc, quand ceux-ci ont épuisé les trésors de cette glorieuse association, de voler de leurs propres ailes, de s'élancer, seuls, dans la carrière de leur art, de s'abandonner à leur inspiration naturelle, et là se montrent les véritables talens, ceux qui n'ont pas exploité la vignette seulement comme une industrie profitable, et qui possèdent en eux des ressources variées et fécondes. Cette épreuve, si heureusement tentée par Charlet et les frères Johannot, a réussi également à M. Achille Deveria, qui certes peut s'écrier : «*Et moi aussi je suis peintre !*»

Son tableau de l'*Assomption de la Vierge* dont il a bien voulu nous donner un *fac simile*, fidèlement reproduit par notre gravure, a été exposé au dernier Salon. Il est aujourd'hui dans l'église Saint Léonard de Fougères, en Bretagne. Fougères possédait déjà quatre tableaux d'Eugène Devéria, l'un de nos jeunes peintres les plus distingués, et frère de M. Achille Devéria.

Ce qui distingue éminemment cette *Assomption de la Vierge*, c'est l'arrangement plein de goût et de grâce des personnages; les anges sont harmonieusement entrelacés, de manière à former cette charmante corbeille qui porte au ciel cette pure et suave fleur de beauté. L'expression des têtes de ces anges est ravissante d'extase et de joie enfantines; il n'y a que pureté, chasteté et simplicité toutes virginales dans l'attitude et le vêtement de la mère du Christ.

DE L'ARGENT.

(Cet article est emprunté à la *Minéralogie des gens du monde*.

L'auteur de cet ouvrage est M. Jean Reynaud, ingénieur des mines, directeur de l'*Encyclopédie nouvelle*, notre ami et notre collaborateur. Parmi les articles que lui doivent les trois premiers volumes du *Magasin pittoresque*, il nous suffira de citer ceux relatifs aux mines et à leur exploitation, aux races d'animaux perdues, aux fossiles, aux soulèvemens et aux changemens de forme des continens, à la description de la Corse, etc.

Cette année seule lui doit les articles suivans : Action destructive de l'Océan, pag. 43; — les Animaux dans la lune, 82; — Abaissement de la côte occidentale du Groënland, 107; — sur la Terre végétale, 157; — Pistes des animaux fossiles, 284; — Désert d'Aleria, 314; — Poëmes du moyen âge, 334; — Un champ de bataille sous Louis XIV, 340; — De la Liberté de la mer, 346. — Les Pandours, 362. —Glacier enseveli sous la lave, 386, etc.)

La beauté de l'argent et son inaltérabilité l'ont fait rechercher de tout temps comme un métal précieux. Malheureusement il est fort difficile de se le procurer, l'exploitation et le traitement de ses minerais demandant en général beaucoup de peine, ce qui devient cause de sa grande valeur. Il n'y a que les maisons riches qui puissent l'appliquer communément au service domestique : on le remplace ailleurs, soit par le cuivre, soit par l'étain, soit par la poterie. Il serait tout-à-fait déraisonnable de s'imaginer que c'est à cause de sa rareté qu'on en fait si peu d'usage dans l'attirail de nos sociétés; ce n'est point parce qu'il est rare qu'il est cher, c'est au contraire parce qu'il est cher qu'il est rare. Puisqu'il en existe des mines, il est évident que rien n'empêcherait d'en tirer annuellement du sein de ces mines une quantité vingt fois plus considérable, si la consommation réclamait cet accroissement dans la production. Mais au prix où se trouve ce métal, le besoin qu'on en éprouve fait qu'on n'en demande chaque année qu'une quantité déterminée; si donc on en extrayait inopinément davantage, le surplus demeurerait dans les magasins, ou si l'on voulait s'en défaire il faudrait l'offrir à meilleur marché, de sorte qu'il ne payerait plus les frais de son exploitation; ce redoublement de production serait donc un fort mauvais calcul. Le prix de l'argent est la représentation exacte du travail que l'on a dû exécuter pour l'obtenir; il en est de même, dans l'état régulier du commerce, de toutes les marchandises du monde : c'est toujours de la sueur humaine plus ou moins condensée. Pour trouver une égalité de prix entre toutes les marchandises, il ne faut pas comparer leur poids, mais le poids des sueurs qu'elles ont coûtées. Ainsi aujourd'hui une livre d'argent vaut mille livres de blé; ce qui signifie que l'extraction d'une livre d'argent du sein de la terre demande autant de temps et de fatigue que la récolte de mille livres de blé. Si l'on trouvait un procédé qui simplifiât l'exploitation des minerais d'argent ou leur traitement, l'agriculture restant en même temps stationnaire, mille livres de blé ne pourraient plus être équilibrées que par une plus forte somme d'argent, la valeur du blé nous semblerait donc avoir augmenté à cause de notre habitude de considérer celle de l'argent comme fixe, tandis que ce serait en réalité cette dernière qui aurait diminué. Il ne serait pas impossible qu'un pareil changement se produisît, et que le prix apparent du blé ne devînt un jour ou l'autre beaucoup plus grand; ce renchérissement devrait être béni, car il attesterait l'augmentation de la richesse métallique de l'espèce humaine. Il y a trois siècles que la découverte de l'Amérique, en donnant à l'Europe des mines plus faciles à exploiter et des minerais plus riches, a déterminé un phénomène de cette nature bien frappant : l'argent, par suite de cette découverte, a presque subitement perdu les cinq sixièmes de sa valeur; depuis la plus haute antiquité cette valeur était demeurée à peu près invariable, une livre de métal répondant constamment à environ six mille livres de blé.

Ces mêmes considérations font concevoir que le perfectionnement de l'agriculture tend à produire un phénomène inverse. Il en résulte aussi que ce serait se méprendre étrangement que de croire, comme on le fait souvent, qu'une mine d'argent ou d'or (car ce que nous disons de l'argent s'applique également à l'or) soit toujours un trésor pour celui qui la trouve : il faudrait pour cela que la mine fût une espèce de cave toute gorgée de lingots, ce qui ne se voit guère. Voici une mesure bien simple pour la valeur des mines d'argent : si le minerai est tellement riche et tellement massif qu'on en puisse extraire l'argent à meilleur marché que de la plupart des autres mines, la mine est véritablement un trésor; si le minerai est dans l'état moyen, la mine revient précisément à un champ capable d'employer le même nombre de bras qu'elle; si enfin le minerai est trop pauvre et trop disséminé, la mine est sans aucune valeur, car il est évident que les mineurs auront toujours bien plus de profit à labourer la surface de la terre pour en tirer du blé, que le fond de leur mine pour en tirer de l'argent. La condition pour qu'une mine d'argent ait quelque utilité aujourd'hui est donc bien facile à exprimer, c'est que le travail à faire pour en extraire une livre d'argent ne soit pas plus considérable que celui qui répond à mille livres de blé. Aussi existe-t-il un

grand nombre de mines d'argent que l'on connait et que personne n'exploite, et un grand nombre d'autres qui ont été exploitées anciennement et qui sont abandonnées aujourd'hui. Il y en a bien peu qui vaillent une mine de houille.

La grande valeur de l'argent et son inaltérabilité le rendent parfaitement propre à servir de matière courante pour les échanges, c'est-à-dire de monnaie. Sa cherté devient un avantage, puisqu'elle est cause qu'il suffit d'une pièce fort légère pour représenter toute la masse des objets nécessaires à notre existence quotidienne. Son inaltérabilité fait que l'on peut le conserver, tant que l'on veut, sans être exposé à lui voir éprouver aucun dommage, soit par l'air, soit par le temps; la rouille ne le ronge point, et la vétusté ne le gâte pas. Le fer, ce métal si dur, cède promptement à l'influence destructive de l'humidité; mais l'argent garde sa qualité de métal, et tandis que les lances et les cuirasses enfouies dans la terre ne sont plus qu'un oxide fragile, les pièces d'argent que l'antiquité y a laissées sont encore aussi fraîches que si elles étaient sorties d'hier seulement des mains du monnayeur. La dureté de l'argent lui donne un autre genre d'inaltérabilité, c'est-à-dire qu'il ne s'use point, ou du moins presque point par les frottemens nombreux qu'il endure dans la circulation. Il n'est cependant pas tellement dur, que l'effet de ces frottemens ne se fasse sentir à la longue, ainsi que l'attestent les empreintes à demi effacées de toutes les monnaies qui ont quarante ou cinquante ans de service. Il y a là pour la richesse monetaire une cause permanente de diminution, et chaque annee une quantité notable d'argent sort ainsi de notre bourse, et se dissipe en une poussière impalpable et qu'on ne retrouve plus. Mais si notre monnaie était de plomb, sa détérioration serait bien plus rapide. Enfin une dernière circonstance, et qui sous le rapport de l'économie politique donne à l'argent le même caractère de fixité que les précédentes, c'est que les travaux nécessaires à sa production sont d'une nature tellement constante, qu'à moins de quelque revolution considérable, telle que l'a été la découverte de l'Amerique, sa valeur ne saurait varier d'une annee à l'autre d'une quantité notable. Des richesses réalisées en argent peuvent donc être considerées comme assurées, tandis que si on les realisait en fer, ou en quelque autre production des arts encore plus exposee aux chances de la hausse ou de la baisse, on devrait les considérer au contraire comme un fonds flottant et incertain.

Ces avantages sont cause que les hommes se sont accordés, comme d'instinct, dans toutes les parties du monde, à choisir l'argent pour substance monetaire. On l'aime à peu pres egalement partout, et ce goût universel que l'on a pour lui, présente quelque chose d'admirable, puisqu'il permet aux hommes de transporter leur richesse sous cette forme, en tel endroit qu'ils le desirent, sans qu'elle soit sensiblement amoindrie par le deplacement. Une mesure commune à tout le genre humain, est un assez grand élement de civilisation pour meriter la bénédiction de tous les gens sages. Les operations du change sont fondees sur les variations qu'éprouve l'argent monnayé d'une place à l'autre; mais ces variations, qui portent principalement sur la partie de la valeur relative au monnayage, sont toujours extrêmement légères: le cours du métal brut est à peu près fixe dans tous les pays civilisés.

Il est certain que l'on produit chaque année beaucoup plus d'argent que l'on n'en use; de sorte que la quantité d'argent qui existe entre les mains de l'espèce humaine augmente assez rapidement d'année en année : le fonds de la richesse publique est donc dans une progression constante sous ce rapport.

CAUSE DE LA CONQUÊTE D'ALGER.

A quoi tient la durée des choses d'ici-bas! Si l'on en croit les on dit, ce grand événement tirerait son origine d'une bien petite cause. Voici, à ce sujet, l'anecdote que racontent à Alger les habitans du pays. Un jour, il y a bien longtemps déjà, car c'était sous le règne de Napoléon, le bey de Tunis avait dans son harem une favorite à laquelle il voulut faire présent d'un beau et riche sarmah tel que femme de bey n'en avait point encore vu! Le sarmah est une coiffure de forme longue qui ressemble au hennin qu'anciennement les femmes portaient en France, ou, si l'on veut, au bonnet des Cauchoises, avec cette difference que le sarmah est en métal d'or, d'argent, ou de cuivre, découpé en filigrane.

A cet effet, le dey s'adressa à un juif pour le confectionner. Celui-ci se chargea de la commande. Néanmoins, comme il ne se croyait pas assez de talent pour faire le chef-d'œuvre qu'on lui demandait, il eut recours à un confrère de Paris, qui, lui-même, proposa le travail à un orfevre de Versailles. Ce dernier l'exécuta moyennant douze mille francs. Ce sarmah, qui était de l'or le plus pur, tres artistement découpé à jour, et orné de pierres précieuses, parvint enfin à Alger, d'où il fut expédié à Tunis au prix de 50 000 francs. Le bey le trouva fort beau, et n'en contesta pas la valeur; mais comme alors il était gêné dans ses finances, il prit des arrangemens avec le juif d'Alger, lui donna en paiement une certaine quantité de blé, ajoutant un permis pour en exporter de Tunis, sans droits, une autre portion. Précisément à cette époque, il y avait disette sur les côtes de Provence; les troupes qui s'y trouvaient manquant de blé, le juif vendit le sien aux fournisseurs de nos armées, et sut si bien profiter des circonstances qu'il devint creancier du gouvernement français pour une somme excedant un million!

Certes, jusque là, il avait fait avec le bey de Tunis un brillant marché; mais l'inconstante fortune l'abandonna. La Restauration vint, et sa créance fut méconnue. Cependant, persévérant comme le sont tous les Israélites, il parvint à intéresser le dey d'Alger en sa faveur. Par son intermédiaire, des réclamations énergiques furent faites auprès de M. Deval, notre consul general. Ce dernier promit d'en référer à son gouvernement, et de faire connaître le plus tôt possible la reponse qu'il en aurait obtenue.

Vers l'annee 1829, à l'occasion des fêtes du Ramadan ou du Baïram, tous les consuls résidant à Alger furent admis à presenter leurs hommages au dey, qui demanda alors à M. Deval la reponse qu'il avait promise, se plaignant des lenteurs apportées par les ministres de Charles X à la solution des affaires de son sujet.

Le consul fit quelques objections contre l'opportunité de la demande du juif, et comme il ne se servit pas de son interprète, soit que, ne connaissant pas assez bien la valeur des mots arabes, il eût employé des expressions peu révérencieuses, soit que la décision des ministres du roi de France qu'il faisait connaître eût courroucé sa hautesse, il en résulta pour notre représentant un coup d'eventail appliqué plus ou moins fort par le dey. Cette insulte meritant une réparation éclatante, le gouvernement improvisa l'expédition d'Alger.

Le 5 juillet 1830 le drapeau français flottait sur la Kasbah!

L'honneur de la France avait été vengé!

La piraterie était aneantie dans la Mediterranée!

Quant à la créance du juif, on ne dit point ce qu'elle est devenue.

Une adroite culture sait augmenter les forces de notre âme; elle l'empêche de se dissiper par une agitation frivole, de s'épuiser par une ardeur imprudente, de s'évaporer par une vaine subtilité. Le feu qui, dispersé et répandu hors de sa sphère, n'avait pas même de chaleur sensible, renfermé

dans son centre et réuni comme en un point, dévore et consume en un moment tout ce qui s'offre à son activité.

D'AGUESSEAU, *Disc. sur la nécessité de la science*

MOEURS DES ANCIENS ROMAINS. — POMPEI.

(Voyez Mosaïque découverte en 1831; — Théâtre; acteurs; scènes dramatiques; masques; — Caricatures, combats de bestiaires et de gladiateurs; — Cuisine, et ustensiles de cuisine; — Bas-reliefs funéraires; — un Repas de famille, vases; — Objets de toilette, — 1835, pag. 41, 265, 300, 332, 340, 373, 405. — Tablettes, écritoires, plumes et stylets; — Enseignes de boutique; — Peintures diverses; — Musiciens; — Portes des maisons, — 1836, pag. 52, 92, 124, 296).

LE VIN, LES AMPHORES LES CAVES.

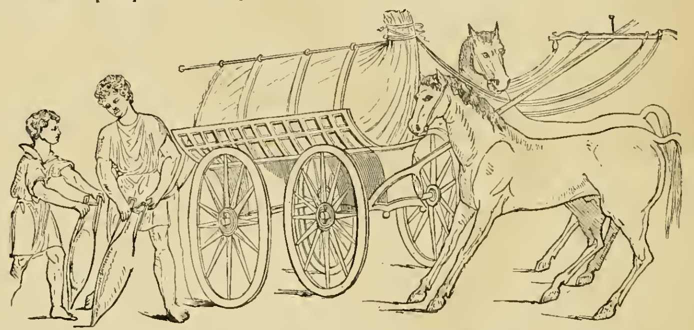
Dans une boutique de marchand de vin (*thermopolium*), à Pompéi, près de la *maison du questeur*, il existe une peinture curieuse et instructive que notre gravure reproduit. Cette peinture représente la manière dont les Romains transportaient le vin et remplissaient les amphores. C'était dans une vaste peau fixée sur une voiture que le vin était contenu : deux ouvertures étaient pratiquées à cette espèce d'outre, l'une pour la remplir, l'autre pour la vider. On remarque avec intérêt les détails qui indiquent comment les chevaux étaient attelés. La barre transversale que l'on voit à l'extrémité du brancard rappelle le joug qui est en usage pour nos chariots conduits par des bœufs.

Les amphores se terminaient en pointe à leur extrémité inferieure, afin qu'il fût possible de les enfoncer en terre et de les maintenir droites. Souvent elles portaient des étiquettes qui désignaient l'année et le lieu où le vin avait été récolté.

Nous avons déjà publié (1835, pag. 301) un fragment de Mazois sur les caves romaines (*cellæ vinariæ*), sur les précautions extrêmes de leurs propriétaires, et sur le nombre extraordinaire d'amphores et de qualités diverses de vin qu'y rassemblaient quelques uns des plus riches citoyens. Nous ajouterons d'autres renseignemens empruntés à M. Quatremère de Quincy.

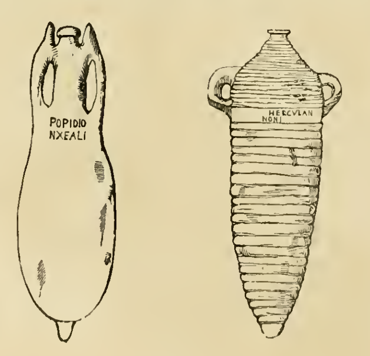
On a découvert dans Herculanum une cave, autour de laquelle plusieurs tonneaux de terre étaient rangés et maçonnés dans le mur; ce qui prouve que les anciens avaient une manière de faire leur vin différente de la nôtre.

Une des caves de Pompéi a de largeur huit palmes romains (le palme romain est de huit pouces trois lignes



Transport du vin chez les Romains. peinture dans un thermopolium, à Pompéi.)

et demie); elle est divisée par une voûte plate en deux espaces, l'un supérieur, l'autre inférieur. La voûte qui couvre l'espace supérieur est plein-cintre, comme à l'ordinaire, et chacun des espaces n'a que la hauteur d'un



Amphores.

homme. Le vin s'est trouvé comme pétrifié dans un des vases de cette cave, et d'une couleur brune foncée; ce qui a donné lieu de croire que cette espèce de construction avait été établie pour enfumer le vin, selon l'usage ordinaire des anciens, afin de le purifier et de le faire mûrir plus promptement. Cependant Winkelmann n'est pas de cet avis, et, selon lui, l'espace inférieur de la cave semble contredire cette opinion. On montre, dans le cabinet de Pompéi, ce vin devenu un corps tout-à-fait solide.

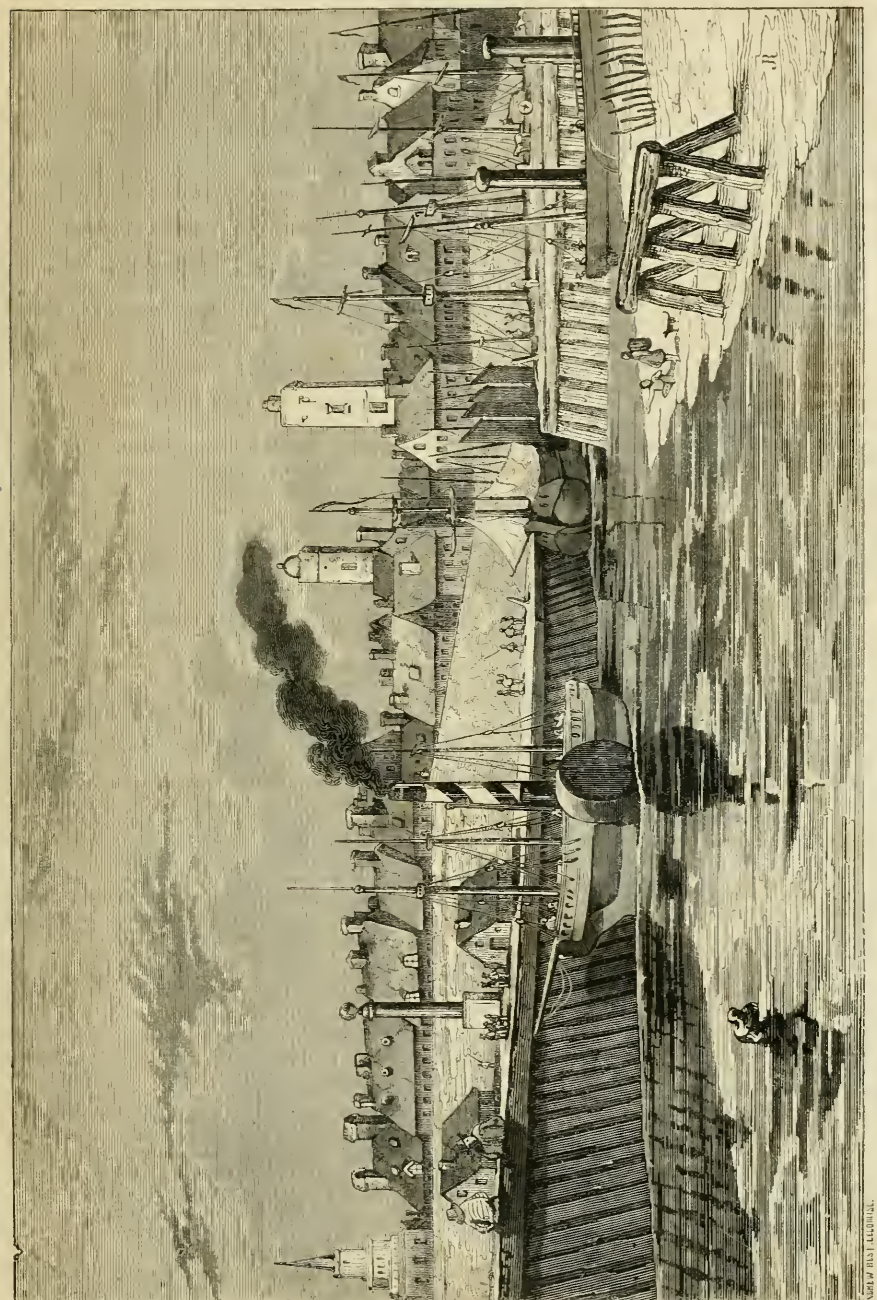
Sur Duns Scot ou le Docteur Subtil (voyez page 304). — En rapportant les traditions populaires relatives à ce philosophe, nous n'avons pas assez insisté sur ce qu'il y a eu de mérite réel et d'utilité dans ses travaux. Le passage suivant, extrait de Tennemam, complétera notre article :

« L'opposition célèbre de Jean Duns à la doctrine de saint Thomas d'Aquin engagea souvent cet habile raisonneur dans de vaines distinctions, mais il joignait habituellement à ses disputes dialectiques une intention sérieuse de pénétrer jusqu'aux fondemens de la vérité. Il chercha un principe de certitude et de connaissance, soit rationnelle, soit sensible, et s'appliqua à démontrer la vérité et la nécessité de la révélation divine... Il fut le chef d'une école, celle des *scotistes*, qui se distingua par un esprit de subtilité, et qui fut constamment en dispute avec les *thomistes* (disciples de saint Thomas). »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, 30.

CALAIS.



(Vue du port et de la ville de Calais, département du Pas-de-Calais.)

Calais est un de nos boulevards importans dans le Nord ; cette place forte, défendue d'un côté par la mer, de l'autre par des terres basses, marécageuses, faciles à inonder, n'est attaquable que sur une avenue de 200 mètres de large, balayée

par les feux à revers de canons inaccessibles à l'ennemi.

Dans le temps present, le trait caractéristique de Calais, c'est d'être la porte par laquelle on sort de France pour entrer en Angleterre; c'est de faire en quelque sorte partie de ce dernier royaume : dire qu'on va prendre la poste et partir pour Calais, c'est presque annoncer qu'on va visiter Londres. — Dans le temps passé, au contraire, le trait qui distingue Calais des autres villes de France, c'est le siége obstiné qu'elle a soutenu avec gloire contre ces mêmes Anglais sur lesquels aujourd'hui sa fortune est presque entièrement assise.

Il est peu de nos cités dont les annales particulières présentent un fait plus retentissant que le siége de Calais dans l'histoire générale de la France, un fait dont la gloire, adoptee par notre amour-propre, soit de la sorte détournée de ses auteurs pour en tourer d'illustration le reste de la nation. Or, n'est-il pas bien digne de réflexion que ce siege de Calais, offert à l'admiration de la jeunesse comme un exemple de vertu française, ait contribué à nourrir la vieille haine contre l'Angleterre, dans les provinces qui n'étaient pas françaises à l'epoque du siége, dans celles mêmes qui sans doute alors comptaient quelques uns de leurs guerriers parmi les assiégeans? — Il nous semble voir dans cette fusion de sentimens provinciaux, dans cette création d'un type idéal que l'on nomme *Français*, auquel on s'identifie non seulement pour l'avenir mais encore pour le passé, dont on suit avec amour le développement embryonnaire à travers les siècles, comme si l'on se sentait avoir virtuellement existé en lui dès l'origine de son apparition sur la scène du monde; il nous semble voir, disons-nous, une puissante preuve pour demontrer la force de l'association et de l'unite qui existent entre les populations diverses dont se compose aujourd'hui le peuple français.

On ne voit point, en effet, le Gascon, le Provençal, le Picard, le Bourguignon, le Lorrain, ni même le Normand et le Breton, se soulever d'indignation au récit des faits glorieux de l'histoire de France qui, cependant, témoignent parfois de la défaite de leurs pères. Aucune partie des grandes nations qui portent un nom en Europe ne nous paraît s'être élevee à ce degré d'unité et de communauté de sentimens que la France a atteint. L'Irlandais et l'Ecossais conservent leurs légendes distinctes où respire la haine, et où se conservent les traditions de luttes contre les Anglais dont le nom leur est pourtant superposé; les Italiens de Gênes et de Naples n'ont, avec les Italiens de Venise, aucune gloire commune. Il faut à l'empereur d'Autriche un sacre et des sermens particuliers pour obtenir la souveraineté de la Hongrie et de la Bohême. Les habitans de l'Ukraine, de la Finlande et de la Courlande récusent comme étrangères les annales de la Russie, avec une ardeur sans doute plus étouffee, mais de même nature que celle dont fait preuve la Pologne annexee aujourd'hui au colossal empire.

Le siége de Calais est assez connu de tout le monde pour qu'il suffise de le mentionner. On sait que les habitans chassés par Edouard furent remplaces par des Anglais. Après 210 ans, la ville fut reprise par le duc de Guise; et, par un *juste retour des choses d'ici bas*, les Anglais expulsés et expropriés cédèrent la place aux Français. — En 1595 les ligueurs prirent la citadelle d'assaut; et en 1598, le traité de Vervins remit Calais à la domination du roi de France; en 1696 les Espagnols tentèrent en vain de la reprendre; enfin le 26 septembre 1804, les Anglais bombardèrent la ville pour detruire une flotte qui s'y était réfugiée; mais ils ne brûlèrent que douze maisons, et le seul homme qu'ils tuèrent était un de leurs compatriotes.

Connaître l'homme et nous-mêmes, être attentifs à nos sentimens, rechercher et preferer toujours la voie la plus courte et la plus droite de la nature, juger de chaque chose d'après son but, voilà ce que nous apprenons dans la societé.

LESSING.

ÉPITAPHE D'UNE ANNÉE.

Lord Byron était souvent tourmenté de cette idée que sa vie n'était pas aussi active et aussi utile qu'elle aurait pu l'être. Cette illustre existence dont tant de nobles inspirations ont survecu, et passeront pour ainsi dire de siècle en siècle comme des échos de sa voix, lui semblait de peu de valeur en comparaison de celle que rêvait sa généreuse ambition. Il chercha à se dévouer pour l'affranchissement de l'Italie, mais, l'occasion lui en ayant été refusée, il alla porter ses richesses et son génie avec son sang à la cause de la Grèce. Cet ardent desir, qu'il a partagé avec tous les grands hommes, d'un but de plus en plus sérieux et élevé à poursuivre, se trahit par de melancoliques effusions dans beaucoup de pages de son poëme de Child-Harold, mais en nul endroit il n'est exprimé d'une manière plus vive et en même temps plus originale que dans le passage suivant de ses Mémoires, publiés par son ami, le poëte Thomas Moore.

Extrait des Mémoires de Lord Byron.

21 janvier 1821.

« Demain est mon jour de naissance : — c'est-à-dire,
» quand va sonner la douzième heure, à minuit. — Dans
» douze minutes, j'aurai trente-trois ans accomplis!!! —
» Je vais me coucher avec le cœur gros d'avoir vécu si long-
» temps et pour si peu de chose.

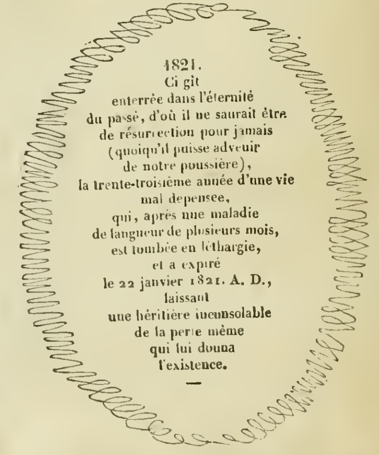
» Il y a trois minutes que minuit a sonné. — *L'horloge*
» *du château* annonce que voici le milieu de la nuit. — Et j'ai
» maintenant trente-trois ans!

Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni.

» Mais je regrette mes années moins pour ce que j'ai fait
» que pour ce que j'aurais pu faire.

Dans la poussière et la boue du chemin de la vie
Je me suis traîné jusqu'à trente-trois ans.
Que me reste-t-il de toutes ces années?
Rien, sinon trente-trois ans.

22 janvier 1821.



(Lord Byron, pendant l'année 1820, avait composé la tragédie de *Marino Faliero*, une partie du poëme de *Don Juan*, etc., etc.)

PARALLÈLE ENTRE PLUSIEURS ARCS DE TRIOMPHE ANTIQUES ET MODERNES.

ARCS ANTIQUES.

(Voyez 1835, pag. 32.)

Arc de Trajan à Bénévent. — Cet arc est situé sur la voie Appia; les bas-reliefs dont il est décoré sont tous relatifs à la vie de Trajan.

La ressemblance de ce monument avec l'arc de Titus à Rome, dont il est probablement une imitation, est frappante. Il est construit en marbre grec et parfaitement conservé, à l'exception des bronzes qui devaient nécessairement compléter son ensemble. Aujourd'hui il sert de porte à la ville de Bénévent, appelée autrefois *Malventum*. Quoique située dans les États du roi de Naples, entre Capoue et Brindes, cette ville dépend des États de l'Église.

Arc de Constantin à Rome. — Élevé à Rome, entre le mont Palatin et l'amphithéâtre Flavien sur la voie triomphale; cet arc fut dédié par le sénat et le peuple romain à Constantin-le-Grand, principalement en honneur de la victoire qu'il remporta sur Maxence.

Dans l'état de décadence où étaient tombés les arts à cette époque, on ne put pas trouver d'artistes capables de coopérer à la décoration d'un monument de ce genre, et on profita des débris d'un arc de Trajan pour construire celui de Constantin. Les huit colonnes de jaune antique, leur entablement, les huit bas-reliefs de l'attique, les huit médaillons, ainsi que les huit statues d'esclaves en marbre violet placés au-dessus des colonnes, appartiennent au règne de Trajan; les autres parties du monument sont exécutées avec une imperfection qui prouve l'état de barbarie du goût aux temps où le christianisme commença à triompher.

Cet arc était aussi revêtu de bronzes et de porphyre, et malgré le peu d'harmonie qu'on remarque dans ses détails, son ensemble ne manque pas de grandeur et de magnificence.

Arc antique d'Orange. — Cet arc est situé hors la ville, sur la route d'Orange à Lyon; certaines parties en étaient assez bien conservées; mais il y en avait d'autres dans un tel état de ruine qu'une restauration complète était devenue urgente; elle fut entreprise et exécutée avec un rare bonheur par M. Caristie, architecte. On a employé dans cette restauration des pierres extraites des mêmes carrières que celles qui avaient servi à la construction primitive; on a judicieusement laissé en masse les parties modernes, de manière qu'elles ne puissent être confondues avec celles qui sont réellement antiques, et qu'on s'est attaché à consolider sans les altérer en rien.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'époque de l'érection de ce monument, qui ne porte aucune inscription, par exception à tous les édifices antiques de ce genre. La tradition la plus communément adoptée et qui le suppose dédié à Marius, est évidemment la moins admissible de toutes; elle n'a d'autre base que le nom de *Mario*, qu'on voit gravé sur un bouclier; et les gens de l'art, tout en admirant le bel effet de la composition riche et élégante de ce monument, reconnaissent en même temps qu'il porte dans certains détails de son architecture les signes de la décadence de l'art.

On voit parmi les trophées d'armes dont il est décoré un grand nombre d'attributs maritimes, qui indiquent que ce monument triomphal avait pour but de célébrer à la fois des victoires de terre et de mer.

(Voyez l'*Arc de Septime-Sévère à Rome,* 1835, pag. 52.)

ARCS MODERNES.

Porte Saint-Denis. — Sous le règne de Philippe-Auguste il existait déjà à Paris une porte Saint-Denis; elle était située alors entre la rue Mauconseil et celle du Petit-Lion. Sous Charles IX, elle fut reculée et placée entre les rues Neuve-Saint-Denis et Sainte-Appolline, et, plus tard enfin, sous le règne de Louis XIV, on éleva le monument que nous voyons aujourd'hui, et qui tenait alors à l'enceinte même de la ville.

Quoique ce monument soit désigné sous le nom de porte, il est bien plus naturel de le considérer comme un véritable arc de triomphe élevé en l'honneur de Louis XIV.

Ce fut Blondel, maréchal des camps et armées du roi, et maître de mathématiques du Dauphin, fils de Louis-le-Grand, qui en fut l'architecte. Cet habile mathématicien crut devoir établir entre les différentes parties de ce monument des rapports proportionnels qu'il n'est pas sans intérêt d'indiquer. L'ensemble du monument est compris dans un carré, c'est-à-dire que sa hauteur est égale à sa largeur. Le vide qui forme la largeur de l'arcade est égal aux parties pleines, c'est-à-dire que la largeur totale est divisée en trois parties égales, dont une pour l'arcade et une pour chaque pile : l'arcade a de hauteur deux fois sa largeur, et ainsi des autres parties.

Nous n'essaierons pas de rechercher jusqu'à quel point un semblable système peut contribuer à établir cette parfaite eurythmie qui fait le charme de l'architecture. Mais nous conviendrons que l'ensemble de la porte Saint-Denis possède un grand caractère d'unité et d'harmonie qui en font un des monumens les plus remarquables du siècle de Louis XIV.

La sculpture de la porte Saint-Denis fut commencée par Girardon : elle fut continuée et achevée par Michel Anguier. Quant aux inscriptions elles furent toutes composées par Blondel, qui donna lui même les sujets de tous les bas-reliefs. Il regretta amèrement d'avoir été obligé de pratiquer les petites portes dans les piédestaux, et nous apprend qu'il n'a cédé en cela qu'à l'exigence du prévôt des marchands, qui objectait la grande affluence de monde dans cette partie de la ville.

Arc de triomphe du Carrousel.

L'article 3 d'un décret impérial, en date du 26 février 1806, portait : *Il sera élevé un arc de triomphe à la gloire de nos armées, à la grande entrée de notre palais des Tuileries sur le Carrousel. Cet arc de triomphe sera élevé avant le 1er novembre; les travaux d'art seront commandés et devront être achevés et placés avant le 1er janvier 1809.* L'arc fut en effet commencé immédiatement, et il fut achevé même avant le terme qui avait été prescrit. Les sujets des six bas-reliefs qui le décorent, se rapportent à la campagne d'Allemagne de 1805, et ils représentent : la capitulation devant Ulm, la victoire d'Austerlitz, l'entrée à Munich, l'entrevue des deux empereurs, la paix de Presbourg et l'entrée à Vienne. La partie supérieure fut décorée d'un quadrige dont les chevaux avaient été pris à Venise, lors de la conquête de l'Italie. On plaça dans le char la statue de l'empereur, mais elle n'y resta que peu de temps, et fut descendue par son ordre, le 12 septembre 1808. Plusieurs inscriptions furent composées pour être gravées sur les tables de marbre de l'attique; elles furent présentées à l'empereur, qui les rejeta toutes en manifestant son mécontentement de ce qu'elles étaient en latin.

En 1814, les quatre chevaux de bronze furent déposés par les armées étrangères et reportés en Italie. Les bas-reliefs ainsi que les attributs qui se rattachaient au règne de Napoléon furent enlevés.

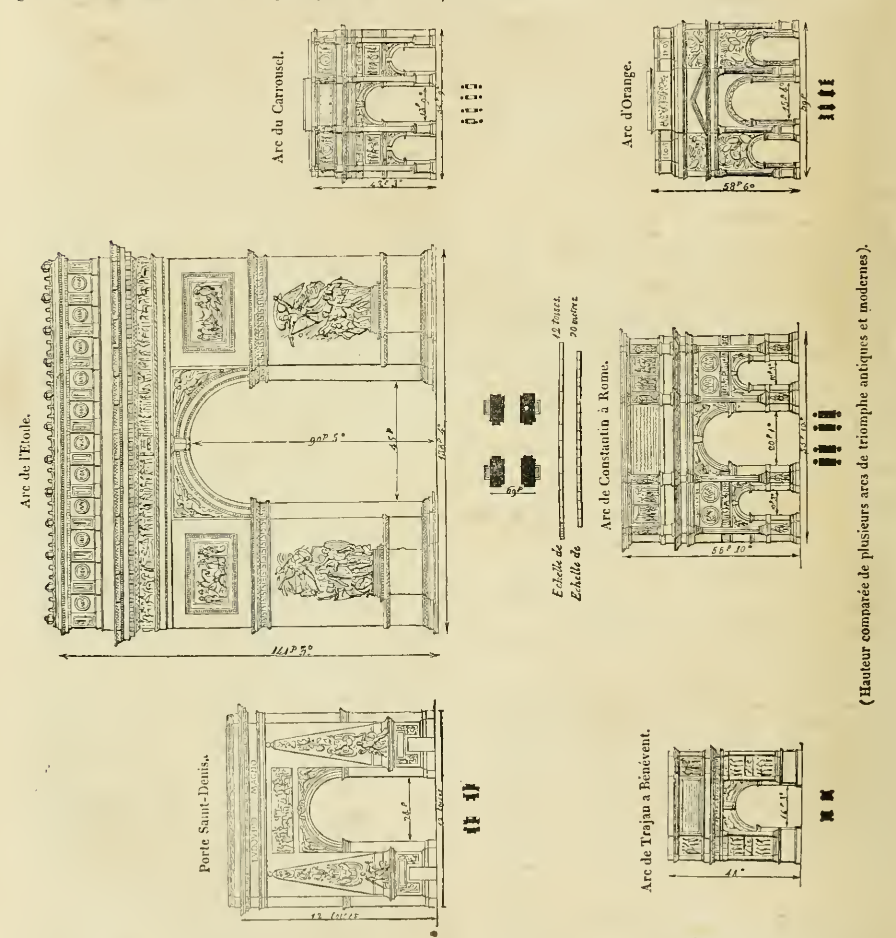
En 1826, on plaça de nouveaux bas-reliefs dont les sujets étaient empruntés à la campagne d'Espagne par le duc d'Angoulême. Un nouveau quadrige sculpté par M. Bosio fut placé au sommet du monument, et la figure qui fut mise dans le char et qu'on y voit encore aujourd'hui, était la représentation allégorique de la restauration. En 1830, les anciens bas-reliefs furent remis en place tels qu'on les voit aujourd'hui.

Arc de triomphe de l'Étoile.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit sur l'arc de l'Étoile (voyez 1835, pag. 35). Ce monument est aujourd'hui entièrement terminé, à l'exception du couronnement, et chacun a été à même de juger de l'effet imposant que produit sa masse gigantesque.

Des tables d'inscriptions, taillées dans les murs mêmes de l'édifice et placées sous les arcades latérales, portent les noms des généraux qui se sont le plus distingués dans les différentes campagnes qui ont eu lieu depuis 1791 jusqu'en 1814. D'autres inscriptions placées sur les piles du grand arc contiennent les noms des principales batailles ou des faits d'armes dans lesquels nos armées sont restées victorieuses. Ces noms sont classés selon les grandes divisions, de nord, sud, est et ouest, et font de ce monument une vaste page historique destinée à transmettre aux générations futures les souvenirs de notre gloire militaire.

Les abords de l'arc de l'Étoile ont été nivelés et pavés. Une suite de bornes, réunies par des chaînes de fonte, le renferment dans un cercle autour duquel circulent les voitures. Vingt candélabres de fonte projettent le soir une vive lumière fournie par le gaz. Dans le milieu du pavement du grand arc, on a figuré en marbre une grande croix de la Légion-d'Honneur, au centre de laquelle est un aigle en



(Hauteur comparée de plusieurs arcs de triomphe antiques et modernes).

fonte. On monte au sommet de l'édifice par un escalier en pierre dont le noyau évidé donne passage à un tuyau de descente pour l'écoulement des eaux.

Le complément indispensable de cet arc est le sujet qui sera adopté pour son couronnement; espérons qu'on cherchera à lui donner une noble et grande expression, capable de résumer dignement le sentiment national qui a présidé à l'érection de ce monument, auquel nous regrettons qu'on n'ait pas donné un autre nom que celui tout-à-fait insignifiant *d'arc de l'Étoile*.

Le parallèle des différens arcs de triomphe que nous joignons à cet article permet de juger combien les dimensions de l'arc de l'Étoile sont supérieures à celles de tous les autres.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue du Colombier, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue du Colombier, 30.

TABLE PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

ARGUMENT DE LA TABLE.

PEINTURE, DESSIN ET GRAVURE.

SCULPTURE.

ARCHITECTURE.

MONUMENS ANTIQUES.

MONUMENS DU MOYEN AGE ET MONUMENS MODERNES.

HISTOIRE ET THÉORIE DE L'ART.

POÉSIE, MUSIQUE, VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET GRAMMAIRE.

MORALE.

MOEURS, COUTUMES, CÉRÉMONIES.

MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ PAR LIVRAISONS MENSUELLES.

Le Comité central d'instruction primaire de la ville de Paris a placé le MAGASIN PITTORESQUE sur la liste des ouvrages propres à être donnés en Prix dans les Écoles primaires et supérieures et dans les classes d'adultes.

Le *Magasin* forme chaque année un volume de 412 pages, composé de 12 numéros mensuels contenant 300 gravures environ et la matière de huit forts volumes in-8.

On peut s'abonner aux années antérieures, de manière à recevoir mensuellement un volume complet ou un numéro. On arriverait ainsi en peu de temps à compléter la collection entière.

23 VOLUMES SONT EN VENTE (1833-1855).

On peut acheter chaque volume séparément.

Prix du volume broché, 6 fr.; Expédié par la poste, 7 fr. 50 cent.
Prix du volume relié a l'anglaise, 7 fr. 50 cent. (La poste ne se charge pas des volumes reliés.)

Toutes les années du *Magasin pittoresque* ayant été réimprimées avec le même soin et sur le même papier que le nouveau volume, et les fautes ayant été corrigées à la suite d'une révision très-attentive, les nouvelles collections offrent à la fois un texte correct et une parfaite uniformité quant à la condition matérielle.

On peut s'abonner, à compter du 1er janvier ou du 1er juillet, pour un an ou pour six mois.

LIVRAISONS ENVOYÉES RÉUNIES à la fin de chaque mois.

PARIS.		DÉPARTEMENTS (par la poste).	
Pour un an. . . . 6 fr.	Pour six mois . . . 3 fr.	Pour un an. . . 7 fr. 50	Pour six mois . 3 fr. 80

Pour prix de l'abonnement, il faut envoyer un mandat sur la poste, sur le Trésor ou sur un banquier de Paris.

(Les lettres et envois d'argent non affranchis ne peuvent être reçus.)

Bureaux, rue Jacob, 30, à Paris.

On souscrit aussi, dans les départements et à l'étranger, chez les principaux libraires et dans les cabinets de lecture (sous leur propre responsabilité).

ALMANACH DU MAGASIN PITTORESQUE

LES ANNÉES 1851 A 1856 SONT EN VENTE.

Aucune des gravures et aucun des articles n'ont été publiés dans le Magasin pittoresque.

On peut se procurer dès aujourd'hui ces *Almanachs :*

Séparément, en une brochure de 64 pages, ornée d'un très-grand nombre de vignettes imprimées sur très-beau papier avec le même soin que celles du *Magasin pittoresque ;*

Ou *réunis en collection*, formant une jolie brochure qui contiendra tous les *Almanachs* déjà parus, ou le nombre désigné par les acheteurs.

PRIX D'UN ALMANACH, 50 CENTIMES. — FRANCO PAR LA POSTE, 75 CENTIMES.

Les Almanachs réunis en une brochure se payent également 50 centimes chacun, et franco par la poste, 75 centimes.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET MÉTHODIQUE des vingt premières années du **Magasin pittoresque**, suivie de la liste des rédacteurs, des dessinateurs et des graveurs.

Cette Table, indispensable à toutes les personnes qui possèdent les vingt premières années, satisfait immédiatement à toutes les recherches de simple détail, aussi bien qu'à toutes celles qui peuvent être faites dans une partie déterminée de l'histoire, de la science et de l'art. Elle forme un volume semblable à ceux du *Magasin pittoresque*. Le prix en est le même : — 6 francs en feuilles ou broché pour Paris ; — 7 fr. 50 c. pour les départements.

GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, ou Tableau complet de la formation, des développements et des variations de notre idiome national depuis son origine jusqu'à nos jours ; par **M. P. Poitevin,** auteur du *Cours théorique et pratique de la langue française* et du *Nouveau Dictionnaire universel.*

La *Grammaire générale et historique* formera deux volumes in-8 de 600 à 640 pages chacun. Le premier volume est en vente et le second paraîtra le 1er mai 1856. — Prix de chaque volume broché, 7 fr. 50 c. — Les deux volumes brochés, 15 francs.

VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES, ou Choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au dix-neuvième siècle ; avec biographies, notes et indications iconographiques, par **M. Edouard Charton,** rédacteur en chef du *Magasin pittoresque*. Les tomes Ier, II et III sont en vente.

Cet ouvrage formera 4 volumes grand in-8 de 400 à 450 pages, ornés d'un très-grand nombre de gravures. — Prix de chaque volume broché, 6 francs ; — *franco* par la poste, 7 fr. 50 c. ; — relié à l'anglaise, 7 fr. 50 c. — On peut aussi se procurer l'ouvrage par livraisons de 100 pages environ, au prix de 1 fr. 50 c. la livraison, et par la poste 1 fr. 90 c.

Les gravures ont été exécutées spécialement pour cette publication ; elles n'ont point été publiées dans le Magasin pittoresque.

Tome Ier : **Voyageurs anciens.** — Hannon, Hérodote, Ctésias, Pythéas, Néarque, Jules César, Pausanias, Fa-hian.

Tome II : **Voyageurs du moyen âge.** — Cosmas, Arculphe, Willibald, les Deux Mahométans, Benjamin de Tudèle, Plan de Carpin, Marco-Polo.

Tome III : **Voyageurs modernes.** — Jean de Béthencourt, Christophe Colomb, Améric Vespuce, Vasco da Gama, Fernand de Magellan, Fernand Cortez.

Aux Bureaux du MAGASIN PITTORESQUE, rue Jacob, 30, à Paris.

Paris. — Typographie de J. BEST, rue Poupée, 7.